HANS HABE

MES JEUNES

ANNÉES

Adaptations libres du livre anglais (All my sins 1957 George Godfrey Harrap & Co, LTD) ; (A thousand shall fall — 1941 Harcourt, Brace & Co) ; et du livre allemand (Ich stelle mich — 1954 Verlag Kurt Desch) ; (Ob tausend fallen 1947—1961 Verlag Kurt Desch) et d'autres sources…

Mars 2014

Livres de Hans Habe

— Drei über die Grenze (1936). Three over the Frontier (1939). Trois sur la frontière (1939).

— Eine Zeit bricht zusammen (1938). A World Crumbles (1938). Un monde décomposé. Un effondrement du temps (1938).

— Tödlicher Friede (1939). Paix mortelle.

— Zu spät ? (1939). Sixteen Days (1939). Trop tard ? (1939).

— A Thousand Shall Fall, 1941. Ob tausend fallen, 1943 (1946 en Allemagne. Révision allemande en 1961. S'il en tombe mille…

— Kathrin oder der verlorene Frühling (1943). Kathrine, édition anglaise (1943). Catherine ou le printemps perdu.

— Aftermath (1947) Wohin wir gehören (1948). Là d'où nous venons. (1958) fr.

— Weg ins Dunkel (1948). Walk in Darkness (1948). Marche dans les ténèbres (1950) Promenade dans le noir (1977).

— Schwarze Erde (1953). The Black Earth (1952). La Terre noire (1954).

— Unsere Liebes affàre mit Deutschland (1952). Our Love Affair with Germany (1953) (Non-fiction). Notre histoire d'amour avec l'Allemagne.

— Ich stelle mich, autobiography (1954). All my sins (1957). Mes jeunes années…

— Off limits (1955, 1956, 1957). Zone interdite (1956). Au-delà des frontières.

— Geliebte Corinna (1956). Corinna alias Darling. É-U.

— Im Namen des Teufels (1956). The Devil's Agent (1958). Au nom du diable. (1959). The Teufel Agent (1962). Agent of the Devil(1958).

— Anders als du und ich (1957). Bewildered Jeunesse, É.-U. The Third Sex. 1957. Anders als du und ich. Le troisième sexe.

— Die Rote Sichel (1959). Le croissant rouge.

— Ilona (1960). Ilona (1961) ang et fr.

— Die Botschafterin 1962

— Die Tarnowska (1962). Countess Tarnovska (1963). La Comtesse Tarnowska (1963).

— Tod in Texas (1964). The Wounded Land Journey, (1964). L'Amérique en péril (1964). Mort au Texas.

— Gentleman of the jury 1964 Messieurs les Jurés.

— Die Mission, 1965. The Mission, 1966.

— Christoph und sein Vater, 1966. Christophe et son Père, 1967. Christopher and His Father (1967).

— Im Jahre Null (1966). En l'An Zéro.

—Der Kongress sich amüsiert, 1966. Lovers and Kings. Le Congrès s'amuse, France. Le livre de chair 1969

— Meine Herren Geschworenen 1964 Gentlemen of The Jury : translated From The German by Frances Hogarth-Gaute (1967).

— Die Primadona (1967).

— Das Netz. 1969. The Poisoned Stream, 1969. Le Réseau.

—Les dents agacées (1969)

— Wien, so wie es war (1969). Vienne comme elle était.

— Wie einst David, 1971. Proud Zion (1973). Fier de Sion, 1973. In King David's footsteps : decision in Israel – a personal account (1973). Comme autrefois David.

— Erfahrungen, 1973. Expériences.

— Staub in September (1976) — Dust in September. (1976

— Palazzo 1975. Palazzo (1975) fr. Palazzo (1977) ang.

— Leben für den Journalismus, 1976. Vivre pour le Journalisme.

— Mord an der Gesellschaft der Gesellschaft Selbsmord ? (1976)

— Mein Leben als Journalist, 1976. 4 volumes.

— Weg ins Dunkel, 1977. Marche dans les ténèbres (1950). Walk in darkness (2005).

— Ungarischer Tanz, 1977. Danse hongroise.

— Der Maler und sein Modell (1977).

— Die Frau in Staatsanwalt (1981).posthume

— Wenn die anderen gehen nach Hause (1982) posthume.

— Frau Irene Besser (1982) posthume

—Weinachtgeschichten (1984).Contes de Noë. posthume.

Filmographie

1-The Cross of Lorraine, 1943.

2-Corinna Darling (1956). Geliebte Corinna (Robert Pilchowski)

3-Bewildered Youth (1957). Anders als du und ich. The Third sex. Le troisième sexe (Robert Pilchowski)

4-Geständnis einer Sechzehnjährigen (1961) (Robert Pilchowski)

5-The Devil's Agent (1962). Au nom de Satan. In name des Teufels

6-Congress of Love (1966). Der Kongress amüsiert sich. Lovers and Kings. Le Congrès s'amuse.

7-Die Mission (1967). The Mission.

8-Alibis (1970). fr

8-Das Netz. The Net (1975).

9-Kuldetes Evianba (1988)

Livres écrits sous le pseudonyme de ROBERT PILCHOWSKI

Geständnis einer Sechzehnjährigen (roman - 1961)

Le troisième sexe (idee - 1957)

Geliebte Corinna (romanl - 1956)

Livres écrits sous le pseudonyme HANS WOLFGANG:

Die Botschafterin, Lingen Verlag, Köln 1963. [auch veröffentlicht unter dem Titel Zwischen Liebe und Karriere]

Die Primadonna, Moewig 1982.

Frau Irene Besser, Moewig, 1982.

Good-bye, Beverly Hills, Schweizer Druck- und Verlags-Haus, Zürich 1961.

Ich habe immer Zeit für dich, Moewig, 1985.

Leopoldville. Liebe Freiheit und Uran, Europa Verlag, Zürich 1960.

Verzeihe mir – ich liebe dich, NRZ, März 1962.

Wenn die anderen nach Hause gehen, Moewig, 1982.

Livres écrits sous le pseudonyme ANTONIO CORTE :

Die Schöne von Amalfi, Droemersche Verlagsanstalt Th. Knauer Nachf., München, Zürich 1981.

Livres écrits sous le pseudonyme FRANK RICHARD :

Der achte Himmel, Bastei-Verlag, Bergisch Gladbach 1969.

Die Frau des Staatsanwalts, Schweizer Druck- & Verlagshaus, Zürich 1963.

Dir wird nichts geschenkt, Neue Illustrierte ca. 1955. Der Roman wird auch Friedrich Strindberg bzw. W.P. Zibaso zugeschrieben.

In Bonn sind alle Westen weiß, Quick-Roman 1957.

Land ohne Frauen, Aktueller Buchverlag, 1959.

Siebenmal sah ich den Himmel, Heyne, München 1959**.**

Livres écrits sous le pseudonyme FREDERICK GERT :

Siebzehn: Die Tagebücher der Karin Wendt und ihres Lehrers, Aktueller Buchverlag, Bad Wörishofen 1961. Auch unter dem Titel Inge Gentz – 17 Jahre als Illustriertenroman in der BZ erschienen.

Livres écrits sous le pseudonyme GEORG HERWEGH :

Abenteuer in München, Illustriertenroman, Münchner Abendzeitung 1954-55.

Livres écrits sous le pseudonyme PETER STONE :

Die Prinzessin auf der Bombe, Illustriertenroman, 8-Uhr-Blatt, 1959.

Livres écrits en commun avec d'autres auteurs :

DÖRING, Gerhard, Hans HABE und Fritz LEIST : Das Ehebuch. Liebe Sexualität, Familienplanung, Ehe-Alltag und Recht. Ein Eltern-Ratgeber bei Ullstein. Ullstein Lexikon Bibliothek, Berlin 1970.

LANGNER, Lawrence :

Vom Sinn und Unsinn der Kleidung. Vorwort von Hans Habe. Ullstein,

Berlin, Frankfurt a. M., Wien 1964**.**

RANDEL, William Peirce :

Ku-Klux-Klan. Mit einer Einleitung von Hans Habe. Scherz Verlag, Bern, München, Wien 1965**.**

Livre écrit en association sous le pseudonyme HANS WOLFGANG :

Wegen Verführung Minderjähriger, ca. 1960. Illustriertenroman, Verlag unbekannt, der Autor ist evt. Wolfgang SCHNITZLER.

Télévision :

Lovers of Kings (1966). Le Congtès s'amuse ang. fr.

Die Mission..

Décorations de Hans Habe

1942 Médaille de Jérusalem
1945 Croix de Guerre du Luxembourg
1966 Boston University fellow
1972 Prix Theodor-Herzl
1976 Grosses Bundesverdienstkreuz
1977 Prix Konrad Adenauer

Pseudonymes :

Hans Habe, pseudonyme pour János Békessy, adopté 1930, légalisé 1955
Antonio Corte, Frank Richard, Frederick Gert, John Richler, Hans Wolfgang, Robert Pilchowski.

Titres originaux du livre

Ich stelle mich : Meine Lebensgeschichte
(1954)

All my sins
(1957)

Dédicace :

Ce livre comme tous les autres est dédié à ma fille

MARINA ELISABETH HABE

PLAIDOYER PRO DOMO

Avant ce livre, nous avions fait sous le titre s'il en tombe mille une adaptation française de Shall A Thousand Fall (version anglaise) et Ob tausend fallen (version allemande). Il m'a paru étrange que ce livre publié à 5 millions d'exemplaires aux États-Unis n'ait pas eu de traduction française. J'ai éprouvé beaucoup de plaisir à le lire, à le traduire et l'adapter à la langue française. J'ai privilégié le sens et les émotions sur le mot à mot.

Mais après avoir apprivoisé dans le plaisir et la précipitation ce récit de Hans Habe, j'ai dû me reprendre dans la peine et le temps pour corriger une multitude d'erreurs : orthographe, grammaire, syntaxe, pléonasmes, noms propres, ponctuation, anglicismes, québécismes, coquilles…

Les italiques correspondent ;

— à certains termes.

— aux incises dans le langage parlé.

— aux traductions du langage parlé.

— à des ajouts et corrections au récit original.

Mon intérêt s'est ensuite porté sur All my sins et ich stelle mich. De façon générale, nous avons d'abord suivi All my sins, beaucoup plus concis qu'Ich stelle mich, mais nous avons ensuite « plongé » dans ce dernier. Nous avons fusionné les deux récits autobiographiques de Hans Habe faisant ainsi de S'il en tombe mille la charnière centrale du livre Mes Jeunes Années et nous y avons ajouté d'autres informations historiques glanées ici et là. Mes recherches m'ont permis d'ajouter bien des précisions. Nous avons même déplacé une section qui nous semblait erronément placée dans « Ich stelle mich » et « All my sins ». Puissent les mânes de Hans Habe le pardonner à A. B. et pardonner aussi les méfaits résultant des limites de ses compétences linguistiques. Nous ne cacherons pas notre opinion que de tous les livres de Hans Habe « Ob Tausend Fallen » et « Ich stelle mich » sont pour nous les meilleurs, mais nous ne connaissons pas « Mein Leben als Journalist ». Souhaitons qu'un jour, quelqu'un écrive la biographie des « Vieilles années » (1954-1977) de Hans Habe, pourtant mort jeune (66 ans).

C'est sans talent de génie ni de traducteur ou de copieur que nous avons accompli ce travail, mais avec de la sueur et de la passion et du temps. Nous estimons qu'une période du monde qui s'éloigne de plus en plus vite. Donc, nous croyons que les appréciations anciennes trouvées les œuvres biographiques de Hans Habe sont empreintes d'humanité et d'un réel intérêt historique sur sur les jaquettes des éditions anglaises et allemandes de « S'il en tombe mille » sont plus que jamais vraies et vivantes et nous les

reproduisons page suivante. Nous incluons un signe copyright non seulement pour reconnaître nos longues heures de travail et de recherches sans omettre nos indigences, mais surtout en imaginant qu'il pourrait exister un jour un éditeur désireux de s'acquérir les droits des éditions allemandes et anglaises afin de publier l'œuvre en français. Nous avons gardé le tableau des noms, dates de naissance et décès, tableau établi lors de nos vérifications orthographiques. Sinon attendons 1977 + 70 = 2047 !

André Blitte

Citation de Hans Habe

Si tu marches devant moi, tu me conduis, si tu marches derrière moi, je te conduis. Marche à côté de moi, tu es mon ami.

En couverture d'Ob tausend fallen :

Hans Habe, l'un des plus admirés et des plus controversés auteurs de notre temps, a combattu brillamment dans la Deuxième Guerre mondiale au service de la France et de l'Amérique. Son récit biographique « S'il en tombe mille » est l'un des plus importants livres publiés sur les années de guerre durant la terreur nazie. Écrit comme un roman d'aventures dramatique et captivant, le livre d'Habe est une contribution importante à l'histoire militaire et politique de notre temps. Son livre restera…
Thomas Mann

Le premier livre sur cette guerre qui me semble vraiment capital et si merveilleusement écrit que l'on ne peut s'interrompre de le lire.
Ernest Hemingway

Aucun écrivain n'a encore décrit l'horreur de la guerre avec une plus grande force…
Lion Feuchtwanger

Ce livre a sa place dans l'étagère réservée aux meilleurs livres.
New York Times

A Thuusand Shall Fall : Harcourt. Brace and Company 1941.Ob tausend fallen : 1943 (édition révisée 1961).

TIME Magazine : 16 septembre1941 :
Ce témoignage de première main par un soldat de l'armée française de la chute de la France est aussi humain et réel qu'un cauchemar. Cette catastrophe énorme et complexe aurait pu tourmenter la main d'un Tolstoï.

Hans Habe, jusque-là un romancier mineur, en a fait le livre le plus vif que la Seconde Guerre mondiale ait produit jusqu'ici. Habe ne dit rien qu'il n'ait pas vu de ses propres yeux et il a vu la désintégration d'un grand peuple. Hans Habe est le nom de plume de l'antifasciste hongrois, Jean Bekessy, né en 1911, un homme grand et blond. Il avait écrit avant la guerre, trois romans antifascistes en 1936 et 1939 : Trois sur la frontière, Paix mortelle, Seize jours (ou Trop tard). En 1932, les nazis avaient tenté de l'assassiner à Vienne. Habe s'enrôla au 21e Régiment de Marche des Volontaires étrangers lors du déclenchement de la guerre.
A Thousend Shall Fall a été jusqu'ici traduit dans 24 langues ou plus, dont le japonais, le chinois et l'hébreu, mais pas le français ; c'est tout dire.

Nous avons personnellement joint à *S'il en tombe mille un nota bene :*
Nous avons ajouté remarques et compléments au texte de Hans Habe. Même à son état pur, ce livre, publié en de multiples langues, n'a pas trouvé d'éditeurs français ; et pour cause, nos commentaires ne devraient donc qu'aggraver cette situation. Pourtant, Hans Habe s'est bien défini comme « conservateur du centre », c'est-à-dire ennemi du fascisme, qu'il fut communiste ou nazi. Comme Marc Bloch dans l'étrange défaite, Habe « accrédite l'idée que l'échec de l'armée française face aux troupes d'Hitler est imputable aux plus hauts niveaux de commandements, autant à l'égard de la préparation qu'à celui des combats. Il ouvre ainsi la question de savoir dans quelle mesure les élites ont préféré une victoire du nazisme en France et en Europe face aux montées du communisme. »
Les détails intimes ne manquent pas dans le livre de Hans Habe, on croirait lire du Michel Strogoff. Seulement ce n'est pas un roman, mais la réalité qu'Habe dépeint crûment en homme de troupe, journaliste et écrivain, comme Bloch l'a décrite sobrement en officier d'état-major et homme de science. Allez comprendre…

Une préface pour m’excuser

L'autobiographie est un genre littéraire difficile. D'autres auteurs doivent l’avoir réalisé avant moi, car je ne connais pas une seule autobiographie sans préface. Chaque préface est une manière de s’excuser et celle-ci ne fait pas exception.

Je dois m’excuser, car je suis encore trop jeune pour écrire une autobiographie. Celle-ci est usuellement reconnue comme un acte réservé aux personnes qui ont derrière elles un long passé bien rempli : c’est le bilan d’un corps qui fut autrefois vigoureux — pas une opération sur un corps vivant malade. Mais l'opération exécutée sur un cœur battant me paraît plus passionnante que la dissection d’un défunt. Ce qui me frappe le plus au sujet des autobiographies, c’est leur froideur. Chaque nouvelle journée qui éloigne l'auteur de sa vie passée le dévêt de son passé d'amour et de haine, de joie et de tristesse, et de l’heureux qui fait partie même des expériences, même les plus malheureuses. Autant le romancier essaie de pénétrer les sentiments de ses personnages, autant l’autobiographe croit qu’il doit les tenir à distance. Et bien qu'il ne soit jamais possible que ce soit tôt ou tard de tout cerner avec précision, une autobiographie écrite tôt à l’apogée d’une vie a au moins le mérite et le moteur de la passion.

Je dois m’excuser aussi de ne pas être assez célèbre pour avoir le droit d’écrire une autobiographie. Pour me justifier, je dirai que les biographies des hommes célèbres sont pour la plupart décevantes, car elles révèlent moins de l’auteur que le font ses accomplissements passés. Ou alors, elles parlent d'autres gens célèbres. Cela s’apparente à être informé par un maître d’hôtel sur un menu que l’on connaît déjà par cœur. Ce livre n’a pas besoin d’être recommandé par des maîtres d’hôtel. Sa justification tient dans le fait qu’il présente un homme qui a mené une vie trépidante les yeux grands ouverts ; un homme qui a participé aux guerres de notre temps comme soldat et comme reporter ; un homme qui a marié cinq femmes dans cinq pays différents ; un homme qui souvent contre sa volonté a erré sur trois continents différents : Europe, Amérique, Afrique ; un homme qui a connu les privations et le luxe, la victoire et la défaite ; un homme qui s’est retrouvé sans foyer et aussi partout chez lui ; un homme qui a été un héros et un couard ; un petit boutiquier et un grand seigneur, un chercheur fanatique de la vérité et un menteur. Un homme, en fait, qui est exceptionnel seulement du fait il n'a pas permis à la vie d’émousser ses sens. La seule chose qui est plus intéressante que les personnes célèbres, c’est les gens. Ce livre est une analyse de la façon dont une personne est devenue un être humain. Il traite de la grande aventure de la naissance d'un caractère, un processus qui commence à la

naissance physique et qui n'est nullement terminé quand arrive la mort.

Je dois m'excuser parce que la sincérité de ce livre peut occasionnellement ressembler à de l'exhibitionnisme. Non pas que je croie qu'on peut être totalement honnête avec soi-même, mais plutôt que le simple essai de la franchise peut parfois paraître être un étalage indécent. Il n'y a pas de remède à cela.

Un auteur est un exhibitionniste en vertu de son métier. — mais il rougit seulement quand, au lieu du camouflage de ses personnages factices, il choisit la nudité du « je ». Il en résulte que les autobiographies des auteurs frileux parlent moins de leurs vies que de leurs écrits. Comme je procède à l'inverse dans ce livre, il dévoile ma faiblesse.

Bien que rien n'y soit inventé, nous avons parfois usé de la technique de camouflage des romanciers, non pas tant pour me protéger que pour protéger les autres qui sont encore vivants. Même ainsi, j'accepte l'accusation d'avoir peut-être parfois manqué de tact dans le désir de faire le portrait le plus précis de telle ou telle personne. Peut-être l'histoire de ma vie compensera-t-elle les imperfections de mes écrits. Maintenant et à jamais, je salue la vie et pas seulement à cause de mon penchant pour la littérature.

Je dois m'excuser parce qu'à l'inverse de la plupart des autobiographes, je ne me suis pas préoccupé de mes amis et ennemis dans le but de confirmer les uns et convaincre les autres. Voici où réside le plus exquis plaisir apporté par l'écriture de la confession de sa vie : ligne après ligne, on se voit soi-même autrement que par le regard des autres et on commence à découvrir de nouvelles facettes de son personnage. Et, à la fin, on s'aperçoit qu'à la fois nos ennemis et nos amis ont vu juste : qu'on est profond et superficiel, vaniteux et dévoué, intelligent et stupide, bon et mauvais et qu'on fait preuve des traits les plus contradictoires. Un grand critique allemand écrivit un jour que, s'il était si excessivement plaisant d'écrire des pièces de théâtre historiques, c'est que le moment où Napoléon, 1769-1821, entrait en scène l'auditoire savait ce qui allait arriver, car d'autres auteurs de théâtre l'avaient déjà révélé. Oubliez cela avec ce livre, il n'a pas le confort de prémisses établies. Il n'a pas été écrit pour ceux qui se sont déjà forgé une opinion et à peine pour ceux qui me connaissent. Il l'a été pour ceux d'entre nous qui désirent apprendre à se connaître personnellement. Il ne courtise rien sinon la croyance que mes lecteurs croient que j'ai dépeint mes personnages tels que je les ai vus. Je devrais encore m'excuser pour d'autres motifs, mais cela anticiperait sur ce que ce livre a à dire. Le point important est ceci : par delà ses erreurs et ses transgressions, il représente un salut à la vie. Un salut à sa beauté à couper le souffle et à son fruit amer, à ses échecs initiaux et ses succès tardifs. Aux moments où les cieux s'entrouvrent et où le Créateur

accorde à ses créatures un aperçu de son atelier divin. Un salut aux chaudes nuits d'été de la Hongrie, aux journées pluvieuses du printemps breton, aux Noëls enneigés des villages bavarois, aux matins frisquets à naviguer sur les lacs d'Autriche. Un salut aux salles de bal et aux camps de prisonniers, aux palaces et aux trous de fantassins, aux chalets de montagne et aux palais de justice, aux gratte-ciel et aux ruines, aux amis qui m'ont soutenu dans les temps difficiles et aux ennemis qui m'ont montré le chemin, aux hommes qui m'ont oublié et aux femmes que je ne peux pas oublier ; finalement, ce livre est dédié à l'immortalité, à l'immortalité d'un mortel, à un enfant jouant dans une prairie ensoleillée, à ma fille Marina qui m'a convaincu qu'il y a un but dans chaque chose.

Hans Habe

St-Wolfgang-am-See, Austria
Juin 1954

LIVRE I — Printemps

CHAPITRE I. Héros, Artistes, Juifs et Aristocrates

Le père de mon arrière-arrière-grand-père était un Juif nommé Friedlieber. Je ne connais pas son prénom. Ce Friedlieber amassa une fortune considérable ; il fut le dernier de mes ancêtres meilleur à s'enrichir qu'à dépenser. Il se précipita sur les avantages de l'émancipation comme un Juif affamé. À l'évidence, il croyait que les préjudices vécus à travers les siècles pouvaient être abolis par décret royal et pour cela il s'assura que son fils, mon arrière-grand-père, bénéficiât d'une éducation princière.

Mon arrière-grand-père, Meyer Friedlieber, se montra digne de cette éducation hors normes. Il abandonna son nom juif dès l'instant où son père mourut et en se faisant appeler « Békesi », un nom à résonance aristocratique, il se « magyarisa ». Cependant pour être vraiment noble il aurait fallu l'écrire « Békessy », soit avec deux s et un y ; écrire son nom de cette manière élégante, Meyer Békesi n'en eut pas l'occasion, mais il saisit allégrement celle de s'engager dans un régiment prestigieux.

En 1849, quand Lagos Kossuth, 1802-1894, ministre des Finances dans le Cabinet hongrois de l'empereur adolescent François Joseph 1er, 1830-1916, couronné le 2 décembre 1848, rallia la jeunesse de son pays contre la tutelle de la Maison d'Autriche, Meyer Békesi, lieutenant de Uhlans, ne le céda en rien en terme de ferveur patriotique à ses compagnons chrétiens. Cette année-là, le général Arthur von Görgey, 1818-1916, conduisait les Hongrois rebelles sur le champ de bataille contre les troupes de l'Empereur.

À la bataille sanglante de Világos (*13 août 1649*), le cheval de mon arrière grand-père fut tué sous lui lors d'une charge de cavalerie. Cet héroïsme ne fut pas récompensé, la cause étant perdue : le général Arthur von Görgey trahit Kossuth pour l'Empereur François Joseph alors âgé de dix-huit ans. Kossuth dut fuir le pays. Le bras blessé dans une attelle, le lieutenant Meyer Békesi se fraya un chemin jusqu'à la frontière entre Hongrie et Turquie.

Défait, l'état-major de la Révolution se réunit dans une taverne miteuse de village près d'Orsava. Les uniformes en lambeaux, quelque mille soldats fidèles à Kossuth, exténués par de longues marches, misérablement pansés, campaient au bord du Danube. Les eaux boueuses du fleuve dérivaient vers le sud. Au-delà, la Turquie ne montrait que des baraques sales et croulantes.

C'est dans cette taverne que Kossuth éprouva le premier désappointement de son exil. Les amis qui l'entouraient jetaient des regards soupçonneux vers un coffret en acier, l'unique bien du « Gouverneur ». D'abord chuchotée, puis dite de plus en plus clairement, la rumeur circula que Kossuth s'était enfui avec le Trésor d'État. Avec un sentiment de dégoût, Kossuth finit par ouvrir la

boîte : elle contenait la Croix de Saint-Étienne. Tant qu'il ne la porterait pas, Francis Joseph, Empereur d'Autriche âgé de dix-huit ans, ne pourrait être reconnu comme le Roi légitime de la Hongrie.

Un des ministres de Kossuth, Pál Szemere, 1785-1861, mit la Croix sur sa tête de façon désinvolte. Des applaudissements bruyants éclatèrent lorsqu'il se regarda dans un miroir mural fissuré. Kossuth mit un terme à cette performance humiliante et reprit la Couronne. La nuit était sombre. Seul dans sa barque, il rama avec le courant du Danube. Il enterra la Croix de Saint-Étienne en sol hongrois sous un amas de buissons. Par la suite, il donna le signal de l'exil. Ses troupes furent désarmées par les gardes-frontières turcs ; Kossuth lui-même dut remettre son épée. Les rebelles désarmés traversèrent le fleuve. Le lieutenant Meyer Békesi était parmi eux. Il fut le premier exilé de notre famille, mais pas le dernier.

La Turquie, l'Angleterre, l'Amérique et finalement l'Italie : Meyer Békesi partagea durant dix années le pain de l'exil avec Kossuth. Il apprit ce que cela signifie d'être un exilé : d'abord un accueil enthousiaste dans le pays d'accueil, ensuite la froideur, le soupçon et l'isolement plus tard. Au début la solidarité avec ceux qui partageaient le même idéal. Puis les querelles avec ceux qui partageaient le même sort. D'abord la joie de l'évasion, puis une nostalgie déchirante envers le pays natal à la fois adoré et haï. D'abord la fermeté du rebelle, puis avec le rendez-vous ennuyeux de la routine quotidienne la tentation du retour au pays natal.

Malgré tout, Meyer Békesi ne répondit pas aux lettres de sa famille et souvent ne les ouvrit même pas. Comme moi-même en de multiples occasions, il vécut dans la croyance erronée que le dévouement pour une cause exempte l'homme de ses devoirs personnels. Il ne se laissa persuader qu'en 1859 par un Kossuth vieillissant de retourner au pays natal, soit seulement après la trahison de Napoléon III, 1808-1873, envers la liberté de la Hongrie.

Kossuth ne représentait plus alors une menace pour l'Empereur. Plus âgé et plus sage, François Joseph commença à courtiser les compagnons de « l'ermite de Turin ». Vingt ans après la révolution de 1848, le comte Gyula Andrássy, 1823-1890, ancien révolté hongrois, devint ministre des Affaires étrangères de la double monarchie, 1871-1879. Il restait alors encore des hommes en Hongrie pour refuser de saluer le drapeau des Habsbourgs. Un an après son retour. Meyer Békesi avait remis sur pied la chocolaterie familiale. Il fut promu capitaine de réserve et par des lettres patentes royales son rêve de jeunesse devint réalité : il lui fut permis d'écrire son nom avec deux « s » et un « y », soit Meyer Békessy.

Il se consacra dorénavant au commerce, mais là encore il fit un choix aventureux. L'Empereur redoutant Budapest et de ce fait la traitant avec faveur, la Ville était en pleine phase d'expansion rapide. Meyer était convaincu que la Capitale s'étendrait vers l'est et donc il acheta des terrains non bâtis situés au-delà de la nouvelle gare ferroviaire de l'Est. Sa première épouse, une Juive riche, étant décédée, il se remaria avec une baronne qui avait un titre, mais était décharnée, sans beauté ni santé. Cependant, pour cet officier de Kossuth, elle symbolisait tout ce qu'un Juif émancipé pouvait rêver d'atteindre. Et moins Antal, le seul fils de cette union, lui rappelait sa propre origine, plus il l'aimait.

Repensant à ma propre enfance, je réalise à quel point mon père Imre Békessy s'efforçait lui aussi d'effacer les dernières traces du Juif Friedlieber.

Lion Feuchtwanger est né en 1884 à Munich et est décédé en 1958. Il est issu d'une famille de la bourgeoisie juive de Bavière assimilée. Sa famille est conservatrice, attachée au culte de La Petite-Patrie et libérale. Lion Feuchtwanger va devenir un maître du roman historique et connut une gloire mondiale en publiant en 1923 son œuvre la plus célèbre, « Le Juif Süss ». Dans ce roman, il dépeint le contraste entre le Juif sagace et satisfait Isaac Landauer, avec son évaluation soigneuse de l'utile et de l'inutile, et le Juif émancipé Süss, vaniteux et poseur. Landauer ne peut pas comprendre pourquoi Süss devrait garder un perroquet comme le font les courtisans stupides.

— « Pourquoi un Juif peut-il désirer un perroquet ? » demanda-t-il à son ami.

Dans les veines de ma famille paternelle courait le sang du Juif Süss. De mon arrière-grand-père si fier de ses deux s et de son y jusqu'à moi, nous nous sommes toujours sentis chez nous là où nous n'avions pas domicile ; toujours nous avons aspiré aux uniformes colorés et aux médailles rutilantes, toujours nous avons échangé honneur et tranquillité contre des perroquets colorés.

Nous avons été de mauvais Juifs. Il n'y a aucun doute que mon grand-père et mon père avant moi se sont tenus campés devant le miroir, recherchant anxieusement les traits de nos ancêtres, déçus de ce qui leur ressemblait et heureux de tout ce qui leur était étranger. Quand naquirent mon fils et ma fille, les deux de mes mariages avec des femmes non-juives, j'ai prié pour que rien de leurs traits ne rappelle mes propres ancêtres. Ce refus humiliant du passé embrouille d'autant plus nos esprits que nous sommes toujours demeurés concernés par la cause juive et que nous n'avons jamais su rompre tout à fait nos liens avec hier et le jour avant. Des goyim champions de la cause juive,

c'est ce que nous aurions aimé le plus être. Même si nos meilleures qualités nous venaient du Juif Friedlieber, nous les avons toujours dissimulées derrière des masques péniblement acquis.

Antal Békessy (*?* -1919), mon grand-père, fut élevé dans le but d'en faire un aristocrate désoeuvré. Les chevaux avaient pour lui plus d'importance que les études, et les femmes plus que les affaires. Le « Beau Tony » était le meilleur danseur de la métropole festive. Il était entouré de femmes de la haute société aussi bien que de filles du music-hall ; il se battit en duel avec le comte Széchényi, 1839-1922*,* dans le Bois de Budapest et il porta toujours un manteau gris colombe en tissu importé de Manchester.

La fameuse écuyère de cirque Thérèse Renz, 1859-1938*,* devint presque ma grand-mère. Mon grand-père fit sa connaissance alors qu'il avait à peine vingt ans et alors que le cirque avait planté son chapiteau sur un emplacement de terrain libre appartenant à Meyer Békessy anciennement Békesi. Il la suivit à Vienne où il vécut avec le cirque des mois durant. Les trapézistes, les dresseurs de chiens, les tireurs d'élite et les dompteurs de lions furent ses compagnons ; son meilleur ami fut Tom Belling, 1843-1900, l'acrobate que l'on a décrit comme le premier clown dans l'histoire du cirque. Mon grand-père prétendait avoir donné à Tom Belling l'idée de simuler le trapéziste maladroit.

Budapest se développa rapidement, mais pas vers l'est comme l'avait anticipé mon arrière-grand-père. Meyer Békessy fut contraint de vendre ses terrains pour une chanson. Il le fit trop tard. La manufacture tomba sous le marteau du commissaire-priseur. Quand il mourut peu de temps après, les gens se rappelèrent le jeune lieutenant qui avait suivi le champion de la liberté de la Hongrie : le chœur chanta « Kossut Lajos azt üzente… » et l'Empereur envoya un télégramme de sympathie. Quelques jours plus tard, les créanciers vendirent à l'encan la maison familiale à Buda. Le « Beau Tony » quand il revint en toute hâte de Vienne possédait encore quatre-vingts costumes, quarante paires de chaussures et deux cents chemises, mais rien d'autre.

Comme je l'ai dit précédemment, mes derniers ancêtres et moi-même nous n'avons jamais compris l'argent ni comment en faire. Cette ignorance n'aurait pas eu infailliblement des conséquences désastreuses si nous n'avions pas souffert en plus de la peur de la pauvreté. Maintenant encore, je suis plein d'admiration pour ceux qui savent préserver leur dignité dans la pauvreté et je vois encore la pauvreté comme un ennemi de la dignité humaine. La pauvreté est une maladie terrible et nous devons en préserver nos enfants comme nous le faisons pour les autres maladies. Mon grand-père ne connaissait pas cette maladie. Dès la mort de son père, il retourna à Vienne pour chercher du travail et épouser Thérèse Renz. Impréparé comme il était, il réalisa brutalement le

gouffre existant entre l'invité et l'intrus dans une maison. Le propriétaire du cirque, monsieur Renz senior, Ernst Jacob Renz, 1815-1892, lui montra la porte, poliment, mais définitivement.

Thérèse pleura et protesta, mais la perspective d'un voyage en Amérique évoquée devant elle par son père était une option plus tentante que le mariage avec l'homme des moments de loisir. Cependant, elle ne se maria pas et vingt ans plus tard elle écrivait encore à Tony, de Bruxelles, Saint-Pétersbourg, Boston ou Rome. Des lettres d'amour au début, puis des lettres d'amitié. Mais il ne la revit jamais.

En 1883, Antal Békessy épousa une couturière viennoise, Anna Österreicher, chez les parents de qui il avait trouvé logement. Elle n'était ni belle, ni gracieuse, ni intelligente. Je suppose qu'Antal voulait prouver à sa Thérèse infidèle combien vite il pouvait l'oublier, mais en fait il se punit ainsi lui-même, car jamais il ne l'oublia.

Un an après le mariage naissaient ma tante Juli et en 1886 mon père qui reçut le prénom d'Imre, 1886-1951. Mon grand-père s'essaya à divers métiers. Il fit le tour de l'Europe avec Moritz Scharf, un enfant, mathématicien prodige, âgé de onze ans ; en Suisse, il oeuvra comme imprésario de Tom Belling, le clown ; à Saint-Pétersbourg, il recruta une compagnie de ballets russes qu'il présenta à la Cour d'Italie.

En racontant mon grand-père, dont j'ai hérité de bien des traits de caractère, j'ai l'impression de parler de moi-même. Il ne restait rien en lui de l'esprit pionnier du Juif Friedlieber. Il s'esquiva continuellement de la vie plate de petit-bourgeois ; rien ne lui était plus insupportable que l'odeur de cuisine, que le jour du lavage, que les meubles allemands antiques, que le tapage des enfants et le bruit des voisins, c'est-à-dire son mode de vie familiale à Budapest.

Comme moi-même, il croyait que le monde lui devait quelque chose et ni la raison, ni les principes, ni l'expérience ne purent le convaincre que le monde est un débiteur qui ne rembourse jamais.

Comme moi, il avait une peine d'amour avec la vie, il n'a jamais cessé de poursuivre le bonheur et il était toujours offensé, quand il ne venait pas à lui. « Je n'ai pas le talent d'être malheureux, dit Hjalmar Ekdal dans Le *Canard sauvage*, d'après la pièce de l'illusion, dont mon grand-père aurait pu être.le personnage central. » Le *Canard sauvage* (Wildenten) est une pièce norvégienne d'Henrik Ibsen (1828-1906), écrite en 1884 et créée en 1885. L'un des personnages, le docteur Relling, conclut : « Si vous retirez le mensonge de la vie de personnes ordinaires, vous leur retirez en même temps le bonheur. »

Le fait de se décevoir constamment lui-même n'aurait pas eu tellement d'importance pour mon grand-père s'il n'avait pas aussi essayé d'établir un pont entre ses mensonges et la réalité. J'ai adopté sa philosophie selon laquelle on ne peut jamais s'évader de la pauvreté si on l'accepte et si on ne jette pas de la poudre aux yeux durant les périodes de misère jusqu'à ce que par miracle elle disparaisse. Comme il ne pouvait mener la vie de la façon dont il pensait qu'il l'aurait dû, il se créait de brefs moments où il le pouvait. Il transformait ses perpétuels mensonges et ses rêves nocturnes en courts moments de vérité et de réalité et il sacrifiait tout à l'illusion passagère qu'il avait conquis le monde qui l'avait conquis.

Il a mené une double vie. Parfois assis dans un wagon de première classe, il redevenait le beau Tony. Le tailleur de Londres lui livrait de beaux costumes, le coiffeur italien maquillait son lent grisonnement et lui coupait la barbe à la mode, et de belles femmes l'attendaient de gare en gare. Les lettres Thérèse Renz le suivaient de ville en ville, d'un pays à pays : je crois que, même trente ans plus tard, il se sentait encore disposé à parader avec un visage radieux de gagnant.

Rien n'est plus caractéristique de cette double vie comme un épisode qui a eu lieu peu de temps avant son effondrement final.

Il avait adopté la fille de parents plus pauvres encore que lui-même ; la nouvelle que sa fille adoptive Sári s'était fiancée lui parvint à Trieste. Sa vie venait alors de prendre une tournure favorable : un riche Américain lui avait mis offert une chocolaterie. Lorsqu'il reçut le télégramme annonçant l'engagement de Sári, il venait de rencontrer Lord Derby dans le club où il jouait aux cartes.

Peu de temps après, il était de retour à Budapest. À sa sortie du train, ma grand-mère, ignorante de la bonne fortune soudaine de son Tony, l'accueillit, soucieuse, laconique et portant un médiocre tissu recouvrant ses cheveux gris :

— J'ai un cadeau pour Sari, dit-il triomphant après l'avoir embrassé brièvement. Sari n'en croira pas ses yeux. »

Il fallut quatre hommes forts pour hisser deux grosses caisses dans les étroits escaliers tournants de la maison de banlieue, où le jeune couple s'était pris un tristounet appartement de deux chambres. Quand ils ouvrirent les caisses sous les yeux méfiants de ma grand-mère, deux vases vénitiens bleus violets et d'une hauteur d'homme apparurent. Ils étaient le cadeau de mariage de Lord Derby. Amer parce que la réalité de ses rêves ne suivait pas le rythme de sa vie, mon grand-père a alors fui la de fête de famille de classe moyenne, fête dans le contexte duquel les vases de Lord paraissaient dans l'arrière-plan

comme la signature de ses propres illusions sur son existence.

Durant deux années, la famille n'entendit plus parler de lui. Après avoir bâti, il abattait lui-même ce qu'il avait construit. Il ne s'occupa guère de la fabrique de chocolat, don du bienfaiteur américain. Il passa ses nuits et plus tard ses journées aux tables de jeu de cartes. Il perdit de plus en plus – des sommes considérables qu'il ne pouvait rembourser.

Un jour qu'il jouait aux cartes avec son principal créancier, il couvrit le tapis avec ses longs et quasi translucides doigts. Et alors que, le souffle coupé, les spectateurs alentour regardaient la scène, il dit doucement :

— Si je tire la plus haute carte, mes dettes sont remboursées. Si vous tirez la plus haute carte, mon usine vous appartient.

Il tira la plus basse carte.

Il revint à Budapest (1899) à peine capable de payer son billet de retour, homme ruiné et marqué par la mort, poursuivi par les ombres qui s'attroupaient autour de lui et de son lit pendant les onze années de mort lente qui suivirent.

CHAPITRE II. « Fou Márton ».

Alors qu'en 1901 mon père *Imre Békessy* âgé de quatorze ans coltinait des sacs dans une meunerie à Budapest, une jeune fille grandissait à Balatonboglár, ou en abrégé Boglár, un village en bordure du grand lac hongrois : ma mère Bianca Márton, 1892-1951.

À une certaine époque, ses ancêtres avaient possédé une grande étendue de terre et une maison spacieuse situées du côté sud du lac Balaton. Bien qu'ayant auparavant déjà perdu une grande partie de leurs propriétés, leur déclin final commença lors de leur contribution à la liberté de la Hongrie.

Quand en 1849 le rebelle Lagos Kossuth forma son gouvernement en exil, il imprima des billets de banque, les « billets de banque Kossuth » qu'il proclama comme étant la monnaie légale hongroise. Mais en 1852, le gouvernement royal déclara les « billets républicains » sans valeur et en fait des contrefaçons. Par la suite, couronné Roi de Hongrie, la Croix de Saint-Étienne ayant été retrouvée dans les buissons en bordure du Danube, l'Empereur François Joseph émit alors un décret habilement tourné promettant pleine compensation en monnaie royale à ceux qui livreraient leurs billets Kossuth et menaçant de poursuites pour haute trahison ceux qui les conserveraient. Les Officiers du Trésor vinrent sur place à la recherche de la monnaie interdite. Fusil chargé, mon arrière-grand-père maternel les chassa à travers la ferme ; à la suite de cela, il enferma ses devises patriotiques, mais sans valeur, dans une boîte en métal qu'il enterra dans un coin éloigné de sa cour.

Ainsi, il se trouva que mon grand-père maternel, Jakab Márton, reçut en héritage de son père non une fortune, mais un profond mépris pour les Officiers du Trésor, les gendarmes et autres dignitaires gouvernementaux. Placé devant l'alternative de travailler comme un paysan ou de vendre ce qui lui restait de sa propriété, il choisit sans hésiter la seconde solution. Dans une lettre à son frère aîné Lipót, il exposa sa théorie, imbattable dans sa sympathique absurdité :

— *« Vivre dans une maison seigneuriale sur le Várdomb, le nom de la colline près de Boglár, et en même temps trimer comme un pauvre serait indigne et donc ridicule. Je dois maintenir la maison en bon ordre non seulement eu égard à mes sept filles, mais aussi en mémoire de notre cher père. Pour vrai, il ne nous reste plus qu'un verger et un jardin ainsi que deux chariots et deux chevaux – mais si tu regardes le paysage depuis la fenêtre de la salle à manger, les champs sont exactement comme si nous les possédions encore. Tandis que Róza (sa femme et ma grand-mère) fait cuire une bonne miche de pain, tu peux être assuré qu'il m'indiffère totalement que le seigle ait*

poussé ou pas sur notre propriété. Je peux aussi t'assurer que le Seigneur tout puissant veille à ce que les acacias exhalent leur fragrance à travers la barrière du voisin aussi agréablement que lorsqu'ils se situaient sur nos propriétés ancestrales.

Avec cette assurance, je demeure ton frère affectueux. Jakab Márton. »

Mon grand-père signalait qu'il lui restait deux chevaux pour une bonne raison ; il ne pouvait vivre sans chevaux.

Il n'était pas seulement un bon cavalier, il en était un fanatique. Les doux soirs d'été, alors que les paysans étaient attablés à un repas familial dans leurs cours de fermes, un épais nuage de poussière annonçait l'arrivée du « Fou Márton » et avant que les enfants effrayés aient eu la chance de se disperser, il avait nettoyé sa place sur la table mise.

Ma grand-mère, belle et délicate, une poupée rococo même jusqu'à un âge avancé, était totalement dévouée à son difficile mari. Que cette sereine, sage et gentille femme puisse avoir toujours été heureuse avec mon grand-père peut paraître étrange de nos jours. Mais à cette époque-là, cela ne surprenait personne – pas même sa famille qui avait désapprouvé ce mariage – non pas tant parce que Róza était une cousine de mon grand-père que parce que cette famille n'approuva jamais rien de ce que fit Jakab. Cette attitude de ma famille maternelle tient à son histoire et concevoir cela est indispensable à la compréhension de cette confession de ma vie.

Les Márton à l'origine étaient une vieille famille hongroise venue s'installer au bord du lac Balaton au quinzième siècle. En 1944, un descendant de ces Márton, le führer nazi Béla Márton connut des difficultés considérables lorsque ses opposants politiques le suspectèrent d'avoir des antécédents juifs. Je dois l'histoire suivante de ma famille maternelle à ce gros bonnet du parti des « Croix fléchées », les nazis hongrois. Dans le but de prouver à tout prix sa « pureté raciale », il mobilisa pour sa recherche généalogique la moitié de l'appareil d'État.

Au grand soulagement de Béla Márton, il fut prouvé qu'au dixième siècle, alors que trois frères Márton, tous trois catholiques vivaient dans le village de Bartonfüred, le plus jeune, et, tant mieux pour lui, le leader nazi n'en descendait pas, fit connaissance d'une riche baronne juive de Prague. S'il fit son « sacrifice » par amour de la baronne ou pour son argent, l'histoire ne le dit pas, de toute façon ce Márton, qui par simple coïncidence s'appelait aussi Béla, embrassa la religion juive. Peu après, il quitta son village natal et s'installa à Boglár où mourut sa femme, la baronne de Prague. La nouvelle branche de la famille produisit d'étranges bourgeons. Bien que les Márton de Boglár demeurèrent fidèles à leur religion juive adoptive et que certains la pratiquèrent avec une ferveur de néophytes, d'autres considérèrent leur

judaïcité comme un accident pas totalement heureux.

Le fait que mon grand-père, Jakab Márton appartenait à ce dernier groupe n'est pas, naturellement, l'explication complète de son comportement non judaïque. Les Juifs hongrois sont d'une espèce particulière. Quand Attila, le roi des Huns envahit la Hongrie au cinquième siècle, il disposait de sept vizirs dont un était juif. (*NB : la présence des Juifs en Hongrie peut aussi dater de l'arrivée des Khazars au dixième siècle.)*

Les simples faits que la présence juive en Hongrie remontait à au moins seize siècles et qu'ils y étaient arrivés en rudes conquérants et non comme d'humbles exilés déterminèrent leur rôle dans ce pays, le « Regnum Marianum » comme le désignait sa majorité catholique. *Le nom Regnum Marianum vient du fait que le premier roi, Saint-Étienne, canonisé en 1063, n'ayant pas de successeur, décida d'offrir son royaume à la Vierge Marie en nommant son pays le royaume de Marie.*

Contrairement à leurs congénères les voisinant à l'Est et à l'Ouest, les Juifs de Hongrie ne s'installèrent pas dans les grandes Villes. Ils se sentirent plus en sécurité dans la plaine hongroise et ils exercèrent les mêmes emplois que leurs voisins goïs : paysans, artisans. Ceux qui migrèrent vers Budapest furent les seuls à devenir commerçants et intellectuels. Sans doute, cette particularité historique explique-t-elle pourquoi les Juifs hongrois se sont toujours considérés comme plus hongrois que quiconque. Cela ne signifie pas naturellement que la Hongrie soit un havre bénit sans antisémitisme. De la même façon que les Juifs hongrois sont d'un type particulier, de la même façon leur mode de persécution fut spécial jusqu'en 1943, c'est-à-dire que la persécution y garda un caractère religieux jusqu'à ce que la Hongrie adopte la ligne hitlérienne. (*En octobre 1944, Adolf Hitler, 1889-1945, s'alarma de l'orientation du régent du royaume de Hongrie l'amiral Miklós Horthy, 1868-1957, vers un retour de la Roumanie dans le camp allié. Il remplaça l'amiral dont le nom est inséparable de la Terreur blanche qui a suivi en 1919 l'effondrement de la République soviétique de* Hongrie par le collaborateur nazi hongrois Ferenc Szálazi, *1897-1946, et son Parti des Croix fléchées*).

Ce genre d'intolérance religieuse n'était pas plus humaniste que l'intolérance raciale d'Hitler, mais elle en différait par un important aspect : on pouvait le contourner en changeant de religion. Je suis moi-même né calviniste. *Pour ce qui est de la Roumanie, le dur général Victor Antonescu, 1882-1926, surnommé le Chien rouge, s'était emparé du pouvoir le 6 septembre 1940 lors d'un coup d'État et avait fait le choix de l'Alliance avec Hitler. En mars 1944 déjà en partie occupée par l'Armée rouge, la Roumanie passa du côté des Alliés. Arrêté le 23 août 1944, Antonescu fut exécuté en 1946 pour crimes de guerre.*

Peu de temps après leur mariage célébré selon les rites juifs, mes parents décidèrent d'adopter le Christianisme, non par conviction ni plus sous l'effet d'une pression directe, mais parce qu'ils estimaient que leurs enfants auraient une vie plus facile s'ils naissaient chrétiens. Dans la catholique Hongrie, le passage de la minorité juive à la minorité protestante parut plus facile à mon père que le bond du Judaïsme jusqu'au Catholicisme.

J'aurai souvent l'occasion de reparler des conséquences de ma naissance accidentellement chrétienne le 12 février 1911, mais déjà j'ai plaisir à dire ceci : je n'ai pas ressenti de solidarité que ce soit avec les Juifs ou avec les chrétiens et ils n'en ont pas ressenti non plus avec moi. Si je suis devenu un visiteur solitaire des bâtiments religieux, c'est qu'en me joignant aux hymnes dominicaux, je m'y suis toujours senti comme un intrus et en me joignant aux marmottages des prières juives dont je ne comprenais pas la signification, je me suis toujours senti comme un indésirable non invité. Je suis entré comme un voleur dans les églises et les synagogues et c'est seulement dans les églises de villages que m'est parvenue la parole de Dieu :

— Tu es bienvenu ; celui qui entre dans ma maison n'est pas un voleur.

J'ai anticipé ces remarques à mon sujet parce que mon propre destin m'a permis de comprendre la personnalité de mon grand-père, Jakab Márton. Lorsque dans le temps de Noël il chevauchait à travers le lac gelé, ostensiblement pour visiter des connaissances vivant dans la province de Zala, cela avait en un sens une signification symbolique. Par là, sur le côté opposé du lac, vivaient les Márton catholiques envers qui, même ne les connaissant probablement pas, il éprouvait un sentiment de parenté plus fort que celui avec ses frères et sa parenté juive. Ses frères et leur croyance juive eurent une cruelle revanche sur le renégat Jakab. Quand, étrange parallèle dans l'histoire de mes familles paternelle et maternelle, il perdit le reste de sa fortune sur les tables de cartes, ils lui demandèrent de venir à Budapest avec sa famille. Une « vie honnête » l'attendait là comme ouvrier dans la petite, mais prospère, manufacture d'articles de cuir de son frère Lipot Márton.

Lorsqu'un chien est malade, il quitte alors la maison de son maître, il va traîner ses os endoloris ailleurs pour souffrir et peut-être pour mourir dans la solitude, là où personne ne le voit et personne ne se plaint. Mon grand-père a répondu à l'ultimatum des frères à la manière du chien, avec grandeur, tristesse, et conformément à sa nature. Il a vendu la maison sur le Várdomb – avec le produit de la vente, il a payé sa dette jusqu'au dernier sou, calmement et avec satisfaction amère. Il n'a parlé de sa décision ni avec ma grand-mère, ni avec ses filles adultes. L'intimité sordide entre époux, le partage craintif de secrets embarrassants, la lubricité qui commence au salon

et se termine dans le lit conjugal, la responsabilité peureuse de discuter et ressasser des illusions destructrices, n'étaient pas à la mode alors. Un jour, il a envoyé dans deux calèches louées sa famille prendre le train. Lui-même s'installa, debout et hautain comme il l'avait été sur ses chevaux, mais en fait dans l'espace découvert à côté du chauffeur d'un camion de déménagement. Il ne se retourna pas lorsque le camion surchargé roula bruyamment sur les pierres de la rue. Comme il n'avait pas honte, plutôt que s'abaisser à un adieu indigne, il garda les yeux droits devant. À la gare de la ville, avec ses deux maisons sans étage, sa palissade, les canards impertinents des aiguilleurs et les géraniums dans la fenêtre de la « chef de gare », la défense courageuse de Jakab Marton contre la sentimentalité fut durement mise à l'épreuve. Quelques minutes avant l'arrivée en gare du train de voyageurs, apparut solennel et mal à l'aise, vêtu de noir, un bouquet surdimensionné de fleurs à la main un jeune homme aux cheveux roux et avec des taches de rousseur : le jeune plombier de la place, Ignácz Bolgár. Cet Ignacz Bolgár d'une voix hésitante, et après mille excuses, déclare en rougissant son propos : il aime Irma, la fille aînée de Jakab ; il a choisi ce moment inopiné et cet endroit inapproprié pour faire sa demande de mariage !

Comme le train lentement quittait la gare et que la famille une fois de plus passait devant les maisons familières sans étages de la rue principale, le salon de coiffure, une pharmacie, l'épicerie des frères Fischl, devant les barrières abaissées du passage à niveau des courts de tennis et, enfin, devant la colline sur laquelle se trouvait la maison ancestrale de ma grand-mère, ils se détournèrent afin de cacher leurs larmes ; alors ils sentirent que tous les liens n'avaient pas été brisés : Irma aurait au moins serait de retour à Boglár.

Jakab Márton vécut quarante-cinq années, presque la moitié de son existence, à Budapest. Il y mena une « vie honnête », mais il ne mit jamais les pieds dans les maisons de ses frères. On le disait amer, mais ce n'était pas vrai : il méprisait seulement le monde affairiste, trépidant et ambitieux. Il fut le compagnon favori de mon enfance et il avait de l'affection pour moi. Il comprenait les enfants autant que les chevaux : il aimait tout ce qui n'essayait pas de s'imposer.

Je me reconnais aussi dans ce grand-père maternel. Il est possible que le mélange des Békessy extrovertis avec les Márton introvertis se soit révélé bénéfique, mais la physiologie humaine est trop complexe pour que plus et moins se neutralisent. J'ai été propulsé en avant par une ambition débridée, mais de temps à autre je me suis arrêté pour me poser la question du où et du pourquoi. Somnambules, les Békessy se promenaient la nuit sur des toits bordés de précipices tandis que les Márton restaient dans leurs lits. J'ai moi-

même passé mes nuits sur les toits, une entreprise téméraire quand menée les yeux ouverts !

Ma mère, Bianca Márton était âgée d'à peine quinze ans quand elle fut acceptée à l'École normale d'institutrices de Budapest. De la manière modeste et pratique qu'elle conserva toujours, cette fille de la campagne était arrivée première du concours d'entrée. Quand elle obtint son diplôme d'enseignante à dix-huit ans, il lui fallut une dispense pour accéder à un poste : elle était la plus jeune institutrice du pays.

La manière calme, naturelle avec laquelle elle accomplissait tout faisait partie de son caractère. Elle étudiait peu : le savoir lui venait sans effort. Alors que ses collègues bataillaient pour obtenir un peu d'autorité, sa classe obéissait spontanément et dans la bonne humeur.

Autant elle était inconsciente de son intelligence et de son charme, autant elle l'était de sa beauté. Elle était mince et paraissait plus grande qu'en réalité ; sa chevelure blonde et soyeuse s'agrémentait d'une vive trace de roux ; son nez était agréablement profilé ; des sourcils bien dessinés surmontaient ses yeux bleus.

Bien qu'ayant l'apparence de sa mère, elle avait hérité de beaucoup du caractère de son père. Bien qu'elle ne fût pas aussi laconique que lui, elle était néanmoins réservée et particulièrement peu portée à parler d'elle-même. Elle faisait partie de ces personnes qui ne se considèrent pas comme exceptionnelles. Je sais combien elle a souffert, mais le traitement curatif moderne par l'exhibitionnisme lui était plus insupportable que la souffrance en silence. La dignité, un des mots les plus prostitués de notre vocabulaire, quand il est utilisé comme substantif de gloriole, de superbe, de vanité et pour justifier ses actes, était innée en elle. Elle acceptait les courtes périodes heureuses de sa vie sans jubilation et les longues périodes d'infortunes sans récrimination. Quand, en 1951, elle choisit la mort avec mon père, je me suis avec culpabilité rendu compte que, par commodité ou irréflexion et peut-être même par indifférence, j'avais toujours volontairement accepté sa spontanéité à s'effacer elle-même. Qu'est-ce qui a provoqué qu'elle devienne ainsi ? Comment a-t-elle supporté son silence ? Pourquoi a-t-elle renoncé à sa propre personnalité ? Pourquoi à la fin a-t-elle considéré la vie comme sans espoir ? Toutes ces questions, elle a dû se les poser elle-même et mon père et moi, constamment préoccupés de nous-mêmes, sommes coupables de ne pas avoir veillé à ce qu'elles eussent une réponse.

Le caractère de ma mère se manifesta dès ses dix-sept ans. Lorsqu'elle eut réussi son examen final à l'école normale, mon oncle Lipot, avec qui elle avait vécu en famille et dont elle avait réchauffé le cœur froid, lui proposa avec chaleur de l'envoyer à l'université. Elle refusa. Après une courte vacance

à Boglar chez Irma, la plus vieille fille de Jakab, elle rejoignit les enseignants d’une école suburbaine dans le Váczi út. La question de ce que l'on pouvait attendre de la vie ne l'a jamais tracassée – elle se préoccupait uniquement du combien on pouvait donner à la vie.

Elle commença à se sacrifier dès ses dix-sept ans.

CHAPITRE III. Anges blancs et Anges noirs.

Quand mes parents se rencontrèrent en 1909, la Monarchie austro-hongroise vivait une agonie joyeuse. La Cour de l'Empereur François Joseph se maintenait encore à Vienne, Budapest et Prague. Le vieux Monarque rigoureux comme aucun autre dans l'art de régner apprenait que la douceur, il avait institué le suffrage universel, était autant un problème que la dureté.

Tous les Peuples de l'empire n'étaient pas également heureux. Le dégradé allait des Autrichiens aux Hongrois, puis aux habitants de la Bohême. François Joseph convaincu de son droit divin croyait tout autant que la richesse et la pauvreté des Peuples de première et de deuxième classe relevaient du Droit divin. Néanmoins, François Joseph à cette période en était venu tardivement au libéralisme. Cela créa des pauvres, mais la pauvreté n'était ni la famine ni la honte. Cela créa des riches, mais la richesse n'était pas vénale. Certes, l'aristocratie était exclusive, mais aussi chacun était libre de monter jusqu'au plus haut de l'échelle. La liberté de religion, de parole, de la presse et des idées était des privilèges naturels, juste limités par le respect pour le souverain. Ces libertés apparurent aux citoyens comme leur plus cher bien. — Le libéralisme n'avait pas échangé ses buts plus élevés contre des salaires plus élevés.

Les deux capitales Vienne et Budapest et dans une certaine mesure Prague rivalisaient en splendeur et spiritualité, en joie de vivre et productivité — Vienne, plus ancienne, traditionnellement plus riche et plus intellectuelle ; Budapest, plus jeune, plus chatoyante et plus avant-gardiste.

À Vienne et son arrière-pays prospéraient les Arts, l'Industrie et la Science. Talent et travail n'ont aucune limite quand ils sont acharnés et à condition de ne pas essayer par la simple facilité du talent et de l'effort de s'accorder les mêmes avantages. Les grands financiers Schwarzenberg et Liechtenstein *(les familles Schwartzenberg et Liechtenstein détenaient à elles deux seules des terrains aussi vastes que la région Alsace, près de 8000 km2, soit 10 % du territoire tchèque)*, mais aussi les banquiers juifs Rothschilds *(Albert Salomon von Rothschild, 1844-1911, était banquier en Autriche-Hongrie*) et Guttmann parvenus à la baronnie résidaient dans leurs palais baroques surchargés d'œuvres artistiques sur la Peinz-Eugen-Etrasse (*le baron Max von Guttmann, 1857, 1930, Juif hongrois, était surnommé le Rothschild de Yougoslavie*). L'École viennoise de médecine avec ses Professeurs Theodor Billroth, 1829-1894*,* et Emil Zuckerkandl , 1849-1910, Anton Freiherr von Eiselsberg, 1860-1939 et Heinrich von Neumann, 1873-1939*,* ont amené les étudiants et les malades de partout à affluer à l'hôpital de Vienne. L'opéra de Vienne, le premier au monde, a vécu les premières de *la Tosca* de Giacomo Puccini,

1858-1924*,* et de la *Cavalleria rusticana* de Petro Mascagni, 1863-1945 ; une ancienne bonne d'hôtel, Maria Jeritza, 1887-1982, originaire de Brünn, chanta pour la première fois le *Rosenkavalier* (le *Chevalier à la rose)* de Richard Strauss, 1864-1949, et au pupitre de l'orchestre se trouvait le compositeur du *Lied von der Erde* (*le chant de la terre*) Gustav Mahler, 1871-1911. Au Theater an der Wien (Théatre sur la Vienne) la jeune prima donna Mizzi Günther, 1879-1961, créa l'opérette « *Die lustige Witwe »* (l*a veuve joyeuse*) qu'un inconnu, maître de chapelle énamouré, Franz Lehár, 1870-1948, avait écrite pour elle. L'ami et le mentor politique de l'infortuné prince héritier Rodolphe d'Autriche, 1858-1889, Moritz Szeps, 1835-1902, éditeur du *Neue Wiener Tagblatt* publia dans le feuilleton de *la Neue Freie Presse du dernier grand poète de la Vienne impériale, Arthur Schnitzler (Arthur Schnitzler, 1862-1931, est un Autrichien écrivain et médecin), « duellierende Leutnants, melancholische Nichtstuer, kokette Comtessen »* (*le duel de lieutenants, fainéants mélancoliques, comtesses coquettes et filles des banlieues à consommer*).

À Budapest, coloré avec son arrière-pays agraire, les jeunes révolutionnaires se réunissaient, sans être inquiétés par la police, aux Cercles Fabien et Gallileo. Au théâtre national émergent se joua le Faust hongrois d'Imre Madách, 1823-1864*.* Poète et dramaturge hongrois, Imre Madách doit sa renommée à son chef-d'œuvre, La *Tragédie de l'homme*, poème dramatique en quinze tableaux, représentatifs d'un genre typique du XIXe siècle qu'illustrent le *Caïn de* Lord Byron, 1788-1824*,* le *Faust* de Goethe (*Johann Wolfgang von Goethe, 1749-1832*) et le *Peer Gynt* d'Henrik Ibsen *:* des spectateurs enthousiastes se cherchaient des places dans la rue afin de voir Lujza Blaha, 1850-1926*,* « le rossignol de la Nation » en repérant les chevaux traînant le cabriolet de la chanteuse. Au café de l'élite littéraire et artistique « New York » le plus grands poète de la Hongrie, Endre Ady, 1877-1919, griffonnait ses vers immortels sur les plateaux de marbre des petites tables rondes, et au Théâtre de la Comédie **(**Lustspieltheater**)** se jouait la pièce de théâtre de Ferencz Molnár, 1878-1952*, Liliom* (*1909*), histoire d'un voyage au paradis. (*Ferencz Molnár est un dramaturge et romancier hongrois. Ferencz Molnár alias Ferenc Neumann naquit dans une famille cultivée de la bourgeoisie israélite hongroise. Après des études de droit à Budapest et à Genève, il fréquenta les milieux artistiques, journalistiques et littéraires. Il publia des poèmes, des nouvelles, des romans. En 1907, son premier roman « Les Garçons de la rue Pal » fut un succès public, mais très vite il écrivit pour le théâtre : entre 1907, date de la création de sa première pièce, « Le Diable », et 1933, il se fit connaître dans le monde entier grâce à la publication d'une trentaine de pièces. « Liliom », la plus représentée, fut créée pour la*

première fois en Allemagne par Max Reinhardt, 1873-1943. La pièce connaîtra trois adaptations cinématographiques, notamment l'adaptation française en 1934, par Fritz Lang, 1890-1976, dans son intermède français avant qu'il gagne les États-Unis pour fuir le nazisme avec Charles Boyer, 1899-1978.
En 1944, l'organisation Rogers et Hammerstein en fera une comédie musicale créée en 1945 à Broadway sous le titre original Carousel. Au début de la Seconde Guerre mondiale, Ferencz Molnár se réfugia en Italie puis à New York où il décéda le 1er avril 1952).
Dans les halls d'exposition du parc de la ville, on s'extasiait devant les tableaux d'un peintre paysagiste, le Renoir hongrois, Pál Szinyei Merse, 1845-1920 ; Au Vigadó, la salle de concert dorée sur le bord du Danube on jouait devant un public connaisseur les premières œuvres de Béla Bartok, 1881-1945, et de Zoltán Kodály, 1882-1967. Littérature et aristocratie se donnaient à l'occasion rendez-vous dans le palais Budaer de la comtesse Margit Bethlen et au Stammtisch du comte Albert Apponyi, 1846-1933, à la confiserie Kugler, les Belles de Budapest concurrençaient l'élégance des Françaises.
Le Stammtisch est un type de tablée traditionnel dans la culture allemande, autrichienne et alsacienne. Ce genre de réunion se fait généralement dans un coin réservé d'un bar ou d'un restaurant et permet aux gens de se retrouver autour d'un repas ou d'une bière pour discuter et s'amuser.

Mon père Imre Békessy, 13 novembre 1887-1/7 mars1951, bien qu'âgé seulement de vingt-trois ans lorsqu'il avait rencontré ma mère, avait déjà derrière lui un passé orageux ; quand son père Antal Békessy revint malade et ruiné à Budapest, Imre n'avait que quatorze ans.

Robuste et intelligent jeune homme, il dut abandonner l'école ; il devait donner son support à la famille. Il fit de son mieux. Entre quatorze et seize ans, il travailla comme apprenti dans un moulin, comme garçon de courses chez un fleuriste, vendeur d'eau au théâtre et ouvrier dans une manufacture de meubles.

Un jour, sur les marches du logement familial, il croisa le superintendant de police Imre Hétenyi. Cet impressionnant bonhomme porteur d'une énorme moustache vivait à l'étage au-dessus des Békessy.

— Veux-tu gagner un peu d'argent de poche ? *lui dit le policier*. Le moulin Gizella est en feu. Pourquoi ne pas y aller voir ? Peut-être un journal acceptera-t-il ton histoire.

Ayant à peine la demi-taille d'Hétényi, mon père le dévisagea effrontément :

— Je vais voir ce que je peux faire pour vous, *répondit mon père*.

Il quitta le superintendant et courut au moulin en feu aussi vite qu'il put. Son histoire rapidement mise sur papier, il se présenta aux bureaux du

« Pester Lloyd », un des deux journaux germanophones de Budapest (*créé en 1854, le Pester Loyd a été jusqu'en 1945 le plus grand quotidien de langue allemande. Depuis 2010, il fournit de l'information sur son site Web*). Il demanda à rencontrer l'éditeur. Celui-ci n'était nul autre que le beau-frère Maurus de mon grand-père. Mon père ne connaissait cet oncle que par ouï-dire.

L'oncle Maurus, nimbé de succès et respecté, n'avait jamais eu trop d'affection pour son beau-frère Antal. Mon grand père paralysé des deux jambes ne quittait plus son fauteuil depuis des années ; le seul contact avec son beau-frère était celui des lettres qu'il lui envoyait pour le remercier de ses rares aumônes. Maurus en envoyait toujours quelque peu, mais ne répondait pas aux lettres. Il reçut son neveu avec une froide réserve et convaincu que mon père venait lui emprunter de l'argent.

Mon père lui tendit son manuscrit. Il le lut et hocha la tête en signe d'approbation. Ses doigts extirpèrent un florin de la pochette de sa veste en soie. Mais mon père refusa :

— Je ne veux pas d'argent, je veux un travail.

Oncle Maurus hésita, mais, le fait que mon père écrivait aussi bien en allemand qu'en hongrois, il scella en dernière analyse l'accord.

Mon père fut engagé comme reporter adjoint bénévole. Sa carrière sur ce journal exclusif et conservateur ne fut pas longue. Mon père se sentait destiné à de plus grandes choses que de verser des verres de bière à des poètes reconnus, des écrivains vedettes et des savants lettrés. Il soumit finalement un court récit à l'éditeur littéraire du journal qui l'accepta promptement. Quelques semaines plus tard cependant, il se révéla que l'histoire provenait d'un écrivain français et que mon père l'avait simplement traduite. Mon oncle chassa son neveu embarrassant.

Tombé en disgrâce, mon père se fit engager par le journal rival, le *Neuen Pester journal*. L'éditeur de cette feuille était un homme capable, mais inculte qui n'a jamais vraiment appris à prononcer le mot Journal. Ses fils étant allés dans les universités lui demandèrent de prononcer plus correctement le mot français. Le vieil homme finalement perdit patience et dit : « Ils disent *journal*, mais ils lisent le *Pester Lloyd. »* Il croyait que mon père s'adapterait plus vite à cette formule abrégée.

La vie d'Imre tournait alors autour de son père malade. Son but était de faire que l'homme solitaire dans un fauteuil roulant oublie sa souffrance. Quand il rentrait de son travail local ou d'un reportage, ils parlaient pendant des heures de littérature, de politique et d'économie. Antal Békessy alors parlait de la vieille maison familiale à Buda, des nuits de Saint-Pétersbourg des courses de chevaux dans le Freudenau de Vienne, de la cour royale

italienne. Il parla de Thérèse Renz. II cachait toujours dans les crevasses de son fauteuil Heller les aumônes qu'il recevait de Tom Belling ou de son beau frère et avec un clin d'œil signifiant qu'elles ne lui étaient pas utiles. Il les donnait à mon père. Il instilla mon père le sentiment que la pauvreté était un état indigne, qu'il fallait éviter à tout prix. En revisitant rêveusement son passé, il communiqua ainsi à son fils son propre rêve sur l'avenir.

Une fois de plus le rêve contrasta avec la réalité. Lorsque Juli épousa un étudiant pauvre et l'amena à la maison, il n'y eut plus de lit disponible pour mon père. Par contre, les journalistes avaient la gratuité des places sur les trains. ; aussi, Imre dormit chaque nuit dans les express ; il partait le soir, prenait le train de retour au milieu de la nuit et arrivait le matin à Budapest pour son travail.

Mon père perdit vite son emploi au *Neuen Pester Journal* : il avait écrit son interview avec un Maharajah supposé venu à Budapest, mais il n'avait pas su que Son Altesse avait annulé sa venue. Il fut encore renvoyé sans grand préavis.

Après ce deuxième fiasco, il travailla pour un bureau d'architecte. Un an avant qu'il rencontre ma mère, une autre chance journalistique s'offrit d'elle-même. Il avait envoyé sous le pseudonyme de Bálint Bócz un roman à un quotidien hongrois, le Magyar Nemzet. Cette fois, il l'avait écrit lui-même. Le roman fut accepté et l'auteur mandé au bureau de l'éditeur.

L'éthique du journalisme de cette époque n'était pas la même que celle de maintenant. Otto von Bismarck, 1815-1898*,* avait désigné la carrière de journaliste comme la « carrière des naufragés » et même les journalistes eux-mêmes ne jugeaient pas différemment. Il fut vite découvert que le jeune homme au regard brillant, aux cheveux ondulés et aux manières arrogantes ne s'appelait pas Bálint Bócz, mais Imre Békessy. Cependant, l'éditeur chaleureux l'aima et l'engagea à l'essai. Cette fois, mon père réussit brillamment.

Il se révéla que les bureaux éditoriaux du *Mayar Nemzet* se trouvaient à seulement quelques portes de l'école où ma mère enseignait.

Alors survint la rencontre que ma mère m'a contée à de multiples reprises quand j'étais enfant – la première histoire d'amour que j'ai connue et même jusqu'à ce jour la plus belle.

Ils s'asseyaient dans le tramway toujours face à face.

Que mon père et ma mère se remarquassent fut naturel. Difficilement retenue par des broches, la riche chevelure de ma mère l'attirait. Sa robe simple noire ou grise se terminait autour de son cou gracile par un col blanc amidonné ; elle se déplaçait avec légèreté et grâce. Mais ma mère remarquait aussi mon père qui lisait des « livres roses » quand il ne la regardait pas.

En ces années-là, les jeunes intellectuels du pays commencèrent à découvrir toutes sortes de mots en « isme ». Ils débattaient socialisme, futurisme, impressionnisme, matérialisme. Le jeune homme dans la veste de velours brun, bien vêtu comme la plupart des passagers du tramway de banlieue, tenait toujours un « livre rose » sous le bras ; les livres à bon marché à l'enveloppe rose étaient des introductions populaires à tel ou tel « isme » : mon père dévorait ces livres, parce que cela faisait partie des contradictions de son personnage qui, quoique téméraire et superficiel, ressentait un tel respect sacré pour l'éducation, qu'il lisait tous les livres qui lui tombaient sous la main et de qui finalement il acquit des connaissances que plus d'un érudit aurait enviées. Comme ma mère parfois aussi lisait un livre rose, quand leurs regards se rencontraient, Bianca rougissait et Imre lui souriait.

Un tel sourire de compréhension, les regards de sympathie réciproque et l'existence de la rougeur révélatrice ne signifiaient bien sûr pas même le début d'une longue relation. Mon père durant une année complète n’osa pas approcher plus la beauté inconnue ni la suivre. C'est seulement quand il aperçut qu’un jeune homme, peut-être un des collègues de ma mère la recueillait à l'arrêt du tramway tous les matins, qu’il décida d'agir avec plus d'audace et qu’il la suivit et constata qu'elle enseignait à l'école des filles sur le Váczi-ut.

Mon père connaissait une enseignante de la même école. Il lui demanda de l'inviter ainsi que Bianca Marton

La collègue bienveillante organisa pour un dimanche après-midi une réunion sociale autour d’une table à café. Correctement, elle invita également le directeur de l'école primaire à qui elle dit qu’on traiterait de « sérieuses intentions ».

Ce brave homme qui allait devoir connaître mon père, d'une manière grotesque, comme nous en avons discuté plus tard souvent avec hilarité, avait cependant éclipsé Imre avec une véhémence qui aurait fait honneur aux charges de cavalerie de son grand-père.

— Cela semble peut-être, mademoiselle, *dit-il, alors que, les tasses de café à la main, ils se trouvaient seuls dans un coin de la pièce*, comme une étrange coïncidence qu’après nous connaître depuis si longtemps, nous nous rencontrions enfin ici comme des tricheurs et que je me permets de prendre l’occasion de corriger la fortune, comme ils disent à Monte-Carlo. Quand ne se réalise pas en toute une année ce que le cœur désire, il est temps de donner un coup de pouce au cœur. Si encore après une si courte introduction je n'ose pas demander plus, au moins, s'il vous plaît, permettez-moi d'utiliser chaque matin quelques minutes matin à partir de maintenant pour une brève

discussion. Le Créateur nous a donné, vous ne le contesterez pas, la bouche et non les yeux pour parler.

Ma mère rougit plus fort que sous les regards de l'inconnu du tramway.

— J'ai remarqué que vous lisez Marx, *dit-elle..., et c'était un demi-aveu, une demi-promesse*.

Le lendemain les passagers du tramway qui avaient bénéficié de la publicité sur une année silencieuse se sourirent et se parlèrent.

Ils se marièrent un an plus tard sans que ma mère ait pressenti dans quelle aventure elle se précipitait.

Mon grand-père, prisonnier entre quatre murs depuis plus de dix ans, se prit spontanément d'affection pour ma mère. Il dit à mon père de lui envoyer quelques roses en son nom. Quand elle le gronda pour cette extravagance, il constata :

— Je ne serai plus là pour votre mariage.

Ses prévisions ne le trompèrent pas. Il mourut une cigarette aux lèvres durant l'hiver 1910, quelques mois avant le mariage de mes parents. Ma grand-mère quant à elle s'affirma moins heureuse de la fiancée de son fils : Imre et ensuite aussi Juli, sa sœur aînée, versaient la majorité de leurs gains à la marmite familiale et ma grand-mère était effrayée de perdre le gagneur du pain familial.

Il est vrai que mon père était déjà devenu plus tôt étranger à sa famille. Les journalistes étaient alors considérés comme des bohémiens. Émile Zola, 1840-1902, était mort quelques années auparavant et sous l'influence de *Nana* le monde artistique de Budapest soutenait le leitmotiv de l'émancipation des prostituées. Les lèvres peintes rouge sang, faces poupines recouvertes de poudre blanche, elles étaient assises dans les cafés aux tables des journalistes et des écrivains qui s'efforçaient de sauver leurs âmes sans pour autant négliger leurs corps. Une autre influence marquante était celle d'Oscar Wilde, 1854-1900, qui était mort dans la misère à Paris quelques années auparavant ; comme lui, chacun portait des vestes brunes en velours, arborait d'énormes chrysanthèmes à la boutonnière, conversait en aphorismes cristallins et ridiculisait la société bourgeoise.

Mon père se sentait chez lui dans ce milieu et, même après son mariage, il courut le danger de mener comme son père une double vie. Le petit appartement confortable de Nagymezö n'était pas tout à fait son style. Il traitait les collègues de ma mère avec une déférence aisée et il prit en horreur les repas à heures régulières et les soirées domestiques paisibles. Quand, à peine six semaines après leur mariage, ma mère l'informa qu'elle était enceinte, il reçut la nouvelle avec le plaisir dû, mais cela prit un long moment avant qu'il s'accoutume à l'idée d'une vie familiale bourgeoise. Aussi prit-il

l'habitude de revenir du bureau à la maison familiale via un détour par le *Café New York* ou le *Café Abbazia*. Un soir, ma mère coupa court à ses excuses nébuleuses :

— Imre, *dit-elle*, ça n'a pas de bon sens que tu me mentes. Pourquoi ne pas m'inviter avec toi demain soir ? J'aimerais rencontrer tes amis

Mon père s'opposa, mais elle ne céda pas et un soir ils se présentèrent ensemble au *café Abbazzia*.

Elle s'assit là, la belle institutrice de Boglár, maintenant manifestement enceinte, parmi les bruyants reporters des tribunaux, des écrivains faméliques, des filles peintes des rues et des artistes variés sans travail. Et un miracle se produisit : ce monde étrange accepta cette femme étrange à bras ouverts.

Quand elle apparaissait, et cela se présenta souvent, tous les commentaires cyniques s'éteignaient et une conversation sérieuse s'installait, développée là où n'avaient existé que des mots d'esprit.

Mais ce n'est pas tout, les littérateurs à la Wilde et les prostituées à la Zola se sentirent en confiance avec ma mère au point de venir à la maison à Nagymezö. Avec leurs problèmes et chagrins, avec leurs souffrances réelles ou imaginaires, ils faisaient pèlerinage chez l'institutrice dont la sagesse native était plus grande que leur savoir acquis.

Lors de ma naissance le 12 février 1911, notre appartement prit l'aspect de celui d'une prima donna. Le directeur d'école avait envoyé des fleurs ; oncle Maurus du vin ; de pleins paniers de nourriture venaient de Boglár. La layette cependant, des chaussons en laine, des couvertures de berceau, des bonnets et mitaines, avait été confectionnée par des institutrices aux cheveux gris et des péripatéticiennes peinturlurées. Ainsi autour de mon berceau se dévisagèrent avec surprise des Anges blancs et des Anges noirs. Des trains, des trains et encore des trains. Tels sont les premiers souvenirs de mon enfance. Des trains remplis de soldats se déplaçaient vers le sud.

Mes parents m'emmenèrent à Boglár. J'avais trois ans et c'était la guerre.

La guerre alors signifia pour moi une période où je me trouvai là où je me suis toujours senti le plus heureux – dans le village au bord du lac avec ses maisons basses, blanches, car badigeonnées à la chaux, avec ses acacias poitrinaires, ses chemins poudreux et coupés d'ornières et son remblai de chemin de fer.

Tante Irma et son mari oncle Ignácz avaient une jolie maison dans la rue la plus plaisante. Ils formaient un couple heureux et agrémenté de nombreux enfants. Le maître plombier oncle Ignácz Bolgár était devenu un homme prospère, possédant une usine productrice de soda en plus de sa plomberie. Du moins, c'est ainsi que l'on désignait le garage derrière le jardin floral. La machine qui produisait le soda était actionnée par oncle Ignácz en tant

qu'apprenti et István bácsi en tant qu'entraîneur.

À côté de « l'usine » se trouvait une écurie contenant un cheval. En soirée, István attelait le cheval à la charrette et faisait le tour des tavernes de Boglár pour y livrer des bouteilles de soda vertes, bleues et blanches. L'été, Boglár est un centre de villégiature et les vacanciers boivent beaucoup de sodas. L'industrie d'oncle Ignácz était florissante.

C'était alors le temps de la guerre, mais oncle Ignácz avait été dispensé du service militaire : István avait atteint la limite d'âge ; son énorme moustache gardait quelques traces de sa couleur originelle ; son nez était rouge, car sa boisson n'était pas le soda. István était mon meilleur ami. Quand les journées avaient été longues en été, il me permettait de m'asseoir à côté de lui sur la banquette de la charrette durant ses tournées vespérales de livraisons. Parfois même, il m'abandonnait les rênes, car Bözsi, la jument, connaissait le chemin aussi bien qu'un alcoolique invétéré lorsqu'elle trottait d'une taverne à l'autre.

István Bácsi était un grand philosophe. Je lui demandai un jour s'il n'était pas malheureux d'être si vieux. Il me dit qu'il était heureux de ne pas avoir à être soldat, car ça lui évitait de servir de chair à pâté. L'Empereur, dit-il, est aussi vieux que moi et il doit aussi être ravi de ne pas aller à la guerre. À un autre moment, je lui demandai pourquoi il battait sa femme qui cuisinait pour lui. Il expliqua :

— Les femmes doivent être battues, sinon elles ne sauraient pas qui est le plus fort.

Je ne compris pas cette théorie à l'époque, mais je finis par apprécier quand apparurent mes premiers cheveux gris.

Pendant qu'István Bácsi livrait ses bouteilles de soda à l'hôtel de la gare, je grimpais sur la barrière qui me séparait des voies ferrées où se trouvaient toujours des trains. Mes deux cousines, Biri, seize ans, et Manczi, dix-sept, passaient beaucoup de leur temps à la gare. Elles portaient des bonnets blancs et des brassards ; elles distribuaient des sodas et de la nourriture aux soldats qui, revêtus d'uniformes gris, portaient des fleurs sur leurs calots. Ils voyageaient dans des wagons à bestiaux, quarante hommes ou six chevaux. Néanmoins, ils semblaient heureux, sinon ils n'auraient pas chanté. De retour à la maison, Biri et Manczi parlaient des soldats partant pour le front italien. Elles s'extasiaient à propos de lieutenants qui avaient promis de revenir.

Plus tard, les trains allant vers l'Italie se firent de plus en plus rares et il y en eut de plus en plus pour Budapest : ils affichaient la Croix rouge. Il n'y avait plus guère que des infirmières à la gare. Plus personne ne chantait. Et les officiers qui avaient promis de revenir gisaient couchés dans des wagons sans fenêtre et ils ne promettaient plus rien.

Un jour, il me fut permis d'entrer dans la gare. Mon père partait sur le front de *l'Isonzo (entre juin 1915 et novembre 1917, plus de 300 000 soldats italiens et austro-hongrois y perdirent la vie).* Ma mère l'accompagnait jusqu'à Boglár seulement.

Ainsi en allait-il lors de la Première Guerre mondiale, une affaire menée sans cérémonial. Personne n'imaginait de la moindre façon que les femmes devaient accompagner leur mari une partie du trajet.

Mon père était sous-lieutenant. Il me paraissait grand dans son uniforme. Lui aussi avait une fleur à son calot gris champ. Je ne comprenais pas pourquoi ma mère pleura tout le temps où nous nous tînmes près du train bondé. Elle portait un énorme chapeau couvert de fleurs et de fruits. J'en étudiai les grappes sombres et je me dis qu'elle n'avait aucune raison de pleurer. Le train quitta la gare et les soldats chantèrent. Nous ne pûmes faire des signes longtemps, car sur l'autre voie arrivait un train arborant la Croix-Rouge et d'où ne sortait aucun chant.

Ma mère ne resta à Boglár que quelques jours. Elle enseignait toujours et les vacances scolaires étaient presque terminées. Je la vis souvent pleurer comme bien des femmes. Elles ne pleuraient pas seulement parce que leurs maris avaient été tués ou leurs fils blessés et mutilés, elles pleuraient de peur, de solitude et de soif d'amour. Ma mère n'avait pas honte de ses larmes. À cette époque-là, on ne pressait pas les épouses à écrire des lettres affectueuses à leurs maris ; personne ne se souciait du moral des familles à l'arrière et il n'y avait rien de cette peur hystérique que ceux de retour à la maison y trouvent un bouleversement de la routine quotidienne.

Avec le départ de ma mère repartie à Budapest, l'automne arriva. Le site de vacances redevint un village. Les estivants partirent ; sur la plage et sous le soleil pâle de la soirée, le commis de l'épicerie, la coiffeuse et quelques gardiennes d'oies se baignaient. Manczi et Biri nous dirent au revoir : elles regagnaient la Ville avec des souvenirs désenchantés de jeunes lieutenants qui n'avaient pas tenu leurs promesses. Mais, pensait-on, on se retrouverait à Noël, car à Noël la guerre serait finie.

Mais la guerre ne faisait que commencer.

Au milieu de l'hiver, ma mère vint me récupérer et nous partîmes pour Vienne. Ce n'est seulement qu'une douzaine d'années plus tard que je compris ce qui venait d'arriver et peut-être je ne le réalise pleinement que maintenant seulement. Mon père avait été admis à la clinique psychiatrique du Professeur Julius Wagner von Jauregg, 1857-1940, Médecin neurologue et psychiatre autrichien, il devait devait gagner en 1927 un prix Nobel *pour le traitement de la paralysie générale syphilitique par la malaria thérapie. Von Jauregg appartenait durant la Grande Guerre au service médical de l'armée*

avec le grade de général. Durant la Première Guerre mondiale, préconisa un traitement par électrochocs des soldats traumatisés par leur expérience du front. De fait, les soldats préféraient retourner sur le théâtre des combats plutôt que de continuer à subir ce genre de thérapie.

Auparavant, en 1895, von Jauregg avait été impliqué dans une cause célèbre ; l'actrice autrichienne Hélène Odilon, 1865-1939, avait beaucoup d'amants, dont le riche baron Albert Salomon von Rothschild. Elle voulut se débarrasser de son mari, l'acteur Alexander Girardi, 1850-1918. Rohtschild se laissa entraîner dans cette affaire et se servit de sa fortune : von Jauregg ne put résister à l'appât d'énormes honoraires et émit un certificat déclarant Girardi fou sans même l'avoir examiné.

L'actrice Katharina Schratt, 1853-1940, se servit de sa relation particulière avec l'empereur François Joseph et sortir Girardi de ce mauvais pas. Le divorce Girardi-Odilon fut prononcé le 16 janvier 1896.

Après six mois passés sur le front de l'Isonzo, mon père était venu en permission à Budapest. Il croyait bien ne pas être réaffecté en première ligne, mais quelques jours plus tard il reçut un ordre de marche pour le front roumain.

Un beau matin, il se présenta au poste d'entrée de la caserne l'épée au côté, les éperons cliquetants et les décorations tourbillonnantes, mais en habits civils. La sentinelle à la barrière fut si sidérée qu'oubliant de présenter les armes, elle attira l'attention du lieutenant sur le fait qu'il était incorrectement habillé. Mon père souleva son chapeau de feutre brun, sourit d'un air hébété au soldat, replaça son chapeau et calmement traversa le poste de garde.

Dans la caserne, il rencontra son capitaine, un officier autrichien strict de la vieille école. Pour lui aussi, papa souleva son chapeau de feutre. Amené devant le commandant du régiment, il déclara que le chapeau de feutre était une nouvelle pièce faisant partie de l'habillement militaire ; l'Empereur lui-même lui avait ordonné de le porter. Le même jour, ma mère fut avisée que le lieutenant Békessy était aux arrêts. Quelques jours plus tard, il fut transféré à Vienne.

La clinique de Wagner von Jauregg était le premier hôpital que je voyais. Ce n'était pas un hôpital ordinaire. Dès que nous entrâmes, ma mère me serra contre elle comme pour me protéger du spectacle alentour. Un soldat hurlant et se débattant était traîné par deux gardes. Dès qu'il me vit, il me tira la langue. Nous dûmes attendre une heure. Alors, un soldat, qui était assis à un bureau en train de lire un journal, nous demanda d'entrer dans la pièce où se tenait le général.

Il faisait chaud dans la pièce lambrissée de chêne. Un feu craquait dans le

poêle et ses tuiles étaient rougies. L'homme qui s'avança à notre rencontre portait un sarrau blanc sur son uniforme. Ses lèvres rebondies étaient surmontées d'une moustache qui lui donnait l'air du morse de mes livres d'enfants. L'or scintillait sur son col et, en bas du sarrau, sur les pantalons s'étalaient des bandes rouge sang.

Le professeur toucha ma longue et belle chevelure.

— Gentil garçon, *dit-il*.

Il ne nous proposa pas de nous asseoir et resta lui-même debout.

— Dame Békessy, *commença-t-il*, vous avez voulu me rencontrer. Je suis sûr que vous voulez me convaincre que votre mari n'est pas fou. *Il ne lui donna aucune chance de parler.* Ce n'est pas nécessaire. Votre mari est aussi sain d'esprit que vous et moi. C'est un simulateur.

Je n'avais guère plus de quatre ans alors et je doute d'avoir compris le sens du mot, mais je sentis que ce mot signifiait quelque chose de vraiment terrible.

De nos jours en Amérique, on appelle cela la « fatigue de bataille » ou la « psychose traumatique ».

Mais durant la Grande Guerre, ce n'était pas une excuse : les hommes qui ne désiraient pas mourir étaient considérés comme l'écume de la terre. L'un d'entre eux était mon père.

— J'ai accepté de vous rencontrer, Madame Békessy, *continua le professeur tandis qu'il se penchait légèrement contre le poêle chaud au point de se brûler*, parce que votre mari est un cas intéressant qui m'a étonné. De toute évidence, il a lu des livres scientifiques sur les maladies mentales. Un peu trop. Je dois dire qu'il simule les symptômes de trois ou quatre maladies à la fois. Les personnes intelligentes surenchérissent, c'est dans leur nature.

Alors que ma mère n'avait pas encore dit un mot, il continua :

— J'assume que vous n'avez joué aucun rôle dans cette répugnante comédie. Mon devoir est de guérir les malades. Pour des hommes comme votre mari, j'ai un traitement très efficace, le front russe. Demain matin, votre mari rejoindra un détachement. En même temps, il est rétrogradé au rang de sergent*. Il fit une pause et alla à son bureau*. Maintenant voici son billet de congé. Je vous tiens responsable de voir à ce qu'il ne fasse rien de fou. Vous lui direz que j'ai décidé d'un traitement doux. En cas de rechute, nous en avons un autre contre les simulateurs : nous les collons au mur.

Il tendit à travers son bureau le bulletin de sortie à ma mère. Ses yeux tombèrent à nouveau sur moi :

— Pour le bien de son fils, *dit-il*, il doit faire preuve de courage. Un si gentil garçon…

Ma mère, qui m'avait amené à la clinique parce qu'elle n'avait trouvé

personne pour me garder, ne pouvait suspecter qu'un monde entier venait de s'écrouler autour de moi.

J'aimais et admirais mon père. Comme il m'est arrivé souvent, je me souviens plus des sentiments que des évènements. Je n'ai aucun souvenir de mon père avant la visite à l'hôpital psychiatrique, sauf l'épisode de la gare de Boglár, mais je sais que ma vie gravitait autour de lui. Ma mère m'a dit que mon père n'avait jamais eu l'occasion d'être sévère avec moi, car je comblais avec joie le moindre de ses désirs.

Le processus qui se déroula alors m'a affecté toute ma vie. Nous étions assis sur les lits brun foncé de *l'hôtel Klomser* sur la rue Herrengasse (*rue Lord*) nous dévisageant l'un l'autre. L'*hôtel Klomser* était historique : le colonel Alfred Redl, 1864-1913, un homosexuel, s'y était ôté la vie après avoir été dénoncé comme espion pour la Serbie et la Russie par le journaliste et écrivain Egon Erwin Kisch (*1885-1948. Kisch débuta comme reporter de guerre dans les Balkans en 1913. Officier de l'armée impériale, il adhéra au parti communiste autrichien en 1919. Surnommé « le reporter enragé, le reporter rouge », il est considéré comme un des plus grands reporters du XXe siècle, comme l'inventeur et le maître du reportage littéraire. Ses reportages sont de véritables textes littéraires. Il a connu toutes les luttes politiques de son temps : l'URSS, la Chine, l'Allemagne avant le nazisme, l'Espagne avec les Brigades rouges, l'Australie, le Mexique…)*

Mon père était incapable de sortir ou ne le voulait pas. Hypnotisé, je regardais le col de son uniforme. De la « parole » écarlate, ainsi nommait-on les bandes colorées qui portent les insignes de grade, l'étoile d'or avait disparu. Il portait encore l'uniforme des officiers, mais il était dépouillé comme un arbre sans feuilles à l'automne. Je ne pouvais pas détourner mes yeux de son col. Étrangement, je ne ressentais aucune commisération. La pitié pour le faible, le malade, le perturbé ne fait pas partie de l'instinct primal de l'homme. Que mon père fût un « simulateur », cela signifiait peu pour moi, mais ce qui heurta mon concept entier du monde, c'est qu'il pouvait y avoir des puissances ayant le droit d'appréhender mon père pour quelque méfait et l'humilier par punition.

Mes parents ne me donnèrent pas d'explications avec lesquelles j'aurais pu comprendre ce qui était arrivé. Ce soir-là, ils se dirent au revoir. « Prouver son courage », comme le professeur l'avait dit, n'était pas un traitement doux, mais une sentence de mort.

Mes parents me mirent au lit. Alors, les désagréments du jour fondirent sur moi, et je fus brûlé d'une colère impuissante, contre l'homme à la moustache de morse, contre l'injustice du monde et contre mon père qui l'avait acceptée sans protester. Tandis que le vent soufflait de gros grêlons sur la fenêtre et

que mes parents parlaient doucement, je pleurais dans mes oreillers et je pleurais d'envie de dormir.

Tôt le matin, mon père partit pour le front. Dix-huit mois plus tard, il revint, lieutenant senior, deux fois blessé et porteur de nombreuses décorations. J'effaçai ce qui pouvait être effacé, mais en moi une compulsion folle était née : celle que je devais bien réaliser ce que mon père avait manqué.

Vingt-trois ans plus tard, j'étais un des premiers volontaires de la Deuxième Guerre mondiale.

CHAPITRE IV. Le premier baiser.

La Première Guerre mondiale n'entraîna pas une coupure brutale de notre mode de vie.

Bien que nous ne fussions pas riches, le salaire d'institutrice de ma mère plus celui d'officier de mon père nous avaient permis de conserver l'agréable appartement cinq pièces de Királyi Pál ucca dans un bon quartier et d'employer une bonne à tout faire aussi bien qu'une gouvernante allemande.

Ma mère m'apprit à lire et à écrire. Des années plus tard, je lui ai souvent fait plaisir en lui affirmant que les seules choses que je connaissais bien, je les avais apprises d'elle. Ce n'était pas un compliment vide. À sept ans, je lisais et écrivais aussi bien qu'un adulte. À dix ans, je pouvais me comparer à un écrivain ordinaire.

Mon éducation proprement dite fut principalement la responsabilité de ma gouvernante, Adèle Bienert. Je garderai toujours une dette envers elle. Elle était très érudite et possédait aussi bien des dons exceptionnels. Comme elle ne parlait pas le hongrois, l'allemand devint ma vraie langue maternelle. Adèle m'introduisit précocement à la littérature allemande. Une anthologie, *Histoire de la poésie allemande* (*Auswahl Deutsche Gedichte*) d'Hermann Kluge, qui a écrit aussi *Geschichte der deutschen National-Litteratur,* fut mon livre favori. Avant même mes huit ans, beaucoup de poèmes de Goethe, Friedrich von Schiller, 1759-1805, Heinrich Heine, 1797-1856, et Friedrich Hölderlin, 1770-1843, m'étaient familiers.

Adèle aussi dessinait et peignait extrêmement bien. En accord avec la mode de l'époque, elle collectionnait les cartes postales, non celles des artistes de cinéma, mais celles des peintres. Aussi, avant même de terminer mon école primaire j'avais une bonne connaissance non seulement des noms, mais aussi des principales caractéristiques personnelles de Tintoretto, 1518-1594, Velasquez, 1599-1660, Rembrandt, 1606-1669, et Pierre Paul Rubens, 1577-1640. J'étais bon moi aussi en dessin et avec l'aide d'Adèle je construisis un théâtre de marionnettes que nous appelâmes « La Comédie ». Pour ce théâtre, j'écrivis une version scénique d'un livre que j'aimais beaucoup : « Le petit seigneur Fauntleroy » (*Der kleine Lord Fauntleroy*) de Madame Frances Hodgson Burnett, 1849-1924.

Un dimanche après-midi, nous fîmes une représentation du *Petit Seigneur Fauntleroy*. Environ une vingtaine d'amis de mes parents avaient été invités à la maison. Ce fut mon premier et probablement dernier succès théâtral. Mon parrain, le poète Frigyes Karinthy (*Frigyes Karinthy, 1887-1938, est un écrivain, dramaturge, poète, journaliste et traducteur hongrois*), plus tard rendu célèbre par son livre *« Un voyage autour de mon crâne* » édité en*1936*,

envoya le script au directeur du théâtre provincial de Debreczen.

Quelques semaines plus tard, « Le petit seigneur Fauntleroy » par János Békessy d'après le roman de Frances Hodgson Burnett, était accepté et, avec de légers changements, il fut joué avec succès durant la même saison.

Mes premiers pas journalistiques datent aussi de cette époque. Je « fondai » un journal hebdomadaire que j'appelai « Le Ventilateur ». Il ventilait, expliquai-je, des idées nouvelles. Je dictais les quatre pages du journal à Adèle qui les dactylographiait. Dans le but de créer l'impression d'une grosse équipe éditoriale. J'écrivais sous une douzaine de pseudonymes différents ; seul le directeur d'édition signait de son véritable nom.

En outre, je faisais bon usage de l'institution de la censure pendant la guerre. Les quotidiens de Budapest apparaissaient alors avec des colonnes entières vides sauf pour le mot « censuré » : comme il n'y avait pas censure avant pagination des articles, ceux qui étaient fautifs étaient enlevés des publications finales. Aussi, chaque fois que j'étais à court de texte, je laissais simplement quelques colonnes blanches et Adèle imprimait en travers à l'encre rouge « Censuré ». Repensant à tout cela, je crois que j'ai dû être un enfant prodige. Les provisions que m'accorda Dieu pour mon voyage étaient de fait généreuses. Je me suis souvent demandé pourquoi je n'en ai pas fait un meilleur usage. J'avais de grands dons, j'avais belle tournure et les sentiments ne me troublaient pas. Les raisons qui m'ont amené à me percevoir comme un échec ne peuvent être ramenées à un seul dénominateur. Cependant, pour que ce livre serve de quelque chose à moi ou aux autres, je dois essayer de comprendre.

J'ai été mal préparé à la vie et je n'ai rien fait moi-même pour m'y préparer. Avoir du talent, des manières agréables et même un cœur chaleureux ne m'a fourni aucun bouclier contre mon seul réel ennemi : moi-même. Je ne me suis jamais aimé moi-même suffisamment. Pourtant, j'en suis venu à regarder l'égotisme comme le vrai fondement de la morale. La société humaine est basée sur la plus vulnérable des principes à savoir que ce qui nous fait le moins mal fera aussi le moins mal aux autres. Dans la vaste organisation des relations humaines avec leurs millions de ramifications, personne n'est supposé faire l'impossible ni même de traiter toutes ses connaissances avec décence. Cependant, celui qui s'organise pour se traiter lui-même décemment s'en trouve couvert d'une armure qui fait que les autres ne peuvent le frapper, le blesser mortellement et par là il empêche son compagnon de devenir un meurtrier. Ce module protecteur de la société est éminemment vulnérable, car il tient la faiblesse et la fragilité humaines comme des faits établis et néglige les valeurs qui ne sont pas de ce monde. Durant toute ma vie, je me suis fâché contre moi-même et j'ai assumé

dans ma fierté sans limites que j'étais meilleur que ceux qui s'enrageaient seulement contre les autres. Mais jamais je ne me suis rebellé contre « l'injustice » de Dieu. Lui qui semble récompenser les égotistes et me punir moi, répondrait promptement :

— Tes vertus seront récompensées au ciel, tes faiblesses punies sur terre. Autrement. Il n'y aurait aucune différence entre le ciel et la terre.

Mes dons naturels exceptionnels me conduisirent à des tentations exceptionnelles. Il était tenu pour acquis que rien ne pouvait tourner mal pour un beau garçon doué de surcroît et qui, en outre, n'avait jamais tiré la queue du chat. J'acceptais l'admiration de mon entourage avec un sourire aimable presque condescendant et je m'accoutumai tellement aux applaudissements que plus tard, quand ils tendirent à devenir moins fréquents, je n'arrivai pas à vivre sans eux. La vanité qui lentement germa en moi comme une plante vénéneuse était de l'espèce la plus dangereuse : il ne me parut pas que j'étais particulièrement doué, mais plutôt que j'étais un être normal au milieu d'un monde entier de demeurés.

Les circonstances ne me favorisèrent pas. Mon père était toujours sur le front. – que ce fût celui du champ de bataille ou celui des problèmes de sa vie.

Il n'avait rien sur quoi s'arc-bouter, ni religion ni pays, ni convictions. Ma mère vivait dans la crainte perpétuelle de le voir se livrer à de nouvelles incartades. Elle était toujours préoccupée à les prévoir ou au moins à les expliquer et à les interpréter.

De mes familles paternelle et maternelle, je n'eus aucun support. Grand père Jakab Márton était mort avec les mots « As de pique » sur les lèvres alors que j'avais à peine huit ans et ma grand-mère ne lui survécut que quelques années.

Mes tantes entourèrent leur neveu favori d'une chaleur et d'une affection sans la moindre limite et elles me gâtèrent au point que mes visites ressemblaient aux performances d'une vedette juvénile invitée. La famille Békessy me resta pratiquement étrangère. Mon grand-père paternel était mort et ma grand-mère n'était jamais affectueusement mentionnée à la maison. Tante Juli, la sœur la plus âgée de mon père, s'était mariée jeune et, bien que par la suite elle jouât un rôle important dans ma vie, elle n'entra pas dans nos relations avant que j'eusse seize ans. J'avais neuf tantes et pas un seul oncle. Cette prédominance féminine affecta ma vie entière. Je restai des années sans nouer de relations avec des hommes. En même temps, je développai une attitude déraisonnablement suspicieuse envers les femmes.

J'avais si longtemps siégé sur le perchoir que j'imaginais les hommes faire partie d'une classe à part. Mes compagnons, toutes des femmes,

concouraient pour avoir ma faveur au point que je finis par en développer un complexe de harem. Mon admiration presque pathologique pour mon père était largement conditionnée par cet arrière-fond féminin et en tant que seul homme dans un petit monde de femmes il n'avait pas de rival d'où je conclus que les hommes avaient été créés supérieurs. Je ne comprenais que les femmes et je ne respectais que les hommes, une situation qui persista pendant de nombreuses années.

Ainsi, alors j'étais cela : un beau garçon grand et mince de taille avec de gros yeux gris ; élevé par des femmes, mais avec les ambitions d'un homme ; sans ancrage moral, mais ayant un bon naturel ; dangereusement doué ; humble envers son père, mais arrogant envers le reste du monde. Déjà légèrement affecté par le Destin, mais aussi armé par le Destin.

À maints égards, le garçon de ce temps-là a plus en commun avec l'homme d'âge moyen qu'il est devenu, qu'avec l'adolescent et le jeune homme des années intermédiaires. Souvent pendant toute une vie, nous voyageons sur une route circulaire. Finalement, nous ne sommes que l'argile des mains du Créateur.

Heureusement, ma supériorité intellectuelle fut contrebalancée par ma faiblesse physique. J'étais grand pour mon âge, le plus grand dans ma classe. Une croissance trop rapide, de nombreuses maladies infantiles, des parents me dorlotant, tout cela m'avait développé faible. Avec la cruauté particulière aux enfants, mes camarades d'école trouvèrent instantanément le moyen de pallier leur infériorité. Il se passait rarement une journée sans que je fusse impliqué dans une bataille furieuse et, comme je ne voulais pas accepter mon infériorité, je rentrai plus souvent qu'une fois à la maison avec un œil au beurre noir.

À la maison, capable au moins de donner cours à mes larmes, j'en voulais à ma supériorité intellectuelle que j'aurais aimé échanger en tout temps contre des muscles saillants.

Je développai une admiration envieuse pour la force physique que j'assimilai à la brutalité : un amour malheureux de la virilité qui grandit en un rejet exagéré de tout ce qui était mâle et par-dessus tout un dégoût presque pathologique de la populace que je ressentais comme mon principal ennemi. Bien que je me fusse soumis plus tard à une discipline d'une rudesse quasi spartiate et que finalement je vainquis la faiblesse physique de mon enfance, je n'ai jamais pardonné la brutalité de mes rudes camarades d'école. La masculinité manifestée par les gestes, la parole et l'action m'a toujours révolté jusqu'à ce jour. Une des raisons qui me fit « l'homme femme » est mon dégoût de « l'homme fait homme ». De fait, je suis convaincu que mes idées politiques auraient été différentes si je n'avais pas toujours comparé la foule à

un groupe menaçant d'écoliers brutaux.

Ce mélange de supériorité et d'infériorité m'amena à m'isoler. Je haïssais les jeux, soit qu'ils me semblaient trop enfantins, soit qu'ils représentaient une compétition de force physique.

Je me sentais heureux seulement quand j'étais seul où en compagnie d'adultes qui, je présumais, ne me feraient pas sentir leur supériorité physique.

Le seul ami de mon âge que j'eus s'appelait Miklós Göndör, le fils d'un collègue de mon père, qui vivait proche de chez nous. Miki était, comme moi-même, un garçon précoce. Non seulement il était encore plus faible que moi, en plus il bégayait. Cette inhibition le rendit la cible de ses camarades d'école sadiques. Il me considéra, comme moi pour le fils du boucher, comme le plus fort garçon de la classe. Cela m'amena de manière inappropriée à devenir le protecteur de Miki, le rôle de champion qui a toujours fait mon délice jusqu'à ce jour.

J'ai toujours été le défenseur du faible, souvent à grands risques et toujours sans égard à mon propre bien-être.

Si je mentionne ici mon perpétuel besoin de secourir les bégayeurs de ce monde, je le fais seulement pour souligner que les bonnes causes ne sont jamais aussi bonnes et les mauvaises aussi mauvaises qu'on l'assume. Celui qui semble bondir par pur amour au secours du faible ne le fait souvent que par haine du fort.

L'admiration de Miki m'amena à le rencontrer à l'école un jour et, accomplissant une action de grand frère, à faire face à ceux qui se moquaient de lui et lui jetaient des pierres.

Tous les deux, nous avons reçu des raclées terribles, comme je devais en subir en de nombreuses occasions ultérieures où je me posai en champion protecteur de l'opprimé.

Durant la dernière année de la guerre survint cependant un événement qui ouvrit un nouveau chapitre de ma vie.

Aladár Hoványi, un propriétaire terrien prospère et collègue de régiment de mon père m'invita avec Adèle à sa propriété, Németlad. Même si la Hongrie ne souffrit pas de grandes privations durant la Grande Guerre, la situation alimentaire était devenue serrée à Budapest et ma mère fut heureuse de m'envoyer à la campagne pour quelques semaines.

Après un long voyage dans un train sans lumières et non chauffé, avec un vent du nord sifflant à travers les volets fermés des fenêtres, nous arrivâmes à la gare la plus proche de la propriété. Le cocher en livrée du landau ouvert nous enveloppa dans de chaudes couvertures et nous poursuivîmes notre voyage à travers un paysage sombre et enneigé. La plaine hongroise étalée à

perte de vue était morne des deux côtés du chemin rugueux.

Pendant des heures nous ne rencontrâmes pas d'âmes vivantes si ce n'est quelques rares corbeaux qui décollaient ici et là des immenses champs enneigés. Des chandelles brillaient dans les fenêtres des basses bicoques en argile des paysans lorsque nous tournâmes dans le chemin de la propriété.

À ma grande surprise, je fus avisé que je n'étais pas le seul invité. Une fille, aussi de Budapest, plus vieille que moi d'un ou deux ans, demeurait chez les Hoványi depuis quelques semaines. Elle était grande et mince, avec des cheveux noir bleuâtre et des yeux sombres et vifs. Sa peau de couleur créole et ses bras musclés lui donnaient une apparence saine.

Après quelques minutes, Káto m'approcha, amicale et sûre d'elle, et me demanda :

— Montes-tu à cheval ?

Je ne montais pas à cheval et je n'avais pas la moindre intention d'apprendre ce sport dangereux. Je passai une mauvaise nuit, me tourmentant sur les menaces du lendemain matin.

Tout se passa exactement comme je l'avais craint. Tôt le matin, le premier valet apparut avec deux poneys sellés. Avec l'assurance d'une amazone, Káto sauta seule en selle tandis que le valet essayait de me soulever. Je me débattis et ruai. Ni la persuasion amicale d'Adèle, ni l'avis expert du groom, ni la moquerie franche de Káto ne purent m'amener à mettre les pieds dans les étriers.

Je passai de plus en plus dans la torture les quelques jours suivants à mesure que je m'aperçus que je devenais amoureux de Káto. Ce premier amour m'a laissé des traces qui sont encore reconnaissables. Que de Kátos rencontrai-je par la suite – femmes qui n'avaient rien pour me plaire sinon leur dureté, leur indépendance et leur fierté ! Et quel prix dus-je payer pour atteindre ma maturité, pour apprendre à me refuser le désir enfantin de briser leur dureté, leur indépendance et leur fierté !

Deux semaines s'étaient passées dans des tourments inoubliables. Un soir, oncle Aladár nous informa que des paysans se mariaient dans un de ses villages le jour suivant et qu'il avait l'intention de nous y mener. Alors qu'excité, je posais des questions, Káto resta si silencieuse qu'oncle Aladár s'en aperçut.

— N'avez-vous pas envie d'y aller ? *demanda-t-il à Káto.*

— Je ne veux pas être avec Jancsi, *répliqua-t-elle, ajoutant avec une logique typiquement féminine*, c'est un peureux.

Je sortis de la pièce. Cette nuit-là, je pris une décision.

Le matin venu, je me faufilai hors de la maison dès sept heures. J'allai rapidement jusqu'à l'étable.

Le garçon d'écurie était seul.

— Bonjour, monsieur, me *dit-il avec surprise.*

— Bonjour, *répliquai-je sèchement*. Veuillez, s'il vous plaît seller Rigó, Pista.

Il me dévisagea, les yeux ronds pleins d'incompréhension.

— Vous voulez parler du poney marron ? *dit-il finalement avec un air de doute.*

— Non*, répondis-je*. Je veux monter Rigó, aujourd'hui.

Le garçon d'écurie tenta de protester. Il avait conscience de la responsabilité personnelle qu'il assumait en comblant mon désir, mais il était si accoutumé à obéir aux ordres des « messieurs » qu'il sella le cheval.

Finalement, comme il me hissait sur la selle, il trouva une solution de compromis :

— Je vais chevaucher avec vous, monsieur, *suggéra-t-il.*

— Non, merci, j'irai seul, *rétorquai-je*.

L'instant d'après, Rigó franchissait la porte ouverte de l'écurie pour trotter dans le paysage hivernal.

Je n'oublierai jamais le sentiment de bonheur que j'éprouvai. J'avais pressé mes genoux de toutes mes forces contre les flancs du cheval. J'avais l'impression de flotter dans le paysage comme sur un tapis volant. Je ne m'accrochai pas aux rênes comme beaucoup de débutants le font, mais je les tins avec une assurance facile. Je me penchai un peu sur le coup de Rigó et le frappai comme pour le remercier de me traiter avec tant d'indulgence. Je me rappelais ce qu'István Bácsi, le vieux cocher de Boglár m'avait enseigné et j'étais capable de contrôler la situation. Je n'avais pas peur. Ma victoire sur Káto, le monde et moi, avait banni la peur dans quelque coin éloigné de mon âme d'enfant.

Je réalisai qu'on allait bientôt partir à ma recherche. Aussi j'écartai Rigó hors de la route passante.

Les sabots du cheval s'enfoncèrent dans la neige. Je respirai profondément l'air vif du matin. Je pensai aux hussards qui occasionnellement traversaient Budapest : je les applaudissais avec ma mère depuis le trottoir. J'étais maintenant un de ces hussards.

Le garçon d'écurie désespéré avait durant ce temps averti oncle Aladár. L'alarme courut à travers toute la maison. Le premier valet, oncle Aladár, tante Mizzi (sa femme), Adèle et tout un groupe de cavaliers se mirent en selle. La chasse partit dans toutes les directions du compas.

Je me tenais en bordure d'un petit bois. De là, je pouvais voir la route. Au bout de quelques instants, j'aperçus sur cette route Adèle et oncle Aladár criant : « Jancsi, Jancsi ! », mais je fis celui qui n'entendait pas.

Je ne sais pas ce qui m'a empêché d'être désarçonné. Est-ce la bonne nature de Rigó, les enseignements d'István Bácsi ou l'héritage de « Fou Márton » ? De toute façon, je restai en selle. Au bout d'une heure, j'étais trempé de sueur malgré le froid. Je dirigeai le cheval vers la route. Un instant plus tard, le premier valet me repéra. La joie de me retrouver intact étouffa toute remontrance. Mais quand on me descendit de ma selle, je ne remarquai rien de la réception que me firent mes sauveurs anxieux : je n'avais d'yeux que pour Káto. Elle se tenait debout à une courte distance, à côté de son poney qui maintenant me paraissait minuscule. Elle avait un mystérieux sourire sur les lèvres. Je la dépassai sans tourner la tête.

Au mariage paysan où nous arrivâmes en retard, je ne dis pas un mot à Káto, mais je remarquai qu'à plusieurs reprises elle essaya de se rapprocher de moi.

Il faisait nuit noire quand nous retournâmes au manoir, J'étais assis avec Káto sur le banc d'appoint du landau à l'opposé d'oncle Aladár et de tante Mizzi. C'était un doux soir d'hiver et la neige commençait à tomber en gros flocons. Personne ne parlait.

Soudain, Káto se tourna vers moi et m'embrassa sur la bouche.

Ce fut mon premier baiser. Ce fut le meilleur.

CHAPITRE V. Un Dieu personnel.

La monarchie de l'Empire austro-hongrois s'effondra l'année 1918.

La fin de cette monarchie signifiait la fin de la stabilité en Europe. L'idée des Puissances victorieuses de l'abattre était une idée de fous. Il n'est pas besoin d'être un grand homme d'État pour comprendre qu'en Europe centrale seule la monarchie austro-hongroise pouvait contrebalancer le colosse allemand. Au lieu d'affaiblir l'Allemagne, ils l'entourèrent d'une myriade d'États nains anémiques, qui, incapables de la museler, la reluquèrent alors admirativement : l'Allemagne était un pays avec qui il pouvait être profitable d'avoir des relations.

Aussi, infantile fut l'idée de punir l'empire austro-hongrois pour sa participation à la guerre en chassant les Habsbourgs. La Maison d'Autriche était loin d'être une dynastie idéale, mais tenir le système monarchique pour responsable des événements de 1914-1918 était une des plus absurdes opinions alors que personne ne tira plus de bénéfices de la chute des Habsbourgs que la perfide dynastie italienne de la maison de Savoie.

L'historien autrichien Karl Tschuppik, 1876-1937, m'a expliqué que l'histoire du monde est une seule série de catastrophes qui toutes sans exception ont leurs racines dans de mauvais « mauvais reportages ». La théorie de Tschuppik selon laquelle la plupart des erreurs de l'histoire provient de rapports mal informés, inexacts et superficiels repose sur de nombreux exemples passés à l'histoire. Dans la structure compliquée de l'Europe centrale l'erreur terrible fut d'intervenir comme boucher ferait pour une chirurgie cardiaque. La monarchie austro-hongroise avec son ethnologie multiple avait eu une structure économique saine dans laquelle chacun des États nationaux avait son propre rôle tant pour son bénéfice que celui de ses voisins. La suppression de la monarchie a aujourd'hui, pour ainsi dire, donné comme seuls fruits les postes frontaliers ; les barrières protectrices tarifaires ont créé à la place d'une solidarité délibérée des rivalités impuissantes et elles ont élevé artificiellement la pauvreté ; dans les berceaux des Républiues du centre de l'Europe règne la faim.

Alors que Tschuppik base les erreurs de l'histoire sur de « mauvais rapports », je crois que la justice divine se fie à eux : afin d'éviter que les arbres des vainqueurs poussent vers le ciel, notre Créateur prive les gagnants de leur esprit. En effet, la misère des vaincus semble avoir été totalement dépassée par la stupidité des vainqueurs. Ils agirent en fonction d'une contrainte irrésistible pour semer au moment de la victoire, les graines de la discorde, à partir desquelles pousserait la plante d'une nouvelle guerre.

La Première Guerre mondiale diffère des guerres précédentes, mais aussi

le fait qu'elle a débuté de façon salope. Les campagnes de Louis XIV, les guerres napoléoniennes, mais encore la guerre franco-prussienne de 1870, étaient des guerres de conquête qui poursuivaient franchement leurs buts : l'expansion territoriale, une domination coloniale élargie, des butins économiques. Le vainqueur se satisfaisait de la réalisation de ses buts ; le vaincu s'inclinait, tout au moins pour quelques décennies. Le camouflage idéologique hypocrite commença avec la Première Guerre mondiale. Le monde avait progressé au point de reconnaître la guerre comme une monstruosité morale, mais il n'avait pas encore progressé au point d'y renoncer. Pendant que les généralissimes des siècles passés faisaient de mauvaises actions avec une bonne conscience, maintenant on cherchait pour ces mauvaises actions une justification hypocrite. Le but de guerre de Woodrow Wilson, 1856-1924, « to make the world safe for democracy » devenait le signe de départ des guerres hypocrites. Une ligne va de là à « la croisade » du général Eisenhower.

La Seconde Guerre mondiale ayant déjà été clairement conduite comme une « guerre de libération » et la future Troisième Guerre mondiale étant déjà déclarée clairement des deux côtés comme une « guerre de libération », les conséquences évidentes de cette fausse conception sont déjà évidentes. Pour mener une véritable guerre de libération, les « nations libératrices » devraient aimer jusqu'au sacrifice les « nations à libérer ». En réalité, d'une part, les « nations libératrices » ne connaissent pas du tout les « Nations à libérer » et ne sont pas du tout intéressées à leur bien-être. D'autre part, comme selon ce concept les « nations à libérer » devraient attendre en fait leur salut des « nations libératrices », cela entre en contradiction avec leur propre patriotisme. La vérité est qu'aucune nation ne désire vraiment sacrifier un seul de ses fils pour libérer d'autres nations et qu'elle préfère pour elle-même ses propres oppresseurs aux étrangers libérateurs. Par conséquent, l'unique franche forme de la guerre de libération reste la guerre civile qui est représentée par les hypocrites comme la plus terrible de toutes les guerres, comme si avoir des conflits dans sa propre famille était pire que d'attaquer des familles étrangères. Le point de vue historique est gagnant, car les nations sont presque toujours fières et à juste titre de leurs guerres civiles : les Américains de leur guerre entre le Sud et le Nord, les Français de la Révolution française, les Allemands des événements de mars 1848. Aucune nation ne désire se glorifier de ses guerres étrangères. Aussi dans une guerre civile, l'un des partis n'a pas toujours raison et l'autre tort, et parfois même les deux ont tort. Mais quand Abraham Lincoln, 1809-1865, avait sérieusement en vue la libération des esclaves ; sa sympathie pour les Noirs américains était du

moins plus véritable que le souci du président Eisenhower au sujet des Roumains croupissant dans des camps de concentration ou celui des Chinois pour les Sud-Coréens « opprimés ».

La disparition de l'Empire austro-hongrois marqua la fin d'un mode de vie qui avait été accepté durant des siècles. En essayant de décrire la monarchie des Habsbourgs, on ne peut pas employer pour l'illustrer les agencements sociaux ni les tendances politiques. Plutôt, à la manière d'un peintre moderne, afin de la caractériser, on doit recourir à une palette de couleurs. La particularité de l'Empire austro-hongrois était sa diversité colorée. Il a brillé dans des milliers de tonalités : dans les belles tuniques de ses officiers, dans le vert foncé de ses forêts carpatiques ; dans la peluche rouge des salons intimes de *l'hôtel Sacher ;* dans l'écarlate de ses champs hongrois de coquelicots ; dans la dorure de ses cafés pâtissiers ; dans les gaies couleurs des costumes des paysans bosniaques, dans le blanc vif des neiges des Alpes autrichiennes. En 1918, toutes ces couleurs s'effacèrent ; l'Europe centrale fut repeinte en gris. Alors survint ce qui toujours survient après les guerres « idéologiques » : les nations regardèrent leurs révolutions comme le résultat de leur défaite et ils commencèrent à haïr leurs propres révolutions. Alors, même ces révolutions furent condamnées à être ternes ; elles étaient la fin d'un monde et non le commencement d'un autre.

L'hôtel Sacher Wien a été créé en 1876 par Eduard Sacher, fils du créateur du célèbre gâteau « Original Sacher-Torte ». Il est très vite devenu une référence mondiale en tant que lieu de rencontre pour la noblesse, les grands hommes politiques et les artistes.

À Vienne, au siècle dernier, le café était pour de nombreux artistes le domicile réel, celui de l'esprit. La tradition du Kaffeehaus est un des fleurons de Vienne. Pour les amateurs de café et les gourmands, Vienne est un véritable El Dorado. La culture du Kaffeehaus y est unique ; rien d'étonnant à ce que le Kaffeehaus viennois se soit imposé comme une référence. Mais qu'a-t-il de si particulier ? C'est d'abord un lieu de rencontres sociales et culturelles. Les Viennois y viennent lire leur journal, un bon livre, ou traîner devant un café. Le café y est servi par un Ober, les gâteaux par des « Kuchendamen ». La rigueur des tenues vestimentaires — le Ober porte un costume, les Kuchenmädchen un uniforme noir avec un tablier de dentelle blanc — fait partie intégrante de la tradition de ces cafés, u même titre que le large choix de journaux et magazines présents dans tout Kaffeehaus. Cette culture du Kaffeehaus, intégrée à ce que l'on appelle ici « Viennoiserie » et à la « Haute Cuisine », peut sembler complexe. Les noms des différentes spécialités contribuent parfois à rendre le visiteur perplexe ; la carte propose

entre autres : « Melange », Einspänner ou capucino, Verlängerter ou café allongé, café crème ou Häferl, « tasse » dans le dialecte autrichien. Votre visite à Vienne sera aussi l'occasion de trouver celui qui vous correspond le mieux. Les nombreux gâteaux sont indissociables du Kaffeehaus viennois. Sachertorte, Apfelstrudel, Topfenstrudel ou Guglhupf accompagnent idéalement un café ou un thé. Ils sont le plus souvent faits maison et frais. Ne manquez surtout pas l'occasion de goûter à des délices telles que le Strudel, les Topfenknödel, le Kaiserschmarrn ou le Palatschinken) ; hôtel de luxe, le Sacher fait partie du patrimoine de Vienne, au même titre que l'opéra, la grande roue du Prater, les fiacres et les chevaux de la race Lipizzaner. Le Sacher, comme l'appellent les Viennois, est un hôtel 5 étoiles qui allie confort contemporain et luxe avec le charme de la vieille monarchie des Habsbourgs. L'hôtel Sacher Wien a été créé en 1876 par Eduard Sacher, fils du créateur du célèbre gâteau « Original Sacher-Torte ». Il est très vite devenu une référence mondiale en tant que lieu de rencontre pour la noblesse, les grands hommes politiques et les artistes.

J'avais seulement huit ans et la vieille Europe était submergée par une mer grise de médiocrité.

La révolution avait éclaté en Hongrie. L'homme qui avait présidé à la fin des Habsbourgs, le comte Mihály Károlyi de Nagykároly, 1875-1966, un aristocrate à l'esprit démocrate contrôla la révolution bruyante, mais non sanglante à partir des salles princières de son palais baroque de Budapest. Il me raconta l'histoire lui-même des années plus tard avec son manque typique de compréhension du fait que les masses conduites par ce grand propriétaire terrien idéaliste avaient pour but leur propre ascension.

Au troisième ou quatrième jour de la réussite de la République, Károlyi reçut une délégation des marins rebelles. Après son adresse, il se mêla avec certains parmi les plus jeunes. Il les remercia pour leur héroïsme et il leur promit les faveurs de la République. À la fin, un des jeunes matelots interrompit le nouveau Président :

— Oui, oui, *dit-il.* Mais le plus intéressant de tout a été la mutinerie.

C'était somme si la révolution n'avait pour but qu'elle-même.

Mon père participa à la Révolution. Je n'ai jamais compris ce qui l'amena à s'impliquer en politique. Il avait toujours été apolitique. Il s'étonnait souvent de son manque de connaissance des faits politiques les plus ordinaires. C'est pourquoi sa participation à cette Révolution jette une lumière significative sur son caractère.

Mon père était du type d'homme dont les actions sont largement commandées par la loi du mouvement et non les convictions. Toute sa vie, il a

semblé se tenir sur un escalier roulant comme une personne impatiente essayant de courir en même temps. Il ne s'arrêta jamais comme s'il craignait que l'arrêt cause sa fin. Il sembla souvent ne pas se soucier où cet engin roulant toujours à haute vitesse le conduisait. Il n'était pas cependant dénué de conscience. S'il l'avait été, il n'aurait pas été rongé de remords quant à ses actes. Mais, comme nous tous, il avait deux consciences : une bénigne cherchant à diriger nos actes soigneusement et une maligne qui interprète nos actes quand il est trop tard. Chez mon père la conscience préventive était atrophiée alors que l'aventurière était fortement développée. Ce que nous appelons communément « conscience » n'entrait en action chez lui qu'après les faits.

Le comte Károlyi, qui plutôt naïvement s'appuyait sur le support des jeunes intellectuels – écrivains, journalistes, professeurs aussi bien qu'acteurs, musiciens et peintres – appointa mon père à l'Assemblée nationale. Personne ne sait ce qu'accomplit cette Assemblée nationale législative ; avant qu'elle pût même se rassembler, le gouvernement Károlyi fut balayé par les bolcheviques de Béla Kún, *1886-1938*. *Proclamé le janvier 1919 président, Károlyi laisse dès mars les communistes s'installer au pouvoir avec le journaliste Béla Kún à leur tête : proclamation le 21 mars 1919 de la République des Conseils*.

Il n'y avait pas de grand amour pour les Hongrois bolcheviques dans notre maison. Nous fûmes informés que notre appartement serait bientôt réquisitionné : notre cuisinier reçut l'ordre de se rapporter au bureau d'échange de travail. Le populaire directeur de l'école de ma mère fut remplacé par un enseignant sans expérience ; mon propre maître d'école disparut et une « camarade » prétentieuse prit sa place.

Plusieurs membres de l'Assemblée nationale de Károlyi s'attendirent à être arrêtés. Le nom de Béla Kún était prononcé à voix basse et l'image qui s'installa dans mon esprit était celle d'un Diable au pied bot.

Alors, l'inattendu se produisit.

Quelqu'un sonna à la porte et j'y allai pour répondre. Dehors se tenait un homme court et corpulent avec une chevelure noire et des sourcils buissonneux. Sous son bras, il tenait un énorme porte-documents qui me penser à un vendeur ambulant et je prononçai les mots « Non, merci, pas aujourd'hui » qui plus tard allaient grimper au statut de blague familiale. L'homme eut un rugissement rieur. Il s'étouffait encore après m'avoir poussé de côté et être entré dans le hall.

À la fin, il put dire :

— Votre père est-il là ?

— Je ne sais pas, *répondis-je prudemment.*

— Bien, pourquoi ne pas aller voir et le trouver ? *suggéra-t-il en déposant sa grosse main poilue sur mon épaule*. Dites-lui que le camarade Béla Kún désire le rencontrer.

J'eus le choc de ma vie. Je croyais que Béla Kún était venu en personne arrêter mon père.

Bêla Kún et mon père restèrent enfermés ensemble pendant une heure, tandis que dans ma chambre ma mère et Adèle conversaient en chuchotant. Mon père entra finalement dans ma chambre et annonça :

— Béla Kún m'a nommé Chef de la Presse provinciale.

Je ne veux pas justifier le virage politique de mon père ni examiner ici pourquoi presque trente années plus tard, il tomba encore dans le piège communiste.

J'ai toujours pensé qu'on ne peut s'accoutumer à la pauvreté pas plus qu'à la guerre : plus on en sait à leur sujet, plus on les craint. Au retour de la guerre, mon père avait laborieusement rebâti nos moyens d'existence. Il avait fondé un journal économique qui assurait un modeste train de vie. Naturellement, les communistes avaient interdit le journal. L'offre de Béla Kún a dû paraître à mon père comme la promesse d'une sécurité revenue et il l'a acceptée sans envisager toutes les conséquences possibles. L'après-midi où Béla Kún vint chez nous, mon père était plongé dans une profonde dépression. Sa faiblesse laissa alors place à une vanité franche. Non seulement il posséda suffisamment d'autorité pour que Maurus alors dépossédé de tout pouvoir devienne excessivement jaloux de lui, mais encore pour consolider la position de ma mère. Des journalistes établis qui le regardaient du haut de leurs nez maintenant le sollicitaient pour du travail.

Et Jancsi ? Il était devenu un chef parmi ses camarades, un chef grâce à son père. Un monde surprenant allait voir maintenant quel genre d'homme il était, et il allait retrouver le respect de sa famille adoratrice.

Le lendemain de la visite de Kún, une bande rouge de papier avec de nombreux cachets et signatures fut apposée à la porte :

— « Par ordre du gouvernement des Conseils, cet appartement est exempt de réquisition. Il est interdit aux membres de l'Armée rouge d'entrer dans cet appartement. »

Ce fut ma première expérience de la puissance du communisme. S'il est quelque chose de vrai dans le dicton fréquemment évoqué selon lequel « l'Autriche est une comédie musicale avec une fin tragique », cela s'applique encore plus à la Hongrie. *Suite à l'éclatement de l'Empire austro-hongrois, et à l'indépendance floue de la Hongrie, Mihály Károlyi, alors président avait refusé*

les conditions des Alliés, un mouvement révolutionnaire avait mis en place en 1919 une République des Conseils (21 mars — 1er août), régime inspiré très nettement de l'expérience des conseils ouvriers en Russie en 1905, puis en 1917-1918 et en Allemagne en 1918-1919. Bêla Kún était un des dirigeants de cette République des Conseils de Hongrie, avec Tibor Szamuely. Cependant, l'invasion roumaine favorisa le soulèvement nationaliste mené par l'amiral Miklós Horthy, qui balaya la République des Conseils, condamnant Kún à fuir le 1er août en Union soviétique.

Durant les cent jours du régime de Béla Kún, la comédie musicale et la tragédie se mélangèrent plus que jamais auparavant. Nous passâmes la plupart de ces cent jours sur les bords du lac Balaton, non pas à Boglár, mais dans l'élégant centre de vacances de Siófok à environ trente-deux kilomètres de l'emplacement de naissance de ma mère.

Mon père, chef à 33 ans de la Presse provinciale communiste, était responsable devant József Pogány, *1886-1939*, dont le titre officiel était Commissaire du Peuple pour l'Éducation, mais dont les réelles fonctions étaient réellement celles de ceux qui s'appelleront plus tard ministres de la Propagande.

L'été hongrois était particulièrement chaud et József Pogány, précédemment historien et auteur, trouva approprié de transférer son ministère à la fraîcheur du bord du lac.

Siófok devint une sorte de Versailles provincial poussiéreux. Sur la vaste plage, où les familles bourgeoises aisées avaient autrefois pris des bains de soleil, un chapiteau énorme fut érigé pour le Commissaire du Peuple et son entourage. Le champagne se buvait là dès les premières heures de la matinée, tandis que quelque part en arrière-plan un orchestre gitan jouait occasionnellement des hymnes révolutionnaires, mais surtout des airs hongrois. Les deux grands hôtels en bordure du lac avaient été réquisitionnés. Ils servirent de quartiers généraux aux maîtresses des révolutionnaires, avec de temps en temps une épouse légitime se glissant modestement parmi elles. Quiconque circulait les matins sur la promenade du front de lac pouvait apercevoir ces dames en robes de soie déjeunant sur leurs balcons en compagnie des « Hussards rouges ». La nuit, les bateaux à rames et avec des lanternes chinoises colorées berçaient leurs passagers romantiques sur les vagues du lac.

Peu d'informations arrivaient au Versailles hongrois sur ce qui se passait dans le pays. *: « En plus de Béla Kún lui-même, qui, accompagné de sa très efficace secrétaire juive R. S. Salkind, alias Semliachkay, parcourait le pays dans une voiture de luxe, avec une fourche installée sur le véhicule*

comme signe distinctif, certains membres de ce gouvernement qui demeura du 21 mars au 6 *août à la tête de la Hongrie se distinguèrent par leurs crimes et leurs déprédations innombrables. Ce fut notamment le cas d'un juif fou du nom de Tibor Szamuelly, 1890-1919. Szamuelly, chef de la Tcheka hongroise qui avec un groupe de terroristes*, *"Les enfants de Lénine," sillonnait la Hongrie en train particulier, en semant la terreur et la mort. Comme l'a décrit un témoin de l'époque, ce train de la mort traversait en rugissant l'obscurité des nuits hongroises ; là où il faisait arrêt, l'on retrouvait des hommes pendus aux arbres et du sang s'écoulant sur le sol. Au long des rues, on voyait des cadavres nus et mutilés. Szamuelly dictait ses sentences dans le train, et celui qui s'était trouvé forcé d'y monter ne pouvait jamais raconter ce qu'il y avait vu... Szamuelly vivait constamment dans ce train. Une trentaine de terroristes choisis y veillaient à sa sécurité. Des serviteurs sélectionnés les accompagnaient ; le train était composé d'une locomotive, deux voitures Pullmann de première classe, une voiture-restaurant et deux voitures-lits pour les terroristes et deux voitures de troisième classe pour les victimes. C'est dans ces dernières que furent perpétrées les exécutions. Le sol de ces voitures était maculé de sang ; les cadavres étaient jetés par les fenêtres, pendant que Szamuelly confortablement installé à son bureau dans sa voiture-salon tapissée de damas rose décoré de lunes biseautées décidait de la vie et de la mort d'un geste de la main. Les paysans qui s'opposaient au système de fermes collectives hâtivement imposé étaient tout simplement pendus aux branches des arbres devant leurs maisons. Dans les caves de l'hôtel Britannia, un infirme du nom d'Otto Korvin, 1894-1919, fit battre à mort des centaines de contre-révolutionnaires. En un seul matin, Béla Kún signa trente-huit arrêts de mort. Le bourreau était l'homme le plus occupé de Hongrie. Si les paysans des campagnes étaient ainsi maltraités par la terreur rouge, c'était pourtant plutôt l'atmosphère versaillaise qui prédominait dans le pays. Cependant, le périodique italien La Divina Parola (la Divine Parole) du 25 avril 1920 écrivit qu'en Hongrie, pendant la réaction antibolchevique contre le Juif Bela Kún, on découvrit dans des souterrains des cadavres de religieux entassés n'importe comment. Des diplomates étrangers appelés par le peuple à constater le fait de leurs yeux ont témoigné avoir vu de nombreux cadavres de religieux et de religieuses, dont les croix pectorales qu'ils portaient normalement sur la poitrine leur avaient été enfoncées dans le cœur, ceci rapporté dans 2000 ANS DE COMPLOTS CONTRE L'ÉGLISE par MAURICE PINAY, récit cité en estimant qu'un livre sectaire puisse donner une juste relation des faits ». La réalité, est que la terreur blanche dirigée contre les Juifs et les communistes par Miklós Horthy fut beaucoup plus impitoyable :*

5 000 personnes furent exécutées dont 3000 Juifs. Horthy se rapprochant d'Hitler en rêvant de récupérer les territoires perdus, la situation ne fit que s'aggraver, creusant notamment le fossé entre les privilégiés et les pauvres. Avec l'effondrement de la Commune, Otto Korvin, chef de la police politique du commissariat de l'Intérieur de la Commune hongroise a été arrêté. Il a été torturé atrocement, afin de savoir où ses camarades étaient cachés. Ses organes génitaux ont été brûlés avec un fer rouge. Il a refusé de révéler quoi que ce soit et a été pendu le 23 décembre 1919. Szamuelly a tenté de s'échapper à travers la frontière autrichienne. Il a été trahi et il a été battu à mort par la police. Son corps a été taillé en pièces par les paysans locaux et dispersé dans les champs ; il était responsable de 129 morts par pendaison ou fusillade. La Terreur blanche abattue sur la classe ouvrière a été terrible et brutale. Lorsque les milices ouvrières Csepel se rendirent, 1000 d'entre eux furent abattus à la mitrailleuse le 10 août 1919. Cependant, tout en reconnaissant que la terreur rouge avait fait pour le moins 300 à 400 victimes, certains n'en concèdent que 1000 à la terreur blanche, les chiffres variant de 1000 à 10 000… Les révolutionnaires furent pourchassés dans la ville et la campagne, beaucoup d'entre eux furent torturés à mort. La majorité des commissaires du peuple et des activistes de la République des conseils étaient juifs ou d'origine juive, ce qui servit au régime de Miklós Horthy de prétexte à des mesures et des exactions antisémites au cours de la terreur blanche.

Un automne frais succéda à l'été orageux et le Versailles de József Pogány se prépara au départ. Nous étions à faire nos valises et nous apprêtions à quitter le lendemain matin. Vers environ trois heures de l'après-midi, alors que ma mère venait juste de terminer sa sieste de l'après-midi, mon père entra dans la pièce. Il était blanc comme un linge*. On était le premier août 1919*. Il dit :

— Bianca, nous devons partir tout de suite. Le gouvernement a été renversé. L'armée blanche marche sur Siófok.

Ma mère demeura calme et réfléchie comme toujours. En moins d'une demi-heure, elle avait tout préparé pour le départ.

Durant le même temps, mon père était allé à la recherche d'un moyen de transport. À son retour, il s'effondra épuisé sur un coffre.

— Nous ne pouvons pas partir, *dit-il*. Les trains ne roulent plus.

— Qu'en est-il de Pogány ? *s'enquit-elle.*

— Il a fui et il a pris toutes les voitures.

Ma mère réfléchit un moment. Puis, elle demanda :

— Le téléphone fonctionne-t-il toujours ?

— Oui.

— Appelle Ignácz à Boglár. Il nous enverra une voiture. Il peut nous cacher à Boglár (*Ignácz Bolgár à Balatonboglár*).

Le village natal a toujours été le dernier recours.

Une heure plus tard, une vieille auto délabrée arrivait devant l'hôtel.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes à Boglár. J'ai souvent ressenti l'étrange, l'illogique, mais raisonnable sentiment de sécurité, né simplement en reconnaissant les maisons, la poussière des rues, la sonnette d'airain du salon du barbier, l'odeur d'engrais, la lumière d'une lampe à huile dans une fenêtre familière. Mais notre sécurité était trompeuse. Dans le milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par des coups impérieux frappés à la porte. Je m'assis dans mon lit qui était proche de celui de mes parents. Tout ce que je vis à la lumière de bougie fut des chapeaux noirs avec des plumes de coq vertes : les chapeaux de la gendarmerie. Ils emmenèrent mon père.

Nous obtînmes l'autorisation de visiter deux fois par semaine mon père qui avait été transféré à Budapest. Je trouvai excessivement stimulante la vie en prison. Les visiteurs avaient le droit de passer une pleine heure avec les prisonniers dans une vaste salle, sans même être séparés, pas même par une table. On pouvait s'asseoir ou se tenir debout comme dans une gare. De vingt à trente prisonniers recevaient leurs visiteurs en même temps de sorte que l'événement était tout un raout. Mon père partageait sa cellule avec Béla Reinitz, 1878-1943, un compositeur bien connu de musiques de danse et d'opérettes qui avait été Commissaire pour la Musique durant le bref gouvernement soviétique *et qui sera un des premiers défenseurs des œuvres de Béla Bartok et de Zoltán Kodály*. Reinitz était célibataire et nous étions ses uniques serviteurs. Ma mère cuisinait autant pour lui que pour mon père, si bien qu'il trouva naturel de venir dîner chez nous encore bien des années après sa libération. Sur mon insistance, ma mère nourrit en plus un autre compagnon de prison de mon père que j'avais pris d'emblée en affection. Ce petit homme chauve et maigre ressemblant à un poisson sous-alimenté était un voleur à la tire notoire, si notoire même qu'il était surnommé le Roi des Voleurs à la tire bien qu'il se désignât lui-même comme étant un « voleur politique ». Ce titre honorable n'était pas de fait immérité, car durant « les cent jours » Laczi avait abandonné son véritable nom et s'était spécialisé dans le pillage des villas de l'aristocratie.

C'était un homme clairvoyant qui pendant nos conversations en salle de visite m'a enseigné tout un lot de sagesse. Je lui ai plus tard dressé un mémorial dans le personnage d'Ernest dans mon roman, *Promenade dans le Noir* et celui de Kálnoki dans *La Terre noire.*

Je me rappelle une de ses leçons : elle devint en fait une de mes meilleures.

— C'est ainsi, *m'expliqua le voleur à la tire pendant que j'étais assis sur ses genoux*. Je ne me serais pas retrouvé ici si je n'avais pas tourné le dos à ma profession. Un travail de second ordre mené avec brio est préférable à un travail de première classe accompli de manière médiocre. Un homme qui peut être un grand voleur à la tire ne doit pas essayer d'être un voleur ordinaire.

Et juste pour démontrer ses capacités exceptionnelles dans son domaine, Laczi me déroba ma bourse, ma montre de poche, mon canif et tout ce qu'un garçon transporte dans la poche de son pantalon. Inutile de dire qu'en bon prestidigitateur, il me restitua immédiatement mes biens.

Dans ce temps-là, assez étrangement je repris bonne opinion de mon père.

Certaines impressions que j'eus de mon père à la prison de Markó-ucca sont restées imprimées dans ma mémoire. Tandis que les autres prisonniers ne se rasaient pas, parfois demeuraient sales et invariablement en habits fripés, mon père paraissait toujours comme s'il venait juste de sortir d'un bain turc. Dans ma vie ultérieure, je ne dérogeai jamais à son principe de « ne pas se laisser aller » : dans les tranchées de la Deuxième Guerre mondiale, je me rasai même sous les plus intenses bombardements d'artillerie ; même si mon estomac gargouillait de famine, je portais toujours une chemise immaculée et plus la noirceur étreignait mon âme, plus brillant était le reflet de mes bottes.

En 1940, quand j'échappai à la captivité allemande et que j'eus à franchir illégalement la frontière espagnole, ce fut ce clinquant de l'aspect extérieur qui me sauva la vie.

Une des singularités d'alors fut que mon père ne fit aucun effort pour sortir de prison. À l'intérieur de ce bastion d'hier, l'ordre était maître ; au-dehors régnait la loi de la jungle.

À la terreur rouge de Béla Kún avait succédé la terreur blanche de l'Amiral Miklós Horthy. *Ce fut l'époque d'un grand exil pour les intellectuels hongrois. Cette terreur blanche a une influence sur la littérature hongroise et la vie littéraire, avec l'emprisonnement, l'exécution ou l'exil d'une grande partie des écrivains et des intellectuels*[9]*. Ainsi, dans le cinéma, l'exil conduit des personnalités à quitter la Hongrie : Paul Fejos ou* Paul Fejos *ou Pál Fejös, 1897-1963, un réalisateur et scénariste ; Béla Lugosi, de son vrai nom Blaskó Béla Ferenc Dezső, 1882-1956, un acteur de cinéma célèbre en particulier son interprétation du comte Dracula* ; *Mihály Kertész, 1886-1962, un réalisateur américain d'origine hongroise, né dans une famille juive et s'appelant à Hollywood Michael Curtiz ; Sándor Korda s'appelant Sir*

Allexander Korda (1893-1956), premier producteur de cinéma anobli en Grande-Bretagne. Voici en outre un extrait de l'écrivain hongrois, juif et communiste Tibor Déry (1894 1977) :

— « Il faut croire que j'étais "communiste de salon" et pourtant la chute de la Commune me désespéra. Plutôt à cause des illusions perdues, sans doute que suite aux menaces de la grossière réalité s'imposant à la place : persécution des communistes et des Juifs, terreur blanche, dont l'insupportable atmosphère d'oppression tarda longtemps à se faire jour pour moi… Tandis que je jouais aux cartes au café Otthon, Horthy se faisait élire régent. Béla Somogyi, 1868-1920, et Béla Bacsó, 1891-1920, rédacteurs du "Népszara", c'est-à-dire "Voix du Peuple", l'organe des sociaux-démocrates, étaient assassinés (février 1920) et Otto Korvin (décembre 1919) était exécuté lui aussi. Pris de frénésie meurtrière, le gouvernement multipliait les condamnations à mort. On intentait des procès à Bokányi, Ágoston, Haubrich, ex-commissaires du peuple… Déjà se préparait le Traité de Trianon qui allait réduire la Hongrie d'un tiers de son territoire. Et moi je jouais aux cartes, puis je me mariai {en secret avec Olga Pfeiffer} et partis pour l'étranger. »)

L'Histoire politique a décrété que le jugement moral émis sur un régime devrait en grande partie dépendre de la façon dont il a pu survivre. Horthy a gouverné pendant un quart de siècle et par la suite a vécu au Portugal en exilé hautement respecté.

Cependant, la vérité est qu'avec le Maréchal finnois, pareillement glorifié, Karl Gustav von Mannerheim, *1857-1951*, il a été « l'inventeur » du terrorisme fasciste et un digne précurseur d'Hitler. Tandis que mon père jouissait d'une sécurité relative en prison à Budapest, des douzaines de personnes innocentes étaient enterrées vivantes à Siófok ; les Juifs de Budapest qui s'aventuraient dehors la nuit étaient jetés dans le Danube avec une pierre attachée au cou ; des exécutions publiques étaient régulièrement organisées chaque matin ; dans la forêt de Orgovány, trois cents personnes furent pendues sans procès ; et une compagnie de deux cents hommes fut désignée pour violer la femme du Commissaire du Peuple Hamburger alors arrêté.

Une nuit, alors que mon père était en prison, nous eûmes la visite de trois officiers de ce qui s'appelait le « détachement Prónay ». (*Pál Prónay, 1874-1944 ou 45, commandant pendant la terreur blanche en Hongrie. Son nom est synonyme de la cruauté et de l'anarchie après l'échec de la révolution communiste. Pál Prónay de Tótpróna et Blatnicza, 1874-1944 ou 1945, était un Hongrois réactionnaire. Commandant paramilitaire dans les années suivant la Première Guerre mondiale, il est considéré comme ayant été le plus brutal des officiers de l'armée hongroise qui ont dirigé la terreur blanche. La*

sauvagerie de la Terreur blanche ne peut être imputée au seul Prónay. D'autres commandants, notamment Ivan Hejjas, Gyula Ostenberg et Anton Lehár, conduisant des escadrons similaires ont commis les mêmes brutalités. Mais Prónay semble avoir surpassé ses collègues dans le fanatisme et la cruauté.)

Ils questionnèrent ma mère pendant que je restais immobile dans mon lit.

Mon oncle Pál Zádor, le mari de tante Juli qui avait été Commissaire du Peuple dans le gouvernement soviétique, avait trouvé son salut en fuyant avec Béla Kún.

Cependant, les officiers le suspectaient de s'être caché en Hongrie et ils voulaient apprendre de ma mère l'endroit.

Regardant à la dérobée depuis le dessous de ma couverture, je vis qu'ils avaient déposé leurs gros pistolets d'armée sur la table devant ma mère.

Ma mère était une femme nerveuse : elle ne se couchait jamais sans avoir regardé sous le lit. Mais dans toutes les situations critiques, elle gardait un calme d'acier.

— Zádor est à Vienne, *dit-elle*.

Les officiers la raillèrent. L'un porta la main à son gros revolver.

— Dans Vienne ? Peut-être devriez-vous rafraîchir un peu votre mémoire. Les rats dans la cave de l'hôtel Britannia ont aidé un bon nombre de sales communistes à retrouver leurs mémoires perdues.

— Je ne suis pas communiste, *répliqua ma mère.* Je suis une institutrice.

L'assertion était si illogique qu'elle impressionna les terroristes. Alors, un autre demanda :

— Où est votre mari ?

— Parti, répliqua ma mère sachant bien que les hommes du Détachement s'étaient déjà emparés de nombreuses victimes emprisonnées.

— Parti, *reprit en écho l'officier*. Savez-vous ce qui est arrivé à madame Hamburger ?

Tous les trois partirent à rire. Leurs rires m'effrayèrent plus que leurs pistolets.

À ce moment-là une détonation retentit dans la nuit.

— Nous venons juste de buter un cochon communiste devant votre porte, *dit l'officier.*

Encore une fois la réaction de ma mère fut aussi illogique qu'elle était instinctive :

— Parlez doucement, *dit-elle*. Vous allez réveiller l'enfant.

Les officiers surpris se regardèrent. Après une courte pause, l'un dit :

— Fouillons la maison !

Ils allèrent de pièce en pièce, arrachant des lits les matelas, faisant tomber les livres de leurs étagères, plongeant leurs épées dans le rembourrage des fauteuils et fouillant dans les tiroirs.

L'aube s'installait au-dessus du Danube quand ils se décidèrent enfin à partir.

Ma mère vint à mon lit et se pencha sur moi.

— Dormais-tu ? *me dit-elle doucement*.

— Oui, *mentis-je tremblotant*

— Rendors-toi, *dit-elle.* C'est fini maintenant.

Quelques jours plus tard, mon père fut libéré de prison. Les journalistes provinciaux qu'il avait dirigés étaient intervenus en sa faveur. Ils témoignèrent qu'il n'avait jamais été communiste, qu'il avait sauvé la vie à des douzaines de non communistes et qu'il avait apporté à grands risques pour lui-même des colis de nourriture dans les prisons communistes. Ces assertions étaient absolument exactes : bien que la conscience de mon père fût endormie quand il avait accepté l'offre de Béla Kún sa « conscience rétrospective » lui avait parlé clairement. Il n'y eut pas de procès. La cause contre mon père fut annulée.

Cependant, la vie à l'extérieur des murs de la prison n'offrait aucune garantie de sécurité. En tant que prisonnier relâché, mon père n'avait pas droit à un passeport pour quitter le pays ; aussi il chercha le moyen de fuir à Vienne. Mon oncle, Pál Zádor, qui avait été aux commandes de la flotte hongroise pendant « les cent jours » avait beaucoup de relations parmi les officiers et hommes d'équipage de la marine. Un lieutenant du nom de Jenö Kellner, l'une d'entre elles, entreprit de nous faire traverser la frontière.

Notre maigre bagage avait dans l'après-midi été déposé sur le bateau à vapeur du Danube. Pour la première fois, j'éprouvai la mélancolie du départ, ce « mourir un peu » des Français. Vers huit heures du soir, nous dîmes adieu à Adèle. Ma mère mit sous clef notre appartement.

C'était un printemps 1920 précoce et la nuit était fraîche. Le port, situé à seulement quelques minutes de notre logement, était peu éclairé. La lumière de rares lampes à arc sautillait sur l'eau. Des odeurs de lilas et d'eau se mélangeaient à celles des ordures du marché couvert voisin.

Kellner nous attendait. Sans qu'il y eût de témoins, il nous fit entrer dans le navire encore vide et nous mena jusqu'à sa cabine. Elle était en plein antre du vaisseau et en fait elle n'était qu'un trou sombre puant le tabac et l'huile. Mes parents s'assirent sur l'étroite couchette. On me donna une chaise longue.

— La chose essentielle, *expliqua Kellner*, est que vous ne devez faire aucun bruit. La cabine du capitaine est à la porte d'à côté. Pour nous

rassurer, il ajouta : les gardes-frontières ne descendent jamais ici.

Nous nous tenions silencieux dans un noir complet. Graduellement, les passagers montèrent à bord. Le bruit de pieds allants et venants, de rires et de voix s'amplifia.

Nous entendions aussi le capitaine farfouiller dans sa cabine voisine dont la lumière se reflétait sur l'eau.

Le moteur du navire mit nos nerfs à l'épreuve. L'énorme roue à aubes de l'antique bateau frappait rudement l'eau seulement pour s'arrêter ensuite. On aurait dit que l'*Empress Elisabeth* ne quitterait jamais le port.

Enfin, nous avons entendu le bruit des cordages. La passerelle une fois remontée, le navire s'ébranla lentement.

Nous ne disions toujours pas un mot. Le danger n'était pas encore écarté. Le navire devait atteindre la frontière à 4 heures du matin au port de Gönyü. Kellner avait-il vu juste ? Ou bien au contraire, la police des frontières fouillerait-elle le bateau ?

Notre voyage de nuit sur le Danube me paraît maintenant, lorsque je regarde en arrière, comme le début le plus naturel d'une vie dont le leitmotiv a toujours été la fuite. Les années ultérieures me virent fuir les séides d'Hitler à travers la France, les espions de Francisco Franco, 1892-1975, à travers l'Espagne, un chef arabe à travers l'Afrique, et les rivaux, les ennemis, les femmes et les créanciers à travers la moitié du Monde. Durant chacune de ces évasions, je fus préoccupé dès le départ par le problème de Dieu.

Je n'ai pas reçu d'enseignement religieux. J'ai mentionné précédemment que juste avant ma naissance mon père passa du Judaïsme au Calvinisme. Cela fait partie de son personnage toujours marqué par un opportunisme confus. Il accomplit bien des actions pour obtenir des avantages réels ou imaginaires, mais il ne sut pas s'amener à jouir de ces avantages. Il n'était pas hypocrite : m'élever dans l'esprit protestant lui aurait paru une trahison du Judaïsme plus grande que le fait de changer de religion.

La vie religieuse de ma mère s'inscrivit dans le cadre de la modestie qui a toujours caractérisé sa personnalité. Enseigner à un enfant serait-ce seulement une prière du soir l'aurait heurtée comme si elle avait violé l'âme de cet enfant. Je sais qu'elle priait souvent et avec dévotion, mais elle était si refermée sur elle-même qu'aller à l'église lui paraissait être une forme d'exhibitionnisme. Elle avait grandi dans le foyer juif orthodoxe de mon oncle Lipót et le baptême qu'elle avait subi à la demande de mon père pesait lourdement sur sa conscience. Elle ne pouvait m'élever dans la foi juive et elle ne voulait pas m'élever dans la foi chrétienne.

Je sais qu'elle fut heureuse quand elle découvrit ma relation avec Dieu,

mais elle s'aperçut vite de mon penchant vers le Christianisme, d'abord avec suspicion, ensuite avec étonnement et incompréhension.

J'aurai l'occasion de reparler de mon ascension vers Dieu. Je la mentionne ici simplement parce qu'elle est en connexion avec notre voyage sur un bateau à vapeur ahanant du Danube. Cette nuit-là, entre Budapest et Gönyü je fis ma première prière.

Le Dieu que j'invoquai alors était un vieil homme avec une barbe blanche, assis sur un nuage et embrassant d'un seul regard le monde entier avec ses créatures. Je confesse ne pas avoir changé avec les années ce concept de déité, sinon qu'avec les années la barbe blanche s'est enfoncée dans le nuage, si bien que je ne sais plus où la barbe finit et où commence le nuage blanc.

Que ce concept de Dieu puisse paraître naïf, c'est un risque que j'assume. Ce qui me contrarie est de réaliser que mes amis sont devenus tellement sceptiques qu'ils labellisent comme peu plausible ou même cynique tout ce qui n'est pas en accord avec leur propre concept d'une déité intellectuelle et dépersonnalisée.

Quelle que soit la forme dont nous le concevons, Dieu est bien sûr notre propre affaire et qu'il soit un énorme ours polaire comme dans Atta Troll de Heinrich Heine :

Droben in dem Sternenzelt,
Auf dem goldenen Herrscherstuhle,
Weltregierend, majestätisch,
Sitzt ein Kolossaler Eisbär…

Là-haut dans les étoiles,
Sur le trône d'or du monde
Gouvernant, majestueux
Se trouve un ours polaire colossal

… Et qu'il ait ou non une barbe blanche est hors de propos. Mais dès l'instant où nous glissons sur la pente de la dépersonnalisation de Dieu, comme, de fait, beaucoup d'hommes d'Église le font de nos jours en, le regardant comme « le principe du bon » ou encore « La voix en nous », notre foi devient une imposture philosophique. Même en ne prétendant qu'à seulement un faible degré de croyance religieuse, personne ne peut nier la signification de la prière. Cependant, adresser ses prières à un principe ou à une voix ou même à nous-mêmes est un compromis infect entre foi et athéisme. Dieu a une voix en nous, mais « Il » n'est pas notre voix. Si nous

les voulons dire sérieusement, nos prières sont une requête à Dieu, une personne qui règne sur nous et qui peut faire résonner sa parole en nous.

Les enseignants religieux chrétiens modernes qui escamotent la personnalité de Dieu parce qu'ils ont peur d'apparaître naïfs courent inconsciemment vers un autre danger. Si Dieu n'est pas une personne, alors Son Fils l'est sûrement.

Lui qui est descendu sur terre ne pourrait alors qu'être l'incarnation d'un principe ou d'une voix, ce qui, naturellement, est un non-sens. Que Jésus soit assis à droite ou à gauche de Dieu ou quelque part à côté n'est qu'une question de protocole, car ce Dieu qui a créé l'homme à son image est et reste l'alpha et l'oméga de la religion.

C'est avec ce Dieu hautement concret que j'entrepris de converser, conversation interrompue de temps à autre, mais jamais terminée. Dans cette nuit du printemps 1920, tandis que le navire à vapeur remontait laborieusement le Danube, je demandai au vieux monsieur à la barbe blanche d'empêcher les soldats de nous découvrir dans notre cabine sombre. Ma requête fut agréée.

Pendant des heures, le bateau resta amarré à quai à Gönyü. Nous nous tenions assis rigidement, le souffle coupé. La résonance du bruit des bottes des gardes-frontières descendait dans les corridors du navire. De-ci de-là, je croyais entendre prononcer nos noms. À deux ou trois reprises, les bruits de bottes s'éloignèrent et revinrent.

Finalement, le silence s'installa. Nous quittâmes le quai. Dehors, l'aube pointait, grisâtre. Sortant de la brume lentement apparurent les cabanes faites d'argile, les toits de chaume et les longs manches des pompes à main des premiers villages autrichiens.

Le lieutenant Kellner ouvrit la porte. Des perles de sueur couvraient son front.

— Nous avons réussi, *dit-il avec un sourire*. Un des officiers insistait lourdement pour descendre. Mais je me suis arrangé pour l'en dissuader, *ajouta-t-il.*

Je ne le désillusionnai pas, mais je savais très bien que c'était le vieux monsieur à la barbe blanche qui avait amené le garde-frontière à changer d'idée.

Ma mère sortit un poulet froid de son emballage ; nous le finîmes comme petit-déjeuner. À midi, nous étions à Vienne.

CHAPITRE VI. À Vienne

J'avais huit ans lors de ce déménagement à Vienne : une coupure définitive s'installait dans ma vie.

La carrière de mon père à Vienne se déploya comme la traînée brûlante d'un météorite. Peu de temps après notre arrivée du printemps 1920, il nous trouva un appartement à la plaisante Pension Silvana de Baden près de Vienne. Il s'activa à fonder un journal économique. Deux banquiers, Camillo Castiglioni, 1879-1957, et Sigmund Bösel, 1893-1945, lui avancèrent les fonds pour la première édition.

Fonder un journal avec un si maigre capital paraissait une entreprise aventureuse, même pour les amis de mon père, cependant le succès de *Die Börse* (*La Bourse*), le nom du journal, dépassa ses expectatives les plus extravagantes. En quelques semaines, il avait remboursé son emprunt : il était sur la route de la réputation et de la fortune.

Die Börse créa une sensation dans Vienne. Précédemment, la presse économique s'exprimait dans un langage austère, pédant et technique. Mon père produisait un nouveau type de journal, un journal économique que l'homme de la rue pouvait comprendre, vivant, bien illustré, facile à suivre. Il ne pouvait pas suspecter qu'en brisant les murs du conventionnalisme viennois, il était déjà en train de creuser sa propre tombe.

Le ton vivant, occasionnellement frivole, de son journal était un défi au monde conservateur des grandes affaires et à sa presse. En tant que journal économique, *Die Börse* avait besoin de l'appui des banques, des capitaines d'industrie et des géants de la bourse des valeurs. Hélas ! Les portes des séculaires et respectées firmes tenant pignons sur rue restèrent obstinément fermées à l'impudent venu de Budapest.

Plus enthousiaste fut la réception que lui firent les « nouveaux riches » que la guerre et la révolution avaient portés au sommet ; ils percevaient un allié dans le journaliste doué. Imre Békessy portait peu d'intérêt à savoir d'où ils venaient, comment ils avaient fait fortune et ce qu'ils faisaient depuis ; il devint leur ami ; il accepta leur argent ; il leur ouvrit les colonnes de son journal.

En même temps, il s'entoura de gens talentueux sans égards à leurs antécédents ni à leurs caractères.

Ses vues s'étaient toujours basées sur le rôle social du talent. Le nouveau riche en investissant l'argent sans valeur offrait de grandes opportunités aux gens doués.

De jeunes écrivains, peintres, architectes faisaient fortune, les idées les plus audacieuses, les inventions les plus hardies, les projets les plus originaux trouvaient des appuis intéressés.

Non seulement mon père sentit que cette situation le favorisait finalement, mais en plus elle lui donna la chance d'aider d'autres personnes talentueuses. Des types ombrageux de génie, des hommes déchaînés piliers de café irresponsables profitèrent de la puissance ascendante de mon père qui ne remarqua pas qu'il était exploité par ses protégés.

Vieilles hostilités des anciens opprimés et ressentiments personnels qu'avec sa connaissance superficielle de Vienne il n'avait pas suspectés, inimitiés dont les origines lui étaient inconnues, tout cela se tramait sans son dos. Il n'y porta aucune attention tant que tout alla joyeusement.

Vienne ne s'était pas encore totalement remise de la guerre, alors qu'apparaissaient les premiers indices de la catastrophe boursière. Des spéculateurs de toutes les parties du monde avaient fondu sur la Ville qui était alors dirigée par les Commissaires de la Société des Nations et par des contrôleurs économiques étrangers.

Bousculée dans ses anciennes traditions et encore incapable de trouver un nouveau mode de vie, la vieille cité, la capitale mal à l'aise d'une nouvelle république regardait l'irrépressible étranger avec une suspicion persistante. Critiques et désaveux apparurent d'emblée, mais ils étaient encore impuissants et non coordonnés.

Le météorite était à son apogée dans l'atmosphère. Mes souvenirs de cette époque tournent presque tous autour de mon lit de malade.

Après que nous eussions déménagé dans un appartement agréable de la Loquaiplatz, je fus admis dans la première classe du lycée Piaristen, une école catholique féodale. Je ne la fréquentai cependant que sporadiquement et si je réussis mes examens, ce fut dû principalement à l'influence de mon père.

Une sévère grippe compliquée d'une inflammation des reins me tint au lit durant trois mois ; pas plutôt remis sur pieds, je faisais une rechute. Ça me prit six mois pour être débarrassé de cette maladie.

Mon seul plaisir en ce temps-là était la lecture. Et ma façon de lire était quelque peu inusitée.

Alors que beaucoup de garçons ne lisent les classiques que forcés, je les dévorais comme des westerns. Je demandai et obtins la *Deutsche Nationalliteratur*, une collection de 220 volumes de littérature classique allemande. Ensuite, je me tournai vers les littératures étrangères et je lus Dickens, 1812-1870, avec la même ardeur que je lus Honoré de Balzac, *1799-1850*, Fiodor Dostoïevski, 1821-1881, et Sinclair Lewis (*romancier dramaturge américain, 1885-1951*). Ma connaissance de Shakespeare, *1564-1616,* vint de la traduction de Schlegel-Tieck. (Auguste Wilhelm von Schlegel,

1767-1845. Johann Ludwig Tieck, 1773-1853.)

Tout cela peut donner l'impression que j'étais un snob littéraire, mais ce n'était pas le cas. Après la poésie que je préfère à toute autre forme littéraire, j'aimais les histoires de détectives de Sven Elvestad, 1884-1934, et Frank Heller, 1886-1947, sans oublier le délicieux Sherlock Holmes de Conan Doyle, 1859-1930.

Dès le départ, j'ai fui tout ce qui faisait affaire avec des machines, des inventions ou, le pire de tout, des chiffres. *Le tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Vernes, 1828-1905, me laissa froid ; je n'ai pas ouvert les Merveilles du Grand Univers. Je ne suis guère plus d'enthousiasme pour les histoires de Peaux rouges de Karl May, 1842-1912, et James Fenimore Cooper, 1789-1851, qui forment la base de toute bibliothèque enfantine.

En réduisant ce double mépris des machines et des aventures à un seul commun dénominateur, je commençai à comprendre pourquoi j'étais si mal préparé aux conflits de la vie.

La vie moderne est une aventure dans laquelle les Indiens portent des lunettes Zeiss. Les inventeurs de la bombe atomique sont en permanence sur le pied de guerre comme les Peaux rouges avec leurs plumes. Je suis de tempérament romantique captivé par la nature de l'homme et des choses. J'acceptais difficilement la vue selon laquelle mener sa vie représentait le plein sens de la vie. Protégé et choyé, encore faiblard physiquement et fréquemment malade, je considérais la lutte contre les éléments, menée également par des techniciens et des aventuriers, comme une activité qui pouvait probablement être nécessaire pour certains, mais était certainement suprêmement désagréable.

J'étais incapable de m'identifier au vaillant Robinson Crusoé (*Daniel Defoe, 1659 à 1661-1731*) qui survécut à un naufrage, comme plus tard avec le « Vieil Homme », le capitaine tenace de *Moby Dick* d'Ernest Hemingway, 1899-1961. Je craignais et je haïssais non seulement la force et la brutalité, mais encore l'adresse et la puissance. J'ai craint et détesté non seulement la force et la brutalité, mais aussi la compétence et la vigueur sous n'importe quelle forme.

Alors que ma mère me lisait la Bible, je lui demandai si Abel n'avait pas eu d'enfants et si nous étions tous descendants du meurtrier Caïn. Dans mes lectures je recherchais les bergers et j'étais péniblement confronté à la littérature des chasseurs.

Depuis mes huit ans, mes goûts littéraires ont peu changé.

Mes phases de maladie alternaient avec de longs voyages, car dès que je retrouvais la santé les docteurs recommandaient un changement d'air. À une

reprise même, je voyageai durant trois mois. Avec mon nouveau tuteur, le Dr Ödön Beke, je fis un grand tour de marche à travers l'Autriche. Nous grimpâmes sur les pics couronnés de neige du Grossglockner (*sommet des Alpes, à 3 798 mètres d'altitude, point culminant de l'Autriche*), nous passâmes quelques jours merveilleux à Salzbourg ; nous errâmes à travers du verdoyant Höllenthal et finalement prîmes du repos dans la région des lacs d'Autriche.

À Zell-am-See (*Zell-am-Sea est une Ville autrichienne, située dans le land de Salzbourg au bord du lac Zeller See. Elle est équipée d'une station thermale et d'une station de sports d'hiver*), je fis connaissance de Grete Ratzer, une blonde fascinante de deux ou trois ans mon aînée, et j'en devins amoureux au premier regard.

Bien que nous n'eussions passé que trois jours ensemble, Grete retournant chez ses parents dans la ville tchèque de Brünn, sa Ville natale, nous continuâmes de nous écrire.

Ce fut une étrange correspondance, souvent suspendue pendant des années, puis reprise avec une grande intensité. Je dois reconnaître que ce fut toujours moi qui constamment renouai les fils de notre correspondance, spécialement lorsque je souffrais de quelque désappointement. Évidemment, je n'étais pas destiné à périr des affres d'un amour non récompensé : je trouvai rapidement consolation à la fidélité épistolaire de Grete. Il se passa six ou sept ans avant de nous revoir, mais je n'anticiperai pas sur cette rencontre.

Je fis beaucoup de mes voyages avec ma mère. Nous passâmes plusieurs semaines dans le Sud de la France, en Suisse et à la villa d'Este sur le lac de Côme. En passant, c'est à cet endroit que je vis pour la première fois Benito Mussolini, 1883-1945, alors qu'il s'apprêtait à monter dans sa voiture : se trouvant confronté à la caméra du garçon photographe, il adopta une posture grotesque de dictateur. Je devais l'interviewer quelques années plus tard.

Ma plus forte impression cependant m'est venue de ma visite de Venise à l'âge de onze ans. J'y passai l'été 1922 avec mes parents.

Mes souvenirs de Venise sont inextricablement intriqués avec ceux de mon premier habit de soirée.

En Europe centrale, le costume Eton était pratiquement inconnu ; il se porte rarement et seulement comme vêtement de soirée. J'étais grand pour mon âge, ma taille inhabituelle jointe à ma précocité intellectuelle constituait un danger, mais ce fut mon costume Eton qui démarra mon développement inusité.

Nous séjournions au célèbre *Hôtel Excelsior*, exceptionnel et élégant complexe au Lido de Venise, à quelques minutes du vaporetto, de la PlaceSaint-Marc. Pour la première fois, je n'étais pas encadré par une

gouvernante et pas plus par un tuteur et je jouissais complètement d'une liberté relative.

Je passais mes matinées usuellement à la plage, la plupart du temps en compagnie d'adultes ; l'après-midi, j'errais dans les musées, les églises et les palais de Venise ou bien je m'asseyais à la terrasse du Café *Quadri* ou à celle du *Floriani* sur la place Saint-Marc, y consommant « cassata con panna ».

Je retournais au Lido en bateau à moteur, juste à temps pour m'habiller pour le souper.

C'était l'heure que j'attendais. Plus que n'importe quoi, j'aimais la brillante salle de restaurant de *l'Excelsior,* avec ses lustres en verre taillé, ses tapisseries de soie rouge, ses serveurs affairés et ses clients et clientes en habits de soirée. Dans mon costume Eton, avec mon col blanc raide et ma cravate de soie noire, je me sentais faisant partie de l'éclatante haute société autour de moi.

Souvent s'asseyaient à notre table des chanteuses hongroises, des actrices de cinéma autrichiennes, des hommes du monde italiens. Je ne sais pas si je saisissais bien leur conversation, mais l'atmosphère était chargée d'intrigue et d'érotisme. Ma cousine Böszi âgée de dix-neuf ans flirtait avec le magnat du sucre et écrivain le baron juif Lajos Hatvany, 1880-1961. Un soir qu'elle regardait tristement alentour, je lui ai demandé sérieusement : « T'a-t-il quitté ? » Et je l'aurais bien volontiers consolée de son chagrin.

Cela me prit trente années pour me débarrasser de cette fascination, et encore pas complètement. Toute ma vie, je me suis senti comme chez moi dans les palaces ; le jargon des femmes de chambre et des maîtres d'hôtel m'a été l'idiome le plus familier ; l'odeur du parfum m'a été aussi indispensable qu'à un autre l'ozone des forêts.

Si notre fortune avait été un peu plus solide, ma passion pour le luxe et l'élégance n'aurait pas eu grande importance. Mais quand je fus brutalement et soudainement jeté dans le tourbillon de la vie et dus pourvoir à mes besoins, il me fallut pas mal d'années pour surmonter la fausseté d'une éducation basée sur un costume Eton et l'Hôtel *Excelsior*. En 1952, quand encore une de mes carrières s'effondra, l'écrivain Franz Josef Schöningh, 1902-1960*,* déclara à mon sujet :

— « Il n'a pu réconcilier ses deux grandes ambitions : mener la vie d'Oscar Wilde et en même temps être Carl von Ossietzky ».

Carl von Ossietzky, 1889-1938*,* est le gagnant du prix Nobel de la Paix en 1936. Comment aurais-je pu concilier cette double ambition ? Même quand je commençai à découvrir les vraies valeurs de la vie, je dus les extraire

péniblement de dessous les fausses valeurs de ma jeunesse.

Mes souvenirs de cet été à Venise sont en outre reliés à une « aventure amoureuse ». Une jeune fille de quatorze ou quinze ans m'était tombée dans l'œil sur la plage. Il ne me vint pas à l'esprit que j'aurais pu l'aborder facilement autrement que par les méthodes d'un roué. Je trouvai son nom grâce au portier de l'hôtel ; je passai chez la fleuriste et commandai un bouquet de fleurs à lui être livré, sur le compte de mon père naturellement, annoté avec une citation du *Faust* de Charles Gounod, 1818-1893 :

— « Apportez-lui, au lieu de moi, ma confession… »

Évidemment, ce mélange d'homme du monde et d'ingénu ne fonctionna pas : ma belle étrangère retourna les fleurs. Lorsque nous sommes retournés à Vienne à la fin de l'été, et que disparaissait dans la brume du soir la spirale de pierre des tours de l'église de Santa Maria della Sallute tissage dans la brume du soir, je saluai Venise comme Casanova l'aurait fait pour son départ. M'étais-je leurré sur la vie ou sur mon enfance ?

Ma guérison était maintenant complète. Nous déménageâmes dans de nouveaux quartiers et je fus transféré à une autre école. L'ancien Franz Joseph-Gymnasium dans le bâtiment Stubenbastei.

J'étais un mauvais élève. Dans certaines matières, telles que les mathématiques et la chimie, je n'étais pas fort ; les autres, à l'exception de l'allemand et de l'histoire, matières dans lesquelles je brillais sans effort, m'ennuyaient au-delà de tout.

Mon père, convoqué par le directeur d'école n'accorda pas trop de crédit aux complaintes de mon professeur. Il me tint un court discours et m'engagea un certain nombre d'éducateurs avec mission de combler les trous dans mes connaissances.

Je me rappelle particulièrement deux de ces éducateurs. L'un était un étudiant du nom d'Adolf Weiss Il venait de Kiel. Trente ans plus tard, je le retrouvai à Nuremberg : il était un employé municipal et distribuait des cartes de rations alimentaires suite à la Deuxième Guerre mondiale. Cet Adolf Weiss, un blond aux grands yeux bleus était étudiant non seulement en littérature allemande, mais aussi en psychologie et un disciple fervent de Sigmund Freud, 1856-1939. Il m'utilisa pour ses recherches comme lapin de laboratoire en me demandant de lui raconter mes rêves. Plus je « rêvais », moins nous abordions les mathématiques et donc tous les matins j'inventais les rêves les plus surréalistes que le vaillant étudiant notait fraîchement tombés de mes lèvres. Quand on sut à l'Université que l'étudiant Weiss avait découvert un rêveur qui était une vraie mine d'or, la demande pour mes rêves s'accrut et j'en délivrai autant que voulu pour les séminaires

psychanalytiques. Quand mon imagination commença à faiblir, je racontai simplement les histoires que j'avais lues la veille. Tout cela était soigneusement analysé en séminaire et Weiss découvrit maints complexes à partir de ce qui était des histoires que je reprenais.

Quand Weiss retourna à Kiel, mon père dut me chercher un nouvel enseignant. Parmi les nombreux postulants, un lui plut particulièrement, un certain Dr Walter Pokorny, qui prétendait avoir enseigné les mathématiques dans une école privée. Il fit la conquête de mon père en lui racontant qu'il pouvait jouer avec seize instruments différents de musique, une capacité totalement inutile pour la tâche demandée, d'autant que les nombreux essais pour m'enseigner le piano avaient tous échoué. Mais Pokorny était tout un personnage et mon père ne résistait jamais à ce genre d'individu.

Dès ma première leçon de mathématiques, il m'apparut clair que, bien qu'il eût pu être un musicien de première classe, Dr Pokorny ne connaissait pas plus que moi les mathématiques. Dès l'instant où il me quitta, j'entrai en campagne. Je fis ce que mon père avait omis de faire. Je téléphonai au directeur de l'école qu'il avait donné en référence et je fus promptement informé qu'aucun Pokorny n'avait enseigné là. Lorsqu'il arriva l'après-midi suivante et me questionna sur mon travail à la maison, je lui parlai :

— Voyez, Docteur, J'ai découvert que vous n'êtes pas un enseignant. Mais je ne le dirai pas à mon père, car il vous renverrait. Ça serait triste…

Le petit homme s'effondra dans sa chaise.

— J'ai besoin d'argent, *marmonna-t-il.*

— Naturellement, *dis-je affablement*. Personne n'à l'intention de vous l'ôter…

Plein de reconnaissance, il me regarda avec ses grands yeux bruns de caniche et il me confessa qu'il était un musicien de boîte de nuit. Il avait joué dans un café de banlieue, mais avait perdu son travail. Cela me le rendit sympathique.

Le jour suivant, je proposai à mon « professeur » de visiter son ancien café. Il s'appelait le *café Nightingall* (*rossignol*) et était situé à Hernals, une des banlieues les plus mal famées de Vienne. Il comportait deux salles. Dans la salle en façade, on jouait au billard jour et nuit. Dans l'arrière-salle, les occupants se livraient à un jeu légèrement moins innocent. À cette époque-là, l'endroit était connu dans Vienne sous le nom macabre de « café des veuves ». Hommes et femmes solitaires s'asseyaient isolément à des tables séparées, chacune disposant d'un téléphone. Chaque table portait un nom tel qu'« Arizona », « Mexico », « Paris » ou « Alger ». Si un homme seul voulait faire connaissance avec une des dames seules, il téléphonait à un de ces

endroits « éloignés » et après une courte conversation. Il se pouvait que sortent bras dessus bras dessous « Alaska » et « Rio de Janeiro ».

Il est à porter au crédit professeur qu'il refusa que nous passions nos après-midi au « café des veuves » dont les activités fleurissaient aussi tôt que dès quinze heures. En vérité, nous bûmes occasionnellement une tasse de café à une des tables géographiques, tandis que j'épiais avec intérêt le trafic animé entre les différentes « Villes », mais en général nous nous confinâmes à jouer au billard dans la première salle.

Pour autant que je puisse le dire, ces excursions de l'après-midi n'ont vraiment pas fait le moindre mal à mon éducation, sinon qu'elles n'ont guère amélioré mes mathématiques. Mais cela fut largement compensé par le remarquable apprentissage du jeu de billard que j'y reçus. Exactement vingt années plus tard, alors que je servais en Afrique comme officier de renseignement des États-Unis, le jeu de billard non seulement me sauva la vie, mais encore me permit d'obtenir de l'information militaire valable pour mon pays d'adoption.

J'ai toujours gardé une chaude place dans mon cœur pour le professeur Pokorny. Malheureusement, nos bons moments prirent fin en février 1923 quand mon père sut du rapport de mi-année de mon école que j'avais échoué dans cinq matières.

C'étaient les années vingt, le temps de l'inflation. Le monde se disloquait. Quand je repense à l'époque entre mes années douze et quinze ans, je sais comment Gulliver avait pu se sentir au pays des géants. J'ai passé mes années de croissance comme un nain au pays des géants. Bien sûr, je n'étais pas le seul nain : les hommes étaient de plus en plus petits. Les chiffres de plus en plus grands.

Beaucoup de mes camarades de classe jouaient à la Bourse. Cela a commencé avec Charles, un garçon qui était assis deux rangées derrière moi. Il avait comme moi environ quatorze ans, il était gras, avait un visage rougeaud et bouffi, de petits yeux malicieux, des cheveux blond roux clairsemés et il ressemblait à un adulte qui se serait habillé en jeune garçon pour un bal costumé. Karl toujours portait toujours des costumes trop petits pour lui, car sa mère depuis son veuvage devait travailler comme blanchisseuse et c'était difficilement qu'elle pouvait se permettre d'envoyer son fils à l'école secondaire.

Un frère de la mère de Karl, travailleurs dans les usines Ford de Detroit envoyait pour aider la famille quelques dollars chaque mois, cinq ou, peut-être dix, sous forme de billets verts américains. Ainsi, Karl d'un jour à l'autre devenait millionnaire. Mais cela ne lui suffisait pas. Il s'en sortait bien avec un

dollar par mois ; il s'aboucha avec un courtier dans le cadre duquel il investit les dollars restants dans l'achat d'actions en bourse. Il acheta des « Alpines », « Veitscher magnésite », ou « Trifailer » : tous les termes qui étaient familiers aux jeunes en tant que noms se rapportant à la Football Association.

Plus la couronne autrichienne chutait plus Karl s'enrichissait.

Les garçons des « meilleures maisons » n'avaient pas auparavant fréquenté Karl. Maintenant, aucune interdiction parentale ne pouvait empêcher de rechercher la société du jeune Crésus.

Je n'oublierai jamais la fête donnée par Karl pour l'anniversaire de ses quatorze ans. La pénurie de logements était grande et le millionnaire vivait encore vivant dans une caserne miteuse de banlieue du Vienne périphérique. Mais quelle surprise nous attendait quand nous avons escaladé les sombres, étroits et sinueux escaliers de la caserne grise ! Les deux petites salles où Karl vivait avec sa mère étaient aménagées avec des meubles modernes du dernier cri. D'épais tapis persans, « son excellent investissement », comme Karl s'exprima, recouvraient le grossier plancher de bois. Les lits avaient été remplacés par de larges canapés, et dans un angle, prenant la moitié de la pièce, se trouvait un piano à queue ostentatoire.

Un pianiste nègre du « bar de Weiburg » que Karl m'introduisit comme « son ami Dick » jouait la musique, et bientôt apparurent quatre ou cinq beautés blond platine, « danseuses professionnelles » de la même boîte de nuit. Un serveur en livrée servait du champagne.

Karl était assis sur le canapé au milieu de toute cette magnificence, avec un havane immense à la bouche.

— Ma marque préférée, *souligna-t-il en pointant du doigt le ruban de papier doré qu'il ne retira qu'à la fin*.

Et la chose étrange est que son imitation du grand monde était si exacte que personne ne dit un mot. Les « hommes » débattirent de devises et de change, de barrières et de jeux de coulisse. Tandis que les filles s'ennuyaient rassemblées autour du piano. Plus tard, quand l'alcool commença à me monter à la tête et l'épaisse fumée à m'irriter les yeux, j'allai dans la cuisine.

La mère de Karl, une petite femme prolétarienne usée par le chagrin et d'âge indéterminé était assise à la table de cuisine grignotant les restes d'un sandwich, le garçon, un vieil homme qui était en train d'enrouler un demi-gâteau de chocolat dans un papier journal, bondit comme surpris, quand

j'entrai dans la cuisine.

Dégoût et compassion me sautèrent à la gorge. J'eus honte de ma compassion et ne compris pas mon dégoût. Mais je fus le premier invité à faire ses adieux.

Paul était un autre garçon dans ma classe ; je l'ai décrit plus tard en détail dans mon deuxième roman *Eine Zeit bricht zusammen* (1938). Il était petit, fluet, et paraissait plus jeune que son âge. Nous l'appelions « Tupferl » parce qu'il ne portait jamais de cravate, mais picoté de points blancs un grand foulard bleu foncé, ainsi appelé à Vienne, et qui donnait un air de jeune fille à son visage de toute façon efféminé.

Tupferl était un garçon timide, introverti qui n'avait rien en lui-même de remarquable, alors que sa soeur de 18 ans qui allait le chercher parfois à l'école occupait de ce fait dans l'excitation de nos fantasmes pubertaires une place telle que dans tous les W.-C. scolaires le bruit se répandait que Paul avait une liaison avec elle.

Karl tenait Paul dans une sujétion servile. Pendant la pause de dix heures pendant laquelle nous avions l'habitude d'acheter des saucisses chez la femme du bedeau, la corpulente madame Prochalska. Paul courait jusqu'à un café du voisinage, où il se procurait les plus nouveaux cours de la bourse pour Karl qui donnait ses instructions par téléphone à son agent de change. Quand Karl était absent « pour cause de la maladie », Paul l'était toujours aussi.

Un jour, la place de « Tupferl » était restée libre. En entrant dans la classe le professeur Lechenberger, notre professeur principal, il nous dit de ne pas nous asseoir, puis il marcha solennellement dans l'allée entre les rangées de bancs, avec un visage impassible, il s'immobilisa enfin debout sur l'estrade.

— J'ai, *dit-il*, une triste nouvelle à vous apprendre. Votre camarade Paul W. est mort hier. *Il s'arrêta, comme s'il ne savait pas s'il devait nous dire toute la vérité*. Il s'est enlevé la vie, *et ensuite il ajouta rapidement* : les funérailles auront lieu demain à seize heures. Votre camarade de classe Salzer recueillera les dons de couronnes.

Ce jour-là, personne ne suivit le professeur Lechenberger dans ses remarques au sujet des batailles entre Spartiates et Athéniens. Tous les yeux étaient secrètement ou ouvertement dirigés vers Karl, qui tranquillement assis dans son banc étudiait sous la table son journal du matin.

Le soleil d'hiver las se frayait péniblement un chemin à travers les vitres sales. La voix monotone du Dr Lechenberger maculait le silence. La place vide de Tupferl paraissait comme un gouffre béant.

Autour se trouvaient trente garçons impressionnés par le souffle de la mort.

Aussitôt que la cloche sonna et que le professeur quitta la classe, nous nous précipitâmes sur Karl. Il haussa les épaules.

— Je l'ai assez souvent assez averti, *dit-il*. Il voulait spéculer sur certains coups. . Il a fait de mauvaises affaires. Il ne pouvait pas se libérer de sa dette. La banque a menacé d'émettre un avis de faillite frauduleuse. Il prit un taxi..., dans le zoo Laizer. Dans la voiture..., il s'est tiré une balle dans la bouche...

Nous étions proches les uns des sur Karl. Alors une voix en derrière est sortie.

— Tu l'as sur la conscience, mon cochon !

Il était l'un de nos camarades de classe, qui avait ainsi parlé, le plus fort garçon dans la classe.

Un instant, plus tard toute la classe roulait par terre comme balle. L'énervement accumulé durant quelques heures interminables se donnait exutoire l'air. Si un étranger était entré dans la salle, il aurait vu dans la poussière de la salle de classe se roulant sur le plancher glissant des garçons de quatorze ans en bonne santé qui se livraient sportivement à un conflit sportif.

Qui aurait pu deviner que, dans le contexte de la IV B de la Franz-Joseph-gymnase à Vienne, le Bastion des étudiants 6-8, ce qui était en question était des notions de faillites, de dettes, de spéculations boursières et de suicides ?

.

CHAPITRE VII. Premières aventures

Le monde dans lequel je vivais était une maison de fous.

Les presses à billets jetaient des millions et des millions de coupures dans les rues. Les prix en Europe centrale étaient mille fois plus élevés qu'ils ne l'avaient été quelques années auparavant ; en Allemagne, ils étaient multipliés par 1 200 000 000.

Un travailleur qui touchait sa paie le vendredi pouvait à peine s'acheter un timbre le samedi. Devant les boulangeries et les épiceries se créaient des queues interminables, mais elles ressemblaient plus à des queues devant les monts de piété : les clients transportaient sous leurs bras des vêtements, des statues, des instruments de musique, des lampes de table. Ils ne payaient pas en argent, mais en biens.

Devant la Cathédrale Saint-Étienne, trois ex-officiers étaient assis dans leurs vieux uniformes et, portant leurs décorations sur leurs poitrines, ciraient des chaussures, ironique commentaire sur la nation « reconnaissante ».

Devant la pâtisserie *Demel* (*Demel Konditorei est le meilleur café de Vienne*) mendiait un comte démuni. Les professeurs avaient des mines de papier mâché. Les yeux renfoncés, ils lorgnaient plus les sandwichs de leurs élèves que ces derniers.

Des ouvriers chômeurs semaient du verre brisé sur les routes pour arrêter les voitures des nouveaux riches. Des manifestants sillonnaient la Ville, cassant les vitrines des magasins.

Tel était le monde, vu d'un certain côté, mais il avait aussi un autre visage.

Des fortunes gigantesques naissaient en une nuit. Pour trois cents dollars, on pouvait s'acheter une villa ; pour cent dollars, on pouvait s'offrir une Daimler neuve. Les peintres d'enseignes étaient débordés de travail ; les écriteaux des boutiques changeaient jour après jour. Là où se trouvait hier un magasin d'alimentation se tenait maintenant une banque ou un bureau de change ; là où l'on vendait des chaussures, maintenant était ouvert une boîte de nuit ou un « bar américain ».

Profitant de l'inflation des années folles, le financier Camillo Castiglioni acquit la plus prestigieuse collection de bronzes ; un autre, Arnold Bronnen, 1895-1959, les chevaux de course des Rothschilds ; un autre, Arthur Drucker Eilert, 1877-1949, résident de l'État de Californie mit la main sur les meilleures Tintorettos et Tiepolos, 1696-1770, d'Autriche. Les Années folles désignent les années vingt, période marquée par une aspiration nouvelle à la liberté et à la joie de vivre, par une grande effervescence culturelle et intellectuelle, mais aussi par une remise en cause des valeurs d'avant-guerre et par une inflation galopante.

Dans les boîtes de nuit bondées, des cabines téléphoniques avaient été installées et les habitués, mâchant nerveusement leurs gommes, téléphonaient à leurs courtiers de Zurich, Londres et Paris tandis que leurs femmes dansaient au rythme du jazz.dans les bras des gigolos, des aristocrates ruinés. On dansait le shimmy et on chantait :

(Refrain) *War die erste Frau ne Pleite: Nimm ne Zweite, nimm ne Zweite ! Fut la première femme une faillite n'en prends pas une deuxième !…*
Und dann steigst Du immer weiter auf der Leiter ins Glück ! Et puis vous montez de plus en plus sur l'échelle du bonheur !

La pièce de théâtre érotique *Jama, die Lastergrube* (*Jama, repaire du vice*) du russe Alexandre Ivanovitch Kouprine, 1870-1938*,* eut un succès retentissant ***(****Deuxième traduction de Hans Liebstoekl 1923*) ; un hebdomadaire pornographique *Sie und Er*, « Elle et Lui » était très recherché. Le lesbianisme et l'homosexualité étaient considérés comme « chics ». Les femmes des banquiers désertaient leurs maris pour des musiciens de boîtes de nuit et, durant une partie de cartes à la maison d'une chanteuse, on jeta des colliers de perles sur le tapis vert.

Dans ce monde de contraste marqué entre la splendeur et la misère, l'abondance et la gêne, le plaisir et le labeur, mon père ne se tint pas seulement du côté des nouveaux riches, il leur servit de porte-parole.

La fondation de *Die Börse en 1920* fut suivie en 1923 de celle du journal de mi-journée *Die Stunde, « L'Heure »* et un an plus tard par celle de *die Bühne, « La Scène ».* Deux petits journaux s'ajoutèrent et à la fin de 1924. Imre Békessy, qui moins de quatre années auparavant avait immigré sur un bateau vapeur malpropre du Danube, était devenu le roi de la Presse autrichienne.

L'appartement confortable de la Loquaiplatz n'était plus en accord avec la position de mon père. Il acheta un immeuble de cinq étages dans la Linke Wienzeile. Décoré par le meilleur architecte de Vienne, *Otto Wagner, 1841-1918*, il méritait d'être vu. Des colonnes de marbre séparaient la salle à manger de la bibliothèque noire en acajou. Le buffet de la salle à manger était une imitation parfaite des confessionnaux de la Cathédrale de Salzbourg. Étaient accrochés aux murs du salon Louis XVI des chefs-d'œuvre de Jacques-Louis David*, le peintre français, 1748-1825* et de Jacob Van Ruysdael*, le peintre de paysages hollandais, 1628-1682*. Ma chambre était meublée dans le style pièce d'étudiant d'Oxford ; d'authentiques plumes d'autruche ornaient les lampes de la chambre de ma mère. Les lustres de cristal venaient de Murano (*L'île de Murano est située au nord de Venise, dans la lagune. Les artisans sont spécialisés dans le soufflage du verre et ont*

une renommée internationale). Le lourd tafelinnen venait du palais impérial de Schönbrünn.

Nous possédions trois autos, deux Daimler et une Ford, une maison de campagne pour l'été au pied de la montagne Rax (*en Basse-Autriche*, *une montagne des Alpes, culminant à 2 007 mètres au Heukuppe sur le Scheibwaldhöhe dans le land de Styrie*) et un canot à moteur sur la *W*örthersee (*un lac d'Autriche situé dans la province de Carinthie, alors que la région autour du lac est appelée la Monte-Carlo autrichienne*). Les Ministres, les Banquiers, les Présidents, les Directeurs d'opéras dînaient à notre table. Lorsque de distingués visiteurs venaient à Vienne, tels que Pietro Mascagni *ou bien* Pola Negri, l'*actrice polonaise du cinéma muet, 1894-1987,* ou bien Sinclair Lewis, ils étaient invités à la table de l'Éditeur en chef.

Qu'est-ce qui a pu amener mon père à être le messager des spéculateurs cravateurs d'argent ?

Du temps de son enfance, il avait toujours montré son mépris pour les riches. Il aurait pu devenir un révolutionnaire, mais trop grande était sa quête vers ceux qu'il haïssait : il voulait renverser les rois, mais pas le trône. Il ne vit pas les Années folles comme un conflit social, mais plutôt sur un autre plan : la victoire du Nouveau Monde sur l'Ancien. Je me rappelle une sentence qu'il répéta souvent durant mon enfance :

— « Les Rothschilds ont encore des serviteurs qui exploitent les pauvres, les Bösel ont déjà des serviteurs qui donnent aux pauvres. » *Sigmund Bösel, 1893-1945, marchand et banquier d'origine juive, a joué un rôle important, mais controversé dans l'économie de l'Autriche de la Première République. Il était un riche spéculateur comme Camillo Castiglioni. Il a été assassiné en 1942 par le criminel nazi Alois Brunner, 1912 – date de décès inconnue, l'assistant d'Adolf Eichmann, 1906-1962.*

Cela représentait toute sa philosophie. L'histoire à propos des serviteurs est exacte, mais elle représente une étrange sorte de socialisme qui voit une justice de compromis dans le remplacement d'un régime de misères par un régime de pirates.

En outre, il considéra cette période d'inflation des Années folles 1920-1929 comme ouvrant des opportunités de rêve au « pauvre monde ». Il considérait sincèrement son propre succès comme un exemple typique. Tous ses amis, les nouveaux millionnaires avaient fait leur chemin depuis la base et parce qu'ils étaient maintenant riches et respectés, il pensait réellement que les Années folles étaient uniquement une sorte de révolution sociale.

Mais il était et peut-être plus que tout un journaliste inspiré, un superbe organisateur et un éditeur de journaux d'une capacité exceptionnelle ; il n'était

pas un spéculateur : il laissa passer d'innombrables opportunités de s'enrichir lui-même. Il travaillait de seize à dix-huit heures par jour. Il était entièrement plongé dans le journalisme et en pleine prospérité il oublia de vivre.

La première fois que je vis la somptueuse maison dans la Linke Wienzeile, elle était déjà complètement meublée et je ne me rappelle pas un seul dimanche où mon père cessa de travailler. Plus son succès personnel était grand, plus il se convainquait que le monde des portes closes dans lequel il avait vécu était un monde injuste et que la falsification monétaire était justifiée, car elle ouvrait des portes jusque-là fermées.

Personnellement, non seulement j'acceptais tout de mon père, mais en plus sans le moindre esprit critique je l'admirais au-delà de toute mesure.

Il était pour moi le grand sorcier à qui rien n'était impossible. Mes dangereuses croyances aux miracles datent de ce temps-là. Dangereuses, car je ne cessai jamais de croire que les miracles devaient arriver et ne pouvaient simplement ne pas arriver. J'ai toujours pensé en pessimiste et agi en optimiste. J'ai épousé des femmes dont je connaissais les faiblesses en assumant qu'elles changeraient avec le mariage. J'ai signé des chèques parce que j'étais « sûr » que ma situation financière prendrait un tour favorable avant qu'ils arrivent à échéance. Je me laissai aller dans des aventures, car j'étais certain qu'au dernier moment je saurais échapper au désastre. Pour l'enfant que j'étais, l'inflation était un miracle que l'on pouvait escompter avec autant de confiance qu'un cadeau sous l'arbre de Noël.

Avec la brillante intelligence qui marquait toutes ses actions pour autant qu'elles ne le concernassent pas personnellement directement, mon père s'était bâti une morale dont le fondement était l'inflation. Il soutenait que la contrefaçon était la seule réplique sensée des vaincus aux demandes insensées des vainqueurs. Il était de fait inutile de demander les réparations imposées au vaincu ; l'impression de billets sans valeur étant la seule réponse.

Les profiteurs d'inflation, dont mon père avait même fait avec ces théories de bons patriotes ont poussé, bien sûr, leur théoricien combatif toujours vers de nouvelles aventures. *Die Stunde* s'en prenait à tout ce qui représentait de quelque façon, le vieux monde. Le journal le plus considérable de l'Autriche, la nouvelle presse libre, la *Neue Freie Presse* était proche des Rothchilds, *Die Stunse* l'attaqua brutalement. Les grandes banques étaient encore contrôlées par de vieux empires, *Die Stunde* les voua aux Enfers. Dans les bureaux du gouvernement et de la police étaient encore assis les amis des hommes qui pendant tout un siècle avaient la vie publique de l'Autriche ; ils furent ridiculisés et diffamés. Le combat fut si constamment mené avec une telle

véhémence, que même les vénérables vieux théâtres, tel le Burgtheater, étaient représentés comme ossifiés et anti artistiques. La louange et l'admiration allèrent seulement au « Théâtre dans la ville de Joseph » Max Reinhardt récemment ouvert.

Max Reinhardt, 1873-1943, de son vrai nom Max Goldmann, est un metteur en scène de théâtre autrichien, puis américain. De 1902 jusqu'à l'arrivée des nazis au pouvoir, en 1933, il réalise des mises en scène pour divers théâtres berlinois. Il dirige le célèbre cabaret satirique Schall und Rauch avec la complicité du poète Christian Morgenstern ; de 1905 à 1930 il dirige également le Deutsches Theater à Berlin, de 1915 à 1918 il fut le premier intendant de la Volksbühne am Bülowplatz (aujourd'hui am Rosa-Luxemburg-Platz) et de 1924 à 1933 le théâtre de Josefstadt à Vienne. Par des mises en scène pleines de puissance et une interaction précise entre la scénographie, la langue, la musique et la danse, Reinhardt donne un nouvel essor au théâtre allemand. En 1920, il fonde le Festival de Salzburg avec Richard Strauss et Hugo von Hofmannsthal, 1874-1929. Après la prise de pouvoir des nazis, il s'exile en Angleterre en 1938, puis aux États-Unis où il connaît un grand succès notamment grâce à son adaptation cinématographique. (Le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare, dansé par Nini Theilade : Wikipédia.)

Je ne peux pas parler de Reinhardt, sans relater un épisode révélateur qui survint au cours de l'été 1924. Nous visitions Salzbourg et étions invités à Leopoldskron, la propriété princière de Max Reinhardt. Alors, le grand metteur en scène était financé par le roi de l'inflation Camillo Castiglioni qui se plaisait dans le rôle de mécène et couvrait l'énorme déficit du théâtre de Reinhardt. Reinhardt avait acquis le château Leopoldskron avec des couronnes d'inflation. Cela n'empêchait pas qu'il créait autour de lui dans sa résidence d'été une atmosphère de richesse ancestrale et de bon ton que la haute aristocratie autrichienne aurait enviée à juste titre. Des domestiques en livrées et en pantalons de soie noire et jaune servirent le dîner ; dans la salle de musique, un orchestre de chambre joua doucement des mélodies de Mozart et tout le palais n'était éclairé uniquement que par des cierges. Mon père était de fort mauvaise humeur lorsqu'il quitta le château. Complètement insouciant de la colère de Castiglioni, qui était aussi devenu son propre financier, il écrivit le lendemain de sa visite chez Rheinhardt un article à l'acide chlorhydrique dont le texte m'est resté inoubliable.

— « La soirée a dû être affectée par un court-circuit. Je ne puis m'expliquer autrement le fait que l'éclairage électrique ait été remplacé par des cierges. »

Cette réaction était typique de mon père. Il avait beaucoup de défauts, mais il n'était pas un hypocrite. Le snobisme lui était certes étranger : mais

surtout il ne pouvait pas du tout supporter le snobisme du profiteur d'inflation Reinhardt financé par Castiglioni. Quelques jours plus tard, il expliqua dans une lettre à Castiglioni sa bouffée de colère journalistique.

— « *Je pense que le petit Max a quitté maison de ses pauvres parents juifs dans Presbourg parce qu'il a été chassé de la table ronde de la salle à manger, car il ne voulait s'éclairer à la chandelle. Ne voyez-vous pas que Monsieur Reinhart vous a déjà déserté pour les Rothschild, et qu'il vous trahira au premier chant du coq ? Jusqu'à la création de die Stunde, ce mot avait un sens défavorable. Je lui ai donné le sens d'un titre honorifique. Je suis pour les parvenus ; je suis seulement contre le fait qu'ils se comportent comme si elles ne l'étaient pas...* »

Je ne sais rien de plus caractéristique de mon père que cette lettre. Sa tragédie n'est pas finalement que ses différentes qualités s'additionnaient, mais qu'elles se contrariaient. Il a été négligent et imprudent, mais qui est négligent et imprudent doit également posséder ce que Boerne a appelé la « ceinture sécurité de la vie » soit le cynisme. Il aurait pu saluer comme un frère d'armes Reinhardt acheteur du Leopoldkron avec de l'argent falsifié, mais parce que Reinhardt trahissait l'alliance sainte des falsificateurs d'argent, il le considérait comme son ennemi.

Mon père n'a pas échoué à cause de ses vices, même quand ils étaient triomphants, pas plus que le font les hommes vertueux quand ils ne sont pas vertueux, de la tête aux pieds. La demi-mesure rendait fatidiques ses vices et ses vertus. Malheur au faussaire, dont la main tremble, malheur à celui qui donne et regrette son don, malheur à l'adultère qui estime les dupes, malheur aux ascètes attirés par les jouissances, malheur aux Samaritains dont le cœur est froid, et malheur à l'assassin qui pleure ses victimes. C'est là sagesse naturelle que mon père a toujours ignoré…

Je prenais moi-même tout que mon père faisait, non seulement sans critiquer, mais avec une admiration sans bornes. Il était alors pour moi le grand magicien pour qui rien n'était impossible. Ma croyance dangereuse aux miracles date se cette époque, dangereuse parce que je n'ai jamais cessé de croire que le miracle devait arriver. J'ai toujours pensé comme un pessimiste et agi comme un optimiste. J'ai marié les femmes dont je connaissais les faiblesses, mais que je savais, mais je supposais qu'elles changeraient avec le mariage, j'ai signé des factures parce que j'étais « sûr » d'une issue favorable à mon décalage financier ; je me suis engagé dans des aventures, « certain » que je pourrais échapper à la catastrophe au dernier moment. Le miracle apparaissait à l'enfant de l'inflation comme un cadeau qu'on peut attendre aussi sûrement comme les cadeaux de Noël sous l'arbre de Noël.

Je suis resté l'enfant de l'inflation.

En ce temps-là, je ne vis pas souvent mon père. Il ne venait même guère déjeuner à la maison et le soir ma seule chance de converser avec lui était quand il était installé dans son bain ou s'habillait pour dîner en Ville. Cependant, j'ai gardé une claire image du comment il était alors. Il était trapu et de taille moyenne ; plus tard, il prit du poids. Son visage arrondi était plein de vie, d'humour et d'énergie. Il ressemblait un peu au Winston Churchill du début, *1874-1965*. Ses doigts étaient, courts, ronds et musclés ; le bas de son corps faisait penser au socle massif d'un monument. Il devint chauve précocement, mais les cheveux restants lui permettaient de ne pas le paraître.

Bien qu'il n'ait pas hérité la gracieuse élégance de son père, il s'habillait toujours avec goût et avec soin. Mais ce qui transpirait le plus de sa personne était sa virilité. Son corps entier recouvert d'une épaisse pilosité noire exhibait une masse de muscles saillants. À part la nage, il ne pratiquait pas les sports, mais il pouvait soulever une lourde table avec autant de facilité que d'autres le font pour un cendrier. Il n'était pas beau au sens exact du terme, mais peu de femmes pouvaient résister à son charme viril qui se manifestait dans le moindre de ses gestes.

Quand il revenait du bureau le soir, il irradiait une image tonique de vitalité intellectuelle et de force physique. Souvent, il passait des heures à travailler avec les compositeurs d'imprimerie ; il voulait corriger lui-même les épreuves. Il aimait porter les lourdes plaques métalliques de plomb typographique jusqu'aux presses. L'auteur Stefan Grossman a fait de mon père le héros d'un de son roman « *Chefredakteur Roth führt Krieg* », *« Le Rédacteur en chef Roth est en guerre », roman paru en 1928. Stefan Grossman, 1875-1935, était un écrivain et journaliste autrichien.* Il l'y dépeint comme un moteur se déplaçant rapidement à travers l'imprimerie du journal. Il décrit la capacité unique de mon père à dicter les dernières communications et des articles entiers directement aux opérateurs de la linotype, la « Setzmaschine ». À son retour à la maison, mon père sentait l'imprimerie, une odeur que je préfère encore à tout autre parfum, et ses bras velus étaient souvent noircis d'encre d'imprimerie.

Je le suivais souvent jusque dans la salle de bain. Là, sa conversation avec son fils de treize ans embrassait tous les problèmes de politique, d'économie et de journalisme. Sans que ce fût une surprise, j'étais totalement sous l'emprise de sa puissante personnalité.

Les leçons de mon père dans sa salle de bain m'apportèrent une étrange éducation. Son résultat le plus persistant est mon mépris pour ce que les Américains appellent le « solid citizen », c'est-à-dire le citoyen fiable ou le bon

citoyen.

Pour moi le « solid citizen » n'était que l'incarnation de l'hypocrite, l'homme qui prêche la charité, mais ferme sa porte au mendiant ; l'homme qui va à l'église avec sa famille le dimanche après avoir été saoul la nuit précédente au bordel ; l'homme qui paie ses taxes régulièrement, mais réduit à l'indigence ses associés en affaire ; bref, l'homme qui respecte les lois de la société, mais qui piétine les lois de l'humanité.

L'immaturité est l'incapacité de distinguer les nuances qui permettent de subdiviser un concept en deux, trois catégories ou plus. Pour l'immature, les personnes et les choses n'ont ni ombres ni couleurs, aucun mélange. L'opinion sur le « solid citizen » que me transmit mon père était correcte à bien des égards ; mais son manque de nuance était amplifié dans mon cerveau d'enfant jusqu'à une généralisation totale. J'interprétai ce que j'entendis comme si l'observance de la loi était en elle-même une hypocrisie, comme si se comporter avec sensibilité était se comporter durement et comme si être bon citoyen était totalement incompatible avec être humain.

À cela s'ajouta un second élément plus sérieux : ma tendance à voir dans le « solid citizen » un ennemi personnel, d'abord de mon père et par la suite de moi-même. Le mépris de mon père pour le « solid citizen » venait en partie du fait qu'il sentait que les « solid citizens » ne l'aimaient pas. Jusqu'à ce jour, je ne me suis pas encore totalement délivré de l'impression que les gens aux revenus réguliers, à la vie familiale heureuse et un livret de banque soigneusement géré me regardent de travers. Maintenant, des années après nos dialogues de salle de bain, je me surprends encore à détecter les « ennemis » de mon père, que ce soit dans le tramway, dans un club ou dans un bureau, recherchant ces types qui m'avaient été décrits avec une telle haine et un tel mépris. Non seulement je développai dans l'affaire une conception sans queue ni tête du monde, mais encore un complexe de persécution.

Le livre préféré de mon père était le *Marquis de Keith* de Frank Wedekind, 1864-1918, le drame de l'homme de plaisir, « Hop-hop » versus l'homme de morale, « Etepete ». Mon père se reconnaissait lui-même dans le marquis de Keith, l'homme « Hop-hop ». Les « Hop-hop » sont sans scrupules moraux, mais imaginatifs ; cyniques, mais courageux ; jouisseurs, mais talentueux : la société bourgeoise et sans humour rejette les hommes de plaisir, mais ils sont bénits des Dieux. Les « Etepete » sont sages, mais veules ; corrects, mais insensibles, prêts à des compromis, mais arrogants : ils ne verront jamais l'Olympe, mais ne tomberont pas dans l'Hades. La nature m'avait prédestiné à être « Hop-hop » et mon éducation ne fit qu'approfondir cette tendance innée.

Le marquis de Wedekind se tire à la fin une balle dans la tête, mon père a fini par le poison. Il ne m'avait pas évoqué ce parallèle ultime. Il était conscient d'être un « Keithien », mais il croyait pouvoir échapper au sort final du marquis. Des décennies durant, j'ai partagé aussi cette conviction à savoir que le destin et le caractère sont deux entités différentes et que l'on peut échapper aux conséquences de ses actes. Ce n'est que dans les dernières années que j'ai pris conscience combien dans mon roman *Zu spät* je soulignais cette mienne croyance au contrôle de chacun sur son destin :

— « Voyez-vous, Anton von Roemer, il n'existe aucune solution venant de l'extérieur, ni en temps de guerre ni en temps de paix. Chacun doit conduire sa propre guerre et faire la paix avec lui-même. »

Mon roman s'appelant *« Zu spät »,* je me suis souvent demandé si le titre concernait aussi ma vie

Les années d'inflation (*après la Grande Guerre, durant les années folles, tous les États usent massivement de la planche à billets*…) coïncidaient avec mes années pubertaires. À la confusion externe s'ajoutait la confusion interne.

Je dois retourner quelques années en arrière dans ma narration.

J'avais huit ans quand au printemps 1920 nous déménageâmes à Vienne. De huit à dix ans, j'eus de nombreuses gouvernantes. L'une d'entre elles était une fille de Lundenburg, *Breclav en Tchécoslovaquie*. Valérie avait vingt-trois ans environ. Elle n'était pas jolie, mais elle était mince, bien campée et les pommettes slaves de son visage sérieux, régulier, la rendaient attrayante. Ce n'est que beaucoup plus tard que je me rendis compte que j'avais une attirance magique pour les femmes ressemblant à Valérie.

Je ne sais pas ce qui amena cette calme et fiable fille à rechercher une gratification sexuelle en jouant avec un garçon de neuf ans. Nous partagions la même chambre. Une nuit, alors que le vent soufflait dehors, Valérie se prétendit effrayée et m'amena dans son lit. Ses caresses me donnèrent du plaisir et même si l'acte ne fut pas mené à complétion, j'avais déjà, enfant précocement développé, suffisamment de sexualité dormante pour qu'elle s'éveille. Malheureusement, je ne peux pas accorder au lecteur un mot de mise en garde sur mon expérience précoce. Elle ne m'a causé aucun dommage, ni physique ni moral. Naturellement, je ne soulignerai jamais assez que ce qui est sans effet néfaste chez l'un peut en avoir chez un autre. Les lignes suivantes n'ont donc aucune intension de justification ou de glorification de la fille imprudente, mais simplement d'être une relation des faits. Je dois à Valérie de ne pas avoir eu les tentations d'homosexualité qui sont si naturelles durant la puberté. Environ cinq années plus tard, un de mes tuteurs m'approcha d'une façon claire, ses tentatives furent repoussées par le

meilleur antidote au sexe : le rire. Je ne vis rien de répugnant ou de pathologique dans ces approches, mais je les accueillis avec une remarque naïve, mais saine :

— N'es-tu pas capable de te trouver une fille ?

Cette attitude résultait directement de mon expérience avec Valérie, une leçon dont on ne peut surestimer la valeur. Évidemment préoccupée par l'idée que je fisse une allusion à mes parents sur nos jeux nocturnes, Valérie me demanda un soir pourquoi je ne l'avais pas déjà fait. Quand je lui répondis que c'était notre secret, elle répliqua :

— Cependant, tu sais que les secrets sont parfois trahis. Mais un homme qui donne du plaisir à une femme n'en parle jamais et tu désires être un homme, n'est-ce pas ?

Aujourd'hui, cette maxime prononcée il y a si longtemps résonne encore à mes oreilles comme si elle avait été dite hier. Elle m'amena non seulement à un principe moral, mais l'indication la plus importante fut qu'« un homme qui donne du plaisir à une femme… » ; elle me donna une confiance en ma virilité peut-être illusoire, mais qui m'aida à être un amoureux heureux.

Quand Valérie nous quitta six mois plus tard, les instincts qu'elle avait prématurément éveillés se rendormirent et ne renaquirent pas avant plusieurs années.

Mon expérience suivante dans le domaine sexuel coïncide avec des bruits entrant dans ma chambre d'enfant en pleine nuit et venant de la chambre de mes parents. Ce fut une expérience bien plus dangereuse. J'avais environ dix ou onze ans et même si je ne me représentais pas les activités sexuelles comme quelque chose de sordide, elles me semblaient néanmoins quelque peu obscènes et scabreuses. La réalisation de la vie sexuelle de mes parents fut un choc pour moi. Pendant des jours, je ne pus les regarder en face.

Naturellement, je réagis différemment selon que cela concernait mon père ou ma mère. Instinctivement, je me refusai à connecter ma mère avec quoi que ce soit d'impur et j'essayai de me convaincre qu'elle se soumettait à cet acte répugnant uniquement sous la contrainte. Cependant, je ne peux pas dire que j'en haïssais mon père. L'acte sexuel était pour moi quelque chose que les hommes devaient faire par compulsion, de la même façon où ils étaient par obligation contraints d'aller à la guerre ; c'était également quelque chose que les femmes devaient endurer juste comme parfois elles devaient souffrir de l'absence de leur homme.

Pourtant, même cette pénible expérience ne me causa pas de névrose et je ne l'aurais pas rapportée si elle n'avait pas été une clé pour comprendre ma personnalité.

En ces années-là, la pensée de l'acte sexuel était liée dans mon esprit à un sentiment de peur. Quand le soir la lumière du jour baissait, je commençai à redouter ces bruits. Mais je découvris bientôt que ma crainte ne se matérialisait pas pourvu que je ne fusse pas laissé seul dans ma chambre la nuit. Si, par exemple, mon précepteur partageait ma chambre.

Mon incapacité à rester seul, spécialement la nuit, certainement une explication possible de mes cinq mariages, trouve ses racines dans ces nuits où seule la présence d'une autre personne m'empêchait d'écouter à la recherche de ces bruits et de les entendre.

Quand nous déménageâmes dans une grande maison sur la Wienzeile gauche, ce problème se résolut de lui-même, mais un autre naquit à sa place.

Je ne sais pas pourquoi mes parents évitèrent de me parler des réalités de la vie. Les parents intelligents de maintenant doivent juger incompréhensible qu'un garçon ait dû bâtir sa connaissance comme un puzzle à partir de remarques fortuites.

L'information que j'acquis ainsi ne fut probablement ni meilleure ni pire que celle qu'aurait dû me fournir en une seule discussion la sagesse de mes parents. J'étais frustré non pas de la question du sexe, mais du sentiment que mes parents ne me faisaient pas confiance et qu'ils me croyaient moins mature que je ne l'étais.

J'avais à peine quatorze ans *(1925)* quand mes problèmes se résolurent de manière extrêmement simple.

Un soir, mes parents donnèrent un dîner auquel je pus exceptionnellement assister. Vu mon allure adulte et ma grande taille, mon père m'avait commandé un habit de soirée. Je devais cette nuit-là le porter pour la première fois. Il y avait environ douze invités : des collègues de mon père, un banquier, un chef d'orchestre, un régisseur et leurs femmes.

Les embarras et humiliations de la présentation, « quel âge as-tu ? » « Vas-tu encore au lycée ? » « Est-ce ton premier habit de soirée », étaient terminés. J'étais appuyé maussadement sur un vase à hauteur d'homme, quand une des invitées vint vers moi.

D'environ trente-cinq ans, c'était une belle femme, même si à l'époque elle me semblait vieille. Elle était la femme du banquier. Tchèque, elle parlait l'allemand avec l'accent mélodieux des Tziganes et chacune de ses phrases semblait se terminer par une interrogation.

Ses cheveux blonds contrastaient avec ses yeux bruns et ses sourcils noirs.

Elle sortit de son sac à main un étui à cigarettes et m'en offrit une. Je remerciai et j'enregistrai avec reconnaissance qu'elle m'épargna la remarque

absurde : « Tu ne peux pas encore fumer, peut-être ? »

Je ne sais plus de quoi nous parlâmes, mais je sais qu'après quelques minutes mon père nous rejoignit pour emmener son invitée qu'il assumait devant s'ennuyer.

Madame Berta déclina l'invitation :

— Votre fils est un excellent compagnon. J'espère que je pourrai continuer ma conversation avec lui durant le dîner.

Je me trouvai assis à la gauche de madame Berta.

Elle se consacra totalement à moi, tellement en fait que ma mère commença à s'en apercevoir. Je la sentis nous observer du regard. Ceci me perturba plus que les attentions de madame Berta, au point que je renversai un verre de vin rouge sur la nappe.

Madame Berta, de toute évidence une grande psychologue, observa promptement :

— Ça m'arrive à chaque fois que je bois du vin rouge.

D'un geste entraîné de femme de ménage, elle étala sa serviette de table sur la tache rouge de ma honte.

Quand nous retournâmes au salon la conversation s'orienta sur le « studio », deux charmantes pièces directement sous le toit de l'immeuble que mon père venait juste d'aménager et meubler pour servir d'atelier de travail et de chambres d'hôtes.

Madame Berta me dit à mi-voix en se penchant vers moi :

— Ne voudriez-vous pas me les montrer ?

Nous quittâmes le salon et montâmes par l'ascenseur à « l'atelier ». Je savais clairement ce qui allait arriver. Ce qui était étrange, c'est que l'excitation déconcertante qui m'avait occupé toute la soirée en présence de cette femme attrayante avait laissé place à un grand calme confiant. J'avais dans mes fantasmes brûlants déjà tellement imaginé la scène qui allait suivre que j'en avais déjà presque acquis l'impression blasée du déjà-vu. Plus tard, cette sensation m'est revenue dans diverses occasions où elle m'a évité d'être bouleversé.

Le studio avait déjà été un atelier de peintre. Il consistait en une grande pièce et une petite chambre. Il était d'un goût raffiné. De vieux buffets tyroliens ; de lourdes armoires des Grisons ; anges baroques de Salzbourg souriant divinement ; tapis indiens multicolores ; une cheminée ancienne anglaise. Tout cela avait été disposé avec soin sous un dénominateur commun architectural. Un éclairage indirect était installé dans les fenêtres obliques de la chambre.

— Nous n'avons pas besoin de lumière, *dit madame Berta lorsqu'elle*

s'assit sur le divan. C'est la pleine lune.

Je crois que je peux sauter le récit de ce qui arriva ensuite. Madame Berta se montra de fait être une grande psychologue. Quoique l'initiative fût entièrement sienne, elle accueillit mon agression avec l'apparence de la surprise. Après quelques minutes, je perdis toute timidité et je fus convaincu que je l'avais séduite. Les femmes avisées savent donner cette illusion tout au long de leur vie et je n'ai jamais été fatigué de la vivre, même si je savais qu'en réalité c'étaient elles qui m'attribuaient la place du séducteur.

L'aventure ne me produisit aucune suite dommageable. Je ne revis jamais madame Berta, mais un frisson de plaisir me parcourut chaque fois que son nom fut prononcé en ma présence.

La société n'avait guère remarqué notre absence, sauf ma mère qui sagement ne montra pas sa suspicion. Vers les onze heures du soir, elle me fit discrètement signe qu'il était temps que je me retirasse calmement. J'échangeai un regard de connivence avec madame Berta et montai dans ma chambre.

L'école de danse du capitaine Willy Ellmayer von Vestenbrugg, 1995-1966, était installée dans un beau palais près de l'Opéra. (*L'école de danse Ellmayer a été fondée le 19 novembre 1919 dans les anciennes écuries du Palais Pallavicini, Josefsplatz 5, Vienne*.) Une fois par semaine, je prenais une leçon privée chez Ellmayer. Nous étions huit à dix élèves âgés de quinze à soixante ans. J'avais quinze ans. Des danseuses professionnelles en robes noires boutonnées haut, ressemblant plus à des nonnes qu'à des danseuses, nous apprenaient la valse, le fox-trot et le Charleston, lequel commençait juste à devenir à la mode. Je devins vite amoureux, non pour une des élèves, mais pour une des hôtesses. Herta, comme je vais l'appeler, était âgée de vingt-quatre ou vingt-cinq ans ;

C'était une douce fille viennoise avec un petit nez plat, des boucles blondes et un visage d'ingénue, l'aspect typique viennois qui même de nos jours réapparaît chaque fois qu'une mère viennoise donne naissance à une petite fille blonde dans une maternité de la Ville.

Bien qu'Herta me causa plus tard bien des maux de tête pendant les nombreuses années où elle hanta mes premiers efforts littéraires pour dépeindre l'Ève séductrice, je ne peux nier que ce fut moi qui la séduisit, et plus, d'une manière incorrectement « adulte ».

L'hebdomadaire illustré de mon père, *Die Bühne (La Scène*) avait ouvert un concours de beauté et des participations à des films avaient été promises aux gagnantes. Un jour qu'après le cours de danse j'avais offert à Herta de la raccompagner chez elle, elle me dit qu'elle avait envoyé son portrait à *Die*

Bühne, laquelle remarque m'incita à l'assurer galamment de sa victoire probable dans la compétition.

Par l'intermédiaire d'un cousin qui faisait partie du personnel du journal, je m'arrangeai pour qu'Herta reçoive un prix. Même si je ne révélai jamais que j'étais pour quelque chose dans la récompense, elle me montra sa gratitude en m'invitant dans son joli petit appartement un samedi après-midi.

Elle me reçut sans une robe de chambre rose et s'excusa pour cet habit informel en prétendant que j'étais arrivé trop tôt, ce qui, naturellement, n'était pas le cas.

Elle m'invita à m'asseoir sur le divan, et dans les nombreuses occasions où elle se pencha en avant pour servir le café ou passer le sucre, elle ne me laissa rien caché de ses seins.

Nous parlâmes du concours de beauté. Je signifiai qu'elle était bien plus jolie en réalité que dans l'image d'elle publiée par *Die Bühne.* Elle répondit que le photographe avait la même opinion et elle ajouta significativement :

— Nous ne pouvions soumettre les images les plus expressives.

Sans réfléchir, j'ai rétorqué que les images ne pouvaient pas être à moitié aussi attirantes que l'original. Herta, qui s'était déjà levée pour aller chercher les photos, rit fortement et dit que finalement j'étais plus malin qu'elle ne l'avait pensé. Elle laissa tomber sa robe de chambre à terre. Avec une façon à vrai dire quasi innocente, elle vint s'asseoir sur mes genoux et, sans rien ajouter, se mit soigneusement à desserrer ma cravate.

Cet instant est celui qui est resté le plus marqué dans ma mémoire, non parce qu'il était particulièrement excitant, mais parce qu'il me tourmenta sans répit.

Pourquoi ai-je accepté l'invitation ? Je pense connaître la réponse : je ne désirais pas réellement cette fille ; je désirais seulement me prouver à moi-même et à mes amis ma supériorité. Dans cette réalisation se mêlait le portrait d'Anatol, le héros de la pièce en un acte d'Arthur Schnitzler, pièce que je venais juste de lire. Le portrait de ce coureur de jupons mélancolique, courtois, délibérément frivole était mon idéal à l'âge où les autres garçons s'identifient à *Winnetou le Peau rouge* de Karl May (*1963 : film de Harald Reinl 1908-1986*) ou au brillant *Sherlock Holmes, personnage de fiction créé par Sir Arthur Conan Doyle*. J'étais allé à cet appartement, maintenant je l'admets, parce qu'Anatol visitait sa petite amie du faubourg le samedi après-midi. Mais maintenant je sens combien j'étais ridicule dans le rôle d'un Don Juan qui, une fois la femme nue dans ses bras, ne savait par où commencer.

Herta fit ce qu'elle pouvait de mieux. Une lampe à la mode ancienne placée près du divan était la seule source de lumière dans la nuit de la soirée

avancée.

— Maintenant, vous en avez vu assez, *dit-elle, taquine*.

Et elle se leva et éteignit la lumière.

Herta ne revint pas à moi. Au contraire, elle s'assit au coin le plus éloigné du divan.

Enfin, cette petite barrière de la difficulté qu'elle dressa entre nous avec la finesse de l'instinct féminin réveilla mes sens.

Il était tard dans la nuit quand je rentrai à la maison. Si tard en fait que je dus inventer toutes sortes d'excuses pour ma mère anxieuse. Mais sur le chemin du retour à la maison, je m'étais senti fier et heureux. Il n'y avait aucun doute que j'étais bien Anatol.

L'affaire ne dura pas bien longtemps et elle se termina tragiquement. Un soir que je voulais raccompagner Herta chez elle après la leçon de danse. Elle refusa poliment, mais fermement.

Tourmenté de méfiance, jalousie et vanité blessée, j'attendis à l'extérieur des grilles de l'école espagnole d'équitation. Mes soupçons furent rapidement confirmés. Herta monta dans une élégante voiture qui appartenait à un de ses élèves, un avocat de Vienne.

Je reconnus immédiatement l'homme chauve, trapu et d'âge mûr qui était un ami et conseiller en droit de mon père. Je hélai un taxi et demandai au chauffeur de suivre la limousine discrètement. Mes soupçons rebondirent encore plus quand le couple non seulement descendit de voiture ensemble, mais encore s'engagea dans l'immeuble de Herta.

Je payai le taxi et me tint immobile sous la pluie battante. Au-dessus de moi, à la fenêtre du troisième étage, je vis qu'on allumait une lampe. Mon imagination travailla fiévreusement. Des plans sauvages traversèrent mon esprit : j'allais faire irruption dans l'appartement de la fille infidèle et j'allais la tuer ou au moins l'humilier devant son amant. L'eau coulait de mes cheveux dans mon col et je commençai à tousser. Je me dis que j'allais attraper une pneumonie et mourir, une solution désirable pour autant que le monde apprenne la vérité sur la trahison de Herta. Deux pensées agitaient mon esprit, toutes les deux des idées de revanche.

Ce qui m'incita finalement à cesser ma surveillance ne fut pas la crainte de la pneumonie, mais plutôt la constatation que je n'éprouvais aucune haine pour mon rival.

Plus tard, même, je n'ai jamais haï un rival et j'ai toujours ressenti que la haine est un sentiment indigne de l'homme. La femme, qui asperge sa rivale avec du vitriol veut pardonner à l'homme infidèle qu'elle aime : L'homme préfère tuer sa femme infidèle. Je suppose que c'est dans ces formes

contrastées de la jalousie qu'il se révèle combien les hommes apprécient plus les femmes comme leurs égales. Ils ne supposent pas que la femme soit un objet sans volonté qu'un autre homme peut facilement voler, alors que la plupart des femmes évaluent le rôle de l'homme dans l'amour si faible que, selon elles, sans volonté ils ne font que succomber à la séduction. Aussi elles détestent logiquement la voleuse et pas le mari irresponsable qu'on leur a volé. Aussi le fait que presque tous les hommes sont jaloux du passé de leurs épouses ou maîtresses est-il probablement relié à ce respect inconscient de la femme : que la femme ait pu avoir innocemment quelque peu d'expérience, ils ne veulent pas l'accepter, tandis que la femme est prête à croire que l'homme stupide et insensible n'a fait que trébucher dans telle ou telle aventure.

Bien sûr, tandis que, dans la nuit hivernale, j'étais devant l'immeuble de logements locatifs Josef, rien de tout cela ne m'était alors clair. Mais pourtant je décidai de partir sans avoir accompli mes intentions meurtrières.

Mon manteau fut éclaboussé par le passage des voitures, je marchai dans des mares sans y prêter attention.

Deux pensées agitaient mon esprit, toutes les deux étaient des idées de revanche ; j'écrirais un roman, décidai-je, un roman décrivant sans pitié la femme infidèle, telle était ma première pensée ; la seconde était relative à Margit *Bloch* (1913-1942).

J'avais fait la connaissance de Margit âgée alors de seize ans et fille d'un manufacturier viennois, à l'école de danse.

Bien qu'elle ne fût pas la plus belle fille du cours, elle était sûrement la plus recherchée. Elle avait les cheveux noirs, de grands yeux bruns, un peu trop grands, une large bouche rebondie et des pommettes slaves saillantes. Attrayante sans être d'une beauté fascinante, elle affichait un air mélancolique qui la faisait paraître plus vieille que son âge. Si les autres filles évoquaient le vin doux sucré italien, elle était en comparaison le vin sec de Moselle venant des pentes douces autour de Bernkastel ou Cochem. Sa coquetterie, froide et sans apprêt, ne promettait rien. À beaucoup d'égards, elle était la copie d'Ariane*, jeune fille russe*, l'héroïne de Claude Anet, 1868-1932, un romancier français de cette époque-là ; une vierge qui commet un tel acte de dépravation, qu'une fois son innocence finalement révélée, il mystifie même Constantin, le grand connaisseur des femmes. À seize ans, Margit était ce qui rend tant de femmes attrayantes. Un mouton dans un habit de loup est plus fascinant que des loups en habits de moutons.

Je connaissais peu Margit, mais maintenant mes pensées se tournaient vers elle. Elle était la pure et la spirituelle, l'opposée de la matérielle et impure

Herta.

À mon retour à la maison tard le soir, je revenais déjà vers la normalité ; la restauration de relations normales entre filles et garçons après une brève excursion dans le monde adulte.

Six ans plus tard (*1931*), j'épousais Margit.

CHAPITRE VIII. Le scandale

L'inflation s'écroula pour ainsi dire d'un jour à l'autre.
Mon père était sorti tôt du bureau de rédaction. Nous prenions notre dîner à une petite table en face de la cheminée dans la salle à manger. J'espérais être en mesure de passer la soirée avec mon père quand soudainement il annonça qu'il devait toujours se rendre à la gare : il avait promis à Sigmund Bosel de l'y mener prendre l'express de Paris. Alors, remarquant ma déception, il se tourna vers moi : « En fait, tu peux m'accompagner. »

C'était une rude nuit d'hiver. La grande Daimler, conduite par monsieur Richter, notre chauffeur toujours un peu en état d'ébriété, mais fidèle, traça son chemin dans la neige profonde. La route semblait vivre l'enchantement de Noël, et le Pallas Athéna devant le parlement était recouvert d'un manteau de fourrure blanc.

Mon père regarda pensivement par la fenêtre. Finalement, il dit :

— Ce que tu vas voir aujourd'hui est un train du suicide. Les personnes qui le prendront vont vers une mort certaine. *Il regarda ses mains posées sur le tapis de fourrure*. *Il parla comme pour lui-même*. Le triomphe leur est monté à la tête. Maintenant ils vont conquérir la France. Ils confondent la grande France et la petite Autriche. Ils croient pouvoir manipuler le franc français comme la couronne autrichienne.

Je ne le comprenais pas, mais il aimait m'apprendre. :

— Vois-tu, *dit-il*, depuis quelques jours tous les spéculateurs vont à Paris. Aujourd'hui Bosel les suit. Que vont-ils y faire ? Ils achètent tout ce qui est offert. Châteaux, actions, bijoux, timbres, usines, bovins. Et tout sur la dette. Ils s'attendent à ce que le franc français se dévalue encore. En deux ou trois mois la moitié de la France leur appartiendra…, et tout cela ils peuvent l'obtenir pour trois fois rien.

— Les Français le savent-ils ? *dis-je*.

— Justement, *répondit-il*, les Français n'ont pas perdu la guerre. Ils continuent à être extrêmement riches. Ils ont la confiance des riches. Ils consentent à cette opération de crédit, parce qu'ils sont persuadés que dans quelques mois, peut-être dans quelques semaines, leur monnaie se stabilisera. Ensuite ils recouvreront leurs dettes en bonne monnaie récupéreront leurs biens et ruineront les spéculateurs. »

— Et pourquoi ne le leur as-tu pas dit ? *demandai-je, convaincu de la toute-puissance de mon père*

Il rit.

— J'ai même écrit après mon retour de Paris, un éditorial dans *Die Börse*. Peut-être que tu l'as vu. Je l'ai intitulé *À Paris ! À Paris !* Mais ils sont aveugles. Ils ont placé la catastrophe dans leur avenir.

Le train du suicide, comme mon père l'avait appelé, ne donnait pas du tout l'impression de la catastrophe approchante. À la gare de l'ouest régnait une gaieté fébrile. Petits et grands spéculateurs étaient là avec leurs épouses ou maîtresses, buvant au buffet. Les bouchons de champagne sautaient comme dans une boîte de nuit. Hommes et femmes portaient de lourdes fourrures et de nombreuses femmes étaient en robes du soir sous leurs visons. Les porteurs fatigués remorquaient aux voitures-lits de trop nouvelles valises en peau de porc. Les contrôleurs bruns vêtus de la compagnie Mitropa essayaient, de se défendre, eux-mêmes de l'assaut des passagers. Des millions de billets, tant des dollars que des livres disparaissaient dans leurs mains. Sur le quai sous les fenêtres des wagons se trouvaient des secrétaires avec leurs carnets de sténo : des voyageurs appuyés penchés aux fenêtres leur dictaient leurs dernières instructions.

Au lieu de paraître comme d'élégants wagons-lit, cependant les wagons se comparaient à ceux de bétail d'un train militaire par opposition à la voiture du général : une voiture-salon dans lequel autrefois, peut-être, des rois et hommes d'État avaient l'habitude de voyager avait été arrimée à l'express parisien : la voiture spéciale Sigmund Bosels. Les fenêtres avaient des rideaux ; à côté du contrôleur, deux détectives privés gardaient l'entrée.

Sigmund Bosel était un des rois de l'inflation. Il était le fils d'un brocanteur. Jusqu'à ses vingt ans, il n'avait même pas possédé un lit et il avait dormi sur la table d'un marchand de draps. Petit homme avec une peau jaune, presque translucide, il ressemblait à un Japonais. Il nous accueillit chaleureusement. Il nous commanda un cognac ; lui-même ne buvait pas.

— Je vais avoir à décrire à nouveau ce train, *dit mon père en souriant. Il est effrayant*.

Le petit homme en costume sombre l'interrompit.

— Je sais ce que vous pensez, monsieur le rédacteur. Je respecte

votre jugement. Mais cette fois vous vous trompez. En un rien de temps, vous aurez à en convenir vous-même.

— Je voudrais bien voir ça, *dit mon père*.

Jusqu'e là, j'avais consacré toute mon attention au wagon-salon. Il m'imposait fortement, avec ses Klubfauteuils noirs, deux bureaux, les machines à écrire, les murs dorés. Il sentait bon le cuir. Maintenant. Je dressais l'oreille.

La voix de Bosel était proche du murmure. Il avait la capacité de s'exprimer dans le calme. Allumant cigarette après cigarette, il marchait d'un bout à l'autre du compartiment.

— Bekessy, dit-il, *cette fois en laissant de côté la formule de politesse*, j'ai couvert mes arrières. Les Rothschild et Siegharts ne pourront pas gâcher mon travail. J'ai paralysé leurs banques. C'est pourquoi je voulais aujourd'hui encore vous en parler.

— Paralysé ? *questionna mon père, en effet impressionné par l'expression*. Comment ?

— Écoutez. Les grandes banques spéculent sur la stabilité du franc. Elles acheter de la monnaie et des obligations françaises. Maïs leurs opérations vont échouer. Demain éclate la grève des banques. Nos petites banques privées ne seront pas affectées. . Maïs (*la banque autrichienne*,) la Kredit Anstalt et (*la banque principale autrichienne*,) la Boden-Kredit Anstalt devront fermer leurs portes.

Mon père se leva,

— Voulez-vous dire que vous agissez avec la complicité d'un syndicat ?

— Bien sûr*, répondit tranquillement Bosel*. Les sociaux-démocrates avaient besoin d'argent pour alimenter leurs réclamations. Je le leur ai donné. Demain, le conseil national Allina vous visitera. Soutenez la grève ! !

— Vous êtes au courant, espérons, Monsieur le Président, *répartit mon père*, que j'ai trouvé tout cela comme une maison de fous. La revendication salariale des fonctionnaires de la banque, je l'aurais de toute façon soutenue. Mais que vous êtes soyez en arrière de la grève va trop loin. Qu'est-ce que C. C en pense ?

Il voulait dire Camillo Castigliani.

— Il est tout à fait de mon avis, *répondit Bosel*. Les grandes banques

spéculent *à la hausse*, nous spéculons *à la baisse*. Nous ne pouvons pas être délicats dans nos façons d'agir.

À l'extérieur le contrôleur cria. La tête du secrétaire de Bosel apparut à la porte. Nous avons pris congé.

— Restez en bonne santé ! *dit Bosel*.

— Restez en bonne santé ! *répercuta mon père*.

Mais Sigmund Bosel, le général de l'inflation ne resta pas en bonne santé. Pendant deux semaines, il sembla que la campagne contre la France était sur la bonne voie. À Vienne, les fonctionnaires de la banque se mirent en grève ; les grandes banques fermèrent leurs portes. Le franc français plongea de plus en plus. ; Bosel, Castiglioni et leurs affidés achetèrent à Paris châteaux, actions, joyaux, timbres et bovins.

Puis, un soir, arriva à Paris un petit homme aux cheveux gris. Il n'avait pas voyagé en wagon-salon Pullman, et ni tambour ni trompette n'avaient annoncé son arrivée. Son incognito fut difficilement préservé durant quarante-huit heures. Enfin, les journalistes le découvrirent à *l'hôtel Claridge* sur les Champs Elysées.

Quand ils voulurent en savoir plus à son sujet, on leur dit qu'il était à conférer avec Édouard Herriot, 1872-1957. Herriot quitta l'hôtel tard dans la nuit. Le visage rond sous le chapeau immense rayonnait d'une bonhomie satisfaite. Il s'arrêta un instant à la porte de sa voiture, ôta sa courte pipe recourbée de sa bouche et dit :

— Messieurs, j'ai repris la présidence du Conseil des ministres de la grande coalition (*Cartel des gauches*). M.J.P. Morgan (*John Pierpont « Jack » Morgan, jr. 1867-1943*) vient de signer l'emprunt de milliards d'obligations pour la France. Le franc est sauvé. Bonne nuit, mes amis !

La nuit même, Bosel essaya de retirer ses troupes sur des positions sûres. Il était trop tard. Le matin venu, le cours du franc monta en flèche ; à Vienne, les employés de banque retournèrent au travail ; Johann Schober, l'Ami des grandes banques, devint chef de la police autrichienne ; le nouveau chancelier d'Autriche, Monseigneur Ignaz Seipel (1876-1932) remplaça la couronne déchue par une nouvelle monnaie stable, le schilling fixé au cours de 10 000 anciennes couronnes. Dans son discours au Parlement, il parla de la *purification de la monnaie* et de la *purification encore plus importante*

des âmes.

Camillo Castiglioni et la Banque S. Bosel se déclarèrent insolvables.

La police occupa les banques des profiteurs de l'inflation. Le banquier Emmeric Kun sauta dans le vide à partir du quatrième étage de son immeuble de bureau au Kolowratring.

Spéculant sur la chute du franc en février 1924, Castiglioni, Fritz Mannheimer (1890-1939) et d'autres banquiers avaient retiré des millions de francs causant la chute du franc de près de 40 % en moins d'un mois. Début mars 1924, le dollar américain valait 28 francs. Cependant, la banque Lazar soutint la Banque de France et dirigée par J.P. Morgan & Co., elle acheta d'immenses quantités de francs, causant la remontée du franc à 15 francs pour un dollar. Castiglioni, Mannheimer et autres perdirent des millions. En septembre 1924, la Depositenbank dont Castiglioni était le président fit faillite. Un mandat d'arrêt pour fraude fut déposé contre lui, mais il avait pris soin de se réfugier en Italie avant le krach. L'État autrichien lui permit de rentrer contre un dépôt de 4.200 000 dollars.

Lorsque Bosel retourna à Vienne, il était plus pauvre qu'à l'époque où une table dans un magasin de tissu lui servait de lieu de repos. Dans son Hitzinger Viilla l'attendait le juge d'instruction. Le cauchemar était terminé. Le monde est revenu à la vie normale.

Des nuages orageux s'accumulaient autour de la tête de mon père. Cependant, j'en étais peu au courant. L'« affaire Fedák » et l'« affaire Bettauer » allaient capter toute mon attention.

Pour expliquer mon rôle dans l'affaire Fedák, je dois examiner une fois de plus la relation qui existait entre moi et mes parents.

Le destin n'a jamais réuni deux natures plus différentes que mon père et ma mère. Qu'est-ce qui a bien pu les attirer l'un vers l'autre, les maintenir ensemble et choisir la même mort ? Je crois que c'est l'amour vraiment idolâtre de ma mère pour mon père. Sans doute, il l'aimait aussi, mais à sa façon personnelle étrange, égoïste. Il disait qu'elle était la couche d'ozone fraîche des forêts, l'odeur de propreté. Vingt ans plus tard, dans un de ses mouvements de sincérité, il m'évoquait dans une lettre le thème du sacrifice de la jeune fille ; il avait relu une fois de plus le poème médiéval « *Le pauvre Henri* » d'Hartmann von Aue, 1170-1220, poème repris en 1902 par Gerhardt Hauptmann, 1842-1946, auteur dramatique allemand ; *Henri était un noble riche, beau et aimé de tous. Dieu le soumit à une épreuve : il devint lépreux.*

Seul le sang offert volontairement par une vierge pouvait le guérir. La fille du paysan auprès duquel Henri s'était retiré proposa de donner sa vie pour sauver le chevalier qui accepta. Tout était prêt en vue du sacrifice quand Henri renonça : la jeune fille devait vivre. Ce revirement sauva Henri : il guérit et épousa la jeune fille.

Mon père reconnaissait que quand il se sentait lépreux, Bianca était toujours là pour le guérir. En vérité, ce n'était pas ma mère, mais moi le grand amour de sa vie. Il ne s'est jamais senti humble envers elle. Il lui était naturel qu'elle fût à son service ; jamais il ne prit en compte ses désirs ni sa personnalité. Vrai, il la traitait affectueusement ; il lui montrait même des attentions et tout le respect dû. Mais ce n'était qu'apparences ; en réalité, elle n'était pour lui qu'un miroir dans lequel il se voyait comme il désirait être, un miroir indispensable certes, mais auquel il n'accordait aucune vie. Je ne pense pas qu'il ait été frappé à quelque moment par l'idée de pouvoir la perdre.

La preuve qu'il se leurrait lui-même quand il parlait de son amour infini pour elle résidait dans la façon comme allant de soi avec laquelle il acceptait son amour.

Sa relation avec moi était tout à fait différente. Depuis ma plus tendre enfance, il garda la peur de me perdre. À cause de cette crainte, il me maintint sous pression permanente. Il ne se conduisait pas en autocrate avec moi, mais il me terrorisait dans mes sentiments. La simple indication que j'avais un désir personnel lui était un bris de loyauté ; toute expression de mon individualité était une trahison à notre amour. Il était jaloux de mes relations féminines et masculines. Il interprétait chaque chose comme un manque d'amour de ma part avec une susceptibilité presque pathologique. S'il s'imaginait trahi, il s'enfermait lui-même dans l'attitude mélodramatique d'un amant trompé.

Cela ne semble pas s'accorder avec son comportement ultérieur quand il s'effaça complètement en ma faveur. À trois reprises, il franchit illégalement la frontière franco-suisse afin de sauver ma fortune. À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, il renonça à sa carrière encore ascendante afin d'être près de moi ; en 1947, il quitta l'Amérique et retourna à Budapest alors occupée par les Soviétiques, cela pour ne pas m'être un fardeau financier. Pourtant, aussi grands que ces sacrifices aient pu avoir été pour un homme qui ne sut jamais comment s'effacer, ils étaient seulement des épisodes dans la grande lutte qu'il a mené toute sa vie pour me conquérir.

Agir et dissimuler faisant partie de son personnage, il joua souvent la comédie devant ma mère. Il était convaincu que sa femme miroir lui refléterait toujours son image d'homme idéal même quand il était parfaitement franc avec elle. D'un autre côté, il affectait devant moi les attitudes les plus

avantageuses. La lettre d'adieu qu'il m'écrivit avant de se donner la mort, un des plus amers et injustes documents dont je reparlerai en temps utile, est la lettre d'un homme désappointé au plus profond de son cœur. Ma mère n'aurait rien pu faire qui lui eût causé une réaction aussi douloureuse et violente.

Ma mère, de son côté, l'aimait sans réserve. Rien ne pouvait altérer cet amour, ni son manque de considération pour elle, ni ses fautes, ni ses erreurs ni ses nombreuses infidélités. Durant quarante ans, elle agit comme s'il l'avait hypnotisée. Sa relation avec lui était gouvernée seulement par la considération de ce qui était le mieux pour lui.

La règle de conduite de l'écrivain allemand Friedrich Bodenstedt, 1819-1892*,* tenait dans l'assertion suivante :

« Wenn jemand schlecht von deinem Freunde spricht und scheint er noch so ehrlich, mistrau' der Welt und gib dem Freunde recht. » (*Si quelqu'un dit du mal de tes amis et semble honnête, ne le crois pas et aime tous tes amis*.)

Malgré son amour pour lui, elle était capable de prendre avec le sourire ses liaisons amoureuses : elle était incapable de le priver d'un moment heureux.

Autant elle était tolérante avec lui, autant elle était intolérante avec ceux qui le critiquaient et elle haïssait quiconque lui avait jeté un regard de travers.

Ce n'est qu'après bien des années que je découvris que je n'occupais pas la première, mais la seconde place dans le cœur de ma mère. En vérité, je ne suis pas ingrat pour la chaleur dont elle a enveloppé mon enfance ni pour les inquiétudes qu'elle eut lorsque je fus prisonnier de guerre, ni pour les larmes qu'elle versa dès l'instant où je fus porté disparu sur le front au Luxembourg, ni pour tous les soucis que ma vie aventureuse lui causa.

Cependant, ce serait déshonnête de cacher que ses premières pensées allaient toujours vers comment éviter la douleur à mon père, le sauver des désappointements, des blessures et des humiliations et elle me compta souvent parmi le monde hostile dont elle devait le protéger. Son instinct maternel était primordialement dirigé vers lui et non vers moi ; elle l'aimait plus que lui l'aimait et il m'aimait plus que moi je l'aimais. On ne peut guère imaginer un triangle familial plus compliqué.

C'est dans ce contexte qu'éclata l'affaire Fedák.

Sári Fedák, *1879-1955,* était une vedette de l'opérette hongroise (*L'opérette hongroise a fait son apparition à la fin du 19e siècle, grâce, notamment, à Franz Lehár).* Elle avait quinze ans de plus que mon père (*en réalité sept, 1886-1951*) et elle allait divorcer après quatre ans de mariage en 1925 de Ferencz Molnár, le dramaturge.

Mon père la connaissait depuis qu'il était très jeune. Ils se rencontrèrent

dans de drôles de circonstances. Sári Fedák, la chérie gâtée de la capitale hongroise était la maîtresse de son rédacteur en chef. Il ne pouvait aller chercher la prima donna qu'après la représentation théâtrale ; homme jaloux, il délégua mon père, le jeune reporter, au théâtre. De la deuxième coulisse, mon père du assister à la représentation de l'opérette « János Vitéz » de Sandor Petofi plus de deux cents fois. (*Sándor Petőfi, né Alexander Petrović le 1er janvier 1823 à Kiskőrös et mort le 31 juillet 1849 à Segesvar, aujourd'hui Sighisoara en Roumanie, était un poète considéré comme le poète romantique national de la Hongrie. Il fut également un acteur de la révolution nationale hongroise de 1848 et trouva la mort lors de la bataille de Segesvar.*

Il est également un représentant essentiel du courant romantique et du mouvement des nationalités dans l'Europe de la première moitié du XIXe siècle. Son père Stevan Petrović, en hongrois István Petrovic, était slovaque d'ascendance serbe ; sa mère était Mária Hrúzová dont la langue maternelle était le slovaque. Il a eu une lui-même une conscience hongroise forte et importante, devenant le chef spirituel des groupes radicaux de la révolution, qui voulaient une Hongrie libre en totale indépendance vis-à-vis de la monarchie des Habsbourg. Il écrivit une part de la plus grande poésie nationale de la Hongrie.

Extrait de son poème, Nemzeti Dal [en hongrois Chant national] :

Debout, Hongrois, la patrie nous appelle !
C'est l'heure : à présent ou jamais !
Serons-nous esclaves ou libres ?
Voilà le seul choix : décidez !
De par le dieu des Hongrois, nous jurons,
Oui, nous jurons,
Que jamais plus esclaves
Nous ne serons !

Comprendre le processus émotionnel qui s'installa alors n'exige pas beaucoup de psychologie. Le jeune homme des coulisses s'identifia au rédacteur en chef, s'amouracha pour l'inaccessible beauté et la considéra le reste de sa vie comme l'incarnation du succès.

Dix-sept ou dix-huit ans plus tard [*1924*], la diva vint à Vienne comme vedette dans *Antonia. Romance hongroise* de Menyhért Lengyel ou *Menyhért « Melchior » Lengyel, en fait, Menyhért Lebovics, 1880-1974, était un dramaturge, journaliste et critique hongrois).* En femme connaisseuse du monde, comme elle était, elle accorda sa première visite au puissant magnat de presse qui l'avait admirée autrefois silencieusement. Depuis cette première visite. Tout se déroula comme ce devait être.

Jusqu'à la visite de Sári Fedák, notre maison avait résisté à tous les

orages du moment.

Avec la souplesse qui la caractérisait, ma mère s'était adaptée à son nouveau rôle de femme d'un magnat de la presse. La fille campagnarde de Balatonboglár, la pauvre institutrice de Budapest, acceptait gloire, fortune et réputation avec la grâce la plus naturelle.

Elle haïssait le pouvoir, y compris le sien. Elle ne tirait aucune satisfaction de la position puissante de mon père ; dans son anxiété aimante, elle ne la voyait que comme une provocation à d'autres, encore plus puissants que lui. Mon père dit souvent facétieusement qu'elle lui faisait penser à la mère de Napoléon dont la réaction à chacune des victoires de son fils était : « Pourvu que ça dure ». Alors que mon père ne voyait rien d'irréel dans l'irréalité de l'époque ni de sa propre carrière, ma mère était toujours dans l'expectative d'un réveil pénible.

Qu'en dépit de cela, ma mère n'ait jamais réussi à refréner mon père de commettre des erreurs, nos amis en restèrent toujours surpris. Elle en était incapable. Le critique lui paraissait être une méchanceté. Ma mère voyait le monde comme un endroit où les hommes sont continuellement exposés à la critique et elle regardait la maison comme un sanctuaire où l'homme peut se reposer non seulement de la lutte, mais aussi des critiques. Vingt ans plus tard, dans une de ses plus belles lettres, elle était une correspondante douée d'un grand talent littéraire, elle m'écrivit :

— « *J'ai toujours été faible envers ton père et je ne le regrette pas. Je ne sais pas le moins du monde si tu désires avoir une épouse plus forte et plus avisée. Peut-être existe-t-il des femmes capables de conjuguer habileté, force et amour, mais j'ai toujours ressenti l'habileté féminine comme une glacière où l'amour congèle. Je lui ai toujours laissé la charge de la lutte pour le bonheur hors de nos murs et je ne le blâmerai pas pour son insuccès. J'ai considéré ma propre tâche comme étant de lui créer un intérieur heureux et dans cette entreprise peut-être n'ai-je pas totalement échoué.* »

Non, ma mère n'a pas échoué, même si durant les quelques mois suivants la visite à Vienne de Sári Fedák cela sembla être le cas.

D'un seul coup s'en fut fini avec la paix que notre maison sauvegardait dans les temps orageux. L'intrusion de bruits de disputes perturbait la nuit la tranquillité de ma chambre. Beaucoup de nos amis s'étaient mis à l'écart et certains même avaient pris le parti de « l'autre femme ». Ma mère et moi restâmes seuls bien des nuits et elle pleurait tous les soirs. Une fois, alors que je lui demandais la raison de ses larmes, elle me pressa contre elle et dit seulement :

— Et j'aimais tellement ton père…

Dans l'intervalle, le fond de notre bouleversement familial devint clair. Il

était impossible de regarder un numéro de *Die Stunde* ou de *Die Bühne* sans y trouver la photo de la vedette. Certains de mes camarades d'école répétaient des remarques de leurs parents. Finalement, mon cousin Imre qui travaillait au bureau des journaux me révéla la totale vérité.

La colère qui me prit ne se dirigea pas directement contre mon père, mais plutôt contre la femme qui avait insulté ma mère. Je décidai d'agir.

L'après-midi même, je me rendis à l'hôtel Sacher et je me fis annoncer à madame Fedák. Je n'eus à attendre que quelques minutes dans le hall de l'élégant et ancien hôtel. Elle me reçut dans un salon qui avait conservé le charme de l'ancienne Ville impériale.

Imposante grande femme dans la cinquantaine, madame Fedák portait un kimono bleu sombre. Je remarquai qu'elle était maquillée comme pour affronter les feux de la rampe.

— Que c'est gentil d'avoir appelé ! *dit-elle aimablement*.

Cette attitude formelle et la cigarette qu'elle m'offrit étaient des gambits gentiment calculés pour conquérir ma faveur.

— J'ai tellement entendu parler de vous, *continua-t-elle comme si ma visite ne lui était aucunement une surprise*.

— Je sais, *dis-je en m'asseyant*, par mon père…

Elle se mit à écouter. Je ne lui laissai pas le temps de placer un mot, car j'avais peur d'oublier le discours que j'avais mémorisé en chemin.

— Voici ce qui m'amène ici, *poursuivis-je*. Vous pensez peut-être que je suis un enfant, mais détrompez-vous, je sais tout. Mon père n'en a pas discuté avec moi et il peut croire que je suis de son côté…

Finalement, madame Fedák m'interrompit :

— Est-ce votre mère qui vous envoie ici ?

— Non, *répliquai-je.* Personne ne m'a envoyé.

Madame Fedák sourit. Elle se servit un verre de cognac et croisa ses jambes sveltes.

Elle ne se tenait pas pour battue.

— Écoute, Jancsi, *dit-elle en me nommant comme mon père le faisait*, je vais te parler comme à un adulte. Je ne nierai pas ce que tu sais déjà. Je regrette la peine que je cause à ta mère, mais nous nous aimons, Imre et moi. Chaque jour, des gens divorcent et heureusement, tu n'es plus un enfant…

Désespérément, je refoulai les larmes de furie qui montaient en moi. Le mot « divorce » me faisait réaliser que les choses étaient rendues plus loin que je l'avais imaginé, mais l'emploi familier du prénom de mon père m'avait heurté plus encore.

Je me mordis les lèvres et dis :

— Mon père ne divorcera pas de ma mère. Pour l'instant, il s'est entiché

de vous et peut-être, il ne pense plus à ma mère. Mais lui et moi sommes les meilleurs amis et je sais qu'il n'a pas envie de me perdre. Mais s'il divorce de ma mère, il ne me reverra plus jamais.

Madame Fedák sentit que le sol se dérobait sous ses pieds.

— Si vous êtes son ami, *argua-t-elle*, vous devriez le comprendre.

Pendant un instant, je ne sus que répondre. La lumière vive du début d'après-midi frappa ses joues fardées et je les comparai avec le joli visage jeune de ma mère.

— Je ne le comprends pas, *dis-je*, vous êtes bien trop vieille pour lui.

Ce n'était pas ce que j'avais voulu dire. Mais j'étais trop jeune et trop brusque pour me sentir honteux de ma rudesse.

La face de madame Fedák changea de couleur, mais l'instant suivant, elle était à nouveau en contrôle d'elle-même.

— L'âge n'a rien à voir avec l'amour. Tu finiras par t'en apercevoir.

Elle se leva et moi aussi

Des années passèrent avant que je sache que le soir même madame Fedák donna à mon père un compte-rendu exact de ma visite.

Comme assez fréquemment dans ma vie ultérieure, je m'effrayai de mon propre courage.

Pendant plusieurs semaines, j'inventai toutes sortes de ruses pour ne pas avoir à dévisager mon père et quand il entrait dans ma chambre au coucher je faisais semblant de dormir.

Quand je ne pus l'éviter plus longtemps, j'essayai de deviner à partir de chacun de ses mots et gestes s'il était au courant de mon impertinence. Mais ni lui ni ma mère ne trahirent quelque connaissance de mon secret.

Un dimanche après-midi, peu avant Noël, il m'appela dans la bibliothèque.

— Je sais, *dit-il*, que tu seras désappointé que nous ne puissions pas passer Noël ensemble. Mais pour changer, nous désirons, ta mère et moi, passer seuls une quinzaine ensemble. Qu'est-ce que ça te dirait de passer Noël avec tante Juli ?

J'acceptai instantanément. Ce fut un des moments les plus heureux de ma vie.

Quelques jours plus tard, mes parents partirent pour Palerme et sous le sapin de Noël je trouvai une montre de poignet gravée avec les mots « De ton père reconnaissant ».

Cependant, l'atmosphère allègre qui régna dans notre maison au retour de mes parents début 1926 ne dura pas longtemps. « L'affaire Bettauer » inaugura une nouvelle époque.

Je revenais de l'école, le jour frisquet du 20 mars 1926, quand une édition spéciale de *Die Stunde* annonça que l'écrivain juif Hugo Bettauer, 1872-1925,

avait été sérieusement blessé par plusieurs balles dans le bureau de son nouveau magazine *Bettauer Wochenschrift* (*Problèmes de la vie*) situé dans la Lange Gasse Vienne 5-7 par le nazi Otto Rothmund. Il succomba à ses blessures le 26 mars 1925 à l'Hôpital général de Vienne. La revue *Bettauer Wochenschrift* provoquait régulièrement un tollé provoqué par son contenu instructif et souvent par trop explicite. Bettauer préconisait entre autres une loi moderne pour le divorce, l'avortement et l'amnistie de l'homosexualité entre adultes. Hugo Bettauer était le romancier de l'inflation de ces Années folles. Il écrivait ses romans comme d'autres font cuire des petits pains. Chaque année, il sortait dix romans de l'homme qui se nommait lui-même le « Dekobra autrichien ». Son roman *Das entfesselte Wien* (Vienne libérée – 1924) parut dans *Die Stunde* écrit jour après jour si bien que le lundi on pouvait lire dans le journal ce qui s'était passé dans les boîtes de nuit de Vienne la nuit de dimanche.

Comme d'autres héros de l'inflation, Bettauer était un personnage plein de contradictions. Il était un colporteur de ragots de la pire espèce, mais dans son roman prophétique *« Die Stadt ohne Juden* », « *Vienne, sans Juifs* », livre paru en 1922 qui prédisait l'annexion (Anschluss) de l'Autriche par l'Allemagne survit comme un document historique valable. Il devait sa popularité à ses romans érotico lubriques, mais sacrifiait la moitié de son temps et tous ses revenus pour donner des conseils et de l'aide aux jeunes.

Otto Rothmund, l'assassin de Bettauer était un étudiant national-socialiste, un des premiers nazis hongrois. Le nazisme spécifiquement catholique considérait Bettauer comme le corrupteur de la jeunesse. À son procès, l'assassin déclara extatiquement que la revalorisation de l'âme était aurait été impossible si l'on n'avait pas éliminé Bettauer.

Bettauer mourut de ses blessures quelques heures après son admission à l'hôpital général de Vienne. Mon père qui avait été instantanément averti de la tentative d'assassinat de l'un de ses collaborateurs s'était précipité à son chevet. Bettauer mourut dans ses bras.

L'inspecteur de police qui veillait à l'extérieur de la chambre de Bettauer avertit mon père qu'une liste de gens à tuer avait été trouvée dans les locaux du parti national-socialiste et que Békessy était listé le deuxième.

Pendant des mois, ma mère et moi vécûmes dans un état d'anxiété constante. Dans l'auto de mon père, un détective était constamment assis à côté du chauffeur ; les policiers se relayaient à l'entrée du bureau de mon père. Une surveillance jour et nuit était établie autour de notre maison. Un détective me ramenait de l'école à la maison.

Dès le moment de l'assassinat de Bettauer, mon père sut qu'une nouvelle ère était née qui avait déclaré la guerre à l'inflation et aux Années folles. Elle

ne devait plus nous quitter.

Vers la fin de 1925 et le début de 1926, des rumeurs avaient commencé à circuler dans Vienne, suivies d'informations plus concrètes selon lesquelles la Police et le Procureur d'État enquêtaient sur les affaires d'Imre Békessy et ses journaux.

Pour commencer, je ne compris guère ce qui arrivait. Pour finir, un de mes camarades d'école, fils d'un juge de la Haute Cour laissa tomber la remarque que mon père était soupçonné de faire du chantage.

« Chantage » n'était qu'un mot pour moi. Je suspectai peu que cela allait devenir le cauchemar de ma vie – mot que j'imaginerais toujours chuchoté dans mon dos, mot qui pourrait sortir en première page d'un journal pour me frapper comme un coup de poing, mot que j'entendrais pendant des années dans le roulement les roues des trains, les murmures des vagues et dans l'étouffement soudain des voix.

À la maison, aussi, le mot « évidence » se répéta de plus en plus souvent. Il était dit ou murmuré avec embarras à la façon dont on parle d'une maladie honteuse. Les ennemis de mon père, ainsi disait-on, amassaient de « l'évidence ». Certains ressortaient le fait qu'il avait essayé d'échapper au service militaire en simulant la folie, d'autres qu'il avait volé la machine à écrire d'un jeune homme. Qu'il avait soumis l'écrit d'un autre homme comme le sien et qu'il avait été partenaire d'une compagnie coupable d'avoir gonflé les prix.

Subséquemment, on raconta que ces « évidences » étaient triviales en comparaison des nouvelles charges qui s'en venaient. Même des amis qui m'aimaient bien me firent remarquer qu'après tout c'était « un fait notoire » qu'on pouvait échapper aux attaques de *Die Stunde* seulement en achetant de la publicité dans les journaux de Békessy ou en achetant leur silence en leur payant une grosse somme. *Die Stunde*, alléguait-on, acceptait et même sollicitait de l'argent d'entreprises commerciales qui avaient quelque chose à cacher, d'actrices en recherche de publicité favorable, de banquiers désireux de fuir la publicité, de cafés et de boîtes de nuit inquiets de perdre leurs clientèles.

Graduellement, la forme des accusations s'affina. Un matin, je trouvai sur mon pupitre d'école un pamphlet intitulé « le revolver de Békessy ». (*Le revolver est la menace de publication*.) Jusqu'à maintenant, j'ignore qui l'y a déposé. Mais les accusations y étaient exposées succinctement en noir et blanc.

On pourrait imaginer me voir accourir à la maison, montrer le pamphlet à mon père, lui demander des explications ou un conseil. Je n'osai rien faire de la sorte. Je savais combien mon père le prendrait en mal avec moi si je

ramenais quelque note des charges portées contre lui et je savais que ma mère me réprimanderait si je causais à mon père le moindre soupçon de contrariété.

Je cachai le pamphlet dans ma bibliothèque, hors de vue, en arrière d'une pile de livres. Quand j'étais seul, je le sortais et je le lisais, encore et encore, le visage rouge. Ma colère courait sur deux voies opposées. J'étais rempli de fureur bouillante contre le menteur qui avait écrit le libelle, mais aussi je haïssais mon père. Ce qui était arrivé onze ans plus tôt quand on avait dépouillé l'uniforme d'officier de mon père se reproduisait. Naturellement, les choses qu'on disait de lui ne pouvaient être vraies. Mais pourquoi alors n'était-il pas assez fort pour poursuivre en diffamation ? Néanmoins dans les abysses de ma conscience naquit une sorte de satisfaction, la satisfaction de voir souillée l'idole qui avait été dressée devant moi.

Un soir, finalement, le pamphlet fut mentionné devant moi. En bégayant, j'admis le posséder. Je l'avais trouvé à l'école « la veille ». Ma mère me lança un regard de reproche.

— Le bâtard qui a écrit cela, dit mon père, est un ancien employé. Nous l'avons saqué pour incompétence.

Cela sonnait peu convainquant. Je partis dans ma chambre. Je n'osai pas sortir de derrière les livres ce qui s'y cachait tapi comme une bête dans la jungle.

Quelques jours plus tard, des articles analogues parurent dans divers quotidiens viennois. Il ne se passa pas un jour sans que quelque journal n'accusât Békessy d'avoir extorqué de l'argent de ses conseillers, de ses garants financiers et même de ses amis. Le gouvernement et l'opposition demandèrent d'un commun accord qu'une enquête judiciaire sur le « bubon pesteux » qui minait la Presse autrichienne. *Die Fackel* (*le flambeau*), le périodique édité par l'auteur Karl Kraus, 1874-1936, publia toute « l'évidence » et encore « plus d'évidence » à chaque numéro suivant. Ce publiciste réputé réclama dans les salles de concert surpeuplées de Vienne l'arrestation de la « canaille ».

À la première page de son périodique relié en rouge il écrivit en gros caractères : « Sortez l'escroc de Vienne ! » (*Hinaus mit dem Schuft aus Wien*)

Ma vie devint uniquement une longue course hors du piège. Auparavant, je me plongeais dans les journaux de mon père aussitôt que de l'école j'arrivais à la maison, mais maintenant je les approchais comme s'ils avaient été des serpents venimeux.

À l'exclusion de *Die Börse*, c'étaient tous des journaux à scandales d'un genre précédemment inconnu à Vienne. Les reporters de *Die Stunde* et de *Die Bühne* amenaient sous le regard du public les potins les plus intimes. Les

divorces, les conflits matrimoniaux, les secrets des chambres à coucher remplissaient les pages. Les autres journaux viennois étaient écrits dans un langage formel décent et élégant. Au contraire, le journal *Die Stunde*, quoique brillamment écrit, était prêt à sacrifier l'ami le plus étroit et même les canons du bon goût pour faire une plaisanterie. Le rédacteur en chef du journal socio démocrate l'*Arbeiter-Zeitung* (*le journal de l'ouvrier*) fut accusé en termes mesurés, mais clairs d'importuner la nuit les fillettes dans les parcs publics de la Ville. Deux juges qui avaient prononcé de rudes sentences dans des cas reposant sur des évidences circonstancielles furent nommés « les bourreaux ». Des responsables officiels du département de morale publique de la police viennoise furent décrits comme des maquereaux et des collecteurs de taxes et mis au pilori comme des ennemis publics. La Ville gémissait sous les feuilles Békessy.

L'homme responsable de tout cela ne se sentait d'aucune façon coupable. Il avait bâti un mur de théories entourant ses actions.

Il se voyait lui-même comme le représentant de la joie de vivre en guerre permanente contre le philistinisme petit bourgeois. Il maintenait que lui seul avait compris le rôle de métropole de Vienne et que ses opposants essayer de la renvoyer d'une place de capitale joyeuse à celle d'une Ville provinciale morne. Il citait la presse américaine et la presse française ; seulement à Vienne des gens s'opposaient à la discussion publique de la vie privée des personnages importants. Le public, finit-il par prétendre, était en droit de tout savoir : la discrétion était à Vienne une tromperie hypocrite. Avant qu'il commence ses journaux, existait à Vienne une conspiration perverse du silence. Seules les personnes qui ont quelque chose à cacher réclament la « discrétion », arguait-il.

Mais plus importante était sa théorie que c'était le devoir des journaux de protéger et défendre « l'homme de la rue », les mendiants qui étaient maltraités dans les postes de police, les prostituées empêchées de se livrer à leur commerce, les payeurs de taxe qui étaient brutalement exploités et les simples citoyens qui étaient exposés à l'insolence des bureaux.

En tout cela, il était encouragé par les « gens de talent » qui s'étaient rassemblés autour de lui. Il n'est pas étonnant que mon père se considérât comme une sorte de Robin des Bois qui, quoi que pas toujours par le droit chemin, était inévitablement le champion de la bonne cause.

Je le voyais exactement conforme en ce qui concerne ma propre vie. Toute ma vie, autrefois comme maintenant, je fus coutumier de me considérer aussi comme un Robin des Bois, mais sans l'aveuglement bénit qui caractérisait mon père. Comme lui, je cognai, mais je me sentis peiné pour mes victimes ; je manipulai inconsidérément, mais ma conscience tourmentée

me posa de pénibles questions ; mon manque de retenue était couplé à des scrupules moraux ; mon comportement casse-cou avait le besoin d'estime. Je devins un faible Robin des Bois.

Précocement en 1926, la tension nerveuse de notre maison grossit de plus en plus. De remarques éparses, je conclus que la lutte n'était plus seulement contre des ennemis individuels : l'autorité semblait sur le point d'agir. Mon cousin Imre me confia un jour que quarante-sept personnalités avaient lancé conjointement une injonction contre Imre Békessy en vertu du quatre-vingt-dix-huitième article b du Code criminel. Je retins mentalement le chiffre. Dans la bibliothèque de mon père, il y avait un exemplaire du Code criminel. Le soir même, je pris sur l'étagère le gros livre noir, je courus jusqu'à ma chambre et lut chaque mot de l'article 98b. C'était l'article sur l'extorsion. Encore et encore je le lus totalement, comme hypnotisé. Je l'appris par cœur et plus tard dans la nuit ramenai le livre dans la bibliothèque et regagnai ma chambre sur la pointe des pieds.

Je n'arrivais pas à dormir. Les mots « Toute personne usant de la menace et de l'intimidation contre une autre… est admissible à une peine de prison pouvant atteindre vingt ans… »

Malgré tout, je ne réalisais pas pleinement le sérieux de la situation. Le mot « combat » avait été écrit sur chaque page de mon vocabulaire d'enfant et il m'était encore impossible de croire que mon père pouvait être défait.

En plus, j'avais quinze ans à ce moment-là et j'étais entièrement responsable de moi.

Le 12 février 1926, mon quinzième anniversaire de naissance, le dernier à la maison parentale, fut célébré dans le studio, ces délicieuses pièces au sommet de notre maison.

Environ deux douzaines de garçons et filles, camarades d'école et de cours de danse, avaient été invitées. Les festivités débutèrent à cinq heures du soir et finirent autour de minuit. Nous avions été laissés seuls par mes parents, ou plutôt sous la supervision de mon éducateur Oscar Papasian.

Oscar venait de Marseille. Dans ses jeunes années. Il avait été champion de boxe dans le sud de la France et, en plus de mon apprentissage de la langue française, je lui suis redevable de quelques muscles très utiles. Mais Oscar était aussi un mentor utile à d'autres égards : pendant des heures nous pouvions discuter dans un français courant de femmes, de relations entre les sexes et d'amour, sujets sur lesquels Oscar avait des connaissances plus que théoriques.

La jeune fille qui m'intéressait dans ces temps-là était une Hongroise prénommée Anna. Inutile de dire qu'elle était une élève du strict capitaine Ellmayer.

Après ma déception au sujet d'Herta, j'avais, en conformité avec ma décision prise dans la rue ce jour-là, essayé d'approcher la mystérieuse Margit. Mes avances ne reçurent aucune réponse.

Elle avait deux ans de plus que moi et elle ne comptait encore aucun étudiant d'Université parmi ses admirateurs. C'est ainsi qu'il en va en amour : d'abord, vous êtes trop jeune et le moment d'après vous êtes trop vieux. Finalement, je crois qu'à ce moment-là j'étais trop jeune pour elle. Incapable d'encaisser une seconde rebuffade, je me tournai vers la plus accommodante Anna.

Mais un incident survint le jour de mon anniversaire, incident qui pouvait contrarier mes plans et, en plus, reflétait l'influence qu'avait mon père sur moi.

Au cours de la soirée, mes parents firent une courte apparition dans le studio. J'étais en train de danser avec Anna, tandis que Margit à mon grand désespoir parlait à un garçon plus âgé.

Quelques minutes plus tard, je rencontrai mon père devant le buffet,

— Qui est donc cette petite avec une robe lacée brune, avec la rose ? *me demanda-t-il doucement.*

— Elle s'appelle Margit, *répondis-je, mon cœur cognant lourdement.*

— Et, s*'enquit-il, je* suppose qu'Anna est le tas de graisse avec qui tu viens de danser ?

Je confirmai.

— Tu as fait un choix bizarre, *observa-t-il désinvolte*, Cette Margit paraît pourtant bien mieux.

Il nous quitta peu après. Il ne savait pas ce qu'il avait provoqué, lui qui curieusement six ans plus tard essaya à tout prix d'empêcher mon mariage avec Margit.

J'oubliai promptement le reste de mes invités et me consacrai entièrement à Margit. Et avant même la fin de la fête d'anniversaire, le destin une fois de plus avait joué le rôle d'entremetteur.

Comme presque toujours dans les situations semblables, nous jouâmes à des jeux de société avec des gages. Quand Margit dut sauver sa rose rouge, le jury décida qu'elle devrait embrasser dans le noir de la pièce voisine le garçon dont c'était l'anniversaire.

Margit se leva. Elle souriait mystérieusement. Je la suivis.

Quelle différence entre ce passage cette nuit-là dans la pièce voisine et le précédent voyage dans l'ascenseur avec madame Berta ! Non, madame Berta, mon initiatrice en amour, je ne suis pas ingrat envers vous et je suis sûr que si maintenant vous jetez votre regard sur moi depuis un nuage vous comprendrez combien ce pudique baiser dans le petit studio compta plus que

la relation charnelle survenue un an plus tôt. Les milliers de baisers passionnés et l'acte d'amour sauvage paraissent bien pâles à côté de la chasteté heureuse de ce baiser éternel.

Une minute après, nous étions de retour dans la grande pièce du studio et la célébration bruyante se poursuivit.

Nous ne nous regardâmes pas l'un l'autre et je ne sais plus si nous dansâmes encore ensemble. Nos yeux ne se rencontrèrent qu'occasionnellement et, dans le tourbillon de la danse, des jeux et des chansons, l'unique et grande aventure : l'aventure de l'amour roda et se tissa

En repensant au printemps 1926, je trouve encore plus difficile qu'usuelle la reconstitution véritable des événements, des relations et sentiments d'alors. Depuis cette époque jusqu'à maintenant, j'ai vécu dans l'ombre du nom de Békessy. En vérité, j'ai abandonné le nom de Békessy en 1936, soit dix ans après l'éclatement du scandale, mais je l'ai fait pour des raisons qui n'ont rien à voir avec « l'affaire Békessy » et mon attitude envers mon père n'a pas changé. D'ailleurs, j'étais trop bien connu comme étant Hans Békessy ou « le jeune Békessy » pour que le changement de nom ait quelque utilité pratique. Finalement, le nom Habe est constitué par les lettres H et B provenant de mes initiales, si bien qu'il peut difficilement être regardé comme un cas délibéré de camouflage.

Cependant, je sursaute effrayé encore aujourd'hui, si quelqu'un m'interpelle par mon nom de naissance et, troublé, je pars à bégayer quand une nouvelle connaissance mentionne innocemment qu'il a connu mon père. J'implorai la mère de mon fils Antony d'omettre le nom de Békessy dans son extrait de naissance *(Antal Miklas Post de Békessy !)*.

J'ai caché mon nom de naissance en référence dans mes livres et j'évite encore les rues où j'imagine pouvoir rencontrer quelqu'un qui se rappelle mon ancien nom. Dans le dictionnaire et le *Who is Who,* mon nom de naissance est passé sous silence.

Je n'ai jamais envié quelqu'un pour sa richesse, sa renommée, sa beauté ou son succès ; mais j'ai envié des personnes pour une chose : même les plus humbles balayeurs de rue, les plus obscurs comptables, les nains les plus bossus, les artistes sans succès possèdent un nom sans tache.

Celui qui a supporté une telle charge tout au long de sa vie, qu'elle fut réelle ou imaginaire et qui par quelque miracle ne s'est pas effondré dessous ne peut être considéré comme voyant son drame avec objectivité. C'est pourquoi je n'ai pas l'intention, du moins pour l'instant, de discuter de l'innocence ou de la culpabilité de mon père ; je veux simplement décrire l'atmosphère dans laquelle « l'affaire Békessy » évolua jusqu'à son apogée.

Lors de l'effondrement de l'inflation, mon père se retrouva seul. Sa plus

grande infortune, peut-être, était qu'il n'avait pas spéculé et que de ce fait il n'avait rien perdu. Ses journaux semblaient ne pas avoir été touchés par la catastrophe. Il croyait qu'il pourrait survivre à l'époque qui l'avait lancé et alimenté. Il était comme un fantassin qui montait au front en ignorant que son artillerie avait fui depuis longtemps.

Dans Vienne, un virage complet s'était produit. Là où la veille s'était déroulé le plus dénudé des spectacles de nus, un concours de beauté se trouvait interdit. Alors que les ministres du Cabinet et les membres du Parlement avaient spéculé sur le marché des valeurs, maintenant les retours de taxes du plus petit contribuable étaient scrutés à la loupe et grattés. Alors que la devise de la veille avait été « Je souhaite pouvoir soutenir le train de vie que je mène », maintenant la moindre trace de luxe était considérée comme une haute trahison.

Ce qui aggravait les choses était qu'à Vienne mon père était un étranger ; ses papiers de citoyenneté autrichienne n'y changeaient rien.

Pour Vienne, mon père était le symbole d'un intermède détesté ; et parce qu'il était devenu un symbole, il ne pouvait être surpris que tout ce qu'il y avait d'humain en lui fût submergé par un flot de haine.

Lorsque des symboles doivent être brûlés, il faut d'abord un homme pour les dénoncer. Cette tâche fut accomplie par Karl Kraus, 1874-1936. l'éditeur et l'unique rédacteur du *Die Fackel, « Le Flambeau »,* un périodique paraissant sous forme de cahier couverture rouge à intervalles irréguliers, mais attirant bien des lecteurs. Ce nom fut le fléau de ma jeunesse, alors que ses adeptes transféraient leur haine du père sur le fils.

Karl Kraus était un écrivain devenu célèbre par une satire, « *Die letzten Tage der Menscheit » (Les Derniers Jours de l'Humanité*) et qui était célébré par une coterie (*hypnotisée surtout par ses talents d'orateur*) comme le « rénovateur de la langue allemande ». Bien qu'il ne fût pas un grand écrivain, il était un polémiste et un pamphlétaire au grand style. Un fanatique dans la tradition des militants moralistes du Moyen-Âge. En même temps, il menait une campagne louable contre la corruption rampante dans son Autriche natale. En mon père qui dans son enfance avait admiré Karl Kraus, le pamphlétaire apeuré vit une caricature de lui-même. Il craignait non sans raison que le bon combat qu'il avait mené avec des armes propres fût discrédité et anéanti ad absurdum par mon père.

Dès janvier 1924, Karl Kraus commença à lutter contre Imre Békessy, lequel quitta Vienne en 1926. *Avant de s'en prendre à Imre Békessy*, Kraus *avait poursuivi Hermann Bahr, 1863-1934*, *écrivain autrichien très en vogue dans les années 1900, notamment comme initiateur du mouvement « Jeune Vienne » qui était souvent cité dans les milieux politiques, littéraires,*

philosophiques, théâtraux, etc., et Franz Werfel, poète, romancier et dramaturge autrichien, 1890-1945, et Alfred Kerr, *1867-1948*. *Le couple Franz Werfel Alma Mahler-Gropius, Heinrich Mann, le frère de Thomas Mann, et Golo Mann, le fils de Thomas Mann, en 1939, après la traversée des Pyrénées se trouvèrent au Portugal d'où ils émigrèrent aux États-Unis. Kraus s'en était aussi pris à Felix Salten, 1869-1945, de son vrai nom Siegmund Salzmann, un auteur viennois de culture hongroise et ami de Sigmund Freud avec lequel il a entretenu une correspondance ; il est aussi le père littéraire d'un personnage mondialement célèbre : Bambi.*

L'animosité entre Kraus et Békessy prit des formes hideuses. Le jour anniversaire de la naissance de Karl Kraus, *Die Stunde* publia de lui une photographie de jeunesse. Il y paraissait comme un petit homme rabougri avec de beaux yeux noirs et une face spirituelle, l'impression générale était celle d'un gnome. Bien que le portrait le montrât dans sa pleine laideur, il avait en outre été retouché pour le faire apparaître répugnant. L'explication ultérieure de mon père fut qu'ils avaient voulu que le portrait de Karl Kraus dépeigne son « âme », c'est-à-dire que la protestation de l'homme contre la belle vie et le plaisir érotique venait de sa difformité. C'était une bien mince excuse pour justifier le truquage de photo et sa cruauté mentale.

Le pamphlétaire insulté, de son côté, ne se gêna pas pour s'abaisser aux méthodes mêmes qu'il reprochait sévèrement à mon père. *Die Stunde* organisait des excursions de fin de semaine à bas prix. Karl Kraus affirma que mon père se conduisait en proxénète, en maquerelle mâle. Une horde de ses adeptes engagés ou fanatiques commença à fouiller dans le passé de mon père et avec des clameurs de triomphe le journal *Die Fackel* raconta des offenses commises supposément par Imre à l'âge de seize ans.

La police, jusque-là une des victimes favorites de Karl Kraus, fut abreuvée de montagnes de « matériels » incriminant mon père. La « Grande Presse » qu'il avait un jour juré de détruire lui-même complètement, il l'appelait « la journaille », fut incrédule d'abord, mais finalement délicieusement surprise de découvrir en Karl Kraui un allié bien disposé.

Bien que je n'eusse pas le temps de comprendre les fondements historiques, sociologiques et publicitaires de l'affaire, je ne manquai pas d'observer que mon père faisait face à une coalition. Mais cette unanimité des opposants me convainquit qu'il n'était pas accusé, mais persécuté. Lorsqu'un homme commet un crime, les gens ne continuent pas après le terme à publier sur lui pendant des mois des pamphlets, des articles de fond, des romans ni à demander son arrestation dans les salles de concert, les discours parlementaires et les brochures. Un mandat d'arrêt serait simplement lancé et il serait mis sous les verrous aussi tôt que la police pourrait lui mettre le

grappin dessus. Si donc « l'affaire Békessy » n'avait pas été qu'une manœuvre politique et si mon père avait réellement commis un crime, comment pouvait-il se faire qu'il ait pu continuer de s'occuper d'éditer ses journaux et circuler sans être molesté ? Comment se fait-il que l'enquête officielle, quand enfin elle se matérialisa, restât déplorablement à la traîne de la campagne politique et médiatique contre lui ? Je dois admettre que mon père ne fit rien pour me convaincre de son innocence, en vérité, il omit de faire quoi que ce soit qui aurait pu me convaincre.

Son manque de sincérité était inhumain. Au moment où son nom était présent sur toutes les premières pages des journaux, quand des pièces en un acte étaient jouées dans les cabarets pour le brocarder, quand de nombreux avocats conféraient le soir dans notre maison comme si c'était une cour de justice et quand des graphologues, des astrologues et des devins encombraient notre salon dans le but d'être capables de répondre aux craintes envers le futur immédiat, pendant tout cela mon père ne considéra pas une seule fois s'il était nécessaire de m'expliquer « l'affaire Békessy ».

J'étais intimidé et trop habitué à son autorité que je n'osais pas le questionner. Des centaines de fois, les interrogations tremblèrent sur mes lèvres : comment ces gens osent-ils t'accuser ? Pourquoi ne les amènes-tu pas en court ? Peux-tu vaincre cette meute de chacals ? Et qu'est-ce qui va nous arriver ?

Je ne posai aucune question. J'essayai de savoir la vérité d'après l'expression de mon père et les larmes de ma mère. J'eus à me fier à des remarques fortuites, sur des fragments de phrases, sur les allusions des étrangers et les mots disjoints qui entraient dans ma chambre à coucher la nuit. J'allai, désarmé, à l'école où j'étais confronté à des questions et des regards virulents. Une fois, je me tins loin de l'école toute une semaine, passant mes matinées dans les parcs publics, dans les rues et les cafés de banlieue. Quand il le découvrit, mon père me punit pour avoir vagabondé. Bien que je n'aie jamais ressenti punition plus injuste, je n'eus pas le courage de lui révéler pourquoi j'avais évité mes amis.

CHAPITRE IX. Le suicide

En mai 1926, mon père partit prendre les eaux à la station thermale de Bad Wildungen en Allemagne. Il souffrait de lithiase rénale depuis sa jeunesse à `Nierensteinen et les stress des derniers mois avaient aggravé sa condition. Prétendre qu'il avait fui l'Autriche, comme certains le clamèrent ensuite, est tout à fait incorrect : il allait toujours à Wildungen à cette période de l'année et il avait un passeport valide. Il n'y avait rien qui permît aux autorités autrichiennes de l'empêcher de quitter le pays ou de l'arrêter à la frontière. Le silence qui emplit notre maison de la Wienzeile gauche après le départ de mon père rendit les nouvelles qui nous parvenaient doublement inquiétantes.

On dit que les employés à la publicité de la firme paternelle avaient été questionnés pendant des heures par les officiels du Procureur public et que les banques, les magasins et autres commerces avaient annulé leurs publicités sans explications. Ernst Ely, le rédacteur en chef de *Die Börse* dit à ma mère que Karl Tschuppik, le rédacteur en chef de *Die Stunde,* pensait démissionner ; il voulait quitter le navire en train de couler.

Karl Tschuppik, 26 juin 1876-22 juillet 1937, journaliste, écrivain, biographe, romancier, antifasciste. En 1933, il sera sur la liste noire des nazis et ses œuvres font partie de l'autodafé d'alors. Mon cousin Imre Bolgár, fils de Tante Irma et confident de mon père dans le département de la comptabilité, m'avait dit un soir : « Seul un miracle peut nous sauver ». Chaque matin, la Presse portait de nouvelles attaques.

L'année scolaire se termina. Ma mère et Oscar vinrent me chercher après la fête de fermeture de l'école. L'auto était pleine de valises. Richter, le chauffeur nous conduisit à la gare.

— Le Directeur d'édition doit faire attention où il met les pieds, *dit-il*.

Il était éméché plus que de coutume. Une grosse larme descendait le long de son nez dans sa bouche.

En attendant, il semblait qu'en faisant nos plans nous avions refusé de tenir compte de la situation. Nous nous mîmes en route, ma mère, Oscar et moi pour Paris. Nous devions y rencontrer mon père qui avait l'intention d'avoir une cure climatique à Chamonix avant de rejoindre Vienne en août.

Mon père avait perdu du poids, mais paraissait en bonne forme, lorsque je l'embrassai à la gare de l'Est. Je sentis mon énergie renaître. À son simple contact, mes anxiétés ne me parurent plus être que de la faiblesse. Il était gros et fort et rien ne pouvait lui arriver.

Le 10 juillet 1926, mes parents partirent pour Chamonix. Comme c'était ma première visite à Paris, Oscar les persuada de m'accorder une autre semaine dans la Ville et nous fûmes laissés en arrière.

La durée moyenne de vie de l'homme est d'environ trois mille semaines, mais peu d'entre elles laissent des souvenirs heure par heure pour ainsi dire. La semaine du samedi 10 au samedi 17 juillet 1926 en est une pour moi.

La semaine suivante, la vue de Paris me fit oublier quoi que ce soit d'autre. Dans cette période sombre, je suis tombé amoureux de Paris, et cet amour a depuis survécu. Ce n'était pas seulement les belles de Paris qui me fascinaient : c'est aussi la beauté unique de cette ville qui ne m'a jamais parue comme une ville, mais comme un gigantesque palais, avec sa salle de bal, la Place de la Concorde, avec le salon intime de la Place Vendôme, avec sa galerie ancestrale appelée Rue Rivoli.

Même à quinze ans je perçus la vraie nature de Paris, l'anonymat courtois qu'elle offre à ses hôtes.

D'autres villes peuvent recevoir solennellement leurs hôtes et les traiter plus cordialement afin de leur démontrer plus clairement leur sympathie — mais seule Paris a le talent pour se mettre à la disposition de ses hôtes sans s'imposer.

Celui qui est en visite à Paris reçoit également les clefs de la ville, il peut aller et venir comme il veut et comme il aime, qu'il soit pauvre ou riche, humble ou arrogant, heureux ou malheureux. Paris n'est pas une ville chaleureuse : vous pouvez y mourir dans la rue sans voir personne y prêter attention. Mais le fait que les gens peuvent y mourir comme ils veulent révèle le respect inouï parisien pour l'individu. J'avais l'habitude de dire que la pauvreté est humiliante – je suis heureux de constater qu'il y a sur cette terre une ville dans laquelle il est impossible de perdre sa dignité. Même aujourd'hui, commencent ici sur des vedettes de cinéma, des généraux et des prix Nobel, sans qu'un chien parisien s'en soucie, mais aussi pas un chien ne mord le délabré mendiant – même les chiens parisiens savent combien peu représentent, mesurés à l'éternité de la ville sur la Seine, les succès et les échecs de l'homme.

Mon destin, qui crée des situations toujours inhabituelles, voulut que je fasse en une seule nuit la connaissance de Paris sur un de ses meilleurs aspects. Nous décidâmes, Oscar et moi, de nous balader dans la Ville lumière le soir du 14 juillet, l'anniversaire de la prise de la Bastille.

C'était une nuit d'été chaude. Le ciel rose boudoir passa au jaune lumineux, puis devint sombre. De jeunes couples étroitement enlacés étaient assis sur les terrasses, les balcons et les bancs. Des femmes partageaient ensemble sans gêne les plaisirs de la danse.

Toute la Ville était de sortie. Des danseurs s'agitaient dans les rues depuis midi. Les terrasses des restaurants, bars et cafés étaient surpeuplées.

Nous rejoignîmes à pied la place de la Bourse. Le 14 Juillet était en vacances à Paris : il ne courait aucun tramway, métro, autobus, taxi. Soudain nous fûmes arrêtés par une jeune fille dans les dix-huit ans, d'une beauté à couper le souffle et habillée en « Marianne », la figure allégorique de la révolution de 1789. Elle transportait une collection de boîtes pour quelque œuvre de charité.

Oscar lui remit un billet d'importance inusitée. Une longue conversation s'ensuivit, dans laquelle « Marianne » apprit que nous étions des étrangers venant de Vienne et que nous étions anxieux de voir Paris le soir de la Bastille.

Avant même que nous nous apercevions de ce qui nous arrivait, Denise nous avait pris par la main et nous avait présentés à monsieur Duclos, un rédacteur du journal « Le Petit Parisien » responsable de la collecte. Monsieur Duclos gardait un œil sur sa « Marianne » depuis la terrasse d'un café voisin. Ce brave homme bedonnant avec la barbe en pointe nous invita alors à suivre les filles dans leur périple à travers la ville dansante.

C'était un privilège exceptionnel à plus d'un égard. Nous avions droit cette nuit-là à l'unique autobus, un antique véhicule, autorisé à circuler dans les vingt arrondissements de Paris avec sa cargaison de vingt reines de beauté. Le chauffeur, monsieur Duclos, Oscar et moi étions les seuls hommes à bord. Nous fîmes des arrêts devant Maxim's et devant les bistros de Montmartre, aux tavernes des rives de la Seine et au Café de la Paix, au rendez-vous des artistes de la Coupole et devant les restaurants familiaux de Passy. Les cris délicieux des filles nous disaient dans quel arrondissement nous nous trouvions et, tandis qu'elles remplissaient à travers un Paris buvant et dansant leurs tirelires, nous buvions et dansions.

L'aube apparut à quatre heures du matin. À six heures, un beau ciel bleu beaucoup plus frais que les Parisiens qu'il surplombait recouvrait la Ville. À huit heures, quand nous nous séparâmes de nos amis et amies après un gros petit déjeuner dans un café du Boulevard Montparnasse, les vingt plus belles filles de Paris nous dirent au revoir en nous embrassant.

Nous retournâmes à pied à notre hôtel Rue de Rivoli. Le portier, malgré sa gueule de lendemain de la veille, était pourtant un monsieur sévère avec une grosse moustache de sergent-major. Il regarda l'étrange précepteur et son élève avec un air de désapprobation. Ce n'est qu'après que nous découvrîmes que nos joues étaient couvertes d'une douzaine de marques de rouge à lèvres.

— Un gentleman vous attend, dit-il. Il est arrivé dès cinq heures et désire vous voir tout de suite. En attendant, je l'ai installé dans votre chambre.

Le sang me glaça dans les veines. Instantanément il me parut que quelque chose était survenu à Vienne ! Pendant que nous dansions dans Paris, quelque chose de terrible, irréparable.

Luigi Hoffenreich reposait tout habillé sur un des deux lits. C'était un beau garçon aux cheveux noirs et le secrétaire particulier de mon père. Il était pâle, et paraissait presque aussi fatigué que nous. Il avait l'air consterné. Bien qu'il n'eut pas encore prononcé un mot, ses traits trahissaient le dégoût qu'il ressentait.

— Où est ton père ? *dit-il en se levant*.

— À Chamonix.

— Il faut lui téléphoner tout de suite.

— Qu'est-il arrivé ? d*emandai-je en tremblant.*

Je me regardai dans le miroir et, voyant mon visage couvert de rouge à lèvres, j'allai dans la salle de bain.

— Forda a été arrêté dit-il et trois agents de la publicité avec lui. Tschuppik a démissionné *(13 juillet 1926*). Votre père doit démissionner immédiatement.

Forda était le directeur d'édition de *Die Stunde*. Karl Tschuppik. Le rédacteur en chef de *die Stunde* était un journaliste de renommée mondiale, un historien important. Il était un ami de mon père.

Nous fîmes notre appel pour Chamonix. Le service téléphonique français était encore plus lent qu'à son usuel. Nous nous assîmes sur les lits qui n'avaient pas été ouverts de la nuit et… attendîmes. Impitoyablement, le soleil remplissait la chambre. Je comprenais pour la première fois la relativité du temps. La nuit du Quatorze Juillet se trouvait des décennies derrière moi.

Attendre, attendre… la plus grande de toutes les tortures. Comment peut-on en venir à haïr un innocent réceptionniste du téléphone ou même un appareil ?

— Je n'arrive pas à atteindre Chamonix, dit l'opérateur.

Que s'e passait-il en moi ? La peur me serrait à la gorge. Mon père a été était déjà peut-être arrêté à Chamonix. Je pensais à Margit qui m'avait envoyé une lettre presque chaque jour. Que penserait-elle ? J'imaginais les titres des journaux à Viennei. J'entendais les cris des colporteurs : » Békessy, directeur de journal, arrêté » ? J'ai pensé à mes camarades de classe, à l'ennemi triomphant de mon père, Karl Klaus. J'ai imaginé Forda derrière les barreaux, puis son image s'est confondue avec celle de mon père.

Mais au plus profond du moi survivait la croyance au miracle. Quand nous aurons pu rejoindre mon père. Alors tout redeviendra bien.

— Je n'arrive pas à atteindre Chamonix, répétait la téléphoniste.

Je tentai de discuter avec Hoffenreich, mais la conversation s'éteignit

après quelques minutes et nous demeurâmes silencieux.

Finalement, le téléphone sonna. Je pris le cornet de l'antique appareil mural.

— Est-ce toi, Papi ?

4Sa voix m'arriva, calme et assurée.

— Oui, Jancsi. Qu'y a-t-il ?

— Luigi est ici.

Hoffenreich prit le récepteur de ma main.

— Chef*, dit-il*. Je viens juste d'arriver ici par avion.

Mon père ne l'interrompit pas et il continua :

— Le Comité de Direction vous a adressé une lettre, Chef. Dois-je vous la lire ?

— Oui.

Hoffenreich lut la lettre dans laquelle le comité de direction suggérait à mon père de vendre ses journaux :

— Quoique convaincu de votre intégrité personnelle, le comité de direction reconnaît que dans la situation présente, nous sommes trop faibles pour résister à la meute menaçante qui met en danger vous et vos journaux…

Hoffenreich avait terminé.

La réaction de mon père fut, comme toujours, impulsive.

— Je vais aller à Vienne, dit-il. Prenez le premier train pour ici. Amenez Jancsi et Papasian ici. Je désire parler è vous d'abord.

Incommodés par le manque de sommeil, mais tenus éveillés par l'énervement, nous fîmes nos valises. Une heure plus tard, nous étions en route pour Chamonix.

Pourquoi mon père n'est-il pas allé à Vienne ?

Telle est la question à laquelle je dois répondre, la question qui est devenue plus importante dans ma vie que celle de son innocence ou de sa culpabilité.

La première raison était la situation financière désespérée de la firme de mon père, entraînée par des mesures de taxation politiquement teintées et discriminatoires prises par la municipalité de Vienne. L'exemple de mon père aurait dû m'enseigner la leçon qu'il ne fallait pas entrer dans l'arène politique et journalistique sans un support financier suffisant pour assurer son indépendance. Vingt-deux ans plus tard, je commis la même gaffe que lui : j'entrai en bataille sans assurer mes arrières.

Mon père, ruiné, dut vendre ses journaux. Mais pour cela, il dut se lancer sans défense dans la bataille. Ses opposants contrôlaient maintenant tous les canons et lui aucuns.

Il fut aussi mal conseillé. Ses avocats viennois lui déclarèrent que le Bureau du Procureur public, incapable d'obtenir de la France son extradition, allait lui garantir un sauf-conduit.

Le facteur décisif de sa décision, cependant, fut sa relation avec son banquier Camillo Castiglioni. C'était un prêt de Castiglioni qui avait permis à mon père de lancer le premier numéro de *die Börse.*

À partir d'un flot de rumeurs, de soupçons et de vagues accusations, puisqu'aucune injonction n'avait été émise, mon père et ses conseillers juridiques conclurent que le seul point où l'enquête pouvait se prolonger était la relation de mon père avec le financier.

Mon père, de fait, avait eu des relations spéciales avec Castiglioni. Un point significatif était que C. C. ainsi qu'i s'appelait lui-même était constamment et violemment attaqué dans les journaux de mon père qu'il finançait. Ce paradoxe s'explique par le tempérament des deux hommes. Ils se ressemblaient comme deux frères : les considérations de l'autre ne les inhibaient pas ; tous les deux, incapables de séparer le travail du domaine personnel, étaient ambitieux jusqu'à l'excès, toujours portés à des postures théâtrales et à sacrifier la réalité pour leurs rêves.

Ils se combattaient et se réconciliaient de nouveau et leurs télégrammes d'amitié et de confiance mutuelles étaient aussi mélodramatiques. Les observateurs extérieurs et plus particulièrement l'huissier de justice ne peuvent pas comprendre le rapport entre ces deux personnages et le César Birotteau de Balzac et que je ne puisse leur en vouloir. L'effondrement des grandes banques d'Europe centrale avait atteint tous les rois de l'inflation et C. C. avait fait faillite en Autriche, mais il avait échappé au déluge, car son amitié avec Mussolini avait arrêté le bras du Procureur public autrichien. *(En février 1924, Castiglioni avait spéculé avec d'autres influents banquiers sur la dévaluation du franc français. En septembre 1924, « Depositenbank » d'Autriche, dont Castiglioni avait été président, s'était effondrée, mais, accusé de fraude, il s'était réfugié en Italie avant le krak).*

En juillet 1926, à la station thermale française d'Aix-les-Bains éloignée à quelque quatre heures de Chamonix. C. C. se préparait pour d'autres affaires. Peu après notre arrivée à Chamonix, mon père téléphona à Castiglioni.

L'Italien l'avisa de rester en France et de vendre ses journaux.

— Décide-toi vite, dit-il. Mes actions sont à ta disposition. Nous resterons amis, mais nos routes doivent se séparer. Sauve qui peut…

Mon père n'aima pas ce conseil. Ma mère vint à sa rescousse. Elle me proposa que nous allions tous deux rencontrer Castiglioni. Aix-les-Bains était à

seulement quatre heures de Chamonix. Tôt le lendemain matin, nous partîmes dans une voiture de location.

Quelle grandeur d'âme montrait alors ma mère ! Jamais elle n'avait posé la question pour savoir si mon père avait raison ou tort, de la même façon qu'elle ne l'avait pas posée, quand elle était allée plaider pour lui auprès du professeur Wagner Jauregg, ou quand, après la chute de la dictature soviétique, elle avait assiégé les procureurs et les juges d'instruction pour obtenir sa libération.

Plus tard, j'ai connu des femmes qui se sont vaillamment tenues aux côtés de leurs maris, mais aucune ne l'aurait fait sans retirer le profit féminin de sa conduite. Il n'y a guère que de rares femmes qui ne sont pas esclaves de l'instinct de bénéficier de la mauvaise conscience de leurs maris. La mauvaise conscience des hommes semble être en effet un puits dans lequel les femmes prennent un bain rafraîchissant. Plus l'homme se sent coupable, plus elles poussent au malheur cet homme qui imagine qu'il peut obtenir des emprunts de la banque de la charité féminine sans avoir à les rembourser avec intérêts et intérêts composés !

C. C. nous reçut dans un vaste salon de sa suite princière d'hôtel. Il était attardé devant un petit déjeuner qui lui était servi par un domestique. Il portait une robe de soie plutôt voyante. Grand, gras, cheveux foncés, avec de grosses lèvres bleuâtres, il ressemblait à un potentat indien.

Ma mère l'implora d'aller à Vienne pour révéler la pleine vérité sur ses relations avec mon père.

— Madame, *répliqua Castiglioni,* je vous comprends, mais je suis surpris que Békessy ne réalise pas la situation. Le Parti social-démocrate veut ma tête. Pour eux, je suis l'ami de Mussolini. Il est vrai que c'est le Parti Chrétien social qui est au pouvoir, mais, comme toujours, c'est l'opposition qui dirige le pays. *Il s'essuya la bouche et se resservit lui-même une autre tasse de café fumant.* Dites à Békessy de ne pas être puéril. Il doit savoir que c'est une affaire politique. À quoi ça lui servirait que j'occupe une cellule voisine de la sienne ?

Il parlait franchement, sans égard pour ma présence.

Ma mère dit :

— Mais il ne vous a jamais fait chanter !

C. C. jeta sa serviette sur la table et se leva.

— Naturellement non, *dit-il impatiemment.* Sinon, vous aurais-je reçus ? Lui aurais-je fait don de mes actions ? *Il s'arrêta, prit une posture histrionique et déclara avec un soupçon de pathétique à la romaine :* même sous le fer rouge, on n'obligera jamais Castiglioni à donner de faux témoignages.

Ma mère ne savait que répondre à cela, mais elle dit doucement :

— Mais il est fini si vous gardez le silence.

— Non-sens ! *répliqua C. C.,* sa tête n'intéresse personne. Ce sont ses journaux qu'ils veulent. Il y a toujours un temps où un homme doit se tenir tranquille. Békessy ne l'a jamais compris. Dans trois, quatre mois les vagues se seront calmées. Alors, Castiglioni ira à Vienne. Et alors, tout ira bien.

Ma mère se leva. Castiglioni alla dans la pièce voisine et revint impeccablement revêtu d'un habit blanc. Il nous raccompagna jusqu'à l'auto.

Comme nous passions dans le hall de l'hôtel, il dit à voix basse à ma mère.

— De l'argent pour Békessy ?

— Non, merci, *marmonna ma mère, surprise.*

Dans l'après-midi, nous étions de retour à Chamonix.

Quelques jours passèrent. Mon père se résigna à vendre ses journaux et à ne pas retourner à Vienne.

La dernière raison qui le fit hésiter fut assez étrangement la conviction qu'il avait mené une bataille juste. Bien des années plus tard, il m'écrivit une lettre dans laquelle il s'expliquait :

— « *J'avais pendant tellement d'années décrit la justice autrichienne comme une prostituée de la politique parce que j'étais convaincu qu'elle en était une. Il aurait été totalement illogique de lui permettre de me juger quand j'avais en tout temps déclaré qu'elle était incapable de jugements objectifs… À cette époque-là à Chamonix, je ne me considérai pas comme quelqu'un fuyant la justice. Un fameux légiste, le Dr Rode était correct lorsqu'il m'écrivit qu'un homme qui n'a jamais été poussé à l'exil ne s'est jamais senti chez lui là d'où il venait. Et pourtant, je sais maintenant qu'en omettant de retourner à Vienne, j'ai commis l'irréparable erreur de ma vie. Je ne crois toujours pas plus en la justice qu'alors, mais j'ai vieilli et j'ai appris à croire en la vérité.*

Naturellement, ils m'auraient emprisonné ; naturellement, ils auraient cherché à m'amollir par une incarcération prolongée pendant l'investigation. Mais j'aurais gardé ma tête et ils n'auraient pas gagné. Par nature, la vérité a une vie obstinée ; elle prévaut même quand la raison estime qu'elle ne le fera pas. Comme prévu, ils ont agi comme ils l'avaient prémédité. Ils ne m'ont même pas assigné en justice ; mon absence les a sauvés de ce trouble. Ils m'ont étiqueté criminel sans même un procès, exactement ce qu'ils voulaient. »

La chute d'Imre Békessy consommée entre le 10 et le 14 juillet 1926, le 22 juillet 1926, l'empire des journaux Békessy s'effondra. Nous avions dans le même temps migré au site moins dispendieux appelé Le Fayet les Bains, au pied du Mont Blanc. Oscar et Luigi étaient restés avec nous. Été décisif du

destin que cet été 1926 dans lequel un garçon de quinze ans vieillit peut-être de dix années. Tout ce qui y arriva est resté gravé de manière indélébile dans ma mémoire, spécialement ce qui se passa sous la surface de la routine quotidienne. Oscar et moi pratiquions la boxe tous les matins ; dans l'après-midi, je jouais au tennis avec Luigi sur les courts ombragés du grand Hôtel et je pouvais même pratiquer mon sport favori quand un professeur italien d'escrime était disponible.

De la même façon que mes parents ne m'avaient pas instruit des faits de la vie, de la même façon ils ne m'avertirent pas de notre situation gravement dégradée.

Ma réaction personnelle à ce jeu de cache-cache fut différente de celle à quoi l'on aurait pu s'attendre : au lieu de souffrir de l'insincérité à mon égard, je commençai à copier le processus, façon qui n'est pas totalement disparue encore aujourd'hui. Depuis le temps passé au Fayet, j'ai fait toujours des sacrifices pour sauver les apparences. Je me suis obstinément refusé à changer mon train de vie en conformité avec mes changements de situation et j'ai toujours surpris mes amis et les gens bien disposés à mon égard par ma réticence à leur en donner un vrai portrait. Puisque nous tendons tous à glorifier nos faiblesses, j'ai même à certaines époques de ma vie été fier de cette attitude de dissimulation, l'étiquetant fierté, autodiscipline ou contrôle de soi, tandis qu'en fait elle n'était que couardise ou essai d'échapper à la réalité, qu'une remise à plus tard des contingences inévitables.

Exactement comme ma mère et mon père, les femmes de ma vie vécurent dans un état permanent de peur, n'étant jamais sûres que mes gestes magnanimes, mes humeurs confiantes et mon optimisme rassurant étaient vrais ou n'étaient peut-être que tributs aux apparences pour lesquels elles et moi devrions payer finalement un lourd prix !

Je ne veux pas dire qu'on me tenait des choses cachées au Fayet. Les événements étaient discutés en ma présence, mais ils ne l'étaient pas avec moi ni en fonction de leurs conséquences pour moi. Mon père agit comme si sa faillite était sans conséquence pour moi. Seulement une fois, lors d'une promenade, il me demanda :

— Que Margit dira-t-elle de tout cela ? Continuera-t-elle de t'aimer quand elle saura que tu n'es plus le fils de l'Éditeur en chef ?

Cela résonnait méprisant plutôt qu'inquiet. Il n'est pas étonnant que je me rappelle cette phrase aujourd'hui, car elle développa dans mon esprit l'idée que je n'étais rien sauf le fils de mon père ainsi que le soupçon sur la pureté des sentiments féminins.

J'étais incapable de répondre aux questions de mon père, car j'avais

perdu tout contact avec Vienne. Ses conseillers viennois lui avaient recommandé de demeurer invisible jusqu'à ce qu'on lui octroie un sauf-conduit, une suggestion d'autant plus ahurissante que le Procureur public n'avait pas la moindre intention de prononcer son arrestation.

La semence du doute commençait à germer en moi. J'ai essayé de me récapituler toutes les heures que j'avais passées avec Margit dans les quatre mois entre ma fête-anniversaire et mon départ ; les promenades du soir à Schönbrunn Park ; les rapides et furtifs baisers, caresses rapidement excitantes. Que nous fussions amoureux, je n'en avais aucun doute. Mais l'amour de Margit était-il solide ? Ses parents ne s'opposeraient-ils pas à son alliance avec le fils d'un maître-chanteur ? Me connaissaient-ils depuis assez longtemps pour supporter à cause de moi l'humiliation sociale ? Parfois, je pensais qu'ils me trahiraient et l'amertume gonflait mon cœur ; à d'autres moments, je la voyais comme l'héroïque amoureuse affrontant fièrement toutes les vicissitudes.

J'étais plongé dans ces sortes d'idées alors que je revenais d'une promenade, lorsque je rencontrai Oscar à quelques pas de l'hôtel. Il était blanc comme un linge.

— Viens, *dit-il.* Quelque chose vient d'arriver… Ton père…

Nous montâmes les escaliers à la course. Ma mère était devant la porte de la chambre de mes parents.

— Il dort, *dit-elle.*

Comme dans tous les cas d'urgence, elle était calme et concentrée. L'odeur était si forte dans la grande pièce au style ancien que je ne l'oublierai jamais. Quand mon père avait une crise de coliques néphrétiques, les médecins lui remettaient toujours de la morphine pour amortir la douleur.

Je ne peux décrire l'odeur que par une couleur, la couleur brune de la morphine. Cette odeur brune était profonde, huileuse, lourde et sombre. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours haï l'odeur et la couleur. Quoique les fenêtres du balcon fussent ouvertes, l'odeur flottait dans la pièce comme un nuage.

— Il a pris toute la bouteille, *chuchota ma mère.*

— Le docteur est-il venu ? *bégayai-je.*

Luigi, qui était debout prés du lit, répondit.

— Oui. Il a seulement dit que sa forte constitution l'avait sauvé. Il est hors de danger maintenant.

Je m'approchai du lit. L'odeur était si forte que je me sentis étourdi. Mon père respirait péniblement, la bouche ouverte. Il marmonnait des phrases inintelligibles des mots sans signification en français, allemand et hongrois.

Ma mère apporta du café. Luigi assit mon père. Ils forcèrent le liquide noir entre ses lèvres et il en dégoulina le long de son menton. Il protesta instinctivement. La tasse vide, une autre fut prête tandis que nous étions assis silencieux autour du lit. Les marmonnements de mon père devinrent plus forts. Il délirait. Je n'oublierai jamais ce délire, car il a couru à travers ma vie comme le principal thème d'une pièce musicale. C'était sa première tentative de suicide**,** mais combien la suivirent avant que la dernière, vingt-cinq ans plus tard, finalement le libère ? Il utilisa toujours le même poison, en quantités croissantes et à la fin il était toujours bafouillant à demi confus dans de terribles divagations. Par la suite, je rencontrai la mort sous des centaines de formes et je fus accoutumé à ses signes, mais je n'ai jamais pu supporter la vue de cette mort en marche, cette position à mi-chemin quand un homme ne voit plus la vie et ne voit pas encore son Créateur.

Le médecin revint encore deux fois.

C'était un petit médecin de campagne enjoué. Et il accepta de bon cœur la version d'un surdosage accidentel de somnifères.

Après la visite d'après-midi du médecin, ma mère me fit quitter la chambre. Mon père commençait à revenir à lui et elle désirait être seule avec lui.

Luigi et moi marchâmes de long en large devant l'hôtel. Il était six heures du soir. Il avait plu dans la matinée ; maintenant, le gravier crissait sous nos pas et le ciel vespéral était clair et bleu. Deux jeunes Américaines en chemisiers blancs avec qui nous avions l'habitude de jouer au tennis passèrent et nous demandèrent si nous voulions disputer une partie. Nous déclinâmes l'invitation en les remerciant.

Le portier de l'hôtel sortit, regarda le ciel et s'enquit si monsieur Békessy était malade.

— Une crise de reins, *dit Luigi.*

De temps à autre, nous jetions un regard vers le balcon derrière lequel la mort avait commencé vingt-cinq années de veille patiente. Après le souper où je ne pus rien manger, mon père me fit venir. Nous étions seuls.

Ce ne fut ni la première ni la dernière fois que je fus confondu, à demi décontenancé et à demi admiratif, par sa presque surnaturelle habileté de se sortir, comme le légendaire baron von Münchhausen, lui-même hors des eaux les plus profondes en se tirant par les cheveux.

Il passa par-dessus sa tentative de suicide de manière légère et seigneuriale, ce qui sans aucun doute lui épargnait les explications nécessaires.

— Une chose idiote à faire, *dit-il comme je m'asseyais près de son lit. Et immédiatement, il commença à dresser des plans pour le futur.* Je dois aller à

Budapest. J'ai envoyé un télégramme à Géza Békeffy.

Békeffy était un journaliste bien connu de Budapest, un de ses plus anciens amis, mais en dépit de la ressemblance des noms sans lien familial.

— Je ne dois pas avoir perdu ma nationalité hongroise, *continua-t-il*. J'écrirai un pamphlet. Je l'intitulerai « Panopticum de Békessy ». Je vais leur montrer, aux Viennois, qu'ils ne se débarrasseront pas de moi aussi facilement que cela.

Il avait été au seuil de la mort quelques heures auparavant ; maintenant, il avait déjà trouvé un titre pour une nouvelle publication. Il s'assit dans le lit. Le narcotique était encore dans son système, mais c'est la particularité de la morphine d'investir de nouvelles énergies ceux qu'elle ne tue pas.

Blêmes quelques heures auparavant, ses joues s'étaient maintenant empourprées. Il parlait hâtivement, avec occasionnellement des phrases mal construites, mais se corrigeant lui-même et demandant dans un mélange de divagation et de lucidité :

— Qu'ai-je dit au fait ?

Son monologue dura plus d'une heure. Alors, épuisé, il se renfonça dans ses oreillers. Ses yeux se fermaient, mais quand je tentai de me retirer sans bruit, il le remarqua immédiatement.

— Non, reste ici, *ordonna-t-il*. Je désire te parler à ton sujet.

Je me rassis.

— Il existe une école secondaire allemande à Budapest, *dit-il*. Qu'en penses-tu ?

D'emblée, je déclinai l'idée.

— Juste un instant, *continua-t-il*. Tu dois y bien réfléchir. Il n'y a pas de limites à la méchanceté des Viennois. Ils redirigeront leur furie vers toi. Tu n'as pas été très bon à l'école. Dans le passé, tes professeurs n'osaient rien nous faire, mais ce sont de petits médiocres… Maintenant, ils ont leur chance. Ces petites gens sont comme des hyènes. *Il s'arrêta, demanda un mouchoir pour s'essuyer la bouche et continua* : pense à tes camarades d'école… À tes leçons de danse… Pense à Margit. La situation est totalement nouvelle et je ne serai pas là pour te protéger.

C'était vrai. Maintenant, il l'avait énoncé : ce n'était pas des hyènes viennoises dont il avait peur, mais c'était que je sois incapable de museler les hyènes sans son aide.

— Non, je veux revenir à Vienne, *répliquai-je. Et alors je prononçai la phrase qu'à demi fier et à demi amer, il me rappela souvent plus tard* : à Vienne, je serai Hans Békessy. Je veux qu'on me prenne pour qui je suis ou qui je serai. À Budapest, je serai seulement ton fils. Laisse-moi aller à Vienne,

Papi. Je vais leur montrer !

Les mots résonnèrent alors dans l'air de la chambre sombre de l'hôtel. Ni mon père ni moi, nous ne réalisâmes alors qu'ils détermineraient une vie entière. « Je vais leur montrer » ; pendant les vingt-cinq années suivantes, ma vie reposa sur cette formule. De façon « à leur montrer », je terminai mon école secondaire avec une thèse littéraire de quelque six cents pages ; de façon « à leur montrer », je brisai la grève des imprimeurs de Vienne à l'encontre de mon propre jugement ; de façon « à leur montrer », je devins un héros de guerre quatorze fois décoré ; de façon « à leur montrer », j'épousai une femme pour son argent ; de façon « à leur montrer », je trahis mes amis, déçus des femmes, travaillai seize heures par jour et écrivis mes meilleurs livres. Peut-être même puisai-je la force d'écrire cette biographie dans la formule « Je vais leur montrer de quel bois je me chauffe ». Un quart de siècle, d'une pleine vie humaine pour quelques mots prononcés.

Durant les jours suivants, je me posai la question :

— Que va-t-il m'arriver maintenant ?

Je voyais clairement le futur qui m'attendait lorsque j'aurais quitté Vienne : après avoir fini le Gymnasium, j'irais à l'Université étudier la littérature allemande et le journalisme. Ensuite, je me joindrais aux journaux de mon père pour les prendre plus tard en charge.

Mon intérêt pour le journalisme était inné. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais lu au moins dix journaux par jour. Il n'y avait guère d'important journal viennois dont j'ignorasse le style et mon savoir sur ce point étonnait même mon père.

Le plus étonnant de tout était le zèle avec lequel je me consacrais à l'étude des matières journalistiques. J'avais une passion particulière pour le côté typographique de la production de journaux. Une passion que j'ai gardée jusqu'à ce jour. Le cadeau le plus apprécié que me fit mon père fut un livre représentant les caractères d'imprimerie, contenant plus de deux cents exemples.

Ma mémoire visuelle me permit non seulement de connaître leurs noms, mais en plus de les reconnaître au premier regard dans les journaux nationaux et étrangers. Avec le temps, j'approfondis mes connaissances si bien qu'aujourd'hui plus de cinq cents fontes d'imprimerie me sont comme de vieux amis.

Ce fut pour moi une jouissance suprême lorsque mon père m'admit à l'imprimerie pour la fabrication. De vieux ouvriers compositeurs m'introduisirent dans cet art manuel et dans celui de la linotypie et il n'est donc pas étonnant que dès l'âge de dix-neuf ans on me confiât la confection d'un grand quotidien.

Un autre talent que j'acquis fut la vitesse professionnelle à lire un journal.

Je n'ai pas besoin de plus d'une demi-heure pour lire environ douze journaux sans manquer la moindre bagatelle. Actuellement, je lis environ vingt journaux par jour en moins d'une heure.

Mon père ne montra de la sympathie pour mes aspirations journalistiques que lorsque, durant ma maladie prolongée, on ne me refusait rien. Tout en publiant deux ou trois de mes reportages sur des scènes de rue à Vienne, il désapprouva emphatiquement mes ambitions journalistiques. Sa propre carrière avait été semée de pièges et de dangers et il désirait me les éviter. Son amour le poussait à me diriger dans la direction opposée à la sienne. Combien devait-il se haïr lui-même pour vouloir étouffer mes dons les plus forts simplement parce qu'ils lui rappelaient trop lui-même !

Si j'étais devenu ce qu'il voulait faire de moi, je serais maintenant montré comme une curiosité dans les foires de province. Il haïssait le snobisme et plus que tout il haïssait son incapacité à se mouvoir dans une société snobe. Quand je lui écrivis fortuitement que j'avais été invité à une partie de chasse, il m'envoya immédiatement par avion un costume rose et marron foncé de cavalier avec les bottes. Bien qu'étrangement il fût bon lettré, il ne se réconcilia jamais lui-même avec le fait qu'il n'avait pas fréquenté l'Université. Aussi, dès l'instant où j'eus fini un essai littéraire sur Heinrich Heine, il déclara que j'étais fait pour une carrière académique et il m'envoya instantanément à Heidelberg. J'ai déjà mentionné son attitude envers la religion. Pourtant quand je lui parlai de ma relation avec monseigneur Ignaz Seipel, son ennemi archevêque, il m'implora tout à fait sérieusement d'embrasser le catholicisme et d'entrer dans les ordres. Un professeur de littérature étant aussi un prêtre catholique et portant un habit rose, tel était le portrait idéal qu'il avait de moi.

Avec le retour de la vie normale au Fayet, mon père n'avait pas idée combien je m'étais écarté de son idéal. J'avais décidé de devenir un homme de loi et de me lancer en politique.

C'était de fait une décision significative. Deux convictions la soutenaient : la première était la croyance que la connaissance de la loi rendait possible le combat contre l'injustice. En d'autres mots, si je devenais avocat je pourrais victorieusement prendre la défense de mon père et conduire la bonne cause à la victoire. La seconde raison étant que le monde était dominé par la politique et qu'il était nécessaire d'avoir le droit à ses côtés, mais d'avoir aussi la puissance pour le faire prévaloir.

Cette résolution affecta ma vie, même si j'abandonnai mes études de loi au bout d'un an. Le lecteur va vite voir combien je me suis senti chez moi dans les cours de justice et combien j'y ai fait bonne figure. Ma carrière de

journaliste commença à la Cour. Le fait le plus important que ma dichotomie entre écriture et politique date d'alors. J'ai toujours eu la tentation de quitter ma table d'écriture pour l'arène sanglante de la puissance. Ce fut rarement à mon avantage et je retournai à chaque fois vite vers la tranquillité de ma chambre d'étude.

Mon père ne suspecta rien de cela. Il devait le découvrir assez tôt.

Quelques jours après la tentative de suicide, Géza Békeffy, le plus loyal ami que mon père n'eut jamais, arriva de Budapest. Homme émacié porteur d'un nez modelé pointu et recourbé et d'un thorax étroit, il était, comme je l'ai déjà dit, un journaliste bien connu. Un certain temps, il avait été le Chef éditeur de la communauté protestante. Le Fayet les Bains n'était pas sur la ligne ferroviaire, si bien que j'allai à sa rencontre à Chamonix en voiture de location.

Ce fut un voyage d'une beauté inoubliable. Les hautes vallées alpines étaient en pleine floraison. Le riche vert de l'été et les magnifiques couleurs des fleurs sauvages contrastaient avec les ombres bleues des rochers et avec les sommets enneigés. Quelques petits nuages clairs dérivaient autour du sommet du Mont Blanc comme une flopée de marmots autour de leur mère en tablier blanc.

Une impression de grande paix m'envahit. De la petite voiture Fiat décapotable, je pouvais contempler le spectacle alentour. Tout sentiment de lourdeur et d'oppression s'évanouit et je respirai l'air frais du matin à pleins poumons.

Tous mes souvenirs heureux sont reliés à la nature : le soleil naissant au-dessus des vignes des collines autour du lac Balaton ; la vue depuis les ruines du château de Rauhenegg sur le vert paysage de l'Helenental près de Baden ; le bruit de la mer dans le village de pêche breton Le Pouldu ; le tableau des forêts de Bavière en allures de cartes postales de Noël. Et cependant, le souvenir d'arbres, de buissons et de fleurs isolés signifie plus pour moi que les paysages complets : l'arbre dans la rue du village de Boglár balançant devant ma chambre fraîche d'enfant ; les fraisiers dans notre jardin au pied du Raxgebirges ; les lilas en fleurs sur l'Heldenplatz à Vienne ; les roses jaunes du jardin de tante Irma ; l'orme chuchoteur devant ma chambre de travail en Californie. Cela aussi est un des contrastes de ma personnalité ; même si je ne suis en aucune manière une personne contemplative, je peux passer des heures à regarder le vol des hirondelles, je suis rempli de plaisir en sentant l'odeur familière d'un buis ; je peux toucher la maigre écorce d'un vieux chêne avec autant d'affection que si elle était la main sillonnée de rides de ma grand-mère.

Lors de ce voyage à Chamonix, je ressentis pour la première fois ce qui

devait m'arriver souvent par la suite : que quand tout est dit et fait, tant que je ne suis pas seul, je ne me sens nulle part chez moi. Par nature, j'ai toujours perçu combien toujours le Créateur nous comprenait et nous accordait son pardon et c'est dans la nature que je me suis réfugié quand j'ai eu besoin de compréhension et de pardon.

Toutes les affections humaines, même l'amour d'une mère pour son fils, sont sujettes à des conditions. Seule la nature nous reçoit inconditionnellement et avec le même amour pour le riche et le pauvre, le malade et le bien portant, le fils prodigue et le fils obéissant.

Chaque fois que la vie m'a traité rudement, j'ai recherché la compagnie des arbres, des champs et des montagnes et seule la connaissance qu'il existait pour moi une place dans le beau royaume des vagabonds m'a sauvé du désespoir. Le vent dans les branches, le bruit des gouttes de pluie, le ronflement des vagues m'ont toujours mieux conseillé que mes meilleurs amis.

Il était tard quand j'atteignis Chamonix, mais je découvris Békeffy dans le restaurant de la gare. Il est probable qu'alors Békeffy sauva la vie de mon père. Il ne prit pas trop au tragique ce qui était arrivé à Vienne. Bien que Budapest n'est à guère plus de deux cents kilomètres à l'est de Vienne, les idées hongroises et autrichiennes sur la moralité étaient aussi différentes que celles d'une serveuse de restaurant de celles d'une nonne. À Budapest, selon Békeffy, l'affaire Békessy avait été regardée avec plus d'amusement que d'indignation. Békeffy, en plus, s'était nanti d'avis juridiques.

En acquérant sa nationalité autrichienne, mon père n'avait pas renoncé formellement à sa nationalité hongroise. La Hongrie accepterait donc mon père sans l'inquiéter et, sauf des évidences convaincantes de sa culpabilité, il ne serait pas question d'extradition.

Alors que Békeffy était encore au Fayet, mon père prépara son départ pour la Hongrie. L'affaire Békessy l'avait assez ébranlé pour que naisse en lui un sentiment intense de gratitude pour son pays natal.

Il avait lu pour la première fois Edmond Rostand, 1868-1918, *L'Aiglon* dans l'original français, et il répéta et répéta — pour la première fois dans ses fantasmes morphiniques — les mots du maréchal Marmont :

« *Que voulez-vous ?... Toujours l'Europe qui se ligue !*
Être vainqueur, c'est beau, mais vivre a bien son prix !
Toujours Vienne, toujours Berlin, — jamais Paris !
Tout à recommencer, toujours ! On recommence
Deux fois, trois fois, et puis... C'était de la démence !
À cheval sans jamais desserrer les genoux !

À la fin nous étions trop fatigués ! » (Acte 2, scène 8).

Il avait remplacé le mot « Paris » par le mot « Budapest ». Oui, dans la patrie sympathique, aimable et aimée, il recommencerait.

Aujourd'hui, il me semble que les mots de Marmont peuvent vraiment représenter la devise de sa vie. « Deux fois, trois fois il a re commencé à partir de zéro. “Et puis… c’était de la démence…”

CHAPITRE X. Une petite église de Paris

Du Fayet, nous partîmes pour l'Italie. Oscar et Luigi avaient rejoint Vienne,

Nous étions fin août 1926 et ma nouvelle année scolaire devait débuter en septembre. Nous dîmes, ma mère et moi, au revoir à mon père à Trieste. Ma mère devait venir m'installer à Vienne et ensuite rejoindre mon père à Budapest.

Lors du voyage sans fin de Trieste à Vienne, nous parlâmes à peine. À nouveau, j'étais effrayé par mon courage. Je savais ce qui m'attendait ou au moins, je croyais le savoir. Je pensais que mes professeurs ne m'avaient jamais beaucoup aimé et pour beaucoup m'enviaient et surtout je pensais à Margit.

Ma mère savait-elle ce qu'elle faisait ?

À Vienne, le scandale Békessy ne s'était pas estompé, il occupait toujours les premières pages des journaux. Aux yeux du public, mon père avait fui la justice. Exposer un gamin de quinze ans au déluge, aux railleries de ses camarades d'école, à la malice de ses professeurs, à la réserve de ses connaissances féminines, aux doutes, aux désappointements et à la solitude, tout cela était un risque dont ma mère aurait dû être consciente. Mais si elle avait insisté pour m'emmener à Budapest, cela l'aurait obligé à une discussion sur l'affaire Békessy et ses conséquences pour moi. D'après ce que j'ai déjà dit d'elle, elle en était incapable.

J'espère ne pas être incompris. Loin de moi l'idée d'accuser ma mère. Je m'incline d'admiration pour son amour inconditionnel de mon père.

À notre retour, la vente de la maison de Wienzele gauche occupa tout le temps de ma mère. À longueur de jour, des étrangers circulaient dans la maison, tapotaient les vases, retournaient les fauteuils, décrochaient les tableaux des murs, ouvraient et fermaient les buffets.

Ce qui m'impressionna plus que la vente fut le fait que nous n'avions plus d'auto. Les nouveaux propriétaires de la firme s'étaient emparés de nos trois voitures.

Je ne me souviens pas d'avoir pris un tramway avant l'âge de quinze ans et je haïssais la simple idée d'avoir à voyager de cette manière. Durant l'année précédente, j'avais placé de nombreux schillings en argent dans une grande tirelire ; maintenant, j'avais brisé ma tirelire et j'investissais son entier contenu dans des trajets en taxi. J'étais parfaitement conscient de la frivolité de ma conduite, aussi au retour de mes sorties je descendais des taxis à un coin de rue de chez nous.

Je n'oublierai jamais ma profonde honte, quand un jour ma mère — elle arrivait elle-même à pied de l'arrêt de tramway le plus proche — me surprit

alors que je payais le chauffeur de taxi. Cet épisode est plus important que l'on pourrait supposer. J'y reviendrai.

Naturellement, la question qui me travaillait le plus était : devais-je aller voir Margit ? Au bout de deux jours, je me décidai à lui écrire. Le principe de Cicéron « Epistola non erubescit », une lettre ne rougit pas, est resté mien depuis ce temps-là : on pourrait remplir une bibliothèque avec mes lettres écrites dans des situations désagréables.

Margit, ainsi que ses parents et sa sœur aînée étaient encore dans leur maison d'été à Baden près de Vienne. Je passai une nuit d'insomnie, attendant sa lettre. Avais-je trouvé le ton juste ? Avais-je outrepassé un droit en lui écrivant ?

Le courrier du matin ne m'apporta pas la réponse, mais un calcul selon lequel elle ne pouvait avoir déjà répondu me rassura. Dans l'après-midi, j'interceptai le postier à plus d'un kilomètre de la maison. Toujours rien. Après cela, je n'osai plus quitter la maison, craignant que Margit sonne à la porte en mon absence. Le matin suivant enfin. Il y eut une enveloppe bleue parmi les lettres. Pendant un moment, j'eus peur de l'ouvrir.

La lettre, je l'ai toujours, cette merveilleuse lettre bénite ne contenait que quatre lignes qui disaient :

— « *Cher Hans, quel terrible non-sens d'avoir écrit ! Je t'ai attendu durant tout l'été. Peux-tu venir demain ? Mes parents, Franzi et moi serons ravis.*

*Toujours ta Marg*it »

Le destin m'a toujours traité ainsi. Au plus profond de mon désespoir, il m'a toujours accordé un rayon de soleil illuminant soudain l'obscurité par la bonté humaine, l'amitié et l'amour. Mon cœur se remplit brusquement d'une joie triomphante : demain, je reverrai Margit !

Nous étions début septembre et le jour était ensoleillé. Margit ne m'entendit pas ouvrir la porte du jardin et m'approcher d'elle sans bruit. Elle était allongée en maillot de bain sur la pelouse. Ce fut seulement quand je me penchai sur elle qu'elle ouvrit les yeux. Alors, elle se leva et me serra dans ses bras. Je paraissais si abasourdi qu'elle éclata de rire.

— Tu peux m'embrasser, *dit-elle :* je suis la seule à la maison.

Elle s'habilla rapidement et, craignant quand même d'être dérangés, nous quittâmes la maison pour rechercher la solitude dans les forêts autour de Baden. Journée inoubliable, semaines inoubliables quand le Seigneur a décrété que l'amour d'une fille de seize ans établirait un pont au-dessus d'un abîme. Margit n'allant plus à l'école, ses parents avaient décidé de passer tout le mois de septembre à Baden.

Il n'y a rien d'aussi charmant qu'un lieu de villégiature après la saison,

quand les terrasses des restaurants sont vides et que debout autour des serveurs inactifs bâillent, que sur la plage ne se bronzent que quelques mères avec leurs enfants, que les indigènes parlent aux estivants et que même le soleil semble se reposer d'une saison fatigante. Un tel été fatigué est doublement charmant quand il se passe en Autriche, où l'été indien est la meilleure période de l'année : avec des forêts ombragées, l'odeur de cyclamen, l'air velouté de l'après-midi et la plénitude d'or des arbres fruitiers.

Avant que commence ma session d'école, je passai presque tous mes après-midi avec Margit et presque toutes mes soirées dans la maison accueillante de ses parents. En dehors de Margit, personne ne mentionna ce qui était survenu. Ils me traitèrent avec une souplesse embarrassée qui me fit penser à Marie-Louise, la seconde femme sans tact de Napoléon : « Tout s'est passé de la façon la plus légère, on n'a pas prononcé le nom de votre père. »

Ces braves gens croyaient réellement que ce serait « mieux pour tout le monde » s'ils ne prononçaient pas le nom de mon père. Combien peu ils réalisaient ce qui se passait en moi ! J'éprouvais plus que jamais le besoin de parler de lui : le silence circonspect de chacun prouvait qu'il était convaincu de la culpabilité de mon père. Je ne voulais pas qu'ils m'épargnent : j'étais consumé par le besoin urgent de le défendre.

Seule Margit comprit comment je me sentais. Je lui expliquai l'affaire Békessy dans le détail et avec ses implications politiques. Et plus je lui parlai, plus elle fut convaincue que mon père était correct et qu'il avait été injustement traité.

De plus en plus, je commençai à m'identifier à mon père persécuté. Mon amour pour lui atteignit son apogée alors que les manchettes proclamaient : « le maître-chanteur vu en Italie » ; « Békessy sur le point de fuir en Amérique » ; « Békessy refuse de rentrer. » Ma détermination à dévouer ma vie à la réhabilitation de mon père était inébranlable.

Il est évident qu'un garçon placé dans ce rôle ne peut en être malheureux. Chaque humiliation était une auto confirmation ; le tourment gonflait ma fierté ; la misère était un défi. Mes nouvelles idoles étaient *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, le petit de l'aigle resté fidèle à son père ; le *Coriolan* de Shakespeare qui, plein d'amour filial, soumet sa patrie romaine infidèle par la force des armes ; Ferdinand Lassalle, *1825-1864, un homme politique allemand d'origine juive, penseur, socialiste et écrivain, incompris même par ses associés politiques* ; et par-dessus tout le romantique comte de Monte Christo qui employa sa vie à se venger de ses ennemis pervers. J'écrivis des pamphlets sur l'affaire Békessy que je lus à Margit, mais qui ne parurent jamais ; j'écrivis de longs poèmes, véritables cantiques de haine ; j'écrivis des

pièces de théâtre sur l'innocence persécutée.

Je ne cherchai pas à me cacher. Au contraire, quand j'étais invité par des gens, je prononçais mon nom si fort et si clair qu'ils me dévisageaient avec surprise, puis baissaient les yeux pour ne pas affronter le défi de mon regard.

La plupart des hommes n'agissent que comme les figures du jeu d'échec – certains sont les pions et se déplacent comme des paysans ; lourdement, étape par étape ; d'autres le font avec une assurance auguste, mais avec la retenue des rois ; d'autres rapidement, mais obstinément en ligne droite comme les tours ; d'autres sur les routes secondaires en vagabonds comme les fous ; d'autres avec majesté comme les reines.

J'étais — et puis il s'est avéré pour la première fois — comme le cavalier du jeu d'échec qui s'attarde dans un champ, et même quand il se déplace enfin, ne passe pas par le chemin direct, mais fait des figures et des sauts avant de prendre une nouvelle position surprenante.

Ma décision d'aller à Vienne était le saut du cavalier. C'était quelques semaines avant que je la perçoive réellement en moi, mais quand ma mère fut prête pour quitter Vienne, elle se rendit soudain compte qu'elle laissait derrière elle, non un gamin, mais un homme : dur, armé contre toutes les offenses et plein d'une froide détermination.

Ma tante Juli vivait dans une maison appartenant à ma mère et située dans un quartier résidentiel de Dornbach. La maison nous avait été laissée, car l'acte de propriété était au nom de ma mère. Tante Juli voulait que je demeure avec elle, mais l'endroit était à une demi-heure du Gymnasium (*lycée*) François-Joseph et je ne voulais pas changer d'école. « Ça serait une dérobade », avais-je dit à ma mère. Elle chercha donc une solution à mon logement.

Un architecte hongrois qui avait fait certaines des modifications de notre maison de Wienzeile gauche, l'ingénieur Andor Fenyö avait un vaste appartement dans la Reinerstrasse tout à fait proche de mon école. J'y fus admis en pensionnaire payant.

J'accompagnai ma mère à la gare. Une fois de plus, j'assistai à ses larmes, bien qu'elle s'efforçât de les contenir.

Le train quitta le couvert de la gare. Je marchai seul toute la longueur de Mariahilferstrasse. (*Mariahilfer Strasse est l'une des rues commerçantes les plus importantes et les plus célèbres de Vienne*) jusqu'à ma nouvelle demeure. Les vendeurs de rues des journaux criaient « *Die Stunde* », maintenant un journal étranger. Je ne l'achetai pas. La fin d'après-midi estivale pesait lourdement sur la Ville.

J'étais seul. Je n'avais pas suspecté à quel point j'étais seul. À une

exception près, je n'entendis plus parler les amis de mon père. Des douzaines lui devaient leurs carrières. Ils connaissaient ma présence à Vienne, mais craignant pour leurs emplois ils m'évitaient comme la peste.

Dr Fritz Kaufmann, un jeune membre de l'équipe éditoriale de mon père constitua la seule exception. Une ou deux semaines par mois. Il m'invita à souper. Ce geste d'amitié est plus fortement gravé dans ma conscience que la trahison d'une douzaine d'autres. Durant ces premières années solitaires dans Vienne, j'aurais pu en venir à mépriser les gens. Manifestement, cela n'arriva pas de cette manière. Plutôt, je commençai à les regarder avec un scepticisme qui n'avait rien de commun avec le mépris. La leçon que je tirais de mon expérience n'était pas que les hommes étaient mauvais, mais faibles. Je perçus instinctivement que de même que la force ne marche pas systématiquement avec le bien, de même la faiblesse n'était pas toujours synonyme de méchanceté. Margit, Fritz et quelques autres me prouvèrent que ce ne sont pas tous les cœurs qui battent mollement.

Ce n'est pas un paradoxe que mon scepticisme précoce ne me rendit pas amer. Au contraire, il magnifia une profonde gratitude pour ceux qui n'avaient pas cédé aux appels de la faiblesse : ma loyauté envers mes quelques amis profita de leur rareté. Je n'espérais pas beaucoup et ce que je reçus remplit mon cœur d'un chaud réconfort.

Il n'existait aucune chaleur dans le logis de l'architecte Fenyö. Il m'accorda une petite chambre et une nourriture abondante. Pour mes autres besoins, il ne montra aucune compréhension. Cependant, ce serait injuste de juger trop sévèrement cet homme sec, taciturne et strict. C'était un veuf avec deux enfants et il avait peur que mes seize ans aient une mauvaise influence sur eux.

Ce qui m'amène à la partie la plus pénible de ce chapitre.

Ça me prit du temps pour atteindre la stature que je m'étais fixée. En premier lieu, j'avais une relation désastreuse avec les nécessités matérielles. L'idée de la pauvreté m'était insupportable. Mon père avait organisé mon entretien et chaque samedi l'architecte me fournissait une somme décente d'argent de poche, mais les jours de dépenses extravagantes étaient chose du passé. Malgré tout, comme il m'est arrivé si souvent depuis, alors que la modération était de mise, je dépensais pour impressionner. Mon père remplit en vain ses lettres de bons conseils. Découlant d'un faux sens de honte, tous mes efforts tendirent à nier que ma situation financière avait changé de quelque façon.

Qui plus est, un certain sentiment d'infériorité me poussa à récompense en gros argent toute marque de gentillesse ou de chaleur. Je couvris Margit de

présents auxquels elle ne s'attendait pas et encore moins demandait ; elle n'avait aucune idée de ma situation financière. Quand nous dînions à l'extérieur, j'insistais pour aller aux endroits les plus chers et mes pourboires aux serveurs étaient plus que des miettes.

J'allais toujours la chercher en taxi et la ramenais en taxi, même si, comme cela arrivait souvent, il ne me restait pas assez d'argent pour payer le trajet de retour chez moi en tramway. Je n'ai jamais réussi à me débarrasser de ce complexe qui me faisait croire que je devais acheter l'affection ; mais en vieillissant, alors que je détestais de plus en plus cette mienne faiblesse, plus je commençai à me venger paradoxalement de ceux dont la seule faute était de refuser les cadeaux de l'acheteur avide d'amour.

Comme mon argent de poche n'y suffisait plus, mes montres, mes boutons de manchette en or, ma machine à écrire, plus tard même des costumes et des souliers se retrouvèrent au mont-de-piété.

Mon retour au lycée à part un accroc fut moins dramatique que ce que j'avais anticipé. Le Directeur du lycée, le haut fonctionnaire Dr Hans Radnitzky se montra plein de compréhension. Il avait pris lui-même le poste de directeur de l'administration de ma classe : j'ai toujours cru que ce petit homme chauve l'avait fait pour me protéger contre l'injustice.

Ses craintes furent vaines : mes camarades de classe évitèrent de mentionner l'affaire Békessy. Ce n'est qu'après plusieurs mois qu'un des élèves dans la chaleur du moment remarqua : « Ton père, le voyou… » Mais alors même que je me préparais, tremblant et blanc comme un linge, à m'engager dans une bataille, cinq ou six autres garçons bondirent sur lui et le cognèrent tellement qu'il resta plusieurs jours sans venir au lycée.

Je me rappelle toujours avec gratitude que le Dr Radnitzky, cet homme magnifique, convoqua les coupables à son bureau, les réprimanda pour leur violence et finalement serra la main de chacun d'eux, les congratulant pour leur « action mâle ».

Mais ma principale bataille tourna autour de mon sentiment d'être surveillé, un sentiment qui m'envahit dès mes premiers pas dans Vienne. Il m'amena à croire que de mon comportement les gens tireraient leur conclusion sur l'innocence ou la culpabilité de mon père. J'estimai que la modestie serait interprétée comme un aveu de culpabilité. Aussi, j'adoptai un comportement présomptueux dont je souffris plus que quiconque. Je pensais qu'être amical pourrait être mal interprété, aussi j'affichais de l'arrogance. Je craignais que les gens concluent de mon silence que j'étais honteux du nom que je portais, aussi je me manifestais bruyamment et avec impertinence.

Je me convainquis que changer mon comportement précédent pour un

plus gentil serait vu comme un calcul pour « paraître bien » après ce qui était arrivé. Je devais rendre clair, donc, que je n'étais pas impressionné par ce qui était arrivé et donc qu'il n'y avait aucune raison de jouer les gentils.

Inutile de dire que personne ne comprit les mobiles de mon comportement. La mauvaise réputation qui m'a suivi toute ma vie a ses racines, quoique rien de plus que ses racines, dans cette attitude à mes seize ans. Mon insolence paradoxale fut exacerbée par un événement particulier. À Vienne, contrôlée alors par les socios-démocrates, existait une institution révolutionnaire : « le porte-parole scolaire ».

Chaque classe élisait un porte-parole de classe et les huit porte-parole issus des quatre classes jumelles du lycée supérieur élisaient le porte-parole d'école.

Pour la classe IV B à laquelle j'appartenais était arrivé le temps des élections. Quand Dr Radnitzky entra le matin dans la salle de classe, mon nom était écrit au tableau à la tête d'une des trois listes.

Pendant la récréation du midi, le Directeur me fit venir à son bureau.

Dr Radnitzky, plus embarrassé que moi, marchait de long en large.

— Écoute bien, Hans, dit-il finalement. *Cette forme intime d'interpellation était inusitée*. J'aimerais que tu retires ta candidature…

La salle commença à tourner, mes membres se raidirent. Ainsi arrivait le moment d'humiliation pour lequel je m'étais préparé.

— Inutile de préciser, *continua le directeur*, que je n'ai moi-même aucune objection à ta candidature. Mais tu es plutôt faible dans plusieurs matières. Le porte-parole de classe et encore plus le porte-parole d'école, tous deux peuvent du fait de la nature de leurs rôles entrer en conflit avec certains membres de la Direction. Aussi doit-il dans l'intérêt de ses camarades être assuré de lui-même.

Je savais qu'il mentait. Je savais que les noms des porte-parole étaient fournis au ministre de l'Éducation et qu'occasionnellement ils paraissaient dans la presse. Ce que Dr Radnitzky craignait, c'était qu'on établisse un lien entre le nom de Békessy et le lycée sur un document officiel du gouvernement.

J'étais comme dans la brume quand je retournai dans ma classe. Les hiboux empaillés du corridor me dévisageaient ironiquement avec leurs yeux de verre. Ils avaient l'air de hululer Békessy ! Békessy ! Békessy ! Je me noyai dans le tumulte de la classe.

Soudainement, j'avais vieilli de cent ans, un vieillard au milieu d'un tourbillon d'enfants insouciants. Sans un mot, j'allai au tableau et effaçai mon nom.

Le vote secret se tint le jour suivant.

Trente-quatre bulletins furent jetés dans l'urne. Radnitzky ouvrit la boîte. Le premier papier contenait mon nom. Les autres suivirent : Békessy… Békessy… Békessy…

Quoique je ne fusse plus candidat, j'obtins vingt-huit votes. Le jour suivant, le Collège des porte-parole de classe qui incluait aussi les deux classes plus anciennes que moi m'élit porte-parole de l'école.

J'ai raconté cet incident avec un certain détail, car ce succès inattendu ne fut pas sans effet sur mon caractère. À peine avais-je déclaré la guerre au monde de Vienne, à peine avais-je décidé de « leur monter », que j'enregistrais mon premier triomphe. Veni, Vidi, Vici. L'orgueil né d'un sentiment d'infériorité s'en trouvait stimulé.

Ainsi, étais-je alors à cette époque, un garçon présomptueux, manquant d'assurance ; ambitieux pour de grandes choses, mais superficiel ; sérieux, mais étourdi. Cependant, j'avais une qualité importante que seule une fausse modestie pourrait cacher : j'étais courageux. C'est la qualité qui me permit de survivre dans une vie remplie de périls.

La première année de lycée à Vienne fut comme une course d'obstacles et le premier obstacle fut de nature politique.

Je rendais maintenant souvent visite à Tante Juli et Oncle Pál Zádor. L'ancien ministre de la Marine était toujours un communiste enthousiaste. Comme tous les communistes, il était toujours aux aguets pour de nouveaux adhérents à leur dogme. Oncle Pál se concentrait maintenant sur ma conversion.

Bien sûr, Oncle Pál n'a jamais admis qu'il haïssait mon père en qui il voyait son seul rival dans l'affection de sa femme. Juli avait trois ans de plus que mon père, ils avaient grandi ensemble, et ils s'aimaient si tendrement que Juli était en fait la seule personne dont ma mère était parfois jalouse. Oncle Pali, une nature jalouse, haïssait d'autant plus le frère de sa femme que mon père dès sa jeunesse avait eu du succès, tandis que Pali gagnait maigrement son pain comme précepteur des enfants du prince Odescalchi et plus tard en tant que fonctionnaire d'une petite ville. Maintenant, il revêtait l'aversion envers mon père dans un manteau idéologique : il considérait le déclin de mon père avec satisfaction comme une tragédie bourgeoise typique, sur laquelle il ne cessa jamais de faire des commentaires marxistes.

Ses enseignements tombèrent en terrain fertile, pour des raisons qui illustrent combien nos opinions politiques dépendent de nos expériences.

Tout jeune de seize ans à l'esprit ouvert recherche une forme politique d'expression. Mais les courants politiques que j'aurais pu choisir m'avaient été

supprimés par mon père. Les trois grands partis politiques autrichiens, le parti chrétien social, le parti social-démocrate et les partis d'une plus grande Allemagne avaient uni leurs forces dans la lutte contre mon père et donc je les regardais comme des ennemis. Je n'avais pas encore la maturité qui m'aurait rendu capable de différencier partis politiques et croyances politiques. Je recherchais un parti qui n'avait pas été en guerre contre mon père.

Dans l'Autriche de 1926-1927, les communistes ne représentaient qu'un petit groupe inarticulé ; ils n'avaient aucun représentant au parlement et ils n'avaient aucun journal avec lequel ils auraient pu attaquer mon père.

À ces faits, il faut ajouter l'intérêt né de l'abondant matériel de lecture dont oncle Pál m'abreuvait copieusement. J'ai lu Karl Heinrich Marx, 1818-1883, Friedrich Engels, 1820-1886, et Vladimir Ilitch Lénine, 1870-1924, d'abord dans des éditions populaires, puis dans des éditions originales.

Ainsi formé en tant que marxiste, je comprendre bien aujourd'hui la séduction marxiste.

Marxisme et psychanalyse, les deux philosophies les plus triomphantes de notre époque sont les produits, aussi brillants qu'ils sont naturels, d'un âge où l'individu n'avait ni le temps ni le désir d'examiner en détail l'âme humaine ou les faits historiques. Bien que ce ne fût pas l'intention de leurs fondateurs et de leurs premiers apôtres, aujourd'hui la psychanalyse freudienne est devenue la psychologie du semi-lettré et le marxisme l'interprétation historique de l'impatient.

À l'époque actuelle où on lit les chefs-d'oeuvre de la littérature sous forme « condensée », il n'est pas surprenant que dans nos recherches on se contente des condensés des sciences psychanalytiques et des sciences historiques.

Si on voulait s'engager dans un petit jeu, alors on pourrait comprendre que la vague psychanalyste qui inonde présentement notre monde, vague marxiste, mais aussi psychanalyste, conduit à ce double titre à une double absurdité.

Du point de vue marxiste, la psychanalyse est un phénomène de décadence capitaliste, né de la tentative de camoufler les conflits sociaux par les conflits psychiques et spécialement sexuels, conflits qui réduisent exploiteurs et exploités au même dénominateur alors qu'un tel dénominateur commun n'existe pas.

Du point de vue psychanalytique, le marxisme représente la fuite de l'individu, tourmenté par ses insuffisances individuelles, dans le malaise collectif et la lutte des classes comme fruit du complexe du père.

Ce sont là deux interprétations magnifiques dont l'éclat est surpassé

seulement par leur fausseté. Dans la réalité, il s'agissait simplement du fait qu'une époque de prolétarisation intellectuelle facilitait l'accessibilité populaire aux sciences. Suite à cette époque de désordre intellectuel, des sciences devaient donc apparaître dont, les caractéristiques les plus distinctes seraient la discipline, l'ordre apparent qu'elles devraient apporter au sujet des choses, personnes et phénomènes.

J'ai déjà dit que je voyais l'incapacité à distinguer entre les nuances comme le plus sûr indicateur de l'immaturité. Ce n'est pas un hasard si le marxisme et la psychanalyse ont atteint leurs plus grands succès dans les cultures immatures, et donc dépourvues de nuances, de l'Asie et de l'Amérique. Tant le marxisme que la psychanalyse sont les fausses clés des sciences. Leurs fondateurs et représentants ne promettent pas, certes, à la masse qu'avec ces clés de voleur toutes les portes pourront leur être ouvertes, mais ils ne font rien aussi pour empêcher cette impression dangereuse. Les simplifications exagérées de ces systèmes poussent la personne immature à croire qu'elle peut maintenant ouvrir toutes les portes closes. À l'époque de mon immaturité, je fus profondément influencé par ces deux enseignements.

J'espère que le lecteur ne me comprend pas de travers : je suis aussi reconnaissant tant pour l'expérience du marxisme que pour l'expérience de la psychanalyse et je tiens Marx et Freud pour des géants intellectuels comparables, dont le génie est comparable à celui de Claudius Ptolémée d'Alexandrie, lequel affirmait, certes faussement, que le monde tourne autour de la terre, mais a permis par son erreur que Nicolas Copertnic imagine le système mondial héliocentrique. Celui qui s'imagine qu'il pourrait se passer tout à fait de Marx ou Freud est de cette façon aussi arrogant que ces deux génies : ce qui est plus inadmissible, c'est que quelqu'un soit d'accord avec le droit totalitaire ou l'une ou l'autre des formes différentes du marxisme ou du Freudisme.

En ce temps-là, la guerre faisait rage en Chine. Sun Yat-Sen, 1866-1925, le chef du gouvernement révolutionnaire cantonais était mort un an avant (1925) ; la Chine du Nord réactionnaire et la Chine progressiste du Sud se livraient des combats mortels.

Pour m'aider à décortiquer l'arrière-fond obscur de cette guerre, l'ancien Commissaire du Peuple me fournit la clé d'un schéma marxiste.

Je fus profondément impressionné. Peu après c'était mon tour de faire une pratique dans ma classe. Je choisis la guerre chinoise comme sujet et promptement délivrai un discours de propagande communiste.

Quelques jours plus tard, l'enfer éclatait.

Dans ma classe se trouvait un garçon qui sera impliqué huit ans plus tard,

en 1934, dans l'assassinat du Dr Engelbert Dollfuss, Chancelier fédéral, *1892-1934*. Ce garçon, un nazi fanatique même déjà à cette époque, alla au *Deutschösterreichische Tageszeitung*, le nouveau quotidien nazi.

Le matin suivant le journal publiait un article intitulé « Békessy junior », me vouant aux gémonies et demandant mon expulsion de l'école. Ainsi, le nom de Békessy revint au public pour une première fois pour une nouvelle affaire. Au lieu de réhabiliter mon père, j'avais ajouté du carburant à ses incendiaires.

La conférence de la Direction se décida après une longue décision pour une sévère réprimande. Je fus informé que je devais résigner ma fonction de porte-parole d'école.

Seulement quelques mois après cette rencontre orageuse avec la politique, je tombai dans un nouvel embarras, cette fois d'origine littéraire. Je ne lisais pas que les auteurs communistes, mais aussi, sans l'approbation de mon oncle Pál, les poètes et les philosophes de toutes les nations. Je négligeais mon travail scolaire et employais l'essentiel de mon temps à la lecture des traités de Nietzsche*, 1844-1900*, Schopenhauer, *1788-1860*, Emmanuel Kant, *1724-1804*, Denis Diderot, *1713-1884*, des romans de Léon Tolstoï, *1828-1910*, à Honoré de Balzac et des poésies de Paul Verlaine, 1844-1896, de Stefan George, *1868-1933, un poète et un traducteur allemand.*

Le poète et critique allemand Alfred Kerr était mon favori. Cet intérêt particulier s'explique par le fait que Kerr, alors le critique du journal le « *Berliber Tageblatt* » était un des plus grands opposants de Karl Kraus. Parmi les plus grandes figures littéraires d'alors, il était le seul qui avait répondu aux attaques de Kraus et qui s'était révélé être le maître des pamphlétaires viennois quant au style, la matière et à la valeur polémique. Mon enthousiasme juvénile pour le poète fut mon embûche.

Le lycée Franz Joseph organisait chaque année une « Académie », sorte de réunion où des pièces en un acte étaient jouées et des poésies récitées. J'avais choisi pour ma récitation trois poèmes d'Alfred Kerr. « Kainz », « Duse » et « Dämmernis ». Au vu de la réputation de l'auteur, personne n'avait vérifié mes choix. *(« Lorsque Joseph Kainz mourut », «* Als Josef Kainz starb » *par Alfred Kerr avec la voix d'Alfred Kerr existe en livre audio. Kainz, 1858-1910, était un Autrichien grand acteur du théâtre allemand.*)

L'événement se tint dans le grand hall du lycée. Parents, dignitaires et le Directeur du lycée et leurs familles étaient aux premiers rangs.

Je venais de réciter les deux premiers poèmes et recueilli beaucoup d'applaudissements quand je commençai à déclamer « Dämmernis ». C'est un long poème, un dialogue en vers entre un général et sa maîtresse, la plainte d'un vieil homme jaloux face à une jeune femme innocente qui ne

comprend pas son tourment.

S'il s'agit d'un poème érotique, c'est au même titre que les poèmes d'amour d'Ovide (*43 avant J.C-17 après J.-C.*) et Charle Baudelaire, 1821-1867. Sa sensualité ne réside pas dans les mots, mais dans l'atmosphère, dans le courant sous-jacent d'une passion torride.

Au milieu de ma récitation de « Dämmernis », Monseigneur Feichtinger, le professeur de religion catholique se leva et sortit de façon démonstrative. Deux ou trois membres de la Direction le suivirent avec leurs familles. Je continuai ma récitation au milieu d'un brouhaha général dans l'assistance.

Quelques jours après « l'Académie », le *Deutschöstereichischer Tageszeitung* sortit un éditorial intitulé « Moralité de la Jungle cultivée à l'école secondaire de Vienne ». Le jour suivant, le journal catholique *Reichpost* entonna le même refrain. Pour la seconde fois en peu de mois, le « jeune Békessy » tombait sous l'œil du public, accusé d'abord de communisme, ensuite de moralité subversive. Mes essais pour réhabiliter le nom de mon père tombaient salement à l'eau.

Ce fut la dernière faille. À la demande de Monseigneur Feichtinger, une réunion de la direction fut programmée. Il demanda mon expulsion de toutes les écoles d'Autriche.

Les délibérations du comité de Direction furent interrompues par les vacances de Noël.

À ce moment-là, mon père était dangereusement malade dans un hôpital parisien. Peu avant de retourner de Trieste à Budapest, il avait été pris d'une attaque de coliques néphrétiques. Cette fois, il était si gravement malade que les médecins italiens craignirent l'urémie et recommandèrent d'urgence une opération. Le Professeur Georges Marion, 1889-1960, le plus grand chirurgien urologue de l'époque vivait à Paris. Cédant aux pressions des médecins italiens, mon père partit pour Paris. Ma mère l'y avait précédé pour le rejoindre.

Le professeur Marion opta pour une chirurgie immédiate qui fut réalisée à la maison de santé Velpeau (*7, rue de la Chaise, Paris, 7e*). Un télégramme m'avisa du sérieux de la situation. Dès le premier jour de mes vacances, je partis pour Paris.

L'opération était déjà faite quand j'arrivai, mais des complications étaient survenues et mon père naviguait entre la vie et la mort.

Une petite église catholique non loin du boulevard Raspail jouxtait l'hôpital. Chaque matin, je passais devant. Je ne sais pas ce qui me poussa un jour à y entrer. Depuis mon évasion de Hongrie, je n'avais guère passé de temps à penser à Dieu. J'avais l'habitude d'écouter attentivement les leçons de

l'Écriture protestante qui étaient données par un excellent jeune pasteur et j'aimais le Nouveau Testament, mais je n'allais jamais à l'église et ne priais que rarement. Dans ma désorientation et mon anxiété, la petite église provinciale m'attira fortement.

Il était à peine passé sept heures du matin et l'église était vide, sauf pour une vieille dame agenouillée devant l'autel. Le silence était total. L'odeur de l'encens flottait sur les bancs noirs et les lourdes draperies. À l'autel, à côté de la représentation du Christ se trouvait une statue en bronze de Jeanne D'Arc, 1412-1431. À travers les vitraux colorés filtraient les premières lueurs du matin. Je m'assis dans le dernier banc, non comme un croyant, mais comme quelqu'un qui désire quelque chose.

Peu après, je joignis les mains et me mit à prier.

Aujourd'hui, sûr de l'existence de Dieu, je sais que c'est la Providence qui me souffla les mots justes. Je priai, non pour la guérison de mon père ni pour un virage favorable des affaires de Vienne, mais pour la croyance en Dieu.

Depuis, je n'ai jamais cessé de penser que prier est plus important que croire. La foi est la connaissance, mais il n'y a pas de connaissance sans recherches douloureuses. Les Écritures parlent et reparlent de la soif et de la faim pour Dieu. Faim et soif se déclinent dans la prière. La foi n'est souvent que leur apaisement. Il n'est pas nécessaire de croire en Dieu pour prier, pas plus qu'il n'est nécessaire de limiter nos désirs aux seules choses possibles. « Aide-moi à croire en toi », cela sonne comme un paradoxe, car comment peut-on faire appel à quelqu'un dont on ne croit pas à l'existence ? Et cependant, c'est le seul défi accepté par Dieu, le défi par la prière. Celui qui crie dans la forêt divine pour découvrir si sa voix lui reviendra en écho entendra effectivement la réponse en écho. Ou alors, exprimés en termes plus communs, comme effectivement les choses religieuses doivent l'être, quand nous prenons le combiné du téléphone et composons un numéro, nous ne pouvons être certains que quelqu'un nous répondra, mais nous sommes certains que nous n'aurons pas de réponse si nous n'essayons pas. La seule différence est que Dieu est toujours présent.

Un sentiment de grande paix m'envahit suite à mes visites dans la petite église et alors je commençai à prier pour la guérison de mon père et mon propre salut.

Cela est compréhensible, même si cela semble contraire à l'esprit de la prière. Beaucoup d'années passèrent avant que je comprenne que chaque prière doit commencer et finir par les mots prononcés par Jésus dans le Jardin de Gethsemane :

O mon Père, s'il est possible, éloigne cette coupe de moi,

Néanmoins non comme je le veux, mais selon ta volonté.

Toutes les prières, même les Psaumes sont l'œuvre de l'homme : la prière du Christ est la seule prière divine. Il ya quelque chose de païen même dans le splendide treizième Psaume :

Que mon ennemi ne puisse dire, « je l'ai vaincu »,
Que mes adversaires ne puissent jouir de ma chute.

Ou dans le septième psaume *:*

Lève-toi, Seigneur, avec colère !
Surmonte la furie de mes adversaires.
Veille à mon côté, toi qui dictes le droit !

Il y a quelque chose de païen à prescrire à Dieu, ce qu'il devrait faire, parce qu'il a reconnu la prétention de *« l'ennemi »* et des *« adversaires »,* à le *prier de faire comme eux-mêmes, à l'inciter à sortir de son sommeil.*

Demander au Seigneur pardon pour nos péchés et délits, remercier le Seigneur pour sa miséricorde et notre sauvetage, et lui dire que, nous étions prêts à vider la tasse amère non selon nos désirs, mais selon sa volonté, tels sont les trois éléments dont toute prière devrait être faite. Par contre, lui demander ceci ou cela, c'est prendre Dieu pour le père Noël. Cela repose aussi sur la prémisse erronée que nous savons ce qui est le mieux pour nous. Non seulement à la petite église de Paris, mais encore des centaines de fois j'ai prié ainsi ; mais à la fin, j'ai découvert que Dieu était le plus miséricordieux quand il écoutait mes prières sans y répondre.

La condition de mon père s'améliora avant même que mes vacances fussent terminées et le professeur Marion m'assura qu'il n'y avait plus de raison de s'inquiéter.

Je passai l'après-midi avant mon départ seul avec mon père dans sa chambre privée.

— Le passé est le passé, *dit-il.* Je ne te blâme pas. Je t'avais moi-même lu ce poème de Kerr un jour au Fayet. Il n'était certainement pas approprié de le réciter à l'école, mais ça n'aurait aucune utilité d'en dire plus. Je dois t'informer que tu dois rester à Paris et venir à Budapest avec nous dès que je serai en état de voyager.

Je rougis fort. Sa compréhension me rendait plus honteux qu'une sévère réprimande. Sa proposition me faisait soudain réaliser à quel point j'avais échoué, combien j'avais laissé tomber la personne que j'aimais par-dessus tout !

— Je sais que tu n'as plus confiance en moi, Papi, *dis-je*. Mais j'aimerais que tu me laisses une dernière chance.

— Je n'ai pas d'objection, *dit-il*, à une condition.— Tout ce que tu veux.

— Pas si vite… Ce n'est pas une condition facile. Mon opération, l'hôpital, nos voyages, tout a coûté cher. Tes incartades à l'école m'inquiètent moins que tes dépenses insensées dont Fenyö m'a parlé. Tu n'en as ni les moyens financiers ni le droit moral.

Il fit une pause, me regarda et continua :

— Tante Juli a une belle chambre qui est libre en ce moment. Elle la meublera pour toi. Ton loyer chez elle coûtera à moitié autant que chez Fenyö. C'est vrai, c'est plus loin du lycée. Mais tu dois l'accepter comme tu dois accepter que ton argent de poche soit réduit au plus de moitié. Que décides-tu ?

J'acceptai.

Le matin suivant, ma mère voulut m'accompagner à la gare. Je la persuadai de me laisser aller seul. Sur le chemin, j'arrêtai une dernière fois à la petite église. Je remerciai Dieu pour le rétablissement de mon père. Je confessai mes péchés. Je promis de m'améliorer.

Peu de temps après le Nouvel An 1927, le comité de direction se réunit à nouveau. Dr Radnitzky, mon professeur d'allemand et quelques autres professeurs s'opposèrent à mon expulsion.

Monseigneur Feichtinger insista pour que je sois au moins expulsé du lycée sur le Stubenbastei. Finalement, un compromis fut atteint : ma suspension pour un mois.

J'utilisai le mois de suspension qui m'avait été attribué comme une sévère punition à combler les trous de mes connaissances dus à mes études négligées. Quand je revins à l'école, je passai mes examens avec panache et à la fin de l'année 1927, j'étais dans le groupe des cinq meilleurs de la classe. Monseigneur Feichtinger et ses collègues furent convaincus que la punition sévère avait fait son œuvre. Comme ils connaissaient peu la nature humaine et comme ils comprenaient peu les miracles divins !

CHAPITRE XI. Les années heureuses.

Jean Jacques Rousseau a dit dans ses *Confessions* que grande lui était la tentation de donner plus d'espace aux années heureuses qu'elles en méritent. Je succombe ici à la même tentation.

Presque dès le moment où j'emménageai chez tante Juli à Dornbach, il parut que rien n'irait de travers. Un nouveau chapitre véritablement heureux commençait.

La maison jaune à un était se trouvait dans un coin singulier de Vienne. La Curlandgasse se composait de six maisons ; Curlandgasse 3 était la dernière maison sur le côté nord de la route. La rue étroite reliait deux mondes. À une extrémité, elle confinait à la Braungasse, l'une des rues les plus élégantes du quartier Cottage Villas de Dornbach, à l'autre bout, cependant elle rejoignait la Sendleitnerstrasse, où commence le faubourg ouvrier Ottakring. La Curlangasse elle-même appartenait à Dornbach, et la maison, dont nous occupions le rez-de-chaussée, possédait un beau, si ce n'est grand jardin avec des arbres fruitiers et châtaigniers.

En dehors d'autres avantages, ma chambre avait un attrait spécial : une porte séparée. L'entrée dans la maison du côté jardin se faisait par un court escalier intérieur au bout duquel la porte de gauche donnait sur l'appartement de Zádor et la porte de droite sur ma chambre qui était meublée simplement, mais avec bon goût : j'avais un gros bureau, un divan confortable et un joli poêle en faïence.

La fenêtre de ma chambre donnait sur le jardin. Au-delà du jardin se trouvaient d'autres petites maisons et leurs jardins, et comme la route de notre maison s'arrêtait, on pouvait voir à travers elle toute la banlieue, et même les lointaines collines de la forêt viennoise. Combien d'après-midi, combien de soirées ai-je passées à cette fenêtre à regarder les arbres se couvrant du jaune et du rouge de l'automne recouvert ou les épais flocons de neige s'abattant sur les jardins et les toits ou la descente du bleu foncé des nuits de printemps sur le paysage.

Après tout ce que j'ai dit sur mon oncle Pàl Zádor, le lecteur pourrait conclure que, vivant dans sa maison, j'étais maintenant tombé sous l'influence de l'ancien Commissaire du Peuple. Ce fut l'opposé.

Il y avait tante Juli, je ne crois pas qu'elle était communiste, même si elle ne dérangea jamais les séminaires marxistes de son mari le soir. Quelles qu'aient été ses opinions, elle était une des rares personnes profondément éthiques que j'ai connues. Chevelure sombre, taille élancée, charpente solide, elle extériorisait un calme et une assurance qui se moquaient de toutes les théories doctrinaires environnantes.

Elle avait grandi dans le même milieu que mon père, cependant elle était son contraire à tous les égards. D'elle irradiaient une dignité allègre, du bon sens et la paix. Ni les difficultés financières ni les bouleversements de son existence ni sa vie avec un mari difficile et fanatique n'avaient été capables de l'ébranler ; sa ceinture de sécurité était un sens de l'humour savoureux. Elle avait beaucoup en commun avec ma mère, mais elle en différait à un point de vue essentiel : elle n'était pas passive, mais pleine d'une vitalité joyeuse.

Tout en ne faisant jamais rien d'inutile, elle accomplissait ce qui était nécessaire avec une énergie étincelante. Tout l'intéressait dans le monde, des gens à la littérature, de la cuisine à la musique.

Elle était tout à fait incapable de comprendre que quelqu'un ne pût trouver d'intérêt à rien.

Dans ma propre maison, je n'avais pas manqué d'amour, mais de compagnons. Avec tante Juli, je pouvais discuter de n'importe quoi ; rien ne lui était inconnu et elle était toujours disponible. Elle pouvait rester assise à sa table de cuisine pendant des heures, cousant ou tricotant, ses lunettes sans monture sur son nez charnu et elle écoutait. On ne pouvait quitter sa table autrement qu'avec un sentiment de soulagement. Elle ne prenait rien au tragique, pas même l'affaire Békessy. Et si seulement je m'étais confié à ses bons soins pour plus de trois ans, je serais probablement devenu un homme meilleur et plus heureux.

Ça me prit peu de temps pour découvrir que le grand politicien n'était que le second violon dans sa maison. Juli aimait son homme grisonnant dans la quarantaine, mais elle le traitait avec la même supériorité indulgente qu'elle utilisait avec ses enfants. Tommy âgé de treize ans et Klara de huit ans. L'atmosphère de la maison portait uniquement la marque de Juli ; les autres, nous étions des visiteurs bienvenus, accueillis avec hospitalité, mais jamais pris tout à fait sérieusement. Même si tante Juli régentait la maison, l'endroit n'en était pas moins le lieu de réunion des amis politiques de mon oncle et ma fréquentation avec eux me guérit de mon infatuation superficielle avec le communisme.

Un ouvrier hongrois nommé Oláh nous rendait souvent visite. C'était un homme blond paille dans la trentaine, ouvrier métallurgiste de formation qui maintenant travaillait comme jardinier pour les demeures des environs. Dans la maison voisine vivait un vieil homme dans les quatre-vingts, ancien directeur des usines à gaz de Vienne. Loin d'être un « capitaliste », le vieil homme vivait dans un confort modeste résultant d'une vie de labeur. Ce vieil homme sympathique donnait des complexes à Oláh. Les yeux injectés de sang, Oláh décrivait ce qui arriverait au vieil homme quand viendrait le « grand jour ». Il prétendait que le vieux Directeur maintenant pensionné gardait ses

« millions » dans un coffre-fort caché dans sa chambre. Oláh, le jour de la révolution mondiale, briserait la cassette et déchirerait en mille morceaux les gros billets sous les yeux du vieillard. Un plaisir presque sensuel se peignait sur le visage du jeune travailleur, quand il évoquait cette image. Cela ne m'aurait fait aucune impression, si je n'avais pas remarqué que mon oncle soutenait cette bestialité primitive en ne disant pas clairement à Oláh que ce n'était pas demain la veille de l'avènement du prolétariat et que briser le coffre du vieillard n'apporterait rien à sa révolte de jardinier envers son employeur.

Mme Stern, la femme divorcée d'un ingénieur faisait partie des visiteurs assidus. C'était une personne grêle de grande taille et avec des pieds énormes : ses vêtements stricts lui donnaient une allure masculine. Elle affichait sa haine du monde capitaliste, mais je découvris vite qu'en réalité elle détestait le monde entier. Ses commentaires sarcastiques se portaient sur les gens comme sur les choses et les événements du moment et j'eus le sentiment qu'elle donnait la frousse à l'oncle Páli : quand parfois, par inadvertance, il faisait l'éloge d'une institution « bourgeoise », madame Stern déversait alors sur lui une pluie de sarcasmes. J'entrai pour la première en conflit avec madame Stern quand elle argumenta longuement sur le fait que d'évidence je ne fréquentais que des filles riches. Cela n'empêcha pas qu'un jour, alors que j'étais seul avec elle dans l'appartement, elle essaya de me séduire d'une façon si cavalière que je ne peux en décrire l'épisode tant ses détails sont révoltants.

J'étais très impressionné, cependant, par un écrivain qui s'appelait Joseph Schindler, un petit homme maigre, grisonnant, nerveux et sale, parce que ses conversations avec moi traitaient toujours de sujets littéraires. Cependant, je découvris vite que Schindler haïssait tous les poètes que je chérissais : parmi tous les maîtres, il ne reconnaissait ou ne connaissait qu'Upton Sinclair, 1878-1968, Ilya Ehrenbourg, 1891-1967, et certains romanciers russes inconnus. Je demandai finalement à Schindler de me prêter à lire ses œuvres personnelles et il m'apporta deux manuscrits qui n'avaient pas « naturellement » trouvé d'éditeur, car ils ne respectaient pas les « principes de la littérature capitaliste ». Je lus les manuscrits de manière tout à fait impartiale et je conclus que les éditeurs « capitalistes » avaient bien fait d'ignorer les documents insensés de Schindler.

Je ne voudrais pas qu'on me comprenne mal : ce qui me détourna du communisme, ce ne fut pas ces rencontres, même si instinctivement je reconnus que beaucoup de ses adeptes présentaient comme point commun une amertume qui résultait de leurs échecs personnels. Ils m'amenèrent simplement à un examen plus critique des enseignements communistes.

Plus décisive encore fut ma relation avec oncle Pàl.

J'avais commencé à écrire sérieusement. En un an, j'avais complété trois romans,

« Oui ou non » (*Ja oder Nein*), « Nous-mêmes » (*Wir*) et « Moyenne » (*Durchschnitt*), tous les trois traitant des problèmes de la jeunesse, en particulier des problèmes sexuels des adolescents. J'écrivis des douzaines de poèmes qui reflétaient les influences d'Heinrich Heine, d'Erich Kästner, 1899-1974, qui est un célèbre écrivain allemand auteur de nombreux romans, livres pour enfants, poèmes et essais et d'Hermann Hesse, 1877-1962, un romancier, poète, peintre et essayiste allemand, puis suisse. Prix Nobel de littérature en 1946, il est encore, 42 ans après sa mort, l'écrivain germanophone le plus traduit après les frères Grimm et le plus lu au monde.

J'écrivis aussi des centaines d'aphorismes inspirés de Georg Christoph Lichtenberg, 1742-1799, un philosophe, écrivain et physicien allemand, et Jean de La Rochefoucauld, 1613-1680. Parmi les auteurs modernes, mes idéaux étaient Alfred Kerr, Arthur Schnitzler, Peter Altenberg, un poète et écrivain de Vienne 1859-1919*,* Thomas Mann, *1875-1955,* et Gerhardt Hauptmann et pour les plus anciens, Heinrich Heine, Lord Byron, Alexander Puschkin, 1799-1837, le baron Joseph von Eichendorff, 1788-1857, Gustave Flaubert, 1821-1880*,* et Guy de Maupassant, 1850-1893.

Quoiqu'oncle Pàl fût cultivé, je ne pouvais discuter avec lui de ces auteurs. D'ailleurs, il considérait mes propres efforts littéraires comme bourgeois et décadents. Je découvris bientôt qu'il existait un gouffre infranchissable entre le communisme et les Muses : les communistes voient dans tout ce qui est poétique, et de fait en tout ce qui est humain, une menace à leurs principes. Ils ne reconnaissent que la littérature qui sert leurs objectifs sociaux. Assis dans le salon en bas des portraits aux cadres noirs de Marx et Lénine, oncle Pàl pouvait lire à haute voix les œuvres de poètes dont le langage maladroit de propagande offensait le goût de l'adolescent sensible.

Je suis bien conscient du caractère personnel de tout cela et que cela ne constitue pas un argument favorable ou défavorable à la doctrine communiste. Cependant, mon dégoût final tira origine de cet angle littéraire. Il n'existait aucun passage reliant mon monde qui était peuplé par les personnages de la littérature mondiale et où les problèmes de l'individu tenaient une place plus grande que les problèmes sociaux et le monde de la récitation de la littérature de masse d'oncle Pàl. Après quelques affrontements violents, dans lesquels mon oncle introduisait régulièrement comme note personnelle que j'étais un enfant gâté bourgeois incapable naturellement d'apprécier le vrai art prolétarien, je me réfugiai avec mes livres et manuscrits dans ma chambre. Oncle Pàl se cantonna à me tenir devant le reste de la famille et ses amis comme un phénomène typiquement décadent.

En 1928, j'étais à l'époque de mes seize ans et je réagis avec tout le radicalisme de la jeunesse. Non seulement la littérature socialiste, mais toute littérature partisane en général subirent ma condamnation absolue et je me mis à voir le marxisme comme la lutte contre tout ce qui était beau, créateur et humain. Je commençai à développer un snobisme littéraire qui me conduisit à voir toute la littérature moderne avec dégoût et reconnaître seulement l'art pour l'art de la littérature des littératures anciennes. En politique, je m'orientai de plus en plus vers le conservatisme et partant, la réaction.

Ces conflits n'amoindrirent pas la fécondité de ces années, mais au contraire la stimulèrent. Pas plus qu'ils n'altérèrent mon bonheur. Je suis plein de reconnaissance pour oncle Pàl et tante Juli. Tous les deux à leur façon, ils m'aidèrent à me connaître moi-même.

L'école ne m'ennuya plus. Maintenant que j'avais comblé mes retards, je n'avais plus qu'à écouter attentivement mes leçons matinales. Presque tous les soirs, je lus ou écrivis jusqu'à minuit. Deux fois par semaine, je pris des leçons auprès d'un Italien, maître d'escrime renommé.

Dans ce sport que je pratiquais depuis l'âge de six ans, j'atteignais maintenant le niveau de la compétition. Le dimanche, je jouais presque invariablement au football, si bien que je ne négligeai aucunement mon développement physique. Aussi, mes après-midi quasi toujours libres étaient occupés par mes nombreuses amourettes.

Je ne peux prétendre avoir été fidèle à Margit. Je n'avais pas la maturité permettant d'apprécier ses qualités humaines et j'étais encore trop curieux pour refuser une nouvelle aventure.

Mais ce n'est pas tout. Même si mes camarades de lycée ne me faisaient pas sentir que quelque chose s'était produit, j'étais néanmoins allé vers une sorte d'isolation sociale ; graduellement, j'avais accepté la convention tacite de ne pas citer mon père. Cependant, j'éprouvais un besoin urgent de jouer un rôle dans la société et mon besoin de parler de ce qui était arrivé persistait inchangé. Avoir comme auditrice la seule Margit ne me suffisait plus et je remarquai avec plaisir que les autres filles m'accordaient la même écoute.

Maintenant, je sais que cela n'a rien à voir avec un plus grand sens de compréhension chez les filles. Non. Elles étaient simplement plus intéressées parce qu'elles n'avaient pas à craindre d'être aux prises avec les problèmes que je leur décrivais.

Rien n'est plus facile, en fait, que de devenir un « homme à femmes ». J'espère pouvoir convaincre les hommes qui y ont échoué et qui m'ont envié jusqu'à me haïr toute ma vie que le succès auprès des femmes n'est pas un privilège injuste de naissance ni quelque tour de passe-passe sorcier.

La plupart des femmes, qu'elles me pardonnent de le dire, naissent en

bâillant et elles traînent leur ennui toute leur vie. Presque toutes les femmes demeurent mélancoliques de leur naissance à leur mort, certaines en permanence, d'autres par intermittence, mais en éprouvant toujours beaucoup de souffrance.

Elles souffrent de l'ennui comme les hommes souffrent des coups du destin.

L'« homme à femmes » est simplement une personne qui n'a rien de mieux à faire que soulager cet ennui latent. Son investissement le plus gros, le temps, est le plus sûr.

Ici et là, il peut exister quelque autre investissement, mais fondamentalement ce ne sera rien sinon un pont par-dessus le gouffre de la solitude féminine.

Le cercle vicieux se complète si l'on considère que l'homme qui investit une grande part de son temps auprès des femmes acquiert aussi une plus grande connaissance d'elles. Le conquérant, estimé, selon ce que croit le monde et spécialement ses compagnons masculins être un personnage enviable et gracieux, n'est en fait qu'un pauvre diable qui dilapide continuellement son bien le plus précieux, le temps.

Ainsi ai-je progressé selon la ligne de moindre résistance et n'ai-je jamais cessé d'en payer le prix. L'expérience suprêmement exquise de l'amitié masculine me fut refusée jusqu'à ce que j'atteigne un âge plus mûr. Cela m'a pris bien des années avant que je découvre pourquoi la plupart des hommes me regardaient avec suspicion et même désapprobation et, ce qui fut pire encore, avant que je prenne connaissance du monde des hommes avec toutes ses difficultés, possibilités et réactions alors que d'autres y étaient déjà bien accoutumés.

Tout cela doit être dit en explication de mon inconstance en ces années. Je présume que Margit était plus mature que moi et qu'elle ne prit pas trop tragiquement mes escapades. Naturellement, sa tolérance tenait aussi fait que mes relations avec elle, comme du reste toutes mes autres « affaires de cœur » étaient innocentes, au moins au sens que, en dépit d'opportunités exceptionnelles, elles n'allèrent jamais au-delà d'un simple flirt. Début 1928, un camarade d'école, que j'appellerai Ernest, m'invita à passer une fin de semaine dans la maison de ses parents. Cette maison était inusitée, car elle était située au premier étage d'une gare. C'était une jolie petite gare à environ vingt kilomètres de Vienne et seulement les trains d'excursionnistes y arrêtaient tandis que les express vers l'ouest la traversaient en grondant avec mépris. Le chef de gare, le père de mon ami d'école, était assis à longueur de journée dans son petit bureau, la casquette rouge sur la tête, lisant des journaux et fumant des cigares.

L'appartement de cinq pièces de l'unique étage au-dessus était meublé avec un mauvais goût inimitable. La première fois que j'entrai dans le salon, je crus être tombé dans une tombe. Elle sentait les feuilles mortes et un parfum éventé. Et, de fait, les murs étaient tapissés de couronnes de laurier en décomposition avec des rubans rouges, bleus et verts, mais surtout violets donnant l'impression d'un parloir d'entrepreneur des pompes funèbres.

Cependant, les couronnes n'étaient pas destinées aux morts ; un examen des lettres dorées et argentées sur les larges rubans révélait qu'elles étaient un tribut payé par le public admiratif à la chanteuse Anita Trott, qui se trouvait être la mère de mon ami. Elle avait un beau visage lourdement fardé et des cheveux teints platinés. Sans aucun doute existait-il une raison pour que cette belle femme se défigure elle-même de cette façon ; sans maquillage et sans son style capillaire fantastique, elle était excessivement attirante.

Un dimanche après-midi, Ernest fut envoyé à la recherche de bois dans le village voisin et, comme il n'y avait pas de place pour moi dans le véhicule, je restai en arrière.

Tandis que le chef de gare lisait son gros journal du dimanche à l'étage en dessous, elle se mit à me raconter l'histoire de sa vie, l'histoire de cœur impétueuse d'une chanteuse prometteuse, l'histoire d'une jolie femme qui avait commis l'erreur d'épouser un Philistin prosaïque. Ce personnage vulgaire et borné était en outre plus âgé de quinze ans.

Madame Anita se méprit sur ma sympathie polie pour son tragique destin et après quelques minutes elle cacha son visage en larmes sur ma poitrine et le sofa en peluche devint notre couche d'amour.

Cette année-là, je passai bien d'autres dimanches dans le salon renfermé en haut de la gare. Le pauvre Ernest était expédié dehors sous des prétextes les plus douteux et le chef de gare engoncé dans son journal ne fut jamais un sujet de souci.

Moins précipitée, mais également étrange fut ma liaison avec l'actrice Mimi Konrad. Contrairement à madame Anita Trott, Mimi était une réelle célébrité. J'entendis souvent prononcer son nom dans la maison de mes parents. Peu de temps avant l'éclosion du scandale Békessy, son nom avait paru en première page de *Die Stunde.* Incurable morphinomane, elle avait eu une crise nerveuse dans les couloirs d'un théâtre viennois. Après quoi elle avait disparu de la scène publique.

Lucille, une jeune fille à qui je faisais la cour, bénéficiait d'un respect particulier dans notre cercle, car elle pouvait se vanter d'être la nièce de Mimi Konrad. L'actrice séjournait près de Vienne dans une maison de santé spécialisée dans le traitement des dépendances médicamenteuses. Un dimanche, Lucille m'invita à l'accompagner lors de sa visite auprès de sa

tante

Il faut admettre que le jeune qui venait d'avoir dix-sept ans (12 février 1911…) se lança dans cette aventure d'une manière plutôt moins innocente que dans son affaire avec la femme du chef de gare. Mon admiration pour Mimi Konrad se doublait d'une assurance masculine présomptueuse selon laquelle seule une femme malheureuse et incomprise pouvait tomber victime des drogues. Je lui donnerais sans aucun doute la compréhension et le bonheur dont elle avait manqué jusqu'ici. Mimi reposait dans une chaise longue dans le jardin de la maison de santé, enveloppée dans des couvertures en dépit de la chaleur estivale. C'était une femme d'environ vingt-huit ans d'une minceur exagérément garçonnière avec de grands yeux sombres et des cheveux corbeau coupés à la mode « petit page » ; son visage d'une pâleur mortelle n'était pas maquillé et de profonds cercles noirs sous ses yeux témoignaient de ses souffrances.

Mimi gagna immédiatement mon cœur en accueillant mon nom avec un gentil sourire.

— J'ai bien connu votre père, dit-elle. Un homme aimable. Il était le seul à ne pas feindre un dégoût hypocrite avec moi. Comme il a été injustement traité !

Nous passâmes toute l'après-midi avec Mimi. Au cours de la conversation, nous fûmes interrompus par un cri perçant venant de l'intérieur du bâtiment jaune.

Les patients dans le jardin se dressèrent. Le visage pâle de Mimi devint encore plus décoloré.

— Les porcs ! *dit-elle*. C'est le solliciteur. Ils lui refusent sa morphine.

Elle se recoucha et continua sans me regarder :

— Je vais mourir comme un chien si je n'en trouve pas. Peux-tu m'en obtenir un peu ?

— Mais vous êtes supposée ne plus consommer de morphine, *dis-je sur un ton paternel*.

— Non-sens ! *répliqua-t-elle impatiemment*. Je suis en train de te dire qu'ici je vais mourir comme un chien.

Quelques minutes plus tard, elle se leva et entra dans la bâtisse. À don retour, c'était une autre personne. Son visage avait pris des couleurs et ses yeux étaient pleins de vie.

Elle parla vite avec précipitation, nous parla de ses succès au théâtre et des contrats qui lui étaient offerts.

Une cloche appela les patients pour le souper et nous nous levâmes pour dire au revoir. Mimi me serra la main. Je sentis qu'elle glissait un morceau de papier dans ma paume.

Je n'en dis rien à Lucille, mais je pus à peine attendre de la quitter avant de lire le billet.

Écrits dessus en hautes lettres penchées s'y trouvaient le nom et l'adresse d'un médecin avec le message :

— « Obtenez un paquet de lui et apportez-le-moi aussi vite que possible. Téléphonez-moi d'abord. Mille mercis. Votre Mimi. »

Je décidai d'abord de ne pas aller chez le médecin. Cette décision ne fut pas le résultat d'un mûr examen, mais jaillit entièrement parce que je croyais pouvoir sauver la femme fourvoyée.

Pendant deux jours, j'hésitai à savoir si je devais lui téléphoner ou non. Mais je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'à elle. À la fin, je me persuadai que ce n'était pas humain de la laisser en suspens.

— Madame Mimi, *dis-je, quand mon appel la rejoignit*. Je ne peux vous apporter le paquet cette fois, mais j'aimerais venir vous rencontrer dimanche.

Il y eut un moment de silence dans l'appareil.

— Que voulez-vous dire avec « cette fois » ?

— Je veux dire que je veux vous parler.

— Bien. À trois heures samedi. Je serai dans ma chambre.

Elle était au lit quand on m'annonça. Elle portait un pyjama masculin en soie jaune boutonné jusqu'au cou.

Le fait étrange était que Mimi ne se montra pas irritée contre moi malgré que je ne lui eusse pas apporté la drogue. Peut-être avait-elle d'autres voies pour obtenir l'entrée de la substance dans sa cage dorée ou peut-être avait-elle autant besoin de sympathie que de drogue. C'est ainsi que pendant plusieurs mois où je la visitai presque chaque dimanche, j'eus l'illusion d'avoir créé un miracle.

En rétrospective, je me sens convaincu maintenant que la morphinomane ne tira aucune satisfaction de notre relation. J'avais simplement été trop inexpérimenté pour faire la différence entre les apparences d'une liaison et la réalité d'une vraie passion.

Après quelques mois, Mimi, considérée guérie, fut libérée de la maison de soins. Elle partit pour l'Italie supposément en convalescence. Je ne l'ai jamais revue. Quelques années plus tard elle mourut dans une maison de santé italienne.

Ma troisième affaire n'eut aucun trait grotesque ou tragique, mais elle me fournit quand même une leçon pour la vie.

J'ai déjà mentionné qu'en tant que garçon en excursion pédestre à travers l'Autriche, j'avais rencontré une demoiselle de Brünn à proximité de Zell-am--See et que j'avais maintenu une correspondance avec elle.

Un après-midi, le téléphone sonna chez les Zádor.

— Reconnais-tu ma voix ?

Je dus confesser que non.

— Grete, *me dit une voix rieuse de femme.* Grete de Brünn.

J'appris que Grete Ratzer dont je n'avais pas de nouvelles depuis trois ans était à Vienne pour passer une audition au théâtre de Vienne.

— Ces deux dernières années, *dit-elle,* J'ai tenu le rôle de soubrette à notre théâtre municipal. Je reste ici deux semaines. Quand nous voyons-nous ?

Nous nous arrangeâmes pour nous rencontrer le samedi matin.

Je ne m'étais jamais préparé pour un rendez-vous avec autant de soin et d'excitation. Soin et excitation, mais encore plus inquiétude.

Je calculai que Grete devait avoir vingt ans, soit trois de plus que moi. J'empruntai vingt schillings de tante Juli. Une somme considérable, mais au vu de mon long comportement exemplaire, elle me les accorda d'emblée. Ainsi me mis-je en chemin.

J'étais préparé à tout, à l'exception de ce qui arriva.

Quand à l'âge de onze ans, je quittai ma jeune camarade de jeux, elle était une mince jeune fille avec des nattes et un costume rouge de marin.

Deux ou trois années plus tard, Grete m'avait envoyé sa photo, l'image d'une charmante adolescente. Telle elle était restée dans ma mémoire et je n'avais jamais pensé à réviser mon image mentale.

La femme qui m'embrassa fermement sur la bouche dans le salon de son oncle avait l'allure typique de la soubrette de province : elle était potelée et même grassouillette, le teint pâle, les cheveux filasses, le visage très maquillé les seins rebondis et fermes, les hanches larges ; cette dégaine était amplifiée par sa robe courte et serrée. En un mot, elle était robuste et vulgaire.

— Tu parais grand, *dit-elle,* juste comme je t'imaginais. Viens, allons au Heuriger. Nous devons fêter notre rencontre avec une bouteille.

Le terme Heuriger désigne en Autriche des enseignes gastronomiques qui ne servaient, à l'origine, que le vin de la dernière année écoulée. Le terme « heuer », utilisé en Autriche et dans le sud de l'Allemagne, signifie « cette année ». Le mot « heurigen » en est dérivé.

C'est précisément ce que nous fîmes. Nous consommâmes plusieurs bouteilles de vin nouveau délicieusement pétillant.

Grete attira le petit orchestre à notre table et demanda ses airs favoris, qu'elle chanta avec les musiciens. Son exubérance atteignit un point culminant vers minuit, quand elle dansa en virevoltant à travers la salle avec le violoniste. Les hôtes amollis par le vin applaudirent tandis que je regardais avec embarras, un sourire figé sur les lèvres.

Rieuse et rouge, Grete revint à notre table.

— Maintenant, on part, *dit-elle*. Tu as, peut-être, une baraque accueillante aux visiteuses. Je ne peux t'amener chez mon oncle.

Je demandai à Grete de mettre un frein à sa gaîté vocale, au moins tandis que nous étions dans les escaliers. Après tout, c'était la première visite que j'avais et je ne voulais pas réveiller ma tante.

— Endroit confortable que tu as ici ! *dit-elle, aussitôt que j'eus verrouillé la porte derrière nous*. *Elle ajouta* : juste ce que j'avais imaginé.

Sans plus attendre, elle se déshabilla.

Quand nous nous glissâmes hors de la maison, il était cinq heures du matin. Après une quinzaine durant laquelle j'avais fait entrer et sortir en contrebande Grete dans ma chambre presque toutes les nuits, le Théâtre de Vienne décida nettement de ne pas engager la soubrette de Brünn. Grete sortit de ma vie aussi allègrement qu'elle y était entrée.

Margit fut au courant de toutes ces aventures. Nous entretenions une étrange forme de relations et pour plus d'une raison. Ce sont la curiosité et la vanité et le besoin d'agir en homme plutôt que la sensualité qui m'amenèrent à rechercher les aventures, pourtant, je ne fis aucune tentative dans le but de devenir l'amant de Margit. Le fait de raconter à Margit mes « escapades » avait à faire, en même temps, avec la rancune inconsciente que j'éprouvais en égard de mon propre sens des responsabilités. Probablement, n'osant pas, j'espérais forcer Margit à prendre l'initiative. C'est seulement plus tard que Margit, quand son instinct féminin perçut pour la première fois un réel danger, donna réponse à ce défi.

Une de mes amies, Hilde Spiel, 1911 1990, plus attirante, féminine et sage que le voulait son âge et avec qui j'eus une liaison de 1927 à 1928, allait, ayant à peine dix-neuf ans, écrire un roman sur moi, *Kati auf der Brücke* (*Kati sur le pont, Berlin, 1933*) où elle m'appela Peter Stuyvesandt. Elle m'y décrivit comme un jeune homme svelte, blond foncé, yeux bleu clair, l'élégance naturelle et le comportement incroyablement effronté.

Je tirais plaisir de mes succès, mais derrière ma frivolité se cachait une inquiétude permanente : quand, au lieu de conquérir filles et femmes, pourrais-je vaincre le monde qui avait défait mon père ? À cette époque, il n'était pas étonnant que j'apprisse chaque scène de *L'Aiglon* d'Edmond Rostand :

Mais à, mon cher, à la réflexion,
C'est logique, Don Juan fils de Napoléon !
C'est la même âme, au fond, toujours insatisfaite,
C'est le même désir incessant de conquête !
O magnifique sang qu'un autre a rompu
Et qui voulant éclore en César, n'a pas pu,

Ton énergie en moi n'est donc pas toute morte :
Cela fait un Don Juan lorsqu'un César avorte !
Oui, c'est une façon d'être encore un vainqueur !
Ainsi, je connaîtrai cette fièvre de cœur
Fatale, dit Byron, à ceux qu'elle dévore…
Et c'est une façon d'être mon père encore ! »

Quand le Don Juan aurait-il enfin l'opportunité d'être un César ?

Je n'oublierai jamais nos fréquentes réunions dans la maison de l'avocat Dr Otto Mahler, le père de la belle et noire Hansi, où nous passions de pleins après-midi à discuter de problèmes, littéraires, prenant part à des lectures de pièces de théâtre classiques ou modernes, récitant nos propres œuvres, ou, les soirs, écoutant notre hôte plaisant et cultivé nous lire « L'histoire de la civilisation » de Egon Friedell, *1878-1938, écrivain autrichien, philosophe, religieux érudit, historien, dramaturge, critique dramatique, journaliste, acteur et comédien et maître de cérémonie.* On grattait ensemble jusqu'à notre dernier sou pour ne pas manquer un classique, aucune pièce de la renaissance tchèque au Burgtheater, théâtre de la Ville de François Joseph qui restera dirigé par Max Reinhardt de 1924 à 1933. Et nous passions d'innombrables dimanches matin dans les galeries d'art du musée de l'histoire de l'art. Au printemps et à l'automne, nous nous asseyions en cercle dans le jardin de la maison Dornbacher : je lisais à haute voix le *Neuen Drama* de Kerr et nous déclamions Shakespeare par cœur pendant des heures et nous nous pensions qu'il allait de soi que nous lisions Jean Baptiste-Poquelin dit Molière, 1622-1673, Pierre Corneille, 1606-1684 et Jean Racine, 1639-1699, dans le texte original en français. Quand, le dimanche après-midi, nous quittions Dornbach et sortions dans la forêt viennoise vers Neuwaldegg ou le village de Salman, quand nous nous allongions dans l'herbe verte et quand nous errions dans les forêts d'épicéas, chaque arbre, chaque fleur, chaque orage menaçant nous évoquaient la littérature mondiale. En été, lorsque nous sortions, nous nous écrivions de longues lettres littéraires, nous nous envoyions les nouveaux poèmes que nous venions de lire, et chaque nouvel amour naissant a commencé avec le cadeau important d'un livre de Rainer Maria Rilke, 1875-1926, Hugo von Hofmannsthal, ou Anton Wildgans, 1881-1932. Nous soulignions au crayon des passages et écrivions dans toutes les marges de nos nouveaux livres. Nous nous incarnions dans les personnages de la littérature. Hilda m'appelait le « Grand Pandolfo », je signais mes lettres à Hansi avec « Anatole », et Renée terminait sa lettre par « Wanda ». Cependant, nous n'étions aucunement des « intellectuels » dans le sens que j'ai toujours eu horreur de ce mot. Lors des fêtes, je désirais de mes

parents comme cadeaux non seulement des livres, mais aussi des cravates ou des chemises en soie.

Toutes les filles essayaient de rivaliser avec l'élégance extravagante de Hansi ; nous recevions des prix dans des compétitions de danse ; lors de nos baignades dans le Danube nous nous lancions fièrement des défis de course ; quand nous en avions les moyens, nous allions au Prater (*place de foire*) nous ne négligions aucune attraction depuis les compétitions de tir jusqu'aux maisons hantées. En de telles occasions, nous parlions plus de la nature et de l'amour que des livres. Rien ne nous amusa plus que lorsque je restai toute une nuit caché dans une horloge ancienne de la maison des Mahler, parce que j'étais resté plus longtemps que ne le permettaient les parents de Hansi ; je consacrais la moitié de mon argent de poche à l'achat de fleurs pour mes flirts.

Ce n'était pas ce que nous faisions, mais ce que nous admirions qui était « intellectuel ». Les garçons jouaient au football, mais quand ils désiraient conquérir une jeune beauté, ils apprenaient par cœur un nouveau poème. Ce fut une période heureuse et fructueuse.

Plus tard, les vents de la vie nous séparèrent, Margit et moi, mais quand nous nous rencontrâmes, quelques minutes suffirent à faire renaître le passé. Margit devint ma femme (début *1932*) ; elle mourut dans un camp de concentration allemand. Renée devint la femme d'un avocat : je la retrouvai au Portugal. Hilde Spiel, 1911-1990, devint une écrivaine de talent et aussi, en tant que la femme du talentueux écrivain Peter de Mendelssohn, *1908-1982,* la mère de deux charmants enfants. Je la vois chaque fois que mes chemins me mènent à Londres. *Mariés en 1936, Hilde Spiel et son mari se sont séparés en 1963 et ont divorcé en 1970. Spiel retourna à Vienne et vécut avec son ami de longue date Hans Fresch-Brunningen, 1895-1981, qu'elle a épousé en 1972*. La dernière fois que je vis Hansi, ce fut à Rome alors qu'elle travaillait pour les services de renseignement américains. Avant de se suicider à New York, sa dernière lettre fut pour moi. Dans la vie et la mort. Nous ne nous oublierons jamais. Dans le coffre à bijoux de nos souvenirs, ces années sont des perles rares et précieuses.

Citation (Wikipédia) : *Le théâtre impérial, Burgtheater, était pour le Viennois, pour l'Autrichien, plus qu'une simple scène. Le premier regard qu'il jetait sur son journal du matin ne portait pas sur les discussions du Parlement ou sur les événements mondiaux, mais sur la chronique théâtrale*. — Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*.

CHAPITRE XII. Frapper sur quelqu'un.

Nous étions à l'été 1928. Je le passai à dix-sept ans en compagnie de mes parents en Hongrie.

Mon père demeurait en Hongrie depuis l'année précédente. N'ayant pas encore commencé, sa renaissance étonnante tardait, mais l'homme bronzé, en forme et vivant, qui m'accueillit à la gare de la station thermale de Siófok n'avait plus aucune ressemblance avec l'invalide que j'avais laissé à Paris.

Il ne s'était pas encore, naturellement, placé au-dessus de ce qui lui était arrivé à Vienne. Il avait dévolu ses six premiers mois à Budapest à l'écriture d'un pamphlet intitulé le *Panopticum de Békessy,* une brillante disculpation abondante en documents, affidavits et autres pièces à conviction. Dès qu'il eut fini son pamphlet, qui ne convainquit aucun de ses opposants, mais le réhabilita à ses propres yeux, il fonda un mensuel, l'*Ost-Kurier*, qui rapidement acquit un bon lot de succès.

Ce n'était pas un hasard, car ce périodique était sérieux, informé et respectable, mais ce n'était pas encore un témoin du rétablissement de mon père.

Mon père se sentait simplement chez lui en Hongrie. Seule l'emphase hitlérienne sur la race et le sol m'a empêché de devenir un poète de la terre natale, mais je ne peux cacher ma profonde croyance dans l'influence bénéfique du sol natal. Je ne considère pas l'homme comme un bien d'exportation. Seules les circonstances le transforment en cosmopolite. En réalité, j'ai toujours cru que le mieux pour l'homme est de mourir dans le village où il est né.

Le cosmopolitisme est dans mon opinion l'un des plus stupides mensonges de l'humanité. Ceux qui ont dû fuir de pays en pays et sont devenus des étrangers nulle part et partout, ceux-là sont les seuls qui savent que rien ne tient plus de place que les souvenirs d'enfance, l'odeur, le bruit, le goût et le sentiment du pays natal. Même durant les jours où ma patrie semblait complètement anéantie, je n'ai jamais envié ces personnes cosmopolites qui prétendaient se sentir chez eux n'importe où. De fait, ils me faisaient pitié, car ils se trichaient eux-mêmes sur la nostalgie, sentiment qui ne me quitta jamais. Lorsque je fus fait prisonnier par les Allemands en 1940 et que mon premier gardien me brutalisa en me parlant en patois viennois, cela ne m'aurait pas aidé de me sentir plus parent avec lui qu'avec mes camarades français prisonniers. De même, je ne pourrais plus exprimer ma haine d'une Allemagne infâme qu'en l'habillant de mots allemands. La fierté qui monte l'amour contre l'amour me choqua toujours comme une marque d'orgueil ; après tout, nos meilleures amours sont celles qui n'ont pas été

exigées. Il n'est pas besoin d'être un géant pour que nos forces grandissent quand nous touchons le sol du pays natal, mais ce serait une négation de notre bien le plus précieux, notre enfance, que de dénier, qu'une fois déraciné de notre sol natal, on n'est plus au mieux qu'une plante dont l'existence est prolongée par une maigre croissance en pot.

L'affirmation que tous les hommes s'aimeraient les uns les autres s'ils se connaissaient n'est en fait qu'un autre pan d'hypocrisie. En fait, nous soumettons les étrangers à un examen plus approfondi que celui pour nos compatriotes et la connaissance des êtres humains nous conduit rarement à la tolérance. Dire que tous les hommes sont égaux est un morceau de non-sens idéalisateur allant à l'encontre de toutes les données biologiques, ethnographiques et historiques, mais il est répété avec zèle, par les prétendus sauveurs de l'humanité appartenant à toutes les tendances, parce qu'ils craignent que la reconnaissance des différences conduise à la discrimination raciale et sociale. L'opposé est vrai. Autant on ne nous abreuvera pas du mensonge selon lequel nos voisins sont nos frères et que nous devons les respecter comme des amis ayant les mêmes droits, autant cette fausse fraternité nous fera de mauvais voisins.

Même en tant que vision, le cosmopolitisme ne m'attire pas, car je ne vois pas ce que nous pourrions tirer d'une telle uniformité. À aucun prix, je ne voudrais la voir comme une réalité pour les prochains siècles.

À un moment donné le Versailles de József Pogány, le Commissaire du Peuple, Siófok, où mon père avait maintenant découvert une charmante maison, était de nouveau avec ses grandes plages et son sable doré une station de vacances pacifique et amicale. L'après-midi, on se retrouvait dans l'élégante petite pâtisserie sur la promenade ; sur le cap avancé s'enfonçant profondément dans le lac, des groupes de jeunes gens admiraient le coucher du soleil, et pendant les nuits chaudes, on dansait au casino de la station thermale.

Notre villa était séparée du bord du lac juste par un jardin et une allée de peupliers. Ma chambre était nichée dans une tourelle depuis laquelle j'avais une vue exquise sur le bleu du lac et les collines joliment couvertes de vignes. Je m'installai là en vue de ma dernière année étudiante.

Ma préparation consistait alors en l'élaboration obligatoire d'une petite thèse. J'en avais moi-même choisi le sujet : « *Les aspects moraux chez Heinrich Heine : sa relation avec la morale et la religion et la patrie*. »

Aussi étrange que cela puisse paraître, j'avais choisi Heinrich Heine comme sujet parce que je ne pouvais restreindre mon impatience d'écrire un plaidoyer à la défense de mon père. Dans ma surestimation illimitée de

l'importance de mon père, j'avais trouvé de nombreux points communs entre lui et le poète. Les deux, me semblait-il, avaient été incompris : sous une apparence de cynisme, ils étaient en fait des sentimentaux ; tous deux avaient opté pour la joie et le plaisir de vivre dans un monde de Philistins et de petits-bourgeois ; tous deux avaient lutté contre une société coincée et médiocre ; tous deux ne reconnaissaient que leur propre code moral. En Ludwig Börne, *1786-1837, auteur satirique et journaliste d'origine allemande, mais exilé politique en France*, le moraliste strict, mais méchant, je reconnaissais Karl Kraus. Dans les attaques furieuses du comte August von Platen, 1796-1835, contre le Juif Heine, je voyais un parallèle avec l'hostilité que la Vienne conservatrice avait manifestée envers mon père.

Mon plaidoyer était basé sur la thèse arbitraire qu'un génie avait le droit à son propre code, une thèse que j'ai soutenue jusqu'à aujourd'hui. J'avais seulement oublié que mon père n'était pas un génie. Lorsque l'été amena la fin de ma thèse, elle avait atteint cinq cent dix pages. Elle était devenue une des plus profondes contributions à l'étude de Heine.

Quoique cette autobiographie ne soit que marginalement concernée par ma carrière d'écrivain, je sens que je dois maintenant introduire quelques mots sur mes méthodes de travail.

Je suis un écrivain dont l'application est presque pathologique et le système pédantesque. J'ai toujours estimé que le caractère soi-disant capricieux du « génie » n'était qu'une invention d'amateurs mécontents. En vingt-cinq années passées à ma table de travail à écrire durant huit à dix heures, je ne compte que quelques journées où je ne le pus en raison de circonstances extérieures hors de mon contrôle. J'ai écrit mes dix livres à la main dans une écriture précise, microscopique et j'ai réécrit chaque manuscrit trois ou quatre fois et parfois même plus souvent.

Je mentionne ces détails, non parce que je crois qu'ils sont d'intérêt pour la littérature, mais parce qu'ils reflètent les contradictions dans mon personnage que ni moi ni mes amis ou ennemis n'avons été capables de résoudre.

Qu'une personne éminemment frivole comme moi puisse être si remarquablement un travailleur consciencieux, que quelqu'un, qui semble si peu prendre la vie au sérieux ; ait géré ses obligations professionnelles avec tellement d'attention, que quelqu'un dont la vie est tellement plus intéressante que ses œuvres ait accompli son travail avec un tel fanatisme cela a troublé mes critiques ; cependant, souvent leur embarras m'a donné beaucoup de plaisir.

Mon mélange de modestie et d'arrogance n'a certainement nui à personne d'autre qu'à moi-même, parce que le monde, loin d'admettre qu'il m'a jugé

injustement, a choisi la solution pratique de rejeter ma personnalité créative comme une tromperie.

Laquelle de mes deux personnalités est la plus géniale ? L'active ou la créative ? Je ne peux décider. Je sais seulement que, impudent dans ma vie privée, j'ai toujours souffert dans mes écrits d'une pudeur qui m'a nui infiniment. Je n'ai découvert que beaucoup trop tard que pour atteindre une réputation comme auteur, on doit se comporter comme ces poissons d'aquariums vitrés qui nagent en produisant toutes sortes de petites bulles amusantes.

L'écrivain de notre époque est une personne qui se comporte comme un écrivain de la tête aux pieds, un homme, en fait qui ne fait pas un seul pas sans agiter son crayon ; ainsi Lord Byron qui sentit qu'il devait prendre une part active dans la guerre de libération de la Grèce ; Balzac qui était immodérément fier d'être un imprimeur ; Zola pour qui Alfred Dreyfus, 1859-1935, avait plus d'importance que la littérature ; tous ces auteurs déconcertent les critiques actuels peu imaginatifs, car leur littérature est à peine visible derrière une foule d'écrits. J'ai confiance d'être bien compris : ma seule ressemblance avec tous ces géants est le fait que la vie m'a toujours paru plus importante que sa description et que je n'ai jamais considéré une vie stérile comme un sine qua non de la fertilité poétique. Comme Hal le Prince de Shakespeare, j'aimais d'être ivre avec Falstaff, m'étant d'abord saoulé avec l'idée de ce que serait la surprise du monde le jour où « j'abandonnerais cette conduite relâchée et paierais, malgré que je ne l'eusse pas promis, mes dettes. »

Ce mélange de modestie et d'exubérance n'eut aucune incidence blessante sur personne sauf sur moi-même, puisque mon monde, loin d'admettre qu'on m'avait mal jugé, choisit la solution facile de voir ma personnalité créative comme une déception.

Ma double personnalité se manifesta même alors à Siófok. Tandis que je me consacrais dévotement à mes travaux sur Heine, je menais une aventure amoureuse avec Honka, une jeune demoiselle hongroise que je visitais chaque nuit en passant par sa fenêtre au risque de me casser le cou.

Ensuite, pendant des semaines je travaillai des nuits parfois jusqu'à cinq heures du matin, mais quand le cirque allemand Hofmeister passa à Siófok, je m'épris rapidement de la fille du dompteur de lions et pendant une semaine je l'accompagnai de village en village et mes conversations d'après-midi avec le sociologue Cécilia Pollak ne m'empêchèrent pas de participer la nuit aux concours de danse du casino. La description de cet été ne serait pas complète, cependant, si je n'ajoutais pas combien j'ai été heureux à Siofok :

et que ce n'est pas par hasard que plus tard, quand j'ai été en mesure de parcourir le monde, je suis toujours revenu dans la station balnéaire au bord du lac.

Ce sentiment de bonheur n'avait rien de commun finalement avec à ma situation à Vienne. Quand je décris les Juifs d'aujourd'hui, je constate combien soudain le sentiment de lourde oppression se détache d'eux quand ils entrent dans la terre d'Israël, alors je me souviens curieusement de Siófok. Si heureux que demeure mon souvenir des années Dornbach, je ne m'en débarrasserai jamais pour autant de la conscience de la réputation que mon nom avait à Vienne. En Hongrie, ce fut différent. La plupart des gens que j'ai rencontrés, le nom Bekessy ne disait rien : les autres le reconnaissaient amicalement. Dans notre maison, fréquentaient les journalistes et les écrivains du pays les plus respectés, mon père a trouvé partout gentillesse et respect.

Quand l'été 1928 s'acheva, j'eus pour la première fois sérieusement la tentation de rester en Hongrie. Néanmoins, je me décidai pour la voie la plus difficile. Taciturne, profondément désappointé, mon père me laissa à la petite gare où il m'avait accueilli en si bon état d'esprit au début de l'été.

Je n'oublierai jamais le regard que me jeta le douanier autrichien à Sopron à la frontière, à moins de cinquante milles de Siófok.

— Békessy ? *demanda-t-il d'une façon aucunement déplaisante, mais avec une curiosité qui ne m'était plus inconnue.* Aucune relation avec Imre Békessy ?

— C'est mon père, répliquai-je.

Tous les yeux dans le compartiment étaient posés sur moi.

Ma dernière année d'école (1928-1929) passa en coup de vent. Une seule péripétie mérite d'être contée.

Durant le printemps 1929, le dernier avant les examens terminaux, « Matura » comme cela s'appelait à Vienne, notre lycée organisa une matinée au Théâtre de Vienne. Nous jouions « Air de Printemps » la vieille comédie poussiéreuse d'Oscar Blumenthal, 1852-1917*,* et Gustav Kadelburg, *1851-1925*, où je tenais le rôle de Lenz, le bambocheur futé.

Le Théâtre était plein. Margit était assise au premier rang. Les parents de Hansi avaient pris une loge.

Tout se déroula en douceur jusqu'au troisième acte où je devais prononcer cette phrase :

— « Mon père, cet écervelé, aurait dû avoir pensé à cela avant. »

J'avais prononcé la phrase aux répétitions plusieurs fois sans y avoir attaché une signification particulière, mais au moment où je la prononçai sur

scène une personne de la galerie se mit à rire fort. Le rire fut contagieux il sauta de la galerie aux loges et au parterre. Le Théâtre n'était plus qu'un rugissement de rires. Les autres acteurs me regardèrent.

Je pâlis. Pendant une minute interminable, l'action s'arrêta. Ensuite, par un effort monstrueux, je poursuivis mon texte. Peu après le rideau s'abaissa.

Le succès de la représentation devait être célébré dans le Grand Hall du lycée plus tard en soirée. Je n'y allai pas. Margit m'attendait à la sortie de la scène et nous roulâmes jusqu'à Dornbach.

C'était une soirée de printemps inhabituellement chaude. Nous nous assîmes devant la fenêtre ouverte, contemplant le paysage.

— Et rien ne se corrige, *dis-je.* Parfois, j'ai l'impression que tout ce qui s'est passé n'a rien changé. Soudain, tout revient…

— Les gens ne l'ont pas fait méchamment, *répliqua Margit*. Les gens sont juste bêtes.

— Oh, non ! *lui dis-je.* Ils savaient très bien ce qu'ils faisaient. Tu n'as pas idée combien je hais cette Ville. Tout ce qu'ils font est mensonger. Ils se vantent de leur façon détachée de prendre la vie, mais ils sont seulement bêtes et méchants. Ils roucoulent au sujet du coeur en or viennois, mais ils n'ont pas de cœur.

Je regardais le crépuscule dehors.

Margit prit ma main.

— Tu le prends si durement, *dit-elle*, parce que tu ne peux encore rien y faire. Dans deux mois, tu auras fini ton lycée.

— Et alors ? Aller quatre années à l'Université ! Non, c'est trop long. Je n'y tiendrai pas.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas. Trouver l'animal qui a ri.

— Insensé !

— Je ne le disais pas au pied de la lettre !

Les mois suivants, nous imaginâmes des centaines de plans.

J'irais à l'Université, mais j'essaierais en même temps de me trouver un travail de journaliste. Naturellement, aucun journal viennois ne m'accepterait, mais je pourrais dénicher un poste de correspondant à l'étranger. Les plans étaient rejetés l'un après l'autre.

L'examen de fin d'études m'apporta un petit triomphe.

Il avait lieu dans la salle de conférence de l'école. On était examiné par les professeurs maison, mais le président du jury d'examen était un membre du conseil d'administration de l'éducation, dont le nom n'avait été révélé qu'à la dernière minute. Il était professeur dans une école secondaire et le cours de

l'examen dépendait largement du sujet qu'il choisissait. J'eus de la chance : Ce fut un professeur d'allemand.

Mon propre professeur d'allemand, un homme barbu qui ressemblait à un Andreas Hofer urbain voulut frimer avec son meilleur élève, je m'étais consacré dans la dernière année à l'étude de la littérature allemande du XVIIe siècle et le professeur me posa, entre autres, la question :

— Nommez-moi la première œuvre d'Abraham a Santa Clara.

Je répondis promptement : » Gack, gack. Gack, a ga. »

L'ébahissement était en général.

« L'ouvrage est peu connu, *dis-je calmement*. Il n'est mentionné dans que dans les travaux spécialisés. Le titre étrange vient du fait que Abraham a Santa Clara a été comme jeune moine dans un monastère des Augustins, sous les fenêtres duquel un troupeau d'oies caquetait. Le titre devait imiter le caquetage des oies. »

Le président eut le courage d'admettre qu'il n'avait rien entendu de la sorte. Je suggérai que nous sortions de la bibliothèque de Vienne une histoire de la vie du prédicateur. Mi-incrédule, mi-amusé, le président accepta.

Alors que les étudiants et les enseignants attendaient avec anxiété, une biographie du moine corpulent arriva. Elle confirma mes détails.

Le président se leva et me serra la main.

— Je crois, dit-il que nous pouvons exempter l'étudiant Bekessy du reste de l'examen. *Et puis en riant* : *nous ne voulons probablement pas nous ridiculiser une deuxième fois*.

Ainsi je n'eus pas à faire la démonstration de mes connaissances mathématiques incertaines.

Après le classement de sortie, la traditionnelle fête d'adieu se tenait le même soir dans un restaurant ; au milieu de la bière et du vin, élèves et professeurs étaient pour la première fois face à face en égaux. Pour la plupart de mes compagnons de lycée, il s'agissait d'une soirée de réjouissance sans réserve : ils n'étaient pas encore sortis des huit années qu'ils avaient vécues ensemble. À moi cependant, cela me paraissait avoir reculé dans un passé lointain.

Peu de souvenirs me sont restés de ma période scolaire je ne ne souviens plus de la plupart de mes camarades. Il est probablement vrai que j'étais pendant ces huit années tellement préoccupé par mon travail scolaire pendant les heures de classe que l'existence de mes camarades ne faisait qu'effleurer le bord de ma conscience. Je me remémore souvent toutes ces années, mais jamais au sujet de l'école. Elle n'était en fait rien qu'un préambule de vie.

À Siófok où nous villégiaturâmes encore tout l'été 1929, je flottai dans un nuage de liberté. Cet été 1929 fut peut-être le plus insouciant de ma vie. Cependant, je ne pus réaliser mes plans d'emblée. Informé de mon intention de devenir un journaliste, mon père réagit avec une véhémence que je ne compris pas pleinement sur-le-champ.

Trois ans après le scandale Békessy, mon père évitait encore anxieusement de me fournir des explications. Il supportait sa peine grâce à l'illusion ingénue que le lycée avait été un sanctuaire qui m'avait protégé de l'humiliation et la souffrance. Sa crainte des blessures que je subirais en gagnant ma vie, couplée à celle que cela pourrait lui faire perdre son autorité sur moi, les deux firent qu'il insista pour que je continue mon éducation. De plus, mon essai sur Heine l'avait convaincu que j'étais prédisposé pour une carrière universitaire. Il m'envoya à Heidelberg avec ma mère. Il espérait que l'atmosphère d'une Ville universitaire éloignée de Vienne m'empêcherait de connaître ce que c'était que de porter son nom.

L'année universitaire 1929-1930 n'avait pas encore débuté, si bien que nous passâmes une quinzaine de jours à Munich. Logés à *l'hôtel Régina*, durant le jour, nous rodions dans les galeries de la vieille et de la neuve pinacothèque. Nous mangions le midi dans les brasseries et le soir nous fréquentions les fameux cabarets munichois ; nous faisions aussi des excursions aux lacs de Bavière. Munich, qui devint plus tard ma deuxième patrie, m'ensorcela d'emblée. À Heidelberg, ma mère me logea chez un ancien recteur de l'Université et elle repartit pour Budapest.

Ma première étape fut de rechercher une association étudiante que je pouvais joindre. Il existait un grand nombre de ces associations appelées « Burschenschaften » à Heidelberg. Certaines portaient des couleurs, mais n'avaient pas d'escrime, d'autres avaient de l'escrime, mais pas de couleur et finalement celles de la troisième catégorie avaient et les couleurs et l'escrime. Inutile de dire que c'est parmi ces dernières que je choisis.

Le rêve de mon père de me voir évoluer à l'inverse de tout ce qu'il avait été était en bonne voie de réalisation.

Presque toutes les associations étudiantes étaient antisémites. Cela ne me dérangea pas. J'étais conscient de mes racines juives, mais je me considérais moi-même comme étant de religion protestante et même si je n'avais guère de lien avec ma religion, j'en avais encore bien moins avec le judaïsme. Le fait que la Burschenschaften n'admettait pas les Juifs me parut une injustice, mais c'était un sujet qui ne me concernait pas personnellement, pensai-je. Quand le « Fuchsmajor », l'officier de l'association responsable du recrutement des nouveaux, me demanda quelle était ma religion, je répondis

de bonne foi « protestant, de la croyance suisse ». Le sujet s'arrêtait là en ce qui me concernait. C'est du moins ce que je pensais. J'allais m'apercevoir qu'il en allait différemment

Ce qui m'attirait réellement était que l'association avait son code d'honneur, un code strict et ridicule qui ne connaissait qu'un seul remède aux insultes présumées : le duel.

Je ne voudrais pas qu'on pense que mon point de vue sur les duels soit totalement irrationnel. Schopenhauer avait certainement raison quand il écrivait dans *Parega et Paralipomena* : « Il nous est donné de voir des créatures humaines, excitées contre leur gré, à des combats à mort ; c'est un ridicule préjugé, ce principe absurde de l'honneur chevaleresque ; ce sont ses stupides représentants et ses champions, qui, pour la première misère venue, imposent aux hommes l'obligation de se battre comme des gladiateurs. » Schopenhauer a raison, alors que son contemporain Heine a tort quand il, dans les fragments anglais, écrit : « ... Les duels, même s'ils sont mal vus par les lois de l'État et par la religion, et même par la raison, sont encore un beau fleuron de l'humanité ». Il y a des croyances qui sont au-delà de raisonnable, et je dirais donc que je vois dans les duels une révélation de la virilité plus acceptable que celle de la lâche chasse au lion appréciée en particulier par nos écrivains. La société est hypocrite quand elle admet une forme de duel et pas l'autre.

Cette attirance pour les associations préconisant le duel avait peu de relation avec le fait que l'escrime était un sport où j'avais atteint une certaine maîtrise. C'était simplement que mes dix-huit ans accueillaient l'opportunité de donner une échappatoire physique à un sentiment d'insulté refoulé depuis longtemps. Je voulais frapper en retour. Sur qui ? Peu m'importait.

Les membres de l'association avaient peu d'opportunités de tester leur habilité à l'escrime l'un contre l'autre. Finalement, je persuadai le Fuchsmajor d'organiser un « Pflichtmensur » sorte de tournois amicaux d'escrime dans lequel chaque membre devait affronter un autre d'un numéro différent. Insolemment, je l'assurai que j'infligerais une cicatrice définitive à mon opposant. Le Fuchsmajor dut me tenir pour un cinglé, sinon il voulut me donner une leçon.

Nous étions en 1929 et les duels et les défis d'escrime étaient interdits dans l'Allemagne de la République de Weimar. Quoique la police fermât les yeux sur l'existence de salles d'escrimes, quand il s'agissait de se battre dangereusement avec des armes non sécurisées, il fallait alors se cacher dans un lieu éloigné.

Notre repère était une petite taverne sur une colline surplombant le Neckar. Elle était fréquentée presque uniquement par des étudiants. Aux

murs étaient accrochés des épées en croix et des emblèmes étudiants, les couleurs de la Burschaften et des estampes de poètes qui avaient été membres de l'association ou en rapport avec elle.

Les compétiteurs se mesuraient dans une grande salle vide. Dans un coin, le chirurgien du tournoi était déjà occupé à recoudre un visage ensanglanté. On sentait une odeur de sang et une odeur acide de sueur.

Des étudiants demi-nus portant de grotesques bonnets sur leurs têtes chauffaient les combattants. Je me dénudai jusqu'à la taille et protégeai les artères de mon poignet droit et de mon cou avec des bandages.

— Ne commets pas de bêtise, *me dit le Fuchsmajor.*

C'était un grand homme décharné âgé d'environ trente ans avec un nez énorme qui lui avait valu le sobriquet de « Concombre ».

— Pas de bêtise, *répéta-t-il dans son accent souabe*. Je me fiche que tu gagnes ou pas, mais je te mets en garde de ne pas te faire disqualifier !

Finalement, mon tour arriva. Mon opposant que je n'avais jamais rencontré auparavant était un étudiant en droit. Lui aussi participait pour la première fois à ce genre de compétition. Il était plus petit que moi, mais de carrure athlétique. Ses yeux étaient bleu clair et il portait une belle petite moustache. Dès les premières secondes, je sus que mon adversaire n'était pas de taille. Même si le lourd sabre « Empire prussien » était une arme peu favorable à l'escrime, trente années de ce sport me donnaient un clair avantage.

Je me demandai si je devais « finir » mon adversaire dès le premier assaut. Je décidai d'aller au plus court. Il ne s'était pas passé une minute, lorsque mon opposant sans méfiance me laissa l'ouverture. Après avoir accompli une tierce, je le coupai à travers son orbite droite et le bout de son nez. Le sang gicla sur son menton et sa poitrine nue. Le match était terminé.

Concombre se précipita vers moi. Les garçons de mon association m'entourèrent et je dus serrer des douzaines de mains.

L'apothicaire en extase ne faisait que répéter « Magnifique performance ». Il ajouta :

— Comment dieu du ciel as-tu fait, mon vieux pote ? Exactement comme tu l'avais prédit… une tierce sur l'œil droit.

Cet enthousiasme infantile culmina le soir à la ribote de notre association. On me donna le surnom flatteur de « La lame ».

Au cours du semestre, je combattis encore quatre fois avec des résultats similaires, puis ce fut tout : il n'y avait plus personne désirant se frotter pour vrai à « La Lame ».

Il va sans dire que durant la même période je négligeai mes études. Les beuveries à la bière pouvaient durer jusqu'à cinq heures du matin et j'avais

ensuite de la peine à me remettre des fortes gueules de bois ; je passais les après-midi dans les « Paukböden », les salles réservées à l'escrime, où je donnais magnanimement des leçons d'escrime aux débutants et où je lutinais les serveuses aux corsages bien garnis. Telle était en vérité le mode de vie de la majorité des étudiants des Burchenschaft que je voulais rivaliser.

Tout cela n'arrivait pas par accident. Depuis le jour où pour la belle Kató j'avais chevauché inconsidérément le cheval d'oncle Aladár Hoványi dans la campagne hivernale, j'ai toujours et de manière persistante essayé d'échapper à un sentiment psychologique d'infériorité en recourant à la bravade physique.

C'était peu chevaleresque d'utiliser ma maîtrise de l'épée à Heidelberg pour couper les visages d'escrimeurs moins expérimentés, mais j'avais besoin de ces triomphes pour oublier les coups que j'avais reçus à l'école.

La seconde source de mon comportement était mon origine juive. Bien que je ne me considère pas comme un Juif, je n'ai jamais cessé de vouloir me prouver que le préjudice causé aux Juifs était dénué de fondement. J'agis au sujet de cette preuve de façon tordue et malhonnête. Au lieu de reconnaître mes racines juives et de combattre si nécessaire, comme un Juif, j'éprouvai une satisfaction diabolique en entrant sans être découvert dans un monde antisémite et en utilisant mon camouflage réussi pour réduire ad absurdum le préjudice fait aux Juifs.

Les effets psychologiques du scandale Békessy ; le désir de donner un exutoire à un sentiment d'insulte ; le désir de « leur montrer » à tout prix, tout cela dessine un tableau composé d'apparentes contradictions.

Mon erreur de parcours ne dura que six mois. Ma carrière à Heidelberg subit une fin brutale. Le semestre était presque terminé quand ma mère vint à Heidelberg. Son arrivée coïncidait avec mon déménagement. Les deux fils du Recteur chez qui je demeurais étaient de retour chez eux et je devais chercher un nouveau gîte.

Ma mère qui s'était installée dans un hôtel m'avait trouvé une maison charmante dans la *Rue Richard Strauss* et qui appartenait à un professeur d'université en retraite. Après une brève conversation avec l'amicale femme du professeur, elle loua une chambre pour moi au premier étage de la maison.

Je devais m'y installer quelques jours plus tard. Nous allâmes à la maison deux ou trois fois. J'apportai mes livres sur la *rue Richard Strauss* et je rencontrai la femme du professeur et son fils. À ma grande surprise cependant, le professeur ne se montra pas.

— Une étrange chose m'est arrivée aujourd'hui, *me dit ma mère, un soir*.

Tu sais, la maison a une porte vitrée donnant sur la rue. Eh bien ! J'y ai vu la femme du professeur parler à un homme se trouvant à l'intérieur. Naturellement, je n'ai pas pu le distinguer clairement, il y a un rideau derrière la porte. Mais quand j'ai sonné, je n'ai d'abord pas eu de réponse. Alors, j'ai vu la femme du professeur poussant littéralement l'homme dans une autre pièce. Elle ne m'a ouvert la porte qu'après qu'il eut disparu.

— As-tu demandé si le professeur était chez lui ?

— Justement. Elle avait déjà une autre excuse. Je me demande ce qui se passe dans cette maison.

Mes instincts de Sherlock Holmes s'éveillèrent. J'insistai pour qu'on emmène une de mes malles sur la *Rue Richard Strauss*.

Comme d'habitude, la femme du professeur nous reçut aimablement. Il n'y avait pas trace d'autres occupants dans la maison.

Il était environ neuf heures de soir quand nous descendîmes les marches. La maison était plongée dans le noir. Ma mère était sur le point d'ouvrir la lumière d'escalier quand je l'arrêtai.

Arrivés au rez-de-chaussée, nous vîmes une faible lueur sous une des portes. Je pris ma mère par la main et l'y conduisit. Alors, je frappai et entrai sans attendre.

Nous étions dans la bibliothèque. À l'autre extrémité de la spacieuse et belle pièce se trouvait un bureau. Posée dessus, une lampe verte répandait une faible lumière.

L'homme qui était assis dans le fauteuil près du bureau se leva. Il portait des lunettes noires et se soutenait avec un bâton.

— Qui est là ? *demanda-t-il d'une voix mal assurée*.

Je donnai mon nom.

Un faible sourire éclaira son visage.

C'était un homme bien bâti, d'environ quarante-cinq ans commençant à grisonner. Il nous approcha lentement, cherchant son chemin. La vue de cet homme aveugle me troubla au-delà de toute mesure.

— Je vous demande pardon, *bégayai-je.* Nous ne voulions pas vous déranger. Ma mère et moi avons pris la mauvaise porte.

— Vous ne me dérangez pas, *dit-il*. Ma femme est sortie. Asseyez-vous un instant. Je suis très heureux de vous rencontrer.

Il retourna à son fauteuil.

— J'aurais dû vous rencontrer plus tôt. Seulement, je ne vois pas souvent les étrangers. *Il éclata de rire*. C'est-à-dire, je ne vois personne… pas depuis mon accident.

Pour un moment, nous restâmes assis sans parler, incapables de tenir une

conversation de politesse. Finalement, le professeur dit :

— Je ne m'y suis pas encore habitué. Jeune homme… Je ne sais pas si vous avez déjà rejoint une association. J'ai appartenu à une Burschenchaft depuis ma première jeunesse. J'y suis resté fidèle comme Ancien. Maintenant, je sais que je me suis comporté comme un vieux fou. Nos idées sur l'honneur sont dépassées et absurdes. Un homme n'a pas le droit de risquer sa vie… ou sa vue…

Ma mère pâlit. Elle ne put résister à poser la question indiscrète :

— Un duel ?

— Oui, *dit le professeur*, un stupide duel.

Après quelques minutes, nous prîmes congé.

J'essayai en vain de calmer ma mère. Elle était au courant de mes « Mensurs », mes tournois d'escrime parce que, conscient des ambitions de mon père pour moi, je lui avais envoyé à Budapest rapport de toutes mes victoires. Je lui expliquai les différences entre une Mensur et un duel. Mais elle ne fut pas convaincue et elle m'implora de quitter l'association et de retourner avec elle à Vienne.

Et alors, le destin m'ôta des mains le pouvoir de décider.

En sortant d'un cours, je rencontrai mon Fuchsmajor dans le hall.

— J'ai à vous parler, *dit-il d'un ton sec.*

— Est-ce urgent ? *demandai-je.* J'ai un dîner prévu à midi avec ma mère.

— Oui, camarade, c'est urgent. Ma piaule est juste derrière l'université.

Concombre habitait une turne sale et sombre au deuxième étage d'une vieille maison de chambres. La pièce était petite avec des meubles noirs et un fauteuil en pluche. ; Au mur au-dessus d'un lit élevé qui occupait la moitié de l'espace, un panneau était accroché avec des épées en croix ainsi que des bannières étudiantes. Le petit poêle de fer était éteint. Il faisait très froid en nous gardâmes nos manteaux d'hiver. Le Fuchsmajor alla jusqu'à son petit bureau surchargé. Il prit une enveloppe et en sortit une feuille découpée d'un journal.

Je reconnus immédiatement le *Deutschösterreichische Tagezeitung,* le journal des nationaux-socialistes de Vienne. C'était un des nombreux articles apparus sur mon père trois ans auparavant. Son titre était « Le Juif Békessy s'enfuit à Budapest ».

— Bien, *dit le Fuchsmajor*. Es-tu parent avec cet homme ?

Je tremblai de tous mes membres.

— Oui, *répliquai-je*. C'est mon père.

— Et alors, qu'as-tu à dire ?

Je ne savais que répliquer.

Concombre se mit à entrer et sortir de la chambre.

— Ne te méprend pas, camarade. Je me contrefous de ce que ton père a pu faire. Mais il y est dit noir sur blanc que vous êtes des Juifs. Tu m'as affirmé être protestant. Tu me dois une explication.

— Je suis protestant, *dis-je*. Je suis né calviniste.

— S'il te plaît, pas de faux-fuyants, es-tu oui ou non un vrai Aryen.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce mot, mais je ne m'étais jamais arrêté à sa signification.

Je battis lâchement en retraite.

— Tu ne m'as jamais demandé si j'étais un Aryen.

— Bien sûr. Ce n'était pas nécessaire. Tu savais très bien que nous n'admettons pas les Juifs. Que tu sois baptisé ou pas, ça ne fait aucune différence. Tu confesses que tu n'es pas Aryen ?

Je me levai. J'avais repris le contrôle de mes émotions.

— De la façon dont tu comprends le mot, oui, *répliquai-je.* En passant, qui t'a refilé cette coupure de journal ?

— C'est arrivé anonymement. Probablement de quelqu'un que tu as affronté en tournoi.

— Et donc, quelqu'un dont j'ai fait de la chair à pâté, *ajoutai-je.*

— Possible, *dit Concombre*. Le gars a vu juste. Nous n'aurions jamais dû t'accepter.

— Très bien, *dis-je.* Voici ma cape et mon bonnet. Tu peux chercher quelqu'un d'autre pour tenir debout ta ménagerie.

Le Fuchsmajor prit mes parures, mais il me retint.

Il s'écrasa dans son fauteuil en pluche et se prit la tête entre les mains. Il ressemblait à la tête coupée.

— Camarade, *dit-il*, c'est toute une catastrophe.

J'avais maintenant le contrôle de la situation. Je dis :

— Je ne sais pas ce que tu appelles catastrophe. Je peux très bien me débrouiller sans ta stupide Association.

J'avais espéré qu'il réagirait avec indignation. Mais il dit seulement :

— Peut-être. Mais il n'en reste pas moins que je t'ai enrôlé, toi un Juif, et que je t'ai autorisé à quatre Mensurs…

Je réfléchis rapidement. Mon esprit se fit immédiatement à l'idée de quitter Heidelberg. Devais-je le lui dire ? Ou bien le laisser à ses angoisses ? Assez étrangement, je me sentis soudain peiné pour le pauvre homme dont la vie dépendait de concepts qui me paraissaient puérils et primitifs.

— Cesse de radoter, *dis-je d'un ton supérieur*. Je pars demain.

Sans attendre de répartie, je sortis en claquant la porte.

Je ne racontai pas à ma mère ce qui venait d'arriver, mais je cédai subitement à ses suppliques.

Le lendemain nous étions en route pour Vienne. Ainsi s'acheva mon adolescence.

Je la regarde sans amertume, en dépit qu'elle fût bien douloureuse ; sans honte non plus en dépit de choses dégradantes. Je ressens encore mes humiliations d'enfant, ma rage impuissante, ma révolte inquiète. Je ressens la brûlure du tourment, la torture de la honte.

Je regarde tout en ayant connaissance que nous faisons tous partie d'un grand et magnifique plan. Et malgré que nous payions tous depuis la naissance jusqu'à la mort, nous restons endettés à la vie pour ses moments heureux, ses révélations subites et ses satisfactions ultérieures. Je revois avec une profonde gratitude tout ce qui m'est arrivé en chemin : l'erreur et la découverte. La douleur et la joie, les blessures et la guérison.

LIVRE II — Été

CHAPITRE I. Le bloc-notes d'un journaliste

Mon retour à Vienne en 1930 coïncida avec l’acquisition en Hongrie d’un nouveau journal par mon père. Le succès de l’*Ost-Kurier* l’avait encouragé à prendre possession d’un hebdomadaire jusque-là peu connu, le *Regelt Ujság* qui paraissait tous les lundis.

Il est significatif que mon père, qui s’était obstinément opposé à mes ambitions journalistiques, acceptât que je devienne le représentant à Vienne de son journal. Il pensait qu’en tant que correspondant de son journal je serais à l’abri des humiliations ; en plus, il croyait que travailler pour un hebdomadaire n’interférerait pas avec mes études.

Du fait que tout ce qui se passait à Vienne constituait d’importantes nouvelles pour la Hongrie, je devais en faire un rapport téléphonique durant la nuit du dimanche. Un journal viennois paraissant le lundi devait être la source naturelle de l’information. Mon père écrivit donc une lettre à l’éditeur du *Wiener Sonn und Montagszeitung*, lui offrant un échange d’informations entre Vienne et Budapest.

Quand j’entrai dans la vieille maison du neuvième district de Vienne dans le Bergstrasse, une rue en pente raide où aussi vivait le professeur Sigmund Freud, je suspectais peu que cela serait une des plus décisives étapes de ma vie.

Le Regierungsrat (*en Allemagne titre d’un fonctionnaire de la haute fonction publique)* Ernst Klebinder (18 ? *-1936)* reçut le jeune homme de dix-neuf ans avec un grand étalage de courtoisie.

C’était un homme minuscule, d’une minceur transparente et d’une nervosité vif-argent. Il parlait avec l’accent des quartiers les plus pauvres de Vienne. Bien qu’il n’écrivît jamais une ligne, je composai par la suite bien des articles de fond pour lui, il était néanmoins un des plus grands journalistes que j’ai connu. Son nez démesurément grand et plein de petits trous agissait comme un dé à coudre surdimensionné pour épingler la nouvelle exclusive.

Le secret de sa réussite, cependant, et le *Wiener Sonn und Montagszeitung* et le *Wiener Montagspost* étaient des mines d’or, ne résidait pas seulement dans son habilité journalistique. Il était de tous les métiers. Il ne découvrait pas seulement les primeurs, il les créait. Dans la fin des années vingt et le début des années trente, il ne se produisit pas un seul événement politique sans qu’il n’y fût impliqué d’une façon ou d’une autre. Il tutoyait tous les ministres de tous les partis ; il spéculait massivement à la Bourse. Des cabinets ministériels se formaient chez lui ; il fournissait les gens du gouvernement en billets pour les théâtres et en jolies soubrettes ; sa

secrétaire n'oubliait jamais l'anniversaire de naissance d'un important personnage. Un bal d'ambassade aurait plus facilement pu se jouer sans orchestre que sans le petit bonhomme.

Je suis redevable à Klebinder de tant de choses qu'il m'est pénible de devoir dire qu'il était l'une des personnes les plus corrompues que j'ai eue à rencontrer. Quoi qu'ait pu faire mon père, comparativement au Regierungsrat, il n'était sans aucun doute qu'un amateur. De fait, personne n'essayait de l'attaquer. Alors que mon père négligeait la loi de la corruption, Klebinder y adhérait totalement : la personne corrompue doit toujours être un corrupteur, car par mesure de sécurité il lui faut mouiller dans son entreprise de corruption la plus grande gamme possible de personnes. Il soutenait tous les partis et ne fâchait personne : venant d'une vieille famille viennoise ; il connaissait la règle de la société viennoise : on peut violer la morale, mais pas les conventions.

Quand Klebinder me reçut si cordialement, je ne réalisai pas que cela aussi faisait partie de ses principes. De la même façon qu'il avait évité de prendre parti dans l'affaire Békessy, de la même façon il estimait qu'on ne devait pas se faire un ennemi même d'un maître-chanteur en fuite. Il m'invita à me présenter à Bergasse tous les samedis après-midi pour transmettre à Budapest les nouvelles de Vienne et pour écrire les nouvelles de Budapest pour ses journaux.

Le bureau éditorial ne comportait que quatre salles. Pièce sombre et poussiéreuse avec un classeur antique à rouleau et quelques fauteuils de cuir miteux, elle était toujours la porte close, car Klebinder s'y livrait jour et nuit à des conversations téléphoniques confidentielles. Les membres de la petite équipe éditoriale étaient Robert, le frère de Klebinder, un capable chef de bureau ; son neveu William Frischauer, un excellent journaliste, et le vieux et respecté éditorialiste, l'écrivain Edmund Goldschläger ; ils étaient entassés dans les trois autres pièces et évidemment je ne disposais même pas de ma propre chaise. Cependant, je fus bientôt reconnu par Robert Klebinder : mes rapports sur Budapest étaient bien écrits, je traduisais couramment les appels téléphoniques des correspondants étrangers en trois langues et je pouvais parler pendant des heures de la littérature allemande avec le Dr Goldschläger.

Un soir, Ernst Klebinder me fit appeler à son bureau par sa secrétaire qui avait l'allure d'une souris blonde.

— Écoute, Hans, *dit-il. Il s'adressait à moi de façon familière, tandis que je m'en tenais à des « Herr Regierungsrat » (Regierensrat = Conseil gouvernemental).* Voici l'occasion de gagner tes galons. Le Chancelier fédéral Dr Ignaz Seipel a soudainement décidé d'aller à Budapest. Personne ne sait

ce qui cause son refus de recevoir la presse viennoise et d'accepter de rencontrer un journaliste hongrois. Véhicule-toi jusqu'au couvent dans la Keinergasse. Si tu peux obtenir une entrevue pour le *Reggeli Ujság,* nous pourrons la publier à Vienne comme venant de Budapest. Ainsi, nous serons le premier journal à l'imprimer demain matin.

J'hésitai, mais le Regierungsrat était déjà rendu près de la porte.

— Oh. Oui, *dit-il*, votre nom. Pourquoi ne pas vous annoncer vous-même sous un nom de plume ? *Après un instant de réflexion, il conclut :* Hans… Hans… Hans Habe.

Je ne saisis pas tout de suite

— Habe, *expliqua-t-il*. Hans Békessy.

Sans attendre une réplique, il était sorti de la pièce. Je me mis en chemin. C'était ma première mission journalistique et j'avais un nouveau nom.

La tête me tournait tandis que le taxi me conduisait au couvent où le Dr Seipel résidait encore bien qu'étant depuis un certain temps à la tête du gouvernement. Qu'est-ce que ça signifiera pour moi, si l'entrevue me réussit, me demandai-je ? Et était-ce correct d'utiliser un faux nom ? Et avais-je le droit d'utiliser le *Reggeli Upság* pour obtenir une primeur pour un journal viennois ?

La cloche de la tour de l'église voisine frappait les neuf coups de neuf heures lorsque mon taxi s'arrêta devant le couvent. Mes sentiments étaient ceux d'un homme anxieux de voir sa douleur soulagée, mais qui espérait secrètement que le dentiste fut absent.

Je dus attendre un certain temps. Finalement, la lourde porte de bois s'ouvrit. Une vieille nonne pointa la tête.

— S'il vous plaît, excusez ma visite tardive, *dis-je*. Je voudrais parler au Chancelier fédéral.

Elle m'autorisa à entrer.

— Comment vous appelez-vous ?

— Hanse Habe. Correspondant du *Reggeli Ujság* de Budapest.

J'expliquai un peu trop verbeusement que la raison de mon intrusion un dimanche soir venait que mon journal publiait le lundi matin. Durant ce temps, nous avions traversé la cour, monté quelques marches et nous étions arrivé dans une salle d'attente simple et peu éclairée.

— Monsieur le Conseiller fédéral est allé se coucher, *dit-elle*. Je vais aller voir.

De retour après quelques minutes, elle me fournit une feuille de papier et un crayon.

— Veuillez, s'il vous plaît, inscrire votre nom, le nom de votre journal et le but de votre visite.

La simplicité de la procédure m'impressionna. Quelques années auparavant le Dr Seipel avait subi une tentative d'assassinat. Je me demandai comment il se faisait qu'il fût si simple d'approcher le Chancelier d'Autriche.

Monseigneur Ignaz Seipel, 1876-1932, fut chancelier d'Autriche de mai 1922 à juin 1924, puis de nouveau d'octobre 1926 à avril 1929. Pour raison de santé, il démissionna à Pâques 1929. Il occupa encore un temps le poste de ministre des Affaires étrangères en 1930 et il sera même question de le rappeler au pouvoir après l'effondrement du crédit bancaire en 1931. Mais atteint de tuberculose, il dut se retirer dans un sanatorium où il décéda le 2 août 1932. Rappelons qu'alors que Mussolini s'emparait du pouvoir en Italie grâce à don Sturzo, jésuite, chef du parti catholique, Mgr Seipel, jésuite lui aussi, devenait chancelier d'Autriche. Il le demeura jusqu'en 1929, avec un interrègne de deux ans, et ce fut pendant ces années décisives qu'il engagea la politique intérieure autrichienne dans la voie réactionnaire et cléricale où ses successeurs le suivirent, et qui devait aboutir à la résorption du pays dans le bloc allemand. La répression sanglante des soulèvements ouvriers lui valut le sobriquet de « Keine Milde Kardinal » : le Cardinal Sans-Merci.

Environ dix minutes plus tard, la nonne réapparut. Elle me fit signe et je la suivis à travers deux ou trois pièces vides. Finalement, nous arrivâmes à une pièce où un homme de grande taille et trapu était assis à une table à écrire clairement inutilisée à son usage normal. Comme c'eut été pour un agent secret de la police, le rôle de l'homme était écrit sur son visage. Mon cœur figea. Allait-il me demander de m'identifier ? J'avais une carte d'identité, mais elle portait mon véritable nom. La tension fut cependant brève. Le gros homme se leva, alla à une porte et frappa.

— Monsieur le Chancelier va vous rencontrer maintenant.

J'entrai dans une pièce de moyennes dimensions, meublée avec ascétisme. Deux petites lumières étaient proches du téléphone et sur le bureau gisaient quelques chemises classeurs.

Autrement, rien n'indiquait que ce fut le lieu de travail de l'homme le plus puissant d'Autriche. Mais ce qui m'impressionna le plus fut un haut lit antique placé dans un coin surmonté d'un simple crucifix. Manifestement, le Chancelier occupait cette seule pièce où il travaillait et dormait.

Ce qui m'étonna encore plus fut l'homme qui alors se leva et s'avança pour m'accueillir. J'avais vu des centaines de photographies et peut-être des milliers de caricatures du Chancelier. Le Dr Seipel était à peu près l'homme le plus caricaturé en Europe à cette époque-là. Ces photos et dessins exposaient tous une tête chauve et glaciale avec un nez pointu légèrement courbe, de petits yeux derrière des lunettes sans montures et une bouche

qu'on pouvait représenter d'un seul trait. Ces portraits étaient appropriés pour l'homme qui avait vaincu l'inflation avec une énergie d'acier, qui avait stabilisé la monnaie autrichienne, qui avait préconisé le « redressement des âmes » et dont la maxime était selon ses opposants « Pas de pitié ».

Dans son vêtement de prêtre noir, l'homme n'avait pratiquement aucune ressemblance avec ses portraits. Il paraissait plus vieux que ses cinquante-trois ans, mais son visage était plus plein qu'on s'y serait attendu. Ses lèvres épaisses étaient bien dessinées ; ses yeux étaient la chose la plus surprenante chez lui : jeunes, souriants plutôt que sévères ; amicaux, mais perspicaces.

— Asseyez-vous, Monsieur le rédacteur. Qu'est-ce qui vous amène ? *me dit-il*.

Je m'assis sur la chaise, rouge et quelque peu usée, de style victorien.

C'est alors seulement que je réalisai combien j'étais peu préparé à l'entrevue. Mais je me replaçai vite. Le Chancelier était si cordial et obligeant qu'après quelques minutes je perdis toute timidité. Je n'avais pas encore dix-neuf ans, mais il me traita comme son égal.

Bientôt, il se mit à me poser des questions. Il s'enquit sur les conditions économiques en Hongrie, sur les prix et les salaires. Heureusement, j'étais bien informé sur ces sujets et l'entrevue se transforma rapidement en une conversation. En réponse à une de mes questions, Dr Seipel me dit confidentiellement :

— C'est une question à laquelle je ne peux répondre officiellement. Mais si vous ne me citez pas, je pourrai vous dire à titre de renseignement…

Au bout de trois quarts d'heure, il glissa discrètement un œil vers l'horloge. Je me levai pour le remercier et partir. Ça me démangeait d'être triomphant de retour au bureau éditorial.

Dr Seipel se leva aussi. Mais au lieu de me serrer la main, il me retint :

— Une question personnelle, monsieur le rédacteur : pourquoi vous appelez-vous vous-même Habe ?

Je sentis le sol s'effondrer sous mes pieds. La pièce commença à tourner autour de moi, complètement avec le lit, le bureau, le crucifix et le Monseigneur. Je ne pus prononcer un son.

Un sourire amical éclaira le visage du Dr Seipel.

— Je comprends, *dit-il*. Votre père s'est opposé à moi avec violence. Naturellement, je sais qu'il publie le *Reggeli Ujság* à Budapest. C'était aussi de ma responsabilité de savoir qui représente ce journal à Vienne. Mais ce n'était pas une raison pour ne pas vous recevoir. Je suis toujours heureux de parler à la presse hongroise…

— Je suis désolé, Monsieur le Chancelier…, *bafouillai-je.*

Je n'avais pas repris mon contrôle.

— Ça n'a pas d'importance, *dit le Dr Seipel*. Je suis capable d'imaginer que les choses ne sont pas faciles pour vous. Votre père s'est créé de nombreux ennemis. Ça ne parle ni pour ni contre lui. Je ne serais pas étonné que certains transfèrent leur inimitié du père au fils. Ne laissez pas cela vous décourager. J'espère vous revoir à mon retour de Budapest. Nous étions à la porte. Il me serra la main.

Soudain, je dis :

— Monsieur le Chancelier… J'ai quelque chose bien pire que cacher mon nom.

Il me regarda, interrogatif.

— L'entrevue n'est pas destinée à Budapest, du moins pas en premier lieu ; quoique bien sûr elle apparaîtra aussi bien dans le *Reggeli Ujság*. Mais je travaille aussi pour le *Sonn und Montagszeitung.* Ce journal veut publier l'entrevue demain matin en référant pour cela au *Reggeli Ujság*.

Le Chancelier partit à rire. Il rit fortement. Il n'y avait plus rien maintenant pouvant rappeler l'homme des photos et des croquis.

— Je suppose que l'idée vient du Regierungsrat Klebinder. Donnez-lui mes salutations. Non, je n'ai aucune objection. Mais définitivement vous devez référer au *Reggeli Ujság,* sinon ma propre presse va entrer en guerre. Il réfléchit. Plutôt, si vous préférez, ne dites rien au Regierungsrat Klebinder. Mais je suis heureux que vous m'ayez dit la vérité. Continuez comme cela. *Il retourna à son bureau*. Téléphonez-moi au besoin. Voici mon numéro confidentiel. Bonne nuit !

Comme dans un rêve, je passai devant le gardien ensommeillé. La vieille nonne m'ouvrit la lourde porte. Alors, je fus debout dehors dans la nuit printanière devant le couvent de la Congrégation des Servantes du Sacré-Cœur de Jésus. Une bonne brise tiède caressait mes cheveux.

D'un jardin voisin émanait le parfum d'un lilas précoce. À la station de taxis la plus proche, le conducteur me regarda avec surprise quand je lui donnai l'adresse. Elle sonnait comme une déclaration d'amour.

L'entrevue du correspondant à Vienne du *Reggeli Upság* apparut en première page du *Wiener Sonn und Montagszeitung* le jour suivant. J'avais signé avec les initiales H.B. Le Regierungsrat les avait ôtées.

Bien que cela fût tout à fait incorrect, je me consolai avec le fait qu'on me faisait maintenant confiance pour des missions importantes.

Naturellement, cela ne signifie pas qu'on me plaça instantanément au rang de correspondant politique.

— Personne ne peut devenir journaliste s'il n'a d'abord débuté comme reporter des affaires criminelles, *disait communément le Regierungsrat*.

J'embrassai avec un zèle fanatique ma carrière de reporter du crime et il fut bientôt évident que j'avais une des plus importantes qualités pour cela : la chance. Je me souviens encore dans le moindre détail de mes cas les plus importants.

Le crime de Lainz était alors à l'ordre du jour dans les discussions en Ville. Le corps de Katharina Fellner (*assassinée le 17 juillet 1928*), une femme bien connue de la société viennoise avait été trouvée dans le Lainer Tiergarden. *Situé en périphérie de Vienne, le Lainzer Tiergarten est une réserve naturelle de Vienne ouverte au public. Il ne s'agit pas d'un parc animalier comme son nom l'indique pourtant, mais plutôt d'un vaste terrain boisé où le gibier abonde.* La suspicion tomba bientôt sur Gustav Bauer, un membre élégant et populaire et, assurait-on, aisé de la société viennoise. Les preuves circonstancielles étaient écrasantes, mais Bauer, qui était resté incarcéré durant l'investigation durant plus d'un an et avait été interrogé presque quotidiennement, persistait à dénier sa culpabilité. Quand j'apparus sur la scène, le second procès de Bauer allait débuter ; le premier avait été ajourné afin de pouvoir collecter de nouvelles preuves. J'avais en attendant développé une amitié avec l'avocat de Bauer, Dr Hugo Schönbrunn. Ce géant chauve, mi-gorille, mi-sénateur romain, médiocre juriste, mais grand avocat était exactement le type d'homme fait pour m'impressionner. Il était non seulement convaincu de l'innocence de son client, mais aussi il haïssait le monde judiciaire qu'il regardait comme un paquet de bureaucrates conspirateurs. Il défendait un client extrêmement déplaisant. Habillé en dandy, portant des chaussures en cuir verni même à la Cour, arrogant et stupide, Gustav Bauer était tout sauf le portrait d'un innocent persécuté.

Mais Schönbrunn regardait Bauer comme le cas typique d'une accusation ne reposant que sur des évidences circonstancielles seulement, un cas reposant sur un principe contestable.

Le second procès commencé, je passai mes journées en Cour et beaucoup de mes soirées à l'appartement du Dr Schönbrunn. Une nuit, cependant, j'avais rendez-vous avec une artiste du cabaret suburbain *Dummer Kerl* sur la *Mariahilferstrasse*. La danseuse était en retard et je l'attendais dans un café voisin. Soudain, jetant un coup d'oeil par-dessus mon journal, j'aperçus Gustav Bauer passer devant moi avec une révérence courtoise.

Je croyais voir un fantôme. Je venais de quitter la Cour juste quelques heures auparavant et l'accusé demeurait encore naturellement en prison.

Je hélai le serveur et il m'expliqua que je n'étais pas le premier à confondre le monsieur avec Bauer : Herr Stolz, le patron du café était le sosie de l'accusé.

— Oui, de fait, *me dit un monsieur Stolz très amusé qui m'avait rejoint à ma table*. Toute une farce : être si semblables. Et la chose la plus drôle est que le jour du meurtre j'étais aussi au Lainzer Tiergarten.

Je le saisis par le bras.

— Êtes-vous fou ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas rapporté à la Cour ?

Monsieur Stolz secoua les épaules.

— Pourquoi l'aurais-je dû ? Je n'ai rien à voir avec l'affaire. Et de toute façon, Bauer est bien le coupable.

— Rien n'est sûr, *répliquai-je*. Le chauffeur de taxi qui l'a vu au Tiergarten le jour du meurtre est le principal témoin du procureur. Supposez qu'en fait ce soit vous qu'il ait vu ?

Je me précipitai au téléphone et sortit Dr Schönbrunn de son lit. Une demi-heure plus tard, il était au café. Il fut aussi impressionné que moi.

Nous conduisîmes monsieur Stolz récalcitrant chez le photographe Willinger. Des photos de Stolz furent prises avec des poses et un style exactement les mêmes que celles des photos connues de Bauer.

Le matin suivant, la foule remplissait comme à l'accoutumée la Cour : journalistes, avocats, docteurs, membres de la société occupaient les bancs.

Les femmes les plus élégantes de Vienne donnaient une revue de mode matinale.

Dr Schönbrunn annonça solennellement qu'il allait produire une nouvelle évidence.

Après une brève consultation, la Cour décida de confronter le chauffeur de taxi avec Bauer et Stolz. L'avocat de la défense questionna alors le témoin :

— Témoin Singer, pouvez-vous nous désigner avec certitude lequel de ces deux hommes vous avez vu au Lainzer Tiergarten le jour du meurtre ?

Le silence fut tel qu'il fut presque possible d'entendre la forte respiration du témoin. Finalement, le chauffeur de taxi déclara :

— Non, je ne peux pas.

Une semaine plus tard, le jury acquitta Gustav Bauer. Ce fut un verdict étrange. Sept l'avaient pensé coupable et cinq non. Le verdict n'était pas suffisant pour une condamnation. Alors survint une suite inoubliable. Reconnaissant pour mon aide, Dr Schönbrunn me garantit que m'était acquise la première et exclusive entrevue avec son client.

Il était environ dix heures du soir quand j'arrivai sur la Singerstrasse où vivait Gustav Bauer. La maison était entourée par une foule de curieux et de reporters. Quel triomphe pour Petit Békessy d'être à dix-neuf ans le seul des reporters pouvant entrer ! La mère de Gustav Bauer, une vieille femme fanée en tablier bleu me fit entrer. Elle m'embrassa affectueusement.

Quelques minutes plus tard, je me trouvai dans le salon solidement

meublé petit bourgeois, seul avec le héros du procès de meurtre.

Le petit homme insignifiant avec ses cheveux soigneusement peignés, sa chemise de soie, et ses souliers en cuir verni ne ressemblait pas à quelqu'un qui venait de passer plus d'une année en prison. Il était fraîchement rasé et sentait le parfum.

Je décidai de ne pas lui parler de la cause qui avait déjà été discutée ad nauseam. Je lui demandai plutôt quelles étaient ses intentions et ensuite comment il avait écoulé le temps durant sa longue période d'internement solitaire.

— J'ai fait des casse-tête, *répliqua-t-il en souriant*. Et j'ai composé toute une quantité de musique, spécialement des valses. Pourriez-vous m'introduire auprès d'un éditeur de musique ? J'ai écrit aussi les paroles.

Il ne remarqua pas mon manque d'intérêt. Il se leva et alla en dansant s'installer au piano rouge vin qui était dans un coin.

— Je vais vous jouer ma valse favorite, parole et musique de votre serviteur.

La chanson traitait d'une demoiselle qui se promenait dans les bois avec un jeune homme. C'était une valse médiocre avec un texte banal. Banal, oui, jusqu'à ce que Bauer en vienne au refrain. De sa voix haut perchée, il chanta ce refrain qui sonne encore à mes oreilles :

— Et alors, je l'étranglai, l'étranglai, l'étranglai…

Je restai interdit. Bauer ne remarqua rien. Ses yeux étaient figés sur les touches du piano, des yeux vitreux, extatiques. Son corps à demi levé du tabouret dansait au rythme de la valse : « Et alors, je l'étranglai, l'étranglai l'étranglai… »

Je me trouvai une excuse pour partir et allai directement à l'appartement de Dr Schönbrunn. Entouré d'amis, il célébrait le plus grand triomphe de sa carrière. Je l'attirai dans la bibliothèque.

— Maître, *dis-je*, Bauer est coupable.

À ma grande surprise, Dr Schönbrunn ne prit pas au sérieux mon expérience. Tourmenté par ma conscience, je revins chez moi pour écrire

l'entrevue.

Trois années plus tard, le jour anniversaire du meurtre, Gustav Bauer fut trouvé pendu dans son appartement. Il n'avait laissé aucun écrit.

Un autre cas qui confirma ma réputation de jeune reporter étoile est resté définitivement gravé dans ma mémoire.

Un dimanche après-midi, je faisais mon téléphone habituel au Département criminel de la Police. J'appris qu'un train express avait sauté sur la ligne de Vienne à Budapest, près du village hongrois de Biatorbágy. Le rapport de police faisait état d'au moins vingt-trois tués et un nombre incertain

de blessés graves.

Klebinder mit sa Mercedes à ma disposition. Il avait toutes les raisons pour être généreux. Durant les douze derniers mois, des tentatives d'attentats similaires avaient été faites sur des trains express, mais on n'avait pas trouvé trace du ou des criminels.

J'arrivai à Biatorbágy à environ quatre heures de l'après-midi, peu après les détectives de la police de Vienne.

L'explosion était survenue sur un pont de chemin de fer qui surplombait un ravin d'environ cent mètres de profondeur.

Des corps mutilés étaient extraits des wagons accidentés et l'air était plein des gémissements des blessés et des mourants.

J'étais à la recherche de témoins oculaires quand un petit homme aux cheveux foncés m'approcha. Je l'avais remarqué précédemment, mais comme il avait émergé de là où il n'y avait rien à voir, je l'avais pris pour un officiel de la police de Budapest.

— Mon nom est Sylvester Matuska, *se présenta-t-il*. J'étais ici, dans ce wagon. J'ai tout vu. Je peux vous le décrire exactement. Je n'ai pas perdu la tête.

Ma surprise envers ce témoin empressé s'estompa quand il me demanda de le ramener avec ma voiture à Vienne.

Durant le long trajet, il parla continuellement. Encore et encore, il revint sur les détails du désastre. À courte distance de Vienne, il suggéra un arrêt dans une auberge de village ; il voulait me dessiner un croquis de la scène de l'accident.

— Vous savez, *dit-il*. Je dessine très bien. J'ai déjà voulu être architecte.

J'acceptai son offre. Matuska fit plusieurs dessins, non seulement architecturaux, mais aussi montrant les morts et les blessés. Il semblait revivre la tragédie.

Une année était passée et le crime de Biatorbágy restait non résolu comme ses prédécesseurs.

Un jour finalement, encore un dimanche, le téléphone sonna dans mon bureau. Le Chef de la Police criminelle était sur la ligne en personne. Il me demanda de venir le rencontrer sans retard. Hofrat Otto Steinhäusl, 1879-1940, avait des cheveux gris avec des pattes de lapin longues et fournies, des manières douces, cordiales, et il portait invariablement un costume gris perle avec des revers en soie gris sombre. Quand il sortait, il marchait en s'appuyant sur un bâton qui se terminait par une tête de bulldog en ivoire. Cet homme habillé à l'ancienne qui aurait pu jouer les « pères » dans les pièces de théâtre du début du siècle était le plus moderne et le plus habile criminaliste d'Europe. Je l'avais une fois décrit admirativement dans un article

intitulé « Monsieur Steinhäusl » qui m'avait valu son amitié*, ce qui ne l'empêchera pas de devenir un important personnage nazi*.

Aussitôt que je fus annoncé, il émergea de son bureau, me prit le bras et me conduisit dans le long et désert corridor en pierre.

— Je vous donne la primeur de l'année, *dit-il*. Nous avons pris le terroriste de Biatorbágy. Il est soumis aux questions ici. Il n'a pas encore avoué cependant. Qui est-il ? Je ne peux pas encore vous livrer son nom officiellement. *Il sourit comme un grand-papa mutin*, mais je peux vous le donner officieusement. Si vous l'imprimez, vous le faites à vos propres risques. Il s'appelle Sylvester Matuska.

— Dieu du Ciel ! *m'écriai-je.* Je connais cet homme !

— Je sais, *dit-il*. Vous l'avez transporté du lieu du crime jusqu'à Vienne. Il avait un ticket régulier pour le train attenté et des témoins l'y ont vu. En réalité, il a quitté le train à une station avant Biatorbágy et est parti en avant en voiture. Il a fixé les explosifs sur les rails et une minute plus tard il a regardé le train sauter. Nous ne l'aurions jamais suspecté, s'il n'avait pas attiré notre attention. Je l'ai surveillé pendant onze mois. Il s'apprêtait à frapper de nouveau quand nous l'avons arrêté ce matin.

— Quel est son motif ?

— Ça n'est pas encore clair. Probablement un sadique avec un penchant pour les désastres de masse.

Quelques minutes plus tard, j'étais sur le chemin de la maison où j'avais déposé Matuska onze mois plus tard.

Dans la soirée, je rapportai mes impressions au chef de police :

— J'imprimerai son nom. Son épouse, une femme de la petite bourgeoisie avec des lèvres minces et un nez pointu, m'a accueilli avec calme. Elle m'a dit qu'elle était convaincue de son innocence : après tout, il avait été lui-même sur le train accidenté. Il lui avait même montré son ticket. Elle a ajouté bien d'autres évidences, mais elle n'a jamais dit : « — ce ne peut être mon mari ; mon mari ne fait pas sauter les trains… Ça aurait été la chose qui m'aurait convaincu de son innocence. »

— Je vous félicite pour votre perspicacité, jeune homme, *dit Hofrat*.

Cette nuit-là Sylvester Matuska avoua. Quelques mois plus tard, il était condamné à l'emprisonnement à vie.

Je pourrais écrire un livre complet au sujet de mes expériences en tant que reporter du crime. Je fus la première personne à obtenir une conversation de toute une heure avec Katharina Schratt anciennement maîtresse de l'empereur François Joseph ; J'ai écrit un récit très remarqué au sujet de la mort du roi de la chaussure Tomas Bata, 1876-1932*,* dont l'avion s'écrasa près de la Ville industrielle tchèque de Zlin le 12 juillet 1932 ;

j'ai écrit aussi un article sur les milliers de schillings donnés de partout dans le monde pour les ouvriers en famine du centre industriel de Steyr alors en abandon*. (L'empire commercial Bata déménagera au Canada lors de la Seconde Guerre mondiale.)*

Il y a seulement un cas sur lequel je veux m'étendre plus, parce que c'est un échec imprimé définitivement dans ma mémoire. C'était la veille de Noël. Robert le frère de l'éditeur me convoqua au bureau.

— Nous avons une grosse primeur. Le Chef de la Police nous l'a offert comme cadeau de Noël. *Alors, il expliqua.* Voici quelques jours un homme du nom de Paul K. a été arrêté à Marseille. Naturellement, ce nom ne vous dit rien. L'histoire remonte à vingt ans. Mais Vienne était alors bourdonnante au sujet de l'assassinat d'une prostituée bien connue appelée Mitzi Schmidt. Il avait été établi qu'elle l'avait été par un jeune homme, Paul K. Mais Paul K. avait disparu et l'était demeuré. La récompense pour son arrestation a été renouvelée tous les ans. Paul K. vient de réapparaître dans un petit hôtel de Marseille. Les autorités autrichiennes ont fait une demande d'extradition. Voici l'adresse de ses parents. Ils n'ont aucune idée de ce que leur fils a fait et ils ne savent pas qu'il a finalement été retrouvé. Allez-y !

La petite maison où les parents de Paul K. vivaient se trouvait dans Hietzing à environ cinq minutes du terminus de tramway. Le crépuscule s'installait tandis que je marchais à travers les rues enneigées.

Les flocons de neige descendaient lentement comme s'ils étaient suspendus à des fils tenus par un décorateur divin des vitrines qui pouvait à tout moment les ramener vers le haut. Je marchai profondément dans la neige d'un jardin silencieux. Un petit sapin de Noël était visible à la fenêtre de la maison sans étage. Une vieille dame distinguée me fit entrer. Dans sa blouse blanche boutonnée jusqu'au menton, son collier en os de poisson, sa chaîne de montre en or, ses fins cheveux blancs avec une touche de jaune, ses yeux résignés et amicaux elle était l'image de la patricienne viennoise d'un siècle disparu.

Elle me conduisit jusqu'à un salon confortable, et très meublé. Un vieil homme était assis près du poêle, enveloppé d'une couverture chaude.

— Je ne veux pas vous déranger trop longtemps, *dis-je en hésitant.* Je voulais seulement vous demander…

Je ne pus poursuivre. Intrigués, les deux vieux m'interrogèrent du regard.

Le tic tac de la vieille horloge sur le buffet résonnait dans le silence.

— Je désirais vous demander, *repris-je finalement*, si vous aviez eu des informations sur votre fils dernièrement.

— Non, *me dit le vieil homme*

— Rien depuis vingt-cinq ans, *déclara la vieille femme.*

Un duel désespéré se fit entre ma conscience de journaliste et ma conscience d'être humain. Tu ne dois pas le faire, disait ma conscience humaine. Ils vont bien un jour le découvrir, ripostait ma conscience de journaliste. Mais c'est Noël, disait ma conscience d'être humain. Tu es un journaliste reporter, répliquait ma conscience de journaliste.

Soudain, une lueur apparut dans le regard fatigué du vieil homme.

— Peut-être avez-vous entendu quelque chose à son sujet ? *demanda-t-il.*

— Non, *répliquai-je vite*. C'est que nous sommes en train d'écrire un reportage sur les personnes disparues…

Au bout de quelques minutes, je pris congé. Mon conflit mental était encore violent quand je revins au bureau. À la porte, je me heurtai à Klebinder.

— Je suis désolé, dit-il avant même que j'ouvre la bouche. La primeur est un fiasco complet. L'extradition ne marchera pas. Nous ne pouvons même pas imprimer son nom. Il a servi dix-huit ans dans la Légion étrangère et est maintenant lieutenant. Quiconque est demeuré cinq années dans la Légion obtient un pardon absolu. La France refusera d'extrader son Légionnaire. Il a déjà été libéré. Il passera probablement un bon Noël à Marseille. Bien, vous pouvez prendre congé, Békessy. Joyeux Noël !

Je regardai Klebinder : il descendait les escaliers le cigare à la bouche et en s'appuyant sur son bâton ; J'avais oublié de lui souhaiter un joyeux Noël. Mais je sus que je ne serais jamais heureux avec une histoire de ce genre.

J'étais un journaliste possédé. Le journalisme est la profession des obsédés. Je me rappelle une histoire que mon père avait l'habitude de raconter ainsi qu'une autre que j'expérimentai moi-même. Elles sont toutes les deux typiques de l'étrange et maligne profession que je n'ai jamais cessé d'aimer.

Durant la Première Guerre mondiale vivait à Budapest un homme du nom de Paul Tänzer, 1897-1945. Il était l'éditeur et le rédacteur en chef d'un petit journal, petit, en réalité minuscule à la fois en format et en circulation, appelé le *Kleine Politische Volksblatt* et publié en allemand.

Ses lecteurs appartenaient à seulement Ráskopalata, une banlieue de Budapest habitée par des Souabes et contant moins de 5000 âmes.

Ces détails illustrent l'importance du *Kleine Politische Volksblatt.*

Entre 1914 et 1918, le journal de Paul Tänzer employa un langage des plus hostiles envers les Alliés, en particulier envers la Russie. Il se passait rarement une journée sans un éditorial virulent envers la France, la Grande-Bretagne où la Russie tsariste.

Une nuit, l'impressionnant chef éditeur aux larges épaules apparut au Café des journalistes ; il jeta sur la table de marbre quelques copies du journal

sentant encore l'encre d'imprimerie et déclara avec une conviction solennelle :

— Les gars, j'ai écrit un article primordial contre le Tsar. Je vous l'annonce : le Tsar va s'en arracher les cheveux.

Pendant des années, les collègues de Paul Tänzer le tournèrent en dérision pour cette phrase. Ils décrivaient la scène d'un messager galopant à bout de souffle jusqu'au palais impérial de Tsarkoye Selo, le dernier numéro du *Kleine Politische Volksblatt* sous le bras ; de Nicolas II, le Tsar de toutes les Russies attendant à la porte du palais, saisissant le journal d'une main, l'ouvrant à sa page éditoriale et commençant à se griffer furieusement.

En fait, ils n'avaient aucune raison valable de rire de Paul Tänzer. Une conviction folle de sa propre importance, de l'importance de chaque ligne écrite ou imprimée ; la fièvre première précédant chaque nouveau numéro ; la noble et l'absurde illusion que le Tsar allait s'en mutiler lui-même, tout cela appartient à la nature du vrai journalisme

et sans cette passion les journalistes dégénèrent en ces bureaucrates sceptiques qu'ils sont devenus maintenant.

J'ai moi-même assisté à un autre incident également significatif. Un procès sensationnel se déroulait dans une petite ville hongroise. Vingt ou plus paysannes, toutes des empoisonneuses, faisaient face au tribunal et des journalistes étaient venus des quatre coins du monde pour couvrir le procès. Un soir, un collègue de Budapest m'entraîna au bordel local ; c'était selon lui le seul endroit de la petite ville où l'on pouvait s'amuser quelques heures sans courir de danger. Je fus étonné à la vue de la « Madame » qui nous reçut. C'était en fait un homme à chevelure noire et moustaches tournoyantes qui, les larmes aux yeux, encercla mon ami dans une embrassade musclée. Il s'avéra que « Madame » était un ancien journaliste, Lajos Bácsi, qui avait été impliqué dans un scandale une quinzaine d'années auparavant et avait été obligé de quitter Budapest. Nous devînmes les compagnons de nuit réguliers du propriétaire au grand cœur du bordel. Il mit son établissement au service de « ses collègues ». Il nous offrit libres de frais, nourriture et boisson et, pour ceux qui désiraient plus, d'autres plaisirs. Tout ce que « Madame » nous demandait en retour était une place pour le tribunal surpeuplé.

L'intérêt de Lajos Bácsi n'était pas purement théorique. Quand il nous raccompagna à la gare, portant des paniers pleins de nourriture pour le voyage, il passa à mon ami un morceau de papier et nous découvrîmes bientôt que son seul et unique désir était de voir publié dans la presse de Budapest, l'article qu'il avait composé sur le procès fût-ce même anonymement. Les quinze dernières années, « Madame » n'avait rien écrit ; les quinze dernières années, il n'avait pas reniflé d'encre d'imprimerie ; il était

devenu un citoyen riche et bien établi de la Ville, mais les soixante lignes qu’il avait écrites lui signifiaient plus que la fortune et le confort. Paul Tänzer et « Madame » sont tous deux en dernière analyse des figures tragiques et je pense à eux avec affection. Je partage avec eux un amour passionné et pas toujours nécessaire pour une profession qu’on doit surestimer pour l’estimer, vu que ses récompenses sont petites et brèves et que nous devons cacher aux autres pratiquants notre enthousiasme pour elle. C’est une profession qui sacrifie tous ceux qui l’aiment et dont les brèves gloires compensent pour les échecs et les amertumes et désappointements qu’elle provoque. Comme pour un premier amour, je suis toujours retourné vers elle.

CHAPITRE II. Salut Schicklgruber !

Ma position à Vienne était n'importe quoi sauf banale. J'étais encore réticent à me cacher derrière un pseudonyme. J'étais un des premiers et mieux payés journalistes de Vienne, mais mon chef refusait obstinément d'imprimer même ne fusse que mes initiales. Lorsque j'entrais au *Rebhuhn*, le café des journalistes où le Regierungsrat Klebinder avait sa table attitrée, il se levait et s'asseyait avec moi à une autre table. Alors qu'en une occasion je travaillais pour un service de presse à la chancellerie fédérale, Ellebogen, élu social-démocrate qui se disait le Führer du parti « Socialdemocrate religieux », lança une interpellation belliqueuse au chancelier fédéral.

Ce n'était pas les ennemis de mon père qui m'effrayaient le plus. Je n'ai jamais eu peur de la haine de mes ennemis, haine d'abord injustifiée, par la suite justifiée. C'est la couardise de mes amis qui m'a toujours semblé pire que le courroux de mes ennemis. J'ai trouvé peu d'amis qui ont osé me saluer publiquement (Unter den Linden). Leur amitié, ou ce qu'ils prétendaient telle contenait toujours une bonne mesure de « générosité », l'indulgence fatidique avec laquelle ils me pardonnaient les péchés que je n'avais pas commis.

Ils me « protégeaient » toujours contre des hostilités dont je ne savais pas rien du tout ; ils « savaient » venant d'un bavardage que je n'avais pas entendu ; ils avaient toujours à portée de main des mises en garde « amicales » sans que les dangers contre lesquels ils voulaient me protéger aient existé. Leur conspiration sans doute inconsciente construisait entre moi et le monde un mur sur lequel je ne pouvais plus fermer les yeux. Chaque fois cependant que je voulus me débarrasser de cette tutelle menteuse, il s'avéra que je fus incapable de leur en ôter le plaisir pour des raisons familières ou professionnelles ou financières. J

Je ne suis plus en colère contre eux parce les motivations de leur relation avec moi ne leur permettaient pas d'acheter moins cher mon amitié, mon travail, ma fidélité, mais au contraire leur créait un barrage. Chaque fois cependant que je voulus me débarrasser de cette tutelle menteuse, il s'avéra que je fus incapable de leur en ôter le plaisir pour des raisons familières ou professionnelles ou financières.

Entre 1930 et 1934, tout se passa comme si aucune opposition, qu'elle fût venue de mes amis ou de mes ennemis, ne pouvait arrêter mon ascension.

Au-dessus de l'Europe planait l'ombre de l'homme qui allait devenir un élément décisif pour moi et tant d'autres, le spectre menaçant d'Adolf Hitler. Le faux prophète autrichien n'avait pas encore pris le pouvoir en Allemagne, mais déjà le bruit de bottes de ses bataillons bruns résonnait à travers la frontière autrichienne. Le parti autrichien pour une Grande Allemande, dirigé

significativement par un policier, préparait le terrain pour l'Anschluss, l'annexion.

L'incertitude politique se reflétait dans des crises gouvernementales diverses et, dans l'une d'elles, je pris avec mes vingt ans une part décisive.

Depuis ma première visite au couvent dans la Keinergasse, j'étais resté en contact avec le Dr Seipel. À la fois durant cette période où il œuvrait en tant que Chancelier et la période suivant sa résignation, je rencontrai Monseigneur fréquemment au monastère Sacré-Cœur de la Keinergasse (Herz Jesu Kloster Keinergasse 37 1030 Wien).

Bien que nos premières conversations se fussent d'abord limitées aux sujets politiques, elles prirent graduellement de l'extension vers tous les aspects de la vie. Le grand homme m'attirait puissamment et il eut une certaine affection pour le jeune homme qui était si en besoin d'amitié paternelle.

Un soir en 1930, Dr Seipel me convoqua au couvent. Il m'informa de ce que le Dr et Président fédéral Wilhelm Mihlas, *1872-1956, troisième Président de l'Autriche de 1928 à 1938,* lui avait confié la formation du gouvernement et il me donna la liste des membres du cabinet pour qu'elle soit publiée le lendemain matin. (*Revenu comme chancelier et chef du Parti chrétien social en 1926, Seipel a démissionné à Pâques 1929. En 1930, il a été pendant une courte période [septembre à novembre] ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Vaugoin. Début juin 1931, la crise bancaire amène la Creditanstallt autrichienne à tomber en faillite. Il est à nouveau question d'un gouvernement Seipel, mais cette formation d'un gouvernement de coalition sous la direction de Seipel s'effondre devant l'opposition des sociaux-démocrates et du Parti populaire Grande Allemagne. Ignaz Seipel est décédé le 2 août 1932 à Pernitz en Basse-Autriche*). Sauf de représenter les journaux de mon père, j'étais devenu en même temps le représentant d'un gros quotidien de Budapest, le *Magyar Hirlap*. Je téléphonais mon rapport au bureau de Budapest et ensuite je rentrais à la maison. Imaginez quelle fut mon épouvante en cette fin d'année 1930 quand en ouvrant le matin les journaux viennois, je vis les titres : « Seipel n'a pas réussi à former un gouvernement ; le Dr Johann Schober l'emporte. » *Ayant déjà exercé les fonctions de chancelier et de ministre des Affaires étrangères à plusieurs reprises, Schober est encore vainqueur des élections législatives du 9 novembre 1930 ; Schober, 1874,1932, sera du 4 décembre 1930 au 16 juin 1931 vice-chancelier et ministre des Affaires étrangères. Il sera encore vice-chancelier et ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement, 1931-1932, du Chancelier fédéral Otto Ender, 1875-1960.*)

Je ne pus rejoindre le Dr Seipel et donc j'entrai en relation avec son

vice-chancelier désigné : le Dr Richard Schmitz, 1885-1954. Celui-ci, un juriste, se limita à l'explication qu'un scandale politique de dimension internationale était survenu la nuit précédente.

Le Dr Seipel me reçut dans la soirée. Il m'expliqua qu'à deux heures du matin le Chargé d'affaires allemand Carl Clodius, 1897-1952, était apparu de façon inattendue à la Ballhautzplatz pour informer le Président fédéral que le Reich allemand s'opposait à la nomination du Dr Seipel.

Dans l'intérêt de l'union douanière entre l'Autriche et l'Allemagne, le gouvernement du Reich souhaitait voir nommé Chancelier fédéral le chef du grand parti allemand et Chef de la Police, le docteur Johannes Schober. À trois heures du matin, le Président fédéral avait de fait confié la formation du gouvernement au chef de police. (*Johannes Schober décédera de façon inattendue à 57 ans quelques jours après monseigneur Seipel.)*

Je compris immédiatement la signification de cette monstrueuse interférence dans les affaires intérieures d'un état souverain. L'union douanière était envisagée comme la première étape de l'incorporation de l'Autriche à l'Allemagne, un mouvement par lequel la République allemande de Weimar espérait couper le vent des ailes d'Hitler. Mais le Dr Seipel avait toujours refusé d'être le fossoyeur de son propre pays.

Le matin suivant, je fus non seulement réhabilité aux yeux de mon journal, mais je fus aussi admis comme étant l'auteur d'une des plus grandes primeurs journalistiques des dernières années. Tous les journaux viennois ré imprimèrent mon reportage avec un commentaire éditorial en rapport avec leurs allégeances politiques. Le Ballhautzplatz et l'ambassade allemande se drapèrent dans un silence discret.

Le Chef de Police assis dans le fauteuil de Chancellier ne fut pas aussi prudent. Il instruisit un de ses proches amis politiques, un certain Hermann Neubacher, 1893-1960*,* qui devait devenir plus tard le maire nazi de Vienne, de produire un éditorial fulminant contre moi dans le journal hebdomadaire *Anschluss*. L'article déniait l'interférence. « Nous avons été trompés par le rejeton du maître-chanteur Békessy », disait l'article qui aussi me qualifiait de menteur*.*

En même temps, il était arrivé quelque chose qui rendait ma position considérablement plus difficile. Le Dr Seipel se mourait. Depuis quelque temps, il était sérieusement affecté par le diabète et la tuberculose ; le sang qu'il avait perdu quand on avait attenté à sa vie et l'énergie sans limites qu'il avait constamment déployée avaient considérablement altéré sa santé. Il était à Merano, écarté du monde et je ne pouvais lui demander conseil.

Une fois de plus, je me tournai vers le Dr Schmitz. Il me conseilla de poursuivre Neubacher pour diffamation et de choisir pour me représenter le Dr

Vincent Rabenlechner, un avocat coté de la tendance chrétienne sociale. Questionné pour savoir si le Dr Seipel me soutiendrait dans ma poursuite, le Dr Schmitz me répondit :

— Le Chancelier n'a jamais laissé tomber personne.

L'homme qui était en voie de s'embarquer sur une poursuite hautement politique était encore presque un enfant. Mais cela ne m'empêcha pas d'entreprendre des plans de mariage. J'étais depuis peu, après bien des détours, retourné vers Margit et maintenant nous voulions nous marier aussitôt que possible. Mon père s'opposait à l'idée du mariage. Il haïssait avec une passion frénétique la fille qu'il avait un jour découverte pour moi à ma fête-anniversaire. Dès l'instant où j'enregistrai mes premiers succès journalistiques à Vienne, il avait cessé d'insister pour que je poursuive des études universitaires. Il n'avait maintenant plus qu'un but : voir son fils grimper au sommet de l'échelle journalistique. Il lui semblait que cela pourrait être plus facilement accompli par un célibataire. Mais si je voulais être marié à tout prix, il voulait qu'au moins mon choix se porte sur une femme croulant sous l'argent sinon appartenant à une famille réputée ou bien connue. Il regardait Margit comme un obstacle sur ma route vers la renommée. Comme je n'avais pas encore vingt et un ans, je ne pouvais me marier sans sa permission. Aussi quand le vieux Dr Rabenlechner, un splendide vieux lutteur qui avait à un moment défendu le fameux maire Karl Lueger, 1844-1910, *Bourgmestre de Vienne, antisémite admiré d'Hitler,* m'informa en souriant que je ne pouvais intenter de poursuite en libelle que si mon père me déclarait d'un âge suffisant, ma première pensée fut alors qu'ainsi je pourrais épouser Margit.

Mon père, naturellement, agréa pour me déclarer en âge de pouvoir lancer une poursuite. Je la mis en œuvre.

Bien que je savais le Droit de mon côté, j'étais néanmoins soucieux quand arriva le moment d'entendre le cas. J'avais cité un grand nombre de chanceliers et ministres présents et passés comme témoins, mais je savais que seulement le témoignage de mon propre informateur, le Dr Seipel, pourrait décider du cas en ma faveur. Et le Dr Seipel, abandonné des médecins et luttant contre la mort, était cloué à son lit dans la maison de santé de Simmering,

La petite salle du palais de justice où officiait le Haut-juge de la Cour Dr Powalatz dans le domaine de la presse était surpeuplée. Politiciens, diplomates et correspondants étrangers étaient présents, et huit anciens premiers ministres attendaient dans le vestibule des témoins. Alors, entra « le petit Békessy » un grand jeune homme efflanqué presque conduit par la main par son conseiller, un géant de six pieds et quelques.

J'avais le cœur sur la langue. Je savais que tout mon futur dépendait de

l'issue du procès. Sauf si je prouvais hors de tout doute qu'il y avait eu intervention allemande cette nuit-là, Neubauer serait acquitté et Vienne aurait le « menteur Békessy » en plus du « maître-chanteur Békessy ».

Neubauer ne se présenta pas en personne. L'homme qui devait devenir le maire de Vienne était représenté par un jeune et énergique avocat qui devait ultérieurement atteindre une renommée bien plus grande que celle de son client : le Dr Arthur Seyss-Inquart, 1892-1946, alors totalement inconnu, devait plus tard devenir le gouverneur nazi de la Hollande et plus tard finir dans les geôles de Nuremberg. *Né à Staňnnern (Stonařov) en Moravie, Arthur Seyss-Inquart s'établit comme avocat à Vienne en 1921. Il commença à militer très tôt pour l'Anschluss, terme qui désigne le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, au nom d'une culture germanique commune. Fondateur du parti national-socialiste autrichien, entretenant des liens très étroits avec son homologue allemand, il fut imposé au chancelier Kurt Schussnigg. 1897-1977*, *convoqué par Hitler à Berchtesgaden, comme ministre de l'Intérieur et de la Sécurité, le 15 février 1938. Dans la logique du « protocole Hossbach », qui, dès 1937, prévoyait d'instaurer la Grande Allemagne, Hitler multiplia les pressions sur le gouvernement autrichien et obtint la démission de Schussnigg. Seyss-Inquart, qui le remplaça immédiatement à la Chancellerie, fit alors appel au Reich et, le 12 mars 1938, les troupes allemandes entrèrent dans Vienne, où elles reçurent un accueil triomphal. Nommé peu après gouverneur de l'Autriche (Reichstatthalter), puis représentant du gouverneur général de Pologne, Hans Frank, 1900-1946, à Cracovie (1939), il fut nommé le 18 mai 1940 commissaire du Reich dans les Pays-Bas occupés. Fidèle exécutant, il mena alors une politique combinant pillage économique, persécutions raciales et déportations. Arrêté à la Libération, il fut condamné à mort lors du procès de Nuremberg pour crimes contre la paix, crimes de guerre et crimes contre l'humanité et il fut exécuté peu après par pendaison ainsi que Hans Frank.*

Mon audition que j'avais préparée comme un beau plaidoyer et que mon avocat devait compléter par une de ses envolées orageuses devait durer à peine une heure. Peu après son début, elle fut interrompue par l'ouverture d'une lettre recommandée délivrée au juge. Elle contenait un affidavit sous serment fait à l'Hôpital de Semmering par le Dr Seipel mourant :

— « Les faits rapportés par le reportage du correspondant, *déclarait l'ancien Chancelier*, sont non seulement en complet et plein accord avec la vérité, mais ils rendent à peine justice à ce qui s'est passé. Durant la nuit en question, l'attaché d'affaires allemand est apparu au bureau du Président fédéral non une fois, mais trois fois pour interférer avec la formation du gouvernement. »

Pas un bruit ne s'éleva sans la salle d'audience quand le juge finit de lire la lettre. Alors, le Dr Seyss-Inquart se leva et déclara qu'il ne procéderait pas à son plaidoyer de justification et qu'il demandait une sentence légère. Neubacher reçut la sentence maximale prévue par la loi.

Je n'eus pas l'occasion de remercier Monseigneur Seipel mort l'année suivante, le 2 août 1932, dans les montagnes autrichiennes qu'il aimait tant.

Le jour suivant le procès, 16 juin 1931, le gouvernement Schober démissionnait. Le Dr Karl Buresch, 1878-1936, le Gouverneur provincial de la Basse Autriche et étroit collaborateur du Dr Seipel se voyait confier la formation d'un gouvernement *(son mandat de Chancelier fédéral a duré du 20 juin 1931 au 20 mai 1932)*. Le péril nazi était repoussé pour un temps.

Quand je repense à cet événement et aux autres événements de ces années-là, beaucoup d'espace vide dans la devinette de ma vie se remplit. La Fortune me favorisa tellement dans mes débuts que le succès finit par me paraître une chose naturelle et l'échec une injustice inexplicable. Quand la courbe raide de ma vie commença-t-elle à s'aplatir puis descendre ? Quand et pourquoi ? Quelle était la responsabilité du destin ? Au contraire, quelle était celle du mal qu'on se fait à soi-même, mal dont Sophocle (*495 ou 496 av. J.-C. -406 ou 405 av. J.-C.*) disait que rien n'émeut l'homme plus fortement ? Seules ces dernières quelques années ont répondu à ces questions.

En Allemagne, un destin tragique accourait vers son sommet. L'homme qu'ils appelaient leur Führer avait acquis la citoyenneté allemande et maintenant (*élections présidentielles de 1932*) s'opposait au vieux Feld-maréchal Paul von Hindenburg, *1847-1934*, dans l'élection pour la Présidence. *Hibdenburg demeurera président du Reich de1925 à 1934.*

J'avais fait connaissance d'Hitler en 1930 soit deux ans auparavant. Les journaux de Budapest m'avaient envoyé à Berlin pour couvrir les élections pour le parlement. Je demeurais dans la maison d'un ami de mon père, le légendaire capitaine Hugo von Lustig sur la Derfflingerstrasse. Chaque matin, je partais de là pour aller interviewer les chefs des différents partis.

Les élections législatives devaient se tenir le 14 septembre 1930, mais des semaines en avance d'énormes affiches électorales annonçaient une célébration pour la victoire du N.S.D.A.P. pour la soirée suivant l'élection. Je décidai d'utiliser pour interviewer Hitler et Joseph Goebbels, 1897-1945, le rallye pour cette célébration dans le palais des sports.

Je crois que je peux me dispenser de décrire l'hystérie de masse qui accompagnait la victoire prédite et dûment accomplie. Dans une arrière-salle du palais des sports, Hitler et Goebbels étaient entourés d'environ deux douzaines de leurs aides, si bien que mon entrevue se transforma en un

curieux dialogue, un chorus répondant à chacune de mes questions. C'est une des raisons pour laquelle Hitler m'impressionna peu. J'eus l'impression que ses proches collaborateurs ne lui faisaient pas confiance pour répondre aux questions d'un simple correspondant étranger.

L'atmosphère dans l'arrière-salle du palais des sports avait la senteur de sueur du vestiaire d'une équipe de football après un match victorieux. Les réponses du Führer étaient si plates et molles que le Dr Goebbels s'en aperçut ; il m'invita à l'accompagner à un autre rassemblement. Dans la voiture, il me donna une entrevue qui, quoique farcie de clichés démagogiques, avait du moins du sens. Ce n'est pas sa faute si je pris à la légère l'emphase qu'il mit sur Hitler à chacune de ses phrases. Ses remarques antisémitiques me convainquirent qu'il n'avait pas le flair pour déceler le sang juif.

Cela s'était passé, répétons-le en 1930, soit deux ans auparavant. Maintenant, en 1932, quoiqu'en Autriche nous nous laissions aller à un sentiment de sécurité franchement incroyable, nous pouvions néanmoins sentir sur nos visages le souffle froid des événements en gestation.

Le *Sonn und Montagszeitung* menait un courageux combat contre le national-socialisme qui gagnait alors dangereusement du terrain en Autriche. Le journal avait critiqué les Règles étudiantes antisémitiques de l'Université de Vienne et des étudiants nazis avaient assailli et légèrement blessé Klebinder dans le café *Rebhuhn*. J'étais témoin au procès des assaillants et je provoquai une désapprobation bruyante de la galerie du public qui était bourrée de S.A. quand, en réponse à une question du conseiller de la défense, je déclarai :

— Je ne répondrai à aucune des questions posées par un avocat nazi.

C'est dans cette atmosphère que, quelques jours avant l'élection présidentielle du Reich allemand *(après deux tours de scrutin, les 13 mars et 10 avril 1932, Paul von Hindenburg sera réélu président du Reich)*, Klebinder reçut un mystérieux coup de téléphone. Une voix masculine dit :

— Si vous voulez trouver quelque chose d'intéressant à propos des origines d'Hitler, envoyez un homme à Braunau-am-Inn.

Le jour suivant, exactement au même moment, l'appel fut répété. Cette fois, le mystérieux informateur dit seulement :

— Le nom d'Hitler n'est pas son vrai nom.

Durant une semaine. Le même message se répéta. À la fin, l'auteur inconnu des appels cria dans le téléphone :

— Heil Schicklgruber !

Klebinder n'attacha aucune importance à ces appels, mais il céda à mon insistance et accepta finalement de me laisser aller à Braunau.

Porteur seulement d'un porte-documents, je m'installai dans un petit hôtel

de la rue principale de la Ville natale d'Hitler.

Le N.S.D.A.P. n'était pas alors banni en Autriche. De jeunes types en chemises noires paradaient et paradaient encore et encore dans les rues, comme les mêmes figurants le font dans les films de quatre sous, sans aucun doute pour faire naître un sentiment de masse. Sur la maison natale d'Hitler flottait le drapeau à croix gammée. Un café occupait le rez-de-chaussée. La pièce où Hitler était né était présentée avec la même ferveur que si c'eut été l'étable de Bethléem et le concierge de mon hôtel portait un énorme swastika à sa boutonnière.

Je me mis au travail avec la plus grande prudence. Au portier de l'hôtel, je fis croire que j'étais un journaliste allemand qui préparait un livre sur le grand homme. Il m'introduisit auprès des personnes qui avaient connu la famille d'Hitler. Ainsi, dès le premier jour, je rencontrai, madame Fischer, une très vieille femme qui avait été l'amie de la mère d'Hitler. Fière du gamin qui faisait une carrière si brillante, madame Fischer me montra quelques photos de famille des Hitler.

— Et voici Schicklgruber, *dit-elle candidement en désignant un homme barbu en tenue de douanier de l'Empire.*

Le nom de Schicklgruber réapparaissait. Après avoir acheté à la bavarde madame Fischer, la photo de famille dans son cadre gris, je contactai le prêtre local, un nonagénaire, qui m'autorisa à inspecter les registres paroissiaux. Là encore, je trouvai le nom Schicklgruber.

Satisfait de mon travail, je décidai de me libérer pour la soirée. La seule boîte de nuit de la place, ces *bars* existaient alors en Autriche même dans les plus petites localités, était en bordure de la Ville. Les rues étaient peu éclairées. Les lumières clignotantes des réverbères dessinaient des silhouettes vagues en bottes. Sur la rive opposée de l'Inn se trouvait bien éclairée l'Allemagne s'enfonçant rapidement dans l'obscurité.

La boîte de nuit était équipée avec une modernité toute consciencieuse comme on en rencontrait fréquemment en Autriche en ce temps-là. Le service d'une « hôtesse » faisait partie de cette modernité.

Elle était assise seule à une table, attendant des voyageurs de commerce solitaires. Elle s'appelait, découvris-je, Hilde.

Je me fis vite une amie d'Hilde. Nous bûmes ensemble deux bouteilles de vin, mais la grande et maigre fille avec des cheveux trop clairsemés réalisa bientôt que mes intentions étaient entièrement respectables. Je dois confesser que mes intentions irrespectueuses se sont toujours limitées aux femmes respectables.

Je passai les journées suivantes en recherches persistantes. Je découvris que le père d'Hitler s'était de fait appelé Alois Schicklgruber, mais que le nom

de sa mère était bien Hitler. Hitler n'était pas un enfant illégitime. La mère d'Hitler avait une sœur riche, la seule fille non mariée de la famille qui ne pouvait pas supporter que le nom d'Hitler s'éteigne avec elle. Elle promit donc sa fortune à celui de ses beaux-frères qui abandonnerait son nom pour adopter le nom d'Hitler. Alois Schicklgruber trouva la proposition intéressante. Mais par un tour du destin, il obtint un nom historique, mais pas la fortune escomptée. La vieille fille mourut en laissant ses biens à l'Église catholique.

J'avais établi tous ces faits et obtenu leur évidence documentaire. La seule chose qui me manquait était l'acte de naissance du Führer. Finalement, je m'aventurai à la mairie et fournit ma véritable identité au maire. Il se montra coopératif et me fournit une copie certifiée de l'acte de naissance. L'après-midi était avancée. Le prochain express ne quitterait pas Braunau pour Vienne avant le lendemain matin. L'instinct me dit que ce ne serait pas prudent de laisser le matériel collecté dans ma chambre d'hôtel. J'empochai tous les documents, copies et photographies et j'entrepris ma marche usuelle du soir jusqu'en bordure de la Ville.

Nous étions dimanche et la boîte de nuit était pour une fois bien achalandée. À une table voisine du bar étaient assis quatre S.A. silencieux. Je constatai de suite qu'ils ne buvaient pas. Ce qui me frappa encore plus, c'est que Hilde, habituée à m'accueillir si cordialement, cette fois ne m'accorda qu'un hochement de tête distant.

Je commandai un verre de Cognac et attendis. Les minutes paraissaient des heures. Les quatre lascars en chemises brunes restaient assis silencieux à leur table. Ils me dévisageaient, mais n'avaient encore rien entrepris.

Soudain, Hilde arriva à ma table. Elle s'assit le dos tourné aux S. A. et parla rapidement et doucement.

— Ces lascars savent pourquoi vous êtes ici. Ils veulent vous régler votre compte cette nuit. L'homme à la table derrière eux est mon fiancé. C'est un architecte d'Amstetten. Son auto est dans la cour. Une Mercédès sport. Dès que je vous quitte et rejoins leur table, prétendez aller aux toilettes. Ne payez pas votre facture. Montez dans l'auto. Rudi va essayer de vous sortir de leurs pattes.

Elle se commanda un Whisky. Puis elle commença à parler plus fort sur des sujets ordinaires.

Je ne l'écoutais pas. Était-ce un piège, *me demandai-je* ? Une fois dans l'auto, ils m'auraient à leur merci. D'un autre côté, pourquoi les nazis auraient-ils élaboré un scénario si compliqué ? Ces quatre types pouvaient se saisir de moi dehors avant même que je puisse ouvrir la bouche. J'imaginai un instant de téléphoner à la police. Mais jusqu'à quel point pouvais-je m'y fier ? Et quelle preuve avais-je ? Les arguments défilaient les uns derrière les autres.

Jusqu'à ce jour, je n'ai jamais su pourquoi j'ai fait confiance à Hilde. Elle se leva et alla jusqu'au bar. Se penchant sur le comptoir, elle commença une conversation avec un des SA. Lentement, elle se rapprocha de leur table. Je laissai se passer quelques minutes. Puis, je me levai et allai au bar. Très clairement, je demandai au barman où se trouvaient les toilettes.

C'était une nuit sans étoile. Je contournai prudemment l'immeuble. La barrière à deux battants de la cour était ouverte. Je trouvai d'emblée la Mercedes noire, ouvrit la portière et entrai. Je réalisai instantanément que j'étais sauf : le toit ouvrant de l'auto décapotable était fermé, mais les fenêtres étaient ouvertes. S'ils avaient eu l'intention de me kidnapper, ils auraient d'abord fermé l'auto. Après deux ou trois minutes tendues, la porte de l'auto s'ouvrit. Un énorme bonhomme se fraya un chemin jusqu'au siège du conducteur. Il ne dit pas un mot. Le moteur se mit à tourner. Alors, la Mercedes sortit de la cour.

— Rudolf Berger, architecte, *se présenta lui-même mon sauveur.*

Je ne pouvais voir son visage dans le noir, mais le mot d'introduction me parut irrésistiblement comique. Il me rendit détendu. Je marmonnai mon nom. J'étais sur le point de le remercier, de le remercier joyeusement et à profusion quand nous entendîmes les vrombissements de plusieurs motos.

— Nous allons leur montrer lesquels sont les plus forts, *dit calmement mon compagnon*.

Il appuya si violemment sur l'accélérateur que j'eus peur de voir le véhicule se couper en deux.

Les lumières des phares des motos arrivèrent plus proches ; elles se promenèrent entre celles de nos phares. Il était clair qu'ils voulaient nous encadrer.

Voulaient-ils me tuer, me demandai-je ? Non, probablement ils voulaient mes documents. Devrai-je me livrer à eux ? Ma gorge était serrée. La route sombre était déserte, mais les lumières se poursuivaient les unes les autres.

Le gros homme à côté de moi n'avait aucune peur ou mieux n'en montrait aucune. Il remarqua calmement :

— Ils ne nous auront pas. De vieilles motos Puch. Pas du niveau d'une Mercedes. (*Puch est une marque populaire de motos autrichiennes.)* Dans cinq minutes, nous les aurons semés.

Il n'exagérait pas. Les lumières des motos s'éloignèrent derrière. Le bruit de leurs moteurs s'affaiblit.

— Et voilà le travail ! *me dit l'architecte*. Ils font demi-tour, les bâtards.

Néanmoins, il continua de pousser à cent vingt kilomètres à l'heure pendant une heure. Finalement, je retrouvai la voix. Mon cœur bouillait de reconnaissance pour mon sauveur inconnu. J'étais jeune et ma vie me

semblait terriblement importante.

Je pensai soudain à ma mère. Je savais que c'était une platitude, mais je dis :

— Ma mère… ma mère vous sera éternellement reconnaissante.

— Non-sens, *dit l'homme*. Avec ces bâtards, je crois manger de la merde.

C'est alors seulement que je pensai à Hilde, mais l'architecte me rassura.

— Ils n'ont pas idée qu'Hilde et moi avons à voir ensemble. Je ne viens à Braunau qu'une fois par mois tout au plus. Et la semaine prochaine, je l'amène à Amstetten. Elle n'est pas faite pour la Province. Pas Hilde.

Nous arrivâmes à Anstetten après minuit. Alors à la lumière des réverbères je pus voir le visage de mon ange gardien. Un visage cordial d'un boxeur poids lourd qui n'aurait pas écrasé une mouche.

Comme nous nous serrions les mains, je lui demandai s'il n'y avait rien que je pusse faire en retour pour sa gentillesse.

— N'y pensez pas, *dit-il*. Vous avez traité Hilde décemment, c'est pourquoi je vous ai aidé. Il y a trop de bâtards dans ce monde.

Une demi-heure plus tard, mon coup de téléphone sortit Klebinder de son sommeil. Il m'envoya immédiatement une auto à Amstetten. À dix heures du matin, j'étais de retour dans Vienne, somnolent, mais plus heureux que jamais auparavant.

J'écrivis toute la matinée. Mon récit passa en linotype page par page. En même temps, le Dr Edmund Goldschläger dicta son en-tête :

— « Monsieur Hitler, *disait-elle*, vient juste de demander que tous les Juifs reprennent leur nom d'origine. Il n'y a aucun doute que le ministre de l'Intérieur de la Thuringe permettra à Monsieur Hitler de s'appeler à nouveau lui-même Schicklgruber. »

À trois heures de l'après-midi *le 8 avril 1932*, une édition spéciale du *Sonn und Montagszeitung* circulait dans les rues avec comme titre : Hitler s'appelle Schicklgruber. ». Nos presses fonctionnèrent toute la nuit. Un million de copies furent expédiées en Allemagne et jetées dans la bataille électorale juste vingt-quatre heures avant que les Allemands votent.

L'article était signé « De notre correspondant spécial H. envoyé à Braunau am Inn. » La deuxième initiale de mon nom était encore tombée victime de la censure amicale. (*Trois jours plus tard, Ernst Klebinder était attaqué et blessé par des national-socialistes dans son café habituel, le Café Rebkuhn.)*

Après trente-six heures sans dormir, je me mis au lit. Sous ma fenêtre les vendeurs de journaux étaient encore à crier l'édition spéciale. Sur ma langue restait un goût amer.

En rétrospectif historique, il importait peu que le père du grand meurtrier Hitler se fût appelé Hitler ou Schicklgruber. Personnellement, je n'ai jamais

compris le tremblement de terre causé par ma découverte. Cependant, il est des historiens qui croient tout à fait sérieusement qu'il n'y aurait pas eu de victoire de l'hitlérisme si les Allemands avaient dû crier « Heil Schicklgruber » au lieu de « Heil Hitler ». Hitler lui-même était évidemment de cette opinion, car la presse national-socialiste dénia furieusement les découvertes de mes recherches et ce ne fut que beaucoup plus tard que les biographies d'Hitler rapportèrent de nouveau le nom de Schicklgruber.

Je n'ai jamais cru que le ridicule pouvait tuer ; le sens de l'humour est très peu développé dans la foule, et jusqu'à ce jour je ne connais pas d'autre façon de tuer les dictateurs qu'en les tuant directement.

Ma mission suivante n'avait rien à voir avec la politique. C'était un voyage à bord du LZ 127 « *Graf Zeppelin* ». *(L'année précédente, le 29 août 1931, avait déjà eu lieu l'ouverture du trafic aérien entre l'Allemagne et le Brésil par le dirigeable LZ 127 Graf Zeppelin. Après avoir transporté 34 000 passagers en neuf années de carrière, parcouru 1,7 million de kilomètres en 590 vols, dont un vol autour de la Terre le Graf Zeppelin 127, avoir effectué une mission scientifique sur le pôle Nord, le plus grand succès des dirigeables sera mis au rebut après le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. La catastrophe d'incendie du dirigeable Zeppelin LZ 129 « Hindenburg » à Lakehurst, E-U, le 6 mai 1937, il explosa alors qu'il atterrissait sur l'aéroport de Lakehurst, mit fin à la navigation aérienne intercontinentale).*

Le vol sur lequel la Presse était invitée allait de Friedrichshafen jusqu'à Budapest commença sans histoire. Treize correspondants des journaux hongrois y prenaient part. Nous avions été les invités de la Compagnie Zeppelin les quelques jours précédents et la nuit précédant notre décollage nous avions été reçus par le constructeur allemand de dirigeables, le Dr Hugo Erkener, *1868-1954*, qui ne devait pas prendre part lui-même au vol.

En réplique à la question d'un reporter demandant si un voyage en ballon pouvait contenir quelque danger, le Dr Hugo Eckener, 1858-1954, signala qu'un désastre ne pouvait guère survenir que si le navire était plaqué au sol et entrait en collision avec un objet solide :

— Les Américains ne nous ayant pas fourni d'hélium, le ballon est encore rempli avec des gaz inflammables.

Nous quittâmes Friedrichshafen le soir suivant. Un ciel clair sans nuages était suspendu au-dessus de la *Bodensee,* le lac de Constance. Je n'oublierai jamais le décollage. Aussitôt que l'équipage largua les amarres, le Zeppelin grimpa en pente raide dans le ciel. Il ne se détacha pas graduellement du sol comme un avion, plutôt la terre sembla perdre d'une seconde à l'autre sa force de gravitation. Les lumières de Friedrichshafen soudainement s'estompaient alors que les étoiles venaient à portée de main.

Nous étions aussi fascinés par les équipements luxueux du ballon. Le salon était spacieux, confortable, et meublé avec goût ; les serveurs en vestes blanches délivrèrent un excellent dîner qui était arrosé d'un délicieux vin de Moselle ; les cabines ne différaient en rien de celles de la Compagnie des voitures-lits.

Je partageais une cabine avec mon ami et parrain Frigyes Karinthy qui faisait le voyage pour le quotidien *Az Est* de Budapest. Quand les lumières de Munich disparurent, nous nous mîmes au lit.

Je me réveillai vers trois heures du matin. Des grêlons de la taille d'un œuf frappaient la fenêtre. Le hurlement du vent couvrait le bruit des moteurs. Le sentiment que nous nous précipitions vers le sol me rappela les mots du Dr Eckener. Un puissant vent entraînait le navire vers le sol, mais de temps à autre il relevait le nez. C'était comme si nous étions dans le ventre d'un gigantesque poisson qui plongeait puis remontait dans la mer.

J'appelai Karinthy qui occupait le lit en dessous du mien, mais il n'était plus dans la cabine. Je jetai mon manteau sur mes épaules et rejoignis le salon.

Je trouvai une compagnie dépressive. Trois ou quatre passagers étaient malades ; les autres, blancs comme linge et avec leurs manteaux par-dessus leurs pyjamas étaient assis dans des chaises de pont. Tous les officiers du navire étaient occupés à leurs postes. Finalement, le capitaine Ernst August Lehmann, 1886-1937, qui ultérieurement perdit la vie dans le désastre le 6 mai 1937 du *dirigeable LZ 129 Hindenburg sur l'aéroport de Lakehurst*, nous fit une courte visite. Le petit homme courtois n'était pas bon acteur. Il était incapable de cacher son anxiété. Le navire perdait de l'altitude.

Parmi les passagers se trouvait un aviateur bien connu, le comte László Ede Almásy qui avait fait plusieurs vols audacieux à travers l'Afrique. Il entraîna avec lui Karinthy qui était son ami et je les suivis. Nous nous assîmes à une petite table qui disposait de quelques sandwichs. (*Le comte László Ede Almásy de Zsadány et Törökszentmiklós, 1895-1951, est un aristocrate et aventurier hongrois qui fut officier, pionnier de l'aviation, pilote automobile, chasseur, explorateur, cartographe, espion... et réalisa de nombreuses expéditions au Sahara… Il rejoignit l'Abwehr [les services secrets allemands] en 1940. Capitaine de la Luftwaffe, il servit dans l'Afrikakorps d'Erwin Rommel, 1891-1944, qui le fit major puis lui remit la « croix de fer » [Eisernes Kreuz] après plusieurs audacieuses missions d'infiltration dans les rangs alliés, notamment au Caire… En 1996, la sortie du film « Le patient anglais » qui escamote le double jeu d'Almásy, son engagement auprès de l'Allemagne nazie et son homosexualité, pour construire un personnage mythique déclenche une polémique).*

— Finissons-les, *dit Almásy avec un humour macabre*. Ils seront

probablement nos derniers. Je ne crois pas que nos amis réussiront à redresser le navire. Probablement, nous allons finir dans les fils du télégraphe.

Nous regardions par la fenêtre. Nous ne pouvions voir grand-chose, car des croûtes de glace s'étaient formées sur les vitres, mais nous pûmes discerner en dessous une petite Ville chichement éclairée. Plus tard, je découvris qu'il s'agissait de Sankt Pölten en Autriche. Les lumières des rues brillaient faiblement à travers le brouillard d'hiver. Le navire semblait raser la cime des toits.

Je n'avais aucune peur et me croyais ainsi assez héroïque. Aujourd'hui, je sais que je n'ai de peur que des gens. J'ai eu souvent peur dans ma vie aussi souvent et aussi intensément que d'autres : devant les policiers et les voleurs, les femmes et les créanciers, les amis et les ennemis. Mais les animaux sauvages ou les éléments déchaînés ne m'ont jamais fait peur. Consciemment ou inconsciemment j'ai toujours vécu en sachant que la seule chose terrible créée par Dieu était les gens. Bien sûr : quand l'Homme détruit l'homme, c'est la même volonté de Dieu que pour l'éclair qui le tue ou le feu qui le grille ou la bête sauvage qui l'attaque. Mais un pressentiment me disait toujours que je n'accueillerais pas le malheur directement de la main de Dieu, mais plutôt par l'intermédiaire de la main de l'homme. Ce n'est pas dans les quatre premiers jours de la Création que je voyais la terreur, mais seulement le cinquième, quand le Seigneur créa sa créature la plus complète et la plus cruelle. r

Ce fut un jeune lieutenant du nom de Hans von Schiller, 1891-1976, qui empêcha la panique. Revêtu d'un court manteau de cuir, le col de fourrure fermé haut, le visage rouge et couvert de gelures comme celui d'un trappeur, mais aimable, nous arriva depuis la passerelle du commandant. Il admit que le Graf Zeppelin ne s'était jamais trouvé dans une tempête aussi grave, mais il nous fit un exposé hautement technique que personne à l'exception d'Almásy ne pouvait comprendre et qui par conséquent rassura tout le monde à l'exception d'Almásy.

À six heures du matin, le pire était passé. L'ouragan était encore trop fort pour penser atterrir et nous étions entraînés irrésistiblement à travers la Hongrie, mais nous avions repris de l'altitude.

Pendant des heures, nous naviguâmes au-dessus du lac Balaton. La vue du lac de mon enfance avec sa couche bleue scintillante au-dessous de nous restaura complètement mon sentiment de sécurité. Ce sentiment selon lequel rien de mal ne pourrait m'arriver chez moi, que les collines familières, les rues, maisons et fermes me bénissaient et me protégeaient, m'a toujours habité.

Dans le même temps, un épisode délicieusement grotesque était sur le

point de naître à Budapest. Mon père n'avait pas averti ma mère trop anxieuse de ma présence à bord du Zeppelin. Même quand elle s'installa sur l'estrade de la Presse érigée sur l'aéroport, elle ne suspectait rien. Aussi quand je fus le premier à descendre du ballon, elle s'écria « Jancsi ! » et comme les microphones se trouvaient juste en avant de la Presse, son cri fut entendu dans toute l'Europe.

Ma bonne fortune de reporter se poursuivait. À cause du retard, nous étions dimanche quand nous atterrîmes et, les quotidiens paraissant le lundi, les premiers récits sur le « plus rude vol dans l'histoire du *Graf Zeppelin* » apparurent d'abord dans le *Reggeli Ujság* et le *Wiener Sonn und Montagszeitung*. À l'époque, mes ambitions de journaliste avaient complètement relégué à l'arrière-plan ma vie privée. J'étais à ce point impliqué dans mon travail que toute heure qui n'y était pas consacrée me semblait du gaspillage. Si j'ai commis beaucoup d'erreurs dans ma vie, c'est largement parce que j'ai réalisé trop tard l'importance d'une vie personnelle. Vivre est le plus compliqué des métiers. Si seulement j'avais consacré une fraction du temps et une once de sérieux que j'appliquais à mon travail professionnel pour apprendre ce métier de la vie, je n'aurais pas échoué aussi misérablement à ses épreuves.

Je consacrais non seulement aucun temps à la vie en dehors de la profession avec un orgueil que le diable m'a peut-être insufflé, je méprisais même l'existence quotidienne. Cela avait non seulement des conséquences directes, mais encore des indirectes plus dangereuses. Je me jetais en amateur dans de courts épisodes d'une existence étrangère et non apprise avec une intensité que le froid connaisseur n'est pas capable de comprendre. Le connaisseur fait à moitié ce qu'il peut faire, l'amateur fait complètement ce qu'il ne peut pas faire. L'histoire que je vais raconter ici illustre cette norme.

Au printemps 1931, un an après mon retour d'Heidelberg, j'avais laissé mon logement de Dornbach et je m'étais installé comme locataire dans un logement de deux pièces agréablement voisin des bureaux du journal. Il s'était trouvé des raisons autres que professionnelles pour ce déménagement. La tension politique dans la maison de mon oncle était devenue insupportable. La faveur dont m'avait comblé le Dr Seipel était une épine dans le flanc de l'ancien Commissaire du Peuple. Alors qu'il avait depuis longtemps renoncé à me convertir, maintenant il me traitait de réactionnaire, calotin et fasciste. Et comme à Budapest les journaux de mon père suivaient une ligne conservatrice, son antipathie pour son beau-frère construisait des barrières soigneusement érigées. Pour éviter une rupture brutale avec ma tante avec qui je demeurais en bons termes, je préférai quitter le cercle familial.

C’est environ à cette époque-là (*de printemps 1930 à printemps 1931*) que je rencontrai Sonia. Elle était la femme divorcée d’un baron autrichien pilote de guerre. Étant mince comme un saule, avec des cheveux corbeau, des yeux en permanence profonds, humides et sombres et fiévreux et une grande bouche provocante et sensuelle, elle était une des femmes les plus intéressantes de Vienne.

Quand je la rencontrai, elle avait trente-cinq ans et tout un passé derrière elle. Elle avait possédé toute la panoplie d’une femme désirable et gâtée et elle avait rejeté tout cela. Elle était encore élégante, attirante et avec un esprit vif, mais seulement un jeunot dans la vingtaine pouvait ne pas s’apercevoir qu’un ver avait commencé par ronger la brillante façade.

Peu de temps avant notre première rencontre, l’amant de Sonia, impliqué dans un scandale, avait fui Vienne pour se réfugier en Chine. Le premier soir de notre rencontre, je le passai dans l’appartement de Sonia, logement spacieux, mais démodé et quelque peu misérable d’une maison de chambres dans une ruelle de la Kärtnerstrasse.

Vivant en marge de la société, en besoin d’amour, mais demeurant froides et solitaires au milieu de leurs succès, ces femmes superficiellement éblouissantes comme Sonia, mais incolores en profondeur, ont toujours eu sur moi un terrible pouvoir d’attraction. Si grande a toujours été ma vanité que je confondais l'admiration superficielle témoignée par d’autres à « mes » femmes, avec l'intensité de mes sentiments pour elles. C'était moins la jouissance esthétique qui m’attirait vers les belles femmes, qu’une lamentable fierté de propriétaire, et ainsi, dans la galerie où pendent les portraits de mes belles femmes, beaucoup d’entre eux cachent en arrière comme un mur froid et hostile.

Si une telle belle femme demeurait malheureuse dans l’affaire, et bien ça faisait partie du jeu. Cela n’avait rien à voir avec la sympathie : ma prédilection pour les femmes malheureuses avait pour origine mon désir de faire jouer mon charme sur elles. Il y avait aussi une part de couardise dans cet acte de consolateur, puisque les femmes malheureuses tombent comme fruits mûrs dans les bras de quiconque et rares sont ceux qui subissent un revers en les courtisant. Invariablement, mes relations avec des femmes malheureuses eurent des fins malheureuses. Elles croyaient que je désirais réellement les sauver, les sortir de l’enfer de leur mélancolie, recoller les fragments dispersés de leurs vies, alors que le succès de mon entreprise de séduction était ma seule visée. Dès qu’une femme malheureuse cesse d’être malheureuse, elle commence à perdre sa routine quotidienne de pâleur intrigante, ce qui lui était insupportable le devient avec le sourire. Aussitôt que cela arrivait, ma vanité était suffisamment satisfaite et je rejetais dans son

son passé cette femme qui ne m'intéressait plus.

Ces femmes me poursuivaient alors d'une haine fanatique, justement parce qu'en les rejetant loin de moi, je voulais simplement démontrer à quel point j'étais bon nageur, je leur révélais ainsi mon jeu qu'elles n'avaient pas perçu au départ.

Ça ne veut pas dire que j'étais pleinement conscient du manège que je menais.

Tard, peut-être, trop tard, je reconnus que vouloir donner est peut-être le sentiment le plus vaniteux et le plus égoïste que j'ai utilisé alors que j'étais trop fier et trop vaniteux pour recevoir et que je me vengeais terriblement de ceux qui n'avaient commis aucune faute sauf celle d'accepter volontiers ce que je leur offrais.

Ce qui m'attirait vers Sonia n'est pas lourd à comprendre. Plus compliquée était déjà son affection pour moi. Aussi en ce temps-là, je devais posséder un charme particulier et l'expliquer n'a peut-être pas seulement qu'un intérêt personnel. Rien n'est plus séduisant que le contraste. Deux belles personnes qui entrent dans un café ne sont jamais aussi intéressantes que celui d'une belle femme avec un homme particulièrement laid ; une femme d'un idéal de beauté rappelant les canons le dix neuvième siècle, est plus piquante dans un sévère costume anglais de notre temps ; le mariage d'une femme gâtée des dieux et d'un simple pêcheur nous interpelle. J'étais alors un contraste en marche. Mon intelligence était mûre, mais corps était encore infantile. J'étais instruit, mais je n'avais pas le comportement d'un intellectuel. J'étais couronné de succès, mais mon succès marchait à l'ombre de mon nom, et mon arrogance était couplée à une timidité presque de jeune fille. Aussi je possédais une dimension insolite du charme, cette magie indéfinissable et superficielle, qui se communiqua plus vite aux femmes qu'aux hommes et dont je désirais chèrement la conservation.

Le charme qu'on m'a envié si souvent n'a pas en réalité été toujours une qualité enviable : les satisfactions qu'il procure sont trompeuses et souvent de courte durée. Il m'est arrivé à plusieurs reprises, alors que ma première visite chez un donneur d'emploi m'avait semblé un plein succès, de recevoir le lendemain une lettre dans laquelle tous les accords et promesses étaient poliment annulés : les hommes comme les femmes n'aiment pas être « charmés » ; ils voient souvent dans le charme le plus innocent le stratagème conscient d'un malin. Le monde est sans humour et sans grâce ; l'odeur de la sueur lui est plus familière que celle du parfum ; il ne saisit pas que le danseur de ballet travaille aussi durement que le déménageur. Des hommes et femmes me traitèrent souvent comme s'ils sortaient d'une l'hypnose et voulaient battre l'hypnotiseur, aussi j'appris avec le temps à

paralyser mes talents de magnétiseur.

Avec Sonia, cependant, j'ai profondément savouré le fruit de mon charme. J'ai passé presque une année auprès d'elle, une année au cours de laquelle j'acquis beaucoup de fausses valeurs. Je n'étais pas attiré que par elle, mais aussi par le monde qu'elle fréquentait. Je recommençais à dilapider mon argent durement gagné ; je cultivais la faveur des propriétaires de boîtes de nuit et des maîtres d'hôtel ; j'étais fier de fonctionner avec seulement deux ou trois heures de sommeil.

Tout cela n'était pas la faute de Sonia. Elle était beaucoup plus avisée que moi et n'abandonna jamais son attitude détachée dans notre relation. Quand Margit que j'avais délaissée pour son salut l'appela un jour, elle reçut la jeune fille avec amabilité et sympathie. Elle était, dit-elle à Margit, une femme qui n'avait rien à gagner et rien à perdre ; j'étais la conclusion de son passé, mais le futur appartenait à Margit. Par la même occasion, elle souligna que j'étais un homme et que Margit ne devrait pas toujours me garder avec un amour platonique enfantin. Elle conclut avec le sourire :

— Dans quelques mois, ce sera la fin de notre liaison.

Je ne suspectai rien de cette rencontre, mais la prophétie de Sonia se réalisa. Une nuit, je l'attendis en vain. Finalement, elle me téléphona : ses dettes payées par un oncle riche, son « ami » était revenu de Chine ; elle venait de le rencontrer et ils avaient eu une longue conversation. Nous devions nous revoir le lendemain soir.

Elle se présenta effectivement le soir suivant, mais elle était accompagnée de son ami. De manière immanquable, le couple qui venait de se retrouver m'offrait de vivre en ménage à trois.

Ça me prit bien des mois pour me remettre de cette déception. Durant des nuits interminables, je me tins près du téléphone dans l'espoir d'un appel. J'appris qu'on pouvait se mettre à aimer désespérément ce que l'on avait méprisé le plus. Mais j'étais jeune et quand je reçus un appel, ce n'était pas Sonia, mais Margit. Les souffrances des derniers mois s'évanouirent rapidement et ne laissèrent pas de traces.

Finalement, une nuit à un bal donné au « Theater in der Josephstadt » de Max Reinhard, un policier qui m'était ami me dit qu'une dame bien connue de la société viennoise avait tenté de se suicider dans sa chambre d'hôtel. Elle avait été admise à l'hôpital Rudolfiner dans un état désespéré.

En habit de soirée comme je me trouvais, je me rendis à l'hôpital. En dehors de la chambre, dans un corridor glacé, je rencontrai l'ami de Sonia.

— Elle est morte, *dit-il.*

Nous descendîmes les escaliers en silence côte à côte.

Nous nous vîmes une fois de plus, au crématorium de Vienne où deux

jours plus tard, un cortège étrange s'était rassemblé — des danseurs professionnels n'ayant pas dormi suffisamment et des barmaids ; le vieux gardien noble de la maison Mödlinger dans lequel autrefois la petite baronne avait grandi ; certains célèbres littérateurs ; un riche banquier et deux hommes qui se trouvaient à l'écart. Ils évitaient tous de s'entreregarder.

Tout cela survint à approximativement le moment de ma poursuite en diffamation en 1931 (procès le 15 juin 1831) contre l'ingénieur national-socialiste Hermann Neubacher. J'avais été déclaré en âge et je pouvais dorénavant agir comme il me plaisait. Je demandai une fois de plus le consentement de mon père pour mon mariage, Plus furieux et plus résolu que jamais, il refusa. Sans le dire à personne, nous nous rendîmes Margit et moi au bureau d'état civil de l'Hôtel de Ville (*probablement début 1932 après six mois de vie commune).* Un huissier et une amie de Margit furent nos témoins. (*Margit quitta le foyer conjugal quarante jours après le mariage*…)

CHAPITRE III. Une opérette tragique

L'Autriche au début de 1932 n'était pas heureuse quand j'y épousai Margit et notre mariage ne le fut pas. Dire qu'*à vingt ans* j'étais trop jeune pour me marier est une explication insuffisante pour le naufrage d'une relation qui a duré deux ans et survécu à bien des tests rudes. Peut-être Sonia détenait-elle la clé pour les événements à venir, même si elle était morte depuis plusieurs mois quand la cérémonie déserte se tint à la mairie de Vienne (*vers le début 1932 après 5-6 mois de vie commune ?*).

Sonia représentait le Nouveau Monde auquel j'appartenais dorénavant. Les personnes ne m'ont jamais influencé de façon décisive, mais le climat de mon environnement, indéniablement oui.

J'ai toujours été un excellent journaliste, parce que je possédais à un degré élevé la curiosité, la vertu non vertueuse du journaliste. Une nouvelle ville, une nouvelle société, un nouveau milieu m'ont toujours mis dans un état d'excitation fébrile, et je ne me suis jamais reposé jusqu'à ce que je les aie explorés et saisis. D'abord inconsciemment et consciemment plus tard, j'ai réalisé que les chercheurs africains avaient si peu compris les peuples primitifs parce que, tout en étudiant les mœurs et les coutumes des sauvages, en collectionnant leurs idoles, leurs armes et leurs pots, en assistant à leurs repas, leurs danses et leurs services religieux, ils étaient réticents à dormir avec les femmes de ces peuples. La femme aimante, même si elle est muette ou que nous ne comprenions pas sa langue, nous en dit plus sur sa famille, sa tribu, son environnement, son pays, que tout ce que l'on est capable d'apprendre avec des années de recherche.

Après une année passée avec Sonia, je me sentais chez moi dans le monde des cafés littéraires, des garçons de café, des aristocrates déchus et des femmes douteuses du demi-monde. À partir de là, il ne pouvait plus y avoir de retour aux émotions de l'école de danse, à l'intelligente, jolie, mais inexpérimentée amie de mes années scolaires, aux rêves que nous avions eus ensemble et que Margit continuait de cultiver alors que je les avais oubliés depuis longtemps.

Les conditions aussi ne nous favorisèrent pas. La famille de Margit avait été opposée au mariage autant que l'avait été mon père. Ils nous avaient abandonnés à notre destin et ils escomptaient que la fin viendrait rapidement. Les deux pièces de mon logement de célibataire étaient trop petites pour nous deux et le cliché hypocrite du bonheur domestique, *il y a de la place dans le plus petit chalet*…, devint une trop amère ironie ; mes économies considérables semblèrent soudain petites.

Le facteur décisif cependant fut la rudesse partiellement innée

partiellement acquise avec laquelle j'avais toujours poursuivi mes buts, buts pour qui Margit semblait maintenant être un obstacle. Mon père dans ses propos dans sa salle de bain lors de mon enfance m'avait instillé que l'on n'était pas seulement en droit, mais en fait sous l'obligation d'écarter sans pitié tous les obstacles sur le chemin de notre carrière. Son enseignement était tombé en terrain fertile. J'étais alors si peu encombré de notions morales que je me vantai publiquement d'être un carriériste et que je méprisais quiconque plaçait au-dessus de sa mission des scrupules moraux, des considérations humaines ou même ses propres passions. Je m'imposais de réhabiliter mon nom dans Vienne et j'utilisais ce besoin comme masque de mes ambitions personnelles. Cependant, c'était comme si mes adversaires qui aimaient me représenter comme Maupassant son « Bel Ami », c'est-à-dire comme un homme dont les femmes étaient les barreaux de son échelle de carrière. J'ai pu ne pas être un « Bel Ami », parce que j'étais beaucoup trop vaniteux pour croire que j'avais besoin de l'aide des femmes. L'homme qui « utilise » des femmes est un homme qui se contente de peu et la modestie n'a jamais été une de mes vertus. Il ne me semblait, certes pas monstrueux, mais méprisable d'approcher une femme par opportunisme, donc il me paraissait absolument admissible de la quitter pour sortir de l'opportunisme. Je n'ai attendu d'aucune femme qu'elle me tire vers le haut, mais dès qu'une femme me tirait vers le fond, je la jetais comme le lest par-dessus bord, sans me soucier que ce lest humain pouvait périr en coulant.

Je sais maintenant que j'étais pire que ma réputation. Aujourd'hui, je peux reconnaître cela, parce que, si j'ai crû en la mission mystique qui me possédait autrefois, avec l'extinction de cette illusion a disparu la justification mensongère que je trouvais à mes actes, qui, sans elle, n'auraient pas été possible. Je ne suis pas devenu meilleur, mais tout simplement fatigué, bien que je me demande parfois si les deux ne seraient pas identiques.

Pourquoi mariai-je Margit ? Pourquoi entrepris-je cette excursion dans le passé, une excursion vouée à l'échec dès le départ ?

Je ressentais un profond sentiment de gratitude pour la fille qui était demeurée à mes côtés durant les jours les plus amers de mon amère jeunesse. Je ne savais pas alors combien déshonnête et peu perspicace était cette gratitude. Aussi, il y avait l'impatiente curiosité de l'explorateur. Le mariage était une contrée inconnue que je devais reconnaître. Comment se sentait-on quand on était un « homme marié » ? Que signifiait un « foyer conjugal » ? Qu'apprenait-on de la vie en couple ? Toutes ces questions m'intéressaient profondément et même si je ne me les posai pas aussi froidement et clairement, elles furent cependant les principales raisons de mon action. Finalement, l'opposition grandissante de mon père me motivait

aussi,

Je m'étais accoutumé à ce qu'il prêche l'opportunisme probe, mais je le détestais et le méprisais pour ses théories. Pour lui, je voulais être dans le monde ce pour quoi il m'avait élevé, « carriériste » ; mais contre lui, je voulais lui prouver que je détestais ses principes immoraux. Quand, deux ou trois mois après mon mariage, j'avouai enfin à mon père enfin que je m'étais marié avec Margit, et lui soumettais les conditions financières sous lesquelles nous vivions, bien pire qu'elles n'étaient, c'était, évidemment seulement pour le montrer qu'il n'avait pas réussi à me corrompre.

Si je parle tellement de moi-même et si peu de Margit, c'est parce que durant les six mois de notre vie commune sa participation fut très légère. Elle était de nature fragile, une âme douce et un physique frêle ; durant son adolescence, sa nervosité lui donnait un certain magnétisme et un certain mystère, mais ils étaient dus en fait à sa faible constitution. Maintenant, son rythme graduellement défaillant ne cadrait pas avec l'accélération de ma carrière. Margit avait pensé trouver dans le mariage un havre de paix, mais ne l'y trouvant pas elle renonça bientôt. Après seulement quatre semaines de mariage, elle s'éloigna, s'évadant dans la maladie, dans une maison de repos à Baden près de Vienne. Avec la même passivité que j'avais trouvée si excitante à ma fête-anniversaire, elle attendit mon retour.

Je ne revins pas. Nous nous rencontrâmes rarement les années suivantes. La dernière fois bien des années après notre divorce, le jour où la guerre éclata ; c'était à Paris où elle était arrivée, fuyant les nazis. Elle me dit qu'elle m'avait oublié. Honnête avec elle-même et honnête avec moi comme toujours elle formula une véritable conclusion :

— Tu étais si faible à l'époque et tu te croyais si fort que tu avais besoin d'un doublement de force. Je croyais en ta force au lieu de t'en donner…

Elle dit en souriant sous le grand chapeau de paille sous lequel elle cachait son visage toujours beau, mais se fanant lentement : elle ne voulait pas que je sache qu'elle n'avait plus seize ans, comme à l'école de danse du capitaine Willy Ellmayer von Vestenbrugg. Elle était une lumière qui vacillait d'un air las. Aucun effort ne fut nécessaire aux meurtriers pour l'éteindre.

L'année 1933, l'année du désastre politique, commença aussi pour moi par un présage défavorable. Sans que mon père en fût responsable, son hebdomadaire était tombé dans des difficultés financières. Le journal avait publié une révélation embarrassante au sujet d'Ahmet Zog, le roi d'Albanie, *1895-1961, né Ahmet Muhtar Zogolli, roi d'Albanie de 1928 à 1939*, et un des personnages les plus ombrageux de l'histoire contemporaine. À la requête de la Légation albanaise, le gouvernement de l'Amiral Horthy interdit la vente du *Reggeli Ujság* dans les rues. Le journal ne se remit jamais de ce coup, même

si l'interdiction fut levée quelques mois plus tard. Mon père s'était senti incapable de survivre à cette seconde défaite. Aussi, quand j'arrivai à Budapest un lundi pour passer quelques jours avec mes parents, notre vieil ami Békeffy me rencontra à la gare. Mon père était hospitalisé, sévèrement empoisonné à la morphine. Les nouvelles de la tentative de suicide ne furent pas diffusées. Quelques semaines plus tard, mon père avait récupéré, et rajeuni comme toujours, il commençait à se bâtir une nouvelle carrière, cette fois durable. Il devenait le respecté et de fait célébré correspondant de l'*Ujság*, un grand et très estimé journal libéral.

À mon retour de Budapest, je cherchai moi aussi un nouveau travail. Durant mes trois années, 1930-1933, au *Wiener Sonn und Montagszeitung*, je n'avais jamais digéré le refus persistant de Klebinder de publier mon nom. Je n'étais pas seulement devenu un des premiers reporters de Vienne, mais mon chef m'avait confié le *Wiener Montagspost,* lequel sous ma direction avait doublé son tirage. Mon autonomie me rendait impatient. À côté de cela, j'étais fatigué du rôle de reporter et j'étais anxieux de tester ma capacité à avoir « mon journal ».

Comme reporter du crime, j'avais fait connaissance avec l'Inspecteur-chef de police, Dr Viktor Altmann qui était le fondateur d'un nouveau mouvement politique, la « Heimwehr », la Garde nationale. La Heimwehr ou « Heimatschutz » (Force de Défense nationale) était né d'un mouvement qui après la Première Guerre mondiale défendait la Carinthie contre l'annexion par la Yougoslavie. C'était une organisation paramilitaire, constituée d'une foule hétérogène d'hommes aux carrières ratées et de jeunes aventuriers, un sanctuaire pour les officiers d'active qui ne se résignaient pas au fait que l'orage révolutionnaire avait arraché de leurs poitrines leur quincaillerie cliquetante et pour les officiers de réserve qui, ayant fait la guerre, étaient devenus incapables d'abandonner une brève intoxication de pouvoir pour un retour à la vie civile.

La Heimwehr, gardienne de la maison, était composée d'anciens soldats de la Première Guerre mondiale. Elle fut initialement fondée comme une milice pour la défense de la frontière autrichienne. Comme pour les Freikorps allemands, la Heimwehr, à ses débuts, n'avait pas de chef formel, ni ne suivait programme politique. Les groupes locaux réagissaient juste à ce qu'ils considéraient comme inacceptable. En Carinthie, par exemple, ils se formèrent pour se protéger des troupes slovènes et yougoslaves. Bientôt, le chancelier chrétien-démocrate, Ignaz Seipel reconnut la Heimwehr comme étant la réponse aux menaces socialistes dans son pays. Cela poussera la milice à participer aux violences du 15 juillet 1927. Dans les années 30, les chefs de la Heimwehr s'accordèrent sur une plateforme politique inspirée par

le nationalisme autrichien et le fascisme italien, mais rejetant le national-socialisme. Ils condamnaient la démocratie parlementaire, le marxisme et la lutte des classes. Tout cela sera théorisé par Richard Steidle et sera connu sous le nom d'austrofascisme. Pourtant l'influence du pays voisin fera qu'une partie des membres de la Heimwehr quitteront le mouvement pour rejoindre le Fatherland Front de Dollfuss. En 1936, la Heimwehr aura quasiment cessé d'exister politiquement.

Je n'essaierai pas de justifier l'infortune historique de la décision du Dr Seipel de tourner cette association douteuse en une armée privée du Parti chrétien social. Ni le fait que le Parti social-démocrate possédait aussi une armée de guerre civile dans les Gardes nationaux, ni la menace d'une Allemagne en voie de réarmement, ni encore la volonté de couper le vent aux ailes des nazis, ne peuvent justifier le Dr Seipel d'avoir donné un statut légal à ce groupe de conspirateurs *fascistes* désireux d'une révolution violente. Je crois qu'il se trompa, mais que ses intentions étaient honnêtes.

Pour moi-même, je n'ai pas d'excuse aussi facile. Je suis resté honteux jusqu'à ce jour d'avoir laissé le Dr Viktor Altmann me mettre en relation avec la Heimwehr et je reste honteux d'avoir par la suite accepté d'assumer la direction de ses journaux nouvellement fondés.

Quand le Dr Altmann m'informa que le Prince Ernst Rüdiger von Starhemberg, 1899-1956, se proposait de créer trois quotidiens et que j'avais été choisi pour être leur éditeur, je vis là la plus grande opportunité de ma vie. Il est vrai qu'officiellement « un capitaine avec un dossier militaire remarquable », un certain Bodo Kaltenböck, 1893-1939, qui plus tard sera un furieux national-socialiste, porterait le titre d'éditeur en chef, mais l'Inspecteur-chef de police m'assura que ce serait à titre purement décoratif. Rien n'existait pouvant m'arrêter de faire des trois journaux, L'*Österreichische Morgenzeitung*, le *Wiener Mittagsblatt* et L'*Österreichische Abendzeitung,* les journaux de tête du pays. Je suis sûr que peu de jeunes hommes auraient résisté à vingt-deux ans à la tentation.

Et pourtant, ce n'est ni mon ambition ni mon obsession journalistique qui me décidèrent. Si mon complexe paternel hante ce livre comme une mélodie morne, cette monotonie me choque autant qu'elle peut choquer le lecteur. Mais je dois la laisser résonner chaque fois qu'elle a déterminé le rythme de ma vie. Alors que mon père était à Vienne, la Heimwehr n'existait pas et donc il n'avait eu aucun heurt avec elle. Plus important même était le fait que la Heimwehr était sur le point de s'emparer du pouvoir. C'était un mouvement révolutionnaire fasciste. Cela aurait dû m'amener à demeurer à l'écart, mais un fait me jeta dans ses bras : j'avais soif de vengeance. Les sociaux-démocrates avaient triomphé de mon père et Karl Kraus s'était tenu proche

d'eux. Saisir les instruments de la revanche me semblait être un acte de foi.

Telle était ma médiocre et vaniteuse justification, mais j'avais besoin de la cacher derrière un masque. Le seul danger politique que je voyais à l'époque était Hitler. Il ne faut pas oublier qu'alors le seul homme pouvant s'opposer avec succès à Hitler en Autriche était Benito Mussolini, le dictateur fasciste de l'Italie. C'était un secret de polichinelle que Mussolini finançait les nouveaux journaux de la Heimwehr par l'intermédiaire du journaliste italien Eugenio Morreale (1891 à ?). Avoir été un journaliste mussolinien n'est pas dans la perspective actuelle un acte plus glorieux que celui d'avoir servi Hitler. Mais le fait demeure que, s'opposant en Autriche, Fascisme et Nationalisme n'étaient pas alors identiques. Je ne trouvai pas trop difficile de me convaincre moi-même de l'intégrité de mes intentions politiques.

Klebinder m'implora de refuser l'offre qui m'était faite. Et je dois dire, en justice pour mon père, que lui aussi se mit pratiquement à genoux pour me prier de ne pas faire affaire avec ces conspirateurs. Il m'envoya ma mère à Vienne pour m'empêcher de faire ce faux pas. Tout cela en vain. L'ambition, l'obsession et la soif de revanche s'étaient combinées pour me fourvoyer. Un jour du début de printemps 1933, le capitaine et officier d'ordonnance Reichl von Erlenhorst me présenta au Führer que j'avais moi-même choisi. Le lendemain, je m'installais dans les bureaux éditoriaux de la Heimwehr sur la Bangasse.

Si je suis honteux de m'être lié à la Heimwehr, je ne le suis pas du rôle que j'y ai joué une fois installé.

En cette année catastrophique de 1933, l'année où Hitler s'empara du pouvoir en Allemagne, l'Autriche se trouvait au croisement des routes. Le mouvement national-socialiste avait immensément grandi. La Heimwehr faisait balance entre les nazis armés et les aussi lourdement armés sociaux-démocrates.

Dès l'instant où j'eus vue intérieure sur les activités de la Heimwehr, je n'ai jamais été membre du parti, je découvris à ma grande surprise qu'elle souffrait de dissensions internes. Certains de ses chefs se considéraient comme les champions du parti chrétien social et bien qu'ils prônaient un état corporatif catholique semi-fasciste, ils ne voulaient rien avoir de commun avec une dictature sanglante. Cette aile du parti, et c'était parfaitement clairement établi, n'était ni pangermaniste ni antisémite. L'autre moitié de la Heimwehr, cependant travaillait pour une fusion avec les nationaux-socialistes et en cela ils ne différaient des partisans d'Hitler que par le fait qu'ils voulaient installer un parti fasciste en Autriche sous leur propre gouverne et non celle d'Hitler.

Le Prince Ernst Rüdiger von Starhemberg, 1899-1956, avec ses manières de paysan plutôt que d'aristocrate, était le mouton noir d'une famille qui avait

donné le prince Eugène de Savoie, *1663-1736*, maréchal de camp général des armées de l'Empereur **;** *pendant six décennies, Eugène sera au service de trois empereurs de la famille Habsbourg : Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI*. Le jeune prince Starhemberg penchait vers l'aile fasciste autochtone. Le nouveau Chancelier fédéral autrichien le Dr Engelbert Dollfuss, fasciste antinazi avait appointé Starhemberg dans son cabinet au poste de Vice-chancelier, mais il conservait la plus grande suspicion envers ce Dandy jouant les politiciens et qui considérait une révolution fasciste comme une victoire facile.

Heureusement pour moi, Starhemberg haïssait les journaux et les journalistes et les mettait dans le même sac qu'il appelait « Les journalistes juifs ». Je ne sais pas qui avait dénoncé à Sa Grandeur Sérénissime ni s'il elle savait réellement qui j'étais, mais son attitude à mon égard était certainement celle d'un prince médiéval avec les Juifs de sa Cour. Quand je me présentais à lui, il m'expliquait, plutôt naïvement, que la Heimwehr « devait avoir quelques journaux » et que je lui avais été recommandé comme étant un « gars de journal » qui connaissait les ficelles. À part ça, j'étais libre de faire ce que je croyais juste ; « l'ami Kaltenböck garderait un œil dessus ».

Le bureau directeur des trois gros quotidiens, qui, du fait du poste occupé par Starhemberg, pouvaient être considérés comme la bouche semi-officielle du gouvernement était comme une comédie musicale sans la musique. Si je n'avais pas amené avec moi dans les édifices éditoriaux depuis le *Sonn und Montagszeitung* la jeune Anne-Marie Selinko qui atteignit vingt ans après la renommée avec son roman « Désirée ». *Anne-Marie Selinko, 1914-1986, née à Vienne, Autriche, quittera son pays en 1938, afin d'épouser un étudiant danois qui deviendra par la suite diplomate. Fin 1943, ils abandonnèrent Copenhague occupée par les Allemands pour la Suède où Anne-Marie Selinko travailla avec la Croix-Rouge suédoise et l'Organisation Bernadotte qui s'efforçaient d'amener en Suède trente mille prisonniers des camps de la mort. Après la Libération, elle suivit son mari dans les différents postes diplomatiques qu'il a occupés à Londres, à Paris, puis de nouveau à Copenhague et ensuite à Londres. Anne-Marie Selinko avait vingt ans quand elle a publié « J'étais une jeune fille laide » et « Demain, tout ira mieux ». Elle a écrit depuis « Aujourd'hui, mon mari se marie » et « Désirée ». Désirée, le roman fut initialement publié en 1951 en allemand, par Kiepenheuer & Witsch, et gravit rapidement les listes de succès de librairie dans le monde. Il a été traduit en plusieurs langues, notamment en anglais, français, espagnol, turc, grec et chinois.* Sans elle, l'équipe directionnelle aurait été constituée presque entièrement d'illettrés. D'un autre côté, les titres militaires remplissaient l'atmosphère des lieux. Le Directeur d'édition s'appelait « Mon

Capitaine », le comptable teneur des livres « Monsieur le Major », l'éditorialiste « Monsieur le lieutenant de frégate ». Quand l'employé de bureau, portant naturellement l'uniforme vert de la Heimwehr entrait dans ma salle, il claquait des talons et, plutôt en retard, me demandait la permission d'entrer. Le critique de théâtre qui occupait la pièce voisine de la mienne jouait des marches militaires sur son vieux gramophone à longueur de journée. Elles seules, expliquait-il, l'inspiraient dans son travail créateur.

Quant au fait de « l'ami Kaltenböck gardant un œil sur cela », ce vaillant officier d'infanterie de montagne était souvent ivre du matin jusqu'au soir et quand il n'apparaissait pas au bureau il me téléphonait sur le midi pour me dire de ne faire aucune cochonnerie et de ne plus engager de Juifs. La première émigration de Juifs d'Allemagne avait expédié beaucoup de journalistes juifs émérites sur les bords du Danube. Assez paradoxalement, n'est-ce pas, beaucoup gagnèrent leurs premières monnaies d'exil avec les journaux de la Heimwehr. Ce fut aussi le commencement de mon amitié durable avec Pem, Paul Erich Marcus, 1901-1972, dont le livre *Ich hab' so Heimweh nach den Kurfürstendamm* a été un grand succès dans l'Allemagne d'après-guerre. Mes conférences éditoriales se résumaient à de brèves conversations avec le « lieutenant de frégate » Paul von Weidenhaus et la jeune fille de dix-neuf ans Anne-Marie Selinko. Vu le fait que Mussolini était le pourvoyeur de ces journaux, il n'y a probablement jamais eu équipe plus grotesque dans le monde journalistique.

Weidenhaus était un homme bizarre. Poète déçu, mais pas sans talent, il avait dérivé jusque dans la Heimwehr même s'il était un honnête démocrate qui refusait d'admettre les buts fascistes de son chef. Ce marin décharné haut de deux mètres que les nazis collèrent au mur le premier jour de leur occupation de Vienne m'introduisit auprès du petit Dr Dollfuss, le chancelier fédéral.

Je pris le Dr Dollfus erronément comme le successeur de Monseigneur Seipel. Même si notre première conversation dans l'appartement du Chancelier ne dépassa pas le niveau des généralités, je vis avec une clarté suffisante ce que le Chancelier voulait faire. Il avait bâti un plan machiavélique, inconsciemment ou délibérément, je ne saurais dire. Il me dit que c'était « sans aucun doute » le plan du Vice-chancelier Starhemberg d'utiliser un langage brutal contre les nazis de plus en plus impudents ; le Prince, dit-il, à l'intention de détruire les rumeurs infondées d'un accord entre nous et les nazis.

C'était tout l'encouragement dont j'avais besoin. L'après-midi suivant, l'*Österreichische Abendzeitung* avait un titre en première page haut d'environ quatre colonnes : « Criminels S.A. à la frontière de l'Autriche ». Le matin

suivant, Weidenhaus écrivit un article majeur dont la virulence surpassait les attaques les plus violentes faites contre les nazis par les sociaux-démocrates. Et avant même que Kaltenböck sorte de son sommeil de torpeur alcoolique et tire le Vice-Chancelier des bras d'une de ses nombreuses maîtresses, le *Deutschösterreichisch Tageszeitung*, le porte-parole du Parti national-socialiste autrichien lançait une attaque frontale contre Sa Grandeur sérénissime. Par un heureux hasard, le prince fut, la même nuit, mordu au nez par une danseuse noire passionnée de la boîte de nuit le « Pavillon », un événement que le *Deutschösterreichisch* ne manqua pas de rapporter en détail. Les nazis qui ignoraient que j'avais agi de ma propre initiative crièrent à la trahison et rompirent les négociations secrètes déjà bien avancées qu'ils avaient conduites avec l'émissaire de Starhemberg, un comte de Basse Autriche. En quarante-huit heures, le plan de Dollfuss mis en œuvre par moi avec enthousiasme avait porté fruit. Totalement mêlé, le chef de la Heimwehr ne sut pas plus s'il avait été trahi par les nazis ou s'il les avait trahis. Après une discussion avec Dollfuss, il me donna des instructions explicites pour mener un combat à mort.

La révolution de palais avait réussi et ceux qui étaient directement concernés surent à peine ce qui s'était passé. Quand je pense que sept années plus tard, après l'Anschluss, le Prince dut fuir le pays et devenir un réfugié politique, je ne peux m'empêcher de sourire.

Dans le même temps cependant, la comédie musicale autrichienne tournait à la tragédie. Hitler était au pouvoir en Allemagne et l'ambassade d'Allemagne demandait avec une impatience croissante que le N.S.D.A.P. obtienne les pleins droits en Autriche. Les nouvelles des pays voisins se faisaient de plus en plus rares et plus alarmantes. Un jour se répandit la rumeur de l'assassinat du général Kurt von Schleicher, 1832-1934. Je pensai lui téléphoner à son domicile et dans une entrevue reproduite dans la presse mondiale, le général me dit :

— « ceux qui sont rapportés morts vivent plus longtemps. »

Un an après, il était mort. *Kurt von Schleicher né en 1882, précédent Adolf Hitler, lui succéda le 30 janvier 1933. Schleicher fut l'avant-dernier chancelier de la République de Weimar. Il fut assassiné le30 juin 1934 par des S.S. lors de la Nuit des Longs Couteaux*.

Le Gouvernement Dollfuss menait une guerre sur deux fronts ; contre les nazis et contre les sociaux-démocrates. « Windjacken », Hahnenfedern » et « Braunhemden » se heurtaient chaque dimanche dans des rallyes de démonstration. À peine nos fenêtres de bureau brisées par les sociaux-démocrates étaient-elles réparées que les nationaux-socialistes les mettaient en éclat le dimanche suivant. Il y avait toujours un revolver armé dans mon

tiroir. Deux fois, nous trouvâmes des bombes avec minuterie dans la salle d'imprimerie.

Mais l'orchestre continuait de jouer alors que le navire coulait. Dollfuss et ses conseillers croyaient avoir découvert une sûre et authentique cure du national-socialisme : la valse de l'Empereur. Le gouvernement passa une loi permettant de nouveau le port du vieil uniforme impérial. Lors d'une énorme démonstration de la Heimwehr à Schönbrunn le petit Chancelier se montra en uniforme de lieutenant senior de l'Infanterie légère impériale. Une nuit même les salles du Palais Impérial de Schönbrunn furent ouvertes : des maîtres d'hôtel en pantalons de soie jaune servirent le champagne.

Le Directeur de la Presse de Mussolini était le centre de l'intérêt. La beauté la plus célèbre de Vienne, Hedy Kiesler, plus tard l'actrice Hedy Lamarr, 1914-2000, apparut entre le prince Starhemberg couvert de médailles et son mari, le manufacturier juif d'armement Fritz Mandl, 1900-1977. Villes et villages à travers le pays accordèrent leur citoyenneté honoraire à l'héritier du trône exilé, Otto von Habsbourg Lorraine, *1912-2011 : voir entretien 2008 : http://www.ktotv.com/videos-.* Pour la première fois depuis 1914, le Bal de l'Opéra se tint de nouveau dans toutes les salles de l'immeuble sur la Ringstrasse. L'Autriche opposait aux bataillons d'Hitler des fantômes dansants.

Une nuit, on vint me chercher chez moi et on m'amena au Quartier général de la Heimwehr dans une rue proche de la Wippinglerstrasse. L'endroit était en tumulte. Officiers et messagers couraient à travers les couloirs, des armes étaient distribuées et l'antichambre de Starhemberg ressemblait à la salle d'entrevues de l'Empereur la veille d'une déclaration de guerre. L'ordonnance du Prince m'avisa que les sociaux-démocrates avaient proclamé une grève des imprimeurs. Cette grève me dit l'ordonnance était prévue comme le lever de rideau d'une grève générale. La guerre entre le gouvernement et l'opposition était déclarée.

Une heure passa avant que je ne revisse l'ordonnance. La Heimwehr me dit-il avait été mise en alerte.

— « S'il le faut, nous tirerons dans la foule. »

« Nous tirerons dans la foule » faisait partie du plan fasciste de « prise du pouvoir » sur lequel le Chancelier et la Heimwehr s'étaient mis d'accord depuis longtemps. Je ne réalisais pas alors la réalité de ce programme fou. Un an plus tard, le 12 février 1934, le plan fut mis en action. (*Le 12 février en 1934 eut lieu la confrontation sanglante attendue depuis longtemps entre l'exécutif militaire et la Heimwher d'une part et la Republikanischem Schutzbund, parti socialiste, d'autre part. Elle débuta par un discours agressif de Starhemberg à Innsbruck et par celui du chef de la Heimwehr Emil Fey, 1886-1938, encore*

plus explicite. La recherche d'armes déclenchée dans un le foyer de travailleurs causa 300 morts dans un combat à Linz. Starhemberg, qui avec sa Heimwehr avait participé à la répression de l'insurrection fut récompensé par le poste de vice-chancelier. *Appartenant au Front patriotique, Fey était promoteur du nationalisme autrichien et était par conséquent fondamentalement opposé au nazisme. Après l'annexion de l'Autriche par le Troisième Reich, Fey fut interrogé par la Gestapo le 15 mars 1938. Un jour plus tard, il se suicida après avoir tué son épouse Malvine de 46 ans et son fils Herbert*.)

La grève des imprimeurs était arrivée comme une surprise alors que le gouvernement était encore hésitant à abolir le système parlementaire pour de bon.

Je réfléchis et je réalisai que Dollfus et la Heimwehr allaient briser la grève à tout prix. J'étais encore trop emmêlé dans ma philosophie fasciste pour avoir quelque scrupule sur ce que pouvait avoir de méprisable la brisure d'une grève. Mais ma conscience, si longtemps silencieuse commença à me parler.

Le temps était venu de me distancer de ces pouvoirs qui avaient causé la misère de mon enfance. J'hésitais à rompre. Tout ce que je savais c'est que je n'avais pas envisagé de changer de cap ainsi. Et soudainement, je haïssais ces « Windjacken », ces loubards porteurs de revolvers qui débitaient les ordres et ma sympathie allait vers l'ennemi.

J'étais comme sorti de mon corps et je me regardais avec étonnement. Une fois de plus j'étais monté sur les toits comme un somnambule et une fois de plus je me réveillais et devais descendre d'une hauteur vertigineuse.

Je m'adressai à l'ordonnance qui passait près de moi pour rejoindre la salle où se tenait le Prince. Il me suivit à contrecœur dans un coin de salle.

— Mon Capitaine, *dis-je*. Cette affaire de fusillade ne marchera pas. Après tout, les grévistes ne sont pas dans la rue. Vous ne pouvez pas vous promener d'une maison à l'autre avec votre mitrailleuse.

— Ça veut dire ? *demanda-t-il brièvement.*

— Si nos journaux sortent demain comme à leur habitude, *continuai-je,* la grève tombera à plat. Les Rouges ne peuvent nous enlever les rues. Ils devront sortir *l'Arbeiter-Zeitung.* Ça sera la preuve de leur échec.

Ma logique surprit le capitaine.

— Et comment allez-vous pouvoir sortir vos journaux ? *me demanda-t-il.*

— Ça, c'est mon affaire. Donnez-moi jusqu'à minuit. Je suis moi-même entraîné à la linotypie. Le contremaître est un homme de la Heimwehr ; je suis sûr de sa collaboration. En mettant au travail tout le comité de rédaction, nous pouvons réussir.

L'ordonnance alla rejoindre le Vice-chancelier. Une demi-heure plus tard, il

était de retour.

— Vous avez jusqu'à minuit, *me dit-il.* Voyez ce que vous pouvez faire.

J'allai chercher le contremaître chez lui. Il amena son frère qui était linotypiste. Avec difficulté, le téléphone fonctionnant de manière erratique, je pus rassembler l'équipe éditoriale.

À 10 heures du soir, j'étais assis à une des linotypes. Les feuilles sortaient lentement, mais sûrement.

À 11 heures du soir, je téléphonai au Quartier général. Je réclamai un peloton de la Heimwehr. Une colonne de grévistes faisait route vers la Bandgasse. Je sortis mon revolver de son tiroir et le posai sur une chaise près de la linotype.

À 11 heures 30, un briseur de grève vint pour allumer la machine de typographie à chaud.

En haut, dans une salle de la rédaction, toute mon équipe était rassemblée, assise sur le plancher. Un peloton de la Heimwehr prit position dans l'immeuble. Nos nerfs étaient tendus à se briser.

À minuit, Starhemberg fit une proclamation demandant à tous les travailleurs de se mettre à l'ouvrage. La même nuit, nous mîmes le texte de la proclamation en gros caractères pour la une. Nous travaillâmes, le frère du contremaître et moi, côte à côte en silence dans la vaste salle déserte. Nous ne nous regardions pas.

À 2 heures du matin, le téléphone sonna à la réception. Un des rédacteurs rapporta que Starhemberg venait juste d'apparaître. Voulais-je me présenter ? Avec un délicieux sentiment de satisfaction, je répondis que j'étais trop occupé. Quelques minutes plus tard, Son Altesse Sérénissime apparut dans la salle d'impression accompagnée de quatre ou cinq officiers d'ordonnance. Il portait un uniforme d'apparat et des gants blancs. Il n'enleva pas ses gants quand il me serra la main. J'étais couvert d'encre d'imprimerie et je m'excusai. Il retira sa main, puis sortit.

Dès 3 à 4 heures du matin, nous essayâmes de démarrer la presse rotative. Nous échouâmes une douzaine de fois.

Enfin, à 6 heures du matin, elle voulut bien démarrer. Quelque cent mille copies du journal de quatre pages furent imprimées. Je sortis les premiers exemplaires du panier de la machine. Ils sentaient l'encre chaude. J'aimais cette odeur et je l'aimais par-dessus tout dès le moment où le colosse commençait à vomir les pages sortant de son ventre. Maintenant, l'odeur m'étouffait.

Je restai jusqu'à 7 heures. À 7 heures, les premiers camions de livraison sortirent de la cour, conduits par des hommes en uniforme de la Heimwehr.

Sans dire au revoir à mon équipe éditoriale, je rentrai à la maison.

Les sociaux-démocrates n'étaient pas préparés à la riposte. À 10 heures du matin, ils décidèrent de publier *l'Arbeiter-Zeitung*. La grève avait échoué.

Environ au même moment, j'étais assis dans un train express qui m'emmenait à Semmering. Quelques minutes après l'annonce de la décision des sociaux-démocrates, j'avais téléphoné à Kaltenböck et lui avait demandé un congé de quelques jours qu'il m'avait accordé avec beaucoup de félicitations.

Je passai deux jours à l'Auerhahn, une petite auberge isolée dans les montagnes où il n'existait pas de téléphone et où les quotidiens arrivaient en retard à dos de mulets. Je me sentais comme un convalescent après une longue et grave maladie.

Je passai la seconde soirée dans le salon-bar avec des bûcherons, des charretiers et des paysans montagnais. Quelques verres de vin blanc m'avaient éclairci les idées. Je demandai une plume et du papier.

— « Ma santé n'est plus à la hauteur des exigences de ma fonction », *écrivis-je à la direction des journaux de la Heimwehr.*

Je demandais à être libéré.

Durant les mois trépidants de ma carrière dans les journaux de Starhemberg, ma vie privée l'avait été tout autant. La brusquerie d'une relation qui devait influencer ma vie de manière décisive se compara à la brusquerie avec laquelle j'avais mis fin à cette carrière. Tout avait commencé alors que j'étais encore au *Sonn und Montagszeitung* où en tant qu'homme à tout faire, j'écrivais aussi des revues de film. Ces revues avaient attiré une certaine attention en raison de leur caractère pointu et indépendant. Un distributeur de film, qui voulait m'amadouer me téléphona un jour pour m'inviter à une avant-première d'un nouveau film (1932) allemand, Acht Mädels im Boot. (Huit jeunes filles en bateau.) J'étais seul dans la petite salle de cinéma sombre et je n'oublierai jamais mon tourment mental quand une jeune actrice inconnue fit son apparition sur l'écran. Mais ce n'était pas la seule beauté de l'actrice inconnue qui me bouleversa si profondément. Elle était l'image vraie de Sonia. La femme maintenant morte que j'avais aimée, mais qui avait échappé définitivement à la douce réconciliation et à la douce revanche.

J'eus du mal à attendre la fin de la performance pour demander le nom de l'actrice. Son nom était aussi mystérieux qu'elle-même : Ali Ghito, *1905-† ?*.

Dans le passé, je m'étais vanté de mon objectivité en tant que critique ; maintenant, je l'avais jetée par-dessus bord. Ma revue du film se termina par ces mots :

— Personnellement, je la préfère à Greta Garbo, 1905-1990, et à Marlène Dietrich, 1901-2001.

En écrivant ces mots, je savais qu'il y aurait une réaction.

Le premier courrier me prouva que j'avais raison. Une lettre m'arriva de Berlin, une longue lettre écrite à l'encre verte sur du papier bleu d'une main penchée attentive, la déclaration d'amour de l'actrice pour le critique, « le premier, le seul » qui l'avait convenablement compris.

J'avais maintenant complètement perdu la tête. J'envoyai à Ali Ghito un télégramme lui demandant si elle voulait bien jouer à Vienne. Même la communication télégraphique lui parut trop lente ; elle me téléphona pour me dire qu'elle viendrait dès que cela lui serait possible. Et alors, au téléphone, ce fut encore le miracle de cette voix, la même voix, légèrement enrouée, profonde et cependant mélodieuse, que celle de la femme morte.

Je mobilisai un directeur de théâtre que je connaissais, le directeur du Kammerspiele. Impressionné par mon article et les nombreuses photographies que j'avais placés dans tous les journaux où j'avais un ami, il invita à Vienne l'étrangère au nom balinais.

On était au milieu de l'hiver (*1932-1933*). Je n'allai pas rencontrer Ali Ghito à la gare, soit parce que je ne voulais pas trahir immédiatement mon excitation sans nom pour la voir s'évanouir, soit parce que j'essayais de prolonger ma satisfaction gastronomique causée par l'expectative du bonheur, même si c'était parce que dans mon subconscient je pressentais la déception qui m'attendait.

Je m'étais arrangé pour rencontrer Ali Ghito au *Gerstner*, la pâtisserie café sur la Kärtnerstasse. J'étais cinq minutes en retard. À deux ou trois reprises, je traversai l'endroit élégant et au style ancien, le rendez-vous régulier de la société viennoise d'alors. Finalement, une voix s'adressa à moi :

— Ne seriez-vous pas, par chance, monsieur Békessy ?

La femme à la petite table surmontée de marbre était belle, plus belle en fait, que Sonia : mais jeune, blonde, d'une vivacité osée, avec des gestes garçonniers et sans ressemblance avec la morte. C'est seulement dans ses yeux noisette qu'on pouvait trouver trace de la mélancolie de Sonia.

— Mais vos cheveux étaient foncés dans le film, *dis-je.*

Elle rit :

— Et moi, je vous imaginais avec une longue barbe blanche, *rétorqua-t-elle amusée, mais d'évidence désappointée de se trouver devant un jeune homme mince à la chevelure ondulée*.

Néanmoins, sa réplique effaça la tension. Nous parlâmes et la figure imaginaire céda la place à une réalité plus attrayante.

Quand je pense maintenant aux mois qu'Ali Ghito passa à Vienne, même si elle n'obtint pas la part promise dans une pièce, je la vois comme elle était, six ans plus vieille que moi, mais encore très jeune, ambitieuse, mais prête à

sacrifier son ambition pour un grand amour, avec une gaîté simple et une joie de vivre presque naïve. Je la vois telle qu'elle était alors, oubliant que quatorze ans plus tard elle allait marquer le plus malheureux, presque fatal tournant dans ma vie.

J'ai toujours eu tendance à être superficiel. Être vu avec la vedette montante, avoir une liaison avec elle, cela flattait ma vanité et cadrait dans l'image que les gens se faisaient d'un jeune journaliste en vogue.

De tout temps, j'ai fait de fréquents et dangereux sacrifices pour coïncider avec l'image que d'autres se faisaient de moi.

L'idée que j'étais plus amoureux de moi-même que de la femme du moment ne m'a jamais traversé la tête. Ali quitta Vienne. Elle devait retourner auprès de sa fillette, l'enfant qu'elle avait eu avec un architecte d'Iéna. Cela ne mit pas un terme à notre liaison : chaque nuit, nous parlions des heures au téléphone interurbain de Vienne à Berlin. Je volais jusqu'à Berlin pour être avec elle pendant six heures et elle pouvait voler jusqu'à Vienne pour une soirée.

Une nuit, notre conversation téléphonique fut interrompue. Peu après l'opérateur de Berlin déclara qu'il n'y avait plus de réponse au numéro d'Ali.

L'absence de réponse continua. Mes télégrammes restèrent sans réponse. En désespoir de cause, je me tournai vers Éric Krünes, un ami et ancien collègue de mon père qui était alors le critique de théâtre du *Naghtingale* de Berlin.

Krünes m'arrangea une dernière rencontre avec Ali. Elle eut lieu à Eger sur la frontière germano-tchécoslovaque. Le rideau d'Hitler était tombé entre l'Allemagne et l'Autriche. Celui entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie était moins sévèrement gardé et Ali s'arrangea pour le traverser une fois. Quand nous nous rencontrâmes à la gare d'Eger, une moitié de la gare étant allemande, l'autre étant tchécoslovaque, je remarquai que les S.A. avaient suivi Ali jusqu'à la ligne frontière.

Nous passâmes deux journées anxieuses à Karlsbad. Alors, Ali dut retourner. Une fois de plus, j'essayai de la rejoindre par téléphone, mais en vain. Une nuit, Éric Krünes me téléphona de Berlin. Prudemment, dans un langage que seuls lui et moi comprenions. Il me dit qu'Ali Ghito avait été arrêtée immédiatement après son retour d'Eger. Sa « mauvaise conduite raciale » avec l'éditeur de journaux de la Heimwehr s'était sue à Berlin. Avec l'aide du capitaine Erhard, le chef de « la Brigade Erhard » *(la Brigade réactionnaire revancharde dissoute en 1920 ?)* et oncle d'Ali, Krünes avait pu la sortir de prison. C'était la fin. Hitler m'avait volé la femme que je croyais être le grand amour de ma vie. Quatorze années plus tard j'organisai ma revanche sur Hitler. En fait, je me revanchai de moi-même.

CHAPITRE IV. Le plus jeune chef éditeur d'Europe.

Plusieurs semaines se passèrent avant que je pusse me libérer complètement des journaux du Prince Starhemberg. Notre contrat fut dissous amicalement. Mais je savais combien il me serait difficile de revenir dans le journalisme à Vienne après avoir été dans les journaux de la Heimwehr. J'allai à Budapest pour prendre du recul et considérer à loisir mon futur.

Mon père, qui dans le même temps était devenu un des journalistes les plus hautement estimés de la Hongrie et occupait un appartement princier sur les berges du Danube, m'accueillit à bras ouverts.

Il m'installa dans l'élégant Sanatorium de Svábhegy sur le Schwabenberg et me traita comme une femme gâtée, qui, malade, revenait vers son amant.

Les heures les plus heureuses de sa vie furent celles de mes plus grandes défaites. Je dis cela sans malice, car son affection presque maternelle pour moi, cet arrachement éternel à son fils, la peur constante de le perdre, ce bonheur de l'aider étaient sans malice. Que ma collaboration avec la Heimwehr avec la Garde nationale, contre laquelle il m'avait mis en garde, me fût devenue insupportable, et que mon mariage avec Margit, auquel il s'était opposé, fût tombé en morceaux après quelques mois, il en tirait la conclusion que je n'étais pas capable de fonctionner sans sa tutelle, entendant par là que s'il avait effectivement fait beaucoup d.ereurs dans les affaires le concernant, il était infaillible quant aux miennes. En outre, une nouvelle opportunité se présentait maintenant à lui de couper les ponts entre son fils bien-aimé et la ville de Vienne qu'il détestait.

Cette opportunité se manifesta en la personne du Dr Wilhelm Berliner, 1881-1936, le président de la Phoenix Assurance Corporation.

Le Dr Berliner était l'une des plus intéressantes personnes que j'aie rencontrées et je ne sais pas jusqu'à ce jour pourquoi il n'est pas devenu aussi célèbre qu'Ivar Kreuger. 1880-1932, Alexandre Stavisky, 1886-1934, ou n'importe lequel de ces douteux « Rois de l'industrie » de l'entre-deux-guerres. Le Dr Berliner était un gros homme puissamment charpenté avec un crâne chauve et un visage plein d'intelligence, un géant à la masculinité d'orang-outang ; il représentait plutôt la version juive de l'acteur Erich von Stroheim, 1885-1957. Comme la plupart des grands « money-makers », il était foncièrement ascète ; comme tous les grands amoureux, scientifiques ou artistes, il aimait le travail pour le travail. Bien qu'il fût un des hommes les plus puissants d'Europe, il n'avait pas de maison personnelle, il dormait sur une couche en cuir en forme de banane, dans des chambres d'hôtel ou des voitures-lits. Il n'avait qu'un costume que son secrétaire changeait durant la nuit deux fois par année sans qu'il s'aperçoive de la disparition des taches

dues aux cendres de cigare. Quiconque approchait son bureau directeur dans l'office de sa compagnie d'Assurances Phénix à Vienne devait slalomer à travers une avenue de porte-documents répandus sur le plancher sur deux lignes appelées « Paris », « Londres », « Rome » et « Prague ». Chacun de ces porte-documents renfermait en plus des documents d'affaires une chemise, une robe de chambre et une brosse à dents, car le Dr Berliner avait l'habitude de décider subitement ses départs pour telle ou telle capitale. Dr Berliner ne ramenait jamais de fait ses chemises utilisées, pas plus qu'il ne demeurait suffisamment longtemps en quelque endroit pour les faire laver. Quand il devait acheter une nouvelle chemise, il laissait sa chemise sale au magasin.

Bien que chacun eût connaissance des étranges habitudes de cet homme remarquable, érudit, linguiste et polyglotte, mathématicien qui avait ébloui Albert Einstein, 1879-1955, avocat, expert financier et qui jouait aux échecs comme un maître, tout le monde ignorait qu'il était la figure centrale d'un gigantesque film à suspense du crime. Plusieurs années plus tard, Wilhelm Berliner mourut le 17 février 1936 et, quelques semaines après, éclata le scandale de la compagnie d'assurances Phoenix. On s'aperçut que les fréquents voyages du Dr Berliner avaient une excellente raison : il transférait les réserves de sa compagnie d'assurances d'un pays à l'autre, si bien que la firme qui avait des succursales partout dans le monde mettait ses réserves là où menaçait une inspection gouvernementale. Une vague de suicides suivit la révélation du scandale dont celui d'Ernst Klebinder par le cyanure en avril 1936 et le dernier numéro du *Wiener Sonn und Montagszeitung* sortit le 27 avril 1936. Comment Berliner, ce héros balzacien, comptait-il pérenniser son jeu ou que sont devenues les sommes détournées ? Je ne sais pas. Le fait est que le Dr Berliner étendit son pouvoir sur toute l'Europe sans s'enrichir lui-même. Quand il mourut d'une mastoïdite négligée, ses amis savaient qu'il avait délibérément évité de traiter l'affection, un pacte de suicide avec le destin. Et quand il fut enterré avec tous les honneurs, beaucoup autour de sa tombe sentaient que la construction qu'il avait portée seul sur ses épaules n'était qu'une illusion qui allait bientôt s'effondrer.

Le secret du Dr Berliner reposait sur deux accomplissements qui sont les caractéristiques naturelles de beaucoup de grands financiers, l'honnête et encore plus la déshonnête. Il était un génie de la concussion. Quand son château de cartes s'effondra et qu'on découvrit son livret de paie, il se révéla qu'il avait soudoyé à travers l'Europe des fonctionnaires des finances, des diplomates, des employés d'État et des propriétaires de journaux. Outre l'arme de la corruption, il en avait une autre plus importante : l'espionnage.

Dans les années trente, il n'y avait probablement pas un service de renseignement gouvernemental mieux informé que le sien, celui d'une compagnie viennoise d'assurances. Le Dr Berliner ne cherchait pas seulement à savoir ce que les trésors publics d'Europe planifiaient, il désirait savoir tout sur tout et sur chacun. Dans la meilleure tradition des Services secrets, les agents du Dr Berliner ne se connaissaient pas les uns les autres, ni n'avaient la moindre idée de comment leurs informations étaient utilisées par leur chef.

J'étais maintenant un de ces agents. Un jour, mon père était arrivé à la maison de repos de Svábhegy accompagné du Dr Berliner et au cours du repas de midi le Président avait suggéré que j'aille à Genève comme correspondant de la compagnie d'assurances Phoenix, J'étais déjà allé de façon répétée à Genève comme reporter à la Société des Nations et le Dr Berliner affirma qu'il avait remarqué mes comptes-rendus. Au moment du café, il sortit l'argent de mes frais de voyage : deux mille dollars, de quoi aller en Amérique ! Quelques jours plus tard, je partais pour Genève, avec des sentiments mitigés. Le fait d'appartenir à une organisation secrète me dérangeait peu, mais je ne voyais guère comment je pourrais retourner au journalisme depuis ce travail pour la compagnie Phoenix.

Ce n'est que plusieurs mois plus tard que je compris ce pour quoi le Dr Berliner me payait. Mes rapports, qui pour quelque raison inexplicable devaient être écrits sur du papier jaune et être adressés à une adresse de couverture, ne contenaient rien de plus que la revue de la Presse suisse. Des comptes-rendus des séances de la Société des Nations et occasionnellement des entrevues avec des hommes d'État étrangers. C'est par le plus pur hasard que je découvris que mes rapports allaient droit du bureau du Dr Berliner à la Chancellerie fédérale d'Autriche. C'était une astuce habile, comme toutes les choses faites par cet homme mystérieux : avec l'argent de la compagnie d'assurances, il finançait une bonne partie des services secrets de l'Autriche insolvable et en même temps il acquérait non seulement une vaste somme d'informations, mais aussi un contrôle sur le gouvernement, tandis que ses agents ne savaient pas pour qui ils travaillaient.

Cependant, je n'étais pas fait pour ce genre de travail. Poussé par mon ambition journalistique, j'envoyai au bout de quelques semaines quelques comptes-rendus au *Neues Wiener Journal* où tous furent instantanément publiés. Ils attirèrent tellement l'attention qu'après peu de temps le *Journal* m'offrit le poste de correspondant à Genève. Dans une lettre à l'éditeur en chef, le Dr Walter Nagelstock, 1878-1965, je révélai ma véritable identité. Il m'accepta néanmoins.

Quelques semaines plus tard, j'expérimentai une gratification particulière : la *Neue Freie Presse (1864-1939)* avait repéré le correspondant Hans Habe et elle m'offrit pareillement le poste de correspondant à la Société des Nations. Ma lettre au Dr Ernst Benedikt, 1882-1973, *écrivain journaliste autrichien d'ascendance juive*, probablement le plus grand ennemi journalistique de mon père, dans laquelle je déclinais son offre avec des remerciements était signée Hans Békessy. Je n'entendis plus parler de la *Neue Freie Presse*, mais en dedans de six mois j'étais devenu le correspondant étoile du *Journal* qui m'envoya souvent couvrir des conférences internationales en d'autres endroits. À mesure que je commençai à recevoir des émoluments réguliers, quoique modestes par le *Neues Wiener Journal*, je coupai poliment, mais fermement toute relation avec la compagnie Phoenix.

Bien que le succès me sourît, je n'étais pas un correspondant enthousiaste.

Encore alors débordante l'activité de la Société des Nations était suffisamment intéressante et telle était ma fréquentation d'hommes d'État comme Louis Barthou, 1862-1934*,* et Pierre Laval, 1883 1945*,* de France, Sir John Simon, 1873-1954*,* et Sir Éric Drummond, 1876-1951*,* de Grande-Bretagne, Salvador de Madariaga, *1886-1978,* d'Espagne et Nicolas Titulescu, 1882-1941*,* de Roumanie, mais le journalisme non relié directement avec la production de journal me laissait insatisfait.

Comme les poitrinaires en besoin de l'air de la montagne, j'avais toujours ressenti le besoin de l'odeur revigorante de l'encre d'imprimerie, du grondement des machines dans le sous-sol dont on prend conscience seulement quand de temps à autre il s'arrête subitement ; la musique dissonante, mais étrangement harmonique des machines à écrire en compétition.

Le journalisme est un terrible réveil perpétuel et on ne peut se protéger de ses dégrisements que seulement, si on se ré enivre avant même de sortir de son ivresse, si on commence un nouveau « jour » avant même que le nouveau journal ait pris la froideur blême de la veille.

Je ne passai pas une année complète à Genève. Peu de semaines après mon arrivée, un évènement survint qui pava mon chemin de retour à Vienne.

J'avais eu une entrevue avec Marie Ginsberg, bibliothécaire au secrétariat de la Société des Nations au sujet d'une organisation bâtie par cette Polonaise d'esprit cosmopolite *décédée fin 1987*. Le but en était de donner conseils et aides aux réfugiés intellectuels de l'Allemagne hitlérienne. Notre conversation terminée. Mademoiselle Ginsberg me suggéra d'appeler au bureau de l'organisation pour un complément d'information.

La jeune secrétaire qui me reçut sortit à peine le nez de son travail quand je lui dis que j'étais envoyé par mademoiselle Ginsberg.

— Les pantalons sont tous prêts, *dit-elle*, de l'autre côté…

Elle me regarda alors et partit à rire.

— Il doit y avoir erreur, *dit-elle*. Mademoiselle Ginsberg était censée nous envoyer un réfugié…

Elle était jolie, la petite secrétaire brunette, le nez légèrement retroussé et le chandail bleu clair en plein accord avec ses yeux clairs cristal.

Je me présentai et j'obtins les documents que je voulais. Ce qui me fut plus important, c'est que madame Mosse ne sembla pas hostile à l'idée de parler plus amplement des détails de l'organisation derrière une tasse de thé au Café « *Bergerie* ».

Nous noue revîmes le lendemain après-midi dans la jolie pâtisserie de la Rue du Rhône où ça sentait bon le chocolat et la pâte d'amande et où un petit orchestre de salon jouait des valses douces. J'appris qu'Erika Mosse était une réfugiée elle-même, une Juive allemande. Elle avait heureusement échappé aux nazis avec l'aide de son père qui détenait la citoyenneté suisse. Je découvris aussi qu'elle avait divorcé du Dr Erich Mosse, un docteur et auteur et membre d'une famille d'éditeurs bien connus *(son oncle était Rudolf Mosse, 1843-1920). Erich Mosse, 1891-1963, écrivait sous le pseudonyme de Peter Flamm. Après l'intermède suisse, il gagnera en 1933-1934 Paris puis New York avec sa deuxième femme Marianne Deutschland.*

Nous commençâmes à nous rencontrer fréquemment, fréquentant cinémas, théâtres et concerts ; en étant un invité bienvenu dans la maison hospitalière de la bibliothécaire, je développai une amitié, une camaraderie dont les accents contrastaient totalement avec ceux de toutes mes relations antérieures avec les femmes. Je m'entichai d'Erika, même si je la considérais comme une sorte de bohémienne : elle était toujours habillée avec goût, mais sans recherche ; elle avait des intérêts intellectuels et des idées radicales. Elle ne manquait pas de charme, mais elle était dénuée de coquetterie ; un genre, que je connaissais depuis mes visites occasionnelles au *romanischen Kaffee* de Berlin.

Alors survint toute une série de surprises. Un soir que nous sortions pour un gala de concert, elle vint me chercher à *l'Hôtel de Russie* où je demeurais. Quand elle ôta son manteau au vestiaire du Grand Théâtre, elle apparut dans une robe du soir décolletée qui trahissait instantanément la plus chère haute couture de Paris. Quelques jours plus tard, alors que je marchais le long du quai Wilson, une voiture d'une élégance frappante s'arrêta à ma hauteur avec Erika au volant. Ma demande pour savoir à qui appartenait cette voiture

luxueuse fut accueillie par une réponse évasive. Erika cependant m'invita à dîner le dimanche suivant chez ses parents à Presinge, une banlieue de Genève. Lorsque ma grosse, mais vieille Buick achetée avec les « frais de voyage » du Dr Berliner tourna dans le parc Royal du Château de L'abbaye, je croyais encore que les parents de mon amie étaient de condition modeste, vivant là probablement comme valets. Je fus bientôt détrompé.

Le maître d'hôtel suisse porteur d'une courte barbe grise me conduisit dans un salon circulaire de dimensions château de Versailles, meublé avec un goût exquis et décoré de tableaux parmi lesquels je reconnus certains des grands maîtres de l'Art primitif.

Je fus accueilli par le châtelain, le père d'Erika et j'appris qu'il était le Dr Walter Levy, Président du cartel international des lampes électriques et précédemment Directeur général de la Compagnie allemande Osram, une des grandes industries du pays *et propriétaire des usines des lampes Tungsram*.

Le Dr Levy me reçut avec une amabilité exceptionnelle. C'était un bel homme dans la cinquantaine. C'était un de ces aristocrates juifs allemands du type Rathenau qui posent tellement de maux de tête aux antisémites. Il était un chimiste reconnu. Grand, mince, grisonnant aux tempes, les mains délicates presque transparentes, se déplaçant avec l'élégance d'un barzoï, il aurait pu être l'héritier d'une famille noble espagnole. Sa femme, madame Lucy, était tout aussi impressionnante : petite, délicate avec une tête minuscule de forme parfaite et un nez finement ciselé, avec des manières de « grande dame ». Elle parlait cinq langues et elle était l'auteure d'un livre sur le symbolisme et de plusieurs volumes de poésie et sa robe d'intérieur chatoyait comme une grande toilette du soir.

J'avais de la peine à croire qu'Erika, en chandail et chemisier comme à l'usuel, sa courte chevelure négligemment brossée, fut la fille de ces deux gracieux représentants du dix-neuvième siècle. Cependant, c'était bien vrai. Elle était leur enfant unique, qui, laissée à elle-même à Berlin dès son jeune âge, avait grandi à l'opposé du style de vie bourgeoise huppée de ses parents et de ses ancêtres. Aimée par ses parents et surtout par son père, elle n'en était pas moins un phénomène discordant dans une maison où on lisait les sonnets de Shakespeare, jouait de la musique de chambre, débattait vin de Moselle à la main au sujet de Dieu et jouait au golf sur les verts le dimanche.

Que je touchasse bientôt le coeur de la famille et qu'elle m'adoptât de manière presque orageuse n'était pas un accident. Je m'étais moi-même orienté vers un snobisme maintenu à l'excès, je m'étais embarrassé de l'élégance et de la bonne éducation jusqu'à l'exagération et je m'étais formé à

une belle intellectualité ; tout cela était le contraire de l'écrivain de bar café. Les hommes qu'Erika accrochait, comme son père me le dit plus tard, provenaient du milieu-bar café, ce qui était aussi étranger au président de cartel que la forêt vierge. Que finalement Erika soit « revenue à la raison » apparut au docteur en chimie et à son épouse aristocratique comme l'accomplissement souhaité d'un rêve.

Personne ne peut sonder les plus grandes profondeurs de son âme, pas même l'autobiographe cherchant la vérité. Je ne sais pas, en ces jours-là à Genève, quand je visitai la maison d'Erika et que par un comportement adroit je gagnai plus que l'amour spontané de ses parents pour moi, si je ne rêvais pas déjà d'un riche mariage, d'une carrière dans la haute société, d'un retour triomphal à Vienne. Je ne sais pas si j'aimais Erika avant même ma première visite à Presinge ou si je me fis honte à moi-même en convertissant mon amitié en amour, car je suis incapable d'admettre que j'ai établi mes plans de sang-froid. Je ne sais pas si je suspectais être moins en amour avec Erika qu'avec le climat dans lequel elle vivait. J" agissais inconsciemment, et cela se révéla dans un épisode, qui survint le jour avant notre mariage :

Quoique je me faisais honte de mes sentiments incertains pour Erika ou du moins sur leur nature et leur intensité. Je me sentais misérable à cause de la part de jeu délibéré dans ma conduite.

Mais consciemment ou inconsciemment : j'ai joué un rôle, un des nombreux rôles de ma vie. J'étais maintenant le « jeune homme de bonne famille », mondain certes, mais toujours solide, très susceptible d'offrir un refuge pour la jeune femme, la sécurité que ses parents recherchaient depuis si longtemps. Certes, je me trompais peut-être au sujet de mes sentiments douteux pour Erika ou du moins au sujet de leur nature et leur étendue, mais surtout j'avais la conscience pénible de ma mascarade.

Ma crainte la plus concrète que le Dr Levy découvre ce que signifiait le nom de Békessy à Vienne ne fut en aucune façon la pire.

Pires étaient les nuits où, rentrant de Presinge, dans la voiture je démaquillais, symboliquement parlé, le savoir-vivre détendu que j'avais affecté ; mon visage se débarrassait du masque de l'écouteur intéressé et poli. Bien pire fut le consentement pressé et importun de mon père, que j'avais négligemment informé, une complicité répugnante par son opportunisme, une complicité à laquelle je n'avais pas fait la cour et qui m'avait fait prendre conscience de ce que je n'aurais pas voulu savoir.

Avec une hâte indécente, mon père m'offrit l'argent pour formaliser mon divorce avec Margit, et avec autant de précipitation il m'envoya une veste rose quand je lui mentionnai que j'étais invité à une chasse au renard avec

des aristocrates genevois. Je savais que ce qu'il pouvait désirer tant ne pouvait être que mauvais. Longtemps avant que le mariage fût évoqué, je commençai à me sentir comme un imposteur, un intrus, un coureur de dot.

Certes, mon affection pour le milieu de Presinge était authentique ; mais n'était-ce pas exactement le milieu de richesse ancienne et solide que mon père m'avait appris à haïr dans nos conversations de salle de bains ? Comme mon conflit était compliqué ! composé et d'un mépris de plus en plus abyssal pour mon père qui jetait ses principes par-dessus bord, quand s'offrait à son fils la première occasion de percer dans le monde qu'il avait prétexté combattre, et de ma détermination amère de réhabiliter à Vienne par tous les moyens, même les plus malpropres l'homme que je détestais maintenant, et de mon ambition de jouer à la perfection le rôle du jeune homme aisé et bien éduqué, et enfin de mon dégoût de jouer ce rôle et de l'ambiance qu'il suscitait pour mon avenir.

Pour faire comprendre tout cela, je dois décrire la société genevoise dans laquelle je me trouvais ainsi, un peu plus en détail. Les Levys étaient considérés à Genève non seulement à cause de leur richesse, de leur nom honorable et de leur influence, mais aussi à cause de la charité que Madame Levy prodiguait généreusement. La « Rome des calvinistes » faisait une impression profonde sur la femme vieillissante et jusqu'à un certain point excentrique. Ayant adopté le christianisme, elle pratiquait sa nouvelle religion avec un zèle qui est souvent caractéristique des prosélytes. Elle étudiait la religion chrétienne avec ardeur tous les soirs, elle arrangeait des messes avec ses domestiques calvinistes : visitait régulièrement des églises de ville et de village ; et on pouvait rarement entrer à « L'Abbaye » sans rencontrer des pasteurs. Une ou plusieurs fois par semaine avaient lieu dans le château des « après-midi » et toutes sortes de distributions étaient faites à longueur de semaine sans parler des étrennes des fêtes de Noël. Cette générosité envers la Genève calviniste était vraisemblablement une première qui présageait une liaison entre une famille allemande au départ juive et les anciennes familles genevoises, les Michelis, Lachenals, Borels et beaucoup d'autres.

La singularité de ce monde m'a attiré puissamment. Les étrangers vivent souvent depuis des décennies dans la ville fraîche et noble de Rousseau sans avoir vu une seule fois l'intérieur des maisons de ses citoyens aristocrates ; devant le futur gendre du seigneur de Presinge s'ouvraient instantanément les portails fermés des vieilles maisons dans les ruelles autour de l'Hôtel de Ville, ou les résidences d'été sur les collines autour du lac Léman. En dépit de mon attitude positive envers la religion, ou peut-être à cause d'elle, le bouillonnement religieux ne m'était pas du tout sympathique –

tout au moins sous sa forme protestante, dépouillée et dépourvue d'art.

Lorsque vous allez à l'une des maisons patriciennes de Genève, s'y trouvent réunis en cercle des femmes incroyablement mal habillées et des hommes à barbes graisseuses pour discuter toute une soirée le thème annoncé à l'avance « L'homme est-il bon ? », avec servis uniquement du thé faible, du jus de pomme et des sandwichs microscopiques. Il me fallut la curiosité du journaliste ou de l'écrivain, pour surmonter l'hypocrisie et l'ennui. À ces moments-là me saisissait une terrible honte, la honte de l'escroc, et il arrivait souvent que je sortisse du salon pour aller fumer une cigarette devant la maison et me reposer pour ainsi dire de mon faux visage.

Cependant, assez bizarrement, ce fut Erika qui soulagea ma conscience. Maintenant que nous étions officiellement fiancés, elle voulut occasionnellement plaire à ses parents en leur téléphonant, chose à laquelle jusque-là elle s'était obstinément refusée. Mais nous nous faisions des clins d'œil comme deux conspirateurs en nous moquant de manière hilare sur les dames habillées comme par un tapissier et nous discutions de ces réceptions du soir comme des non-invités qui seraient entrés par la fenêtre. Ce mode de relation avec Erika me convainquit qui si elle décevait le monde dont elle venait, elle ne décevait ni elle ni moi.

Peu avant notre mariage, fixé pour une journée de juin 1934, le Dr Levy alla à Vienne pour assister à quelque réunion administrative et il utilisa son voyage pour s'informer sur mon compte. Je suis sûr qu'il fut pleinement informé de l'affaire Békessy.

Mais il était une personne si noble, sur lequel le terme tant abusé de gentleman s'appliquait si complètement, qu'il ne mentionna rien de cela ; d'autant plus que plusieurs personnalités éminentes qu'il visita lui donnèrent sur moi d'excellents renseignements, en particulier le chef du service de presse de la Chancellerie fédérale, le ministre Eduard Ludwig et le président de la radio, le directeur général Czeija parmi d'autres. (*Oskar Czeija, 1887-1958, était un Autrichien pionnier de la radio.*)

Le Dr Levy revint de Vienne avec un fantastique présent. Il avait entendu dire que Maximilian Schreier, 1877-1942, l'éditeur du journal viennois *Der Morgen*, le compétiteur du *Sonn und Montagszeitung* avait l'intention de vendre son journal et il avait acquis une option sur l'achat de cette importante publication. Il y avait eu entre nous des discussions répétées à la fois fortuites et superficielles sur une dot et j'avais invariablement décliné une telle chose. Mais quand le Dr Levy mentionna, à sa manière habituelle, qu'il désirait m'offrir une chance méritée de m'acheter *Der Morgen*, je lui sautai au cou avec une immense gratitude.

Et ainsi arriva mon jour de mariage ou plus exactement la veille de mon jour de mariage. C'était un dimanche, et, à Presinge, nous étions affairés à mille préparatifs. Un ciel d'août bleu sans nuages s'étendait au-dessus du doux paysage. De tous les murs du château pendaient accrochés les tendres grappes des fleurs jaunes des glycines. L'herbe verte du gazon d'été fraîchement coupé sentait profondément sous la chaleur et le silence magnifique. Dans le lointain, les contours des Alpes Suisses se dessinaient tendrement en bleu clair comme des mouchoirs de soie pour dame pendus à un câble de linge divin.

J'étais assis sur un banc de pierre à l'extérieur de la maison. Chaque demi-heure, une corbeille de fleurs arrivait ; madame Levy arriva, suivie d'une foule de servantes, pour superviser l'installation des bancs dans le parc qui devaient servir à des centaines de villageois qui étaient invités à la noce ; des cierges, lampions et guirlandes étaient disposés partout ; Erika se penchait à répétition hors de la fenêtre de sa chambre à coucher pour m'appeler, s'agissant encore et encore d'une nouvelle robe ou d'un nouvel accessoire.

Pour la première fois, un sentiment de grande satisfaction m'envahit. C'était la même sensation que celle qui devait m'envahir à de nombreuses autres reprises dans ma vie ; un délicieux étonnement pour les étranges et magiques dons du « jeune Békessy », dont la route était semée d'obstacles et qui réussissait encore et encore à les vaincre. Mon contentement avait la même source que le désespoir de la veille. Seulement la veille, je me demandais encore, qui es-tu ? Que fais-tu ici ? Combien de temps vas-tu encore jouer ce jeu ? Dans combien de temps vont-ils le découvrir ? Maintenant, je connaissais la réponse : ce que tu es est évident ; il n'y a rien de surprenant à ce que tu te trouves ici ; il n'y a aucune raison de mentir : le monde dans lequel tu t'es immiscé t'a accepté parce qu'en fait tu lui as toujours appartenu.

De telles pensées, dans la forme inorganisée des émotions, m'occupaient au moment où une auto de sport décapotable de couleur gris clair que j'identifiai bientôt comme étant une Ford apparut depuis les grilles du château dans l'allée venteuse ombragée par les riches arbres feuillus. Se déplaçant vite, indifférente à la poussière du chemin, elle vira devant le porche.

Une femme d'âge moyen en sortit et derrière elle se glissant hors du siège du conducteur de l'élégante voiture, une fille dans la vingtaine habillée d'un costume gris perle en harmonie avec la couleur de l'auto et avec un léger chapeau gris et un léger foulard de soie gris.

La dame, devinant évidemment mon identité, me dit qu'ils étaient des amis berlinois des Levy et qu'ils venaient juste d'arriver à Genève. Elle avait

entendu parler des heureuses nouvelles et elle venait avec sa fille Lotte pour congratuler le jeune couple. Durant ce temps, Lotte se tenait un peu en arrière, m'examinant avec un mélange provocant d'impertinence et de curiosité. Elle était si belle que je devais baisser les yeux pour ne pas la dévisager. Sa chevelure châtain tombait librement sur ses épaules, son nez légèrement retroussé reniflait l'air avec l'impertinence d'un jeune chien ; ses lèvres excessivement larges, sanguines étaient mi-ouvertes. Une rougeur légère couvrait ses pommettes proéminentes en dessous de ses yeux bruns et de sa peau blanche émanait une électricité mystérieuse qui donnait le sentiment qu'on pouvait la percevoir même à une distance de trois pas.

Quelques minutes plus tard, Erika apparut et étreignit son chaleureusement son amie d'enfance, puis vinrent Walter et Lucy qui nous firent entrer dans leur demeure.

Alors que le thé était servi dans le frais salon et que la conversation allait joyeuse, Lotte se tenait taciturne. Elle était assise dans un fauteuil d'osier, les jambes minces croisées incroyablement élevées et le foulard de soir gris tombant de son épaule gauche, et elle semblait ne faire rien d'autre qu'un examen critique d'Erika et de moi.

Je n'ai jamais vu visage plus ensorcelant ou plus malicieux. Ses yeux moqueurs semblaient me dire « pouvez-vous réellement tromper tous ces gens ? Qu'est-ce que cette femme peut bien représenter pour vous ? Et ne soyez pas apeuré, je ne vous trahirai pas. Avez-vous besoin d'une complice ? Je peux être votre complice, si je veux. Nous nous appartenons, vous et moi. Vous le savez, vous n'avez pas besoin de l'admettre. Pauvre petite Erika ! »

Ai-je simplement imaginé que ses yeux disaient ces choses ? Ou bien n'étais-je pas en train simplement de projeter en eux ma mauvaise conscience ? Je ne sais pas.

Peu après Erika suggéra que nous fassions une petite promenade.

— Les fraises sont mûres dans le verger, *dit-elle*, nous pourrions en cueillir pour le souper.

Nous sortîmes tous ensemble. Je ne sais pas comment il survint que Lotte, qui ne portait plus ni chapeau ni veste et seulement un très mince chemisier de soie, et moi nous nous retrouvâmes seuls dans un coin du verger. Nous ramassions des fraises en silence. Mais ce silence était devenu différent, il était vaste et lourd comme un ciel d'été avant l'orage. S'il était deux personnes s'aimant au premier regard, c'était bien le garçon et la fille dans le verger du château de Presinge.

Le soir descendait sur les fraisiers. Le soleil répandait une lumière fatiguée sur les champs. Les longues ombres des arbres fruitiers étaient d'un violet

profond. S'il a une fois existé deux personnes qui tombèrent amoureuses au premier regard, alors ce furent ces deux demi-enfants dans le verger du château de Presinge.

Ce fut la scène éternelle d'Adam et Éve, même le cadre était celui de la Bible. Moins confuse que le garçon, la demoiselle se leva au-dessus des fraisiers. Elle tenait une grosse fraise rouge dans sa main. Elle approcha de l'homme et lui posa le fruit dans la bouche et en faisant cela ses doigts touchèrent les lèvres et s'attardèrent à caresser les joues. Cela dura moins d'une minute, mais aucun baiser, aucun abandon, aucune nuit d'amour n'auraient pu jeter un homme plus profondément dans le doute et la passion que ces rapides secondes.

Lotte et sa mère étaient arrivées depuis peu. La conversation au cours du dîner tourna naturellement autour d'eux, et je n'eus pas d'effort à faire pour apprendre que la mère de Lotte était la veuve d'un juge haut placé de Düsseldorf ; elle-même était une Juive aisée ; ils avaient émigré depuis peu d'Allemagne et Lotte s'était mariée quelques mois avant avec un Anglais pour avoir le passeport en sauvant les apparences ; elle était déjà divorcée, et l'intention de la mère et la fille était maintenant de s'installer à Genève.

Lorsque je roulai sur la route poussiéreuse vers mon logement dans la Ville brillamment éclairée, ce fut comme si le ciel étoilé s'était écrasé sur moi, comme si une main cruelle avait ouvert devant moi le livre de mon âme. Je réalisai que je m'étais persuadé d'aimer Erika, combien cet amour pourrait-il durer si une vision féerique était suffisante pour l'éteindre ? Les traits de Lotte dansaient devant moi sur le pare-brise. Maintenant, je reconnaissais son visage : celui de Margit, de Sonia et d'Ali, le visage que j'avais toujours aimé et aimerait toujours. Maintenant, je savais que je n'avais pas seulement trompé une famille, mais aussi que j'allais tromper une femme qui m'aimait et me faisait confiance.

Comme un cheval emballé qui a désarçonné son cavalier, mes pensées galopaient à travers mon cerveau. Je décidai de téléphoner à Erika pour lui expliquer tout et lui demander pardon. Je pensai retourner à Presinge, réveiller la maison, donner mes explications, ramasser mes bagages et quitter Genève avant minuit. Et durant tout ce temps, je sus que je n'en ferais rien. Maintenant, je commençai à me persuader que ce serait plus décent de me marier avec Erika que de la peiner elle ainsi que sa famille. J'essayai aussi de me convaincre que je n'avais vu que l'apparition d'un fantôme et que ce n'était qu'une dernière tentation et que le matin arrivé j'en rirais. Je ne m'endormis pas avant que les premiers rayons du soleil s'infiltrent à travers les rideaux tirés de ma chambre.

Mais, quand je me réveillai, je me sentis néanmoins reposé. Mon instinct vital avait triomphé et comme il en a l'habitude imposé silence à ma conscience.

Ce fut, *en juin 1934*, un gros mariage, totalement différent de la cérémonie subreptice, froide et miteuse de mon premier contrat conjugal à l'Hôtel de Ville de Vienne. Là, au petit Hôtel de Ville de Presinge, un groupe de distingués invités s'étaient rassemblés. À l'extérieur, nous jetâmes des paniers pleins de chocolats à des douzaines d'enfants dans leurs habits du dimanche. Le Maire de Presinge et le Préfet de Police de Genève firent des discours ; il y eut beaucoup de flashs d'appareils photo et de consommations de champagne ; les villageois circulaient joyeusement dans le parc ; et en dehors du château attendait une Peugeot de sport rouge, cadeau de mariage de mon beau-père.

Parmi les invités se trouvaient aussi Lotte et sa mère. Erika était charmante dans une robe d'été bleu pâle et j'essayai de me persuader que tout mon intérêt se dirigeait vers elle. Je ne dis que quelques mots informels de politesse à Lotte. Mais je savais que je procédais maladroitement et quand nos yeux se croisèrent je découvris sur ses lèvres l'expression discrètement moqueuse d'une récente conquérante.

Les ombres s'emparaient du paysage d'été quand nous partîmes enfin. L'auto pleine de fleurs quitta les lieux et quelques minutes plus tard nous étions loin de Presinge. Nous passâmes la nuit au *Palace Hôtel de Lausanne*. Le lendemain matin, nous partions pour Vienne. Nous conduisîmes tous deux comme des diables, non seulement parce que nous étions tous deux de diaboliques conducteurs, mais aussi parce que je pouvais difficilement contrôler ma hâte indécente d'arriver. À Vienne, où nous prîmes une suite au *Grand Hôtel*, j'eus une surprise déplaisante sous forme d'un changement dans la situation politique. Cependant, du temps que j'étais à Genève, l'inévitable était arrivé : le 12 février 1934, le Dr Dollfuss et la Heimwehr avaient monté un coup d'État fasciste ; ils avaient bombardé au canon les maisons d'ouvriers et ils avaient chassé les parlementaires pour finalement installer une dictature. Six mois plus tard, un coup d'État national-socialiste échouait et se terminait par l'assassinat de Dollfuss le 25 juillet 1934. Lui succéda le Dr Kurt Schussnigg (*chancelier fédéral d'Autriche du 25 juillet 1934 au 11 mars 1938),* le chef de « l'Ostmärkischen Sturmscharen », un des plus intrigants personnages de l'entre-deux guerre et de l'après-guerre. Le coup d'État nazi avait échoué, et Hitler avait renoncé temporairement à annexer l'Autriche, mais la dictature de Schussnigg ressemblait de façon alarmante à la dictature allemande à laquelle elle s'opposait.

Schussnigg, dont la Sturmscharen avait été conçue comme une institution

cléricale rivale de la Heimwehr, fut une de ces étranges figures de la période entre les deux guerres qui paradoxalement doivent leur réhabilitation historique à Hitler. Comme l'Amiral Horthy en Hongrie et le colonel Józef Beck, 1894-1965, en Pologne, le Dr Schussnigg était un fasciste de la première heure qui simplement commit l'erreur, presque marxiste, d'assumer qu'une alliance des états fascistes contre les démocraties était une loi naturelle de la politique. Exactement comme l'Amiral Horthy en Hongrie et le colonel Beck en Pologne, le Dr Schussnigg découvrit qu'un État nationaliste peut facilement entrer en conflit avec un autre État nationaliste, dès lors qu'il existe entre eux des intérêts divergents. Il découvrit trop tard que la politique de « mettre le vent hors des voiles », c'est-à-dire la mise en place opportune d'un nationalisme radical, d'un militarisme réactionnaire et de toutes sortes de mesures antidémocratiques, devait toujours finir en désastre, simplement parce qu'on ne peut pas arrêter l'élan des masses à un point prédéterminé. De plus, en tant qu'ancien élève de la Stella Maturina, un collège jésuite allemand sur l'Alberg, Schussnigg pencha toujours vers les points de vue allemands et il fut toujours incapable de résoudre le conflit entre une Autriche bastion avancé allemand à l'Est et l'Autriche, État indépendant. Mais parce que Schussnigg, comme Horthy et Beck, découvrit à la douzième heure qu'Hitler ne désirait pas une alliance des États fascistes en Europe, mais une hégémonie exclusive de l'Allemagne sur l'Europe, et parce qu'il résista à Hitler quelques heures, il fut estimé à tort dans le monde comme un ennemi du national-socialisme, alors qu'en fait il n'avait été qu'une entreprise rivale à celle établie de l'autre côté de la route.

À Genève, je n'avais pas réalisé comment les choses avaient évolué en Autriche, en particulier jusqu'à quel point la presse y avait été muselée. Eduard Ludwig, 1883-1967, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire, régnait en tant que chef tout puissant de la presse sur la Ballhausplatz. Ludwig, homme chauve et de carrure athlétique, était la version autrichienne du chef de cabinet allemand Otto Meissner, 1880-1953 *:* loyal serviteur du maître du jour, il avait servi un grand nombre de Chanceliers et une grande variété de Régimes. Il possédait une bonne part de charme viennois et aussi une habileté innée ainsi qu'un gant de velours sur son poing d'acier. Maximilian Schreier, le propriétaire et éditeur du *Der Morgen* me dit dès notre première rencontre que la vente ferme de son journal n'était possible que si le transfert était approuvé par le chef de la presse.

Le ministre Ludwig m'accueillit avec une profusion d'amabilités. Mon passé à la Heimwehr lui paraissait à tout prendre un élément positif, mais encore plus, me dit-il, il avait apprécié mes rapports de Genève que la

compagnie Phoenix lui communiquait. Il me promit de plaider ma cause auprès du Chancelier.

Je quittai la Ballhausplatz avec des sentiments mitigés. Il était clair que j'étais sur le chemin de publier un journal dans une dictature. Il m'avait été expliqué que les journaux étaient obligés de publier certains articles, que ça leur plaise ou non, que les discours des dirigeants politiques devaient être présentés « d'une certaine façon » et que certains types de nouvelles étaient strictement proscrits. D'un autre côté, le ministre Ludwig m'assura que ces mesures étaient strictement réservées à la presse national-socialiste. Tout ce que l'Allemagne hitlérienne attendait, dit-il, était une provocation de la part de l'Autriche et même une opinion imprudente de la presse pouvant donner à Hitler le prétexte escompté pour intervenir en Autriche.

Les négociations s'étirèrent sur plusieurs semaines. Le ministre Eduard Ludwig admit qu'il avait eu des difficultés pour obtenir le consentement du Chancelier. J'étais moi-même divisé. Maximilian Schreier commençait lui aussi à hésiter. Il demanda une clause dans le contrat selon laquelle il pourrait lui-même racheter le journal si je venais à faire naufrage.

Dans le même temps, j'avais établi des contacts avec différentes figures politiques. Presque toutes s'étaient soumises à la dictature douce de Schussnigg. Tandis que Dollfus atténuait sa dictature par des ballets à l'Opéra et le port des anciens uniformes autrichiens, la concession de Schussnigg au tempérament autrichien résidait dans la musique de chambre et la littérature. Le salon littéraire de madame Alma Mahler-Werfel, la veuve du compositeur et la femme du poète, était devenu le centre spirituel de Vienne. *Alma Maria Mahler née Schindler, 1879-1964, artiste, compositrice et peintre, fut successivement l'épouse de trois des plus grands artistes de leur temps, le compositeur Gustav Mahler, 1871-1911, l'architecte Walter Gropius, 1883-1911, et le romancier Franz Werfel*. Et comme Schussnigg aimait la musique presque autant qu'Hitler aimait les chiens et les chevaux, on ne pouvait sûrement pas le suspecter de quoi que ce soit de faux. Sa « Sturmcharen » portait des chemises violettes au lieu des brunes, une autre expression du plus grand raffinement du goût autrichien. Le point important cependant était que l'Autriche était hypnotisée par le danger du national-socialisme. Dans cette hypnose, toutes les nuances étaient perdues. Il n'existait plus aucune compréhension de la règle politique élémentaire selon laquelle la restriction de certaines libertés aboutit inévitablement à la perte de toutes les libertés. Ceux que ça ne touchait pas directement sautaient gracieusement par-dessus les infortunes des autres. D'une façon typiquement autrichienne, certaines choses pouvaient « s'arranger », la dictature pouvait

être tempérée par la mauvaise administration et il existait encore une forte croyance autrichienne traditionnelle qu'il y avait toujours moyen de s'en sortir. Il était généralement admis que quiconque ne supportait pas Schussnigg pavait le chemin d'Hitler pour entrer en Autriche. Une telle sagesse ou demi-sagesse politique découlait de motifs de commodité et d'égoïsme et finalement une atmosphère d'ambiguïté flottait sur Vienne comme celle que Franz Grillparzer, 1791-1872*,* avait chantée soixante ans auparavant :

Schön bist Du, Wien, doch gefährlich, auch
dem Schüler wie der Meister,
entnervend weht Dein Sommerhauch,
du Capua der Geiler.
Tu es belle, Vienne, mais aussi dangereuse,
L'élève comme le maître
Énervant, souffle ta brise d'été
Toi Capoue des esprits.

Le jeune homme de vingt-trois ans, qui décida de rester à Vienne pour publier un journal, était, naturellement, inspiré aussi par des motifs qui n'avaient rien à voir avec la grande politique. Je ne voulais pas manquer l'opportunité unique d'être le propriétaire, éditeur et rédacteur en chef d'un grand et respectable journal viennois. Pour la première fois, il n'y avait plus d'obstacle à apposer mon nom au journal et à mes articles.

Mais le diable qui avait tenté ma vanité avait pensé à une plaisanterie particulière. *Der Morgen* était imprimé par la firme Vernay (Vernay, Johann Nepomuk) dans la Canisiusgasse, la même firme qui avait imprimé *Die Stunde* du temps de mon père et de fait l'imprimait encore. Mon futur bureau se trouvait au-dessus de l'ancien bureau de mon père, maintenant occupé par son successeur, un correct et sec monsieur *Dr Josef Carl* Hofrat. Les coïncidences géographiques m'avaient toujours été une source de grande satisfaction : m'installer dans le même immeuble dont mon père avait été chassé était un véritable clin d'œil diabolique du destin.

Un matin d'octobre 1934, le ministre Eduard Ludwig me téléphona pour me féliciter pour mon admissibilité à prendre les commandes du *Der Morgen*. Vingt-quatre heures plus tard, je décidai de me jeter dans l'aventure.

J'ai maintenant côtoyé la politique pour presque un quart de siècle, mais je n'ai pas l'esprit d'un politicien. Depuis l'enfance, j'ai été bien trop absorbé par la littérature et l'art et par-dessus tout par l'être humain, pour devenir un *homo politicus* exclusif.

Même quand ultimement j'en arrivai à avoir des convictions politiques, pas seulement sous la pression des circonstances, elles restèrent

fondamentalement non partisanes et certainement non applicables.

Mon idéal politique a toujours été l'époque de l'Empereur François Joseph 1er durant les temps précédant la Première Guerre mondiale. Il y avait en Hongrie une aristocratie féodale héréditaire qui abusait de ses privilèges héréditaires, mais aussi une aristocratie de l'esprit. Pour lui appartenir, il n'était besoin ni de cotte de mailles ni de bourse pleine. D'autre part, personne n'était atteint de l'anxiété hystérique de plaire à « l'homme de la rue » ; l'homme de la rue s'efforçait au contraire au progrès individuel. Le savoir et la tolérance étaient les atouts. Le savoir était la responsabilité des intellectuels d'enseigner les masses. La tolérance était la capacité de ne pas perdre patience avec elles. La confusion qui assimile la démocratie à la tolérance n'avait pas encore commencé : une confusion parce que la démocratie est fondée sur la domination de la masse alors que par sa nature celle-ci est intolérante. Personne alors ne partageait l'illusion que le peuple voyait toujours juste alors que l'évidence historique est que les peuples se trompent presque régulièrement. Presque tous les régimes communistes et fascistes de nos jours sont le résultat d'élections démocratiques et non comme certains aiment le soutenir de coups d'État. La démocratie sous sa forme contemporaine concède au peuple des pouvoirs dictatoriaux, y compris ceux de l'intolérance et du suicide. Le libéralisme économique de l'ère de François Joseph traitait le peuple pour ce qu'il était : une masse d'enfants qu'il était possible, avec un peu d'amour, de conduire à un niveau de bon citoyen, mais il ne donnait pas au peuple le pouvoir de se comporter comme des adultes mal éduqués.

Le système du libéralisme aristocratique était beaucoup moins social que la démocratie d'aujourd'hui. Dire que dans les pays communistes ou démocrates les marchandises sont également distribuées est à demi hypocrite : des salaires plus élevés et la réduction du temps de travail sont les conséquences naturelles du progrès technologique et la forme de la société n'a pas le droit de s'en vanter. La nouvelle aristocratie prolétarienne s'est acquis des privilèges, non par la performance individuelle comme ce fut pour les seigneurs féodaux du dix-huitième siècle, mais grâce aux inventions de quelques génies innés. En revanche, la social-démocratie de notre époque a réduit à un seul le chemin de l'enrichissement. L'arrogance des « salariés » dans la société capitaliste démocratique n'est surpassée que par l'arrogance des « professionnels » de la société socialiste-communiste. Le libéralisme aristocratique du tournant du siècle a donné aux citoyens la possibilité de créer et de mériter, mais la répartition juste de l'enrichissement entre créateurs et ouvriers n'a pas été atteinte. La justice menteuse du récent

demi-siècle a donné à l'inférieur un droit à l'orgueil, mais a donné au supérieur un sentiment d'infériorité.

Comment alors, une personne aussi peu politicienne que moi entra-t-elle en politique ? C'est la « faute » d'Hitler. Comme tous les politiciens, Hitler était trop infantile, mais il l'était sur une dimension gigantesque. Il réussit en sachant jeter le monde entier dans l'infantilisme. De plus, il était impossible pour une personne réfléchie de ne pas adopter une attitude vis-à-vis l'hitlérisme : elle n'avait simplement pas le choix. Une autre conséquence d'une maladie se propageant vite est qu'on ne voit qu'elle et pas les moyens et les alliés pour la combattre. Aujourd'hui, puisque le communisme apparaît comme le nouveau danger, tout au moins quelques-uns d'entre nous ont-ils appris qu'en allant au lit avec un ennemi, on ne sait pas ce qu'on trouvera dans le lit le lendemain matin. Mais. En ce temps-là, personne n'était plus avisé que d'autres dans le choix de ses compagnons de lit. Pour revenir à ma brève carrière viennoise durant 1934 et 1935, disons que comme bien d'autres, pour stopper la propagation du national-socialisme, je me suis cru justifié de m'allier moi-même à l'état fasciste corporatif du Dr Kurt von Schussnigg. Je découvris bientôt que j'avais bâti sur du sable.

Mon ivresse journalistique dura, en fait, moins d'un mois. Les deux journaux que j'éditais et diffusais, *Der Morgen* rejoint bientôt par un journal du lundi plus populaire, le *10-Groschen-Blatt am Montag*, eurent bientôt un succès extraordinaire, mais je découvris vite que ce succès ne plaisait pas à la Ballhausplatz. Mon habileté était grande, mais plus grande encore était ma naïveté. Je croyais avoir un compromis possible avec le fascisme en publiant les mornes discours du Chancelier de la manière prescrite et en omettant certaines nouvelles peu agréables au gouvernement. Je découvris bientôt que le fascisme, spécialement dans sa version cléricale, exige une domination absolue sur chaque colonne et chaque ligne du journal.

Mes problèmes commencèrent lorsque je me portai à la défense des alcôves dans les cafés, un sujet sans rapport sinon difficilement avec la haute politique. Le gouvernement Schussnigg avait un jour décrété que les divisions en petites alcôves dans les cafés de Vienne devaient être supprimées. Il fallait enlever ces petits écrans permettant une intimité limitée afin que les amoureux n'osent plus se bécoter dans un coin tranquille. Cela se produisit dans la République de Vienne en l'an de grâce 1934 seulement seize ans après la fin de la ville impériale dont les « chambres séparées » avaient gagné une joyeuse réputation mondiale. Dans un article signé, je protestai contre cette idiotie philistine. Ce fut le commencement de la fin.

Puis survint l'affaire de la statue. Ce n'était d'aucune façon un monument

historiquement controversé, mais une petite sculpture qu'un fameux médecin gynécologue, le Professeur Josef Kurz von Halban, 1870-1937, avait placée sur la tombe de sa femme, la grande Koloratursoprano Selma Kurz Halban, 1874-1933. La statue représentait une femme nue en pleurs. Le gouvernement fédéral moins inquiet d'une invasion allemande que de la moralité de ses sujets fut saisi d'une hystérie délirante. Il fut décrété d'enlever le monument funéraire ou de le recouvrir de lierre. Je perdis mon calme. Dans un article intitulé « Umrankt » (encadre), je lançai une contre-attaque contre l'hypocrisie et la souillure des tombes.

L'offensive italienne en Abyssinie *déclenchée le 2 octobre 1935* fut la dernière tuile. La Chancellerie fédérale avait donné instruction de décrire mensongèrement l'agression italienne comme une riposte à une attaque abyssinienne. Dans un éditorial dénué de toute ambiguïté, j'avais traité de lâche l'attaque italienne. Le jour suivant, le chef de la Presse, le ministre Eduard Ludwig me fit informer par note qu'il ne me recevrait plus dans le futur. « Qui ne veut pas écouter devra subir ». La menace était claire.

Elle fut immédiatement exécutée d'une façon typique du caractère du fascisme autrichien, ce mélange d'inquisition et de comédie musicale, de Tomás de Torquemada, 1420-1498, et de Franz Lehár. Mes journaux auraient pu tout simplement être bannis. Mais ils ne l'osèrent pas à cause des relations internationales de mon beau-père et de la crainte d'une réaction hostile de la presse mondiale. Ils ne pouvaient non plus s'attaquer à la personne du jeune éditeur en chef, car il avait gardé sa réputation journalistique méticuleusement sans tache, et ils n'avaient rien pour m'épingler. Aussi se reportèrent-ils sur la plus insidieuse méthode à la disponibilité d'un état totalitaire : s'occuper à me ruiner financièrement.

La méthode utilisée est toute une illustration amusante d'une telle manœuvre. Afin de contrôler le « sensationnalisme », le cerveau d'un bureaucrate concocta de nouvelles règles : aucun titre dans aucun journal ne pouvait dépasser une certaine taille. Si ma mémoire est bonne, la longueur maximale était de dix-huit centimètres. Aucun titre ne pouvait être mis dans une plus grande lettre que « doppelmittel », une mesure (*10 mm 528*) d'imprimeur modeste. Un journal pouvait encourir de lourdes amendes s'il ne respectait pas « exactement » les nouvelles normes.

Dès l'instant où la Chancellerie fédérale me déclara la guerre, une persécution commença qui mérite une modeste place d'honneur dans l'histoire du journalisme. En regagnant mon logis fatigué le dimanche à trois heures du matin, je savais que je ne serais autorisé à prendre que quatre ou cinq heures de sommeil au plus. Dès huit heures du matin, j'étais réveillé par la voix

onctueusement aimable de quelque commissaire de police, requérant Monsieur le Rédacteur en chef de bien vouloir se rapporter de suite au poste de police dans le Schottenring. Là, j'étais reçu par un aimable agent de police brandissant le symbole de la nouvelle dignité de l'Autriche, la règle d'écolier : aussi exactement que la hauteur des cloisons des alcôves des cafés avait été mesurée, les lignes de mon journal, me montrait-on, ne respectaient pas les limites légales. Mais aussi des travailleurs affairés de la police avaient examiné à la loupe dans la nuit le contenu du journal. Par exemple, le titre « Monsieur von Papen en France » (*Franz von Papen 1879-1969*) était un fait exact, mais constituait un litige, car, argumentait le policier, il avait été émis pour « donner l'impression » que le Vice-chancelier allemand était en visite politique officielle en France alors qu'il y était seulement pour aller à la chasse. Après m'avoir mis à l'amende pour vingt ou trente mille schillings chaque lundi, le commissaire de police me congédiait invariablement avec un au revoir amical.

Mais la Ballhausplatz n'était pas encore satisfaite. Elle voulait un journal porte-parole libéral alors que le *Der Morgen* s'enfonçait de plus en plus dans l'opposition. Nos affiches publicitaires avec le slogan « Le plus courageux journal de Vienne » furent confisquées avec pour explication qu'aucun courage n'était nécessaire en Autriche « démocratique ». Cela n'empêcha pas la diffusion du journal d'augmenter de semaine en semaine. Le Chancelier fédéral fédéral ordonna au Bureau de la Presse fédérale de me contraindre définitivement au silence.

Cela fut fait de façon ingénieuse. L'ossature financière de mon entreprise était le *10-Groschen-Blatt am Montag* qui en tant que tabloïd ne prêtait pas flanc à une attaque. C'est pourquoi une démarche unique fut prise. J'étais parti pour Genève pour ma première courte vacance. Mon remplaçant sans rien soupçonner publia la photographie d'une femme assassinée en première page du *Der Morgen*. C'était une photo officielle de la police, et même si elle n'était pas vraiment belle, du moins n'était-elle certainement pas obscène, *Der Morgen* ne fut même pas saisi, mais le jour suivant le *10-Groschen-Blatt* fut finalement banni. Quand mon conseiller juridique soumit qu'un journal ne pouvait être banni pour quelque chose publié dans un autre journal, on lui affirma carrément que l'intention était de frapper monsieur Békessy là où ça le toucherait le plus. À part cela, fut-il ajouté, Maximilian Schreier avait une option de rachat des journaux si les choses allaient mal. Hans Békessy admettrait sûrement que les choses allaient mal. Il n'y avait aucun mauvais sentiment à son égard ; de fait, il serait le bienvenu s'il acceptait le poste d'attaché de presse officieux à Genève. Rien ne pressait ; il pouvait prendre

quatre semaines pour boucler ses affaires à Vienne.

Ma déception était cruelle. L'argent de mon beau-père était perdu. L'immeuble où j'étais entré triomphalement, je devais maintenant le quitter dans la défaite. Le plus jeune éditeur en chef avait fait naufrage après à peine un an. Pour rendre les choses pires, j'avais une part de responsabilité dans cet échec. J'avais vingt-trois ans quand je me retrouvai à la tête du *Der Morgen* et ma maturité intellectuelle était pour ainsi dire le seul fruit prématurément mûr sur le côté ensoleillé d'un arbre par ailleurs à l'ombre avec les autres fruits encore verts. Ni ma connaissance des hommes, ni ma connaissance des matières financières, ni la connaissance de mes limites ne me qualifiaient pour le poste. J'étais à niveau pour la tâche uniquement du point de vue journalistique. Peut-être, je n'aurais pas échoué si vite en d'autres circonstances et avec moins d'éclat ; mais de toute façon, la tâche aurait été trop grande.

Néanmoins, je quittai Vienne sans le moindre regret.

Durant cette année à Vienne, le voile, semblait-il, s'était retiré de dessus bien des mystères de mon existence. Mon nom était apparu au haut des journaux et en bas des articles et rien n'était arrivé, aucune des choses auxquelles nous nous attendions, mes amis et même moi-même. Je m'étais débarrassé de la tutelle de mon père. Mon nom était encore Hans Békessy, mais pour la première fois, l'accent était posé sur le « Hans ». Même le fait que je m'étais fait beaucoup d'ennemis n'avait pas altéré mon plaisir d'indépendance ; après tout, c'étaient mes ennemis à moi et à cause de moi. Je m'étais aussi fait des amis, spécialement parmi mes collègues et ils m'estimaient pour mes qualités et non parce qu'ils étaient les amis de mon père. Les nuages qui avaient flotté au-dessus de mon enfance ne s'étaient pas dispersés complètement, mais ils avaient commencé à s'éloigner un peu.

Et voici une autre chose non moins importante : dans les deux cas, je m'étais allié avec ceux que je ne considérais pas avoir été des ennemis de mon père. Maintenant, je ne regrettais plus que mon alliance avec le fascisme Schussniggien ait avorté, au contraire. J'étais content d'avoir évité la tentation de l'opportunisme. Et je ne me reprochai à aucun moment d'avoir brisé un contrat tacite ; j'étais fier de ma révolte qui d'abord avait été instinctive pour devenir délibérée ensuite. Puisque j'étais immature, cela m'avait pris du temps pour acquérir de l'expérience, mais au moins j'avais appris les leçons de mon expérience. Dans des temps difficiles, j'ai été l'éditeur du dernier journal de l'Autriche démocratique et ce qui avait commencé par de la vanité et des sentiments d'infériorité et l'obsession de la profession, cela s'était développé en une croisade. Cette constatation rendait la pilule moins amère. Je savais

que plus aucune tentation ne me ferait dévier de mon chemin. Je n'étais pas fait pour être un politicien, mais j'avais acquis un bagage de valeurs que je ne perdrais jamais.

La suite des événements autrichiens devait concrétiser le fiasco de Schussnigg : le duo Syldavie — Bordurie (Allemagne — Autriche) fit son entrée dans le monde de Tintin dans l'album Le Sceptre d'Ottokar, en 1938. Cette année, un événement capital venait de se produire : l'Anschluss, l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, aboutissement logique d'un processus entamé en 1933, lors de la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes en Allemagne, suivie de l'instauration progressive d'un État totalitaire. Dès 1934, les nazis assassinaient le chancelier d'Autriche, Dolfuss, et tentaient un putsch. De son côté, l'Allemagne entamait la reconstruction de son armée ainsi que la remilitarisation de la Rhénanie. En novembre 1936, l'axe Rome-Berlin était conclu, resserrant l'étau autour de l'Autriche. À la mi-février 1938, Schussnigg, successeur de Dolfuss, reçut un ultimatum de l'Allemagne, lui demandant de libérer tous les nazis emprisonnés et de nommer le nazi Seyss-Inquart ministre de l'Intérieur. En réaction, le chancelier organisa un référendum sur l'indépendance autrichienne pour contrer les prétentions territoriales d'Hitler, mais, suite aux pressions de Goering, 1893-1946, Schussnigg dut démissionner le 10 mars, le référendum fut annulé et Seyss-Inquart prit les commandes du pays. Dès lors, le sort de l'Autriche était scellé : suite à un appel à l'aide de Seyss-Inquart demandant l'aide de l'Allemagne pour « rétablir la paix et l'ordre et prévenir un bain de sang », les troupes allemandes envahirent le pays sans résistance, le 11 mars 1938. Deux jours plus tard, ce fut l'Anschluss (l'annexion) par l'Allemagne : l'Autriche devenait une province du Reich. Les mois suivants, la Tchécoslovaquie se fit dépecer, 14-16 mars 1939, l'Albanie annexer par l'Italie, 7-12 avril 1939, et, finalement, la Pologne brutalement envahir le 1er septembre. Plus rien ne pouvait empêcher le début des hostilités de la Seconde Guerre mondiale, le 3 septembre 1939.::

Année 1939

2 mars: Le Cardinal Eugenio Pacelli devient Pape sous le nom de Pie XII (fin en 1958).

12 mars Anschluss ou annexion de l'Autriche par l'Allemagne

14 mars : La Slovaquie de Mgr josef Tiso proclame son indépendance.

15 mars : L'Allemagne occupe la Tchécoslovaquie et instaure le Protectorat de Bohême-Moravie, auquel adhèrent les Slovaques le lendemain.

19 mars : Arthur Neville Chamberlain donne la garantie britannique à la Roumanie.

22 mars : Adolf Hitler contraint la Lituanie à lui céder Memel.

26 mars : La guerre d'Espagne prend fin suite à la prise de Madrid par les franquistes.

28 avril : Hitler dénonce l'accord naval germano-britannique et l'accord germano-polonais.

22 mai : Pacte d'Acier italo-allemand.

20 mai : Derniers combats de la guerre d'Espagne.

22 août : Pacte germano-soviétique, appelé aussi Pacte Molotov-Ribbentrop.

1er septembre : Invasion de la Pologne par l'Allemagne

3 septembre : Début de la Seconde Guerre mondiale, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne.

17 septembre : Invasion de la Pologne par l'URSS, après la fuite du gouvernement du pays et la fin de l´incident de frontière, qui opposa l'Union soviétique à l'Empire du Japon du 11 mai au 16 septembre 1939 (La bataille de Halhin Gol).

28 septembre : les SS demandent au gouvernement allemand de faire porter l'étoile jaune aux juifs.

CHAPITRE V. Wanda

Erika était à Vienne durant le gros temps *de 1934-1935*. Calme, souriante et imperturbable, elle était demeurée à mon côté durant la tempête. Le rôle social conventionnel de la femme du Directeur en chef ne l'avait jamais séduit et elle l'abandonna sans un seul regret. Même la réception fraîche avec laquelle ses parents nous reçurent à Genève ne la dérangea pas. Elle nous trouva bientôt un appartement agréable sur l'Avenue Bertrand et nous nous y installâmes comme si rien ne nous concernait du monde de Presinge.

En 1936, une euphorie fébrile habitait la Ville de la Société des Nations. L'époque des grands espoirs était morte, l'ère d'Aristide Briand, 1862-1932, Gustav Stresemann, 1878-1929*,* et Sir Austin Chamberlain, 1863-1937, demi-frère de Neville Chamberlain, 1869-1940. Mais le monde se cramponnait encore à l'illusion que les résolutions écrites et les beaux discours pouvaient vaincre le géant fou né au centre de l'Europe. Dans les premiers mois de mon retour à Genève, il sembla presque que les démocraties avaient réalisé qu'elles ne seraient plus capables de résister à l'agression si elles toléraient une impudence telle que l'attaque de l'Italie sur l'Abyssinie (*3 octobre 1935 au 5 mai 1936*). Des sanctions économiques furent prises contre l'Italie et on aurait cru que le monde amoureux de la paix les appliquerait sérieusement. La Société des Nations en fait fut même moins efficace que celle de la même mouture, l'Organisation des Nations-Unies qui lui succéda, mais le monde n'avait pas encore suffisamment perdu ses illusions et l'impuissance était encore habillée d'espoir.

Ainsi, les grands hommes de ce monde se réunissaient encore et encore à Genève. Bien des années plus tard à New York, j'assistai à une étrange fête donnée par un mort, un macabre plaisantin qui dans son testament avait stipulé que son cercueil soit placé dans un grand salon de sa somptueuse résidence sur la Cinquième Avenue et qu'un orchestre de jazz joue de la musique de danse et que les invités boivent cocktails et champagne à sa santé d'homme mort. Je ne sais pas pourquoi nous acceptâmes tous, ses amis et ses relations, cette invitation cynique et curieuse exactement comme je ne sais pas pourquoi les hommes d'État et les diplomates de partout dans le monde et invariablement le haut du gratin affluaient toujours à Genève pour porter des toasts à la défunte Société des Nations. Mais le monde insistait pour danser autour du cercueil de l'organisation et beaucoup croyaient sérieusement qu'une musique bruyante et une beuverie corsée pourraient la ramener à la vie.

En ces années de gaieté macabre, j'ai connu des hommes et des femmes très intéressants. La scène politique était dominée par les Français.

Pierre Laval portait invariablement une cravate blanche et il ressemblait à un Indien ; il avait une façon de servir avec une conviction onctueuse ce à quoi il croyait le moins. Il y avait aussi la tête grisonnante de Joseph Paul-Boncour, 1873-1972, que l'on surnommait Robespierre à cause de son ton théâtral ; il y avait les deux mètres de haut de Pierre-Étienne Flandin, 1889-1958*,* qui après chaque réunion secrète donnait à la Presse un compte-rendu inexact ; il y avait Louis Barthou, à allure de petit grand-père avec la barbe soignée et le lorgnon à monture noire. L'unique successeur digne de Briand fut tué par balle à Marseille lors de l'assassinat d'Alexandre 1er de Yougoslavie le *9 octobre 1934 (1888-1934)*. Parmi les journalistes se déplaçait vélocement Geneviève Tabouis, *1892-1985*, la nièce de Jules Cambon, 1845-1935, minuscule et malade de l'estomac, toujours mourante et éternellement vivante, et qui collectionnait jour et nuit des renseignements pour bâtir une histoire qu'à la fin elle aurait aussi bien pu écrire de Paris. La Grande-Bretagne était pour une fois représentée par un élégant et affable jeune homme qui cachait une réelle personnalité derrière un habit exagérément correct et une courtoisie glacée : Anthony Éden, 1897-1977, l'enfant prodige. À côté Lord Robert Cecil, *1864-1958,* Prix Nobel de la paix en 1937, un des fondateurs de la Société des Nations, ressemblant à un monumental vieil oiseau et ayant toujours du temps disponible pour moi, mettait l'enthousiasme d'un adolescent dans la cause de la bonne entente internationale. La meilleure tradition anglaise résidait dans l'éminent juriste et homme de pensée Sir John Simon ; même les comités les moins importants jouissaient de personnages tels que Sir Norman Angell 1872-1967, écrivain et homme politique anglais, lauréat du Prix Nobel de la paix en 1933, qui au milieu d'une tasse de thé sur la terrasse de *l'Hôtel Bellevue*, pouvait exprimer une philosophie politique plus profonde que ne pourrait le faire n'importe quel délégué de l'Organisation des Nations Unies. Le président de l'association des journalistes accrédités était Robert Dell, 1865-1940*,* du *Manchester Guardian* un petit homme d'une grande stature morale, et qui pour chaque réunion importante était assisté par Vernon Bartlett, 1894-1983, plus tard membre du Parlement et alors, en tant que correspondant du *News Chronicle*, un représentant du journalisme classique. Mais l'atmosphère spécifique de Genève était due au fait qu'il n'y avait pas encore de blocs des puissances qui, sur un ordre, auraient voté en hideuse solidarité. L'égalité des petites nations inscrite dans la charte était encore jalousement protégée ; ces petites nations, pourvu qu'elles fussent représentées par de fortes personnalités, recevaient beaucoup de respect. Le comte Albert Apponyi, 1846-1933, géant hongrois à la barbe de patriarche, prononçait des discours sans trace d'un accent en cinq langues et qui étaient admirés comme des chefs-d'œuvre de rhétorique ; si le représentant

espagnol, Salvador de Madariaga, 1886-1978, devait parler dans un débat, on pouvait être sûr que le petit homme brun exposerait une thèse politique et philosophique de valeur profonde. Nous relevions chaque mot du toujours souriant Nicolas Socrate Politis, 1872-1942*,* de Grèce dont l'argumentation claire comme le cristal convainquait même ses opposants et nous ne pouvions résister à la puissance artistique persuasive de Nicolas Titulescu, ministre roumain des Affaires étrangères ; il portait usuellement des pantalons collants de berger en tissu écossais et il ressemblait à un gorille bien mis, mais possédait l'éloquence d'un sénateur romain. Les performances d'invité du Conseiller fédéral suisse Giuseppe Motta, 1871-1940*,* étaient autant un évènement que celle du dodu représentant indien, l'Aga Khan III 1877-1957. Le prestige de l'ambassadeur écrivain bolivien Costa du Rels, 1891-1980*,* était aussi grand que celui quasi aveugle représentant de l'Irlande, Eamon de Valera, 1982-1975. Même l'équipe du secrétariat permanent de la Société des Nations n'était pas constituée de timides petits bureaucrates dépendants de leurs pays respectifs, mais plutôt par des gens indépendants d'esprit dont la loyauté allait primordialement à la SDN, comme Sir Éric Drummond, 1876-1951, le secrétaire général secrétaire général de la SDN de 1919 jusqu'en 1933 et plus tard brillant ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome et son successeur, le Français Joseph Avenol, 1879-1952. Même la bibliothèque était entre les mains de trois personnages remarquables ; le Hollandais Tietse Pieter Sevensma, 1879-1966, la Polonaise Marie Ginsberg et le baron autrichien Breycha von Vauthier, 1903-1986. Les traducteurs, véritables artistes dans leur domaine, se faisaient compétition dans des formulations brillantes et rien ne me semble plus significatif le fait que le plat Bureau international du Travail ait eu comme directeur général une figure remarquable en la personne du député amputé du bras gauche Adrien Tixier, 1893-1946, subséquemment ambassadeur du général de Gaulle, 1890-1970, à Washington et premier ministre de l'Intérieur de la France libre.

Un observateur politique sans parti pris objectera qu'il y a des choses plus importantes à faire sur un navire qui sombre que de jouer au tennis, comme mettre les canots à la mer par exemple. Mais, comme je l'ai dit, je n'ai jamais eu le sens politique et je garde un souvenir plaisant de ces parties de tennis avant l'apocalypse.

L'adhérence aux illusions comportait aussi un élément de dignité et de romantisme : c'était du tennis héroïque. L'édifice du monde était sur le point de s'écrouler, mais le nouveau Palais des Nations fait en marbre de Brescia, paradoxalement un présent de l'Italie qui activement s'employait à ronger l'Europe. Il avait été inauguré en 1938 avec un bal somptueux donné par l'Aga Khan III, *1877-1957, fils Agha Khan II 1830-1885, père du Prince Ali Khan,*

1911-1960, et grand-père d'Agha Khan IV, 1936 à ? À ce moment-là vice-président de l'Assemblée de la Société des Nations, Sa Grandeur Aga Khan III avait fait venir de Hollande à Genève trente mille roses et les invités dégustèrent des milliers de bouteilles de champagne. (*L'Agha Khan III a été président de la S.D.N. en 1937 et 1938.)* Cette nuit-là un petit homme boulot qui parlait l'anglais avec l'accent vulgaire des chauffeurs de taxi de Londres dansa jusqu'aux heures du matin, Maxim Litvinov, *1876-1951*, le représentant de l'Union Soviétique. Pour cette inauguration en 1938 du nouveau bâtiment qui avait coûté trente millions de francs-or, le chef de musique allemand Bruno Walter, *1876-1962*, *qui fuira aux États-Unis en 1939,* conduisit dans le Hall de l'Assemblée *l'Ode à la Joie* de Beethoven. Alors qu'on devait délibérer sur le conflit en Mandchourie, les Chinois invitèrent tout le monde à visionner en primeur un film qui fut suivi par un bal dans lequel le monde diplomatique fut surpris par une importation inusitée et délicieuse de l'Orient : trente belles danseuses chinoises divertirent les invités. Si l'on voulait savoir ce qui s'était passé derrière les portes souvent closes, tout ce que l'on avait à faire était de se rendre dans un des hôtels arborant les drapeaux des nations présentes, le mythique et traditionnel *Hôtel Beau Rivage* ou l'élégant *Hôtel Les Bergues* ou l'ultramoderne *Hôtel Richmond* et envoyer une carte au chef de la délégation. J'ai passé bien des heures dans le salon circulaire de la délégation tchèque au *Beau Rivage* dans la même suite où mourut la malheureuse impératrice Élisabeth de Wittelsbach, Sissi, *1845-1898* ; je me suis assis sans cérémonie au chevet du lit de Titulescu dans la suite du ministre des Affaires étrangères de Roumanie à *l'Hôtel Les Bergues,* tandis que son Excellence fouillait parmi ses innombrables chemises de soie ; et je me suis assis à côté de Joseph Paul-Boncour au bar de la SDN tandis qu'il m'entretenait de questions internationales graves. Le soir, après un lourd repas suisse à l'intime *Globe* ou après un souper typiquement français à l'*Amphitryon,* on désirait aller au *Bavaria,* une brasserie longue, étroite lambrissée de bois dont les murs étaient décorés de dessins de Derso et Kelen. Ces caricaturistes hongrois de la SDN ont immortalisé les grands du monde avec beaucoup de talent et d'humour. Là, on apprenait à connaître Madame Adolphe Neiger, la propriétaire, Paulette et Lia et les autres serveuses ; on buvait de la bière de Munich ou de la Pilsner et on réglait les problèmes du monde.

Aloys Derso, 1888-1964, et Imre Kelen, 1896-1978, fuirent la Hongrie de Horthy en 1920, après les horreurs de la Première Guerre mondiale au cours de laquelle Kelen faillit mourir du typhus. Ils se rencontrèrent par hasard, en 1922, dans un bar de journalistes à Lausanne et entamèrent alors une complicité de 30 ans, un fait assez rare dans les arts graphiques. Juifs et antimilitaristes, ils se passionnèrent pour l'actualité et travaillèrent dorénavant

en Suisse, notamment pour la jeune Société des Nations à Genève, future ONU. Ils suivirent ainsi les conférences et alimentèrent la presse francophone en dessins réalisés lors de ces séances où les photographes n'étaient pas admis. Leur talent fut vite remarqué, tant par leur humour que par la qualité de leur trait de crayon. Des quotidiens anglais et allemands les employèrent également. Derso & Kelen « D & K » exposèrent dès 1934 et publièrent deux albums en lien avec la SDN : « Les gardiens de la paix », « Le testament de Genève ». En 1938, juifs et antinazis, ils se réfugièrent aux États-Unis et y firent carrière. Je sais que la SDN avec tous ses brillants discours a échoué dans sa mission. Les résolutions idéalistes et les fines intrigues conduisirent finalement à la Deuxième Guerre mondiale. Il n'est pas impossible que la plate médiocrité de la diplomatie qui règne de nos jours dans le bloc de verre su bâtiment de l'ONU à New York soit plus efficace que le brio de la SDN.

La SDN reflétait l'esprit enjoué de la France, la vie sociale chatoyante, tandis qu'au-dessus de l'ONU plane le tempérament affairiste de l'Amérique. Mais toutes les organisations pour la paix souffrent pour moi de la même maladie : elles ne sauvegardent pas tant la future paix que les acquis des vainqueurs de la dernière guerre. La SDN voulait sanctifier une Pax Gallica ; aujourd'hui l'ONU garde anxieusement une Pax Americana. Je crois aussi qu'il n'y a pas de frivolité plus frivole que le scepticisme ; en d'autres termes, le congrès dansant de Genève reflétait au moins un espoir que la danse et les discours puissent rapprocher les gens, tandis que le congrès de New York rabat l'espoir dès le départ.

La Conférence sur le désarmement à laquelle j'assistai à Genève était un essai naïf et vain pour établir la paix ; que la course aux armements pas si naïve maintenant tolérée par l'ONU soit plus utile à la paix est une assertion dont je me permets de douter.

Sur la SDN planait un certain romantisme issu de la Première Grande Guerre. Au-dessus de l'ONU flotte seulement le nuage de l'ère atomique. Je ne regrette pas d'avoir dansé à des funérailles ni d'avoir crû à ce qui fut décevant.

En apparence, je m'étais rapidement remis de mon revers à Vienne. Je restais le correspondant du journal dont j'avais été l'éditeur en chef à Vienne. Encouragé par deux de mes anciens collègues, Hans Welser et Heinz Holl, je fondai une Agence de nouvelles pour les sujets concernant la SDN ; je contribuais toujours à l'*Ujság* de Budapest ; et j'étais finalement devenu le correspondant du *Prager Tagblatt* qui avec *le Neuer Zürcher Zeitung* était considéré comme un des meilleurs quotidiens européens en langue allemande.

Le *Prager Tagblatt* me donna une chance de diversifier mon emploi. *De*

1935 à 1939, je demeurai correspondant du Prager Tagblatt en poste à Genève pour la Société des Nations. Entre les sessions à Genève, ils m'utilisèrent comme reporter itinérant et comme tel je me fis un renom, même si le *Prager Tagblatt* préférait que je signe mes articles avec les initiales H. H. Je passai quatre semaines sur le théâtre abyssinien, si on peut appeler guerre ce conflit entre les autochtones héroïques avec leurs épées, leurs fusils à pierre, leurs mitrailleuses désuètes et la puissante machine de guerre de l'Italie fasciste. J'assistai à la chute d'Addis-Abeba le *5 mai 1936* et je suivis le Négus dans sa fuite en Égypte puis à Genève.

Je n'oublierai jamais ma rencontre à Genève avec l'empereur Hailé Sélassié, 1892-1975. L'après-midi était pluvieux. Des centaines de journalistes attendaient le roi à la gare Cornavin sur le long mur de laquelle une carte de l'Europe a été récemment apposée montrant ses grands centres et ses capitales, une colombe allégorique de la paix se trouvant à l'emplacement de Genève. Le petit homme foncé à la barbe étroite et les yeux bruns profonds et de grosseur disproportionnée, un béret instable sur la tête, une cape noire sur ses épaules étroites, le premier réfugié royal se fraya un chemin dans la foule et ayant passé devant la blanche colombe, il fut ému par sa réception solennelle et ne suspecta pas ce qui l'attendait à Genève. J'étais bien familier avec son conseiller, un Suisse nommé Anderson, aussi je fus le premier journaliste reçu par « le roi des rois » à l'*Hôtel Carlton* le lendemain matin.

Ce fut une audience impressionnante et en même temps grotesque. Un énorme salon avait été rendu disponible pour l'entrevue. J'avais été invité à me présenter à 10 heures 30 bien que Sa Majesté ne devait pas me recevoir avant onze heures : la demi-heure était nécessaire pour que deux courtisans m'enseignent l'étiquette. L'ambassadeur du Négus à Londres, le Dr Charles Martin, un homme trapu, chauve et le monocle fermement fixé sur l'œil droit, un de ces très cultivés Abyssiniens élevés à Oxford ou Cambridge et diserts dans toutes les langues, était aussi présent. Le contraste était grand entre le Dr Martin, impeccablement habillé à l'européenne et un neveu de l'Empereur qui apparut quelques minutes avant le souverain. Le Prince appelé « Rais » par les Abyssiniens était un géant haut de deux mètres d'apparence farouche enveloppé dans toutes sortes d'étoffes blanches et jaunes et chaussé de sandales dorées qui le dérangeaient clairement dans sa démarche.

Tandis que je parlais aux courtisans et au Dr Martin, le Raïs, le meilleur général abyssinien se tint à l'écart, ne prenant pas part à la discussion, deux serviteurs amenèrent un long tapis rouge qu'ils déroulèrent sur toute la longueur de la pièce. Je fus aussi informé que Sa Majesté, en conformité avec la tradition, ne m'offrirait pas de siège, et que durant les quatre-vingt-dix minutes que durerait l'entrevue, lui aussi resterait debout derrière une petite

table Empire qui avait été placée théâtralement au milieu de la pièce.

Après ces préparatifs élaborés, le « Lion de Juda » me surprit par sa simplicité et sa franchise. La propagande italienne l'avait dépeint comme un illettré ; en fait, il parla un français très soigné et montra une compréhension frappante des sujets politiques. Aucune de mes questions ne le surprit, pas même celle embarrassante concernant s'il avait dérobé le trésor de la Couronne.

— Non, *dit-il*. Nous sommes aussi pauvres qu'une souris.

Il ne quitta jamais le pluriel de Sa Majesté. Les coffres fermés que la colonne en fuite avait emportés avec elle contenaient les documents d'État. Mais ce qui m'impressionna le plus fut l'optimisme débordant de l'Empereur.

— Si la Société des Nations condamne mon pays à la mort, elle se condamne elle-même à la même peine, *dit-il prophétiquement tout en semblant exclure les deux possibilités.*

Je quittai le Négus avec un sentiment de honte, comme si j'étais personnellement responsable du désappointement qui attendait le pèlerin du Continent noir dans sa confiance en une Europe portée au suicide.

Plus grand encore fut le sentiment de honte que j'éprouvai le lendemain quand Hailé Sélassié apparut à l'Assemblée générale de la SDN. (À *la tribune de la Société des Nations à Genève le 30 juin 1936, l'empereur d'Éthiopie Hailé Sélassié plaida avec émotion l'invasion de son pays. Deux mois plus tôt, l'Italie fasciste de Benito Mussolini avait envahi l'Éthiopie et, l'ayant annexé le 6 mai 1936, avait contraint son empereur à l'exil. Hailé Sélassié devenait le symbole de la résistance au fascisme. La Société des Nations ne prit aucune mesure contre l'Italie, démontrant l'impuissance des démocraties. En décembre 1937, l'Italie se retirera de la SDN).* Une rumeur avait déjà circulé au Bureau de la Presse que les correspondants italiens planifiaient une manifestation. Je connaissais ces « collègues » déjà depuis quelques années, un misérable groupe d'hommes qui ne prenaient aucune part ni dans nos discussions ni dans nos recherches des nouvelles, puisqu'ils n'étaient pas autorisés à rapporter quoi que ce soit en dehors de ce que leur ambassade leur délivrait en forme prédigérée. Jusqu'à cette après-midi-là, je n'avais pas réalisé la médiocrité de ceux qui vendaient leur âme et leur corps à un régime totalitaire. Les règles de sécurité au Palais de la SDN n'étaient pas assez strictes pour empêcher Mussolini d'infiltrer ses voyous stipendiés qui prirent donc place. Ils arrivèrent quelques minutes avant la session, les poches pleines d'œufs pourris, de sifflets des chemins de fer, de crécelles d'enfant. L'organisation totalitaire de cet humiliant chahut était si parfaitement rodée que les représentants de la Presse mussolinienne inondèrent le Hall de l'Assemblée en trois vagues. Dés l'instant où les premiers trois ou quatre

« correspondants » étaient expulsés, alors d'autres qui attendaient au bar entraient dans la galerie de Presse.

L'Empereur parla pendant deux heures. Il parla doucement, d'un ton presque monotone dans sa langue native, l'Amharique ; mais du petit homme dans son manteau noir se dégageait une telle dignité une telle foi et une telle conviction que les représentants internationaux qui avaient décidé d'écouter et ne rien faire furent profondément bouleversés par son discours. Les années précédentes, j'avais eu des entrevues avec plusieurs rois, Carol de Roumanie, Charles II de Roumanie, 1893-1953, Ahmet Zog d'Albanie, Alexandre 1er de Yougoslavie, mais seulement cet homme vaincu me parut être un véritable roi. Il n'éleva ni n'abaissa la voix durant le bruit perçant des sifflets de chemin de fer venant de la galerie de la Presse, pas même quand les Italiens crièrent « Tafari ! Tafari ! » dans un ensemble bien coordonné. C'était le nom de l'Empereur avant qu'il accède au trône. Il restait impassible alors que les œufs pourris le frappaient et que le jaune d'œuf foncé dégoulinait de son visage et souillait son manteau. Durant son discours, une bataille sauvage survint dans la galerie de Presse et je ressens quelque satisfaction d'avoir giflé la face du correspondant du *Giornale d'Italia* avec un tel succès que le sang gicla de son nez et salit pour de bon son élégant et léger costume de flanelle grise. Je réalise que les coups de poing ne sont pas des arguments plus convaincants que les œufs pourris, mais je serais malhonnête si je cachais ma conviction que les nez ensanglantés demeurent le seul moyen efficace de combattre le fascisme.

Non moins disgracieux fut le spectacle qui avait pris place un peu plus tôt, quand le président du Sénat de Danzig (*Gdansk*), un certain Arthur Greiser (*né en 1897 et exécuté le 21 juillet 1946*), exhiba un long nez devant les membres de conseil et les journalistes, introduisant ainsi les manières du Troisième Reich dans la vie internationale.

Il semble que mon destin est d'être le témoin de défaites. Je m'acquittai de diverses missions et entre autres j'utilisai une conférence de Cinq Puissances à Bruxelles pour un voyage en Belgique et j'y déterrai quelques documents secrets du mouvement fasciste de Léon Degrelle, 1906-1994, et je l'amenai même à m'accorder une entrevue qui parut dans la Presse mondiale.

Ensuite, le correspondant du *Prager Tablatt* ayant été tué dans la guerre civile espagnole, le journal m'envoya en Espagne.

J'arrivai trop tard, ou presque trop tard. Les troupes de Francisco Franco venaient juste de prendre *le 26 janvier 1939* Barcelone et les loyalistes effectuaient une retraite désordonnée en direction de la frontière avec la France. Les moyens de communication n'existaient plus entre le reste du monde et ce petit coin trempé de sang où l'Espagne disait adieu à la liberté

pour plusieurs décennies. Les derniers correspondants se réfugièrent dans la minuscule République pyrénéenne d'Andorre, ce paradis romantique des contrebandiers où la seule loi stipule que la pêche est interdite quand la chasse est permise et réciproquement. Depuis Andorre-la-Vieille, la « Capitale » d'Andorre dont les habitants vivent moins de la chasse et de la pêche que de la vente de timbres totalement inutiles, depuis ce village perché sur le roc, situé au-dessus des nuages, une antichambre dénudée, mais belle à couper le souffle du paradis, nous faisions de courtes escapades dans l'Espagne moribonde. Il ne restait plus de guerre à voir, mais seulement la misère. L'air était lourd, chargé de l'odeur des cadavres, cette odeur nauséeuse et fermentée qui devait me devenir familière plus tard. Abrutis par les souffrances et les deuils, les paysans poussaient leurs bétails devant eux, absurdement et sans but avec cette panique hébétée qui puise son énergie seulement dans la fatigue. Sans armes, des soldats en haillons pillaient les maisons et remplissaient les fossés de la route avec ce qu'ils venaient juste de prendre, comme si punis par Dieu ils voulaient jouer eux-mêmes les Dieux justiciers. De temps à autre explosait un obus ou un avion arrosait la route de balles de mitrailleuses, mais les victimes de ce vandalisme insensé étaient seulement quelques porcs grognant qui couraient follement en tous sens plutôt que de se jeter dans le fossé le plus proche comme tout être doué de raison l'aurait fait. Mais les scènes les plus terribles se passèrent à la frontière française où des centaines de femmes fuyant l'ennemi arrivèrent après s'être traînées plusieurs jours dans la neige des montagnes. Des expéditions françaises recherchaient les enfants perdus dans les montagnes, car bien des mères en avaient perdu. Pour sauver trois enfants de la famine ou du froid, elles en avaient abandonné un quatrième ; une mère reprenant connaissance après un évanouissement ne retrouvait plus son enfant parti ; un enfant mort de froid avait été dépouillé dans l'espoir que ses quelques hardes puissent sauver la vie d'un autre. Toute la misère de l'humanité se trouvait dans cette station frontière au creux des montagnes cruelles et elle se voyait non seulement dans les lamentations des mères, mais aussi quand les pleurs étaient interrompus par de furieuses batailles : dès que les sauveteurs français ramenaient un bébé vivant, une vive querelle s'élevait parmi les mères qui toutes dans l'enfant trouvé voulaient reconnaître leur enfant perdu.

Avec des cris hystériques, « El Mio ! El Mio ! » Elles se tiraient les unes les autres les cheveux et écrasaient presque l'enfant à demi gelé, tandis que les gardes-frontières français restaient impuissants, se demandant silencieusement si c'était bien sage d'avoir sauvé une jeune vie.

À mon retour d'Espagne, le ministre des Affaires étrangères de la République espagnole, Julio Alvarez del Vayo, *1890-1975*, plaidait devant la

SDN la cause de son pays perdu avec plus d'éloquence, mais pas plus de succès que l'Empereur Hailé Sélassié avant lui. (*La dernière intervention d'Álvarez del Vayo au Conseil du Mois de janvier 1939 stigmatisa la faillite morale et politique des grandes démocraties, et prophétisa un avenir lourd de désillusions cruelles*.) L'ombre de l'inévitable commençait à s'installer sur la Ville au bord du lac comme un cauchemar.

Au vu de tels événements et expériences, il peut paraître étrange que je dise que les années 1935-1938 furent les plus arides de ma vie.

Cela fut dû largement à mon mariage, bien qu'Erika y fût pour rien. Nous avions beaucoup d'intérêts en commun, et un respect sincère et une chaude amitié l'un pour l'autre, mais notre union manquait d'amour et de passion. Peut-être ma conviction que l'amour est le seul ciment qui peut faire tenir un mariage date-t-elle de ce temps. Il est si immensément difficile pour deux êtres de vivre ensemble, la plus légère contrainte est si contraire au naturel, les innombrables conflits sont si inévitables et la coïncidence que deux personnes restent d'accord pour toute la vie est après tout si improbable que seul un lien émotionnel fort peut vaincre toutes ces difficultés.

L'affirmation que l'amour ne dure pas toujours est une consolation bon marché avec laquelle les conseillers matrimoniaux impuissants essaient de recoller les mariages brisés et elle ne m'a jamais semblé vraie. En vérité, je crois que l'amour est probablement la seule chose qui dure pour toujours, car il se survit à lui-même. Le temps peut amortir la passion ; cependant, je n'en suis pas totalement sûr, car j'ai connu des passions qui continuent de se rallumer d'elles-mêmes spontanément. Même quand la passion faiblit, son souvenir est encore plus fort qu'une simple communauté d'amitié et d'intérêts. D'ailleurs, qui affirmerait que les « intérêts », sujets à d'innombrables variations doivent invariablement durer tandis que les sentiments doivent rouiller ?

Je n'ai pas l'intention d'établir des règles. Je parle pour moi seulement, pour un homme qui fut incapable de vivre sans amour. Il n'y a pas de quoi en être fier. Peut-être mes adversaires ont-ils raison quand ils m'estiment superficiel, peut-être ai-je un manque d'intensité naturelle. Mais un homme amoureux vit intensément : le vert du printemps lui paraît plus intense, son plaisir à créer augmente, plus excitante lui est l'aventure quotidienne du réveil, plus étoilée la nuit d'été, plus douloureuses toutes ses souffrances. Peut-être n'ai-je acquis l'intensité que par le détour de l'amour. Peut-être me suis-je soucié moins de l'objet aimé que de vivre l'amour avec une intensité pour un temps exacerbée. Je me trompais. De cela j'ai maintenant une preuve irréfutable. Car l'amour ne m'arriva pas par hasard, soudainement, irrésistible, mais toujours je pouvais dire à l'avance quand j'étais « dû » pour un nouvel

amour quand je ressentais en moi un vide qu'il me fallait remplir à tout prix. C'est seulement plus tard que je réalisai que, quoiqu'inconsciente, cette nature avisée de mes émotions était le mortel ennemi de l'intensité profonde que je recherchais.

Ma relation avec Erika manquait d'intensité. Notre vie se déroulait sans incident et je me sentis d'abord résigné, puis ensuite révolté parce que ça me disait que je devenais vieux. Saisi par la panique à vingt-quatre ans, je me lançai dans chaque aventure qui se présentait. Je n'avais guère de points d'intérêt, les « hobbies » m'étaient inconnus. Aussi comme aucun homme ne peut vire en s'occupant seulement de son travail, la passion devint ma passion. Dès même ma première visite à Genève depuis Vienne, j'avais rencontré Lotte et il arriva ce qui devait arriver. Je pris l'avion pour Rome où elle passait ses vacances ; nous nous retrouvâmes à Zurich, nous fîmes le péché de la chair sur le Semmering. Finalement, la mère de Lotte me flanqua à la porte par crainte d'ennuis avec la famille d'Erika ; puis ce fut une Américaine en voyage ; puis j'allai d'une jolie serveuse à la femme d'un industriel et jusqu'à celle d'un diplomate chinois. À chaque fois, j'imaginais que c'était le grand amour ou pour le moins un grand amour.

Maintenant que je me connais moi-même aussi bien qu'un homme peut se connaître, je ne suis plus surpris.

Ce n'était pas la confirmation que je recherchais : ce serait une explication trop primitive. C'était plus que cela. Profondément caché en moi, muré comme dans des profondeurs d'une cave, mon talent créateur sommeillait. Ma capacité journalistique, ma prédisposition à la facilité éblouissante, ma faculté à tout saisir sans effort m'ont été données par Dieu non comme des cadeaux, mais comme des tentations. Toute ma vie, j'ai voulu m'en débarrasser, d'abord inconsciemment, puis consciemment. Mais c'étaient de grandes tentations, car elles procuraient de l'argent et de la réputation, et elles satisfaisaient ma vanité démesurée. Pourtant, tout en bas, dans la cave, le créateur tenu en esclavage réclamait.

Au jeune homme qui n'était pas heureux dans son mariage et qui se punissait lui-même de s'être marié par froid calcul, ces aventures se présentaient comme de grandes histoires d'amour, peut-être parce qu'il ne voulait pas les considérer comme simplement de vulgaires escapades, mais plutôt comme le moyen apportant un espoir de la libération à laquelle il aspirait. De même que dans ma prime jeunesse je cherchais des conquêtes amoureuses parce que je ne pouvais vaincre le monde hostile qui nous entourait, moi et mon père, de même je « poétisais » maintenant ma vie parce que j'étais incapable de créer la poésie. Les femmes étaient ma poésie.

Une chose cependant est certaine : l'insensibilité d'Erika et son manque

de jalousie, en vérité son incapacité à percevoir les dangers environnants, facilitaient mes excursions dans l'amour imaginaire.

Alors, je rencontrai Wanda. (*Wanda Laparra, 1911-2005.*)

Bienheureux, inoubliable, incomparable fut le moment de la première apparition devant moi de la femme que je suis incapable de décrire même maintenant parce que mon moi proteste encore de partager le glorieux secret de notre union avec d'autres. Peut-être est-ce un point sur lequel je diffère des poètes : mon manque d'impudeur pour exprimer mes sentiments les plus intimes. Je peux être capable de sublimer le profane, mais je me dérobe à profaner le sublime en lui donnant une voix. Comment puis-je expliquer que cette émotion était différente de tout ce que j'avais précédemment ressenti, de tout ce que j'ai ressenti depuis ? Comment puis-je rendre clair que cela était différent de toutes les autres expériences en cela que le perpétuel voyeur maintenant cessait d'observer et ne faisait rien sinon ressentir ? J'avais espéré que la grande expérience délierait ma langue, mais aujourd'hui je sais qu'elle demande le silence.

Si maintenant je prononce le nom aimé, ici et sur les quelques pages suivantes, je dois demander à celle à qui j'ai dit voici longtemps au revoir pardon pour la maladresse de mes mots et pour mon incapacité à inventer un vocabulaire qui serait pour elle seule. Mais si elle, que j'ai perdue pour toujours, peut lire ces lignes, quelque part dans son Pays Basque aimé, j'espère qu'elle acceptera ce témoignage de gratitude pour chaque chose qu'elle m'a donné, comme un dernier salut au bonheur, comme le salut du soir au jour lumineux.

Elle était blonde et gracieuse et d'un raffinement délicat, avec des yeux bleus et une peau blanche comme neige. Je ne peux pas dire si elle était belle, car les adjectifs que je connais ne lui vont pas. Elle était cousine d'un de mes collègues, mon bon ami Jacques Laparra, qui travaillait à l'*Agence Radio* de la SDN et qui fut une des premières victimes de l'absurde drôle de guerre de 1939. Elle était mariée à un fonctionnaire suisse de la SDN, Fred Klein, 1901-1977*,* qui fera plus tard une carrière de journaliste correspondant et sera *longtemps directeur à Paris de Time and Life et* d*irecteur à Berne de la revue « Universum Press » et plus tard du « Transradio service ».*

Je parlerai dans les prochaines lignes de notre rencontre, et quel impact elle eut sur ma vie. Mais cela fait partie de l'unicité de cette relation que nous avons eue pendant plus d'un an sans avoir échangé un mot d'amour... et nous nous aimions durant tout ce temps-là.

Pendant une année entière du milieu de 1937 jusqu'à l'été de 1938, nous nous rencontrâmes presque tous les jours sans échanger un seul mot, dans la maison hospitalière de Jacques Laparra chez qui se rassemblait la jeune

spiritualité de la Ville de la SDN autour de Lisette Laparra, l'intelligente et charmante épouse. Presque chaque dimanche, Wanda et moi nous trouvions dans un groupe de jeunes qui traversaient la frontière française, erraient dans les forêts autour du lac de Genève, mangeaient de la nourriture française dans les petits bistros ou simplement respiraient l'air de France.

Elle se trouvait toujours parmi les gens qui se rassemblaient à mon appartement pour parler politique et littérature en dégustant un verre d'Armagnac brun luisant. Ce n'est pas le respect pour son mariage ni pour le mien qui m'interdisait de l'approcher : c'était mon respect pour cet unique et éthéré être dont la grâce souriante enlevait toute pensée d'aventure, le sentiment que rien ne pourrait arriver entre nous de ce qui m'était déjà arrivé avec d'autres femmes. Je croyais depuis si longtemps que l'amour s'annonçait cérémonieusement lui-même que je ne le reconnus pas. Et pourtant, depuis le premier instant, nous avions tous les deux été saisis par cette douce et troublante agitation qui n'autorise qu'une interprétation. Si l'amour est primordialement le besoin de la présence de l'autre, alors en vérité ce fut le légendaire amour au premier regard. Quand le soir arrivait, chacun indépendamment de l'autre inventait des prétextes pour que nous restions ensemble, toujours en compagnie et jamais seuls.

C'est précisément à cette époque que je commençai à travailler douze à quatorze heures par jour.

Je découvris pour la première fois avec pleine clarté le sentiment d'insatisfaction profonde que me donnait le travail de ma journée : je me levais à six heures chaque matin, me retrouvais à mon pupitre à sept heures et écrivais une demi-douzaine de pages avant de commencer ma journée journalistique.

Pendant trop d'années, mon manque de besoin créatif avait servi de réel prétexte à mes fredaines ; maintenant que j'étais libéré de ce piège, je n'avais aucune idée de qui avait ouvert la trappe.

J'avais tout de même déjà écrit en 1936 mon premier roman. C'était typiquement un premier roman, influencé par mes maîtres, basé sur mon expérience quotidienne et marqué par la tentative si commune chez les jeunes auteurs d'entasser en un seul livre toute mon expérience, tout ce qui n'avait pas été dit auparavant et toute la sagesse d'un homme de vingt-six ans.

Bien que je ne fusse pas moi-même un réfugié, du moins au sens littéral du terme, j'avais été profondément secoué par ce que j'avais vu de la fuite devant l'hitlérisme et *Drei über die Grenze, 1936, Three over the Frontier 1939, Trois sur la frontière, 1939*, fut le premier roman sur l'émigration allemande. Je fis mon portrait (et qui ne le ferait pas dans un premier roman ?) dans le personnage du réfugié révolutionnaire Richard Sergius ; je m'inspirai du vécu

d'Erika pour imaginer la jeune fille Nora, cependant que la mère de mon héroïne avait les traits de la mère de Lotte. Les autres personnages étaient les purs produits de mon imagination et pour cela étaient plus vivants que le reste.

J'écrivis le livre en trois mois. Alors s'était passé ce qui s'est toujours produit avec mes premiers essais : un succès extraordinaire. Wilhelm Kessler, un petit éditeur de Genève, accepta le livre, d'abord en hésitant, pour sa maison d'édition, mais avant que sorte le tirage, l'agent londonien Vernon Bartlett qu'on m'avait recommandé avait vendu les droits d'édition à l'une des premières maisons d'édition de l'Angleterre, George Godfrey Harrap (George Godrey Harrap, 1867-1938). Cette maison produisit tous mes autres livres et je suis lié avec elle par la reconnaissance.

La Société anglaise du Livre plaça mon livre sur sa liste des livres recommandés ; la maison d'Édition Dodd, Mead and company acquit les droits pour l'Amérique et, au cours des années 1937 et 1938, le livre fut traduit en huit langues, dont le russe et le chinois.

Ce fut un succès immérité difficile à comprendre aujourd'hui. L'actualité du sujet traité et la facilité légère avec laquelle il l'était et l'habilité avec laquelle le journalisme avait été tourné en fiction peuvent seulement expliquer et justifier ce succès. Une fois de plus, je crus avoir pris le monde d'assaut. Il se passa encore bien des années avant que je réalise que les dieux avaient placé la sueur non seulement avant la vertu, mais aussi avant le talent.

Le 13 mars 1938, j'avais appris à Genève à la radio *l'Anschluss*, la chute de ma patrie, l'Autriche. Peu de jours après, les premiers réfugiés autrichiens arrivèrent de Vienne et ma maison sur la rue Bertrand commença à ressembler à un asile. Le premier à arriver fut le courageux critique viennois Ludwig Ullmann accompagné de sa femme ; l'actrice Paula Wessely, 1907-2000, les avait aidés à passer la frontière. Ensuite, ce fut mon jeune collaborateur Hans Weber, un « Aryen » qui ressemblait au portrait rêvé du jeune Germain selon la vision d'Hitler : un séjour de quelques jours en Autriche après l'Anschluss lui avait suffi pour prendre sa décision.

Beaucoup de réfugiés s'étaient échappés par la Hongrie où mon père les avait traités très généreusement. De leurs récits ressortait un portrait vivide de la Ville perdue : un portrait de héros et d'opportunistes, d'heureuses surprises et de désappointements. Des amis trahis par des amis se retrouvaient en prison. Des gens en qui on avait eu confiance toute sa vie se révélaient avoir eu un ticket du parti nazi dans leur poche depuis des années. D'autres dont je n'avais pas eu très grande opinion résistaient vaillamment.

Le roi des proxénètes de Vienne que j'avais connu au *Café de L'Europe,* le rendez-vous de la Presse à l'aube frappa un matin à ma porte : les prostituées de la Kärtnerstrasse l'avaient approvisionné de bijoux et l'avaient fait traverser

la frontière en contrebande. Un des meilleurs anciens journalistes de Vienne, mon prédécesseur et mon successeur au *Der Morgen,* Maximilian Schreier ne fut pas chanceux dans sa tentative d'évasion ; il échappa à la déportation en juin 1942 en se suicidant. Egon Friedell aussi avait réussi à fuir seulement dans la mort en 1938.

Des gens qui m'étaient étrangers à Vienne étaient devenus soudain des amis ; des amis qui étaient restés sur place étaient dorénavant dans les rangs ennemis.

De respectables vieilles femmes étaient maintenant désignées pour balayer les rues de Vienne sous les railleries de la populace stupide qui avait pris possession de la Ville mourante.

L'homme de Braunau (*Hitler*), sur qui le comique Max Pallenger avait formulé la brillante phrase selon laquelle il ressemblait à un escroc au mariage d'une ville provinciale autrichienne, avait finalement conquis la capitale détestée et avait tenu et acheté en gros un défilé le15 mars manifestement constitué à base de lâches traîtres. {*L'Autriche se dira après guerre être une première victime du nazisme. C'est oublier l'enthousiasme réel d'une grande partie de la population à l'égard de l'Anschluss qui tient essentiellement à plusieurs facteurs : la montée constante du parti nazi autrichien dans les années trente ; les identités de langue, d'idéologies dont l'antisémitisme, la jalousie, le caractère réactionnaire pour ne pas dire fasciste des gouvernements autrichiens successifs depuis monseigneur Seipel et l'appui de la hiérarchie catholique comme pour Hitler, Mussolini, Franco, Peron (…), la peur du bolchevisme ; l'annexion est perçue à la fois comme le moyen d'éviter une guerre civile et comme une protection contre une agression extérieure ; l'essor économique de l'Allemagne devrait également améliorer la situation en Autriche ; enfin, il n'y a que peu de doutes sur le fait que des millions de personnes ont soutenu l'Anschluss par antisémitisme. Il n'est donc pas étonnant que l'entrée des troupes allemandes se soit déroulée sans effusion de sang et que drapeaux, fleurs et enthousiasme l'aient accompagnée. Quant aux Juifs autrichiens, selon les estimations, 128 000 d'entre eux furent contraints de s'exiler et 65 459 furent victimes de la Shoah*.}

Sur le quai du Danube, à *l'Hôtel Métropole* la Gestapo questionnait le Dr von Schuschnigg, ce tragique faiblard qui avait compris trop tard que naviguer avec du vent volé ne pouvait conduire qu'au naufrage. Jour après jour, les nouvelles se firent plus confuses : des récits furent rapportés concernant des gens qui en réalité étaient morts depuis longtemps alors qu'on portait le deuil d'autres qui en réalité menaient secrètement la lutte.

J'avais reçu la nouvelle que j'avais été déchu de ma citoyenneté plutôt plus promptement que ne le méritait mon importance et avec la même indifférence

que lorsque je sus que les livres qui avaient été brûlés publiquement dans une tranchée comprenaient mes deux premiers romans. En fait, tout cela aurait pu être hautement flatteur si seulement les autorités suisses, spécialement le Dr Heinrich Rothmund, 1888-1961, avaient eu plus de considération pour les exilés et les proscrits. Ainsi donc, je ne pouvais jouir de l'honneur dû aux citoyens expulsés et aux auteurs interdits, car la police des étrangers commençait à s'intéresser aux ex-Autrichiens. Mais mon père à Budapest fit jouer ses relations et comme les autorités des rives du Danube hongrois semblaient moins intimidées que celles du lac de Genève, il m'obtint un passeport hongrois au grand étonnement du policier zélé dont l'effort pour m'extrader devenait vain.

La raison que je ne ressentis pas tragiquement la perte du pays que j'avais toujours considéré comme étant le mien était que je voyais les événements à partir du refuge sécuritaire suisse ; le fait aussi qu'en ces moments-là rien ne comptait à part l'imminence de la guerre. Il n'y avait rien de définitivement arrêté, car nos actions et les événements du monde n'étaient que des bornes sur le chemin conduisant à la guerre. La guerre n'était plus seulement attendue, elle était là ; Vienne n'était qu'une escarmouche sur le premier front. Tout le monde attendait, ne faisait qu'attendre.

Et dans cette grande attente, bien des choses arrivaient qui allaient influencer le cours de ma vie.

À Évian-les-Bains se tint en juillet 1938 la première conférence sur les réfugiés organisée par les Américains. *(L'Hôtel Royal fut le site de la conférence d'Evian sur les réfugiés juifs d'Allemagne nazie à Évian-les-Bains, France, du 6 au 15 juillet 1938. La Conférence qui dura neuf jours n'obtint aucun résultat. Seule la République dominicaine accepta de recevoir des réfugiés supplémentaires. Immédiatement après la défaite française, le Président Franklin Delano Roosevelt, « PDR », 1882-1945, émit une liste restrictive à ses Consulats afin d'accueillir la crème des scientifiques et intellectuels… Et oublier les nécessiteux… pour ces derniers, les Consulats furent informés de multiplier les obstacles afin de repousser indéfiniment l'attribution de visas. Même ce grand sauveur des démocraties avait donc de petits recoins sombres ; ainsi, malgré la demande d'Henry Morgenthau, 1891-1967, il n'accepta pas de dénoncer les camps de concentration. L'édition du 8 juillet 1938 du journal suisse Le Temps rappelle sans ironie que la Pologne « vivement intéressée à l'émigration de la population juive de Pologne suivra avec attention les travaux de la conférence d'Évian. Il est vrai que Józef Beck, ministre des affaires étrangères polonais, s'est engagé depuis 1935 dans une politique qui vise à éradiquer la présence juive en Pologne, quitte à les expédier à Madagascar » ! Le Danziger Verposten constate : « La conférence*

est donc une justification de la politique allemande contre les Juifs. » On est en droit de se demander si l'échec de la conférence d'Evian n'a pas fait prendre conscience aux dirigeants nazis qu'aucun pays n'interviendrait lorsqu'ils décideraient de procéder radicalement à la libération du Reich allemand de toute présence juive. L'affaire du SS St-Louis entre le 13 novembre 1938 et le 17 juin 1939, bateau dont les passagers juifs furent refusés par Cuba, les États-Unis et le Canada, souligna cette incapacité des États mondiaux à montrer de la compassion pour les Juifs. Les autorités nazies avaient décidé d'autoriser les Juifs à partir « librement », mais en échange de la confiscation de leurs biens. Goebbels voulait montrer que les Allemands ne s'opposaient pas au départ des Juifs ; cette décision provisoire n'était qu'un piège pour démontrer que les pays qui s'entendaient pour dénoncer la barbarie nazie n'assumeraient pas la responsabilité d'accueillir les Juifs. Le piège fonctionna et il cachait une autre solution : en 1941, l'Allemagne commença réellement à tuer des Juifs).

Le Président Roosevelt avait envoyé à Évian Myron Charles Taylor (*1874-1959*), plus tard ambassadeur au Vatican. Le monde libre, non encore totalement indifférent à la souffrance humaine, essaya à cette conférence de répartir entre les États les réfugiés du Reich allemand et des pays occupés par Hitler.

Ce fut une conférence importante et réussie (*du point de vue de l'organisation et des médias, mais pas de celui des résultats !*) dont la figure la plus noble et la plus impubliable fut le Docteur oto-rhino-laryngologiste de Vienne Heinrich von Neumann von Héthárs, un Juif envoyé à Évian par la Gestapo avec la singulière mission de « vendre » les Juifs autrichiens contre des dollars (250 $), une mission à double tranchant que le vieux professeur accomplit avec un incroyable courage avant de retourner dans sa prison à Vienne. *Heinrich von Neumann*. *Oto-rhino-laryngologiste hongrois à Vienne ; en 1938, il transmit à la conférence d'Evian l'offre infâme du gouvernement allemand de vendre les Juifs autrichiens au prix de 250 dollars l'unité aux pays étrangers qui accepteraient de payer. Cette offre et le refus des délégués de la conférence à l'accepter sont le point focal du roman « La Mission » (1965) de Hans Habe. Émigré en Amérique, Neumann y décédera dès 1939.*

Mon père utilisa la conférence d'Évian pour se faire envoyer en Suisse par son journal et ainsi nous nous retrouvâmes après une longue séparation. Ce fut une rencontre tragique et possiblement aussi décisive que l'affaire Békessy pour nos relations futures.

À quelques jours après notre réunion joyeusement célébrée, le correspondant du *Pester Lloyd* me mentionna dans la conversation que son Excellence le ministre hongrois avait lu mon rapport confidentiel sur la

situation des réfugiés avec grand intérêt et qu'il allait m'écrire pour me remercier. Je ne connaissais pas son Excellence.

La Hongrie participait à la conférence seulement à titre d'« observateur » ; sa « neutralité » était définitivement favorable à l'Allemagne hitlérienne. Sous l'effet des événements internationaux, le fascisme doux hongrois avait pris des traits plus rudes et rien ne pouvait être plus éloigné de moi que l'idée de fournir à ce gouvernement hautement contestable un « rapport confidentiel ». Je compris d'emblée que mon père avait fait usage de mon nom. Je jaillis dans sa chambre d'hôtel juste au moment où il prenait le café avec ma mère et je le questionnai vivement. Le gouffre entre nous, dissimulé pour la moitié d'une vie par de minces rideaux, était maintenant grand ouvert. Un petit incident simple avait soudainement indiqué l'ampleur de nos divergences.

Soudain, je réalisai à quel point mon père avait mal accepté mon autonomie des dernières années. Quand je lui avais dit avoir perdu ma citoyenneté autrichienne, il avait joué des pieds et des mains sans regarder à la dépense pour m'obtenir un passeport hongrois, motivé qu'il était non seulement par l'anxiété pour mon bien-être, mais aussi par la pensée heureuse qu'il enchaînait une fois de plus son rejeton désemparé à lui-même. J'avais eu besoin de son aide et rien ne lui était plus grand que de savoir que j'avais besoin de lui.

Quelle contradiction gigantesque qu'un cœur à la fois aimant et égoïste ! Et combien symptomatique de notre époque que l'éternel conflit père-fils puisse reposer sur une histoire de passeport ! Oui, m'informa mon père, il avait bien écrit au ministre et signé la lettre avec mon nom et il avait parfaitement le droit de le faire. Est-ce que je pouvais croire qu'un passeport pouvait s'obtenir illico presto sans quelque chose en retour ?

Et quand, me contrôlant encore moi-même, je m'enquis de ce qu'il avait rapporté au ministre et si le rapport n'avait pas été néfaste pour les réfugiés ; quand j'argumentai qu'il aurait dû me demander ma permission, que j'étais un adulte et en plus avec des responsabilités politiques ; alors explosèrent les malédictions d'un père de l'Ancien Testament.

En moi, mon ressentiment, aussi abyssal que le sien, brisa ses barrières. Il était injuste, mais je le fus encore plus. Je le frappai là où il était le plus vulnérable. Je l'accusai d'avoir empoisonné ma jeunesse, de m'avoir associé à la malédiction de son nom. Je dis des choses inexcusables.

Nous nous faisions face les poings serrés. Il éleva la main pour me frapper.

Ma mère qui avait écouté en larmes notre dispute se jeta entre nous deux. Elle retint son bras, mais je ne doutai pas une seconde que c'était lui qu'elle protégeait et pas moi.

Elle cria « Va-t'en » et comme j'approchais de la sortie, mon père saisit un

lourd serre-livres en marbre et le jeta vers moi. Il frappa une lampe qui se tenait près de la porte.

Une heure plus tard, ma mère vint à ma chambre. J'étais en train de faire mes bagages. Elle me dit que mon père était très malade. Elle n'avait pas pu l'empêcher d'avaler toute une boîte de somnifères. Je devrais aller lui demander pardon. Je l'implorai de me comprendre. Son regard était distant, presque hostile. Est-ce que je ne voyais pas qu'il avait agi pour de bon mobiles ? Comme je les haïssais ses bons motifs qui invariablement semblaient l'excuser de ne pas avoir fait les bonnes choses ! Je luttai pour la compréhension de ma mère. Je ne pouvais croire que sa dévotion désintéressée l'avait entraînée jusqu'à la corruption. Est-ce qu'elle ne comprenait pas ou bien elle ne voulait pas comprendre ? J'étais trop jeune pour être certain.

Aujourd'hui, je sais que j'étais dans l'erreur en ne demandant pas le pardon de mon père. Aimer est difficile et connaître ce qui est correct dans l'amour est encore plus difficile. Qui peut prétendre que l'amour ne justifie pas les mauvaises actions ou qu'elles ne devraient pas être inconditionnellement acceptées ? J'ai depuis commis beaucoup de mauvaises actions hors de l'amour et la plupart à l'encontre de ceux que j'aimais le plus.

J'étais moins mature et moins maître de moi-même que je l'imaginais. Je partis sans dire au revoir. J'avais perdu ma patrie et maintenant je croyais avoir perdu mes parents. Comme tous ceux qui ne voient pas d'issue à leurs difficultés, la guerre imminente me semblait la seule solution.

Wanda Laparra, 1911-2005, historienne et écrivaine, a publié, 1986 et 1997, « Vichy, la fin d'une époque », 334 pages +

16 pages de photos dont 3 photos de Hans Habe dont 2 à la Légion.

CHAPITRE VI. Seize journées

La Conférence d'Évian commencée le 6 juillet et terminée le 15 juillet 1938, je passai l'été à Beauvallon-sur-Mer sur la Riviera française avec Erika. J'étais occupé à écrire mon deuxième roman, *Ein Zeit bricht zusammen, 1938, Un monde décomposé*. C'était une histoire viennoise durant la période d'inflation. Le héros était Sigmund Bösel que j'avais connu dans mon enfance, le petit Chinois qui avait voulu conquérir Paris et était reparti pieds nus.

J'essayai aussi de faire le portrait de mon père dans le personnage de l'éditeur en chef Richard Tell, et ma mère dans celui de sa femme, Hanna ainsi que moi-même dans le personnage de Klaus Tell. Le livre qui couvrait au-delà de six cents pages était une surprenante excursion dans le domaine de la littérature

J'avais tenté un vaste canevas ; l'action se passait dans une époque excitante et dramatique. Des centaines de personnages peuplaient les pages ; il y avait d'importants retours en arrière dans l'histoire ; et l'ensemble de l'œuvre se voulait être une monographie de Vienne. Presque tout alla de travers dans cette tentative, principalement quant à la description de mon enfance et celle de mon père.

Cependant, quelques pages ici et là, comme la description de la grève des employés de banque ou celle de l'édifice du journal, ressortirent si bien que je doute d'avoir écrit quelque chose d'aussi bon depuis. Revoyant le livre maintenant et essayant de le juger objectivement, le verdict d'Alfred Kerr sur le premier roman de Maxime Gorky, 1838-1936, s'impose à moi :

— « Pas un chef-d'œuvre, mais l'auteur pourrait bien en écrire un demain. »

Sa réception, quand il fut publié, fut curieuse. Les critiques furent si enthousiastes que la *Tribune de Genève* fit des comparaisons avec Dickens, Zola et Balzac ; cependant, à l'extérieur des pays germanophones, aucun éditeur n'en voulut. Pour moi, c'est un de mes livres favoris, presque à égalité avec Catherine et pour la même raison. Les deux livres sont nés alors que je livrais un rude combat avec moi-même ; dans les deux, je n'ai fait aucune concession au goût du public ; dans les deux, j'ai essayé avec des moyens différents de réaliser une œuvre d'art.

À peine quelques jours après notre retour de Beauvallon-sur-Mer, les nuages noirs se rassemblèrent sur l'Europe. Ce à quoi personne ne croyait au début de l'été était devenu une réalité au début de l'automne : la Deuxième Guerre mondiale, alors encore sans nom, était à la porte. Dans le Palais des Sports de Berlin, l'endroit où je l'avais déjà interviewé, l'homme qu'ils appelaient leur « Führer » formulait ses exigences concernant

la Tchécoslovaquie. L'ultimatum était sérieux. Un monde léthargique s'éveillait soudain en prenant conscience du fait que par son intolérance il avait nourri un monstre.

Je travaillais jour et nuit. La Tchécoslovaquie, se préparant à une attaque allemande à tout moment, avait pris aussi des mesures dans le champ des communications : les services téléphoniques avaient été ramenés au minimum et le *Prager Tagblatt* n'était autorisé qu'à six minutes de lignes interurbaines internationales. Il me fut attribué une tâche honorable. Tous les correspondants du *Prager Tagblatt à* Rome, Londres, Paris et Washington passèrent leurs reportages par mon intermédiaire ; je les condensais en quelques lignes, J'y ajoutais mon propre reportage et je téléphonais le tout à la Capitale fiévreuse.

Mais je n'étais pas le seul qui n'avait guère le temps de dormir durant ces journées douces de mi-septembre 1938. La même chose arriva sans doute à travers toute l'Europe, mais je la constatai seulement à Genève : une fièvre galopante avait saisi la Ville ; c'était comme si les gens n'allaient pas au lit parce qu'ils croyaient superstitieusement que l'inévitable ne pourrait pas se produire aussi longtemps qu'ils ne quitteraient pas des yeux l'horloge faisant tic tac, comme s'ils avaient peur que le désastre puisse frapper quand ils dormaient.

Avec l'alcool et de beaux discours. Nous essayâmes de nous convaincre chaque nuit que l'inévitable pourrait ne jamais arriver et que tout irait bien si seulement on pouvait gagner du temps. Mais en nous réveillant après un court sommeil non réparateur de quelques heures, nous constations l'arrivée de nouvelles fraîches alarmantes : la Tchécoslovaquie mobilisait ; des tirs avaient lieu à Langenbruch, Dauba, Waldenburg, et Ebersdorf ; les jeunes Français rappelés sous les drapeaux quittaient Genève, les ambassadeurs de France et de Grande-Bretagne avaient appelé Le Château de Prague (Hradcany) pour dire au Président tchécoslovaque qui le savait déjà que les nations qui avaient mis au monde son pays étaient sur le point de le trahir.

Je n'étais pas sans peur, mais je désirais la guerre.

Aujourd'hui, cela sonne comme une confession douteuse et elle le paraît à moi aussi. La guerre allait devenir une guerre terrible. Mais, même si la Deuxième Guerre mondiale avait été différente, plus tendre et plus chevaleresque, je sentirais encore que l'avoir désirée fut une erreur de ma part. Je n'ai pas d'alternative pouvant remplacer la guerre, à part la guerre civile, la seule révolte honorable contre les usurpateurs, mais j'ai appris à détester la guerre dans les forêts des Ardennes, aux abords de Salerne et dans les ruines de Cologne. J'ai aussi appris à la haïr quand elle fut terminée,

immédiatement après l'affliction de nos jours, quand l'homme qui l'avait déclenchée, mettait fin à ses jours dans les profondeurs de son abri bétonné berlinois, cependant qu'il se révélait en même temps que les semailles de diable avaient éclos et poussé. Si je n'avais pas appris cette grande leçon, aujourd'hui, je ne pourrais sympathiser avec ceux qui croient comme moi qu'on peut devoir tuer ceux avec qui l'on est en désaccord. Je crois encore au bon et au méchant et donc je crois que la Deuxième Guerre mondiale était la plus juste des guerres, car elle ressemblait le plus à une Croisade. Je crois aussi que la liberté est aussi indispensable que la paix et qu'elle en vaut la peine. Je crois en la guerre comme rébellion sanglante du juste : mea culpa. Je crois en la Croisade.

On était le 22 septembre 1938. La nuit précédente, les ambassadeurs de France et de Grande-Bretagne avaient présenté leur ultimatum au Président tchécoslovaque, un ultimatum entre amis, un ultimatum unique dans l'histoire. Nous avions cédé au dictateur de Berlin, était-il dit dans l'ultimatum, et il ne restait rien d'autre au président tchécoslovaque que de faire pareil. (*Le 19 septembre 1938, le gouvernement tchécoslovaque a reçu une note, dans laquelle la France et la Grande-Bretagne l'invitaient à adopter les conditions d'Hitler, soit la cessation à l'Allemagne des zones limitrophes comptant plus de 50 pour cent de la population allemande. La Tchécoslovaquie a demandé aux alliés de réexaminer leur position, mais les gouvernements occidentaux ont répondu cette fois-ci par un ultimatum qu'Édouard Bénès, 1884-1948, a dû accepter le 21 septembre*).

Je descendais dans ma petite Peugeot Sport le quai du Mont Blanc depuis le bâtiment de la SDN, quand j'entendis crier mon nom, C'était Wanda. J'arrêtai.

Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais une minute plus tard nous quittions Genève par la route de Lausanne. L'automne brillait de centaine de couleurs. L'air de l'été terminé était encore présent dans l'air, mais les arbres fruitiers courbaient sous leur charge colorée jaune vif qui entre-tissait comme un fil d'or dans les feuillages. Le lac n'était ni bleu comme en été, ni gris acier comme en hiver : il n'avait ni couleur, ni limites. Les petites pâtisseries au bord du chemin s'étiraient paresseusement au soleil qui semblait être lui-même une un morceau de biscuit d'une pâtisserie suisse. Les bateaux soigneusement couverts de toiles se balançaient à quai. Même les rues étaient comme des tables, dont une bonne ménagère aurait nettoyé avec soin les dernières miettes après le départ des invités. Dans une petite ville, un vieil homme barbu était assis sous un chêne centenaire. Une grande paix inondait le paysage.

Nous nous étions déjà parlé d'aller visiter le château de Coppet de

madame de Staël, *766-1817*. Cela nous sembla donc une chose évidente que nous allions à Coppet. Naturellement, il n'y avait aucune visite guidée en cette période. Dans le parc de château, rien ne semblait bouger ; le château paraissait comme ensorcelé par le jaune automnal. « Aurons-nous de la chance ? » demanda Wanda lorsque je mis en branle la vielle cloche rouillée. Aurait-on la chance ? Cette question était maintenant dans chaque phrase

Nous fûmes chanceux. Un vieux gardien, un employé des comtes d'Haussonville, directs descendants de madame de Staël nous laissa entrer.

Qu'est-ce qui nous avait poussés en cet après-midi de septembre, alors que le monde était menacé de tomber en flammes, à nous promener à travers le château abandonné dans lequel Mme de Staël, 1766-1817, avait tenu salon littéraire, discutant avec les précepteurs de ses enfants, dont en 1804 un certain August Wilhelm Schlegel, 1767 1845 ; le spirituel Benjamin Constant, 1767-1830, y avait courtisé les faveurs de la belle madame Récamier ; château où on trouvait même l'épinette poussiéreuse impériale de l'impérial luthier autrichien Johann Schauts ; et les tours d'où Mme de Staël, qui ne cessait jamais de vouloir retrouver l'odeur des légumes de la Rue du Bac, imaginait voir passer son ennemi mortel Napoléon premier ?

Nous désirions être seuls, seuls et en paix, aussi seuls qu'on a pu l'être dans le passé. Durant les dernières semaines, nous avions passé chaque jour trois ou quatre heures, toujours accompagnés de douzaines d'autres personnes. Dans la fièvre qui avait saisi la Ville, notre fièvre embrasait comme un cierge brûlant dans sa maison en feu. Nous sentîmes que nous devions mettre notre embrasement à l'écart de l'incendie général. Et comme nous nous tenions l'un près de l'autre sur le balcon du château avec autour de nous les parterres pleins de glycines, nos mains se touchant doucement et le gardien divaguant avec monotonie dans ses explications, je réalisai soudain que j'avais entièrement plein de raisons non dramatiques pour désirer la guerre. Notre temps était devenu insupportable parce que c'était un temps qui ne tolérait aucune décision personnelle. L'histoire nous avait lié les mains, l'histoire du monde devait les libérer.

Nous étions sur le point de prendre congé. Mais Wanda, trouvant étonnant un nouveau bardeau sur le toit du château et les commenta dans une conversation très compétente avec le gardien. Sans expérience à ce sujet, je ne pouvais pas la suivre complètement sans expérience à ce sujet. Le gardien cependant fut visiblement impressionné. Il salua alors Wanda avec une révérence, comme si elle était la maîtresse de la maison et il nous invita à visiter le parc, un parc privé interdit aux touristes en recherche d'histoire. Trop fatigué pour parcourir lui-même les grandes allées, il nous confia la grande et

légèrement rouillée clé des hautes portes de fer du parc.

Nous marchâmes le long des sentiers déserts jusqu'à ce que nous n'apercevions plus que les pignons du château noyés dans le feuillage rouge et jaune des arbres. Nos pieds s'enfonçaient dans les feuilles fraîchement tombées mélangées à de rares feuilles d'un automne passé. Cela sentait un peu l'automne passé, mais aussi l'air encore frais et ensoleillé d'un été à peine terminé.

Nous ne parlions pas. Mais soudainement, nous arrêtâmes d'imaginer chacun les pensées de l'autre et nous restâmes syntonisés dans les mêmes émotions, exactement de la même manière avec laquelle plus tard nous imaginâmes chacun les pensées et les sentiments de l'autre. Nous nous tournâmes l'un vers l'autre. Et alors, il nous sembla que nous nous étions sauvés d'un monde en flammes.

Sur le chemin de retour vers Genève, sous la noirceur descendante, nous restions silencieux. Comme nous atteignions le quai Wilson, les vendeurs de journaux criaient pour une édition spéciale. Le premier ministre Neville Chamberlain était arrivé à Bad Godesberg. La tragicomédie accélérait vers son sommet.

Chaque heure de cette journée reste gravée dans ma mémoire, mais la nuit du jour suivant, du 23 au 24 septembre 1938, l'est encore plus. Eamon de Valera le Président de l'Irlande et Président de l'Assemblée générale de la Société des Nations donnait le bal traditionnel à l'Hôtel *Les Bergues*. À Godeberg, la discussion entre Hitler et Neville Chamberlain avait pris un tour favorable la veille, pour autant que la décision britannique de faire un autre pas sur la route de l'apaisement puisse être décrite comme favorable. Grande et un peu frisquette, la salle de bal au premier étage de l'hôtel était bondée. Tous les invités s'étaient présentés et sans aucun doute étaient là des non-invités. Tous les hommes étaient en queue de pie, toutes les dames en grande toilette du soir. Ils étaient venus non seulement pour se dévisager et se distraire, mais aussi pour les raisons qui gouvernaient toutes les actions alors : être parmi les gens et entendre toutes les nouvelles. Dans cette salle de bal, on pouvait percevoir le pouls du monde. Tout en tenant sa partenaire dans ses bras, on pouvait voir la délégation soviétique se terrant dans un coin de la salle autour du ministre des Affaires étrangères Maxim Litvinov ; les mines des Russes trahissaient peut-être ce qu'ils savaient.

Pendant qu'au buffet incroyablement garni on se livrait aux jouissances culinaires des langoustes, du caviar, du champagne et du whisky écossais, on pouvait peut-être écouter ce que le ministre roumain des Affaires étrangères, un descendant des rois de la Byzance, chuchotait dans l'oreille de son

collègue français. (*Georges Bonnet, 1889-1973, anticommuniste, antisémite, xénophobe, pro nazi, ministre des Affaires étrangères du 10 avril 1938 au 13 septembre 1939 dans le gouvernement Édouard Daladier. L'attitude et les propos de Bonnet comme ceux de Neville Chamberlain ont probablement joué un rôle qui confortait Hitler dans l'idée que la France et l'Angleterre ne lui déclareraient pas la guerre*). Pendant qu'on se promenait par les salons intimes rassemblés autour de la salle de danse, on pouvait peut-être établir, si la délégation tchécoslovaque était présente ; elle avait été à peine présente, lorsque les pourparlers s'étaient effondrés. (*Le 15 septembre, Chamberlain avait rencontré Hitler à Berchresgaden et Hitler avait exigé l'autodétermination des Sudètes ; lorsque Chamberlain retournera en Allemagne le 22 septembre, Hitler rejette ce qu'il a accepté le 15 et il exige le transfert immédiat des Sudètes à l'Allemagne et leur occupation par l'armée allemande ; il précise le lendemain 23 par un mémorandum. Ce mémorandum d'Hitler du 23 septembre 1938 sera remis aux Tchèques le 24 septembre. Il s'agissait de dépecer la Tchécoslovaquie au non du principe du droit des Peuples à l'autodétermination…*).

Les délégués tchécoslovaques étaient présents. Petit homme boulot, le chargé d'affaires *Jaromir* Kopecky, 1899-1977, était là avec sa femme qui portait ce qui apparaissait être une robe du soir provinciale confectionnée à la maison et des gants blancs. Ils ressemblaient à un couple aisé chaperonnant leur fille à son premier bal. Ils parlaient avec l'ambassadeur yougoslave et avec le correspondant du *Lidové Noviny* de Brno, Bohus Bénès, un neveu du Président tchécoslovaque et *futur consul tchécoslovaque à San Francisco*. Ils paraissaient assez allègres.

L'orchestre, de dimension vraiment internationale, beaucoup trop bruyant et trop joyeux, jouait des airs de danse. Des valses tourbillonnantes, des fox-trots sautillants et des tangos sentimentaux alternaient avec le Lambeth Walk.

Le Lambeth Walk est une danse de salon. Elle doit son nom à Lambeth Walk, une rue du quartier de Lambeth à Londres. Elle imite la démarche un peu fanfaronne des Cockneys. Le terme cockney désigne les Londoniens issus de la classe ouvrière et habitant l'est de la Ville.

Juste avant minuit, la musique s'arrêta brusquement au milieu d'une danse. D'abord, tout le monde regarda le chef d'orchestre ; ensuite, tous les yeux cherchèrent le premier ministre semi-aveugle de l'Irlande, qui, ressemblant à un gros oiseau noir, était assis à une table près de l'orchestre, mais Eamon de Valera avait disparu. Je dansais avec Erika. J'essayai de trouver Kopecky, le chargé d'Affaires tchécoslovaque.

L'instinct me dit qu'il devait se trouver au rez-de-chaussée près de la loge

du concierge où se trouvaient les cabines téléphoniques.

Alors que je descendais les escaliers, Kopecky sortait justement d'une de ces cabines.

— Habe, viens par ici *dit-il.*

Nous nous isolâmes dans un coin.

— Les négociations sont rompues, *expliqua-t-il*. Chamberlain a quitté l'*Hôtel Dreesen* à dix heures quarante. Paris sera probablement évacué cette nuit. La Petite Entente et les Balkans ont réitéré leur solidarité. La déclaration de guerre devrait survenir avant demain matin.

La musique de danse nous parvenait par les escaliers.

— Ils jouent de nouveau, *dis-je.*

Kopecky écouta. Le grotesque était que nous nous intéressions à la musique. De la salle de bal, les airs de la Rhapsodie hongroise nous arrivèrent.

— De Valera a reçu les nouvelles voici quelques minutes, *continua Kopecky*. Il a donné instruction qu'aucune musique de danse ne soit plus jouée. Cet idiot de chef d'orchestre a mal compris et arrêté en plein milieu d'un morceau.

— Je vais essayer de communiquer avec le *Prager Tagblatt, dis-je.*

— C'est inutile, *dit-il*. Prague ne répond plus.

Je retournai au bal. Comme toujours en ces jours-là, la nouvelle était devenue un bien commun en quelques minutes.

Mais la réaction fut toute différente de ce à quoi je m'attendais. Une hilarité hystérique s'empara des invités. Il y eut une ruée vers le buffet. Les serveurs n'arrivaient pas à déboucher les bouteilles de champagne assez vite. En dedans d'une demi-heure, le buffet ressembla à un champ de bataille ; il était parsemé de morceaux de carapace de homard.

Les règles du savoir-vivre étaient tombées. Des couples assis dans tous les coins des petits salons se bécotaient. Hommes et femmes s'embrassaient dans les escaliers. Et c'est seulement si vous examiniez les mains des femmes sur les cous des hommes que vous vous aperceviez qu'elles étaient pâles et tendues.

Je cherchai Wanda. Il me fallut un certain temps pour la trouver. Je ne l'avais vu lors de la soirée que fugitivement. Elle portait une robe de soirée gris argenté. Ses cheveux châtains tombaient librement sur ses épaules blanches étroites de fille. Je lui pris la main. Nous sortîmes sur le grand balcon. Les arbres illuminés par des réflecteurs sur la petite île opposée Jean Jacques Rousseau flottaient dans une lumière verte fantomatique. Par-delà, sur la montagne de la Salève, une lumière solitaire clignotait de l'œil. C'était la

France. Une odeur lourde sortait du lac.

— Demain, alors, *dis-je.*

— Non, aujourd'hui… *dit Wanda.*

Mais la guerre ne commença pas, ni ce jour ni le suivant. Le bal s'était tenu le vendredi soir (*23 septembre 1938*). Le samedi tout était en balance. Dans la soirée, Hitler parla au Palais des Sports de Berlin (*26 septembre 1938, discours d'Hitler au Sportspalast de Berlin). Le* dimanche, les négociations reprirent soudain. Il fut convenu de tenir une conférence à Munich (*29-30 septembre 1938 : les Tchèques doivent céder les Sudètes à Hitler*).

Neville Chamberlain de retour à Londres déclara aux journalistes qui l'attendaient à l'aéroport de Croydon :

— Paix pour notre temps.

Pacifiste, Neville Chamberlain déclarait à propos de la Première Guerre mondiale : « À la guerre, il n'y a pas de vainqueur, il n'y a que des perdants. » Son nom reste attaché à la politique d'apaisement qu'il mena en tant que premier ministre à partir de 1937, avec l'Allemagne. Il céda ainsi à toutes les exigences d'Hitler sur les Sudètes lors de la conférence tenue du 29 au 30 septembre 1938 et qui aboutit aux accords de Munich. Il opposa également longtemps un refus aux volontés françaises d'intervention contre Hitler, menaçant Paris, en cas d'invasion de l'Allemagne, de couper l'approvisionnement de la France en pétrole ; en effet, les régions pétrolières du Moyen-Orient étaient alors presque toutes sous domination britannique. À son retour de la conférence, il se réjouit d'avoir obtenu « la paix dans l'honneur ». Comme Bonnet, il semble plutôt qu'il ait encouragé Hitler. Il ordonna néanmoins l'accélération du programme de réarmement.

Il n'y avait personne à Genève pour croire Hitler. Les seize jours de grande tension avaient conduit par épuisement à la résignation. Tout le monde réalisait la mort de la SDN. Les délégués faisaient leurs bagages et rejoignaient aussi vite que possible leurs capitales respectives. Ils demeuraient silencieux. Ils n'étaient pas les seuls à savoir que cette génuflexion devant l'agression signifiait plus d'agression et la guerre, la guerre dans les pires conditions. Mais par-dessus tout, il fallait récupérer de la tension nerveuse insupportable des deux dernières semaines. Genève était endormie.

Je décidai immédiatement après la Conférence de Munich de quitter Genève.

Comme je m'y attendais, le *Prager Tagblatt* m'informa qu'en tant que journal de langue allemande dans un pays tronqué et menacé. Il ne pouvait plus se payer de correspondant en particulier ayant mon point de vue politique à Genève.

Je n'avais plus l'envie d'écrire pour Vienne et Budapest. J'étais possédé par l'idée de placer le récit des récents événements de Genève dans un roman que j'avais l'intention d'appeler *Tödlicher Friede, Paix mortelle (1939)*. Je pensais aller en France et tout en écrivant mon livre, y attendre la suite des évènements.

Mais je ne pus réaliser immédiatement mon plan. Il y eut deux obstacles.

Le Dr Walter Levy, le père d'Erika se mourait dans son Château de L'abbaye d'une curieuse maladie qui variait entre leucémie, néphropathie, anémie pernicieuse, et qui l'avait mis au lit depuis près d'un an. À son lit de moribond, nous nous réconciliâmes ou plutôt nos relations difficiles firent place à une plus cordiale compréhension. Erika qui était profondément dévouée à son père passa jours et nuits à Presinge.

La seconde difficulté vint du fait que Wanda avait tout dit à son mari. Fred Klein, incapable d'un mot malhonnête, d'un geste hypocrite et même de la plus légère mystification ou dissimulation. Et moi à qui le mensonge ne m'avait jamais été étranger, j'acceptai naturellement ses règles. Il voulait me parler ; j'étais prêt à l'affronter.

Notre conversation eut lieu un froid après-midi d'hiver quelques semaines avant Noël *(1938*). Fred me reçut avec une réserve polie dans son petit appartement meublé avec goût et dont les fenêtres donnaient sur le lac noyé dans le brouillard.

Il était mon aîné d'une dizaine d'années. Wanda était présente.

— Je suis prêt à libérer Wanda, *dit-il*, ou plutôt je n'ai pas le choix. Êtes-vous prêt à l'épouser ?

Il n'avait pas l'air menaçant, ça sentait seulement la méfiance. Je m'attendais à cette méfiance. Je possédais la capacité que je n'ai pas jusqu'à présent perdue, la capacité tout simplement étrange et pas du tout enviable de percevoir les opinions des autres sur moi avec une précision quasi photographique. Je sais toujours quand je quitte une pièce, ce que les gens que j'y ai laissés diront de moi. Je suis capable de le savoir à une largeur de cheveu près et si j'ai eu tort de trop nombreuses fois dans mon jugement sur les gens, je ne me suis jamais trompé jamais, quand je cherchais à deviner leur jugement sur moi.

Cette capacité n'est pas tout à fait instinctive. L'homme est un être social, une créature si sociale, en effet, qu'il n'existerait pas sans sa relation avec les autres. Comme le papier de tournesol devient bleu au contact d'une base et rouge au contact d'un acide, nous changeons tous de couleur si souvent quand nous venons au contact d'autres personnes.

Deux produits chimiques qui sont mélangés ne font pas que réagir l'un sur

l'autre : ils constituent aussi un nouveau produit. Les gens ne nous voient pas seulement différents ; en fait, ils nous voient nous transformer chaque fois que nous les rencontrons. Parce que je suis resté un éminemment mauvais évaluateur des autres, je me suis souvent trompé dans le choix de mes amis et collègues de travail. En premier lieu, il en résulte donc que je répugne de plus en plus à juger les gens à l'emporte-pièce.

J'ai connu trop de gens que bon nombre de personnes estimaient « respectables », mais qu'un autre bon nombre trouvaient « méprisables » ; d'autres n'ayant pas eu durant la moitié de leur vie la capacité d'aimer, mais qui alors s'enflammèrent pour une autre personne en particulier ; d'autres qui, comme on dit, auraient vendu jusqu'à leur mère, mais qui étaient allées jusqu'à l'abnégation pour aider un étranger. L'homme seul faillit. Plus je suis devenu mature, plus je me suis méfié de juger les autres, mais aussi autant je suis toujours resté aussi conscient du jugement des autres sur moi.

Je savais ce que Fred pensait de moi.

Il me voyait comme un chenapan superficiel, charmant et brillant, attrayant pour les femmes, mais inconstant, insouciant et irresponsable. Il avait une amitié sincère et un respect illimité pour sa femme. Je ne sais pas combien la décision de Wanda le peinait ; mais cela aurait sûrement été moindre s'il n'avait pas pensé qu'elle était tombée dans les griffes d'un amant indigne.

— Nous nous marierons aussitôt que j'aurai pu divorcer d'Erika, *dis-je.*

J'étais quand je l'ai dit, totalement conscient de la complexité monstrueuse des rapports humains.

Étais-je un homme noble en tant inconditionnellement prêt à envisager les conséquences finales d'un épisode unique d'amour qui consistait non seulement à enlever une femme à son mari, mais aussi à être le mari qui à l'encontre de ses responsabilités abandonnait la sécurité financière offerte par son mariage avec Erika qui allait certainement faire un énorme héritage ? En jetant par-dessus bord pour une nouvelle passion une femme sans méfiance qui allait bientôt perdre son père, en la privant de son mari en rompant un mariage que j'avais contracté par calcul froid, et cela, parce que le calcul ne m'agréait plus, n'ai-je pas été un personnage odieux ?

Et comme Fred alors objectivement et dignement expliquait qu'il était disposé à pardonner Wanda et que je n'aurais pas d'excuses à fournir, la confusion de ma conscience devint encore plus grande : C'était très noble de la part de la femme infidèle de renoncer à cette issue offerte, et une torture pour l'amant qui ne pouvait l'accepter dignement !

Quand moi j'ai refusé l'ouverture de Fred, je ne l'ai qu'à demi à cause de la pureté de mon amour pour Wanda, mais aussi pour le punir de son opinion sur

moi. De nombreuses années plus tard, j'ai appris à renoncer au plaisir pas cher de rechercher les opinions des autres afin de les châtier pour leurs mensonges à mon sujet. Combien de fois dans ma vie me suis-je dégoûté de moi-même parce que je cherchais à me montrer « bon » alors qu'on me tenait pour « mauvais » ; parce que je simulais l'économie alors que je me conduisais en panier percé ; parce que j'ai pratiqué un courage ostentatoire, alors que je me sentais lâche. En cet après-midi décembre, j'ai traité de « subterfuge » la préoccupation de Fred envers les difficultés qui m'attendaient et j'ai confirmé ainsi son jugement tacite.

Fred fronça les sourcils. Pour la première fois, le ton de la froide conversation qui aurait été plus naturel chez des quinquagénaires que chez des hommes dans leurs vingtaines devint plus aigu.

Il dit :

— Je dois, naturellement, insister pour qu'Erika soit avertie tout de suite.

— Son père est très sérieusement malade, *dis-je*. Je dois pouvoir choisir moi-même le moment convenable.

Presque dans le rôle d'un juge désintéressé, Fred se tourna vers sa femme :

— Est-ce que ça te convient ?

— Naturellement, *dit-elle*.

La conversation passa sur des sujets indifférents. J'ai regardé Wanda, Fred, et avant tout moi-même. Je me souviens très bien d'avoir tout d'un coup pris conscience de l'insolence que j'avais commise en montant l'escalier de l'appartement de Fred. Depuis ma plus tendre enfance, je n'ai jamais pu résister à la tentation de jouer les héros romantiques. J'avais senti dans la littérature de mon enfance presque instinctivement le kitsch et l'avait méprisé : pourquoi l'aimais-je maintenant dans ma propre vie ? Démodée la situation, la femme entre deux hommes, la confession romantique à sa bien-aimée, le triomphe sur le mari jaloux – tout cela ne datait pas de la dernière heure. Mais lorsque je descendis les escaliers, laissant derrière moi les deux personnes que j'avais séparées, mais qui restaient enchaînées l'une à l'autre par convention, lorsque je marchai jusque chez moi pour maintenir de mon côté la convention de mariage qui n'était plus maintenant qu'un mensonge, à ce moment-là je compris quel rôle lamentable jouent toujours les conquérants.

Deux jours plus tard mourait le père d'Erika. Nous avions passé ces deux journées au Château. Nous nous étions tenus au chevet du mourant devenu aphone ; ses yeux bleus plafonnant heure après heure semblaient prendre de plus en plus la couleur du ciel.

Les quelques jours suivants se passèrent en formalités embarrassantes et

solennelles. Aux funérailles au cimetière du village de Presinge étaient présents les présidents de presque toutes les corporations de lampes électriques du monde et j'admirai encore l'aise de ma belle-mère pour exprimer sa gratitude aux délégations dans six ou sept langues.

Dans le petit cimetière recouvert de neige près du château, je représentai seul la famille, car la coutume suisse demande que les femmes ne soient pas présentes à la mise en terre. Pendant de nombreuses journées ensuite, nous fûmes occupés à répondre à des centaines de lettres et télégrammes de sympathie ; la plupart provenaient de l'Allemagne hitlérienne où le Juif mort comptait d'innombrables amis et admirateurs.

La lecture du testament dans une salle privée de la Banque de Bâle causa un problème sérieux. Le Dr Levy, habituellement si prudemment soigneux, avait omis de dater son testament de sa propre main et il était donc invalide selon la loi suisse. Erika recevait une part ample de la fortune de son père, car, maintenant toute sa fortune, une grosse assurance vie ainsi que tous ses actifs immobiliers allaient à sa fille.

Erika et moi agréâmes pour reconnaître le testament dans sa forme usuelle, mais celui-ci entraîna de grandes complications fiscales, car ce qui aurait dû être un héritage était devenu maintenant un don entre personnes vivantes. Pour la première fois et peut-être la dernière, je développai des habiletés qui provoquèrent bien de l'admiration de la part des conseillers financiers de la famille. J'étais pressé que tout fût réglé aussi vite et correctement que possible. Quand ce fut le cas en février 1939, j'avais non seulement conquis l'affection et le respect de ma belle-mère, Lucy Levy, mais j'étais devenu un homme riche.

Erika n'avait pas idée que j'étais sur le point de renoncer à cette fortune. Je partis pour le sud de la France et je lui écrivis pour lui dire où j'en étais rendu.

La réponse d'Erika, que j'entendais craintivement fut conforme à son caractère. Elle n'hésiterait pas à me libérer, mais elle regardait ma décision comme immature et précipitée. J'aurais à attendre quelques mois. Le mariage de Wanda, dit-elle, était brisé depuis longtemps et je n'avais pas besoin de m'en culpabiliser. Comme la plupart des femmes, elle n'éprouvait pas de sympathie pour l'homme trompé : non seulement parce qu'il est contraire à la créature féminine d'aimer les vaincus, mais parce que la femme trahie presque toujours exprime son malheur par un ressentiment envers sa rivale qui est à blâmer pour sa faiblesse responsable de la catastrophe. Elle n'avait pas, continuait Erika, objection à ce que je fréquente Wanda ; elle avait elle-même l'intention de passer les quelques semaines suivantes chez des amis à Londres.

Le 14 mars 1939, le démembrement de la Tchécoslovaquie commença par la déclaration d'indépendance de la Slovaquie sous la protection de l'Allemagne ; Josef Tiso, 1887 1947, un prêtre catholique couramment affublé du titre de Monseigneur y impose alors un régime de parti unique violemment antisémite et pro nazi. Le 20 mai 1939, la guerre d'Espagne prenait fin. Et le 22 mai, l'Allemagne et l'Italie signaient le « pacte d'acier ».

Quelques jours plus tard, Wanda arriva à Nice. De Nice, nous allâmes à Paris. Là, je décidai de consacrer les prochains mois à la rédaction de mon nouveau roman, *Zu spät ? Trop tard ?* qui parut dès 1939. Des amis de Wanda nous prêtèrent leur maison sur la côte bretonne. Le printemps 1939 commençait quand nous débarquâmes au Pouldu.

« Tu ne dois pas commettre l'adultère », dit le sixième commandement.

Que la société moderne aurait passé outre à cette interdiction, je ne pourrai jamais croire à cette excuse ni à l'excuse que l'enfer devait être plus infini que l'éternité afin de tenir compte de tous les adultères.

Que ce que je faisais ne fût pas conforme à ma foi en Dieu ne fut pas le pire, car beaucoup de mes actions contredirent mes croyances religieuses. Bien pire est le fait que je n'ai jamais senti l'adultère comme un péché, du moins pas l'adultère lui-même. J'ai souvent prié pour le pardon, parce que j'avais blessé quelqu'un par un mot imprudent ; ou parce que pour l'acquisition d'argent et de biens je faisais des compromis qui me semblaient des péchés ; ou parce que je n'ai pas réussi à faire le bien, alors qu'aider les autres ne m'aurait pas été difficile. Je n'ai jamais prié le Seigneur de me pardonner d'un adultère.

Quand aujourd`hui je me pose la question pourquoi ? se pressent beaucoup d'explications dont aucune ne me satisfait. L'une est ceci : que le mariage m'apparaît comme une institution qui comporte beaucoup trop de tentations en elle-même pour être humaine, ou plus clairement : qu'il n'était pas humain de supporter paisiblement les exigences d'une institution si surhumaine. Une autre est ceci : que le mariage ne termine pas toujours la bataille meurtrière des sexes, mais la commence souvent et que l'adultère dans plus d'un cas est un acte de légitime défense et que la loi qui à juste titre reconnaît l'auto-défense dans les affaires d'homicide involontaire devrait donc aussi la reconnaître les cas d'adultère. Une troisième explication est ceci : que la moralité d'une personne dépend en premier lieu du et combien elle cause de dommage à d'autres personnes ou non, ou si elle évite ou non de leur causer du dommage et donc que si on considère l'adultère comme un crime, tout au moins devrait-on le qualifier selon qu'il cause au conjoint un lourd, un superficiel, ou aucun dommage. Une quatrième explication, enfin, serait cela :

que dans beaucoup de cas, bien que pas toujours, un sentiment permissif est donné par Dieu à celui qui se trouve dans le conflit avec une Institution de Dieu, mais cela me paraît très douteux, que l'être humain moral n'ait pas eu déjà préalablement en lui un sentiment volontaire, particulièrement s'il s'agit de l'amour, venant d'une faculté aux traits très humains, laquelle faculté peut d'ailleurs aussi venir de Dieu.

Ce ne sont, comme je l'ai dit, en aucun cas des explications satisfaisantes : elles ne peuvent expliquer le phénomène de l'adultère ou l'excuser, mais seulement des tentatives de réponses à une question que je me suis posée à moi-même pour y répondre à moi-même. Donc, je devais parler justement dans ce chapitre de cela parce que je ne voudrais pas porter la réputation d'avoir été frivole, alors que je n'agissais pas frivolement. Un dialogue se faisait dans ma conscience. Alors qu'en fait en ces mois en Bretagne, je vivais la plus belle période de sa vie, ce dialogue était étrange pour un homme dont la conscience en ce qui concerne la violation du sixième commandement n'avait jamais pris la peine de se montrer auparavant.

Mais ce n'est pas aussi étrange que cela puisse paraître. Je me trouvais pour la première fois entre deux femmes admirables, et s'il y avait un coupable, c'était moi. Je vivais maintenant aussi avec une femme qui symbolise la pureté, et ce qu'elle avait fait rendait la situation encore plus pénible pour moi. Quand l'amour, dans le sens le plus profond et le plus vrai, ne pourrait jamais être une excuse pour adultère, alors ce défaut était valable pour nous deux dans nos mariages. Mais simplement parce que Wanda et moi avons pu mesurer la profondeur de notre amour, nous avons voulu ne rien savoir de cette justification. Ainsi ces mois les plus heureux de mon existence étaient aussi les plus lourds. Dans mon souvenir, bien sûr, vit seulement leur bonheur.

La maison, primitive et petite, était située à environ cinq cents mètres de l'océan. À dire vrai, elle ne consistait qu'en une vaste salle de séjour et en bas des escaliers au rez-de-chaussée une minuscule chambre à coucher ainsi qu'un grand cabinet avec un abreuvoir en bois comme baignoire rustique. Les W.C., une sorte d'installation difficilement trouvable hors de France de nos jours, étaient très éloignés de la maison dans un jardin non entretenu et envahi par la végétation. À sa grande surprise, le dévot gâté du luxe tira grand plaisir de ce domicile primitif.

Dans la salle de séjour, je plaçai près de la fenêtre qui donnait sur le jardin ainsi que sur une courte bande de l'océan une vieille table circulaire boiteuse ; elle allait me servir de table d'écriture à partir de sept heures du matin, tandis que Wanda descendait jusqu'au rivage pour acheter aux pêcheurs de grandes

quantités d'huîtres, homards et langoustes. Une petite paysanne balayait le plancher et surveillait le feu, qui était encore nécessaire, mais fumait la plupart du temps, tandis que, dans notre cuisine rustique, Wanda préparait des repas surprenants. L'après-midi, elle s'asseyait dehors sous ma fenêtre avec un livre et si je levais les yeux au-dessus de mon travail, je pouvais voir, demi-inclinée sa belle tête blonde. Souvent, je m'accordais une heure de loisir et alors nous montions dans le véhicule postal baladeur qui nous menait jusqu'à Quimperlé, un pittoresque village breton où l'on pouvait acheter des choses merveilleuses comme un miroir, de la laine à tricoter ou un roman policier antique. Vers six heures du soir, je terminais mon travail et nous nous promenions sur les rochers dominant les ronflements de la mer et nous descendions la seule rue du Pouldu, dépassions les vieilles maisons de pierres avec leurs vieux pêcheurs dehors. En soirée, nous nous asseyions à la lumière d'une vieille lampe datant du siècle précédent et je traduisais mot à mot mon texte allemand en français pour Wanda. Nous discutions de ce que nous avions lu et nos conversations interminables passaient d'un sujet à l'autre. Le dimanche, nous visitions les Villes bretonnes, Saint-Malo, Quimper, Lorient, marchant dans les vieilles rues prés du port, nous asseyant dans des églises fraîches, mangeant avec les pêcheurs et admirant les beautés bretonnes qui, les cheveux chastement cachés sous des coiffes blanches montaient et descendaient les jetées de pierre. La musique de l'océan accompagnait nos nuits.

Je ne sais pas si nous sentions le désastre suspendu au-dessus de nos têtes. Et si ce que je décris de cette intimité semble aussi dépasser le cadre d'une biographie, pourtant, je dois demeurer à ces mois parce que je ne peux pas m'expliquer à moi-même autrement la tragédie qui les suivit, et qui rompit pour une deuxième fois mon caractère déjà secoué par mon expérience de jeunesse. Et ainsi, cette courte description me semble importante parce que je sais aujourd'hui que vivaient en moi, à côté d'infiniment beaucoup de mauvais, infiniment beaucoup de bien, et qui aurait vaincu, s'il nous avait été permis de continuer ensemble le chemin. Je ne vois pas Wanda comme auraient pu le faire le recul du temps, la peine et la séparation, mais comme elle était, avec de la simplicité native et aristocratie des Basques ; sa forte la personnalité dans un corps fragile ; une femme qui savait ne jamais abandonner son indépendance et qui pourtant se tenait derrière le travail de l'homme qu'elle aimait, qui était d'une modernité dynamique de l'esprit associée à une féminité d'autrefois, qui était à la fois sœur et amante, mère et amie, compagne et épouse.

Je ne sais pas si nous sentions que la catastrophe planait sur notre

bonheur. Parfois, bien sûr nous nous sommes réveillés. De temps en temps, en vérité les faits nous rattrapaient. Le courrier parvenait au village de pêcheurs avec beaucoup de retard et les journaux étaient vieux de plusieurs jours. Cependant, quand ils nous parvenaient, nous sentions le souffle d'une époque hostile. Je me souviens que, lors d'une de nos sorties en autobus, dans une ville voisine, nous ne dîmes pas un mot, mais essayâmes de lire sur le visage des autres passagers s'ils en savaient plus que nous et si l'inévitable s'était produit. Tout à cette époque se faisait à la course. Je désirais terminer mon livre, nous voulions accomplir nos divorces et nous marier avant que la guerre n'éclate. Et durant tout le temps, nous savions que nous ne réussirions pas.

J'eus seulement le temps d'écrire en bas de mon manuscrit « Fin » avant que ce ne fût trop tard. Cette nuit-là, la première nuit orageuse du début de l'été de l'année, nous restâmes debout jusqu'à ce que l'aube commence à poindre en haut des falaises à l'Est. Nous savions que le temps était venu de revenir à la réalité. Nos décisions personnelles furent prises, mais il en restait d'autres à accomplir.

Pour la première fois, Wanda demanda :

— Et si la guerre débute ?

— Je dois m'engager. Les Anglais et les Français peuvent avoir besoin de volontaires.

— Pourquoi ? *demanda-t-elle.*

C'était la question d'une femme anxieuse, en dehors de toute notion de principes de patries, d'honneur et de respect de soi-même.

— J'ai écrit un livre intitulé, *Die tödlichen Frieden*, *la paix mortelle*. Je ne peux pas prêcher la guerre et rester assis à la maison.

Je sus qu'elle me comprenait et que je ne cherchais pas à jouer les héros. Elle opina.

Quelques jours plus tard, nous repartions pour Genève. Nous interrompîmes notre voyage pour un séjour d'une semaine à Paris.

Une organisation semi-officielle avait été fondée, l'association des Volontaires étrangers de France. Le jour de notre départ de Paris pour Genève, je quittai sous un prétexte Wanda pour une heure. J'enregistrai mon nom.

J'étais le Volontaire étranger numéro 694 de la Deuxième Guerre mondiale.

CHAPITRE VII. Vous désirez combattre pour la France ?

L'été était arrivé, l'été de 1939, et j'étais de nouveau à Genève avec Erika.

La corruption de l'avant-guerre, le type de corruption qui précède invariablement la guerre, avait un effet paralysant sur moi. La connaissance que le déroulement du cours de l'histoire retirerait finalement le pouvoir de décider de mes mains me liait. Je ne pouvais pas totalement rejeter l'argument d'Erika suivant lequel mes décisions personnelles seraient différentes selon que la guerre débutait ou que la paix était sauvée. Wanda ne me bousculait pas. Ce n'était pas dans sa nature de forcer les décisions et, à part cela, elle était touchée par la psychose de l'avant-guerre. Elle avait quitté Paris pour Biarritz pour rester avec son père, un éminent médecin. Elle avait accompli son divorce, mais elle me mettait en garde afin de me retenir de briser mon foyer tout de suite : en temps de guerre, dit-elle, on doit avoir une « seconde ligne de défense » pour se replier.

Finalement, il y eut le développement de ma relation avec mon père. Il était retourné d'Évian à Budapest et, moi, regrettant mon obstination et effrayé que la guerre puisse nous séparer pour toujours, je lui avais écrit pour m'excuser. Des réfugiés et d'autres voyageurs arrivant de Budapest m'apprirent qu'il se préparait rapidement à plier sa tente. *En mai 1939, la Hongrie avait adopté sa deuxième loi antisémite sur une base raciale*. Il n'avait plus aucun doute quant à l'entrée en guerre de la Hongrie aux côtés des Allemands. Le vent glacial venant de l'Allemagne soufflait maintenant sur la Hongrie.

Durant les dernières années, il avait généreusement aidé la cause des Juifs et des réfugiés et il avait aussi publié un excellent livre sur les perspectives de l'émigration depuis l'Europe. Il n'y avait aucune place pour lui dans une Hongrie alliée à l'Allemagne. Mais ce que mes informateurs me dirent n'était pas le principal motif. Il savait que j'étais déterminé à combattre du côté des Alliés et il ne désirait pas qu'un front nous sépare. Avec une profonde honte, je réalisai qu'il était prêt à abandonner une carrière florissante, une belle maison, et le pays qu'il aimait par-dessus tout pour être de mon côté au moment du danger. Puisque mes parents devaient arriver en Suisse durant les prochaines semaines ou mois, je devais être en mesure de les accommoder, lui et ma mère. Suivre mes inclinaisons personnelles à ce moment-là était irresponsable. Ce n'est que plus tard que je réalisai combien notre dispute d'Évian nous avait séparés et cependant, je sais aujourd'hui que toutes ces considérations, pour Erika, pour mes parents et peut-être pour Wanda, étaient seulement les excuses d'un faible pour échapper à un conflit personnel en me lançant dans un conflit mondial.

Ma faiblesse était où il avait toujours été avant tout : dans ma crainte de la pauvreté. Cette névrose, car aucun mot plus doux ne la décrit, n'a rien à voir

avec l'amour de l'argent. Je n'ai jamais aimé l'argent, oui, c'est sans doute qu'un peu plus d'amour pour l'argent aurait pu me guérir de ma névrose du manque d'argent. Je n'ai jamais trouvé une relation à l'argent, jamais compris ce que des mots comme « à bon marché », « cher » « beaucoup » et « peu » signifient", ma seule relation à l'argent se trouvait dans ma toxicomanie pathologique à le sortir.

Je ne connais pas de quelle source cette manie provient. Jusqu'à un point, la source n'est rien que l'incertitude née d'un sentiment d'infériorité : Achat et vente sont des jumeaux : je ne voulais pas acheter non seulement toujours non seulement de qui donnait à l'acheter, mais encore acheter l'amour et la sympathie et le respect parce que j'en manquais. Cependant, cette explication qui se base sur la découverte des sentiments d'infériorité me semble pauvre. C'est devenu énormément de la mode d'expliquer les d'innombrables actions humaines par les sentiments d'infériorité, mais dans la réalité, la découverte des complexes d'infériorité est à peine plus riche comme explication que la découverte que les personnes possèdent un nez au milieu du visage. Nos travers peuvent exister tous les jours chez nous sans causer de complexe d'infériorité comme les nez qui sont en quelque sorte estropiés ; ils sont, dans un cas, plus petits, un peu plus grands dans un autre, parfois beaux ou bien laids, ou encore modestes ou conquérants. Que nous menions tous une guerre constante avec nos sentiments d'infériorité, qu'ils soient un ou plusieurs, confirme qu'ils sont bien présents, mais aussi qu'ils sont rarement un élément clé de notre caractère individuel et des motifs de nos actions.

Il se peut que se rapproche plus de la vérité, le fait que toute ma vie durant j'ai été en révolte ouverte contre l'évaluation des gens en fonction des biens terrestres qu'ils ont hérités ou acquis. Puisque je n'ai jamais assez fort pour mettre en action ce principe, pour faire valoir me propres estimations, je prétendais que j'avais d'autres qualités qui permettaient que mon jugement ne soit pas embrouillé par ma pauvreté. Le caractère foireux insurpassable de ce principe instinctif correspond à mon caractère. J'ai aussi montré aux antisémites, et l'exemple n'est pas tiré par les cheveux autant qu'il pourrait paraître, qu'en moi leur donnant des preuves de non-judaïcité, ils n'avaient pu distinguer le Juif du non-juif, que j'aurais aussi bien pu me présenter comme un Juif particulièrement honorable. Je manifestais ainsi mon mépris pour une société qui estime la personne selon ses biens et pas comme ce qui aurait été convenable, selon sa morale et selon la dignité, même dans la pauvreté. Je simulais la propriété de biens pour me rendre ainsi indépendant de leurs fausses valeurs. Cette révolte était et demeure un malentendu fatal, une révolte de salon dérisoire et méprisable, car alors que je croyais, battre par une attrape une société que je méprisais, je m'inclinais en réalité devant ses

lois.

Cette « schizophrénie matérielle » est d'autant plus compliquée que j'ai de tout temps considéré l'argent comme une arme sans laquelle on ne peut pas préserver son indépendance et réussir dans la « lutte pour la vie » darwinienne, et qu'en même temps cependant je me suis délivré toujours de cette arme élémentaire. J'ai toujours vendu de façon schizophrène bon marché mon travail et mes performances ; de façon schizophrène, parce que d'un côté je voulais prouver hautainement combien insignifiants je tenais les biens matériels, alors que de l'autre côté j'allais jusqu'à l'humiliation pour les acquérir.

Je ne veux pas affirmer cependant que mes interprétations sont valables et que j'ai réussi, concernant la dépendance pathologique au gaspillage, à analyser l'extravagance de cette l'attitude envers les choses matérielles. L'analyse aurait-elle été correcte et aurait-elle eu un effet thérapeutique, qu'elle aurait dû amener un effet correcteur beaucoup plus tôt. Quelles que soient les sources de cette faiblesse mienne, elle était et reste ma plus grande faiblesse. J'ai pour l'argent, ou la possibilité pour dépenser de l'argent, ce qui revient au même, conclu un mariage qui est resté stérile, et j'ai par le souci de l'argent récemment perdu la femme avec qui j'aurais pu heureusement cheminer. J'ai noué des relations à cause de l'argent avec des gens que je méprise, et je me suis lié à des entreprises où j'ai subi l'échec. J'ai fait des milliers de fois pour de l'argent des travaux qui détruisaient lentement mon talent, tandis que je ne faisais pas ce à quoi j'étais appelé. J'ai menti autour de l'argent et ai falsifié, j'ai trompé des amis autour de l'argent et ai détruit des relations ; à cause de l'argent, je me suis humilié devant moi-même un devant les autres jusqu'à m'abaisser si profondément qu'il me restait seulement le choix restait de périr ou de continuer de mener durement, sans égard pour moi moi-même une vie manquée jusqu'à sa conclusion. C'est cela que j'ai décidé finalement, et c'est ma fierté, qui n'est pas venue trop tard. Merci au créateur.

Alors, cependant, à cette époque, au cours des derniers mois avant la Deuxième Guerre mondiale, je n'étais pas encore rendu aussi loin. Je me souciais de la guerre et de ce que je devais faire. Mais dans la réalité, j'hésitais parce que pour utiliser un beau mot de Johann Nestroy, 1801-1862, l'acteur, chanteur et dramaturge autrichien « Je ne connaissais pas la différence entre le nécessaire et le superflu ».

Le mois d'août 1939 arriva et les nuages menaçants se rassemblèrent sur l'Europe. L'été était insupportablement orageux et le ciel était chargé de tonnerre.

Erika désira demeurer avec sa mère Lucy qui maintenant vivait seule au Château et planifiait de le quitter pour aller vivre chez les Diaconesses de

Genève.

J'allai à Sainte-Maxime sur la Riviera pour rencontrer Wanda et quelques jours plus tard mes parents qui avaient tranquillement transféré tous leurs biens en Suisse arrivèrent à Saint-Raphael à vingt kilomètres et quelques de nous. Presque chaque jour, nous les visitâmes. Wanda et moi, pour quelques heures.

Avec une affection dont je ne les avais pas crus capables pour une femme que j'aimais, mes parents adoptèrent Wanda dans leur cœur. Le caractère inusité de cette femme originale se révéla peut-être par le fait que s'évanouirent devant elle non seulement la jalousie de mon père, mais aussi son opportunisme. Il savait que j'avais l'intention de divorcer d'Erika pour marier la fille désargentée du docteur de Biarritz. Mais son admiration pour elle fut si grande, si fort son constat que j'avais découvert la femme de ma vie qu'il balaya toutes les autres considérations et approuva sans réserve. Ma mère aima Wanda avec une tendresse maternelle. Elle regarda la jeune femme belle, féminine, intelligente et cordiale comme sa fille et même comme une réplique de sa propre jeunesse. Elle était sûre que j'allais faire une grande carrière de romancier et elle voyait Wanda comme la compagne de vie d'un auteur.

À partir du 20 août 1939, de plus en plus de nouvelles arrivèrent au sujet d'un conflit armé pour Danzig. Entre le 20 et le 24 août 1939, un exode se produisit depuis la Riviera. Tous ceux qui avaient des enfants retournaient précipitamment chez eux. *Le 23 août 1939, les accords Ribbentrop-Molotov étaient signés et les puissances occidentales se devaient de répliquer*.

Un matin, notre hôtel à Sainte-Maxime se trouva désert. Les chaises d'osier sur la plage dormaient d'un sommeil automnal sur le sable inerte. Les serviteurs replièrent les parasols colorés de la plage. Sous l'énorme palmier à l'*Amiral,* l'orchestre ne jouait plus que pour une poignée persistante de casse-cou. Les musiciens ressemblaient à des spectres sous les projecteurs capiteux.

Nous passâmes la nuit du 24 au 25 août à Saint-Raphaël. Quand nous rejoignîmes le matin mes parents au petit-déjeuner, sur la terrasse, mon père avait déjà lu les journaux. Il pointa la manchette rapportant le pacte germano-soviétique du 23 août.

— C'est la guerre, *dit-il*.

Une heure plus tard, la radio annonçait une mobilisation partielle en France. Je décidai de ramener mes parents à Genève, de mettre mes affaires en ordre et d'aller à Paris. Wanda décida d'aller voir ses parents à Biarritz. Wanda me promit que je la retrouverais à Paris. Nous voyageâmes tous ensemble jusqu'à Lyon ou nous nous séparerions de Wanda. Le train était

bondé. Comme toujours, la guerre faisait sa première apparition sur les rails. Les soldats rejoignaient leurs unités. Des officiers, singulièrement vieux, et la plupart d'évidence réservistes de la Première Guerre, se tenaient très serrés dans les corridors, portant des uniformes qui leur étaient devenus trop étroits. Beaucoup des visages étaient indifférents, certains tristes. Certains des hommes restaient silencieux, d'autres discutaient.

— Personne ne chante, *dit mon père, le soldat de la Première Guerre mondiale.*

Il ne savait pas que ça allait être une guerre sans chansons.

Je ne restai à Genève que quelques jours. Erika prit affectueusement en charge mes parents ; ma belle-mère les invita à rester à Presinge. Je mis mes documents en ordre, conférai avec les avocats et banquiers de la famille, envoyai les épreuves de *Tödlicher Friede* à Zurich et Londres et me constituai un petit bagage.

Le premier septembre, la France annonça la mobilisation générale. Le soir même, je prenais le train pour Paris.

La guerre n'avait pas encore été déclarée. Mon père succombant à un optimisme infondé essayait de se convaincre que la présente alarme passerait comme les précédentes.

Nous avions toujours eu, lui et moi des séparations déchirantes quand je partais comme étudiant pour quelques semaines ; maintenant, nous nous dîmes au revoir sans aucune larme. Seule, ma mère pleurait.

L'express de nuit de Genève à Paris était vide. Des milliers accourraient vers la Suisse paisible, mais personne ne désirait quitter la tranquille Genève pour un Paris bouillonnant.

Le train n'avait pas de voitures-lits, mais j'étais seul dans mon compartiment de première classe. Le camouflage était en vigueur et aucune lampe ne brillait.

J'étais assis à ma fenêtre et n'arrivais pas à trouver le sommeil. Et pendant que le train filait dans la grande nuit silencieuse de septembre, je commençai un grand et silencieux dialogue avec moi-même, questions et réponses :

— Maintenant, c'est la guerre, *me dis-je*. Es-tu heureux ? L'as-tu vraiment voulue ?

— Oui, je l'ai voulue.

— Pourquoi l'as-tu voulue ?

— Parce que c'est la seule façon de combattre la peste qui s'est abattue sur le monde.

Mon Moi sceptique n'était pas satisfait :

— Tu parles de peste, mais n'est-ce pas seulement en tant queàJuif ?

— Et quand ça serait !

Et fièrement j'ajoutai :

— Je tire les conséquences.

Mais cela n'arrêta pas mon second moi. Il parla des millions de personnes qui ne donnaient pas à la guerre la même signification que moi.

Je lui répondis avec impatience :

— Par ailleurs, ne sais-tu pas suffisamment que je ne me sens pas juif ? Je suis un chrétien. Parce que l'homme qu'ils appellent le Führer a inventé le concept d'« Arien », je ne peux pas me sentir différemment que je l'ai toujours fait. Bien sûr, je me soucie des Juifs persécutés ; mais je ressens la même chose pour les Hollandais, Chinois, Arabes ou Grecs persécutés. Je ne veux pas de camp de concentration, peu importe qui y serait détenu. J'ai invité mon second Moi à prendre connaissance de cette déclaration. Mais les questions restées floues jusqu'à ce jour prirent tout à coup la netteté d'une image qui se rapproche de la lentille de la caméra.

Mon Moi second demanda :

— Hais-tu l'Allemagne ?

Je repoussai le soupçon, peut-être, avec un zèle exagéré :

— J'ai écrit *Drei Über die Grenze.* Ça ressemble à une déclaration d'amour pour l'Allemagne. J'y ai écrit : « Le jour viendra, qu'ils reviendront en Allemagne, que le grand jour de la résurrection vient, que ressusciteront les forêts allemandes, les champs allemands, les montagnes allemandes et les prés allemands, les villes allemandes et les villages allemands et des millions de gorges lanceront alors vers le ciel l'Action de grâces de la libération. Pour celui qui écrirait que je déteste l'Allemagne, j'écris que j'aime l'Allemagne et que je déteste ses corrupteurs. »

Mon Moi sceptique n'était pas encore satisfait :

— Crois-tu qu'un peuple peut être corrompu contre son gré ?

C'était une question que je m'étais souvent posée et à laquelle je pouvais répondre promptement :

— Je crois qu'un peuple peut être corrompu contre son gré. Mais mon Moi second n'étais pas seulement sceptique, il était aussi très expérimenté. Il ne voulait pas en rester à la conversation sur les principes et il s'informa :

— Aimes-tu la France, dont demain tu porteras l'uniforme ?

— Je connais la France trop peu pour l'aimer, *répondis-je*. Ne te rappelles-tu pas que de Bretagne j'ai écrit à Londres pour leur demander s'ils n'avaient pas besoin de Volontaires ? Ils ont répondu non. Je n'ai pas choisi entre la guerre contre l'Allemagne et la guerre pour la France. Il y a plus en jeu.

Mon Moi second n'a pas aimé mes principes de grand vantard et prétendant que cela correspondait bien peu à mon être superficiel, il dit :

— Je te reconnais à peine.

— Je sais, *convins-je.* Mais la guerre est une bonne raison pour changer.

Le Moi sceptique fronça les sourcils :

— Et es-tu sûr d'agir comme il faut, comment te vois-tu devenu un soldat ?

— Wanda me l'a aussi demandé, répondis-je. J'ai écrit un livre sur la guerre. Je suis jeune. Je dois accomplir ce que j'ai demandé aux autres de faire.

Mais l'autre Moi ne lâchait pas :

— Ne vas-tu pas entrer dans l'héroïsme insensé ? Ne pourrais-tu pas mieux servir la cause avec tes livres ? Je garde le soupçon que tu agis pour des motifs personnels. Ne fuis-tu pas un mariage, que tu n'as pas le courage de rompre, dans une aventure retardant ta décision ? Bien sûr, tu ne l'admettras pas, mais pardonne-moi, je me méfie des Croisés.

J'essayai de répondre honnêtement :

— Je ne sais pas. Parfois, je pense que de nouvelles guerres surgissent chaque fois qu'une nouvelle génération est arrivée à l'âge du mariage. Le malaise est pire que le risque, et beaucoup d'hommes aiment le métier de la guerre, parce qu'ils ne peuvent pas supporter l'inconfort de la vie civile. J'ai moi-même moi quelque chose de ce travers. Combien, je ne peux pas te le dire. Mais je pense en même temps que j'ai opté pour une bonne guerre. Je ne sais pas si l'adversaire chantera et portera des fleurs sur ses casquettes, mais je suis désolé pour lui.

De nouveau, la conversation se trouvait dans le danger de glisser des choses personnelles. Le Moi sceptique ne voulut pas le tolérer. Il dit :

— Je trouve toujours très douteux que tu puisses mener une existence de héros conquérant. Tu es un être gâté et efféminé. Je ne pense pas que tu sois un lâche ; mais pourras-tu supporter les poux et la saleté des tranchées et des latrines à ciel ouvert et les pieds endoloris après les jours de marches ?

— Je ne sais pas, *repartis-je*. Je vais essayer.

Mon Moi second n'était toujours pas convaincu. Il voulait savoir si oui ou non je me laissais aller à de la vanité ; au besoin de prouver quelque chose à moi-même et aux autres ; ou tout simplement, j'agissais parce que l'attitude de mon père pendant la Seconde Guerre mondiale avait porté ombrage à ma jeunesse.

J'essayais de dissiper ces doutes. Ce n'était pas un dialogue facile, car pour les questions les plus posées la plupart des réponses étaient nouvelles. Mais plus brutalement, je me posais les questions, plus franchement je leur répondais et étrangement plus j'étais honnête avec moi-même, plus je savourais la lumière qui se répandait dans le compartiment sombre. Que j'ai eu tort à bien des égards, que j'ai appris à me méfier de l'héroïsme, de l'héroïsme de tous, que mille déceptions m'attendaient, que ma foi sembla

souvent plus tard se gâcher ; cela ne change pas le fait que je n'ai jamais regretté d'avoir cru.

Nous avions quitté Belfort et la France passait sa première nuit sans lumière.

Soudain, le faisceau d'une torche entra dans mon compartiment. Suivi de deux soldats avec la baïonnette au canon, un fonctionnaire français examina mon passeport minutieusement et longuement.

— Que venez-vous faire en France ? *demanda-t-il.*

— Je me suis porté volontaire pour l'armée française, *dis-je.*

Il me rendit sans un mot mon passeport. Je le vis secouer la tête en sortant.

Wanda m'attendait le matin à la gare. Nous roulâmes à travers un Paris désert endormi. Elle connaissait la France mieux que moi. J'avais l'intention d'arrêter dans un hôtel, convaincu que je devrais le quitter pour la caserne dans les quarante-huit heures. Mais Wanda nous avait loué un petit appartement dans une belle maison de l'*Avenue Mac-Mahon*.

— Ça ne va pas se bousculer vite, *dit-elle.*

Effectivement, rien n'alla de façon précipitée, du moins pour moi.

Le 3 septembre 1939, jour suivant mon arrivée Paris, la guerre fut déclarée officiellement. « Depuis dix-sept heures, la France est en guerre contre l'Allemagne. » Des dizaines de centaines de Français marchaient vers l'Est. On n'avait pas le temps de s'occuper du volontaire venu de Suisse pour combattre. Le Ministère de la Guerre se déclara incompétent. À l'École Militaire où j'avais été dirigé, ils me regardèrent avec étonnement.

On m'envoya à l'officier recruteur de la Légion étrangère. Je fus cordialement reçu jusqu'à ce qu'il fut constaté que ce n'était pas mon intention de signer un engagement conditionnel de cinq ans. Finalement, ils m'envoyèrent où les Français qui ne connaissent pas les réponses envoient ceux qui cherchent un avis, le poste de police de mon district. Un inspecteur de police aimable me donna son avis amical.

— Retournez en paix dans la Suisse paisible.

L'organisation semi-officielle auprès de laquelle je m'étais enregistré à mon retour de Bretagne me donna une carte d'identité me décrivant comme Volontaire, mais elle n'avait aucune suggestion à m'offrir. À une caserne où une connaissance bien intentionnée m'avait envoyé, je fus questionné pendant deux heures parce que mes intentions passaient pour trop grotesques et que je ne pouvais être rien d'autre qu'un espion. Graduellement. Je me sentis comme l'incarnation civile du soldat Schweik. *Le brave soldat Schwéïk (Dobrý voják Švejk) est un roman satirique inachevé de l'écrivain tchèque Jaroslav Hasek, 1883-1923, publié en quatre tomes de 1921 à*

*1923.*Des semaines se passèrent. Ce furent des semaines idylliques dans notre charmant appartement au style ancien. Je mis sur pied notre programme quotidien, de la manière pédante que j'avais montrée depuis mon enfance en ce qui concerne mon emploi du temps. Le matin était consacré à mes efforts pour devenir un guerrier. L'après-midi, nous entreprenions de longues marches pacifiques dans Paris qui vivait un magnifique été indien. En soirée, assis derrière nos rideaux de camouflage, nous lisions et parlions, ou alors nous descendions les Champs Élysées vers un des cinémas fréquentés. À cette heure, de nombreux Parisiens étaient dehors et les lumières de leurs lampes de poche dansaient sur les Champs Élysées et les grands boulevards, les faisant ressembler à des champs où la nuit grouillent des milliers de vers luisants entremêlés.

De temps à autre, quand on entendait les sirènes, on allait tranquillement rejoindre la station de métro voisine. La drôle de guerre avait commencé sur la ligne Maginot aussi.

La publication de mon livre *Zu spät ?* apporta un peu de variété dans mon existence. Elle avait été réalisée par le courageux éditeur suisse Dr Émile Oprecht, 1896-1962. Il s'intitulait d'abord *seize journées*, *Sixteen Days*, mais dès que les premières critiques apparurent, l'ambassade allemande de Berne logea une protestation auprès du gouvernement fédéral suisse. Prenant une décision rapide, le Dr Oprecht imprima une nouvelle jaquette. Le livre s'appelait désormais *Zu spät ?* L'Ambassade allemande ne s'aperçut pas de cet hocus pocus*. Hocus Pocus est une expression d'argot afro-américain typique du Bronx à New York signifiant arnaque ou fausses promesses.* Tandis que j'étais à Paris, une sorte de guerre était, au moins, conduite à Zurich.

À Londres aussi, le livre était prêt pour sortir sous la traduction de son titre original *Die sechzehn Tage,* soit *Sixteen Days*, signifiant les seize jours précédant la Conférence de Munich. « — Nous l'appelons le dernier livre de paix, le premier livre de guerre », m'écrivit mon ami J. H. H. Gaute de Harrap. « Tout ce qui nous manque, c'est votre photographie en uniforme »

Ces lignes me donnèrent une idée. Erika avait un cousin à Paris, un homme appelé Paul Buschbaum, directeur d'un gros magasin à Oran qui faisait partie des biens du Dr Levy. Je le vis et lui expliquai ma position.

Le magasin *Printemps* était en connexion avec le magasin d'Oran.

— Je voudrais avoir un uniforme fait au *Printemps*, *dis-je.* Je voudrais avoir ma photo prise en même temps. Ainsi, si j'ai la bonne fortune d'être accepté dans l'armée, mon éditeur aura déjà ma photo prête.

Buchsbaum accepta d'emblée. Tandis que le tailleur prenait pour mon uniforme mes mesures du postulant, mais encore frustré fantassin,

Buchsbaum demanda un peu sournoisement :

— C'est sérieux, tu désires être soldat ?

Je l'assurai de mes bonnes intentions et lui racontai mon odyssée.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir plus tôt ? *me demanda-t-il alors que le tailleur mettait son ruban sur ma poitrine.* Ici en France, il faut avoir des relations.

— Même pour aller à la guerre ?

— Même pour aller à la guerre.

Il me donna une lettre personnelle pour le ministre de la Santé. Je ne saisissais pas bien ce que le ministre de la Santé avait à voir avec le recrutement pour l'armée, mais, bon, Buchsbaum maintenait qu'un ministre de la Santé était mieux que pas de ministre du tout.

Le ministre de la Santé, *Marc Rucart, 1893-1964, ministre de la Santé publique du 10 avril 1938 au 20 mars 1940,* habitait à seulement quelques coins de rue de mon appartement sur la rue Mac Mahon.

J'appelai le matin suivant et je fus instantanément reçu. Le ministre était un très charmant vieux gentleman qui ressemblait au préfet d'une Ville de Province dans un roman de Flaubert.

Il mit une paire de lunettes et lut attentivement la lettre de mon ami.

— Ah oui ! C'est au sujet du service militaire, *dit-il avec un sourire*. Mais, monsieur, êtes-vous français ?

— Non, *dis-je, découragé*. C'est justement cela…

Il fronça les sourcils vers le haut.

— Mais alors vous n'avez pas à… *me rassura-t-il*. Je ne pense pas qu'il y ait quelque besoin d'une intervention

J'avais compris.

— Monsieur le Président, *dis-je avec emphase,* vous m'avez mal compris. Je ne cherche pas à éviter le service. Je désire être soldat.

Il me dévisagea comme un homme qui après tout avait la compétence du ministre de la Santé.

— Vous voulez dire… ? *demanda-t-il*.

— Oui, je veux être soldat, *dis-je avec détermination*.

Il secoua les épaules, pêcha une feuille de papier et plongea une plume antédiluvienne dans un énorme encrier.

— Amenez cela au bureau de recrutement de l'École Militaire, *dit-il en me tendant la lettre.*Ensuite, il me raccompagna à la porte. Quand il me serra la main, il demanda :

— Et vous voulez vraiment lutter pour la France ?

J'opinai. Il me serra de nouveau la main, puis il se détourna rapidement. Mais j'avais vu qu'il avait les larmes aux yeux.

Une heure plus tard, je me rapportai à la Place des Invalides. Après un autre dix minutes, j'étais accepté comme volontaire. À onze heurs trente, le médecin militaire m'avait reconnu apte au service. À midi, j'avais mon ordre de marche.

« La recrue Jean Békessy (Hans Habe) se rapportera à la caserne de la Porte de Clignancourt le mercredi 18 octobre 1939 pour recevoir son équipement et son affectation. »

À la caserne de la Porte de Clignancourt, je m'aperçus que je n'étais pas l'unique volontaire que j'avais commencé à croire. Trois Régiments de Volontaires étrangers étaient en cours de formation. Seulement, ma précipitation avait été quelque peu inappropriée. Des Volontaires étaient envoyés au camp de formation de Barcarès depuis quelques jours seulement.

Pendant toute une journée, nous cognâmes des talons dans la cour de la caserne avant d'être conduits au train ; c'était bien du temps pour faire connaissance avec les jeunes hommes qui allaient être mes compagnons. Je me rappelle beaucoup de ces hommes que le destin a rassemblés en ce matin pluvieux d'octobre ; le gras technicien dentaire hongrois Imre Klausner, un gai géant barbu, toujours d'humeur à chanter et plus tard membre de la résistance dans Paris ; le maigre Suisse Kellenberger, responsable de la boîte de nuit Tabarin qui après 1940 sera un ardent collaborateur de la Puissance occupante allemande ; le tailleur hongrois Hegedus (*Liste numéro 17 des prisonniers de guerre : Hegedus Stephan, 2-9-10, Budapest, Hongrie, 1re Classe 21e R.I.*) qui parla pendant toute la campagne de sa femme, tandis qu'elle le trompait tout le temps ; le petit photographe Imre Garai avec un thorax étroit et des verres épais et qui semblait pouvoir s'envoler au moindre coup de vent et qui fut un des plus authentiques héros que j'ai connus ; le Juif polonais Samuel Torczynszky qui ressemblait au Juif de l'Est dépeint par l'hebdomadaire nazi *Der Stürmer* et qui mourut en héros dans les Ardennes en volontaire dans une mission impossible ; le Russe blanc Vladimir Imoudsky qui aurait pu être Garde pour la Grande Catherine, 1729-1796 ; le médecin roumain le docteur Barati ; le mineur portugais Da Souza et le réfugié espagnol Ramos. {Soit *Ramos (Jean), 9-4-09, Cieza (Espagne), cap. 21e RI,* soit *Ramos (Jérôme), 3-7-15, San Pedry de Salamanca, 2e cl, 21e RI : Liste des prisonniers de guerre numéro 17 du 17/9/1940*}.

À tous, je dois avoir paru comme un original étrange. À l'exception de quelques-uns, ils n'étaient pas volontaires dans le vrai sens du terme. Beaucoup d'entre avaient été menacés d'internement dans un pays étranger, beaucoup avaient vécu pendant des années à Paris sans être en mesure d'obtenir la citoyenneté qu'on leur promettait maintenant ; beaucoup étaient arrivés de Suisse dans les premières semaines de la guerre alors que la

guerre leur semblait peu probable, voire une burlesque. À côté de cela j'ouvrais la voie avec au lieu d'un sac à dos ou d'une petite valise en fibre, une bien trop grande valise en peau de porc, dans laquelle se cachait une paire de bottes hors-norme et l'uniforme taillé sur mesure.

Tard en soirée, nous fumes transportés à la gare dans plusieurs anciens autobus. Paquetés serrés dans des compartiments malpropres, nous quittâmes pour Perpignan.

Alors commença l'épisode de Barcarès.

Barcarès était alors un petit village sur la côte méditerranéenne à environ vingt kilomètres de Perpignan. Disposant en temps de paix de tous les désavantages et aucun des avantages de la proximité de l'Espagne, le village était un endroit de vacances à prix modiques pour la classe moyenne française. Le témoignage de ces vacances résidait dans le petit restaurant *La Langouste qui Chante* et dans un modeste petit hôtel, nommé pas si modestement *Le Lido.* Le camp se trouvait éloigné de ce misérable patelin de cinq ou six kilomètres. Jusqu'à quelques jours auparavant, il avait été un camp d'accueil pour les républicains espagnols qui se réfugiaient en France en traversant la frontière. Certains de ces républicains avaient été transférés au camp de Rivesaltes et les autres s'étaient portés volontaires pour l'Armée et ils portaient maintenant l'uniforme bleu pâle des recrues, un des nombreux résidus de la Première Guerre mondiale. Autrement, rien n'avait changé au camp de Barcarès. Les baraques construites sur le sable par les Espagnols n'avaient pas de planchers ; des deux côtés internes, des cabanes étroites en bois furent installées d'abord à terre des planches inclinées, puis en deux étages écartés de soixante à quatre-vingts centimètres servant de couchettes ; en même temps, l'électricité fut installée pour remplacer les bougies malodorantes. Pendant du plafond, deux ou trois ampoules dispensèrent une faible lumière ; pendant plusieurs jours, l'événement fut fêté en buvant plus qu'à l'accoutumée du vin rouge servi dans des seaux remplis à ras bord.

Avec ces progrès, les engagés acquirent le sentiment d'enfin plus ressembler à une armée en campagne. Il n'y avait pas de tables, ni d'armoires, ni de poêles. La literie, aussi, provenait des réfugiés espagnols ; elle servait de refuge à des milliers de punaises qui semblaient d'ailleurs s'entendre très bien avec les poux de sable. Une épidémie de gale sévit. J'ai depuis vu de nombreux camps, y compris les camps de réfugiés après la Deuxième Guerre mondiale, mais comparés au « dépôt » qui accueillit les volontaires pour combattre pour la France, ils étaient tous des paradis.

Au début, la nourriture était en accord avec le logement. Il n'y avait pas de mess. Trois fois par jour, un énorme chaudron contenant un liquide indescriptible était introduit dans la baraque et son contenu était versé dans de

grandes gamelles de prison tendues par les recrues qui étaient assises sur le bord de leurs lits.

Il n'y avait pas assez de gamelles. Le pain livré cinq fois par semaine était si vert de moisissures que, même si nos estomacs grognaient, nous préférions l'enterrer dans le sable. Deux fois par semaine, il y avait du *Singe*, de la viande en boîte de métal datant de la Première Guerre mondiale et qui méritait son nom.

Avec les protestations, cela s'améliora. Il faut reconnaître qu'abonda finalement une nourriture plus que satisfaisante et très saine. Deux repas furent servis par jour. Si les mets ne brillaient guère par la variété, ils étaient constitués cependant de plats substantiels et toujours mangeables. Ils comprenaient des plats de viande ainsi que des légumes tels des pommes de terre, des pois cassés ou des haricots secs. Ils s'achevaient immanquablement par un dessert potable. Seuls les plus délicats continuèrent d'estimer cet ordinaire précaire et de mauvaise qualité.

Après quelques jours, il fut clair que nous étions dans un camp de la Légion étrangère. La seule différence était que nous avions signé pour la durée de la guerre seulement. Mon régiment d'abord appelé le 1er Régiment de Marche des Volontaires étrangers et plus tard, le 25 février 1940 renommé le 21e, était entièrement bâti selon les normes de la Légion étrangère. Du colonel Paul Debuissy en descendant jusqu'au plus bas sous-officier, tous étaient d'anciens Légionnaires. Nous portions le collet vert avec la grenade à sept flammes de la Légion étrangère et un capot blanc sur nos képis. Nous chantions « *Voilà du boudin »,* le chant de la Légion et la discipline correspondait exactement à ces règles.

L'estampille était celle de la Légion étrangère, mais pas l'entraînement. Celui qui avait choisi Barcarès comme centre d'entraînement pour une guerre européenne ne pouvait être qu'un fou ou un saboteur. Le fin sable méditerranéen sur lequel le camp était construit avait une telle épaisseur qu'il était impossible d'y installer même une mitrailleuse en position. Il était hors de question d'accomplir des marches, car on s'enfonçait dans le sable jusqu'aux genoux. Les exercices de tir étaient aussi impraticables parce que la tramontane, un vent froid venant des Pyrénées soufflait sur le sable à longueur de jour et de nuit et renversait nos cibles. De plus, nous n'avions pratiquement pas d'armes. Pas plus de cinq pour cent des fantassins disposaient de « mousquetons », des fusils plus ou moins modernes, le reste était équipé de fusils datant de 1891 à 1916. Je reçus moi-même un « Remington » long et effilé, mais pesant huit kilos. Sa fermeture était rouillée si bien que la balle tombait, si on ne tenait pas l'arme absolument à l'horizontale.

Par bonheur, je n'avais aucune connaissance en sciences militaires et je regardais la situation comme normale. En vain, les vétérans de la guerre d'Espagne qui totalisaient environ 30 pour cent de notre régiment remarquaient que notre équipement leur rappelait fâcheusement l'armée défaite de leur pays natal. Je restais convaincu que nous aurions un entraînement approprié et des équipements adéquats en temps voulu. *Grâce au Suisse Reynold Thiel, 1919-1963, et à la propriétaire des magasins américains Macy's*, la splendide musique du régiment, composée à cent pour cent d'Espagnols, avait des uniformes et des instruments modernes qui n'auraient pas déparé un orchestre symphonique. *Le Neuchâtelois communiste Reynold Thiel qui avait participé à la guerre d'Espagne dans les Brigades internationales s'engagea à Paris dès l'assaut allemand contre la Pologne le 1er septembre 1939. Il s'était engagé suivant le mot d'ordre du parti communiste : il fallait apprendre le métier des armes en vue de la lutte qui se préparait en France.*

Thiel boitait depuis une blessure à un genou en Espagne ; sa grande taille, il mesurait un mètre quatre-vingt-dix, lui valut le surnom de « Double Mètre » ; il avait étudié le piano. Debuissy lui demanda de former une musique pour le régiment. Reynold Thiel fit jouer ses relations. D'abord, il convainquit Edwige Feuillère, 1907-1998, d'être la marraine du régiment. À Noël, tous les soldats reçurent un cadeau de la comédienne. Pour la musique, il fallait des instruments, qui coûtaient cher. Thiel obtint un don généreux de l'héritière des grands magasins Macy's, à New York. Comment fit-il ? Quel rapport y a-t-il entre la millionnaire américaine et ce jeune Suisse qui n'avait jamais traversé l'Atlantique ? Noël Field, 1904-1970, le diplomate américain de la Société des Nations était un quaker que Reynold avait connu à Perpignan. Field aidait les rescapés d'Espagne ; par penchant politique, il aidait surtout les « camarades ». Noël Field était un Américain qui grandit en Suisse et qui, en 1949, disparut derrière le rideau de fer, devint une figure-clé des procès staliniens et, après sa libération, décida de son plein gré de rester en Hongrie.

Je croyais fermement en la victoire de la bonne cause et à ma grande surprise je devins un excellent soldat. Mes amis et ennemis se sont moqués invariablement et avec des tonalités différentes de mon « militarisme ». Plus tard, quand je fis une rapide et brillante carrière dans l'Armée américaine, mon vieil ami de famille Ferencz Molnár prit l'habitude de m'appeler moqueusement *le soldat connu.* Je ne peux dénier que dans vingt et un rapports de mes officiers supérieurs, je fus noté vingt et une fois « supérieur » et que j'ai obtenu d'alarmantes nombreuses décorations. Pour le meilleur ou le pire, je dois composer avec ma « personnalité militaire » dans cette autobiographie. Si je

déclare que j'ai aimé l'armée dès le premier jour, ça ne veut pas dire que ce n'est pas une institution des plus haïssables. Je l'ai aimé parce qu'elle m'adonné l'appui collectif qui a toujours manqué au fils unique, au solitaire et à l'individualiste que je suis. Je voulais servir ; et comme on ne peut que rejeter avec colère ou admettre avec enthousiasme la terrifiante collectivité de l'Armée, j'ai préféré l'accepter. Mais ce n'était pas la seule raison. J'ai été élevé par des femmes et par conséquent j'avais testé sur des femmes ma puissance et mes capacités et mes dons. Il y avait un défi irrésistible dans la question sur ma capacité à tenir ma place dans une communauté d'hommes. Le fait est qu'un groupe considérable d'hommes se rallièrent immédiatement autour de moi et semblèrent accepter sans réserve ma supériorité, ce qui me remplit d'une satisfaction enfantine et vaniteuse. Cependant, ce n'était pas que vanité. En tant que travailleur exagérément discipliné, j'étais moi-même habitué à obéir et je ne me formalisais pas de recevoir des ordres venant d'autres. En outre, l'attitude typique de « l'intellectuel » ne m'avait jamais séduit. Bien sûr, je réalisais comme d'autres que l'adjudant était un idiot, mais puisqu'il en connaissait plus que moi en matières militaires, je me dis que j'avais le droit de me soumettre à lui dans ce domaine. Mon intellectualité aurait-elle été plus forte qu'elle n'aurait pas pu diminuer encore plus mon mépris du dilettantisme : s'il s'agissait de démonter une mitrailleuse, l'adjudant le plus stupide, qui savait faire cela avec méthode cela, pouvait m'en imposer beaucoup. Aussi mon ambition a joué dans toutes mes actions toujours un rôle important ; je tins pour acquis que ce que l'on fait une fois doit être bien fait ; impossible était pour moi l'idée qu'être soldat ne serait pas être le meilleur soldat ; j'eus cette vertu ou ce vice qui n'avait rien à voir avec le métier des armes en lui-même.

Si j'ajoute que j'avais, alors, et encore longtemps après une notion romantique du métier de soldat, cela devait expliquer en principe mon « militarisme. » « Romantique » dans le vrai sens du mot, telle était ma conception du métier de soldat : je l'ai écrit dans un roman sur la vie militaire guerrière tandis que j'en faisais partie. Mon imagination plus que mon activité littéraire m'a permis de m'installer dans le rôle d'un guerrier, de sorte que la réalité derrière moi a disparu dans le rôle que je m'attribuais. En plus de cela, mon extravagance se manifestait par la vanité physique exprimée dans la façon dont je m'habillais comme soldat – ce pourquoi plus tard les chroniqueurs de la société américaine me firent des remarques critiques – et ce qui explique, en partie du moins, mon « héroïsme » que mes critiques ne pouvaient rapporter à mon personnage, alors qu'en fait le lien était tout à fait logique : de fait, j'étais le soldat héros de mon roman et ce Mousquetaire glorieux, il m'était impossible de le laisser tomber.

Je n'ai éprouvé consciemment ni les difficultés de la vie de caserne, ni le danger du front, mais je les ai côtoyés. En dérivait aussi ma décision, aucune des règles que je me donnais ne s'appliquait aux autres, sinon aux Romanciers qui sont bien souvent les uniques profiteurs de la guerre à côté des fabricants d'armes.

Cependant, ce serait du cynisme envers moi-même, si je taisais la raison ultime et la plus profonde de mon militarisme. J'étais vraiment fier en ce temps-là et plus tard dans l'armée américaine de porter l'uniforme. Peut-être, était-ce l'imagination, peut-être était-ce de l'autodéfense, mais ma fierté provenait aussi de quelques autres motifs : La possibilité d'une expression idéologique de mon physique, me remplissait d'un sentiment de bonheur inondant. Ce livre est un rapport et pas un pamphlet ; je dois m'expliquer de façon claire, puisque je suis conscient du danger de ramener le sentiment de plaisir au métier de soldat : je ne peux pas taire que j'ai été soldat avec plaisir, parce que je croyais dans mon entreprise et au fait qu'elle ne pouvait être prouvée que dans l'action. À ce sujet du plaisir, la façon dont on persécutait des soldats qui étaient convaincus de leur cause me semblait toujours absurde – sauf de poursuivre ceux qui éprouvent un faux plaisir à persécuter les autres de sang-froid.

Tout cela m'aida à surmonter rapidement le bouleversement brusque, vraiment incroyable de mon existence. Ça ne me prit pas longtemps pour apprendre les règles du bon soldat. Au lieu de négliger ma tenue, j'attachai une particulière importance à paraître comme un soldat de parade au milieu de l'enfer crasseux de Barcarès. Je sus bientôt remplir mes tâches sans me presser au travail et me faire bien voir de mes supérieurs sans fâcher mes camarades. Ainsi fis-je une rapide « carrière » dans l'armée. Après quelques semaines, j'obtins l'autorisation de dormir hors du camp ; Wanda arriva de Biarritz et nous prîmes une chambre sans chauffage au Lido ; après à peine un mois, je fus autorisé à porter mon propre uniforme, un privilège normalement accordé aux seuls officiers.

Au bout de huit semaines, je portais deux bandes vertes et une dorée. J'avais été nommé caporal-chef, à peu près le plus bas rang de sous-officier. Je dois dire en toute franchise que j'obtins tous ces honneurs et privilèges sans tirer profit ni de ma position sociale ni de mon renom en tant qu'auteur. Naturellement, mes supérieurs savaient que j'étais un Volontaire « volontaire » et il n'y a aucun doute que cela les influença en ma faveur. Mais au-delà de cela, mon secret fut que je suivis littéralement la devise de nos couleurs régimentaires : *servir avec le sourire*.

Début avril, nous touchâmes enfin des tenues kaki. Après une manœuvre au camp du Larzac *du 2 au 18 avril 1940*, une opération difficile à battre dans

son absence de moyens, j'obtins une permission d'une semaine. J'allai à Paris rencontrer mes parents. Ce fut un des plus heureux moments de la vie de mon père, quand la sentinelle devant le Ministère de la Marine au coin de la Rue Royale et de la Place de la Concorde attira son attention en prenant le Légionnaire étranger en hautes bottes vernies pour un officier. De Paris, j'allai à Bordeaux où je rencontrai la famille de Wanda. Nous retournâmes ensemble à Barcarès.

Nous étions en avril 1940. La guerre en était à son huitième mois et était devenue une farce, les Français l'appelaient la guéguerre. Il n'y avait plus de vers luisants dansant alors sur les Champs Élysées. Plus personne ne suivait les consignes de camouflage. Même à la Légion étrangère, la discipline s'était relâchée. Près de Perpignan, les Légionnaires donnèrent une fascinante revue dont j'avais écrit le texte et pour laquelle des vedettes étaient venues de toute la France. La tramontane soufflait toujours sur les étendues de sable de Barcarès, mais sur les belles collines autour de Perpignan les arbres étaient en fleurs. Il était de plus en plus fréquent de parler de paix puisque la guerre ne semblait pas vouloir démarrer. Quelque part du côté d'Arras la *grande armée* menait des manœuvres avec des tanks en bois. Les ministres buvaient du Pernod et retournaient à leurs maîtresses. La chanson du jour était « Nous irons pendre notre linge sur la ligne Sigfried » et il était assumé que la Wehrmacht pour sa part pendrait quelques paires de pantalons sur la ligne Maginot

L'Armée française s'était endormie pendant l'hiver dans les profondeurs confortables de la ligne Maginot, cette ligne « imprenable » de fortifications qui environ trois mois plus tard devaient tomber, *abandonnées par Weygand et sans combat,* en vingt-quatre heures. *Mais des forts refusèrent de se rendre jusque bien après l'Armistice…*

Un soir, je fus convoqué au bureau de ma compagnie par le lieutenant Pierre Truffy qui la commandait. Il était un de nos rares officiers qui n'était pas légionnaire. Jeune homme avec des joues rondes et roses, des lunettes à monture légère et les manières d'un civil, l'intelligent et instruit notaire d'Angers était devenu mon ami. (*Extrait de la liste officielle N° 49 de prisonniers de guerre français. Paris, le 7 décembre 1940 : Truffy Pierre, 7-5-06, Thouars, lieut., 21' R.I.E. Of. VI A.*)

— Voici votre permission, *dit-il*. Mais c'est votre dernière. Demain nous montons au front. Les nouvelles ne sont pas bonnes au Nord.

Je pris la permission, saluai et sortit.

Le lendemain *28 avril 1940*, le 21e Régiment de Marche de Volontaires étrangers quittait le camp de Barcarès sous un ciel pluvieux. Marchant au premier rang, je portais les couleurs du régiment. Nous étions 2100 hommes

en képi blanc. Mille six cents d'entre nous ne revinrent jamais. (*Chiffres sans doute incorrects et à réviser : le régiment comptai jusqu'à 2800 hommes, si on compte la compagnie de pionniers qui fut retirée dans les Ardennes.. En pratique seulement 2000 hommes, dont 1200 seulement étaient armés. Selon le baron de Rosen dans son livre « une captivité singulière à Metz », il y eu eut au moins 1100 Volontaires étrangers du 21e R.M.V.E. prisonniers à Metz. 13 à Dieuze selon Habe ! Le pire fut sans doute pour les Espagnols qui moururent autour des deux tiers à Mauthausen surtout.)*

Ce soir-là, à Perpignan, nous fûmes embarqués dans de wagons à bestiaux en direction de l'Alsace.

Dans le même temps, un train était en gare de Perpignan en attente de partir en direction de Biarritz. Wanda était à une de ses fenêtres quand notre convoi commença à rouler. Quand mon wagon à bestiaux où je me tenais debout dans l'encadrement de la porte ouverte passa devant elle, elle éleva la main presque imperceptiblement. Un instant plus tard, je n'aperçus plus que sa chevelure blonde. Je ne la revis jamais plus.

(*Ce départ le 28 avril de Perpignan doit être celui de la compagnie de commandement, car le régiment proprement dit quitta la gare de Rivesaltes les 30 avril et 1er mai 1940).*

CHAPITRE VIII. Les soldats oubliés

S'il en tombe mille à ton côté
Et dix mille à ta droite,
Toi, tu ne seras pas atteint.
Ouvre seulement les yeux
Et tu verras comment sont payés les infidèles.

Psaume 91 : 5-7

Sous-chapitre VIII. 1) La montée au front

Le régiment était stationné en Alsace avec son état-major à Mommenheim, mais cinq d'entre nous dont moi-même avaient été sélectionnés pour suivre des cours à Pfaffenhoffen et devenir observateurs d'infanterie.

J'avais complété la première partie du cours sur l'observation donné par le capitaine Mirambeau aux observateurs de tous les régiments appartenant au douzième Corps d'armée, dont le mien, le « vingt et unième régiment de marche de volontaires étrangers », régiment formé au début de la guerre et attendant près de Mommenheim de passer à l'action. Un beau matin de mai 1940, le capitaine Mirambeau m'envoya en mission de reconnaissance tout près des lignes ennemies. Je quittai donc Pfaffenhoffen afin d'inspecter les postes d'observation français et d'analyser certaines erreurs survenues dans le relais de l'information.

Le général Henri Dentz commandait alors le douzième Corps (SF Mulhouse, SF Colmar, 54e DI, 104e DIF, 105e DIF) depuis le 15 novembre. Remplacé le 5 juin par le général Champon, il reçut le 2 juin l'ordre de rejoindre Paris. Gouverneur militaire de Paris, il eut la mission de remettre la capitale à l'ennemi le 14 juin 1940. Nommé par le régime de Vichy haut-commissaire en Syrie en décembre 1940, sur ordre de l'amiral François Darlan, 1881-1942, il fit passer en Irak deux trains d'armes françaises destinées aux partisans de Rachid Ali (1892-1955), alors premier ministre irakien du mars 1940 au 31 janvier 1941 et alors révolté contre les Britanniques. En outre, quelque 70 avions militaires allemands dont certains arboraient la cocarde tricolore furent autorisés à transiter par la Syrie et le Liban. En juin-juillet 1941, lors de la Campagne de Syrie, il s'opposa par la force aux Alliés, commandés par le général Wilson (dont les Français libres commandés par Legentilhomme). Au terme des combats, les pertes s'élevaient à 1 066 tués et 5 400 blessés du côté des forces françaises de Vichy. Les Alliés, quant à eux, perdirent en tués ou blessés, 1 600 Australiens, 1 900 Britanniques ou Indiens et 650 FFL. 2 600 Européens, 1 100

Nord-Africains et 1 800 Coloniaux rejoignirent les Français libres. Les fonctionnaires et militaires français refusant le ralliement furent rapatriés en France. Fin août 1941, 37 563 Français quittaient le Levant pour retourner en France (dont le général Dentz). Atteint par la limite d'âge, Dentz cessa ses fonctions le 14 juin 1943. Au cours de l'épuration, il fut inculpé le 4 avril 1945 d'intelligence avec l'ennemi et condamné à mort par la Haute Cour de justice le 20 avril 1945. Le général de Gaulle (1890-1970) le gracia et sa peine se trouva commuée en détention à vie. Son état de santé s'étant rapidement détérioré, il mourut à la prison de Fresnes le 13 décembre 1945.

Le 21e R.M.V.E. appartenait à la 35e Division d'infanterie commandée par le général Pierre Decharme (1881-1955) avec commandant l'Infanterie divisionnaire le général François Delaissey (1881-1955), commandant l'Artillerie divisionnaire le colonel Girard de Langlade, commandant le génie à partir d'avril 1940 le chef de bataillon de Joyet.

Je ne fus pas surpris de ce que je constatai dans les postes d'observation placés sur la ligne de front. Le capitaine Mirambeau que j'admirais pleinement nous avait préparés au pire. Cet homme sortait de l'ordinaire et je me souviendrai toujours de lui, car ni avant ni après je n'ai rencontré un officier de cette valeur. Durant tout le temps que nous passâmes en Alsace, nous ne découvrîmes jamais son secret, car aucun d'entre nous ne savait qui il était en réalité.

Il ne portait aucune décoration, bien qu'on sût qu'il était un héros de la Grande Guerre ; une simple tête d'Indien, emblème du Deuxième Bureau, le service de renseignement français, remplaçait sur sa poche droite les rubans de couleur. Ses connaissances militaires donnaient à penser que le métier militaire était bien sa profession, mais un jeune artilleur prétendant venir de la même ville que le capitaine Mirambeau soutint que dans la vie civile il était professeur de mathématiques à la Sorbonne. Cela paraissait possible vu sa virtuosité étonnante en géométrie et en mathématiques avancées. Certains des élèves du professeur allaient jusqu'à prétendre que son vrai nom n'était pas Mirambeau. Il l'avait selon eux adopté pour cacher sa véritable identité, car il avait œuvré dans le Service de renseignement français de telle manière que les Allemands avaient mis sa tête à prix.

Avant mon départ, il m'avait dit, la voix pleine d'amertume :

— Ne vous surprenez de rien, sergent. Vous êtes sur le point de découvrir des choses étranges. Vous allez découvrir des postes d'observation bien chauffés, mais dépourvus de points de vue sur l'ennemi. Et vous y trouverez partout du champagne.

Il se leva et se rapprocha de moi. Je remarquai que sa posture était

raide, ses lèvres pâles et que sa tête était en lame de couteau, étroite et allongée comme celle de Savonarole.

— Si vous voyez des caisses de champagne, tirez dedans. Sous mes ordres, je veux des observateurs et pas des ivrognes.

Il marcha en allers et retours dans la salle de cinéma vide appelée le cinéma de l'Agneau qui nous servait de salle de classe.

— Si la guerre finit aujourd'hui ou demain… ? *finit-il par nous dire avec un geste d'avertissement ou de résignation.*

Nous étions en guerre depuis neuf mois, mais la réelle guerre dont le capitaine Mirambeau connaissait la nature, celle que nous pouvions seulement imaginer, n'avait pas encore démarré. Elle se tenait tapie dans la forêt des Ardennes, dans les champs des Ardennes, dans les petites maisons du Luxembourg. En ce matin-là où je passais à travers champs pour me rendre à Pfaffenhoffen, à *cinq F* comme disait Mirambeau, en cette belle journée ensoleillée de printemps, le communiqué officiel proclamait encore son Rien à signaler. Et alors, la guerre se matérialisa soudain le 10 mai 1940. Je devais rencontrer les évaluateurs appartenant à d'autres régiments et qui inspectaient d'autres secteurs du front que le mien. Avant de retourner à nos bases, nous voulions confronter nos constatations. Nous avions rendez-vous à onze heures du matin le 11 mai 1940 au carrefour de Pfaffenhoffen. J'arrivai le dernier. Avant même que j'ouvre la bouche, les deux autres me bombardèrent de nouvelles.

— Les Allemands ont pénétré en Hollande et Belgique. Notre cours est interrompu. Nous devons regagner nos régiments demain matin.

Une heure plus tard, les premiers bombardiers allemands survolaient la Ville paisible des 5 F. Les choses sérieuses commençaient. *Durant la drôle de guerre*, les mois d'attente avaient épuisé nos nerfs, tandis que dans les cafés parisiens on jasait de *la guéguerre*. Personne n'avait su quand la vraie guerre commencerait et maintenant *personne* ne savait quand elle finirait. Jusque-là, dans les forts de la ligne Maginot, à la frontière belge, le long des côtes, partout la guerre n'avait été qu'un jeu de soldats de plomb. Ceux qui avaient escompté acquérir une grande expérience militaire n'avaient rencontré que les vicissitudes de la vie de caserne. Des millions d'appelés et d'engagés s'étaient transformés en millions de recrues menant une vie insupportable très éloignée de la grande expérience de leurs pères. L'ancien esprit de camaraderie se serait peut-être éveillé si le combat, le feu de l'Enfer, avait commencé tout de suite. Mais nos seules activités étaient de fainéanter dans les rues des villages alsaciens, de subir les rassemblements, les rapports, les présentations d'armes, le nettoyage des bottes. Une grande atmosphère de chicanes s'était

installée. Lesquels d'entre nous sauraient le mieux s'exempter des corvées ? Régnèrent les jalousies et les amours-propres mesquins, la méfiance envers le camarade qui supportait l'épreuve aussi mal que nous-mêmes.

Nous étions donc en guéguerre depuis neuf mois lorsque soudain la guerre se matérialisa le 10 mai 1940. La Wehrmacht avait envahi la Hollande et la Belgique. Nous reçûmes l'ordre de rentrer à Mommenheim à mi-course du cours qui devait s'achever le 12. Nous étions quatre observateurs devant rejoindre alors l'état-major de notre régiment. « Petit Garai » et moi décidâmes que nous irions à la pêche le 12 mai matin avant notre retour. Garai était un Hongrois qui depuis de nombreuses années exerçait le métier de journaliste-photographe à Paris. Jeune homme malingre aux cheveux noirs et aux verres de lunettes épais, il n'avait rien de martial, mais il s'était porté volontaire dès la déclaration de guerre et, lorsqu'il avait subi des moments de tension, il s'était montré d'un sang-froid remarquable.

— Je suis heureux que ça ait maintenant commencé, dit-il alors que nous lancions nos lignes. Ça sera fini dans huit semaines.

Garai parlait avec un calme assuré n'admettant aucun doute quant à l'issue de la guerre.

J'acquiesçai par gentillesse :

— J'en suis sûr.

Devenus silencieux, nous nous assîmes. Le 12 mai était le premier dimanche chaud de l'été. Le soleil triomphait dans le ciel. Tous les champs avaient viré au vert foncé. Une douce brise taquinait les longues herbes. L'eau sentait comme elle sent seulement en été : le moisi et un peu le pourri. Derrière nous, le village reposait paisible, tranquille.

Soudain, levant les yeux vers le ciel, Garai lança un cri d'alarme :

— Avions !

Au lieu de se coucher à terre, il sauta sur ses deux pieds. Trois appareils ennemis en formation survolaient Pfaffenhoffen, effleurant presque le clocher de l'église. Fier de montrer ce qu'il avait appris à l'école, il s'écria :

— Messerschmitt !

J'avais aussi reconnu les avions de chasse allemands à la coupe dentelée de leurs ailes, mais maintenant c'était différent : ils volaient au-dessus de nos têtes.

D'abord, ils s'éloignèrent, puis ils firent soudain demi-tour, tournèrent sous nos yeux autour de la prairie en même temps que retentissait le bruit de leurs mitrailleuses.

— Ils nous tirent dessus, *dit Garai calmement comme à un spectacle pacifique.*

Il restait debout le nez en l'air. De l'autre côté du ruisseau, quelqu'un dit « merde », mais c'était seulement parce qu'il venait de rater un poisson. Même sous le feu, nous ne réalisions pas encore pleinement ce qui arrivait ; nous étions trop accoutumés à prendre toute chose comme une plaisanterie.

Soudain, une femme poussa un hurlement douloureux. Au milieu de la prairie, une voiture d'enfant, que nous apercevions comme une tache blanche au milieu du vert, avait été touchée. La femme, en blanc elle aussi, était penchée sur le berceau et hurlait. Les avions dessinaient des cercles autour de la Ville. Cinq minutes trop tard, la sirène commença à meugler dans la tour de l'église, étouffant les cris de la maman. Le soleil brillait toujours, c'était encore dimanche dans les champs.

Garai et moi partîmes à courir à travers la prairie. La femme couvrait le bébé de son corps. Une balle avait traversé la capote du landau et frappé l'enfant en pleine tête. Le premier mort de la guerre apparu sous mes yeux était un bébé.

Nous retournâmes au village. Les habitants sortaient de leurs maisons. Levisage terrifié, ils scrutaient le ciel bleu sans nuages. À la gare, trois cheminots avaient été touchés alors qu'ils se penchaient pour se réfugier sous un wagon. Ils étaient tous trois morts. La sirène se tut. Sur la cheminée de la brasserie Moritz, une cigogne jouait avec ses petits.

À notre retour à Mommenheim, nous apprîmes que le colonel avait décrété l'état d'urgence. Nous ne pouvions plus circuler dans les rues sans notre casque. Nous ne pouvions plus sortir de la Ville. Nous ne pouvions plus ôter nos chaussures ni nos vêtements la nuit. Si nous sortions de nos logis, nous devions longer les murs. Si nous étions plusieurs, la file indienne était de rigueur. La messe du dimanche était interdite. Ainsi, la guerre nous paraissait être uniquement une mesure disciplinaire dirigée contre nous personnellement.

En général, le commandement français n'imaginait la discipline que sous la forme de l'imposition d'un désagrément. Il croyait qu'elle était forcément une chose désagréable et il s'ensuivait forcément que le soldat l'apprendrait automatiquement si la vie lui était rendue suffisamment détestable. Cette conception n'est pas la dernière des raisons pour laquelle la guerre devait être perdue. Aussitôt qu'elle démarra, nous fûmes condamnés à la maison d'arrêt à la moindre peccadille.

Notre capitaine de compagnie nous affirma que les mesures prises amèneraient les aviateurs ennemis à penser que Mommenheim était désert. Pourtant, étrangement, cela ne l'empêchait pas de nous rassembler deux fois par jour dans la cour de l'état-major. Entassés dans l'étroit espace entre la

maison du capitaine et l'auberge, deux cents hommes se tenaient au garde-à-vous. Nous étions alors une cible idéale pour les avions allemands. Nous ne pouvions pas croire qu'aucun des employés de l'auberge, qui se penchaient à la fenêtre pour écouter confortablement chaque mot prononcé par l'officier, n'était un espion allemand.

À Mommenheim, j'étais logé confortablement avec les huit observateurs sous mes ordres dans une ferme de la rue principale. Nos hôtes étaient de braves gens dont la langue était allemande, mais le cœur français. Je profitai de l'opportunité qui s'était présentée de me familiariser avec les Alsaciens. Alors que nous demeurions dans sa maison, seul le paysan vieux de plus de soixante-dix ans y habitait avec sa bru et les nombreux enfants de sa bru. Son fils était soldat sur la ligne Maginot depuis quatre mois. Je me liai bientôt d'amitié avec le vieil homme. Il m'avait d'abord étonné par son habileté au tir. Nous étions des soldats venant des quatre coins du monde, mais je dus reconnaître que le vieux Grüter était plus guerrier qu'aucun d'entre nous. À longueur de journée, il chassait les pigeons. Le Haut Commandement avait émis la directive d'exterminer les pigeons d'Alsace-Lorraine, car ils perturbaient les pigeons militaires dans l'accomplissement de leurs devoirs. Cette mesure ne m'apparaissait ni logique ni humaine, pas même zoologique. Pourquoi alors n'avions-nous pas eu à tuer les femmes qui pendant notre montée au front nous applaudissaient et à l'occasion roucoulaient depuis les trottoirs ? À part cela, durant toute la guerre, je n'entendis jamais parler de l'utilisation même d'un seul pigeon militaire. Peu importe : les pigeons devaient être tués et cela faisait du vieux Grüter un homme qui tirait son plaisir de la guerre, sa troisième. Je le vois encore debout au milieu de la cour, statue de l'humanité stupide, épiant une paire de colombes roucoulantes. Son fusil datait de 1870 et ne partait qu'à chacune des dix fois qu'il pesait sur la détente, mais lorsque le coup partait, le vieil homme l'accompagnait d'un « Pouf ! » alors que le volatile sanguinolent dégringolait du toit en battant des ailes.

Le jour même où nous revînmes de Pfaffenhoffen, son fils arriva en permission de vingt-quatre heures. Géant dans la quarantaine, il était nanti d'une barbe rousse et d'yeux bleus et il servait comme caporal dans un régiment de forteresse. Il alla d'abord voir ses vaches avant même d'embrasser sa femme.

Finalement, il s'installa à la table pour une discussion politique avec son père. Nous étions dans la cour à fendre du bois. La fenêtre était ouverte et nous pûmes entendre des propos qui nous offrirent un tableau de l'Alsace. Le père qui avait grandi sous le régime allemand et avait fait la Grande Guerre dans les rangs allemands était un ardent patriote français, et pas seulement à

cause des pigeons. Le fils, élevé en France avec la citoyenneté française et fier de porter l'uniforme de la République, souhaitait une victoire allemande. Dans sa tête, il préparait déjà l'installation de l'armée allemande d'occupation. Chaque cause avait donc le mauvais serviteur :

— « Un Allemand parmi les Français, un Français parmi les Allemands », comme disait Adelbert von Chamisso, le poète allemand d'origine française en parlant de lui-même. Tel était l'homme alsacien typique comme je le connus, un frontalier à la frontière de la loyauté et cette fois un des fossoyeurs de la République.

Dès le premier jour de l'invasion de la Belgique, nous sûmes qu'il ne nous restait plus que quelques jours, voire quelques heures à demeurer en Alsace et que nous serions bientôt envoyés sur le front belge. Cela nous donna une raison de plus pour échapper à la discipline. Dès la première occasion, nous nous glissâmes la nuit du 20 mai hors de la ferme un par un pour rejoindre une auberge qui nous semblait hors du contrôle des patrouilles. Nous n'avions pas imaginé la scène qui allait s'offrir à nos yeux. Le matin même, l'artillerie allemande avait bombardé Haguenau. Alors qu'ils avaient joui depuis huit mois de la tranquillité derrière la ligne Maginot, les Haguenoviens avaient dû fuir tous d'un coup. Jusqu'alors, l'idée de quitter plus tôt leurs maisons ne les avait pas effleurés. Les autorités avaient apparemment oublié un petit détail : l'artillerie allemande pouvait tirer par-dessus la ligne Maginot jusqu'à trente-cinq à quarante kilomètres. Elles avaient donc omis de donner l'ordre d'évacuation jusqu'à ce matin-là. L'auberge était pleine à craquer. Des familles entières désespérément tristes étaient assises autour des tables, les hommes dans leurs habits du dimanche, les femmes dans leurs chapeaux noirs ornés de fleurs, les filles de la campagne dans leurs chemisiers de soie rose. La plupart des familles avaient amené leurs chiens. Les petits chiens étaient assis sur le giron des femmes, les gros tiraient sur leurs longes en dépit des efforts pour les calmer. Les serveuses enjambaient les laisses et toute l'auberge ressemblait à une fourrière.

À la longue, nous trouvâmes une table occupée seulement par un couple et leur fille. La mère serrait contre elle un panier à provisions dans lequel elle avait soigneusement rangé des œufs durs, un poulet rôti et du vin rouge, le tout langé de serviettes de table. La pauvre femme ne savait pas encore que son zèle pacifique serait bientôt totalement dépassé. La fillette, une petite boulotte portant un chapeau de paille, essaya de nous sourire, mais son sourire vira à la grimace et elle se mit à pleurer. Les larmes tombèrent sur les paquets qu'elle serrait dans ses bras comme une poupée. La plupart des réfugiés avaient emporté toutes sortes d'affaires visiblement inutiles et avaient

laissé à la maison les choses importantes. Le père se levait de temps en temps de la table pour sortir dans la cour. J'appris bientôt qu'il allait voir son cochon, le bien le plus précieux de la famille. Le porc était parqué dans la cour de l'auberge avec sept ou huit congénères appartenant à d'autres paysans. Le boucher devait venir pour faire son choix parmi eux. J'ai rarement vu quoi que ce soit de plus agité que les femmes d'Haguenau tendant leurs bottes d'asperges aux marchands de légumes du coin. Je les imaginais jetant un dernier regard à leur jardin et saisissant rapidement une petite poignée d'asperges avant de prendre la fuite. Maintenant, elles cédaient leur maigre récolte pour quelques petits sous et elles perdaient ainsi leur dernier contact avec leur petit lopin de terre adoré.

Assis à leurs côtés, nous ne savions que dire. Les autres soldats aux autres tables étaient pareillement silencieux. Comme nous, ils n'avaient pas subi le baptême du feu ; comme nous, ils n'avaient pas encore appris la signification de la guerre. Le paysan de notre table revint consulter sa femme sur le prix offert par le boucher, ils se querellèrent. La fillette pleura. Les chiens aboyèrent, la belle bière alsacienne chauffa. Soudain, les chiens pointèrent leurs oreilles et écoutèrent. Nous écoutâmes aussi. Le bruit de plus en plus fort d'avions en approche était typique des moteurs allemands. Celui qui l'avait déjà entendu ne pouvait plus se tromper. Tandis que les moteurs des avions alliés émettaient un son prolongé de timbre métallique, les moteurs allemands grondaient presque comme une toux. Les avions français sifflaient comme des locomotives, les avions allemands aboyaient comme des chiens, notamment, les bombardiers Dornier à deux moteurs diesel.

L'aubergiste se précipita pour éteindre les lumières. Au même moment, les mitrailleuses aériennes se mirent à cracher. Une agitation subite se produisit autour des tables. Personne ne criait, personne ne parlait, même les chiens restaient muets. Dans la pénombre, des silhouettes s'abaissaient et se levaient. Un homme dit à sa femme :

— Ne reste pas devant la fenêtre.

Il chuchotait comme s'il avait peur que les aviateurs l'entendent. L'homme à notre table se leva et voulut sortir dans la cour. Sa fille le retint. Les mitrailleuses crépitaient toujours et les avions semblaient tourner en rond aux dessus de nos têtes. Puis le ciel redevint silencieux. Les Messerschmitt s'étaient éloignés. L'aubergiste ralluma les lumières et ce que je vis alors me fit rougir de honte pour la première fois de la guerre, quoique pas pour la dernière. Tandis que des casques émergeaient de dessous une demi-douzaine de tables, les paysans jetaient des regards étonnés. Même avant cela, les casques métalliques avaient paru étranges dans l'auberge à côté des

chapeaux des femmes couverts de fleurs. Les civils surpris, intrigués, avaient dû penser alors :

— Comment se peut-il que vous soyez protégés alors que personne ne se soucie de nous ?

Mais maintenant ressortait dans les regards quelque chose d'hostile et de désabusé, comme si les derniers espoirs venaient de s'effondrer. Tandis qu'un soldat se dégageait en rampant de dessous une table, son casque glissa sur une de ses oreilles. Il essaya de sourire comme pour plaider que le plongeon sous la table n'avait été qu'une plaisanterie, mais le sourire tomba à plat et il lui fallut l'abandonner comme une marchandise périmée. À son côté était assise une paysanne avec un enfant dans les bras ; elle n'avait pas bougé de sa chaise.

L'aubergiste apparut à la porte d'entrée et fit signe à l'homme assis à ma table. Ils chuchotèrent debout dans un coin pendant deux minutes. Le paysan sembla abattu, misérable. Revenu à sa place, il ne reprit pas la discussion antérieure avec sa femme. Tout ce qu'il dit, c'est ceci :

— J'ai vendu le cochon.

Et en réponse au regard questionneur de sa femme, il ajouta :

— Les Allemands l'avaient tué.

Le matin suivant 21 mai, nous quittâmes (l'état-major du 21e R.M.V.E. avec sa compagnie de commandement) Mommenheim en direction du front belge, vers Sedan pour contenir l'ennemi.

Précédé à partir du 18 mai 1940 par le 2e (Alteckendorf) et le 3e bataillon (Mommenheim), le 21 mai, le 1er bataillon quittait à pied le dernier son cantonnement du village Minversheim pour s'embarquer en train à Hochfelden. Le 22 mai matin, il débarquait en gare de Saint-Mihiel

La marche vers le front allait ressembler à une fuite en avant. De Mommenheim nous nous rendîmes à pied jusqu'à la gare de Hochfelden située à onze kilomètres de distance et là nous devions être embarqués dans des wagons à bestiaux. Une journée entière nous fut nécessaire pour accomplir les onze kilomètres, car on ne voulait pas exposer de grosses masses d'hommes sur les routes. Nous marchions en files indiennes de chaque côté de la route. Les villages que nous traversâmes n'avaient pas encore été évacués et le train de vie y était encore normal ; j'éprouvai encore une fois la brûlure de la honte vis-à-vis de la population civile. Les paysans et les paysannes nous regardaient sans comprendre alors que nous longions les murs dans notre équipement de vagabonds, avec des casques d'acier trop grands ou trop petits sur nos têtes et à nos pieds des chaussures usagées, « l'armée du Négus », comme nous nous dénommions nous-mêmes par

autodérision amère.

À Hochfelden, nous embarquâmes donc dans des wagons à bestiaux en direction de Saint-Mihiel.

Aucun parmi nous n'imaginait que nous serions du premier coup jetés sur la ligne de front. Tous, y compris les officiers et les sous-officiers, nous étions certains que nous passerions d'abord un certain temps dans un secteur calme avant d'être soumis au plein feu de l'ennemi.

Cette opinion n'était pas basée sur un sentiment lâche de « gagner » quelques jours. Elle était basée sur l'état de préparation ou plutôt d'impréparation de notre régiment, sur l'histoire de la formation du 21e régiment de marche de volontaires étrangers.

Dès septembre 1939, les Français recrutèrent des Volontaires étrangers.

Volontaires, plus ou moins.

Des milliers d'étrangers vivaient en France, principalement à Paris, illégalement sans avoir acquis la citoyenneté ; des Russes blancs de grandes familles ; des Juifs galiciens, des réfugiés sans papiers ; des bohémiens ; des Suisses, aventureux fils de famille ; des Hongrois ayant fui la dictature de l'amiral Horthy. Beaucoup étaient entrés en France illégalement. D'autres y étaient nés, mais de parents immigrés illégaux. Beaucoup étaient appelés « indéterminés », parce que l'on ne voulait pas croire leur histoire.

Seuls quelques-uns possédaient un passeport. Les autres, la plupart, s'étaient engagé en nombre afin d'en obtenir un et par ricochet la nationalité française : après la guerre, ils seraient Français, leur promettait-on.

Un autre groupe comprenait des milliers d'autres étrangers : les réfugiés espagnols, maintenus dans des conditions indignes dans des camps de concentration. Les recruteurs offraient à ceux qui acceptaient de porter l'uniforme, la liberté et plus tard, les papiers désirés. En premier, ils reçurent les armes.

J'appartenais à une autre catégorie, elle était peu nombreuse. On était traité avec respect et méfiance. Avec respect, parce que venu de l'étranger lors de la guerre pour lutter contre Hitler. Avec méfiance par peur des espions. Je venais de Suisse avec un passeport valide. On nous avait d'abord promis à tous la Légion étrangère, mais, sans compter que la plupart d'entre nous ne voulaient pas d'un contrat de cinq ans et être encore des Légionnaires dans l'après-guerre. La formation des régiments de marche de volontaires étrangers où l'on ne s'engageait que pour la durée de la guerre remédia au problème pour beaucoup d'entre nous. *Vu l'afflux de Juifs volontaires pour la Légion étrangère, on en renvoyait aussi vers les régiments de marche de volontaires étrangers.*

Il en allait autrement pour les émigrés allemands. Ils n'avaient le choix qu'entre le camp d'internement ou de travail et le service en Afrique dans une colonne de travail de la Légion étrangère. On ne leur donnait pas d'armes, mais seulement des pelles et des bêches.

Les Volontaires étrangers étaient Autrichiens, Polonais, Espagnols, Hongrois, Russes, Portugais, Grecs, vingt-trois nationalités au total selon certains, quarante-sept selon d'autres dont Robert Dufourg qui mentionne « un Chinois ». Nous avions reçu des armes ; plus encore, nous pouvions nous appeler Légionnaires : nous avions droit en effet aux épaulettes vert grenade à sept branches, aux képis blancs et au chant de marche le Boudin. Mais surtout, nous avions un privilège : nous avions accès à tous les grades de la Légion étrangère, depuis officier jusqu'à deuxième classe. Dans le régiment de marche régnait l'esprit de la Légion étrangère, mais après la victoire on pourrait retourner à la vie civile. On avait donc toutes les raisons d'être satisfaits.

Le 21e régiment de marche de volontaires étrangers avait été créé au deuxième mois de la guerre et notre entraînement n'avait commencé qu'à la mi-novembre 1939. Beaucoup des derniers Volontaires incorporés n'avaient que six à sept semaines de formation et certains même aucune. Au départ, l'entraînement s'était passé de toute façon sur un terrain impropre à tout exercice militaire.

Près du village de Barcarès, une cité balnéaire sur la Méditerranée à trente-sept kilomètres de Perpignan, une langue de plage avait été transformée en camp de séjour pour les réfugiés républicains espagnols défaits qui y avaient construit des baraques directement sur le sable, baraques sans planchers, ni tables, ni armoires ni poêles, mais avec sur des planches latérales des paillasses infectées de puces et de poux. *Les Réfugiés espagnols avaient couché à même le sol sur la paille. C'est plutôt avec l'arrivée des premiers volontaires qu'apparurent, bourrées de paille, les paillasses, d'abord posées à terre, puis installées sur des planches latérales à terre et finalement sur des couchettes en deux étages. La lumière électrique remplaça les bougies grâce à l'ingéniosité des volontaires espagnols*. La nourriture était du même acabit ; elle ne s'améliora qu'après protestations. Le seul bâtiment en dur était le sympathique hôtel Lido qui servait aux excursionnistes perpignanais. Il avait été transformé en casino pour officiers. La plage n'était pas un bon terrain d'exercice, car à chaque pas on risquait de s'enfoncer dans le sable jusqu'aux épaules. Il était impossible d'y mettre une mitrailleuse en batterie ou d'y creuser une tranchée. La seule grande manœuvre du régiment *avant de partir le 28 avril 1940 pour l'Alsace* fut un

séjour de deux semaines au camp du Larzac *au sud de Millau dans l'Aveyron* du 2 au 18 avril. Elle ne consista qu'en quelques longues marches et deux soi-disant « offensives » qui furent plutôt des échecs d'autant que le Haut Commandement avait oublié de fournir les avions et les chars et que mitrailleuses et cartouches étaient en quantités insuffisantes. Au moins quatre mille Volontaires étrangers eurent à peine le temps d'apprendre leur spécialité et plus de quinze cents ne touchèrent pas à une mitrailleuse. Mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle nous ne nous imaginions pas d'emblée en première ligne. Notre équipement faisait peine à pleurer. Juste avant les manœuvres du Larzac, des mousquetons avaient été distribués en nombre infime, car les fusils Mas 36 étaient inexistants pour nous. Pas plus de cinq pour cent du régiment : dans ma compagnie de deux cents hommes, en fait seulement sept ou huit motocyclistes disposaient de ces mousquetons, armes modernes susceptibles de se comparer à celles des Allemands. En leur absence, nos armes étaient disparates, remontant jusqu'en 1891. J'obtins moi-même un Remington long et mince et pesant au moins neuf kilogrammes. Le loquet de ce fusil nº 1751 était tellement tordu que les cartouches s'échappaient. Pourtant, c'était une arme efficace à comparer à celles d'autres soldats du régiment : leurs armes étaient si désespérément rouillées qu'y introduire une cartouche semblait impossible. Ces fusils avec leur poids de neuf kilogrammes me faisaient penser aux montres offertes aux petites filles pour Noël avec des aiguilles et des heures peintes joliment sur le cadran et qui n'avaient aucun mécanisme interne. Les courroies de cuir étaient totalement absentes de nos fusils, mais d'autres raisons expliquent aussi que les régiments de marche de volontaires étrangers furent appelés les Régiments ficelles. Le régiment en substituts aux courroies utilisait les bandes de toile destinées aux masques à gaz. Leur tissu rugueux irritait nos épaules, rendant les fusils intolérablement lourds. Dans le même temps, les masques, privés de leurs lanières qui ne furent jamais remplacées, étaient devenus inutilisables. En plus, ils étaient de mauvaise qualité. Ils s'adaptaient mal autour des yeux, Au dernier moment, pour combler cette déficience, nous reçûmes un nouveau sac pesant plus de deux kilogrammes et ostensiblement désigné pour nous protéger des « nouveaux » gaz allemands. Durant toute la campagne, j'ai traîné cette monstruosité avec moi pour découvrir seulement une fois prisonnier que les Allemands n'avaient jamais entendu parler de nouveaux gaz et qu'ils s'en étaient tenus à leurs masques, petits, maniables et s'ajustant bien. Cela prendrait trop d'espace pour entrer dans tous les détails de notre équipement. À la place de motocyclettes militaires, nous reçûmes celles qui avaient été mises au rebut par les vendeurs en raison de leurs défauts. Nous

n’eûmes jamais le nombre prescrit de mitrailleuses. Autos et camions étaient neufs certes, mais livrés sans leurs outils de réparation.

Comme manteaux, nous avions des capotes interminablement insupportablement chaudes l’été et rendant la marche difficile. À la place des havresacs, nous avions des toiles cirées dans lesquelles nous enveloppions nos biens aussi bien que possible. Gémissants sous des fardeaux inutiles, nous ressemblions à des clochards ou à des mendiants. Le jour où nous quittâmes Mommenheim, le 21 mai, des « provisions de réserve » nous furent distribuées. Chaque soldat reçut onze biscuits, une boîte de sardines et une boîte de « singe ». Nous remarquâmes que les boîtes de conserve étaient couvertes d’une épaisse couche de peinture blanche ou marron foncé. Le soldat est curieux. Aussitôt que nous fûmes en sûreté dans le train, nous sortîmes nos couteaux et commençâmes à gratter la peinture de nos boîtes de singe et tous nous découvrîmes simultanément qu’elles avaient été manufacturées entre 1916 et 1920. Il s’était passé suffisamment de temps pour que le plus petit des babouins ait grandi en gorille le plus gros. Voilà comment la France entrait en guerre. Le train atteignit Saint-Mihiel à une ou deux heures du matin. Le clair de lune baignait la Ville de sa couleur métallique.

Nous sortîmes silencieusement de nos wagons à bestiaux. Chaque mouvement devait être fait tranquillement, soigneusement, discrètement sans être remarqué comme si l’ennemi était sur nos talons.

— Habe, votre casque luit, *dit mon commandant de compagnie, le capitaine Paul Billerot.*

Automatiquement, je touchai à mon casque.

— Barbouillez-le de saleté*, murmura-t-il.*

Cela prit plus d’une heure pour rassembler le régiment sur le quai de la gare.

Jamais je n’avais vu une foule plus fantomatique. Sous le clair de lune, à l'aube d’une fraîche matinée de mai, nous ressemblions à des cadavres, des morts faisant une revue fantomatique. Je pensai à la ballade de la « parade nocturne » de Joseph Christian Freiherr von Zedlitz (1790-1862), musique de Johann Karl Gottfried Loewe (1796-1860) où Napoléon passe en revue ses troupes mortes :

Die nächtliche Heerschau	*La parade nocturne*
Nachts um die zwölfte Stunde	*À minuit, de sa tombe*
Verläßt der Tambour sein Grab,	*Le tambour se lève et sort,*

Macht mit der Trommel die Runde,
Geht emsig auf und ab.

Mit seinen entfleischten Armen
Rührt er die Schlegel zugleich,
Schlägt manchen guten Wirbel,
Reveill' und Zapfenstreich.

Die Trommel klinget seltsam,
Hat gar keinen starken Ton ;
Die alten, todten Soldaten
Erwachen im Grab davon.

Und die im tiefen Norden
Erstarrt in Schnee und Eis,
Und die in Welschland liegen,
Wo ihnen die Erde zu heiß

Und die der Nilschlamm decket
Und der arabische Sand,
Sie steigen aus ihren Gräbern,
Sie nehmen 's Gewehr zur Hand.

Und um die zwölfte Stunde
Verläßt der Trompeter sein Grab
Und schmettert in die Trompete
Und reitet auf uns ab

Da kommen auf luftigen Pferden
Die todten Reiter herbey
Die blutigen alten Schwadronen
In waffen mancherley

Es grinsen die weissen Schädel
Wohl unter dem Helm hervor,
Es halten die Knochenhände
Die langen Schwerter empor.

Und um die zwölfe Stunde
Verlässt der Feldherr sein Grab,
Kommt langsam hergeritten,

Fais sa tournée et marche
Battant bien fort la caisse.

De ses bras décharnés
Il remue conjointement
Les baguettes : il bat la retraite,
Réveil et roulement.

La caisse sonne étrange,
Fortement elle retentit,
Dans leur fosse ressuscitent
Les vieux soldats morts ;

Ceux qui au fond du nord
Gisent refroidis sous la glace,
Ceux qui trop chaudement gisent
Sous la terre d'Italie ;

Ceux sous la bourbe du Nil
Et le sable de l'Arabie
Ils quittent leur sépulture,
Leurs fusils, ils ont saisi.

Et à la douzième heure
Le trompette quitte sa tombe
Et souffle dans sa trompette
Et va et vient.

Alors sur leurs chevaux aériens
Arrivent les cavaliers morts,
Vieux escadrons célèbres
Sanglants et balafrés

Les têtes blafardes ricanent
Sous les casques serrées,
Les mains décharnées
Brandissent les longues épées.

Et à minuit, de sa tombe
Le chef se lève et sort ;
À pas lents, il s'avance,

Umgeben von seinem Stab.	*Suivi de l'état-major.*
Er trägt ein kleines Hüèen, *Er trägt ein einfach Kleid,* *Und einen kleinen Degen* *Trägt er an seiner Seit*	*Il porte petit chapeau,* *Habit sans ornement,* *Petite épée pour arme* *Au côté gauche lui pend.*
Der Mond mit gelbem Lichte *Erhellt den weiten Plan:* *Der Mann im kleinen Hütchen* *Sieht sich die Truppen an.*	*La lune à pâle lueur* *La vaste plaine éclaire ;* *L'homme au petit chapeau,* *Va faire revue des troupes.*
Die Reihen präsentiren *Und schultern das Gewehr,* *Dann zieht mit klingendem Spiele* *Vorüber das ganze Heer.*	*Les rangs présentent les armes,* *Lors sur l'épaule les mettant,* *Toute l'armée devant le chef* *Ttambour battant.*
Die Marschäll' und Generale *Schliessen um ihn einen Kreis :* *Der Feldherr sagt dem Nächsten* *In's Ohr ein Wörtlein leis'.*	*On voit former un cercle* *Des capitaines et généraux ;* *Au plus voisin à l'oreille* *Le chef souffle un mot.*
Das Wort geht in die Runde, *Klingt wieder fern und nah' :* *« Frankreich » ist die Parole,* *Die Losung « Sankt Helena ! »*	*Ce mot va à la ronde,* *Résonne le long de la Seine,* *Le mot donné est : la France,* *La parole : Sainte-Hélène.*
Diess ist die grosse Parade *Im elyseishen Feld,* *Die um die zwölfte Stunde* *Der todte Cäsar hält.*	*C'est là la grande revue* *Aux Champs Élysées,* *À l'heure de minuit* *Tient César décédé.*

Mais, à Saint-Mihiel, où était Napoléon ?

Lentement, notre procession démarra. En files indiennes, nous traversâmes Saint-Mihiel, Ville si glorieuse de la Grande Guerre. Les volets clos faisaient penser aux orbites creuses d'un homme aveugle. Le clair de lune habillait les maisons de robes blanches flottantes. À part l'aboiement occasionnel d'un chien, la Ville était morte et silencieuse.

À peine quittions-nous Saint-Mihiel que nous entendîmes des bruits de moteurs. Les Allemands savaient-ils que nous avancions ou surveillaient-ils la

gare ? L'air se trouva subitement plein des rugissements des bombardiers allemands. En même temps, des bruits résonnèrent venant de la route : nos véhicules à chenilles venaient juste d'être débarqués et se dépêchaient avec vacarme afin de rejoindre notre colonne. Le clair de lune glacé peignait nos visages de blanc tandis que des airs nous arrivaient les grondements menaçants des bombardiers allemands invisibles et du sol les grattements des chaînes des semi-chenillés se hâtant.

Alors, un commandement surgit :

— Planquez-vous ! Planquez-vous !

Accompagné de l'adjudant français Jean Lesfauries, de deux de mes observateurs, le Suisse Kellenberger et le Russe Imoudsky, ainsi que d'un rouquin hongrois nommé Dési, je m'écartai sur un sentier étroit.

Après quelques pas incertains au milieu des roches et dans la boue, nous arrivâmes à une caverne dans la falaise rocheuse qui nous parut être le refuge approprié ; mais quand nous nous approchâmes, une voix courroucée claqua :

— Qui va là ?

Nous stoppâmes comme cloués sur place.

La voix, sonnant à moitié comme celle d'un concierge et à moitié comme celle d'un cerbère, répéta :

— Qui va là ? Qui va là ?

Mais, avant que nous répondions, une forme humaine appartenant apparemment à la voix émergea de dessous la falaise. Elle portait un bonnet de nuit loqueteux analogue à une casquette d'employé des chemins de fer.

En dehors de sa coiffe, l'homme de la caverne n'était habillé que de pantalons avec les bretelles traînant derrière lui tel un concierge.

— Pourquoi venez-vous me déranger ?

Je lui offris une cigarette et ça sembla l'adoucir un peu. Je me hasardai à une question :

— Que faites-vous ici, Monsieur ?

— Je vis ici, *dit l'apparition d'une voix neutre*. Ceci est un abri antiaérien de la guerre 14 ; c'est du bon et du solide. C'est bien mieux que la sorte de camelote montée par vos amis. Ma femme et moi vivions avant en bas dans la maison du garde-barrière. J'étais le garde-barrière.

Il allongea le bras et nous regardâmes dans la direction indiquée. Devant nous s'étalait une grande prairie éclairée par le bizarre clair de lune. Le ciel grisonnait à l'Est. Dans le champ blanc, on ne voyait rien.

— La maison est toute détruite, dit le vieil homme. Elle a été soufflée. Aussi nous avons gagné cet abri.

Sa chevelure était hirsute, sans trace de coup de peigne. Une barbe

risonnante en friche couvrait son visage. Il recula d'un pas et tira de côté un rideau déchiré. Dans l'antre, une chandelle brûlait. Sur un plateau-lit improvisé dormaient une femme et deux enfants.

Les vrombissements des moteurs d'avion n'avaient pas cessé un instant, mais dans les cieux on ne distinguait toujours rien.

Le vieil homme tira sur sa cigarette et demanda brusquement :

— Voulez-vous entrer ? Les bombardiers, ça ne signifie rien. Ils n'ont pas lâché de bombes depuis des jours. Ils n'en ont pas besoin. Pourtant, des soldats me réveillent chaque nuit. Il ne reste plus personne. Dans Saint-Mihiel, je suis tout seul. Il cracha.

L'adjudant Lesfauries était éditorialiste à Paris, un petit éditorialiste. (*Extrait de la liste officielle n° 17 de prisonniers de guerre français Paris, le 17 septembre 1940 : Lesfauries Jean, 25-1-08, Marseille, adj., 21' R. I*.) Il avait l'habitude de rechercher six fois par jour dans Paris Soir toutes les nouveautés, y compris, comme on dit « les histoires de chiens crevés ». Il continuait de s'informer auprès de tous ceux qu'il rencontrait. Aussi, il espéra entendre le troglodyte donner des nouvelles :

— Avez-vous des nouvelles ?

À notre grande surprise, le troglodyte en avait :

— Les Allemands sont à Reims. Nous sommes encerclés de tous côtés.

(*Ce n'est que plus tard que nous sûmes que Reims ne fut occupé que le 12 juin*…)

Tous nos visages semblaient s'être couverts de givre. Des grenouilles coassaient dans les marécages. L'homme du monde souterrain s'appuya sur la falaise. Il arrima machinalement ses bretelles :

— Où allez-vous ? Avez-vous une autre cigarette ?

— Nous sommes en chemin vers le front, *répondit l'adjudant.*

Le vieil homme se tut un moment, puis dit :

— Où ?

Je sentais de la dérision dans son timbre de voix. Il avait l'air d'un méchant vieux singe.

— Vers le front, *reprit l'adjudant*.

Le garde-barrière se mit à rire, à gorge déployée. Le son était si fort qu'il en était terrifiant. Il imita la voix de l'adjudant pour répéter :

— Vers le front !

De plaisir, son rire redoubla tellement que dans la grotte sa femme devait l'entendre, mais cela n'eut pas l'air de le déranger :

— Vers le front ? Il n'y a plus de front !

Les grenouilles en coassant nous parurent rire avec lui.

Nous fîmes demi-tour. Alors s'établit un silence absolu. Les avions ne bourdonnaient plus ; les semi-chenillés ne grondaient plus. Nous nous retournâmes pour voir une dernière fois le vieil homme, il avait disparu comme si réellement il n'avait été qu'un spectre. Mais la lumière de la chandelle filtrait toujours à travers l'orifice de la falaise et il restait encore une note de rire dans l'air matinal.

Ce matin-là, nous dormîmes cachés derrière les tombes des soldats américains qui avaient pris Saint-Mihiel. *Le cimetière américain où reposent 4153 soldats de la Première Guerre mondiale a une superficie de 16 hectares et il est situé quasiment au centre du Saillant de Saint-Mihiel*.

Quand nous arrêtâmes en forêt de Saint-Mihiel, le général Decharme commandant notre Division vint nous inspecter pour la première fois.

J'entendis le colonel Debuissy dire :

— Mon Général… 800 de mes 2000 hommes n'ont pas de fusil. Allons-nous aller à la guerre sans armes ? ...

Il parlait sans doute des 2000 hommes des 3 bataillons, car le régiment comptait alors 2800 hommes.

Mais après Saint-Mihiel, pour un temps nous n'eûmes plus de trains ni de camions. Nous marchions de long en large à travers la France des trente-cinq, quarante, quarante-cinq kilomètres en une nuit et à la fin nous n'avions pas progressé de plus de quinze kilomètres. Débarqué à 8 heures du matin le 22 mai en gare de Saint-Mihiel, le premier bataillon est mis sous bivouac provisoire dans un premier bois, bois couverts de Chauvoncourt, il en part vers 13 heures pour se mettre en bivouac dans un autre bois à 5 km environ de Chauvoncourt au nord de la route de Pierrefitte à Chauvoncourt.

Le premier soir, le premier bataillon, parti à la nuit tombée, arrive dans un premier bois, à l'ouest d'Erize-la-Grande, vers 4 heures du matin, puis, alors qu'il pleut, ordre est donné de rassembler tout le bataillon en cantonnement dans le village d'Erize-la-Grande situé à environ vingt-neuf kilomètres de Saint-Mihiel (!) *Le journal de marche du premier bataillon donne comme itinéraire Saint-Mihiel – Fresnes-au-Mont – Rupt-devant-Saint-Mihiel – Pierrefitte-sur-Aire – Longchamps – Erize-la-Grande. Cependant, à Longchamps, la première compagnie avait été détachée pour défendre le P. C. de la Division (Nicey-sur-Aire) et ce sont les 2e et 3e compagnies qui ont atteint Erize-la-Grande. L'état-major du régiment et la C.A. 1 (compagnie d'appui) se sont aussi séparés du premier bataillon à Longchamps pour en passant par Chaumont rejoindre vers 20 heures le P. C. du régiment à Erize-la-Petite.*

Le 23 mai, le premier bataillon embarquait en camion vers 17 heures,

itinéraire Lisle – Laheycourt – Givry-en-Argonne – Noirlieu – Somme-Yèvre ; arrivée vers 17 heures. Le 24 mai à 8 heures du matin, le premier bataillon quitta Somme-Yèvre et gagna en camions Morthomme pour y bivouaquer dans le bois ; itinéraire Dampierre – Sainte – Menehould – Ville – sur Tourbe – Cernay – Grandpré – Le Morthomme. Rencontre avec le général Decharme. À 21 heures départ à pied pour Boult-aux-Bois par Briquenay. Le 25 mai matin, installation vers 4 heures en bivouac en forêt à deux kilomètres au sud-ouest de Boult-aux-Bois en lisière de la route Boult-Vouziers. Vers 8 heures départ pour installation défensive au sud de la ferme Saint-Denis (P.C. du régiment.)Le premier bataillon y est en réserve. Trajet d'approche Boult-aux-Bois – Belleville – Préventorium. Les trois compagnies du bataillon gagnent la position par bois, mais la C.A.1 par route. Premiers obus, 1 mort, deux blessés.

Il nous fallut donc cinq jours de marches et de transports pour atteindre le front. Chaque fois qu'apparaissait un avion, nous faisions le mort pendant une demi-heure. Nous traversions les localités la nuit comme des voleurs. Chaque jour, nous étions trompés de nouveau : jusqu'à ce que la confiance de chacun faiblisse. Chaque soir, on nous disait que pour la nuit il ne nous restait tout au plus que quinze kilomètres à accomplir. Après quinze kilomètres, nous étions encouragés à en endurer encore sept ou huit, puis encore cinq ou six ; puis, l'endroit était nommé dans lequel nous allions nous arrêter, mais nous le dépassions sans nous y reposer, et, enfin, mortellement fatigués et baignés par la sueur, nous échouions cachés dans une forêt au bord du chemin.

Nous avions des kilos d'équipements en trop. De plus en plus, les soldats se débarrassaient de leurs effets en les bazardant par-dessus bord ; ces impedimenta pesaient décidément trop lourd dans les toiles cirées ficelées sur nos dos.

Les couvertures militaires étaient particulièrement pesantes ; elles remplirent les fossés. Rares étaient ceux qui les conservaient encore au quatrième ou au cinquième jour. Après quatre ou cinq marches de quarante kilomètres avec toujours une charge de trente à trente-cinq kilos, tout un excédent avait été finalement jeté peu à peu.

Nous étions des bateaux en naufrage. La troupe fraîche qui venait d'Alsace pour apporter son aide aux Divisions fatiguées en Belgique et au Luxembourg était excoriée, éreintée et quasi morte.

Je suis convaincu qu'en faisant un plus grand usage des trains et des camions au lieu de jouer aux Indiens sur des chemins étroits et d'errer à l'improviste pendant cinq jours pour « tromper l'ennemi », nous aurions atteint le front en vingt-quatre heures. Nous aurions perdu une

vingtaine d'hommes, mais nous serions restés un régiment à notre arrivée et non une bande de vagabonds fatigués et démoralisés. Encore et encore, un slogan se répandait parmi nous : l'ennemi est le plus fort. Jour et nuit, il ne nous était pas permis de l'oublier. Cette pensée dévorait nos âmes et rongeait nos cœurs et elle transformait une armée en une colonne défaitiste.

Nous zigzaguâmes à travers l'est de la France dans les chemins de la contre-offensive à ce qu'ils disaient. Il m'est impossible de me souvenir de toutes les cités par où nous passâmes. Nous étions des hommes de tous les âges, certains dépassant quarante ans : un médecin grec qui n'avait pas le droit de pratiquer en France ; un Roumain, père de nombreux enfants, qui espérait devenir Français par le biais de la guerre ; un vieux coiffeur qui espérait obtenir son droit d'exercice en France.

Après une trentaine de kilomètres ou encore une autre trentaine, ils ne pouvaient plus suivre et ils s'affalaient dans les fossés. Ils rejoindraient les autres plus tard, disait-on. Où étaient passés nos camions et que transportaient-ils demeurait inconnu. Ils avaient disparu et le plus probable est qu'ils avaient pris un autre chemin*. La lecture du livre de Robert Dufourg, « La 35e Division dans la bataille de 1939-1940 » nous donne idée de l'embrouille dans lequel la 35e DI monta au front… Seul de la 35e DI, le 21e R.M.V.E. avait reçu un parc d'automobiles et camions neufs. Il y avait bien un Régulateur routier, le chef d'escadron Maury du Train, mais des instructions changeantes firent que la plupart des fantassins se retrouvèrent sans camions.*

Aujourd'hui, je crois que nous étions les victimes d'un plan satanique. Nous marchâmes sur la route appelée depuis la Première Guerre mondiale « La Voie sacrée ». Nous avons rencontré encore des villages avec des civils. Ils nous ont traités avec méfiance. Nous n'avions pas de pain depuis trois jours, mais les boulangers dans leurs voitures ou leurs magasins ne voulurent pas nous en vendre. Quelque part sur « La Voie sacrée », je m'étais arrêté à une camionnette chargée d'au moins deux cents pains, mais la boulangère m'avait claqué la porte au nez :

— Où en serait-on, dit-elle, si l'on vendait du pain à tous les soldats ?

Nous marchâmes sur les champs de bataille de Verdun. Les trous d'obus de la Première Guerre mondiale étaient encore visibles. L'herbe poussait encore difficilement sur les bords des cratères : bientôt, de nouvelles bombes feraient de nouvelles plaies inguérissables. Près de Génicourt-sur-Meuse (entre Saint-Mihiel et Verdun), nous entendîmes dire que quelques mois auparavant des étrangers de tous les pays avaient visité en autobus les champs de bataille français. Quelques mois auparavant, racontait un cuisinier

l'entonnoir dans la main, les touristes curieux évaluaient encore avec une exactitude admirable combien de morts s'étaient produites ici au mètre carré et déjà imaginaient le nombre de nouveaux morts à chaque mètre carré. Un après-midi pluvieux, nous stationnâmes dans le cimetière militaire de Verdun. Il pleuvait depuis deux jours, le ciel était d'un gris de plomb comme l'âme d'un canon. Le temps était froid et venteux et tous les signes du printemps avaient disparu. Beaucoup s'étaient assis sur les tombes roses des Français et les autres de l'autre côté du chemin parmi les croix de bois noires des Allemands. Des boîtes de singe furent ouvertes et, jetées avec des coquilles d'œufs, souillèrent les tombes de nos pères.

Notre colonel, le colonel Debuissy, dépassant sûrement les cinquante-cinq ans avait les cheveux grisonnants, le visage coléreux, mais les yeux amicaux ; une carrure robuste, mais corpulente. Le replet colonel Debuissy qui avait servi dans la Légion étrangère outre-mer pendant trente ans et s'était toujours battu contre des Indigènes quittait sans cesse son poste de combat pour regarder le ciel afin d'apercevoir à temps les avions ennemis. Dans une grange près d'Erize, nous trouvâmes un journal récent. Il contenait un discours du Président du Conseil Paul Reynaud au Sénat le 21 mai laissant entendre que seul un miracle pouvait encore sauver la France. *Nous étions le 23 mai et l'histoire rapporte que ce jour-là Reynaud passait à l'acte. Avec le Maréchal Pétain, plusieurs ministres et nombre de personnalités, il assistait dans le grand vaisseau de la cathédrale Notre Dame de Paris à une prière pour la victoire : « Notre Dame de Paris, sauvez la France ».*

Le commandant de ma compagnie, le capitaine Billerot, un soldat de métier, avait été lieutenant durant la Grande Guerre, mais à plus de cinquante ans il n'était encore que capitaine. C'était un homme austère et froid et la mauvaise humeur gravée sur le visage. Il n'avait reçu le commandement de notre compagnie que depuis peu de semaines et il ne connaissait guère par leurs noms que quelques-uns d'entre nous.

Avant lui, nous avions été dirigés par un officier de réserve, le lieutenant Pierre Truffy, *un des rares officiers de notre régiment ne venant pas de la Légion étrangère*. Notaire à Angers, il se révéla être un officier remarquable dont plus tard je parlerai plus abondamment. En attendant, il avait été l'idole de notre compagnie. Il inspirait un respect naturel et nous l'aurions suivi jusque dans les flammes de l'enfer.

Je ne sais pas pourquoi il avait été relevé de son commandement au dernier moment et remplacé par le capitaine Billerot qui pendant de nombreuses années de sa carrière n'avait été qu'une sorte de magasinier dans une usine lyonnaise d'armement et qui n'avait jamais manifesté de désir

pour un commandement actif.

Sans doute, nous l'avait-on désigné à cause de son « expérience » comme officier d'active. De manière générale, le Haut Commandement français semblait convaincu que l'état de soldat n'était qu'une routine qu'il fallait apprendre. On allait répéter la Grande Guerre avec les mêmes méthodes, les mêmes armes, le même personnel et même les mêmes miracles.

De fait, le capitaine Billerot parut reverdir dès que nous entrâmes dans le territoire de Verdun. Muni de son casque 1913, il marchait en tête. Il avait un certain penchant à mon égard. Quand il en avait l'opportunité, il me racontait avec le sourire éternel des raseurs ses expériences de la Grande Guerre.

— Mettez cela sur le papier. Vraiment, vous savez, si je m'en occupais je pourrais écrire le plus formidable des romans au sujet de ma vie.

Le capitaine Billerot n'avait que des expériences désagréables à raconter.

Encore et encore, il me dit comment à deux reprises il avait perdu soixante-cinq hommes de sa compagnie, comment une fois il était ressorti du no man's land avec deux mitrailleuses sur son dos, comment une cave s'était éboulée sur lui alors qu'il était à défèquer. Je le voyais de bonne humeur seulement dans les moments où il parlait de l'effroyable boucherie de la bataille de Verdun. Malgré tout, avec son nez décharné et mince, il n'était pas un mauvais homme. Son visage avec le temps était devenu un masque d'acier et son âme était devenue aussi dure que la crosse du fusil. C'était un homme trop simple pour réaliser que le souvenir des morts successives lui donnait du plaisir à cause de sa survie miraculeuse. Dans le cimetière de Verdun, il se sentit appelé à prononcer un discours. Il était six heures du soir et la pluie continuait de tomber.

— Volontaires ! Nous montons au feu. Nous sommes dans une région que je connais comme le creux de ma main. C'est ici que j'ai participé à la Grande Guerre. Non loin d'ici, j'ai perdu soixante-cinq pour cent de ma compagnie. *Les obus sifflaient de toute part. Il fit une imitation du souffle et des sifflements et s'attarda quelque temps sur l'évocation tandis que la pluie nous inondait*. Aussitôt que nous atteindrons les avant-lignes, chacun d'entre nous devra se dire : maintenant, ma vie ne vaut pas un sou. Celui qui en réchappera devra dire comme à l'autre guerre qu'il a été chanceux. Suivaient d'autres exemples où il avait perdu soixante-cinq pour cent de sa compagnie. Aussi, ai-je un mot important à vous dire. Nous écoutâmes fébrilement. Nous attendions tous une révélation de la bouche du vieux guerrier : Volontaires ! Quoi qu'il arrive, vous devez ramener le matériel qui vous a été confié. Quiconque reviendra sans son fusil entendra parler de moi. Si un camarade tombe à côté de vous, vous ne devez pas vous en occuper. C'est votre devoir de sauver d'abord les

armes. Moi-même… Suivait l'histoire des mitrailleuses qu'il avait ramenées. Dites-vous qu'à partir de maintenant votre vie ne vaut plus rien. En avant ! Allons mes enfants ! Je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi !

Le discours était terminé. Le capitaine Billerot resserra son imperméable et s'en fut comme un homme qui avait bien accompli son travail. Parmi les tombes de Verdun se tenaient deux cents hommes (la Compagnie de Commandement) dont la vie ne valait pas un sou.

Précédé à partir du 18 mai 1940 par le 2e et le 3e bataillon, le 21 mai, le 1er bataillon quittait dans l'après-midi à pied le dernier son cantonnement du village d'Alteckendorf pour s'embarquer en train à Hochfelden vers 20 heures dans la nuit du 21 au 22 mai. Les camionnettes du bataillon avaient été détachées sous le commandement du lieutenant Maurice Bécaud et réunies aux autres camionnettes du régiment pour un train spécial

Le 22 mai matin, il débarquait en gare de Saint-Mihiel vers 8 heures, accompagné de la Compagnie de Commandement et de la Compagnie Régimentaire d'Engins. Le 2e et le 3e bataillon qui avaient précédé le 1er vers 1 heure du matin à Saint-Mihiel étaient déjà partis. À l'arrivée du premier bataillon, la Ville de Saint-Mihiel était déserte. Le 1er fera bivouac provisoire sous couvert de Chauvoncourt. Le capitaine Henri Bigot malade était évacué accompagné du médecin lieutenant Rousse sur l'Hôpital de Commercy (il rejoindra au P.C. de Bazancourt le 31 mai). Vers 13 heures, le bataillon part pour son installation en bivouac dans les bois au nord de la route de Pierrefitte à cinq kilomètres de Chauvoncourt. Le régiment reçut pour la première fois la visite du général Decharme qui venait l'inspecter. Le colonel Debuissy fut à la hauteur :

— Mon général, sur mes 2000 hommes, 800 n'ont pas de fusil. Devront-ils combattre l'ennemi à mains nues ? (Il entendait sans doute parler des trois bataillons.)

À la nuit tombée nouveau départ. Le premier soir, le premier bataillon marche jusqu'à trois heures du matin. L'itinéraire est le suivant : Fresnes, Rupt devant Saint-Mihiel, Pierrefitte, Longchamps. À Longchamps, la 2e et la 3e Cie continuent pour se mettre en Bivouac dans un bois à l'ouest d'Erize-la-Grande. La 1re compagnie est détachée pour défendre le P.C. de la division à Longchamps. La C.A.1.et l'E.M. continuent par Chaumont jusqu'à Érizé la Petite, P.C. du régiment. Apès un nouveau départ la C. A.1 et l'E.M. atteignent le même 23 mai Erize-la-Grande à 8 heures du soir.

La 2e et la 3e compagnie arrivent à Erize-la-Grande le 23 mai à 4 heures

du matin. Il pleut et cantonnement se fait dans le village. Vers midi ordre est donné de rassembler tout le bataillon dans le village. Vers 13 heures Mirabail est appelé au P.C. de la division à Longchamps où il a un entretien avec le général Delaissey (1881-1955). Départ prévu pour le soir. Vers 17 heures, embarquement en camions sur croupe dominant Les Marats. Itinéraire Lisle, Laheycourt, Givry-en-Argonne, Noirlieu, Somme-Yèvre. Arrivée vers 19 heures cantonnement.

Le 24 mai, à 3 heures 30 du matin, signal d'alerte ; le premier bataillon quitta Erize-la-Grande pour Somme-Yèvre. Il est embarqué en autocar, P.C. et CA1 vers 4 heures du matin, et camion, 1er bataillon vers 8 heures du matin ; changement de destination : le Morthomme par itinéraire Dampierre, Ste-Menehould, Ville-sur-Tourbe, Cernay, Grandpré, Le Morthomme (à 4 km au nord de Grandpré. Bivouac dans le bois de Morthomme atteint à 4 heures du matin par la C.A.1 et 7 heures du matin par le 1er bataillon. Mirabail voit le général Decharme. Le Colonel donne ordre de remplacer temporairement le capitaine Henri Bigot par le capitaine Félix Gaillard comme adjoint-major du bataillon. Le soir à 21 heures le bataillon part à pied pour Boult-aux-Bois par Briquenay.

Le 25 mai à 4 heures du matin, le bataillon s'installe en bivouac dans la forêt de Boult-aux-Bois en bordure de la route vers Vouziers. Vers 8 heures, ordre de départ par Belleville — préventorium de Belleville pour installation défensive au *Chemin des Mulets sur la lisière bois sud de la ferme Saint-Denis. À Belleville, premiers obus, 1 mort, deux blessés. Les compagnies 1, 2, 2 gagnent leur position par bois ; la compagnie d'appui 1, C.A. 1, par la route de Châtillon. Vers 19 heures, le bataillon est sur ses positions. Le G.R.D. est présent. Compte rendu est donné au P.C. du bataillon à la ferme Saint-Denis. Le sous-lieutenant De Medem, inutilisable est affecté au ravitaillement.*

Le 1er bataillon reste en réserve au Chenin des Mulets jusqu'au 29 mai, date où il remplace le 3e bataillon aux Petites-Armoises, P.C. à la ferme de Bazancourt. Le 29 mai matin, le PC du régiment quitte la ferme Saint-Denis et se porte dans le bois de Noirval.

Sous-chapitre VIII. 2) Le baptême du feu

Le dernier endroit ardennais avant la ligne de front s'appelait « Morthomme », l'homme mort. Il ne faut pas confondre avec « Le Mort-Homme », un lieu célèbre du front de la Grande Guerre dans le département de la Meuse et la région lorraine. Il rappelle par la violence des combats qui s'y produisirent le souvenir du million et demi de soldats français et des 4547 Saint-Cyriens tombés à la Grande Guerre.

Le Morthomme dans les Ardennes est un petit hameau à quelques kilomètres au nord de Grandpré. Au Morthomme, en 1916, les cadets de St Cyr montèrent à l'assaut avec leur uniforme de gala, gants blancs, shako bleu orné du casoar blanc et rouge. Au Morthomme, nous avons sali nos casques avec de la boue.

Nous arrivâmes là le matin du 24 mai 1940. Le soleil venait juste de paraître et dans les champs le printemps s'éveillait soudain, mais ce printemps au front nous parut irréel ; c'était comme si nous regardions un film. Je ne sentais pas l'odeur des arbres fruitiers.

J'étais séparé de la nature par un voile que j'avais peur de déchirer. Goûter aux saveurs du printemps était une sensation que j'avais perdue ; je fermais les yeux et revoyais les printemps passés : le printemps du Prater de Vienne, le jardin derrière les maisons de Dörbach, le Danube à Budapest, le dernier soir au Bois de Boulogne, le parc vert de Presinge, la première soirée de chaleur à Nice.

Mais c'était bien maintenant tout ce que je pouvais faire, fermer les yeux et oublier le printemps présent. Ma tête ne valait plus un sou. Traversant Morthomme, s'avançaient les hommes morts de demain.

Le petit Mayer marchait devant moi, je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais je ne l'oublierai jamais. Son nom entier était Samuel Mayer, mais comme il était Roumain, nous l'avions surnommé Mayerescu. Qu'un bizarre médecin militaire ait pu reconnaître Mayerescu apte au service m'avait d'abord mystifié. J'appris plus tard que deux ou trois centres de recrutement l'avaient déclaré inapte, mais qu'il avait obstinément continué de s'essayer jusqu'à ce qu'il trouve un docteur assez aveugle ou sénile sans aucun doute pour accepter de le déclarer apte à porter les armes.

Un jour, Mayerescu se présenta à Barcarès ; ses lunettes sales lui tombaient sur le nez ; un trop grand chapeau couronnait sa tête étroite aux cheveux blond pâle ; son épaule droite était plus haute que la gauche, et à la main il tenait une valise miteuse et trop lourde. Il avait vingt ans et avait réussi le baccalauréat, ses parents ne vivaient plus, et un oncle parisien s'était

occupé de lui de manière aussi bonne qu'il l'avait pu. Ses yeux myopes étaient cerclés de rouge à cause de beaucoup de lectures, et son uniforme flottait autour de ses jambes malingres. Il était si maladroit que ce qu'il voulait prendre tombait de ses mains et, aux exercices de tir, il manquait non seulement le cercle noir, mais aussi toute la cible. Le casque d'acier qu'il portait avec une certaine fierté reposait sur sa tête comme un melon et son fusil semblait l'entraîner irrésistiblement vers le sol. Sans la moindre arrière-pensée, nous nous étions tous plus ou moins moqués cruellement du petit Mayer.

Et voilà qu'à Morthomme il marchait devant moi avec son sac d'équipement mal attaché sur le dos et en plus par-dessus un énorme chaudron qu'un caporal sadique lui avait attaché.

Il pataugeait dans des souliers trop grands qui lui faisaient terriblement mal et qui lui écorchaient les pieds. Pourtant, un véritable enthousiasme le transportait. Il chutait et se relevait. Il tomba une fois évanoui et se releva seul. Tremblant comme une feuille, il endurait encore.

Tel était Samuel Mayer Mayerescu de Bucarest, Volontaire numéro un. Il se retourna soudain vers moi :

— Qu'est-ce que c'est ?

D'un seul coup, j'aperçus quatre ou cinq Noirs dévalant la rue silencieuse. Jamais je n'avais vu visages aussi terrorisés. Sans fusils, ni autres pièces d'équipement, les Noirs criaient et répétaient sans cesse :

— N'avancez plus ! N'y allez pas, c'est terrible !

Les Allemands vous couperont le cou ! Oh ! Non, n'y allez pas !

Ils accompagnaient leurs paroles de gestes de terreur, des gestes dont seuls les Noirs sont capables. Les bras élevés au ciel, ils avaient l'air de se couper eux-mêmes le cou en bougeant leurs doigts comme des lames de ciseau. Ils couraient comme pour atteindre le bout du monde et personne ne songea à les arrêter.

Nous prîmes notre repas pour la dernière fois « comme il faut » à la Morthomme. Nous avions de l'ail cueilli dans un jardin : avec de l'ail, le singe 1917 était mangeable. J'avais sorti une double portion de sardines. Imoudsky, le dessinateur russe, avait un rôti de lapin. Ouchakoff, un architecte russe blanc, nous avait promis de nous procurer du lait, mais il avait couru en vain une vache si longtemps, que c'en était devenu une corrida espagnole. Dépité, il donna à son retour une très longue et très scientifique explication de son insuccès. Tel était Ouchakoff : il avait une explication pour tout. Il avait entre autres l'habitude de justifier scientifiquement son aversion contre les Juifs, aversion qu'il partageait avec la plupart des Russes blancs du régiment

Par le fait que cela ne l'empêchait pas de lutter contre Hitler. Nous mangeâmes sans lait d'autant plus facilement que le secrétaire du colonel, le sergent-chef Gärtner, contribua au festin avec du fromage et du pain. Nous dégustâmes avec bon appétit, car nous préférions plutôt manger que dormir. Nous ne voulions pas songer à la nuit précédente sans sommeil et quant à la suivante ce serait le temps d'en aviser quand elle viendrait. Durant notre dîner, le premier avion ennemi apparut à l'horizon. On s'était peu à peu habitué à cette vision et nous ne bougeâmes pas. Seul, Kellenberger, un Suisse, régisseur à la boîte de nuit Le Tabarin, bondit sur ses pieds et saisit ses binoculaires. Maître de chœur, il était connu pour sa curiosité et cette fois celle-ci l'emportait sur l'appétit.

On entendait dans le lointain le tonnerre étouffé des canons.

J'avais laissé mon baluchon de côté et j'écrivais une lettre, pourquoi, je ne le sais même plus, lorsque le colonel entra dans la cabane en bois où je me trouvais. Son large visage traversé de veines rouges était gris et fatigué. Cet homme corpulent approchait la soixantaine ; il appartenait à la Légion étrangère, avait combattu durant la Grande Guerre avec distinction et avait eu une longue carrière en Afrique. Taillé à la hache avec de larges épaules et de fortes hanches, il était l'image typique de l'officier colonial français, moins sensible et moins subtil que l'officier anglais, souvent peut-être plus brutal, mais surtout plus sincère et plus direct. Il se sentait quelque peu surpris par une guerre si différente de ses campagnes africaines et de sa Grande Guerre.

— Les observateurs sont-ils prêts ? *demanda-t-il*.

— Oui, mon colonel

Je souris mécaniquement et par routine : on nous avait enseigné qu'il fallait sourire quand le colonel nous adressait la parole. Servir avec le sourire était le leitmotiv du colonel Debuissy et de la Légion étrangère.

Mais le sourire, cette fois, ne sembla pas impressionner Debuissy.

— Fini la rigolade, dit-il. Nous serons bientôt sur la ligne de feu.

Je m'aventurai à poser une question :

— Où sont les lignes ?

Il secoua les épaules :

— Je ne sais pas. Partout où se trouve l'ennemi !

Il fit demi-tour et nous quitta. Ce ne fut que plus tard que je compris la signification de sa réponse.

Notre compagnie devait se mettre en route à neuf heures du soir, mais nous ne partîmes qu'à onze heures. Pendant deux heures, je dus rester debout sur le côté de la route, appuyé sur mon fusil, tandis que les autres passaient devant moi : notre compagnie avait été désignée pour former

l'arrière-garde. Je fis mon examen de conscience. Avais-je peur ?

Je ne sais pas si j'avais peur ou si l'un de nous avait peur. Je ne crois pas qu'on en parle au front tant que personne ne s'est enfui, mais je n'en suis pas sûr. Certains se sauvent alors que rien ne justifie leur panique. Dans la vie civile, quand quelqu'un a peur, fait-il ou non quelque chose ? Il évite les rues sombres ou grimpe sur un arbre.

À la guerre, le soldat suit des routines obligatoires, il ne monte dans aucun arbre et il ne va pas sans directives. Pour lui, la guerre est une passivité active. Dési, le rouquin hongrois, ingénieur électricien, avec qui j'aimais avoir des discussions philosophiques, suivait mes pensées. Dési le faisait presque toujours, car ce petit corps trapu renfermait un cœur sensible et, en plus, un cerveau éveillé travaillait derrière les taches de rousseur criblant son front.

— On doit toujours savoir ce qu'est la peur, disait-il doucement. Aussi, on doit compter sur son fusil. Je n'ai éprouvé que la peur physique. Mais tu ne peux pas me convaincre qu'on peut triompher de la peur simplement en grimpant aux arbres…

— Pourquoi pas ?

— Prétendre que seuls les gens sans fantaisie sont courageux, c'est un non-sens. Celui qui a vraiment de la fantaisie le sait quand il a peur.

Il regarda alentour et dit ces mots :

— As-tu remarqué Birkis ?

Birkis était un gars d'à peine vingt ans, de « nationalité indéterminée ». Il avait grandi à Paris, parlait la langue des apaches de Montmartre, était orgueilleux, commandait avec l'assurance et les manières d'un souteneur. Il s'était approprié l'un de nos véhicules et l'avait équipé pour un mois sur le front. Rien ne lui ferait plus plaisir avait-il l'habitude de plastronner que la riflette, l'attaque à la baïonnette. Et voilà qu'il était là, pâle, penché sur son camion.

— Oui, *dis-je*. Je le vois.

— Comment reconnaît-on que l'on a peur ? *s'enquit Dési*.

— Peux-tu voir ma peur ? Je n'ai avalé aucune gorgée d'alcool.

En face de la maison que le colonel occupait, cela commença à bouger. L'astre de la nuit s'était caché. Le firmament s'était couvert. Il faisait une noirceur de loup. Le colonel nous revint, une lampe de poche à la main. Des officiers l'entouraient. Il leur fournissait des informations. Le lieutenant Pold courait ici et là. C'était un ancien Légionnaire d'origine étrangère qui avait combattu partout et avait décroché les plus hautes médailles. Néanmoins, il était toujours considéré comme étranger. Après trente années à servir la France, il n'était encore que sous-lieutenant. Il transmettait les ordres.

Notre capitaine reçut les instructions à onze heures cinq :

— « Départ de la compagnie. Soyez à la ferme Saint-Denis à quatre heures trente au plus tard. »

Nous avions à peine quitté Morthomme, quand nous fûmes pris dans le mouvement général des troupes qui marchaient en direction nord pour la dernière fois. La nuit était sombre. La route vers Briquenay était étroite et encombrée d'hommes, de poids lourds, de chevaux, de canons, d'automobiles. Des hommes épuisés ou blessés étaient retirés du front. Des hommes et des matériels neufs montaient pour les relever. Sur une route pas plus large que deux à trois mètres, quelque part entre Morthomme et Châtillon-sur-Bar, le mouvement d'hommes, d'animaux et d'équipements était continu. Nous marchions en file indienne, essayant désespérément de garder le contact entre nous. De l'artillerie tractée par des chevaux bloquait le chemin. Les conducteurs fouettaient et juraient ; les chevaux couverts de sueur ne voulaient plus avancer.

Un tank tchécoslovaque que je reconnus à son profil était tombé dans le fossé. Il était en feu, mais personne ne s'en occupait. *Qu'est-ce qui avait pu amener là ce char, probablement un LT 35 de la 10e Panzer, utilisé par l'armée allemande jusqu'en novembre 1941 ?* À la lueur de l'incendie, nous entrevîmes deux médecins militaires sortant d'une ambulance sur une civière un blessé pour le transporter à pied : des chevaux récalcitrants avaient rué dans le radiateur de l'ambulance et le moteur avait rendu l'âme. Le blessé hurlait de douleur et les deux médecins essayaient de soulever la civière jusqu'au-dessus de leurs épaules. Les flammes du tank léchèrent le visage du blessé.

Les ordres étaient de marcher pour notre protection à intervalles de trois à cinq mètres, mais dès les premiers pas cela se révéla absurde. Comment pouvions-nous passer ainsi inaperçus de l'ennemi alors que la route était encombrée à ne pouvoir y planter une aiguille ? Nous gardâmes le contact entre nous autant que nous le pûmes. Nous nous glissions entre les véhicules, sous les ventres des chevaux. Les charretiers ne portaient pas la moindre attention aux fantassins. Ils poussaient leurs bêtes vers l'avant. Ici et là, nous étions rejetés dans le fossé et nous tombions et encore et encore nous nous relevions avec une hâte fébrile de crainte de perdre le contact avec nos camarades. Un cheval s'effondra, qui ne sut se relever. Un tank lui passa sur le corps. Les lourdes chenilles lui lacérèrent les chairs. Les vaches d'un troupeau égaré couraient au milieu des tanks, des camions, des canons et beuglaient de douleur et de frayeur. Le corps éventré par des obus, des chevaux morts gisaient en travers de la route. Pour la première fois, je sentis

l'odeur douçâtre, un mélange de sucre et de pourri révélant la présence des animaux morts.

Chacun était à la recherche de chacun ; les officiers cherchaient leurs hommes ; les soldats leurs supérieurs, les conducteurs leurs véhicules. Et personne ne savait où il allait. À la question

— Où allez-vous ?

La réponse était toujours la même : « Nous ne savons pas. En avant ! » Un sabbat de bruits venait des tanks brinquebalants, des grincements des affûts d'artillerie, des cris des conducteurs et des hennissements des chevaux. Mais tous ces bruits sourds étaient plus supportables que le frêle tintement des cloches des ambulances. Les ambulances françaises n'avaient ni cornes, ni sirènes, mais une mince cloche d'argent qui était sonnée comme la cloche d'une vieille maison. Ici, au milieu des bruits les plus furieux, les « ting, ting » faisaient figure de glas. Les ambulanciers faisaient sonner leurs cloches mortelles avec une violence désespérée alors qu'ils essayaient de se frayer un chemin.

Des douzaines d'ambulances remplies de blessés retournaient à Morthomme. D'autres allaient dans l'autre direction ; elles semblaient se presser pour être prêtes quand les hommes montant au front seraient à leur tour blessés ou morts. L'air était rempli de bruits argentins aigus. Nous marchions et nous marchions, le dos plié. Le glas des cloches était notre chant de marche.

Nous étions censés parvenir à la ferme Saint-Denis à quatre heures trente. Nous avions quitté Morthomme peu avant minuit. À deux heures du matin, nous avions accompli à peine le tiers du trajet. Petit Mayer marchait devant moi.

Notre sergent avait appliqué la justice au pied de la lettre : chaque soldat, quel que soit son poids, devait transporter trente-cinq kilos. Il avait chargé Mayer de marmites de cuisson et de bouteillons à soupe. Ces armes gastronomiques, les seules armes modernes de l'armée française de 1940 étaient en aluminium brillant. Elles auraient fait honneur aux cuisines des grands restaurateurs tels Prunier, Lapérouse ou Charles Drouant.

Là, sous le clair de lune blême, elles étaient une balise scintillante pour l'aviation ennemie.

Le rouquin Désiré, l'ingénieur électricien hongrois, trottait derrière moi. On lui avait confié une bicyclette qu'il poussait devant lui en jurant : le pneu avant était crevé et la trousse de réparation était vide.

Peu à peu, les routes devenaient moins encombrées. Nous rencontrions, couchés dans les fossés de chaque côté, des soldats en uniformes sombres

dans la noirceur. Ici et là, un d'entre nous élevait la voix :

— Quel régiment ?

La plupart du temps, les hommes dans les fossés ne répondaient pas, ils dormaient.

Beaucoup avaient marché trente ou quarante kilomètres. Ils s'étaient endormis en marchant et s'étaient écroulés quand le coup de sifflet avait donné le signal du repos.

Nous traversâmes la grande route Reims Stenay près de Boult-aux-Bois le 25 mai matin. C'est alors que le capitaine Billerot qui marchait en avant avec le lieutenant Louis Imbach, un Alsacien, perdit son chemin pour la première fois. Après cinq kilomètres, il retrouva finalement la bonne route. Devant nous s'étendait la large plaine entre Aisne et Meuse, coupée parfois par une étendue de forêt.

Un grand silence régnait maintenant. Vous vous rappelez, mes camarades, ce silence indécent qui n'avait rien de commun avec le silence usuel paisible des villages, des champs l'après-midi ni avec la paix ultime de vos cimetières familiaux. Le silence que nous connaissions auparavant était l'absence de son, mais le nouveau silence était un silence étouffé. Nous sentions que le bruit nous attendait, nous encerclait. Le silence bondissait tantôt à un endroit, tantôt à l'autre. Nous secouions nos têtes comme au départ d'un bruit, mais seul le silence avait parlé. Loin devant nous, à l'horizon, aussi bien à droite qu'à gauche, là où le ciel et la plaine se rejoignaient, nous pouvions voir les lueurs des coups de canon. Elles venaient à intervalles réguliers, non du ciel, mais de la terre, d'en dessous de l'horizon : c'était un barrage d'artillerie de l'Enfer contre les Cieux. Nous étions trop loin pour entendre le bruit du canon et quelque chose de fantomatique hantait le silence, un silence dans lequel le bruit pouvait être vu, mais pas entendu.

— C'est comme dans les films, *dit à côté de moi Bruno, le caméraman russe.*

— Hum.

— Sûr. Quand la bande de son est brisée. Les bouches remuent, mais on n'entend pas ce qu'elles disent.

— Es-tu fatigué ?

— Plus une miette.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que je suis trop fatigué pour être fatigué !

Nous marchions côte à côte. Le silence nous entourait. Maintenant que la compagnie s'était regroupée sur la route déserte, nous nous sentions seuls et abandonnés.

Des lueurs apparaissaient de tous les côtés. Nous sentions distinctement que nous n'allions pas vers l'ennemi, mais plutôt vers un piège satanique soigneusement préparé. Pourtant, personne ne s'arrêta.

Quand notre capitaine donna l'ordre de repos, nous ne nous assîmes pas ; nous avions peur de ne pas pouvoir nous relever. Nous restâmes debout et endormis appuyés sur nos fusils.

— Est-ce toi, Garai ?

Le photographe binoclard hongrois qui était à mon côté me le confirma :

— Oui.

— Tu tiens le coup ?

— J'ai trois ampoules aux pieds.

— Combien ?

— Trois.

— Moi, j'en ai quatre.

Nous parlâmes des ampoules, des kilomètres, des fardeaux, mais pas de nos foyers. Nous nous comportâmes comme si nous effectuions une vieille corvée routinière. Nous étions heureux d'avoir à parler de nos difficultés techniques, de nos ampoules aux pieds.

Un chien aboya au milieu du silence.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est Noëmi, dit Garai. Vous savez, le planton polonais du lieutenant Jirou-Najou. À Barcarès, tout le monde l'enviait : il était planqué, à lui tout le rabiot. Il a eu du bon temps.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il s'occupe du chien-loup du lieutenant. Ses mains sont en sang. Le chien n'arrête pas de tirer sur sa laisse ; ça doit être à cause de l'odeur des cadavres. Un animal comme ça, c'est pire qu'un fusil ; un fusil ne sent pas les odeurs.

— Où est le lieutenant ?

— Il nous suit en voiture.

La route s'égara dans un bois. Nous soufflâmes d'aise, pensant que nous étions à l'abri. Mais bientôt, les arbres s'espacèrent et quand nous sortîmes du couvert, nous vîmes que nous étions sur une grande route située sur un plateau. Au premier carrefour, des soldats nous apparurent. Ils agissaient comme des sentinelles surveillant la plaine étalée à nos pieds. Notre capitaine s'approcha de l'un d'eux.

— Quel régiment ?

— Pas le droit de le dire, mon capitaine.

Notre capitaine eut un rire bref :

— Peur des parachutistes ? Bien ! Que faites-vous ici ?

— Mission de surveillance.

— Où est l'ennemi ?

La sentinelle hésita un instant. Elle regarda en bas vers la plaine, puis annonça en bref :

— Partout, mon capitaine.

J'approchai du soldat. C'était un homme au moins dans la quarantaine, portant une moustache et ayant sûrement fait la Grande Guerre : il ressemblait à un héros de la Marne sorti d'une image d'un livre d'école. L'horizon s'était coloré d'une lumière rose.

— L'aube ? *m'enquis-je.*

— Non, dit l'homme de la Marne sans même regarder. C'est un village qui brûle.

— Notre capitaine aventura une autre question :

— Cette route mène-t-elle à Belleville ?

— Je n'ai pas le droit de le dire, mon capitaine.

— Nous sommes censés prendre la relève du seizième bataillon de chasseurs à pied. Troupes fraîches.

Pour la première fois, le moustachu montra un peu d'émotion. Il regarda autour de lui. Derrière lui, accotées à leurs fusils, les troupes fraîches s'étaient endormies.

— Le seizième bataillon de chasseurs à pied n'est plus là, mon capitaine.

— Que voulez-vous dire ?

L'homme redevint froid comme marbre.

— Parce qu'ils ont fui.

— Impossible !

L'homme de la Marne désigna d'un geste les havresacs, toiles de tente, sacs de couchage, couvertures, boîtes de conserve, qui gisaient éparpillés dans le fossé.

L'ordre de repli du général Jean Flavigny (1880-1948) commandant le 21e Corps d'Armée arriva le 24 à 22 heures au poste central de commandement commun aux 3es DIM et DCR ; le repli s'effectua dans la nuit du 24 au 25.

— Qu'est-ce que c'est ? *dit notre capitaine.*

L'homme toussa pour s'éclaircir la voix :

— Souvenirs !

Dans le mot « souvenirs », on sentait le mépris pour ceux qui n'avaient laissé derrière eux rien de remarquable sinon les sacs de couchage et les boîtes de conserve intactes.

S'exprimait aussi de l'amertume à la pensée d'une France qui n'était plus.

Notre capitaine changea de sujet.

— Savez-vous à combien nous sommes de la ferme Saint-Denis ?

— Aucune idée !

La compagnie endormie repartit. Le village brûlait. Le chien du lieutenant hurlait. L'homme de la Marne avait disparu dans la pénombre. Dési poussait sa bicyclette défectueuse. Tout ce que nous savions était que la ferme Saint-Denis ne se trouvait nulle part et l'ennemi partout.

À Belleville, nous fîmes une courte halte à un croisement. Les habitants du village étaient partis. Le village était allongé et gris avec une grande rue principale. Le cimetière se trouvait au milieu du village, au carrefour de la route, le cœur de Belleville. L'église était à quelques pas.

Seul le cimetière nous rappelait que Belleville avait eu des vivants : Belleville, « la belle ville » était plutôt un mélange désolant de petite ville et de village. Pour la plupart, les maisons n'avaient que des rez-de-chaussée et quelques-unes seulement un étage. Ce fut la première des villes détruites que nous vîmes. Sa dévastation nous impressionna, même si nous étions tellement écrasés de fatigue que nous ne savions plus si nous étions encore capables de sentiments humains. Ce qui était remarquable, c'était le demi-anéantissement et les choses restées intactes au milieu des ruines. Les humains sont ainsi faits qu'ils ressentent la mort seulement dans ce qui vit, qu'en voyant ce qui est perdu, ils pleurent seulement pour ce qui reste.

La façade complète d'une des rares maisons à étage s'était écroulée. Cela serait passé inaperçu, n'était qu'un berceau pendait de l'étage vers la rue, un berceau blanc sur de hautes roues et avec des oreillers roses. Cela me faisait penser aux maisons de poupée qu'enfant j'avais eues, avec trois murs fixes et une façade amovible pour voir dedans. Une autre maison étagée avait été touchée par un obus de sorte que la cuisine était totalement détruite. La cuisinière pendait sur la balustrade de l'étage comme un intestin malade. La chambre adjacente était parfaitement intacte avec son lit, son lavabo et sa madone. Nous avons tous vu des images de villes bombardées dans les journaux, les magazines illustrés et les nouvelles filmées, mais ces images ne nous révèlent pas la vérité nue, mais seulement un fragment de la réalité. Elles ne nous montrent que les ruines et pas leur contraste avec ce qui reste intact, vivant.

Apparemment, tout avait été dirigé sur la même cible : un seul côté de la rue avait été rasé par l'artillerie, l'autre côté avait été totalement épargné.

Nous devions rencontrer par la suite à peu près partout la même image. L'enseigne paisible de la boulangerie d'un côté de la rue voyait de l'autre côté la boutique démolie du coiffeur, la chaise soufflée les quatre pattes en l'air.

L'épicerie appartenant à une certaine madame Tissier regardait à son opposé la meunerie dont la poudre blanche s'était épandue sur l'asphalte de la rue. Je venais juste de m'endormir sur les marches de l'église, quand je fus réveillé par un sifflement aigu. Le premier obus tomba à vingt mètres de moi dans une entrée de maison. J'eus l'impression que j'aurais pu le saisir alors qu'il bourdonnait, mais rien n'avait été visible sauf ses effets. À ce moment-là, nous n'avions pas encore appris à entendre le son du canon : c'était notre baptême du feu. Ce n'est qu'en entendant les bourdonnements métalliques au-dessus de nos têtes que nous nous jetâmes au sol. En quelques instants, nous nous retrouvâmes en pleine tourmente. Une maison se mit à brûle, un caporal hurla un ordre. Seuls les Volontaires espagnols, qui avaient vécu ce genre d'évènement, recherchèrent des yeux un abri. Nous autres, nous nous regardions défaits et pâles.

Je ne pense pas cependant que la peur expliquait notre inertie à bouger. Nous étions simplement trop fatigués pour percevoir le péril. Grobla, un Juif polonais avait perdu ses lunettes à la première explosion. Elles étaient tombées sur la route et les verres s'étaient brisés en morceaux. Il se mit à ramper sur le ventre recherchant désespérément et avec zèle les éclats comme s'il pouvait les recoller ensemble. Je me rappelai soudain que je l'avais rencontré dans un magasin de Perpignan quelques jours avant Noël. Il achetait une poupée pour sa fille et un train miniature pour son fils.

L'adjudant Lesfauries, l'éditorialiste parisien, était allongé dans le cimetière, le visage enfoui dans la terre d'une tombe fraîchement creusée. Son casque avait glissé sur son cou et il se tenait les deux mains sur les oreilles. Kellenberger, le régisseur suisse de boîte de nuit, se mettait avec une hâte fébrile du foin sur la tête. Comme l'enfant jouant à cache-cache, s'imaginait-il que, puisqu'il n'y voyait plus, on ne devait plus le voir ?

Les Espagnols étaient les seuls à garder leur calme et à agir logiquement. De leurs caves, ils criaient quelque chose à petit Mayer qui se tenait indécis sur la chaussée, les gamelles et marmites scintillantes sur le dos. Il était le seul parmi nous qui avait oublié de se jeter à terre. Il regardait désespérément autour de lui à la recherche d'une aide. Il se mit à marcher de long en large dans le croisement qui était visiblement la cible des Allemands. À part les cris des Espagnols, personne ne pensait à l'aider. Aussi loin que je pus regarder, je ne vis pas un officier. Le baptême du feu de la compagnie de commandement du 21e régiment de marche de volontaires étrangers s'accomplissait sans la présence ni de parents ni de parrains, ni de marraines. Dès la première heure de ce baptême du feu, et durant tout le temps de la bataille de France, mon anxiété en guerre s'accompagna du sentiment perçu

par celui qui se sent abandonné et sacrifié. Je n'étais pas le seul à avoir ainsi perdu confiance dans nos chefs, alors que la confiance est la base fondamentale pour toute armée qui veut vaincre.

Le capitaine Billerot avait disparu. Nous le cherchâmes comme des enfants désespérés.

À ce moment-là, ses galons dorés, signes d'une « grande expérience », ses médailles, marques d'héroïsme dans une guerre précédente auraient pu faire des miracles. À ce moment-là, le commandant de la compagnie avait encore tout ce dont il avait besoin : notre foi et notre loyauté, mais il s'était évanoui dans la nature.

Un autre officier de notre régiment apparut, venant comme de nulle part. Le capitaine Berlet avait perdu dans Belleville la moitié des effectifs de sa compagnie, la C.R.E. ou compagnie régimentaire d'engins, la compagnie de mortiers et d'antichars, et il essayait de les retrouver. *(Extrait de la liste officielle n° 22 de prisonniers de guerre français Paris, le 25 septembre 1940 :*

Berlet Georges, 24-3-98, Bressuire, capit., 21' R.M.V.E. Le capitaine Berlet était un charmant gentilhomme originaire des Deux-Sèvres.) Il avait toujours les poches remplies d'excellents bonbons liqueur provenant de Bressuire, sa ville natale. Il était percepteur des impôts dans la vie civile, et c'est peut-être pourquoi il se tenait toujours à côté du lieutenant Pecqueraud, notaire de son état comme disent les Français mettant une séparation franche entre la guerre et la vie. Maintenant, le percepteur et le notaire sur la grande rue de Belleville étaient à la recherche de leur compagnie. Ils auraient bien aimé trouver eux aussi le capitaine Billerot pour en tirer quelques renseignements.

Le 25 mai, à quatre heures du matin, le barrage d'artillerie s'arrêta. Une belle journée de printemps s'annonçait. Les abeilles bourdonnaient sur les tombes du cimetière. Un volontaire espagnol blessé d'un éclat d'obus gisait à l'entrée de la cave où il avait trouvé refuge. Il venait juste d'en ressortir. L'adjudant Darroussat, un vieux Légionnaire « cheval de guerre » et chef des sapeurs, partit pour une courte marche et revint avec le sourire.

Il rapporta que la route que nous devions prendre pour rejoindre nos postes était totalement dévastée. Elle était en plein feu de l'ennemi. À la lumière du jour, personne ne pourrait passer là. Mais pour la demi-heure immédiate, cela serait relativement sécuritaire. Chaque minute serait précieuse, dit-il. Mais le capitaine Billerot était toujours invisible.

J'essayai de panser un Polonais qui avait été touché à côté de moi par un obus. Il gémissait et vomissait.

Je demandai au capitaine Berlet s'il savait comment joindre une ambulance. Non, il ne savait pas et il ne savait pas comment il aurait pu

savoir. Je pourrais bien selon lui en arrêter une si par hasard elle passait ; à part cela, je ferais mieux de m'occuper de mes affaires : étais-je dans le corps médical ou celui des observateurs ? Je saluai et retournai à mon Polonais.

Le capitaine, sentant qu'il avait été trop rude à mon égard, m'offrit un bonbon à la liqueur.

— Il ne faut pas chercher à comprendre, *dit-il*.

C'était sa phrase favorite.

Le soleil matinal frappait avec vigueur quand le capitaine Billerot apparut enfin. Où s'était-il caché pendant le bombardement demeura un mystère. Il donna l'ordre à la compagnie de se rassembler. L'adjudant Darroussat l'avisa du danger qu'il avait constaté.

— Nous descendrons la rue un par un, *rétorqua le capitaine*.

Il s'approcha ensuite du capitaine Georges Berlet. Ce dernier lui adressa la parole :

— Je suis heureux de vous avoir rencontré, capitaine Billerot. Je me suis perdu en chemin. Je ne sais pas où se trouve la ferme Saint-Denis et je n'ai pas de carte.

Les deux commandants responsables de la vie de quatre cents hommes, C.C. et C.R.E., découvraient à deux kilomètres du front que ni l'un ni l'autre n'avaient de cartes. Les deux compagnies avancèrent sur la route de Belleville à Châtillon-sur-Bar, deux kilomètres sept séparent les deux localités, en plein jour, en violation avec la directive de n'y circuler que de nuit. Pendant des mois, on avait enfoncé dans nos crânes le principe de ne jamais critiquer les décisions de nos supérieurs. Nous suivîmes nos officiers et je dois confesser que je fus heureux de la décision courageuse du capitaine Billerot de rejoindre la ferme Saint-Denis à n'importe quel prix, plutôt que d'aggraver notre retard en attendant la nuit. Je savais que notre colonel et son état-major avaient pris une route différente, mais je savais aussi que tant que sa compagnie de commandement et sa compagnie antichar ne seraient pas à leurs postes de combat, le régiment entier demeurerait paralysé.

Hélas, notre marche vers la ferme Saint-Denis fut handicapée non seulement parce que nous ne savions pas où elle se trouvait, mais surtout du fait que nos vieux guerriers n'avaient pas tenu compte d'un élément qui n'avait pas joué lors de la Grande Guerre : la Luftwaffe. Dès l'instant où nous nous engageâmes sur la route, nous entendîmes bourdonner de manière particulièrement forte et gémissante des moteurs d'avion. Les deux appareils apparus au-dessus de nos têtes volaient bas, à environ quatre cents mètres, ce que l'on appelait alors « à basse altitude ». Leurs carlingues brillaient dans le soleil. Leur silhouette était particulière, courtaude, avec des nez en

demi-ovale. Le capitaine me demanda si je pouvais les identifier. Avec les autres observateurs, le Hongrois Garai, le diplômé roumain Barati, les Russes Imoudsky et Ouchakoff et le Suisse Kellenberger, j'établis qu'il s'agissait sans aucun doute d'avions allemands, mais d'un modèle qui nous était totalement inconnu. À cet endroit, je dois parler de cet avion qui nous poursuivit durant des semaines et fut la cause de la mort de milliers de soldats français. Il fut le redoutable fantôme qui hanta chaque soldat de première ligne et il joua un rôle essentiel dans la victoire allemande. Plus tard, quand notre DCA (Défense contre aéronefs) abattit un de ces avions, nous découvrîmes qu'il s'agissait de la forme modifiée de l'avion monoplan d'entraînement Arado Ar 96. L'avion avait été lourdement blindé, un véritable tank volant qui n'était pas bâti dans le but de combattre. Il ne transportait qu'une mitrailleuse et aucune bombe. Sa vitesse maximale de cent quarante kilomètres à l'heure le rendait totalement inapte au combat aérien. Mais tous ces désavantages étaient compensés par sa solidité. Les mitrailleuses des avions de chasse endommageaient rarement le petit Arado, quant aux tirs de la DCA, autant ne pas en parler. L'Arado n'était abattu que dans les rares cas où le pilote était lui-même touché, ou quand un obus perforait le réservoir. L'Arado était le meilleur jamais inventé des avions d'observation. Son aplomb presque absolu lui permettait de voler très bas, plus bas que les autres avions. Il pouvait nous accompagner kilomètre après kilomètre à moins de trois cents mètres d'altitude. Aucun mouvement de troupes le jour ne lui échappait. Sa collaboration avec l'artillerie était particulièrement dévastatrice. Durant les duels d'artillerie, il signalait la position de nos batteries. La plupart du temps, son apparition était suffisante pour que les canons français se taisent, car s'ils persistaient à tirer leurs positions étaient identifiées plus vite qu'ils ne pouvaient les changer à l'aide de leurs chevaux : les semi-chenillés, les tracteurs d'artillerie étaient rares dans l'armée française.

L'Arado causait aussi d'immenses dommages à l'arrière du front en signalant l'approche des renforts ou des unités blindées annonçant une attaque. Il est impossible de décrire l'effet psychologique déclenché par cet avion sur les soldats français. Ils l'appelaient même dans les rapports des Divisions le mouchard, le coucou, la pétrolette, noms qu'il partageait avec le Fieseler Storch Fi 156 et surtout le Henschel HS 126 qui avait les mêmes qualités de blindage, vitesse et radiocommunications que l'Arado. Même dans les pires moments, les Français ne sont pas à court d'appellations humoristiques. C'était l'équivalent de ce qu'on appelle dans la vie civile l'indicateur de police, ou l'informateur ou le « stool pigeon ». L'armée allemande avait fait une vertu d'un dicton allemand disant que le mouchard

constitue la pire des canailles. Partout, le cafard volant (flying cockroach) semait les graines de la terreur et de l'insécurité. Il pénétrait jusque profondément dans le pays en toute impunité. En le voyant, les troupes qui montaient au front se sentaient trahies avant même de quitter leurs camps. Partout, il donnait l'impression d'une écrasante supériorité de l'armée allemande et créait une angoisse et un sentiment de trahison qu'on ne pouvait cacher. Ce sentiment de trahison était renforcé par l'attitude des officiers supérieurs de l'armée française : ils alimentaient cette impression plutôt que de la combattre. C'était comme si nous ne pouvions faire un mouvement sans être détectés par l'œil d'Hitler. Le monstre invulnérable planait sur nos têtes comme une fatalité.

Pistés étroitement par deux mouchards, nous descendions la route vers Châtillon en file indienne et en pleine lumière solaire. Les avions allemands volaient de plus en plus bas. Nous distinguions clairement la tête des pilotes. Nous sentions leurs yeux posés sur nous. Chacun ressentait que lui, et lui seul, était traqué par l'avion scintillant.

Aucun avion de chasse français ne se montra dans le ciel. La DCA était silencieuse. La guerre montrait son vrai visage ; ce n'était pas une guerre, mais une chasse à l'homme.

Nous courions tête basse, le fusil à la main. Les pilotes semblaient se pencher hors de leurs carlingues et se moquer, mais cela, bien sûr, n'était que le fruit de notre imagination.

À très peu de distance de Châtillon, un petit bois bordait la route. Toujours en tête de la colonne, le capitaine Billerot courut s'y cacher et nous signala de le suivre. En quelques minutes, les deux compagnies étaient rassemblées sous les arbres. Personne ne comprit ce qui arriva. Sur la route, en file indienne, nous jouissions d'une sécurité relative, car on pouvait supputer que les batteries allemandes ne s'abaisseraient pas à tirer sur deux misérables compagnies pour n'y abattre que quelques soldats. Il n'était même pas certain que les mouchards aient jusque-là avisé leur Division de notre présence. Mais à la Grande Guerre, le capitaine Billerot n'avait jamais eu affaire aux « pigeons à merde ». Il s'était imaginé que continuer notre progression sous leur surveillance était impensable, c'était trop de responsabilités et il avait décidé que nous devions nous faire oublier. Qu'elle allait être la conséquence de cette décision ne tarda pas à se faire connaître. Quelques minutes plus tard, les quatre cents hommes et leurs officiers entassés dans le bois virent l'enfer leur tomber sur la tête. Les Allemands ne regardaient plus à la dépense. Le bois avait sans doute été créé juste pour un couple amoureux, car nous étions serrés les uns contre les autres comme sardines en boîtes. Nous enfouîmes

nos têtes dans le sol humide. La terre avait un goût familier de bois, de printemps. Pour la première fois, j'eus la sensation, qui se répéta par la suite quotidiennement, de beaucoup de choses. Je m'étais soudain senti en contact étroit avec les créatures les plus petites et les plus basses, les insectes et les vers, tout ce qui rampait et se tortillait humblement et platement au sol. Se déplaçant pendant que les obus explosaient, ces bestioles, vers et autres semblaient ignorer les bruits humains. Le bourdonnement des abeilles concurrençait ridiculement celui des obus et parfois un oiseau chantait entre deux explosions.

Tandis que nous creusions le sol avec nos doigts, il nous semblait que nous étions déjà à demi vivants et à demi morts dans nos tombes et paradoxalement le sifflement des obus nous semblait être la vie et les abeilles bourdonnantes et les oiseaux chanteurs, la mort. Nous avions envie de bondir sur nos pieds et courir hors du bois pour nous délivrer des arbres hostiles qui nous cachaient le ciel et le paradis.

Le grand Nadai, un radio ingénieur hongrois, allongé à mon côté, la tête collée au sol, calculait à haute voix qu'il nous restait dix minutes à vivre tout au plus. Il émettait pour ainsi dire un point de vue technique quant à la mort. Il me démontra que la pluie d'obus se rapprochait de nous et de fait les obus explosaient de plus en plus près. Ils étaient tombés d'abord sur la route, ensuite à l'orée du bois, et maintenant les premiers arbres commençaient à tomber projetant des morceaux autour de nous.

Le radio ingénieur, blanc comme neige, murmura :

— Ils raccourcissent le tir. Ils vont nous atteindre dans cinq minutes tout au plus.

Ouchakoff, l'architecte étendu à mes pieds précisa :

— Ce sont des soixante-dix-sept.

Comment pouvait-il savoir cela ? Sur le front se trouvaient des hommes qui savaient prétendument tout, le calibre des armes, la marque des fusils, la cadence de tir des mitrailleuses.

En réalité, ils ne savaient peut-être rien. Quand Ouchakoff était stressé, il se rassurait avec des explications scientifiques.

Bercovitz, le petit mécanicien auto de Paris, me cria quelque chose. Je ne pouvais l'entendre au milieu du bruit infernal. Son crâne nu brillait au milieu des arbres. Il avait posé son casque sur le bas de son ventre. (*Extrait de la liste officielle n° 11 de prisonniers de guerre français Paris, le 5 septembre 1940 : Bercovitz Jacques, 12-4-06, Alexandrie, 2' classe, 21' R. M. V. E.)*

À la fin, je saisis ses paroles :

— C'est plus important pour moi que ma tête.

Le capitaine lui cria quelque chose, mais Bercovitz l'ignora comme s'il n'entendait pas : il pressa son casque encore plus fort sur son ventre.

Les obus s'étaient rapprochés à quelques mètres de nous. Quelques arbres brûlaient. Les éclats d'obus volaient de tous côtés. L'un tomba si près de moi que j'aurais pu l'atteindre en étirant la main.

— Ne pourrions-nous pas sortir d'ici avant que nous soyons tous morts ? *demanda Nadai au capitaine*.

Les deux commandants de compagnie, le capitaine d'active et le percepteur poitevin refusèrent de bouger. Seul le jeune notaire nous réconforta :

— Faisons comme si nous étions déjà morts. Ils finiront peut-être par arrêter.

Les mouchards se promenaient toujours au-dessus de nous.

Entre les explosions, nous pouvions entendre le bruit lourd glougloutant de leurs moteurs.

De temps à autre, ils descendaient pour vérifier si nous étions morts ou prétendus morts. Nous restâmes vingt et une heures dans ce petit bois. Après coup, nous eûmes à enterrer sept prétendus morts qui étaient vraiment morts.

Depuis vingt et une heures, le capitaine Billerot était coupé de l'état-major du colonel. (*Extrait de la liste officielle n° 48 de prisonniers de guerre français, Paris, le 4 décembre 1940 : Billerot Paul, 18-1-90, Vasles, capitaine, 21' R.M.V.E. St. VI A*.)

Il décida alors d'envoyer trois hommes à la recherche de la ferme Saint-Denis.

L'adjudant Lesfauries, le sergent Kervran et moi nous portâmes volontaires.

Nous avions tous les trois les tripes écœurées du petit bois.

Le sergent-chef Gärtner se joignit à nous à la dernière minute. Au bout de quatre heures, nous trouvâmes la ferme et notre colonel, mais nous avions perdu en chemin le sergent-chef Gärtner. Le colonel nous dit avoir installé ses trois bataillons sans trouver le seizième régiment de chasseurs à pied qui semblait s'être volatilisé.

Heureusement, dans les parages se trouvait un bataillon antichar qui l'avait secouru en tenant en respect les Allemands pour l'instant.

Le 21e R.M.V.E. était arrivé le dernier et la plus épuisé des régiments de la 35e Division sur la ligne de front. Le premier bataillon arrive le 24 vers 4 heures dans la forêt de Boult-aux-Bois et s'y installe en bivouac en lisière de la route allant de Boult-aux-Bois à Vouziers. Il recevra à 8 heures son ordre de départ pour son installation défensive sur la lisière bois sud de la ferme

Saint-Denis (chemin des mulets). Lors de sa marche d'approche par Boult-aux-Bois-Belleville-Préventorium. Il reçoit les premiers obus, 1 mort, 2 blessés. Le premier bataillon gagne position en partie par bois (cies 1, 2, 3) en partie par route de Châtillon (C.A. 1) Hans Habe raconte ce trajet par la route pour sa compagnie, la Compagnie de Commandement et y ajoute d'autres morts dans un petit bois sur la route de Châtillon… Arrivé au chemin des mulets le 24 vers 19 heures, le premier bataillon est en réserve et donc à l'abri, les bataillons 2 et 3 du 21e R.M.V.E. arrivèrent dans leurs secteurs en retard le 25 mai en après-midi alors que le jour était levé depuis longtemps. Ils ne pouvaient dans ces conditions être installés sur leurs emplacements de combat et ils n'effectuèrent leur relève que dans la nuit du 25 au 26. Le 26 mai au jour, les trois régiments de la division subirent un tir violent de l'artillerie ennemie alors qu'ils n'avaient encore pu suffisamment s'enterrer et ils subirent de lourdes pertes.

Initialement, le premier bataillon était en réserve au chemin des Mulets, bois de Wileux, le 2e bataillon du 21e tenait le secteur entre Le Chesne et le coude du le canal des Ardennes ; le 3e bataillon tenait le secteur coude du canal des Ardennes-Les Petites-Armoises (le village Les-Petites-Armoises était occupé au début par le 11e R.I.), la ferme de Bazancourt. Les rotations entre les bataillons se faisaient au départ aux trois jours.

Voici comment le Lieutenant-Colonel Gallini raconte dans son historique du 14e GRCA cette journée du 25 mai :

— « Le 21e R.M.V.E. devant relever mon sous-secteur de gauche arrive en retard quand le jour est levé depuis longtemps. Impossible dans ces conditions de pousser les unités de relève sur leurs emplacements de combat, elles doivent rester à l'arrière dans les bois. Mais les états-majors de régiment et de bataillon poussent en pleine vue jusqu'aux P.C. sans la moindre précaution. Arrivés sur place, les hommes qui les accompagnent semblent ignorer les principes élémentaires de défilement. Les Allemands bombardent violemment le sous-secteur, notamment la ferme Bazancourt et ses abords et toute la région boisée du bois du Chesne. Les nouveaux arrivants éprouvent leurs premières pertes au feu en officiers et en hommes. Le colonel du 21e R.M.V.E. établit son P.C. à la ferme Saint-Denis. Au cours de la journée, l'infanterie allemande ne renouvelle pas ses attaques. Au début de la nuit, les unités sous mes ordres, groupement à cheval du 14e GRCA et 1er demi-régiment du 8e régiment de chasseurs à cheval, sont relevées dans d'assez bonnes conditions par le 21e R.M.V.E.. »

De son côté, Robert Dufourg a écrit :

— « Particulièrement dures furent les premières journées, notamment aux

Petites-Armoises pour le 21e, dans le bois de Sy pour le 11e R.I. à la côte 253 pour le 123e. Les trois régiments subirent des pertes cruelles en hommes de troupes et officiers, près de 400 tués et blessés. »

Le capitaine Duvivier était parti à la recherche du général commandant la Division dont il ignorait la position. (*Habe commet sans doute ici une erreur de nom, car il n'y avait pas d'officier de ce nom à l'E.M. du 21e ; l'officier de liaison était le capitaine Jean Lagarrigue.*) Rendu furieux par le retard des deux compagnies, le colonel Debuissy me demanda si je pouvais lui donner la position exacte du bois où les capitaines Billerot et Berlet s'étaient retranchés. Je ne pus lui montrer le lieu exact, car le colonel ne disposait que d'une carte Michelin, le capitaine Duvivier étant parti avec l'unique carte d'état-major type militaire du régiment.

Le colonel s'inquiéta aussi de la disparition du sergent-chef Gärtner. Il était peu probable qu'il ait été tué ou blessé, car les Allemands ne tiraient plus depuis plusieurs heures. Gärtner était un Alsacien qui parlait mieux en allemand qu'en français. Il se disait étudiant en théologie, mais ses joues alsaciennes d'un rose rougeâtre, ses petits yeux bleus et matois et ses larges hanches indiquaient qu'il n'était pas ennemi de la bonne chère. En Alsace, nous expliquions ses fréquentes disparitions par sa prédilection pour le beau sexe et Gärtner lui-même laissait sous-entendre que nous étions proches de la vérité. Mais depuis le départ d'Alsace, malgré l'absence des civils en général et des femmes en particulier, il disparaissait aussi souvent qu'auparavant. Chaque soir, nous le perdions de vue et chaque soir nous devions le rechercher et maintenant la terre l'avait encore englouti subitement.

Le colonel me demanda de retourner au petit bois chercher les deux compagnies et de les guider jusqu'à la ferme. Je partis. Voyant que les Allemands semblaient endormis et que les avions mouchards avaient disparu, je décidai d'éviter les bois et je pris directement la route de Châtillon. Cette route offrait un spectacle étonnant.

Partout dans les fossés se trouvaient des fusils, des havresacs, des cartouchières, des boîtes de conserve, des musettes, de l'équipement valant des centaines de francs et personne n'était là pour les ramasser.

Tous ces impedimenta étaient devenus trop encombrants pour les fantassins français.

J'appris plus tard que les fantassins allemands étaient déposés par des camions et des autobus à deux kilomètres de la ligne de front, tandis que l'infanterie française avait à marcher des centaines de kilomètres avant d'atteindre les lignes.

Et tandis que le soldat allemand entrait dans la tranchée sans capote et

avec seulement son fusil à la main et son bidon et son sac de nourriture attachés à la ceinture, le combattant français ressemblait plus à Santa Claus, Saint Nicolas, qu'à un guerrier. Qu'il l'aimât ou pas, il devait traîner avec lui ses trente kilos d'équipements.

Là encore, le commandement français confondait discipline et punition. Il essayait de compléter par la sévérité au front l'entraînement défectueux des dix-huit mois de service militaire. La méthode allemande avait été exactement à l'opposé : rigueur pendant la période d'entraînement et tout le confort possible au moment historique décisif.

Peu avant Châtillon, je rencontrai un soldat assis sur son havresac et mangeant une boîte de singe.

— Quel régiment ? *lui demandai-je*.

— Seizième régiment de chasseurs à pied.

— Où se trouve votre régiment ?

— Je ne sais pas.

Il continua tranquillement de manger.

— Où allez-vous, maintenant ?

Il regarda devant lui avec morosité. Il était solidement bâti, les cheveux sombres, les yeux noirs. Il était si mélancolique que je pensai qu'il ne prendrait même pas note si une balle le frappait. À la longue, il finit par répondre :

— Je ne sais pas. Je suis à la recherche de mon régiment.

Je lui demandai s'ils avaient reçu l'ordre de se replier.

— Comment le saurais-je ? *dit-il*.

Il se frotta les genoux et ajouta :

— Soudain, quelqu'un a crié sauve qui peut et nous avons couru pour nos vies.

— Y avait-il des Allemands ?

Il réfléchit un moment :

— Non, je ne les ai pas vus.

Il se leva, me regardant avec méfiance. Il prit son bidon et se prépara à me suivre.

— Et votre fusil ? *lui demandai-je*.

Il jeta un regard d'adieu à son fusil qui gisait dans le fossé :

— Beaucoup trop lourd et rouillé. Je n'arrive pas l'ouvrir. Et comme un bon nombre de fusils traînent partout...

Il mit les mains au fond de ses poches et se mit à clopiner à mon côté. Sa boiterie n'avait rien d'inusité : nous étions tous boiteux. Pendant un bon moment, nous ne dîmes plus rien. Enfin, il soupira :

— Que va-t-il advenir de nous ?

Il se parlait plus à lui-même qu'à moi. Je secouai les épaules. Il continua on soliloque

— Je voudrais bien savoir pourquoi nous avons commencé cette maudite guerre. Peut-être pour sauver les Polonais. Pourquoi diable devrions-nous nous soucier d'eux ?

Je le contredis :

— Ce n'est pas vrai que nous avons commencé cette guerre.

— Sauf que nous l'avons déclarée. Ce n'était pas nécessaire.

— Hitler veut réduire toute l'Humanité à l'esclavage.

— L'Humanité… Je l'emmerde.

Il cracha et poursuivit :

— Depuis deux semaines, je n'ai pas eu un morceau de viande chaude.

Il fourragea dans ses poches et sortit un bout de cigarette.

— Hitler ne nous attaquait pas. Nous aurions dû faire la paix avec lui depuis longtemps.

Comme je restais silencieux, sa méfiance sembla augmenter :

— De quel régiment êtes-vous ?

Je lui montrai les parements de mon col : « 21e régiment de volontaires étrangers ».

— Volontaires ?

— Oui.

— Pourquoi vous êtes-vous engagés ? Voulez-vous devenir un citoyen français ?

— Non. Je veux combattre les nazis.

— Les nazis ? Pourquoi ? Que vous ont-ils fait ? Il secoua la tête. Bel idiot. Tu n'as même pas la citoyenneté.

Cet homme appartenait au 16e régiment de chasseurs portés du commandant Waringhem qui avait perdu 40 % de ses effectifs dont 150 tués dans les combats devant Tannay et qui le 25 mai, réduit à 300 combattants, avait reçu l'ordre de rompre le contact et gagnait les Petites-Armoises et rejoignait ses véhicules dans le bois des Aviaux et il restera à Boult-aux-Bois du 26 au 30 mai.

Nous arrivâmes à une maison devant laquelle deux Noirs étaient assis et fumaient. Ils appartenaient au Cinquième Colonial (5e régiment d'infanterie coloniale mixte sénégalais) et eux aussi cherchaient leur régiment. Ils se joignirent à nous. L'un des deux était caporal et comprenait la langue française. Appartenant à la 6e DIC, les 5e et 6e régiments d'infanterie coloniale mixte sénégalais occupaient le Mont-Damion et le bois de la Berlière lorsqu'ils furent dès le 23 mai l'objet d'un terrible pilonnage d'artillerie suivi

d'un assaut général.

Il nous demanda si ça finirait bientôt. Lui aussi pensait que les Allemands ne lui avaient rien fait de mal.

J'essayai de lui expliquer que la France était en danger. Il ne parut pas me comprendre.

— Hitler n'est pas venu au Sénégal, répétait-il en souriant et montrant ses dents et en parlant par moment à son camarade. Hitler pas venu Sénégal. Moi pas aller Allemagne. Moi et Hitler pas ennemis.

Un obus allemand égaré explosa à quelques mètres devant nous. Nous nous jetâmes au sol. Le Noir, qui ne parlait pas français, cria :

— Shof ki po. (Sauf qui peut.)

Il ne comprenait probablement pas la signification de son cri. Il avait dû l'entendre à un moment de grand péril et depuis ce temps, il le répétait quand il se sentait en danger.

Nos batteries répliquèrent. Il était clair que nous étions proches de nos positions d'artillerie cachées dans les bois autour de Châtillon. Le bruit intense des soixante-quinze frappait nos oreilles avec une force terrible.

— Nous allons y goûter bientôt, dit mon compagnon français.

Il s'allongea par terre et de toute évidence son expérience parlait, car à peine avait-il fini sa phrase que le sifflement métallique familier fendit l'air. Les observateurs allemands de l'autre côté du canal des Ardennes nous avaient repérés de toute évidence. Je regrettai d'avoir choisi la route. Le soldat français était couché à côté de moi dans le fossé.

Les deux Noirs étaient à cinq pas de nous. Le son des éclatements d'obus devint de plus en plus net. Je m'allongeai sur un havresac abandonné. À chaque explosion, le soldat sénégalais répétait :

— Shof ki po.

Bientôt, cela ressembla à une prière orientale. Les Allemands raccourcissaient le tir. Maintenant, les obus éclataient dans le champ à notre droite. Soudain, j'entendis un cri inhumain ; c'était le Noir qui ne parlait pas français. Le caporal partit à soupirer et se lamenter pour son camarade.

Je rampai aussi proche d'eux que je pus. Le dos du Noir avait été ouvert par un éclat d'obus. Ce fut le premier homme que je vis mourir au front. Les yeux grands ouverts, l'écume sortant de sa bouche, la langue épaisse et noire remuante entre les lèvres, il marmottait, répétant comme un dernier souhait ou comme le nom d'un être aimé, les mots : « Shof ki po. Shof ki po ».

Sauve qui peut ! Tel était le slogan de l'armée française de l'année quarante.

Sous-chapitre VIII. 3) Le Christ de Noirval

Le 21e régiment de marche de volontaires étrangers allait tenir le front qui lui était imparti entre le Chesne et les Petites-Armoises jusqu'au 10 juin 1940. Alors que partout les Allemands avançaient de cent kilomètres par jour, la 6e DI et la 35e DI (à laquelle appartenait le 21e R.M.V.E.) tinrent le secteur du Chesne à Sommauthe jusqu'au 10 juin, date du collapsus de l'armée française*. La 35e DI était alors aux ordres du 21e Corps d'armée (14e GRCA, 109e RALH, général Flavigny). Elle avait à sa gauche la 36e DI (14e, 18e, 57e RI, GRDI 39, 24e et 224e RAD, général Marie Aublet, 1881-1946) ; à sa droite, la 6e DI du général Auguste Lucien, 1887-1967. À partir du 28 mai, la 35e DI passa aux ordres du CAC, le Corps d'armée colonial du général Henry Freydenberg (1876-1975), jusqu'au 13 juin. Elle repassa le 13 juin aux ordres du 21e Corps d'armée, puis le 19 juin aux ordres du groupement Dubuisson (général Pierre Dubuisson 1879-1964).*

Après avoir rassemblé ses troupes à la hâte, le colonel Debuissy ordonna au troisième bataillon du commandant Poulain de repousser les Allemands de la ville du Chesne Populeux. Dès ce premier affrontement, le capitaine et comte Ravel réussit à la tête de sa onzième compagnie à forcer les Allemands cinq fois supérieurs en nombre à se retirer de deux kilomètres. Il s'empara de la moitié sud du Chesne et fit sauter le pont sur le canal. Le commandant *Poulain, malade, sera remplacé le 17 juin par le capitaine Ravel.*

Le 2/21e occupa un quartier entre Le Chesne, les Petites-Armoises et la côte 163, le 3/21e occupa un secteur autour de la côte 163, le 1/21e placé entre les Petites-Armoises et Sy resta partiellement en réserve au Chemin des Mulets, sur la côte 102 à l'ouest de Châtillon-sur-Bar. Le colonel Debuissy avait son QG à la ferme Saint-Denis, la compagnie de commandement étant cachée dans la forêt de Noirval.

Dès le premier jour, notre ennemi le plus âpre fut la faim. De crainte que la fumée des roulantes fût remarquée par les Allemands, l'officier responsable de l'ordinaire envoya les cuisines dans le village de Boult-aux-Bois à plus de douze kilomètres derrière nos lignes. Les havresacs furent enfin fournis. Dans son livre le capitaine Robert Dufourg rapporte que le 21e R.M.V.E était arrivé en Alsace « sans cuisines roulantes, sans canons antichars, sans voiturettes ni mitrailleuses, sans bretelles de fusils, sans havresacs, les hommes emportant leur paquetage dans des couvertures roulées »… « Vers le 15 ou le 18 mai, quand le 49e eut reçu des cuisines de type alpin, c'est-à-dire des cuisines montées sur bât et portées par des mulets, on attribua les cuisines roulantes attelées, rendues ainsi disponibles au 21e R.M.V.E. ; il en fut de

même pour les voiturettes-mitrailleuses et porte-engins. La question des canons de 25 fut plus difficile à résoudre, je n'y parvins que le 19 mai, à la veille même de notre départ pour la bagarre, où je réussis à dépouiller, c'est la véritable expression, le secteur d'Haguenau d'un certain nombre de ses pièces antichars… »

Deux fois par jour, les véhicules légers que nous avions finalement perçus allaient à Boult-aux-Bois. La nourriture qu'ils rapportaient était froide parce que, la route des cuisines à nos positions étant fréquemment bombardée, les voitures devaient souvent stopper. Au bout d'une semaine, le trajet fut impraticable et la nourriture nous arriva seulement une fois par vingt-quatre heures et même parfois il fut impossible pour les chauffeurs de quitter Boult-aux-Bois. Comme nos réserves de sardines, de biscuits et de singe étaient vite épuisées, il nous arrivait de rester quarante-huit heures sans manger.

D'ailleurs, les premiers jours la désorganisation fut si totale que nous dûmes vivre sur nos propres ressources. J'avais installé un poste d'observation à un kilomètre à l'est de la ferme Saint-Denis et nous vivions de la « chasse ». Notre grand maître chasseur, un républicain espagnol, le premier volontaire de l'armée française, s'appelait Gomez. Ce bonhomme brun blême, minuscule et maigre avait fui l'Espagne par le col du Perthus pour se trouver interné d'un camp à l'autre. Il s'était finalement porté volontaire pour l'armée française dès la déclaration de guerre. Son camp de concentration était alors proche de Barcarès, la ville de formation de notre régiment, et Gomez avait été le premier engagé.

Jusqu'à l'offensive allemande, ce petit basané passa presque inaperçu. Il était considéré comme timide, faible, efféminé et il était la cible de risées parce qu'il se balançait comme une danseuse quand il saluait. Il nous démontra soudain avoir les talents les plus inattendus. Dans la vie civile, il exerçait la profession de boucher. Poussé par la faim, il dénuda ses bras et révéla des muscles athlétiques. Les propriétaires de la ferme Saint-Denis avaient abandonné quelques porcs. Après deux jours de tergiversations, Gomez, le couteau de tranchée à la main, s'élançant à leur poursuite, affronta les cochons. Les pauvres bêtes grognaient et lâchaient des cris aigus. Le sang coulait de leurs blessures, mais elles s'échappaient et couraient dans la cour en tous sens. Notre colonel assistait à la scène. Il détourna les yeux et n'intervint pas ; la faim était plus forte que la question de conscience. Le P.C. du régiment migrera le 29 mai matin de la ferme Saint-Denis, trop exposée, au bois de Noirval.

Évacuée dans la plus grande hâte, la population avait laissé derrière elle presque tout le bétail. Dans les champs, les vaches couraient en meuglant de

tous côtés et par centaines à travers les prés. En l'absence de traites, leurs trayons devenus énormes et douloureux pendaient jusqu'au sol. Elles devenaient agressives et incontrôlables. Souvent sautait dans la tranchée où j'avais installé mon poste d'observation, une vache ou un veau, ou un taurillon, brisant les installations, renversant les instruments, mouillant les documents. À plusieurs reprises, une vache se coucha directement en face de mon télescope et me dévisagea avec de grands yeux tristes de réprobation. Beaucoup furent tuées par balles ou éclats d'obus, ou moururent d'autres façons.

Aucun abattage ne fut plus absurde. Nous n'avions pas le droit de tirer sur ces vaches et pour celles qui avaient été tuées accidentellement, il était inimaginable de voir un boucher les découper et les cuire devant les tranchées. Durant toute la guerre, nous dûmes endurer la faim, tandis que le bétail abandonné mourait sous nos yeux. Notre zone entière était empuantie par des carcasses en décomposition. Aucun service d'intendance ne fut institué pour conduire les bêtes à l'arrière des lignes et remplacer le carnage par un abattage afin de nourrir troupes et civils. L'armée était affamée et, à Paris, la viande était rationnée.

L'ennemi fit un usage astucieux des bêtes mortes laissées sur le terrain. Mon observatoire était caché en bordure d'un bois et au début au moins, il répondit aux besoins, soit tout voir sans être vu. Du coin élevé de la forêt de Maison Rouge, je pouvais surveiller la plaine occupée par nos bataillons et en plus la colline opposée qui était considérée comme faisant partie du no man's land. Nous estimions que les positions allemandes se situaient sur l'autre versant de la colline. Les pentes douces du no man's land étaient couvertes de carcasses bovines éparpillées. Un matin, j'aperçus une nouvelle grosse vache morte sur le versant en face.

En examinant plus complètement au télescope la colline, je constatai que quatre ou cinq nouvelles vaches super dimensionnées avaient été placées à divers endroits. Elles étaient évidemment mortes, gonflées et les pattes en l'air. Nous marquâmes les emplacements de ces animaux dans nos dessins. Quelques heures plus tard, nous redirigeâmes nos lentilles sur les carcasses suspectes. Nous reconnûmes avec stupeur qu'elles s'étaient rapprochées, quoique toujours mortes et les pattes allongées vers le ciel. Elles avaient descendu la colline de plusieurs mètres vers la position de notre premier bataillon dans la vallée. Je téléphonai à mon supérieur immédiat, le lieutenant Truffy. Il ne comprenait pas pourquoi nous faisions tant d'histoire à propos de vaches. Néanmoins, avec hésitation, il transmit mon rapport au quartier général de la Division. Les batteries situées derrière nous ouvrirent le feu.

L'expérience réussit au-delà de toute attente.

Les premiers obus étaient à peine tombés, que des soldats allemands affolés sortirent des carcasses et coururent. Beaucoup furent touchés avant qu'ils pussent se mettre à l'abri.

Des instruments d'optique et des fusils s'échappèrent des ventres des bovidés. Le régiment allemand qui nous faisait face à ce moment-là venait de Düsseldorf. Pour infiltrer à proximité immédiate de nos positions quelques observateurs, il avait utilisé la méthode troyenne avec ces vaches. Cela et d'autres incidents indiquaient que les Allemands préparaient une offensive.

De mon poste d'observation, j'entendis plusieurs nuits durant des bruits de chars. Nous passions la plupart de nos nuits à écouter, essayant convulsivement d'arracher les secrets du néant. Plus difficile que la bataille avec le silence était notre lutte contre les sons et les bruits trompeurs. Seul dans la nuit, je me sentais souvent poussé à agripper le mur de noirceur avec mes dix doigts.

Ça me prit beaucoup de temps avant que je susse distinguer un son d'un autre, un bruit d'un écho, le roulement prolongé d'une explosion d'obus et le grincement des chenilles des chars en approche. Au cours de ces nuits, je me remémorais souvent combien le capitaine Mirambeau avait insisté et insisté sur l'importance de concentrer notre attention sur le bruit produit par les chars d'assaut.

— Aucune attaque de l'ennemi, *expliquait-i*l, tant qu'il n'a pas avancé ses chars sur ses lignes de front.

Et j'en étais maintenant à avoir entendu deux fois le bruit sinistre des chenilles de l'autre côté de la colline. Le colonel décida qu'il fallait poser des mines entre nous et l'ennemi. Imbach, le lieutenant alsacien, reçut la mission de rassembler un groupe d'hommes pour cette dangereuse mission. Le groupe devait être dirigé par un vieux Légionnaire, le lieutenant Castaner qui en vingt ans de métier en Afrique avait appris et adopté les mœurs de la Légion. C'était un homme basané tricoté serré avec une courte moustache noire, des étincelles dans ses yeux noirs, de courtes jambes, un ventre proéminent, un cou épais et des mains rougeâtres. *(— Liste des prisonniers N° 48 : Castaner Barthélémy, 23-3-91, Soller, lieut., 21' R.I.E. Of. VIA. — Monuments commémoratifs de Calais — Mémoires de pierre : CASTANER Barthélémy, né le 21/03/1893 à Soller, province des Baléares, Espagne ; domicilié à Calais, décédé le 24/09/1944 à Calais, au 27 boulevard Gambetta, au cours d'un bombardement aérien — mention MPF accordée le 25/11/1959*.)

Il n'entreprenait jamais une marche sans sa cravache et, sous prétexte de

camaraderie, il en frappait ses soldats si fortement qu'ils portaient sur le dos pour des jours les traces de son amitié. Il voyageait toujours avec une valise pleine de livres pornographiques et il recevait dans les tranchées « la Vie parisienne ». Il avait choisi comme ordonnance Fodor, un peintre hongrois qui ne savait pas cirer les bottes, mais compensait cette inaptitude par son art à dessiner des accouplements d'hommes et femmes. Comme sous-officier, Castaner se vit affecter l'adjudant Ferdinand Darroussat, un magnifique vieux soldat qui avait combattu dans la Grande Guerre et qui dans sa tranquille petite maison ardennaise n'avait jamais imaginé qu'il serait rappelé {*Liste des prisonniers n° 18 : Darroussat (Fernand), 22-10-99, Valence, adjudant, 21' R.M. ; St XI A.*} Sa petite propriété était située à moins de quarante kilomètres de nos positions, mais l'endroit était tombé aux mains des Allemands depuis assez longtemps. Très probablement, sa maison avait brûlé et sa femme et sa fille avaient fui sur la route. Son fils, l'aîné de ses enfants, était soldat dans un autre secteur du front et depuis six semaines le père et le fils se trouvaient sans nouvelles l'un de l'autre.

Je venais juste d'être relevé de mon quart et j'étais allongé près de mon abri avec près de moi Torczynszky. C'était un tailleur juif polonais de petite taille venant de Galicie. Durant la période d'entraînement, il n'avait pas gagné de lauriers. Quand il présentait les armes ou marchait dans la parade, il semblait plutôt empoté. Il oubliait toujours de saluer le drapeau et tirait toujours à côté de la cible. Mais une fois sur le front, il fut transformé. Il n'était jamais fatigué de marcher et il transportait le havresac de bien des camarades grands et forts. On le voyait souvent chargé comme une mule, car beaucoup abusaient de sa bonne nature. À la tombée de la nuit, revenant de creuser des tranchées et des abris sur la ligne de front, il pouvait aussi bien s'asseoir pour recoudre mes pantalons déchirés, mettre à l'aide de vieux morceaux des pièces sur les trous aux genoux ou aux fesses. Quand il allait au ruisseau, nettoyer sa gamelle, un énorme récipient en tôle avec un couvert accroché, il prenait cinq gamelles de plus appartenant à des camarades et les lavait aussi. Voilà qu'il reposait à mon côté, me racontant l'histoire de sa vie. Il me parla de son village natal en Pologne, de son voyage à Paris, de ses onze frères et sœurs. Pas un membre de la fratrie ne savait ce qu'il en était devenu des autres. En Pologne, la maison familiale avait été confisquée par les autorités. On lui avait refusé un passeport, bien que son père se fût distingué dans les luttes de la Pologne pour son indépendance. Le petit Torczynszky avait l'âge de dix-sept ans lorsqu'il se mit à rêver de la France, terre de la liberté. Il se sauva de Pologne, mais entre la Pologne et la France, il fut arrêté en Allemagne en traversant la frontière. Finalement relâché, il marcha la nuit et se

cacha le jour.

Il travailla et gagna de l'argent, ce qui lui valut d'être déporté à Bruxelles. Là, il vendit sa montre et envoya la moitié de ce qu'il possédait à son père. Il fit de la contrebande. À dix-huit ans, sans avoir commis de véritables crimes, il avait déjà goûté aux geôles allemandes, hollandaises et belges. Il avait aidé une femme à accoucher dans une grange. Il avait appris à combattre pour son droit à la vie et à se passer des biens superflus. Huit mois avant la déclaration de guerre franco-britannique, il était arrivé âgé de dix-neuf ans à Paris. Il commença à gagner sa vie et, tombant amoureux de la Ville Lumière, il demanda à sa mère de le rejoindre. Comme seule pièce d'identité, la France lui remit un ordre d'expulsion ; il s'engagea donc dès le premier jour de la guerre.

Les volontaires pour poser des mines se rassemblèrent sur un petit sentier dans le bois à quelques mètres de mon abri. Ils étaient trente-cinq, parmi lesquels Hegedüs, un tailleur hongrois, Spitzer, un Juif roumain, Ramos, un réfugié espagnol, Da Souza, un mineur portugais. La plupart des volontaires pour la pause des mines étaient des Galiciens des ghettos polonais. Aucun d'entre eux ne savait présenter les armes ou porter un drapeau, mais tous ces Isaac Purlich et Moses Kleinmann se portaient volontaires quand existait une tâche ardue à accomplir. J'entendais Castaner crier et frapper les buissons de sa cravache. Darroussat faisait des plaisanteries et donnait des renseignements pratiques. Le lieutenant Imbach approcha de mon abri, s'arrêta et cria à travers les buissons :

— Castaner ! Avez-vous de la place pour un autre homme ?

— Oui.

Torczynszky se leva. Il savait ce que cela signifiait pour lui. Imbach portait le casque que son père avait porté à la Grande Guerre, c'était un casque allemand.

— Donc, Torczynszky, vous vous joignez au groupe. En avant, Torczynszky, ça vous fera une belle promenade !

J'accompagnai le petit tailleur polonais jusqu'à la route. Les trente-six hommes passèrent devant moi. À ceux que je connaissais, je dis « merde » et secouai la tête avec eux. Ils avaient tous le regard tendu et lointain. Aucun d'eux ne laissait voir de signes de peur. Ils avaient l'air d'hommes contemplant un autre monde. Seul le vieux Darroussat avec son visage buriné et travaillé comme du vieux cuir sifflota en passant : la mort et lui, tous deux étaient de vieilles connaissances. Torczynszky fut le dernier à passer. Il n'était pas pâle et il transportait sur ses épaules étroites les pelles de deux de ses camarades. Je lui dis « merde » et nous nous serrâmes les mains.

Cette nuit-là, partant de Tannay, les Allemands firent une première poussée sur nos lignes. Ils surprirent nos poseurs de mines dans leur travail et les soumirent au feu de leurs mitrailleuses. Cinq Volontaires ne revinrent pas. Parmi eux était Samuel Torczynszky.

Le P.C. du régiment avait quitté la ferme Saint-Denis, trop exposée, le 29 mai matin et ma compagnie, la compagnie de commandement, était donc installée dans le bois de Noirval. C'était une forêt typique des Ardennes, épaisse, froide, morne avec de grands pins formant un toit au-dessus de nos têtes. De cet endroit, nous pouvions voir les vertes prairies descendant jusqu'au village bombardé de Noirval, mais il était strictement interdit de s'y aventurer, car alors on s'exposait à la vue des Allemands. Ces prairies avec leurs hautes herbes non fauchées et inondées de soleil dans la lumière dorée de l'après-midi finissant me paraissaient comme un paradis inaccessible de mon enfance. Un doux vent de mai jouant avec les herbes comme une princesse avec ses lévriers ravivait mes souvenirs : l'herbe était la femme bondissante, cheveux au vent, dans les dunes quelque part en Bretagne. Que le soleil et les prairies nous fussent interdits était préférable.

Pas un rayon de soleil ne pénétrait dans notre forêt. Parfois, un papillon voletait par erreur dans la semi-obscurité moite, mais pas pour longtemps. Le coucou, un oiseau froid et militaire nous infligeait encore et encore son cri aboyeur. Lorsque nous fûmes informés que nous allions rester encore quelque temps dans cette sombre forêt de Noirval, il n'avait pas encore été question de retraite. Nous discutions sérieusement de l'endroit où nous serions envoyés en repos après quarante jours sur les lignes de front. Dans l'immédiat, le principal souci de chacun était de se creuser un abri à l'épreuve des bombes. Cela se révéla plus facile que nous l'avions imaginé au premier coup d'oeil, car nous trouvâmes de vieux abris datant de la Grande Guerre. Aussi incroyable que cela puisse paraître, en vingt années la forêt n'avait pas été nettoyée. Elle attendait sans doute la Deuxième Guerre. Pour dire vrai, les abris de la Grande Guerre n'étaient plus suffisants ; ils n'étaient pas assez profonds. Ce n'était que de simples trous quadrangulaires dans lesquels on pouvait s'étendre relativement à l'abri des éclats d'obus. Pour nous protéger des mitrailleuses d'avions et des bombes d'avion et d'artillerie, nous avions besoin de petites caves couvertes de troncs d'arbres et de grosses poutres avec de la terre pilée par-dessus.

Les trous existants nous furent utiles, car nous n'eûmes qu'à les approfondir et qui sait si nos abris ne seront pas utiles à leur tour à nos fils : l'humanité progresse en rampant de plus en plus bas dans le sol. Nos activités minières ramenèrent à la lumière du jour de véritables trésors. Alors qu'il

creusait un trou proche du mien, Kellenberger frappa sur quelque chose de dur : un casque allemand de la Grande Guerre. Il portait une pointe dorée et un aigle royal à tête double. Chacun de nous essaya le casque de l'homme qui avait manifestement été tué en ce lieu même. Son crâne devait être spécialement petit, car le casque couvrait difficilement le haut de nos têtes. Alors que je le tenais entre mes mains, je pensai soudain à mon père qui avait fait la Grande Guerre dans les rangs allemands. Je crois qu'il avait séjourné dans les Ardennes avec le quatrième régiment impérial d'artillerie. Ainsi, le père de Hans Habe aurait connu trois fronts : l'Italie, puis la Russie et finalement, en 1918, la France.

À mon tour, je sortis du sol une relique de l'autre guerre : une épée recourbée. L'adjudant Darroussat soutint que c'était un sabre de cavalerie français. Le dessinateur russe Imoudsky trouva un pistolet rouillé. Ainsi équipés d'instruments de mort démodés, nous ressemblions à un groupe d'acteurs de petites villes satisfaits pour leurs spectacles de n'importe quel accessoire leur tombant sous la main. Plus tard en cherchant des troncs d'arbre, nous trouvâmes jonchés sur le sol des selles, des sacoches de cuir, des étriers et des rênes datant de notre propre époque. Il s'avéra qu'avant nous un escadron avait séjourné là et y avait abandonné des chevaux et de l'équipement.

Quel était-il ? *À signaler d'abord les escadrons hippomobiles du 12e GRCA. Le capitaine Simonin a écrit dans son historique du 12e GRCA pour la date du 16 mai 1940 :*

— « … Le bois de Sy devenant intenable, le lieutenant-colonel Moslard décide de regrouper le Groupe de Reconnaissance dans les bois au sud-ouest de Brieulles-sur-Bar. De sa personne, il se rend à Machaut au QG du 10e Corps d'armée rendre compte de l'état d'épuisement total de ses cavaliers… »

Une plaque a été érigée pour le 6e RSA au village de Sy alors que le 4e RSM a la sienne à Oches. À considérer ensuite le 14e GRCA. Le 76e GRDI et le 93e GRDI lors de l'attaque du XXIe CA sur le canal des Ardennes (Le Chesne, Tannay, les Grandes-Armoises du 11 au 26 mai 1940. À considérer encore la Brigade du général Gailliard (Gailliard Émile-Henri, 1882-1961) composée du 1er Hussard dont les chevaux étaient parqués autour du village de Sy et du 8e Chasseur ; de la Brigade de Spahis Jouffrault : sixième régiment de Spahis algériens du lieutenant-colonel de Goutel et 4e régiment de Spahis marocains du chef d'escadron Brunot. Notamment le sixième régiment de Spahis algériens du lieutenant-colonel Goutel de la première Brigade de Spahis qui relevé au petit jour avait descendu le 25 mai vers Harricourt par la route de Verrières à Brieulles. Une plaque a été érigée pour

le 6e RSA au village de Sy alors que le 4e RSM a la sienne à Oches. Ces éléments avaient assuré la défende du bois de Sy et après des combats incessants du 23 au 25 mai, ils s'étaient repliés. Citons encore : Monument 14e GRCA, 6e, 60e et 76e GRDI à Tannay. Monument 12e, 14e et 22e GRCA, 13e, 64e, 76e et 93e GRDI à Stonne.

Finalement, chacun de nous disposa d'un abri individuel dans lequel il pouvait s'étendre. Le petit Garai et le rouquin Désí n'avaient besoin que de trous d'enfant, aussi étaient-ils à lire des journaux vieux de deux ou trois semaines alors que j'étais encore à creuser mon trou dépassant mon mètre quatre-vingts. Je les enviais. J'eus un trou dépassant cette mesure même en profondeur et possédant des escaliers de sortie. La nuit, il n'était pas permis de dormir hors de nos abris et c'était imprudent de le faire, car à trois heures trente du matin les avions allemands nous survolaient et nous lâchaient leurs bombes. De jour, nous pouvions y veiller ; en vérité, les trous étaient trop exigus pour que nous y restions longtemps. L'artillerie allemande et la Luftwaffe nous importunaient bien moins que les vers et les punaises. À longueur de nuit, ces bestioles voyageaient sur nos visages. Certains de ces rampants nocturnes aimaient à se tortiller dans nos équipements et dans nos pantalons comme sur notre front. Pire que les bombes, nous était aussi l'odeur d'argile, de terre humide et de pourriture qui s'agrippait à notre linge et à nos uniformes.

De temps à autre, la faim m'attirait à Noirval ou à Châtillon. L'artillerie était présente dans ces deux endroits derrière nous et les artilleurs avaient encore la possibilité de se procurer de la nourriture. En plus, ils vivaient dans des maisons et avaient des facilités de cuisson. Ils pouvaient aussi faire chauffer de l'eau pour se laver et raser et presque ressembler à des êtres humains. À mes visites à ces havres qui nous étaient interdits, j'étais accompagné par un observateur du premier bataillon, Désiré Weiss. Nous risquions sans hésiter nos vies pour un bol de soupe chaude. Après des jours de jeûne, nous ingurgitions tout le luxe qui nous était offert et nos estomacs tombaient invariablement malades.

À Châtillon, nos amis les artilleurs de la cinquième batterie du quatorzième RAD (régiment d'artillerie divisionnaire) avaient leurs quartiers dans une maison endommagée par les bombes où ils disposaient quand même de lits. Cette maison appartenait apparemment au propriétaire du magasin général de la ville ; le magasin situé à côté de la résidence n'avait gardé d'intact que sa grille de fer. La salle à manger de la résidence avait perdu un de ses quatre murs et elle avait pris l'apparence d'un plateau de théâtre. Elle était pleine de portraits de famille. Deux photographies encadrées étaient placées sur le

bureau. Si vous ne regardiez pas minutieusement, le jeune soldat représenté sur chacune paraissait être le même jeune homme. Mais, en dépit de la ressemblance familiale, un examen plus attentif révélait la différence ; il s'agissait du père et du fils dans deux guerres différentes. Maintenant, le père était sans doute un fugitif sur quelque route, tandis que le fils adressait encore des lettres à cette maison abandonnée depuis longtemps par ses parents. Le père avait dû participer à l'autre guerre avec les zouaves, car nos hôtes avaient trouvé une paire de culottes bouffantes propres à ce corps.

Je les aurais volontiers emportées, car mon pantalon était troué aux deux genoux. En me rasant, je me promenai dans la chambre à coucher. Sur la table se trouvait le livre familial. La dernière entrée datait d'à peine deux semaines. Le 11 mai, la famille avait mangé du veau et des haricots. Photographiée à Tannay, la grand-mère montrait un visage surpris encadré d'une bordure argentée sur un carton gris.

Depuis le dernier raid aérien, nous avions passé deux jours sans provisions de bouche. Nahmias, notre chauffeur, était un bon diable, mais il avait échoué à trois reprises à atteindre Boult-aux-Bois. La route était bombardée à intervalles réguliers et elle était pleine de trous selon lui. J'étais tellement affamé que je me portai volontaire pour faire le trajet ainsi que Weiss. Notre principal objectif à tous deux était de nous gaver personnellement de soupe aux roulantes ; les autres n'auraient qu'à prendre soin d'eux-mêmes. Nous rencontrâmes le capitaine et il nous autorisa à utiliser la petite Peugeot, notre seul petit véhicule utilisable. Cette nuit-là, je n'étais pas de corvée d'observation, c'était le tour d'Imoudsky et de Kellenberger. Je partis avec Weiss à onze heures du soir. Nous étions ravis de la forêt hostile qui nous cachait du ciel. Je regardai la voûte céleste en pensant à tous ceux qui, loin d'ici, la regardaient aussi. Je posai mon casque à côté de moi sur le siège. Subitement, un coup partit. Une mitrailleuse se mit à rugir, mais ça venait de loin, très loin.

— As-tu idée à quelle distance ça se passe ? *demanda Weiss*.

— Deux kilomètres, *dis-je*.

Ça nous faisait du bien, ce chiffre exact. Deux kilomètres au loin, c'était rassurant. Je m'aperçus que je conduisais tout de même plus vite ; peut-être, je désirais mettre une plus grande distance entre moi et le feu.

— J'ai entendu dire que la neuvième compagnie avait subi de lourdes pertes ce matin, *dit Weiss soudainement*.

— Connais-tu quelqu'un de la Neuvième ?

— Oui, plusieurs.

— Sais-tu ce qui leur est arrivé ?

— Non.

Nous fûmes à nouveau silencieux. Pensions-nous à la mort ? À peine. Au danger ? Très peu. À quoi d'autre ? Probablement rien.

— C'est comme si, ici au front, l'esprit de camaraderie devient plus fort, dit Weiss.

— Le penses-tu vraiment ?

— Oui, car nous dépendons les uns des autres.

Je ne sus que répondre sur l'instant. Finalement, je commentai :

— Qu'appelles-tu camaraderie ? Je n'ai pas trouvé trace de camaraderie dans les livres que j'ai lus. Je ne sais pas si les livres mentaient ou si ça a changé depuis. Les dangers sont devenus plus grands depuis la dernière guerre et les moments tranquilles plus rares. Je crois que nos liens peuvent se développer dans nos moments de détente, mais qu'au moment du danger chacun ne songe qu'à sauver sa peau.

— Oui, *dit Weiss*, les gens aident les autres parce qu'ils ont besoin d'être aidés. La guerre, c'est comme l'école. Ça n'a rien à voir avec la vie. Aussi de ces deux camaraderies, rien ne subsistera.

Ainsi philosophions-nous cette nuit-là. La route commença à monter aux approches de Belleville. Conduire devenait difficile. Je m'y appliquai aussi consciencieusement que possible. C'était comme si nous épiions le silence et que le silence nous épiait.

Il sortait des champs comme un soupir qui n'avait rien d'humain. On aurait dit que la Terre gémissait, mais avec précaution comme si elle avait peur que des bombes viennent déchirer son corps. Je conduisais dans un vacuum. Le silence n'était pas silencieux, mais privé d'air. J'eus l'impression que je devais briser la cloche de verre sous laquelle nous respirions ou plutôt essayions de respirer :

— Y aura-t-il de la soupe chaude ? *demandai-je.*

Weiss affamé ajouta en soupirant :

— Et y aura-t-il de la viande rôtie à point ?

— En notre absence, ces derniers jours les « gentlemen » ont dû manger tout, *dis-je malicieusement*. Et pourquoi pas ?

Mon estomac gargouillait. Nous traversâmes Belleville, la ville maintenant morte où nous avions reçu notre baptême du feu. Je conduisais phares éteints et la traversée paraissait sans fin. Depuis le jour où je m'étais reposé sur le parvis de l'église, tout avait été détruit ; seule la maison du Seigneur demeurait debout.

Je stoppai à l'entrée de Boult-aux-Bois pour m'enquérir de nos cuisines. Quelques artilleurs dormaient sur le bord de la route. Ils n'étaient là que

depuis la veille et ne savaient rien. Il faisait noir comme poix. Je retournai à l'auto et dit à Weiss de m'attendre. Je repartis chercher dans le noir, butant sur des hommes endormis au coin du bois. Je marchai sur la main d'un soldat qui cria. Je m'arrêtai. Je trouvai enfin une sentinelle qui gardait une cave contenant de la nourriture. Une roulante ? Il n'avait entendu parler d'aucunes. Il tomba endormi dès l'instant où je le quittai. Je repris à l'aveuglette mon chemin de retour à l'auto. Je demandai à Weiss de patienter, mais j'avais moi-même perdu toute patience. Nahmias avait bien dit « derrière la quatrième maison à droite ». Je replongeai dans la noirceur du village. Je sentais ma colère monter. Des silhouettes dansèrent devant mes yeux dans le noir. Je n'avais plus faim, mais j'étais envahi par une sensation plus forte, plus primitive si c'est possible que la faim.

C'était comme la rage animale de l'homme qui ne réussit pas, absolument pas, à obtenir la femme qu'il aime et désire éperdument. Seul un désappointement sexuel pouvait être aussi sauvage, aussi hors de contrôle que l'était ma frustration de soupe. Je perdis tout intérêt pour les soldats que je piétinais, peut-être même je les aurais écrasés sans remords. Un homme endormi poussa un cri, je n'en perdis pas ma rage. Obscurément, j'avais conscience que j'aurais honte de moi-même une fois ma faim apaisée et je sentais que je ne serais plus content de moi.

Mon humeur enragée s'arrêta quand je tombai dans les bras d'un jeune officier encore éveillé auprès de son canon.

Je ne pouvais le voir, mais il avait la voix douce d'une jeune fille :

— La roulante du 21e d'Infanterie, mais elle est partie hier, mon pauvre ami.

— Pour où ?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi, ce départ ?

— Je ne sais pas. Le coin était sans doute trop chaud pour ces messieurs ! Il lâcha un rire sec. Il a fait mauvais ici, hier.

J'essayai d'avoir une explication. Après tout, une cuisine ne pouvait partir sans raison, sans instructions, sans ordres, abandonnant des centaines d'hommes à la souffrance de la faim. Qui était l'officier responsable ?

Le lieutenant n'avait pas d'explications.

— J'ai entendu, dit-il, que les roulantes avaient retraité jusqu'à Morthomme, si vous voulez essayer là…

Non, je n'avais plus envie de poursuivre. Je retrouvai mon auto. Weiss s'était endormi malgré la faim. Sans un mot, nous reprîmes la route de retour. Après Belleville, nous fûmes gratifiés d'une pluie d'obus. Les Allemands

avaient probablement entendu le bruit de notre moteur ; peut-être croyaient-ils que nous transportions des munitions. La réalité était que nous ne transportions pas même une gamelle de soupe.

Autour de nous, la catastrophe approchait. Après la résorption de la poche de Dunkerque, le 4 juin à l'aube, la « bataille de France » était lancée. Nous étions le 8 au matin. La ligne Weygand avait été brisée sur la Somme. L'offensive sur l'Aisne et sur Paris allait commencer le 9 juin matin, l'offensive allemande était sur tous les fronts. La marche sur Paris était commencée. Le 10, le général Weygand admettrait officiellement que le front s'était effondré. Reims serait occupée le 12 et Paris, Ville ouverte le 14. Le cabinet Paul Reynaud était au bout du rouleau.

Sur la ligne de front, le 8 juin 1940, nous n'avions qu'une très vague idée de tout cela. Nos postes radio dataient de 1920. Ils ne valaient pas grand-chose en matière de réception et quant à l'émission nous ne pouvions guère en faire, car les Allemands étaient à l'écoute. Nos radios captaient seulement des fragments de communiqués et dès le moment où les phrases disjointes atteignaient les lignes, elles étaient totalement déformées. Chaque jour ressemblait à l'autre. À trois heures trente, presque tous les matins, les avions allemands venaient nous bombarder. À six heures commençait le duel d'artillerie. L'artillerie, c'était la partie où nous étions pour tout dire les meilleurs.

Jusqu'au début juin, nous tirâmes trois à quatre fois plus d'obus que les Allemands. De plus, nos obus faisaient rarement long feu, tandis que beaucoup de projectiles allemands n'éclataient pas. Un jour, mon poste d'observation releva qu'un obus allemand sur huit n'explosait pas. Notre optimisme naturel de soldat né de notre instinct de conservation nous portait à croire que les longs feux étaient dus au sabotage, les obus étant fabriqués dans les usines tchécoslovaques Skoda. Les faits sont réels, quant à l'explication je ne sais pas. Pendant des semaines, nous n'avons pas vu d'avions français, et nous ne fûmes donc pas protégés contre la visite quotidienne du mouchard et les attaques des avions allemands. D'autre part notre défense antiaérienne était si médiocre que nous ne pouvions la prendre au sérieux.

Malgré tout, nous maintînmes notre supériorité en artillerie et la 35e Division réussit jusque-là à repousser les attaques allemandes survenant à la pointe du jour ou à la nuit tombée. Ce que les Grandes Unités allemandes allaient nous faire alors que nous étions trahis était encore du domaine de l'avenir. Pour le moment présent, nous étions encore dans l'élément vital du soldat : l'ignorance.

J'étais en devoir à mon poste d'observation en première ligne la nuit du 7 au 8 juin de six heures du soir à six heures du matin. Entre trois heures trente et cinq heures du matin, il tomba tant d'obus dans notre secteur que je ne pus passer la tête en dehors de mon abri. Des artilleurs qui avaient pris une position voisine avec leurs canons antichars comptèrent les impacts. En l'espace de deux heures, six cent cinquante obus touchèrent un espace d'un kilomètre carré. Il est clair que le Ciel nous avait accordé sa protection.

Mon poste d'observation était installé à un coin de la forêt de Maison Rouge.

Pour observer les Allemands sans être vu, j'avais choisi un endroit enfoncé d'environ cinquante mètres dans le bois, mais au bord immédiat de la route du Chesne à Châtillon. De cette façon, je pouvais surveiller mon secteur en regardant par delà la route tout en restant invisible de l'ennemi. Quand je sortis de mon abri à cinq heures trente du matin, les cinquante mètres de bois qui me cachaient avaient été rasés.

Dans l'heure qui suivit, je reconnus bientôt les signes de la présence de tanks allemands. Les bruits de chenilles durèrent trois heures sans répit. Des douzaines de bombardiers allemands se posaient tranquillement de l'autre côté du canal des Ardennes. L'indiscrétion totale avec laquelle les Allemands préparaient leur offensive donnait à chaque chose un caractère d'irréalité. Aucun avion français n'apparut à l'horizon. Notre artillerie elle-même semblait moins active. Un des gars de la compagnie antichar, un artilleur breton haut de deux mètres, magnifique spécimen de cette région où les marins sont paysans et les paysans marins, vint à mon abri. Le sien venait d'être détruit par une bombe. Il me dit que plusieurs batteries qui nous couvraient à l'arrière s'étaient repliées. Nous étions couchés sur nos ventres côte à côte. Il me parla de sa ferme, d'une querelle avec ses frères à cause de l'héritage. Il me dit que dès son retour chez lui il reconstruirait une grange incendiée. Ses paroles me réconfortèrent.

À six heures du matin environ, mon téléphone, resté silencieux pendant quatre à cinq heures, sonna. Comme nos fils n'étaient pas enterrés, ils étaient brisés à chaque tir d'artillerie. Nos télégraphistes avaient à les réparer sous les bombardements les plus furieux. L'Espagnol Vincent Vallace, l'apatride Isaac Purlich, le Saint-Marinais Jacques Tini, le Hongrois de Budapest Eugen Gleichmann, le Suisse Bernard, tous se portaient toujours volontaires pour les réparations et ils avaient rétabli ce matin-là ma liaison avec le poste de commandement du colonel. J'entendis la voix grave et chaude de Truffy, mon précédent commandant de compagnie et maintenant officier de liaison :

— Trois A ?

— Oui.

— Ici, dix B

— J'écoute.

La voix du lieutenant semblait brisée comme une harpe à qui il manquerait une corde.

— Trois A, les ordres sont que vous devez détruire tous vos documents et carnets.

— Oui, mon lieutenant… Rien d'autre ?

— Non, rien d'autre.

Le ton sérieux était effacé, quand j'entendis la suite, prononcée avec la bonne voix mélodieuse et fiable du lieutenant :

— Vous reste-t-il de quoi manger ?

— J'ai trouvé deux boîtes de conserve.

— Quand vous serez relevé de votre poste, apportez-moi de quoi. Je n'ai rien mangé depuis deux jours.

— D'accord.

Je regardai mon artilleur. Puis, je me tournai vers le deuxième observateur.

C'était un jeune médecin roumain de Montpellier qui était un cardiologue très apprécié. Mais aucun étranger n'était autorisé à servir dans le corps médical de l'armée et il avait donc décidé qu'il servirait comme simple soldat et il m'avait été confié.

— Nos instructions sont de détruire nos documents.

Je devais être très pâle, quand je prononçai ces paroles. Le petit visage jaunâtre et grêlé de taches de rousseur du docteur Barati vira vert. Les taches de rousseur saillirent comme de petits confettis sur son visage prématurément ravagé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je citai les mots de routine que j'avais appris :

— En cas d'abordage ennemi, les observateurs anéantissent leurs documents et détruisent leur matériel. Les observateurs ne se retirent en aucun cas sans ordre.

Barati demanda :

— Avons-nous reçu l'ordre de nous replier ?

— Non.

Je regardai dans le télescope. Sur la crête en face, je pouvais clairement voir les silhouettes des tanks allemands. Ils étaient immobiles, ressemblant à des bêtes préhistoriques. Venant du lointain à leur arrière-plan s'entendaient les grondements de chenilles d'autres chars se rapprochant.

— Donc, nous faisons feu.

Mon ami breton protesta. Il dit que si nous tirions nous serions localisés d'emblée. Nous nous emparâmes de nos pelles et pioches et commençâmes à creuser un trou ; l'artilleur nous aida. Quand le trou fut assez profond, nous y jetâmes le livre de rapports et le livre de code après avoir déchiré chaque page.

Barati demanda si nous devions détruire aussi nos instruments. Je lui dis que je n'avais pas reçu d'ordre en ce sens. Cela eut l'heur de le calmer. Il finissait de boucher le trou quand je lui parlai :

— Sais-tu, Barati, ce qui nous arrivera si nous tombons entre les mains des Allemands ?

— Oui. Nous serons fusillés tous les deux. Toi à cause des livres que tu as écrits, moi en tant que médecin qui a porté les armes et tous deux en plus en tant qu'étrangers

— Mieux vaut mourir que d'être capturés.

— Oui. Mieux vaut mourir que d'être capturés.

Barati montra sa plaque d'identité attachée à son poignet par une chaînette.

— Devrions-nous enterrer ça aussi ?

— Oui.

Nous décrochâmes pour nous en débarrasser dans le trou nos bracelets d'identité.

Le grand artilleur breton nous regardait sans comprendre, comme si nous étions des créatures d'une autre planète. Il déposa sa lourde main de paysan sur mon épaule :

— Croyez-vous vraiment ce que vous dîtes ?

Je le regardai. Le visage étroit de l'artilleur breton avec ses mauvaises dents noires et son long nez osseux n'exprimait aucun sentiment.

Dans la plaine partirent des rafales de mitrailleuses. La bataille rapprochée commençait.

L'artilleur s'informa :

— As-tu de la parenté ?

— Oui. Ma femme et mes parents.

Je me tournai vers Barati :

— Et toi ?

— Mes parents et ma fiancée.

L'artilleur breton hocha la tête ; puis après un long silence pénible, il demanda :

— Ne désirez-vous vraiment pas que, si vous êtes tués, vos familles sachent ce qui vous est arrivé ?

Le cardiologue réputé, le fermier breton et moi-même nous tenions tous trois dans le petit abri un mètre sous terre. Nous nous regardâmes, le docteur Barati et moi. Nous raccrochâmes nos plaques d'identité. Nous reprîmes précipitamment nos pelles et précipitamment nous recouvrîmes nos documents de terre glaise.

— Je vais vous apporter quelque chose, mes gars, *dit l'artilleur*.

Il souriait et ses rides mobiles autour de ses yeux montraient qu'il était content.

Nous voulûmes le retenir, mais il rampa avec précaution hors de l'abri. Les obus éclataient de tous côtés. Nous attendîmes inquiets. Cinq minutes plus tard, il nous revenait sans une égratignure. Il portait plusieurs grenades à main accrochées à sa ceinture. Il nous remit ces petites et gracieuses choses jaunes comme s'il nous avait rapporté un plein tablier de poires fraîchement cueillies.

Il était six heures vingt. Un silence lourd de menaces s'installa sur la campagne. C'était comme si un chef d'orchestre divin avait d'un geste de sa baguette commandé à tout un orchestre de se taire.

Plus rien ne bougeait. Pas un souffle de vent. Chaque chose semblait pétrifiée. La matinée était fraîche, humide de rosée printanière. La nature sortait de son bain. À moins de se forcer, on ne sentait plus la poudre et on n'entendait plus le feu.

De tels silences grandioses et subits de la nature surviennent seulement sur les champs de bataille.

Le robuste artilleur breton marcha debout jusqu'à son abri démoli. Ainsi commença le 8 juin de l'année 1940.

Depuis sept heures du matin, les Allemands se laissaient oublier. Seulement un coup de feu de-ci de-là. Personne n'en savait la signification. En début de soirée, vu la situation de la bataille, le colonel interdit les allées et venues.

Le Chef d'état-major, le commandant Eugène Le Guillard caressait sa moustache soyeuse. Avec ses bottes fraîchement cirées, il ressemblait à un gros chat. (*Extrait de la liste officielle n° 22 de prisonniers de guerre français Paris, le 25 septembre 1940 : Le Guillard Eugène, 24-2-89, Lambézéllec, Finistère, capitaine, 21' R.M.V.E.*). Le capitaine Guy (Guy Cohn), un des héros des plus décorés de la Grande Guerre, courait de haut en bas. *{Extrait de la liste officielle n° 49 de prisonniers de guerre français Paris, le 7 décembre 1940 : Cohn (Guy), 16-12-96, Genève, capitaine, 1' R.I.E. Of. VI A.}*

Le lieutenant artilleur, qui nous tenait en liaison avec la Division, distribuait des grenades à main. Mirabail, le commandant du premier bataillon était venu

faire rapport. C'était un dignitaire ecclésiastique aspirant à devenir évêque. Il était émacié et vieux. Le comte Ravel était aussi arrivé. Sa compagnie, la Onzième, défendait le passage sur le canal ; elle avait subi de lourdes pertes dans la nuit. Le capitaine Ravel avait lui-même été légèrement blessé, mais il avait refusé de laisser sa compagnie. Avec l'aide du Juif Gattegno, un Légionnaire venant de Tarnopol en Ukraine, il avait rejeté de nouveau l'avant-garde allemande derrière Le Chesne. Il voulait qu'on propose Gattegno pour une décoration. Il était rasé de près. Ses bottes jaune clair brillaient. Âgé de trente ans, il était aimé des soldats. Il s'entretenait avec le commandant du troisième bataillon. Le commandant Poulain, un homme dépassant la soixantaine, s'était porté volontaire au début de la guerre.

La nervosité vibrant dans l'air semblait faire bouger les feuilles. Seul le lieutenant Truffy demeurait calme. Sa grosse tête arrondie et juvénile avec ses sourcils blonds et ses lunettes tombantes demeurait rose comme toujours.

Quoique ce fût expressément défendu, j'étais incapable de résister à la tentation. Le 8 juin, en fin de soirée, je descendis à Noirval. Je courus à travers la forêt et traversai avec prudence le champ découvert. J'atteignis sans incident le village en ruines. J'en retrouvai facilement le chemin, car j'y étais déjà venu secrètement à deux ou trois reprises auparavant.

L'église au milieu du pays était presque totalement intacte. Les explosions avaient brisé quelques vitraux ; quelques gargouilles s'étaient effritées et un morceau en traînait sous le porche. Je l'écartai d'un coup de pied et entrai sur la pointe des pieds. Je posai mon casque sur le premier banc et je m'agenouillai. Sur l'autel, je vis un tableau du Christ en vêtement bleu et les bras étendus. À gauche se dressait une statue de la Pucelle d'Orléans avec un drapeau tricolore noué autour du piédestal. Un grand silence enveloppait le lieu saint.

La guerre était loin. Je levai les yeux sur le Christ crucifié. Je ressentais pour la première fois le profond symbole de la croix : Le Seigneur, les bras étendus en signe de compassion et cloués sur la croix, est lui-même dans la plus grande souffrance pour accueillir les peines de l'humanité. Ils ne pouvaient le tuer dans une autre posture, les pharisiens plébéiens et la masse déchaînée qui aimaient Barabbas, les médiocres et les myopes qui raillaient le miracle, les étroits d'esprit et de cœur. Ils ne pouvaient le tuer que les bras ouverts étreignant le monde avec ses bras torturés et en sang. Il ne pouvait mourir en s'écrasant sur la route, portant son fardeau et roué de coups d'épée comme un guerrier vaincu. Il mourut debout, les yeux tournés vers le ciel, les bras étendus :

Laissez venir à moi les petits enfants. Même dans la mort, il restait le

pouvoir élu.

Je dis le treizième psaume de David :
13.1
Du chef des chantres. Psaume de David.
13.2
Jusques à quand, Yahvé, m'oublieras-tu ? Jusqu'à la fin ? Jusques à quand me cacheras-tu ta face ?
13.3
Jusques à quand mettrai-je en mon âme la révolte, en mon cœur le chagrin. Jusques à quand mon adversaire aura-t-il le dessus ?
13.4
Regarde, réponds-moi, SEIGNEUR mon Dieu ! Donne à mes yeux la clarté, afin que je ne m'endorme pas du sommeil de la mort,
13.5
Afin que mon ennemi ne puisse dire, je l'ai vaincu ! Et que mes oppresseurs ne se réjouissent pas, à me voir chanceler !
13.6
En ton amour, je me confie ; que mon cœur exulte d'allégresse grâce à ton salut ; que je chante à l'Éternel, pour le bien qu'il m'a fait !

En haut de l'autel, le visage du Seigneur semblait sourire, délivrant une incroyable radiance. C'était comme s'il était descendu de son piédestal dans ses vêtements bleus et avait étendu les bras pour m'aider, pour me recevoir. Involontairement, je me levai comme si les deux bras du Seigneur m'avaient soulevé et d'un coup je ressentis l'arrogance de l'homme, la superficialité des choses terrestres. Qu'ont-elles comme pouvoir ces choses terrestres sur la vie et sur la mort ? La vie et la mort sont entre les mains du Christ. Et le Christ de Noirval revêtu de bleu se déplaçait à travers les champs.

La lumière du jour finissant entrait à travers les vitraux brisés. La chapelle était claire, sans la noirceur mystique rencontrée dans les Églises romanes. La lumière dorée baignait l'image de notre Seigneur. L'homme a-t-il vraiment besoin de la guerre pour rencontrer notre Seigneur, me demandai-je, et je vis qu'un seul autre moyen restait possible : la souffrance.

Les mots du psaume « M'oublieras-tu toujours, SEIGNEUR ? » me parurent être presque un sacrilège : Jamais, il ne m'avait oublié. Dans la souffrance, moins que dans le plaisir. Je m'approchai de l'autel. Comme l'homme possédé d'un esprit impur, au-delà de la mer dans la région des Gérasséniens, je demandai :

— Seigneur, fais un miracle !

Et comme l'homme possédé par un esprit impur, dont il est question dans le cinquième chapitre de Marc (« Il habitait dans les tombeaux et personne ne pouvait plus le lier, même avec une chaîne »), quand le Seigneur me demanda :

— Qui est ton nom ?

Je répondis comme dans l'Évangile :

— Mon nom est Légion, car nous sommes nombreux.

Soudain, je sentis que je n'étais pas seul. Je ramassai mon casque sur la banquette et regardai autour de moi. Le colonel Debuissy était agenouillé dans le dernier banc. Je passai devant lui sur la pointe des pieds, mais il me rattrapa alors que nous grimpions l'étroit chemin vers notre bois. Tous deux, nous marchions penchés pour être aussi inaperçus que possible. Le colonel était un géant avec un cou rouge et de puissantes épaules. Le voir penché donnait une impression étrange.

— Avez-vous demandé la permission, *me dit-il dans un essai de plaisanterie* ?

— Non, mon Colonel.

Je ne dis rien. Il ne portait aucune arme, juste un énorme bâton sur lequel il s'appuyait. Parfois. Il s'arrêtait pour reprendre son souffle. La nuit s'installait tranquillement. Je le regardai. Pour la première fois, le guerrier d'acier me parut un vieil homme. Il avait passé trente années dans la Légion étrangère, avait été blessé sept fois durant la Grande Guerre. À chacun de ses pas, la terre tremblait. Deux mille hommes le redoutaient et pour ces deux mille hommes il était la France qu'ils aimaient. Maintenant, il s'appuyait sur son bâton comme si c'était une béquille.

Sa courte chevelure blanche semblait pousser plus blanche.

Il stoppa et me regarda :

— Te souviens-tu, *me demanda-t-il*, du spectacle que nous avons donné à Perpignan ?

— Oui, *dis-je*, bien sûr je me rappelle. Nous avons joué une revue que j'avais écrite.

— Quelles choses stupides nous faisons, *dit-il et il ajouta* : Ma famille est dans le Nord, à Lille. Dieu seul sait ce qui leur est arrivé.

— Ils ont dû être évacués, mon Colonel.

— Évacués ? *Il eut un rire sec*. Pour la troisième fois en trois générations, *marmonna-t-il comme pour lui-même*… Te rappelles-tu la parade à Rivesaltes ? Et te rappelles-tu quand nous avons quitté Saint-Laurent-de-la-Salanque ? Toutes les femmes étaient en larmes.

— Je me rappelle.

Il toussa :

— Ce n'est pas notre faute. Le régiment s'est comporté bravement, n'est-ce pas ?

Son besoin d'approbation était patent.

— Oui, *dis-je*. Oui, mon Colonel.

— Vous avez combattu bravement, répéta-t-il. Je suis fier de vous. Nous ne sommes pas à blâmer. Bien que le général…

Il se tut et frappa les buissons de son lourd bâton. Nous dépassâmes les soixante-quinze qui étaient positionnés le long de la route dans un bosquet. Ils venaient justement d'ouvrir le feu. Nous étions à peine à deux mètres d'eux et nous pouvions sentir le souffle au passage des obus. Le colonel semblait ne rien entendre. Il parla comme pour lui-même :

— Le général ; le général a dit que chaque étranger de moins est une bouche de moins à nourrir.

Le sang me monta au visage.

Le colonel parla doucement, comme s'il avait peur que l'ennemi l'entende :

— Nous ne l'avons pas voulu… et comme s'il me confiait un secret : nous nous sommes battus.

Avant notre entrée dans le bois, le colonel se retourna encore une fois. L'église était noyée dans la fumée et le brouillard.

— Puisse Dieu leur pardonner, *dit-il*.

Je ne savais pas ce qu'il voulait dire.

Cette nuit-là, une patrouille appartenant à notre deuxième compagnie ramena deux prisonniers. Trois membres de la patrouille s'étaient infiltrés dans les lignes allemandes et avaient surpris un avant-poste ennemi comprenant un lieutenant et cinq hommes. Le lieutenant avait été tué ; trois hommes avaient pu fuir et deux avaient été faits prisonniers. L'un était blessé et le médecin dit qu'il était trop malade pour parler. Je fus appelé pour l'interrogatoire de l'autre avant que nous le livrions à la Division. Selon les règlements, le prisonnier aurait dû être envoyé dès la première heure, mais nous ne disposions pas de moyens de transport. Cela signifiait qu'il aurait à passer plusieurs jours avec nous. L'audition se fit sous la protection dense des arbres à côté de l'abri du colonel. Quelques tables, une machine à écrire, deux ou trois chaises. Le colonel était allongé sur la table ; son rhumatisme le faisait souffrir et Nicola, le gros et grand cuisinier des officiers, lui massait le dos. Il faisait presque nuit. Quelques officiers marchaient nerveusement de long en large ; ils espéraient recevoir des nouvelles du P.C. divisionnaire.

C'est bien des nouvelles de Paris qu'ils attendaient et non des ordres. La

Division avait en effet un poste radio. Le colonel gémissait sous les mains expertes de Nicola. De temps à autre, un obus explosait, illuminant la scène. Le soldat allemand se tenait entre deux arbres en face de la table. Je ne voyais son visage sévère et inexpressif que lorsqu'un obus éclatait ou quand notre artillerie ouvrait le feu. Les sourcils devaient être blonds, mais je ne pouvais les distinguer. Le lieutenant Truffy posait les questions et je faisais l'interprète.

— Votre nom ?

— Franz Xavier Mertl.

— Votre grade ?

Aucune réponse. Je répétai la question et finalement il dit que nous pouvions voir par nous-mêmes. Lorsque je traduisis sa réponse, le capitaine Guy placé derrière nous grommela quelque chose par irritation avant de me demander d'examiner le prisonnier à la recherche de son grade.

Je m'approchai de l'homme. Dans le noir, il me fallut lui toucher les bras. J'y allais à tâtons comme un aveugle sur la route. Je pouvais littéralement ressentir son sourire narquois. Je tournai autour et finalement je trouvai le galon.

— Gefreiter, *dis-je*, ça correspond à caporal.

— Et à quel régiment appartenez-vous, caporal Mertl ? demanda Truffy.

Ma traduction ne reçut aucune réponse. Je répétai la question en lui touchant l'épaule.

Il ne broncha pas. Même figé comme la pierre, il paraissait très attentif à tout. Dans le noir, il était difficile de déceler quoi que ce soit, mais je finis par sentir quelque chose cousu sur ses épaules. Comme un aveugle lisant le braille, j'essayai de déchiffrer l'inscription.

— C'est un « P », mon lieutenant. Il appartient à une Panzer Division.

— Demande-lui le numéro.

— Welche Division ?

— Nichts reden.

Ne rien dire, la première réponse était courte et claire. Je la traduisis. Rien cependant ne pouvait altérer le calme du lieutenant Truffy qui demeurait excessivement amical. Soudain, il me dit de lui demander s'il lui restait de quoi manger.

— Haben Sie noch etwas zu essen ?

— Nein. (*Non*.)

— (*Voulez-vous manger quelque chose ?*) Möchten Sie zu essen ?

— Nein, ich bin satt. (*Non. Je n'ai pas faim*.)

— (Boire quelque chose ?) Etwas trinken ?

— Nein. (Non.)

— Oh ! Un fakir, *plaisanta Truffy*.

Il s'essaya dans la conversation générale. À la question de savoir ce que ses copains pensaient de nos soixante-quinze, le prisonnier répondit :

— Erste Klasse. (*De première classe*.)

— (*Et qu'en est-il avec vos soixante-dix-sept ?* Und was ist mit Ihren siebzig-siebener ?

— Besser. (*Meilleurs*.)

— (*Savez-vous à quel régiment vous êtes opposés* ?) Weisst du, was Regiment sind Sie dagegen ?

La réponse jaillit :

— Einundzwanzigste Volontaires Ausländer. (*21e R.M.V.E*.)

— (*Combien de batteries avez-vous en position* ?) Wie viele Batterien sind Sie in der Lage ?

Aucune réponse. La conversation marqua une pause. Nous entendions les gémissements du colonel et les craquements de la table sous son poids. Les échanges reprirent. Truffy n'était pas découragé :

— (*Ainsi, vous préparez une offensive contre nous* ?) Bereiten Sie eine Grossoffensive gegen uns ?

— Heil Hitler !

Cela, je n'avais pas besoin de le traduire. Il avait peut-être fait le salut hitlérien, mais je n'en suis pas sûr.

Les feuilles des conifères remuaient au-dessus de sa tête. Truffy me souffla discrètement d'entreprendre une conversation détendue avec le prisonnier. Peut-être,

il se radoucirait.

J'obtempérai :

— Je sais que vous êtes du Sud, *commençai-je en allemand*. Vous êtes Bavarois, n'est-ce pas ? Je connais bien Munich. Munich est-il toujours aussi gai ? J'ai aussi étudié à Heidelberg.

Pas de réponse.

— La Haufbraukeller ? Aimeriez-vous retourner chez vous ? De quand date votre dernière permission ?

Il restait muet. C'était comme si je parlais à un mur. J'avais la sensation oppressante d'être seul.

— Caporal Mertl !

Rien. Je me tournai vers Truffy, je voulais ouïr un son. Truffy parla, mais je ne pus saisir un mot, car à cet instant un obus tomba à peine vingt-cinq mètres. Le dernier écho s'éteignait à peine lorsque j'entendis une vocifération

derrière moi :

— Heil Hitler !

Le rugissement de l'homme à la face de bœuf bénissait l'obus. Le commandant Le Guillard, dont le fils avait été tué la veille, se torturait nerveusement la moustache. Le colonel s'était levé et brossait son uniforme.

Comme j'étais en camaraderie avec Truffy, j'aventurai une suggestion :

— Puis-je questionner le prisonnier, mon lieutenant ?

— Comme vous le voulez, mais ne le touchez pas.

— Naturellement, mon lieutenant.

Après avoir laissé passer une minute, j'interpellai sèchement le prisonnier immobile :

— Nähern du ! *(Approche* !)

Il resta raide comme une baguette.

Je hurlai :

— Komm hier ! (*Viens ici* !)

Il vint à moi. Nous nous tenions face à face, à peine séparés d'un pouce.

L'assemblée était muette d'étonnement à voir ce qui arrivait. Je vociférai et soudain le prisonnier commença à répondre. Il ne gardait plus le silence ni ne prononçait de « Heil Hitler ! » Je ne le maudis ni ne l'insultai ; en fait, je ne fis rien. Je répétais simplement les questions de Truffy, mais en vociférant. Je vociférais si fort que ma voix résonnait parmi les arbres. En vingt minutes, le caporal Franz Xavier Mertl d'Ulm nous dit à peu près tout ce que nous voulions savoir.

J'accompagnai Truffy jusqu'à son abri. Nous nous frayâmes un chemin à travers les buissons qui déchiraient nos uniformes et égratignaient les mains.

Truffy poussa un soupir et agita les mains dans les airs en me disant :

— Drôle de peuple, ces Allemands !

Le 10 juin, j'étais depuis trente-six heures au P.C. du régiment retiré à trois kilomètres en arrière de mon poste d'observation qui avoisinait la zone de combat. Maintenant, le docteur Barati et moi devions aller remplacer Kellenberger et Imoudsky. Dans les douze dernières heures, ils n'avaient pu guère communiquer avec l'arrière, car les lignes téléphoniques étaient quasi continuellement coupées. Je décidai de nous faire accompagner par un jeune Portugais du nom de Firminio Malagrida. Si nécessaire, il serait l'agent de liaison transportant nos messages.

Barati était un bon gars. Avant notre départ, il s'absenta pour quérir nos rations de vingt-quatre heures. À l'exception du fromage amené d'Alsace, il ne restait plus grand-chose, c'est pourquoi Barati nous revint avec une double

ration de gniole. Le poison avait été vidé de gigantesques dames-jeannes dans nos bidons de deux litres. C'était la première fois que la ration était double, aussi je compris que c'était un très mauvais signe, même si j'avais toujours pris pour un mythe la distribution d'alcool avant l'attaque. Quand nous avions bu un quart de litre de gniole, un alcool de grain quasi pur, nous ne nous sentions pas plus assoiffés de sang ; je ne croyais pas qu'il était plus facile de tirer sur un homme après boire. Nous n'étions pas plus assoiffés de sang, mais nous étions plus optimistes.

Je partis en avant, les autres me suivirent à intervalles de trois pas. Nous atteignîmes le poste d'observation à six heures du soir après une marche de près de deux heures, car les sentiers étaient impraticables et nous devions cheminer à travers les buissons. Kellenberger et Imoudsky manifestèrent leur joie d'être relevés. Ils étaient noirs de terre. Signe inquiétant, notre artillerie qui habituellement tirait cinq obus contre un s'était presque totalement tue.

Kellenberger était furieux. Une heure auparavant, les Allemands s'étaient montrés sur la colline en face pour ramasser leurs blessés. Ils portaient un grand drapeau blanc avec la Croix-Rouge dessus. Ils transportaient dans leurs mains de grandes boîtes grises contenant ostensiblement des pansements. Kellenberger avait tout vu clairement au télescope. Mais aussitôt leurs blessés évacués, ils avaient ouvert les boîtes et sorti des téléphones. D'une des boîtes sur laquelle était peinte une Croix-Rouge, ils avaient sorti une mitrailleuse qu'ils avaient mise en position.

Kellenberger avait demandé par téléphone l'appui de l'artillerie, mais jusque-là celle-ci n'était pas intervenue. Les Allemands avaient disparu depuis longtemps. Leur mitrailleuse était si bien enterrée qu'elle était invisible. Imoudsky me montra au télescope l'endroit où elle devait être. Je notai l'emplacement. Les deux hommes de relève rampèrent hors de l'abri. Nous pûmes les suivre des yeux un certain temps ; ils devaient se jeter au sol à tous les deux pas, car des obus éclataient à droite et à gauche. Je m'installai au télescope pour plus de sept heures.

Dès cet instant, je voguai de surprise en surprise. Les Allemands rampaient hors des abris qu'ils avaient construits en face de nous sur la pente de la colline durant les dernières nuits. Des têtes sortaient du sol comme des champignons. Je vis des soldats qui ne portaient même pas leurs casques. Les boîtes en fer-blanc brillant de leurs masques à gaz étincelaient dans le soleil du soir. Barati téléphona à Truffy pour demander le feu de l'artillerie.

Rien n'arriva.

Sur ces entrefaites, des officiers allemands apparurent sur la crête de la colline. Ils portaient des casquettes grises plates. Aucun ne portait de casque.

L'air était limpide et je pouvais distinguer leurs déplacements. Je pouvais même voir leurs visages. Ces officiers se comportaient comme si aucun ennemi ne leur faisait face. Ils portaient des bottes. Ils pointaient de leurs doigts gantés nos positions. Certains regardaient vers nous avec des jumelles. Quelle sensation étrange quand un œil artificiel rencontre un autre œil artificiel ! Jamais deux regards ne peuvent paraître plus hostiles qu'à travers deux télescopes. La crudité du verre contre la crudité du verre. Derrière chacune, quelque chose d'accroupi s'apprête à bondir, un homme peut-être.

Je pris moi-même le téléphone. Cela prit quelques minutes avant que j'obtienne la communication avec Truffy, mais les Allemands étaient toujours là. Barati au télescope me rapporta que des ordonnances apparaissaient de temps à autre par-devant les officiers. Les ordonnances saluaient avec nonchalance comme s'ils étaient en temps de paix de retour à leurs baraquements. Je fournis la position des officiers au mètre près.

— Nous avons tout l'aréopage allemand dans un mouchoir, *criai-je désespérément au téléphone*.

— Je sais, mon gars, *répondit Truffy*.

Il raccrocha et rien ne se produisit.

Je décrivis à haute voix à Barati tout ce que je voyais en lui demandant de téléphoner aux deux minutes. De temps à autre, un obus tombait à notre droite sur la route. Avais-je réellement envie de tuer ? Je ne sais pas. La rage montait en moi et obscurcissait tout. Non, ce serait un mensonge que de dire que j'avais oublié que ces hommes étaient du côté ennemi, qu'ils appartenaient à la nation qui s'était mise en route pour assujettir le monde. Soldats du meurtre, de l'esclavage, de l'injustice. Non ! Non ! Vous n'avez pas ces pensées quand vous regardez de verre à verre, pas plus que vous ne pensez que ces gens en face fussent des êtres humains, pères, mères, amants. Vous avez oublié pourquoi vous vous êtes engagés dans la lutte pour l'humanité. Vous avez oublié l'humanité. Rien ne reste que l'ennemi qui vous tuera si vous ne le tuez pas. De notre côté, aucun coup ne partait. La rage montait en moi. Pourquoi ne tirent-ils pas ?

Le grand artilleur breton du quatorzième régiment d'artillerie vint nous dire au revoir. Depuis deux jours, ils n'avaient plus de munitions pour leurs canons antichars et ils n'avaient fait qu'écrire des lettres et détruire leurs emplacements. Il pourrait aussi bien encore écrire des lettres quand il serait ailleurs. Il nous demanda si nous demeurions sur place. Je lui répondis que nous n'avions pas reçu d'ordre de repli. Il secoua la tête et nous tendit la main. Il ne dit pas un mot, mais parut amer. Nous ne pouvions rien y faire. Sa visite était comme une présentation de condoléances. Nous étions à la fois des

survivants et des morts.

La nuit descendait lentement sur la région. Le clocher de l'église du Chesne-Populeux disparaissait lentement dans la brume. Un instant, je repensai aux belles soirées d'été que j'avais passées à Beauvallon sur Mer, sur le golfe de Saint-Tropez, à la ville hongroise de Siófok sur la côte sud du lac Balaton, à une réunion à Marseille, à une promenade à Paris au bois de Boulogne.

— Un été perdu dans une année perdue, *dis-je à Barati*.

Il ne dit rien. Il regardait fixement l'endroit où se trouvait le poste d'observation du onzième régiment d'infanterie. Ce régiment appartenant à notre Division couvrait notre flanc droit, C'était une hérésie militaire d'avoir nos postes d'observation aussi proches l'un de l'autre pour surveiller le même secteur, mais le terrain était défavorable et on ne pouvait procéder autrement. J'avais de bons rapports avec les observateurs du onzième, car nous avions suivi ensemble les conférences inspirées du capitaine Montambeau à Pfaffenhoffen. Je suivis le regard de Barati. Les observateurs du Onzième rampaient hors de leurs abris et cavalaient avec leur équipement sur le dos. Je criai :

— Allô, Pierro !

Pierro s'approcha à cinq mètres. Nous pouvions maintenant nous entendre parler.

— Pierro ! Que faites-vous ? Êtes-vous relevés ?

— Non, nous sommes rappelés au P.C. Le régiment se replie.

— Et qu'en est-il pour nous ?

— Je ne sais pas, dit Pierro. Nous avons l'ordre d'emporter tout.

Nous nous saluâmes.

— À bientôt !

— À bientôt !

Barati, Malagrida et moi échangeâmes des regards. Eux aussi partent ! Disaient nos regards. Allions-nous rester seuls ? Ça ne nous paraissait pas possible. Si un régiment d'une Division se replie, les autres ont à se replier pour maintenir une ligne de front. Or, on nous laisse. Que se passe-t-il ? Nous demandions nous, mais personne n'osait dire un mot.

La nuit tomba. Les bruits de tanks devenaient de plus en plus distincts. Les Divisions blindées devaient s'être groupées derrière le village du Chesne. J'appelai Truffy. Une voix fatiguée répondit :

— Unités blindées ?

— Oui, mon lieutenant.

— J'informe la Division.

Ce fut tout. Nous attendions toujours et il ne se passait rien. Soudain Barati donna son opinion :

— Je crois que derrière nous toute l'artillerie a pris la clé des champs.

Seul le fantassin sait ce que cela veut dire. Cela signifie la fin, le vide total.

— Absurde, dis-je.

Ma voix ne devait sûrement pas sonner très convaincante.

Je me mis en attente de signaux de fusée. Sur la ligne de front, trois fusées rouges annonçaient une attaque de chars, mais, malgré mes yeux fouillant le noir, je n'en voyais pas. Pourtant, j'entendais les bruits de chenilles. La nuit était chaude et les étoiles dans le ciel étaient proches. À l'horizon, d'autres étoiles montèrent des profondeurs derrière la colline. Des étoiles allant du jaune au rouge et au vert jaillissaient de la terre. C'étaient les signaux lumineux émis par les Allemands. S'il n'y avait pas eu le bruit continu des monstres d'acier en mouvement, le tableau entier aurait été celui d'un feu d'artifice en été avec la terrasse d'une maison sur la pente d'une colline et quelque peu plus bas un village en fête. Un déploiement de couleurs. Mais chaque couleur représentait la mort et j'attendais toujours les trois étoiles rouges annonçant l'attaque de chars.

Habituellement, nous dormions tour à tour. Vouloir rester éveillés toute la nuit nous rendait trop fatigués et alors nous commencions à voir des fantômes. Nous avions des tours de garde de deux heures, mais cette nuit-là le sommeil était impossible. Barati et moi scrutions la nuit. Seul Malagrida, le mince mineur portugais avec son grand menton et ses profonds yeux noirs, le souriant et obligeant camarade Malagrida, dormait.

Je me reposais en travers sur la marche conduisant à notre abri, quand une fusée éclaira le visage du Portugais. Je pus voir qu'il souriait. Peut-être rêvait-il d'un feu d'artifice dans le parc de Bussaco.

Il était neuf heures trente, lorsque j'entendis des pas et des voix sur la route qui mène du Chesne à Châtillon en passant devant notre bois. Des Français ? Je reconnus la voix du lieutenant Jean Gay de la deuxième compagnie. Je l'appelai :

— Où allez-vous, mon lieutenant ?

Le gros et gras lieutenant Jean Gay était de Perpignan. Il portait toujours des guêtres blanchies. Sa voix de jeune homme très joyeux me répondit en un faible falsetto :

— Nous partons.

— La seconde compagnie ?

— Non, le premier bataillon au complet.

Le séjour en secteur par durée de 3 jours au début passa le 3 juin à 5

jours. Le premier bataillon avait séjourné du 25 au 29 mai au Chemin des Mulets, avait remplacé le 3e bataillon dans le secteur coude du canal des Ardennes, Petites-Armoises, ferme de Bazancourt du 29 mai au 3 juin ; le 3 juin, relevé par le 2e bataillon qui venait du secteur du canal aux abords du Chesne-Populeux, le premier bataillon retournait au bois du Chemin des Mulets ; le 10 juin alors qu'il était sur le point de relever le 3e bataillon dans le secteur du canal aux abords du Chesne-Populeux, le premier bataillon reçut l'ordre de décrochage immédiat, ordre qu'il exécuta vers 22 heures comme le 14e R.I. pour se porter à La-Croix-aux-Bois.

Alors qu'il était encore à parler, les trois étoiles rouges s'élevèrent dans le ciel. Ce n'était pas une illusion. Barati les vit en même temps que moi. Venaient-elles du camp ennemi ? Non, elles venaient sans aucun doute de la plaine où se trouvaient encore stationnés nos deuxième et troisième bataillons.

Je soulevai le récepteur et je tournai la manivelle. Mais au lieu d'une voix humaine, le silence seul frappa mon oreille.

Aucun silence de la voix humaine ne peut être aussi terrifiant que ce silence mécanique, un silence impénétrable, malin, dissonant. Je tournai la manivelle comme un enragé, mais rien ne se faisait entendre sauf ma propre sonnerie comme un écho méprisant.

Venant de la route, j'entendis encore les bruits de pas d'une troupe en marche. Des minutes s'écoulèrent. J'entendis des voix que je reconnus. Je hélai un camarade qui appartenait à la septième compagnie appartenant au deuxième Bataillon.

— Oui*, dit-il*, le deuxième bataillon qui tenait le secteur du coude du canal avec les Petites-Armoises se replie aussi.

En fait, le 2e bataillon, qui avait pris en charge le secteur du coude du canal des Ardennes et des Petites-Armoises depuis les 7-8 juin, était sur le point d'aller au chemin des Mulets lorsque l'ordre de repli lui parvint tard dans la nuit.

Où ? Personne ne le savait. Sur ordre ? Les Allemands n'avaient pas attaqué. Aucun combat ne se livrait à ce moment-là. Peut-être serions-nous remplacés, avança quelqu'un, mais personne ne le croyait. Les bottes résonnaient sur le sol caillouteux, on n'entendait pas le bruit des pas, mais plutôt un traînement continu. Nous étions trois observateurs sachant que nous serions seuls une fois ce bruit disparu.

J'avais à prendre une décision. Le téléphone ne fonctionnait plus. Mais d'un autre côté, nous n'étions pas autorisés à quitter notre poste sans en

avoir reçu l'ordre. Barati se rendit à la rencontre des troupes en marche et parla à un officier. À son retour, il déclara :

— C'est le troisième bataillon. Il ne reste plus personne.

Le 3e bataillon avait pris en charge dans la nuit du 3 au 4 juin le secteur entre Le Chesne et le coude du canal. Il avait reçu du P.C. le 10 juin vers 21 heures 30 un ordre préparatoire de repli. La 10e cie du 3e bataillon avisait le bataillon que le 14e R.I.décrochait en totalité à partir de 22 heures, information transmise au P.C. du régiment. À 0 heure 35, le P.C. du régiment donnait ordre au troisième bataillon de décrocher immédiatement et en totalité.

Mes deux compagnons me regardèrent, le médecin roumain de Montpellier et le mineur portugais de Bussaco. Les observateurs du onzième régiment d'infanterie étaient partis, les canonniers du quatorzième régiment d'artillerie étaient partis, nos trois bataillons étaient partis. Un commandant de deux hommes n'est qu'un petit responsable, mais quelle différence est-ce de diriger deux hommes ou deux mille ? Un homme est-il justifié de décider pour d'autres ? Être responsable ? Oui, un homme peut être responsable, mais envers qui ? A-t-il des obligations à respecter sinon envers Dieu qui, lui, ne demande rien et ne donne à aucun homme des droits sur les autres hommes ?

Je les dévisageai. Deux paires d'yeux brillaient dans la nuit. Je savais que ces deux hommes désiraient partir. Ils me faisaient confiance. J'aurais aimé les satisfaire, mais nous n'étions pas censés quitter notre poste sans ordre. Je griffonnai quelques lignes sur un morceau de papier :

— « Depuis l'interruption du service téléphonique, les observateurs du onzième régiment d'infanterie et les canonniers du bataillon antichar se sont retirés. Depuis neuf heures quarante du soir, nos trois bataillons font retraite. S.V.P., envoyez instructions ».

C'est tout ce que je pouvais faire à ce moment-là. Je donnai le billet à Malagrida :

— Porte-le au colonel ou au lieutenant Truffy. Reviens aussi vite que tu peux avec la réponse. Il est maintenant dix heures, tu devrais être de retour pour minuit.

Malagrida prit son fusil qui était presque aussi haut que lui. Il avait une excursion périlleuse devant lui, mais il était heureux de bouger. Nous nous serrâmes les mains en silence. Il était notre seul espoir. Les minutes s'écoulèrent, interminablement. Les tirs de l'artillerie allemande augmentaient de violence. Nos canons se taisaient toujours. Ils avaient sans doute quitté la forêt. Nous restions dans nos abris. Nous rangeâmes nos instruments pour le cas où Malagrida reviendrait avec des ordres d'évacuation. On n'entendait

plus de bruits de troupe en marche. Nous avions peur de parler. De temps à autre, nous prêtions l'oreille à la nuit. Nos nerfs étaient tendus jusqu'au point de rupture. Pour la quatrième fois, je rangeai et sortis mes jumelles ; il me fallait m'occuper. Les Allemands avaient-ils déjà à travers bois atteint le chemin par lequel Malagrida était parti et devait revenir ? Partout, des arbres brûlaient. Nous essayâmes de nous réconforter l'un l'autre en calculant que Malagrida ne pouvait être de retour avant minuit trente. J'avais encore un fond de bouteille de gniole ; je le bus. Il venait juste de dépasser minuit, quand j'entendis des pas. Je me glissai prudemment hors de l'abri. Barati allait me suivre ; je le saisis par le poignet. Nous retenions notre souffle.

— Das wird wohl der Weg nach Châtillon sein ! (*C'est bien la route vers Châtillon, dit un homme à l'accent prussien immanquable*.)

Ils devaient être trois ou quatre. Ils parlaient fort tout en se tenant debout. Je réfléchis. Que va-t-il arriver si Malagrida se présente maintenant ? Je cherchai à tâtons mon fusil.

C'était toujours mon bon vieux Remington nº 1751 et je savais qu'il ne fonctionnait pas, qu'il ne pouvait fonctionner. Alors, le silence se rétablit. Les Allemands étaient partis, mais nous restâmes encore silencieux.

Je sortis mon couteau de poche et essayai d'en dérouiller la lame. Barati se mit à déchirer des lettres ; l'activité combat l'anxiété. Le cadran phosphorescent de ma montre affichait une heure du matin,

— Malagrida ne reviendra pas, *dit Barati*.

J'avais la même impression. Malagrida avait dû se faire tuer en chemin. Dans les semaines précédentes, cinq observateurs avaient été tués sur ce trajet. Ou bien, Malagrida nous avait laissés tomber. Oui, tous les deux, nous avions pensé cela. Je le dois à vous, Firminio Malagrida de Bussaco d'écrire que nous ne vous faisions pas confiance. Pourquoi les hommes ne se font-ils pas confiance, quand ils sont dans une situation extrême ? Mais tu ne nous as pas trahis, mon petit Malagrida. Tu sortis du bois tout doucement à une heure quarante comme une vision. Dans l'épisode de la Bible du « Buisson ardent ». (Exode 3,1 -12), Moïse entend la voix de Dieu et s'approche du buisson ardent :

— « Et l'ange du Seigneur lui apparut dans la flamme du feu au milieu d'un buisson. Et il regardait et voyait que le buisson brûlait en flamme et que le buisson n'était pas consommé. »

Malagrida rampa jusqu'à nous. Je lui recommandai de parler doucement. Mais comment aurait-il pu parler autrement, il était au bout de son souffle. Il n'avait pas abandonné le lourd fardeau qu'était son fusil. Il le lança dans le fossé. J'avais peur de lui demander quoi que ce soit. Alors, il nous dit :

— Ils sont partis.

Barati et moi demandâmes à l'unisson

— Qui ?

— Tous, *dit Malagrida et il but avidement du bidon de Barati*.

Je ne comprenais pas :

— As-tu parlé avec le colonel ?

— Je n'ai pas vu de colonel.

— Es-tu allé voir dans le bois le campement de notre compagnie ?

— Le bois est vide.

Il le dit presque avec indifférence. Pantelant, il s'allongea.

Je regardai dehors. Nous étions seuls.

— Ils nous ont oubliés, dit Barati.

Je commençais à comprendre et en même temps je réalisais que la loi écrite que nous avions apprise par cœur avait perdu sa validité : pour la première fois, les liens de discipline étaient rompus.

Le général Decharme avait réuni vers 16 heures à Briquenay tous les responsables des différents secteurs de sa division, afin qu'ils se préparent au repli. Alors que les autres unités de la Division avaient déjà effectué des retraits dès 16 heures et avaient reçu l'ordre de repli général vers 18 heures, le P.C. du colonel Debuissy ne fut avisé qu'à 21 heures de ce repli généra, ordre que son régiment entreprit immédiatement. Le lendemain 11 juin matin au point du jour, les derniers pionniers quittaient les Petites-Armoises et il ne restait plus sur le front du 21e R.M.V.E. qu'une section sur la place des Petites-Armoises avec un canon de vingt-cinq. Elle ne quitta le village que le 11 juin matin « sans relève », un officier étant venir la quérir avec une chenillette.

— Nous partons, *dis-je*.

Les deux autres acceptèrent facilement ma décision. Sur le plancher humide de l'abri, qui nous abritait depuis plus de deux semaines, gisaient nos misérables biens, un sac de couchage, une paire de chaussures de rechange, un poêle de cuisine, des couvertures, des chandails. Il était impossible d'emporter tout cet attirail en plus de nos instruments d'optique qui pesaient plus de cent kilos. Après consultation rapide, nous décidâmes de laisser nos effets personnels et de sauver les « yeux du régiment ».

Notre décision n'était pas héroïque : nous étions simplement trois soldats incapables de perdre confiance dans l'armée en une seule nuit. Je doutais même encore de l'histoire de Malagrida. Peut-être s'était-il égaré dans une autre forêt. J'étais même sûr que nous trouverions le colonel et tout son P.C. à leurs places usuelles. J'abandonnais mon poste sans ordre et ça ne me

laissait pas la conscience tranquille. Je craignais plus la confrontation avec le colonel que les obus tombant autour.

Nous arrivâmes au bois du P.C. vers trois heures du matin. À l'est, du côté de Châtillon, l'aube grisonnait le ciel noir. Au coin du bois, un gros tronc d'arbre gisait en travers du sentier. J'appelai la sentinelle qui se tenait là jour et nuit. Aucune réponse. Nous passâmes par-dessus le tronc d'arbre. La cagna où se tenait le colonel, son chef d'état-major et où plusieurs autres officiers avaient leurs abris se trouvait à notre droite. Je criai :

— Mon colonel !

Pas de réponse.

— Mon capitaine !

Pas de réponse.

J'allai à l'abri du colonel. Je sautai dedans. Je m'enfonçai dans quelque chose de mou. Je m'abaissai et palpai : c'était un édredon et le seul rappel d'une vie humaine. Je grimpai dehors. Je heurtai une chaise et je m'apeurai du bruit.

Pourtant, c'est sans inquiétude de voir l'ennemi entendre mes cris :

— Mon lieutenant ! Mon lieutenant !

Mais aucune réponse ne vint du bois. Nous n'entendions que des craquements de branches çà et là. Je courus à l'abri que je m'étais creusé pendant les heures où je n'étais pas en devoir à mon poste d'observation. Les autres observateurs avaient leurs abris à côté du mien. Je criai leurs noms. Ils ne me répondirent pas. Dans mon propre abri, je me heurtai à quelque chose de pointu : le casque allemand de la Grande Guerre.

Barati et Malagrida s'étaient allongés. Je m'assis à côté d'eux. Maintenant, qu'allions-nous faire ? Tous les trois, nous nous le demandions et cette communauté de pensée nous apporta son réconfort chaud ; nous étions trois enfants abandonnés à eux-mêmes ; nous étions trois camarades et les vrais camarades n'ont jamais été plus que trois.

La première lueur du jour colora de violet la cime des arbres. Nous étions le 11 juin. Nous avions un espace vide à la fois derrière nous et devant nous. Les cimes des arbres étaient hautes dans le ciel. Autour de nous, tout avait pris des proportions gigantesques.

Trois hommes attendaient dans le bois, seuls face à soixante mille ennemis appartenant à six Divisions.

Sous-chapitre VIII. 4) La retraite

Dans l'après-midi du 10 juin 1940, vers 13 heures le général Decharme fut appelé au Corps d'armée à Senuc. Vers 15 heures, il prescrivait par téléphone une réunion à Briqenayt, lieu de son P.C., des chefs d'état-major des régiments d'infanterie et d'un officier par groupe d'artillerie, ainsi que des chefs de service et des chefs de corps non utilisés au contact (14e R.A., C.I.D., G.R.D. 29). Peu de temps après, il était de retour à Briquenay. Il apportait l'ordre de repli. Le front avait cédé entre Attigny et Rethel. La 6e armée était en pleine retraite et la 36e D.I suivait le mouvement. La situation était extrêmement grave, la 35e Division menaçait d'être tournée à sa gauche. L'ordre donné était de profiter de la nuit pour partir dans le plus grand silence, afin d'aller se regrouper une trentaine de kilomètres en arrière sur l'Aire, à la hauteur de Grandpré.

Le mouvement se réalisa sans que l'ennemi s'aperçût toute la matinée du 11 qu'il n'avait plus personne devant lui.

La Division retraita en trois groupements de marche.

À gauche, c'était le 21e R.M.V.E., groupement Debuissy, renforcé par la 601e Batterie antichar et appuyé par le premier groupe du 14e RAD ; il suivit la lisière à l'ouest de l'Argonne, par la Croix-aux-Bois et Sainte-Menehould.

Au centre, le groupement Pamponneau avec le 11e RI, appuyé par le 3e groupe du 14e RAD, avait comme itinéraire la route qui traverse l'Argonne, nord-sud, par La Harazée, Les Islettes, Lachalade. L'itinéraire du centre était aussi suivi par un groupement de marche aux ordres du lieutenant-colonel Martyn formé du Centre d'Instruction divisionnaire ou C.I.D. et du 18e Bataillon d'Afrique ou 18e B.I.L.A. empruntaient aussi l'itinéraire du centre le 214e RAD et la Compagnie de Pionniers

À droite, c'était le groupement d'Olce, avec le 123e RI renforcé par la B.A.D.C. du 14e RI et appuyé par le deuxième groupe du 14e ; il devait marcher entre l'Argonne et la Meuse par Varennes et Clermont.

À partir du 12, le 29e GRDI du chef d'escadrons de Rolland fut divisé en trois tronçons, capitaine de Carrère à gauche, capitaine JeanJean au centre, capitaine de Lestrange à droite. Ils firent du combat retardateur afin de soulager les fantassins : en effet, après les combats du jour, les fantassins marchaient jusqu'à l'aube pour voir arriver en camions, quelques instants après, les premiers éléments ennemis qui n'avaient pas suivi durant la nuit, mais s'étaient reposés et restaurés et qui, ravitaillés en vivres et munitions, sans aucune fatigue puisqu'ils étaient transportés, revenaient au contact. Extrait du livre de Robert Dufourg « La 35e Division dans la bataille de

1939-1940 ».

Nous marchâmes quarante-huit kilomètres sans repos et alors nous retrouvâmes notre régiment. Avant de partir, nous avions tenu un conseil de guerre. Nous avions estimé que seule la route vers le sud-ouest, vers Vouziers et Séchault, demeurait ouverte et que notre régiment faisait retraite dans cette direction. Nous avions à peine quitté la forêt de Noirval que nous vîmes que les villages brûlaient. Avant cela, nous avions vécu dans la cécité confortable de la forêt.

En avant, à droite, à gauche de nous, le ciel était rouge. Les villages en feu avaient une couleur qui leur était particulière, pas exactement rouge, mais plutôt un rose bizarre, lépreux, surplombé par l'horizon. Le brouillard qui les cachait à l'ennemi se leva à la mi-journée. À l'Est, le soleil se leva et ses rayons se mélangèrent avec l'ardente couronne. On ne pouvait situer exactement l'Est, car des soleils émergeaient de tous côtés.

Nous traversions les villages en feu. Ici et là, une maison ou un mur épargné se tenaient encore debout. Les murs des maisons étaient noircis et l'air résonnait d'étranges pétillements. Les cloisons brûlaient avec des crépitements de papier froissé. Les murs étaient parfois intacts, seuls le toit et l'intérieur de la maison brûlaient. Je pensai aux maisons de papier de mon enfance avec des fenêtres en papier cellophane et à l'intérieur, des bougies. À Noël, les joueurs de Bethléem venaient et nous montraient la grange où le Seigneur était né. Les maisons au bord de la route ressemblaient aux maisons des histoires de Noël. Ne semblant pas réelles, elles ne nous inspiraient aucune horreur. De temps en temps, un mur s'écroulait, mais sans bruits : il se désagrégeait comme un morceau de pain s'émiettant dans une main d'homme.

L'odeur de cadavre se mélangeait à l'odeur des incendies au point où elles étaient indiscernables l'une de l'autre. Nous courions pour traverser les villages, car la chaleur y était intenable. Je ne sais pas ce qui nous fit avancer ni pourquoi nous avons cru que tout serait sauvé si seulement nous pouvions retrouver notre régiment. Le chemin de la retraite nous était indiqué par les fusils et les équipements abandonnés. En dehors de cela, nous rencontrions des cadavres qui ne pouvaient pas nous donner d'informations.

Malagrida était possédé par l'idée que les morts sur les bords de la route n'étaient pas morts. À cinq ou six reprises, il en retourna un et le secoua dans l'espoir de le réveiller. Je ne dis rien jusqu'à ce que je voie le petit Portugais essayer de faire parler un cadavre à demi carbonisé.

Je craignis alors qu'il fût devenu fou. Nous le persuadâmes finalement d'abandonner ses vains efforts. À partir de là, il ne prononça plus un mot.

À part quelques chats, la seule créature vivante que nous vîmes fut une vieille femme. Quand nous l'aperçûmes, nous crûmes à une hallucination. C'était dans un village (Monthois) entre Vouziers et Séchault. Elle était assise devant sa maison en feu sur un banc que les flammes avaient miraculeusement épargné. Elle était très vieille, mais peut-être n'avait-elle vieilli que dans les derniers jours. Sa chevelure sale grisâtre tombait en mèches sur son visage ridé. Elle était assise calmement sur le banc et regardait fixement devant elle. Les flammes léchaient presque son dos.

Nous l'approchâmes et tentâmes de lui parler. Elle nous dévisagea sans nous répondre.

Quand nous lui demandâmes si elle avait faim, ses traits montrèrent enfin un peu d'animation. Elle leva les yeux ; ils étaient brûlés comme les maisons de l'autre côté de la rue.

— Avez-vous faim, *demanda-t-elle en détachant lentement les syllabes ?*

— Non, nous n'avons pas faim ; mais vous, avez-vous faim ? répétâmes-nous.

— Oui, *répondit-elle* ; je vous apporte quelque chose.

Elle se leva de son banc, soutenant douloureusement son dos de ses deux mains. Avant que nous ayons pu la retenir, elle était entrée rapidement dans la maison en feu. Les flammes la dévorèrent comme sorcière au bûcher. Nous restions là immobiles, comme agrippés au vide.

Tandis que nous reprenions notre marche, nous comprîmes ce qui s'était passé. Pendant que notre Division contenait les Allemands, à peu près tous les régiments derrière nous et à côté de nous avaient retraité. Derrière nous, un vide de plusieurs kilomètres était apparu. Les bombardements allemands avaient mis le pays en feu devant nous et derrière nous. Quel que soit le chemin que nous empruntions, le ciel était embrasé ; nous ne pouvions que baisser la tête et marcher sans réfléchir, sans regarder tels des enfants jouant à l'autruche. De temps à autre, les Allemands bombardaient le coin et nous devions nous jeter dans le fossé. Pensaient-ils vraiment écraser encore des troupes là ? Ou bien, tout simplement, s'amusaient-ils à tout détruire ? Dans les deux cas, leurs raids ne semblaient pas avoir de plan. Deux fois, des sirènes de stukas en piqué hurlèrent. L'effet était terrifiant, c'était comme un coup de foudre entraînant presque la perte de connaissance. Jamais je ne vis d'avion français combattre les Stukas.

Henry de Montherlant (1895-1972) dans son essai « Mors et vita » de 1932 crie de stupéfaction, lorsque pour la première fois en deux ans de la Grande Guerre il aperçoit des avions français :

— « Il y avait donc des avions autres que boches ! »

Malheureusement, à cette Deuxième Guerre, nous n'eûmes pas l'opportunité d'attendre deux ans. Jamais nous ne sentîmes de façon plus poignante la nature inégale de la lutte que ce matin de juin où les Stukas semèrent sous nos yeux la mort dans un pays mort. Ils bombardaient des villages qui étaient déjà en feu. Ils déchiraient de cratères de bombes une terre qui était déjà trouée et ils tuaient des morts pour une troisième ou quatrième fois. Ils descendaient du ciel comme des anges vengeurs avec leurs épées flambantes. Mais sur la route par laquelle l'armée française avait retraité vers l'est ne restait que trois Volontaires le corps épuisé, les pieds meurtris. Nous trouvions comique que tant d'efforts fussent déployés pour la mort de trois hommes.

À dix kilomètres environ au sud de Séchault, à l'approche du bois de Cernay-en-Dormois, nous trouvâmes l'arrière-garde de notre régiment formée de quelques traînards qui manquaient de force pour continuer de marcher. Pas un véhicule n'était présent pour les transporter.

Après quarante-cinq kilomètres de trajet, ils étaient affamés et malades. Ils restaient couchés au bord de la route et ne nous demandaient même pas d'où nous sortions. En réponse à nos questions, ils secouaient les épaules et disaient qu'ils « attendaient les Allemands »

L'un d'entre eux était le compositeur Hajos, un jeune, gars très doué. (*S'agirait-il de Joe Hajos ou Joseph Hajos ou Joszef Hayos, pseudonyme Harry Bois, 1907-1982 ?)* En février, nous étions allés ensemble en permission à Paris. Hajos me conduisit aux Folies Bergères où, jusqu'au déclenchement de la guerre, il avait produit ses propres revues. Il était couché sur la route, face au sol, les mains écrasées sur les oreilles et le nez dans la poussière. Il dit qu'il était incapable de regarder.

Ça ne servait à rien de lui demander pourquoi. À la longue, je le persuadai de nous accompagner. Maintenant que le régiment était proche, nous avions plus conscience de notre fatigue. Nous avions jusqu'ici marché comme dans un rêve, comme dans un vide infini, au centre d'un monde inexistant, sans la fatigue qui appartient au monde réel et n'a pas sa place dans le monde des rêves.

Soudain, à quelques kilomètres du but, nous sentions la douleur dans nos pieds, notre dos, nos épaules. Les instruments nous paraissaient plus lourds. Sous l'écorchure des lanières, nos épaules se mettaient à brûler comme des plaies. Deux kilomètres plus loin, nous retrouvâmes la Compagnie de Commandement à laquelle nous appartenions. Nous atteignîmes le bois de Cernay à la nuit tombante. Le premier homme que nous rencontrâmes fut l'adjudant Lesfauries couché dans un trou d'obus à côté du petit Bercovitz.

Bercovitz tenait comme à son habitude son casque posé sur son ventre.

Lesfauries nous parla :

— Quoi de nouveau, les gars ?

En apparence, il s'imaginait que nous étions allés au coin acheter « l'Intran ». Ensuite, nous trouvâmes le colonel qui nous couvrit d'éloges pour notre courage et voulait nous proposer pour la Croix de guerre. Nous nous jetâmes dans un trou d'obus et nous dormîmes. Nous étions si fatigués que nous ne fîmes même pas l'effort de soulager nos épaules de leurs lourds fardeaux. Quand je me réveillai, le lieutenant Truffy était couché à côté de moi. Je lui demandai ce qui s'était passé. Il regarda droit devant lui et dit avec une infinie tristesse dans la voix :

— Rien. Ils vous ont tout simplement oubliés.

Dans une heure, nous devions repartir et marcher ; trente, quarante, cinquante kilomètres ? Certains diront qu'ils étaient incapables de continuer. D'autres, déjà debout, étaient pressés de partir. Tous étaient à la recherche de quelqu'un pour les sécuriser. Quelqu'un de fort. Si au moins on pouvait s'appuyer sur les vieux soldats. Mais ce n'est pas vrai que la guerre fait des hommes forts. Est héroïque celui qui ne doute de rien. Mais rien de tel à attendre des vieux soldats. Ils restaient muets, comme étouffés et désorientés en eux-mêmes.

Nous étions allongés dans un énorme cratère créé par une bombe de stuka dans le sol de la forêt. Dans ces bois, ce n'est jamais le printemps. La terre était humide et la mousse verte était glissante comme du varech. Jaunes ou brunes, les feuilles dataient du précédent automne et même des deux précédents automnes. L'automne persiste tout l'été dans ces bois ; il dort en attendant son heure. Les cimes des arbres sont les gardes du palais qui protègent l'automne endormi contre les rayons du soleil, mais elles n'offrent aucune protection contre les stukas. Dans le trou toujours prêt à devenir charnier où nous nous trouvions, nous discutâmes de toutes sortes de choses possibles. Qu'arriverait-il si nous perdions la guerre ?

Chacun se posait la question, mais personne n'osait s'avancer plus loin. Même Vago, qui avait toujours été plein d'optimisme, se taisait. Étienne Vago était un jeune Hongrois, étudiant des Beaux-Arts, constructeur d'un des pavillons de la dernière Exposition universelle (1937). De petite taille, il paraissait n'avoir que dix-neuf ans au plus quand nous quittâmes tous les deux Paris pour Barcarès (il était né en fait en 1908…) Depuis, il s'était laissé pousser la barbe et était devenu caporal pour paraître plus vieux. Ça lui faisait une noble tête ressemblant au Christ et ça me rappelait son oncle Joseph Vago, l'architecte du nouveau bâtiment de la Société des Nations.

Son oncle Joseph, père de Pierre Vago dont le frère aîné Lazlo, père d'Étienne, était aussi architecte. Livre : József Vágó 1877-1947 par Anne Lambrichs 2003. Institut français d'Architecture. Étienne Vago était le deuxième enfant de Lazlo Vago, l'oncle de Pierre Vago. Pierre Vago, 30 août 1910 à Budapest-1er février 2002 à Noisy-sur-Ecole, fils de l'architecte hongrois Joseph Vago 1877-1947 et de la cantatrice Ghita Lenart… il entrera dans la résistance en 1941. Il publia ses mémoires en 2000 : « Une Vie intense ». Il décéda en 2002 à 92 ans. Étienne Vago était arrivé à Paris à peu près en même temps que Pierre Vago qui y arriva à l'été 1928. Voici ce que Pierre dit de son cousin Étienne à la page 197 de son livre :

— « Celui-ci s'était plu dans l'ambiance pour moi insupportable de l'école des beaux-arts et y resta de nombreuses années ; il obtint son diplôme, travailla comme dessinateur dans quelque agence et comme la coutume le voulait épousa la belle Liliane, première dans la maison de couture Grès. En 1939. Toujours citoyen hongrois, il s'engagea dans le régiment de marche de volontaires étrangers. En 1940, dans la débandade générale, il se rendit à Céret, ville au pied des Pyrénées orientales, retrouver Liliane réfugiée chez des amis. Mais il eut la malencontreuse idée de se présenter à la gendarmerie pour régulariser sa situation. On le pria de se présenter le lendemain à la citadelle de Perpignan… où on le mit en prison. Liliane fit de vaines démarches pour l'en sortir. Je me rendis aussitôt à la citadelle, je le trouvai complètement apathique. Il n'avait été ni inculpé ni condamné : c'était la pire des situations dans une prison. Il a fallu des mois et des dizaines d'interventions pour qu'un jour on lui demande enfin :

— "Qu'est-ce que tu fous là ?" Et qu'on le laisse partir. »

Étienne Vago participa à l'élaboration du monument les Trois Colonnes de Barcarès.

Même sous le pire bombardement, Étienne Vago au 21e régiment de marche de volontaires étrangers passait au moins une heure à soigner sa barbe. Avec un petit peigne et un mouchoir de poche, il coiffait sa chevelure blond foncé. Jamais il n'employait son temps libre à autre chose.

Il était maintenant étendu pathétiquement à mon côté ; il semblait ne plus être de force à supporter la fatigue. Il dévisageait de ses yeux tristes le Suisse Kellenberger. Physiquement plus fort, ce dernier, régisseur à Tabarin, dressait des plans pour le futur (le Bal TABARIN, 34 /36, rue Victor Massé 9e ; cet établissement a disparu en juillet 1966, le bâtiment détruit in catimini) :

— Quelle que soit la façon dont la guerre finira, la grande vie nocturne continuera à Paris.

Soudain, une pluie de bombes s'abattit sur la forêt. C'étaient de petites

bombes presque inoffensives ; souvent, elles n'étaient faites que de bois. Mais en tombant, elles émettaient des sifflements insupportables comme des milliers de sirènes.

Le lieutenant vint me rejoindre sur le bord de la route et nous nous assîmes dans le fossé. Malgré son uniforme sale, sa pâleur, sa barbe blonde et rousse et non rasée, il gardait des yeux calmes et bons derrière les verres de ses lunettes.

— Pourquoi ne contre-attaquons-nous pas ? *demandai-je*.

Il répondit doucement en se tenant la tête entre les deux mains :

— Je ne comprends pas. Ils nous ont dit que la Division à notre gauche avait reculé, si bien que nous devions reculer de quelques kilomètres, juste pour consolider la ligne de front. Et…

Je le vis hésiter.

— Et ?

— Ils ont aussi dit à la Division à notre gauche que nous avions reculé sous la pression allemande et qu'ils devaient donc retraiter.

— Oui. Mais…

Je ne pus mener ma pensée à son terme.

— La même chose est arrivée à la Division à notre droite, ils devaient reculer puisque nous avions reculé, et ainsi de suite tout le long du front. Mais c'est impossible, cela voudrait dire…

Il n'acheva pas sa phrase.

— Penses-tu qu'il nous reste encore quelque espoir ? demandai-je encore.

Il me regarda pour voir si je parlais sérieusement.

— Espoir ? Peut-être un miracle. Quoi d'autre ? Comment pourrions-nous gagner cette guerre ? N'avons-nous jamais parlé de victoire ? Jamais. Nous ne connaissons pas le mot « victoire », nous ne connaissons que le mot « paix ». Pendant neuf mois, nos généraux ont rêvé de faire la paix avant que la guerre ne commence réellement. Pendant neuf mois, ils ont saboté toutes les préparations possibles. Nous le savions bien, mais que pouvions-nous faire ?

— Alors, tu penses qu'ils voulaient perdre la guerre ?

— Non, ils ne désiraient pas la perdre puisqu'ils ne voulaient pas la commencer. Ils voulaient signer la paix avec Hitler. Ils refusaient d'admettre que cette guerre était l'opposition entre deux conceptions du monde. Peux-tu comprendre cela ? Ils — …

— Alors, ils sont des traîtres.

Le mot m'avait échappé et de prime abord je le regrettai, mais Truffy garda le regard droit devant lui sans sortir de son calme.

Dans le petit bois derrière nous, les petites bombes sifflaient.

— Traîtres ? Non. Ils sont honnêtes avec eux-mêmes, car ils admettent que dans cette guerre idéologique, ils sont du côté de l'ennemi. Ils sont plus honnêtes que nous qui disons que nous combattons pour la France. Mais ça n'a rien à voir avec la France ni l'Allemagne. Nous n'osons pas dire que nous sommes prêts à mourir pour une idée. Vois-tu, nous étions fiers de partir à la guerre sans enthousiasme ni chant, mais sans entrain on ne peut gagner une guerre. Ce n'est pas une question de plus ou de moins de canons. La chose importante, c'est que le peuple sache pourquoi il meurt. L'honnêteté de nos généraux, c'est qu'ils sont fidèles à la trahison qui a commencé à Munich.

L'ordonnance du colonel arriva alors chercher Truffy. Avant qu'il parte, je n'eus le temps que de lui poser une dernière question :

— Comment va-t-on pouvoir évacuer le secteur tout entier par une seule route ?

En partant, il désigna la route du doigt sans rien dire. Je vis qu'il marchait le dos courbé.

Les troupes s'écoulaient sans interruption vers l'arrière. Les canons encombraient la route. On ne voyait ni auto ni camion ni semi-chenillés, uniquement des chevaux.

Les seuls avions étaient ennemis et lorsqu'ils apparaissaient, les charretiers criaient, fouettaient, juraient en entraînant les chevaux dans les bois. Les chevaux ne connaissaient pas le sens du mot Stuka ni du mot Junker, ils ne savaient pas que des cieux descendait le feu, aussi refusaient-ils d'entrer dans les bois.

Dans le poème « Atta Troll » d'Heinrich Heine, l'ours croit que Dieu est un ours polaire. Ces chevaux croyaient que Dieu était un cheval blanc géant et ils ne pouvaient imaginer qu'il puisse se livrer à de tels crimes. Ils ne s'écartaient du chemin que lorsque les soldats les cravachaient furieusement. Ils bondissaient alors dans les bois, coinçant entre les arbres chariots et canons au point qu'ils devaient être abandonnés.

— Planquez-vous ! Planquez-vous ! *criait-on de tous côtés*.

Cachés dans les bois, les hommes avaient peur que les chariots d'artillerie demeurés sur la route trahissent leur présence aux bombardiers. Les hommes sur la route avaient peur que les bombes lancées sur les bois s'égarent sur eux.

— Planquez-vous ! Planquez-vous !

Un millier d'échos répondaient dans les bois comme des voix de fantômes invisibles.

Je rampai jusqu'à notre grand trou de bombe. L'adjudant Lesfauries, chef

de nos télégraphistes, discourait. Il voulait retourner voir sa femme à Paris avant que la Ville tombe. Il ne comprenait pas que la France n'ait pas encore demandé un Armistice depuis longtemps.

Personne ne se souciait de l'origine des nouvelles qui circulaient. Il suffisait que quelqu'un dise que cela venait du colonel ou de quelque autre officier. De temps à autre, on citait même que telle ou telle information venait de la Division. La « Division » était quelque chose de gros, de mystérieux, d'invisible dans l'arrière-plan du régiment. (La 35e DI comprenait : le 11e RI, le 123e RI, le 21e R.M.V.E., le 14e RAD, le 214e RAD, le 29e GRDI le 18e BIIA, le CID 40.) La Division était en rapport avec le Corps d'armée et le Corps d'armée était en contact avec le GQG, le grand quartier général. Le GQG ne pouvait pas se tromper. Quand l'information venait prétendument d'aussi haut, elle ne pouvait être fausse.

Tandis que nous démarrâmes, nous apprîmes que la Russie avait déclaré la guerre à l'Allemagne ; que l'Allemagne avait été obligée de détourner une grande partie de ses troupes vers l'est et qu'on allait pouvoir souffler un moment sur le front occidental. Nous allions déclencher une contre-offensive dans peu de jours, voire peu d'heures. Des détails s'ajoutèrent à ces racontars : encouragée par les bonnes nouvelles, la RAF avait mis en feu les usines de munitions de la Ruhr. Les Anglais avaient débarqué des troupes fraîches à Dunkerque, Paul Reynaud avait fait au peuple de Paris une allocution disant que le miracle attendu s'était produit. Les Polonais et les Roumains combattaient au côté de la Russie.

Ainsi allions-nous retraitant, mais toute fatigue oubliée. Pendant deux heures, les avions allemands ne se montrèrent pas, nous prîmes cela aussi pour un bon signe. Apparemment, ils avaient plus à faire que de s'occuper de nous.

Le sergent Gärtner, l'étudiant alsacien en théologie qui disparaissait chaque soir, était au centre de l'intérêt commun. Il était radiotéléphoniste et propriétaire d'un poste radio ER 11, poste fabriqué en 1929 et qui pour sûr devait être en grève depuis belle lurette. Cependant, la bonne nouvelle courut que la vieille boîte avait repris vie. Gärtner raconta qu'il avait pu capter Paris. Paris rapportait que les Russes avaient franchi la frontière allemande.

Les quarante kilomètres à accomplir ne nous faisaient plus aussi peur. L'adjudant Lesfauries marchait devant en chantant. Il avait plus de quarante ans, mais il ne se laissait plus ébranler. Il pensait simplement que c'était pitié que nous devrions bientôt revenir par cette même route. Il aurait aimé mieux pouvoir voir d'autres paysages. Je marchais avec ma compagnie en plein jour en file indienne le long de la route étroite. Nous n'en étions pas moins ainsi

une cible évidente pour les avions ennemis. Outre qu'elle nous exposait contrairement au gros bon sens, cette retraite était certainement en désaccord stratégique avec les dernières bonnes nouvelles. Mais nous pensions que des raisons stratégiques que nous ignorions l'expliquaient et que nous étions à l'aube d'une période de chance. Nous avions confiance en la Division. En ce deuxième jour de retraite, tout était rose. La chance commençait. Le soir, on eut même de quoi manger.

Était-ce le miracle attendu ? Nous quittâmes la route de Séchault vers le Sud et prîmes la route de l'Ouest vers Reims. Tout ce que nous savions était que les Allemands avaient crevé le front au nord et dépassé Rethel. Que nous changions brusquement de direction nous paraissait de bon augure. Tout n'était pas perdu. La résistance s'organisait apparemment à l'Ouest.

Une belle soirée douce s'installait sur la campagne. Les bois baignaient dans une couleur violet pâle. Mon estomac grognait. Il était lourd d'être vide. La route montait plutôt fort. Nous arrivâmes à un passage à niveau près du village de Manre. Là, nous rencontrâmes pour la première fois nos compagnons des jours à venir, le dix-huitième bataillon de chasseurs à pied. Ces chasseurs étaient appelés « Joyeux », terme qui voulait dire qu'ils avaient un casier judiciaire dans la vie civile. L'histoire des Joyeux n'avait donc rien de gai. Trois bataillons de Joyeux avaient été reformés à partir de criminels remis en liberté pour la durée de la guerre, pour autant qu'on puisse appeler liberté la vie de militaire. L'idée était apparemment d'empêcher les criminels d'échapper à leur devoir patriotique de tuer et de voler tout en contrôlant qu'ils ne volent ni ne tuent civilement. C'était trop injuste que des criminels puissent demeurer dans une prison bien chauffée durant la guerre. Aussi lorsque celle-ci commença, ils eurent une remise de leurs sentences ; cependant, les cas vraiment désespérés furent incorporés en bataillons distinctifs et envoyés au front. Le bataillon était la plus grande unité de ces criminels, car un régiment complet risquait d'être plus dangereux que bon. Être assigné aux Joyeux était la pire punition à infliger à des officiers français. Ils ne restaient pas plus d'un mois ou deux chez les Joyeux. Durant cette période de temps, ils ne pouvaient avoir que des relations officielles avec leurs collègues des autres régiments et ils n'en avaient pas les privilèges. Il va sans dire que les Joyeux étaient envoyés dans les endroits les moins gais. La récompense pour bonne conduite était un pardon après la guerre pourvu que le soldat fût encore vivant. Au passage à niveau de Manre, donc, nous croisâmes les « Joyeux » pour la première fois. Nous les affectionnâmes plus que jamais. Ces voleurs de banque assassins de femmes nous donnèrent le plus précieux qu'un soldat puisse donner à un autre : nourriture et bonnes nouvelles. Joyeux, ils

méritaient bien ce terme. Ils étaient campés autour de la maison abandonnée du garde-barrière et ils étaient en plein banquet à notre arrivée.

Nous avions perdu nos roulantes depuis longtemps ou bien on nous les avait détruites de peur que leurs fumées attirent les bombardiers. Plus sereins, les Joyeux cuisinaient calmement sur le poêle du garde-barrière et une fumée idyllique sortait de la jolie cheminée rouge. Ils devaient être là depuis plusieurs jours, car ils avaient tué plusieurs vaches. Ils nous offrirent un menu complet depuis du rôti de bœuf saignant jusqu'au café chaud. Leur officier bricolait une grosse radio brune dans la salle de séjour. Il disait qu'elle venait juste de tomber en panne.

À quelle Division les chasseurs à pied appartenaient et ce qu'ils faisaient dans la région étaient impossibles à savoir. Je doute qu'eux-mêmes en eussent une claire idée. Dans ce monde en perdition, ils s'étaient bâti un foyer. Qui d'autre aurait pu mieux qu'eux s'adapter à une telle situation ? *Le 18e B.I.L.A. était rattaché à la 35e Division depuis fin mai. Plusieurs autres B.I.L.A. combattirent en métropole en 1940, lesquels ? S'ajoutant au 1er B.I.L.A., bataillon d'active, quatre demi-brigades, soit douze bataillons disciplinaires, furent formés en octobre 1939 : B.I.L.A. (Tunisie) 11. 12, 21, 25 ; B.I.L. (Lorraine) 15. 16, 18, 19 ; B.I.L. (Dauphiné) 24, 20 ; B.I.L. (Jura) 23, 28.*

Les ordres étaient de marcher toujours en file indienne afin de garder le contact avec l'avant-garde de notre régiment, mais à la barrière ferroviaire éclata un fouillis sans nom. Totalement indifférents au reste du monde, nous nous entassâmes autour de la cuisine d'où provenaient des arômes prometteurs. Jamais hôtes ne furent plus amicaux que ces criminels relâchés. Ils partagèrent avec nous tout ce qu'ils possédaient. J'étais un des derniers à entrer.

Il ne restait plus que deux pièces de viande et au moins vingt hommes attendaient. Auprès du poêle se tenait un grand et mince gaillard avec des os de joues protubérants, une bouche édentée et un crâne rasé couvert d'un mince duvet de repousse. Il me regarda avec ses gros yeux hyperthyroïdiens et ensuite les quatre ou cinq autres criminels présents dans la cuisine. Les Joyeux se consultèrent brièvement des yeux et finalement le plus grand décréta :

— Je vous offre votre souper. Nous, nous trouverons quelque chose, pauvre vieux…

Ayant sans doute encore à tirer au moins quinze années de prison, il n'avait aucune raison de se sentir désolé à mon égard.

Le lieutenant distribuait le café. Je lui demandai :

— Avez-vous des nouvelles, mon lieutenant ?

— J'en ai, mon gars. Les Russes ont franchi la frontière polonaise !

— Alors, c'est vrai ?

— Je le dis. C'est vrai.

Je sortis sur la route. La chemise me collait au dos. Dans l'air flottait l'odeur du printemps, saturée de rosbif juteux et de souvenirs.

Le ciel était violet noir, couleur de la prune mûre. Mon estomac était plus douloureux que jamais. Vers dix heures du soir, nous arrivâmes dans une forêt et alors nous fûmes enfin autorisés à prendre du repos. Le 11 juin en soirée le P.C. du 21e R.M.V.E. était situé dans les bois de Bouconville, 7 à 8 km à l'est de Manre.

Le colonel était assis par terre avec une carte devant lui et entouré de quelques officiers. Il m'envoya chercher et me désigna l'endroit où je devrais installer mon poste d'observation le jour suivant.

— Alors, nous n'allons pas plus loin, mon colonel.

— Non, nous prenons position. Nous devons attendre l'arrivée des Allemands.

Il paraissait de bonne humeur. Il s'était accordé une pipe, mais tenait sa main sur le fourneau pour cacher la lueur à d'éventuels avions.

— Nous en saurons plus bientôt, dit-il. J'attends le général.

Je me frayai un chemin à travers les bosquets et je rejoignis mes camarades. Ils s'étaient installés pour la nuit au mieux possible avec leurs fusils à côté d'eux. Nous avions tous les pieds en sang et nous n'avions pas ôté nos souliers depuis plusieurs jours, mais ça n'avait pas d'importance : nous parlions d'un grand miracle.

— Qu'a dit le colonel ? *me demandèrent-ils*.

— Nous prenons position demain.

— Et à propos des nouvelles ?

— Vraies, naturellement. Toutes vraies.

À peine avais-je parlé qu'à travers les feuilles nous entendîmes les officiers accueillir le général. Il était arrivé avec son ordonnance et un autre officier. Il parla à haute voix. Il parlait distinctement et nous pouvions entendre chaque mot ;

— Oui, répondit-il à la question du colonel, la Russie a déclaré la guerre. La Roumanie et la Turquie non, mais elles mobilisent. La progression allemande a été stoppée. Presque tout le Rhin allemand est en feu. Les Anglais ont bombardé la Ruhr avec huit cents avions. Nous leur avons servi leur propre médecine.

Il se pencha alors vers le colonel. Très probablement, il lui parlait de notre prochaine journée d'action.

Quand le général fut parti, le colonel vint à nous :

— Eh bien, les jeunes ! Prenons un verre ensemble. Vous l'avez bien mérité.

Nicola, le cuisinier du colonel, apporta une dame-jeanne remplie de gniole et en versa un demi-quart à chacun.

Le colonel quant à lui ne but pas. Il ne buvait jamais. Mais il s'assit parmi nous avec son chef d'état-major et le lieutenant Truffy. Je trinquai avec le lieutenant :

— À votre santé, mon lieutenant.

— À la vôtre, mon vieux.

L'alcool me brûla la gorge en dévalant.

— Alors, les Russes, après tout… *commençai-je*.

— Oui, les Russes, *dit Ouchakoff à côté de moi*. Les Russes ont toujours sauvé le monde.

C'était un Russe blanc, un réfugié tsariste et un antisémite, mais il avait oublié tout cela. Il n'était plus qu'un Russe. Je ne sais pas sur quelle donnée historique il basait cette croyance d'une Russie sauvant le monde, mais tous nous agréâmes. Il n'existait rien que nous eussions contesté. Une sensation de complet bien-être nous avait envahis telle la béatitude qui précède la mort. Nous étions épuisés, souffrants, nos nerfs étaient atones comme les intestins d'un animal mort. La vie au front, cette vie dangereuse que les menteurs professionnels appellent « virile » ; cette vie sauvage, cette confrontation permanente avec la mort, elle ne nous avait rendus ni plus résistants ni plus forts. Elle nous avait affaiblis. Nous étions habitués à la peine, mais pas à la joie.

Je sentis des larmes chaudes descendre sur mes joues. Quoi, si ce n'est pas vrai ? Un profond cafard se cachait au fond de mon âme, mais il ne voulait pas sortir de l'ombre. Je buvais et je parlais. Nous buvions et nous parlions. Un sursaut de révolte gonflait nos cœurs, nos yeux pleuraient. Nous nous endormîmes avec un sourire serein. Au même moment, les premières unités motorisées allemandes entraient dans Paris.

Je suis incapable d'expliquer comment de telles nouvelles pouvaient naître ni ce qui nous les faisait accepter pour vraies ou fausses. La guerre est une grande tragédie collective engendrée et rendue supportable à la fois par l'esprit collectif. Au moment où une armée cesse d'être une collectivité et où chaque soldat se met à ressentir sa propre tragédie, la guerre est perdue. Quand la foi du soldat commence à dépendre de sa propre humeur, comment une armée peut-elle survivre ? Et nous commencions chacun à dépendre de notre propre humeur.

Les pas de notre retraite avaient été si rapides que nous n'avions pas eu le temps de disposer de radios à écouter. Notre instinct était notre radio et il nous trompa rarement. Nos ondes psychiques ne sont pas aussi compréhensibles que les ondes physiques, mais notre radio mentale fonctionnait sans faiblesse. Comment sinon expliquer que les rumeurs que nous avions acceptées comme vraies le soir du 11 juin, nous savions le lendemain matin qu'elles étaient fausses.

Il est vrai qu'il y a eu des projets de contre-attaque vers l'ouest le 11 juin, mais dès le 12 la tenaille allemande était déjà déployée dès le 12, car si avec la percée au Sud les Allemands fonçaient déjà au Sud-est vers la Suisse, et que du côté nord, ils ne s'étaient rendu compte qu'assez tard la veille du décrochage du 21e CA, cependant ils avaient avaient vite rattrapé l'avance que les fantassins français avaient prise et ils fonçaient déjà énergiquement droit au Sud, refoulant devant eux les éléments retardateurs. Un vide s'était installé à gauche du 21e R.M.V.E. et ce régiment placé au plus creux de la tenaille allemande était le plus immédiatement exposé à l'encerclement et à l'anéantissement.

Le soir du 11, nous avions crié et ri et nous nous étions endormis heureux ; pas un d'entre nous n'avait douté. Le matin suivant, nous nous réveillâmes avec la connaissance que nous avions été dupés. Pourtant, rien n'était survenu durant la nuit. Personne n'osait dire à son voisin que des ondes incompréhensibles lui avaient révélé la vérité. L'un d'entre nous essaya de résumer nos conversations de la veille, mais ses mots tombèrent à plat et personne ne se soucia d'en ramasser des fragments pour en discuter. Comme envahis d'une honte insupportable, nous évitions de nous regarder. Nous acceptions mal de nous être laissés berner, nous avions honte d'avoir été aussi crédules et nous restions silencieux.

Notre désappointement, venu des airs comme notre enthousiasme l'avait été, atteignit son comble vers huit heures du matin le 12 juin quand l'ordre fut donné de nous rendre à marche forcée à Vienne-la-Ville. Cette localité était située à environ trente kilomètres au sud-est des bois où nous avions passé la nuit, mais j'appris que les ordres du capitaine Billerot étaient de nous faire suivre la voie ferrée zigzagante qui se rendait au même endroit, mais avec dix kilomètres en plus. Nous allions donc encore battre en retraite et dans les plus dangereuses conditions en pleine lumière du jour. Le premier bataillon de son côté quitta le bois d'Autry le 12 juin à 20 heures et atteignit Vienne-la-Ville le 13 à 3 heures du matin. Autry est à environ 6 km à l'est de Bouconville. (Par route, Autry à Vienne-la-Ville = 20 km par Ville-sur-Tourbe et 15,6 km par Vienne-le-Château.)

Notre marche forcée jusqu'à Vienne-la-Ville fut une de ces tortures médiévales à laquelle aucune armée moderne ne saurait résister. Je me rappelais les mots du capitaine Mirambeau :

— « À cause des progrès mécaniques, la guerre moderne entraîne un maximum de dangers avec un minimum d'épreuves. »

Dans notre expérience, un maximum d'épreuves s'était toujours accompagné d'un maximum de danger. La principale torture fut de marcher sur de durs cailloux. Pour nos supérieurs, les routes et les champs paraissaient trop dangereux, les bois impraticables. Le plus sûr serait de suivre la voie ferrée, car les Allemands devaient savoir que les trains ne circulaient plus.

D'abord, nous allâmes en file indienne sur plus de quarante kilomètres de la voie ferrée reliant Sommepy, Manre, Autry, Vienne-la-Ville. Naturellement, les avions allemands nous localisèrent bien avant même que nous ayons atteint Autry. Ils ne se donnèrent pas la peine de nous bombarder. Ils se contentèrent de descendre entre trois et quatre cents mètres d'altitude et de nous arroser du feu de leurs mitrailleuses. « On était canardé » comme on dit dans le jargon français. Comme d'habitude, nous ne constatâmes aucune réaction de la part de notre aviation ni de celle de notre DCA. Nous-mêmes étions interdits de faire feu, « de peur de révéler notre position » ! Nous nous cachâmes dans les bois et attendîmes que les Messerschmitt se fatiguent de la chasse. Une chose que nous apprîmes de cette guerre est comment on se sent quand on est chevreuil, daim, lapin ou faisan.

Par bonheur, il s'était mis à pleuvoir peu après que nous eûmes atteint la voie ferrée (*1 la ligne Sommepy Manre, Autry. 2 la ligne Challerange-Autry, Vienne-la-Ville, Sainte-Menehould ouverte le 10 décembre 1882, fermée aux voyageurs le 28 septembre 1969 et aux marchandises le 1er février 1971*). Les heureux chasseurs boches semblèrent s'être retirés dans leurs pavillons de chasse. Alors commença notre cheminement entre les rails. L'espace entre les traverses était trop grand et nous étions trop fatigués pour l'enjamber. Nous marchâmes sur les pierres écrasées que nous ressentîmes à chaque pas à travers nos semelles minces, humides et déchirées. Nous étions trempés. Personne parmi nous ne comprenait pourquoi les trains ne circulaient plus et pourquoi nous étions les seuls êtres vivants pour ainsi dire utilisant la voie ferrée. À aucun endroit, le rail n'était endommagé ou arraché, aucun cratère de bombe n'était visible alentour.

Une sonnerie intense heurta soudain nos oreilles. Nous approchions de la gare d'Autry. L'impression était étrange d'arriver à la gare où personne ne nous attendait par voie ferrée non en train, mais à pied. Pas de porteurs, pas

de chef de gare, pas de journaux, pas de bière, pas de voyageurs. La seule chose vivante de la gare était sa cloche. Sa sonnerie stridente se soutenait sans interruption. En plus de la cloche, vivait aussi tout de même l'horloge au-dessus de l'entrée. Elle marquait l'heure avec une précision embarrassante. La population venait sans doute d'être juste évacuée. La pluie se mit à tomber avec une fureur croissante. Le ciel était noir. Un bon nombre d'entre nous étaient trop fatigués pour se mettre à l'abri dans la gare. Les hommes s'affalaient dans les fossés toutes les cinquante minutes où notre capitaine indiquait avec son sifflet la pause avec une régularité sans faille. Les hommes s'écrasaient à terre là où ils se trouvaient. Leurs visages étaient couverts de pluie, leurs havresacs étaient trempés et ils étaient couchés dans les flaques d'eau. Maintenant à vingt, dix, cinq pas d'eux se trouvait un bâtiment où ils pourraient s'abriter, mais même les plus proches, couchés sous l'horloge, ne pouvaient plus avancer. Et la cloche continuait de sonner.

Quelques-uns, nous nous traînâmes jusqu'au bâtiment. Les portes étaient ouvertes. Une de ces portes claquait au vent et grinçait sur ses charnières. Sur la table du chef de gare étaient empilés de nombreux documents et lettres. Une bouffée de vent souleva quelques papiers dans la pièce. Les murs de la salle d'attente étaient placardés d'horaires pour l'été 1940. Le long du mur étaient rangées de vieilles chaises brunes avec leurs sièges troués. Le coin déchiré d'une affiche s'agitait au vent. Symbolisant la Côte d'Azur, la femme représentée dessus, une belle baigneuse au dos nu, me regardait de ses yeux langoureusement publicitaires. Quand j'étais entré dans la salle d'attente, un soldat y était déjà, assis sur un banc. Il était penché sur le petit poêle d'acier au milieu de la pièce.

— Qui est cet homme ? Il me semble l'avoir déjà vu, mais je ne le reconnais pas, *pensai-je*.

Un doux sourire illumina son visage gris et mince littéralement masqué par ses paupières inférieures tombant de ses yeux comme de lourds sacs sur le dos d'un homme faible. Je le reconnus. Il s'appelait David Laifer et il appartenait à ma compagnie. Gaillard robuste, imprimeur de profession, il travaillait au bureau de la compagnie. Son père avait gagné plusieurs décorations dans la Légion étrangère durant la Grande Guerre. Je lui avais parlé tous les jours durant notre entraînement à Barcarès. Empâté et rose, Laifer se joignait à tout et se rendait toujours utile. Chaque samedi, il partait voir des membres de sa famille à Narbonne et revenait chargé de pâtisseries. Pendant un certain temps, il avait occupé une couchette voisine de la mienne ; et maintenant, je ne l'avais pas même reconnu.

Je lui demandai s'il avait quelque chose à manger. Il me montra son

havresac posé à côté de lui. Je l'ouvris et trouvai une boîte de sardines. Je lui demandai si je pouvais l'ouvrir. Il opina. Nous partageâmes le contenu. Laifer avala quatre ou cinq sardines sur un morceau de pain rassis que j'avais de mon côté. Il était à moitié mort d'inanition et n'avait pas eu la force d'ouvrir son sac. La porte du bureau du chef de gare continuait de claquer au vent. J'allais pour la fermer quand j'aperçus le petit rouquin Dési dans le bureau. Il ne me remarqua pas.

Je le regardai en me demandant s'il n'avait pas perdu la raison. Ce rouquin Dési, ce gentil petit technicien en électricité qui ne perdait jamais courage et qui ne connaissait pas la fatigue et qui dans les moments les plus sombres s'arrêtait à discuter les questions de fond, courait frénétiquement d'un bout à l'autre du bureau comme à la recherche de quelque chose. Il fourrageait dans les papiers du chef de gare, tripotait le télégraphe, essayait d'ouvrir une horloge. Son casque était de travers sur sa tête rousse et de l'eau dégoulinait sur son cou. Je lui parlai :

— Que fais-tu ?

Il se retourna d'un bond.

— Je cherche quelque chose.

Ses petits yeux tremblaient curieusement. Son visage verruqueux était tout à fait jaune.

— Que cherches-tu ?

— La cloche !

Il continua sa recherche, bousculant les papiers et ouvrant les tiroirs. Je le dévisageais en silence. Il s'approcha de moi, m'examina en retour et dit :

— Comment peux-tu l'endurer, cette cloche ? Moi, je ne peux pas. Je veux l'arrêter, mais comment faire ?

Il s'assit, posa les mains sur ses genoux et regarda fixement devant lui. Son visage d'enfant paraissait fatigué et vieilli.

C'est alors qu'entra Henri Laifer, le frère de David Laifer, imprimeur comme lui. Il était le fier possesseur de la dernière motocyclette disponible de notre compagnie. Ayant tout accompli par la route, il venait de nous retrouver. Il nous dit qu'il ne s'était rien passé sur son trajet et que nous aurions pu l'utiliser en toute sécurité.

(La liste n° 17 des prisonniers de guerre mentionne : Laifer Henri, 9-7-09. Varsovie. 21e R.I.) Il nous demanda si nous savions où était son frère David : il ne l'avait pas vu depuis quatre jours.

— Tu viens juste de le dépasser, *dis-je*. Il est dans la salle d'attente.

Il me regarda, devint blanc. Il voulut dire quelque chose, mais referma la bouche sans même avoir prononcé un mot. Il fit demi-tour et sortit. Je

compris qu'il était passé devant son frère sans le reconnaître.

Une dizaine de minutes s'étaient écoulées. Le signal du sifflet se fit entendre. Nous sortîmes sur le quai. Ceux qui étaient couchés sur les rails se levèrent mécaniquement.

Le train qui n'avait que des jambes quitta la station. Derrière le bâtiment, le clocher d'une Église sortait du brouillard gris. Un nom était inscrit dessus : Monplaisir.

Le son strident de la cloche qu'on ne pouvait pas arrêter nous poursuivit pour un autre kilomètre. Des rails, des rails, et encore des rails. Des lignes parallèles se rencontrant à l'infini, me disais-je, le symbole de l'éternité. La voix du professeur Stepan, mon enseignant en géométrie au Frantz-Joseph Gymnasium resurgissait, moqueuse en moi, répétant :

— « Les lignes parallèles se rencontrent à l'infini, les rails se rencontrent à l'infini. »

Rails et lignes parallèles sont la même chose. Nous marchions entre des barres parallèles. À droite et à gauche se trouvaient des bois. Quelque chose s'agitait dans les bois. Il semblait y avoir combat quelque part. J'entendais le bruit des tanks. Le bruit était tantôt à droite, tantôt à gauche ; le bruit d'une bataille.

L'adjudant Darroussat me dépassant en sautant d'une traverse à l'autre, je lui demandai :

— Qu'est-ce que c'est ?

Le vieil adjudant secoua les épaules. Ses joues avaient leur bonne couleur comme d'habitude. Il circulait le long de la colonne et aidait chaque fois qu'il le pouvait. Dans son bidon, il avait apporté un litre de gniole et en donnait une gorgée à qui en avait besoin. En tant qu'adjudant, un grade entre sous-officier et officier, il ne transportait pas usuellement de fusil, mais seulement un revolver. Maintenant, il transportait deux fusils appartenant à deux soldats incapables de les porter eux-mêmes. Équipé ainsi, il gardait encore une belle allure. Il faut dire qu'il n'était pas encombré par un casque. Ce vieux guerrier qui avait servi dans la marine, puis dans la Légion étrangère et finalement comme fantassin pendant la Grande Guerre refusait de porter un casque. Il refusait de quitter son képi blanc de la Légion étrangère. Comment réussissait-il à garder blanc le couvre képi demeurait un mystère. Il portait son képi jour et nuit en dépit des protestations des officiers et des menaces de sanctions du colonel. Il le portait lors de la pose des mines, lors des patrouilles et encore maintenant. Il savait que sa maison dans les Ardennes avait brûlé et que sa femme et son fils cadet avaient fui sur les routes, tandis que son aîné combattait quelque part sur un autre front. Il connaissait le sens du devoir. Il

méprisait les fanfarons et aimait les courageux. Il aidait le faible et chargeait le mort sur ses épaules. Tel était l'adjudant Darroussat. La France à de tels hommes à côté du reste. Maintenant, il me dépassait à la course.

— Je ne sais pas ce qui arrive*, dit-il*, mais tire-toi vite derrière moi.

J'obéis et je le suivis en courant. Haletant, je le rejoignis.

— Nous avons pris les premières places, *dit-il, en riant*.

Il enjamba la clôture, j'en fis autant sur ses talons. Il ne s'était pas trompé. Dans un coin, nous trouvâmes une cabane pleine de lapins. Ils mâchonnaient en toute innocence. Darroussat en saisit trois par les oreilles et m'en passa deux dans la main.

— Prends-les, *dit-il*. Un homme doit manger.

Les lapins se débattaient dans mes mains. Je jetai un regard à la maison du garde. Des Pélargoniums rouges, les fleurs favorites de mon enfance étaient encore à la fenêtre. Je pensai à ma grand-mère, paysanne de Balatonboglár au cœur de la Hongrie, qui cultivait ces fleurs.

Nous tirâmes rapidement de l'eau du puits près de la maison. Dans le même temps, la colonne nous avait rattrapés. Plus de cent hommes entourèrent le puits. Ils se poussaient et se bousculaient. Ils étaient assoiffés, mais ne voulaient pas être décrochés de la colonne en marche. Dans un tel cas, la camaraderie ne compte pas.

Darroussat détourna les yeux. La pause suivante se fit au coin des bois. Un petit fossé profond, mais d'à peine un mètre de large nous séparait de la forêt. Le long du bois, des fraises sauvages étaient mûrissantes, rouges, fraîches, invitantes, désirables. Pourtant, personne ne franchit le fossé.

Les bruits de la bataille se rapprochaient.

Je continuai mon chemin entre les rails, tenant dans mes mains mes quadrupèdes agités. Marchant quelques pas à mon niveau, le capitaine me dit :

— Ce sont nos chars. Nous sommes protégés des deux côtés.

Un cri terrible sortit des bois. Ce cri, l'appel angoissé du blessé, nous le connaissions tous. Pourtant, les bois paraissaient pacifiques. Nous échangeâmes des regards, mais nous ne dîmes rien. L'eau de pluie dégouttait des branches. La terre suait et sentait. Quelque part, un homme mourait. Nous nous éloignâmes des bois. Les bruits de bataille s'estompèrent. Bientôt, le grondement des chenilles ne fut plus qu'un bruit de tonnerre s'éloignant dans le lointain.

— Protégé des deux côtés, *me répétai-je en moi-même*. Nos tanks…

Dans ma rêverie, la voix du capitaine Billerot se confondit avec celle du professeur Stepan du Franz-Joseph Gymnasium à Vienne. Les lignes

parallèles se rencontrent à l'infini. Parallèles, rails, tanks. Les tanks aussi se rencontrent à l'infini. Nos tanks…

La pluie avait cessé. La nuit était tombée et nous ne l'avions pas remarqué.

Imperceptiblement, le ciel assombri par les nuages s'était changé en ciel de nuit. À l'horizon, seulement brillait une bande dorée.

Une plaine s'étendait à droite et à gauche, si grande à notre vue qu'on l'aurait crue illuminée. Pas loin de nous, des hommes étaient couchés dans l'herbe. Leurs chevaux pâturaient dans les champs. C'était deux escadrons de cavalerie. Les hommes étendus dormaient du puissant sommeil de l'épuisement. Les chevaux hennirent.

— Nos tanks…, *dit Darroussat*

Nous étions debout côte à côte et regardions la plaine. Le brouillard s'élevait du sol comme de petits feux de camp. Une main divine étendait un voile sur le paysage. De temps à autre, une lumière argentée tremblotait sur le dos des chevaux. Les soldats dormaient comme sous l'effet d'une main de fée. C'était comme si nous étions sur notre chemin vers l'au-delà. Dans cet autre monde, c'était le printemps. Toute cette scène enchantée avait la grâce d'un tableau de Goya.

— Quel beau pays était-ce, la France ! dit Darroussat.

Aucune amertume n'altérait sa voix, seulement un sentiment de gratitude pour quelque chose qui avait été et qui n'existait plus. Vienne-la-Ville fut la première ville où nous rencontrâmes des civils. Ils quittaient la Ville par l'extrémité sud, tandis que nous entrions par l'extrémité nord. Jusque-là, la ressemblance avec une retraite ordonnée avait été maintenue, mais là tout devint chaotique. L'armée défaite sans s'être battue arrivait par trois routes et fuyait au sud par une seule. Les artilleurs dormaient sur leurs chariots. Les chevaux laissés à leur initiative s'arrêtaient ou partaient au trot. Chaque semi-chenillé avait son affût transportant un canon neuf. Seuls quelques-uns avaient des affûts vides. Personne ne se tenait aux croisements pour diriger la circulation. Les attelages se heurtaient les uns aux autres, s'entremêlaient ou étaient poussés contre les murs des maisons. La procession s'étirait des trois côtés aussi loin qu'on pouvait y voir. Des centaines de camions, des milliers de chevaux, d'innombrables canons et mitrailleuses.

Par miracle, la circulation se désengorgeait de temps à autre et les colonnes pouvaient reprendre leur marche. Des fantassins étaient accrochés comme des grappes de raisin à presque chaque chariot. Ils n'avaient aucune idée de qui les transportait et vers où. Quand la charge était excessive, les chevaux arrêtaient. Alors, le conducteur se réveillait, les cravachait et, si ça ne fonctionnait pas, cravachait les hommes, mais le plus souvent cela aussi ne

donnait rien : les fantassins épuisés par leurs marches continuelles s'accrochaient avec la force du désespoir, les mains crispées jusqu'à la « rigor mortis ». De temps à autre, l'un d'eux s'endormait, ses doigts lâchaient prise et l'homme roulait sur le pavé. Les chevaux tirant les chariots suivants le piétinaient, les roues l'écrasaient.

Nous arrêtâmes à Vieille-la-Ville. Avec mes observateurs, j'occupai une petite maison jaune abandonnée depuis peu sur le côté gauche de la route. Nous avions vu nous-mêmes un homme, une femme et deux enfants en sortir en courant dans la nuit. Je ne sais pas où ils allaient ni même qui ils fuyaient, nous ou les Allemands. Le savaient-ils eux-mêmes ? De toute façon, ils laissaient leur maison ouverte.

La moitié des bâtiments de la Ville était en feu. La plupart des habitants avaient laissé leurs portes ouvertes, mais si par hasard une porte était fermée, les soldats l'enfonçaient. Le feu tombait du ciel et les maisons étaient dévalisées. Le désastre venait de tous les côtés.

Nous avions trouvé une maison amicale, confortable pour ses occupants de la classe moyenne. La première pièce où nous entrâmes fut la cuisine. Imoudsky, qui n'était pas seulement un peintre reconnu, mais aussi un cuisinier expérimenté, découvrit qu'un rôti de veau était dans le four du poêle. Apparemment, la famille était à préparer le souper quand elle avait été effrayée par quelque rumeur et avait quitté précipitamment la maison. Le rôti était brûlé, naturellement, mais j'avais mes deux lapins ; Kellenberger coupa la gorge de deux poulets, Garai pela les pommes de terre, deux pionniers qui s'étaient joints à nous apportèrent quantité de pots de compote, Barati prépara les nouilles au fromage. Seul Ouchakoff préféra s'en tenir à une lecture et une dissertation sur l'art culinaire dans sa généralité.

Ayant dépiauté mes lapins et pelé ma part de pommes de terre, je visitai la maison. C'était une maison plutôt grande et extrêmement confortable. Je trouvai deux ou trois vases remplis de fleurs fraîches, de grandes pivoines fleuries. J'essayai d'imaginer la vie de la famille qui occupait encore la maison quelques heures auparavant. Ce devait être un jeune couple heureux. La jeune femme avait déposé sur le lit un tablier bleu clair avec de petites fleurs. Je le palpai doucement. Dans la poche, je trouvai soixante-quinze centimes. Je les y remis. Je me déplaçais comme dans un rêve. Je perçus que je ne sentirais jamais plus dans mes mains quoi que ce soit d'aussi touchant que ce tablier bleu clair avec ses soixante-quinze centimes. Je le pendis dans le placard à vêtements.

Un grand lavabo trônait dans la chambre à coucher. J'y mis de l'eau, me déshabillai. Je ne me souvenais pas du nombre de jours passés sans se laver.

Je fis ma toilette dans le noir, mais alors que je rodais à la recherche d'une serviette, je trouvai des chandelles. Je les allumai et me vis dans un miroir vieux et usagé au-dessus du lavabo : une face fatiguée, étrange me regardait. Le suif des bougies semblait avoir fondu sur mon visage couvert de lignes et de rides formées par la lumière clignotante. Un visage vieux et usé dans un miroir vieux et usé. Je regardai par la fenêtre passer dans la rue le flot toujours continu des hommes et des chevaux, des chariots et des canons. Les colonnes avançaient lentement, très lentement. Elles s'arrêtaient un temps et repartaient, on n'en voyait toujours pas la fin. Derrière moi, les chandelles clignotaient. Avant de retourner à la cuisine, je voulus savoir ce que serait le jour suivant.

J'allai trouver notre capitaine qui était cantonné dans une maison voisine.

Visiblement éreinté, il était allongé sur un vieux sofa. J'éprouvai de la peine pour lui. Sa responsabilité le dépassait. Quel autre homme aurait désiré accomplir une telle tâche ! Il me parla doucement sans ouvrir les yeux.

— Nous devions faire une pause ici. Mais je viens de recevoir l'ordre de quitter la Ville. Nous partons à minuit.

— C'est impossible, mon capitaine !

Il ne répondit pas. Mais quand je me remis à parler, il m'interrompit :

— Je sais, je sais. Nos hommes sont au bord de l'effondrement. Les quarante kilomètres accomplis aujourd'hui étaient de trop. Mais qu'y puis-je ? Ce sont les ordres…

Il songea un instant, puis il s'assit :

— Nous devons aller à Sainte-Menehould. Nous avons été désignés pour défendre la ville. C'est à dix kilomètres d'ici.

— Dix kilomètres de trop, mon capitaine.

Il songea de nouveau et me dit :

— Nous devons être sur nos positions à Sainte-Menehould Sud à quatre heures du matin. Je ne vois qu'une possibilité. Chacun viendra comme il peut. Je ne puis forcer personne à marcher.

— Compris, mon capitaine.

Je me levai, prêt à partir. Il leva la main.

— Merci, Habe, d'être encore là. Et comme j'ouvris la porte, il me rappela : j'espère que vous trouverez un véhicule pour vous transporter.

À ce moment précis, je compris hors de tout doute que nous avions perdu la guerre.

À l'extérieur, près de la porte d'une grange, je fus accosté par le sergent-chef Gärtner, aussi frais et rose que d'habitude. Il était seul comme toujours à ce moment-là de la nuit : c'était l'instant où il disparaissait. Il m'arrêta :

— As-tu entendu la nouvelle ?

— Non !

— La nuit dernière, les Allemands sont entrés dans Paris.

Mon cœur s'arrêta de battre. Aujourd'hui, je pourrais soutenir qu'à ce moment-là je pensai à tout ce que Paris avait été pour moi : les quais, la Place Saint-Michel, les rues tranquilles autour du Dôme des Invalides, le printemps quand je me penchais du balcon d'une maison de la place Mac Mahon ; Paris, la plus enchanteresse, la plus mystérieuse de toutes les Villes, le parc des Tuileries, l'Arc de triomphe, le Bois de Boulogne avec son ciel rose métallique, le goût de son air au bout de ma langue.

Mais ce serait faux de dire cela, car je ne sentis rien de cela et ne dis rien. Je vis seulement le cou du sergent-chef Gärtner et je ressentis l'envie de l'étrangler. Je me contrôlai au prix d'un grand effort. Mon grade était inférieur au sien et je ne pouvais lui donner des ordres. Je lui saisis seulement le bras, le serrai dur et dis :

— Écoute, Gärtner, si tu mentionnes cela à quiconque, je te tue comme un chien.

Je parlai doucement, mais il me comprit. Il s'écria :

— Laisse-moi aller.

Je pressai son bras encore plus fort. Je ne sais pas ce qui m'en donna l'idée, mais cette fois je lui criai dans l'oreille et cette fois en allemand :

— Ich schiess dich nieder wie einen Hund ! (*Je te tuerai comme un chien* !)

Je le laissai aller. Il courut dans la rue jusqu'à une maison en feu. Je le crus saisi par les flammes. En réalité, rien de tel ne se produisit. J'appris plus tard qu'au moment de partir de Vienne-la-Ville, il présenta comme « une crise épileptique ». Il s'effondra au sol et se tordit de convulsions pendant quelques minutes. Il fut laissé à l'arrière. Il aurait quelques heures plus tard été découvert envoyant des signaux aux Allemands sous prétexte d'allumer sa pipe.

Selon certains, il aurait été abattu sur place par un lieutenant d'artillerie. D'autres sources prétendent qu'il présenta des crises épileptiques à répétition à des moments appropriés, jusqu'à ce que les Allemands entrent dans Vienne-la-Ville et qu'il pût faire rapport à ses maîtres. Je ne l'ai jamais revu.

Je retournai auprès de mes observateurs avec l'intention de leur annoncer aussi doucement que possible l'annulation de la pause et l'ordre de nous mettre en route dès minuit. La maison était remplie d'odeurs agréables. Imoudsky revêtu d'un tablier blanc jouait la maîtresse de maison. Kellenberger, une fleur dans les cheveux, jouait le rôle de la servante. La salle à manger n'ayant pas de fenêtres était tout indiquée pour les chandelles. Un

rouge plein de bouquet avait été monté de la cave et Ouchakoff expliqua en expert qu'il était chambré en accord avec son âge. Il nous fit un cours sur la relation existante entre l'âge du vin et le degré nécessaire de chaleur. Petit Garai, le boucher, s'excusa de n'avoir pu rafraîchir le vin blanc. Le docteur Barati mit solennellement la table avec de la vaisselle de porcelaine, des verres et une nappe damassée. Il fut le seul parmi nous à avoir des scrupules : il fit attention de ne rien casser.

Nous étions terriblement affamés. La préparation culinaire, les odeurs, l'abondance nous avaient comblés de bonheur. Mais nous avions oublié de tenir compte de nos estomacs. Chacun avait donné grande manifestation de son appétit. Maintenant, aucun n'osait admettre qu'il était incapable de manger. Nous chipotâmes la nourriture comme les enfants quand ils n'ont pas faim ou n'aiment pas pour tenter de tromper leurs parents. Imoudsky déclara qu'il avait mangé à satiété dans la cuisine. Il s'essuya les mains sur son tablier blanc. Je pensai au tablier que j'avais rangé dans un endroit sécuritaire. À part Imoudsky, personne ne se trouvait la moindre excuse. Nous déplacions la nourriture d'un coin de l'assiette à l'autre. Je sentis des douleurs aiguës tourmenter mon estomac.

De temps à autre, l'un d'entre nous se levait pour voir ce qui se passait dehors. Le défilé continuait. Le petit Garai sorti à son tour revint au bout de quelques minutes. Même à la lueur des chandelles, il était livide. Ses genoux tremblaient. Il s'assit. Nous le questionnâmes. Il répondit à répétition :

— Les Allemands sont dans Paris.

J'éclatai :

— Qui t'a dit ça ?

— Le lieutenant Truffy.

L'annonce était quelque peu prématurée pour la nuit du 12 au 13 juin. Effectivement, les premiers éléments allemands entrèrent le 13 en soirée dans Paris Ville ouverte et l'occupation se fit dans la nuit du 13 au 14.

Nous savions tous que ça ne pouvait être que vrai. Nous nous levâmes. Aucun d'entre nous n'essaya de manger la moindre bouchée. Nous étions tous suffoqués. Selon son habitude, Kellenberger voulut blasphémer, mais son essai tomba à plat. Je racontai la discussion que j'avais eue avec le capitaine et nous décidâmes de dormir en premier lieu afin d'avoir au moins deux ou trois heures de repos. Un par un, nous quittâmes la pièce. Chacun se chercha un endroit pour dormir. Personne ne pouvait aider personne.

C'était comme si tous souffraient de la mort d'une femme que chacun avait aimée à sa façon. Notre chagrin ne nous rapprochait pas. Dehors se traînait une armée endormie et vaincue. Dans la chambre à coucher, Kellenberger

s'étendit sur le lit conjugal avec ses souliers sales. Les autres avaient encore une certaine répugnance à commettre un tel sacrilège. Imoudsky et moi retirâmes le matelas d'un lit et l'installâmes sur le plancher. Une des chandelles crachotait encore. Je trouvai une couverture chaude et la tirai sur mes oreilles. Il faisait soudain froid. Aucun d'entre nous n'arriva à dormir. Je ne sais pas à quoi je pensai cette nuit-là. J'étais fiévreux. J'eus si chaud que je repoussai la couverture et alors j'eus si froid que je dus mettre mon uniforme sur moi. Je frissonnais. J'avais la vision des bottes allemandes marchant sur la Place de la Concorde. Je pensai à la femme qui m'attendait. Imaginai-je aussi les Allemands qui étaient sur nos talons ? Je ne sais pas. Tout était déformé, mais terriblement présent. J'essayais de dormir et en même temps de me tenir éveillé pour être prêt à partir. Je songeais à mon capitaine à qui j'avais promis d'être à Sainte-Menehould à quatre heures du matin. J'imaginais que, malade, je mourais au bord de la route, que, tombant endormi, je me réveillais en panique d'être seul. Tout cela se mélangeait à des visions de Paris, des visions tremblotantes dans une clarté vive, des visions de vie et d'agonie. Tandis que je me promenais Rue de Rivoli et Place de la Madeleine, le Führer hurlait. Je me forçai à me réveiller pour sortir de ce cauchemar. J'étais sûr qu'un autre cauchemar, celui sur le présent, allait suivre. Mais rien n'arriva. Seule la flamme de la chandelle ondulait. J'essayai de prier en français, en hongrois, en allemand. Je ne savais pas en quelle langue Dieu voudrait bien me répondre. Sans aucun doute, il les connaissait toutes, car je tombai endormi et j'eus quelques minutes de détente totale. J'étais presque reposé quand je me réveillai. Il était minuit. Je pris congé des gars, ramassai mon fusil, ma gourde et mon havresac. J'avais perdu ma couverture militaire depuis longtemps. Je pris la couverture que j'avais trouvée dans la chambre à coucher, mais, au lieu de l'enrouler, je la jetai sur mes épaules et mis mon havresac par-dessus. Dans cette tenue peu réglementaire, je sortis sur la rue. Une bouffée de vent glacé m'accueillit. Le flot des troupes en fuite n'était pas encore terminé. Je me plaçai sur le bord de la route et attendis.

Sous-chapitre VIII. 5) Le crime de Sainte-Menehould

La nuit était noire. Je n'y voyais rien. Le seul bruit était celui monotone des sabots des chevaux en marche. Soudain, des sons familiers heurtèrent mes oreilles. La colonne venait juste de bloquer.

Quelqu'un jurait en hongrois. Je hélai l'homme. Il conduisait en bord de rue un chariot d'artillerie ou quelque chose qui y ressemblait vaguement.

— Me prends-tu à ton bord ?

— Grimpe vite derrière ! Une fois parti, je ne peux plus arrêter mon canasson.

J'embarquai sur son chariot qui était plutôt un avant-train d'artillerie, car il n'avait que deux roues entre lesquelles reposait sur un petit plancher une mitrailleuse. L'homme était assis sur le timon. Je m'accrochai au plancher, le dos pressé contre son dos.

— Tu ne vas pas tomber ?

— J'espère que non.

— Assure-toi.

Il se pencha un peu en avant. La colonne reprit son mouvement. Le cheval se mit à galoper. Derrière nous, un autre bidet cavalait non attelé.

— Surveille que le cheval derrière nous ne se perde pas. Il appartient à notre régiment, à la C.A. 3, la compagnie d'accompagnement de notre troisième bataillon.

Je me tenais cramponné convulsivement au plancher. Je tenais mon fusil serré entre mes deux genoux. Pourquoi traînai-je encore avec moi ce fusil hors d'âge, me demandai-je, alors que son acier se butait contre mon estomac ?

La courroie de ma gourde s'enroula dans une roue et faillit m'étrangler. Mes jambes pendantes de chaque côté risquaient à tout moment d'être attrapées et brisées. Mon havresac s'appuyait lourdement sur le dos de mon samaritain.

— Qu'as-tu dans le havresac ? *me dit-il.*

— Rien !

— Alors, jette-le.

Je lâchai mon sac. Le cheval derrière passa dessus. J'eusse tout fait de ce que mon bon Hongrois m'eût demandé. N'importe quoi plutôt que de marcher avec mes pieds douloureux et blessés au sang.

Mon compagnon devant moi avait un large dos, un cou charnu du casque jusqu'aux épaules ; c'est tout ce que je voyais de lui. Sa voix était grasse. Il devait avoir un certain âge.

— Où vas-tu ? *l'interrogeai-je.*

Vu l'absence de réponse, je répétai :

— Où vas-tu ?

Encore aucune réponse. Il s'était endormi. J'étais moi-même somnolent. Notre attelage passa sur une pierre et je vis mon sauveur commencer à glisser entre les roues. Je me libérai une main et le remontai.

— Es-tu blessé ? *lui dis-je*.

Il me répondit :

— Je ne sais pas. Je suis trop engourdi, ça fait quatre ou cinq fois que je tombe. J'ai du sang partout.

Il avait parlé sans avoir l'air de se plaindre et simplement comme une constatation de fait. Alors, il me déclara :

— Parle-moi de n'importe quoi, sinon je vais encore m'endormir.

Pour la troisième fois, je lui demandai :

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas. Je suis la colonne,

— Depuis combien de temps vas-tu comme ça ?

— Quatre jours.

— Sans dormir ?

— Sans dormir.

J'étais moi-même envahi par le sommeil. Je réussis quand même à ajouter une question :

— Avez-vous subi de grosses pertes ?

À nouveau pas de réponse. Je le secouai pour le réveiller. La tête roulante sur les épaules, il grommela. Il agit comme s'il sortait d'un long et profond sommeil et ne savait plus où il était.

Il causa enfin :

— Combien de temps pourra-t-on encore continuer comme cela ? *déclara-t-il.* Nous sommes totalement encerclés.

— Comment le sais-tu ?

— Je sais.

Mon fusil m'enfonçait les côtes et je glissais dangereusement vers le bas. Mes mains étaient brûlantes alors que mes doigts s'agrippaient à l'acier froid de la mitrailleuse.

— D'où viens-tu ? *lui demandai-je.*

— Balaton-Aliga.

Je revoyais Balaton, le pays de mon enfance.

— Ah ! Ça, par exemple. Ma mère est née à seulement vingt kilomètres de chez toi.

Il marmonna quelque chose, puis :

— De la famille ?

— Oui. Et toi ?

— Moi aussi. Les miens étaient à Paris, ma femme et mes deux fillettes ; mais je ne sais pas ce qui leur est arrivé ; les Allemands sont dans Paris. Et toi, que fais-tu dans le civil ?

— Je suis écrivain.

Depuis des semaines, tout le monde riait quand je disais que j'étais écrivain. Aussi rit-il :

— Eh, bien ! Te voilà avec du beau à écrire.

Nous arrêtâmes encore de parler. Le cheval bondissait. Les derniers jours l'avaient rendu sauvage et il fonçait sans arrêt sur un canon en avant de nous. Mon ami eut du mal à le contrôler. Je pus reprendre la conversation :

— Et toi. Quel est ton métier ?

— J'avais une drôle de profession !

— Une drôle de profession ?

— Oui.

Je ne pouvais pas le voir et je me demandais de quoi il avait l'air, l'homme à la drôle de profession. Son rire rauque avait encore plus d'énergie qu'avant :

— J'avais une roue de fortune. J'étais forain. Rien n'est plus beau qu'une roue de fortune.

— Et tu gagnais ta vie avec ?

— Sûr. J'allais de foire en foire. Ma boutique offrait toutes sortes de belles choses à gagner : des vins pétillants, des poulets, des couvertures, des réveille-matin. Il ajouta brusquement : ma femme travaillait dans une usine.

Nous étions bloqués à un croisement. Un torrent de voitures, de chevaux et de soldats arrivait de l'autre route. J'entendis les jurons monocordes des Spahis marocains essayant de s'ouvrir un chemin, à eux et à leurs montures. Ils juraient en arabe. Cela sonnait monotone comme la mélopée des musulmans. De temps à autre, on percevait le grondement sourd et saccadé des moteurs des avions allemands qui nous accompagnaient tout en feignant de nous ignorer. Il était tout aussi monotone.

J'eus peur de m'endormir. Je secouai mon compagnon :

— Dis quelque chose ! Dis quelque chose !

— Entrez ! Entrez ! Mesdames ! Messieurs ! lança-t-il comme à la foire. Voici le moment ou jamais. Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu. Ici, tout le monde gagne. Aucun numéro perdant. Tous les numéros sont gagnants. Deux chiffres, deux gains. Allons, Messieurs, c'est pour la femme de votre vie. Et vous, Mesdames, c'est pour vos petits amis. Vous n'avez pas

de petits amis ? Venez ! Venez ! Ne vous inquiétez pas, c'est la roue de fortune.

Sa voix faiblit et sa tête pencha.

Moi aussi, je m'endormis. Je ne sais pas combien de temps je restai inconscient. Peut-être une minute. Peut-être plus. Mais j'avais rêvé d'un soldat qui tournait la roue de fortune, de soldats allemands remontant à pied les Champs-Élysées en riant et en tenant des lapins dans leurs mains, d'une femme en tablier bleu qui sautait dans le feu en criant « Pas de numéros perdants, Mesdames, Messieurs, pas de numéros perdants ! ».

Un choc violent me réveilla. Les chariots reprirent leur mouvement. Je parlai à mon compagnon inconnu juste pour parler :

— Dans quel genre d'usine travaillait votre femme ?

— Munitions

— Est-elle Hongroise aussi ?

— Non, Parisienne. As-tu une cigarette ?

— Oui, mais nous ne pouvons pas l'allumer.

— Pourquoi ?

— Tu n'entends pas les avions ?

Il rit du même rire rauque qu'auparavant. Il étendit son bras vers l'horizon à l'Est. La Ville de Sainte-Menehould était en feu :

— Ça fait plus de lueurs qu'une cigarette !

Je sortis difficilement mes cigarettes écrasées et lui en tendis une et lui allumai :

— Ça te fait du bien ?

— Oui, ça me fait du bien

Alors, il se mit brusquement à me parler avec hâte comme s'il était pressé de me raconter son histoire avant je ne sais quoi.

— J'ai rencontré ma femme dans une foire. Nous avions planté nos tentes à Sainte-Maxime droit sur la Méditerranée. C'était à l'été 1932. Un été heureux, il faisait chaud. Quand je parlais, les vagues murmuraient derrière moi, elles jouaient de la musique. Une jeune fille gagna une bouteille de vin. Nous l'avons bue ensemble. J'avais trouvé ma femme. J'ai eu pas mal de chance, cet été-là. Même qu'une riche Américaine m'a offert une nouvelle roue de fortune. En argent brillant avec des ampoules de quatre couleurs différentes. Sur la Riviera, personne ne faisait d'aussi bonnes affaires que moi. Même la diseuse de bonne aventure m'enviait et pourtant elle faisait plus d'argent que n'importe qui d'autre. Dors-tu ?

— Non, j'écoute.

— Notre fille aînée a maintenant six ans. Elle danse comme une reine des

fées. Un jour, tu dois aller la voir danser.

Je sentis que son dos bougeait, son large dos avec ses larges hanches. Peut-être voulait-il me montrer comment sa fille dansait.

— Et la petite ?

— Je ne l'ai pas encore vue. Elle est née après mon départ. Elle s'appelle Marie.

Et encore, encore plus brusquement, il demanda :

— Crois-tu que nous soyons totalement encerclés ?

— Je ne sais pas, *dis-je.*

— C'est probable, constata-t-il d'une voix calme. Les avions ne nous bombardent plus depuis deux jours. Ça ne vaut plus la dépense. Il aspira profondément la fumée de sa cigarette. Ils nous veulent vivants.

Je me tenais difficilement sur l'attelage quand je constatai une disparition :

— Le cheval derrière nous a disparu.

— Merde.

Ce fut tout.

Je me réveillai alors que je tombais de l'avant-train. Le chariot qui suivait put s'arrêter juste avant de me heurter. Les sabots du cheval me touchèrent presque.

Je sentis quelque chose d'humide et chaud me couler sur le visage. J'étais plein de boue et de sang. Je connaissais presque tout de celui qui m'avait amené là sauf son nom. Je lui criai fort :

— Toi ! Toi !

— Saute, *dit-il.* Remonte vite. Je ne peux pas arrêter le cheval.

Je courus le long de l'attelage. Je tendis mon fusil. Mon ami forain l'attrapa. De l'autre main, il m'agrippa. Je réussis à remonter. Je me rappelai le numéro de variétés ou le clown tombe et se relève à répétition.

— Ne me tourne plus le dos. Mets-toi à califourchon derrière moi et dans le même sens que moi et tiens-toi à ma ceinture.

Nous nous retînmes ainsi l'un l'autre de tomber.

— Combien de temps penses-tu que nous puissions tenir comme cela ? demandai-je.

— À jamais !

Cela résonnait comme une voix d'outre-tombe. Je l'imaginai dans le rôle du joueur et moi dans celui du mort. Une étrange timidité m'empêcha de lui demander son nom. Peut-être n'en avait-il pas. Nous passâmes alors dans une Ville s'appelant La-Neuville-au-Pont et située à environ six kilomètres de Sainte-Menehould. De la Ville, il ne restait plus que les murs. L'horizon était en feu.

L'aube se levait lentement. La route était tellement encombrée que des bombardements d'épingles n'y auraient pas touché le sol. Des cyclistes se faufilaient dans la cohue. Apparurent bientôt des civils, femmes et enfants. Ils se glissaient entre les chariots et sous les ventres des chevaux. Des cavaliers essayaient de se frayer un chemin. À côté de moi, un Spahi marocain éperonnait sa bête, mais que pouvait faire un cheval fatigué ?

La route était un mur en mouvement. Les chevaux avaient un comportement remarquable. Étaient-ils insensibles à la fatigue ou le déluge de feu, d'eau et de tonnerre les avait-il rendus fous ou sentaient-ils le terrible et ultime danger ? Toujours est-il qu'ils allaient toujours de l'avant. Mais ils étaient devenus incontrôlables.

Les bombardiers allemands dessinaient des boucles et des cercles, mais ils gardaient leurs bombes et ils ne lâchaient plus rien sur la route surpeuplée. Le bruit des moteurs d'avion ressemblait à un rire ironique.

C'est ainsi que nous arrivâmes à Sainte-Menehould. Là aussi, un seul côté de la route se trouvait détruit. Le côté droit, intact avait l'allure de la rue principale d'une paisible petite ville un dimanche. La boulangerie, le débit de tabac, la boucherie étaient fermés. Les grilles devant les portes des magasins étaient tirées. Les vitrines étaient recouvertes de leurs volets de bois. Le côté gauche, par contre, était un complet carnage. Il ne restait que des piliers noircis. À la place des pièces ne subsistaient que des murs carbonisés. Une porte vibrait sur ses charnières, mais elle ne conduisait plus nulle part si ce n'est d'un grand vide à un autre.

Mon conducteur se réveilla soudain et reprit son histoire :

— Marceline va à l'école de danse, sais-tu ? Elle a les meilleurs professeurs. L'une d'entre elles avait été ballerine à l'Opéra de Paris.

— Oh ! *appréciai-je*, comment vois-tu cela ?

Il ne répondit pas. Sa tête retomba à nouveau sur sa poitrine.

Au bout de la Ville, un peu avant le pont du Sud, je remarquai le colonel Debuissy accompagné de son état-major. Debout sur une place ouverte, il regardait la colonne passer et récupérait les éléments de son régiment. Les yeux mornes, il me vit chevauchant la mitrailleuse. Automatiquement, je portai la main à mon casque et alors je l'entendis rugir :

— Habe ! Dieu vous damne ! Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ?

Puis, il hurla :

— Descends du chariot et enlève cette horreur !

C'est alors seulement que je réalisai ce qu'il voulait dire. À Vienne-la-Ville, j'avais jeté une couverture sur mes épaules. Je ne l'avais pas regardée. La nuit était froide et la couverture était chaude. Maintenant, je la voyais. Un

soldat avec un visage ensanglanté et sale avec casque et fusil et sur le dos une pièce de laine rouge avec des fleurs bleues.

— Laisse-moi descendre, *dis-je au forain.*

— Je ne peux pas, répondit-il, pas avant que la colonne stoppe.

Je jetai mon fusil sur la chaussée, suivi de moi-même. Je tombai sur mes deux mains qui saignèrent sous l'impact. Le conducteur du chariot suivant poussa son cheval de côté en jurant avec colère. Mon ami à la roue de fortune avait disparu dans un nuage de poussière. J'essayai en vain de le revoir. Je savais tout à son sujet, mais je n'avais jamais vu son visage et je ne connaissais pas son nom.

Notre compagnie se rassembla sur la Grande Place d'Austerlitz. Singulièrement, la place était en bonne partie en bon état. Encore une fois, la cible réelle avait été ratée ; les grands bâtiments de la place demeuraient intacts, tandis que les maisons des rues adjacentes étaient en feu. La banque, le bureau de poste, l'église avaient un air des jours fériés. La scène me faisait imaginer un dimanche après-midi dans une petite ville avec les jeunes filles en robes roses et les jeunes garçons en bleu sombre se promenant sur la place principale avec les jeux de billard au café et les vieilles femmes commérant derrière les rideaux. Il ne restait de tout cela que les murs comme une scène de théâtre vide de ses décors et de ses acteurs.

Je me couchai sur le sol et je m'endormis. Nous avions conquis l'art de dormir comme jamais auparavant. Nous étions capables de dormir debout, en marchant sur le roc et sur le sable, dans le silence et dans le bruit des bombes. Quand je me réveillai, Gabriel Kohn avait la tête posée sur mon ventre et il ronflait si fortement que les Allemands auraient été effrayés de l'entendre.

Gabriel Kohn, matricule 1553, était le plus drôle de mes compagnons et j'avais toujours eu un faible pour lui. La tête ronde et lourde commune aux enfants de concierges, le visage enflé par l'abus d'eau et de haricots, les cheveux devenus gris à l'air des sous-sols, il n'avait jamais possédé maison ou profession. Pour beaucoup d'entre nous qui avions perdu leurs foyers, les documents militaires portaient la mention : « Nationalité indéterminée ». Le pays indéterminé était l'État le plus vaste d'Europe, l'Empire interdit et indéfinissable. C'est peut-être cela qui rendait les « Indéterminés » si braves : eux savaient pourquoi ils se battaient. Leur identité était que pour son bon plaisir le Führer leur avait ôté la citoyenneté de leur pays natal. Pourtant, Gabriel Kohn n'avait jamais eu de pays. Il était pour ainsi dire un indéterminé unique, un indéterminé du temps de paix, un « Indéterminé » de sa propre initiative. Personne ne savait où il était né, qui étaient son père et sa mère, qui

l'avait endormi dans son berceau en chantant, si même l'on pouvait seulement imaginer qu'une jolie pièce d'ameublement avait eu quelque chose à voir avec lui. Il n'avait aucun métier, du moins aucun métier officiellement reconnu. Je me souviens que cet énorme camarade dépenaillé, chez qui tout dégringolait, les épaules, les longs bras, les lèvres épaisses, m'avait précédé à notre dernière inspection avant départ à Barcarès. Questionné par le sous-officier sur son métier, il avait calmement répondu :

— Contrebandier.

Visiblement, il regardait cela comme une occupation sinon honorable du moins légale et les risques encourus comme normaux. Pendant les mois passés à Barcarès au bord de la mer bleue, nous l'avions considéré comme un « déclassé ». Nous n'avions pas réalisé qu'il nous avait informés en fait de sa vraie situation de fugitif à travers les frontières. Nous ignorions que tous à notre tour nous allions nous-mêmes dans l'avenir nous comporter comme des paquets de contrebande à travers les frontières. Kohn nous avait simplement précédés et sa profession devait devenir la nôtre.

Tout ce que Kohn se rappelait, c'est d'avoir vécu à Paris. Il parlait avec l'accent des faubourgs de banlieue, connaissait le langage des voyous des grandes Villes et il avait par des moyens honnêtes et malhonnêtes fait vivre une femme et deux enfants. Il était à tu et à toi avec tous les flics de Paris et nommait tendrement « monocles » les menottes. Chaque fois qu'il sortait de prison, il reprenait son commerce, comme si simplement il avait pris des vacances.

Ses marchandises de contrebande venaient principalement de Belgique, du tabac pour la plus grosse part, mais aussi tout ce qu'il pouvait trouver en chemin. La première fois qu'il revint de permission, il rapporta toute une collection d'objets : boutons, cigarettes, ceintures, briquets, bretelles, ouvre-boîtes et n'importe quoi tenable dans une main.

Personnellement, j'avais remarqué à nouveau ce camarade lourdaud aux cheveux blond filasse un jour qu'il apparut au bureau de notre compagnie et demanda trois jours de « permission spéciale » au lieutenant Pierre Truffy qui commandait alors notre compagnie. À Truffy lui réclamant la raison de sa requête, il déclara :

— Ma petite fille est malade et ma femme est sans argent.

Le lieutenant secoua la tête :

— Vous mentez encore, Kohn. Comment pourriez-vous obtenir de l'argent en trois jours pour votre femme ?

— Je le volerai, mon lieutenant.

Il claqua des talons. Ou bien Truffy ne crut pas cette intention diabolique ou

bien il aima la franchise du soldat ; sous un prétexte ou un autre, il obtint du colonel la permission spéciale sollicitée.

Exactement une heure avant l'extinction de sa permission, Kohn était de retour, radieux. Durant les trois jours à Paris, il avait « trouvé » les ressources dont sa famille avait besoin. En plus, il rapportait une valise pleine de marchandises. Il nous vendit à des prix défiant toute concurrence sa « camelote » comme il disait : papier à lettres, lames de rasoir, batteries pour lampes de poche, haricots en boîtes et autres babioles de luxe. Ainsi, avec plaisir pour le salut de la petite fille de Gabriel Kohn, nous devînmes tous receleurs d'objets dérobés.

Maintenant, la tête enflée du voleur était posée sur mon ventre. Il frotta ses yeux rouges aux paupières jaunâtres et me dit :

— Je suis mort.

— Qu'as-tu fait de ta motocyclette ?

— Je l'ai abandonnée dans un fossé.

— Pourquoi ?

— Un pneu crevé.

— Et alors ?

— Je n'avais rien pour réparer. Rien. Rien du tout.

Il se redressa lentement, rampant d'abord à quatre pattes avant de se mettre debout. Je me levai et le laissant, je me traînai clopin-clopant à travers la place d'Austerlitz jusqu'à l'église Saint-Charles, rue Gaillot-Aubert. Mes mains étaient encore en sang à la suite de mes chutes. Je ne fis rien pour qu'on me les panse, car je savais que notre ambulance avait des occupations bien plus sérieuses. À part cela, il était impossible de trouver de l'eau dans toute la Ville. Le réseau avait été détruit par un bombardement trois ou quatre jours auparavant. Les caillots de sang noir sur mes mains étaient mélangés à la poussière et à la boue de manière indiscernable. Je transportais mes menottes comme deux objets étrangers. Un silence froid régnait dans l'église. Mes pieds résonnaient sur les dalles. L'odeur de l'encens se mêlait à celle des feux. Un sentiment enfantin me poussa à chercher le Christ en habit bleu, le Christ de l'église de Noirval. Ma foi était-elle assez profonde et ferme ? Probablement non, car je marchai dans l'église sans trouver la paix. Mes oreilles entraînées entendaient que des tanks approchaient. Je les écoutais dans le silence des quatre murs saints. Même les Saints sur les murs semblaient attendre. Saint François d'Assise me regardait avec étonnement. Je ne sais pas s'il s'étonnait de moi ou de la permission de Dieu à tout cela. Je m'assis dans un banc vide et attendis. Je ne sais pas pourquoi, dans le silence entre deux batailles, je m'abusai au point de croire que la foi en toutes

choses pouvait être atteinte sans lutter.

Comment ai-je pu espérer que la plus grande des bénédictions pût être atteinte sans effort comme un cadeau alors qu'il n'en était rien pour la plus petite ? Ça me prit un moment avant que je comprenne que le mal n'avait pas approché le Seigneur dans le désert par simple accident. Oui, le désert lui-même était une tentation. La solitude m'enveloppa. L'absence de tout signe divin. Je joignis les mains.

Je priai le Seigneur pour qu'il me permette de croire en lui, lui dont l'existence m'était apparue problématique. Je baissai les yeux sur mes mains. Elles ne me faisaient plus mal.

Quand je quittai l'église, Gabriel Kohn était allongé sur les marches du parvis. Je m'assis à son côté et il partagea un morceau de pain avec moi. Lorsque je pris le pain, il remarqua mes mains :

— Qu'est-ce que cela ?

Je ne répondis pas. Il me prit par les épaules :

— Regarde, tu es sur le point de t'empoisonner le sang. Pourquoi ne les laves-tu pas ?

— Il n'y a pas une goutte d'eau dans toute la Ville !

(Sainte-Menehould avait été bombardé les 10, 12, 14 mai et 11 juin…)

— As-tu essayé une ambulance ?

— Elles sont trop occupées pour prendre soin de moi. À part cela, je ne sais pas où elles sont.

Il arrêta de manger. Il tira sur sa dent, signe chez lui de réflexion profonde. Soudain, il bondit. Il semblait ne plus être fatigué. Avec ses grands bras dégingandés, il me hissa debout et avant que je susse ce qu'il faisait, il m'avait entraîné dans l'église, pris les mains et les avait plongées dans l'eau sainte du bénitier en marbre. Horrifié, je tentai de me libérer. Alors, il dit :

— Ne sois pas effrayé. Je ne sais pas si Dieu est catholique ou juif, mais je sais que, quel que soit le choix, il est bon ; et puisqu'il est bon, il ne peut être mesquin.

Je n'essayai plus de m'écarter. La voix de Gabriel Kohn résonnait comme si c'était un autre homme qui parlait par sa bouche. Ce n'était plus la voix du voleur qui m'avait vendu des boutons de pantalon, c'était une voix purifiée par l'eau bénite. Il lava mes plaies. Ses mains poilues et maladroites étaient aussi douces que celles d'une femme.

La fraîcheur de l'eau adoucit tout mon corps. Lorsque nous fûmes de retour à la lumière du jour, le bon samaritain murmura :

— Cette affaire de l'eau bénite, tu n'as qu'à l'arranger toi-même avec ton Dieu. Moi, j'aurai assez de trouble à m'expliquer avec mon propre Dieu pour

être entré dans une Église catholique ; d'autant que j'y ai enlevé mon chapeau.

Par son chapeau, il signifiait son casque. Une fois de plus, il se mit à parler le jargon des apaches des barrières de Paris, mais j'arrêtai de l'écouter. Pendant que nous étions dans l'église, le bombardement de Sainte-Menehould avait débuté.

Je ne peux pas être l'historien de Sainte-Menehould. J'y étais. Mais ceux qui sont au milieu d'une bataille n'en voient que des bribes. Je ne sais même pas combien de Divisions tenaient la Ville ou si c'était seulement notre 35e Division. Mais aujourd'hui, je vois clairement le plan sous-jacent à la bataille de Sainte-Menehould et comment elle se déroula pour autant qu'on puisse appeler bataille la tuerie sauvage qui se produisit alors. Ce qui distingue une bataille d'une tuerie, c'est l'élément humain. Dans une bataille, les deux côtés sont des humains. Dans une tuerie, un côté est humain, l'autre animal. C'est le chasseur et le gibier. Les humains déchaînent leur sauvagerie contre des animaux sans défense. Sainte-Menehould vécut plus un massacre qu'une bataille le 13 juin 1940.

Le plan stratégique sous-jacent était visible même pour le plus simple soldat. Les unités françaises défaites sans avoir combattu avaient convergé vers Sainte-Menehould à partir de cinq grandes routes venant du nord, du nord-est et du nord-ouest. De Vouziers par Ville-sur-Tourbe, de la frontière luxembourgeoise à Vienne-la-Ville, de la forêt d'Argonne à Lachalade, de Verdun et de nombreux chemins secondaires les troupes retraitaient dans Sainte-Menehould pour en sortir par l'unique route vers le sud et la seule direction encore ouverte. Je ne sais pas si l'idée de nous envoyer vers le sud était de se procurer un plus grand espace pour combattre adossé à la ligne Maginot ou si tout simplement on voulait nous faire traverser la frontière suisse s'étendant entre Bâle et le département du Jura. Je crois que plus probablement plus aucun plan n'existait à ce moment-là, sauf peut-être le plan perfide qui consistait à nous promener dans la campagne jusqu'à l'inévitabilité d'un Armistice ou le désir des soldats de rendre les armes sans condition. Quelle que soit l'explication, plusieurs armées avaient convergé vers une petite ville de trois mille habitants dont elles ne pouvaient sortir que par une petite route conduisant à Verrières, Passavant et Commercy. Il fallait stopper les Allemands aux carrefours pour un temps d'arrêt jusqu'à ce que la retraite vers le sud puisse être organisée.

La jolie petite ville servant de base aux touristes pour visiter les champs de bataille de l'Argonne était excellemment constituée pour permettre ce temps d'arrêt par une bataille désespérée. Complètement entourée par l'Aisne et le

canal de l'Aisne, c'est une forteresse naturelle dont l'approche est particulièrement malaisée pour les tanks, pour autant qu'on y mette un peu du sien.

Comme la 35e Division d'infanterie avait été la dernière à atteindre Sainte-Menehould, il était naturel qu'elle fût choisie pour défendre la Ville et retenir les Allemands aussi longtemps que possible afin de couvrir la « retraite méthodique ». Aucune raison n'interdisait de choisir notre Division plutôt qu'une autre pour cette mission de sacrifice. Jusque-là, tout est bien compréhensible, aussi c'est ailleurs que se situe le crime de Sainte-Menehould.

N'importe qui, même inexpérimenté, visualisant la situation de Sainte-Menehould aurait compris que son pont nord, le pont des Maures, route de Moiremont, aurait dû être coupé après le passage du dernier homme en retraite, qu'enfin le pont sud aurait du être défendu et gardé intact tant qu'il serait resté des troupes combattantes dans la Ville. Que se passa-t-il ? Le pont nord demeura intact assurant aux tanks allemands une voie d'entrée inespérée. Le pont sud au contraire fut détruit par les hommes du génie alors que la plus grande part de la Division se trouvait encore dans la Ville. Avait-on planifié d'empêcher toute retraite prématurée ?

Depuis cette bataille de Sainte-Menehould où notre bataillon perdit la moitié de ses effectifs, 400 hommes, je me suis toujours demandé qui était responsable de cet horrible massacre et s'il l'était par négligence ou par crime. Le souvenir de mes camarades morts m'a imposé cette question. J'ai cherché pendant des nuits d'insomnie des excuses à ce massacre et je dois m'en excuser auprès d'eux. Pour le pont nord, je pensai qu'il pouvait y avoir des explications plausibles. Peut-être, la désorganisation et le manque d'informations étaient tels que le Haut Commandement ne savait pas si nous étions la dernière unité en retraite ou peut-être il ignorait que les Allemands étaient sur nos talons.

Pour le pont sud, par contre, je ne trouvai aucune explication possible sinon qu'en occupant les Allemands à nous massacrer on désirait les retarder et c'est ce qui arriva.

Quatre cents hommes de mon régiment furent massacrés comme gibiers par les Allemands. Ils tombèrent dans les combats entre la place d'Austerlitz, la rue Camille Margraine et la rue Chanteraine. Ils défendirent chaque maison. Les deux tiers au moins ne moururent pas sur le coup : les blessés furent laissés en arrière, parce que la seule façon de fuir était de traverser l'Aisne ou son canal à la nage. Ils moururent sur place de leurs hémorragies sinon écrasés par les tanks et autres blindés allemands. Quand je sortis de l'église

avec Gabriel Kohn, j'entendis les premiers chars allemands entrer dans la Ville. Dans le temps où nous étions dans l'église, la panique avait pris sur la place d'Austerlitz. Des soldats couraient en tous sens à la recherche d'un abri. Aucun officier n'était visible. Je crois que certains des soldats perdirent l'esprit à ce moment-là. Le sergent Rupin fonçait sur sa bicyclette autour de la place comme dans une course des six jours. Encore et encore, il me passait sous le nez sans que je réussisse à l'arrêter. L'adjudant Lesfauries se buta contre moi et me demanda avec un air totalement stupide s'il se passait quelque chose de nouveau. Il n'attendit pas que je réponde. Certains étaient allongés sur le sol, le fusil pressé à l'épaule. Le geste est bien naturel sur un champ de bataille, mais était absurde ici. Ces soldats couchés à plat ventre et le sac sur le dos avaient l'air de soldats de plomb disposés sur le tapis d'une chambre d'enfants. Les premiers avions apparurent. J'entendais nettement le grondement de leurs moteurs ainsi que les bruits des chenilles de chars. Une bombe tomba au milieu de la place. Des pierres volèrent en l'air. On pouvait difficilement dire s'il faisait jour ou nuit. Chaque bombe qui tombait créait une lumière suivie d'une noirceur.

J'étais couché devant l'église, quand soudain j'entendis une voix :

— Mettez-vous à l'abri dans les maisons ! Arrêtez les chars.

Personne ne sut qui avait crié. Nous obéîmes machinalement. Je me glissai sous une porte cochère au coin de la place et de la rue Margraine. Au même instant, les tanks allemands entrèrent dans la rue étroite. Ils me donnèrent l'image qu'ils ne descendaient pas la rue, mais que c'est la rue qui semblait se déplacer sous eux comme un escalier roulant. Ils remplirent la rue, s'en emparant. Leurs langues de feu traversaient les murs. Il semblait que rien ne subsisterait après leur passage. Le tableau n'avait plus rien d'humain. Des Martiens et des créatures, sortis d'éprouvettes de laboratoire. C'était comme un film. C'était comme si chaque tank enlevait une épaisseur de la couche terrestre. Cet aspect surnaturel me paraissait tellement irréel que j'en avais perdu toute peur. Je sentais que ça ne pouvait durer longtemps.

Soudain, au milieu du grondement assourdissant des bombardiers rôdant en rond et de la progression lente des tanks, j'entendis, pas loin de moi, un crépitement familier, celui d'une mitrailleuse dont le son me parut amical et presque musical. Je levai les yeux. Du deuxième ou troisième étage de la maison voisine, une mitrailleuse tirait sur les tanks. Des tirs partirent alors de tous les côtés. La même chose arrive quand un homme s'évanouit : subitement, de l'aide arrive de tous les côtés. Notre expérience était que même les canons antichars étaient inefficaces contre les tanks allemands. Seuls les soixante-quinze pouvaient avoir quelque succès.

Pourtant, maintenant nous tirions avec des mitrailleuses et des fusils. Mais peu importe, de chaque maison sortait un crépitement. Les balles sifflaient de tous côtés. Je traversai rapidement la rue. Des soldats essayaient d'y construire un barrage. Je grimpai les escaliers. La petite maison était jolie avec ses marches de bois. À mi-chemin du premier étage, une porte était ouverte : la porte des toilettes. Rien n'est plus drôle que des W.C. quand le monde entier est à s'écrouler. Je ne savais pas qui étaient les servants de la mitrailleuse, même s'ils étaient de notre régiment, mais à la fenêtre de la pièce voisine se trouvait un homme que je reconnus immédiatement, même de dos. Je ressentis un immense plaisir. Je dis « plaisir », car l'humain normal dans sa routine coutumière n'ascensionne aux plaisirs de l'existence qu'à partir d'un niveau établi de médiocrité. On doit plonger dans les profondeurs de notre être pour saisir ce que cela signifie de trouver un ami : à la fenêtre, se trouvait le lieutenant Truffy.

Je l'appelai. De sa main gauche, il me fit un signe, mais il ne se retourna pas. Je m'approchai de la fenêtre à son côté. Son visage poupin bon enfant maintenant encadré d'une barbe rousse inculte était calme et concentré. Ses lunettes rondes se tenaient exactement à leur place. Après avoir élevé un instant sa main gauche vers moi, il ferma le poing pour soutenir le barillet de son revolver. Je chargeai rapidement mon vieux fusil Remington malgré mes doutes sur sa capacité à tirer même un seul coup. Pour une raison inconnue, le char de tête s'arrêta. La rue était si étroite que les blindés ne pouvaient circuler qu'en file indienne. Au même moment, le grondement des moteurs d'avion redoubla. Le premier tank n'en était encore qu'à l'extrémité nord de la rue Camille Margraine. Les mitrailleuses cessèrent de crépiter, y compris celle dans la pièce à côté de nous. À demi cachés derrière la fenêtre, nous regardâmes en bas dans la rue. Des soldats abattus gisaient sur l'asphalte. Du sang coulait dans le caniveau. Il est plus facile d'écrire ces mots si l'on oublie ce qu'ils veulent dire : du sang coulant dans le caniveau. Le tableau se réduit alors à deux dimensions comme dans un film et ça le rend plus supportable.

À quelques pas de notre maison, un soldat blessé élevait le haut de son corps, criait, retombait et cessait de crier. On le croyait mort, mais il se rasseyait et criait à intervalles réguliers. Des motocyclistes allemands apparurent derrière le premier tank.

Chaque motocyclette avait son side-car. Les passagers des side-cars, un et parfois deux, avaient à leur disposition une mitrailleuse ou un pistolet mitrailleur. Les pilotes étaient armés d'un pistolet mitrailleur porté en bandoulière.

Les motocyclistes n'avaient pas encore entamé leur progression. Comme la rue était trop étroite, ils s'étaient rangés sur le trottoir. Combien étaient-ils ? Mes tempes battaient sous tension me donnant l'impression qu'un flot en sortait. Derrière les coins de rue et les fenêtres, des hommes désespérés attendaient.

Combien étions-nous ? Étions-nous seuls parmi les morts et les presque morts dont les cris remplissaient l'air ? Nous ne savions pas. N'importe quoi aurait été plus supportable que ce silence où nous ne pouvions dire où se trouvaient nos camarades.

Finalement, les tanks démarrèrent. Les motocyclistes les accompagnèrent de chaque côté, les pistolets mitrailleurs tirant sans discontinuer sur la rue et sur les étages des maisons. En moins d'une fraction de minute, ils étaient arrivés au moins une quinzaine au pied de notre maison. J'étais à demi accroupi sous la fenêtre où Truffy se tenait penché. Comme il se préparait à tirer, j'armai mon fusil. Il pesa sur la détente et je fis pareil sur-le-champ. Miracle ! Mon Remington numéro 1751 avait fonctionné. (*En 1896, Remington avait sorti une version modernisée de son Rolling Block, le fusil militaire modèle Numéro Cinq « Sans Fumée », soit le Modèle 1897*.) Je le rechargeai avec une hâte fébrile. Malgré le bruit alors présent, motocyclettes, tanks, avions, bombes, mitrailleuses, pistolets mitrailleurs et fusils, j'entendis distinctement des ordres donnés en allemand : quelqu'un criait :

— Rein ins Haus ! (*Entrez dans la maison* !)

Ils tirèrent sur notre fenêtre. Les vitres volèrent en éclats. Je rampai chercher des munitions dans la pièce voisine. Une balle siffla à mes oreilles. Je calculai inconsciemment qu'elle ne pouvait avoir monté de la rue. J'entendis alors quelqu'un s'écrier près de moi les mots :

— Oh, les salauds !

Je rampai jusqu'aux trois hommes à la mitrailleuse. Ce que je vis me frappa d'horreur. À la fenêtre d'une des rares maisons non endommagées de l'autre côté de la rue, la maison sous le porche de laquelle je m'étais précédemment caché, une mitrailleuse avait été installée. Derrière la mitrailleuse, un casque allemand apparut et disparut rapidement, mais pas assez vite pour que je ne visse pas le visage. Les yeux m'avaient fixé, à moins que ce ne fût que l'œuvre de mon imagination, mais il me semble que je n'avais jamais vu auparavant d'yeux aussi diaboliques. Bien que je n'eusse jamais craint toutes les inventions terrifiantes de l'homme, je fus effrayé de cet homme. Canons, obus et bombes ne sont pas terrifiants, seul l'homme est terrifiant.

— Rein ins Haus ! *cria une voix, cette fois du bas de l'escalier*.

Je traduisis rapidement à un des nôtres à la mitrailleuse, un gars avec de profonds yeux noirs venant sans doute du sud de la France. Il fit un signe à ses deux compagnons. Tout se passa à une vitesse incroyable. À demi courbés, ils traînèrent leur mitrailleuse jusqu'à l'escalier. L'instant suivant, elle crépitait dans les marches que les Allemands voulaient monter.

Truffy était toujours derrière la fenêtre, mais il me montra par signe qu'il n'avait plus de munitions. Une grenade à main tomba sur le plancher dans la pièce voisine, mais elle n'explosa pas. On entendait toujours les avions tourner en rond. J'avais encore deux cartouches, je les sentis devenir chaudes.

On entendait rugir des voix gutturales germaniques. Soudain, je réalisai que Truffy m'avait pris par le bras :

— C'est le temps de sortir d'ici, *me souffla-t-il dans l'oreille*.

Je le suivis. Il me poussa devant et nous couvrit de son revolver déchargé. Il devait avoir exploré les lieux d'avance. Nous prîmes un couloir étroit, nous franchîmes une pièce à demi démolie, descendîmes un escalier de bois et alors nous nous trouvâmes dehors au milieu d'une matinée d'été. Nous avions quitté la maison par la porte arrière et nous étions dans un petit jardin potager bordé par un vieux mur de pierres. Je me tins immobile à respirer profondément. Le fracas de la bataille était étouffé.

— Viens, me dit Truffy.

Nous traversâmes un champ. Nous ne portions aucune attention aux avions qui nous survolaient. Nous respirions. Nous étions vivants. Ce n'était pourtant pas le moment de musarder. Pour rejoindre le pont, il nous fallait retourner en Ville alors que les Allemands s'infiltraient partout et que ce qui restait de notre régiment se défendait désespérément. À genoux, le fusil posé sur les corps de leurs camarades morts, des soldats tiraient. D'autres, pour ne rien entendre, enfonçaient leurs têtes dans les entrailles de chevaux morts éventrés. La Ville sentait le cadavre, la fumée et le sucre.

J'aperçus le colonel Debuissy essayant d'ériger avec quelques hommes un barrage contre les tanks. La scène était un contraste étonnant comique et tragique à la fois : d'un côté quelques soldats et leurs fusils, un lieutenant et son revolver, un paquet rachitique de fils barbelés, une seule mitrailleuse. De l'autre, des tanks, des motocyclistes, des semi-chenillés. Et pourtant, Dieu organise les choses de sorte que les pires horreurs soient supportables en raison même de leur absurdité.

J'avais l'impression que l'ennemi ne pouvait être sérieux : ce ne pouvait être, malgré l'odeur pestilentielle ambiante qu'un cauchemar comme celui d'une guerre réelle entrant dans une chambre d'enfants jouant avec des

soldats de plomb.

Une apparition fantomatique émergea du brouillard et de la fumée : Mayer, Mayer Mayerescu de Bucarest. Je lui jetai un regard bref alors que je passais en courant. Il se tenait immobile, penché sur le garde-corps du pont. Il avait oublié de se coucher au sol. Il avait toujours sa batterie de cuisine reluisante sur le dos. Son casque ressemblait toujours à un triste chapeau melon noir un jour de funérailles. Son visage était couvert de suie. Ses cheveux blond fade pendaient sur son nez étroit et rouge. Je l'appelai, mais il ne réagit pas. Son regard était fixé sur je ne sais quoi.

Une seule mitrailleuse défendait le pont sud. Elle était servie par deux hommes, un Français dans la fleur de l'âge et un Noir, du onzième régiment d'infanterie, régiment qui était notre voisin de droite dans les Ardennes.

Soudain, le Noir s'agrippa la poitrine et s'effondra. J'étais arrivé sur le pont, quand je vis Mayer Mayerescu de Bucarest se coucher sur le corps du Noir mort pour faire avancer la bande de la mitrailleuse.

Des pionniers traversèrent en même temps que moi le pont à la course. Plus rapidement que je pouvais l'imaginer, ils exécutaient les ordres qu'ils avaient reçus : le pont sauta. Il était la seule possibilité de retraite et beaucoup de nos hommes étaient encore dans la Ville. Je regardai en arrière de l'autre côté du pont maintenant détruit, je vis dans le nuage de fumée et de poussière scintiller au soleil la batterie de cuisine de Mayer Mayerescu.

La France a de vrais hommes. Pierre Truffy en était un. Nous nous étions séparés quand nous avions vu le colonel. Nous nous étions entendus pour que je l'attende une fois le pont franchi.

Sans nous voir l'un l'autre, nous l'avions emprunté presque en même temps.

Nous nous retrouvâmes soudainement côte à côte. Je lui parlai de l'exploit de Petit Mayer. Il réfléchit un moment avant de me dire :

— Viens ! Vite !

Nous courûmes le long de la rivière.

À un endroit, elle était particulièrement étroite.

Truffy s'assit sur l'herbe et entreprit d'ôter ses bottes silencieusement.

— Que fais-tu ? *lui dis-je.*

— Je vais chercher Petit Mayer.

Je ne dis rien. Je m'assis à côté de lui et commençai à délasser mes guêtres. Il parut contrarié :

— Que fais-tu ?

— Je vais avec toi.

— Pourquoi ?

— Pour que tu ne sois pas seul.

Souriant, il me regarda derrière ses verres de lunettes.

— D'accord. Prenons un bain.

Nous jurâmes tous les deux en enlevant nos chaussures. C'était toute une opération de les retirer de nos pieds enflés et excoriés. Il me dit :

— Je ne me sens plus fatigué.

— Et moi non plus. J'ai tout oublié à ce sujet.

— Je vais chercher Petit Mayer. Toi, j'ai une mission pour toi. Tu vois la maison là-bas ? Il me désigna une vieille ruine.

— Oui.

— Dans la cave, tu trouveras les observateurs du deuxième bataillon. Je leur ai dit d'attendre là. Ils n'ont pas d'armes.

— Bien.

— Nous sommes à l'endroit le plus étroit du canal. Les Allemands semblent encore l'ignorer

— Entendu.

— Bonne baignade ! À tout à l'heure

Nous avions caché nos uniformes, ses lunettes, et mes souliers dans les buissons. Il avait oublié les lunettes sur son nez, il les déposa alors dans le buisson et il sauta le premier. Je laissai ma montre, un cadeau de mon père auquel j'étais particulièrement attaché, dans mes chaussures. Il était deux heures de l'après-midi.

Quand je revins avec les soldats que j'étais allé chercher, il était trois heures. Petit Mayer était assis sur l'herbe. Truffy était déjà reparti pour un autre bain. De deux à sept heures du soir, il fit trois excursions dans la Ville. À chaque reprise, il sauva sept ou huit soldats d'une mort certaine. Vers sept heures du soir, il décida finalement de « se sécher ». Il s'assit à proximité du canal, nettoya ses lunettes et chaussa ses bottes. Il se comportait comme s'il réintégrait simplement son bureau après un bref passage au tribunal. Il me regarda avec des yeux ronds et étonnés, quand je lui offris de lui frotter le dos. Finalement, il me laissa faire. Une fois sa chemise demi-sèche, il put enfiler sa tunique d'officier, défraîchie en lambeaux.

Je n'ai jamais vu un homme méritant plus ses galons que le notaire d'Angers.

Comme officier de renseignement et chef des observateurs, Truffy avait reçu ordre de s'arrêter à l'école de Verrières pour attendre des instructions venant de la Division. Quand nous arrivâmes à Verrières, nous trouvâmes le village vide. Il évalua que la destruction du pont donnait un délai d'au moins six heures avant que les unités motorisées allemandes apparaissent.

Le 13 juin à 18 h 15, l'artillerie d'appui direct du régiment quittait ses positions au sud de Verrières, à la suite de quoi le P.C. du régiment était porté de Verrières à. Passavant. Le troisième bataillon privé de sa 10e Cie qui n'a pu rejoindre forme le hérisson en se regroupant au nord de Verrières et empêche les Allemands de contourner Sainte-Menehould et ils s'orientent alors vers Vitry-le-François. Le 14 juin le 3e bataillon, pressé par l'ennemi, est sans liaison à gauche comme à droite. Le 3e bataillon manquant de munitions devait se replier par crainte d'encerclement. Le commandant Poulain ordonne le repli de ses éléments légers sur la rive droite de l'Aisne, l'adjudant Michel ayant fait construire une passerelle, et le repli de ses éléments lourds, sur Villers en Argonne vu l'absence de moyens de franchissement. Pourtant, le 21e Régiment d'Infanterie coloniale à Villers-en-Argonne estimera dès le *13 au soir, ne plus avoir d'éléments amis devant lui…*

Un fait est bien établi : le 13 juin 1940, le 3e bataillon du 21e régiment de marche de volontaires étrangers avait établi son P.C. dans la salle de classe de l'école de Verrières. Un peloton motocycliste fut envoyé en reconnaissance. Sa mission était de préparer la mise en place du 21e RIC, régiment d'infanterie coloniale, à l'orée de la forêt d'Argonne. Après avoir camouflé leurs motos dans le bois du carrefour de la Présidence, ils prirent position sur la crête des « Accrues » à 150 mètres environ de la route 382. Deux fusils mitrailleurs furent mis en place. Le lieutenant Henri Causse (1909-1940), originaire d'Auch, secondé du lieutenant Saint-Martin, commandait l'expédition. Alors qu'il observait à la jumelle, il fut tué d'une balle au front par une rafale d'arme automatique. Le 13 juin en fin de matinée, le lieutenant-colonel Debuissy avait réquisitionné le dernier char de la 3e compagnie du 67e BCC pour l'installer comme bouchon antichar à l'entrée de Verrières. Un peu plus tard, le char à court d'essence avait été saboté, tandis que le 3e bataillon du 21e régiment de marche de volontaires étrangers dépourvu de vivres et surtout pauvre en munitions se repliait de peur d'être encerclé et anéanti. Le 1er bataillon du 21e régiment de marche de volontaires étrangers ainsi que le 2e et la 10e Cie du 3e s'accrochaient encore en soirée du 14 juin aux côtés du 11e R.I. sans succès durable aux lisières sud-ouest de La-Grange-Aux-Bois, localité située à six kilomètres à l'est de Sainte-Menehould. De son côté, le 2e bataillon n'avait pu prendre ses positions au nord de Sainte-Menehould du fait que le lieutenant-colonel Delaissey l'avait mis au repos dans la ville alors même que l'attaque était imminente, ce bataillon avait encombré l'action du 1er bataillon dans Sainte-Menehould et il s'était replié avec ce bataillon sur la route de Verdun entre La-Grange-aux-Bois et les Islettes.

Ayant pris quartier dans l'école abandonnée de Verrières, nous accrochâmes une notice sur la porte : « De retour bientôt » et nous sortîmes à la recherche de nourriture et autres délices terrestres. Le premier plaisir sur lequel je tombai fut une paire de pantalons qui couvraient réellement mes fesses. Les miens avaient perdu depuis longtemps leur fond et je n'avais plus eu l'occasion de bénéficier des talents du pauvre Torczynszky mort dans les Ardennes. Sur la place principale du village, près de l'église, nous trouvâmes un jardin où les pantalons poussaient comme des fleurs.

Un camion, l'armée française en avait quelques-uns, avait livré un lot d'équipements neufs à un bataillon de Pionniers cantonnés à Verrières. Cet équipement, contrairement au nôtre, avait été manufacturé durant la présente guerre. La livraison comprenait des culottes courtes, des gamelles à soupe avec des couvercles qui fonctionnaient, des couvertures chaudes, des havresacs, des cartouchières, des bretelles et des quantités de chocolats, de boîtes de lait condensé et de sardines.

Un très beau parc urbain se trouvait près de l'église avec un ruisseau artificiel, des tonnelles feuillues, des buissons romantiques de roses et une grande pelouse verte et charnue. Au milieu de ce jardin des merveilles dormait une créature qu'on aurait pu prendre pour la Belle au Bois dormant, n'était l'épaisse barbe qui ornait son menton.

Nous réveillâmes l'homme. Il nous dit qu'il était arrivé là avec son camion la veille, mais que le bataillon de pionniers était parti sans l'attendre. Il ne savait pas ce qui leur était advenu. Après avoir déchargé ses marchandises, il était sur le point de quitter quand des officiers ont réquisitionné sont camion. Ils avaient emmené le bonhomme, mais après quelques kilomètres l'avaient renvoyé à pied « pour garder les biens ». Truffy lui demanda :

— Que fais-tu ici, maintenant ?

La Belle au Bois dormant répondit sans se lever :

— J'attends les Allemands. Je me suis blessé les pieds et je ne peux plus marcher. Après tout, les Allemands ne me mangeront pas.

Après ces paroles, il s'allongea plus confortablement, agrippa un paquet de cigarettes parmi des centaines traînant à terre autour de lui et se prépara à prendre son bain de soleil. D'un geste, il nous signifia de prendre soin de nous-mêmes. Le lieutenant et moi évitâmes de nous regarder. Nous quittâmes les lieux sans prononcer un mot. Nous ramassâmes tout ce qui pouvait être utile tout en évitant de nous surcharger. Nous remplaçâmes nos pantalons déchirés par des neufs, changeâmes nos chemises et emportâmes autant qu'il était possible de cigarettes et de tablettes de chocolat. Nous reprîmes alors nos explorations.

Le village était étendu et poussiéreux. Il me rappelait les villages de l'Europe de l'Est, mes villages de l'empire austro-hongrois. Là, les portes de bois des petites fermes étaient toujours ouvertes. Le soir, quand les vaches revenaient des champs, elles traversaient lentement le village, chacune rejoignant sa propre étable chaude ; une par une, tout le troupeau rentrait. Les paysans assis devant leurs maisons fumaient leur pipe. Parfois, une jeune fille chantait. L'air était chaud et quelque peu poussiéreux.

Maintenant, au cœur de la France et du feu de la bataille et à quelques heures d'être occupé par l'ennemi, ce village était jumeau de ces villages hongrois. Je me dis que l'autre guerre, celle qu'on appelle la Grande Guerre, avait dû être identiquement vécue. Mon père avec son régiment de cavalerie avait dû traverser des bourgades comme celle-ci. D'ailleurs, je voyais de-ci de-là un cavalier égaré. Il galopait à travers les rues en soulevant un nuage de poussière comme un fantôme de l'autre guerre.

De temps à autre passait un chariot solitaire. Le conducteur arrêtait son attelage pour nous demander son chemin, bien qu'il ignorât où il devait aller. Comme on n'entendait et ne voyait plus les avions et les tanks, tout cela avait des allures de carte postale de la Grande Guerre. Occupée par un conducteur endormi sur son siège et tirée par deux chevaux fatigués, une roulante délabrée passa comme si elle était un décor de théâtre tiré par une ficelle.

Au cours de notre visite du village, nous constatâmes qu'il n'était pas totalement inhabité. Ce devait être le même cas dans les autres villages que nous traversâmes durant notre retraite et où nous rencontrâmes des vieillards et des simples d'esprit abandonnés. L'idiot du village était assis dans une grange en face de l'école. De temps à autre, il se levait pour disperser les poulets ou les chiens. Il tombait, il riait. Finalement, il rampa se recoucher dans la paille.

Il nous demanda si nous étions des « Boches » avec une peur folle dans les yeux.

Quand nous l'eûmes convaincu que non, il nous mena à sa mère, une vieille femme édentée qui vivait dans une cabane délabrée au bout du pays. Âgée dans les quatre-vingts ans, elle ne s'était visiblement pas lavée depuis des années, autrement elle paraissait normale. Elle se lamenta « qu'à cause de ce misérable infirme », signifiant son fils, elle avait été incapable de quitter avec les autres. Dans un coin se trouvait une vieille Renault. Nous demandâmes si la voiture lui appartenait. Elle dit que non, on lui avait simplement demandé de garder un œil sur elle. Elle s'informa pour savoir si nous la voulions. Nous dîmes « Oui ». Pendant une demi-heure, elle marchanda le prix ; finalement, elle accepta de nous la céder pour deux

miches de pain.

Nous retournâmes sur la place où sommeillait toujours la Belle au Bois dormant, prîmes deux miches de pain sur la pelouse et les apportâmes à la vieille femme. L'idiot, qui avait conçu une grande confiance en nous, ne nous quittait plus d'une semelle. Curieusement, à notre retour la vieille sembla ne pas nous reconnaître. Elle accepta le pain et nous nous assurâmes de mettre l'antiquité en état de marche. Au moment où nous allions partir, la vieille femme se rangea de côté. Avec un regard mystérieux, elle posa ses doigts sur ses lèvres.

— Dîtes moi. Est-il vrai que les Boches violent les jeunes filles ?

— Quoi, dis-je, y a-t-il encore des jeunes filles ici ?

Elle baissa les yeux, saisit son tablier bleu entre le pouce et l'index et, se secouant la tête de droite à gauche, elle murmura :

— Je suis moi-même une jeune fille, et elle s'enfuit.

Frissonnant d'effroi, je retournai à la voiture. Truffy était occupé à se libérer de l'idiot. Le réservoir de l'auto contenait quelques litres d'essence. Nous bichonnâmes comme une Rolls-Royce la guimbarde qui grognait et puait. Lorsque nous quittâmes la cour, la vieille femme sortit de sa cuisine et modestement salua notre départ en agitant son tablier. L'idiot bêlait. La nuit tombait sur le village de Verrières dont les habitants s'appellent les Padadas.

Revenus à l'école, nous constatâmes que personne ne nous avait recherchés. Nous tînmes conseil. La discipline nous était devenue si commune que là encore nous ne pûmes nous résoudre à désobéir à l'ordre reçu. J'essayai vainement de convaincre Truffy qu'étant à nous deux incapables de tenir le village, nous devions partir. Lui avait confiance en la Renault en ruines ; à tout moment, elle nous permettrait de fuir.

Il ajouta :

— La possibilité pour les Allemands de quitter Sainte-Menehould avant la fin du jour n'est guère envisageable. Ils n'ont aucune raison pour marcher la nuit. Nous avons donc l'opportunité de prendre une bonne nuit de sommeil. Si après cela nous n'avons pas encore reçu d'ordres, je serai prêt à partir. Avec l'aide de la Renault, nous aurons vite rejoint notre régiment.

La décision fut donc d'attendre.

Truffy toussa. Il avait apparemment pris un refroidissement lors de ses baignades. Toutes les granges regorgeaient d'oeufs. Dans la cuisine du maître d'école, nous fîmes une omelette de vingt-huit œufs. Nous tirâmes une bonne bouteille de Bourgogne de la cave. Pour coucher, nous nous servîmes des bancs de l'école. Nous étions silencieux depuis quelques minutes quand Truffy demanda :

— Pourquoi soupires-tu ?

— Est-ce que j'ai soupiré ?

— Oui.

— Non, ce n'est pas un bon signe, dit-il après avoir soupiré à son tour

— À quoi penses-tu ? À combien de temps allons-nous continuer de fuir comme des lapins ?

— Au vrai, je n'ai aucune idée du combien. Peut-être jusqu'à ce que les Allemands aient occupé toute la France.

— Et la ligne Maginot ? Et la ligne Daladier qui est censée attendre quelque part ? Et la résistance qui s'organise sur la Loire ? Pourquoi cette guerre n'aurait-elle pas son miracle de la Marne, elle aussi ? Ne le crois-tu pas ?

Je sentis dans le noir qu'il s'était tourné de mon côté, la tête entre les mains.

— Non, dit-il, je n'y crois pas.

Je n'avais aucun désir de l'importuner d'autres questions, mais il se mit à parler comme pour lui-même :

— J'ai arrêté d'y croire. Nous n'étions pas prêts pour cette guerre. Nous, je ne parle pas de l'armement. Nous pouvions l'équilibrer en neuf mois. Mais les Français ne savaient pas pour quoi ils se battraient. Les Allemands, de leur côté, ont enveloppé avec des propos idéologiques leurs plans les plus odieux. Et nous ? Nous avons fait l'opposé. Nous sommes devenus honteux de devoir combattre pour ces deux mots, la Liberté et l'Humanité. Nous avons plutôt agi comme si seul le territoire était en jeu. Haïssons-nous les Allemands ? Notre jeunesse ne sait même pas ce que signifie le nazisme. Même en ce moment, nos grosses têtes pensent toujours qu'ils survivront à une victoire d'Hitler. Oui, ils survivront. Mais comme le but allemand de cette guerre est de ramener l'esclavage, le monde nous prendra pour des volontaires pour l'esclavage.

L'homme fait partie du règne animal. Il est comparable au chien. Les gros chiens, sûrs de leur force, au naturel sont portés à être calmes et amicaux, voire « pots de colle ». Les petits chiens au contraire se protègent par l'agitation et l'agressivité. Mais on peut « éduquer » les gros chiens à la méchanceté et les petits chiens à se montrer confiants, gentils, soumis. En 1940, alors que les Allemands étaient les chiens loups méchants, le pacifisme bêlant de Munich avait désarmé les Français et ils étaient devenus comme des lapins. Au temps des chiens loups méchants, ce n'était manifestement pas la bonne façon d'être pacifique. La devise latine « Si vis pacem, para bellum » allait donc se vérifier une fois de plus. « La bête est morte ! » est un album de bande dessinée publié en 1944, écrit par Victor Dancette et Jacques

Zimmermann et illustré par Edmond François Calvo, 1892-1956. Hitler y est représenté comme le grand loup et les Français comme les lapins. À vrai dire, les soldats français en 1940 ne s'enfuirent pas comme des lapins : ce sont leurs généraux qui les firent courir.

Je m'étirai sur l'étroit banc d'école. Devant nous se trouvait un bureau avec un encrier et un tiroir. La voix de Truffy continua tout aussi rauque :

— Nous les Français, nous avons oublié depuis longtemps la signification du mot Liberté. Les Allemands nous ont attaqués alors que nous étions au milieu d'une guerre civile.

— En temps de guerre, l'interrompis-je, les Français ont toujours su arrêter leurs querelles internes.

— Oui. C'était vrai dans le passé, car le patriotisme était alors plus fort que la politique, mais est arrivée la philosophie qui est plus forte que le patriotisme. Les Allemands se sont armés d'une philosophie selon laquelle ils sont le peuple supérieur de ce monde. Leur philosophie est un rossignol de cambrioleur qui leur permet d'entrer librement dans n'importe quel pays sans y trouver d'opposition solide. Que Dieu veuille bien secourir notre patrie quand les Allemands l'auront occupée !

Personne auparavant ne m'avait parlé ainsi. Malgré notre intimité, nous avions gardé les distances séparant le supérieur de son subordonné, le citoyen français de l'étranger.

Le lieutenant continua cette fois comme pour lui seul :

— Un capitaine m'a dit qu'il aimait la France plus qu'Hitler, mais qu'il aimait Hitler plus que Léon Blum. Quoi ajouter de plus ?

Une quinte de toux l'interrompit… Et il reprit pour moi :

— Je connais la vieille histoire de notre déficit en armes. Je n'y vois pas le facteur déterminant. À la Grande Guerre aussi, nous partions avec un handicap d'armement. Ils disent que la plus grande partie de notre aviation a été démolie au sol. Sais-tu ce que cela signifie ? Des officiers ont empêché, arme au poing, nos pilotes de décoller. Peux-tu concevoir ça ?

— Non, je ne peux pas.

— Je commence à comprendre. Nous n'avons pas été vendus, nous avons été trahis et c'est ça l'essentiel. Un quarteron de généraux félons peut toujours être maîtrisé par un peloton d'exécution. Mais nous ne tenons aucun général. Nous n'avons aucune preuve contre aucun de nos généraux corrompus, pas de bordereau comme dans l'affaire Dreyfus, car ils ont trahi sans même avoir échangé un mot avec les Allemands. Ils n'ont pas un seul instant voulu combattre l'Allemagne. Ils l'aiment. Achetés par les Allemands ? Si seulement ils l'avaient été. Mais non ! Un jour, on m'a raconté que les habitants d'un

certain État des Balkans étaient toujours prêts à vendre leur pays, mais que jamais ils ne le livraient. Nous, à l'inverse, nous livrons notre pays sans être payés pour ça.

— Ne noircis-tu pas trop le tableau ?

Je dis cela sans conviction, mais il me tourmentait comme il se tourmentait lui-même. Nous aimions la France plus que n'importe quoi au monde, chacun à notre façon.

— Non, dit-il, le tableau ne peut être peint trop noir.

Nous essayâmes de dormir, mais la journée et la conversation nous avaient trop ébranlés. Et le bruit des canons se rapprochait.

— Préparation d'artillerie, conclut Truffy. Ils s'attendent à encore trouver de la résistance.

Je continuai le fil de sa pensée :

— Sur cette route encombrée et mauvaise, la résistance est impensable.

— Exact. C'est ça que veulent nos généraux. Ce sont les mêmes hommes qui ont saboté notre armement. Toujours les mêmes. Ils ont commencé par l'affaire Dreyfus et ils l'ont perdue. Ensuite, la France les a détrônés. Maintenant, ils prennent leur revanche. Ils mettent en scène un retour triomphal des baïonnettes allemandes. Le peuple a ignoré cela et pour un bon bout de temps. Il n'a pas compris, car ils n'ont pas eux-mêmes proclamé la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne, parce qu'ils ne se sont pas montrés aussi francs que le général Francisco Franco. Franco, lui, a invité franchement les étrangers dans son pays. Hier, dans les rues de Sainte-Menehould, n'as-tu pas ressenti combien il ne s'agissait pas d'une guerre entre deux pays, mais bien d'une guerre civile. Tu l'as ressenti, pas vrai ? Et est-ce que ça n'explique pas tout ? D'un côté la France libre ; comme l'Espagne libre. Et contre ces deux pays, un gang de bandits s'appuyant sur l'aide étrangère ! La guerre civile espagnole, elle, était officiellement proclamée. Les motifs étaient clairement établis. Pas de faux slogans, pas de fausses bannières. Vous pouviez choisir un côté ou l'autre. Ici, en France, le complot est beaucoup plus diabolique. Il a été bâti de façon beaucoup plus subtile, avec beaucoup plus de traîtrise. Ils l'ont fait paraître comme un conflit entre deux pays, la France et l'Allemagne. Si c'était vrai, la France ne perdrait pas. Nous aurions battu les Teutons même avec nos fusils médiévaux. En réalité, c'est une guerre civile, Français contre Français…

Il s'arrêta de parler. Il n'était plus capable de continuer. Je me rendis compte que tout son corps tremblait. Le rhume l'avait-il rendu fiévreux ? Ou bien sanglotait-il ?

Je me levai avec ma couverture sur les épaules et m'assis à côté de lui.

Le froid du crépuscule remplissait la salle. Les murs étaient gris cendre.

Dressée sur une étagère, une chouette empaillée nous observait avec des yeux diaboliques. Le tonnerre des canons était de plus en plus proche.

— C'était — C'était, dis-je. Peut-être n'est-il pas encore trop tard.

— Nous n'avons pas encore reçu les ordres, dit Truffy.

Nous étions tous les deux assis silencieux sur un banc d'école. Nous tombâmes endormis. Nous nous réveillâmes quand un obus frappa la grange de l'autre côté de la rue. Il faisait jour.

— Quatre heures, dit Truffy. Nous n'avons plus aucune raison d'attendre ici.

Nous allumâmes silencieusement nos cigarettes.

— Es-tu prêt ?

— Oui, mon lieutenant.

Notre voiture nous attendait dehors. Elle bondit en avant comme si elle ne savait pas qu'elle ne nous avait coûté que deux miches de pain.

Voici ce que l'on trouve dans « La 35e Division dans la bataille 1939-1940 Robert Dufourg » : dès le 13 juin au soir, le général Decharme a déjà décidé (page 47 du livre) « Après les combats de Sainte-Menehould et de Verrières de retirer de la ligne de feu le 21e régiment de marche de volontaires étrangers et de l'envoyer en deuxième échelon afin de s'y reformer en 48 heures… » L'essentiel du 21e régiment de marche de volontaires étrangers à qui l'on avait ordonné un crochet vers l'ouest où il a rencontré le 18e bataillon de Chasseurs (18e B.I.L.A. dans le document Dufourg et listes des prisonniers de guerre français), les Joyeux, n'est arrivé à Vienne-la-Ville qu'à la nuit le soir du 12et le matin du 13 à 30 kilomètres de Sainte-Menehould et il n'atteindra Sainte-Menehould dans la nuit du 12 au 13 pour beaucoup que bien après minuit. Comment se fait-il que, le 13 au soir, Ducharme ait déjà décidé de remplacer le 21e R.M.V.E. à la gauche de la 35e DI par le groupement Martyn, 18e B.I.L.A., c'est-à-dire les Joyeux, et C.I.D. 35 en passant dès ce même soir ce groupement Martyn au commandant Carette, le renommant groupement Carette ! et en désignant encore dès ce même 13 au soir le lieutenant-colonel Martyn à la tête du 21e R.M.V.E., tout en ayant laissé le colonel Debuissy et son régiment se sacrifier le 13 à Sainte-Menehould pour le premier bataillon et à la Grange-aux-Bois pour les éléments des trois bataillons qui étaient encore en plein combat le 14 vers 19 heures du soir à la Grange-aux-Bois ? Ce ne sera pas le seul régiment sacrifié : nous connaissons l'histoire du colonel Cazeilles tué le 15 juin 1940 à la tête de son régiment, le 21e RIC.

La réponse se trouve sans doute à la page 275 de « Brassard rouge poudre d'or. Souvenirs d'un Officier d'État-Major » ; Dufourg y révèle le rôle

crucial qu'il a joué dans la mise au rencart du colonel Debuissy ; ayant quitté Senuc, il rejoint le 12 juin matin le nouveau P.C. de la 35e Division. Installé à l'Hôtellerie de l'Argonne à Vienne-le-Château, le P.C. était en état de fonctionner dès 8 heures du matin. Le colonel Martyn se présente, désireux de prendre le commandement du 123e R.I. ; mais Dufourg lui fait comprendre qu'on a préféré d'Olce, quoiqu'encore commandant pour ce poste ; pour lui faire manger la pilule, il lui fait comprendre qu'il serait bientôt nommé colonel du 21e R.M.V.E. Se faisant, Dufourg complaisait à son général dont il partageait les opinions et dont il savait l'antipathie envers Debuissy, et sans doute il servait en d'Olce un ami… Aux pages 280, 281 de son livre, Robert Dufourg a eu le culot de prétendre que la décision de limogeage de Dubuissy était due au fait qu'on lui imputait la perte de la batterie antichar de réserve à Moiremont. Dufourg omet bien de dire que cette perte ne pouvait guère être la faute de Debuissy qui poussait son régiment, mais était plutôt celle de la division elle-même qui avait prescrit par deux fois un repos 21e R.M.V.E. alors même que l'ennemi était sur ses talons. Il omet surtout de parler du repos de deux heures ordonné par le général Delaissey au deuxième bataillon dans Sainte-Menehould alors même que l'attaque allemande sur Sainte-Menehould était imminente. Cet ordre et le fait qu'à Sainte-Menehould Delaissey déclara que Debuissy n'avait plus la confiance du général ont bien plus de chance d'être à l'origine de la perte de la batterie. Cela aboutit au fait que les ordres de la D.I. ne passèrent plus par Debuissy. Ainsi l'ordre de retraite fut communiqué directement au chef de corps Mirabail du premier bataillon par l'officier de liaison Jean Lagarrigue sans passer par le régiment, c'est-à-dire Debuissy ; il en fut de même pour l'ordre de retraite donné au 3e bataillon, ordre qui ne parviendra d'ailleurs pas à Verrières au commandant Poulain, qui dût décider seul. Manifestement, sauter les étapes hiérarchiques en raison de l'urgence n'a pas été ici la justification. À remarquer que le capitaine Jean Lagarrigue, officier de liaison et officier Z du 21e R.M.V.E se déclarera comme prisonnier « Officier de la 35e division ». Robert Dufourg qui visita le P.C. du 11e R.I à Brieulles-sur-Bar en plein bombardement ne fréquenta pas le P.C. du 21e R.M.V.E. dans la forêt de Noirval (9 minutes en voiture de Brieulles à Noirval).

Hans Habe a écrit (cf., plus haut) : « Pour le pont sud, par contre, je ne trouvai aucune explication possible sinon qu'en occupant les Allemands à nous massacrer on désirait les retarder et c'est ce qui arriva. » Qu'aurait-il écrit s'il avait été au courant du repos de 2 heures prescrit au 2e bataillon, fatigué certes, mais alors que les Allemands arrivaient aux portes de Sainte-Menehould ?

L'histoire de la batterie ne peut être qu'un prétexte, puisque la décision était prête d'avance. Ces mises au point ne font que confirmer les renseignements fournis par le récit de Hans Habe. Au vu du récit de Hans Habe et des journaux de marche, il n'y eut pas de réorganisation du 21e R.M.V.E., il n'y eut que des retraites harassantes à pied. En fait, la seule réorganisation évidente est que les trains des trois bataillons du 21e R.M.V.E. partirent le 14 juin directement pour quelque part droit au sud entre Perpignan et Montpellier. Le comportement ultérieur de Martyn durant la retraite, nous le verrons plus loin, n'a pas attiré les éloges de Hans Habe, contrairement à celui du capitaine Billotte.

On assiste ici au résultat d'une culture politique commune à bien des officiers français de 1940 : Dufourg dès le départ de son livre « Brassard rouge poudre d'or » déclare ne pas voire de raison à la déclaration de guerre. Ces officiers voulaient-ils plus soigner leur carrière plutôt que se soucier de l'issue de la guerre ? Cela fait songer à l'attitude de Weygand qui prolongea les souffrances du fantassin « pour l'honneur de l'armée ». Comme Weygand, souvent des amis, Huntziger, Decharme, Aublet, Delattre de Tassigny étaient des adversaires, de la 3e République et au départ ils ne voyaient en Hitler qu'une protection contre le communisme. On n'est pas loin là des soupçons de trahison et des raisons des mensonges qui furent prononcés sur Dreyfus, Corap, Jean Moulin… et Debuissy, ni loin de la vraie cinquième colonne.

Après le limogeage de Debuissy, ce fut la débâcle. Le 21e R.M.V.E. était tenu en dehors de la ligne de feu, comme s'il fallait se dédouaner de l'avoir offert en holocauste. Avant cela, l'historique des prémisses de cette débâcle mérite l'intérêt d'être revu :

L'attaque sur le 57e R.I. de la 36e division les 9 et 10 juin 1940 avait permis aux Allemands de créer une poche de part et d'autre de l'Aisne en direction de Vouziers, poche dont le fond approchait le 10 à 14 heures la route Vrizy — Vrandy, localités à environ 4 km de Vouziers. Mais cette poche semblait contenue. C'est plutôt à 48 km plus à l'ouest que le front fut crevé : Guderian profitant de la nuit du 9 au 10 avait fait traverser l'Aisne par sa 39e PZK sur un pont du génie : à Château-Porcien (zone de la 12e D.I.) situé à 48 hm à l'ouest de Vouziers (zone de la 12e D.I) et I0 km à l'ouest de Rethel. Ayant rompu le front de Champagne, les Allemands franchissaient déjà le 10 juin au soir La Suippe à Bétheniville à 20 km à l'est, nord-est de Reims. Placé à la gauche de la 35e D.I. dans les Ardennes, le 21e R.M.V.E, le front de Champagne étant crevé entre Reims et Rethel, se replia dans la nuit du 10 au 11 juin 1940. Une contre-attaque prévue par le 18e corps d'armée pour le 12 juin vers l'ouest n'a pu avoir lieu. C'est que la situation était changée le 12 juin

matin : la tenaille allemande s'était déployée, car, si avec la percée au Sud les Allemands fonçaient déjà au sud-est vers la Suisse, du côté Nord, bien qu'ils ne s'étaient aperçu qu'assez tard du décrochage du 21e C.A., le brouillard ne cessant qu'à mi-journée le 11 juin, ils avaient vite rattrapé l'avance que les fantassins français avaient prise et là aussi ils fonçaient maintenant droit au Sud, refoulant énergiquement devant eux les éléments retardateurs droit au Sud, refoulant énergiquement devant eux les éléments retardateurs, d'autant plus que le 12 juin, Weygand a donné l'ordre d'exécuter l'instruction personnelle et secrète N°1444/3 FT, le document le plus important de 1939-1940, celui qui impose à l'armée française de rompre le combat et de se replier sur le centre du pays. Aucune exception n'est prévue : les ouvrages de la ligne Maginot seront sabordés et les régiments de forteresse doivent battre en retraite.. L'Aire à peine atteinte, il fallut tout de suite un deuxième décrochage. La 36e D.I. du général Aublet et la 6e D.I.C. sa remplaçante à la gauche du 21e R.M.V.E. avaient déjà migré plus au sud et un vide s'était installé à gauche du 21e R.M.V.E. L'ultime raccord entre les états-majors des 35e et le 36e D.I. s'était fait à Senuc le 11 juin après le repli sur l'Aire, premier bond de recul et le contact avec la 6e D.I.C. ne put se faire. Placé ainsi dénudé au plus creux de la tenaille allemande, le 21e R.M.V.E. était le plus immédiatement exposé à l'encerclement et à l'anéantissement. Les bataillons du 21e R.M.V.E. avaient dû encore reculer et ils se trouvaient le 13 vers 3 heures du matin à Vienne-la-Ville (1er), région de Moncheutin (2e) et Malmy (3e bataillon). Un ordre de 4 heures de repos prescrit par la division était alors annulé malgré les fatigues par le colonel Debuissy ; les fantassins, même épuisés, devaient gagner Sainte-Menehould sans tarder pour ne pas être encerclés (le 3e bataillon quitta Malmy à 4 h 35 du matin). Malgré ce repli accéléré, le 3e bataillon, menacé d'encerclement dans la région de Verrières, dut se replier précipitamment sur Passavant-en-Argonne, au sud de Sainte-Menehould abandonnant même à son sort sa 10e Cie (capitaine Félicien Duvernay) ; la 10e Cie réussira à rejoindre la route La-Grange-aux-Bois — Les Islettes où elle s'illustrera (voir plus loin). Le premier bataillon arrivé à temps dans Sainte-Menehould y mena un combat valeureux, mais coûteux contre les Allemands descendant le côté ouest à l'intérieur de la Ville du nord au sud, le pont de La-Neuville-le-Pont et les 2 ponts de Sainte-Menehould ayant été détruits. Le 1er bataillon dut se replier entre La-Grange-aux-Bois et les Islettes à l'est de Sainte-Menehould et combattre à la gauche du 11e R.I. Le 2e bataillon, qui à Sainte-Menehould n'avait pu prendre position, le général Delaissey commandant l'infanterie de la division l'ayant mis au repos, a partagé le sort du 1er bataillon. Finalement, les éléments du 21e R.M.V.E.

présents auprès du 11e R.I. rejoindront Passavant-en-Argonne en passant par Futeau et Brizeaux. Le 3e bataillon, privé de vivres et surtout pauvre en munitions, était menacé d'encerclement dans la région de Verrières ; n'obtenant pas d'avis du P.C. régimentaire, le commandant du 3e bataillon prit seul la décision du retrait. Il faut dire qu'à Sainte-Menehould l'officier de liaison entre la division et le régiment avait transmis directement au 1er bataillon l'ordre de repli selon le journal de marche du 1er bataillon. La division avait aussi envoyé l'ordre de repli au 3e bataillon, mais cet ordre ne lui était pas parvenu selon le journal de marche du 3e bataillon. Le colonel du régiment, le colonel Paul Debuissy, qui en annulant à Vienne-la-Ville les ordres de repos venant de la division avait très probablement sauvé son régiment de l'anéantissement, apprit à son arrivée à Passavant-en-Argonne le 15 juin à 5 heures du matin, précédé à 1 heure 15 par son P.C. et à 1 heure 30 par les premiers éléments de son régiment, qu'il était remercié, c'est-à-dire limogé et remplacé par le lt-colonel Albert Martyn. Le lt-colonel Debuissy avait été convoqué par ordre du général Decharme pour se présenter à Passavant-en-Argonne le 14 juin à 9 heures du soir. Le capitaine Dufourg nous éclaire sur cet événement majeur dans l'histoire du 21e R.M.V.E. à la page 273 de son livre Brassard rouge Foudre d'or, paru en 1952 : commandant le 2e bataillon du 123e R.I., Martyn avait été nommé lieutenant-colonel début mai 1940. Quand le colonel Bélascain commandant le 123e R.I. tomba malade, le lieutenant-colonel Martyn se présenta au P.C. de la 35e D.I. à l'hôtellerie de l'Argonne le 12 juin matin devant le capitaine Robert Dufourg qui était officier d'E.M. de la 35e D.I. Il croyait bien être l'élu de droit pour commander le 123e R.I., mais le capitaine Dufourg lui fit comprendre qu'il devrait se contenter de commander le 21e R.M.V.E., le commandant D'Olce ayant été choisi pour commander le 123e R.I.

Le 14 juin à 6 heures du matin environ, le colonel Gallini était arrivé au P.C. de la 35e division et le lieutenant-colonel Jobin, chef d'état-major de la division, lui avait demandé de boucher le trou qui s'élargissait sans cesse entre la 6e D.I.C. et le 21e R.M.V.E., mais ses unités n'étaient pas encore là et la mesure ne put s'accomplir comme pour la contre-attaque vers l'ouest, contre-attaque qui avait été prévue avec l'aide de chars pour le 12 juin.

Finalement, tous les indices recueillis nous imposent de conclure que le colonel Debuissy et son régiment ont-ils été victimes de ce que certains appelleraient un hocus pocus, d'autres une arnaque et d'autres enfin, puisqu'il est question de Sainte-Menehould, d'un coup de pied de cochon. Ils étaient victimes de leur engagement pour la France et la démocratie face à des officiers réactionnaires, ennemis de la 3e république. D'ailleurs, le lieutenant

Truffy l'a bien exprimé à chaud dans ses propos à Habe, notamment dans l'école de Verrières, comme nous le verrons plus loin. Rappelons aussi ici les paroles de Debuissy à Habe au sortir de l'église de Noirval :

— Le général ; le général a dit que chaque étranger de moins est une bouche de moins à nourrir…

Marc Bloch, officier d'état-major, ne s'est pas trompé.

Dictatures, les fascismes staliniens, nazis, franquistes, mussoliniens et autres, suivaient leur destinée inexorable qui est, outre de s'entredévorer, de mettre en péril la paix du monde entier.

Le 14 juin 1940, le président reynaud lanàait un appel désespéré au président Roosevelt Dans la nuit du 14 au 15 juin l'infanterie régiment 77 allemand traversera en silence la ville de Sainte-Menehould.

Notons, pour finir sur ce chapitre, que le 22 juin en soirée, le général Decharme en disant adieu à sa 35e division donnera l'accolade au lieutenant-colonel Martyn cité à l'ordre de l'armée…

…

Sous-chapitre VIII. 6) La débâcle.

Puis-je énumérer dans l'ordre les étapes qui commencèrent ce matin-là à Verrières et se terminèrent dans un camp allemand de prisonniers ? À partir de cette froide matinée de juin où j'évacuai Verrières avec le lieutenant Truffy, je ne vis plus jamais l'ennemi qu'une fois fait prisonnier avec mon régiment. Une nation fuyait devant un ennemi invisible, telle fut ma sensation durant cette période et une autre nation triomphait sur un adversaire qui acceptait sa défaite sans combattre véritablement.

Nous retrouvâmes le colonel avec les restes de son régiment à onze kilomètres au sud-est de Verrières dans le village étiré et étroit de Passavant. Les survivants de ma compagnie avaient pris quartier dans une grange au centre du village. Depuis trente-six heures, la grange abritait déjà des restants du Dix-Huitième Régiment de Chasseurs à pied, *les Joyeux du 18e B.I.L.A.*

En marchant dans le village, j'eus une heureuse surprise. Je me cognai à l'artilleur breton dont la batterie de canons antichars était placée à côté de mon poste d'observation durant les jours passés dans les Ardennes.

Nous nous saluâmes comme de vieux amis. Il était en train de fabriquer un « piège à tanks » avec l'aide d'autres artilleurs de son régiment sur la base d'ordres allégués d'arrêter l'ennemi à Passavant. Le piège à tanks incluait du fil de fer barbelé et quelques charrues prises dans les fermes abandonnées. À moins de se conduire comme un coureur de rallye d'obstacle, le conducteur du char devrait en descendre pour écarter le barrage ou envoyer un de ses coéquipiers. Le quatorzième régiment d'artillerie avait perdu ses canons antichars au nord de Sainte-Menehould.

(*Selon Robert Dufourg, la 4e R.A.D. avait encore tous ses canons, sauf un canon du premier groupe, le groupe qui appuyait le 21e R.M.V.E. : il avait éclaté à Briquenay*.)

Une compagnie d'Arabes sortait juste d'une ferme voisine de notre grange. Ils portaient le casque au-dessus de la longue pièce d'étoffe artistiquement enroulée de leurs turbans. Ils s'assirent dans la cour et se mirent à manger des fruits avec grand appétit. Chacun disposait d'une bouteille dont il avait cassé le col et qui contenait des cerises ou des prunes ou des framboises. Cette région entre Meuse et Marne abonde en fruits. Les paysannes les mettent en conserve dans des bouteilles à vin. Je ne sais pas comment elles insèrent les fruits par l'étroit goulot. De toute façon, il faut décapiter la bouteille pour s'emparer de son délicieux contenu.

Dans les caves dormaient des centaines de bouteilles remplies de délicieux fruits.

Les Marocains récupéraient leurs forces en en absorbant un mélange en compote. La maison dont ils étaient sortis était dans un état difficile à imaginer. Les matelas avaient été arrachés des lits. Les lits étaient pleins de bouteilles brisées. La grande horloge grand-père de la salle à manger gisait renversée à terre et brisée en morceaux.

Sur la table traînaient des lettres, des photos, des calendriers, des feuilles volantes, des bobines de fil à coudre. Il flottait partout une odeur de tabac et de sucre.

Tout était collant du sirop échappé des fruits cuits. Aucun des Arabes ne parlait français, sauf le caporal que je trouvai finalement dans la ferme. Je lui demandai où était son officier. Gracieux vieillard, le caporal portait une grande barbe encore noire ou noircie, un beau nez étroit et un turban jaune vif. Comme les fruits cuits étaient essentiellement conservés dans l'alcool, il sentait la compote et l'alcool. Lorsque je le questionnai, il secoua la tête et sourit :

— L'officier est parti en voiture avant-hier en disant qu'il reviendrait au bout d'une heure. Il n'en est pas revenu. Il est parti comme l'oiseau. *Il imita le battement d'aile des oiseaux.* Nous sommes seuls. Nous ne comptons plus les heures. Nous avons arrêté l'horloge. Maintenant, nous aussi sommes des oiseaux. Maintenant, nous aussi nous prenons la fuite.

— Pourquoi êtes-vous prêts à partir maintenant ?

— Il me montra la table :

— Nous n'avons plus rien à manger et plus rien à boire.

— Et où allez-vous ?

Il prétendit ne pas comprendre ma question. Il devint subitement sourd et muet, mais je voyais bien l'intensité de ses grands yeux étroits. J'eus l'impression qu'il avait entendu quelque chose qui n'avait pas encore frappé mes oreilles. Il sortit dans la cour et examina le firmament. L'instant d'après, il dit quelque chose en arabe à ses camarades. Je ne le compris pas, mais je les vis se jeter au sol. Ils étaient à genoux et soudain ils commencèrent à se balancer le corps à la façon d'une prière orientale. Alternativement, ils croisaient les bras sur leurs poitrines et les étiraient devant eux.

— Rentrez dans la maison, *criai-je en me précipitant dans la salle à manger dévastée !*

Aucun ne me suivit. Neuf avions allemands en trois formations habituelles en V nous survolaient. Les Arabes trahissaient non seulement leur présence, mais aussi celle des autres troupes stationnées à Passavant. Ils restèrent pourtant agenouillés et disant leurs prières. De temps à autre, ils interrompaient leurs gestes rituels pour se mettre leurs longues et minces

mains sur leurs oreilles. Puis, à nouveau ils imploraient Allah le tout puissant. Dans leur hâte, ils avaient brisé quelques bouteilles de fruits. Leurs genoux écrasaient les morceaux de verre. Leurs visages étaient barbouillés de liquides gras et sucrés. Ils priaient et se lamentaient toujours.

Les avions nous survolèrent et le grognement de leurs moteurs se mélangea à la mélodie des Arabes.

Les avions en passant avaient dû peu prendre note de notre présence. Les Arabes se levèrent et firent leurs paquets avec une hâte redoublée. Subitement apparurent trois ou quatre voitures d'enfant ; les unes étaient blanches, les autres variaient entre le rose et le bleu vif. L'une d'entre elles était si frêle et si jolie qu'elle ressemblait plus à une voiture de poupée. Dans ces landaus, les Arabes avaient entassé leurs provisions : bouteilles de fruits, bouteilles de vin, plusieurs boîtes de fromage, une ou deux couvertures et toutes sortes d'autres objets sans valeur, mais scintillants. Le caporal barbu, apparemment le seul gradé restant du groupe, donna l'ordre de marche. Et alors, je remarquai à ce moment-là que plusieurs ombrelles s'ouvraient. Les Marocains avaient dû collecter les parapluies du village et maintenant ils s'en servaient comme ombrelles. Assez bizarrement, j'ai constaté souvent que les Espagnols, les Africains et autres habitants méridionaux étaient particulièrement sensibles aux rayons solaires. Voilà comment abandonnèrent Passavant les soldats arabes de l'empire colonial français ayant perdu tous leurs officiers et sous-officiers et conduits par un caporal barbu porteur d'un turban jaune vif sous son casque. Ces soldats basanés à l'allure féline particulière aux Maures longèrent les murs, la carabine dans la main droite et l'ombrelle dans la main gauche, en poussant leurs voyantes voitures. À côté de chaque soldat, j'imaginais voir une tendre fathma poitrine haute et habillée de façon colorée et festive. La présence des fusils devenait un anachronisme dans ce tableau idyllique, alors que les ombrelles auraient dû abriter des fathma.

Les bouteilles de fruits sautèrent dans les berceaux… Désenchanté, je retournai à la grange. Le petit rouquin Désí qui avait miraculeusement survécu à la bataille de Sainte-Menehould me reçut avec la nouvelle que nous allions probablement passer la nuit dans le village. Depuis une heure, la rumeur courait que notre colonel avait été soudainement déposé et qu'un nouveau colonel allait nous arriver. Je m'allongeai dans la paille à côté de Désí. Autour de nous, les Joyeux étaient au repos, dormant ou jouant. Juste derrière moi, leur lieutenant était assis dans la paille en train d'écrire. C'était un homme mince avec une belle tête et des yeux bleus transparents en apparence et il était impossible de déterminer s'il regardait quelque chose ni dans quelle

direction. Le blanc de ses yeux se dissolvait dans le bleu comme chez les aveugles. Il portait un uniforme difficilement maintenu propre et avec des galons argentés particuliers aux régiments de Chasseurs par opposition aux galons dorés des autres. Ses lèvres dessinaient une ligne mince et il ne prononçait pas un mot. De temps à autre, il levait la tête au-dessus de ses écrits et observait ses hommes avec des yeux mi-vigilants mi-craintifs. Si quelqu'un lui parlait, il faisait seulement un signe de la tête comme quelqu'un inquiet de livrer un secret par un mot imprudent. Je n'ai jamais vu une aussi grande distance entre soldats et officiers qu'entre ces hommes et ce lieutenant qui, puni comme eux, avait à vivre et à manger avec eux.

Une compagnie, commandée par le Capitaine Marchenoir du 18e Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique était mise à la disposition du commandant Varrier du 21e R.I.C., dans la nuit du 13 au 14 juin, pour renforcer la face ouest de Villers-en-Argonne.

Les heures passaient et le lieutenant continuait d'écrire sans arrêter une lettre après l'autre on ne sait pour qui. Il les pliait et les fermait soigneusement et il traçait les adresses sur les enveloppes d'une écriture nette et élégante. Il inscrivait distinctement FM, c'est-à-dire Franchise militaire, sur les enveloppes à l'emplacement réservé aux timbres. Depuis des semaines, nous ne recevions plus de courrier et personne n'expédiait les lettres. Qui allait prendre son courrier ? Et pour où… ? Il devait savoir tout cela aussi bien que moi.

Ce qu'il écrivait, je ne l'ai jamais su. Quand un soldat de son bataillon sortit de la grange, il le regarda de ses yeux perçants et pourtant comme aveugles. Je sentis ce qu'il pensait : « Je ne le reverrai pas. », mais immédiatement son stylo reprit sa course sur le papier à lettres. Derrière moi, un Joyeux reposait dans la paille. Nous entrâmes en conversation. Il avait précédemment discuté avec Dési. Il parlait doucement pour ne pas déranger le lieutenant. Grand et pâle, il avait une moustache spéciale, mince et coquette qui jurait avec le reste de son visage. Il était difficile de voir un criminel en cet homme. Il ressemblait plus à un escroc au mariage pour ne pas dire un maquereau qui aurait perdu son charme. Son uniforme était usé et plein de trous. Un foulard sale qui avait déjà été blanc autour du cou, il toussait presque continuellement. De temps à autre, il déclarait avec un soupir :

— Je suis heureux que ma pauvre femme n'ait pas à voir cela.

Je lui offris une cigarette. Il fuma en silence un certain temps, puis il me dit :

— Ma femme n'aurait jamais pu survivre à la chute de Paris. Moi, je viens de province, du nord, de Douai. Elle, elle était une vraie Parigote. Elle n'aurait pas pu supporter la vue d'un soldat boche dans Paris… Le dimanche, quand

nous nous promenions aux Tuileries, elle devenait à moitié folle. Elle s'accrochait à mon bras comme si elle était ivre. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'autre que l'air pouvait autant saouler.

Alors qu'il parlait, je ne le voyais pas. Il était couché dans la paille derrière moi. J'étais moi-même allongé. Nous reposions tous les deux sur le dos. Nos têtes se touchaient presque. Il tira quelques bouffées de sa cigarette et reprit :

— Oui, elle était comme Paris. C'était une vraie femme. Elle était capable de s'habiller d'un rien. Elle pouvait se fabriquer quelque chose avec moins que rien*. Il eut un rire doux adressé à lui-même*. Je me rappelle son chapeau, un peu de paille, une rose en papier, un ruban. Mais elle le portait si bien !

Et soudain, il ajouta :

— Non, c'est maintenant mieux comme cela pour elle.

Le lieutenant nous dévisagea avec des yeux durs, absents. Je demandai au Joyeux d'une voix étouffée :

— Que lui est-il arrivé ?

La réponse vint rauque, mais sans hésitation :

— Je l'ai tuée.

Après cela, il ne parla plus. La plume du lieutenant continuait son grattement.

Je me levai et, quoique ce fût interdit, je sortis devant la grange en quête de nouvelles. Un motocycliste arrivait justement de la direction de Sainte-Menehould.

— Sais-tu où se trouve le dix-huitième bataillon de Chasseurs à pied ?

— Oui. Il est juste ici dans cette grange.

— Y a-t-il un officier avec eux ?

— Oui. Un lieutenant.

— S'il te plaît, demande-lui de sortir. Je suis mort de fatigue et je suis pressé.

— D'accord.

Je retournai dans la grange. Le lieutenant finit la phrase qu'il était en train d'écrire, revissa son stylo et soigneusement rangea ses lettres dans son manteau étendu sur la paille. Alors, il me suivit.

Il ouvrit l'enveloppe scellée que le motocycliste lui avait remise.

Il lut rapidement les ordres et retourna à la grange d'un pas ferme. Il s'arrêta dans l'entrée, s'appuya sur le chambranle de bois de la porte et regarda alentour. Ses yeux étaient pleins de méfiance, comme s'il cherchait quelqu'un pour protéger ses arrières.

Alors, d'un geste rapide, il claqua des mains :

— Allons-y ! Messieurs ! En route !

La rouspétance fit écho à ses paroles. Elle se propagea au long de la paille.

L'homme dans son uniforme péniblement maintenu immaculé ressemblait à un dompteur de lions dans la cage avec ses bêtes.

Quelqu'un demanda :

— Pour où ?

Le lieutenant hésita, se faisant une idée avant de répondre :

— On monte au front. Nous allons défendre le village.

Quelques soldats se levèrent. Plusieurs prirent leurs fusils en silence. Un énorme gros aux épaules larges et avec un sparadrap sur le nez ne bougea pas. S'approchant tout près de l'homme et lui chevauchant les deux jambes, le lieutenant ne dit rien. Il retourna à sa place dans la paille, ramassa son manteau, boucla sa ceinture et vérifia son revolver. Puis, il rassembla ses lettres en une pile qu'il plaça soigneusement sur une roue de chariot comme si elle était une boîte aux lettres. Il demeurait aussi silencieux qu'un cadavre.

Maintenant, tous regardaient l'officier. Il alla à la porte. Je m'y tenais avec Dési. Il gardait son revolver à la main, comme s'il avait oublié de le remettre dans son étui. L'énorme gros aux longues jambes se leva. Alors, le lieutenant parla :

— Suivez-moi en file indienne.

Sa voix était métallique, aussi claire et irréelle que ses yeux. Il tourna le dos et sortit de la grange. Les Joyeux commencèrent à bouger lentement. Ils passèrent devant moi, une centaine ou plus du bataillon de Chasseurs à pied condamnés à mourir. Ces hommes n'avaient rien à perdre. Ils avaient tué leurs femmes, braqué des banques, attaqué des gens. La justice terrestre avait agi sans pitié envers eux. Pendant des années, ils avaient mangé dans des boîtes en aluminium, porté des uniformes rayés, observé des règlements tyranniques. Longtemps, ils n'avaient vu de la voûte céleste qu'un carré. S'ils refusaient d'aller au feu maintenant, ils retourneraient à leurs boîtes d'alu, à leurs uniformes de détenus, à leurs dures corvées et à leurs barreaux. Ils n'avaient rien à perdre et tout à conquérir ; c'est-à-dire ce que tout homme désire ultimement : la liberté. Et pourtant, je ne vis jamais aussi clairement la terreur inscrite sur des visages que sur ceux de ces hommes perdus. Ces cent hommes ou plus du dix-huitième bataillon de chasseurs à pied qui avaient gaspillé leur vie la trouvaient tellement digne d'être vécue qu'ils voulaient encore moins la perdre que tous les autres.

Ils passaient devant moi.

Le premier : une tête boursouflée, des lèvres enflées, des yeux minuscules lointains et pourtant remplis de terreur. La brutalité effrayée est une chose

terrifiante. Le suivant : un petit bougre hagard, comique après le gros, le fort. Ses yeux me regardaient, cherchant une aide. C'était peut-être un comptable qui avait rencontré une heureuse blonde des faubourgs et lui avait détourné son argent. Les yeux tremblants, il regarda vers le ciel à la recherche d'un dieu sauveur. Le suivant : je vois encore son visage, face profil, face profil, une page directement sortie de l'album du crime. Oreilles proéminentes, yeux protubérants, deux dents jaunes. Blanc comme craie, il tremblait de tout son corps émacié. Le suivant : un jeunot, un visage innocent, doux, efféminé, un sourire n'exprimant aucun plaisir, mais tout ce qu'on peut ressentir dissimulé derrière ce sourire. Tout ce qui doit être caché. Une bouche rouge, molle, souriante, ne s'accordant pas avec le reste du visage et toujours beaucoup de terreur dans les yeux, comme si la mort était accrochée à la gorge de cet homme souriant.

Le suivant : un vieux visage ruiné, encadré d'une barbe grise. Une grosse tête avec des rides sur le front, comme des vagues de mer dessinées par une main d'enfant. Son regard croisa le mien. Il baissa les yeux pour passer devant moi.

Je me rangeai de côté. Ces énormes têtes, l'une suivant l'autre, me devenaient intolérables. Malgré leur diversité, la peur et l'empreinte de la mort les rendaient semblables. Quelque chose d'autre aussi : la haine envers les vivants. Ils étaient si nombreux à passer devant moi et si nombreux à souhaiter ma mort. Pourquoi moi et pas toi ? semblait dire chacun. C'était comme une sentence de mort.

Leur longue file tourna à gauche vers le « piège à tanks » à l'entrée du village.

Soudain, quelqu'un vira de bord près de la porte et se mit à courir vers la droite, vers le midi tranquille. C'était mon voisin, celui qui avait tué sa femme. Le lieutenant était trop loin devant pour le remarquer. Les Joyeux marchaient de l'avant pour défendre Passavant.

Nous perdîmes trente-six heures dans Passavant. Je dois l'histoire authentique de ces trente-six heures à un témoin oculaire. Je la rapporte brièvement, n'y ajoutant ni retranchant rien.

Le colonel Debuissy avait à la tête de son régiment défendu Sainte-Menehould avec héroïsme. Vieil officier âgé de près de soixante ans, il avait été blessé dans la Grande Guerre. Il avait passé dix-huit années en Afrique où il avait commandé le Quatrième Régiment étranger, le plus célèbre des Régiments étrangers. Il s'était distingué dans les grandes batailles du Maroc. Au départ de la présente guerre, pensionné depuis peu, il avait quitté sa maison de Lille et offert ses services à la France. En considération de ses

capacités et de ses mérites particuliers, il avait été placé à la tête du Premier régiment de marche de volontaires étrangers ultérieurement rebaptisé le 21e. Il était Officier de la Légion d'honneur et porteur de presque toutes les hautes distinctions auxquelles un officier français peut prétendre.

Il avait reçu l'ordre de se présenter à Passavant le 14 juin à neuf heures du soir, la veille du 15 juin, la veille donc du jour où Truffy et moi-même atteignions le village. Le général commandant notre brigade (*dans l'armée française, « général de brigade » se situe entre colonel et général de Corps d'armée. Nous devons estimer ici qu'il s'agissait du général Pierre Decharme*) attendait le colonel dans la maison du notaire. Il avait été impossible au colonel bien sûr d'interrompre la bataille de Sainte-Menehould pour respecter un horaire arrangé d'avance. D'autre part, étant donné que sa Division refluait par Sainte-Menehould, on peut se demander ce que faisait le général Decharme à attendre à Passavant, sinon d'y être venu pour régler le cas Debuissy. Si la retraite au sud des nombreux régiments devait être protégée, il fallait défendre Sainte-Menehould.

Étant donné que son P.C. était à Brizeaux, on peut se demander ce que faisait le général Decharme à venir à Passavant, sinon venir régler le cas Debuissy. Il faut dire qu'alors que des isolés de la Cie antichar de R.G.A., le premier et le deuxième bataillon ainsi que la 10e cie du 3e bataillon s'extirpaient par Brizeaux du piège de Sainte-Menehould, Robert Dufourg les décrit comme des groupes débandés du groupe ouest. Nous savons que les Allemands venus du nord avaient dévalé la rue Margaine et la rue Chanteraine obligeant cette retraite par le nord-est. La réalité était que l'occasion était trop belle pour limoger Debuissy et se décharger sur lui, alors même qu'il n'était pas responsable du fiasco dans lequel on l'avait plongé.

Debuissy atteignit Passavant à cinq heures du matin. Son P.C. l'avait précédé à une heure quinze et les premiers éléments de son régiment à une heure trente. Il était totalement épuisé de sa rude journée et ayant échappé à la mort par miracle. Le brave lieutenant Da Costa, un Corse qui commandait nos motocyclistes, motocyclistes ne disposant plus d'une seule motocyclette, souvenez-vous, était tombé sur le champ de bataille à quelques pas du colonel. La conversation suivante prit place entre le général et le colonel :

Decharme — Pour quelle raison êtes-vous en retard, colonel Debuissy ?

Debuissy — Nous avons tenu Sainte-Menehould aussi longtemps que possible.

Decharme — Vous auriez dû retraiter bien avant. Je vous attends ici depuis hier soir 21 heures.

Debuissy — Je suis désolé. Nous avons résisté comme nous avons pu.

Malheureusement, mon général, notre armement était plus que déficient, comme vous le savez bien.

Decharme — Combien avez-vous de tués ?

Debuissy — Au moins cinq cents. Avec un armement normal, nous en aurions eu au moins quatre cents de moins.

Decharme — Cinq cents Juifs de moins.

Debuissy — Mes volontaires juifs ont combattu aussi courageusement que les autres. En plus, dans mon régiment les chrétiens sont plus nombreux.

Les estimations sont de vingt pour cent de Juifs au 21e régiment de marche de volontaires étrangers, quarante pour cent au 22e, cent pour cent au 23e.

Decharme — Vous me paraissez bien mal en point, colonel.

Debuissy — Je suis un peu fatigué.

Decharme — Excellent ! Madame Debuissy sera heureuse de votre retour.

Debuissy — Voulez-vous dire que vous me relevez de mon poste ?

Decharme — Je veux dire que d'ici une heure une ambulance vous amènera vers le sud plus paisible.

Debuissy — Merci ! Mais je ne suis ni malade ni blessé. Je suis avec ce régiment depuis la première minute de son existence et mon seul désir est de rester à sa tête jusqu'à mon dernier souffle. Mon régiment a combattu de façon héroïque. Je mérite...

Decharme — Quel âge avez-vous, colonel Debuissy ?

Debuissy — Soixante.

Decharme — Vous méritez de vous reposer, mon cher Debuissy. Vos nerfs sont à bout. Vous serez ramené à l'arrière dans une heure. Au même moment, votre successeur, le lieutenant-colonel Martyn sera ici.

Debuissy — Vous voulez dire que mon successeur a déjà été désigné ?

Decharme — Oui ! Et j'espère que vous aimerez votre repos bien mérité.

Debuissy — Est-ce un ordre ?

Decharme — Oui.

Debuissy — J'obéis en protestant.

Decharme — Je suis convaincu que madame Debuissy ne protestera pas de vous avoir de retour.

Une heure plus tard, notre colonel fut embarqué dans une ambulance envoyée par le Haut Commandement. Il fut conduit au Quartier Général de la Division à Commercy.

Il fut déposé sur sa civière dans une grande salle. Le général du Corps d'armée Champon (C) et le général de Division Decharme (D) étaient là, engagés dans une conversation. Vu la grandeur de la salle, les deux généraux

crurent que le colonel Debuissy n'entendrait pas leur chuchotement. Debuissy fit semblant de dormir. Voici ce qu'il entendit :

C — Le colonel Martyn a rejoint son poste.

D — Le colonel Debuissy m'a donné assez de trouble.

C — Il voulait continuer de se battre à tout prix.

D — Ces Légionnaires sont tous de francs emmerdeurs.

C — Que dois-je écrire sur mon rapport ?

D — Je ne sais pas.

C — Il m'a dit qu'il protesterait contre sa destitution sous motif de maladie.

D — Je crois que cet homme m'a causé assez de désagrément. Il s'est complètement assimilé à la fripouille qu'il commande. Pourriez-vous trouver quelque chose, quelque chose d'incriminant à mettre dans votre rapport ?

C — Non. J'ai fait fouiller ses effets, mais ils ne contenaient rien à redire, sauf -

D — Sauf ?

C — Une bouteille vide.

D — Avait-elle contenu de l'alcool ?

C — Peut-être.

D — Excellent. Rapportez que ses excès alcooliques ont nécessité son renvoi d'urgence.

Le colonel Debuissy avait entendu toute la conversation.

Il ouvrit les yeux. Le général Champon approcha de la civière. Il assura Debuissy qu'il était heureux d'avoir pu lui trouver une retraite méritée. Il demanda si madame Debuissy avait réussi à rejoindre Perpignan.

Il murmura qu'il avait l'intention de proposer le colonel pour une haute distinction en récompense de la magnifique bravoure de son régiment.

Le colonel attendit que le général ait fini son discours et il lui demanda simplement :

— N'a-t-on pas retrouvé une bouteille dans mon équipement ? Une bouteille d'iode. C'est une habitude que j'ai contractée en Afrique : je traîne toujours une bouteille d'iode avec moi.

Le général Champon dit avec embarras que le colonel n'aurait plus besoin d'iode dorénavant. Le même jour, le colonel Debuissy fut expédié vers la France du Sud. *Dès 1940, le général Champon emprisonné en Allemagne décédait à 58 ans (septembre 1882 – novembre 1940).*

Nous eûmes un nouveau commandant. La suite démontra que celui-ci était un homme de parole, car ses supérieurs n'eurent aucune raison de regretter sa nomination : il n'offrit aucune résistance aux Allemands.

À vrai dire, le 21e R.M.V.E. par son affectation à la 35e Division était tombé

dans un véritable cloaque. Nous avons vu les propos xénophobes et antisémites du général Decharme. Le colonel Martyn au sein du 123e RI semblait devoir succéder directement et indirectement aux postes laissés libres par l'ascension rapide, puis l'éviction de Loustaunau-Lacau. Mais lors de la retraite du 11 juin 1940, le lieutenant-colonel Martyn ne commandait que le Centre d'instruction divisionnaire et le 18e B.I.L.A., deux unités qui se tenaient dans le groupe du centre.

Loustaunau-Lacau avait été démis de ses fonctions militaires par le gouvernement Daladier en février 1938, qui le présenta comme un « officier d'aventure ». Antisémite dans les années trente, homme politique d'extrême droite, il fonda l'Union militaire française, il dirigea le périodique l'Ordre national qui publia les plans de bataille allemands et il anima un groupement anticommuniste, antinazi et antisémite, La Spirale, sous le pseudonyme de « Navarre ».

En résumé, démis de l'armée en février 1938, il fut réintégré en septembre 1939, il rejoint le 123e R.I. de la 35e division et est nommé colonel commandant le 123e RI en février 1940. Nommé chef d'état-major de la 35e Division le 20 mars 1940 en remplacement du lieutenant-colonel de Caumia-Baillenx, il fut arrêté au front le 22 mars 1940, emprisonné à la forteresse de Mutzig près d'Obernai. Enfin, il fut libéré le jour de la Pentecôte, dimanche 12 mai 1940, grâce à quelques appuis, dont celui du colonel Groussard commandant en second de Saint-Cyr en 1940.

Georges Groussard est un Officier de la Coloniale, qui avait été très actif avant-guerre dans les réseaux anticommunistes de l'armée, réseaux liés à ce que l'on appelle la « Cagoule militaire », sans doute Corvignolles ou proche.

Dans le livre « Mon lieutenant un blessé vous demande » d'André Dufilho, on trouve à la page 77 qu'en date du 23 février 1940 le commandant Loustaunau-Lacau, chef de bataillon breveté de l'école de guerre, « assume depuis quelque temps les fonctions de colonel du 123e RI » ; enfin, à la page 84 du même livre, on apprend sa nomination en mars (le 20, mais il est arrêté le 22 et interné) comme chef d'état-major du 123e R.I. puis autour du 10 mai, que comme commandant du 3e bataillon, il cède sa place au capitaine Duvignères et prend celle de chef d'état-major à la 35e division, le chef de bataillon Martyn commandant le 2e bataillon étant nommé à la limite d'âge lieutenant-colonel et chef d'état-major du 123e RI, le commandant Jouandet remplaçant Martyn comme chef du 2e bataillon. Finalement, on retrouve Loutaunau-Lacau avec le 12e zouave (voir plus loin).

On connaît la position du frère d'André Dufilho, l'acteur Jacques Dufilho, catholique traditionaliste et monarchiste légitimiste qui se plaisait à afficher son

culte du maréchal Pétain. Il fut soldat en 1940 au 29e G.R.D.I. (35e D.I.) et publia ses mémoires en 2003 intitulées « Les Sirènes du bateau-loup ». Loustaunau-Lacau était au 12e régiment de Zouaves lorsqu'il enregistra à son curriculum la destruction de 22 chars de Guderian dans les combats du 13 et du 14 juin 1940 ; il fut fait prisonnier le 14 juin 1940, jour où il fut commotionné, puis grièvement blessé et hospitalisé à l'hôpital-prison de Châlons-sur-Marne ; il parvint, par un coup de bluff, à se faire libérer le 16 août 1940. Il entendit poursuivre le combat sans rejeter Vichy.

Vichy offrit au début à Loustaunau-Lacau un poste intéressant : délégué général de la Légion française des combattants.

Révulsé par Montoire, il tenta de remplacer Xavier Vallat à la tête de la Légion. Il ne se lancera dans la résistance qu'après avoir offert, lui qui était foncièrement antiallemand, ses services à l'ambassade du Reich : « je suis prêt à former avec mes amis un nouveau gouvernement. »

Quel était son but ? Voulait-il alors fomenter un complot contre Vichy comme le fit à l'été 1943 Jacques de Bernonville, de la même mouvance de la Cagoule et qui ira vers la Milice et les SS avant de se réfugier au Québec ? Le plus plausible est qu'il pensait proposer à Hitler une alliance comme le fit le Maréchal Pétain jusqu'au bout. Sans doute, nanti de ses antécédents de chasseur de communistes, il se croyait plus capable d'obtenir d'Hitler cette alliance, ce qui veut dire que si personne ne voulait mourir pour Dantzig, certains étaient prêts à mourir pour Hitler au nom de leur idéologie anticommuniste et anti gueuse. Mais Loustaunau-Lacau fut révoqué de la Légion le 13 novembre 1940 à l'instigation de Xavier Vallat…

Il avait entrepris d'y recruter des agents qu'il trouva d'abord parmi les anciens de Corvignolles et de la Spirale, c'est-à-dire au sein de la droite nationaliste et de l'armée. Ignoré d'Hitler, rejeté par Vichy, Loustaunau-Lacau, avec le colonel Groussard, tenta alors de jeter des ponts entre Pétain et De Gaulle. Ce dernier dans une lettre datée du 13 janvier 1941 répondit à son condisciple de l'École de guerre : « Toutes les finasseries, tergiversations, cotes mal taillées sont, pour nous, odieuses et condamnables. Ce que Philippe a été autrefois ne change rien à la façon dont nous jugeons ce qu'est Philippe dans le présent. »

À Vichy, Georges Loustaunau-Lacau continuera ses activités de renseignement et d'action souterraine. Son projet ayant été repoussé par le général de Gaulle, son réseau travailla alors pour les services britanniques à partir d'avril 1941. Appelé d'abord Navarre (son nom de plume), ce réseau, devenu le réseau Alliance, sera plus tard dirigé par Marie-Madeleine Fourcade. Devenu dissident de Vichy, mais sans doute toujours Maréchaliste,

c'est-à-dire s'illusionnant sur Pétain bouclier de la France, il agira alors dans un sens tout à la fois antiallemand, anticommuniste et antigaulliste.

Après son expulsion de la Légion française des combattants, il passa en Afrique du Nord et y fut arrêté pour dissidence par le général Weygand en mai 1941.

Évadé, il reprit le maquis en France. Arrêté en 1943, livré par Vichy à la Gestapo, il demeura six mois dans les caves du capitaine de la Waffen-SS Hugo Geissler, et y subit cinquante-quatre interrogatoires.

Condamné à mort, il fut déporté en juillet 1943 au camp de Mauthausen. Il parvint à survivre à l'internement, puis à la marche forcée imposée par les gardiens du camp lors de l'effondrement de l'Allemagne nazie. Il fut libéré le 5 mars 1945. En 1947, incorrigible, il sera arrêté ainsi que le comte Edmé de Vulpian et le général Maurice Guillaudot, 1893-1979 : ils étaient impliqués dans une rocambolesque histoire de complot de droite, complot dit du plan bleu… En 1948, il publie ses mémoires, « Mémoires d'un Français rebelle » chez Robert Laffont. Decharme, ami de Weygand et d'Aublet faisait partie de ces nombreux officiers réactionnaires, antisémites et anticommunistes, mais surtout admirateurs d'Hitler et contempteurs de la 3e République. Ainsi le général Auguste Lucien de la 6e D.I. sera envoyé par Vichy à l'Oflag VI A pour convaincre les officiers prisonniers qu'ils devaient travailler pour l'Allemagne.

Mais il ne faut pas oublier qu'à la fin des années trente, l'Europe était très fascisante depuis la Roumanie et la Pologne jusqu'au Portugal pour l'espace, et de la droite à la gauche pour les hommes qui avaient perdu le sens de la démocratie et ne raisonnaient plus qu'en terme de deux friandises empoisonnées, le bonbon rose communiste et le chocolat noir nazi. Rares furent les vrais démocrates qui échappèrent à l'attrait des dictatures fascistes représentées par le nazisme hitlérien et par le communisme stalinien ; beaucoup des « bien-pensants » de tous bords agirent mal et se retrouvèrent dans le mouvement fasciste. Il n'y eut que quatre-vingts députés pour refuser les pleins pouvoirs à Pétain, et encore tous ne le firent pas pour le bon motif. Ils n'avaient pas prévu la folie hitlérienne… Choisir le bonbon rose communiste n'eut d'ailleurs pas été meilleur pour la démocratie. Pétain tendit la main à a Hitler jusqu'au bout. Même certains qui avaient suivi Pétain et le nazisme jusqu'au bout réussirent à se faire octroyer des médailles de résistants !

Les militaires qui, par conviction ou opportunisme, se ravisèrent entrèrent à l'ORA, certains le firent tout en montrant beaucoup de réticence à accepter l'union des mouvements de résistance parrainée par Jean Moulin, émissaire de De Gaulle, sans doute à cause de la présence des communistes. Le

lieutenant-colonel Léon Sinais, lui n'hésita pas un instant : commandant du 57e R.I. appartenant à la 36e D.I., il reçut fin 1941 la Croix de commandeur de la Légion d'honneur pour la conduite de son régiment, le 57e R.I. appartenant à la 36e division, lors des combats de Voncq. Incorporé sous Vichy au 1er régiment de France, il s'engagea très tôt dans la résistance. Limogé par Vichy, il poursuivit ses activités clandestines et sera arrêté par la Gestapo en mars 1943. Déporté, il mourra d'épuisement en mars 1945.

À la gauche du 21e R.M.V.E., la 36e division du général Aublet, qui occupait notamment le Chêne-Populeux, avait la même origine et la même mentalité à savoir qu'avec Hitler, bouclier contre le communisme, tout allait finir par s'arranger. Seul le lieutenant-colonel Maurice Barthe avait des attaches avec la légitimité républicaine, il avait réprimé en 1934 les émeutes autour du Palais Bourbon. Aussi, lorsqu'il se trouva nommé chef de l'infanterie de la 36e division, fut-il détesté et boycotté par ses pairs sympathisants de l'Action française et de la Cagoule. Pendant ses cinq années de prisonnier, il refusera de collaborer avec les représentants de Vichy et prendra parti pour De Gaulle et Giraud.

Le premier geste officiel du colonel Martyn fut de confisquer notre Renault à Truffy et à moi pour en faire sa cuisine de campagne. Nicola, le cuisinier Hongrois reçut instruction de confectionner deux repas chauds par jour : le nouveau colonel était un fin gourmet. Je me retrouvai à pied. Nous marchâmes deux jours presque sans repos. *Quittant Passavant en Argonne le 16 juin, le régiment passa par Grigny, Guimont, Aubercy, Triaucourt (Seuil-d'Argonne), Pretz-en-Argonne, Sommaisne, Rembercourt-aux-Pots (renommé Rembercourt-Sommaisne.) À peine arrivé à Rembercourt-aux-Pots, il reçut l'ordre de retraiter encore comme toute sa Division, ce qu'il fit par Chaumont-sur-Aire, Longchamps-sur-Aire, Pierrefitte-sur-Aire, Rupt-devant-Saint-Mihiel, Koeur-la-Grande, Koeur-la-Petite, Sampigny*. Nous arrivâmes à un village (*Mécrin*) situé à dix kilomètres de Commercy. Ce parcours du 16 juin avait dépassé les cinquante kilomètres.

Tout le long de notre cheminement, nous rencontrâmes des flots de civils. Les villages étaient en feu. Les cavaliers essayaient de les traverser, mais leurs chevaux effrayés des flammes remplissaient l'air de leurs hennissements. Ils s'empalaient dans les charrettes et les fourgons. Des femmes criaient, des enfants se perdaient, des soldats s'affaissaient sur la route incapable d'avancer plus. Partout, nous entendions les mêmes mots : les Allemands étaient à deux kilomètres devant nous, ou derrière nous ou à notre droite ou à notre gauche.

Personne ne les voyait, personne ne les avait vus.

Des dizaines de véhicules tombés à court d'essence restaient à l'abandon sur le bord de la route. Beaucoup étaient bourrés jusqu'au toit de matelas, de literies et de toutes sortes de biens. Dans un village, un camion de transport de troupes avait percuté le mur d'une maison. Les soldats morts demeuraient pendus à la caisse en bois comme des marionnettes au bout de leurs ficelles ou comme des pendus dont personne n'aurait songé à couper la corde. Le klaxon était resté coincé et hurlait en continu comme si le conducteur mort et les passagers morts étaient impatients de trouver un passage à travers le mur ou pour l'éternité. Des cendres brûlantes étaient emportées par le vent.

Comment fîmes-nous pour rester ensemble ou plutôt pour nous retrouver l'un l'autre demeure un mystère. Nous ne formions plus des groupes organisés, nous étions simplement des soldats isolés se traînant le long de routes interminables.

En dehors des villages incendiés, les bombardements allemands avaient oublié de mettre la campagne en feu. Lorsque nous sortions de l'enfer des localités incendiées, le printemps nous frappait soudainement le visage. Les deux minutes d'horreur à traverser une agglomération semblaient alors n'avoir été qu'un cauchemar. Le ciel était bleu et de petits nuages blancs folâtraient dans le ciel. Quand la route était libre de chevaux morts, je respirais un air doux qui sentait la vie. Je pouvais m'imaginer voir un paysan labourant son champ en s'arrêtant de temps à autre pour regarder au loin le clocher de l'église et pour remercier Dieu de ses bontés. Je pouvais sentir l'odeur de la terre, l'odeur de la bonne pluie de juin, l'odeur des chevaux en sueur, l'odeur des blouses blanches amidonnées des jeunes paysannes. Mais mes yeux revenaient sur le flot des soldats épuisés essayant en vain de ressembler à des hommes en présence des femmes en fuite. Des enfants hurlaient de désespoir ou au contraire étaient muets comme morts. Les klaxons stridents des voitures d'officiers résonnaient en vain pour ouvrir le chemin. Les uniformes chamarrés des cavaliers oscillaient sur leurs chevaux effrayés et fatigués. Les conducteurs des chariots dormaient sur leurs sièges. Les canons sans munitions complétaient la procession funéraire désordonnée de l'armée en déroute. J'imaginai que loin en avant devait se trouver un corbillard et que nous étions la famille endeuillée, pleurant et priant aussi pour nos âmes. Aucune procession n'aurait pu être plus funèbre. Une fois même, un réel corbillard passa. Il transportait au lieu d'un cercueil des femmes, des enfants, des soldats et sur le toit des matelas et une voiture d'enfant. Le véhicule de la mort servait à emmener loin de chez eux des gens, si loin que personne ne savait où.

Arrivé à ce point-là, je perdis tout mon sens de l'imagination. Il était comme

mort. Même le désir m'était devenu impossible. Le plus que je pouvais en avoir était de ne pas être tué ni blessé gravement, me retrouver dans une de ces voitures ambulances à corne de mort, voitures qui nous dépassaient en vain et sans raison valable : elles déposaient à l'hôpital des hommes qui en avaient déjà perdu tout besoin. Plutôt qu'à quelque chose de réconfortant je pensai à l'histoire courte de cette Américaine ramenant dans une diligence son mari à la maison sans admettre qu'il était déjà mort.

Les bombardiers allemands avaient cessé de gaspiller leurs bombes sur nous ; les Messerschmitt eux-mêmes ne soumettaient plus guère nos colonnes au feu de leurs mitrailleuses. Rien n'était plus bizarre que leur « laisser-aller ». Aucune mort n'aurait été pire à éprouver que cette traque ironique. Nous étions le gibier, mais à chaque instant nous sentions que les chasseurs voulaient nous prendre vivants. Nous laisser vivants. Ils ne pouvaient nous montrer plus leur mépris. Très rarement, les Messerschmitt daignaient descendre à deux ou trois cents mètres d'altitude et balayer notre colonne de leurs mitrailleuses comme jardinier arrosant son jardin de son tuyau, sauf que là où les balles tombaient ne naissait pas la vie. Cette distribution aérienne de la mort ne comptait rien de tragique, seulement un mépris insupportable. Nous représentions une masse humaine fuyant en plein jour, accompagnée du survol des bombardiers. Ils auraient pu nous réduire en bouillie comme gruau d'avoine épais et mou. De temps en temps, nous regardions en l'air furtivement, comme craintifs d'attirer les foudres du ciel par nos prunelles. Nous savions que les aviateurs jouaient au chat et à la souris avec nous. Ils nous montraient clairement qu'à tout moment ils pouvaient nous mettre en pièces à volonté, mais que nous les intéressions plus vivants que morts : ils s'amusaient le long des routes de France.

Nous fûmes enfin autorisés à prendre du repos dans le village de *Mécrin* à dix kilomètres de Commercy, mais quelque peu en dehors de la route principale. Certains des habitants n'avaient pas encore évacué le village. Nous étions la première troupe à y entrer. Deux vieilles femmes se tenaient devant leur maison attendant que quelqu'un veuille bien les emporter. Un artilleur dont le chariot traînait un affût à canon vide les appela :

— Eh ! Les petites mères ! Venez ! Montez vite.

Les deux vieilles femmes trottinèrent jusqu'au chariot. Elles avaient des chapeaux de paille noirs gentiment festifs avec des fleurs roses semblables aux fleurs artificielles fanées déposées sur les tombes dans le midi de la France. Elles tenaient entre leurs mains des sacs à provisions en cuir verni noir craquelé remplis de provisions bien emballées de quelques serviettes. Ce qui semblait être une madone, vieille, mais aimée, complétait même un des

sacs. Les soldats les aidèrent à monter sur l'affût où elles s'assirent, se tenant convulsivement et serrant dans leurs bras leurs sacs à provisions. Les yeux grands ouverts dans leurs vieux visages ridés, elles ne se plaignaient pas

Cette attitude était la chose qui m'étonnait le plus : la patience des Français et encore plus des Françaises. Ce manque de révolte était si grand qu'il en était presque écœurant. Il devait y avoir un certain héroïsme dans cette résignation, mais aussi beaucoup de lassitude et, par-dessus tout, une croyance presque orientale dans les miracles. Je pensai fréquemment qu'une des raisons supplémentaires pour laquelle les Français perdaient la guerre était peut-être que leur profonde foi les avait conduits à une sorte d'incompréhension : ils avaient perdu la réalité militante du catholicisme et avaient transformé l'humilité chrétienne qui n'est jamais passive en une sorte de fatalisme à l'orientale :

« On verra bien… » Que de fois ces mots je les ai entendus dire ! Jusqu'au bout, jusqu'à la fin, ils pensèrent voir arriver quelque chose qui les sauverait. Les femmes en particulier supportaient tout sans la moindre plainte et ce renoncement comportait beaucoup de grandeur. Jamais je n'oublierai cette vieille paysanne que nous avions montée dans notre Renault Truffy et moi, entre Sainte-Menehould et Passavant. Elle savait que son fils combattait quelque part sur la ligne de front. Sa maison avait été détruite par une bombe. Elle avait perdu sur la route sa fille et son petit-fils de deux ans qui s'étaient enfuis avec elle, mais elle était sûre de retrouver vivants sa fille, son fils, son petit-fils, tous les trois. La grandeur classique de cette paysanne ne résidait pas dans son petit lopin de terre, il résidait dans toute la terre de France. Pour pouvoir les dominer, elle et les siens, les Allemands devraient les chasser de la France entière.

L'affût bringuebalant avait disparu avec ses deux petites vieilles. Nous cherchâmes un abri. Nous trouvâmes partout des provisions en grande abondance. Nous prélevâmes des centaines de boîtes de fromage dans une fromagerie, du vin dans les caves d'un receveur des Postes, des œufs dans une ferme exploitant les volailles. Je m'installai moi-même dans la maison du postier. Il avait laissé son bureau dans un ordre soigné, bien qu'il n'eût pas livré le dernier courrier. Je déliai la ficelle qui en tenait le paquet. Quelques journaux s'échappèrent. Ils dataient des premiers jours de mai et annonçaient qu'une patrouille allemande était tombée entre nos mains, mais qu'à part cela la devise était « tout est calme sur l'ensemble du front », J'essayai le téléphone avec l'impression superstitieuse que quelqu'un me répondrait au bout du fil. Je voulais appeler ma femme et lui dire que tout n'était qu'une plaisanterie et que je serais à la maison le lendemain. Je voulais lui dire de

préparer mon meilleur costume, le gris clair avec des bandes. Le téléphone me regarda avec hostilité. Les tampons de caoutchouc étaient alignés sur le bureau comme une armée à la parade. Le bureau de poste tout entier était plongé dans un silence fantomatique.

Alors, j'allai avec Désí jusqu'à la boutique du coiffeur de l'autre côté de la rue. Désí était le seul de mes amis qui était encore avec moi. Les observateurs avaient disparus entre Sainte-Menehould et Passavant. Je ne revis jamais Kellenberger, Imoudsky, le docteur Barati, Ouchakoff, mais dans les circonstances la disparition de ces hommes n'avait rien d'étonnant. Qu'importe, Désí et moi, nous entrâmes dans la boutique du barbier. Depuis les derniers jours, nous étions devenus si irresponsables que nous ne nous souciions plus de ce que signifiaient les maisons abandonnées. Un de nos jeux favoris était de deviner à quoi ressemblaient leurs derniers habitants. Caricaturant la graphologie, Désí appelait cette activité cyniquement la « murologie » ou science des murs. Désí entrait dans une maison et lorsqu'il en sortait, il pouvait vous dire que les derniers habitants avaient été une femme blonde et ses trois enfants ainsi qu'une malade cardiaque. De telles plaisanteries étaient notre dernier refuge contre le désespoir.

Nous tînmes pour acquis que le coiffeur était un homme de petite taille et aussi, et ça n'a rien à voir avec la numérologie, qu'il était un pingre dénué de nobles sentiments. Nous avions espéré trouver chez lui une quelconque lotion adoucissante pour nous masser l'un l'autre, mais ce ladre avait vidé tous les flacons jusqu'à la dernière goutte. Aucun morceau de savon n'était visible et même le papier à raser avait été enlevé de derrière les chaises. Tout ce que cet avaricieux avait laissé n'était que des publicités pour des crèmes à raser et des lames de rasoir ainsi qu'un atomiseur brisé et une annonce disant que le prix de la coupe de cheveux était plus élevé le samedi.

Comme nous revenions dans la rue en chemin vers les caves de notre généreux postier, nous aperçûmes soudain les deux vieilles femmes descendre péniblement de l'affût. La direction de Commercy était soi-disant coupée et des cavaliers et des chariots en revenaient. Commercy était la place où nous devions aller. Mon cœur battit dans ma gorge comme si quelqu'un m'étranglait avec une corde. Un des cavaliers nous héla :

— La route est coupée. Les ponts ont été détruits. Ils nous ont fait faire demi-tour.

— Qui ?

— Les Gardes mobiles.

— Pourquoi les routes ont-elles été coupées ?

— Nous sommes encerclés Les Allemands arrivent.

Les cavaliers disparurent. La même histoire me fut racontée par des artilleurs, des officiers isolés et des soldats qui eux aussi avaient fait demi-tour. À partir de cet instant, chaque chose me rappela le piège à souris avec la souris courant en tous sens et se heurtant le nez contre les barreaux alors que son destin était déjà scellé depuis un bon bout de temps.

Je continuai d'écouter les passants. À partir de cette heure, il fallut compter les kilomètres en double. Ils allaient dans une direction jusqu'à ce qu'ils rencontrent des gens qui affirmaient que c'était justement de là que venaient les Allemands. Les officiers se fiaient aux dires des femmes, des gendarmes et même des enfants. Toutes les liaisons avec les QG avaient été perdues depuis longtemps. Ils couraient en rond comme des touristes égarés à la recherche d'informations.

Partout le même tableau. Des soldats les dépassaient en file indienne, puis revenaient au bout d'une heure. Personne ne savait pourquoi ils revenaient. Ils ne le savaient pas eux-mêmes. Ils avaient fui et maintenant ils fuyaient dans l'autre sens. Chaque fois, quelqu'un disait « Les Allemands arrivent ». Ils arrivaient du nord, ils arrivaient du sud. Personne ne les avait vus. Les canons étaient silencieux. Les avions se faisaient plus rares. Ici et là, une rafale de mitrailleuse, mais l'ennemi était ailleurs. Vous ne l'aviez pas vu, mais finalement il s'en trouvait un prétendant l'avoir vu. Ils continuaient de tourner en rond. Ils prenaient une direction que, « terrorisés », ils venaient juste d'abandonner. Maintenant, partout où ils allaient, quelqu'un disait tout savoir.

Usuellement, c'était un Garde mobile solitaire, mais ça pouvait aussi bien être un civil, voire un enfant. Ils savaient que les Allemands étaient à deux kilomètres plus loin. Toujours deux kilomètres plus loin. Toujours dans le village suivant. Et toujours insurmontables.

Imbach, le lieutenant alsacien était assis dans le bureau du postier et écrivait une lettre quand je lui rapportai ce que j'avais entendu dans la rue.

— Si c'est le cas, dit-il, je vais juste adresser ma lettre à la Croix-Rouge à Genève, et il continua d'écrire.

Une heure plus tard, nous partions vers Commercy malgré tous les bobards qui circulaient.

À peine remis de ses plus de 50 kilomètres à pied de Passavant à Sampigny. Le 21e quitta Sampigny dans la soirée du 16. À côté de moi marchait d'un pas chancelant Vago, le petit architecte hongrois à la barbe soignée. Il sentait le parfum de la tête aux pieds. Je lui demandai :

— Où as-tu trouvé ton parfum ?

Il me regarda avec les yeux troubles, puis il me souffla dans le visage. Son haleine sentait la fragrance.

— Ouah ! dis-je. Où as-tu picolé ça ?

Il me montra la boutique du coiffeur et balbutia :

— Dans la cave.

Je compris. Le coiffeur radin avait stocké ses flacons dans la cave. Vago avait confondu parfums et vins.

Soudain, le capitaine Billerot se trouva à mon côté et me dit :

— Nous ne marcherons que trois kilomètres vers l'ouest, jusqu'à un village sur la colline. Les Allemands doivent passer par là et nous avons ordre de les stopper à tout prix.

J'opinai de la tête. Dési et moi avec Vago placé entre nous deux, nous marchâmes dans un nuage de parfum Coty à la rencontre des Allemands. C'était le commencement de la fin.

Le village, j'ai oublié son nom et ne le trouve pas sur aucune carte était situé à environ quatre ou cinq kilomètres à l'ouest de Commercy sur une colline haute d'environ trois cents mètres. *Cette description ne peut correspondre qu'au village de Chonville-Malaumon*t. Les quarante ou cinquante maisons étaient situées dans un creux entre deux collines et toutes elles étaient habitées. L'endroit paraissait avoir ignoré le bruit de la guerre. Nous ne savions rien de l'endroit, sinon qu'il possédait le principal croisement pour les Allemands avançant de l'ouest vers Commercy et Ligny-en-Barrois. Cette dernière ville constituait un des plus importants carrefours de voie ferrée de la région à défendre à tout prix.

Nous arrivâmes au village en piteux état. Notre réception y fut à la hauteur. La pluie tombait à flots. Après avoir quitté la grande route, nous avions marché dans la boue jusqu'aux chevilles. La boue collait à nos bottes délabrées.

Nos manteaux détrempés, nos masques à gaz dégoulinant, nos sacs à dos humides nous tiraient vers le bas. Dans ma fatigue, je me sentais comme si ma tête était à une énorme distance de mes pieds. J'essayai une nouvelle technique de marche : je glissai dans la boue sans lever les pieds ; mais c'était une pauvre technique pour traverser les mares.

En entrant dans le village, nous nous attendions au tableau usuel des maisons abandonnées, des fermes mises à sac, des fuyards, des enfants perdus pleurant pour de l'aide. Au lieu de cela, nous trouvâmes la place dans une humeur de fête pour deux raisons : la première et principale était que les habitants n'avaient entendu parler de la rapide avance des Allemands que quelques jours auparavant et ils s'attendaient à ce que des troupes françaises viennent les défendre. Ils nous regardaient comme des sauveurs. Le seul danger, pensaient-ils, était que nous arrivions trop tard. Une fois que nous étions là, ils étaient sûrs que nous pourrions tenir le village. Ils nous

accueillirent comme si nous avions déjà gagné la bataille. La seconde raison pour l'atmosphère de fête était que le maire célébrait le mariage de sa fille.

Parmi mes souvenirs les plus pénibles de cette retraite, celui de ce petit village au-dessus de Commercy demeure le pire. Je marchais en tête de la colonne avec Dési, Vago et un Polonais du nom de Dvonicky, ce dernier m'ayant été confié pour remplacer mes observateurs disparus. Soudain, le village apparut derrière une petite forêt de pins. À son entrée se tenaient nus têtes sous la pluie dix ou douze hommes et autant de femmes. Nous pensâmes qu'ils étaient hostiles. Puis, nous vîmes qu'ils tenaient leurs chapeaux à la main et comme nous les approchions, les chapeaux volèrent en l'air. Le maire était à la tête du comité de réception. Vieillard aux cheveux gris, à la tête effilée apurée par l'âge, il était revêtu d'une chemise blanche, d'une cravate et d'un costume des dimanches avec des décorations de la Grande Guerre de toutes sortes de couleur sur sa poitrine. Involontairement, nous nous arrêtâmes. Derrière nous, la colonne nous imita et ses mille hommes environ présentèrent les armes spontanément.

Le vieil homme parla. Ses mots furent brefs, mais ils m'émurent tellement que j'en ressentis une douleur qui était presque physique. Nous pouvions compter sur la population de ce village, nous affirma-t-il, chaque homme fera son devoir et il conclut ainsi :

— Les vieux soldats saluent les jeunes.

Les chapeaux volèrent encore en l'air. La pluie tombait sans arrêt. J'étais heureux de la pluie, car elle cachait les larmes qui coulaient sur mes joues. Le maire nous fit alors partager sa grande surprise. Les habitants, dit-il, savaient que, à notre arrivée pour défendre le village, nous serions épuisés. Beaucoup étaient des vétérans de la Grande Guerre. Ils avaient creusé des tranchées au flanc ouest du pays ; tout ce qui nous restait à faire était de sauter dedans.

La population entière nous escorta jusqu'à la tranchée. Elle avait été creusée par des mains expertes à plus d'un mètre et demi de profondeur au coin d'un bois tout en respectant les règles de l'art militaire. Le vieux maire fut le premier qui s'élança dedans. Avec une bienveillance paternelle, il nous souligna l'avantage des tranchées creusées en angle. Il était fier de son œuvre comme s'il s'était agi d'une nouvelle église. Les femmes étaient là mouchant bruyamment leurs nez dans leurs tabliers. Personne d'entre nous n'aurait refusé de donner sa vie pour ce patelin oublié.

Ma compagnie devait occuper la tranchée pour deux heures et ensuite une autre compagnie nous relèverait. Ma compagnie, dite CC, c'est-à-dire Compagnie de Commandement, comprenait les observateurs, les télégraphistes, les signaleurs, et les pionniers, mais ce n'était pas le moment

d'entrer dans les subtilités.

Nous entrâmes dans la tranchée, nous mîmes nos fusils en position et restâmes debout les pieds enfoncés dans la boue tandis que la pluie continuait de tomber. Le premier uniforme feldgrau pouvait apparaître à tout instant. Aussi nos yeux essayaient de percer la brume qui s'élevait dans les champs. La colline en face de nous était dénudée et nous nous demandions si les Allemands seraient accompagnés de leurs tanks. Le capitaine Billerot descendit dans la tranchée.

Avec un compas, il nous désigna l'endroit présumé où l'ennemi devrait déboucher. Il tenait aussi un sifflet dans une main :

— Nous résisterons aussi longtemps que possible. Personne ne doit abandonner son poste avant que je siffle. Quand je sifflerai, nous devrons battre en retraite de manière ordonnée dans cette direction.

Il désigna la direction du village.

Quelques hommes résolus et un vieux soldat avaient suffi pour transformer une horde démoralisée en héros de la bataille de la Marne. Pas un n'envisageait de reculer et tous étaient certains qu'ils combattraient jusqu'au dernier souffle de leurs vies sans entendre le sifflet ordonnant la retraite.

Mayer Mayerescu de Bucarest était à mon côté. Sa tête semblait être devenue encore plus petite. Son casque lui descendait sur les oreilles. Il avait enfin perdu sa batterie de cuisine. Il s'accrochait à son fusil comme s'il avait besoin d'un support. La couleur de ses cheveux était encore plus gris paille qu'à son usuel.

Il me rappelait un acteur russe que j'avais vu dans un film intitulé « La racine de tout mal » (Die Wurzel allen Übels). Mayer Mayerescu, le héros tolstoïen, était devenu encore plus mince et émacié. Au cours de tous nos pillages, il avait refusé de manger quoi que ce soit. Les yeux lui sortaient de la tête quand il nous regardait plonger dans le fromage.

Il ne consommait que les misérables biscuits fournis fournis par la « cuisine ». Maintenant, il se tenait près de moi et il me dit :

— Entends-tu ?

Je me tournai. Oui, je l'entendais. Quelqu'un jouait de l'accordéon dans le village.

Pendant deux heures, nous restâmes immobiles à nos postes. Deux fois, des femmes sortirent du village et nous apportèrent du thé chaud. Nous les reçûmes avec des cris de joie. « Ce sont les hommes qui ne sont pas capables de réfléchir sur la vie qui réfléchissent sur la mort », a écrit Montherlant. Nous ne pensions pas à la mort, mais seulement qu'une fois nos deux heures terminées nous pourrions aller voir l'accordéoniste jouer.

Finalement, nos deux heures passées, nous fûmes relevés. Dési, Vago, Dvonicky et moi allâmes droit à l'auberge, le café local où le mariage était à son apogée. Le maire était le propriétaire de l'établissement et rien ne manquait. La mariée n'était plus de première jeunesse, elle paraissait avoir autour de quarante ans avec un visage fatigué et l'on devinait que ça lui prenait un effort pour réussir à sourire. Elle serrait la main de son époux qui était assis silencieux à côté d'elle.

L'homme dans la cinquantaine, un veuf disait-on, venait d'Amiens dans le Nord où il possédait une bonne ferme. Il avait dû fuir les Allemands. Subitement, sa vie me devint importante et je le questionnai avec insistance sur les détails. Il était le seul de la fête qui ne se réjouissait pas. Assis à côté de sa conjointe, il avait pris une attitude raide comme celle sur une photographie et il ne parlait pas spontanément. Des nuages traversaient son front proéminent comme dans un ciel lourd de juin.

L'heureux couple n'était plus le centre de la célébration, car maintenant on fêtait les soldats. Ils avaient rempli la salle. Comme nous arrivions de la tranchée, le maire s'occupa de nous. Nos manteaux furent pendus à sécher et une jeune fille m'apporta un grand verre de rhum. Jamais une femme ne m'avait fait plus profonde impression que cette demoiselle. Elle s'appelait Jeanne, comme Jeanne d'Arc qui était aussi une paysanne née à proximité de ce village. Si grande était la douleur en moi qu'un regard de femme me sembla le plus tendre du tendre.

Dans mon besoin immense d'un réconfort, je saisis sa main et mendiai :

— S'il vous plaît, restez un moment près de moi.

— Pourquoi ? *demanda-t-elle en souriant*.

Elle n'était pas belle, mais elle avait des dents blanches et des formes agréables appartenant à un autre monde, un monde chaud, doux, oublié. Je ne trouvai pas d'explication à lui donner, mais elle s'arrêta un moment et me tint la main. Alors, toujours souriante, elle me dit :

— Me défendrez-vous quand les Boches arriveront ?

— Certainement !

Comment aurais-je pu la défendre ? Je rejoignis Vago qui se tenait au bar les joues en feu et démêlant sa barbe. Il était engagé dans une conversation sérieuse avec un paysan barbu. Ils échangeaient des points de vue d'experts sur l'entretien des barbes. Le maire, hôte et père, était maintenant assis à la grande table entre deux peintures à l'huile. La plus petite montrait la Mère de Dieu apparaissant à la Pucelle d'Orléans. La plus large représentait le Président Carnot délivrant un discours devant l'Assemblée nationale. Le maire parlait de ses expériences de guerre avec le ton légèrement ironique, mais

éloquent que les Anciens Combattants effectuaient en parlant aux jeunes générations de soldats. De temps à autre, la sœur du maire, une matrone à poitrine opulente et coiffure gigantesque qui s'occupait de la maison de son frère depuis qu'il était veuf, confiait quelques-uns de ses propres souvenirs. À tout moment, la conversation revenait sur la tranchée qu'ils avaient creusée pour nous.

— Je vous l'avais prédit, *dit un petit vieil homme avec une fine voix impossible*, les gars sont arrivés au bon moment.

Il toussa et frappa le rouquin barbu Dési dans le dos. Tout le monde applaudit.

Je sortis de la maison. Soudain, je me sentais étouffé. J'étais à bout de force sans savoir pourquoi. De l'autre côté de la rue se trouvait la pierre d'une vieille borne-fontaine. Je m'assis sur la margelle. La pluie fouettait l'eau de la fontaine. Mon visage cuisait. Mes oreilles brûlaient. Mes mains étaient glacées. Je regardai du côté de la tranchée. Je vis le dos des soldats. Le capitaine Billerot, la pipe à la bouche, se tenait accroupi derrière la tranchée. Les collines alentour étaient noyées dans le brouillard. La paysanne au tablier bleu sortit du café avec un autre seau rempli de thé. Elle revint à l'intérieur juste comme l'accordéoniste recommençait à jouer. Tout le monde écoutait. Les mariés étaient assis comme s'ils étaient dans un cadre accroché au mur de la salle à manger depuis plus de quarante ans. L'accordéoniste était un jeune bossu dispensé du service militaire à cause de sa difformité. Même le maire s'était tu. Seules les guirlandes bleu blanc rouge autour du tableau de Jeanne d'Arc papillonnaient mollement. C'est alors qu'on entendit le sifflet. L'accordéoniste s'arrêta de jouer sur une longue note douloureuse. Quelques personnes sautèrent sur leurs pieds. Une femme ouvrit la porte. Nous décrochâmes nos manteaux. Nous bouclâmes nos ceinturons et agrippâmes dans la précipitation nos fusils mélangés. Tout se passa convulsivement de façon incohérente, dans une hâte folle. Le maire me cria quelque chose que je ne compris pas. Seuls les nouveaux mariés étaient restés immobiles, la main dans la main.

Alors, un soldat hurla le mot de « retraite ». Nous savions tous que cela voulait dire que nous désertions le village sans le défendre. Je ne sais pas qui fut assez inconscient pour hurler la vérité. Je ne sais pas non plus comment les gens comprirent en un éclair que nous les abandonnions. Tout ce que je sais, c'est que deux femmes s'accrochèrent à mon bras. L'une était Jeanne. Je pus à peine la reconnaître. L'horreur folle dans ses yeux avait changé son visage. Ses lèvres étaient aussi blanches que ses dents. Le vieil homme barbu tenait une des extrémités du fusil de Vago et tous deux tiraient dessus

comme deux chiens le même os. L'accordéoniste avec son instrument se tenait dans le passage comme pour nous empêcher de sortir. Nous nous frayâmes un chemin. Les soldats des tranchées étaient revenus et se tenaient là en ligne, prêts au départ. L'adjudant Darroussat, la pluie dégoulinant de son képi blanc, m'approcha et me dit :

— Merde ! Nous nous débinons encore. J'en vomirais de dégoût.

D'une secousse, je détachai mon bras de Jeanne. J'essayai de parler, mais je n'y arrivai pas. L'autre femme, plus âgée, m'avait laissé aller et elle courait vers la maison. Nous partîmes sans avoir vu l'ennemi, fuyant un fantôme. À la sortie du village, nous n'osions lever les yeux. Les gens que nous abandonnions se tenaient sur le bord de la route. Des vieillards, des femmes, des enfants. Ils étaient sans voix, paralysés comme nous-mêmes. C'est seulement quand un officier passa devant elle qu'une femme commença à crier :

— Ainsi, vous nous livrez aux Boches ?

Et tous sortirent de leur léthargie. Un flot d'injures se répandit sur nous. Aucun casque ne pouvait nous en protéger. Les femmes, la douce petite Jeanne n'étant pas la moins active, hurlaient :

— Lâches ! Allez-vous-en sauver vos sales peaux.

La mariée était là, elle aussi. Elle courait derrière les soldats dans sa robe de soie noire luisante, la traîne baignant derrière dans les excréments. Elle crachait et lançait des obscénités et ses mains rouges étaient devenues des points agités. Le marié suivait derrière elle, essayant de la calmer, mais elle ne lui portait aucune attention. La paysanne au tablier bleu versa à titre d'ordures un plein seau de thé à nos pieds. Le bossu riait si fort que les rides de son front dansaient comme avec le rythme de son accordéon. Le maire, seul et sans voix, se tenait immobile appuyé à la borne-fontaine, le chapeau à la main. Son visage exprimait une tristesse comme je n'en ai jamais vu de pareille.

Je crois que plus jamais je ne me sentirai aussi honteux que ce jour-là.

Nous venions de survivre à des jours d'agonie, mais le pire ne nous était pas encore arrivé. Le pire fut l'euphorie qui commença à nous envahir. Non loin du village que nous venions de quitter, nous fûmes cinq d'entre nous, Vago, Dési, Dvonicky, un Turc nommé Raphaël Adatto (*extrais de la liste officielle n° 17 de prisonniers de guerre français Paris, le 17 septembre 1940 : Adatto Raphaël, 15-1-07, Constantinople, Turquie, caporal-chef, 21' R. M*.) et moi-même, à trouver un camion abandonné. Adatto, mécanicien automobile de métier, réussit à le mettre en marche. En dépit des protestations du colonel Martyn qui insistait pour que tout le monde, malade ou pas, se déplace à pied,

nous gardâmes le vieux camion de livraison et le cajolâmes comme un trésor. Nous eûmes toujours quinze ou vingt malades à bord, bien que malheureusement nous en rencontrions beaucoup plus. Le camion était petit et pas de première jeunesse. Il avait été conçu pour six ou sept passagers tout au plus. Il gémissait sous la charge, ses vieux pneus avaient la gomme si usée qu'ils glissaient sur les routes goudronnées comme sur de la glace. Quand il pleuvait, nous ne pouvions avancer qu'à vitesse d'escargot. Adatto en conduisant cet antique coursier tenait entre ses mains le pouvoir sur notre vie et notre mort. Nous n'aurions rien pu faire sans lui, car le vieux rossignol tombait et retombait en panne. Heureusement, l'ingéniosité persuasive de l'infatigable petit Turc redonnait vie à l'épave. Ce camion était le seul véhicule de notre compagnie disponible fonctionnant pour nous, car, la Renault découverte par Truffy et moi étant morte de mort naturelle, le colonel Martyn avait réquisitionné le seul camion militaire encore fonctionnel pour en faire sa cuisine. À chaque arrêt se jouait donc une lutte pénible pour se trouver une place à bord de notre vieil engin.

Les pieds des hommes étaient si excoriés que du sang coulait à travers les chaussettes et les souliers. Beaucoup, malades, pâles comme des morts, se couchaient le long de la route. Aucun pourtant ne perdait tout espoir. Et tout ce qui est compris par l'espoir humain, tout le doute et toute la foi, toute la confiance en soi et la confiance en Dieu, toute l'illusion du rêve et la conscience de la réalité reposaient sur cet abject, frêle et jadis bleu camion voyageant à travers la campagne ravagée. Quand nous dépassions un groupe de marcheurs désespérés, un éclair soudain d'espoir allumait leurs regards.

Ceux qui s'étaient effondrés douloureusement se levaient et se traînaient derrière nous, levant leurs bras suppliants vers nous ou par un dernier effort s'accrochant au camion et se laissant traîner jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement. Ils savaient qu'ils étaient perdus s'ils devaient continuer à pied, mais quand ils essayaient de monter, les passagers les repoussaient. Le visage tordu de douleurs, les soldats sur la route étaient difficilement identifiables. Les bras levés, courant derrière le misérable camion, ils s'écroulaient épuisés et disparaissaient à la longue comme les lépreux de la Bible demandant en vain des secours. Nous dépassâmes des haies de regards haineux. Chaque cinq ou dix kilomètres, nous essayâmes bien de décharger quelques-uns de nos passagers pour en prendre d'autres. Mais chaque homme défendait sa place avec une énergie extrême. Camarades de combat ? Loyauté ? Esprit de sacrifice ? Je n'ai rien vu de cela : « Keiner kann keines Gefährte hier sein. » (Aucun compagnon dans ces conditions.)

Adatto conduisait et réparait le vieux camion Renault. Mon travail était de

trouver de l'essence et ce n'était pas une mince affaire. Souvent, nous avions à chercher des heures durant pour dix litres d'essence pour notre Hollandais volant. Sur la route de Commercy à Ligny-en-Barrois, car soudainement nous nous étions redirigés sans aucun bon sens vers l'ouest pour finalement contourner Ligny et reprendre notre direction sud-est, nous trouvâmes d'énormes réservoirs d'essence en flamme. Les pionniers avaient reçu l'ordre de détruire toutes les réserves d'essence afin qu'elles ne tombent pas entre les mains des Allemands.

Des dizaines de milliers de litres d'essence brûlaient. Le ciel était rouge. Peu avant Ligny, je trouvai une station d'essence au bord de la route et un homme dans la maison en arrière. Nous stoppâmes. Je demandai à l'homme s'il avait de l'essence. Le pompiste dans la cinquantaine avec une petite moustache noire et un grand collet noir me dit :

— Oui, la pompe dispose encore de quatre-vingts litres.

Je sautais de joie, lorsqu'il ajouta :

— Mais l'essence ne doit pas sortir d'ici.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que l'essence ne peut vous être livrée si vous ne me présentez pas un ordre timbré signé du capitaine.

— De mon capitaine ?

— Oh, non ! Du commandant de la place.

— Où se trouve-t-il ?

Visage souriant, l'homme me montra une maison en feu au bout du village :

— Là !

Je lui demandai s'il voulait rire de moi. Il dit non ; et je crois qu'il ne mentait pas. Il n'appartenait pas à la cinquième colonne au sens littéral du mot. Il lui appartenait inconsciemment comme tous ces Français dont l'âme avait été détruite par leurs habitudes bureautiques. Il savait que des tonnes d'essence avaient été mises en feu dans la région. Il savait que les Allemands étaient sur nos talons. Mais au fond de son cœur, il ne croyait ni au feu ni aux Allemands ni à la guerre. Cela me fit de la peine de bouleverser son monde bien rangé, mais je levai sans hésiter mon fusil sur sa poitrine :

— La clé !

Comme tout bureaucrate l'aurait fait, il obéit immédiatement à cette démonstration de force. Il me donna la clé. Nous remplîmes à ras bord notre réservoir et les bidons que nous trouvâmes dans le bureau de l'homme que nous laissâmes à son réservoir vide.

Nous continuâmes notre route. Nous étions souvent les premiers à entrer dans un village, mais aussi les derniers à le quitter. Nous attendions toujours

que toutes les troupes nous aient dépassées.

Notre colonel envoyait en avant son petit camion « popote », c'est-à-dire le mess des officiers. Il le suivait avec une petite Renault qu'il avait amenée avec lui quand il avait quitté le commandement du 2e bataillon du 123e régiment d'infanterie, *puis le 13 juin celui du « groupement Martyn » (Le 18e B.I.L.A. et le C.I.D. 35)* pour prendre celui de notre régiment. Son chauffeur, un jeune Français, avait la même provenance.

Manifestement, Martyn répugnait à être conduit par un Volontaire étranger. Quand nous arrivions dans un village, il était déjà assis à table et sa popote n'était remisée que longtemps après le passage des derniers soldats. Elle ne manquait jamais de vivres, car dans tous les villages, il s'arrogeait les premiers droits. Deux ou trois officiers étaient désignés pour la maintenir à niveau et la faire ainsi triompher de toutes les affres de la guerre.

Dans son livre « Une captivité singulière à Metz sous l'occupation allemande », Léon de Rosen raconte que le 24 juin au camp de Bainville-sur-Madon, un Oberlieutenant allemand avait convoqué au rapport deux colonels français par trop égoïstes. Ces deux colonels, le lendemain, se battaient encore pour un quart de café…

Souvent, nous nous allongions au bord de la rue et nous regardions comment les troupes s'en tiraient. Dans le soleil couchant, elles paraissaient être des fantômes, des ombres avec des chevaux fatigués, étiques et transparents. La lumière solaire colorait de rose la poussière qui tourbillonnait autour. De-ci de-là s'abattait un coup de fouet. Ainsi allait notre agonie : comme un acte furioso accompli avec l'accord des sorcières du sabbat, de l'euphorie. En effet, Dieu, quand il nous quitte, ne nous laisse pas mourir dans la dignité.

Ligny-en-Barrois avait 4612 habitants (*5035 en 1999*) et une gare ferroviaire. Nous trouvâmes la Ville vide et la gare remplie par une foule.

Alors que notre brave guimbarde bringuebalait le long de la route, nous fûmes arrêtés par quatre ou cinq officiers à une centaine de mètres de Ligny. Ils criaient en cœur et je ne pus les comprendre d'emblée. Je penchai ma tête à l'extérieur. Un capitaine que je ne connaissais pas et qui n'appartenait pas à notre régiment me saisit le bras.

— Hep, sergent ! N'oubliez pas de vous arrêter à la gare. Elle est pleine de marchandises. Prenez tout ce que vous pourrez emporter. Le reste, brûlez-le. Vous trouverez là aussi beaucoup d'alcool !

Il hoquetait. Il empestait l'alcool. Ses yeux étaient troubles et ça lui demandait un effort pour formuler ses mots.

Il me pinça le bras :

— Quoi que vous fassiez, ne laissez rien. Mettez le feu à ce que vous ne pourrez pas emporter. Compris ? Les Allemands seront bientôt ici. Quoi que vous fassiez, ne laissez rien.

Il agita la manche de son bras jusqu'à ce que nous tournions dans la rue conduisant à la gare. Beaucoup de véhicules étaient déjà arrêtés devant la station ferroviaire, dont des voitures d'officiers, une ou deux camions militaires trois ou quatre camionnettes de livraison « requises » comme notre vieux camion bleu. Chaque véhicule était gardé par un seul homme. Les autres passagers étaient apparemment dans la gare. Je passai mon revolver à Adatto, car je savais qu'il ne manquait pas d'hommes désespérés prêts à s'emparer de notre camion par la force. C'était la plus grande gare de marchandises du coin. Les derniers wagons arrivés n'avaient pas été déchargés. Les soldats avaient déjà forcé les portes et ouvert des caisses par centaines. Le train entier de quinze ou vingt wagons était rempli de cognacs, de champagnes.

Le champagne est à travers le monde le symbole du luxe, de l'amour et des évènements uniques. Les officiers postés à l'extérieur de la Ville avaient apparemment dirigé vers la gare tous les régiments de passage afin qu'ils répandent le précieux liquide d'innombrables bouteilles de cognac et de champagne. Pour atteindre le quai de la deuxième voie ferrée où se trouvait le train de champagnes, je dus passer sur un tapis de verre brisé : des centaines de bouteilles avaient été bues et jetées sur place. Une mixture collante brunâtre de cognac et de champagne suintait des wagons. Des civils en fuite prenaient aussi part à l'orgie.

Je me butai sur une vieille femme saoule. Elle avait glissé sur une caisse de champagne et était tombée la tête la première dans les tessons. Son corps misérable gisait dans le champagne, le cognac et le sang. Assis le regard hébété sur une caisse, un soldat, fredonnait une ritournelle, une bouteille de champagne brandie dans chaque main. À chaque moment, je croyais le voir s'effondrer dans le verre pilé. Un officier se trouvait à côté de lui, mais ne disait rien : il était trop occupé à charger son dos d'une caisse étiquetée « Grand Marnier ».

Un groupe de soldats avec au moins un officier et deux sous-officiers avait inventé un jeu de vandales : ils alignaient neuf bouteilles de champagne comme des quilles le long du quai et les bombardaient avec d'autres bouteilles. Chaque fois que les bouteilles se brisaient en se heurtant, ils poussaient des hurlements à vous figer le sang, tapaient des mains, dansaient en rond et se congratulaient en s'embrassant les uns les autres et en buvant quelques bouteilles de plus.

Cependant, il en était d'autres que l'alcool avait affectés autrement.

À côté d'un des wagons, un capitaine se tenait assis sur une caisse, la tête enterrée entre ses deux mains. Il répétait continuellement « Le front Daladier. La ligne Daladier ! » Il avait dépassé l'âge moyen et portait de nombreuses décorations. C'était visiblement un réserviste qui avait servi dans la Grande Guerre. Il soupirait si fort qu'on aurait dit un gémissement. Il répétait ses mots sans lever les yeux. Je doute fort qu'il sût ce qu'il disait.

Un vieil homme en habit civil d'employé municipal m'aborda, me tira la manche et me demanda :

— Le prochain train pour la maison, quand part-il ?

Juste pour dire quelque chose, je m'informai de son domicile. Il me regarda sans comprendre et répéta sa question.

Je me cognai à de nombreux soldats endormis entre les rails. Beaucoup ronflaient ou déparlaient en dormant. Un Bédouin portant un turban de couleurs vives était penché à la fenêtre du bureau du chef de gare et vomissait sur le quai. La gare entière puait l'alcool comme la mauvaise haleine d'un buveur après une nuit d'orgie. Je pus avec peine dissuader mes camarades de prendre part à ce carnaval tragique. Je n'eus pas le courage de les empêcher chacun de prendre deux bouteilles de champagne et de charger sur notre camion une caisse contenant une cinquantaine de petites bouteilles de Grand Marnier. Un sentiment d'indifférence m'envahit. Mais au moins, ils étaient prêts quoiqu'à contrecœur à partir.

Au sud de Ligny, tous les régiments que nous dépassâmes avaient obéi à l'ordre de ne rien laisser aux Allemands. Des colonnes entières de fantassins marchaient avec des bouteilles de champagne dans les poches. Certains officiers, dont le capitaine Billerot de ma compagnie, marchaient à la tête de leurs colonnes, les yeux baissés et l'âme envahie par un profond dégoût et une tristesse indescriptible. Mais ces officiers étaient une minorité. L'homme a besoin d'une bonne dose de forces pour accepter l'infortune et refuser de se réfugier dans l'alcool et dans l'oubli.

De plus en plus d'automobiles d'officiers en fuite nous dépassaient et toutes étaient remplies de bouteilles, de caisses et de nourriture. Nous dépassâmes d'innombrables troupes n'ayant plus d'officiers. Depuis des jours, les routes étaient pleines de soldats errants qui disaient avoir perdu leurs régiments. Personne ne pensait à les arrêter, à les questionner, à les affecter à un régiment. La désertion était considérée comme allant de soi. Des officiers abandonnaient leurs compagnies, des compagnies abandonnaient leurs régiments, des régiments fondaient jusqu'à disparaître.

Le drame de Ligny se répéta à presque toutes les villes que nous

traversâmes ensuite *(quel fut le trajet de Ligny à Void ? Naix-aus-Forges, Boviolles, Meligny-le-Petit, Méligny-le-Grand, Void-Vacon, Vaucouleurs, Domrémy-la-Pucelle, peut-être*). Des officiers, des sous-officiers, de simples soldats se tenaient à l'entrée des agglomérations et invitaient au pillage ceux qui arrivaient :

— Ne laissez rien tomber aux mains des Allemands.

Le tentateur se tenait devant chaque ville et dans chaque ville le même drame se reproduisait. Les magasins, abandonnés en hâte par leurs propriétaires quelques heures auparavant, étaient maintenant pillés. Jamais pillages ne furent plus insensés. Des soldats volaient n'importe quoi leur tombant sous la main juste pour le plaisir de voler. Ils trottinaient par milliers le long des routes les poches pleines de bouteilles, de souliers de femmes, de cravates, de rubans, de jouets. Un Sénégalais transportait sur son dos trois ou quatre corsets de femmes, les rubans flottant autour de ses jambes. Des voitures d'enfant avançaient transportant champagnes, cognacs, chemises, horloges, parapluies, cafetières. Rares étaient les soldats qui avaient conservé leurs casques ou leurs calots kaki. La plupart avaient trouvé dans les magasins ou des bérets de toutes les couleurs allant du bleu au vert et au blanc. Quelques Arabes avaient planté des chapeaux de femme fleuris sur leurs turbans.

Le sabbat des sorcières augmentait en horreur et en absurdité. Du fait que chaque ville ou village offrait de nouvelles occasions, les officiers fuyant en voiture jetaient par-dessus bord les provisions de la dernière ville afin de faire place à de nouvelles marchandises. Le produit du saccage d'une nouvelle ville se trouvait sur la route dix kilomètres plus loin. Plusieurs grands magasins de fromage avaient été dévastés. Nous trouvâmes bientôt du Port Salut, du reblochon et des roqueforts répandus sur la route par centaines. Pendant plusieurs minutes, notre camion roula sur des fromages. Les roues s'enfonçaient dans une pâte jaune et molle. Adatto poussa un juron quand la soupe de fromage nous fit déraper. Les meilleures choses, que les meilleurs hommes de France, les paysans de ce pays rural avaient fabriquées de leur sueur et de leur savoir-faire, étaient jetées sur la route et piétinées. Le champagne, produit de centaines d'efforts et d'arts, coulait dans les fossés.

Et ainsi, nous avancions à travers les départements, la Marne, la Meuse, les Vosges, les villes de Void et de Vaucouleurs et le village de Domrémy où naquit Jeanne d'Arc, la sainte nationale des Français. Je me rappelle de Domrémy-la-Pucelle : devant la maison natale de Jeanne, deux soldats se disputaient une bicyclette.

Passage à Domrémy en venant de Vaucouleurs probablement. Si le

chemin avait été direct de Sampigny à Vaucouleurs, cela n'aurait fait que 30 kilomètres environ. On doit calculer plus du double avec un détour par Ligny-en-Barois. Le 17, le régiment était au sud de Montigny-lès-Vaucouleurs, le troisième bataillon étant installé sur les hauteurs à l'ouest de Vaucouleurs, puis à Rigny-Saint-Martin.

Quand nous arrivâmes à Vaucouleurs au cœur de la Lorraine, les habitants de la petite ville étaient encore dans leurs maisons. Il n'existait plus aucun moyen pour les évacuer. J'entrai dans une auberge et demandai au tenancier de nous donner à chacun d'entre nous un verre de Pernod. Nous restâmes une dizaine de minutes assis à de petites tables rondes revêtues de faux marbre comme si nous étions les réels habitués du café.

Le tenancier avait de l'embonpoint et sa veste ouverte laissait voir une montre au bout de sa chaîne, le type de « patron de bistro » français comme je les ai toujours aimés. Il déclara qu'il n'avait pas peur des Allemands, le pire qu'ils pouvaient lui faire était de le tuer. Il dit que les soldats n'étaient pas à blâmer. La France avait été trahie. Il s'était préparé à tenir la ville avec quelques vieux vétérans et une poignée de femmes. Mais à quoi bon ? On nous a vendus et trahis.

— Qui ? *demandai-je*.

Il haussa les épaules. Un soldat fit objection :

— On n'était pas prêt.

Le patron intervint tout en essuyant ses tables

— Et pourquoi ? Mais la prochaine fois…

— Alors, une prochaine guerre ?

— La guerre n'est pas finie. Il existe une autre France, mais vous ne comprenez pas cela.

Véritablement, nous ne comprenions pas ce qu'il voulait dire. Malgré leur amertume, ses paroles me firent du bien. Sa bouche parlait d'une France pour laquelle il aurait été bon de mourir. Dans les deux minutes où je dis adieu à tous les bistros, je caressai le zinc, m'assis un moment sur un tabouret du bar, posai ma main sur la caisse enregistreuse, j'allai même aux W.C., tout cela pour me provoquer l'illusion de la vie civile. Je jetai un bref regard au miroir et ne me reconnus pas. Je me livrai au plaisir enfantin de payer l'addition. Le patron resta surpris et ne prit l'argent qu'avec réticence. Il n'avait pas compris que j'essayais de me souvenir du temps où tout était en ordre. Il dit seulement que les francs n'avaient plus aucune valeur de toute façon.

Dans les rues, les soldats zigzaguaient entre deux rangs de femmes et de jeunes filles hostiles. Dans la boulangerie, on distribuait du pain chaud ; j'en pris un morceau et je fus bientôt pris de crampes d'estomac. Dans la

pâtisserie, une jeune fille aux cheveux noirs me donna une tablette de chocolat. Elle me dit que je n'étais pas à blâmer pour la complète débâcle. Je lui serrai la main et lui donnai ma photo… Je me demande pourquoi. L'idée me vint alors d'entrer dans la « Pharmacie de la Croix Lorraine » près de la « Confiserie Jeanne d'Arc » pour acheter une petite bouteille d'eau de Cologne. Pouvoir la payer me remplit de bonheur. Dans la pharmacie, un homme en sarrau blanc se tenait derrière le comptoir. Au mur étaient accrochées des publicités pour des gouttes contre la toux. L'endroit était tel qu'imaginable avec ses bouteilles de couleur et ses étiquettes propres.

L'idée me traversa que je pourrais me réveiller le lendemain dans mon lit et que j'aurais à absorber un médicament amer, mais que je le prendrais, car j'étais un bon garçon et maman posait ses petites mains adorées sur mon front. Je ne sais pas s'il est biologiquement possible que la nourriture saoule un homme, mais je sais que c'est le pain chaud nouveau qui m'avait obscurci le cerveau.

J'avais tous les symptômes d'une intoxication : la joie au début, la dépression ensuite. Notre camion nous sortit du village. Soldats, filles, hommes, femmes étaient assis dans les rues, criant, buvant, tombant, se querellant, riant, pleurant. Ma tête commença à tourner et tout devint confus : la fille de la pâtisserie portait le sarrau du pharmacien et dans le miroir du café la femme saoule de la gare de Ligny me regardait. La seule chose qui m'apparaissait clairement était la brûlure douloureuse de mon estomac. Je me rappelle que nous avons pris la direction de Toul et que le pont de Vaucouleurs sauta juste après notre passage.

Avant Rigny-Saint-Martin, la direction de Toul était quittée, sauf un bataillon chargé de défendre le 18 le fort de Blénod-les-Toul où du reste on ne le laissa pas. Le 21e se dirigea vers Colombay-les-Belles. Le 17 au soir, il avait gagné le bois d'Ansiate à l'est d'Allain à 25 kilomètres de Vaucouleurs. Le discours de Pétain de ce 17 juin contenait ces deux phrases fatidiques : « ... J'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France… C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat… » La deuxième phrase était de trop, car en tant que chef, il aurait dû donner des ordres clairs. Le 19, toute la 35e Division sera dans les bois au nord-est d'Allain, entre Allain et Ochey.

Nous roulâmes de jour jusqu'à nous arrêter près du petit village d'Allain sur la route entre Nancy et Neufchâteau.

Truffy était sur le bord de la route. Il me donna le signal d'arrêt.

— Descends, *me dit-il*, et laisse le camion continuer.

Ensuite, il s'adressa à Adatto :

— À environ cent mètres d'ici, tu trouveras le colonel dans la forêt. Arrête-toi là. Le sergent et moi suivrons plus tard.

Je descendis et le camion continua. Truffy me dit :

— Je dois te parler. Assois-toi dans l'herbe. Il joua avec un brin d'herbe et continua : nous pouvons être fiers du 21e. Aucun des rescapés ne manque à l'appel. Tout le régiment s'est débrouillé pour arriver ici, Dieu sait comment. Ils sont endormis ici dans le bois.

Je l'écoutai, mais je savais qu'il avait parlé pour parler, car ce n'était pas cela qu'il avait à me dire. Je lui demandai :

— Allons-nous marcher encore ?

Il se tourna alors vers moi et me regarda dans les yeux en me serrant les mains :

— Nous ne bougeons plus. Nous avons reçu l'ordre de désarmer. Nous sommes complètement encerclés. La France a signé l'Armistice.

Cette scène se passe pourtant sans doute le 19 juin.

Pourtant, l'ordre définitif de la division de cesser le feu ne sera donné que le 22 juin à 4 heures du matin avec ordre de détruire les armes automatiques et de rendre inutilisables les armes individuelles. Truffy parlait sans doute plutôt d'un ordre de cessez-le-feu et d'un armistice en discussion, car, ce n'est que le matin du 22 juin à neuf heures, que le général Dubuisson avisera ses commandants de l'Armistice franco-allemand d'un accord d'Armistice, n'étant d'ailleurs signé dans le wagon de Rethondes que plus tard le même jour, 22 juin 1940. Le Führer arriva en Mercedes dans la fameuse clairière le 22 juin à 15 h 15 et Huntziger signa l'accord à 18 heures.

Il se leva et s'écarta. Je me levai et regardai autour de moi. Nous étions dans une grande prairie grimpant jusqu'au bois. Le soleil de midi brillait dans le ciel. Les grillons chantaient et une douce brise agitait les brins d'herbe. Autour de nous, tout était immense et calme. Devant nous, au bord de la route se trouvait l'image de la Mère de Dieu. Nous descendîmes jusqu'à la petite chapelle avec une grille devant l'autel. Quelques fleurs fanées étaient déposées sur un linge blanc à côté de la statue de la Vierge.

Nous nous agenouillâmes e nous priâmes.

CHAPITRE IX La lutte pour la vie

Sous-chapitre IX. 1) La route de Charmes

Le 19 juin, le deuxième bataillon était au bois d'Ansiate, le troisième à Allain et le premier à Colombey-les-Belles. Le 20 juin, la Division fut rattachée au groupement Dubuisson. Le 21, le premier et le troisième bataillon étaient en lisière sud-ouest du village d'Allain, Le Deuxième était au bois de Thuilley-aux-Groseilles.

Plus tard, le général Weygand, qui en annulant le 19 mai 1940 les directives de Maurice Gamelin (1872-1958) avait supprimé la dernière chance d'une bataille de la Marne, laquelle n'était plus possible le 21 quand il voulut les reprendre et qui était de la frange antidreyfusarde, antisémite et pétainiste, expliquera que de ces Divisions qui avaient formé des « îlots de résistance », neuf avaient été complètement balayées, deux avaient perdu la moitié de leurs effectifs et deux étaient tombées aux mains des Allemands avec le quart de leurs effectifs. Il est difficile de comprendre Weygand. Convaincu de la défaite, il chercha soi-disant dans la formidable bataille de la Somme un argument pour un Armistice honorable. En détruisant par ses îlots en « hérisson » les forces restantes au lieu de les regrouper, il mettait au contraire la France à genoux.

La 35e Division était l'une de ces douze Divisions ayant perdu soixante-quinze pour cent de ses effectifs. Le 21 juin, de son poste de commandement situé à Viternes, le général Dubuisson fit connaître à l'ennemi qu'il était prêt à déposer les armes et il en informa ses Chefs de Corps le soir à 22 heures. Le matin du 22 juin vers une heure, le colonel Cusin de la 3e DIC et le capitaine Fouquet se rendirent au QG du général allemand Hans Hube (1890-1944) commandant la 16e ID, ils rapportèrent des conditions honorables. Le cessez-le-feu fut sonné à cinq heures et dès six heures l'ordre était donné. Le matin du 22 juin à neuf heures, le général Dubuisson avisa ses commandants de l'Armistice. Cependant, durant la journée, le général Hube fut désavoué par ses chefs qui imposèrent une reddition pure et simple, sans condition. Dans la soirée du 22 et le matin du 23, le général Dubuisson fit ses adieux aux troupes. Il fit sortir alors son ordre général numéro 5 ainsi conçu :

— « I — Après s'être battues magnifiquement pendant plusieurs semaines, les troupes placées sous mon commandement, décimées, ont été rejetées sur les parcs et convois accumulés et mises dans l'impossibilité de résister sur place et de manœuvrer. Après avoir fait tout leur devoir jusqu'au sacrifice complet, elles ont été dans l'obligation de cesser toute résistance.

II- Ces troupes comprennent :
— 42e CA (51e et 58e DI)
— Le commandement supérieur de Verdun
— L'état-major et le groupe à cheval du 14e GRCA
— La 6e D.I.N.A.
— La DLB
— La 6e DI
— La 35e DI
— La 3e DIC
— La 6e DIC

Les effectifs en combattants de chacune d'elles réduits à l'extrême sont un témoignage évident de la violence des combats qu'elles ont eu à subir. Leurs régiments ont droit au respect et à la considération du pays. Je salue leurs morts dont le sacrifice a mérité la haute estime de l'ennemi qui a accordé aux officiers le droit de porter leurs armes.

III- Ces troupes doivent aujourd'hui donner l'exemple de la tenue et de la discipline. Officiers et sous-officiers doivent suivre le sort de leurs hommes. Les troupes doivent faire confiance à leurs chefs dans le revers comme dans le succès. Elles doivent en restant unies et disciplinées rester dignes de la France et penser au devoir qui les attend dans le relèvement de la Patrie. »

Au 11e REI faisant partie de la 6e D.I.N.A., il n'était pas question pour certains officiers de la Légion d'être captifs. Ils ne confondaient pas comme tant d'autres les mots honneur et obéissance. Le commandant GAULTIER, commandant le troisième bataillon réunit ses compagnies et déclara :

« — J'avertis les hommes que je laisse chacun d'entre eux libre de filer individuellement pour traverses les lignes allemandes. Quelques-uns veulent partir et certains d'entre eux veulent emporter leur arme, ce qui leur est accordé. »

Le commandant CLÉMENT convoqua ses chefs de bataillon et son chef d'état-major le commandant ROBITAILLE :

« — Vous fermez les yeux si des Légionnaires s'échappent. Chaque officier est libre devant sa conscience de sa propre décision. Mais il doit en rester un par compagnie pour ne pas abandonner les hommes. »

Les armes, munitions, matériels, véhicules furent sabotés. Sur les 3000 légionnaires à monter en ligne et le renfort de 98 hommes fournis par le Dépôt de Sathonay, il ne resta que 578 Légionnaires formant la queue de la colonne de prisonniers qui se dirigeait sur Toul. Sur les 79 officiers, il n'en restait que 23. 11 avaient été tués et 17 blessés. Au total, moins de 200 Légionnaires

resteront prisonniers en Allemagne ! (Source : « Histoire de la Légion étrangère de 1831 à nos jours » de Pierre Montagnon.)

L'autorisation pour les officiers de porter leurs armes sera vite annulée lorsqu'ils seront captifs sous prétexte qu'un attentat avait été commis par un des leurs contre un officier allemand.

220 000 soldats français avaient été encerclés dans le très petit triangle Sion, Toul, Colombey-les-Belles. Ils allaient rejoindre les 150 000 prisonniers de Dunkerque.

Le 23 juin matin, le général Ducharme passait une dernière revue des troupes.

Il ne restait plus que 252 officiers sur 600, 5 900 hommes sur 16 000, 1 900 chevaux sur 4 000, effectifs qui avaient quitté l'Alsace le 20 mai précédent. Après cette dernière revue, les généraux Decharme, Delaissey, le colonel de Langlade gagnaient Nancy pour être acheminés sur la citadelle de Mayence, puis celle de Koenigsberg-sur-Elbe. Decharme sera libéré dès 1941 pour raison de santé, tandis que Delaissey restera prisonnier jusqu'en 1945.

Le 21e régiment était arrivé le 17 au soir au bois d'Ansiate.

Le matin du 21 juin 1940, après avoir passé les derniers jours dans la forêt d'Allain, le lieutenant Truffy me sauva la vie.

Dans la forêt à l'est d'Allain, j'avais retrouvé le quart survivant de mon régiment. Environ six cents hommes (*en réalité le double*) totalement éreintés par leurs marches et leurs privations. Ils avaient épuisé ou perdu toutes leurs munitions et en envoyer chercher était hors de question. Le vieux camion d'Adatto était tombé en grève une fois pour toutes. Le seul camion encore roulant traînait maintenant la popote du colonel abondamment fournie en champagnes, cognacs et volailles

Broyés de stupeur, nous demeurâmes dans la forêt ce qui me parut quarante heures. Je ne sais pas même à quoi je pensai pendant tout ce temps. Je crois que Dieu avait si engourdi mes sens que je n'arrivais plus à penser à quoi que ce soit. J'avais toujours su qu'être fait prisonnier signifiait pour moi la mort immédiate ou après une interminable agonie faite de tortures et de famine dans un camp de concentration. Je m'étais résolu dès le premier jour de la guerre à mettre fin à mes jours plutôt que de tomber dans les griffes allemandes.

J'étais doublement ennemi d'Hitler, car j'avais des ancêtres juifs et je m'étais porté Volontaire étranger dans la guerre contre lui. Ça suffisait. En plus, j'avais publié en Suisse, en Grande-Bretagne et aux États-Unis et dans d'autres pays ensuite trois romans qui avaient été brûlés lors de l'Anschluss, la marche des troupes allemandes sur Vienne (*11-13 mars 1938*).

Mon premier roman « *Drei über der Grenze* » (*Trois sur la frontière*), était une œuvre de foi pour un jour reconstruire une Allemagne libre. Le héros de « *Zu spät* ? » *(Trop tard* ?), un ingénieur allemand, n'arrivait pas à confondre le sentiment patriotique avec la foi au service du national-socialisme.

Les armées au service d'Hitler ayant peu de compréhension envers ces subtilités, je m'étonnai que la pensée de mourir plutôt que d'être fait prisonnier me tranquillisât. N'aurait-il pas été plus avisé de ma part de rester dans la sécurité de ma maison suisse ?

Cette pensée ne me tourmenta pas, car vivre dans un monde sous hégémonie allemande me semblait insensé. La faim et la fatigue avaient accompli leur œuvre. Vous êtes le seul responsable de l'héroïsme lorsque les livres n'en disent rien.

De-ci de-là, les artilleurs et aviateurs allemands gratifiaient notre forêt de quelques obus ou bombes juste pour nous rappeler gentiment qu'aucune signature n'avait encore garanti l'Armistice aux Français.

Le 21 juin, le ciel était au beau, les rayons du soleil pénétraient le feuillage dense et semaient de petites taches dorées sur le sol mousseux du bois, lorsque le lieutenant Truffy vint me parler dès sept heures du matin. Penché sur une carte, il me dit :

— Tes ordres sont de reconnaître la route menant à Charmes. Prends un autre observateur avec toi. J'ai entendu parler qu'on pouvait encore s'échapper par Charmes.

Je le regardai avec étonnement. Le capitaine Guy (Cohn), qui se trouvait à ses côtés s'éloigna. Alors, Truffy, une fois à l'abri d'oreilles indiscrètes, ajouta :

— Bien sûr, c'est absurde. Personne ne peut fuir. Nous sommes totalement encerclés, mais, *et il hésita, il ne me regardait pas*. Mais je ne désire pas que tu sois tué. Si tu es pris avec nous, tu ne pourras pas cacher ta véritable identité. Même si tu jettes tes documents et ta plaque, quelqu'un te vendra, volontairement ou pas.

— Et toi ?

— Je suis Français. Rien ne m'arrivera de pire qu'être un esclave des Allemands pour un temps. Nous n'allons plus être que des esclaves en uniformes.

Il se tourna vers moi et ajouta calmement :

— Essaie de mettre le plus de kilomètres que tu peux entre toi et nous. Débarrasse-toi de ton livret militaire et arrache ta plaque d'identité de ton poignet. Ôte le numéro vingt et un de ton col. Tu as environ douze heures devant toi. Tire s'en le mieux que tu peux.

— Je ne peux pas le faire, soulignai-je. Je ne peux déserter le régiment, j'ai

donné ma parole.

— Non-sens. Je te donne ma parole d'honneur que la guerre est finie pour nous. Nous avons reçu des ordres stricts de ne plus tirer. Qu'est-ce que tu attends ? Quand les Allemands arriveront, l'armée sera dissoute et après cela basta, ça sera la fin.

Je n'avais jamais vu Truffy aussi amer. Le capitaine Guy revint :

— Vous êtes encore là ?

— Oui, mon capitaine, et je désire rester.

— Qu'est-ce que ça signifie ? *Et comme je ne répondais pas*, il m'ordonna : vous allez filer tout de suite. Il vous reste peut-être encore une chance.

Je saluai et retournai auprès de mes camarades.

Je dis à Dvonicky de se tenir prêt, j'emballai mes quelques affaires, je remis mon fusil à l'adjudant Darroussat, posai mon revolver dans son étui, attachai trois grenades à main à mon ceinturon.

Je n'ai pas pleuré en disant adieu à mon fusil 1891. Pourtant, je lui étais resté fidèle jusqu'à ce jour. Je ne sais pas encore si ce fut l'apathie résultant de la démoralisation qui tout au long de la retraite m'avait empêché de jeter mon vieux Remington pour le remplacer par un des modèles plus récents traînant en de nombreux endroits. Je crois plutôt que je le gardai par sentimentalité.

Je revins auprès de Truffy demeuré à la place où je l'avais laissé.

— Tu vois*, dit-il*, Guy pense réellement qu'il existe encore une chance de passer.

Il a peut-être raison. Peut-être reviendras-tu dans une couple d'heures pour nous sortir tous d'ici.

— J'espère, mon lieutenant !

Nous marchâmes quelques pas ensemble vers le coin du bois.

— Courage alors ! Pas de longs adieux, conclut-il en me serrant la main. Nous nous reverrons bientôt.

Nous nous regardâmes, nous nous embrassâmes, puis comme mus par la même pensée, nous nous tournâmes le dos pour marcher dans des directions opposées. Ni l'un ni l'autre ne voulait montrer les larmes dans ses yeux.

Je dis au revoir à quelques camarades. Nicola, le bon gros cuisinier du colonel, me donna un morceau de saucisse de la popote. Je parlai un peu avec Darroussat, Dési, Hegedüs le tailleur, Pap le chauffeur du camion. Il ne me restait aucun des anciens observateurs. Je cherchai Malagrida, le petit Portugais, mais apparemment il était tombé lors de la dernière bataille. Je recherchai Désiré Weiss qui m'avait accompagné dans les Ardennes à la recherche de notre roulante. On me dit qu'il avait été blessé sérieusement

quelque part, mais personne n'en savait plus. Je désirai revoir le capitaine Ravel dont les bottes étaient toujours aussi bien cirées, mais on m'informa qu'il avait trouvé une mort héroïque à la tête de sa onzième compagnie. (*Ravel avait remplacé le commandant Poulain à la tête de 3e bataillon ; Hans Habe a été trompé, Ravel était vivant comme on peut le constater dans le livre de Léon de Rosen ; par ailleurs, le nom de Georges Ravel de Biesville né le 15-10-98 est inscrit sur le monument de Manthausen. Déporté à Manthausen le 25-2-44 provenant de Compiègne-Buchenwald, affecté au Camp central le 16 mai 1944*…)

Finalement, je trouvai Mayer Mayerescu, mais il me parut si épuisé alors qu'il dormait profondément le dos appuyé contre un tronc d'arbre, que je n'eus pas le cœur de le réveiller.

Le vieux Darroussat fit quelques pas avec moi. Le visage étiré, la chevelure devenue totalement grise, il me donna encore des conseils pour mon expédition. Il essaya de plaisanter. J'eus l'impression qu'il pensait réellement qu'il était encore possible que je m'échappe de la souricière. Dési nous accompagna aussi loin que le village et là Dvonicky et moi le quittâmes.

La tête rousse de Dési chevaucha encore longtemps au-dessus des champs verts, tandis que nous suivions la route menant à Charmes. Je commençais à croire que notre mission pouvait réussir. Pourquoi l'éternel optimiste sûr de lui, le rassurant Truffy avait-il bien pu perdre tout espoir ?

Ce jour-là (21 juin), nous marchâmes et roulâmes soixante kilomètres. J'étais trop fatigué pour ressentir la fatigue. Alfred Dvonicky, de son côté, était inusable. Juif polonais, il était d'une ténacité remarquable. Âgé de trente-trois ou trente-quatre ans, de taille svelte, il gardait même dans son uniforme de camelote l'allure d'un aristocrate polonais. Ses grands yeux ovales brun noisette affichaient toute la mélancolie raciale des Polonais. Personne ne l'aurait pris pour un youpin.

Nous résolûmes de pousser notre reconnaissance jusqu'à Charmes*, la Ville de Maurice Barrès (1862-1923*) *dans le département des Vosges (88) à mi-distance de Nancy et Épinal*, sans tenir compte des dires que nous rencontrions en chemin. Une fois notre arrivée à Charmes, Ville où se croisaient plusieurs routes, nous chercherions si l'une offrait une possibilité de retraite pour notre régiment. J'avais dans ma poche un ordre de mission, un ordre régimentaire et je n'avais aucune crainte d'être arrêté par un officier. Cette crainte, si elle avait existé, se serait d'ailleurs vite montrée non fondée, car le document se révéla inutile. Des centaines de déserteurs remplissaient les routes et nous les aurions sans doute amusés si nous leur avions montré notre ordre de mission. Notre optimisme initial se mua en apathie totale. De

nombreux soldats dormaient dans les fossés. Ils donnaient la même réponse stéréotypée à nos questions :

— On attend les Allemands.

Beaucoup se demandaient naïvement si, une fois faits prisonniers, ils pourraient garder leurs bicyclettes. Il n'existait plus aucun semblant d'unité. Tous se promenaient aussi paisiblement qu'en temps de paix. Pendant des heures, nous n'entendîmes aucun tir. Un lourd camion d'armée plein de munitions et se rendant à Charmes nous prit en charge pour environ une quinzaine de kilomètres. Soudain, les deux chauffeurs arrêtèrent leur véhicule : c'était l'heure du casse-croûte, le repas du midi, dirent-ils, et ils ne voyaient pas de risque à se mettre en retard.

Hommes dans la quarantaine comme on en trouve souvent employés dans le train d'équipage, ils s'assirent sous un arbre, sortirent une nappe soigneusement pliée et l'étendirent dans l'herbe. Ils placèrent leur dîner dessus et leur bouteille de vin rouge à chambrer au soleil. Ils étaient prêts pour un somptueux pique-nique familial. J'essayai de leur expliquer que la Ville de Charmes était la seule voie vers la liberté et qu'ils aideraient à nous échapper non seulement nous, mais aussi nos six cents camarades.

Ils répliquèrent qu'ils arriveraient grandement à temps et que de toute façon les Allemands ne mangeaient personne. Rien ne pouvait les empêcher d'attendre que leur vin soit à la bonne température. Quand nous partîmes, ils furent assez insensés pour nous souhaiter « Bon Voyage ».

Ceux qui avaient eu peur de combattre les Allemands ne craignaient pas de vivre avec eux. Quelle terrible erreur ! Les Français allaient bientôt la réaliser. Ils n'étaient pourtant pas personnellement entièrement à blâmer pour cette attitude imprudente. Dans la pièce « L'Aiglon » d'Edmond Rostand, le sergent Jean-Pierre Séraphin Flambeau déclare : « Enfin... On était fatigué ».

Les chefs de l'armée française de 1940 l'avaient fait trop courir. L'armée était à bout de fatigue. Elle n'avait plus qu'une idée : cesser de courir*. À chaque fois que le soldat français a été bien encadré, il a pris l'ascendant sur l'ennemi. Il n'a pas démérité en 1940, 90 000 morts et 240 000 blessés sont là pour nous le rappeler.*

Nous sautâmes dans des camions de transport de troupes, nous embarquâmes dans des chariots d'artillerie tirés par des chevaux fatigués. Nous volâmes des bicyclettes et les abandonnâmes. Nous marchâmes, nous courûmes et nous fûmes témoins des dernières convulsions de l'armée française. Ayant un poste radio, des artilleurs nous dirent que Paris avait radiodiffusé que nous étions entièrement encerclés. Arrêtés autour de leur roulante, ils nous couvrirent de sottises, quand nous décidâmes de partir sans

attendre que la soupe soit chaude. Ils nous prenaient pour des fous refusant d'admettre la réalité. Il est vrai que le mot « encerclement » n'avait jamais été aussi physiquement tangible. Ce qui rendit l'encerclement plus concret encore fut l'embouteillage dans les rues de voitures circulant dans des directions opposées. L'artillerie, le train d'équipage, les unités de pionniers avaient encore leurs véhicules. Des régiments ou ce qui en restait fuyaient venant à la fois du sud et du nord. Tous avaient l'ennemi sur leurs talons. Maintenant, ils entraient en collision. Ici et là, les mêmes évènements se reproduisaient. Une voiture montait la rue et l'autre la descendait. Quand ils se rencontraient, ils s'arrêtaient :

3— Où sont les Allemands ?

— Derrière nous.

— Derrière nous aussi.

Au début, aucun ne croyait l'autre. Chacun s'arrangeait pour continuer dans sa direction et, à la fin, tous deux renonçaient. Les soldats abandonnaient leurs véhicules, allumaient des feux, jouaient aux cartes. Roi de cœur, Dame de pique, sur les marches fraîches des pas de porte des maisons, une armée attendait le conquérant en jouant à la belote. Les voitures des officiers essayant de se frayer un chemin en klaxonnant devaient stopper et leurs occupants en descendre. Leurs vieilles explications, nous cherchons le QG de la Division ou nous allons chercher des renforts ou nous suivons notre régiment, étaient accueillies par des huées et des quolibets. Certains officiers, principalement les jeunes, faisaient bonne figure devant leur infortune. Ils abandonnaient leurs voitures réquisitionnées, Peugeot, Renault, Citroën ou Hotchkiss et se mettaient à casser les moteurs à coups de marteaux, de crosses de fusils et de haches. Alors, ils étaient admis à jouer à la belote.

Nous restions deux seulement à continuer de courir, comme poursuivis par des démons. Nous percevions que dans notre dos des hommes nous conspuaient, nous jetaient leurs railleries comme des pierres. Nous parlions peu, nous étions trop fatigués pour parler. Je suis convaincu que durant ces heures nous fûmes soutenus par notre fatigue. Nous étions devenus incapables de nous arrêter. À mesure de notre marche, nous nous débarrassâmes de tout ce qui nous encombrait, cartouchières, sacs à pain, masques à gaz, provisions de bouche : des piles d'aliments traînaient en abondance sur le bord de la route, n'attendant qu'à être ramassées. Pourquoi nous embarrasser de saucisses quand d'autres étaient disponibles quelques pas plus loin ? Nous bazardâmes aussi nos armes. Le fusil de Dvonicky échoua sur une pile de ses semblables et mes grenades à main en plein

champ. Nous marchions et nous marchions. Nous trébuchâmes sur des pierres, des armes, des sacs et des centaines de tuyaux de masques à gaz éparpillés. Les indications les plus nébuleuses nous redonnaient espoir. Encore et encore, quelque chose nous incitait à croire qu'après Charmes la route menait à la liberté. Les découragements eux-mêmes de Dvonicky m'inspiraient à trouver vite des contre arguments que finalement il acceptait toujours. Nous lâchâmes l'idée de nous reposer étant donné que nous avions dépassé les limites de l'épuisement humain. La chaleur était écrasante, non que le soleil fût plus chaud que d'habitude, mais parce que le temps était orageux. Le visage de Dvonicky était rouge comme le reflet des braises dans un foyer. J'imaginais que quelque part des milliers de feux brûlaient, des milliers de poêles allumés se rapprochaient de nous pour nous lécher d'invisibles langues de feu.

Étions-nous morts ou au Purgatoire ? Je recherchai en vain un arc-en-ciel à l'horizon, le pont menant au Paradis.

Venant de l'ouest, nous marchions sur la grande route de Mirecourt à Charmes, lorsque le silence nous enveloppa à nouveau à quatre ou cinq kilomètres de Charmes. Nous arrivions à l'entrée de la Ville que Truffy nous avait indiquée. Nous avions ordre de nous présenter aux Quartiers généraux de l'endroit et de voir si la route d'Épinal à Saint-Dié était encore ouverte. L'idée derrière ce plan qui naturellement ne nous avait pas été confiée était devinable : par la route de Saint-Dié à Colmar, le régiment pourrait passer en Suisse par les hauteurs de Ferrette dans le Sud alsacien sous la protection de la ligne Maginot. Notre foi en la ligne Maginot était encore très forte. En réalité les Allemands avaient franchi le Rhin le 16 juin, soit cinq jours avant.

Soudain, nous nous retrouvâmes seuls sur la grande route. Apparemment, les troupes fuyant Charmes vers l'ouest avaient laissé derrière elles un vide de cinq kilomètres après s'être heurtées aux Allemands progressant d'ouest en est vers Charmes. Effectivement, il n'y avait plus de troupes entre nous et les Allemands. C'était comme si les forces allemandes étaient comme deux locomotives s'arrêtant face à face sur la même voie avant de se heurter. Un doux vent se leva qui sauta d'une cime à l'autre des arbres. Le bruissement des feuilles rappelait le fredonnement d'une voix de femme mettant son lavage à sécher sur les fils.

De-ci de-là, une feuille frappait une branche comme la tête ovale d'une note de musique. Parfois, une feuille tombait au sol et je m'étonnais qu'il n'en résultât aucun son. À peu de distance de Charmes, quelques cyclistes vinrent vers nous. Quand ils furent assez proches, nous reconnûmes qu'il s'agissait de deux hommes et de deux femmes.

— Les Allemands sont là. Les Allemands sont dans Charmes, nous dirent les deux hommes portant l'uniforme des employés des postes.

Comme pour confirmer leurs paroles, le bourdonnement de moteurs d'avion que nous n'avions pas entendu depuis longtemps ressuscita. Les bombardiers allemands survolaient la Ville. Je ne sais pas pourquoi nous continuâmes notre route sinon qu'une idée nous obsédait et agissait comme un aimant : notre mission ne serait accomplie que si nous pouvions atteindre Charmes. De fait, nous ne trouvâmes aucun Allemand à notre arrivée dans la ville coupée en deux par le canal de l'Est et par la Moselle. (*Le canal de l'Est avec ses 394 kilomètres était le plus long de France et était scindé en deux parties sud et nord. Dans un but de promotion touristique, celles-ci ont été renommées respectivement « canal des Vosges » et « canal de la Meuse » en 2003*.)

La Ville située à mi-distance de Nancy et Épinal était morte. Quelques rares civils se tenant sur le seuil de leurs maisons examinaient le ciel. Nous visitâmes quelques auberges et le verre de bière que nous mendiâmes nous fut refusé. La ville poussiéreuse et laide avec ses maisons de style mille neuf cent vingt méritait peu son nom (*Ville martyre en septembre 1944, la ville de Charmes sera reconstruite en cinq ans. Elle sera à nouveau détruite en 1944*).

Des Sénégalais occupaient les postes situés aux entrées du massif et long Grand Pont enjambant à la fois le canal et la Moselle. Le pont entier était couvert de ces familières petites marques indiquant qu'il était miné. Je demandai au caporal noir où se trouvait le poste de commandement. Il me montra un bâtiment situé à l'extrémité opposée. Juste façon de parler, je m'enquis :

— Allez-vous faire sauter le pont ?

Il rit, découvrant ses dents blanches.

— Oui ! Si ce n'est pas nous, ce sera mes camarades d'en face. Tout dépendra du côté par où les Allemands viendront.

Nous traversâmes le pont. Dessous, la Moselle coulait dans une paix estivale. Entre le Canal et la Moselle, nous vîmes d'innombrables buissons verts et jaunes. Les bombardiers brillaient comme argent dans le ciel.

Toutes les salles du poste de commandement étaient désertes. Finalement, nous rencontrâmes un lieutenant qui nous informa que l'état-major s'était réfugié dans un abri antiaérien appartenant à un vigneron local. Il nous conduisit jusqu'à la ferme. La porte de la cave était ouverte et un commandant était assis sur une caisse qui nous demanda :

— Que voulez-vous ?

— Recevoir des ordres, mon commandant.

Je lui expliquai ma mission. Il m'écouta. Tous deux, nous allongions le cou. Il me regardait de haut, je le regardai en baissant les yeux.

D'âge très avancé, avec un long cou velu de dindon et une énorme pomme d'Adam sur sa gorge décharnée, il me rappelait l'image du serpent ayant avalé un lapin.

Comme je finissais de parler, il héla en se tordant de rire un capitaine qui selon toute apparence occupait le fond du cellier, car sa tête apparut comme champignon sortant de terre. Le rire du commandant était si convulsif que sa tête de dindon en devint rouge. Je craignis sérieusement que sa gorge éclate et que sa pomme d'Adam saute sur mes souliers.

Enfin, il se calma. Encore pris de toux et les larmes aux yeux, il déclara :

— Regarde-moi ce spécimen ! Le sergent désire recevoir des instructions !

Soudain silencieux, il m'examina avec méfiance, comme s'il me soupçonnait de vouloir faire une mauvaise plaisanterie à ses dépens. Finalement, sa tête de chat perché montra des signes de colère probablement juste pour compléter la gamme des émotions humaines.

— Allez jusqu'à la grande maison sur la place et prenez-vous une bière, c'est la seule instruction que je suis en mesure de vous donner, espèce d'idiot.

Je fis demi-tour et je rejoignis Alfred qui m'attendait sur la place. Dirigé par son instinct infaillible, il avait découvert la brasserie (*la brasserie de Charmes maintenant fermée est le site de naissance de la Kanterbrau*) et engouffré deux verres de bière. Je suivis son exemple. La bière était froide et délicieuse et ne coûtait rien. Plusieurs barriques de bière avaient été installées dans une immense grange. Une blonde corpulente faisait le service.

Devant la grange, quatre grandes routes convergeaient sur la place principale : la route menant au pont et à la gare, la route de Saint-Dié, la route de Lunéville.

Dans chaque direction était pointée une mitrailleuse et la route de Saint-Dié était même défendue par un canon antichar. À côté de chaque arme était déposé un verre de bière. Autour de la grange, des soldats dormaient étendus sur le sol. Des femmes et des enfants étaient assis sur des bancs ou au bord des trottoirs. Nous passâmes soigneusement par-dessus les gens endormis afin de ne pas les réveiller.

Une main se posa sur mon épaule, une main de femme. La femme se tenait dans l'entrée d'une petite maison grise. Elle me demanda :

— Veux-tu me rendre visite, mon petit ?

Elle était d'aspect vulgaire, les seins hauts, les mains courtes et grasses, les cuisses massives.

— Es-tu d'ici, *dis-je* ?

— En ai-je l'air ?

— Non, *convins-je poliment.*

— Je viens d'Épinal, *confirma-t-elle*. Je suis une évacuée. Je reçois maintenant ici.

Elle prononçait le mot « évacuée » comme si c'était particulièrement élégant.

Elle ouvrit la porte de la maison. Dans l'étroit corridor en pierre se trouvaient un landau et un divan.

Nous continuâmes plus loin, toujours plus loin. Nous étions Dvonicky et moi derrière la gare en train de cueillir des groseilles dans un petit jardin quand je saisis Alfred par le bras.

Trois magnifiques automobiles surgissaient de l'étroite rue de la gare. Deux étaient noires et la troisième rouge. Elles hésitèrent un instant au passage à niveau.

Elles prirent la « route à grande circulation numéro 9 » qui menait (par Bayon) à Baccarat. Dans chaque voiture, un général était assis accompagné de quatre ou cinq colonels. Elles disparurent dans un nuage de poussière.

— Viens, *indiquai-je à Alfred*. Suivons-les. Je n'ai jamais entendu parler d'un général fait prisonnier. Ils doivent connaître le chemin. Nous sommes à pied et nous n'irons pas aussi vite qu'eux, mais au moins nous serons dans la bonne direction.

Nous étions complètement ragaillardis, comme rajeunis. Nous marchâmes activement. La route virait fortement vers le nord-est. Aucun être vivant n'était visible sur cette artère dite de grande circulation. L'air était rempli de l'odeur de cadavres. Des hommes et des chevaux morts lors d'un bombardement survenu quelques jours auparavant reposaient par douzaines sur les bords. Les chevaux éventrés gisaient là, les tripes sortant du corps.

Des chariots à demi retournés répandaient leurs pleins contenus sur la chaussée. Un énorme camion de munitions était tombé dans le fossé. L'ange de la mort était passé par là.

Sur le côté gauche de la route, nous aperçûmes enfin une ferme blanche avec un toit rouge. De la fumée sortait de sa cheminée en briques rouges. C'était une maison comme les enfants en dessinent.

Une jeune fille était dans la cour occupée à mettre du fumier en tas. Nous n'apercevions que son dos. Nous la hélâmes. Elle se retourna, vint à la barrière et nous sourit. La bouche rouge, elle sentait le fumier frais.

— La porte est-elle ouverte ? demanda Alfred.

— Pourquoi pas ?

— Les Allemands sont-ils passés ici ?

— Bien sûr que non. *Elle rit*. Voulez-vous entrer et boire un verre de lait ?

Nous refusâmes en la remerciant. Alfred continua de questionner :

— Avez-vous vu trois autos passer ?

Oui. Elles étaient passées quelques minutes auparavant. Nous la remerciâmes et reprîmes notre marche. La route traversait une épaisse forêt. Ici et là, un artilleur sortait du bois et regardait en direction du Nord. Nous conclûmes que des batteries étaient cachées dans la forêt. Alfred voulait s'arrêter. C'était maintenant idiot de vouloir continuer dans la même direction. Soudain, nous vîmes les trois autos. Nous savions ce que cela voulait dire : les généraux n'avaient pas pu passer. Ils s'étaient écartés de la Ville de seulement quelques kilomètres.

Un cimetière se trouvait dans les bois, un cimetière militaire de la Grande Guerre avec ses tombes en pierres roses. Seule la France peut avoir de tels cimetières. Celui-ci était comme un boudoir parfumé. Les pierres tombales étaient aussi délicates et gracieuses que les boîtes de poudre sur la coiffeuse d'une jolie femme. De la fumée s'envolait par-dessus les tombes. Généraux et colonels jetaient des papiers dans un feu qu'ils avaient allumé. Faisant des allers et retours, un jeune commandant sortait des autos avec l'aide des chauffeurs des imprimés en vrac et en chemises. Le plus étrange était ceci : près du feu à ciel ouvert se tenait un soldat allemand se réchauffant apparemment les mains. Un colonel le gardait un fusil à la main. Nous nous arrêtâmes derrière une des autos et demandâmes au chauffeur ce qui arrivait.

— Nous brûlons tous les documents avant l'arrivée des Allemands.

Je désignai le soldat allemand qui maintenant nous regardait. Le visage carré et ricaneur, les yeux injectés de sang, il ne dépassait guère les vingt ans.

— Et alors lui ?

Le chauffeur rit :

— Notre prisonnier ! Un éclaireur qui s'est égaré. Notre général en personne l'a capturé. Maintenant, il ne sait plus quoi en faire. Pour l'Allemand, c'est le plus beau jour de sa vie : dans une heure, le général sera son prisonnier.

Comme je l'avais longtemps fixé du regard, le prisonnier sortit sa langue et poussa un long « Ba-aA-ah ! » Cette scène avait quelque chose d'irrésistiblement comique.

Nous reprîmes notre marche d'un pas pressé. Durant un kilomètre enveloppé de silence, nous reprîmes espoir. Une voiture à cheval se mit alors à bruire derrière nous. Elle se rapprocha et nous constatâmes qu'elle était tirée par un vénérable canasson aussi fatigué que nous, si fatigué qu'il ne savait plus s'arrêter. On ne voyait pas de cocher. Un petit homme à binocles

était assis sur une planche à l'arrière. Il portait l'uniforme avec les écussons rouges du corps de santé militaire. On ne pouvait voir l'homme qui était étendu sur le plancher, mais on l'entendait. Il pleurait et parfois poussait des râles de moribond comme s'il faisait d'ultimes efforts pour respirer. L'optimisme d'Alfred trouva encore un motif d'espoir dans cet équipage et ce moribond :

— S'ils évacuent encore les blessés dans cette direction, c'est qu'il est encore possible de passer.

Je questionnai le médecin :

— Où allez-vous, mon lieutenant ?

Il secoua les épaules sans répondre. Le visage d'un Noir apparut au-dessus des montants de la carriole. De grosses larmes aussi noires que l'homme roulaient sur ses joues. Je lui demandai :

— Es-tu blessé ?

— Non. Mon frère vient de mourir.

Il ne râlait plus. À ce moment-là, deux cyclistes apparurent devant nous : des soldats allemands ! Alfred et moi, nous nous regardâmes. Mon cerveau était engourdi comme si mon sang avait cessé de circuler. Les deux Allemands ignorèrent la présence de notre groupe hétéroclite, cheval et voiture y compris. Rasés de frais et chevelures blondes méticuleusement peignées, ils gardaient leurs pistolets automatiques en bandoulières comme s'il ne pouvait arriver qu'ils aient à s'en servir. Les poignées de leurs vélos brillaient comme argent.

Je délibérai un moment avec Alfred.

Continuer en avant était devenu absurde. Je suggérai que nous revenions à la ferme et tentions de nous procurer des vêtements civils. Si nous tombions en habits civils dans les mains ennemies, nous serions fusillés, mais nous n'avions rien à perdre d'essayer. Nous fîmes demi-tour, tandis que la carriole continuait son chemin avec son médecin silencieux, son Noir larmoyant et son cheval qui ne crevait pas. De façon prudente, nous passâmes à travers bois. Près de la ferme rose, nous vîmes à travers les buissons l'ex-prisonnier allemand conférer avec les deux cyclistes. Il montra la direction de Charmes. Les voitures des généraux avaient disparu, mais il persistait un nuage de poussière (*probablement le général Lucien Loizeau commandant la 6e armée était parmi eux, le soir du 21 : prisonnier dans quelques heures le 22*).

Nous atteignîmes l'entrée de la cour et franchîmes la barrière sans incident, mais la demoiselle n'était plus seule. Deux soldats français étaient assis dans la cuisine, un sergent à forte stature qui buvait du lait et un simple soldat. Le sergent avait la chevelure blonde et les joues rouges d'un Alsacien. Ses yeux bleus reluquaient la fille. Il était une copie du sergent-chef Gärtner et

je me sentis mal à l'aise. Le soldat était ivre mort ; sa tête cognait la table. Il jurait, marmonnait et avec l'incomparable logique de l'homme saoul, il demandait qu'Hitler lui-même vienne lui raccommoder son fond de culotte. Le Führer n'était-il pas un colleur d'affiches ou quelque chose du genre ? La jeune femme essayait de l'arrêter de boire, mais aussitôt qu'elle l'approchait, il posait sa lourde main sur la cruche ventrue qu'il était à vider.

Je m'arrangeai pour voir la femme en a parte. Elle me dit qu'elle serait heureuse de nous fournir des habits civils, mais elle n'était que la servante. Elle attendait d'une minute à l'autre ses maîtres, le fermier, la fermière et leur fils qui étaient dehors. Les Allemands aussi seraient là d'une minute à l'autre. N'avait-elle pas aperçu deux cyclistes allemands ? Elle les avait entrevus par la fenêtre et le sergent alsacien avait alors sauté sur ses deux jambes, tendu le bras par la fenêtre et crié « Heil Hitler ! » Aussi longtemps qu'il serait dans la maison, on ne pouvait rien faire. Nous lui dîmes :

— Dans ce cas, nous allons partir.

— Non ! *se récria-t-elle*. Je peux vous cacher dans le grenier jusqu'à ce que la place soit sans risques ou que le fermier et la fermière soient de retour.

Elle dirait simplement au sergent alsacien qu'elle nous avait mis dehors. Tout cela sonnait simple, intelligent, maternel et courageux. Nous suivîmes sa suggestion sans réfléchir. Nous grimpâmes jusqu'au grenier et elle referma la porte grinçante sur nous. Le comble sentait le maroquin, le tabac et la viande fumée. Une paire de jambons pendaient dans la cheminée, une vieille machine à coudre et une faux dormaient dans un coin et dans un autre veillaient une grande photographie encadrée et quelques cartes à jouer éparpillées. Par une lucarne de toit, je pouvais voir les bois et la route.

De temps à autre, un cycliste passait. Les bois demeuraient silencieux et paisibles et il m'était impossible de penser que nos deux vies s'achevaient. Après avoir doucement posé nos casques sur le sol, nous nous couchâmes sur un vieux châlit placé au côté opposé à la porte. Les ressorts du matelas usagé s'enfonçaient dans nos dos et nos hanches, mais nous n'en avions cure, car nos dos étaient déjà endoloris et nos pieds étaient morts.

Alfred remarqua :

— Dans une heure ou deux au plus tard, les Allemands vont occuper la maison.

Je regardai ma montre. Il était neuf heures trente du soir. Le jour déclinait. Alfred continuait à scruter la situation :

— Si les Allemands montent, ils tireront à travers la porte. Ne vaudrait-il pas mieux attendre en bas **?**

— Non, je ne bouge pas d'ici.

Nous étions étendus sur le dos l'un à côté de l'autre, les mains croisées derrière la tête. Nous regardions fixement la porte. Alfred se tourmentait toujours :

— S'ils me tirent, tu préviendras ma sœur.

Il me dit l'adresse et voulut s'assurer :

— Dois-je te l'écrire ?

— Non. Je m'en souviendrai.

— Sûr ?

— Sûr. Et si c'est toi qui demeures en vie…

Je lui fournis les adresses de ma femme et de mes parents. Nous restâmes silencieux un certain temps. Je joignis les mains pour prier. Je pensai si fort à ma femme et à mes parents que la sensation me vint qu'ils étaient présents dans la pièce. J'en fus si oppressé que je débouclai mon ceinturon avec mon étui à revolver et l'accrochai à une chaise qui n'avait plus que trois pattes.

— Allons-nous dormir ? *dit Alfred*.

— Oui.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Nous nous serrâmes la main. Le jour précédent, nous étions encore étrangers et voilà que notre poignée de main nous liait à la vie à la mort.

Nous ne nous regardions pas. Nos yeux étaient rivés sur l'entrée. Nous pensions :

— « À n'importe quel moment… »

Mais en même temps, superstitieusement :

— « Temps que nous veillerons, la porte ne pourra être ouverte ».

Lentement, la pénombre s'installa dans le grenier. Nos yeux demeurèrent anxieusement fixés sur les fentes de la porte. Parfois, la lueur d'une lampe de poche scintillait. Bientôt, serions-nous aveuglés par la lumière d'une de ces lampes ? La nuit teintait d'un voile de gris chaque chose. Mon cerveau aussi plongea de plus en plus profondément dans une grisaille fantastique dont seuls les ressorts du lit émergeaient. Je m'endormis.

Une voix aiguë de femme me réveilla :

— Descendez avec moi. Les Allemands sont là.

La porte s'ouvrit brusquement. Une femme inconnue se tenait dans l'escalier, une chandelle à la main.

— Vite, vite. Ils nous attendent.

Nous nous levâmes machinalement. Nous descendîmes les marches derrière elle et traversâmes la cour qui sentait fortement le jasmin et le fumier. La lune était haute dans le ciel. Il était deux heures du matin. À peine

étions-nous hors de la cour que deux lampes torches éclairèrent nos visages, deux mains palpèrent nos corps.

— Keine Waffen ? (*Pas d'armes* ?)

— Non.

— Stellt euch dazu ! *(Rejoignez le reste* !)

Nous réalisâmes à ce moment-là que plusieurs centaines de soldats français étaient rassemblés sur la route. Trois ou quatre officiers se trouvaient parmi eux. En dehors des deux Allemands qui nous avaient fouillés, un seul autre gardait avec son fusil automatique le troupeau des prisonniers. Un vent frais s'infiltrait dans mes cheveux. Quelque chose de décisif, radical, final avait changé en moi. Était-ce dès l'instant de ma capture ou bien durant mon sommeil ? Était-ce que je venais de réaliser que depuis un an je n'étais qu'un rouage dans une horloge détraquée et que maintenant je reprenais le gouvernail de ma destinée ? En tout cas, la peur m'avait quitté. J'avais perdu toute envie de suicide. Je repoussai en arrière les cheveux qui m'étaient tombés sur le visage.

Quand le sergent allemand demanda si parmi nous quelqu'un savait parler allemand, je fis un pas en avant, à l'épouvante de Dvonicky, et déclarai en imitant la prononciation française :

— Ich spreche deutsch (*je parle allemand*.)

— Ausgezeichnet, *erklärte der Unteroffizier*. Komm mal mit ! (*Excellent ! Viens avec moi, émit le sous-officier*.)

Nous allions dans les bois. Il m'ordonna de détacher quelques chevaux et de préparer un chariot et il ajouta :

— Na, für dich ist der Krieg aus. (*Bien, pour toi la guerre est finie*.)

Je dis quelque chose. Il m'exprima que j'étais un bon diable, mais il gardait par mesure de précaution son revolver braqué sur moi. Je pensai : « Oui, bon diable ! C'est mon rôle maintenant. D'accord ! Je joue la partie ; aucune enchère n'est trop élevée. À la fin… »

Le sergent prit simplement conseil auprès du caporal. Puis, il donna des instructions à l'homme au fusil automatique :

— Du führst die Bande ab. Wir haben noch zu tun. Du schaffst das doch allein, was ? (*Tu amènes cette bande au Quartier Général. Nous avons encore à faire. Tu ne seras pas inquiet, seul* ?)

— Und ob... (*Et si*...)

— Sie haben keine Waffen, Ausserdem sind Sie froh, dass der Krieg für sie aus ist. Es sind höchstens fünfhundert (*ils sont désarmés. Par-dessus tout, ils sont heureux de constater que la guerre est finie pour eux. Ils sont tout au plus cinq cents*.)

Il revint à moi :

— Du bleibst bei uns. Vielleicht können wir dich noch brauchen. (*Tu restes avec nous. Nous aurons peut-être besoin de toi*.)

— Jawohl. Kann mein Freund mit mir bleiben ? (*Bien. Mon copain peut-il rester avec moi ?*)

— Meinethalben. (*Ça m'est égal*.)

Je fis signe à Dvonicky de se joindre à nous. Je lui avais précédemment recommandé de ne manifester aucune compréhension de la langue de Goethe.

Nous retournâmes tous les quatre, le sergent et le caporal allemands, Alfred et moi, à la ferme.

La fermière était à la barrière et elle demanda si « ces Messieurs » lui feraient l'honneur d'accepter un verre de lait. Nous entrâmes dans la maison. Elle nous fit pénétrer dans la pièce principale. Le vieux paysan était assis sous la lampe, les mains étendues sur la table. Il se leva et nous fit de la place. La petite servante s'avança apportant du lait chaud. Quand elle passa auprès de moi, elle me dit :

— Courage ! Tout n'est pas perdu.

Le sous-officier s'enquit :

— Was sagte sie ? (*Qu'a-t-elle dit* ?)

Je répondis promptement :

— Ob ich auch Milch will. (*Elle m'a demandé si je voulais du lait*.)

Alors que les autres s'étaient assis à la table, j'étais resté debout. La guerre était peut-être finie, mais la mienne ne faisait que commencer. Je me disais :

— « Attention à tes paroles. Maintenant, il te faut être prudent et avisé. »

— Setzen sie sich, sagte der Unteroffizier. (*Asseyez-vous, dit le sous-officier*.)

Je m'assis. Il était soudainement devenu poli. Jeune homme à binocles ronds et bouche mince, caricature de l'étudiant allemand, il semblait toujours renifler quelque chose de fétide.

Le caporal était par contraste un gaillard robuste avec de bizarres yeux froids et sadiques tels que j'en rencontrai par la suite dans les visages des jeunes blancs-becs allemands : des yeux d'ivrogne privé de boisson ou de morphinomane en état de manque, ou de jouisseur frustré.

— Wir müssen heute noch ein paar hundert Gefangene zusammentreiben, sagte der Ubteroffizier, während er eine Karte auf dem Velourstischtuch ausbreitete. (*Nous devons recueillir aujourd'hui deux cents ou plus prisonniers, dit le sergent en déployant une carte sur une nappe de table en velours*

brodée de fleurs en laine.)

C'était la plus récente carte d'état-major française. Pendant des semaines, j'en avais réclamé une en vain pour mon poste d'observation.

Le caporal me questionna :

— Ist Charmes schon besetzt ? (*Charmes est-il déjà occupé* ?)

— Ich weiss nicht, répondis-je. (*Je ne sais pas*.)

— Wollen Wir die Stadt besetzen, Herr Unteroffizier ? *fragte er seinen*

Vorgesetzen. (Devons-nous occuper la Ville, Monsieur le sous-officier ? demanda-t-il à son supérieur.)

Il avait dans la voix une insolence étudiée qui me donna le frisson.

— Warum nicht ? Aber zuerst wollen wir noch ein paar hundert Franzosen aus den Wäldern holen. (*Pourquoi pas ? Mais avant cela, nous avons une paire de cent Français à sortir du bois*.)

Il but son lait et se tourna vers le fermier :

— Na, meinte er wohlwollend, Bald ist der Krieg vorbei. (*Eh bien, manifesta-t-il bienveillant, bientôt la guerre sera terminée*.)

Le vieil homme le regarda sans comprendre.

— Übersetzen Sie ! befahl der Unteroffizier. (*Traduisez ! me commanda le sous-officier*.)

Je traduisis l'information. La femme du paysan pressa son mari :

— Vas-y. Dis quelque chose.

Mais l'homme resta muet. Il joignit seulement ses mains. Le sous-officier poursuivit son exposé :

— Jetzt fliegen wir mal nach England rüber. In vierzehn Tagen ist der ganze Schwindel aus. Und zu mir : übersetzen Sie ! *(Maintenant, nous volons au-dessus de l'Angleterre. Dans deux semaines, tout sera terminé. Et s'adressant à moi : traduisez* !)

Je traduisis la phrase mot à mot.

— Dis quelque chose ! *répéta la paysanne à son homme*.

Il serra ses mains et continua de se taire.

L'attention subitement se déplaça ailleurs : un grognement bestial vint de l'entrée. Une tête plus animale qu'humaine se montra dans l'entrebâillement de la porte. Une voix vociféra :

— Hitler doit recoudre mon fond de culotte !

Pour illustrer ce qu'il voulait exprimer, l'homme se tourna et nous indiqua du doigt les fesses nues sortant de son pantalon déchiré.

Le caporal bondit. Il n'avait pas compris les paroles, mais il avait entendu le nom du Führer accompagné d'un geste obscène explicite. Avec la crossede son revolver, il frappa de toutes ses forces le crâne de l'insolent.

L'ivrogne s'écroula sans un son. Les deux Allemands sortirent en enjambant le corps. À leur signal, Dvonicky et moi les suivîmes.

Sur la route, le binoclard m'informa :

— Sie werden in die Wälder gehen und schreien: Der Krieg ist aus ! Kommt heraus ! Verstanden ? (*Nous devons encore ramasser deux cents prisonniers. Vous entrez dans le bois et vous criez : la guerre est finie ! Sortez ? Compris ?*)

Je l'avais très bien compris, mais je fis celui qui n'avait rien saisi du tout et je lui demandai :

— Ist der Krieg wirklich aus ? (*La guerre est-elle vraiment finie* ?)

Je cherchais à gagner du temps pour réfléchir.

— Für die, die aus den Wäldern kommen, ist er vorbei. Die dürfen bei uns bleiben ! Also, los ! (*La guerre est finie pour toi et ceux qui sortent du bois. Ils resteront avec nous ! Allez, va dans le bois !)*

J'entrai dans le bois. Devais-je crier : « La guerre n'est pas finie ! Ne bougez pas ! » ? Ça ne fonctionnait pas, car mon gardien allemand saisirait la négation.

Aussi je formulai autrement :

— La guerre continue ! Vous restez ! Vous restez !

Rien ne bougea. Un silence de mort régnait dans les bois. Nous allâmes un peu plus loin. La lune commençait à pâlir. Ma voix résonnait seule dans la grande solitude. Soudain, le caporal s'immobilisa et m'interrogea :

— Was schreist du da ? (Que cries-tu là ?)

— Der Krieg ist aus ! Kommt Éros ! (*La guerre est finie ! Sortez !*)

Il goba mon explication. Il ne pouvait croire que j'oserais lui mentir. Il grommela simplement :

— So ? (*Hum ?*)

La forêt était pleine de soldats, d'armes et de munitions. Je croyais entendre respirer des milliers d'hommes. Le sergent marchait à côté de moi. Soudain, il tomba en arrêt. Dix ou douze bicyclettes étaient déposées à l'orée du bois. Il me regarda avec méfiance à travers ses lunettes et dit :

— Was ist das ? Da müssen doch Soldaten im Wald liegen. Schreien Sie mal ! (*Qu'est-ce que cela ? Il doit y avoir des soldats dans le bois. Crie encore !*)

Je criai encore. Rien ne bougea. Il m'interrogea :

— Was heisst « guerre » ? (*Que signifie « guerre* » ?)

— Krieg. (Guerre.)

— Und : « continue » ? (Et « continue » ?)

— Ist aus. (Est finie.)

— Gut.

Mais il restait immobile.

— Und diese Fahrräder ? *(Et ces bicyclettes* ?)

— Ach, meinte ich, die haben Fliehende liegengelassen In der Unordnung...! (*Oh ! Expliquai-je, les soldats ont dû les abandonner quand ils ont fui ; dans une telle pagaille*… !)

Le terme pagaille appliqué aux Français lui plut. L'absurdité évidente d'hommes fuyant en laissant derrière eux leurs bicyclettes sembla lui échapper. Nous continuâmes notre ronde. Nous atteignîmes le remblai de chemin de fer près de Charmes. Un tank brûlait sur les rails et la lueur en était visible même à distance. Le caporal monta sur le char. Il recula d'horreur : un officier s'était suicidé sur le siège du conducteur. Le sergent estima que l'officier avait dû lui-même mettre le feu et il ordonna au caporal de descendre. Mais le caporal regardait comme hypnotisé à l'intérieur du blindé bien que les flammes lui léchassent le visage. Je le vis se pencher à l'intérieur, tirer sur quelque chose avec effort et en crissant des dents avec rage. Ce quelque chose sur le siège du conducteur semblait lui résister. Finalement, ses traits se détendirent et il cria « Endlich ! » (Enfin !) Il tenait le revolver qu'il avait arraché des mains de l'officier mort.

Nous traversâmes la voie de chemin de fer pour entrer dans Charmes. Et dire que quelques heures auparavant nous avions dépassé cette ville, remplis d'espoir. Les deux Allemands gardaient dans leurs mains comme des bébés leurs fusils automatiques prêts.

Soudain, un soldat français sortit de la nuit. Nos deux gardiens sursautèrent. Ils levèrent leurs armes et crièrent « Hände hoch ! » (Haut les mains !) Le soldat français obéit. Il était désarmé. Je reconnus l'uniforme d'un adjudant de la coloniale.

— Je veux vous demander une faveur, *déclara-t-il.*

Comme il parlait français, je fis les traductions aux Allemands.

— Je voudrais, *continua l'adjudant*, rencontrer mon général. Mon général est placé sous garde dans le cellier.

— Donc, Charmes est occupée ?

— Bien sûr.

Le sergent déçu que la ville de Charmes fût déjà occupée s'exclama « Scheisse ! » (Merde !) Il s'enquit de savoir pourquoi l'adjudant français voulait voir son général. Le général lui avait promis la Croix de guerre et il voulait lui faire tenir sa promesse.

Je ne pus saisir la réponse qui lui fut faite, car à cet instant précis, dans la nuit, un « Heil Hitler ! » sortit du verger où nous nous étions arrêtés quelques

heures auparavant Dvonicky et moi.

Les deux Allemands braquèrent leurs torches. Un soldat en uniforme français s'avança, la main levée pour répéter le salut :

— Heil Hitler !

— Heil Hitler ! *répercutèrent nos geôliers*.

Ils restèrent face à face un instant le bras levé dans le salut allemand.

Alors, l'homme en uniforme français dit dans une prononciation allemande sans accent et sans se soucier de nous :

— Ihr seid wahrscheinlich hungrig. Ich habe euch ein Essen vorbereitet. (*Vous êtes probablement affamés. Je vous ai préparé un repas.)*

Derrière lui se tenait l'adjudant de la coloniale, éberlué. Toute la scène était éclairée par le tank en feu. Mes deux Allemands le remercièrent. Je m'éclaircis la voix pour attirer leur attention.

Le sergent se retourna vers moi :

— Ihr geht jetzt zum Bauerhaus zurück. Meinethalben dürft ihr dort schlafen. Morgen früh lasst ihr euch vom ersten deutschen Wagen mitnehmen. Er wandte sich an den Franzosen : Es sollen noch ein paar Generale hier versteckt sein. (*Retournez maintenant à la ferme. Je n'ai pas d'objection à ce que vous y dormiez. Demain matin, vous sortirez et faites-vous emmener par le premier camion allemand de passage. Il revint vers leur ami en uniforme français : nous resterons ici, quelques généraux sont censés y être encore cachés*.)

Le 21 juin 1940 en effet, la 8e PzD lançait ses groupes de combat jusqu'à Nomexy et surtout Charmes, où s'était installé le P.C. du 6e corps de l'armée française : ce dernier était assailli par trois Divisions d'infanterie venant du Nord et par la 8e PzD venant du Sud. En fin de journée, le général Lucien Loizeau (1879-1978) fut fait prisonnier et il accepta de signer la reddition du 6e C.A.

Je demandai si nous pouvions avoir un laissez-passer afin de ne pas être importunés sur notre chemin de retour. Le sergent déchira une page de son carnet. Il me demanda mon nom. À ce moment-là, je réalisai que je n'avais pas encore retiré la plaque d'identité de mon poignet ni jeté mon livret militaire. J'hésitai une fraction de seconde. Le sergent répéta :

— Wie heisst du ?

— Ich heiss…

Le soldat germanophone en uniforme français me dévisagea avec les sourcils triangulaires du diable.

— Diable, *dis-je*, Jean Diable.

Le sergent nota sans sourciller, puis se tourna vers Dvonicky :

— Und du ? (*Et toi* ?)

Je répondis pour Alfred :

— Mein Kamerad heisst Alfred, Alfred Polonais. (*Mon camarade s'appelle Alfred, Alfred Polonais*.)

Le sous-officier me remit finalement un papier avec ces mots :

— « Sergeant Jean Diable und Soldat Alfred Polonais haben für mich als Dolmetscher gearbeitet. Es ist ihnen gestattet, hier zu schlafen. Sie haben sich morgen bei der nächsten deutschen Stelle zu melden ». Ort, Datum, Unterschrift (« Le sergent Jean Diable et le soldat Alfred Polonais m'ont servi d'interprètes. Il leur est permis de dormir là. Demain, ils devront se rapporter au poste allemand le plus proche. » Lieu, Date, Signature.)

Je le remerciai et nous partîmes, les quatre autres allant dans la direction opposée. Quand nous arrivâmes au tank sur la voie ferrée, nous nous arrêtâmes. Nous n'en avions pas discuté, mais nous savions que nous pensions la même chose. Nous entendîmes le roulement d'une voiture. Une fois le silence revenu, Dvonicky monta sur le tank. L'intérieur brûlait encore tranquillement, comme le foyer d'un poêle de cuisine. Alfred se pencha profondément dans la partie qui n'avait pas encore pris feu. Il demeura dans cette position environ une minute. Alors, il tira fortement vers le haut à force de bras et en grommelant « il est lourd », il sortit le mort. Le suicidé avait un visage calme et doux avec un semblant de vie causé par le reflet des flammes. Une ligne de sang coulait sur son menton et sur son uniforme. Ses cheveux léchés par le feu étaient roussis. Le corps était lourd sur nos épaules. Nous le transportâmes à tour de rôle.

Ses bras traînaient derrière lui et comme j'accélérais ils me frappèrent le dos. Je ralentis. Nous enterrâmes le sous-lieutenant René Pierre Duval, né à Saint-Raphaël, Alpes-Maritimes, le dix mai 1913 et résidant à Chambéry (Savoie), au coin de la forêt de Charmes à vingt pas de la Rue de la gare dans la direction de Baccarat. Son livret militaire disait d'informer sa mère en cas d'accident. Nous donnâmes à la fermière, notre hôtesse, ses documents et sa plaque d'identité. Elle nous promit qu'elle les enverrait. J'espère qu'elle a tenu parole.

Il dépassait quatre heures du matin du 22 juin quand nous atteignîmes la ferme. La maison était encore dans le noir. Nous entrâmes dans la cour et fîmes du bruit. Une fenêtre s'ouvrit et peu après la fermière apparut dans une longue chemise de nuit blanche et avec un bonnet de nuit et une chandelle allumée à la main. Je lui expliquai que les Allemands nous avaient donné permission de coucher dans sa maison. Elle conduisit Alfred au premier étage et ordonna à la servante de me faire un lit dans la salle à manger.

Je lui demandai de ne pas nous réveiller le matin venu. Je restai seul dans la salle à manger. La servante arriva. Elle posa une chandelle sur la table et sortit. Quand elle revint, elle disparaissait derrière une pile splendide : des draps blancs et frais, des oreillers et des couvertures. Je l'aidai. Nous étendîmes un immense drap crépitant en lin sur un vieux sofa en peluche. Elle tapa les oreillers. Par-dessus sa chemise blanche un peu tachée, elle portait un petit manteau gris. Quand elle se pencha, il s'entrouvrit et le dessin de ses petits seins frais m'apparut. Derrière la chemise blanche, ils semblaient serrés dans une cotte de mailles. Ça me fit penser à la Pucelle d'Orléans. Elle ne leva les yeux qu'après avoir battu le troisième oreiller. Elle étira une dernière fois la couverture et releva la tête. Elle rejeta ses cheveux en arrière et sourit. Elle prit la bougie et la souffla. Dans ses chaussons rouges usagés paradaient deux mignons petits pieds. Elle sentait le foin et la jeunesse. Je caressai l'ample et moelleuse couverture. Elle se pencha sur moi. Je sentis son souffle sur mon visage. Ce souffle portait tout mon été perdu, la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit au bord de la mer. Au lever du matin, souriante, elle m'apporta un grand pot de lait chaud et crémeux. Je lui demandai son nom. Elle s'appelait Yvette.

Nous dûmes nous réfugier dans notre grenier. Les Allemands occupaient presque toute la région. Yvette venait nous voir aussi souvent qu'elle pouvait.

Les Allemands avaient fait de la ferme leur popote. Ils avaient installé dans la cour une énorme roulante appelée « canon goulache » et de la fenêtre de toit je pouvais les voir entrer et sortir de la maison.

Les vainqueurs passaient les bois au peigne fin, en extrayant soldats, chevaux, armes, munitions. Ils s'efforçaient de remettre en marche les véhicules trouvés.

Nous utilisâmes presque toute la journée du 22 juin à essayer désespérément d'obtenir des habits civils. Yvette avait demandé plusieurs fois au fermier de nous en fournir, mais il refusait toujours. Elle avait aussi tenté de nous rapiécer des costumes à partir de vieilles guenilles, mais ils ne nous allaient pas. Ensuite, elle nous rappela la rumeur selon laquelle les Allemands capturaient les civils d'âge militaire et les traitaient plus mal que les soldats. Malgré cela, nous étions résolus : nous voulions fuir en habits civils. Mais il fallait les trouver.

Nous étions étendus sur le châlit, parlant peu et bougeant peu. Yvette nous avait dit que nos pas s'entendaient de la cuisine et qu'une fois le chef cuisinier des Allemands avait demandé ce qui faisait du bruit au-dessus de sa tête. Ce chef-là était très en colère contre les Anglais et il avait de la difficulté pour se retenir d'aller leur botter les fesses. Il avait informé le fermier que vingt soldats

allaient prendre quartier dans la maison et que le grenier devait être débarrassé pour donner de l'espace. Un incident grave est survenu, dit Yvette : le chef anglophobe avait fouillé le foin avec une fourche et y avait trouvé le soldat français saoul en train de se remettre de sa cuite et de son coup sur la tête. Les paysans avaient assuré le cuisinier allemand qu'ils ne savaient rien de ce soldat caché. Le chef allemand de la roulante avait accepté de laisser passer « pour une fois ». Finalement, la fermière vint nous voir. Pâle et tremblante, elle nous informa que nous devions partir au plus vite, car ni elle ni son mari n'avaient l'intention de se retrouver devant un poteau d'exécution.

À deux heures de l'après-midi, Yvette nous apporta du pain et du lait chaud et nous dit que les parages étaient dégagés. Les Allemands partaient. Les bruits de bottes et les voix gutturales étaient faciles à différencier. La tranquillité retrouvée, Alfred et moi descendîmes avec précautions les escaliers du grenier. La fermière travaillait dans sa cuisine. Vieille femme à l'air sévère et aux cheveux gris relevés, ses traits de visage étaient fatigués, usés par les soucis. Elle nous commanda d'attendre son mari et son fils qui étaient très occupés à sortir un cheval tombé dans la fosse à purin. Pendant dix minutes, dix fois soixante précieuses secondes, elle nous parla avec une grande animation du cheval et de la fosse à purin, comme si cet épisode était plus important que la défaite et l'occupation de son pays. Je pensai que la liberté avait bien peu d'importance en regard du problème d'un cheval tombé dans une fosse à purin. Mon cœur ne s'était-il pas trompé en choisissant cet article de luxe qu'est la liberté ? Pourtant, les paroles de la fermière me firent du bien. Dans ce moment où je me sentais proche de la mort et où la vie signifiait une prison allemande, je goûtais à tout ce qui me raccrochait à une vie normale, une vie sans guerre, une vie sans haine, une vie déchargée des menaces. Cet adieu à la vie n'avait rien d'horrible, sauf que mes nerfs étaient à vif et que je ressentais avec une double intensité toutes ces choses que je voyais pour la dernière fois. L'acuité de mon cerveau à percevoir m'était presque douloureuse. Le moindre geste, le moindre objet y était vécu comme un gros plan dans un film. Sur l'étagère, au-dessus du poêle, les pots de porcelaine marqués « clous de girofle », « Poivre » et « Sel » étaient la vie. Les dessins sur les pots, des fleurs, des nains, des lapins, étaient aussi la vie. Le rideau de dentelle devant la porte, les rayons de soleil le traversant et dessinant sur le sol comme un échiquier, la brise balançant le rideau, tout cela était la vie.

Finalement, le fermier entra, la tête couverte d'un chapeau de paille géant, les mains pleines de fumier et les yeux pleins de terre. Sa façon de

Marcher affirmait que la terre ne cesserait pas de tourner et la vie d'exister. Plus je considérais notre départ, plus je m'enfonçais dans le désespoir de notre situation, plus je constatais que le monde ne s'en arrêterait pas pour autant. Aussi étrange que cela puisse paraître, j'accumulai de la force à partir de la vie qui me fuyait. Que des hommes vivraient encore normalement ailleurs alors même que je serais retenu prisonnier, cette pensée me donnait la certitude qu'un jour je retrouverais une place sur la terre. Mon cœur s'accrocha aux pots d'épices, aux jeux du soleil sur le plancher, au chapeau de paille, à un sourire, à la brise, à l'odeur du fumier, car la vie se tenait dans toutes ces choses. La mort ne se tenait que dans le fait de mourir. Pendant plusieurs minutes, le paysan ne tint compte ni de nous ni de la guerre perdue. Il parla de son cheval dans la fosse. « Votre fils », dit-il à sa femme, essaie encore de le sortir. Des soldats allemands sont venus à son aide. Enfin, il se tourna vers nous. Je lui décrivis notre plan et lui demandai de nous fournir des vêtements civils et de nous faire passer pour ses garçons de ferme pour quelques jours, sinon de nous laisser partir. Je lui dis que je préférais rester quelques jours, car une fois l'Armistice signé, il serait plus facile de se déplacer.

Il écouta en silence, assis à table à mon opposé, fumant sa pipe et ne disant rien.

La fermière, appuyée sur la chaise de son mari, regardait par-dessus l'épaule de son homme. Il finit par nous dire :

— Hum ! Je pourrais peut-être arranger quelque chose pour vous. Après tout, les Français doivent s'entraider.

— Veux-tu te faire coller au mur ? *se récria la femme.*

— Non. Ils ne feront pas ça si vite.

J'essayai de l'aider :

— Si vous ne désirez pas nous garder comme commis de culture pour quelques jours, et bien, nous pouvons partir tout de suite. Une fois que nous serons dehors, personne ne saura que vous nous avez donné des vêtements.

— Oui, répéta le paysan, personne ne saura…

Sa femme s'assit à côté de lui. Ils tenaient tous les deux les mains sur le giron, des mains usées. Les deux paires se ressemblaient étrangement, comme les traits des personnes qui vieillissent ensemble.

Leurs doigts pliés mollement ne s'agrippaient pas l'un l'autre, mais simplement se touchaient, reposaient les uns dans les autres. Soudain, la femme m'interrogea :

— De quel coin du pays venez-vous ? J'hésitai avant de prononcer :

— Des Pyrénées.

Les mains ne bougèrent pas, mais une étincelle de surprise parut dans les yeux incolores de la fermière :

— Des Pyrénées. Je ne l'aurais pas cru.

Par la fenêtre, je voyais un constant va-et-vient de soldats allemands. Je me penchai pour éviter d'être vu.

Dvonicky exerça alors ses talents de persuasion.

Le paysan essuya la sueur de son front avec son gros mouchoir rouge.

Après un temps d'hésitation, il se pencha vers sa femme :

Le Seigneur nous enseigne d'aider notre prochain.

— Monsieur parle un drôle de français, souligna la femme.

Le paysan se leva :

— Drôle ou pas, je vais vous aider. Yvette ! Yvette !

Au lieu d'Yvette, c'est son fils qui entra. Il était couvert de saletés, mais ses deux yeux brillaient dans son visage clair :

— Père ! Père ! cria-t-il.

— As-tu pu dégager le cheval ?

— Oui, affirma le garçon. Les soldats m'ont aidé. Mais, ce n'est pas tout. Ils m'ont donné deux chevaux qu'ils ont trouvés. Viens vite voir.

La paysanne courut à la porte. Plus mesuré, le paysan mit son chapeau de paille avec une lenteur solennelle. Il siffla entre ses dents, tandis qu'il rejoignait les deux autres.

Nous restions seuls. Nous échangeâmes des regards. Jamais humain n'avait plus ressenti aussi clairement que deux chevaux valent plus que deux hommes. Nous ne disions pas un mot. Dvonicky se mit à marcher de long en large. Je le rudoyai.

— Assois-toi. Tu me rends fou.

Nous retombâmes silencieux. Après je ne sais combien de temps, la fermière revint seule :

— Bien, bien, répéta-t-elle, vous devez partir. Ça n'est pas si pire que ça d'être prisonniers. Les Allemands sont très gentils. Ils disent que la guerre n'en a plus que pour deux semaines. Je vais vous donner des cigarettes.

Elle nous tourna le dos et s'approcha de la cuisinière. Nous savions que nous étions perdus. Nous arrachâmes de nos poignets nos bracelets d'identité. Et les jetâmes dans le poêle. La fermière nous regardait, médusée. Nous ne lui donnâmes aucune explication. Nous jetâmes ensuite tous nos papiers au feu. Nos livrets militaires crépitèrent dans les flammes. Je déchirai quelques enveloppes, mais je gardai les quelques lettres auxquelles j'étais attaché. Je sacrifiai mes notes personnelles d'observateur et mes modèles d'avions allemands. Finalement, me rappelant les recommandations du

lieutenant Truffy, nous arrachâmes les numéros régimentaires de nos uniformes et de nos manteaux. Le fil vert avec lequel les numéros étaient cousus pouvait nous dénoncer, car il appartient seulement à la Légion étrangère, mais il partit avec les écussons. Je pliai ma tunique et la jetai dans un coin. Je gardai seulement un chandail brun, cadeau de ma femme et mon manteau dont j'avais pu heureusement déchirer les écussons sans laisser de traces vertes. Nous étions prêts à partir. Nous refusâmes les cigarettes, le fromage, le beurre et le chocolat de la fermière. Ce fut pour plus de deux mois notre seul geste de réminiscence de la dignité humaine.

GRANDE BRASSERIE DE CHARME (1865-1971) 88 CHARMES

Elle est créée en 1865 par Achille HANUS, la famille restera propriétaire jusqu'en 1965, date à laquelle elle fusionne avec la BRASSERIE DE CHAMPIGNEULLES. La SEB rachètera ensuite la marque KANTERBRAU pour lancer sa célèbre bière brassée à Champigneulles (1971) puis Obernai(2006)

Sous-chapitre IX. 2) Je m'appelais Maurice Pionnier

Lorsque nous fîmes signe au premier camion allemand qui passait, il s'arrêta et nous ramassa. Les soldats à bord avaient collecté les masques à gaz français jetés partout. Nous nous assîmes sur une montagne de ces dépouilles. Nous atteignîmes vers les cinq heures du soir le village de Bayon. Devant l'hôtel des « Deux frères » se tenait déjà une suite interminable de prisonniers. Alfred et moi, tous deux nous prîmes place dans la dernière rangée. Tous ces « Gefangenen » avaient un air honteux. L'homme n'est pas fait pour être le captif d'un autre homme, mais ceux-là venant de toutes les régions de France avaient abandonné leur dignité plus vite qu'usuellement.

Un détail purement extérieur était désolant. Presque tous avaient jeté leurs casques. Rares étaient ceux qui portaient leurs coiffures militaires, calots, bérets ou képis. Pour se protéger du soleil, beaucoup avaient gardé posés sur leurs têtes les cuirs et les feutres de leurs casques. Les bandes noires tenant l'armature ensemble pendaient sur leurs cous. Les visages ressortaient terriblement pâles à côté des lambeaux de cuir noir.

Nous fûmes à même de nous rendre compte de l'étendue du drame. Le drapeau à croix gammée flottait à chaque fenêtre. Le symbole était si terriblement clair que mon cerveau le refusait, se croyant dupe d'un mauvais rêve.

Un groupe d'une centaine de soldats allemands nous dépassa. Ils marchaient par rang de quatre et montaient et descendaient sans arrêt la rue. Ils passèrent au moins vingt fois près de nous en tournant la tête pour nous regarder en riant. Ils ne portaient pas de fusils et ils étaient nus têtes. Suivant un commandement strident, ils commençaient à chanter « Jetzt geht's ins Heimatland, ins schöne Schwabenland. » (« Maintenant, nous allons dans notre pays natal, notre belle Souabe. ») Je me rappellerai toujours ces visages de soldats hitlériens devenus très semblables par l'expression du triomphe et du mépris.

Des camions passaient transportant de plus en plus de prisonniers vers une destination inconnue. Dans l'un d'eux, nous vîmes un officier français saluant le drapeau à croix gammée pendu au pignon de l'hôtel. Je me suis demandé pourquoi je ne m'étais pas tué. Je trouvai une réponse puérile : J'avais oublié. On oublie ce que l'on ne veut pas faire. Une paille nous suffit pour nous retenir jusqu'à ce qu'elle se brise. Lâcheté ? L'homme demeure lâche, tant qu'il lui reste de l'espoir. Les vers de Heine du Matratzengruft (Tombe de matelas) évoquant Achille se sont glissés en moi :

Der Pelade sprach mit Recht Le Pélide eut raison de dire :

« Leben wie der ärmste Knecht!
Vivre la vie d'un misérable esclave
Als am stygischen Gewässer !
Vaut mieux qu'au bord du Styx l'existence
Schattenführer sein, ein Heros
D'un grand héros, prince des ombres
Den besungen selbst Homeros.
Fût-il chanté par Homère. »

Derrière moi, un sous-officier allemand me parla. Je répondis en allemand. Le groupe dont il faisait partie se rapprocha. Mes pieds endoloris me faisaient souffrir et je demandai quand nous allions enfin démarrer.

— Da müssen wir erst die Heckenschützen zusamentreiben, sagte einer der Unteroffiziere, ein Mann von intelligentem Aussehen. (*Nous devons d'abord attraper tous les tireurs embusqués, dit un sous-officier au visage intelligent d'étudiant allemand*.)

— Was sind Heckenschützen ? (*Que veut dire « Heckenschützen »* ?)

— Das wisst ihr ganz genau, antwortete ein anderer. (*Vous le savez assez, répondit un autre.*)

— « Heckenschützen » erklärte der Intelligente, sind Schweinehunde, die aus Fenstern oder von Dächern feuern, wenn wir friedlich in einen Ort einziehen. Das ist ja eure Spezialität. Besonders von diesen da ! Er wies auf Neger und Araber. « Eure Kulturträger...! ». Hier in Bayon sind heute zwei von unseren Leuten erschossen worden. Ihr könnt mal schnell beten, dass man die Schuldigen findet... *(Les Heckenschützen, dit l'intellectuel, ce sont les salauds qui vous tirent des fenêtres ou des toits quand vous faites une entrée paisible dans un village. Ces tireurs embusqués sont votre spécialité chez vous les Français, spécialement les Noirs et les Arabes, « Votre culture ! ». Ici, à Bayon, deux hommes de notre régiment ont été tués par des tireurs embusqués. Vous êtes mieux d'espérer que nous trouvions rapidement les coupables, sinon…)*

La troupe des chanteurs passa une fois de plus. Je regardai une fois de plus les têtes bien lavées et bien peignées.

Le chant m'assaillit encore comme le chien de village agresse le mendiant en guenilles.

— Sonst..., sagte der Intelligente, werdet ihr all erschossen. (*Sinon..., dit l'intelligent, vous serez tous fusillés*.)

Des officiers sortirent du restaurant de l'autre côté de la rue.

Des ordonnances s'avancèrent, réclamèrent de l'attention, distribuèrent du courrier. Je risquai une question :

— Haben Sie Nachricht vom Krieg ? *(Avez-vous des nouvelles de la guerre ?*)

— Vom Krieg ? antwortete einer der Unteroffiziere. Es gibt keinen Krieg mehr. Frankreich bettelt um Waffenstillstand, und England haben wir in vierzehn Tagen erledigt. Der Führer ist in Compiègne. (*Un des sous-officiers répondit : « De la guerre ? Il n'y a plus de guerre. La France mendie un Armistice et dans deux semaines nous aurons vaincu l'Angleterre. Le Führer est à Compiègne. »*)

Un des Allemands était en train d'écrire une carte postale de l'armée sur le dos d'un camarade :

— Diesmal kann ich meiner Frau wirklich schreiben: Auf baldiges Wiedersehen ! (*Cette fois, je peux vraiment écrire à ma femme : de retour bientôt !*)

Quelques-uns dirent des obscénités. Tous rirent. L'homme au visage intelligent d'étudiant se tourna vers moi :

— Haben Sie Nachrichten von Ihren Angehörigen ? (*Avez-vous des nouvelles de vos proches ?*)

— Nein, seit sechs wochen nicht mehr. (*Non, plus rien depuis six semaines.*)

Il ajusta ses lunettes et se tourna vers ses camarades :

— Sehen Sie, meine Herren – seit sechs Wochen keine Post. Hatten wir nicht auch in vordersten Einsatz täglich Post ? (*Voyez-vous ça, Messieurs ? Ils n'ont pas eu de courrier depuis six semaines. N'en recevons-nous pas tous les jours ?*)

Tous approuvèrent. Un petit sous-officier joufflu portant le ruban noir, blanc et rouge de la croix de fer de deuxième classe se joignit au groupe. Il parla d'une voix étouffée, mais insuffisamment pour que je ne puisse l'entendre :

— Nicht zu finden, der Heckenschütze, Wir stellen wohl doch die ganze Bande an die Wand. *(Pas possible de trouver le tireur embusqué. Je pense que nous devons coller toute cette bande au mur*.)

Je ne bronchai pas. L'homme à l'allure intelligente d'intellectuel ou d'étudiant opina :

— Ein Heckenschütze ! Welcher Mangel an Sittlichkeitgefühl. Ein Deutscher würde nie das machen. (*Un tireur embusqué ! Quel manque de moralité ! Un Allemand ne ferait jamais ça*.)

Le petit grassouillet décoré reprit son souffle et dit :

— Man weiss jetzt wenigstens, dass es Schwarze waren. Aber die Kerle kann man ja nicht unterscheiden. Sind alle schwarz. (*Nous avons au moins* découvert que ce sont des Noirs. Mais quelle différence ça peut faire pour

cette sale bande, ils sont tous Noirs.)

Devant moi et à côté de moi se trouvaient des Sénégalais. Avec leurs résidus de casques sur la tête, ils faisaient encore plus miséreux que les autres. Prés de moi un beau et jeune géant de race noire comprit qu'ils parlaient de lui. Il regarda les Allemands avec un large sourire.

— Lächle nur, sagte der Intelligente. Gleich machen wir dich um einen Mohrenkopf kürzer. (*Profites-en, dit l'intelligent. Bientôt, nous raccourcirons ta tête de carotte*.)

La plaisanterie fut un succès. Tous riaient, le Noir avec.

Notre colonne grossissait. De tous côtés arrivaient des camions remplis de prisonniers. Des Noirs étaient présents dans tous les groupes. Les régiments coloniaux avaient couvert l'ultime retraite.

— Neger und Juden sollten eure Kultur nach Deutschland bringen, erklärte der Dozent. (*Ces bâtards de Nègres et de Juifs étaient censés nous apporter la Culture, précisa le professeur*.)

Son nouveau mot d'esprit fut bien accueilli.

— Der Hauptmann Kral hat den Kerlen noch fünfzehn Minuten gegeben, um den Heckenschütze zu verraten, berichtete der Dicke. (*Le capitaine Kral donne à ces types encore quinze minutes pour dénoncer le tueur embusqué, confirma le grassouillet*.)

Nous nous regardâmes, Alfred et moi, sans dire un mot. Mais chacun de nous sentait qu'il n'avait plus peur.

— Fünfzehn Minuten, wiederholte ein Unteroffizier. (*Quinze minutes, répéta un sous-officier.*)

Les cent hommes qui chantaient passèrent encore en tournant la tête. Soudain, notre colonne se déplaça. Le joufflu, le professeur et les autres nous regardaient.

Baïonnette au canon, des soldats, nous faisaient avancer trois de front. Au bout d'une heure de marche, nous aperçûmes un camp sur une colline derrière le village de Villacourt (*Meurthe-et-Moselle*). En fait de camp, il s'agissait d'un enclos que la Wehrmacht avait entouré d'une ligne triple de barbelés et avec des mitrailleuses aux quatre coins. Deux soldats allemands étaient couchés dans l'herbe derrière chaque mitrailleuse. Nous entrâmes un par un dans l'enceinte par un étroit passage. Malgré sa grande étendue, le camp contenait difficilement les quarante-cinq mille prisonniers qui s'y trouvaient. Il fallait se tenir assis côte à côte.

Alors que mon groupe était dans le passage des barbelés, une voix résonna à mes oreilles :

— Habe !

La voix m'était inconnue. Je ne levai pas la tête. Mon cœur faisait des bonds dans ma poitrine. Je pensai : mon régiment ! Capturé pas loin d'ici. Mon nom. Quelqu'un m'a trahi. C'est foutu. Mais je n'aperçus personne de ma connaissance. Je n'ai jamais su jusqu'à ce jour qui m'a appelé par mon nom.

Les soldats allemands couraient dans tous les sens. Ils ordonnèrent de nous rassembler par régiments. Certains étaient tombés intacts aux mains des Allemands. Alfred et moi nous retrouvâmes doublement isolés et perdus au milieu de la foule. À la longue, nous décidâmes de nous agglutiner à un des régiments. Nous choisîmes de nous asseoir avec le quatre-vingt-dix-huitième d'infanterie,

Pour souper, il nous restait quelque chose que nous nous partageâmes. Nos gourdes étaient vides. Aussi faible que fût notre alimentation, elle ne nous causait pas moins une soif inextinguible. Les Allemands avaient amené pour le camp un seul camion-citerne d'eau. Des milliers d'hommes étaient alignés autour. Nous joignîmes la file. Les gardes restaient sans intervenir, tandis que les prisonniers se poussaient, s'injuriaient, se griffaient et luttaient pour se frayer un chemin jusqu'au camion. De temps en temps, écrasé entre la citerne et la foule, un homme criait. Immobiles, les vainqueurs regardaient en riant le spectacle de notre « auto gouvernance ». Je fis la queue avec Alfred pendant ce qui nous sembla avoir été des heures et au bout du compte nous ne reçûmes que quelques tasses d'eau. Mais même ces quelques gorgées nous firent un grand bien. Une journée orageuse s'achevait. Il faisait une chaleur étouffante.

Je m'entretins avec Alfred des menaces d'exécutions. Nous estimâmes que c'était un bluff habile auquel nous avions mordu. Une rumeur arriva alors : les Noirs allaient être séparés du reste, car le tireur embusqué de Bayon recherché provenait de la même unité qu'eux. Avant même que nous ayons fait la moindre enquête au sujet de cette rumeur, des soldats allemands s'introduisirent dans le camp et rassemblèrent les « Blacks », c'est-à-dire les Noirs et les Arabes à grands coups de pieds et de bourrades.

Tout l'après-midi, de grands nuages orageux avaient traversé le ciel grisâtre et plombé. Maintenant, les cieux étaient redevenus temporairement clairs. Le village et le clocher de l'autre côté des barbelés paraissaient étrangement proches. Quelque part dans le lointain, un orage grondait. Les Noirs étaient rassemblés à la pointe de la baïonnette au milieu de la prairie. Beaucoup avaient les pieds endoloris. Alors qu'habituellement ils ont le pied agile, là ils sautillaient, du moins en apparence, car en réalité ils traînaient les jambes de façon grotesque. Si l'un tombait, il subissait l'aiguillon de la baïonnette. Une fois tous les Blacks assemblés, un officier vint s'adresser à

eux. Il était trop loin de moi et la foule autour de lui était trop dense pour que je puisse le comprendre. Il hurla à la manière germanique pendant plusieurs minutes et je pus voir qu'il était devenu aussi rouge qu'une tomate.

Naturellement, les Noirs ne comprenaient pas même une syllabe de ce qu'il disait. À moitié apeurés et à moitié rigolards, ils prenaient l'homme blanc à l'uniforme gris et noir pour un malade. Certains même riaient ouvertement : ils ne pouvaient imaginer que cette débauche oratoire puisse avoir une signification sérieuse. Le hurleur aurait dû savoir que ces enfants du Sénégal ne le comprenaient pas. En fait, comme la majorité des Allemands que j'allais rencontrer les mois suivants, il attachait plus d'importance à l'intensité de ses cris qu'à leur signification.

Je me tenais avec Dvonicky près des barbelés. À l'extérieur, des Allemands patrouillaient. L'un d'eux s'immobilisa et s'informa de ce que je faisais là, bouche bée :

— Na, was gafft du denn ?

Je lui répondis en allemand et il devint plus amical. Parler allemand attirait toujours de la sympathie. Je lui demandai s'il avait des nouvelles. Il me dit que l'Armistice avait été signé :

— Der Waffenstillstand ist unterzeichnet.

— Und mit Italien ? (*Et avec l'Italie ?)*

— Nein, mit Italien noch nicht, Dass müsst ihr erst klein beigeben. (*Non, pas encore avec les Italiens. Vous devez attendre un peu*.)

— Bleiben wir lange hier ? (*Allons-nous rester longtemps ici* ?)

— Ihr bleibt, bis Frieden ist. (*Vous restez jusqu'à ce que la paix arrive*.)

— Wann ist Frieden ? (*La paix, quand l'aurons-nous ?)*

Il haussa les épaules et reprit sa patrouille. Je savais bien sûr que la sentinelle savait aussi peu que moi ce qui serait fait de nous, mais j'espérais une réponse encourageante. C'était un petit homme spectateur ignorant.

L'officier avait cessé de hurler. Il marchait les mains dans le dos de long en large devant les Noirs. Le drame perdait de l'intérêt et les spectateurs s'éloignaient l'un après l'autre à la recherche d'une place pour dormir. Ceux qui avaient encore leurs toiles de tente les utilisèrent. Nous nous attroupions entre les tentes, nous attendant à voir l'orage éclater à tout moment. Le ciel redevenait sombre et orageux.

Le village et l'église disparaissaient derrière les nuages noirs. Derrière eux aussi, le soleil s'était éclipsé en douce.

Le décompte des Noirs était terminé. Ils étaient environ quatre mille hommes provenant de différents régiments. Ils reçurent l'ordre de former des groupes de cent. N'arrivant pas à se faire comprendre, les Allemands criaient

de plus en plus. Alfred avait encore sa toile de tente ; nous nous serrions dessous afin de ne pas entendre, mais c'était impossible. J'avais peur de parler. Alfred me questionna :

— Penses-tu réellement ?

— Quoi ?

— Crois-tu qu'ils vont les coller contre le mur ?

— Ça n'a aucun sens !

Je ne pus conduire mon idée à sa conclusion. En regardant furtivement où les Noirs se trouvaient, je constatai que dans chaque groupe de cent les Allemands en choisissaient un. Quand les quarante furent extraits, les autres purent partir. Les malheureux élus n'avaient aucune idée du sort qui leur était réservé. Ils mendiaient de la nourriture, une gorgée d'eau, une place pour dormir, une toile de tente. Je les apercevais mal, mais leurs dents blanches brillaient : ils étaient heureux de l'attention qui leur était portée.

Nous essayâmes de dormir. La chaleur oppressante nous en empêchait. Nous ne bougions pas de peur de perdre notre place sous la toile. Des éclairs surgissaient à l'horizon, suivis de roulements de tonnerre. Les quarante avaient été menés en haut de la colline près des barbelés. Dirigé vers eux, un faisceau lumineux passa par-dessus nos têtes. Dvonicky m'agrippa le bras. Les quarante Noirs étaient conduits hors du camp. Les cloches du clocher de l'église commencèrent alors à sonner joyeuses et solennelles. Toutes les cloches des villages avoisinants se mirent en branle. Une motocyclette cria à nos gardiens :

— Frieden ! Frieden ! Es ist Frieden. (*La Paix ! La Paix ! C'est la Paix*.)

La signature de l'armistice par Huntziger venait de survenir le 22 juin à 18 heures à la clairière de Rethondes.

En un instant, tout le monde dans le camp se retrouva debout et s'agita dans la nuit. Un camion grimpa la côte raide et s'arrêta derrière le camp. Tout ce que je pus entendre fut :

— Wo ist der Herr Hauptmann ? (*Où est le capitaine* ?)

— Im Hause vom Bürgmeister, neben der Kirche, Was hast du gebracht ? (*Dans la maison du maire, à côté de l'église. Qu'apportes-tu* ?)

— Es ist Sekt für die Siegesfeier gekommen. (*Du champagne pour célébrer la victoire*.)

Le camion repartit en haletant. Le son des cloches redoubla. Il augmentait comme celui des pompiers appelés à un feu. Les cloches insatiables de la paix sonnaient comme un tocsin en ce 22 juin 1940.

— La Paix ! La Paix ! *cria à côté de moi un vieux soldat français barbu*.

Sur la route, des motocyclettes allaient et venaient. Les gardiens

chantaient. Quelque part au bout de la prairie, un Français chantait aussi.

Je restai couché, le visage proche du sol. J'entendis les premiers coups de feu du peloton d'exécution. La salve retentit quatre fois, puis plus rien. Le camp de prisonniers se figea comme la pierre. Le faisceau d'une lampe torche voyagea sur le camp avant de s'éteindre et, solitaires, les cloches continuèrent de sonner et de sonner. Je ne sais pas combien de temps avait pu durer l'immobilité générale quand la pluie s'abattit. L'orage était resté toute la journée suspendu au-dessus de nos têtes. Le déversement d'eau fut brutal : les cieux ne pouvaient plus retenir leur agonie. Sous des lambeaux jaunes de toile de tente, quarante mille hommes cherchaient refuge.

L'auteur Raffael Scheck a écrit le livre « UNE SAISON NOIRE. Les massacres des tirailleurs sénégalais, mai juin 1940. » Au moins 1500, sans doute 3000 ont été fusillés en groupe ou abattus isolément. Et cela, sans compter le traitement discriminatoire et souvent brutal qui leur fut infligé dès leur capture.

L'afflux de prisonniers continua les jours suivants. Certains se trouvaient dans leur propre région. L'un avait même combattu près du camp avec son bataillon à une centaine de mètres de chez lui. Sa femme l'avait vu tomber entre les mains ennemies. Il nous montra sa maison près de la petite église. Il la regardait tristement par-dessus la barrière barbelée et les soldats étendus dans l'herbe derrière leur mitrailleuse. Nous n'apercevions que les casques grisâtres des mitrailleurs présents là à longueur de journée, l'arme braquée sur nous. Même si nous avions vu leurs visages, nous n'aurions pu rien y déchiffrer. Cette remarquable similarité des faces sous les casques gris me frappa dès le premier jour.

Je connaissais l'Allemagne et les Allemands de longue date. Les dernières années, ils avaient subi un changement incompréhensible. Il était difficile de parler seul à seul à un soldat allemand. Un troupeau de robots avait été créé. Prêts à obéir à un ordre, ils étaient tous semblables, le visage lisse, dur, sévère.

Dvonicky et moi étions occupés à longueur de journée à la recherche d'une identité. Nous ne pouvions plus nous appeler Jean Diable et Alfred Polonais. J'espérais que de nombreux soldats avaient perdu leur plaque d'identité, si bien que nous aurions pu nous tenir cachés parmi eux dans une masse sans ses documents. Il n'en était rien. J'avais sous-estimé l'esprit bureaucratique des Français : ils avaient tout perdu, sauf leurs papiers et plaques d'identification. La chasse pour confirmation de mon existence devint une obsession maladive. Je traversai le camp des heures durant, je cherchai des poignets sans la plaque fatidique. Je n'en trouvai pas. Les poignets étaient de

toutes sortes, des blancs, noirs, épais, délicats, émaciés et les veines saillantes, mais tous avaient la petite plaque ovale avec le nom, le numéro, la date de naissance et celle de mobilisation. Ce petit morceau de métal gravé signifiait pour moi la différence entre la vie et la mort. Je parcourus cent fois la prairie les yeux à terre et parmi les havresacs dans l'espoir vain de trouver cette petite merveille. Quand j'apercevais quelque chose de brillant, c'était seulement un morceau de verre ou quelque chose de la sorte.

Pour la première fois, je m'apercevais qu'un homme n'est rien tant qu'il n'est pas enregistré et estampillé. Pour l'instant, nous étions simplement requis de nous grouper par régiment. La rumeur courait que nos noms seraient relevés par unité avant que nous fussions envoyés quelque part. Alfred et moi ne pûmes nous maintenir au quatre-vingt-dix-huitième. Les Allemands nous classèrent comme « Isolés ». Ils avaient réservé ce terme à ceux qui étaient en petits groupes, voire même en unités d'un, deux ou trois et ils leurs réservaient les pires places.

Les feuillées avaient été creusées par les prisonniers à une des extrémités du camp. Elles étaient fréquentées à longueur de journée par un défilé d'utilisateurs. Les Isolés reçurent l'ordre de former un groupe à côté des latrines. Le ceinturon bouclé, je flânai alentour. À quelques mètres seulement les prés étaient verts et leur odeur douce. Le champ de pommes de terre répandait le parfum de la terre après la pluie. Les casques gris derrière leurs mitrailleuses émergeaient parmi les feuilles de patates. Par contre, autour des feuillées, cela sentait comme si nous étions à décomposer dans nos tombes.

Étranges sont les voies divines. Les plans de Dieu ne sont pas toujours des ciels bleus ou des nuages noirs. Dieu peut aussi bien se tenir près des latrines réservées à quarante mille prisonniers. Le Seigneur m'envoya son Ange en pleine odeur puante des feuillées du camp de Villacourt. Il s'appelait Maurice Pionnier.

J'étais assis fatigué et désespéré. Soudain, je remarquai une paire de bottes rouges. Elles étaient de bonne confection et teintes plus rouge brique que rouge. C'était si étrange que je n'arrivais pas à en détourner les yeux.

Leur propriétaire apparemment très jeune, vingt à vingt et un ans, était étendu à côté de moi et bayait aux corneilles.

Ses cheveux blond clair lui pendaient en désordre sur le front. Ses bons yeux gris attirèrent mon attention encore plus que ses bottes.

Depuis des semaines, je ne voyais que des yeux fatigués et désespérés. Ce jeune homme regardait le monde avec un air d'amusement pour la moindre chose.

— Où as-tu bien pu dégoter ces bottes rutilantes ? *hasardai-je.*

— Dans une maison.

Il se mit à chanter. Il chantait comme un homme s'étant mis en tête de s'amuser pour le reste de ses jours. Je voulus en savoir plus :

— Es-tu un isolé ?

— Oui. Nous sommes en fait deux de notre régiment, Bedaut et moi. Ça doit être à peu près tout ce qu'il en reste.

J'étais hypnotisé par la plaque d'identité fixée par sa chaînette à son poignet mince et souple. J'étais comme un ivrogne retournant à son vice :

— Quel régiment ?

— Le 331e d'infanterie. Nous avons subi le choc à Sedan. Ou plutôt non. Le régiment était trop faible pour résister. Rien n'a tenu. Quelle cochonnerie !

(*Le régiment de série B du lieutenant-colonel Lafont comprenait soixante-seize officiers et deux mille sept cent dix-huit hommes, et il n'avait pas de canons antichars… Il appartenait à la 55e DI.*)

Il se croisa les mains derrière la tête, s'apprêtant à prendre un bain de soleil. Il s'était artistiquement enfoncé deux feuilles dans les narines pour ombrager son nez. Je lui annonçai :

— J'ai perdu mon régiment, moi aussi.

— Lequel ?

Je le nommai. Il siffla entre ses dents.

— Vaudrait mieux ne pas le mentionner, dit-il. À Laon, les Allemands ont fusillé les Volontaires.

— Je sais. J'ai jeté mes papiers.

— Que vas-tu faire quand ils vont nous libérer ? Ils vont te garder.

Je ne répondis pas. Il se tenait appuyé sur un coude. Nous parlâmes de choses sans importance. Il était camionneur. À son dernier emploi, il conduisait un camion pour un cirque. Sa mère était veuve. Elle habitait Millau, la ville de la ganterie. Il avait un frère plus âgé ; Dieu seul savait où il était.

— À vrai dire, vous pourriez être mon frère, *avança-t-il*

— Oui… Je suppose que je pourrais…

Il sortit son canif et commença d'ouvrir la chaînette de sa plaque d'identité.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ? *lui demandai-je à voix basse.*

— Je te donne ma plaque. Pourquoi serait-il impossible d'avoir deux Pionnier ? J'ai encore mon livret militaire.

— Merci Maurice, mais il ne peut y avoir deux Pionnier avec le même prénom et le même numéro matricule dans le même camp.

Cela l'arrêta :

— Non bien sûr, c'est impossible.

De colère, il enfonça son couteau dans le sol. De petites perles de sueur

apparurent au-dessus de ses beaux sourcils. Il se leva et me quitta :

— J'ai à voir ailleurs.

Dix minutes plus tard, il était de retour. Il tenait sa plaque d'identité.

Il me dit en riant :

— Tout va bien. Tout ce que nous avons à faire, c'est de marcher dans deux groupes différents pour ne pas être envoyés dans le même camp.

Il s'assit à côté de moi et me donna la « licence de chien » comme il l'appela.

Je saisis sa main et la serrai. Il était un peu embarrassé :

— Pas de quoi me remercier. Et comme de fait…

Il sortit son portefeuille en cuir usagé brun. Il regarda parmi ses lettres et en choisit trois ou quatre qu'il me tendit.

— Voici quelques lettres de ma mère ; de notre mère plutôt. Heureusement, j'ai gardé les enveloppes. Si quelqu'un doute de ton identité, montre-lui ces lettres que tu as reçues au front.

Je ne voulus pas prendre les lettres. Il insista. Il ne voulait en garder que la dernière reçue juste avant la chute de Sedan.

— J'ai eu une chance de cochon, *expliqua-t-il.* Ça donne des obligations à un gars.

J'examinai les lettres devenues miennes. L'écriture était celle d'une main tremblante. Sa mère devait être une femme âgée avec bien des rides sur le front et un foulard. Toutes les mères écrivent les mêmes prières :

— « Prends soin de toi, mon fils, n'attrape pas froid. Enroule bien ton cache-nez et Dieu te garde. »

Nous partageâmes nos derniers morceaux de pain. Alfred nous apporta une casserole de soupe chaude qu'une femme de Villacourt lui avait passée par-dessus les barbelés en lui disant de garder le récipient. Nous fêtâmes la fraternité des deux Pionnier. Alfred n'avait trouvé aucun document, mais ça ne l'inquiétait pas. Il s'était fourni l'information sur un régiment tombé en miette et avait planifié qu'il lui appartenait.

— Ça me rappelle Bedaut, s'avisa Maurice, l'autre survivant de mon régiment. Il est parti chercher de l'eau. C'est un employé des postes. Ne lui parle pas de notre arrangement : il est un peu lourdaud.

Je compris. De retour quelques minutes plus tard, Bedaut était un petit homme, dur d'oreille, la peau pleine de petites verrues rouges. Sa surdité était due à un traumatisme sonore. L'explosion d'une bombe de stuka lui avait crevé les tympans. Il ne rapportait aucune eau.

Je me joignis avec Alfred à la file des postulants à l'eau du camion-citerne. Saint Mathieu a écrit (Mathieu 10)

— « Quiconque donnera à boire, ne serait-ce qu'un verre d'eau fraîche à l'un de ces pauvres gens en sa qualité de disciple, en vérité, je vous le déclare. Il ne perdra pas sa récompense. »

Quand nous arrivâmes à la citerne, elle était vide et les Allemands ne nous donnèrent pas de verres d'eau fraîche ni en tant que disciples ni au nom du diable. Des centaines d'hommes assoiffés durent faire demi-tour. Ma gorge brûlait, ma langue collait à mon palais. Ma bouche semblait avoir mâché du papier. Peu importe, je n'étais plus obnubilé par les poignets. Le monde ne consistait plus en de petites plaques de métal. Je n'étais plus attaché par un millier de chaînes autour de mes poignets. J'avais ma chaînette et ma plaque. J'avais un nom. Je m'appelais Maurice Pionnier. J'étais sauvé.

Depuis Villacourt, nous marchâmes par groupes de mille hommes en direction de Lunéville. Maurice Pionnier 1 partit avec le premier groupe et Maurice Pionnier 2 avec le dernier. De cette façon, nous considérions que nous serions certainement envoyés dans des camps différents. L'été était particulièrement chaud. Le soleil nous écrasait de ses rayons. Nous marchions trempés de sueurs sous nos longues et lourdes capotes. Le paysage entier était jaune comme jaune d'œuf au soleil. Un bourdonnement estival sortait des champs, semblable au bourdonnement des abeilles. La poussière soulevée dessinait des millions de points scintillants. Les villes et les villages que nous traversâmes étaient tous occupés par des Allemands. À demi nus au soleil, ils buvaient de la bière. Je vécus tout cela comme un mauvais rêve. Dans les cauchemars, on se voit parfois nu dans une foule habillée. Ici, c'était l'opposé et ce n'en était pas moins effrayant. Nous avions honte de nos pauvres vêtements et du poids que nous transportions alors que les Allemands assis devant les maisons étaient d'une nudité provocante.

Par cette nudité, ils se comportaient comme chez eux. Ils montraient leur absence de respect pour les femmes des vaincus. Ils jouissaient de l'été en plein front de ceux pour qui l'existence des saisons appartenait au passé. Ils exhibaient d'une façon peu chevaleresque et indigne leur supériorité physique avec une assurance vantarde et plus, un désir sadique d'intensifier la souffrance des prisonniers sous la chaleur. Y a-t-il manière plus brutale d'étaler sa puissance que la nudité ? Dans Paris, Oslo, Prague et les autres villes, les vainqueurs avaient-ils pu montrer encore plus ouvertement leur mépris pour les vaincus ?

La plupart des Allemands ne portaient que des bonnets de bain sur leurs cheveux coupés courts ainsi que de minces caleçons. Ils jouaient aux quilles au milieu de la route ou aux cartes devant les maisons, ou buvaient de la bière sur les terrasses des cafés.

Cependant, nous photographier était la principale occupation de cette armée de nudistes. À chaque village, nous l'étions dix, vingt, cinquante fois. Si des Noirs et des Arabes marchaient à part, ils les replaçaient parmi nous pour donner à leurs photos un effet noir et blanc. Ils aimaient particulièrement les prisonniers ressemblant à des participants à une marche de la faim avec les courroies et les cuirs de leurs casques pendant de tous les côtés leurs têtes.

Ouvertement pour le moins, les villages français avaient été transformés en villages allemands à une vitesse foudroyante. Des signes germaniques étaient peints sur les murs. Une flèche avec l'inscription « Zum Pferdetränke » indiquait la direction de l'abreuvoir pour les chevaux. Des notices précises étaient affichées aux portes des écuries. Chaque petite ville avait son poste antiaérien. Tout était clair, visuel, pratique. Je ne pus m'empêcher de penser à l'armée française rasant les murs et se cachant avec sa prudence timide, son camouflage enfantin, son manque d'assurance fantomatique. Plus tard cependant, je pus constater que la belle organisation allemande avait de gros trous.

Des centaines d'autos, de camions de transports de troupes nous dépassaient ou nous croisaient. Au lieu d'uniformes chauds, les conducteurs portaient des habits de travail blancs, nets et propres et bien sûr leurs manteaux suivaient dans la caisse des camions. Les soldats allemands de 1940 faisaient la guerre en tenue légère. Le travail était dangereux, mais la bonne humeur régnait, car il était facilité du fait que la discipline en était une de combat : l'Allemagne ne voulait pas faire de ses soldats des pacifistes.

Notre soif devenait de plus en plus intense. Les villageois avaient disposé devant leurs maisons des chaises et des tables avec de grands seaux d'eau froide. Avec notre quart à portée de la main, nous aurions pu nous y approvisionner. Mais les soldats escorteurs s'opposaient baïonnette au fusil à ce contact avec la population civile. Par milliers, nous passions, la gorge sèche, tendant nos quarts comme des mendiants aveugles. Les gardes n'étaient pas assez nombreux et quelques-uns d'entre nous réussissaient à obtenir de l'eau.

De temps à autre, des femmes et des filles couraient derrière nous, le seau à la main. Elles nous donnaient des verres, aspergeaient nos fronts brûlants. Ces femmes courageuses adoucissaient nos misères au péril de leurs vies. Elles étaient la France à son meilleur, affrontant les baïonnettes de l'occupant et sa présence dans leurs villages regardant la scène en prenant l'air et en buvant de la bière.

Alors que nous passions, un énorme soldat allemand, sergent instructeur à en juger pas son calot posé à l'écart, était debout, son ventre pendant

par-dessus son petit caleçon de bain, une chope de bière à la main, devant une des maisons paysannes. Une jeune femme avait placé plusieurs seaux d'eau sur une table sur le bord de la route. Le sergent fut pris de rage quand il la vit courir après nous. Il renversa la table ; les seaux roulèrent dans toutes les directions répandant le liquide bénit sur la poussière de la route. Les Allemands alentour applaudirent l'exploit.

Nous étions le 25 juin, prisonniers depuis trois jours et nous n'avions rien reçu à manger. Il ne traînait plus de « provisions » le long des routes, rien excepté les chevaux morts qui empuantissaient l'air de leur odeur sucrée. Avec une célérité magique, les conquérants avaient tout ramassé et l'avaient emporté ailleurs. Les villageois eux-mêmes n'avaient plus de quoi manger, pas même du pain.

Des milliers et des milliers de captifs avaient déjà emprunté avant nous la route conduisant en Allemagne en passant par Lunéville, Dieuze, Sarrebourg, Sarre Union et Sarreguemines. Les femmes avaient dû donner aux premiers contingents tout ce qu'elles avaient.

Nos gardiens n'étaient pas fatigués : ils ne transportaient que leurs fusils et beaucoup même avaient une bicyclette. Notre tourment était aggravé par la vue d'innombrables camions allemands se déplaçant dans toutes les directions. Parfois, des soldats allemands habillés de blanc jetaient une miche de pain au milieu des marcheurs. Ils s'amusaient de la bousculade qui en résultait.

Toutes les deux heures de marche, nous avions droit à une pause. Ainsi, lors d'une de ces haltes, un Allemand jeta une miche dans notre groupe, provoquant une effroyable mêlée. La bataille pour un morceau de pain amusa nos gardiens. Ils n'intervinrent que lorsqu'un « Noir », ici un Arabe, prit part à la bousculade. Un « professeur de gymnastique », car c'était le mieux qu'il avait dû être dans la vie civile, conduisait ma colonne. Il arracha le pain des mains de l'Arabe et le donna à un blanc. Jamais bassesse humaine ne déclencha une surprise aussi grande que celle qui apparut dans les yeux du « Black », les Allemands incluant sous ce terme les Noirs et les Bruns.

Clopinant à mon côté, les pieds ensanglantés et gonflés, Alfred était affolé de mon imprudence à parler allemand. Je ne résistais pas à la tentation de sonder nos gardiens. Je n'avais pas encore imaginé quelle sorte de bobards je devrais leur servir plus tard.

Le gymnaste me dit :

— Tu dois être Alsacien. Je le sais bien, les Alsaciens ont l'air plus intelligent.

Mes bonnes manières me retinrent de protester contre cette flatterie. En

plus, elles me valurent du vin blanc et un pain. Dans un des villages, un groupe de sous-officiers buvait du vin, assis à une terrasse de café. Peut-être y avait-il des Alsaciens parmi eux ou peut-être il s'agissait de récompenser la conduite de beaucoup d'Alsaciens dans l'armée française ; de toute manière, ils demandèrent s'ils s'en trouvaient parmi nous. Mon professeur de gymnastique gentiment me poussa dans le dos avec la pointe de sa baïonnette et me décrivit comme étant un Alsacien. Je fus récompensé d'un mot d'encouragement amical, d'une bouteille de vin et d'un pain. Profitant de ce que le professeur de gymnastique regardait ailleurs, je les partageai avec Alfred et l'Arabe.

Cette bienveillance pour les « Franzosenküpfe », c'est-à-dire les demi-Français, ne devait d'ailleurs pas durer. Incorporés dans l'armée allemande, ils furent bientôt l'objet de toutes les méfiances et de toutes les discriminations.

Dans tous les villages, les femmes nous suivaient en courant. Elles nous questionnaient sur tel ou tel régiment, telle ou telle compagnie, tel ou tel nom. Leurs yeux étaient remplis de peine pour nous et pour leurs proches disparus dans la tourmente. Nous aurions dû connaître toute la France pour pouvoir répondre à leurs milliers de questions. Est-il parmi vous ? Où peut-il être ? Des yeux d'espoir cherchaient désespérément en suivant l'armée défaite. Non, nous ne savions rien. Tout ce que nous pouvions dire était « qu'il » devait être aussi épuisé que nous.

De plus en plus, nombre d'entre nous tombaient sur le bord de la route. Ils étaient incapables de se relever. Y avait-il réellement tant de vieillards dans l'armée française ou l'étaient-ils devenus ? Mon idée était que seuls des vieillards tombaient dans les fossés. Avec leurs barbes rousses, grises, noires, ces hommes se tenaient inertes jusqu'à ce que les Allemands les menacent de leurs fusils.

— Auf ! Auf ! (*Debout !*)

Cela sonnait comme un aboiement de chien.

Si l'homme n'arrivait pas à se lever, quelques coups venaient à son aide. Tout le long de la route menant à Lunéville (*Meurthe-et-Moselle*) où autrefois avait été signé le fameux Traité de Lunéville, nous entendîmes crier « Auf ! Auf ! » (*À la suite des victoires de Marengo le 14 juin 1800 et de Hohenlinden le 3 décembre 1800, le Traité de Lunéville fut signé entre l'Autriche et la France le 9 février 1801*.)

La nuit était assez avancée quand nous atteignîmes le camp de Lunéville, le stade de la Ville où rien ne se trouvait à manger et à boire. Nous nous jetâmes, Alfred et moi, sur la cendrée de la piste de course et nous nous endormîmes. Quand je me réveillai, le vrai Maurice Pionnier était à côté de

moi.

Durant deux jours, nous fûmes traînés d'un camp à l'autre. Nous fîmes deux essais sans succès pour séparer les deux Maurice Pionnier. Le troisième jour, je me retrouvai avec Dvonicky dirigé sur une ville appelée Dieuze. Le vrai Maurice Pionnier avait disparu.

À notre arrivée à Dieuze, la pluie tombait en torrents. En chemin, nous avions

fait connaissance de trois autres isolés tous les trois de Paris : Jean, manutentionnaire dans un petit entrepôt de marchandises exotiques ; Paul, camionneur chez Renault ; Denis, agent d'assurances. Nous traversâmes Dieuze sans bien la voir. La Ville était plongée dans la nuit. Cependant qu'on entendait les Allemands chanter dans les nombreux cafés. Parfois, une porte s'ouvrait, laissant sortir les chanteurs et buveurs allemands.

Durant notre marche, j'étais sûr que nous allions vers la frontière allemande. Dieuze est située à quarante kilomètres au nord-est de Nancy et à pas plus de cinquante kilomètres de la frontière allemande selon mes calculs. J'avais donc toutes les raisons de penser que l'étape suivante nous conduirait à la frontière allemande. Ma résolution était prise de m'évader tôt ou tard. Cela me semblait concevable seulement si j'étais encore à proximité d'une ville française.

La route montait sur environ un demi-kilomètre avant d'atteindre le camp qui en lui-même n'était pas trop alléchant. Alors que le ciel charriait ses nuages, nous traversâmes une grande barrière et nous nous trouvâmes encerclés de hauts murs rouges. Il était impossible apparemment de s'échapper de cette énorme geôle allemande qui contenait à peu près vingt mille prisonniers. Avant 1914, Dieuze était allemand. Les Prussiens avaient construit là leurs casernes. L'énorme cour carrée, bordée de trois côtés par un mur et sur le quatrième par une école de cavalerie était typiquement allemande : déprimante et poussiéreuse. L'école de cavalerie et les casernes construites de brique rouge avec un toit d'ardoises noir légèrement incliné rappelaient les « temps merveilleux » des deux Guillaume *(1 = 1797-1868 ; 2= 1859-1941*). De la même époque dataient aussi les maisons des officiers, grises, mais pas inhospitalières, dont nous étions séparés par la rue. Après la Grande Guerre, à une époque pacifique sous la Troisième République, les casernes avaient été transformées en ateliers de réparation automobile. Sous la Troisième République encore, de 1918 à 1939, Dieuze devint une grande centrale de police : les Gardes mobiles français (*GMR : Gardes mobiles républicains*) habitèrent avec leurs familles les maisons des officiers. Avec la guerre, nouvelle transformation : les ateliers de réparations devinrent des

garages militaires et le bâtiment administratif devint l'hôpital Buttini. Seuls les Gardes mobiles, symbole de la pérennité, avaient conservé leurs logements. Beaucoup de ces agents de police furent d'ailleurs faits prisonniers sur place. Ils durent sortir de leurs maisons, mais ils restèrent dans la maison !

La première nuit, nous séjournâmes dans la cour de neuf heures du soir à quatre heures du matin. La pluie perdit de sa violence, s'arrêta même pour reprendre, abondante, mais tranquille. L'eau dégoulinant de nos visages méconnaissables et de nos cous s'accumulait dans nos chaussures. Je pensai aux paroles de Truffy en ressentant qu'aucun de ces vingt mille prisonniers n'avait su pourquoi on l'avait envoyé au combat. Comment expliquer autrement leur froide indifférence ?

Une douce lumière jaune filtrait à travers les fenêtres du bâtiment administratif qui venait de devenir l'hôpital Buttini.

Un soldat allemand couvert d'un manteau de pluie à motifs jaunes, verts et noirs, sortait de temps à autre de l'école de cavalerie. Ici et là retentissait un « Auf ! » : un soldat s'était écroulé et gisait dans une flaque d'eau. Nous étions nombreux à avoir regardé la mort dans les yeux à plusieurs reprises dans le dernier mois, mais je ne l'avais jamais autant perçu qu'à la vue de ces hommes sans blessures qui s'écroulaient et restaient le visage noyé dans les mares grossissantes. Vivre est un combat. Mourir, c'est cesser de se défendre contre l'eau sale des mares.

Alfred, Jean, Paul, Denis et moi nous nous tenions serrés l'un contre l'autre de peur de nous perdre. Nous nous accrochions l'un à l'autre par nos manches, nos ceinturons, nos manteaux. Nous trouvions terriblement important de former un îlot dans un océan sans vie où les têtes flottaient comme de petites vagues noires. De-ci de-là, un numéro de régiment était crié. Un groupe sombre s'extirpait de la masse et se dirigeait vers une des maisons. Seuls les Isolés n'étaient jamais appelés.

Vers quatre heures du matin, alors que notre fatigue était devenue insupportable, alors que nous sentions que la pluie ne tombait pas seulement du ciel, mais qu'elle nous frappait de tous côtés, je suggérai que nous cherchions un endroit pour dormir. Jean, le blondinet au candide visage juvénile de bonne de faubourg, approuva. Nous nous déplaçâmes en bloc dans le noir. Jean allait devant les mains tendues comme un aveugle, les aveugles suivant les aveugles. Nous trébuchions sur des hommes endormis, tombions en heurtant nos orteils sur des roches. Dans les garages, toutes les places étaient déjà prises.

Des prisonniers s'étaient agglutinés sur les innombrables carcasses en ruines, des autos sans roues, des camions civils et militaires sans moteurs ou

sinistrés. Tous les véhicules même ceux n'ayant plus de toits, avaient leur charge complète de dormeurs, certains encore le visage à la pluie, mais heureux de ne plus être debout. Nous finîmes par trouver quelque chose. Autant que je sache, c'était une ambulance française avec quatre « lits », des civières, à l'intérieur. Elle était sûrement hors service depuis longtemps. Elle n'avait plus de pneus ni de jantes. Elle reposait sur ses essieux. Elle était l'amputée de guerre marchant sur ses moignons que terrifié j'avais vu dans mon enfance.

Nous accueillîmes notre dortoir autonome avec des cris de joie. Nous avions chacun notre lit séparé. Seul Paul, le conducteur blond roux aux yeux rusés de renard des films de Walt Disney, dormait sur le siège protégé du conducteur. Nous refermâmes la porte arrière, déterminés à dormir à tout prix.

Le matin, je me réveillai au bruit d'une voix prussienne hurlante :

— Raus ! Raus ! (*Dehors ! Dehors* !)

Avant de sortir, je constatai que j'avais dormi sur une civière imprégnée de sang. Qui avait bien pu dormir là ?

Puisque nous avions trouvé quatre couchettes dans l'atelier numéro 3, je décidai que cela valait la peine d'inspecter le camp. Je voulais surtout évaluer les possibilités d'évasion et comprendre comment nos gardiens fonctionnaient. Cependant, comme nous sortions de notre refuge, le rassemblement général venait juste de commencer. Je dus grossir les rangs et remettre à plus tard mes projets.

Devant chaque colonne se trouvaient quatre ou cinq Allemands. La rumeur courut que nous allions être fouillés. De fait, par l'intermédiaire d'interprètes, ils nous informèrent que nous devions remettre nos appareils photo, nos canifs, nos stylos, nos lampes électriques, nos rasoirs. Un petit sous-officier à l'allure de têtard aryen dirigeait les opérations. Il allait d'un homme à l'autre soupesant les objets comme un prêteur sur gages dans son magasin. Ils échouaient dans un grand sac. Le tout se passait rapidement et efficacement et par-dessus tout avec une remarquable impudence. Dans l'armée française, un sergent qui se serait approprié pour son usage personnel l'appareil photo d'un prisonnier aurait été jeté en prison. Je pense que la France avait tort : la guerre est immorale et il est absurde de placer des principes moraux à l'intérieur d'une activité immorale. Une des principales raisons des qualités militaires des Allemands est qu'ils la voient comme une occasion de pillage sans contraintes. La victoire n'appartient pas seulement à l'armée dans son ensemble, mais aussi à chacun de ses soldats. Victoire veut dire butin, pillage.

Le têtard en uniforme mit de côté pour lui un appareil photo, une lampe de poche, un stylo et un couteau de chasse. Mais à chaque fois que ce Jean la

Chance aperçut « mieux » dans le sac, il l'échangea avec sa première acquisition. Chaque minute, la valeur des objets saisis augmentait. Il finit par obtenir tout ce qui lui plaisait le plus et par ressembler à un cow-boy ayant dans sa ceinture une complète pharmacie plutôt qu'un arsenal guerrier.

Quand l'inspection fut terminée et que les soldats allemands s'éloignèrent pliés sous le poids des sacs de collecte, je commençai mon exploration du camp. Je constatai qu'il était divisé en deux parties, la partie avant et la partie arrière.

La partie frontale comportait l'école de cavalerie, trois ou quatre garages et le bâtiment administratif où le commandant du camp avait son bureau. Le tout était entouré de hauts murs et au milieu se trouvait l'immense terrain d'exercice prussien dans lequel nous avions été parqués le jour précédent. Cette partie antérieure du camp était bordée par une route.

À ce moment-là, je ne savais pas que cette route menait au village de Dieuze.

Elle était barrée et des sentinelles étaient placées à l'extérieur des hauts murs rouges.

La partie arrière était moins rébarbative. Un de ses côtés correspondait au grand terrain d'exercice dont elle était séparée par une grande barrière. Elle comprenait un cimetière de véhicules, vingt ou trente garages et une construction à quatre étages de l'époque allemande utilisée comme infirmerie pour les prisonniers. Ce bâtiment, me dit-on, avait servi d'infirmerie durant la Grande Guerre, et de caserne pour les Gardes mobiles sous la Troisième République. Pour le temps présent, les malades et les blessés demeuraient encore exactement comme nous tous sur le sol nu en ciment d'un des garages abandonnés. Un nuage de poussières noires y planait. Partout. Cette poussière de décharge n'était pas de nature commune. C'était une mer de poussières métalliques noir argenté. Mais à la toute extrémité arrière de l'endroit, survivaient trois ou quatre arbres et un petit carré d'herbes et, mieux que tout, la vue sur l'extérieur était dégagée. Là, la rue était libre de toute barrière et nous n'en étions séparés que par une clôture en bois pas plus haute qu'un homme et suivie d'une barrière de barbelés.

Là aussi bien sûr des sentinelles étaient postées. En montant sur un tas de terre rejetée pour creuser les latrines ou sur une vieille auto, on pouvait voir le paysage extérieur : les rails de la ligne de chemin de fer passant proche, la route se tortillant vers Dieuze, quelques beaux toits rouges, le clocher de l'église, une forêt, un autre clocher d'église, un champ, un cheval. De temps à autre, une jeune fille habillée de blanc passait sur sa bicyclette, tenant d'une main sa robe baissée sur ses genoux. Le seul désavantage de cet endroit

bénit était que les Allemands l'avaient choisi pour les latrines. Tout le long de la clôture, des soldats déféquaient accroupis *en se retenant à des cordes au-dessus de longues tranchées étroites creusées par les prisonniers*. Ils ressemblaient à des grenouilles prêtes à sauter.

Cela détruisait l'enchantement des prairies estivales vertes.

Je conclus que la nuit il ne serait pas difficile de sauter par-dessus la clôture et les barbelés : ou bien on évitait les gardiens, ou bien on leur tombait dans les bras. Je me sentis observé. L'enthousiasme refroidi, je vis que des sentinelles, en uniforme « feldgrau » et le téléphone portable à portée de main, étaient postées sur les toits de deux garages. Des échelles étaient disposées pour leur permettre de monter et descendre. D'en haut, ils pouvaient facilement surveiller tout le terrain. Les yeux de ces espions étaient collés sur nos dos et on ne pouvait faire le moindre mouvement sans être vu. Je devais reformuler autrement.

Quand je revins au garage, la nouvelle courait que nous allions recevoir de la nourriture chaude ainsi que de la paille pour notre alitement. De fait, une heure plus tard deux gros camions remplis de paille entrèrent dans la cour. Présumant que le chaume serait distribué, les prisonniers se tenaient respectueusement par groupes à distance.

Rien ne se produisait. Après un certain temps, les soldats des camions nous firent signe que nous devions venir chercher la paille.

Une mêlée sauvage s'ensuivit. Des centaines d'hommes foncèrent sur les camions et s'agglutinèrent autour les bras ouverts. Chacun voulut saisir le plus possible de chaume. Ils disparurent dans la poussière volant de toute part, tirant les tiges et saisissant avec la même vigueur une tête ou deux. Quand l'un s'extrayait de la meute, dix, douze, vingt autres lui couraient après pour lui voler sa brassée en halant dessus dans toutes les directions. Le « lit » durement gagné s'échappait des mains du pauvre gars. Après cette formidable lutte, ce fut à peine si chacun en sortit avec une maigre récolte. Seuls quelques plus forts purent en conquérir une pleine botte et la garder pendant leur course à travers la cour. Paul, notre mécanicien au visage de renard avait une belle brassée quand il fut rattrapé par plusieurs poursuivants. L'un le saisit par les jambes pour le faire trébucher et le butin jaune si désiré s'épandit dans la poussière noire. Un petit avocat marseillais que j'avais rencontré la nuit précédente essuyait ses lunettes. Il avait des larmes dans les yeux et retenait anxieusement quelques poignées d'éteule sous son bras à la façon d'un porte-documents. La poussière de paille avait rempli mes yeux. Quelques minutes passèrent avant que je retrouve la vue. C'est alors que je remarquai les deux Allemands dans un des camions. Au départ, ils ne se

ressemblaient pas. Le premier avait des lunettes sans cadre et la seule chose remarquable de son visage était sa bouche si petite que je doutai qu'elle pût absorber de la nourriture. Je me dis qu'il avait dû boire de la limonade au lieu de lait dans son enfance et que dans la vie civile il devait être une sorte d'employé de tribunal de province. Le second m'apparaissait être un paysan, un homme carré, les cheveux pincés, les sourcils pincés, les yeux pincés. Ils se tenaient tous deux debout dans le camion, les jambes écartées et les bras pliés et cette posture identique leur donnait une ressemblance, même dans leurs traits. La bouche ouverte, ils riaient fort, secoués de rire, mais immobiles. La cour résonnait de leur hilarité, tandis qu'une armée de prisonniers était vautrée dans la poussière noire.

La nourriture chaude escomptée fut remise au lendemain. La cuisine commençait à fonctionner. Je rôdai autour. J'étais terriblement affamé et j'avais entendu qu'il était possible d'y obtenir un morceau de pain. La cuisine occupait un bâtiment n'ayant que le rez-de-chaussée et situé dans la seconde cour en face de l'infirmerie. Une barrière de fil barbelé à hauteur d'homme l'entourait. Derrière elle se trouvait un certain nombre de roulantes. Des vapeurs chaudes séduisantes s'échappaient de deux ou trois marmites. Des gardiens circulaient devant la barrière, mais leur pouvoir était limité. Ils étaient incapables de chasser les prisonniers agglutinés le long du fil barbelé comme grappes à la vigne. Serrés les uns contre les autres, ils se bousculaient à la conquête d'un arôme. Des yeux affamés, gloutons sautaient par-dessus les têtes et les clôtures. De temps à autre, un des prisonniers s'écartait et tombait, se relevait fatigué et partait dégoûté de lui-même comme à la sortie d'un bordel. Un autre prenait immédiatement sa place, d'autres doigts s'accrochaient au fil.

Sortant de la cuisine, un soldat allemand apparut sur les marches du bâtiment. Il resta là immobile un moment, puis retourna à l'intérieur. D'âge moyen, le visage gonflé plutôt amical de buveur de bière, des lobes d'oreilles épais et rouges, un tablier blanc sur son costume militaire, il avait l'air presque humain. Il revint et avant de repartir cria quelque chose qui pouvait être interprété comme une promesse de fournir vite de la nourriture. Avec une détermination renouvelée, chaque homme batailla et poussa pour défendre sa place à la barrière.

Voilà qu'effectivement le gros homme revint à nouveau, cette fois avec une boule de pain d'armée sous chaque bras. Comme les quêteurs étaient au moins cinq cents, il réfléchit un moment avant d'appeler deux compagnons supplémentaires de la cuisine et de prendre une nouvelle pause.

La tension était insupportable. Chacun avait le goût du pain dans la

bouche. Moi-même qui avais comme du sable dans la bouche et l'estomac criant famine, je ressentis comme si j'avais du pain entre mes dents. Le gros homme attendait toujours, gardant le suspense. Alors. Il lança une boule de pain à la manière des discoboles de l'Antiquité, suivie d'une seconde après quelques secondes. Des centaines de mains s'étaient tendues en l'air. Avant même de participer à la lutte sauvage pour deux boules de pain, je vis les trois cuisiniers se plier, s'étouffer, se tordre et mugir de rire. Je regardai le gros sympathique et je constatai qu'il ressemblait avec sa bouche en citron à l'assistant du juge d'un tribunal de province et aussi bien à l'homme carré du camion de paille.

J'avais la vision d'un zoo avec sa barrière entre les hommes et les bêtes, mais cette fois c'étaient les bêtes qui nourrissaient les hommes.

Le pain avait disparu. Il ne restait que des miettes. Dès cette première journée au camp de Dieuze, je venais de réaliser que vingt-deux mille hommes allaient tomber en miettes comme les boules de pain et les brins de paille. Je décidai alors que je ne serais pas l'un d'eux.

Pour le moment, je n'avais aucune chance de pouvoir réaliser n'importe lequel des plans qui me trottaient dans la tête.

À cinq heures du matin (quatre à l'heure française), nous fûmes éveillés par la trompette. Le caporal Josef Berger de Führt près de Nuremberg était déjà à la porte.

Une seconde plus tard, il criait :

— Raus ! (*Sortez !*)

Deux minutes après, les mille hommes dormant dans l'atelier numéro 3 devaient se trouver devant leurs couchettes au garde-à-vous. Ce n'était pas difficile, car nous dormions habillés. Nous y étions obligés, même si c'était le plein été : le plancher de ciment du garage était glacé. Quelques-uns seulement d'entre nous disposaient d'une couverture. Nous avions le choix de dormir avec nos vêtements ou de nous en couvrir. Géant nanti d'une grosse tête, le caporal Berger procédait alors à l'inspection. De temps à autre, l'idée lui prenait de procéder à un examen des pieds. Nous devions alors rester couchés sur le dos, enlever nos chaussettes et lever nos extrémités. Ceux dont les pieds n'étaient pas nets échouaient à cette parade et ils étaient privés de nourriture pour vingt-quatre heures. Lorsqu'il en avait terminé, Berger criait à nouveau « Raus » et en une minute le casernement était vide.

C'était encore un des moments les plus ultimes : nous avions tous la dysenterie à des degrés plus ou moins sévères et elle se manifestait le plus le matin. À peine étions-nous sortis du garage que nous courions aux latrines. Naturellement, elles étaient déjà occupées. Nous devions attendre debout en

ligne et il était inutile d'offrir la lune au camarade qui nous précédait : rares étaient les âmes charitables qui nous laissaient passer. La règle générale était de se tenir là, désespéré, les pantalons serrés, les crampes au ventre et avec la certitude que le monde allait s'écrouler.

Alfred et moi courions aux latrines les plus éloignées. Là, au moins, nous pouvions admirer des chevaux, des vaches, des moutons et d'autres animaux qui n'avaient pas la dysenterie. L'inévitable question du papier pour s'essuyer était tout un problème en soi. Chaque nuit donnait lieu à une bourse du papier. En bourse, aucune action n'a bondi autant que ces lambeaux de journaux au camp de Dieuze. Nous nous étions accoutumés à mendier et nous mendiions pour avoir du papier. Un seul morceau pouvait valoir un quart de soupe et une part dans l'usage d'une lame de rasoir.

Ensuite, nous étions pressés de revenir à notre baraquement : le petit déjeuner attendait. Il consistait en du thé sans sucre et sans rien. Ce que nous appelions du thé était une mixture verdâtre ressemblant à une maigre soupe aux épinards. Mais elle était verte et chaude et ça nous faisait du bien de sentir le glouglou liquide chaud descendre dans notre gorge. À six heures du matin, ce cérémonial était fini. Nous étions alors autorisés, une fois nos pantalons méticuleusement nettoyés, à nous reposer couchés une heure. C'était un processus souvent douloureux. Nous tentions de disposer les quelques pincées de paille dont nous étions propriétaires comme l'homme chauve essaie de couvrir sa tête avec ses quelques cheveux résiduels. Ces pauvres poignées de paille, nous les lissions, les arrangions, les mettions en rangs comme des soldats de plomb, essayant de créer une illusion pour nos dos endoloris.

À sept heures, après une autre inspection du commandant du baraquement au cours de laquelle il ne prononçait rien sinon des ordres et encore des ordres, nous étions dirigés sur le grand terrain d'exercice. Nous y attendions debout jusqu'à neuf heures, et cela nous fatiguait tant que nous croyions que nos jambes s'étaient vissées dans notre corps et qu'elles allaient ressortir par nos épaules à n'importe quel moment.

Le commandant du camp, le capitaine Brühl, ou son substitut le lieutenant Schmidt, apparaissait. Parfois venait le capitaine Kohlrusch responsable de la Gestapo ou bien le jeune lieutenant Brandt.

Le capitaine Brühl, qui commandait le « Wachbataillon Hauptmann Brühl » du quatrième d'infanterie de forteresse était un homme dans la cinquantaine avec un énorme nez, deux lignes fines courant des côtés de son nez jusqu'aux commissures de ses lèvres, une bouche sans lèvre supérieure et avec une lèvre inférieure bien dessinée, un vrai officier allemand de l'ère

prussienne. La rumeur était qu'il se sentait mésestimé et qu'il aurait dû être nommé commandant depuis longtemps, mais que sa promotion avait été retardée parce qu'il appartenait trop à la « vieille école » et qu'il était bien trop familier avec ses subordonnés. Ça devait changer.

On disait dans le camp que nous y resterions tant qu'il ne serait pas nommé au grade de commandant. Ça pouvait prendre du temps.

Le lieutenant Dr Schmidt était dans la vie civile le directeur d'un lycée de filles. Deux lignes, souvenirs de ses années d'étude, traversaient son visage de part en part. Ses cheveux étaient coupés court au-dessus des oreilles, tandis qu'au-dessus de son front se dressait une mince poignée de cheveux raides comme des épines. Il portait un pince-nez chevauchant son petit nez comme un cavalier instable sur sa selle. Il fumait toujours un énorme cigare. Il ne semblait pas fondamentalement être un homme diabolique, mais il me donnait le sentiment qu'il était toujours occupé à se protéger contre quelque chose. À l'école, les filles lui avaient sans doute fait peur et maintenant qu'il leur avait échappé, il avait peur des soldats. C'est peut-être pour cela qu'il était si sévère avec eux comme il avait dû l'être avec les filles ou inversement.

Le pire moment survenait quand le commandant de la quatrième compagnie du « Wachbataillon », le capitaine Kohlrusch, lisait l'ordre du jour. Homme « du parti », personne ne savait exactement quelles y avaient été ses fonctions, mais elles avaient dû être importantes. Il était chargé de la Gestapo pour tout le district. Homme rugueux aux traits creusés et une haleine d'aigreur gastrique, il avait un regard suffisant pour nous donner des gastralgies. Bien qu'aucun cheval n'existât dans le camp, il se promenait toujours une cravache à la main. Il en fouettait ses bottes comme pour les inciter à une course. Ses jambes étaient si maigres qu'elles auraient sans doute refusé de courir sans le stimulus du fouet.

Finalement, le quatuor était complété par le lieutenant Brandt qui était si foncièrement allemand que rien n'était à dire à son sujet. Ces gentlemen se faisaient assister de leur interprète, un lieutenant français, un Alsacien notaire de profession, le Dr Schneider. Il parlait l'allemand sans accent et le français avec l'accent allemand. Il essayait particulièrement de traduire les grossièretés allemandes en un style littéraire fleuri. Il écoutait au garde-à-vous les officiers allemands et il imitait leurs hurlements quand il nous parlait, mais avec un timbre si efféminé que je crois que cette dévotion déplaisait aux Allemands. Ils se sentaient imités par un perroquet. Parfois, leur répugnance était telle qu'ils ordonnaient sèchement au Dr Schneider de se taire.

Nous devions nous tenir au garde-à-vous pendant que l'ordre du jour était lu. Deux à trois fois par semaine, ils nous expliquaient pourquoi nous ne

recevions pas de courrier et pourquoi nous-mêmes nous n'avions pas le droit d'écrire des lettres. Ils donnaient le prétexte que les soldats allemands eux-mêmes n'avaient pas reçu de savon. Ils nous promettaient de la paille quoique nous n'en recevions jamais. Finalement, ils nous informaient que les fugitifs étaient fusillés, que pour toute désobéissance, nous serions incarcérés et qu'on n'en sortait pas toujours.

Ces sujets sur la vie quotidienne étaient suivis de discours sur les évènements du monde. Les Allemands gagnaient toujours et partout. Le peuple anglais n'était pas responsable de ses chefs ploutocrates. La France avait été conduite au désastre par les démocrates. Le Führer (Le Dr Schneider traduisait « Notre Führer ») reconstruirait bientôt l'Europe et retournerait les prisonniers à leurs familles.

À environ dix heures, les officiers allemands partaient. Nous subissions alors une heure d'émissions radiophoniques qui n'étaient pas exactement de tendance antiallemande. Peu avant onze heures, ce n'était plus que de la musique. Par la suite, le journal français des prisonniers de guerre « L'Écho » était distribué. À onze heures, nous avions l'autorisation de retourner à nos baraquements et de nous mettre en ligne pour une petite collation. Le soleil tapait fort sur le camp. Les latrines empestaient l'air et même la brise d'allure printanière venant de l'extérieur sentait l'urine.

De onze à quatorze heures, nous avions quartier libre. La collation ne prenait guère de temps. Elle consistait en un quart de soupe et parfois un quart en plus. Liquide gras et chaud, fait principalement de pois ou de haricots, elle n'était pas détestable sans que je sache quelle pouvait être sa valeur nutritive. Elle était distribuée par un doyen français de chambrée sous la surveillance d'un soldat allemand qui, dit en d'autres termes, supervisait la bousculade qui se répétait quotidiennement avec une régularité de métronome. Nous aurions aimé pouvoir dormir entre onze et quatorze heures, mais pour des raisons « hygiéniques et morales », il était interdit d'entrer dans les garages et le camp n'offrait guère d'autres endroits frais. Le « parc » près des latrines était usuellement si surpeuplé qu'il fallait ramper les uns par-dessus les autres et ce n'était pas drôle. Par conséquent, nous allions au « Casino ». Le Casino consistait en une série de tables de roulette dans la cour à débris. De nombreux prisonniers les avaient construites avec des roues provenant des véhicules au rebut. Les paris allaient de vingt-cinq centimes à deux francs. Ils étaient déposés sur des cartes à jouer elles-mêmes placées sur des tables fabriquées aussi par les prisonniers. Les Allemands autorisaient expressément ces jeux de hasard. Ils interdisaient seulement aux Juifs de tenir la banque et de jouer. Ils considéraient la roulette comme une occupation

éminemment morale et donc ils estimaient que les Juifs étaient indignes d'y participer. Les banquiers s'enrichissaient en peu de temps. Une récolte de mille francs par jour n'avait rien d'exceptionnel pour ces Zaharoff. (*Basile Zaharoff était un marchand d'armes grec, 1850-1936*.) Le premier suicide dans le camp ne fut pas dû au chagrin causé par la défaite de la France, il fut dû à des pertes au jeu.

À quatorze heures, nous subissions un nouvel appel : c'était le moment d'étudier « L'Écho », journal publié en deux et plus souvent quatre pages. L'éditeur était un certain monsieur Schwerdtfeger. Bien sûr, ce n'était pas lui qui rédigeait les articles toujours composés dans une écriture française soignée. Le journal était réservé exclusivement aux prisonniers. Son tirage était de deux millions d'exemplaires. La première page était consacrée aux communiqués allemands et italiens et à des reportages sur la France. La deuxième page célébrait la grandeur du Reich allemand et du système national-socialiste. Nous apprîmes que les travailleurs allemands étaient si bien payés que leurs épouses ne pouvaient être aussi heureuses nulle part ailleurs, que nulle part ailleurs les enfants n'étaient aussi gâtés qu'en Allemagne, que l'énergie par le plaisir, « Kraft durch Freude » permettait tous les plaisirs artistiques, que nulle part ailleurs les hommes ne mouraient pour leur pays avec autant de joie qu'en Allemagne. À partir du 15 juillet 1940, Otto Fleck a fait paraître un journal appelé Échos sous-titré journal d'information pour les camps de prisonniers de guerre et à partir du 2 août 1940 est apparu l'Écho de Nancy sous la direction de Philipps. L'Écho de Nancy fut pendant la Seconde Guerre mondiale le seul journal français diffusé en Allemagne et dans les pays occupés par l'armée allemande. Il était donc très lu par les prisonniers de guerre et par les travailleurs français en Allemagne.

Les deux pages suivantes étaient réservées à des histoires concernant la France. Elles décrivaient comment elle était avant qu'elle eût la bonne fortune de perdre la guerre ; une série intitulée « Ils étaient tous impliqués dans l'affaire Stavisky » montrait que tous les parlementaires français étaient corrompus. L'article intitulé « Les invités de la famille Rothschild » révélait les noms de ceux qui avaient pris le thé chez les Rothschilds et de ce fait étaient des valets des Juifs. Une autre série énumérait tous les changements de ministère durant les dix dernières années ; une série sous le titre « La France a été ruinée par le système des maîtresses » donnait des détails scabreux sur les vies des hommes d'État français.

Un mot fléché se voulait nettement humoristique : en six lettres horizontales, cochon juif qui a pillé la France (Mandel, *un précédent ministre de l'Intérieur, 1885-1944*) ; en neuf lettres, marchand de guerres américain

(Roosevelt) ; en sept lettres verticales, le pays qui a commencé la guerre (Pologne.) ; en cinq lettres, une devinette : de quoi manquent les prisonniers ? (Savon.) Ceux qui avaient écrit et signé les meilleures réponses et les avaient apportées à leurs commandants de baraquements étaient autorisés à prendre part à une loterie quotidienne dont le prix était une boule de pain. Il est heureux que la majorité des prisonniers résistât à la séduction pendant des semaines.

Sans avoir l'obligation de participer aux jeux de « L'Écho », nous devions néanmoins le lire et « l'étudier » de onze à quatorze heures. En effet, quotidiennement dix à vingt prisonniers étaient interrogés sur le contenu du journal. Ils devaient savoir tout depuis le nombre exagéré de ministères jusqu'aux noms des politiciens pédérastes, les « cocottes ». Le Dr Schmidt particulièrement se complaisait à questionner les prisonniers sur « L'Écho » et ce goût lui venait en toute probabilité du lycée de filles.

Dans l'après-midi, nous restions debout de deux à cinq heures. Attendant ! Surtout attendant ! Partiellement, à écouter des discours, des énoncés, des émissions radiophoniques et des ordres.

À cinq heures arrivait la distribution du souper. Elle consistait en un quignon de pain, une petite portion de produits synthétiques, miel ou margarine. Le pain n'était pas distribué pour le seul repas du soir. Il constituait la ration pour les vingt-quatre heures. En fait, personne n'avait la force morale pour en mettre un peu en réserve. Nous le dévorions en quelques minutes, sauf peut-être une croûte gardée pour la nuit.

Après le souper, d'interminables discussions commençaient, toutes rattachées à quelques simples questions pouvant se résumer en une seule, notre libération :

— « Quand pourrons-nous rejoindre nos foyers ? Que disent les Allemands à notre sujet ? Quand la guerre avec l'Angleterre se terminera-t-elle ? »

Nous examinions tous les évènements du monde susceptibles d'affecter la possibilité de notre libération.

Si un gouvernement Laval est le meilleur pour nous sortir de là, alors laissons Laval diriger la France. Des déductions alambiquées étaient tirées du moindre indice et, étrangement, l'humeur était à l'optimisme. Je ne trouvai pas un seul pessimiste parmi les vingt-deux mille prisonniers du camp de Dieuze. Pas un seul n'admettait la situation réelle. Le moins confiant avait quand même au fond de son cœur un quelconque espoir. Toutes les explications étaient jugées bonnes. Si nous n'avions pas de savon, et tel était le cas, c'était un simple oubli. L'interdiction d'écrire était due au fait que nous arriverions à la maison avant le courrier. Su le capitaine Brühl était dans un jour velléitaire et

disait que son bataillon n'était pas pour nous garder éternellement, mais devait partir affronter l'Angleterre, c'est que nous allions être renvoyés chez nous le lendemain.

Si la radio disait que la France devait payer ses réparations jusqu'au dernier sou, même cela était considéré comme une bonne nouvelle : pour rembourser, la France devrait produire et pour produire elle devrait travailler et pour travailler elle avait besoin de nos bras. Les optimistes les plus extrémistes refusaient de mettre leurs montres à l'heure allemande. À cinq heures du matin, il n'en était que quatre pour eux.

Qu'importe, demain nous serions libérés et à l'heure française.

Une journée, les Allemands alimentaient ces propos. Le lendemain, leurs propos étaient plus noirs. Tout caporal disant qu'il tenait ses informations directement du Führer était un dieu ou un demi-dieu, mais on ne le croyait que si son information était agréable.

Si, juste pour rire, un d'entre nous disait « Nous serons renvoyés demain à la maison », la nouvelle courait à travers le camp comme un incendie de forêt. Dès qu'elle en avait fait le tour, elle s'était transformée en une promesse concrète pour le jour suivant. La date était toujours précisée.

Un jour, la rumeur courut que Radio Stuttgart avait déclaré, le 14 juillet précédent :

— « Freut euch, französische Mütter, Eure Söhne kehren heim ! » (« Mères de France, réjouissez-vous, vos fils seront bientôt à la maison ! »)

Une autre fois, le Dr Schmidt laissa tomber la date du premier août et personne ne douta de notre libération avant le premier septembre :

— « Pourquoi gaspilleraient-ils de la nourriture et de l'essence pour nous ? »

Dans mon baraquement se trouvait alors le roi des optimistes : un vieux soldat du Train d'équipage 2, qui couchait les pieds proches de ma tête. Cheminot âgé, il avait une tête ronde, un nez rond et une bouche en forme d'O. Il babillait la nuit comme un petit enfant.

Chaque soir, nous nous endormions avec de nouveaux espoirs et chaque matin, nous étions désillusionnés. Une fois, il avait entendu lui-même à la radio que nous serions libérés le dimanche suivant, il savait que vingt mille bulletins de rapatriements étaient déjà arrivés au bureau. Le message affirmait que les ponts et voies étaient restaurés et que dans une heure, le premier train passerait devant le camp. À partir de là, la libération serait une histoire de rien. Cependant, le vieux cheminot que nous appelions Bouboule avait dit « ce soir » de façon si convaincante que Alfred et moi-même sommes allés dans la cour arrière pour voir passer le train. Quand nous sommes arrivés à

l'arrière de la grille, le tumulte était déjà à son plus haut point. Une foule était rassemblée sur le tas de sable creusé pour les latrines. En liesse, elle s’auto félicitait. Impatient, Bouboule sautillait, la face rouge, d'une jambe sur l'autre. Il était fier, comme l'inventeur des chemins de fer aurait aimé l’être dans le premier train et comme les premiers passagers fêtant en attendant le convoi avaient dû l’être. Il me tirait constamment par la manche :

— On va rentrer, mon vieux, on va rentrer !

Il semblait fiévreux. Volubile, il parlait des siens. Sa femme allait venir avec sa fille. Le cheminot qui conduisait la locomotive avait séduit sa fille, mais elle ne voulait pas l’épouser. Bouboule à son retour y mettrait de l’ordre. La foule devenait impatiente, fatiguée de l’effort du jour, fatiguée d’attendre, fatiguée de déception. Elle voulait se diluer. Bouboule était tendu et il voulait pour le moins me retenir : ses doigts m’entraient dans le bras. La foule soudainement se tut. Des mains se cramponnèrent à la personne devant moi. Bouboule se racla la gorge comme s’il voulait faire un discours. On entendit de plus en plus nettement l’approche d’une locomotive. Nous regardâmes la ligne de chemin de fer. On ne voyait que les soldats allemands patrouillant en va-et-vient, la mine impassible. La tension devenait toujours plus insupportable.

Un plaisantin qui était aux latrines dit le « train fantôme ».

Et vraiment, c’était un train fantôme. Le bruit de la locomotive devint de plus en plus net, de plus en plus proche. On entendait le halètement de la machine, le sifflement de la vapeur, mais on ne voyait rien : sans fin et vide demeurait la ligne argentée.

Alors, nous avons tous tourné la tête pour voir si la locomotive fumante n’était pas dans la cour. La foule demeurait figée. Son engourdissement ne s’arrêta que beaucoup plus tard, lorsque nous constatâmes que la petite locomotive était en fait un réservoir d’eau chaude des douches.

Bouboule ne dit rien, seules ses veines sous sa vieille peau ressortirent, son sac à son côté parut plus lourd. Je saisis le pauvre vieux par le bras pour le ramener à la baraque. Il frissonnait. Il marcha devant moi, droit comme un général décrépit qui s’efforce de garder l’allure militaire. Cette nuit-là, Bouboule mourut. Ses pieds jaillirent de son lit et me frappèrent le crâne. Je me renfonçai la tête dans le cou. Bouboule gémit. Dans mon demi-sommeil, ce gémissement était comme la vapeur sortant de la locomotive. L’âme de Bouboule s’éloignait sur la voie de l’infini...

Le soir, l’homme est plus prêt à se confier. Le dernier combat est terminé. On s’assied sur une pierre, sur un véhicule démonté, dans la poussière. On parle. Jean parle d’une de ses vendeuses qui avait l’habitude de se peigner sans gêne dans son magasin. Denis parle de sa femme, la plus fidèle de

toutes les Françaises.

Paul parle de motos, de records automobiles, d'erreurs de conception. Alfred parle d'une plus très jeune femme de Lyon qui voulait quitter son mari. Il l'a accostée l'après-midi dans l'escalier. Elle avait une chemise de nuit bleu clair dans son armoire…

J'avais de plus en plus d'optimisme venant d'une agréable forme de stupidité, agréable, mais irritante. Ainsi, la plupart du temps je m'asseyais sur un bloc de pierre et regardais les coiffeurs œuvrant dans la cour. Chaque millier d'hommes avait son coiffeur. Les rasoirs étaient comme des râpes. Assis sur ma pierre, je finissais par oublier le bain de sang et m'imaginais au cinéma. En d'autres termes, je me choisissais chaque soir un nouveau film dans le grand art : Greta Garbo, Clark Gable (1901-1960), Catherine Hepburn (1907-2003), Charlie Chaplin (1889-1977). Parfois, je les racontais à mes camarades, mais je n'avais guère de succès. Ils voulaient plutôt les voir.

Tout le monde devait être couché dès neuf heures du soir et il était interdit de sortir du baraquement durant la nuit. Si vous deviez sortir, c'était au risque de votre vie. Les gardiens sur les toits vous tiraient comme s'ils participaient à une compétition. Des tirs partaient chaque nuit. Nous n'y prêtions plus attention, nous voulions dormir et nous rêvions. Et quels beaux rêves ! Le sommeil compensait toutes les misères du jour. Le fait que la nuit restaure ce qui a été perdu le jour est un phénomène étrange et merveilleux. Chaque nuit, je me voyais avec ma mère ou ma femme dans notre jolie et lumineuse maison de Genève. Je n'étais jamais dérangé par des cauchemars. Les bons anges descendaient et me survolaient.

Même les rêves de faim qui se répétaient régulièrement chaque nuit n'avaient rien de terrible. Dans mes rêves, je ne mangeais pas, je dégustais des mets délicats : gâteaux, pâtisseries et chocolats à la célèbre pâtisserie Gerstner de Vienne, jambons, pâtés, œufs à la mayonnaise, homards frais. Après une telle bombance nocturne, je retrouvais le matin la grisaille de mon estomac vide… Mais j'avais eu mes rêves. Une main divine s'était posée avec pitié sur moi la nuit pour atténuer les crimes humains du jour.

Le matin, je sentais la faim comme un goût de bois fade dans la bouche. J'aimerais comprendre ce qu'est la faim : alors qu'un écrivain éprouve quelque chose en présence de quelque chose, à l'opposé la faim est un vide qui sort de l'estomac, mais est présent sur tout le corps, sur le cœur, les genoux, les côtes. La faim est comme un amour malheureux, une frénésie de force ou un mauvais désir. La faim est parente de la mort comme le sommeil. Alfred et moi passions notre temps à des efforts surhumains pour apaiser notre faim.

En bordure du camp, juste devant le bâtiment administratif, quelques

cerisiers campaient. D'une variété particulière à la Lorraine, vieux et hauts, ces vénérables praticiens cachaient leurs cerises dans leurs plus hautes branches. Les prisonniers lançant des pierres obtenaient à l'occasion une cerise mûre tombée dans la poussière de la cour. Même sorties de l'hiver lorrain, ces cerises nous annonçaient les beaux jours.

À l'infirmerie, la ration de soupe était doublée. À cette date-là, l'infirmerie n'était encore qu'un garage comme les autres, sauf que le plancher était recouvert d'un peu plus de paille. Les blessés l'avaient été lors de leur capture. Ils reposaient avec les malades côte à côte sur le sol. Avec quelques médicaments et encore moins de pansements, une longue table siégeait au centre de la pièce. Pendant des jours, le dispensaire manqua de bismuth, seul remède à demi efficace contre la diarrhée. Naturellement, les malades ne s'habillaient ni ne se déshabillaient. Ils étaient déchaussés et couchés dans leurs uniformes. Au lieu de traitements médicaux, ils recevaient des volumes de *L'Illustration* des années 1902 à 1912.

Ici et là, l'un d'entre eux mourait, mais ça n'arrivait pas que là. Les vingt-huit médecins français ne disposaient d'aucun moyen face à la mort.

Dans « l'hôpital », je rencontrai une vraie connaissance, un vrai ami, le comte russe René Dimitrij Korzakoff. René était Volontaire étranger dans mon régiment. Agent de liaison, il était tombé prisonnier des Germains alors qu'il se rendait au QG de la Division. À notre première rencontre, nous simulâmes ne pas nous connaître. Quand nous fûmes à l'abri des regards, nous nous serrâmes la main. Je n'avais rien à craindre du comte Korzakoff. Il avait lu tous mes livres et même en avait apprécié un ou deux. Il se cachait lui aussi sous un faux nom, René Mage. Les malades de l'infirmerie n'étaient pas questionnés aussi étroitement que les autres prisonniers.

L'occupation professionnelle principale de René Korzakoff était la photographie. Né à Paris de Russes blancs immigrés, cet homme raffiné avait des mains de femme et il affichait la sévérité retenue de bien des Russes. Sa mélancolie plaisamment tempérée était l'agréable oasis dans un univers d'optimistes butés dont le monde s'écroulait chaque matin. Son appétit contrastait avec son aspect. Maigre, distingué, ténébreux, il avait les lèvres dessinées pour faire croire qu'elles ne se nourrissaient que d'amour et d'eau fraîche ; il était au contraire toujours affamé comme un psychopathe insatiable.

Son appétit féroce lui avait d'ailleurs donné l'ingéniosité des psychopathes. Depuis son arrivée à Dieuze, il avait simulé toutes les maladies possibles et impossibles, partiellement pour éviter une identification plus stricte en dehors de l'infirmerie, mais aussi pour obtenir une double ration de soupe.

Il me dit que la soupe de l'infirmerie arrivait à onze heures et qu'il pourrait

m'en faire profiter. J'eus des scrupules :

— Je ne veux pas voler la nourriture des malades.

Il me secoua par les épaules :

— Tu as le droit d'avoir des scrupules en amour, en littérature et aux cartes, mais sûrement pas en soupe.

Avec Alfred, j'allais voir René chaque jour à l'heure de la soupe. Quand le récipient de soupe entrait, une vapeur chaude plaisante en sortait. Elle sentait si agréablement le savon et le lavage qu'on se serait cru dans une blanchisserie. Les malades impotents se dressaient sur leurs couches et tendaient leurs quarts vers la marmite. Après les avoirs vidés, ils se rallongeaient.

Chaque mois, chaque malade recevait une carte qui était poinçonnée de la date à chaque soupe reçue. Chaque jour, nous allions voir René avec l'espoir inexprimé d'obtenir une carte vierge. L'optimisme insensible de l'estomac vide est de croire qu'il ne le restera pas toujours. À côté de René était couché un nommé Bolomey, un commerçant lorrain du village de Jeanne d'Arc, Domrémy où mon régiment était passé. Dès le premier jour, nous échangeâmes des souvenirs, mais ensuite sa santé se dégrada rapidement. Sa grande barbe rousse empêchait de voir son visage. Il était le plus souvent inconscient. Dans un moment de lucidité, il demanda du papier pour écrire à sa famille. René n'en avait pas, mais il découpa les bords de vieux numéros de L'Illustration et Bolomey écrivit ses adieux sur ces bandes blanches. Il nous promit de mourir sans déranger et donc de décéder en plein jour pour ne réveiller personne. Il nous encouragea de quelques mots. Nous savions qu'il tiendrait promesse, car derrière la barbe rousse le visage épuisé révélait que le pauvre n'avait plus l'énergie d'expirer bruyamment. Il n'était pas toujours facile vu sa barbe de dire s'il était vivant ou mort.

Un matin, un médecin dit à René que Bolomey n'en avait plus que pour quelques heures. À notre premier regard, nous sûmes qu'il était moribond. Le matin, il avait repris connaissance, mais lorsque René lui avait coupé quelques bandes de papier, il avait barbouillé dessus toutes sortes de mots incohérents pour sa femme et insisté pour qu'elle commande des chandelles, du savon et des nouilles de son fournisseur. Il avait passé les trois heures suivantes à râler. Nous nous assîmes à son côté et nous attendîmes : s'il mourait avant onze heures trente, nous pourrions avoir sa soupe. Le ticket jaune orangé sortait de sa poche de manteau militaire. Nous étions assis là, jambes croisées, et nous jetions de temps à autre un regard furtif vers la porte. Les yeux de Bolomey commençaient à regarder vers l'au-delà. J'avais déjà vu mourir souvent ; quand un homme est dans cette condition, il doit voir dans

l'autre monde et ne peut plus revenir parmi les humains. Bolomey avait dû recevoir un message secret du ciel, car sa bouche s'était fermée définitivement. Il voulait mourir. Comme je n'avais pas remarqué précédemment qu'il avait de beaux yeux bleus, je pensai qu'ils avaient pris à cet instant la couleur céleste. La soupe allait arriver à tout moment. La respiration et le râle de Bolomey faiblissaient, s'accéléraient. Et la porte s'ouvrit. L'infirmerie commença à sentir comme le grenier d'une maison de campagne le jour de la lessive. Les malades se soulevèrent et ceux qui pouvaient bouger entreprirent leur pèlerinage jusqu'à la marmite comme il arrive à Lourdes à la fête du printemps. Bolomey respira plus profondément. Le comte russe, le Juif polonais et moi échangeâmes tous les trois muettement des regards.

En silence, Korzakoff prit son quart. La queue pour la soupe prenait toute la longueur du garage. La carte jaune orange de Bolomey brillait dans son manteau. Alfred avait les yeux rouges de faim. Les malades invalides criaient et beuglaient durant la distribution. Je ne regardais plus Bolomey quand un fort râle sortit de sa gorge. Il resta inerte un moment et alors il ouvrit grand les yeux, non pas d'horreur, mais comme dans une heureuse surprise. Finalement, un dernier soupir s'échappa de ses lèvres. Pour la première fois, je sentis ce que cela signifie pour un homme de rendre l'âme. L'âme du commerçant de Domrémy sortait de sa bouche pour flotter dans la pièce et partir vers les cieux. Il avait une belle âme qui s'était hâtée de partir avant la fin de la distribution de soupe.

Nous eûmes droit, Alfred et moi, à un plein bol de soupe sur la carte de Bolomey.

Après quoi, il n'était plus possible de s'en servir, car les Allemands n'ignoraient pas que les hommes morts n'ont plus besoin de nourriture.

Il ne mourait pas un Bolomey tous les jours, mais la nécessité est mère de toutes les inventions. Le soir, quand le pain était distribué, chaque baraquement recevait un pain supplémentaire. Le répartiteur chargé de la distribution gardait usuellement ce rabiot, selon le terme français, pour lui et ses amis. Nous décidâmes de nous imposer. Nous nous portâmes quatre d'entre nous volontaires pour la « corvée », la tâche d'apporter la nourriture depuis la cuisine. Alfred, Jean, Paul et moi charriions le pain dans une couverture. Il pesait effroyablement lourd, mais nous n'en avions cure, car en chemin nous nous arrangions pour laisser tomber le pain excédentaire et Denis traînant derrière le ramassait et disparaissait avec. Il n'était guère possible de s'étouffer avec un pain supplémentaire pour cinq hommes, surtout s'il fallait le faire durer quatre ou cinq jours.

Une autre façon d'augmenter la nourriture était de cuisiner nous-mêmes. On pouvait se porter volontaire pour peler les pommes de terre et en distraire quelques-unes dans ses poches. Malheureusement, les volontaires étaient si nombreux qu'il fallait attendre longtemps avant que le chef vous admette au paradis de la cuisine. De plus, les stocks de pommes de terre diminuaient vite. Pendant un certain temps, il fut possible de se cuisiner un peu de salade. Le terme salade n'était bien sûr qu'un grand mot, une exagération poétique, mais n'est-il pas plus raisonnable d'appeler l'herbe salade que d'appeler le bœuf « Chateaubriand » ?

Malheureusement, l'herbe se raréfiait. Les premiers jours. Il nous suffit d'aller à notre jardin potager, c'est-à-dire la petite pelouse sous les cerisiers sombres derrière le cimetière de voitures, pour cueillir une poignée d'herbe. Pour le foyer, on ramassait deux ou trois briques ou des ardoises tombées des toits et on s'installait contre le mur arrière des garages de réparation à l'abri du vent. Le feu allumé, on cuisait l'herbe dans nos gamelles d'aluminium.

La déception gastronomique était grande, car on ne peut remplir un estomac avec du vide. L'herbe cuite était devenue du rien. Le désavantage du site pour nos foyers de cuisine à l'abri du vent était qu'il n'était pas idyllique, se situant à côté des latrines. Nos poêles étaient dans les latrines pour ainsi dire. De temps à autre, des soldats allemands passaient qui les renversaient d'un coup de botte, ceci bien sûr dans notre intérêt pour des raisons d'hygiène.

Werner Pape, un petit sergent grassouillet étudiant en philosophie de Dortmund savait que je parlais allemand et parfois il m'adressait la parole.

Alors que nous marchions entre les deux rangées d'hommes accroupis, les uns à gauche devant leurs foyers et leurs gamelles d'herbe, les autres à droite aux latrines, je vis que tous avaient la même tête apeurée au passage de Pape. Pourtant, jamais l'étudiant en philosophie ne bousculait un homme défroqué ou un cuisinier. Il détournait simplement les yeux et son nez et avec un mépris indescriptible dans la voix énonçait :

— La Grande Nation… So habt ihr euch doch genannt, nicht wahr ? (La Grande Nation… comme disent les Français en parlant d'eux-mêmes, n'est-ce pas ?)

Je ne répondais pas. Ma seule idée était qu'une nation ne peut être grande quand elle a faim.

Voici ce que l'on trouve dans « Vie au camp de Dieuze » par Frantz Delanis sur Internet :

— « pour déféquer, quel problème, on s'installait sur des sortes de passerelles branlantes au-dessus d'une mare puante, dont le parfum soulevait

le cœur ; on y restait le moins possible, car ça bousculait derrière. Heureusement que la faible quantité de nourriture que nous ingurgitions limitait la quantité de déchets. Au début, il y avait un peu de verdure : quelques arbres, même un jardin : tout ce qui avait l'air vaguement comestible y passa : feuilles des arbres comme feuilles des haricots, certains mâchaient même l'écorce des arbres pour atténuer la faim qui les tenaillait. D'autres souffraient presque autant du manque de cigarettes. Et j'ai vu ce spectacle lamentable de Frizous lançant une cigarette sur laquelle se jetaient des dizaines de prisonniers ! Qui étaient les plus minables ? Ceux qui jetaient dédaigneusement, pour rire sans doute, une cigarette, ou ces malheureux qui avaient perdu dans cette triste aventure, la moindre dignité ? Il faut dire, pour l'honneur des Français, que ceux-là étaient une bien petite minorité, et que l'ensemble des prisonniers, dans des conditions si particulières, se comportait plus dignement. »

Sous-chapitre IX 3) Le grand jeu à Dieuze

Chaque jour, nous complotions, Alfred, René et moi, des plans d'évasion que nous devions écarter à mesure. Nous n'en étions pas moins décidés à ne pas passer une journée sans projet. Je crois que cette activité intellectuelle nous garda vivants. Mais aussi vagues que pussent être les résultats de nos cogitations, elles comportaient un élément de base inévitable : nous devions trouver un moyen d'aller à Dieuze et d'y prendre contact avec la population civile. Nous refusions de croire que l'obstacle était insurmontable. La seule personne autorisée à sortir du camp était le Dr Schneider, l'interprète alsacien. Autant que les règlements le permissent, nous passions des heures devant le grand mur rouge et la barrière en fils barbelés nous séparant de la liberté, dont nous percevions presque physiquement la proximité. Nous envisagions de nombreuses voies d'évasion, mais au bout du compte, il n'en subsistait aucune de sensée.

J'étais obsédé par la crainte de la découverte de mon identité réelle et cette crainte grossissait de jour en jour. Mon enregistrement s'était fait sans incident. Nous avions été répertoriés sur des listes de noms, adresses, matricules, grades et armes par casernements et sans relevé de détails. Malheureusement, si le vrai Pionnier était dans un autre camp, son compagnon Bedaut était à Dieuze. Je ne sais pas si le postier dur d'oreille était stupide ou simplement malicieux, ou s'il avait eu connaissance de l'assistance que Maurice m'avait fournie et la réprouvait, ou s'il était suffisamment intelligent pour penser que je savais quelque chose dont il n'avait pas été informé, il n'en demeure pas moins que chaque fois qu'il me voyait dans la cour, il me criait :

— Allô ! As-tu des nouvelles de Pionnier ?

Et je m'appelais Pionnier !

Un jour que je traversais la cour avec le commandant de mon baraquement, le caporal Josef Berger, j'entendis le sourd Bedaut crier de sa voix aigre familière :

— Allô ! As-tu des nouvelles de Pionnier ?

Je détournai la tête. Berger était sidéré :

— Sie heissen doch selbst Pionnier… ? (*Vous vous appelez Pionnier...* ?)

— Ja.

— Was schreit der Mann ? (*Qu'est-ce que cet homme criait* ?)

— Ach, lassen Sie ihn ! Das ist ein schwerhöriger Idiot. (*Ah ! Laissez-le tranquille, il est sourd et idiot*.)

Le caporal goba l'explication.

Bedaut était comme le perroquet indiscret qui dans le boudoir d'une jolie femme répète sans cesse le nom d'une ancienne flamme en présence de la nouvelle. Comme tous les sourds, le dernier survivant du 331e d'infanterie hurlait de peur de ne pas être compris. C'était un perroquet dangereux et je l'aurais volontiers étranglé de mes propres mains, mais ce n'était pas possible. Il naissait de nombreux indices de transfert de prisonniers de Dieuze vers des camps enfoncés profondément en Allemagne. Il était question de mines de charbon en Silésie. D'autres prétendaient que nous serions envoyés dans les régions industrielles de l'Allemagne afin d'y constater les effets civils de nos « chers alliés anglais ». Des transferts de camps de prisonniers en France occupée s'étaient déjà produits vers des zones bombardées de l'Allemagne. À l'appel, Dieuze était décrit comme un camp de transit, « Durchgangslager » ou « Dulag ». Nous devions plus tard rejoindre un Stalag (camp pour la troupe) ou (pour officiers) un Oflag. Il existait une quatrième variété de camps, le « Gelag » où étaient retenus quelque deux cents généraux français. Chose certaine, il arrivait deux ou trois mille nouveaux prisonniers supplémentaires au camp de Dieuze chaque semaine et autant partaient pour l'Allemagne. Un lot de dix mille fut envoyé en Thuringe sur Kassel. (*Dans le Land de Hesse sur la Fulda. Après la Seconde Guerre mondiale, Kassel deviendra un quartier de la ville de Wiesbaden, dans le Land de Hesse*.) Un matin, une liste importante fut créée, nous rangeant par professions. Tous ces signes réclamaient que, pour nous évader, nous agissions rapidement.

Alfred et moi restions souvent éveillés la nuit, parlant de toutes les possibilités et tous les risques. C'était un inconvénient d'être éveillés quand les autres dormaient, car les optimistes de la journée étaient les pessimistes de la nuit. Ils soupiraient, ils criaient en rêvant, ils geignaient comme des enfants malades, ils prononçaient des noms de femmes. Éveillés, nous suivions les rêves des dormeurs et pouvions être torturés par des fantômes sombres s'élevant de centaines de cauchemars. Nous attendions le bruit suivant, le sanglot suivant, l'appel suivant.

Chaque jour, nous étions plus déterminés à tenter quelque chose. C'est alors qu'arriva l'inattendu : Un matin de juillet, le lieutenant Schmidt se présenta au rassemblement sans son interprète, le lieutenant Dr Schneider. Depuis la veille, nos ravisseurs libéraient les personnes de « sang germanique », c'est-à-dire les Alsaciens (*11 juillet 1940 : libération des Alsaciens et Lorrains sous-officiers de carrière, d'active et de réserve et troupes de toutes catégories. Les officiers sont maintenus. — 19 juillet : les officiers alsaciens et lorrains sont renvoyés dans leurs foyers.)*

Par ailleurs, les Alsaciens réfugiés dans le sud-ouest de la France y furent

assimilés à des « Ya ya », des « boches » du fait de leur dialecte ou simplement de leur accent et en août 1940 les deux tiers étaient déjà de retour en Alsace.

Au mois d'août 1941 aura lieu la libération des anciens combattants de l'autre guerre. 59357 prisonniers ayant fait la guerre de 1914 en profitèrent.

Le Dr Schmidt entra sur le terrain d'exercice avec ses longs pas artificiellement militaires. Il venait juste d'éteindre son cigare et il le tint derrière son dos durant tout le rapport. Avec son nez pointu, son pince-nez et sa petite bouche pincée, son crâne chauve de proviseur de lycée, le commandant en second du camp ressemblait à une unité motorisée. Les prisonniers étaient immobiles, rangés par baraquements et le chef de baraquement en avant. Les Polonais formaient un groupe à part.

(*Le 17 juin, alors que le gouvernement français dépose sa demande d'Armistice, au milieu du sauve-qui-peut général, des soldats polonais et français tombaient toujours sous les balles allemandes. Jusqu'au 21 juin, la première Division des Grenadiers polonais basée au départ à Colombey-les-Belles exécuta les ordres de l'état-major. Pourtant le matin du 21, en diffusant l'ordre codé « 4444 » le général Duch, 1896-1980, se soustrayait à l'autorité française. Cet ordre commandait de ne pas se rendre à l'ennemi et de poursuivre ailleurs et par tous les moyens le combat. Les armes furent détruites, et tous ceux qui le purent tentèrent d'échapper à l'avancée allemande. Plusieurs milliers passèrent en Suisse ou à travers la France occupée, ils rejoignirent l'Angleterre. Fidèles à l'ordre « 4444 », ils poursuivirent le combat sur d'autres champs de bataille jusqu'à l'anéantissement de l'armée nazie. Du 14 au 21 juin, entre la Ligne Maginot et les Vosges, près de neuf cents d'entre eux périrent, des milliers d'autres faits prisonniers attendirent pendant cinq ans dans les camps allemands la fin de la guerre.*)

Les Arabes et les Noirs étaient exclus de la réunion. Chaque commandant de baraquement rapporta que son effectif était complet.

Le Dr Schmidt les remercia. Sur ordre, nous prîmes tous le garde-à-vous, puis le repos pied gauche en avant. Il regarda autour de lui :

— Wo ist der Dolmetscher ? (*Où est l'interprète* ?)

Le sergent en devoir répondit au garde-à-vous et le petit doigt sur la couture du pantalon :

— Entlassen. Elsässer. (*Libéré en tant qu'Alsacien*.)

Le Dr Schmidt regarda autour de lui. Nos yeux se croisèrent. Il ne remarqua rien.

— Kann hier jemand Deutsch ? Kann jemand den Dolmetscher ersetzen ?

(*Quelqu'un parle-t-il allemand ? Quelqu'un peut-il remplacer l'interprète ?)*

Je pensai vite. Je savais que le moment était venu de jouer un jeu dangereux. Au moins quinze mille prisonniers étaient rassemblés dans la cour et aucun parmi eux ne me prendrait pour un Français si j'ouvrais la bouche en français en public. Au moins, un me dénoncerait par calcul ou par bêtise. Trente ou quarante soldats allemands étaient aussi présents et n'avait été l'uniforme pas un ne m'aurait pris pour non allemand et mon accent impeccable pouvait en intriguer au moins un.

Mais là se trouvait ma seule chance de sortir du camp. Alfred me retenait par la manche. Il savait à quoi je pensais. Je me détachai de lui, m'avançai et claquai des talons :

— Ich spreche deutsch. Herr Oberleutnant ! (*Je parle allemand, Monsieur le Lieutenant*.)

— Gut ! Stellen Sie sich neben mich ! (*Bien ! Tenez-vous à mon côté !*)

J'obéis. Quinze mille paires d'yeux étaient braquées sur moi. Me défendre de ces milieux d'yeux, c'était comme faire face à un déluge de balles de mitrailleuse. Je choisis donc de ne regarder qu'une paire d'yeux.

Je choisis les yeux ronds et lourds d'un petit adjudant français placé au premier rang. Je fixai mon regard sur ses yeux proéminents. Je m'y accrochai et refusai de voir ailleurs.

Le Dr Schmidt commença par seulement deux ou trois mots et me demanda de les traduire. Je le fis en mettant toute mon énergie à parler un bon français et un mauvais allemand. Mes yeux s'agrippaient de plus en plus désespérément sur ceux de l'adjudant.

Le directeur d'école vit que la traduction ne me causait aucun problème. Il prononça alors six ou sept mots et je les répétai en français. Il enchaîna :

— Heimgekehrte, kriegsgefangene deutsche Offiziere.

— Les officiers allemands revenus de captivité..., *traduisis-je.*

Un peu déconcerté, il continua après un instant :

— ...haben von der unerhörten Behandlung durch die Franzosen berichtet. Man hat diese deutschen Offiziere mit syphilitischen Negern zusammengesperrt.

— Ils.ont relaté le scandaleux traitement dont ils ont été l'objet : ces officiers allemands ont été gardés au milieu de Nègres syphilitiques, *traduisis-je à la suite.*

J'avais toujours les yeux fixés sur ceux globuleux du pauvre adjudant français. Le Dr Schmidt fit un aller et retour à travers la cour. Quand il cria, ses rides d'étudiant ressortirent comme de longues raies sanguines dans son visage froid et grisâtre.

— Alle Neger sind syphilitisch.

— Tous les Nègres sont syphilitiques, répondis-je en écho.

— Überhaupt: alle Franzosen sind syphilitisch. (*Et en général, tous les Français sont syphilitiques*.)

Les yeux bovins de l'adjudant vinrent à mon secours, je crois : je restai muet. Le Dr Schmidt se tenait debout devant moi. Il croisa les bras sur sa poitrine et me dévisagea. Il s'approcha de moi et recula à deux reprises. Je sentais le regard anxieux d'Alfred et les quinze mille paires d'yeux qui m'observaient. Le soleil répandait une chaleur écrasante dans la cour. Alors, le Dr Schmidt exprima son point de vue :

— Selbstverständlich muss diese Behandlung von Offizieren der deutschen Wehrmacht geahndet werden.

— Il va sans dire qu'un tel traitement infligé à des officiers allemands ne peut rester impuni.

Il me regarda. Je sus que j'avais gagné la partie. Il tonna :

— Ich entziehe dem Lager für vierundzwanzig Stunden jegliche Nahrung. Wir Deutschen sind immer zu milde gewesen. Wahrscheinlich haben Sie das schon bemerkt. Das soll jetzt anders werden. Ein Gefangener ist kein Kuraufenthalt.

— Le camp ne recevra aucune nourriture pendant vingt-quatre heures. Nous, les Allemands, nous avons toujours eu bon cœur. Vous l'avez probablement remarqué vous-même. Cela va changer. Un camp de prisonniers n'est pas une maison de repos.

J'avais traduit « Kuraufenhalt » par « maison de repos ». Je m'inquiétais à savoir si mon français était correct.

— Wer sich noch das kleinste Vergehen zuschulden kommen lässt, der wird erfahren, dass den Wächtern dieses Lagers drei Mittel zur Verfügung stehen : der Kolben, das Bajonett und die Kugel.

— Les coupables de la moindre indiscipline apprendront que les soldats allemands de ce Lager ont à leur disposition trois moyens de les punir, la crosse de fusil, la baïonnette, la balle.

J'avais hésité entre « le » et « la » pour le mot « crosse ». Quinze mille paires d'yeux m'auraient fusillé si j'avais employé le mauvais article. Le Dr Schmidt avait répété les termes :

— der Kolben, das Bajonett und die Kugel.

J'avais traduit « la crosse ». J'avais attendu anxieux. Les yeux ne m'avaient pas fusillé.

La réunion dura encore quinze minutes avant que Schmidt donne l'ordre aux prisonniers de se disperser. Je saluai, affichant mon intention de retourner

près d'Alfred. Le Dr Schmidt ralluma son cigare et de la main tenant l'allumette me fit signe de rester. Il m'approcha.

— Wie heissen Sie ? (*Quel est votre nom ?*)

— Sergeant Maurice Pionnier, Vom 331. Infanterieregiment. (*Sergent Maurice Pionnier du 331e régiment d'infanterie.*)

J'avais répondu dans le style militaire prussien.

— Was sind Sie im Zivilberuf ? (*Quelle profession exercez-vous dans le civil ?*)

Cette question me prit par surprise. Après un instant de réflexion, je déclarai vite :

— Gesandtschaftssekretär. (*Secrétaire d'ambassade*.)

— Aha, sagte der Mittelschulllehrer. Daher die Sprachenkenntnis. (*Aha, dit le professeur d'école secondaire. Ça explique votre maîtrise des langues*.)

— Jawohl, Herr Oberleutnant. (*Oui, mon lieutenant.)*

Je m'efforçais de parler allemand avec un accent étranger. Je savais que j'étais incapable de parler l'allemand avec l'accent français, mais j'avais passé six années en Suisse avant la guerre. Le mieux que je pouvais faire était d'imiter la curieuse prononciation germanique des Suisses. Le lieutenant me posa une nouvelle question :

— Wo waren Sie zuletzt ? (*Où viviez-vous dernièrement ?*)

— Ich lebe seit zwanzig Jahren in der Schweiz, Herr Oberleutnant. (*Je vis depuis vingt années en Suisse, mon lieutenant*.)

— Wieso ? (Comment cela ?)

— Mein Vater war Diplomat in Bern. Ich selbst bin in Bern aufgewachsen. (*Mon père était ambassadeur à Berne. J'ai grandi à Berne*.)

Un sourire mi-satisfait traversa le visage du Dr Schmidt. Son pince-nez souriait aussi.

— Aha ! Ich verstehe ! Ich habe es gleich an der Aussprache erkannte. (*Aha ! Je comprends. Je connais bien cet accent*.)

Schmidt était très content de son érudition philosophique. Il me dévisagea et me dit finalement :

— Sie gefallen mir, Sie sind von nun der offizielle Dolmetscher. Haben Sie verstanden ? (*Vous me plaisez. À partir de maintenant, vous êtes notre interprète officiel. Comprenez-vous ?*)

— Jawohl, Herr Oberleutnant.

Je saluai comme un sergent de Potsdam.

Le Dr Schmidt sortit de la cour en se demandant sans doute si tous les Français n'étaient pas syphilitiques après tout. Je rejoignis Alfred Dvonicky.
Il m'attendait blanc comme plâtre devant le garage.

Mensonges, tromperies, roublardises, violences, aucun de ces moyens n'est trop diabolique quand le but est de vaincre le diable.

Mon ascension au camp fut fulgurante. Elle commença quand le patron des médecins, le docteur Frank, requit mes services. Un jour ou deux après ma nomination officielle aux fonctions d'interprète, le Dr Schmidt avait souhaité me donner certaines instructions et je dus l'accompagner à sa maison. Les demeures des officiers étaient de l'autre côté de la rue. Nous sortîmes du camp et traversâmes la route. Nous nous retrouvâmes dans une grande cour autour de laquelle se trouvaient les « villas » des officiers allemands. Jamais je n'avais aussi vivement ressenti la signification du mot liberté que dans les vingt secondes où j'effectuai en passant d'une cour dans l'autre mes premiers pas hors des murs du camp.

Le Dr Schmidt recevait ses invités, le médecin-chef Frank et quelques autres officiers. Le docteur Frank était un homme de grande taille dont le faciès ressemblait à une tête de mort. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que s'il ne portait pas la faux c'était parce que cet instrument était devenu trop désuet pour identifier la mort moderne. En place de faux, le docteur Frank portait toujours un revolver de petite taille, presque un jouet. L'arme provenant d'un officier belge avait été saisie quelque part en Flandre. Le pistolet miniature sur l'énorme postérieur du docteur avait l'air d'une petite verrue sur le nez d'un ivrogne. Le docteur Frank parlait aux officiers qui l'entouraient. Je l'entendais à travers la porte de l'antichambre. Il déblatérait sans discrimination contre les Juifs et je ne comprenais pas pourquoi, contre les SS, les marchands de soie, les femmes et les Lorrains. J'eus bientôt l'explication. La femme du docteur vivait dans une petite ville de Saxe ; elle lui avait demandé par lettre l'envoi de quatre mètres de soie pour confectionner une robe (d'où l'explication de femmes extravagantes.) La soie était introuvable en Allemagne. Le docteur avait fait des courses dans les magasins de Dieuze et de Nancy. Mais les commerçants lui avaient menti en disant qu'ils n'avaient plus de soie (d'où la rage contre les vendeurs de soie.) Finalement, il avait appris que « Le Paradis de la soie » à Nancy disposait de quantités illimitées de soie. Les Lorrains chargeaient double aux Allemands (d'où la rage contre les Lorrains.) Enfin, les SS, qui depuis un certain temps étaient responsables du poste frontière entre Nancy et Dieuze, lui avaient confisqué sa soie (d'où la rage contre les SS.) Quant aux Juifs, ils étaient toujours responsables de toute façon et aucune raison ne justifiait de les ménager.

Alors que j'attendais toujours dans l'antichambre, j'entendis le Dr Schmidt vanter mes qualités et suggérer qu'ils pourraient m'envoyer à Nancy dans leur

intérêt personnel. Mon pouls bondit. Je sentis que mon futur tenait à un cheveu.

La porte s'ouvrit et le Dr Schmidt m'ordonna d'entrer. La salle à manger et de séjour à décor petit-bourgeois avait appartenu à un sous-officier des Gardes mobiles. Une nappe rouge-bordeaux recouvrait la table, une petite radio brune et un buste de berger en terre cuite trônaient sur une commode.

D'épais nuages de tabac flottaient dans l'air. Assis autour de la table, le capitaine Kohlrusch, officier d'instruction du national-socialisme et homme de la Gestapo, le docteur Frank et deux autres officiers inconnus de moi buvaient de la bière. Werner Pape, un sergent grassouillet qui était étudiant en philosophie à Dortmund, était occupé à quelque chose à l'arrière-plan.

— Haben Sie Lust, einmal nach Nancy zu fahren ? *Fragte Dr Schmidt*. (*Aimeriez-vous faire une petite expédition à Nancy ? me demanda le Dr Schmidt*.)

— Jawohl, Herr Oberleutnant.

— Können Sie Einkäufe besorgen ? (*Pourriez-vous aussi vous occuper à faire des achats ?*)

— Selbstverständtlich. (*Bien entendu*.)

Après une courte pause, le capitaine Kohlrusch parla :

— Sie wissen, dass es zwischen Nancy und Dieuze eine Grenze gibt ? (*Vous savez que Nancy et Dieuze sont séparés par une frontière ?*)

— Wusste ich nicht, Herr Hauptmann. (*Je ne savais pas, mon capitaine*.)

Je parlais péniblement mon allemand à la sauce suisse. Le docteur Frank expliqua quelle était la situation :

— Sehen Sie, es gibt seit einigen Tagen eine verbotene Zone. Wir befinden uns indieser Zone. Nancy wird als besetztes Gebiet betrachtet, aber es ist eine französische Stadt. Dagegen ist Dieuze deutsch. Heisst Duss. Haben Sie verstanden ? *(Oui, vous voyez, depuis quelques jours, une zone interdite a été créée. Nous y sommes. Nancy, bien qu'occupée, est considérée comme une Ville française. Dieuze, elle, est définitivement allemande. Avez-vous compris* ?)

(*Le 2 août 1940, l'Alsace et la Lorraine cessaient d'être un territoire français militairement occupé et devenaient provinces d'origine allemande recouvrées par le IIIe Reich en raison de leurs ethnies germaniques*.)

— Ich verstehe, Herr Oberarzt. (*J'ai compris, Monsieur le médecin-chef*.)

Le Dr Frank se leva de sa chaise et marcha de long en large dans la pièce.

— Die Grenze verläuft vierundzwanzig Kilometer nördlich von Nancy und sechzehn Kilometer südlich von Dieuze. Bei Arracourt ist die Grenzkontrolle. Es war gleich vor dem Ersten Weltkrieg. Wer diese Grenze, von Nancy

kommend, passiert, befindet sich auf deutschem Boden. (*La frontière se trouve à vingt-quatre kilomètres au nord de Nancy et à seize kilomètres au sud de Dieuze. Le poste de contrôle douanier se trouve à Arracourt. Il était déjà là avant la Grande Guerre. À votre retour de Nancy, dépassé Arracourt vous êtes de nouveau en sol allemand.*)

Il conclut en disant que les contrôles étaient inexistants à l'est de Dieuze, car entre Dieuze et Arracourt on était encore en zone allemande, mais à Arracourt personne n'avait l'autorisation de passer d'une zone à l'autre, sauf les militaires, bien sûr.

Je dressai les oreilles, mais affichai un visage stupide.

— Sie scheinen nicht zu verstehen, sagte Dr Frank nervös. (*Vous n'avez pas l'air de comprendre, dit le Dr Frank nerveusement*.)

Il s'arrêta de marcher.

Je lui répondis :

— Ich verstehe, Herr Oberarzt.

— Gut, sagte Dr Schmidt. Halten Sie sich also bereit, nach Nancy zu fahren. Wir werden die Liste für Sie anfertigen. (Splendide, dit le Dr Schmidt. Tenez-vous prêt à aller à Nancy. Nous vous remettrons la liste.)

Je claquai des talons. Le capitaine Kohlrusch me dévisageait avec des yeux froids de poisson en cravachant ses bottes comme à son habitude.

— Hm... sagte er schliesslich. Sie wissen, was Ihnen passiert, wenn Sie an der Grenze ertappt werden ? (*Hum..., dit-il finalement. Si vous vous faites pincer à la frontière, savez-vous ce qui vous arrivera* ?)

— Nein.

— Sie werden füsiliert. Er trommelte auf sein Bierglass. Und Sie wissen, was Ihnen passiert, wenn Sie sagen, für wen Sie die Waren bringen ? (*Vous serez fusillé. Il tambourina son verre de bière avec ses longs ongles. Et si vous dénoncez pour qui vous rapportez les marchandises, savez-vous ce qui vous arrivera* ?)

— Nein, Herr Hauptmann. (*Non, mon capitaine*.)

— Dann lasse ich Sie persönlich erschiessen – falls die SS Sie vorher losgelassen haben sollte. (*Je devrai personnellement vous faire fusiller si par hasard les SS vous relâchent*.)

Il rit d'une voix rauque. Tout le monde rit. Gorge déployée, le docteur Frank enfonçait ses longs doigts dans sa bouche.

Le Dr Schmidt essuya son pince-nez et me demanda pensivement :

— Wie wollen Sie fahren ? (*Comment pensez-vous vous rendre là* ?)

— Vielleicht im Ambulanzwagen... versuchte ich. (*Peut-être en ambulance, aventurai-je.*)

— Ausgezeichnete Idee, erklärte Dr Frank. Ich werde Ihnen eine Rote-Kreuz-Armbinde geben. Im Nancy ist unser Evakuations-Lazarett. Schwere Fälle müssen nach Nancy geschickt werden. Suchen Sie sich einen verlässlichen Mann aus dem Lazarett und lassen Sie ihn in den Krankenwagen verladen. Sie fahren als Pfleger mit. Dann wandte er sich an Pape : Wollen Sie die Anstandsdame spielen, Unteroffizier Pape ? (*Excellente idée, dit le docteur Frank. Je vous fournirai un brassard de la Croix-Rouge. De fait, notre hôpital d'évacuation est à Nancy. Nous devons y envoyer tous les gros cas. Trouvez-vous un homme fiable dans l'infirmerie et mettez-le dans l'ambulance. Vous l'accompagnerez en temps qu'infirmier. Il se tourna vers Pape : Sergent Pape, voulez-vous faire le chaperon* ?)

— Jawohl, Herr Oberarzt.

— Gut. Nehmen Sie Ihr Gewehr mit und machen Sie sich fertig. (*Bien. Prenez votre fusil avec vous et tenez-vous prêt*.)

J'allai à l'infirmerie et informai le comte Korzakoff qu'il était gravement blessé à la tête et que nous devions le transporter à Nancy. Dans l'intervalle, le docteur Frank m'avait envoyé un brassard de la Croix-Rouge. Le large bandeau avait en plus une croix gammée ajoutée comme un sceau. Je fixai le brassard à ma manche gauche à l'aide d'une épingle de sûreté. Qu'est-ce qui se révélerait le sésame le plus efficace ? Je devais attendre pour connaître la réponse.

Pape arriva avec la liste. Elle était l'œuvre de cinq officiers du camp assistés probablement de quelques autres. Comme envoyée au père Noël, elle se lisait comme suit :

Huit mètres de soie rouge.

Quatre mètres de soie bleue (si possible bleu ciel.)

Un kilo de poivre.

Du savon (autant que possible.)

Du chocolat (autant que possible.)

Quatorze flacons d'eau de Cologne.

Six flacons de parfum (uniquement de marques françaises.)

Vingt bouteilles de shampoing.

Cinq montres-bracelets pour dames, or ou argent.

Pape me donna aussi mille marks en monnaie d'occupation utilisable bien sûr en territoire occupé. Lorsque je lui demandai comment nous allions pouvoir transporter toute cette marchandise, il haussa les épaules :

— Das machen Sie, wie Sie wollen ! (Arrangez-vous, c'est votre problème !)

Je retournai à l'infirmerie et fit bander la tête de Korzakoff.

— Kopfschuss, balle dans la tête, dis-je.

René fut transporté enveloppé de couvertures jusqu'au brancard d'ambulance. Il était aussi pâle qu'un mort. Je m'assis à son côté. Le jeune chauffeur Jeannot se mit au volant. Bon copain de Lyon, il avait été fait prisonnier alors qu'il conduisait une ambulance. Pape, fusil à la main, s'assit à son côté. Le docteur Frank nous fournit un laissez-passer estampillé en allemand : Ambulance nº WH 567112, Wachbataillon Brühl, évacuation d'un blessé sur Nancy. Temps de voyage aller-retour quatre heures.

L'ambulance ex-française sortit du camp allemand. Enfermé dans le compartiment exigu, je me sentais inconcevablement libre et heureux. La fenêtre de l'ambulance était petite et bloquée. Je pressai mon nez contre le carreau. Dehors, c'était l'été, un été qui n'avait rien de commun avec celui maladif, sombre et poussiéreux de mon camp de prisonniers. Les prairies étaient d'un vert infini. La cime des arbres était fournie et devait être aussi parfumée que des chevelures de femmes. De temps en temps, j'apercevais un vieux paysan ou une vieille paysanne traversant un champ. La traversée des collines si douces et si amicales de Lorraine me suffirait, pensai-je pour être débarrassé de tous mes soucis.

J'étudiai le terrain à travers la petite fenêtre. Pour aller à Nancy, il fallait d'abord traverser Dieuze. Dans Dieuze, les maisons étaient occupées par des soldats allemands et il n'était pas convenable d'y considérer un point de départ pour une évasion. Il faudrait partir de Nancy. Si je réussissais bien mon travail de contrebande, j'aurais des chances d'être envoyé souvent à Nancy. Nancy était à deux cents kilomètres de la France non occupée. Mais les routes au sud de Nancy ne devaient pas être trop surveillées, car la route de Dieuze à Nancy, en plein milieu de la zone interdite, était assez déserte.

À une courte distance après le village d'Arracourt, l'ambulance s'arrêta. Arracourt, avec ses petites rues ventées, avait l'air d'une ville frontière. Un drapeau à croix gammée surmontait presque tous les toits, des sentinelles gardaient les barrières, des patrouilles sillonnaient les rues. D'immenses inscriptions montraient que bien des maisons abritaient une quelconque autorité militaire. Je descendis de l'ambulance et examinai la scène. Au bord de la route se trouvait une petite guérite bâtie en matériaux de camelote. À gauche courait une voie de chemin de fer. À droite se trouvait un cimetière de soldats français de la Première Guerre. Lui était opposé de l'autre côté de la voie ferrée un cimetière militaire allemand plus petit. Des deux côtés, les collines descendaient doucement jusqu'à la route. Une forêt d'arbres jeunes s'étendait derrière le cimetière français. Il faudrait la traverser pour passer d'une zone dans l'autre sans passer par la route.

Nous ne subîmes aucune inspection au poste frontière : personne ne pouvait imaginer un transit de marchandises de l'Allemagne vers la France. Je constatai, par contre, qu'une voiture d'officiers allemands allant dans l'autre sens subissait une fouille méticuleuse. Vêtus de noir, les SS ouvrirent le capot moteur et examinèrent le moteur tandis qu'un garde-frontière en vert remontait le pneu de secours. Ma pensée que dans deux heures nous reviendrions par la même route me glaçait le dos.

Il va sans dire que nous évitâmes soigneusement l'hôpital de Nancy. Notre ambulance et son patient remontèrent tranquillement la rue Saint-Jean, la rue principale de Nancy, tandis que, flanqué de Pape, je courais les magasins. Ils étaient pour la plupart vides. Simplement, un ordre de la Kommandantur leur interdisait de fermer. C'était comme si un magicien avait tout fait disparaître des rayons : aliments, vins, chemises, chaussures, gants manquaient. Les boutiques avaient l'air d'avoir été pillées. Un ou deux articles confirmaient cette désolation. Certaines avaient mis un point d'orgueil à témoigner de leur splendeur passée. La vitrine d'un parfumeur était pleine de toutes sortes de bouteilles colorées vert, jaune, violet, bleu lavande, mais quand nous demandâmes quels parfums elles contenaient, ce n'était que de l'eau colorée. Certains articles étaient totalement introuvables : savon, lames de rasoir, chocolat, rasoirs, portefeuilles en cuir, shampoings, parfums, champagnes, lingerie et bas de soie, gants. Ces symboles du luxe allemand avaient dû être achetés les premiers. La Kommandantur avait en vain ordonné des inventaires et organisé des fouilles. On ne trouvait dans les établissements que des employés polis et des rayons vides.

Après une tournée où nous avions fait chou blanc, j'entrepris d'exécuter mon plan. Je demandai à Pape d'attendre dehors. Peut-être que seul, j'aurais plus de succès, sans compter que je désirais prendre des contacts en vue de préparer mon évasion. Pape voulait s'acheter personnellement du shampoing et une montre-bracelet. Il agréa à ma suggestion.

Une fois seul, j'obtins d'excellents résultats : des savons enveloppés dans des papiers fleuris et toutes sortes de shampoings sortirent du secret des caves. Un bijoutier me présenta des montres Oméga, Eterna et Zénith qu'il tenait cachées dans son pavillon de jardin et je dénichai même un kilo de poivre. Tout était chargé dans l'ambulance. Naturellement, tous ces braves commerçants savaient que ces achats étaient destinés aux officiers allemands du camp de Dieuze, mais ils savaient aussi qu'à travers moi un ou plusieurs prisonniers seraient aidés. Ces gens de Nancy étaient pleins de courage et d'espoir pour le futur. Partout où avec Pape je m'étais tout fait refuser, deux minutes plus tard quand je me présentais seul ils couraient le risque de me le

donner. Bientôt, notre ambulance fut pleine. Notre grand blessé était à demi étouffé derrière les litres d'eau de Cologne, les boîtes de savon et de chocolat. Nous tournâmes alors notre attention vers le Paradis de la soie.

Le magasin était situé dans une rue voisine de la rue Saint-Jean, derrière les célèbres grilles dorées de la place Stanislas. Les propriétaires n'avaient pu cacher leur important stock de soie. Je grimpai avec Pape les escaliers jusqu'au premier étage de la vieille maison. La boutique qui était là consistait en deux pièces immenses.

Elles étaient littéralement assiégées par les soldats allemands. De simples soldats s'échinaient avec de grands ciseaux sur une pièce de soie ; des officiers emballaient des pièces de soie dans des journaux ; des sous-officiers coupaient à mains nues dans un rouleau de crêpe satin. Un capitaine vigoureux était couché le visage en avant sur un des coupons et il encerclait de ses deux bras « ses » ballots. Toute trace de la fameuse camaraderie allemande avait été effacée par les soies voyantes. Un lieutenant et un capitaine se disputaient comme deux chiens un reste de matériel vert sombre avec de petites fleurs vert clair. Chacun disait avoir été le premier à le voir. Le capitaine était un type décharné portant monocle. Son faciès était si révulsé par la lutte que son monocle paraissait en danger de s'enfoncer dans sa joue pour s'y coller. Le lieutenant, un homme obèse, était d'évidence un réserviste, dont l'asthme était audible. Il haletait avec l'effort, le nez en sueur comme un rouleau trempé. Un code non écrit interdisait à un officier de se prévaloir de son grade hors du service, mais finalement le capitaine jeta son respect loyal des règles aux orties et ordonna au lieutenant de lâcher. Seule une orgie aurait pu se comparer à cette bataille pour de la soie : seul le désir sexuel pouvait de façon comparable priver les hommes de leur humanité. Au Paradis de la soie, on était loin du Paradis.

Au milieu de ce tumulte, deux ou trois prisonniers appartenaient au *Frontstalag 161*, le camp de Nancy. Fusil sur l'épaule, un garde se frayait un chemin à travers les fragiles tissus. L'extrémité de sa baïonnette pointait dans la soie plumeuse. Des mains sales agrippaient des crêpes de rêve, des bottes piétinaient des échantillons pelucheux, des fusils étaient posés sur des flots de couleur. Pas un ne se souciait de ce qu'il achetait. Les couleurs les plus criardes convenaient. Les imitations étaient acceptées comme les vrais articles. Ce qui comptait était de quitter le magasin avec un gros ballot sous le bras. Un commandant avec une tête d'oiseau déplumé enroulait son corps dans une soie jaune pour voir combien il en avait besoin pour sa femme « de même taille ». Un beau jeune lieutenant s'empara d'un rouleau de crêpe de deuil. Je fus bousculé dans toutes les directions. Je pris une pièce de tissu, un

officier l'arracha de mes mains. J'avais un paquet prêt, un sergent instructeur me le confisqua. À la longue, une vendeuse pressée elle-même de tous côtés put me prendre à part. Je pus sortir avec huit mètres de soie rouge et quatre mètres de soie aussi bleu ciel que possible.

Satisfaits de nos emplettes, nous quittâmes Nancy. À quelques kilomètres plus loin, en bordure d'une forêt, je demandai à Jeannot, le chauffeur, de stopper. Nous cachâmes nos bouteilles sous la couverture de René Korzakoff. J'ôtai mes vêtements et je m'enroulai la soie rouge et la soie bleue autour du corps. Après m'être examiné sous toutes les coutures, mon gardien me déclara que j'avais pas mal grossi à Nancy, mais qu'autrement je paraissais bien. Nous cachâmes les chocolats dans les boîtes de pansements et les montres dans les bandages autour de la tête de Korzakoff que nous refîmes en prenant soin de son confort. Nous redémarrâmes. Nous savions que les gardes du poste frontière d'Arracourt avaient changé une heure auparavant. Nous pouvions dire que nous ramenions un malade provenant de l'hôpital de Nancy. L'après-midi était avancé, lorsque nous fûmes en vue des cimetières militaires d'Arracourt. Un ciel d'été violet et vert comme une prune pas encore mûre baignait la scène entière d'une gentille lumière du soir. Plusieurs véhicules étaient arrêtés en avant de nous au poste de garde, un camion de bière, un camion de foin et une automobile d'officier. Le visage rempli d'une brutalité d'élite, deux SS sanglés dans leurs uniformes noirs et leurs hautes bottes sortaient les sièges de l'automobile de l'officier. Celui-ci, un lieutenant aux cheveux gris était penché, appuyé contre son auto. Il mordillait sa moustache grise et sa mince lèvre supérieure.

Deux douaniers en vert sondaient avec leurs baïonnettes le foin du camion. Deux autres faisaient rouler des barriques de bière pour s'assurer que rien n'était caché dedans.

Pape et moi nous tenions près de notre ambulance. Je restai en arrière. Gonflé comme j'étais par les douze mètres de soie, je me sentais mal à l'aise. J'ajustai mon bandeau avec ses deux symboles : le symbole de l'assassin et le symbole du samaritain.

Les SS replacèrent les coussins sur les sièges de l'auto de l'officier et saluèrent. Une fois assis sur son siège, le lieutenant murmura malicieusement :

— Hoffentlich schenken die Herren den anderen Wagen ebensoviel Beachtung.

(*J'espère que les gentlemen seront aussi attentifs en fouillant les autres véhicules*.)

Je sentis comme si l'on m'avait frappé le plexus solaire. Mon cœur me

sautait dans la gorge et me coupait le souffle.

Les deux SS vinrent à nous. L'un était petit et d'allure particulièrement vulgaire. Toute sa personne respirait le plébéien : tête carrée, dents proéminentes, front plat, grosses lèvres. Il portait une réplique exacte de la moustache du Führer. Le second, plus gros et grand et avec une moustache blond roux, portait une paire de lunettes qui avait dû être choisie pour atténuer la brutalité naturelle de ses traits, mais qui en réalité la rehaussait.

Pape présenta notre laissez-passer. Le petit SS ouvrit la porte de l'ambulance.

— Was ist das ? fragte Er. (*Qu'est-ce ? demanda-t-il*.)

Il pointait notre blessé du doigt. Pape répondit :

— Gefangener. Wir haben ihn aus dem Lazarett geholt. (*Un prisonnier. Nous le ramenons de l'hôpita*l.)

— Kann der Kerl nicht laufen ? (*Peut-il marcher* ?)

Durant ce temps, le plus gros était occupé avec le capot de l'ambulance.

— Nein, sagte der Wärter, Kopfschuss. (*Non, dit notre gardien. Blessé à la tête.*)

Le petit homme à moustache de prophète me pointa du doigt :

— Und der da ? (*Et celui-là ?*)

— Der Krankenwärter. (*Notre infirmier*.)

S'avançant vers moi, le petit homme m'examina de la tête au pied.

Après quoi, il me cria :

— Heb den Kranken heraus ! (*Sors ton malade* !)

Je ne bougeai pas. Je savais que nous serions perdus si nous sortions Korzakoff de l'ambulance. Pape, pâle comme un fantôme, se tenait derrière le SS. Les douaniers en vert en avaient fini avec le camion de foin. Ils se rapprochèrent de nous.

— Wollen Sie mir bitte helfen ? sagte ich. Allein schaffe ich es nicht. (*S'il vous plaît, voulez-vous m'aider ? dis-je. Je ne peux soulever la civière tout seul.*)

J'avais parlé en parfait allemand. Le petit homme était interloqué :

— Von wo bist du ? fragte er. (*D'où es-tu ? me demanda-t-il*.)

— Ich habe zwanzig Jahre in Bern gelebt. *(J'ai vécu vingt ans à Berne*.)

Le petit SS à la moustache magique entra dans l'ambulance et se posta au bout de la civière. Tout ce que je pus faire fut un geste désespéré, je le questionnai :

— Sie sind aus München ? (*Vous êtes de Munich* ?)

Il se pencha sur la civière, mais se releva :

— Woher weisst du das ? (*Comment sais-tu cela* ?)

— Nach der Ausprache. Ich kenne München. Ich war einmal am französischen Konsulat in München. Herrliche Stadt, München. Das Bier... und das Maximilianeum... und die Pinakothek... (*Par votre prononciation. Je connais Munich. J'ai travaillé au Consulat français de Munich. Magnifique ville, Munich. La bière… et le Maximilianeum… et la pinacothèque*…)

Je cherchais en moi tout ce que je savais de Munich.

Le petit homme sauta en bas de l'ambulance et m'offrit une cigarette. Enfin, je pus rejoindre René et l'Autrichien claqua la porte :

— Weiterfahren ! (*Partez !*)

Le moteur démarra et je retournai en captivité. J'étais aussi heureux que si j'avais recouvré ma liberté.

Ma vie changea complètement. Dans l'espace d'une semaine, je rapportai de Nancy toutes sortes d'objets possibles et impossibles. Je ne pouvais passer par le poste d'Arricourt à chaque fois. Souvent, je quittais l'ambulance à un endroit proche de la frontière et j'allais à travers bois. À deux reprises, je dus me cacher dans le cimetière à cause des patrouilles. J'étais conscient du grotesque de la situation. Mon gardien allemand m'accompagnait tandis que nous nous cachions des SS tous les deux à plat ventre derrière une tombe de soldat de la Grande Guerre. Mon gardien était au moins aussi embarrassé que moi, mais quelques mètres de soie, une bouteille de champagne ou une robe de femme, cela était plus important que la solidarité nationale.

Les boutiques de Nancy et de Sarrebourg, qu'aucune autorité militaire n'avait contraintes de livrer leurs trésors, s'ouvraient d'elles-mêmes devant moi. Chaque jour, j'étais capable de recueillir assez de nourriture pour dix ou vingt de mes camarades. En tant que chef d'un groupe grandissant de contrebandiers, l'entrée en contact avec la population civile m'était devenue possible. Le Dr Schmidt me demanda de collaborer à son nouveau manuel scolaire réfutant la culpabilité de la guerre et célébrant ses bienfaits. Le capitaine Brühl discuta de politique avec moi. Il se déclara ravi de ma franchise quand je lui dis qu'en tant que Français d'extrême droite je n'aimais pas l'Allemagne, mais que je préférais Hitler à Blum. Le capitaine Kohlrusch m'informa que j'aurais du « travail intéressant » quand je serais libéré, peut-être même avant.

La semaine suivante, il était annoncé au rassemblement que le sergent Maurice Pionnier du 331e d'infanterie était nommé « commandant français responsable du camp » en remplacement du Dr Schneider. Je fus transféré de mon dortoir de l'atelier numéro 3. À ce moment-là, l'infirmerie avait été réorganisée dans le seul vrai bâtiment dans la section des prisonniers. Les vingt-huit docteurs français du camp de Dieuze y logeaient à trois ou quatre

par chambre. J'eus une petite chambre personnelle. J'obtins pour les docteurs la permission de cuisiner dans leur propre cuisine et pour les malades qu'ils reçoivent plus de nourriture. On m'ouvrit un bureau à côté de ma chambre. Je recevais les listes complètes des prisonniers et mon travail était de les mettre en ordre et de les copier. Un médecin français qui avait deux uniformes m'en céda un contre une bouteille de Pernod. Je le débarrassai de ses insignes. Le médecin-chef français Félix Mauvoisin, un médecin parisien d'origine basque, qui, cela dit incidemment, avait traité Maurice Chevalier, m'invita à manger à la table des officiers.

Alfred était à la fois heureux et soucieux. Sa situation s'était améliorée avec la mienne.

Je l'avais fait admettre à l'infirmerie sous un prétexte absurde. Il dormait maintenant comme moi-même dans un lit. Il n'avait certes ni matelas ni oreiller, ni draps, mais il avait une paillasse bien bourrée, une couverture et un toit au-dessus de sa tête. Alfred se tourmentait parce qu'il était sûr que ma véritable identité serait bientôt découverte du fait que j'étais devenu le plus visible des vingt-deux mille prisonniers. Il me dit :

— De la façon dont tu as berné les Allemands, d'autres t'accompagneront à Dachau, si tu es découvert. Le capitaine Brühl y aura droit aussi. Je haussai les épaules. Il était trop tard pour revenir en arrière.

Une épidémie inévitable survint parmi les « Noirs », c'est-à-dire les Noirs et les Arabes. Ils avaient été isolés dès le premier jour : pas de Nègres parmi les Blancs ! Ils n'occupaient qu'un seul grand garage, le pire du camp. Presque deux mille « Noirs » y étaient entassés gardés sur des rations réduites et pas de paille. Les trous de la toiture n'étaient pas réparés et quand il pleuvait les « Noirs » dormaient dans des flaques d'eau. Ils étaient traités comme des sous humains de sous humains, les Français étant traités de façon sous humaine. Le pire n'était pas le garage ni le sommeil ni la nourriture. Le pire était la clôture.

Autour de l'atelier 8-A, le baraquement des Noirs, une clôture avait été installée à hauteur d'homme avec du barbelé au sommet. L'espace de quatre mètres entre le garage et la clôture était le seul endroit leur permettant de marcher. La seule grille de cette cage à singes était cadenassée et seuls les gardiens en avaient la clé. Les latrines des Noirs étaient situées dans les quatre mètres entourant le garage. La nourriture était fournie à travers la grille trois fois par jour. C'était comme nourrir des animaux. Bien sûr, les Noirs ne recevaient aucun savon : le capitaine Kohlrusch répétait lors des rassemblements qu'étant naturellement noirs, ils n'en avaient pas besoin et quand il le criait, il s'attendait à des rires et des applaudissements.

Dans le « village nègre » comme disaient spirituellement les soldats allemands, la bousculade était continuelle. Ils la photographiaient à longueur de jour avec des appareils que les prisonniers identifiaient la plupart du temps comme les leurs. Toutes les postures possibles et impossibles étaient recherchées, mais la plus populaire était celle des « Noirs aux latrines » qui était devenue le sujet favori de cet art néo-allemand. Les meilleures photos étaient envoyées aux journaux allemands. Le caporal Ciarnelly, un gars facétieux de Fürth qui ressemblait à un poisson pas lavé me montra fièrement sa collection de photos hautement réalistes de derrières noirs et il me demanda si c'était avec cela que les Français avaient désiré sauver la culture mondiale de la menace allemande.

Ce n'était pas seulement les Allemands qui regardaient par-dessus la barrière. Les prisonniers français passaient une bonne partie de leur temps libre de la même façon. Ils se tenaient à la grille comme des enfants au zoo. Je ne sais pas à quoi ils pensaient. Peut-être se consolaient-ils en voyant que la misère avait des degrés.

De temps à autre, un Noir était extrait du village et conduit au bâtiment administratif. Alors, j'étais obligé d'assister comme interprète. Au réfectoire se donnèrent des cours sur la race noire et son infériorité. Dans son rôle de professeur, le capitaine Kohlrusch affirma que les deux disgrâces des derniers siècles étaient la libération des esclaves et l'émancipation des Juifs. Il assura que les Allemands étaient en droit d'avoir des esclaves et qu'ils en auraient. Les soldats applaudirent. Un Noir placé sur une estrade dans l'intérêt de la démonstration crut que les applaudissements lui étaient destinés. Le capitaine expliqua les caractéristiques raciales des Noirs. Il prit dans ses mains la tête du « sujet » et la fit tourner comme un globe terrestre de sorte qu'elle fût vue de tous côtés. Tirant le Noir par l'oreille à travers le hall, il en dit quelque chose. Après le cours, je dus ramener le « sujet » à l'atelier numéro 8-A.

À cause se la promiscuité et de la malpropreté, la gale, maladie contagieuse, se répandit parmi les Noirs. Le premier signe était que la peau pelait entre les doigts, puis le corps entier se couvrait d'une éruption cutanée prurigineuse. Les démangeaisons devenaient intolérables la nuit et on entendait alors à travers tout le camp les hurlements des Noirs.

De-ci de-là, les sentinelles sur les toits créaient un moment de silence en tirant quelques coups de feu. Peu après les gémissements et les cris recommençaient.

Deux ou trois jours venaient de passer quand je m'éveillai une nuit. Responsable de notre infirmerie, le sergent Paul Daxer de Stuttgart était debout près de mon lit. Il me dit de venir, car nous avions tout un « bordel »

dehors. Je m'habillai en hâte et je le suivis. Dans le minuscule jardin de fleurs entre l'infirmerie et le mur du camp, dix ou douze personnes étaient rassemblées. Les faisceaux de trois ou quatre torches électriques voletaient à travers l'herbe. Dans le milieu du jardin se trouvait un homme la tête écrasée : un Noir.

Je restai démuni quelques minutes à regarder le « bordel ». Les torches électriques éclairaient les grands yeux ouverts du Nègre qui semblait blanc dans la lumière crue. Un buisson de roses fraîchement plantées avait été saccagé. Deux doigts flasques pendaient de la main du Nègre. Le pas monotone du garde le long du mur était audible. La tragédie ne fut pas difficile à reconstituer.

Le malheureux avait franchi la clôture de quelque façon. Il avait traversé la cour en courant en zigzags pour éviter les faisceaux des réflecteurs. Il ne voulait pas par là sauver sa vie, mais plutôt choisir sa mort. Il avait couru jusqu'à l'infirmerie, le seul bâtiment de quatre étages du camp. La porte était ouverte. Il avait grimpé doucement les marches afin de ne réveiller personne. Il avait trouvé dans le corridor une fenêtre ouverte ou bien il l'avait ouverte et, après s'être hissé sur le rebord, il avait sauté dans le vide. Il avait été chanceux : sa tête avait heurté une roche et il n'avait pas dû souffrir.

Je fis amener l'homme à la salle du docteur Mauvoisin. Je ne pouvais rien faire d'autre. Je couvris son crâne défoncé de papier journal et je retournai au lit. Il était trois heures du matin. Le camp était endormi.

Cependant, dans les branches des vieux cerisiers, les oiseaux commencèrent à pépier.

Le jour venu, le Dr Schmidt nous dit que seuls les sous humains noirs pouvaient fuir aussi ignominieusement les devoirs.

Mais alors qu'un orage menaçant couvrait le ciel, tout devint incompréhensible tout d'un coup. Des prisonniers blancs furent accusés d'avoir poussé le Noir dans la mort et par conséquent nous allions être privés pendant trois jours de la soupe du midi et cette soupe allait être offerte aux « pauvres camarades de l'infortunée victime ».

Le premier des trois jours de privation, la chose la plus surprenante survint. Le capitaine Brühl apparut dans mon bureau. Sans une explication, il m'instruisit de recourir vingt ou trente hommes pour ôter la clôture du village nègre et de dire aux Noirs que ceux non affligés par la gale pourraient assister aux rassemblements. Les malades seraient bientôt dirigés sur un hôpital et dans l'après-midi deux cents chemises seraient distribuées. Il me dit qu'il me tenait personnellement responsable qu'aucune de ces chemises n'échouât entre les mains des Blancs et qu'elles fussent réparties équitablement parmi

les Noirs.

Le capitaine et ses bottes bruyantes quittèrent mon bureau.

Une heure plus tard, il me fit chercher. Assis dans son fauteuil en peluche, il me dit que le soldat noir serait enterré le soir même dans un cimetière de Dieuze. Il me demanda s'il fallait le faire accompagner par ses camarades blancs ou noirs. Je restai sans voix, ne sachant que répondre. Il décida que ce serait plus plaisant pour ses camarades noirs.

Il regarda par la fenêtre et inquiet comme à l'occasion d'une sortie en skis avec son frère, il se déclara malheureux que le temps fût si mauvais. Il ajouta que je devais désigner une vingtaine de porteurs noirs en leur parlant bien gentiment. J'assisterais en tant que représentant des Français et de son côté il enverrait une garde d'honneur.

Tout devenait de plus en plus mystérieux.

Tard le soir, quatre soldats noirs mirent le cadavre dans un cercueil grossièrement taillé à la hache et fait de bois de couleur chêne. Le mort y ressemblait à une poupée noire dans une auge. Le couvercle cloué, sans dire un mot quatre soldats noirs hissèrent le cercueil sur leurs épaules. Il avait plu tout le jour. Et soudain, il se mit à faire froid, du froid qui peut sévir au milieu de l'été au nord de la Lorraine. Le ciel était désespérément sombre. Une brume descendit, mince, mais opaque.

Quatre Noirs portaient le cercueil à la tête de la procession. Suivaient vingt de leurs camarades, marchant quatre de front et derrière, le lieutenant Brandt, l'assistant interprète Beer, Sarrois du deuxième corps de pionniers ; le sergent Werner Pape et moi fermions la marche.

À côté de nous, faisant office de gardiens et de garde d'honneur, dix soldats allemands commandés par un sergent nous accompagnaient.

Chaque fois que nous dépassions une sentinelle, elle présentait les armes et les Noirs terrifiés regardaient autour d'eux.

Le beau petit cimetière était entouré d'un mur bas. Une tombe avait été creusée pour Ali Ben Ali près du mur à côté du caveau de famille d'un bourgeois de Dieuze. Deux photographies dans des cadres dorés ovales étaient fixées au marbre blanc du caveau. L'une montrait un homme avec un collet et une moustache hérissée, l'autre une femme avec les cheveux peignés haut et des rubans de soie autour du cou. Ali Ben Ali n'aurait pas de pierre tombale en marbre. Je me rappelai que je devais écrire à sa femme.

Le cercueil une fois descendu dans la terre, tous les Noirs se jetèrent sur le sol. Le lieutenant Brandt, avec sa tête commune de blond, se tenait à la tête de la tombe, les soldats allemands répartis à chacun de ses côtés. Il parla, s'interrompant souvent, car il n'était pas un bon orateur. Son discours

allemand était simple : « Ali Ben Ali est mort, il est mort et nous sommes ici pour l'escorter dans son dernier voyage. (Pause.) Ali Ben Ali était un soldat. Nous sommes tous des soldats. Un soldat ne peut manquer d'en honorer un autre. Le soldat allemand (Pause) ne privera pas ce soldat mort de l'honneur qui lui est dû. Nous sommes venus pour enterrer le soldat Ali Ben Ali dans l'honneur. Il nous a combattus, nous les soldats allemands en tant que soldat. C'est pourquoi nous lui accordons les derniers honneurs. Ali Ben Ali est mort. »

Il fit une nouvelle pause, pesant s'il devait encore parler. Peut-être voulait-il nous convaincre qu'Ali Ben Ali était bien mort et que le soldat allemand ne lui lésinerait pas les honneurs. Il arrêta alors, impatient comme un mauvais orateur arrivé au bout de lui-même. Il commanda « Feuer » si brusquement que le sergent dut transmettre l'ordre. Les soldats tirèrent une salve. Les Noirs n'avaient rien compris du discours du lieutenant. Couchés sur le sol humide et tournés vers La Mecque, ils priaient. Le soleil mourant était déjà descendu depuis longtemps derrière le clocher de l'église. Il ne restait plus qu'une faible lueur jaune derrière les nuages noirs de pluie. Les chants des Noirs résonnaient comme un murmure monotone. Ici et là, l'un d'eux criait le nom d'Allah le tout puissant. À genoux ou couchés sur le sol ils semblaient diriger leur prière vers la terre plutôt que vers le paradis.

J'étais debout à côté de Werner Pape. Le petit homme aux grosses hanches de fille solide et au visage innocent de chérubin regardait les Noirs prier avec l'intérêt de l'enfant d'école écoutant des histoires d'Indiens. Je ne bougeai pas durant que la terre fut pelletée dans la tombe. Je regardais au-delà du mur du cimetière le crépuscule froid de l'été. La cloche de l'église se mit à sonner alors que les Noirs étaient assis toujours à prier.

Rentré au camp, j'appris avec un étonnement de plus en plus grand que le commandant du camp avait réservé vingt portions de fromages ersatz pour les vingt amis du mort. Je reçus l'ordre de former une corvée pour leur apporter le cadeau depuis la cuisine.

Alors que je traversais la cour vide avec Pape, je ne pus plus maîtriser ma curiosité. Je lui demandai ce qui avait bien pu se passer, comment expliquer le changement incompréhensible. Pape rit avec contentement et me déballa l'histoire avec la satisfaction d'un joueur dont les cartes sont si bonnes qu'il ne peut perdre même s'il les montre : l'Allemagne désirait avoir des esclaves satisfaits, des esclaves qui aimeraient leur maître. La veille, un ordre était parvenu du Haut Commandement. L'Allemagne voulait développer une politique coloniale.

Voilà pourquoi Ali Ben Ali avait eu droit à une salve d'honneur sur sa

tombe.

Avec le médecin-chef français, le docteur Mauvoisin, j'allai rencontrer le médecin-chef allemand. Le capitaine Félix Mauvoisin voulait créer une aile isolée dans l'infirmerie pour les galeux.

— Im Lazarett der Weissen ? fragte Dr Frank. (*Dans l'infirmerie des Blancs ? demanda le docteur Frank*.)

— Selbstverständlich. (*Naturellemen*t.)

Le docteur Frank objecta :

— Ich hoffe, dass jeder weisse Franzose ablehnen würde. (J'espère qu'aucun Blanc français n'acceptera.)

Mauvoisin lui demanda de permettre à un médecin et deux infirmiers français de dormir avec les galeux. :

— Darf ich einen meiner Ärzten und zwei Pfleger bestimmen, bei den Kranken zu schlafen ? fragte Mauvoisin.

Frank hésita, puis finit par accepter :

— Wenn Sie Lust haben... Das ist mir gleichgültig. (*Si vous en avez envie... Ça m'est égal.*)

Les vingt-huit médecins français se portèrent volontaires. Le choix du docteur Mauvoisin se fixa sur les deux plus jeunes, le docteur Petit de Lyon et le docteur Vigneron de Toulouse. Je les accompagnai. Je dus installer les deux docteurs et isoler les galeux.

Un après-midi étouffant de chaleur, le Dr Schmidt m'invita à prendre le thé.

Le thé était plus exactement un ersatz limonade.

Nous discutâmes politique. J'essayais d'en savoir plus sur l'offensive allemande contre l'Angleterre. Il m'expliqua où en était la situation :

— Sie wissen dass der Nürnberger Parteitag diesmal für den September angesetzt ist. Er holt eine Zeitung hervor und gibt sie mir. Mit Riesenlettern ist der Partetagi des Friedens für den 9. September angekündigt. Das bedeute, fährt Dr Schmidt fort, dass wir bis zum 9. September England auf die Knie gezwungen haben. Er bemerkt mein Staunen. Wenn der Führer erklärt, dass der Parteitag des Friedens am 9. September eröffnet wird, so findet er am 9. September statt. Und wenn wir die Offensive erst am 7. September beginnen sollten, so dürfen Sie sicher sein, dass der Führer England in zwei Tagen erledigt. (*Vous savez que le congrès du Parti à Nuremberg doit se tenir le 9 septembre. Il extirpa un journal et le poussa devant moi. Des titres géants proclamaient que le congrès du Parti pour la paix se tiendrait le 9 septembre. Cela signifie que nous aurons défait l'Angleterre à cette date. Il remarqua mon étonnement. Et même si nous ne lançons pas notre offensive avant le 7 septembre, soyez certain que le Führer mettra l'Angleterre à genoux en deux*

jours.)

Comme à chaque entretien, le Dr Schmidt passa au monologue :

— Das ist eben das Grossartige, dass der Führer niemand zu fragen hat und niemand von seinen Entschlüssen vorzeitig in Kenntnis setzt. Nicht einmal der Generalstab weiss, wann zur Offensive angetreten wird. Allein der Führer weiss es. (La chose la plus merveilleuse de la part du Führer est qu'il se fie à son seul avis et qu'il n'avise aucun de ses généraux de sa décision avant d'avoir bien lancé l'offensive. Seul le Führer sait.)

— Und wenn Ihren Führer ein Unglück zustossen sollte... ? wage ich zu fragen. (*Et que se passerait-il s'il arrivait quelque chose à votre Führer ? m'aventurai-je à demander*.)

Le Dr Schmidt me dévisagea étonné par-dessus les verres sans monture de son pince-nez. Ses yeux ronds inexpressifs s'étaient chargés de stupéfaction. Je sentis qu'il ne pouvait comprendre le sens de ma question. Que quelque chose puisse arriver au Führer ? Cet étranger ne sait-il donc pas que le Führer est immortel ?

Un caporal entra alors que nous étions à parler. Le sergent instructeur demandait au Dr Schmidt de venir au poste de police. Un Français ne cessait pas de parler et il ne comprenait pas ce qu'il disait. Le Dr Schmidt se leva, mit de l'ordre dans sa tunique, resserra son col avec le geste de l'officier prussien, glissant l'index entre le collet et le cou et en tenant le menton élevé. Il me demanda de l'accompagner.

— Jawohl, Herr Oberleutnant.

Nous traversâmes la cour. Les soldats que nous dépassions bondissaient pour saluer en prenant le garde-à-vous. Certains d'entre eux jouaient au football devant leurs logis. Nous étions un dimanche, quoique rien ne différenciât le dimanche des autres jours dans le camp. Un des joueurs s'approcha et indiqua le nombre de joueurs. La démarche du Dr Schmidt se fit de plus en plus militaire. À l'extérieur, après la célébration à l'église le matin, la petite ville devenait silencieuse. L'après-midi était réservé aux visites, aux excursions dans les villages voisins.

J'avais déjà entendu vaguement parler du poste de police, mais toujours sans détails. Le Dr Schmidt connaissait le chemin. Il entra dans le bâtiment administratif à trois étages, anciennement l'hôpital Buttini et descendit l'escalier de la cave. Le caporal courait devant nous. En bas, il frappa à une porte de fer. Une voix étouffée sortit de l'intérieur demandant le mot de passe.

— Brabant !

La porte s'ouvrit. Le soldat qui était à l'intérieur se présenta comme étant le caporal Kessler de la première compagnie et annonça qu'il avait en détention

dix-sept prisonniers. Le Dr Schmidt remercia, la main au képi. Même son merci sonnait comme un commandement.

Mes yeux prirent du temps à s'accommoder à l'éclairage fourni par une lampe à l'huile placée au mur. L'air était dense à couper au couteau. Je finis par discerner le visage du caporal Kessler. Je discernais une masse confuse sur le plancher, un homme était couché replié au sol. J'avais l'impression qu'on aurait eu une vue plus claire sans la lampe dont la lumière lamentable ressemblait à une vapeur enfumée opaque. Comme pour s'excuser, Kessler dit que l'homme venait juste de s'arrêter de crier et, après avoir enjambé deux ou trois corps de prisonniers, il donna un coup de pied à la masse qui devait être un homme. Pourquoi ce chien ne criait-il plus ? Le chien leva la tête. Son visage couvert d'ecchymoses était si défiguré que seuls ses yeux me rappelaient quelque chose d'humain. Du sang coagulé noir collait à ses cheveux.

En lui donnant d'autres coups de ses bottes cirées noires, le caporal demanda à nouveau au sale chien de parler.

— Je veux mourir, soupira le prisonnier.

Le Dr Schmidt me demanda :

— Was sagt er ? (*Que dit-il* ?)

— Er will sterben. (*Il veut mourir*.)

Le Dr Schmidt était dans l'embarras. Il ne savait pas bien pourquoi on était venu le chercher et peut-être il regrettait de m'avoir amené. Je me demandais s'il aurait aimé introduire les mêmes méthodes dans son lycée de jeunes filles. Il finit par demander pourquoi le prisonnier était là. Le caporal alla à une petite table de bois contre le long du mur à côté de la lampe à l'huile. Il ouvrit un tiroir grinçant et en sortit une longue chaîne métallique qui selon lui avait été trouvée sur le prisonnier.

Le Dr Schmidt prit la chaîne et se tourna vers moi, me demandant si je savais son utilisation.

— Nein.

— Dies ist ein Stück deutscher Flugzeugtriebwerk. (*C'est une pièce de moteur d'avion allemand*.)

Je regardai les yeux du Dr Schmidt. Ils étaient injectés de sang. Les veines de son front saillaient. La transformation de son visage était effrayante. Le professeur commençait à ressembler au geôlier. Il se tourna vers le prisonnier et rugit :

— Hast du ein deutscher Soldat getötet ? (*As-tu tué un soldat allemand* ?)

Le prisonnier ne faisait que répéter qu'il voulait mourir. Finalement, Schmidt me demanda de l'interroger. Je m'informai auprès du malheureux.

— Où as-tu trouvé la chaîne ?

Les yeux de l'homme me regardèrent comme si j'étais le dispensateur de vie et de mort. Il essaya de se lever, mais il s'écroula en disant encore « Je veux mourir ».

Je me penchai sur lui, presque assis sur un autre prisonnier et je lui dis :

— Dis quelque chose.

— Ils m'ont battu toute la journée.

Il parlait faiblement et s'accrochait convulsivement à mon bras. Aucun flot de sang ne pouvait paraître plus affreux que le sang coagulé poissant ses cheveux bruns. Il ajouta encore plus faiblement :

— Aujourd'hui, ils m'ont fait lécher leurs bottes.

Il était secoué de soupirs. Avez-vous honte, pauvre camarade, pensai-je ? Non, vous n'avez pas à avoir honte.

Les Allemands, le lieutenant Dr Schmidt, le caporal Kessler et le caporal qui nous avait amenés se tenaient au-dessus de moi, les bras pliés.

Schmidt demanda impatiemment ce que l'homme avait dit. Je lui contai que le coupable m'avait avoué qu'un camarade lui avait offert la chaîne en « souvenir » et qu'il ne savait pas à quoi elle pouvait servir.

En guise de souvenir, Kessler donna encore au prisonnier un coup de botte dans l'estomac. Je trouvai terrible de ne pas avoir reçu ce coup qui me revenait.

Le Dr Schmidt ne dit rien. Il sortit un cigare neuf. S'empressant pour tendre l'allumette, les deux caporaux se cognèrent la tête. Le Docteur Schmidt remercia :

— Danke.

Son sourire était aussi raffiné que celui d'un marquis. Visiblement mourant d'ennui, il regarda autour de lui et il s'enquit :

— Der Gefangene ist hier seit wie vielen Tagen ? (*Depuis combien de jours le prisonnier est-il ici ?*)

— Zehn Tage, Herr Oberleutnant. (*Depuis dix jours, mon lieutenant*.)

— Welche Nahrung ? (*Quelle nourriture* ?)

— Normale Ration einen Tag auf vier. Brot und Wasser, den Rest der Zeit. (*Ration normale un jour sur quatre. Pain et eau pour le reste du temps*.)

— Gut.

Le commandant en exercice du camp fit le tour de la pièce, écrasant presque la tête d'un prisonnier au passage.

— Und jener, was hat er gemacht ? (*Et celui-là, qu'a-t-il fait* ?)

— Er ging an die Latrine in der Nacht. *(Il était allé aux latrines la nuit*.)

Le Dr Schmidt s'étonna d'un tel manque de contrôle de soi. Il tira un petit

coup sur son cigare. La pièce était si petite qu'il me semblait ne plus y avoir d'autres prisonniers. Pourtant, ils étaient là couchés au sol. Sans une couverture, ils se serraient les uns contre les autres quand nous passions parmi eux.

— Und dieser Mann, hier ? (*Et cet homme, ici* ?)

— Er versuchtet, einen Brief an der Aussenseite. *(Il a tenté de passer une lettre à l'extérieur)*

— Und... ?

Il avait oublié de saluer le sergent instructeur Havlack.

— Und… ?

Les traits du Dr Schmidt s'allumèrent lorsqu'il reconnut son client qui s'était présenté au rassemblement les mains dans les poches. Kessler lui livra au client un bon coup de botte pour son impertinence.

— Und… ?

Le client du capitaine Kohlrusch était un Juif allemand naturalisé français. Belle racaille que ces Juifs que les Français naturalisaient. Avec ce genre de chose, ils étaient mûrs pour perdre la guerre.

J'étais heureux que les Allemands ne s'attendent jamais à une réplique.

Avant d'atteindre la porte pour sortir, le Dr Schmidt repéra encore un client. Celui-là avait volé un pain à un camarade et il devait sortir le lendemain. Le Dr Schmidt pouvait endurer n'importe quoi, sauf un voleur de pain. Après avoir pris une grosse bouffée de son cigare, il le punit d'une semaine de cachot de plus.

Le caporal claqua les talons et le Dr Schmidt sortit avec le maximum d'effet théâtral. Dans l'escalier, il me dit que ce qui comptait, c'était la camaraderie et que les prisonniers devraient remercier les Allemands qui leur enseignaient le bon comportement humain. Nous arrivâmes dans la cour. La lumière était si vive que je dus froncer les yeux. Des prisonniers s'occupaient dans le jardin en face du bâtiment administratif. Un grand silence des dimanches enveloppait le camp. J'avais la sensation de marcher après un film d'horreur dans une ville endormie.

J'eus droit alors à un cours d'éducation morale du Dr Schmidt, principal d'école. Quand le Führer avait pris le pouvoir, tous les Allemands n'étaient pas des nationaux socialistes. Plein de démocrates, de bolcheviques et toutes sortes de ratés souillaient le pays. Après avoir été bouclés dans les camps de concentration un an ou deux, ils en étaient tous sortis bons nationaux socialistes. C'était un miracle pédagogique.

Après un an ou deux d'une telle éducation, les Français sauront ce qui est bon pour eux. Personne n'est parfait. Nous devons tous être éduqués. Le

Führer a éduqué les Allemands et maintenant les Français allaient l'être. Il ne fallait pas s'inquiéter.

Je ne m'inquiétais pas, j'avais confiance dans les efforts éducatifs allemands.

Le matin suivant, lors du rassemblement, le capitaine Brühl annonça qu'à midi les prisonniers se verraient offrir à titre de régal exceptionnel une radiodiffusion provenant de Londres. Il ajouta que l'Allemagne n'avait aucun intérêt à cacher certaines émissions de Londres, car tout au contraire celles-ci éclairaient sur la vraie nature du peuple anglais. J'étais curieux d'entendre radio Londres et, même si à cause de toutes mes responsabilités, j'étais excusé de tous les rassemblements qui ne requéraient pas mes services d'interprète, j'allai donc ce jour-là à douze heures précises dans la cour d'exercice pour écouter l'émission britannique dont les Allemands entendaient se servir pour leur propagande. Entendrais-je réellement la voix de la Grande-Bretagne ? Mes doutes disparurent quand les plus anglaises de toutes les voix sortirent du haut-parleur :

— « The Jews, persecuted by Germany and expelled from virtually every other European country, have turned to Britain for assistance.After long negociations with the "Jewish World Congress" and the "Jewish Agency", King George has agreed to take world Jewry under his wing. On this eighteenth day of July 1940, King George VI of England will be crowned King of the Jews. In attendance will be leading Jewish personalities, delegates from the Churches and Churchill's cabinet, Queen Wilhelmina of Holland, King Haakon of Norway, the Grand Duchess of Luxembourg, the Secretary General of the League of Nations, and H,M, Haile Selassie, Emperor of Ethiopia. George VI will henceforth be known as King of all Britain and Jews. » (*Les Juifs, persécutés par les Allemands et chassés virtuellement de toutes les autres contrées européennes, se sont tournés vers l'Angleterre pour demander de l'aide. Après de longues négociations avec le congrès juif mondial et l'Agence Juive, le Roi George a accepté de mettre tous les Juifs sous son aile. En cette date du 18 juillet 1940, le Roi George VI d'Angleterre sera couronné roi des Juifs. Dans l'assistance seront présents : toutes les personnalités juives dominantes, les délégués des Églises et du cabinet de Churchill, la Reine Wilhelmine de Hollande, le Roi Haakon de Norvège, la Grande Duchesse du Luxembourg, le Secrétaire général de la Société des Nations, Sa Majesté Hailé Sélassié. Empereur d'Éthiopie. George VI sera de ce fait reconnu Roi de tous les Juifs et de tous les Anglais*.)

À mesure, un prisonnier traduisait les paroles en français. La date du jeudi 18 juillet 1940 et nous étions un lundi (le 22 ou 29 ?) laissait croire qu'il

s'agissait d'un enregistrement frais et non d'un direct, mais c'est seulement par hasard que j'appris la véritable origine de l'émission. Ayant écouté durant une dizaine de minutes, j'avais décidé de faire meilleur emploi de mon temps. Le sergent Webke pour qui j'avais acheté huit mètres de soie m'avait accordé une faveur : l'accès cette après-midi-là à la salle des douches chaudes des Allemands située dans une annexe à l'arrière des cuisines. Je laissai la cour et les cérémonies juives de couronnement. Je traversai la cuisine déserte, y trouvai la clé que Webke avait laissée sur une table et entrai dans la salle de douches. J'étais seul pour jouir de la solitude et de l'avant-goût d'une averse chaude destinée à débarrasser mon corps de sa saleté.

En me déshabillant, j'entendis un air de marche français. Occupé par la préparation rituelle, je n'avais pas prêté attention au fait que la voix de la BBC m'avait suivi. Puisque la cuisine était dans la deuxième cour à bonne distance des haut-parleurs de la grande cour d'exercice, il était impossible que les mots de l'annonceur britannique aient pu porter si loin. Je n'eus conscience de la voix britannique que lors du bruissement de l'eau chaude. Je lâchai la chaîne commandant l'arrivée de l'eau et écoutai. La voix était assourdie, mais distincte. Elle ne sonnait plus comme une voix enregistrée, mais quelqu'un parlait directement dans la pièce voisine.

Je me déplaçai prudemment, me collant au mur humide des douches. Je savais qu'à côté se trouvaient deux ou trois pièces où s'entassaient usuellement toutes sortes de rebuts. Dans l'une de ces salles, d'impressionnantes mécaniques étaient utilisées pour toutes sortes de réparations. Je me souvins alors que ces mécaniques venaient justement d'être déplacées dans d'autres baraquements. À un des endroits du mur, la voix était particulièrement distincte et l'oreille collée contre le mur j'entendis quelqu'un tout près parler anglais. Je revins à ma douche et lors des jets d'eau chaude sur mon corps, je me représentai les vingt-deux mille hommes debout dans la cour d'exercice croyant naïvement écouter la voix de Londres. Le miracle pédagogique allemand était en marche.

Sur le moment, je n'eus pas d'autres détails sur cette curieuse émission radio. Plus tard, j'entendis dire que les camps de Nancy, Lunéville, Château-Salins avaient bénéficié du même programme, à des dates différentes bien sûr. On ne l'entendait pas à la radiodiffusion allemande, ce qui évitait tout désaveu de Londres, d'où la préférence d'envoyer le présentateur « anglais » de camp en camp, de salle dépotoir en salle dépotoir.

Le soir, je rendis visite à mon vieux baraquement pour constater quel avait été l'effet de l'émission « Radio Londres ». Jean, Denis, Paul et Alfred étaient en train de souper, J'amenais un morceau de bœuf et je fus accueilli avec

jubilation. Cinq ou six autres prisonniers se joignirent à nous. La conversation s'orienta vite sur l'émission radiophonique. Ce que j'entendis me déprima. À part Alfred, aucun n'avait de doute sur l'authenticité de l'émission et même les doutes d'Alfred n'étaient pas très solides. Ce soir-là, je réalisai que la propagande allemande n'était pas si lourdaude que ça et qu'au final ses effets sur deux millions de prisonniers seraient dévastateurs.

Je demandai à Alfred de venir marcher dans la cour avec moi. Je savais qu'il était trop dangereux de parler devant les autres. Je lui parlai de ma découverte.

Alfred prétendit qu'il avait d'emblée compris la supercherie.

— Faux, *disconvins-je*. Les Allemands agissent bien trop habilement. Nous devons admettre ce fait et en tirer la leçon. Nos geôliers l'ont facile, tu n'as qu'à regarder la foule qu'ils doivent manipuler.

Nous étions dans la cour à l'heure de la roulette. Des centaines d'hommes étaient attroupés autour des tables de roulettes faites de fil fer et de tôle, d'un « tapis » de cartes de jeux sales. Les croupiers criaient. Des corporations s'étaient formées. Un homme sur le toit d'une auto démantelée essayait de s'attirer une nouvelle clientèle.

Je parlai à Alfred :

— Jamais cause sacrée ne fut déposée en plus mauvaises mains. Cette Nation n'a jamais compris ni l'enjeu du combat, ni pourquoi elle devait le mener ni pourquoi elle ne devait pas le perdre. Ces hommes se posent une grande question : pourquoi sommes-nous là ? Ils ne savent pas pourquoi ils ont perdu la guerre. Ils n'ont pas compris qu'ils ont été trahis par leurs chefs, qu'ils ont été vendus par ceux en qui ils avaient confiance. Ils ont été maintenus complètement dans le noir. Et maintenant que les Allemands leur donnent une réponse, ils n'ont pas l'air de se soucier de savoir si elle est vraie ou fausse.

Je me rendis compte que je me parlais à moi-même. Alfred, fasciné par la roulette, ne m'écoutait plus :

— « Faites vos jeux, Messieurs ! » *criaient les croupiers*. « Les jeux sont faits, rien ne va plus ! »

— Oui, précisai-je à Alfred ou plutôt à moi-même, le jeu continue. Ce n'est pas sans arrière-pensée que les Allemands l'encouragent. Ils savent que ces jeux ont corrompu la France. Ils savent plus même : ils savent que ce n'est pas la faim, mais l'ennui qui amène les révoltes. Ils affaiblissent d'abord notre résistance physique, ensuite ils nous livrent une philosophie toute mâchée au lieu de nourriture. Qui gardera assez de force pour résister ?

Alfred, distrait, posa une question :

— Crois-tu que, parce que les Allemands les privent de nourriture, les Français vont se mettre à les aimer ?

— Non, mon ami. Mais tu ne sais pas comment sont les peuples. La brutalité sous toutes ses formes ne leur provoque pas le dégoût, mais plutôt l'admiration. Il est clair que les Allemands l'ont compris. Maintenant qu'ils ont gagné la guerre et que les Français admirent leur brutalité, ils pensent qu'ils peuvent être brutaux et manger tout leur soûl pendant que les autres crèveront de faim, qu'ils peuvent respirer à l'air libre tandis que les autres étouffent, qu'ils peuvent dormir avec les filles pendant que les autres se lamentent seuls dans les grabats des camps. En se demandant pourquoi il a perdu la guerre, le Français pense : « C'est parce que je n'avais pas de "Führer". Les Allemands ont gagné parce qu'ils avaient un Führer. Je veux être comme eux… et, quand un grand guignol passe en auto, crier "Heil Hitler !"Alors, je serai le geôlier et non le prisonnier ». Nos gardiens font leur propagande pour les chaînes avec lesquelles ils nous ont liés.

Alfred n'écoutait plus. Le chiffre neuf venait de sortir trois fois de suite sur la table proche de la Citroën démantibulée.

Ma situation dans le camp allait être sérieusement compromise. Chaque après-midi, sauf les quelques jours où je voyageais à Nancy avec un « patient » j'allais à Dieuze collecter des dons pour les prisonniers. La représentante de la Croix-Rouge à Dieuze était une vieille fille qui vivait dans la rue Clemenceau. Chaque fois, je devais la rencontrer pour la collecte. Le grand magasin « Sana » m'avait prêté un petit chariot à main avec une fermeture à clé pour transporter les précieux dons à nos prisonniers malades. Entre trois et quatre heures, les gens sortaient de leurs maisons sans étages pour donner quelque chose. Des fenêtres s'ouvraient. Des femmes et des filles apportaient des paniers fleuris pleins de fruits, de légumes, de fleurs de vin, tout ce qu'elles possédaient. À Dieuze en Lorraine, le cœur de la France demeurait vivant. De vieilles paysannes apportaient leurs œufs soigneusement cachés. Madame Klein, une gentille vieille femme avec un ruban de velours autour du cou qui possédait la papeterie-tabac sur la place principale nous fournissait en cigarettes et elle nous aurait livré avec joie tout son magasin. Madame Jäger, la propriétaire de la pâtisserie utilisait ses dernières réserves de farine pour cuire de la pâtisserie pour les prisonniers. Une petite vieille me surprit chaque jour avec un nouveau pot de confiture. Elle les avait gardées pour le retour de son petit fils, mais il avait été tué en Flandre.

Chaque jour, je poussais ma charrette à bras lourdement chargée dans la pente douce montant au camp. Chaque nuit, le capitaine Mauvoisin, notre médecin-chef, distribuait des dons aux patients. Parmi les femmes de Dieuze

m'apportant quotidiennement des dons se trouvait la femme du pharmacien. C'était un plaisir de regarder cette belle blonde. Quand j'arrivais avec ma voiturette, elle m'attendait sur les marches de la pharmacie et chaque fois elle me donnait les choses, dont les docteurs, Mauvoisin ou son assistant le docteur Laffont, avaient le besoin le plus urgent.

Mes excursions à Dieuze autorisées par le commandant du camp m'avaient rendu populaire parmi les soldats allemands. J'avais un laissez-passer disant que j'étais autorisé à faire des achats dans la ville de Dieuze, mais seulement si j'étais accompagné de soldats allemands. Pour chaque déplacement, je devais donc demander à un de mes gardiens de m'accompagner. Beaucoup me mendiaient pour être mon compagnon, car cela leur était une diversion bienvenue. Chaque jour, je prenais un nouveau gardien. Nous descendions à Dieuze en bavardant tranquillement. Au début, ces causeries me fatiguèrent beaucoup à cause de mes efforts pour prendre l'accent suisse, mais bientôt je m'accoutumai. Toutes nos expéditions suivaient le même scénario. Nous passions par l'église, nous traversions la place silencieuse de l'église, nous arrivions à la boutique du cordonnier. Le vieil homme se tenait devant son échoppe en fumant sa pipe. Il n'acceptait plus depuis longtemps de réparer des chaussures. De temps à autre, il nous donnait des clous qui étaient toujours utiles pour retaper nos misérables souliers militaires quand ils commençaient à se détériorer.

Dans la deuxième maison à droite, au-dessus de la crémerie fermée, deux jeunes filles se tenaient à la fenêtre pleine de fleurs, l'une brune et l'autre blonde. Elles écartaient le rideau de la fenêtre et nous souriaient. Elles ne descendirent jamais de leur étage et je ne sais pas qui elles étaient. Tout ce qu'elles nous donnèrent fut leurs sourires.

La boulangère était assise devant sa boutique et elle berçait son enfant. La voiture d'enfant était bleu clair. Le pain n'était vendu que sur carte de tickets, mais quand nous arrivions, elle cessait de bercer son bébé, entrait dans son magasin et nous apportait un pain blanc.

L'après-midi, la boucherie était fermée. Des cartes de tickets de viande avaient aussi été instaurées. Nous entrions par la porte arrière et j'avais de la viande pour la soupe des patients et mon garde recevait une saucisse.

Ensuite, nous allions chez madame Jäger. Sa pâtisserie avait été fermée par les Allemands dès l'occupation de Dieuze et ses fenêtres étaient obturées. Des hommes peuvent être obligés à transporter des pierres et vendre des pantalons, mais personne ne peut être forcé à cuire de délicieuses tartes. Les tartes aux noix de madame Jäger étaient réputées dans toute la Lorraine. Elle avait un double menton, une poitrine généreuse et la voix masculine. À côté

d'elle, les soldats allemands costauds avaient l'air de gringalets. Elle ne leur portait pas la moindre attention. Elle leur accordait seulement dans son arrière-cuisine de petites tartes avec un air de mépris.

Vers six heures, notre tournée était complétée. La chaleur était intolérable. Le clocher de l'église brillait comme de l'or dans le soleil. Nos pas résonnaient sur les dalles de pierre. Dans un portail, un chien aboyait. Si on avait pu ignorer les signes militaires prussiens présents sur une maison sur deux, on se serait cru dans une petite ville pacifique de la jolie Lorraine.

À six heures donc, nous allions au Café des Voyageurs dans la rue Bernard du Fort derrière la place principale. C'était un petit café possédé par une veuve qui le gérait avec l'aide de sa fille. La veuve était petite et gracieuse, la fille était grande et forte. Mais elles avaient un point commun : elles maintenaient admirablement à distance les soldats allemands. À longueur de journée, elles résistaient à leurs avances, à la fois sans hostilité et sans peur. À travers quoi ces héroïnes souriantes devaient passer est indescriptible. Elles souffraient silencieusement, car les Allemands regardaient Dieuze comme un territoire allemand désormais et pour toujours et jamais elles ne se plaignaient. Sans aucune attitude théâtrale de vertu ou d'innocence insultée, elles repoussaient les menaces, les propositions, les gestes inconvenants et la flatterie. Un jour, un caporal allemand après avoir bu une bière de trop demanda à la veuve si sa fille était encore vierge. Je n'oublierai jamais la rougeur désemparée de la veuve quand elle répondit doucement en allemand :

— Vous voyez, je ne suis qu'une veuve qui essaie d'éduquer honorablement ses enfants. J'ai toujours pris soin de ma fille. Mais maintenant, je n'ai plus à m'inquiéter. Je sais que ma fille préférerait mourir plutôt que de succomber à un Allemand.

Cela dit, elle se leva et alla chercher la bière du soldat.

À chaque soir à six heures et pour une demi-heure, nous nous arrêtions au Café des Voyageurs. Laissant la voiturette dehors, nous nous asseyions mon garde et moi aux tables du fond. La veuve allumait la radio et Stella venait à moi me demander comment était mon gardien du jour, s'il se comportait bien. Quand je répondais qu'il était très amical, elle lui apportait un verre de schnaps ou une bière. Un soir, plusieurs soldats allemands étaient assis au bar.

L'un d'entre eux était Walter Mechtel, étudiant en littérature de l'Université de Düsseldorf, un catholique de la vallée du Rhin. Mechtel, âgé juste de dix-neuf ans était un jeune homme élancé, svelte avec une chevelure blonde et des yeux bleus : le type même de l'homme aryen selon Hitler. Je m'étais lié

d'amitié avec lui un jour qu'il avait amené à des prisonniers des lettres de leurs femmes. Étant des Lorraines, elles avaient appris que leurs maris étaient au camp de Dieuze et elles étaient donc venues à Dieuze pour les contacter. Mechtel avait introduit en fraude dans le camp les lettres des épouses et même quelques colis, dont deux livres pour moi. Comme il vivait à l'infirmerie, il venait souvent me voir le soir et nous discutions des littératures française et allemande, des hommes et des femmes, de Dieu et de ses ennemis. Il était amoureux d'une fille de Dieuze, mais n'avait jamais déclaré sa flamme : il disait avec une naïveté touchante :

— Ich bin ihrer nicht würdig, da ich die deutsche Uniform trage. (Je suis sans valeur pour elle, car je porte l'uniforme allemand.)

La population de Dieuze l'appelait le « sergent gentil ».

Alors que je suivais le caporal Berger dans le café, Walter Mechtel vint à moi et ne tendit la main :

— Guten Abend, Pionnier ! (Bonsoir, Pionnier !)

— Guten Abend. Herr Unteroffizier ! (Bonsoir, Sergent !)

Sans réfléchir, je lui serrai la main. C'est seulement alors que je remarquai une paire d'yeux braquée sur moi. L'adjudant-chef Engel était assis à un des hauts tabourets du bar. Cet Engel, un personnage important du camp, sinon le plus important, était le chef des gardes. Petit homme blond de Nuremberg, ses deux dents proéminentes mordant dans sa lèvre inférieure, ses énormes oreilles avec des lobes ressemblant à d'épaisses saucisses roses, faisaient penser au zoo au premier regard. Quand les yeux d'Engel croisèrent les miens, je réalisai ce qui venait d'arriver : Mechtel m'avait serré la main. Il était interdit aux soldats allemands de serrer les mains des prisonniers français sous peine de diverses punitions. J'aurais dû ne pas répondre au geste de Mechtel. Mais qu'est-ce qui lui avait pris de me tendre la main en public ?

Engel ne dit rien. Il continua de m'observer de ses yeux d'ivrogne cerclés de rouge. Il bougea de son tabouret de bar. Ses bottes grincèrent contre le zinc. Il parut en danger de tomber. J'étais assis à table avec le caporal Berger, un gars aussi énorme qu'un ours. Stella nous apporta deux bières, une pour chacun. Nous restions silencieux. Mais ce soir-là, tout conspira contre moi. Nous étions assis depuis quelques minutes quand la femme du pharmacien apparut avec sa tête blonde, ses doux yeux bruns, son petit nez et la peau blanche délicate de ses joues. Les derniers jours, elle était venue au Café des Voyageurs presque toutes les fois que je m'y étais trouvé. La plupart du temps, m'ayant rapidement serré la main, elle partait rejoindre la veuve avec qui elle était amie dans la cuisine. Un jour que j'y pénétrai par inadvertance, je l'avais surprise en train de repasser une petite culotte de soie rose. Elle avait

posé le fer et rougi.

Cette fois en entrant dans le café, elle vint droit sur moi et me tendit un petit paquet. Je l'ouvris. Il contenait un calot. Elle avait noté que le mien tombait en ruines et elle m'en offrait un neuf. Je la remerciai avec embarras. Elle s'exprima à voix haute :

— Pas la peine de remercier. Mais que vois-je là ?

Un des boutons de ma veste pendait au bout de son fil. Avant que j'eusse le temps de réfléchir, elle apporta une aiguille et du fil et commença à recoudre mon bouton. Sa chevelure blonde se répandait sur mon cou.

Les yeux de l'adjudant-chef Engel ne m'avaient pas lâché. Je remarquai alors qu'il n'était pas seul : derrière lui était assis le caporal Kessler, l'homme aux belles bottes resplendissantes. Le visage rond et enfantin du caporal était maintenant dominé par deux énormes narines noires : un visage d'enfant avec les cavités nasales creuses d'une tête de mort. Pendant une courte éternité, nos yeux se croisèrent.

Le caporal Berger à mon côté n'était pas loquace. Dehors, il faisait un temps d'été orageux. Le ciel était bas sur Dieuze.

La veuve se rendit compte de l'atmosphère anormale. Elle plaça devant Engel un bock de bière fraîche et mousseuse. Il repoussa la bière violemment sans même la regarder. Il ne voyait que moi. C'était comme si, au lieu d'une femme cousant, ses yeux proéminents et glacés voyaient une scène obscène. Ils exprimaient un tel mélange de convoitise et de haine qu'un frisson froid parcourut mon dos.

La femme du pharmacien, je n'ai jamais su son nom, avait le dos tourné et elle n'avait rien remarqué. Elle s'affairait à sa couture. À un certain moment, elle chercha ses ciseaux. Elle les avait oubliés dans la cuisine. Elle se pencha et mordit le fil avec ses dents. Sa tête toucha ma poitrine. Soudain, une voix résonna dans le bar :

— Komm her ! (Viens ici !)

Je m'avançai.

— Nein, nicht du, sagt Engel. Er weist mit dem Finger auf die Frau. Du ! (Non, pas toi, dit Engel. Il pointa le doigt sur la femme. Toi !)

Il m'avait écarté d'un geste de dégoût. Nous étions tous pétrifiés. Ne bougeait que l'adjudant-chef, plié, tanguant sur son haut tabouret et se raccrochant au rail du bar. La pharmacienne ne comprenait pas un mot d'allemand.

Instinctivement, elle se rapprocha de moi.

Engel se tourna vers Kessler :

— Sag dem Frauenzimmer, sie soll nãher kommen ! (Dis à cette putain de

venir ici !)

Jusque-là, Mechtel n'avait pas bougé. Soudain, il s'interposa entre Engel et moi :

— Gefangener Pionnier, sagt er mit scharfer Stimme. Es ist höchste Zeit, dass Sie Heimkommen. (*Prisonnier Pionnier, dit-il d'une voix sèche, il est temps pour vous de regagner le camp*.)

Mon gardien bondit debout. Mechtel se pencha vers moi comme pour me réprimander :

— Keine Angst ! flüstert er. Ich bringe die Dame nach Hause. (*Ne sois pas effrayé, murmura-t-il. Je ramène la dame chez elle.*)

Je payai et nous sortîmes. La dernière chose que je vis fut le cou court de l'adjudant-chef penché en avant et prêt à bondir.

Plus tard, cette nuit-là, je trouvai une note sous mon oreiller :

— Achtung ! Gefahr ! Habe Frau G. heil heimgebracht. Seien Sie vorsichtig. E. bezweifelt Ihre Identität. Zerreissen Sie dieses Papier. W. M. (*Attention ! Danger ! J'ai raccompagné Mme G. en sécurité chez elle. E. doute de ton identité*.

Déchire cette note. W. M.)

Je déchirai le papier en mille morceaux. Dieu avait décidé que même au milieu des nazis pouvait se trouver un être humain.

CHAPITRE X : L'ÉVASION

Sous-chapitre X. 1) La route de Nancy

Chaque jour, Alfred m'avisait de nouveaux périls. Ma situation privilégiée dans le camp faisait naître les jalousies de nombreux autres prisonniers et ils commençaient à discerner certaines choses qui jusque-là étaient passées inaperçues.

De plus en plus de prisonniers relevaient que ma prononciation du français laissait peser des doutes quant à mes origines nationales. Alfred m'assura que plusieurs douzaines de camarades étaient à l'affût de mes étourderies quand je traduisais l'ordre du jour. Certains même suggéraient que ce n'était peut-être pas correct pour un « non-Français » d'être leur commandant de camp. Je ne pouvais savoir jusqu'à quel point tout cela pouvait revenir aux oreilles des Allemands. Mais manifestement, quelque chose bouillait.

Un soir, Mechtel vint à ma chambre :

— Ich komme nur für eine Minute, man darf mein Fahrrad nicht vor dem Lazarett sehen. Neulich ging es noch glatt, obwohl Engel auf die Frau des Apothikers scharf ist. Aber geben Sie acht, um Gottes willen ! Jemand muss Engel einen Floh ins Ohr gesetzt haben. Jemand hat ihm erzählt, Sie seien kein echter Franzose, vielleicht sogar deutscher Abstammung. (*Je viens juste en coup de vent. Ma bicyclette ne doit pas être remarquée devant l'infirmerie. Tout va bien pour autant qu'Engel soit amoureux de la femme du pharmacien. Mais pour l'amour de Dieu, sois prudent. Quelqu'un a mis une puce dans son oreille en lui disant que tu étais un naturalisé français possiblement d'origine allemande.*)

Il ajouta que jusque-là, il avait réussi à tenir Engel tranquille, mais que celui-ci avait récemment dit en sortant du *Café des Voyageurs* qu'il n'aurait pas de repos tant qu'il ne m'aurait pas investigué.

Il me donna un bon paquet de cigarettes allemandes. Je le vis partir dans le clair de lune sur sa bicyclette vers Dieuze.

Et d'autres développements inquiétants se produisirent.

De plus en plus de prisonniers étaient envoyés au Nord en Allemagne et particulièrement dans les régions bombardées par la RAF. Chaque semaine, environ mille partaient et seulement trois ou quatre cents nouveaux arrivaient. De vingt-deux mille prisonniers au début, nous étions tombés à douze mille rescapés seulement et chaque nouvelle arrivée mettait mes nerfs à vif. Et si le vrai Maurice Pionnier était parmi eux. Usuellement, Alfred allait voir si le vrai Maurice Pionnier n'était pas là. Heureusement, nous n'avions encore eu

aucun signe de sa présence, mais une surprise était toujours possible. Jecraignais toujours que le vrai Maurice Pionnier réapparaisse.(Le nom de Maurice Pionnier se trouve dans deux listes officielles des prisonniers français 1939-1945, la liste nº 54 du 18 décembre 1940 et la liste nº 65 du 18 janvier 1941, mais les noms de lieux et de régiments ne coïncident pas… Habe a-t-il utilisé un pseudonyme ?)

Pour rendre les choses plus difficiles, je reçus l'ordre de bâtir les listes de départ pour l'Allemagne.

Je devais tenir compte de bien des éléments. D'abord, je devais m'assurer que les protégés des officiers et sous-officiers allemands ne quitteraient pas le camp. À ce sujet, je remarquai un curieux phénomène. Les Allemands avaient sûrement l'instinct raciste, mais cet instinct ne s'accordait pas avec leurs théories : les prisonniers juifs étaient choisis par les Allemands pour occuper les bonnes planques. Je tremblais en pensant au jour où les Allemands détiendraient la « liste raciale ». Ils verraient alors que tous leurs favoris étaient des Juifs. Je devais aussi veiller à ce que le camp conserve des travailleurs de toutes les corporations. Chaque jour, mon pouvoir indésirable me plongeait dans des situations déplaisantes.

Finalement, deux incidents survinrent qui me forcèrent la main. Je suis convaincu qu'une Puissance supérieure les provoqua pour me sauver la vie.

Un lundi matin de la fin du mois de juillet (29 juillet), le capitaine Kohlrusch vint dans mon bureau au dernier étage du bâtiment de l'infirmerie. C'était sa première visite.

Avec trois secrétaires, je préparais une liste de départ de prisonniers pour l'Allemagne.

Le capitaine me dit d'éloigner les trois prisonniers qui m'assistaient. Je restai seul avec l'officier de la Gestapo.

— Hören Sie zu. Pionnier, sagt er, indem er sich auf meinem Tisch niederlässt, es handelt sich um eine vertrauliche Aufgabe. Ich habe Vertrauen zu Ihnen. (Écoutez-moi, Pionnier, dit-il en s'asseyant sur mon bureau. C'est d'ordre confidentiel. Je vous fais une confidence.)

Je m'inclinai légèrement.

— Ich habe Befehl, fährt er fort, festzustellen, wie viele eingebürgerte Franzosen sich unter den Gefangenen befinden. Insbesondere interessieren uns ehemalige deutsche Staatsangehörige. Diese Leute haben gegen ihr Vaterland gekämpft. Sie verstehen mich ? (*J'ai reçu instruction de découvrir combien de nos prisonniers sont des naturalisés français. Naturellement, nous sommes particulièrement intéressés par ceux d'origine allemande. Ils ont combattu leur propre patrie. Vous me comprenez* ?)

— Jawohl, Herr Hauptmann.

— Gut. Kennen Sie vielleich solche Leute ? (Bien. Avez-vous connaissance de quelques-uns ?)

La question semblait fortuite, il ne me dévisageait pas en la posant. Il frappait machinalement mon bureau de sa cravache.

— Nicht dass ich wüsste, Herr Hauptmann. Aber es müss. (*Non, pas à ma connaissance, mon capitaine. Mais il doit y en avoir*.)

Machinalement, il sortit une petite note de sa poche :

— Wolff ! Wolff ! Kennen Sie einen Mann namens Wolff ? (*Wolff ! Wolff ! Connaissez-vous un prisonnier du nom de Wolff ?*)

— Nicht hier im Lager, Herr Hauptmann. (*Non, pas de personne de ce nom dans le camp, mon capitaine.*)

— Wollen Sie einmal in ihren Listen nachsehen. Louis Wolff ? (*Regardez donc dans vos listes. Louis Wolff ?*)

J'allai à mes filières.

— Mit einem oder zwei f ? (Avec un ou deux F ?)

— Was ? Ach so. Mit zwei F. ! (Quoi ? Oh, oui. Avec deux F. !)

Je pensais rapidement. Comment allais-je pouvoir rapidement prévenir Wolff s'il était réellement ici ? Je fus soulagé quand je pus annoncer :

— Nein. Kein Wolff. Weder mit einem noch mit zwei F. (*Pas de Wolff ici ni avec un ni avec deux F.*)

— Hm ! Sonderbar. Immerhin kann er sich unter falschem Namen verbergen. Halten Sie das für möglich ? (*Hum ! Étrange. Après tout, il peut être caché sous un autre nom. Pensez-vous que c'est possible* ?)

Möglich ist alles, Herr Hauptmann. Aber schliesslich haben wir unsere « Plaques d'identité ». (*Naturellement, tout est possible, mon capitaine, mais tous nous avons notre plaque d'identité, fis-je remarquer en montrant le bracelet à mon poignet*.)

— Das ist wahr, aber das Armband enthält weder eine fotografie nor Fingerabdrücke, sagte Hauptmann Kohlrusch (*C'est vrai, mais il n'y a ni photographie ni empreintes digitales sur la plaque objecta le capitaine Kohlrusch.)*

Je restai silencieux. J'entendais les soldats chanter en bas dans la cour : « Wir fahren gegen Engelland. » Le capitaine Kohlrusch se mit à battre le tambour sur mon bureau avec ses grands ongles. Il se décida finalement à me confier son idée :

— Sie können mir einen Gefallen tun, Pionnier. Versuchen Sie, mir diesen Louis Wolff zu finden. Er muss sich im Lager aufhalten. (*Vous pouvez me faire une faveur, Pionnier. Essayez de me trouver Louis Wolff. Il doit séjourner dans*

le camp.)

Je ne répondis pas. Il reprit :

— Sie haben Bedenken. Ich verstehe Sie. Aber ich versichere Ihnen, dass er sich nicht um einem Franzosen handelt. *Der Louis Wolff ist in Berlin geboren. Ausserdem ist er Jude. (Vous avez l'air hésitant. Je comprends. Mais je vous assure que cet homme n'est pas un Français. Le Louis Wolff que nous recherchons est né à Berlin et, qui plus est, c'est un Juif.)*

Soudainement, il enchaîna :

— Sie haben doch Angehörige in Paris ? (*Votre parenté est à Paris, n'est-ce pas ?*)

— Ja.

— Ihre Frau ? (*Votre femme ?*)

— Ja.

C'était un mensonge ; ma femme se trouvait en réalité à Genève.

— Wir alle möchten gern wieder einmal unsere Frauen umarmen. (*Nous aimerions tous avoir la chance de serrer notre femme dans nos bras*.)

Il s'efforçait d'être amical, mais cela sonnait froid et même vicelard.

— Natürlich, Herr Hauptmann. (*Bien sûr, mon capitaine*.)

— Was halten Sie von einem kleinen Lager-Urlaub ? Sie könnten in Paris ein paar Vorträge halten. Über das Leben der französischen Gefangenen. Keine schlechte Idee, was ? Sie haben sich doch nicht zu beklagen... (*Que diriez-vous d'un petit congé du camp ? Vous pourriez donner quelques conférences à Paris. Sur la vie des prisonniers français. Pas une mauvaise idée ? Vous n'avez pas à vous plaindre ici*…)

— Keineswegs, Herr Hauptmann. *(D'aucune façon, mon capitaine*.)

Quand allait-il bien vouloir partir *? m'étonnai-je*.

Dans l'air flottait quelque chose d'inhabituel, un malaise. Kohlrusch tenait une règle dans sa main droite et sa cravache dans la gauche. Il les croisait comme deux épées.

— Finden Sie mir also diesen Wolff ! Die zugewanderten Juden haben Frankreich verdorben. Wenn ihr sie bloss rechtzeitig hinausgeworfen hättet… (*Trouvez-moi donc ce Wolff ! Les immigrés juifs ont corrompu la France. Si vous les aviez simplement jetés dehors à temps*…)

— Das ist allerdings auch meine Meinung, sage ich. Ich war immer für eine französisch-deutsche Annäherung. Die Mitglieder meiner Familien waren als « Münchenianer » verschrien. Aber wir haben ja tauben Ohren gepredigt. Die Volksfront... (*C'est bien mon opinion, dis-je. J'ai toujours été pour un rapprochement franco-allemand. Tous les Pionnier ont été des Munichois reconnus. Mais nous prêchions à des oreilles sourdes. Le Front populaire*…)

Remplaçant Léon Blum par Front populaire, j'employais la gestuellfrançaise du « plutôt Hitler que Blum ». Le duel était commencé, il n'était pluspossible de tourner le dos.

Tout en croisant ses « épées », le capitaine approuva :

— Ganz richtig (*C'est ça.)*

Et toujours avec la même indifférence artificielle et à bon marché qu'il avait dû apprendre d'un acteur de province, il ajouta :

— Ich gebe Ihnen da eine Liste von Personen, die gesucht werden. Es sind Verräter. Sie kämpften gegen Deutschland in der einen oder anderen Horden Freiwilligen. Sie bilden einen Dienst in Ihrem Land, wenn Sie vor Gericht bringen. Wie sie schon aus den Namen ersehen, befindet sich keine Franzose unter ihnen. Natürlich haben diese Leute falsche Namen angenommen. Aber Sie könnten vielleicht... unauffällig... unter Ihren Kameraden... (*Je vous remets une petite liste de personnes recherchées. Ils sont coupables de haute trahison. Ils ont combattu contre l'Allemagne dans l'une ou l'autre des hordes volontaires. Vous rendrez un fier service à votre pays si vous pouvez les amener en justice. D'après les noms, vous verrez qu'aucun parmi eux n'est français. Naturellement, ils se cachent sous de faux noms… Mais vous pourriez… mine de rien… parmi vos camarades…)*

Il reconnaissait donc qu'il ne pouvait les identifier, mais que moi…, peut-être… tranquillement… au milieu des camarades… Il me passa la liste et ajouta pour finaliser l'affaire :

— Ich besitze natürlich eine Kopie. (*Je possède bien sûr une copie*.)

Il se mit sans transition à parler d'autres choses. Toujours les mêmes refrains. Tous les hommes, des simples soldats aux officiers, nous bassinaient les mêmes refrains comme si l'on avait implanté un gramophone dans leur bouche. Le papier me brûlait dans la main. Je ne l'ouvrais pas de peur d'éveiller la suspicion. Enfin, il se leva, mais ce fut seulement pour aller à la fenêtre. En bas dans la cour, des soldats allemands défilaient en chantant : « Jetzt geht's ins Heimatland, ins schöne Schwabenland. »

Ces hommes partaient chez eux, m'informa-t-il. Avec une gentillesse qui faisait grimacer son visage revêche, il me dit que je pourrais bientôt moi aussi aller embrasser ma petite femme. Il allait examiner ce qu'il lui était possible de faire pour moi.

Le sang me montait au visage. Je prétendais être Maurice Pionnier. Quand on porte un masque, un fait étrange se produit. Grâce au masque, nous est révélé ce qui ne nous paraîtrait pas d'autre manière : qui dupe d'autres se dupe à la fin lui-même.

En moi, des signaux d'alarme s'allumèrent. Même si on trompe un autre

pour une bonne cause, on finit par perdre le respect de soi-même. Je m'aperçus que je tenais le papier écrasé dans ma main et j'essayai decontrôler le tremblement de mes doigts. Heureusement, le capitaine ne remarqua rien. Il était midi quand il quitta mon bureau. On était lundi. Dans l'entrebâillement de la porte, il me précisa :

— Bis Mittwoch möchtechte ich eine Meldung über den Fall Wolff. (J'aimerais avoir votre rapport sur le cas Wolff pour mercredi.)

Une fois assuré qu'il était bien parti, je dépliai la note chiffonnée. En bas, les soldas chantaient et marchaient, marchaient et chantaient toujours. Les lettres étaient brouillées devant mes yeux. Je voyais les formes de l'écriture, mais j'étais incapable de saisir leur signification. Je dus écarter mes yeux de la feuille, puis les ramener avant de pouvoir lire.

Douze noms étaient inscrits, tous de mon régiment, le vingt et unième. Mon nom était le quatrième de la liste.

Le lendemain *mardi 30 juillet 1940*, un autre évènement décisif se présenta. Accompagné du sergent Paul Daxer de Stuttgart, j'étais sur mon chemin de retour de Nancy à Dieuze. Comme d'habitude, je rapportais du champagne, des sous-vêtements pour femme, des serviettes écritoires en cuir, des portes-savon en celluloïd. Nos voyages fréquents pouvaient avoir attiré la suspicion et nous étions plus inquiets qu'usuellement à propos du poste frontière. Il pleuvait abondamment.

Peu après avoir quitté Nancy, un officier allemand et son ordonnance nous arrêtèrent et nous demandèrent de les voyager. Ils avaient dîné à Nancy. Je m'assis sur la civière et nos deux invités trouvèrent place dans l'ambulance. Lorsque le lieutenant, un commerçant d'Hambourg, engagea la conversation avec moi, je remarquai que son ordonnance me regardait de côté. Le lieutenant était un robuste petit gars de façon évidente bien disposé à rencontrer de plaisants compagnons de voyage après un succulent et copieux repas bien arrosé.

Son planton, un beau et énorme gars dont l'accent trahissait l'origine autrichienne afficha un sourire grimaçant soutenu dès qu'il me vit.

Je me sentis mal à l'aise.

Le lieutenant prit au sérieux mon brassard de la Croix-Rouge et il s'enquit de l'état du malade.

Je bredouillai une explication.

J'étais assis aussi doucement que possible sur la civière, c'est-à-dire sur les bouteilles de champagne cachées sous la couverture. Le planton gardait toujours son sourire grimaçant.

Nous passâmes Arracourt sans incident. Le lieutenant dont le visage était

rouge d'avoir bu de la bière somnolait et se mit à ronfler. Mais son planton gardait sa grimace ciselée dans le visage. Je m'aventurai à lui demander cequi le rendait rieur. Il cligna des yeux et dit comme seule explication que c'était juste comme ça. Je sentais quelque chose de familier dans ce visage et j'essayais de me rappeler où j'avais déjà bien pu le voir.

L'ambulance tressauta sur un pont rapidement réparé. Les bouteilles de champagne cachées avec notre grand blessé tintèrent en s'entrechoquant. Le son du verre choqué dut réveiller un souvenir heureux du lieutenant. Il se frotta les yeux et dit :

— Was ist das ? (*Qu'est-ce que c'est* ?)

Le planton souriant lui répondit :

— Nichts, Herr Oberleutnant.

J'étais encore plus interdit.

— « Je dois avoir vu ce type-là quelque part, *pensai-je*, mais ma mémoire restait obstinément aussi obtuse que du bois. »

Le lieutenant dut aussi se rendre compte du comportement étrange de son compagnon, car il lui demanda :

— Was meinst Du, Leopold ?

— Nichts, Herr Oberleutnant.

Leopold, Leopold, me répétai-je sans succès.

À Dieuze, nous arrêtâmes pour faire descendre le commerçant de Hambourg. Paul Daxer s'occupa de payer et je me retrouvai seul avec Leopold. Il dit alors tranquillement

— Guten Abend ! Hans Habe. (*Bonsoir ! Hans Habe*.)

Je restai figé. Il se pencha à mon oreille et dit en vrai Viennois :

— Ich weiss. Ich weiss. Haben Sie keine Angst. Ich kenne Ihnen. Ich werde Ihnen nicht verraten. (*Je sais. Je sais. N'ayez aucune crainte. Je vous connais. Je ne vous trahirai pas.*)

C'était devenu inutile de le contredire. Je regardai son visage. Le sourire s'était effacé. Je ne me souvenais pas. Il dut tout me rappeler. Il était serveur au *Grand Hôtel* à Vienne. Moi ainsi que ma femme, nous lui avions toujours offert de généreux pourboires. Je tremblais encore quand, regardant autour pour être sûr de ne pas être vu, il me serra la main et partit pour disparaître dans le grand bâtiment du QG. Cette fois, le Dieu des pourboires m'avait pris sous sa protection. Cela n'effaçait pas le fait que dans le camp de Dieuze un Allemand connaissait mon secret.

Je décidai que je devais fuir dans la semaine. Dès cet instant, ma tête ne laissa plus de place pour quoi que ce soit d'autre. Je vécus sans presque dormir une nuit troublée par les rêves les plus affreux. Je l'occupai à planifier,

rêver, planifier, rêver. Je rêvai que je me trouvais dans une immense salle à manger artificiellement illuminée et à décoration ancienne du *Grand Hôtel* deVienne et qu'on m'apportait des hors-d'œuvre sur une table roulante. Mais la table se transforma en ambulance. Le serveur m'offrit des hors-d'œuvre, du champagne, des chemises de soie. Je refusai de prendre quoi que ce soit. Mais comme il insistait, je levai les yeux et je vis que ce serveur était le capitaine Kohlrusch. Il s'inclina cérémonieusement et dit : « Guten Abend ! Herr Habe ! » Je sentis que tout le monde dans la salle à manger me regardait. J'essayai de manger, mais je ne pus. Quelque chose m'étouffait. Le serveur, le capitaine Kohlrusch me prit l'oreille comme il l'avait fait avec le Noir lors de son cours sur la politique coloniale. Tout le monde dans la salle à manger se mit à rire et Kohlrusch toujours me tirant très poliment l'oreille me demanda : « Bonsoir ! Monsieur Habe. Avez-vous des nouvelles de monsieur Wolff ? » Je me réveillai en sueurs, plus déterminé que jamais à réaliser mes plans.

Les rêves étaient confus, les plans étaient clairs. Le matin, j'étais décidé à passer à l'action. J'avais trouvé une opportunité pour préparer mon évasion.

Ce qu'il me fallait, c'était une place à Nancy où je pourrais me cacher l'espace de trois-quatre jours durant la période intensive des recherches.

Le jour suivant, *mercredi 31 juillet 1940*, j'allai dans la capitale de la Lotharingie, Nancy, avec outre le chauffeur et moi, le médecin-chef, docteur Frank, le sergent Daxer et un chirurgien français de Nancy, le docteur L'Ardennois.

Nous n'avions pas de passager malade imaginaire ce jour-là. Notre voyage était presque légitime. Nous allions chercher des boîtes de pansements à l'hôpital de Nancy, c'est pourquoi le docteur L'Ardennois nous accompagnait. Pour son compte, le docteur Frank saisissait l'opportunité de cacher pour le rapporter à Dieuze du chocolat dans les boîtes de pansements.

Lui et plusieurs autres officiers allaient en permission en Allemagne la semaine suivante et apparemment ils voulaient emporter en cadeaux du chocolat. Vraisemblablement, mon rôle dans l'opération devait être important, car le docteur Frank était tout sucre et miel à mon égard et il m'offrit une cigarette.

Ça ne prit que quelques minutes pour charger les pansements. L'ambulance sortit de la cour de l'hôpital qui est située sur la rue de la Pépinière en face du pont sur le canal de la Marne au Rhin. Sur le boulevard Lobau, le docteur Frank dirigea le chauffeur vers la rue Émile Zola dans laquelle se trouvait la « Chocolaterie Lorraine ». (Il doit s'agir du Boulevard Émile Zola à Laxou ou se trouvait une Chocolaterie Lorraine) Nous arrêtâmes

vingt mètres avant l'établissement, un long bâtiment avec un étage.Le docteur Frank m'expliqua que la fabrique contenait pas mal de chocolat.

Cependant, la Kommandantur lui interdisait d'en sortir ; sans doute, elle le réservait pour l'envoyer directement en Allemagne, mais après tout, pourquoi n'y avait-il pas droit ? N'était-il pas lui aussi un soldat allemand ? Il se tut un instant pour me donner le temps de saisir sa logique et aussi pour préparer le plan d'attaque. Il me donna alors ses consignes :

— Sie gehen jetzt in die Fabrik zum Direktor. Sie sagen ihm, dass Sie für Ihre Kranken zweihundert Kilo Schokolade benötigen. Für französische Gefangene natürlich. Sie erklären, dass die Schokolade lebenswichtig sei wegen der Ruhr... (*Lange Pause*.) Haben Sie verstanden ? (*Vous entrez dans la chocolaterie voir le directeur. Vous lui dîtes que vous avez besoin de deux cents kilos de chocolat. Pour les prisonniers français, bien sûr. Vous lui dîtes qu'il est vital que le chocolat soit envoyé dans la Ruhr… Avez-vous compris ?)*

— Jahwohl, Herr Oberarzt.

Je sautai en bas de l'ambulance, descendis la rue et sonnai à la porte de la chocolaterie. Une vieille femme aux cheveux gris noir et sales ouvrit. À la vue d'un uniforme français, son visage s'illumina d'un sourire et elle demanda :

— Êtes-vous seul ?

— Oui. Je vous expliquerai plus tard. Laissez-moi entrer d'abord.

Elle referma rapidement la porte derrière moi. Je m'enquis du directeur et elle me conduisit à lui. Nous traversâmes une cour déserte. Les murs gris faisaient écho à nos pas. Quelques fenêtres étaient barricadées. Tout respirait l'abandon, la mort, sauf la senteur du chocolat, l'odeur du cacao accrochée aux murs.

Le directeur, un petit homme avec une barbe taillée en pointe était assis en face d'une carte de la France avec le tracé de la ligne de démarcation entre la France occupée et l'autre. Les volets métalliques étaient fermés et un rideau gris voilait la fenêtre. Le téléphone était aussi silencieux qu'un objet de pure décoration. Les vieux fauteuils de cuir étaient imprégnés d'une odeur de chocolat et de pâtisserie.

J'expliquai la situation au directeur, un bossu avec la tête enfoncée entre les deux épaules : bien sûr, les prisonniers français ne verraient pas la couleur du chocolat. Il intervint :

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Demain, toutes nos réserves vont être pillées par les Allemands. Nous n'en avons sauvé que très peu. C'est arrivé trop vite, mon ami. Alors, que le chocolat aille aux uns ou aux autres…

Il se concentra de nouveau sur sa carte. Je me rapprochai et me penchai sur lui :

— Monsieur…

— Oui ?

— Puis-je avoir votre carte ?

Il me regarda. Ses yeux étaient petits, intelligents, pleins de bonté. Sans un mot, il plia la carte et me la remit. Je la rangeai dans ma veste.

— Bien, *formula-t-il*. Faisons-les entrer. Bien sûr, je ne peux vous livrer deux cents kilos de chocolat. Cent, ça fera ?

Il décrocha du tableau où elle était pendue une grande clé. Rendu à la porte, il fit demi-tour et revint à son bureau. Il ouvrit un tiroir et en sortit trois barres de chocolat :

— Cachez-les vite.

Avant même que j'eusse le temps de le remercier, il était dans la cour. La vieille dame ouvrit la grille de fer donnant sur la rue. Je fis signe à l'ambulance. L'instant d'après, elle roulait dans la cour. Le docteur L'Ardennois et le chauffeur restèrent là sous la garde du docteur Frank. J'entrai dans la chocolaterie derrière le sergent Daxer. Nous traversâmes un ou deux bureaux et finalement arrivâmes dans un entrepôt. Une jeune fille assise à un bureau lisait « Marie Claire », un magazine de mode d'avant guerre. La fille était poussiéreuse et sentait le chocolat.

Nous apportâmes la première moitié de notre butin à l'ambulance et retournâmes pour le reste. Mais quand nous ressortîmes, nous vîmes qu'il était survenu quelque chose durant notre absence. Les mains sur les hanches, le docteur Frank faisait face à un officier allemand. L'auto de l'officier était garée à côté de l'ambulance. La vieille femme se tordait les mains. Elle criait quelque chose que je ne pouvais entendre. Avant que je réalise ce qui allait mal, un des trois soldats qui accompagnaient l'officier m'arracha des mains mon chargement de chocolat. Les deux officiers allemands étaient engagés dans une violente querelle et ce que j'entendais était des « Herr Oberarzt » et des « Herr Oberleutnant » avec une intonation menaçante dans les « Herr ». Ils se tenaient face à face ou plutôt œil dans ventre. Quoique grassouillet, le lieutenant était si petit qu'il semblait pousser son nez contre la panse gigantesque du docteur Frank. Deux soldats de l'escorte du lieutenant étaient sur le point de sortir de notre ambulance nos cinquante premiers kilos de chocolat, quand le docteur Frank fou de rage cria en saisissant son petit revolver belge :

— Halt !

La cicatrice sur sa joue droite qui s'étendait jusqu'au coin droit de sa lèvre supérieure devint si rouge qu'elle ressembla à une petite rivière de sang. Les soldats s'immobilisèrent devant l'ambulance. La situation ressemblait de plus

en plus à un combat entre deux groupes de gangsters. Je ne vis pas la fin de cette noble dispute, pas plus que je n'en avais vu le début. Tout ce que je sais, c'est que le petit directeur bossu en veste lustrée bleu sombre s'interposa entre les deux officiers. Ses efforts désespérés de nain barbu pour enfoncer sa tête grise entre le ventre du docteur Frank et le lieutenant rondouillard furent à la fois grotesques et touchants. Finalement, il réussit de ses deux petites mains à se frayer un chemin entre le grand ventru et le court rondouillard. Ils ne comprirent rien à ses explications en français, mais ils se calmèrent. Le directeur rajouta vingt kilos de chocolat et chaque camp put retraiter avec soixante kilos. Les deux coqs, le grand médecin-chef avec son mètre quatre-vingts et le lieutenant motte de beurre traversèrent la cour en transportant quelques barres de chocolat et en s'efforçant chacun de sourire comme si rien n'était arrivé. Le directeur de la chocolaterie quelque peu épuisé par son effort regardait avec un petit sourire narquois dans ses yeux intelligents et gentils les deux représentants de l'armée allemande regagnant leurs véhicules.

Nous cachâmes les chocolats sous les pansements. Ensuite, nous laissâmes le docteur Frank à l'entrée d'un restaurant. Il nous ordonna de venir le chercher une heure plus tard.

Le sergent Daxer remonta dans l'ambulance. Jeannot, le chauffeur attendait ses ordres. Daxer hésita. Soudain, il se tourna vers moi :

— Hören Sie zu, Pionnier… (*Écoutez, Pionnier*…)

— Ja, Herr Unteroffizer ?

Daxer étouffait de désir :

— Der Mensch lebt nicht nur vom Fressen. (*L'homme ne vit pas que de nourriture.*)

— Nein, Herr Unteroffizer.

— Auch nicht vom Trinken. (*Ni que de boisson* !)

Il marqua une pause. Le sergent-chef Daxer était le chef de notre infirmerie. Il était sans le moindre doute qualifié pour son travail, car il était imprimeur dans la vie civile. Blond avec des traits rudes et des yeux durs, il possédait une imprimerie du parti, une femme et deux enfants. Silencieux, il avait attendu de l'aide.

Il reprit :

— Der Mensch...

— Der Mensch…, wiederhole ich. (*L'homme…, répétai-je*.)

Il sauta finalement l'obstacle :

— Der Mensch hat seine Bedürfnisse. (*L'homme a ses besoins*.)

— Ja, so ist der Mensch. (*Oui, ainsi est fait l'homme*.)

Daxer hésitait. Ses yeux bleu métallique me transperçaient hostilement.Soudain, il me dit :

— Wo ist hier ein Bordell ? (*Où trouve-t-on un bordel ici* ?)

J'étais incapable de lui donner l'information. Il ne pouvait plus se contenir :

— Fragen Sie Doktor L'Ardennois ! Der ist doch aus Nancy, Darum habe ich ihn mitgenommen. Aber, hören Sie, diskret ! (*Demandez au docteur L'Ardennois. Il est de Nancy. C'est pour ça que je l'ai amené avec nous. Soyez discret* !)

Très discrètement, je demandai au docteur L'Ardennois où trouver un bordel. La réponse fut simple :

— Il y a une rue pleine de bordels.

Je traduisis pour Daxer en allemand :

— Es gibt eine ganze Bordellstrasse.

— Also los ! sagt Daxer. (*Allons-y ! dit Daxer*.)

On pouvait voir à son air qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Nous passâmes devant la cathédrale Notre Dame de l'Annonciation de Nancy, une cathédrale catholique romaine située place Monseigneur Ruch. Nous tournâmes dans la deuxième rue en arrière d'elle. Je vis au premier coup d'œil que le docteur L'Ardennois avait donné la bonne adresse. Dans la petite rue, des soldats allemands étaient alignés devant chaque maison. La vie sexuelle était organisée selon le rang militaire. Les officiers aux bottes brillantes et aux grands manteaux se tenaient en ligne à l'extérieur d'une maison avec étage sur le côté droit de la chaussée. Après une maison suivante, des adjudants et des sergents-chefs instructeurs reconnaissables aux bandes argentées étroites sur leurs collets se tenaient aux pieds d'un escalier menant à une vieille maison à moitié délabrée. Les caporaux et les soldats attendaient patients et têtus à l'extérieur des autres maisons avec des airs de vice ou de lubricité, ou de fausse honte.

De temps à autre, une des fenêtres fermées du rez-de-chaussée ou du premier étage s'ouvrait ; une beauté à demi habillée dans un tissu rose, rouge ou jaune canari, se penchait dehors. Une prostituée aux cheveux embroussaillés et aux gros seins à l'air lança vers la rue une obscénité. De temps à autre, à l'une de ces vieilles maisons aux vitres sales et aux murs minables, une fenêtre s'ouvrait et un pot de chambre était vidé sur les soldats qui sautaient de côté en crachant, jurant et riant.

Le sergent Daxer ne savait plus comment assumer sa garde. La chair étant trop forte, il décida de nous faire confiance et de nous laisser sans surveillance. Le risque n'était pas grand naturellement, la rue étant pleine de militaires allemands. Il nous ordonna de rester dans l'ambulance jusqu'à son

retour. Il prit alors sa place dans la file d'attente devant la maison avec unescalier et une rampe en fer.

Nous attendions devant le bordel, assis sur les pansements et les chocolats. À vingt pas derrière nous, la flèche de la cathédrale de Nancy s'élevait haut dans le ciel d'été. La chaleur était insupportable dans l'ambulance. J'en sortis et je me tins debout appuyé au radiateur, sentinelle autoproclamée des besoins humanitaires de Paul Daxer, maître imprimeur et père de famille. Soudain, je sentis quelqu'un toucher ma manche et en même temps mettre quelque chose dans la poche de ma veste. Je me retournai.

Deux demoiselles se tenaient près de moi. L'une, petite et délicate portait un corsage de dentelle avec une énorme broche. Son minuscule chapeau noir en paille sur sa minuscule tête dominait deux yeux bleus examinateurs. Sa tête était si petite et ses yeux si gros que j'eus l'impression qu'ils étaient prêts à sauter sur ses joues.

L'autre fille était rondelette et robuste. Elle portait une robe de confection bleue et un chapeau garni par-dessus de tout un jardin botanique. Ses rondes joues rouges irradiaient la santé d'une paysanne qui gardait sa couleur campagnarde même après s'être égarée depuis longtemps dans les quartiers urbains. Je portai la main dedans ma poche et je réalisai qu'elles m'avaient donné un paquet de cigarettes gauloises bleues, les cigarettes favorites des Français. Je les remerciai.

Je me rendis compte que ces deux jeunes femmes lourdement fardées pouvaient m'aider : toutes les deux, elles avaient osé me donner des cigarettes au vu de centaines de mâles allemands en attente. Autour de nous trépidait la rue où l'amour s'achetait pour les officiers, les sous-officiers, les soldats, l'amour pour un, deux ou trois marks d'occupation, l'amour pour des hommes suants, pressés, puant la bière, l'amour avec sortant par une fenêtre du rez-de-chaussée des airs d'orgue de barbarie joués par un gramophone à pavillon.

Je dis soudain aux deux jeunes filles :

— Voulez-vous m'aider ?

— Oui, dirent-elles en cœur.

— Si vous connaissez une place où je pourrais me cacher deux ou trois jours, je pourrais m'évader.

Les deux filles se regardèrent un bref instant. Alors, la petite aux gros yeux me dit :

— Hôtel Saint-Sébastien, Rue Saint-Sébastien.

Ce fut tout. Je me répétai « Hôtel Saint-Sébastien, Rue Saint-Sébastien ». Dans l'entrefaite, après avoir hâtivement fait l'amour, le sergent Daxer était

revenu, les yeux fiévreux. Il tenait dans ses mains ses gants de cuir, symboles de dignité pour tous les soldats allemands jusqu'au grade de sous-officier. Il ajusta sa baïonnette et son ceinturon et il s'examina avec l'incertitude d'un homme s'attendant à trouver un défaut dans son habillement. Maussade, comme tout animal après un plaisir, il se retourna vers les deux filles.

— Was sucht ihr hier ? (*Que faites-vous ici* ?)

La petite l'examina de la tête aux pieds.

— Je m'appelle Jeannine, *me dit-elle*. Ma copine s'appelle Irène. Nous sommes serveuses au restaurant « Coq Hardi » sur la place Stanislas. Chaque fois que vous y passez, vous pouvez laisser un message.

— Weitergehen ! Weitergehen ! *befiehlt Unteroffizier* Daxer. (Circulez ! Circulez ! manda le sous-officier Daxer.)

Nous démarrâmes. Les deux jeunes filles restaient au bord de la route à nous regarder. Je vis des soldats les bousculer et les chasser. Elles s'appelaient Jeannine et Irène et elle m'avaient indiqué l'hôtel Saint-Sébastien pour me cacher deux ou trois jours.

La rue Saint-Sébastien longe l'églse Saint-Sébastien et ne mesue que 50 mètres. L'hôtel Saint-Sébastien s'appelle hôtel de la tête d'or (seul hôtel de la rue).

Sous-chapitre X. 2) Derniers jours au camp

De retour au camp, je commençai à voir les choses comme à travers un voile. Je sentais que c'était mon devoir de remarquer tous les évènements autour de moi et de les imprimer dans mon esprit afin de les transmettre un jour, quelque part d'une façon ou autre. Une nervosité inexplicable nouvellement installée régnait de jour dans le camp. Je voyais clairement que les soldats allemands de manière inhabituelle accomplissaient leurs tâches avec des visages silencieux et mécontents.

Même le sergent Webke, le chef, était maussade, amer, bien que je lui eusse offert une côtelette de porc, les Allemands n'ayant pas reçu de viande depuis plusieurs jours. Je n'eus pas le temps de trouver auprès de Webke la cause de dette morosité, car l'inspecteur Kindt, un officier saxon, qui supervisait notre intendance et était considéré comme un emmerdeur, entra et interrompit notre conversation.

J'allais voir Alfred dans sa chambre quand j'appris qu'on était à ma recherche partout dans le camp : le lieutenant L'Ardennois me demandait en salle d'opération, laquelle était un espace étroit au rez-de-chaussée voisin de la salle de lavage et des toilettes. Misérablement équipée, la salle n'était compatible qu'avec de la chirurgie mineure. En entrant, je vis que quelque chose d'inusité se produisait. La pièce sentait l'acide phénolique et l'éther.

Le docteur L'Ardennois en sarrau blanc par-dessus son uniforme était penché sur la table opératoire. Quatre ou cinq infirmiers l'entouraient. Un infirmier cherchait désespérément du catgut. Quelqu'un essayait de raccorder un tube de caoutchouc à sa douille afin d'amener l'eau directement. À côté se trouvait un seau plein de sang et d'eau.

Au milieu de toute cette excitation un chien aboyait tenu en laisse par un Allemand, un caporal je crois. Le chien gémissait, hurlait, grognait, tirait sur sa chaîne. Son maître criait quelque chose en allemand à travers les vapeurs d'éther. L'Ardennois lui répondait en français tout en essayant de venir à bout de son travail avec ses instruments primitifs.

— Quel est le problème, mon lieutenant ? *m'enquis-je en approchant de la table.*

L'homme sur la table avait l'air plus mort que vif. La tête était affaissée, le visage étroit exsangue, les lèvres effacées. Du sang coulait du bas du corps.

Les mains de L'Ardennois baignaient dans le sang. Il me cria à travers la vapeur :

— S'il te plaît, Pionnier, fais comprendre à cet homme que je ne peux pas m'occuper de son chien tout de suite. Il doit patienter. Mon patient est en

hémorragie. J'ai peur qu'il me claque dans les mains.

Le chien continuait de geindre et il levait une patte. Le caporal se poussait vers la table opératoire. Je pus alors le distinguer à travers la brume. Avec des joues affaissées et un front étroit, sa tête ressemblait à une poire. Je touchai la poire sur l'épaule et lui demandai ce qu'elle voulait. Le caporal dit grossièrement qu'il pensait que son chien avait été écrasé et il voulait que le médecin l'examine. Lorsque je lui dis qu'il fallait qu'il attende un moment, car le docteur était occupé à opérer, il dit que ça ne le concernait pas et qu'il n'avait pas le temps d'attendre.

Lorsque je lui dis d'aller à l'infirmerie allemande, il dit que lui irait, mais pas son chien. Je lui fis remarquer que le lieutenant n'était pas vétérinaire et que donc il ne saurait soigner correctement son chien. Il me dévisagea alors avec méfiance. Il se demandait si je disais la vérité ou si je me fichais de lui.

Le chien continuait de tirer sur son attache, levant la patte et la tête en aboyant. Je pensai aux chiens aboyant la nuit à la lune lorsqu'elle se lève sur les cimetières des villages isolés.

— Prenez le pouls, dit L'Ardennois à un des infirmiers.

Le sang tombait sur le plancher avec la régularité de gouttes de pluie décrochant d'une gouttière.

La poire insista :

— Ich möchte, dass der Doktor mein Hund prüfe ! (*Je veux que le docteur examine mon chien !*)

Je devais gagner du temps et pour cela je lui parlai :

— Also gut... Also gut, in diesem Fall... In diesem Fall, ich prüfe Ihr Hund. *(Bon... Bon, dans ce cas... Dans ce cas, j'examine votre chien*.)

Il me demanda avec mépris si j'étais médecin. Presque indigné, je montrai du doigt mon bandeau avec la Croix-Rouge et la croix gammée. Je pus ainsi gagner du temps jusqu'à ce que le docteur L'Ardennois eût fini son intervention.

Je quittai l'infirmerie et allai au bâtiment administratif où vivaient certains de nos gardiens. Là aussi, je me heurtai à des mines renfrognées. J'allai à la pièce des caporaux Josef Berger et Franz Holm. L'énorme et amical Berger était comptable à Fürth dans une usine de conserverie. Holm était décorateur industriel à Nuremberg. Tous deux collectionnaient les insignes régimentaires français. J'apportais à chacun un insigne. Je les avais achetés à un prisonnier. Mais même cela ne les dérida pas.

Je leur demandai :

— Was geht eigentlich vor ? (*Qu'est-ce qui ne va pas* ?)

Berger était en train de prendre son repas de midi, une croûte de porc salé.

Silencieusement, il me tendit le N. S. Z., un quotidien lu par les Allemands du camp et journal officiel du NSDAP (NSDAP : Nationalsozialistische Deutsch Arbeiterpartei). Il pointa du doigt une petite note en bas de la page 3. Je lus :

— « Kein Parteitag 1940. Die Kanzlei des Führers gibt bekannt: der Nürnberger Parteitag entfällt in diesem Jahr » *(Pas de Journée du parti en 1940. La Chancellerie du Führer annonce que la Journée du Parti à Nuremberg n'aura pas lieu cette année*.)

C'était tout… Berger et Holm continuaient de manger silencieusement. Je ne savais moi-même quoi dire.

— Für den 9. September, sagt Berger, war der Parteitag des Friedens angesetzt. (Le 9 septembre, dit Berger, était censé être pour le Parti le jour de Paix.)

— Wir kommen nie nach Hause, sagt Holm. (*Nous ne retournerons jamais à la maison, ajouta Holm*.)

Ils m'offrirent un verre de bière. Ils en burent aussi et elle délia leurs langues. Le petit Holm déclara que certains d'entre eux (il aimait parler de lui à la manière artiste) n'étaient pas retournés à la maison depuis trois ans :

— Österreich, dann die Sudeten, dann Prag, dann Polen, dann der Westwall, dann Frankreich, jetzt England... (*L'Autriche, puis les Sudètes, puis Prague, puis la Pologne, puis le mur Atlantique, puis la France, maintenant l'Angleterre…*)

Il parlait des conquêtes allemandes comme si c'étaient des stations sur un chemin de Croix.

J'essayai une approche différente : comment pouvaient-ils se plaindre ? Moi, j'aurais dû être renvoyé à la maison depuis longtemps. Ce propos réveilla l'Allemand endormi en Holm. Il s'étira sur le sofa et partit à me démontrer la supériorité allemande. J'écoutai attentivement. Rien ne pouvait être plus instructif que ce qui suivit. Leur cas était différent du mien, car leur vie était différente de la nôtre. En premier lieu, il fallait considérer la paie. Les soldats français recevaient soixante-cinq centimes par jour, les soldats allemands un mark et même sur le front deux. Puis, les casernes françaises qu'ils avaient vues durant leur offensive étaient une vraie disgrâce : les soldats français dormaient par douze sur le sol comme dans les prisons ou sur les planchers. Les soldats allemands avaient une chambre pour deux ou trois personnes et avec l'eau courante. Les casernes allemandes avaient l'air de maisons de repos avec salle de lecture, salle de jeu, gymnase dans chaque baraquement. Puis, la question des uniformes était révélatrice. Les Français portaient des guenilles. Les Allemands étaient vêtus en double et de première classe. Puis, les Français se massaient comme des animaux pour la soupe. Dans les

baraquements allemands, chaque soldat recevait son repas et mangeait confortablement. Puis, les cigarettes allemandes Eckstein étaient de première classe et elles ne coûtaient que trois pfennigs et demi pour six. Les meilleures cigarettes françaises n'étaient que de la merde.

Puis l'armement, le français était plus conçu pour se tuer avec que pour faire la guerre.

Holm était lâché. Pendant que les Français étaient envoyés au front, les femmes françaises ne recevaient aucune aide du gouvernement. Les femmes allemandes recevaient, elles, de l'argent des employeurs et du gouvernement. Les employeurs étaient tenus de payer leur plein salaire à ceux qui partaient soldat. La femme de Holm avait mis trois mille marks de côté et celle de Berger trois mille cinq cent.

Quand j'objectai que les femmes allemandes n'avaient peut-être pas d'opportunité d'acheter quoi que ce soit avec cet argent, Berger et Holm se regardèrent, visiblement un peu découragés.

Berger relaya Holm en disant que tout était devenu différent en Allemagne : quand auparavant il allait au théâtre avec sa femme, il avait toujours eu du trouble. Il obtenait des sièges au vingt et unième rang, mais le chef comptable Huber et sa femme étaient au dixième rang. L'enfer tombait alors sur la tête de Berger. Sa femme se tortillait de honte sur son siège pendant tout le spectacle.

Pourquoi les Huber pouvaient-ils se payer un dixième rang et pas les époux Berger ? Après une bonne gorgée de bière, Berger expliqua qu'avec l'Allemagne nazie tout avait changé. Maintenant, tous les sièges étaient au même prix. Le premier arrivé est le premier servi. Sa femme ne le harcelait plus. Certes, les Huber étaient toujours au dixième rang et le couple Berger au vingtième, mais c'était parce que les Huber habitaient plus près du Théâtre National.

Quand j'attirai l'attention sur le manque de nourriture, Berger et Holm reconnurent qu'il fallait bien se priver pour le salut de la Grande Allemagne, mais ce qui rendait plus facile d'endurer les privations, c'est qu'elles étaient égales pour tous à la maison comme à l'armée, alors que pour les Français, ils s'étaient laissé dire que ce n'était pas le cas.

Tout aurait dû bien aller pour eux, mais voila l'amertume était qu'ils ne retournaient pas à la maison alors que leurs femmes les bombardaient en tout temps de lettres impatientes…, comme s'ils y pouvaient quelque chose. Je leur empruntai le N.S.Z. pour le montrer au docteur Mauvoisin, à Alfred et à René.

Je retrouvai les deux derniers à la porte de l'infirmerie et je leur rapportai

ma conversation.

René expliqua :

— Bien sûr, c'est ça la situation. Je l'ai toujours su. Peut-être cela a-t-il été le seul coup de génie d'Hitler. Il a compris que le plus fort moteur humain s'appelle la jalousie. En enlevant le bonheur, il a supprimé la jalousie. Il a fourni un philistinisme à la bolchevique à une nation de petits bourgeois incultes. L'égalité dans la misère, la belle affaire ! Mais c'est ce que l'Allemagne voulait.

Nous n'eûmes pas la chance de continuer notre discussion, car Pape arriva, qui me dit que le capitaine Brühl me demandait. La journée passait comme si le camp tout entier devait défiler devant moi. Quelques centaines de cartes-lettres étaient posées. Un des côtés des cartes portait l'inscription : « Correspondance des prisonniers. » Sur l'autre côté étaient écrites sept phrases :

Je suis prisonnier et en bonne santé.

Je suis prisonnier et légèrement blessé.

Je suis prisonnier et sérieusement blessé. Mais ma vie n'est pas en danger.

Je suis prisonnier et malade.

Je suis prisonnier et très malade, mais ma vie n'est pas en danger.

Je suis prisonnier et hospitalisé.

Je serai capable d'écrire dans environ quatre semaines.

Le capitaine me dit :

— Also jetzt können Sie sogar nach Hause schreiben. Die Karten werden heute verteilt. Niemand darf dem gedruckten Text etwas hinzufügen. Vor- und Zuname. Und Adresse. Jeder Gefangenr bekommt nur eine Karte. Von den ersten sechs Sätzen müssen fünf durchgestrichen werden. Einer darf stehen bleiben. Verstanden ? *(Dorénavant, vous pourrez envoyer des cartes à notre famille et, après brève réflexion, il ajouta que les cartes seraient distribuées le jour même. Personne n'a le droit d'ajouter un seul mot sur le texte imprimé, ni de faire des « cœurs » et autres dessins. Il faut écrire juste le nom, le prénom, l'adresse du destinataire. Chaque prisonnier n'a droit qu'à une carte. Cinq des six premières sentences doivent être rayées. La septième doit rester intacte. Compris ?*)

— Verstanden. Herr Hauptmann. Dürfen die Gefangenen schreiben, wo sie sich befinden ?

Le capitaine répondit par la négative quand je lui demandai si les prisonniers pouvaient indiquer où ils se trouvaient et s'ils étaient autorisés à donner un code postal afin de recevoir des nouvelles de leurs familles.

Je louchai sur un document à moitié découvert posé sur la table. Il contenait des instructions du Haut Commandement au sujet du courrier des prisonniers.

Je vis que notre code postal était « 17572 A (266) ».

Brühl voyait bien l'insuffisance de ses réponses. Il savait que le capitaine

Kohlrusch me destinait à de plus hautes fonctions. Il me dit que les Allemands étaient humains, beaucoup plus humains que nos démocrates pourris, c'est pourquoi ils permettaient aux prisonniers d'envoyer ces cartes à leurs familles, même si leur capture remontait à moins de deux mois. Dans quatre ou cinq semaines, les cartes seraient arrivées à destination. Si nous n'avions aucun droit de recevoir du courrier au camp de transit, c'était juste pour notre bien. Que serait-ce si nos femmes pouvaient nous écrire, elles nous tourneraient la tête avec leur stupide caquetage trompeur. Nous n'étions pas considérés comme des criminels, mais comme de pauvres êtres humains. On devait nous donner une nouvelle peau. Bien sûr. Les Français ne pourraient devenir comme les Allemands, ce n'était d'ailleurs pas nécessaire. Les Français deviendraient des hommes par l'éducation allemande. Mais pour accomplir cela, il fallait nous isoler de notre vieil entourage pourri de la France.

— Nos familles, *dis-je.*

Je tentais de rétorquer à ses affirmations quand il parla des familles françaises, mais c'était évidemment en vain.

Le capitaine Brühl se leva et marcha de long en large dans la pièce et finit par dire que nos familles étant aussi la France, elles étaient pourries ; tout cela était pourri, on devait s'en débarrasser. Les Françaises étaient des plaies à supporter.

Il s'expliqua :

— Übrigens, wissen Sie, was in Dieuze vorgeht ? (*D'ailleurs, savez-vous ce qui se passe à Dieuze* ?)

— Nein, Herr Hauptmann.

Il s'immobilisa, me regarda, puis reprit sa marche :

— Wie mussten die SS anforden. Wissen Sie, was das heisst ? (*Nous avons dû faire intervenir les SS. Savez-vous ce que ça signifie* ?)

— Nein, Herr Hauptmann.

— Die Frauen haben versucht, die Ernte zu verstecken. In Marainville haben sie sogar unsere Vorräte geraubt. Im Gerbvilles haben diese Furien eine Beute-Sammelstelle geplündert. Sie haben ihre Gärten dem Roten Kreuz vermacht, nur uns zu schädigen. Und in Dieuze... (*Les femmes de Lorraine ont essayé de cacher les récoltes. À Marainville, elles ont même pillé nos magasins, comme pour nous affamer. À Gerbéviller, ces furies ont dévalisé le*

centre de confiscation. Elles donnent les produits de leurs jardins à la Croix-Rouge plutôt qu'à nous…)

À Dieuze, le nid de voleurs avait été nettoyé. À Dieuze, les femmes avaient caché de pleins stocks de provisions et les boulangeries se tenaient fermées pour empêcher les soldats allemands d'acheter du pain. Ces femmes avaient mal agi, mais c'en était fini de leurs friponneries, elles avaient attiré l'attention des services allemands et quinze mille allaient être expulsées en une fois de Lorraine. Brühl avait trouvé les Allemands particulièrement patients, mais Dieu punit l'homme ou la femme qui abuse de sa patience. Les SS avaient été appelés à Dieuze pour venir au bout de ces cas. Cela signifiait, dit-il, qu'à partir du lendemain plus aucune femme de Dieuze ne pourrait rire.

(*Dès août 1940. les autorités allemandes procédèrent à l'expulsion massive et sans préavis de familles entières, en raison notamment de leur attachement profond à la France*.)

Soudain, Brühl fut comme si de rien n'était arrivé. Il me donna cinq cartes à distribuer, pour le cas où personnellement j'en aurais eu besoin de plus d'une.

— Danke, Herr Hauptmann. (*Merci, mon capitaine*.)

Je saluai avec raideur. Comme j'atteignais la porte, il me rappela :

— Ach, richtig, Pionnier ! Noch etwas. Glauben Sie mir ein Akkordeon verschaffen können... ? (*Oh, eh, Pionnier ! Quelque chose d'autre encore ! Pouvez-vous me trouver un accordéon* ?)

— Ein Akkordeon... ?

Mon plan de combat était déjà prêt. J'avais déjà fait passer en contrebande une lettre à Jeannine et Irène. Je serais à Nancy le lendemain au plus tard. Un accordéon ! Bien compris ! Mon capitaine. J'étais comblé. Il me renseigna sur la nature de ses intentions :

— Wir haben, nämlich einen kleinen Kameradschaftsabend. Wir brauchen absolut ein Akkordeon. Sie verstehen ? (*Nous projetons une petite soirée entre camarades et nous avons un besoin absolu d'un accordéon. Vous comprenez* ?)

— Ein Akkordeon ? Selbstverständlich, Herr Hauptmann. Ich weiss ein erstklassiges Akkordeon in Nancy. *(Bien entendu, mon capitaine, je sais où trouver un accordéon de première classe à Nancy*.)

— Gut. Bringen Sie einen Kranken ins Lazarett ! *(Bien. Évacuez un patient de l'infirmerie !*)

— Zu Befehl, Herr Hauptmann. (*À vos ordres, mon capitaine*.)

Je claquai des talons à la manière prussienne et je sortis. J'avais toute une journée en avant de moi. Nous étions le 5 août 1940, mais il était écrit que mes tourments n'auraient pas de cesse ce jour-là. Dans mon bureau, j'écrivais

en surveillant la porte une lettre pour mes anges gardiens du *restaurant Coq Hardi*. J'utilisais un papier à lettres rose que j'avais reçu en cadeau du vieux propriétaire de la papeterie de Dieuze. J'y détaillais clairement mon plan d'évasion en insistant particulièrement sur mon besoin en habits civils et où je donnais mes mesures.

Je venais à peine de terminer que Pape entra me chercher. Un scandale de première classe était arrivé. Avais-je entendu les tirs ? Je n'avais rien entendu, je travaillais… Une des sentinelles avait abattu une femme de Dieuze. Elle s'était arrangée pour venir près des barbelés derrière les latrines et avait jeté un pain. La sentinelle lui avait demandé à deux reprises de s'avancer. Mais. À la place, elle avait fui en courant. La sentinelle avait tiré dans le dos, atteignant sûrement le cœur. La sentinelle ne pouvait pas savoir, peut-être la femme avait lancé de la dynamite… ! Pape ne saisit pas mon ironie quand je lui déclarai :

— Dynamit versteckt in Brot. *(Dynamite cachée dans du pain*.)

Il faisait chaud, ce soir-là. Nous allâmes aux latrines. Déambulaient sur la route hors des barbelés quelques soldats fusils sur l'épaule et quelques officiers dont la forme gigantesque du docteur Frank. Les deux infirmiers ambulanciers étaient difficiles à discerner dans ce groupe compact. Ils portaient une civière.

Le parfum puissant et lourd du jasmin était omniprésent. Ailleurs dans le monde, des gens étaient étendus au bord de la mer ou bien ils lançaient des cailloux dans les vagues. Ailleurs dans le monde, des gens assistaient à la chute du jour, avec la senteur des acacias, avec la musique sur la terrasse de l'hôtel, avec la lumière rouge du phare, avec un dernier regard par le balcon. Ailleurs dans le monde, un homme enveloppait les épaules d'une femme avec son châle. Quelque part dans le monde, quelqu'un était attendu. Et ailleurs dans le monde, les chiens n'étaient pas plus importants que les humains : ailleurs dans le monde ne se rencontraient ni redressement moral forcé ni accordéon pour des hommes de main, ni dynamite dans le pain.

Quelque part dans le monde, peut-être, les hommes avaient le droit d'être des hommes.

L'attroupement se dispersa. À l'intérieur des barbelés, quelques centaines de personnes apeurées, confuses, désorientées regardaient à travers les latrines et la clôture barbelée la route où deux hommes avançaient portant sur une civière une femme dont on ne pouvait voir le visage couvert d'un tissu.

Le lendemain matin, mardi 6 août 1940, je sollicitai au bureau du capitaine deux laissez-passer pour Nancy. Apparemment, deux étaient nécessaires pour obtenir un accordéon. Ils furent accordés et scellés avec les cachets et

signatures d'usage. Le même matin, j'allai avec Berger comme garde à Dieuze pour recueillir des provisions pour l'infirmerie. Lorsque je passai devant le bureau de la Kommandantur locale derrière l'église, la journée était orageuse, le ciel était peuplé de nuages lourds. Je vis une auto avec les lettres WH, les lettres de l'armée. Les sentinelles présentèrent les armes à deux officiers en tenue noire des SS.

Ils disparurent dans le beau et allongé bâtiment, antérieurement l'Hôtel de Ville. Ils n'étaient plus visibles, mais quelque chose de menaçant et de lourd flottait dans l'air.

J'arrêtai ma voiturette en face de la pharmacie. La pharmacienne n'était pas sur ses marches. En regardant par la fenêtre, je ne la vis pas à la caisse non plus. Je prétendis que j'avais quelque chose à acheter et Berger me laissa entrer dans le magasin.

L'employé me montra silencieusement la porte de service au fond du magasin. Elle conduisait à l'appartement privé.

Je cognai à la porte et en l'absence de réponse, hésitant, je tournai la poignée. La pharmacienne était seule. En plein désarroi, se tenant le menton avec les mains, elle était assise sur un vieux sofa en peluche. La pièce était pleine de robes, de souliers, de papiers, de chapeaux. Une valise à demi pleine occupait le centre du plancher.

Je restai sur le pas de la porte et m'éclaircit la gorge. Elle m'aperçut, se leva lentement et vint vers moi.

— Ah ! C'est vous, *constata-t-elle d'un air distrait*. Je pensais que c'était…

Elle éclata en larmes.

— À quoi pensiez-vous ?

— Je pensais qu'ils venaient me chercher.

Je pris sa main :

— Non, ce n'est pas vrai ?

— Si, c'est vrai. Ils vont venir me chercher. Dans une heure ou deux, ils me déportent.

Elle essayait de sourire.

— Mais n'êtes-vous pas de Dieuze ? *lui demandai-je*.

Elle répondit :

— Oui, née ici, mais ça ne compte pas. .

Elle regardait autour d'elle toujours en essayant de sourire. Je ne savais pas quoi dire.

— Ne regardez pas tout ce qui traîne, *dit-elle*. Beaucoup d'affaires devenues inutiles. C'est difficile de faire des bagages quand vous ne l'avez jamais fait auparavant. Le choix est difficile quand on ne sait pas si l'on

reviendra. Elle fit une pause. Dix kilos et quatre cents francs, c'est tout ce qu'ils nous permettent.

J'étais toujours incapable de trouver un mot. Votre ennemi commet une des plus indignes bassesses quand il vous rend honteux comme si vous l'aviez commise vous-même.

— Et votre mari ? *demandai-je.*

— Quand il reviendra à la maison. Il ne me retrouvera pas. Il devra me chercher quelque part en France.

Je pressai sa main, mais elle ne sembla pas s'en apercevoir. Elle était en train de dire adieu à son sofa en peluche, à son joli chapeau rose, à une statue en plâtre, au diplôme encadré de son mari, à une bouteille de parfum.

Je voulus briser le silence insupportable :

— Vous ont-ils donné une raison ?

Pour la première fois, elle cessa de se forcer à sourire.

Elle me regarda avec de grands yeux de terreur.

— De raison ? Pas de raison ?

Je ne me sentis pas la conscience tranquille :

— Est-ce à cause de moi ?

Elle reprit son sourire :

— Non, nous sommes au moins une centaine à être chassées de Dieuze.

— Savez-vous où vous allez ?

— Bien sûr que non. Ils nous laissent passer trois jours à Nancy.

— Puis-je vous être utile ?

— Non. Au revoir !

La main sur la poignée de porte, je réfléchis un instant.

— Me faites-vous confiance ?

— Bien sûr.

— Me permettriez-vous de transporter votre argent à Nancy ?

— Vous pouvez ça ?

— Oui. Accompagné de mon gardien allemand ! Ça me fera un malin plaisir. Vous me ferez une grande faveur en me laissant vous aider.

Elle me remit une enveloppe scellée. Je lui donnai les coordonnées pour la récupérer :

— Cet après-midi, je vais au *restaurant Coq Hardi* sur la place Stanislas. Si vous ne m'y voyez pas, demandez votre enveloppe à Jeannette la serveuse.

— Diable ! Vous en avez des connexions, *dit-elle en riant et en me tendant sa douce main blanche*.

Sur le dos de sa main étaient visibles de petites fossettes rondes. J'avais de la difficulté à penser que dehors, près de la voiturette, le caporal Berger

m'attendait.

Ce matin-là, la ville était comme paralysée. La boulangère n'était pas là pour bercer son bébé devant son magasin. J'appris du vieux cordonnier de l'autre côté de la rue qu'elle était déportée avec son bébé de trois mois. La vieille fille de la Croix-Rouge n'était pas là non plus pour me donner du lait et des légumes. Elle aidait quelqu'un à faire son bagage de dix kilos. La petite vieille qui avait l'habitude de me donner un pot de confiture était assise sur une valise de cuir devant sa porte. Elle portait un voile noir sur ses cheveux et tenait un cadre photo dans sa main ; peut-être la photo de son fils qu'elle espérait pouvoir garder.

Bien que l'ordre de sortir ne fût pas encore donné, elle était là depuis des heures. Elle était excitée à propos du premier voyage de sa vie. Elle ne sembla pas me reconnaître. Elle était seulement préoccupée de serrer fort son cadre photo. Le cœur battant, j'allai au Café des Voyageurs. Les deux femmes, la petite maman et la grande fille n'étaient pas visibles. Elles n'étaient pas comptées parmi les déportées. Mais Stella par ordre du commandant de la place était désignée pour le Service du Travail Obligatoire. Elle serait travailleuse agricole quelque part en Allemagne. Le caporal Kessler était venu le soir précédent leur apporter la mauvaise nouvelle. Elles n'avaient rien dit. Elles auraient préféré mourir plutôt que de se plaindre.

En après-midi, je cherchai un garde allemand pour m'accompagner à Nancy. Je choisis le plus stupide, le caporal Wagner de Magdebourg. Très impressionné par le fait que nous allions chercher un accordéon pour son commandant, il glissa dans son portefeuille un de mes deux laissez-passer et alla chercher son fusil. Comme patient, je choisis Alfred qui éprouvait un besoin de distraction. Je ne pris aucune mesure particulière pour cacher l'accordéon.

En traversant Dieuze, je regardai par ma petite fenêtre et je vis que les SS étaient installés dans la petite ville. Les uniformes noirs couvraient les rues hostiles comme des éruptions noires sur un corps malade. « Les SS, savez-vous ce que ça veut dire ? », m'avait dit le capitaine Brühl. Lorsque je franchis la petite porte de la ville, je ne pouvais plus l'ignorer. Nous étions à peine sortis de la Ville qu'une colonne infinie de femmes apparut. Elle dépassa même Arracourt. Je ne pouvais les compter. Elles étaient des milliers à être chassées de leurs familles, déportées, tandis que d'autres étaient envoyées en Allemagne. Chacune portait une petite valise. Dix kilos, c'était tout. Dans chaque village où nous passions, des SS les attendaient de chaque côté de la route. Elles étaient conduites en troupeaux comme des vaches. Quand notre ambulance approchait, les SS chassaient les femmes hors de la route.

Les vieilles femmes allaient clopinant à côté des jeunes filles. Deux femmes aidaient une troisième à ne pas tomber. Les jeunes femmes aux cheveux longs marchaient le regard fixe droit devant elle. Une femme portait sur son dos son bébé enveloppé dans des linges. Certaines emportaient en exil de la porcelaine en addition à leurs dix kilos comme un morceau de leur maison. Une petite fille au nez pointu et au visage plein de larmes poussait une petite voiture bleue de poupée ne contenant pas de poupée, mais de misérables vêtements familiaux. Je ne pus m'empêcher de demander au caporal Wagner, de quoi ces femmes étaient coupables. Elles avaient fait de la résistance. Ce caporal Karl Wagner de Magdebourg n'était pas un bougre particulièrement mauvais, mais entre lui et un sentiment la distance était aussi grande que celle entre un nazi et un être humain.

À la ligne de démarcation, près des petits cimetières de la Grande Guerre, nous ne fûmes retardés que de quelques minutes. Les gardes-frontières étaient bien trop occupés. De longues files de femmes se tenaient à l'extérieur des baraques du poste frontière et des Allemands fourrageaient dans leurs maigres bagages. Valises, paquets, sacs à dos, vêtements étaient éparpillés à terre. Les SS et les gardes-frontières en vert marchaient entre et dessus les pathétiques articles vestimentaires, robes et lingeries. Ils écartaient un chapeau d'un coup de botte, ramassaient une paire de chaussures et les rejetaient.

Leurs visages affichaient dégoût et mépris comme si les femmes faisaient exprès de leur imposer un travail déplaisant. Ils criaient sur le même ton les ordres de départ : « Weg da ! », « Raus ! », « Abfahren ! ». Ils écartaient les femmes quand elles entravaient leurs chemins. Ils enfonçaient leurs doigts dans le pain. Quand une vieille femme épuisée essayait de s'asseoir, ils la saisissaient par les épaules et la forçaient à se lever. Toute la route était devenue comme l'entrepont d'un vaisseau d'émigrants ou comme un village polonais après un raid cosaque. Ici et là, un SS s'emparait d'une pièce de lingerie fine, une chemise ou une culotte et l'élevait vers le soleil entre deux doigts.

Cela déclenchait une explosion de rires épais qui roulait au long de la route comme une boule dans une allée de quilles.

Nous atteignîmes Nancy et fîmes nos emplettes. Je dis au caporal Wagner que je devais aller au restaurant le Coq Hardy à propos de l'accordéon du capitaine. Les magasins de musique, expliquai-je manquaient d'accordéons tandis que j'avais une occasion à bon prix au Coq Hardy. Le caporal goba mon explication sans la moindre hésitation.

Alfred avait été débarrassé de ses couvertures et autorisé à nous suivre.

Notre grand blessé ne demandait pas mieux ! Jeannot, notre chauffeur vint aussi. Le restaurant était vide comme d'habitude en après-midi. Jeannine était debout derrière la caisse enregistreuse. Je la reconnus immédiatement. Quand elle s'approcha, elle et moi ne nous donnâmes aucun signe de reconnaissance.

Wagner posa son fusil derrière lui et regarda alentour. Je lui demandai s'il se sentait d'attaque pour un deuxième repas. Il dit oui. Jeannine apporta le menu et se tint derrière moi. J'étudiai la carte :

— Le menu est-il bon et juteux ?

— Oui, il est très bon.

Je jetai un regard du côté de Wagner. Il se curait les dents et ne pouvait évidemment comprendre un mot de notre conversation.

— Très bien. Pouvez-vous me confirmer que tout est prêt ? Puis-je revenir demain ?

— Oui, demain ou n'importe quand.

Je repris mon supposé examen du menu. Jeannine essuya la table avec un linge et sourit

— La dame d'accueil vous attend.

— Qu'est-ce qu'il y a comme dessert ? (*Je savais le menu par cœur*.) Un bon dessert… Je vais laisser deux lettres sur la table dans les toilettes. L'une est pour vous. Etwas Schokoladentort gefällig, Herr Gefreiter ? (*Voulez-vous du gâteau au chocolat, caporal ?*) La deuxième est pour la dame qui vous la demandera aujourd'hui ou demain. Elle s'informera de moi.

Jeannine, tout en souriant gracieusement au caporal, dit :

— Alors, trois gâteaux au chocolat ! Elle sera attendue aussi. Mais je ne connais pas votre nom.

— Il est dans ma lettre.

Comme Jeannette servait les aliments, je m'excusai auprès du caporal, lui disant que j'avais à parler au propriétaire du restaurant qui était l'homme à l'accordéon.

Wagner avait le bon sens complètement détruit par l'accordéon pour son capitaine et deux verres de vin, un de rouge, un de blanc :

— Ja, ja. Alles nur, aber seien Sie nicht zu lange. (*Oui, oui. Allez-y, mais ne soyez pas trop long.)*

Il s'occupa de son rosbif. Je n'avais pas à m'absenter longtemps. Je n'avais que mes deux lettres à déposer.

À mon retour, j'annonçai à Wagner la bonne nouvelle :

— Morgen bekommen wir ein Akkordeon. Der Hauptmann wird glücklich sein. (*Demain, nous aurons l'accordéon. Le capitaine sera content*.)

— Selbstverständlich, sagt Wagner. Sehen Sie zu, dass ich morgen wieder mitfahren kann ? (*Sûr, dit Wagner. Pensez-vous pouvoir encore me prendre demain ?*)

Il était au milieu d'un paradis de rosbif et de chocolat. Je l'assurai que le lendemain, s'il était encore disponible, je le prendrais. J'étais pressé de partir. J'avais encore beaucoup à faire à Dieuze. Je demandai à Wagner la permission de laisser la porte de l'ambulance ouverte à l'arrière. Magnanime, il ne fit aucune objection. Assis près de l'encadrement de la porte, je respirai à pleins poumons l'air du soir. La senteur était différente, c'était celle de la liberté. Je fis des signes à un vieux paysan et il souleva et agita son grand chapeau de paille. Le coucher de soleil rose était plein du passé et plein de l'avenir. Il ne disait rien sur le présent. Toutes les batailles et tous les dangers étaient encore à venir, mais une grande sérénité m'avait envahi. De petits nuages jouaient avec les cigognes dans le ciel de Lorraine. J'essayai de lire mon futur dans les formes des nuages, mais ils se dissolvaient dans l'infini bleu. À Arracourt, je subis une dernière épreuve. Fatigués par leur journée de travail avec les femmes déportées, les SS ne nous portaient aucun intérêt. Assis devant leur baraque, ils buvaient de la bière.

Wagner connaissait l'un d'eux et ils se parlèrent. Le SS se plaignait des labeurs de la journée et je l'entendis dire :

— Und jetzt noch die Schweinerei mit dem Gefangenen. Auch Saarburg ist gestern ein Gefangener ausgerückt. Vor einer Stunde haben wir ihn gefasst. Wird glatt erschossen. Wir wenige Fälle diesen Scheisskerl. (*Et puis, par-dessus tout ça, ce cochon de déserteur. Il s'était enfui de Sarrebourg hier. Nous l'avons pris voici une heure. Il sera fusillé. Nous faisons peu de cas de ces salopards*.)

Alors qu'il parlait. J'écoutai mon cœur. Il demeurait tranquille. Tout était paisible en moi comme l'était la soirée d'été dans les champs. Je m'appuyai contre l'ambulance et je regardai au loin. De l'autre côté de la route, chaque tombe de soldat de la Grande Guerre était comme une main levée en un serment solennel.

Ce soir-là à Dieuze, je demeurai fiévreusement actif. Par-dessus tout, je devais partager ma chance d'évasion avec un autre prisonnier. Ça ne pouvait être qu'un docteur. Je n'avais plus la possibilité de demander à quelqu'un d'autre de participer à ce que j'avais planifié pour le jour suivant. Je considérai sérieusement tous les médecins. Mon choix s'arrêta finalement sur le plus jeune, le courageux docteur Petit. Les deux plus jeunes médecins, le docteur Petit de Lyon et le docteur Vigneron de Toulouse avaient été désignés par le docteur Mauvoisin pour le traitement de la gale chez les Noirs. J'admirais le

rieur docteur Petit. Le jeune chirurgien de Lyon avait le visage couvert de taches de rousseur. Il n'hésita pas un instant.

Je lui parlai de la conversation entendue au poste frontière. Il me dit un peu sèchement :

— Si tu ne crains pas d'être fusillé, tu ne dois pas penser que je le sois. Demain à huit heures, je colle ma brosse à dents dans ma poche.

Nous nous serrâmes la main et ce fut tout.

Ensuite, j'allai rencontrer le capitaine Brühl pour l'informer que la question de son accordéon était comme réglée. En passant devant le bureau du capitaine Kohlrusch, je ne pus résister à la tentation d'y entrer. Je l'assurai avoir pris toutes les mesures nécessaires pour localiser les personnes inscrites sur sa liste noire. Si le lendemain, il en restait encore une dans le camp, elle ne lui échapperait pas… Kohlrusch circulait dans son bureau avec son inséparable cravache. J'avais parlé comme l'oracle de Delphes. Il ne le remarqua pas.

Finalement, j'eus à dire au revoir à mes amis. J'avais offert à Alfred de se joindre à moi, mais en dernier recours il avait refusé le risque. Je lui demandai de venir avec le comte Korzakoff dans mon bureau où j'avais stocké toutes sortes de nourritures et autres trésors. Ces réserves m'étaient une sorte de lutte intérieure, car chaque fois que je mettais quelque chose de côté, je me reprochais de ne pas prendre mes plans d'évasion au sérieux. Je donnai à Alfred et René mon chocolat, mes lames de rasoir, ma crème à raser, deux morceaux de savon, quinze paquets de cigarettes Eckstein, une saucisse, cinq bouillons cubes et une demi-bouteille de cognac. Je donnai mes pyjamas à Alfred et ma couverture à René. Nous mîmes tout cela dans une grande boîte en carton et la cachâmes dans le grenier de l'infirmerie. Je distribuai mes cigarettes Troupes entre le cuisinier Poulaine, le restaurateur du boulevard Diderot à Paris qui cuisinait pour les médecins, Jeannot, notre chauffeur d'ambulance et quelques patients sans expliquer les raisons d'une telle magnanimité. Les patients de la salle des blessés eurent droit à trois bouteilles de fruits cuits.

Je nettoyai mon bureau. J'inscrivis rapidement une douzaine de noms sur la liste des employés de chemin de fer, même s'ils appartenaient à d'autres professions. Les cheminots devaient en effet être libérés les premiers. Je déchirai la liste noire des douze noms de mon régiment, même si le capitaine Kohlrusch avait affirmé en avoir gardé un double. Finalement, je jetai dans les toilettes la liste des prisonniers faite selon le profilage racial.

Cette liste avait exigé dix jours de travail et j'imaginai qu'une fois jetée ça prendrait beaucoup plus de jours pour la rétablir. Ayant donc tout accompli

selon l'amour prussien pour l'ordre, j'écrivis quelques lettres de remerciements pour quelques personnes de Dieuze. Je disais au revoir à madame Jäger, la propriétaire de la pâtisserie, à la femme du boucher, à l'épicier, à la splendide madame Klein et à la mère de Stella.

— « La Lorraine, *écrivis-je*, c'est la France à son meilleur et elle ne périra pas. »

Pendant ce temps, la nuit tombait. Mon cœur était sans peur, mais mon estomac faiblissait. J'étais incapable de m'alimenter. Je restai à l'écart du mess des officiers, m'excusant sur la base de troubles d'estomac. Je bus un verre. Tout ce qui restait de ma bouteille de Pernod. Je bouclai mon ceinturon et je sortis dans la cour pour un dernier examen.

Je procédai méthodiquement comme dans mon travail régulier. Je commençai par les salles d'infirmerie. Les malades et les blessés sautèrent debout à mon entrée : ils avaient cru à une inspection de l'imprévisible Daxer. Il fallait être à l'article de la mort pour pouvoir rester au lit quand, ses gants de cuir à la main, Daxer fonçait dans la salle avec ses bottes bruyantes. Les malades devaient attendre au garde-à-vous au pied du lit le bon plaisir de l'Allemand. Je les assurai que le sous-officier avait assouvi ses « besoins humains » et qu'il en était encore fatigué et que rien donc n'était à craindre pour le reste de la journée. De-ci de-là, je m'assis sur des lits et essayai de leur faire comprendre qu'un jour les ennuis auraient une fin. Ils étaient presque aussi optimistes que moi et mes mots les réconfortèrent. Comme à l'accoutumée, je collectai leurs lettres secrètes pour Nancy. Je promis à Bartolomey, un résident d'âge moyen de Nancy, de parler à sa femme de sa situation.

Je promis à un garçon de quinze ans, André Géraldy, de chercher quelqu'un pour lui retrouver ses parents. André Giraldy venait de Saint-Nicolas-de-Port, en Meurthe-et-Moselle, un endroit où les Allemands avaient été particulièrement brutaux. Dans la confusion, ils avaient emmené ses parents, ses deux aînés, frère et sœur. Lui s'était retrouvé dans un bataillon polonais et il avait été capturé avec eux. Le capitaine le considérait comme particulièrement « gefährlich », dangereux. Quand je l'avais fait admettre à l'hôpital, il était si dénutri qu'il ne pouvait plus marcher. Le dangereux André Géraldy était assis dans son lit, maigre garçon avec une pomme d'Adam haute et saillante et des yeux affamés, un vieux millésime de l'ILLUSTRATION sur les genoux.

Le succès de mon plan était loin d'être assuré, mais je sentais le besoin de faire une faveur à chacun. Dehors, quelque part la liberté m'attendait comme le printemps attend aux portes de la ville en avril ou mai. Je traversai le grand

terrain d'exercice poussiéreux. L'horloge sur le bâtiment du dépôt de vivre indiquait huit heures et quart. Je m'arrêtai pour regarder alentour.

À l'atelier numéro 3, Jean, Denis et Paul avaient été envoyés depuis un certain temps sur la ligne Maginot : huit cent mille Français sous la botte allemande étaient utilisés pour raser la fameuse ligne fortifiée. Je rejoignis les prisonniers qui étaient assis à l'extérieur de l'atelier numéro 3 et je m'assis parmi eux. Je parlai de leur libération prochaine. Rien n'avait changé depuis que j'avais quitté l'atelier. Le temps s'y était immobilisé, les prisonniers n'avaient pas bougé de place et ils discutaient toujours à propos des mêmes choses :

— « À quand la libération ?… Quand retournerons-nous à la maison ?... À quand la classe ?... »

Les désappointements ne les avaient pas découragés. Chaque nuit, ils s'attendaient à ce que la journée suivante leur amène du nouveau. Ils regardaient le ciel et étaient heureux d'y voir des signes d'automne, car à l'automne, ils seraient libérés. Les yeux affamés, ils jouaient dans la poussière, dessinaient des cœurs dans le sable. Malgré tous les déboires, ils prétendaient qu'ils seraient libérés le jour suivant.

— Crois-tu vraiment, Pionnier, *me sonda l'un d'eux avec une dérision évidente*, que nous soyons encore prisonniers ici dans un an ou deux ?

C'était un vieil homme avec le visage d'un nain.

— Non, *lui accordai-je*, je ne le crois plus père Bayot.

— Vous voyez, *proclama-t-il,* Pionnier admet que je pense juste.

Il n'avait pas imaginé un instant que je pensais aux transferts en Allemagne. Quelques-uns avaient levé la tête brièvement et s'étaient replongés dans leurs jeux avec le sable.

J'allai dans l'autre cour, là où les propriétaires de casinos étaient assemblés avec leurs roulettes et leurs cartes sales. Tout indiquait que les joueurs n'arrêteraient jamais le jeu, les croupiers leurs cris, les billes leurs roulements. Le monde là aussi était figé. Une permanence désolante régnait dans la cour bruyante. Des hommes se déplaçaient comme des soldats de plomb remontés avec une clé à ressort, prêts à courir lorsque se ferait entendre le clic de la libération du ressort. Je me souvins du livre de Thomas Mann, « *La montagne magique* ». Ici aussi, le temps paraissait traverser la cour comme un vieil homme traînant ses pieds pas à pas. Les prisonniers, hommes coupés de la vie, profitant de l'étroit lambeau de sol que le soleil n'avait pas réchauffé de la journée, étaient comme des mouches mortes collées aux murs de la caserne. Ces prisonniers parlaient de gains et de pertes et aussi de liberté. Ils savaient qu'ils ne pouvaient rien acheter avec

leurs gains : leurs pertes ne signifiaient plus rien. Quant à la liberté, c'était comme un vacuum sans consistance et dont ils avaient perdu le sens. L'affluence était habituelle autour des latrines, bien que toute présence une demi-heure plus tard au même endroit signifiait la mort. Le changement de gardes sur les toits était à se faire. Deux prisonniers se disputaient un morceau de papier. D'autres étaient assis côte à côte près des arbres et l'un disait qu'un Français ayant sifflé durant un film de propagande avait été abattu par les Allemands. Ni l'un ni l'autre ne se souciait de transmettre l'information. Des prisonniers grimpés sur le tas de sable regardaient les champs à l'extérieur. Le long de la barrière barbelée, les sentinelles se croisaient à mi-chemin.

Je retournai à l'infirmerie. J'étais envahi par une curieuse mélancolie. Les habitudes deviennent si tenaces qu'on finit même par regretter sa prison. Je dis adieu aux bâtiments, à la poussière, aux gens. J'étais presque triste quand je m'assis avec Alfred et René sur les marches à l'extérieur de la porte.

— Tu dois penser que je suis un couard dit Alfred soudainement, ou que je désire te laisser te mettre seul dans le pétrin, mais je me soucie de ma mère. Elle ne survivrait pas à ma mort.

Nous étions assis silencieux. Sur la route derrière l'infirmerie, les soldats allemands rejoignaient leurs chambres en chantant leur éternelle chanson : « Maintenant, je retourne dans mon pays natal, dans la belle Souabe ». Je serrai les poings. Nous aussi nous avions un pays natal. Nous aussi nous voulions rentrer à la maison. Je me tus. Je regardai droit devant moi le soleil couchant. La trompette sonna le coucher. Mes deux camarades à ma droite et à ma gauche me saisirent les mains.

— Bonne Chance ! *me souhaita Alfred*.

— Il fera beau demain, *ajouta René.*

— Oui, dis-je, demain est un autre jour. (*Morgen ist auch ein Tag*.)

Il était dix heures du soir et j'étais seul dans ma chambre. Une bande de lumière barrait encore l'horizon. Je m'agenouillai près de mon lit et priai :

— « Seigneur, mon Dieu, demain, Seigneur, je risquerai ma vie. Je te recommande mon âme, à toi, Seigneur. Mon Père, s'il vous est possible, laisse-moi boire ce calice, non selon ma volonté, mais selon ton désir. Mais que je vive ou meure accède à ma prière. O Seigneur, ne supporte pas que l'injustice triomphe sur la terre et que les hordes de l'Antéchrist corrompent les nations, occupent de vastes régions, déshonorent les femmes et séduisent les enfants. Ne permets pas que la violence l'emporte et que les hommes soient forcés de mettre leur confiance dans la violence au lieu de choisir l'amour. O. Seigneur, ne laisse pas le mensonge être plus fort que la vérité. Ne laisse pas

continuer le carnaval sanglant dans lequel les criminels, les voleurs et les assassins se déguisent eux-mêmes en soldats et en juges pour faire les lois du monde et les faire exécuter. Ne souffre pas que les mauvais anges des Enfers s'emparent de notre monde et méprisent tes lois… Car ne nous as-tu pas envoyé ton Fils comme lumière sur le monde pour que ceux qui croient en toi ne restent pas dans la noirceur. Ne souffre pas, Mon Seigneur, la loi de celui qui divise le monde en forts et en faibles, en malades et en bien portants. Ne souffre pas la loi de celui qui voudrait exposer les nouveaux nés au mont Taigète pour qu'ils meurent avant d'avoir vécu, n'accepte pas la loi de celui qui prêche le pouvoir des forts sur les faibles, du bien portant sur le malade. O Seigneur ne souffre pas que l'homme puisse choisir parmi ses enfants avec son ruban à mesurer et avec son poing… Car il est écrit "Bénissez les malheureux et bénissez ceux qui ont faim et soif dans le ventre". O Seigneur, ne souffre pas que les illusions de grandeur se multiplient et que l'orgueil, l'amour propre, l'autosatisfaction, l'amour païen puissent contaminer la terre que tu as créée, ne souffre pas que les illusions de grandeur trompent les esprits humains en peuplant la terre de faux dieux au lieu de bons chrétiens. Ne souffre pas que la superstition devienne plus forte que la foi, car toi le plus aimé par ceux qui travaillent et ont de lourdes charges… Avec toi, le joug paraît aisé. Avec toi, le fardeau paraît léger. Et ainsi, O Seigneur, ne supporte pas ceux qui te servent pour te détruire. La récompense du Juste est le Paradis et la punition du Méchant est l'Enfer. Les Diables et les Anges ne devraient pas traverser nos champs terrestres, mais l'Enfer a ouvert ses portes et envoyé ses Diables sur la terre. Envoie-nous, O Seigneur, tes Anges sur la terre, avec l'épée enflammée comme il nous a été promis. Même si la terre n'est pas le Paradis, ce ne peut être ta volonté, Seigneur d'en faire un Enfer. Ça ne peut être toi qui veuilles détruire ceux qui proclament ton nom, car tu ne possèdes pas seulement la royauté et la gloire, mais aussi, la puissance, pour toujours. Amen. »

Sous-chapitre X. 3) Enfin l'évasion

Le mercredi 7 août 1940 fut une journée glorieuse d'été. Ma nuit avait été calme, non peuplée de rêves. Détendu et reposé, je m'éveillai à six heures du matin. Je restai un moment tranquille au lit. À travers ma fenêtre, le bruit du camp me parvenait comme de loin.

Devant elle, les oiseaux chantaient dans le vieux cerisier. Pour eux, le ciel n'était pas coupé en zone occupée et zone inoccupée. Dans la maison de l'autre côté de la cour, des Allemands chantaient en cirant leurs chaussures.

Sur le coup de sept heures du matin, je me rapportai au docteur Frank, le médecin-chef. Lorsqu'il me reçut, il était encore vêtu d'une longue robe de chambre à bordure rouge.

Je lui annonçai :

— Wir haben diesmal einen schweren Fall im Lazarett. Leutnant Doktor Petit hat den Mann untersucht, und bittet, ihn sofort evakuiren zu dürfen. (*Nous avons un cas grave à l'infirmerie. Le médecin-lieutenant Petit l'a examiné et il demande qu'on l'évacue*.)

— Was hat der Herr ? (*De quoi souffre-t-il ?*)

— Magenblutung. (*D'hémorragie d'estomac*.)

— Magenblutung ? Ich will mal sehen. (*D'hémorragie d'estomac ? Je vais aller le voir*.)

Les choses prenaient une sale tournure. Depuis quelques jours, le comte Korzakoff souffrait réellement de gastralgies. Il avait joué si longtemps les malades que finalement il l'était devenu. Il n'en était pas moins heureux de pouvoir passer quelques jours à l'hôpital de Nancy où la nourriture était meilleure et son souhait collait parfaitement avec mon plan. Mais voilà que le docteur Frank allait l'examiner alors qu'aucune hémorragie n'était présente et que d'autres cas plus sérieux de l'infirmerie n'avaient pas encore été transférés. Je réagis vite à la menace d'être découvert en défaut :

— Ich muss auf alle Fälle nach Nancy. (*Je dois de toute façon aller à Nancy.)*

— Wieso ? (*Pourquoi ?*)

— Wegen des Kameradschaftsabends. Ich bringe Hauptmann Brühl ein billiges Akkordeon. (*Pour le compte de la fête des officiers, je dois trouver un accordéon pas trop cher pour le capitaine Brühl*.)

— So... dann können Sie den Mann ja meinethalben gleich mitnehmen. (*Splendide..., dans ce cas vous pouvez évacuer le malade avec vous là où il faut*.)

L'examen de l'hémorragie gastrique par le docteur Frank venait

soudainement de perdre toute importance. Je claquai des talons. Alors que j'arrivais à la porte, j'entendis le médecin-chef marmonner :

— Möchte bloss wissen, wer das Akkordeon spielen soll ! (*Je me demande bien qui va jouer de l'accordéon !*)

J'indiquai au sergent Daxer que nous devions transporter un patient souffrant d'hémorragies gastriques à Nancy et qu'un médecin français allait venir avec nous. Il me déclara sa satisfaction :

— Sehr gut, ich brauche obnedies neue Handschuhe. Glauben Sie, dass Sie mir ein paar Schweinslederhandschuhe besorgen können ? (*Très bien, j'ai besoin d'une nouvelle paire de gants. Croyez-vous pouvoir me la trouver, spécialement en peau de cochon* ?)

Je lui promis d'essayer.

Nous sortîmes de l'infirmerie René Korzakoff sur une civière. En passant, je serrai la main d'Alfred. Il me remit une lettre pour sa sœur. Maintenant, pensai-je, je te perds toi aussi, Alfred Dvonicky. J'avais déjà perdu Pierre Truffy et le petit rouquin Dési et Emeric Garai le brave petit Hongrois engagé volontaire numéro 2057 et Mayer Mayerescu de Bucarest. Adieu, Alfred Dvonicky, ami de prison, Alfred Polonais.

Le sergent Daxer éprouvait un plaisir enfantin à conduire. Il dit à Jeannot, le chauffeur, de ne pas venir, car il piloterait lui-même. Je m'assis à son côté, tandis qu'à l'arrière le docteur Petit assistait notre malade. L'ambulance démarra lentement. Ce matin-là, un groupe de mille prisonniers quittait le camp de Dieuze à pied pour l'Allemagne. Alors que l'ambulance était sur la route vers Dieuze, je me retournai et vis comme dans une lointaine scène de théâtre la longue colonne des marcheurs vers le nord. Courbés sous leurs maigres paquetages, ils ressemblaient, en avançant dans la brume matinale chargée de rosée aux bateliers de la Volga dans le lointain au fond d'une scène de théâtre. Mais ces mille hommes n'étaient pas des figurants, des acteurs dans une revue russe, ils transportaient de réels fardeaux et concrètement parlant ils étaient de réels bateliers de la Volga.

J'imaginais presque entendre sortir de leurs rangs le monotone « Ei ukhnem ».

Quant au camp, le bâtiment rond de l'administration, l'infirmerie, les garages, l'académie de cavalerie sur la cour principale, il disparaissait dans un brouillard violet.

Je ne me souviens pas à quoi exactement je pensai sur la route de Nancy. Mon grand calme n'était pas perturbé par l'idée des dangers à venir. Mes humiliations, la comédie désespérée que j'avais dû jouer allaient enfin avoir une fin. Le plaisir de la route libre, des champs libres, m'ôtait la pensée de

toutes les choses innombrables qui pouvaient mal tourner.

À un certain moment, je regardai en arrière le docteur Petit :

— Comment se porte le malade, mon lieutenant ?

Il me répondit comme nous l'avions planifié :

— Mal. Essayez d'aller plus vite.

Je me penchai vers Daxer et lui dit d'aller plus vite. Le malade allait mal et nous voulions qu'il arrive vivant à l'hôpital. Il grimaça :

— Tot oder lebendig. Manch ein Mann starb in dieser Krieg. (*Mort ou vif. Beaucoup d'hommes sont morts dans cette guerre*.)

Bien qu'il m'avait rétorqué que mort ou vif ce n'était pas le seul homme à avoir encouru la mort dans cette guerre, il accéléra et roula plus vite jusqu'à l'hôpital. Nous arrêtâmes dans la cour principale. Les larges fenêtres blanches du bâtiment donnaient sur le canal de la Marne au Rhin.

Descendus en bas de l'ambulance, Daxer, Petit et moi, nous étions seuls dans la cour.

Le sergent Daxer regarda dans l'ambulance :

— Also… *(Bien*…)

René Korzakoff ne bougeait pas. Il geignait juste doucement.

— Also…, *sage ich*. (*Bien, dis-je*.)

— Hebt ihn raus, Mensch ! *befahl Daxer*. (Bien, sortez-le ! *ordonna Daxer soudain pressé*.)

Il pensait sûrement à ses nouveaux gants en peau de porc.

Le lieutenant me prit par le bras et me parla en français. Je relatai à Daxer qui me le demandait ce que Petit avait déclaré :

— Wir können ihn nicht herausheben. Das müssen geschulte Pfleger tun. Er stirbt uns sonst. (*Nous ne pouvons le sortir de l'ambulance. Nous avons besoin de brancardiers entraînés. Il va nous claquer dans les mains*.)

Korzakoff râlait.

Inquiet, Daxer regardait autour de lui.

— Ihr sterbt aber leicht. (*Il meurt plutôt facilement*.)

Il était exactement neuf heures à l'horloge au pignon de l'hôpital gris. Le docteur penché dans l'ambulance prenait le pouls du patient. J'aventurai une suggestion :

— Vielleicht rufen Sie jemand, der uns hilft, Herr Unteroffizier. Damit wir es bald hinter uns haben. Ich glaube, der Herr Hauptmann braucht schon mittags das Akkordeon. (*Peut-être, pouvez-vous appeler quelqu'un pour nous aider, mon sergent. Comme cela, nous serons vite libérés. Le capitaine attend son accordéon pour ce soir*.)

La mention de l'instrument pour l'autorité supérieure réussit le coup. Le

sergent Daxer alluma une cigarette, joua avec ses gants qu'il tenait le poing fermé comme d'habitude et fit quelques pas d'hésitation à travers la cour.

— Passen Sie auf den Wagen auf ! rief er uns zu. Ich hole zwei Krankenträger. (*Surveillez l'ambulance, cria-t-il, je vais chercher deux brancardiers*.)

Il s'élança en avant, plié sur la pointe des pieds comme à son habitude : un robot la grenade à la main.

À peine avait-il disparu derrière la porte sous l'horloge électrique, nous grimpâmes dans l'ambulance serrer rapidement la main de Korzakoff.

— Bonne chance, René.

— Bonne chance, comte Korzakoff.

— Meilleure des Chances, mon lieutenant. Et toi, Hans, j'espère que tu ne te casseras pas le cou.

Nous sautâmes en bas de l'ambulance et lançâmes un dernier regard vers l'hôpital. Sans courir, nous marchâmes rapidement jusqu'à la barrière et arrivâmes dans la rue. De l'autre côté de la rue, quelques femmes avec des sacs d'épicerie et quelques soldats allemands traversaient le pont sur le canal de la Marne au Rhin. Deux enfants jouaient sur la rive. Nous aspirâmes à pleins poumons l'air frais qui soufflait entre Marne et Rhin. Nous n'étions plus prisonniers.

Nous ne savions pas où se situaient la Rue Saint-Sébastien et encore moins l'hôtel Saint-Sébastien. Nous estimions à cinq minutes tout au plus le temps nécessaire à Daxer pour constater notre disparition. Nous estimions qu'il perdrait bien cinq minutes de plus à nous chercher dans la cour de l'hôpital et encore cinq minutes dans une lutte intérieure avant d'admettre que sa vanité l'avait fait tomber dans une trappe. À ce moment-là seulement, il alerterait la police, les SA et les SS et la caserne la plus proche.

Au total, nous avions quinze minutes devant nous pour nous mettre en sûreté. À moins de provoquer de la suspicion par un geste impatient, nous avions bon espoir de pouvoir gagner l'hôtel Saint-Sébastien sans incident. Depuis trois semaines, de nombreux prisonniers alsaciens avaient été libérés et circulaient dans Nancy encore en uniformes français. Ces Alsaciens bien sûr avaient un certificat de libération dans leurs poches et nous n'en avions pas. L'essentiel était qu'il était normal de croiser un officier et un sous-officier français circulant dans les rues sans escorte.

Nous nous éloignâmes de l'hôpital. Directement derrière l'édifice moderne se trouvaient des petites ruelles étroites avec des maisons décrépies où de pauvres filles de joie exerçaient leur commerce. Ces ruelles, ces maisons, ces filles avaient apparemment causé une certaine désorganisation dans la vie de

l'armée allemande, car de grands écriteaux étaient suspendus en travers de la rue :

« Das Betreten dieser Strasse ist Migliedern der Wehrmacht nur von sechs Uhr bis zehn Uhr gestattet ». (*Les membres de la Wehrmacht ne sont autorisés à entrer dans cette rue que le soir entre six et dix heures*.)

N'étant pas de la Wehrmacht, cela ne nous concernait pas. Des femmes débraillées en robes de chambre criardes et les cheveux en broussailles regardaient par les fenêtres du rez-de-chaussée. Nous prîmes garde de ne poser aucune question. Dans une demi-heure, des motocyclistes seraient à la recherche de deux soldats français évadés. Nous devions effacer nos traces et par-dessus tout ne pas mentionner le nom de l'hôtel Saint-Sébastien.

Nous nous arrêtâmes au bout de la rue interdite. Jeannine m'avait dit que je verrais quatre clochers d'églises et que la rue Saint-Sébastien était située entre les quatre clochers. Nous examinâmes les alentours.

— C'est là, *dit le lieutenant en montrant la rue vers la droite*.

Quatre clochers proches l'un de l'autre pointaient vers le ciel. Sans mot dire, nous redoublâmes nos pas. Des soldats nous dépassaient, des SA en uniformes bruns, des SS en noir, des membres de l'organisation Todt en blouses brunes. Nous saluions les officiers en conformité avec les règles et faisions de notre mieux pour garder un air indifférent sans perdre de vue nos quatre clochers. Nous vérifiâmes l'heure à deux ou trois reprises. Le sergent Daxer devait maintenant s'être aperçu de notre absence et il devait être à nous chercher ; il devait nous rester sept minutes. Nous avions marché dans une rue achalandée, la rue Saint-Nicolas et nous étions arrivés devant la cathédrale située place Monseigneur Ruch. Les trois autres clochers étaient maintenant à notre gauche. Nous nous dépêchâmes dans cette direction. Préparés à entendre à tout moment les sirènes de la police, nous pointions les oreilles. Mais tout était calme.

Dans la rue Saint-Dizier, un garçon vendait la carte de la « Nouvelle France » pour cinq francs. Je l'achetai et la rangeai avec celle du manufacturier de chocolat. Une grande foule était attroupée devant un grand magasin pour hommes qui avait une liste de prisonniers de guerre affichée dans sa vitrine. Alors, suivant seulement notre instinct, nous traversâmes la place du marché Saint-Sébastien. Dans le hall du marché, nous nous sommes sentis curieusement rassurés : étrangement, les installations temporaires du marché en nous replongeant dans notre vie antérieure nous donnaient un sentiment de sécurité.

L'homme a plus foi dans ses réminiscences que dans ses prédictions. Le marché nous calma avec toutes ses odeurs de notre enfance, ces bruits de

notre vie antérieure inconsciente. Nous aurions aimé embrasser les cinq harengères et les deux vieilles sorcières que nous vîmes se disputer une tête de laitue. À l'horloge sur le mur de verre du marché, il était neuf heures trente. Il nous restait quatre minutes.

L'église Saint-Sébastien était au cœur d'un quartier populaire et commerçant qui en plus avait un marché couvert édifié en 1850. Toutefois par manque de rénovation et d'entretien, ce quartier populaire au sud de la Ville a fait l'objet dans les années 1970-1976 d'un vaste projet immobilier. On rasa sans discernement l'ensemble des habitations constitué en grande partie par des maisons du XVIIe siècle (la maison de Jean Lamour, 32 rue Notre-Dame, fut détruite en 1970) pour laisser place à un centre commercial. L'orientation architecturale prise en 1970 a néanmoins sauvegardé l'édifice dans un cadre résolument moderne.

— Dois-je demander notre chemin ? *chuchotai-je entre mes dents au docteur Petit.*

— Non

— D'accord, continuons.

Nous quittâmes la plaisante poussière et la demi-pénombre du marché couvert et nous retrouvâmes la lumière du jour. Nous étions dans une petite rue, étroite, mais propre, avec des maisons à trois ou quatre étages. De l'autre côté de la rue, nous pouvions lire l'inscription en lettres majuscules : Hôtel Saint-Sébastien. Le cœur me cogna dans la poitrine. Je retins le docteur Petit par le bras au moment où il allait changer de trottoir : deux SA tenaient une conversation devant l'hôtel. Forts gaillards aux joues rouges, ils ressemblaient à deux barriques de bière. Deux barriques de bière nous barraient le chemin du Paradis. Nous attendîmes près d'un étalage de fleurs, des dahlias violets, jaunes, rouges. J'aurais aimé apporter des fleurs à quelqu'un.

Le sergent Daxer avait sûrement vaincu tous ses doutes maintenant. Il devait nous rester deux ou trois minutes au plus pour nous mettre à l'abri. Les deux barriques se serrèrent la main et s'éloignèrent. Derrière l'étal de fleurs, une femme dormait. Autrement, la rue était déserte jusqu'à ses deux extrémités. Nous traversâmes et entrâmes dans l'hôtel. Il était étrangement silencieux. Nous montâmes prudemment quelques marches. Elles craquèrent.

Une voix féminine cria au-dessus de nous :

— Qui est là ?

— C'est nous, *répondis-je, pas trop brillant.*

Mais ma réponse avait suffi. Une femme se pencha par-dessus la rampe d'escalier du premier étage. Une voix chaude, grave de femme nous appela :

— Venez mes enfants. Je vous attendais.

Nous montâmes les escaliers au galop. La femme se tenait dans l'entrée d'un appartement du premier étage.

Jamais je n'oublierai ton visage. Sois bénie Amalie Roquebrune mariée à Louis Pfeiffer de Nancy ! Je veux te garder toujours dans mes souvenirs, aujourd'hui, demain et toujours. Jamais je ne t'oublierai dans la vie et dans la mort. Je te verrai toujours comme tu te tenais grande et forte dans l'entrée de ton salon, avec un tablier bleu et les grandes ondulations de ta chevelure légèrement grisonnante, la lumière céleste de tes grands yeux brillants telle qu'elle est donnée à ceux à qui Dieu a accordé le plus précieux des dons : un cœur pur. Alors que vous vous teniez dans l'entrée de votre logement, mère Amalie, pour accueillir des étrangers qui n'étaient rien pour vous que deux hommes qui demandaient de l'aide, mettant ainsi avec le sourire votre vie en danger, vous étiez une mère pour le docteur Petit et moi-même, enfants de nos mères et de toutes les mères du monde. Vous étiez maternité vous-même, mère Amalie. J'embrasse vos mains, vos bonnes et douces, mais solides mains pleines de force. Vous nous avez sauvés de la mort et du malin. D'au-delà des océans et des mondes, j'embrasse vos mains, chère, bonne patronne de bordel, Amalie Pfeiffer de Nancy.

Mi-rieuse, essayant d'être prudente sans nous effrayer, elle chuchota :

— Entrez, mes enfants

Nous passâmes successivement à travers une grande cuisine claire, un salon aux murs arrondis, une salle de séjour spacieuse et aboutîmes à une chambre au style moderne. Les rideaux étaient tirés, la fenêtre était ouverte. Le soleil s'infiltrait dans la pièce par une fente étroite dans le rideau. De petites particules de poussières dansaient pacifiquement dans la lumière solaire. Elles aussi étaient rassurantes. Pendant un moment, nous ne pûmes dire un mot, nous étions comme deux enfants au pays des merveilles. Madame Pfeiffer l'avait probablement remarqué, car elle ne nous posa pas de questions. Elle parla sans arrêt, nous poussant dans la chambre avec de grands gestes. Elle nous tapa sur les épaules, nous dit de nous asseoir et de faire comme chez nous. Elle ne prononçait aucun mot de crainte, de danger ou de sacrifice.

— Oh oui, *précisa-t-elle*, naturellement, j'ai reçu votre lettre.

Elle tira de son bustier lacé serré mon enveloppe rose. Elle avait parlé comme si la lettre était arrivée par des voies normales du courrier postal et que c'était la chose la plus naturelle du monde comme une carte postale imagée apportant les salutations de quelqu'un parti en voyage. :

— Tout est arrangé, *continua-t-elle rapidement, comme si elle s'inquiétait de ce que nous pouvions penser d'elle*. J'espère que vos nouveaux habits vous iront bien.

Me laissant à peine ouvrir la bouche, elle nous conduisit jusqu'au lit à deux places. Tout ressemblait à un tableau des Mille et une Nuits.

Sur le lit se trouvaient deux costumes, un gris et un vert, deux chemises, une verte et une blanche, deux cravates foncées, deux mouchoirs, deux paires de chaussettes. Les deux paires de chaussures, une noire et une brune bâillaient au pied du lit. Nous étions revenus au milieu de la chambre.

— Vous pouvez aussi avoir deux chapeaux, *dit Amalie comme si c'était un objet important*. Louis, mon mari, en avait beaucoup. Malheureusement, il n'en a plus besoin maintenant. Il est prisonnier de guerre lui-même quelque part.

Le mot « prisonnier » nous avait frappés comme un objet dur et froid. Mère Amalie s'en aperçut.

Elle agita ses bras fermes dans l'air comme pour balayer le diable et partit à rire :

— Bien, vous n'êtes plus prisonniers maintenant. Nous allons brûler vos uniformes. Ôtez tout ce que vous ne voulez pas garder. Faites comme chez vous. Je dois retourner à la cuisine, sinon vous n'aurez pas un bon rôti comme repas.

Elle allait quitter la chambre. Je commençais à sortir de ma léthargie. Je la retins par le bras. Elle s'arrêta et me regarda comme si elle savait exactement ce que j'allais dire et que je savais quelle serait sa réponse, mais j'avais besoin de parler pour me tranquilliser moi-même.

— Nous ne savons pas comment vous remercier, madame.

Elle et moi étions maintenant assis sur deux chaises, face à face. Le docteur Petit était derrière moi. Elle prit mes deux mains :

— Pas besoin, mon petit. Avez-vous quelque chose d'important que vous désirez dire ?

— Oui. Je veux juste vous répéter ce que je vous ai écrit. Le docteur était un des vingt-huit officiers français du service de santé prisonniers au camp de Dieuze. Moi, j'étais le commandant français responsable des prisonniers devant le commandement allemand. Demain au rassemblement, les Allemands vivront une terrible disgrâce devant les quinze mille prisonniers du camp. Ils devront admettre qu'un officier s'est évadé avec le responsable et interprète officiel français du camp. Pour eux, nous ne sommes pas des évadés ordinaires. Ils vont remuer ciel et terre pour nous mettre la main au collet. Je veux que vous le sachiez, madame.

— Ne vous occupez pas des Boches.

Mère Amalie n'ajouta rien. Elle souriait et ses yeux clairs pétillaient.

J'insistai :

— Encore autre chose : avez-vous lu les affiches ?

— Je ne lis jamais quoi que ce soit des Boches.

— Les affiches disent que quiconque cachera un prisonnier sera condamné à mort.

— Oh ! C'est tout ce que vous aviez en tête ? Je sais cela. C'est mon souci à moi.

Ne vous en occupez pas. Maintenant, dépêchez-vous de changer d'habits si vous voulez être prêts pour le rôti. Nous dînons tôt, aujourd'hui.

Avec un geste de la main, elle quitta la chambre.

Nous nous regardâmes, le lieutenant et moi. Avec son visage juvénile picoté, ses grandes oreilles en chou-fleur, la fente timide de ses petits yeux, il était devenu sérieux, grave.

— Et je n'avais jamais cru en la bonté naturelle, *avoua-t-il*…

Nous nous déshabillâmes aussi vite que possible, tout en ayant conscience que nous accomplissions un acte solennel.

Je me remémorai l'année de vie en uniforme que je laissais derrière moi, le camp de Barcarès avec la tramontane, le vent froid descendant des montagnes, la ligne Maginot, le village alsacien, le premier raid aérien, l'enfant mort dans la prairie, le capitaine Mirambeau, notre baptême du feu dans Belleville désert, le Christ bleu de Noirval, la forêt des Ardennes, les vaches, mortes, la femme entrant dans la maison en feu, le forain et son chariot porte mitrailleuse, l'héroïsme de Truffy, l'assassin dans la grange, les mariés du village près de Commercy, le sabbat des sorcières à la gare de Ligny, Vaucouleurs, la bière à Charmes, Yvette, le vrai Maurice Pionnier, le poste frontière près des cimetières des soldats de la Grande Guerre, la manufacture de chocolat pillée, le serveur du Grand Hôtel de Vienne, Stella repoussant les Allemands, les femmes lorraines déportées.

Le lieutenant Petit avait vu des gens mourir de toutes sortes de façons, des milliers de visages.

En glissant hors de mon uniforme, je sentis tout ce que je laissais derrière moi. Je pliai mon brassard avec la Croix-Rouge et la croix gammée. Nous nous lavâmes à l'eau du robinet avant de revêtir nos habits civils.

Ensuite, nous discutâmes un peu sur les costumes, les chemises et les chaussettes. Finalement, c'est nos mensurations qui décidèrent. J'étais un peu plus gros que Petit ! J'héritai donc du costume vert et des souliers bruns. Nous nous regardâmes dans le miroir.

Nos vêtements avec le mouchoir blanc dans la pochette de la veste nous conféraient à tous deux une allure désinvolte. Ils étaient un peu trop grands pour notre statut émacié.

Nous nous trouvâmes jolis pour ne pas dire plus. Nous nous souhaitâmes

bonne chance en nous embrassant. Nous nous serrâmes la main. Alors que nous nous tenions là, bras dans bras, dans nos habits civils et devant le miroir, la voix de mère Amalie nous sortit de notre béatitude :

— Votre apéritif est prêt dans une minute. Venez dans la salle de séjour.

Nous regardâmes l'horloge ; il était près de onze heures. Les Allemands nous cherchaient en ce 7 août depuis au moins une heure.

Dans la salle de séjour, une nappe rose de soie naturelle couvrait une petite table. De petites serviettes roses en soie étaient posées à côté des assiettes et des couverts. Au centre, la lampe avait un abat-jour rose ; elle était allumée… Les rideaux en cretonne bleue avec des fleurs roses étaient tirés ; le soleil s'y infiltrait par de petites fissures.

L'ensemble de la pièce avec ses meubles légèrement luisants demeurait cependant dans une pénombre enchanteresse. Mère Amalie apporta deux verres de cristal sur un plateau.

— Que prendrez-vous, *s'informa-t-elle*, Pernod, Cinzano ou Porto ?

Nous nous décidâmes en faveur du Pernod. Le lieutenant Petit s'adressa à mère Amalie :

— Accepteriez-vous, madame, de vous joindre à nous ?

Elle rougit jusqu'à sa poitrine décolletée :

— Naturellement ! Naturellement !

Elle apporta un troisième verre avec la bouteille de Pernod. Nous bûmes à sa santé, à notre évasion, à la France. Amalie ne put rester avec nous malgré nos prières, car elle avait encore à faire à la cuisine. Quand elle fut partie, nous nous mîmes à jeter un coup d'œil de temps à autre à l'horloge et nous prêtâmes l'oreille aux bruits de la rue. Habitués au martèlement des bottes allemandes, nous reconnaissions quand des soldats passaient dans la rue. Par la fenêtre ouverte, nous entendîmes deux hommes parler allemand. Une motocyclette pétarada ; allait-elle s'arrêter ? Une porte claqua. Nous retenions notre souffle sans savoir pourquoi. Deux commerçantes s'injurièrent. Nous soupirâmes de soulagement, va-t'en savoir pourquoi. Le lieutenant était pâle et je me demandais si je ne l'étais pas aussi.

De grands dahlias rouges étaient sur la table. Nous étions calmes seulement quand mère Amalie était dans la pièce. Enfin, elle revint. Le docteur Petit demanda :

— Tout va bien ?

— Et pourquoi serait-ce autrement ? Vous êtes en sûreté ici et nous avons un bon dîner. J'espère que vous l'aimerez.

Ce n'était pas seulement un bon dîner. C'était un miracle : du foie gras d'oie, du poisson, un rôti tendre, un pudding délicieux. Mon estomac était

rempli de nœuds, mais je mangeai tout. Amalie se tenait assise près de nous, les mains posées sur les genoux. Elle nous regardait en souriant et elle n'attendit pas pour nous demander ce que nous désirions manger au souper. Ce fut difficile de l'interrompre pour la remercier.

— Moi, mes enfants, vous savez…

Elle s'interrompit et rougit de nouveau. Et c'est seulement à ce moment-là que nous nous demandâmes où nous pouvions bien nous trouver.

L'hôtel Saint-Sébastien avait un premier étage entièrement réservé à un logement privé et il n'avait pas de portier, pas de valets ni de femmes de chambre, et même aucun client. Bien sûr, j'avais vu un tableau dans la cuisine avec vingt chiffres, mais les vingt clés y étaient attachées, confirmant que l'hôtel était désert.

J'analysais ce que j'avais vu. Le salon rond, la grosse table ronde, le vieux sofa en peluche avec le dos et les bras couverts de dentelle. La coquetterie étrange rose bleu de la salle de séjour.

Tout cela s'accordait mal avec la civilité virile de madame Louis Pfeiffer née Amalie Roquebrune. Elle interrompit soudain d'un ton grave mes élucubrations intérieures :

— Je sens que j'ai des explications à vous donner. Le fait est que cet hôtel était parfaitement respectable avant que les Boches arrivent. Ah ! Si vous saviez ce qu'ils en ont fait. Comme ils n'avaient pas assez de bordels, ils ont simplement réquisitionné des hôtels honorables pour les transformer en maisons de passe et l'hôtel Saint-Sébastien en est devenu une. Bien sûr, j'aurais pu fermer, mais pas question que je leur laisse ma maison. Plutôt mourir. Chacun combat la peste comme il peut. J'ai ma méthode à moi. Elle but une gorgée de sa bouteille de vin blanc.

Elle fit une pause avant d'ajouter :

— Je dois prendre mes repas avec « mes filles ».

Une motocyclette s'arrêta en bas. Elle alla à la fenêtre, écarta légèrement le rideau et regarda et nous dit avec son sourire usuel :

— Ce n'est rien. Votre pastis est-il réussi ?

Nous nous répandîmes en louanges pour sa cuisine exceptionnelle. Nous n'avions pas accompli de telles amabilités depuis longtemps et ça nous faisait du bien.

Elle s'assit avec nous et nous expliqua la situation. Ce qu'elle disait était intelligent et simple à la fois. En plus, elle nous assurait qu'elle réussirait sans l'ombre d'un doute dans tous ses plans.

Elle nous avait préparé deux chambres au quatrième étage sous les combles où nous pourrions demeurer toute la journée. Le matin et le midi, elle

s'arrangerait pour nous faire descendre dans son appartement. Nous en profiterions pour respirer un peu, car les chambres sous les combles étaient insupportablement surchauffées par le soleil. Le seul moment de danger serait le soir entre neuf et dix heures. La patrouille de police venait alors faire son tour d'inspection. Elle vérifiait les permis de travail des filles et parfois visitait les chambres. À ce moment-là, il était préférable pour nous de rester dans l'appartement privé de madame où personne n'osait entrer. L'après-midi et le soir, l'hôtel était plein d'Allemands, mais cela éloignait la suspicion et était donc plutôt utile : qui s'imaginerait que deux prisonniers évadés se cacheraient dans une maison fréquentée le jour par des centaines de soldats allemands à la recherche de la luxure et le soir par la police allemande ?

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, *dit Amalie de sa voix profonde et ferme.* Et la nuit, vous pourrez vous reposer comme il faut, car tous les Allemands doivent nous avoir quittés pour dix heures précises. J'ai l'ordre de la Kommandantur de fermer alors et de ne plus laisser personne entrer. Ce sera le moment de trinquer un bon verre de vin ensemble.

Elle débarrassa la table.

— Vous allez rester mes hôtes pendant quelques jours, le temps que je vous trouve quelques faux papiers pour gagner la France libre… La France libre, si je pouvais, je vous accompagnerais !

Elle desservit la vaisselle.

— Vous n'êtes pas mes premiers, mes amis. J'avais déguisé les deux derniers en pêcheurs. Ils sont arrivés sains et saufs, un capitaine et son fils. Imaginez, ils servaient dans le même régiment !

Elle retourna dans la cuisine. Nous l'entendîmes parler à quelqu'un. Elle parlait en français et ce quelqu'un parlait en allemand. D'instinct, nous repérâmes la garde-robe et évaluâmes nos dimensions.

— Si j'avais mon revolver, *dis-je doucement*.

Le docteur Petit murmura :

— Pourquoi pas une mitrailleuse ?

Nous nous serrâmes de peur contre le mur. Quand Amalie arriva, elle riait :

— Mes enfants ! Mes enfants ! Ne vous ai-je pas assuré de ma protection ?

Elle se tenait dans l'entrée, les bras croisés. Apparemment, personne n'aurait pu pénétrer dans la pièce sans la tuer et passer par-dessus son corps. Elle pencha la tête vers la cuisine et dit :

— Il avait le culot de penser qu'il pouvait venir sur l'heure du midi. Je l'ai flanqué à la porte.

Pourtant, un léger tremblement modifiait sa voix. Nous grimpâmes prudemment dans nos chambres sous les combles. Les deux chambres

étaient adjacentes et servaient originellement aux employés. L'air était rassis, on étouffait de chaleur. Mère Amalie ouvrit les fenêtres, mais nous empêcha de nous en approcher. Les deux chambres mansardées disposaient du dernier confort et nous débordions d'enthousiasme. Amalie nous montra encore dans le corridor une porte menant sur une lucarne donnant sur le toit. Elle nous déclara en souriant comme si c'était impossible :

— Pour le cas où le pire arriverait.

Elle nous laissa seuls. Nous nous assîmes dans la chambre du lieutenant Petit : elle était un peu plus grande que la mienne. Les heures passèrent. Infiniment lentes. Toutes les cinq minutes, nous regardions l'heure et essayions de nous représenter ce qui s'était passé dehors depuis notre disparition. Le sergent Daxer était-il retourné à Dieuze avec l'ambulance vide ? Ou bien était-il resté à Nancy pour participer aux recherches ? Que dirait le Dr Schmidt ? Et le capitaine Brühl ? Le capitaine Kohlrusch avait-il mobilisé la Gestapo ? Le plus nous pensions à cela, le moins nous estimions nos chances de succès. Deux hommes contre toute une organisation. Nous écoutions les heures sonner aux quatre clochers voisins de la Rue Saint-Sébastien. C'étaient des clochers polis, car jamais ils n'essayaient de sonner simultanément ni de s'interrompre l'un l'autre. Nous avions sur ordre de mère Amalie fermé la porte. De temps en temps, nous l'ouvrions et écoutions dans le corridor. Si une auto ou une moto passait dans la rue, nous nous regardions hagards. Nous nous concentrâmes sur l'examen de mes deux cartes. Une longue ligne rouge épaisse dessinait la frontière entre deux France, l'une occupée, l'autre inoccupée. Étant à grande échelle, les deux cartes donnaient l'illusion que les distances étaient courtes. Les lacs de Genève et du Léman n'étaient qu'à quelques centimètres de nous. Le Jura que je connaissais pierre par pierre les touchait presque. Lyon en France libre était à un rien de Nancy.

Nous entendîmes marcher à pas lourds dans notre escalier. Mère Amalie nous apportait deux bouteilles de bière froide. Elle nous assura que tout allait bien. Elle nous dit de ne pas avoir peur lorsque nous entendrions des voix allemandes. Cependant, elle nous recommanda de n'ouvrir que si nous entendions frapper trois coups à la porte.

— Nous nous occupons de vous, mes pauvres enfants. Ce soir, Irène et Jeannine vous rendront visite après les heures d'ouverture. Elles ont demandé de vos nouvelles et sont heureuses que vous soyez ici.

Par cette visite et son robuste optimisme, Amalie nous réconforta. Qu'elle nous eût avertis du tohu-bohu boche à venir nous fut très utile. À mesure que progressa l'après-midi, l'hôtel Saint-Sébastien devint de plus en plus animé. Les escaliers craquaient sans arrêt. De lourdes bottes martelaient le corridor

d'une chambre voisine. Des bottes ou des chaussures tombèrent dans une chambre avec un gigantesque « boum ».

Un homme parlait en allemand, une femme en français.

— Willst du gehorchen ? (*Vas-tu faire ce que je te demande* ?)

— Merde !

Étendus sur le divan, le docteur Petit et moi, nous nous bouchions les oreilles avec nos mains. Toute la maison n'était plus que lits gémissants. De temps à autre s'installait dans l'hôtel un silence énervant et le bruit venait plutôt par la fenêtre, les voix des femmes négociant dans le marché. À deux ou trois reprises, les trois coups furent frappés à notre porte : des visiteurs. Pauline, une grosse blonde qui aurait pu paraître jolie si ses dents avaient été en meilleur état fut la première. Pauline n'était plus de première jeunesse et elle nous dit d'emblée qu'elle était l'assistante de madame Amalie. Elle ne « travaillait » plus, sauf quelquefois le samedi et le dimanche quand l'affluence était trop grande. Elle était la plus demandée par les Allemands, probablement à cause de son poste important. En fait, elle faisait tout son possible pour décourager toute intimité : portant une robe noire boutonnée haut et une coiffure sévère, elle s'efforçait de son mieux à ressembler à une directrice d'école de filles. Elle nous apporta des gâteaux qu'elle avait achetés dans une petite, mais distinguée épicerie. Après elle nous arriva Mignonnette, une fille petite et rondelette de partout : la tête, les mains, les seins. Elle venait d'Alger. Sa peau avait la couleur ivoirienne. Probablement, un colon avait aimé une indigène. Elle paraissait d'une propreté douteuse, mais peut-être était-ce une erreur de notre part. Vraie maniaque du rangement, quand elle fut dans nos chambres, elle mit de l'ordre, plaçant les chaises, battant les oreillers, nettoyant le rasoir de monsieur Louis Pfeiffer que madame avait mis à notre disposition.

Les trois coups suivants vinrent de Nanette, une svelte Bretonne dans une robe de chambre verte. Très jeune, elle n'était là que depuis la guerre. Elle était la favorite de Madame comme elle disait elle-même. Je connaissais au sud de Quimperlé le petit village de pêcheurs d'où elle venait et j'eus du bon temps à en parler avec elle, la vieille maison du maître de poste grincheux, le mystérieux anglais qui avait acheté la plus belle villa. Les présents qu'elle nous apporta de sa bibliothèque prouvaient qu'elle était pour l'éducation : pour moi « Le chien de Baskerville » de Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), pour Petit « Lady Hamilton » d'Alexandre Dumas (1802-1870).

Quelquefois, mère Amalie venait aussi et elle admonestait les filles pour qu'elles descendent. Elles se levaient en soupirant et replaçaient haut leurs coiffures avec des épingles à cheveux. Mère Amalie disait avec le sourire :

— Je comprends que vous aimez mieux vous tenir ici.

Vers huit heures du soir, le calme revint. Madame vint nous chercher pour le souper. Alors que nous descendions, les filles surveillèrent l'entrée. Une fois le salon et la cuisine passés, nous nous assîmes dans l'appartement privé à la table avec la nappe rose. Mère Amalie ne resta pas avec nous, car elle ne se sentait tranquille que lorsqu'elle supervisait elle-même les activités du salon.

Les Allemands buvaient en parlant dans leur langue de leurs exploits guerriers. Aucune des filles ne les comprenait, mais ça ne semblait pas déranger les vaillants troufions. Ils s'excitaient eux-mêmes, parlant des Stukas déversant des tonnes de bombes sur Londres, ou de chacun d'entre eux balayant à nu toute une rue avec son fusil-mitrailleur ou sa mitrailleuse, ou des sifflements, des éclatements et du tonnerre des obus.

Parlant avec passion de ces œuvres de mort, ils ne marchandaient pas le prix avant de monter les escaliers avec une des filles : brûlants, intoxiqués, ils avaient perdu toute vigilance.

Madame Roquebrune nous apportait les plats de notre repas. Quand ils passaient directement sous leurs nez, ils reniflaient l'odeur, mais ne posaient aucune question. Chaque fois que notre hôtesse venait nous voir et que la porte se refermait derrière elle, nous soupirions de soulagement. Elle s'asseyait un moment avec nous.

— Oh ! Les Boches, *raconta-t-elle*, si seulement je n'avais pas à les surveiller, ces Barbares. Si je les avais aimés, je n'aurais pas eu à me plaindre : nous n'avons jamais fait autant d'argent. Mais quoi, juste à les voir, ils me répugnent. Quel peuple ! Écoutez juste ceci : dès le premier jour, ils ont voulu du Champagne. Champagne ! Ils s'imaginent que ça se boit juste comme de l'eau et qu'en boire fait de vous un « Monsieur ». Je leur en apporté une bouteille de Mumm Cordon Rouge. Je ne sais pas ce qui m'avait pris d'offrir ça à ces cochons. Vous savez ce qu'ils en ont dit ? Pensez-vous qu'ils ont apprécié mon vieux Mumm Cordon Rouge ? Ils ont regardé la bouteille sur toutes ses coutures. Ils se sont parlé. Enfin, ils ont désigné l'étiquette rouge : — « Nicht gut. Rot, nicht gut. Gold gut. Or gut. » Et quand j'ai prétendu ne pas les comprendre, ils ont arraché la bande de papier rouge et redit. — « Nix gut. Nix gut. Gold gut. Or gut. » Alors, j'ai compris ce qu'ils voulaient. J'ai fait le tour de la Ville pour acheter le pire mousseux que j'ai pu trouver : cinq francs la bouteille et je le leur charge de deux à trois cents francs. Ils ont maintenant le papier jaune qu'ils veulent, J'espère qu'ils s'étrangleront avec…

À demi furieuse à la pensée des Boches, et à demi ravie du mauvais tour qu'elle leur jouait, elle se leva en disant :

— Mon seul grand plaisir est qu'avec leur argent je peux aider des soldats

français. La maison entière travaille pour les prisonniers et leur libération. Je ne veux pas garder un seul sou des Allemands.

— Il est neuf heures, *constata le docteur Petit*. Ça fait à peu près douze heures qu'ils nous cherchent.

— Laissez-les chercher, *déclara mère Amalie, mais sa voix s'étrangla quelque peu.*

Un immanquable martèlement de bottes venait soudain de la rue.

Quelqu'un donna des ordres :

— Halt ! Und gleich darauf: Rührt euch ! (*Halte ! Et immédiatement après : Repos !*)

Les crosses de fusil heurtèrent le pavé.

— Tenez-vous tranquille, *murmura Amalie*. La police nous fait sa visite du soir.

Elle sortit emportant la vaisselle sale et laissant la porte entrouverte. Les voix se rapprochèrent. À travers la fente de la porte, nous aperçûmes de dos deux uniformes feldgraus. Nous entendîmes rire et même dans ces rires nous sentions quelque chose de menaçant. Nous retenions notre souffle. La voix du sous-officier commandant la patrouille, un sergent instructeur vraisemblablement, nous parvenait maintenant nettement.

— Vieviel Zimmer besetzt ? Wann war der Arzt hier ? (*Combien de chambres occupées ? À quand remonte la dernière visite du docteur* ?)

La voix du sergent était rude et déplaisante.

Ce que comprenait Amalie et ses réponses nous étaient inaudible. Elle se tenait le dos face à sa porte, nous protégeant ainsi dans notre cachette. Je ne saisis plus que des lambeaux de la discussion. Assis dans le noir, nous nous tenions immobiles. Nous entendions pour la première fois le tic tac de l'horloge. Dans l'obscurité, tout nous était étrangement devenu clair.

— Und hier nebenan ? *fragte der Mann von der Patrouille. (Et la porte là ? questionna l'homme de la patrouille*.)

Je me levai. Le docteur Petit me suivit. Nous allâmes au placard à vêtements.

Nous nous y glissâmes et nous nous collâmes contre le mur. Nous suffoquions derrière les vêtements qui nous cachaient. Nos visages étaient noyés dans la soie et la laine. Nous nous tenions accrochés l'un à l'autre par les mains. Les ongles du docteur Petit m'entraient dans la chair. L'odeur de soie était forte et je transpirais. Dans la pièce, tout était tranquille. Je me rappelai qu'il restait encore de la vaisselle du souper sur la table qui de toute évidence avait été mise pour deux…

Soudain, la porte du placard s'ouvrit. La pièce était éclairée et mère Amalie

était là. Elle riait comme ma mère quand pendant mon enfance elle voulait me guérir de ma peur du noir :

— Ah ! Les héros étaient cachés là. C'est terminé, la police est partie. Le bonhomme était très curieux aujourd'hui, mais avant qu'un Allemand puisse entrer dans ma chambre, il devra me tuer.

Cela sonnait clair et simple. Nous étions sortis et essayant de remettre la penderie en ordre.

— Nous allons fermer l'hôtel dans une minute, *annonça-t-elle*. Nous avons bien mérité un verre de Champagne. Et sans papier doré !

Nous étions assis, épuisés. Des lits grinçaient encore dans l'hôtel Saint-Sébastien.

Le lendemain, le 8 août, mère Amalie s'occupa de nos affaires du matin jusqu'au soir. À notre réveil, elle était sortie. Elle réapparut en soirée avec des documents et un grand sac à main noir.

Mais ses activités nous demeurèrent entourées de mystère. Tout ce qu'elle nous dit, c'est que nous pourrions partir d'ici une journée ou deux.

Quand nous lui demandâmes des détails, sa seule réponse fut :

— Me faites-vous confiance ?

Ses yeux papillotaient malicieusement. Je ne sais pas quel était son âge, mais quand elle souriait, elle était aussi jeune que seule la bonté peut rendre une femme. Je le lui dis et elle rougit.

— Ah, que j'aime vous voir rougir, madame !

J'étais content de dire quelque chose qui faisait plaisir, après une année où je n'en avais pas eu l'occasion.

Le docteur Petit répétait sans cesse :

— Comment pourrons-nous vous remercier ?

La réponse demeura :

— Pas de remerciement. Veuillez croire, mes enfants que cela me donne beaucoup de plaisir.

— Comment comptez-vous réussir ?

Elle devint l'air sérieux. Sac à la main, elle venait d'arriver d'une de ses expéditions.

— J'essaie de trouver les bonnes personnes.

Nous restions le cœur en haleine :

— Et ?

Elle sourit à nouveau :

— Naturellement, je les ai trouvées. On peut toujours trouver des personnes au bon cœur.

Et tout de suite après, elle sortit élaborer un magnifique repas en nous

déclarant :

— Mes enfants ! Mes enfants ! Il faut que vous ayez de quoi manger.

Le même scénario se répéta durant les quelques jours que nous passâmes à l'hôtel Saint-Sébastien. Mère Amalie se levait chaque matin, pleine d'entrain et d'optimisme.

Les filles s'occupèrent de nous.

Mignonnette n'était jamais assez fatiguée, elle faisait notre ménage chaque matin. Pauline nous apportait des cigarettes et des pâtisseries et elle s'asseyait tristement sur nos lits avec un long fume-cigarette à la bouche. Nanette lavait et repassait nos chemises. Elle reprit « Le chien de Baskerville » et « Lady Hamilton » et en échange nous passa « Printemps » par Sigrid Undset (1882-1949) et un roman d'Agatha Christie (1890-1976).

Tourmentés par une chaleur insupportable, nous étions tous les deux allongés sur le lit du lieutenant Petit. Nous dressions nos plans. Nous contemplions la carte et nous nous rassasions du bleu de la mer et du vert des montagnes en dehors de la zone occupée. Nous nous bouchions les oreilles pour ne pas entendre le martèlement des bottes et les pétarades des motocyclettes. Nous ne pouvions éviter d'ouïr les Allemands râler de plaisir et les filles dire « sale étranger ».

Nous haïssions le bruit des robinets et le grincement des lits. Nous tremblions toute la journée à la seule pensée de la visite du soir de la police. Après dix heures du soir, une fois l'hôtel fermé, nous nous retrouvions assis avec mère Amalie et les filles dans le salon. Les lourds rideaux rouge vin étaient tirés.

Les soirs où Irène et Jeannette vinrent nous voir vers huit heures, elles durent rester toute la nuit, car il était interdit de circuler après dix heures du soir sans autorisation spéciale.

Le soir du 8 août, nous nous trouvions une dizaine dans le salon, mère Amalie, Pauline, Mignonnette, Nanette, Jeannine, Irène, deux autres filles, Petit et moi. Les filles se tenaient autour de la table et de sa grosse lampe électrique à l'abat-jour de soie. Elles faisaient de la couture. Elles travaillaient pour les prisonniers du camp de Nancy, cousant des chemises, tricotant des chaussettes.

Une fois par semaine, Pauline jetait les paquets par-dessus les murs du camp. Récemment, un soldat allemand l'avait saisie par les épaules, mais elle lui avait lancé un tel regard qu'il l'avait laissée aller.

Mère Amalie avait pour règle de s'asseoir sur le sofa en peluche contre le mur. Le soir, alors qu'elle rapiéçait une chemise kaki, je sentis qu'elle voulait me dire quelque chose, mais elle se tut à cause de la présence des filles. Elle

était très gentille envers « ses filles », mais elle gardait ses distances.

Le lieutenant Petit et moi nous tenions dans la demi-pénombre, enfoncés dans deux grands fauteuils en cuir. Irène, la serveuse aux joues rouges du restaurant Coq Hardi raconta combien les Allemands la harcelaient toujours. Nanette demanda avec dégoût :

— Ne sont-ils donc pas mariés ?

Une fille informa :

— On dit que beaucoup de femmes d'officiers allemands se trouvent en zone interdite.

Jeannine qui rapportait toujours les dernières nouvelles du Coq Hardy corrigea :

— Elles sont reparties. Les Boches ont eu du trouble avec ça. Ils avaient été autorisés à amener leurs femmes afin qu'elles puissent nous débiter leur propagande. Vous pouvez imaginer ce qui est arrivé. Les Françaises des zones interdites ont accueilli ces épouvantails allemands avec beaucoup de gentillesse. Elles les ont invitées à prendre le thé et elles les ont couvertes de cadeaux : robes, soies, bas. Les Allemandes étaient submergées.

Les filles mirent de côté leurs coutures et écoutèrent avidement :

— Bien, alors quoi ?

— Les Allemandes étaient sans voix. Juste, imaginez, du thé, du café, des œufs et toutes sortes de choses dont elles ne voyaient plus la couleur depuis des années. Des robes, des chaussures, de la lingerie, de la soie. J'ai entendu dire qu'au pays des Boches, les femmes n'ont que de la laine comme sous-vêtements. Les Allemandes sont devenues à la fin si surexcitées par leurs visites chez les Françaises que les nazis ne pouvaient plus les contrôler. La semaine dernière, elles ont toutes été rappelées en une seule journée. Sur ordre de Berlin. Une, deux, trois, les voilà embarquées dans des autobus. Sûrement, elles ne me manquent pas. Bon voyage, mesdames.

Tout le monde rit.

Les filles reprirent leurs travaux d'aiguille. Mignonnette, la petite ronde à la peau créole remit sur son nez les lunettes qu'elle utilisait pour coudre.

— A-t-on des nouvelles d'Oscar ? *s'enquit une des filles*.

— Non, *dit Nanette*, personne n'a entendu quoi que ce soit à propos des prisonniers.

— Non*, confirma Irène*, personne.

Elles refirent silence. Chacune des filles avait son prisonnier quelque part. Et chacune lui était fidèle à sa façon. Une fille, dont je ne savais pas le nom, portait plus de maquillage que toutes les autres. Elle exposa sa pensée :

— Pour la première fois, j'aimerais attraper quelque chose.

Pauline, un peu surprise, sursauta :

— Quoi ?

— Si j'attrapais une saloperie, je pourrais la refiler aux Boches.

Du fond de la pièce, mère Amalie gourmanda :

— Je vous interdis d'avoir des pensées coupables.

Tandis que les autres filles gardaient la tête baissée, la coupable retourna à son tricot. Elle ne faisait aucun effort pour retenir ses larmes qui s'écoulaient sous ses yeux en ronds bleutés par le maquillage. De temps à autre, elle gobait de ses lèvres une larme. Elle exprima le sujet de son amertume :

— Votre fiancé n'a pas été tué par les Allemands.

— Cette chemise n'est plus raccommodable, *déclara la grande Nanette.* Je ferais mieux d'en acheter une nouvelle demain.

— J'en ai vu des pas chers, *renseigna Jeannine*, chez Duclos, près de la place du marché.

Le silence reprit. Tout ce qu'on pouvait entendre était le froissement des chemises et le bruit des ciseaux. La lampe électrique sembla grésiller. De la cuisine arrivait le cliquetis sporadique du compteur de gaz.

— Vous n'êtes pas drôles, aujourd'hui, *continua Nanette en bâillant*.

— Oh ! J'oubliais, *s'exclama Irène*. Êtes-vous au courant de la grande nouvelle ?

D'une seule voix, elles questionnèrent :

— Non, quelle grande nouvelle ?

— Aha !

Avant qu'elle ait eu le temps de compléter sa réponse, arriva de la rue le bruit strident d'une sirène de police.

Pauline s'approcha du rideau. Madame ordonna :

— Restez où vous êtes.

Une nervosité soudaine s'était installée. Louchant derrière ses verres sans montures comme la grand-mère dans le grand méchant loup, Mignonnette qui ne semblait pas avoir entendu l'alerte s'enquit :

— Quelle grande nouvelle ?

— Aujourd'hui, trente officiers se sont évadés du camp. Pensez-y, trente d'un coup.

— Peut-être le mien est-il parmi eux, *soupira Nanette*.

— Qu'entends-tu par là, le tien ? *s'enquit Pauline*.

Elle faisait les gros yeux comme si elle était la chef d'équipe. Elle était la seule habillée alors que les autres étaient en robe de chambre.

La Bretonne s'expliqua comme une coupable :

— Je veux dire celui que j'essayais d'aider à s'évader.

Mère Amalie mit les choses au point :

— Quand un prisonnier veut s'évader, sachez au moins que je suis ici. Sinon, j'aurais fait sauter la place depuis longtemps.

Le silence était de nouveau revenu. Je déplaçai mon fauteuil afin d'avoir une vue sur la rue par l'entrebâillement du rideau. L'ombre de deux soldats allemands se projetait sur le mur en face. Je ne dis rien.

J'allai sur la pointe des pieds m'asseoir auprès de mère Amalie sur le sofa en peluche.

Le dossier était décoré de vieux coquillages peints ressemblant à ceux que nos pères ramenaient de leurs voyages de noces. Les retrouvant à la maison, les enfants y posaient leurs oreilles pour entendre le bruit de la mer.

Soudain, s'adressant à moi et Petit, mère Amalie rompit le silence :

— Eh bien ! Mes enfants ! Aimeriez-vous emporter une lettre en zone libre ?

Nous nous levâmes électrisés. Les filles posèrent leurs coutures.

— Vous ne voulez pas dire… ?

Madame, souriant de contentement, s'était remise à coudre :

— Pensiez-vous que votre vieille mère Amalie allait vous laisser tomber ? Je vous ai promis vos papiers, n'est-ce pas ? Je les ai.

Ses mots sonnaient comme un conte de fées et tous s'étaient assemblés autour d'elle. Renonçant à sa discrétion envers ses filles, elle se décida finalement à livrer son histoire.

— J'ai trouvé deux hommes. Deux hommes prêts à passer leurs propres documents à nos deux prisonniers. Pour atteindre la zone libre, vous devrez passer par Dijon. La ligne de démarcation n'y est plus qu'à moins de quarante kilomètres au sud. À partir de là, ça devrait être facile de continuer. Mais Dijon est à deux cents kilomètres de Nancy où nous sommes. Sûr, ça pourrait se faire à pied en moins de dix jours, mais en dix jours peuvent survenir bien des dangers. Aussi, vous allez prendre le train. Chaque matin, un part à huit heures, mais les passagers doivent pour l'emprunter avoir un laissez-passer de la Kommandantur. Je devais trouver deux samaritains prêts à aller à la Kommandantur et y demander des ausweis pour Dijon. Je les ai trouvés. Maintenant, chacun de vous dispose d'un vrai ausweis avec dessus un beau seau à croix gammée, mais ils ne sont valables qu'en présence des autres papiers d'identité. Si bien que…

Elle s'arrêta de parler.

J'étais assis à côté d'elle et le docteur Petit était à ses pieds. Les filles avaient rapproché leurs chaises. L'air étant étouffant, certaines fuyant la chaleur avaient abandonné leurs robes de chambre et étaient les épaules

nues et le reste habillé de dessous roses ou bleus.

— Si bien que…

Mère Amalie arrêta encore : elle avait été la première à entendre les sirènes qui ne tardèrent pas à être bien audibles. Tout se déroula à une vitesse cinématographique. Des motocyclettes pétaradèrent dans la rue. Quelques-unes s'arrêtèrent. Une automobile s'arrêta devant l'hôtel. Des ordres jaillirent.

Le salon figé d'effroi s'activa bizarrement. Les filles remirent leurs robes de chambre et les ajustèrent autour d'elles. Jeannine se sauva dans un coin. Mignonnette sans raison connue essaya de cacher ses lunettes. Le long fume-cigarette à la bouche, Pauline se planta dans l'entrée de la cuisine. Comme paralysé, Petit ne bougeait pas de sa chaise. Nanette entreprit de plier une chemise. Je restais immobile et certainement très pâle pensant aux ombres sur le mur de l'autre côté de la rue.

Dans la confusion générale, seul notre chef garda la tête froide :

— Vous deux, grimpez sur le toit. Restez-y jusqu'à ce que je vous appelle. Pauline, vous montez avec eux, vous rejoindrez votre chambre après. Les autres filles, restez où vous êtes. Jeannine et Irène, vous allez dans ma chambre ; couchez-vous dans mon lit vite. Si l'on vous pose des questions, dites que vous êtes mes invitées. Pauline, vous cachez les effets de nos prisonniers sous votre lit. Compris ?

Tous les ordres furent exécutés avec une magnifique précision. Droite et froide, madame Louis Pfeiffer, née Amalie Roquebrune se tenait au milieu du salon, un vrai général. Nous grimpâmes à la course les escaliers.

Alors que nous arrivions au quatrième étage, nous entendions bruire la sonnette de la porte d'entrée insistante, perçante et impérieuse. Pauline ramassa précipitamment nos maigres biens.

— N'oubliez pas nos brosses à dents, *lui signalai-je plutôt follement*.

— Ne soyez pas inquiets, *répondit-elle en courant dans le corridor*.

Nous ouvrîmes la porte conduisant au toit.

On sentait littéralement qu'une volonté unique gouvernait la maison. La sonnerie qui s'était arrêtée un instant recommença de plus belle, soutenue. Depuis la lucarne, un étroit escalier montait en haut du toit. Celui-ci était en verre épais incassable.

Nous prîmes de grandes respirations. Pour nous découvrir, les Allemands n'avaient pas même besoin de monter sur la toiture, ils pouvaient nous voir depuis les marches de l'escalier.

Je m'immobilisai prudemment et évaluai la situation. Frisquet, l'air extérieur nous rafraîchit. Je réalisai que depuis le 7 août je n'avais pas mis le nez

dehors. Un doux vent caressait mes tempes. Derrière les clochers des églises, le ciel était rose par-dessus les lumières peu abondantes de la Ville. Ce n'était pas une nuit faite pour mourir.

— Je me sens coupable envers mère Amalie, *dit le lieutenant Petit*.

Nous entendîmes notre hôtesse crier :

— Qu'y a-t-il ? Nous sommes fermés pour la nuit. Pas d'Allemands autorisés.

Nous ne pouvions la voir, mais nous savions qu'elle appelait de la fenêtre de son appartement éclairé.

Toute la rue semblait pleine de soldats. Le chef de patrouille hurla :

— Aufmachen ! Aufsperren ! Polizei ! (*Ouvrez ! Ouvrez ! Police* !)

La stratégie de mère Amalie avait fonctionné : elle avait apparemment gagné assez de temps.

— Police ! Pourquoi ne le disiez-vous pas plus vite ? J'ai cru que vous n'étiez que des clients !

Le silence était de retour. Nous étions sur le toit plat à attendre, alors que derrière les clochers la Ville semblait en feu. Au-dessus de nous, la voûte céleste de l'été brillait de milliers d'étoiles. Je regardai en bas de l'escalier. Inexplicablement, une idée me saisit soudain :

— Viens, *murmurai-je à Petit*. Vite. Du haut de l'escalier, on peut voir tout le toit.

Nous nous déplaçâmes à tâtons.

— Accroche-toi à la cheminée. Accroche-toi vite et tiens-moi par les jambes. Ne me lâche pas, sinon je suis mort.

Petit s'accrocha de sa main gauche à la cheminée. Il avait compris instantanément mon plan. Je remerciai dans mon for intérieur le fait de pouvoir compter sur le docteur Petit.

Je me couchai sur le ventre. Petit de sa main droite me saisit une jambe. Je me laissai glisser jusqu'au rebord de la couverture.

— C'est correct maintenant. Vous pouvez me lâcher et ramper jusqu'à moi. Avez-vous le vertige ?

— Non.

Où nous étions n'existait aucun précipice. Pas plus loin que deux mètres plus bas, le toit de tuiles de la maison voisine accotait le mur arrière de l'hôtel Saint-Sébastien. Si l'on s'y tenait, on ne pouvait plus être visibles de l'échelle menant au toit de verre.

— Allons-y, *indiquai-je.*

Nous nous laissâmes glisser jusqu'au solide toit de tuiles de la maison voisine.

— Pas de blessure ?

— Non, et vous ?

— Non,

Je ne me souviens pas combien de temps nous restâmes là.

— S'ils montent sur le toit de l'hôtel *m'exprima le lieutenant Petit*, nous nous pendrons par les mains. Comme cela, ils ne pourront pas nous voir.

— D'accord.

Je confirmai d'un signe de tête. Nous ne dîmes rien de plus. Nous nous serrions contre le mur. Le sang cognait dans ma tête si fortement que j'avais peur qu'on l'entende. De temps à autre, la pétarade brusque d'une motocyclette dans la rue nous alarmait. À part cela, tout était silence.

Soudain, des voix furent clairement audibles et très proches au-dessus de nous. Notre peur était aggravée par le fait qu'en levant nos deux têtes nous ne distinguions rien.

— Zwei Mann aufs Dach ! ertönt das Kommando. (*Deux hommes sur le toit ! commanda quelqu'un*.)

Le docteur Petit ne comprenait pas l'allemand. Il me lança un regard désespéré. À tâtons, nous nous déplaçâmes sur le toit. Je m'immobilisai un instant, croyant avoir fait bouger une tuile. C'était seulement mon imagination. Nous nous mîmes à plat sur le ventre et nous rampâmes lentement jusqu'au bord avant du toit de tuiles. Nous ne pouvions lever la tête et nous n'en avions pas envie. En nous attachant désespérément aux tuiles, nous nous laissâmes descendre les jambes. Enfin, nous ne pouvions plus être vus à partir du toit de l'hôtel, sinon tout au plus nos mains misérables et nos doigts blancs. Mais la nuit les couvrait de son manteau.

Impossible de savoir combien de temps nous restâmes dans cette position inconfortable. Chaque fraction de seconde mesurait une éternité, mais que sont dix ou cent de ces éternités face aux millions d'éternités célestes ? S'ils nous découvrent, me dis-je, je me laisserai tomber. Une chute vers l'univers invisible, ils ne m'auront pas vivant.

Pourquoi avais-je fui ? Ah ! Oui. L'anniversaire de naissance de ma mère est le 12 août. Depuis vingt-huit ans, je n'ai jamais oublié chaque année de lui apporter des fleurs le matin de son anniversaire. Même quand j'étais loin, je revenais à la maison, entrait dans sa chambre le matin ensoleillé du 12 août. Je voulais toujours être le premier à l'embrasser. Quelle date sommes-nous ? Nous sommes le 8 août 1940. Serais-je capable de voir ma mère le 12 ? Mes doigts me font mal. Le rebord de tuile me coupe au sang. Combien d'éternités ?

Une voix appela doucement d'en haut. Venait-elle du Paradis ou de l'hôtel

Saint-Sébastien que les Allemands avaient transformé en maison de passe ?

Mais qu'importe ? La voix implorait :

— Où êtes-vous, mes enfants ?

C'était la voix de mère Amalie.

Le jour suivant, vendredi 9 août 1940, se passa en préparatifs fiévreux. Le raid de la police ne nous était pas destiné. Ils recherchaient les trente officiers échappés du camp de Nancy. La nécessité de nous éloigner au plus vite n'en restait pas moins évidente. Marie Amalie avait été interrompue dans son récit. Nous sûmes vite qu'elle n'était pas en train de nous servir un conte de fées. Ses exploits étaient réels. Elle avait réellement trouvé deux hommes, d'une part monsieur Charles Boissière, un commerçant suisse en vins et représentant itinérant de la Maison Bonnard Frères (*de Lausanne* ?), d'autre part monsieur André Moreau, un technicien radio. Ils avaient postulé pour des ausweis à la Kommandantur et en plus ils nous laissaient leurs cartes d'identité françaises. Tous deux avaient déclaré que nous pourrions faire selon notre plaisir avec ces cartes, car ils annonceraient simplement les avoir perdues.

Charles Boissière vint à l'hôtel pour nous aider à faire les modifications nécessaires. Petit homme chauve avec une longue barbe, il me faisait songer à ces nains décoratifs que l'on découvre parfois dans certains jardins.

Nous transformâmes la table de la salle à manger de mère Amalie en véritable planche à dessin. Nous mîmes un acharnement soutenu à cette tâche inaccoutumée. Des filles se postaient comme guetteurs dans l'escalier pendant notre travail. Elles devaient siffler si quelqu'un de suspect se présentait. Une fille me donna une bouteille de produit à effacer l'encre. Une autre nous apporta des plumes, du papier, des pinceaux, un buvard. Nanette, l'intellectuelle, nous munit d'un compas bien commode. Heureusement, Petit et moi disposions de notre photo. La photo de Petit était exactement ce qu'il lui fallait, mais la mienne n'était pas idéale, car j'y fumais une cigarette.

Originellement, elle avait été destinée à la jaquette d'un de mes livres et pas à un document officiel.

L'entraînement chirurgical du docteur Petit le désignait compétent pour accomplir la délicate tâche des retouches qui nous attendait. Avec un soin admirable, il détacha la photo du technicien radio et la remplaça par la sienne. Seul restait à reporter un quart de sceau de la photo originelle à sa photo. Il réussit l'entreprise grâce à de l'encre de Chine. Mon cas était beaucoup plus ardu. Nous reproduisîmes artistiquement le cachet sur ma photo et évacuâmes la cigarette, mais le marchand de vin était né en 1884. Je pouvais difficilement prétendre être aussi vieux. Le docteur Petit effaça soigneusement

la date originale de naissance et la remplaça par 1911. L'opération n'était pas parfaite, car, sur le papier vert spécialement conçu pour éviter les falsifications, elle laissait une tache blanche et en plus l'inscription nouvelle était en encre fraîche qui contrastait vivement avec l'encre fanée du document vieux de huit ans. Mais j'acceptai de ne pas être trop difficile. L'essentiel était que tous les deux nous disposions d'un ausweis authentique du commandement allemand de la ville de Nancy sans photographies ni empreintes digitales. Ces ausweis nous permettaient expressément de nous rendre à Dijon. L'ajout des cartes d'identité était de valeur douteuse, mais non négligeable.

Ce 9 août au soir, jour précédent notre départ, mère Amalie nous offrit, après dix heures bien sûr, un dîner au champagne dans le salon de l'hôtel Saint-Sébastien. Les vrais André Moreau et Charles Boissière étaient présents à titre d'invités d'honneur. En raison du couvre-feu, ils restèrent toute la nuit partageant les chambres des bonnes avec leurs doubles. André Moreau prit les lettres que mes camarades de Dieuze m'avaient confiées et il me promit de faire quelque chose pour notre prisonnier de quinze ans. Le banquet et la nuit se déroulèrent sans incident.

Malgré leurs vives protestations, mère Amalie défendit aux filles de nous accompagner jusqu'à la gare. Nous leurs dîmes au revoir à la fin du souper, mais le lendemain matin samedi 10 août 1940, jour de notre départ, à sept heures quand nous entrâmes pour le café, toutes ces dames étaient rassemblées autour de la table. Chacune avait préparé un cadeau. Les petites valises que madame Amalie nous avait achetées purent à peine contenir les dons qu'elles nous firent. Comme il fallait s'y attendre, Nanette nous donna deux livres de Pierre Benoit de l'Académie française. Jeannine et Irène nous remirent des Gauloises bleues comme à notre précédente rencontre. Mignonnette nous offrit une chemise neuve et Pauline de magnifiques cravates. Une des deux filles sans nom déposa dans ma main les boutons de manchette de son fiancé mort.

Madame Roquebrune avait naturellement veillé à nos besoins essentiels : elle mit dans chacune de nos valises une boîte de sardines, un sac de pralines et un poulet rôti. Docteur Petit hérita d'un chapeau gris et moi d'un gris clair venant de la garde-robe de monsieur Pfeiffer.

À sept heures trente, madame Roquebrune m'appela dans sa chambre. Elle me serra la tête entre les deux mains et me déclara :

— Je veux vous donner une chose de plus. Maintenant, écoutez soigneusement. Je suis une femme qui a été abandonnée par deux hommes, d'abord le père, puis dix-neuf ans après le fils que j'avais élevé

honorablement. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Vous ressemblez à mon garçon. Tout le temps que vous avez passé ici, j'ai été une femme heureuse. Que Notre Seigneur vous aide. Prenez ce mouchoir. Il contient quelque chose que je lui avais donné. Il lui appartenait. Promettez-moi que vous ne l'ouvrirez pas tant que vous ne serez pas libre. Son contenu vous protégera. Au revoir.

Elle avait parlé simplement et sans solennité. Elle m'embrassa sur le front. Elle se retourna vite pour cacher ses larmes. Elle demanda :

— Avez-vous un couteau pour couper votre poulet ?

J'embrassai ses mains et plaçai le mouchoir dans la petite poche de ma veste.

Il avait été décidé que le docteur Petit et moi nous rendrions à la gare séparément. Je partis le premier avec mère Amalie. Le lieutenant Petit devait suivre quelques minutes plus tard avec Charles Boissière. Les filles se tenaient dans la cuisine. Chacune me donna un baiser. Jamais mauvaise fille n'avait donné baiser plus chaste que ces sept filles dans le couloir de l'hôtel Saint-Sébastien.

Mes genoux étaient en caoutchouc quand nous prîmes la rue Saint-Sébastien. Mère Amalie avait procédé à un premier passage d'inspection dans les rues. Naturellement, ma frayeur était continuelle. Je m'imaginais, dévisagé par chaque soldat allemand, suivi par les yeux des policiers et attendu par le sergent Daxer en personne à la gare.

Rien de tout cela ne survint.

Sous la pluie battante, les passants se hâtaient sans regarder. La chaleur étouffante des jours précédents avait laissé place à une agréable fraîcheur. Femmes et filles couraient vers leurs bureaux ou magasins. Les rideaux de fer des « Magasins réunis », le grand magasin à l'opposé de la gare, étaient ouverts. Je me sentis curieusement léger.

Des soldats allemands casqués et le fusil à l'épaule patrouillaient dans la gare et sur les quais, mais ils ne me portèrent aucun intérêt. Ils étaient trop préoccupés de se tenir à l'écart de la pluie.

Le docteur Petit arriva peu après moi. Nous nous assîmes dans deux compartiments différents du même wagon. Mère Amalie avait disparu pour revenir avec des journaux.

Quand j'en ouvris un, je trouvai un dahlia rouge entre les pages.

Quelques minutes après huit heures, le train commença à rouler. Je me penchai à la fenêtre et je fis des signes d'adieu à mère Amalie. Elle était là sur le quai avec son imperméable violet clair et un léger capuchon. Mon hôtesse bien aimée disparut dans la fumée et la vapeur de la gare de Nancy.

Mon cœur débordait de tendresse et je me reprochais de ne pas lui avoir dit tout ce dont j'avais voulu.

Le cœur lourd, je pensai à ma chambrette que Mignonnette devait être maintenant en train de nettoyer, à mère Amalie retournant à son hôtel en sentant qu'elle venait de perdre son fils pour la deuxième fois. Mais ma mère aussi attendait quelque part son fils.

Une femme et deux hommes s'assirent dans mon compartiment. La femme, appris-je sans que j'eusse à parler, était venue à Nancy pour voir son mari prisonnier. Malheureusement, il avait été envoyé en Allemagne la veille de son arrivée.

Les deux hommes, âgés de la cinquantaine étaient des fonctionnaires, l'un cheminot, l'autre postier. Tous les deux étaient en discussion. Ils vivaient à Dijon et étaient allés à Nancy dans le cadre de leur travail. Parmi les difficultés de leur emploi, le trajet entre Nancy et Dijon leur était particulièrement désagréable. Le contrôle à Langres était inhabituellement sévère.

Dijon était en zone occupée, contrairement à Nancy qui était en zone réservée à une future implantation allemande. Deux lignes de démarcation traversaient la Côte-d'Or. Une première qui était le canal de la Marne à la Saône, entre zone réservée et zone occupée. La deuxième du côté de la Saône, dans la région de Seurre entre zone occupée et zone libre.

La permission pour aller au nord de Dijon était seulement une faveur spéciale. Le contrôle était aussi strict dans le sens Nancy Dijon, mais les laissez-passer se délivraient beaucoup plus facilement.

Je me plongeai dans la lecture du roman de Pierre Benoit. Superstitieusement, je coupais les pages avec crainte, seulement quatre à cinq à la fois : j'imaginais être arrêté avant d'avoir fini de lire le livre. Souvent, je devais relire une page quatre ou cinq fois avant de la comprendre.

Tout était confus dans ma tête, les princesses indiennes, les filles de l'hôtel Saint-Sébastien, le contrôle de Langres, les aventuriers de l'Orient, le grondement des essieux, la conversation entre le cheminot et l'employé des postes, le halètement de la locomotive. Je regardais souvent par la fenêtre.

La pluie avait cessé. Le soleil perçait lentement entre les nuages. Des prisonniers sous garde allemande travaillaient sur les voies. Ils contemplaient longuement le train passer. Je voyais leurs visages émaciés, fatigués et je me promis de ne jamais les oublier. Ici et là, une voiture à cheval attendait à un passage à niveau. Certaines des maisons lumineuses d'été avaient leurs volets blancs ouverts et des enfants jouaient dans les jardins.

Mes exigences de vie étaient devenues si faibles que je me disais :

— « Même s'ils m'arrêtent à Langres, j'aurai au moins goûté à la liberté un

instant. » Ensuite, je me replongeais dans les aventures d'une troupe européenne de théâtre au pays des Maharadjahs. Je sentis qu'on m'observait : le docteur Petit passait dans le couloir devant mon compartiment pour la deuxième ou troisième fois. Je me levai et sortit. Petit était penché à la fenêtre devant moi.

— Bien, en avez-vous entendu parler ? *me marmonna-t*-il.

— Quoi ?

— Le contrôle est très strict à Langres. Ils vous examinent le foie, les tripes, les reins.

— As-tu perdu le contrôle de tes nerfs ?

— Non, mais ce serait peut-être plus sage de continuer à pied. J'ai entendu dire qu'ils épluchaient tous les documents.

Je secouai les épaules :

— Trop tard.

Je retournai à mon siège. Nous approchions de la gare de contrôle. Pour la première fois, je parlai à mes compagnons de voyage.

— Le contrôle est à Langres, n'est-ce pas, Messieurs ?

L'employé de chemin de fer me répondit :

— Oui, monsieur.

— Et c'est très difficile de retourner à Nancy ?

— Beaucoup.

— Merci.

Le train s'arrêta avec une secousse. Quatre soldats montèrent dans chaque wagon. Des centaines de personnes, dont beaucoup de femmes et d'enfants, étaient assises sur le sol du quai de la gare.

Le cheminot expliqua :

— Ce sont des gens qu'on retourne vers Dijon.

Un sergent allemand suivi de trois soldats ouvrit la porte. Il marchait exactement comme Daxer, comme un lanceur de grenades, et il avait aussi une paire de gants de cuir à la main.

— Passierscheine ! Legitimationspapiere ! (*Laissez-passer ! Cartes d'identité !*)

Il examina en premier les papiers de l'homme des postes. Cela lui prit une pénible bonne minute. Je savais que, s'il passait ne serait-ce que moitié moins de temps avec les miens, mon compte était bon.

Ensuite vint le tour des papiers de la femme. Il fut moins long :

— Was hatten Sie in Nancy zu tun ? (*Qu'aviez-vous à faire à Nancy* ?)

Elle ne comprenait pas un mot d'allemand.

Il lui remit ses documents en disant avec désenchantement :

— Sie müssen eines Tages Deutsch lernen. (*Il va falloir qu'ils apprennent un jour l'allemand*.)

Fâché, il ne se calma pas en examinant les papiers du cheminot.

Alors, mon tour arriva. Je présentai l'ausweis de la Kommandantur de Nancy, mais gardai ma fausse carte d'identité dans ma main. Comme il tendait la main pour l'avoir, je parlai en allemand avec mon plus bel accent suisse :

— Ich bitte, Herr Offizier, wollen Sie mir vielleicht bestätigen, dass ich von Nancy komme, damit ich morgen wieder zurückfahren kann... Ich habe nähmlich gehört… (S'il vous plaît, Monsieur l'Officier, pouvez-vous m'établir une preuve que j'arrive de Nancy, ainsi je pourrai retourner à Nancy demain… Je viens d'entendre…)

Je mentionnai les difficultés du voyage de retour. Parle, continue de parler, dis n'importe quoi, c'est l'essentiel, pensai-je.

Il me rendit mon ausweis en m'informant :

— Sie können innerhalb von vier Tagen ohne weiteres zurück. (*Vous pouvez faire demi-tour dans les quatre jours sans difficulté*.)

Il n'avait pas vu ma carte d'identité. Je le remerciai et remis mes documents dans ma poche. Une fois de plus, la recette, pari sur la stupidité humaine, avait fonctionné.

J'avais nommé le sous-officier « officier » et je lui avais demandé une faveur qui lui prouvait son importance. Je retournai à mon siège et coupai toutes les pages du roman de Pierre Benoit.

Ma poitrine soulagée jouissait de l'agrandissement de son espace vital.

Le cheminot entreprit une conversation avec le postier :

— Oui. Ils en connaissent un bout sur le règlement.

— Et sur l'organisation.

— Après tout, ce sont des êtres humains comme nous.

— C'est vrai.

La femme soupira.

Le cheminot continua l'entretien :

— Ils sont très polis.

— Aucun doute n'est possible là-dessus. Et ils sont très corrects. Ne vous paient-ils pas nos salaires régulièrement ?

— Oui. Et rubis sur l'ongle, confirma le cheminot.

— En marks ?

— En marks.

Le postier conclut :

— Marks ou francs, ça ne fait pas de différence. Après tout, nous ne sommes pas plus mal traités qu'avant. Et vous devez retenir qu'ils nous

ont sauvés de l'anarchie.

Dans son coin, la femme soupira de nouveau. Elle n'avait pas pu voir son mari :

il était déjà parti pour l'Allemagne, vers une mine de charbon en Silésie ou une usine de munitions bombardée ou un camp d'esclavage. Dans sa situation, elle pouvait difficilement croire que l'Allemagne avait sauvé la France de l'anarchie, mais elle ne dit rien.

Le cheminot était intarissable :

— Que voulez-vous ! Ils ont besoin de nous.

Son écho aussi :

— Allemands ou français, nous sommes indispensables.

— Oui. Indispensables…

— Avez-vous vu combien il a été amical quand il a constaté que j'étais un agent des postes ?

— Et comme il a été poli quand il a vu ma carte de cheminot !

— Oui. On doit leur donner ça. Ils sont corrects et polis.

— Oui, corrects et polis.

Je me levai et sortis, non pas pour vomir, bien que j'en eusse envie, mais pour voir si mon compagnon avait franchi victorieusement le contrôle.

Le docteur Petit, le cœur soulagé, était penché à la fenêtre, fumant une Gauloise bleue. À Dijon, nous franchîmes facilement un second contrôle, superficiel, cette fois.

Nous sortîmes de la gare. Nous étions toujours en zone occupée, mais à quarante kilomètres de la liberté. À Langres, nous étions passés de la zone d'occupation réservée interdite à la zone occupée. Portant nos valises, nous descendîmes l'avenue Foch. Le soleil brillait. J'étais gonflé à bloc.

— Quelle est la prochaine étape ? s'informa le docteur Petit.

Je le surpris :

— Maintenant, je vais à la Kommandantur demander un laissez-passer pour la France libre.

Sous-chapitre X. 4) Les dernières embûches

Je dois dire que ma folie n'était pas totalement stupide, car elle relevait de la méthode qui m'avait toujours bien servi jusque-là. Mon plan était basé sur le profond mépris que j'éprouvais pour le soi-disant bon sens de la police allemande. Ces deux derniers mois, j'avais assez clairement constaté que la réputation mondiale de la Gestapo était usurpée et ne tenait qu'à la terreur qu'elle répandait. Une police qui a été montée en épingle par la publicité, telle était la Gestapo. Et la publicité promettait beaucoup plus que les possibilités réelles de l'institution plutôt inefficace dans son travail.

Les Allemands avaient brûlé mes livres, ça ne m'avait pas empêché de devenir le représentant officiel des prisonniers du camp de Dieuze par leur grâce. Ils m'avaient condamné à mort et je les avais royalement bernés jusqu'à devenir leur confident. Sans le moindrement me soupçonner, ils m'avaient remis une liste des individus les plus recherchés et mon vrai nom y figurait en quatrième position. Je m'étais évadé avec un authentique ausweis nazi. Pouvais-je après tout respecter cette Gestapo qui supposément voyait tout ?

Le docteur Petit était loin de pouvoir suivre ma ligne de pensée. Nous décidâmes de prendre chambre ensemble, mais d'agir séparément. Pendant des heures, nos recherches pour trouver une chambre furent vaines. Presque tous les hôtels de la Ville de quatre-vingt-six mille habitants étaient occupés par les Allemands. Le plus grand en ville, l'hôtel de la Cliche, très proche du jardin Darcy et du centre-ville, était réservé aux visiteurs officiels. Un cordon policier de soldats armés et casqués ceinturait la place Darcy. À l'Hôtel Central, situé au cœur du vieux Dijon et proche du Palais Ducal, des officiers allemands se vautraient partout dans le hall de réception dans des fauteuils en cuir et un agent de la Gestapo se tenait à côté du portier. *Le drapeau à croix gammée flottait sur l'hôtel de la Cloche siège du haut commandement allemand du nord-est, sur l'hôtel de ville, siège de la Kommandantur, sur l'hôtel Brochu dit d'Esterno, siège du grand état-major, sur le palais de Justice siège de la Kommandantur, etc.*

Les Allemands étaient à Dijon en « zone occupée », c'est-à-dire en dehors de la « zone réservée interdite » (*prolongée vers la Manche par la « zone rattachée interdite » placée sous le commandement allemand de Bruxelles*) où se trouvait Nancy, mais ils ne s'y sentaient pas moins chez eux et même de façon plus outrancière : c'était une autre image que dans la zone réservée interdite. Les officiers se promenaient en autos décapotables et chacun avait à son côté sa femme ou sa maîtresse. Dans chaque magasin, des Allemandes

achetaient français.

De jeunes Allemandes en uniformes pittoresques et sans fards ni rouges à lèvres étaient assises dans les cafés*. Les Français les appelaient « les souris grises », terme désignant à la fois la couleur des uniformes et la répulsion pour la vermine. Il s'agissait de l'ensemble du personnel féminin du Reich. Les plus nombreuses étaient les auxiliaires des transmissions ou Nachrichtenhelferinnen. La tenue de sortie comportait le calot frappé de l'aigle du Reich ; la veste (de tailleur) croisée gris foncé avec l'écusson des transmissions ; la chemise gris clair ou bleu clair selon les années et avec l'éclair brisé ; la cravate noire, la jupe flottante à mi-mollet, les bas de coton, les chaussures noires lacées. La tenue de travail était constituée d'une grande blouse grise à col Claudine blanc ornée de l'aigle du Reich*.

Les infirmières allemandes de la Croix-Rouge portaient de longs manteaux gris boutonnés jusqu'au cou et de petites coiffes blanches ou des calots gris boy scout. Elles envahissaient en nombre les cafés, bars et restaurants. Les relations franco-allemandes de Dijon étaient franchement plus amicales qu'à Dieuze. Les magasins étaient ouverts et vendaient leurs marchandises à l'envahisseur. Les cinémas jouaient des films allemands. Les garçons de cafés et de restaurants servaient obséquieusement les généraux allemands et ici et là on pouvait voir une Française assise à côté d'un officier allemand à une terrasse de café. Nous étions à mille lieues de la fière Lorraine.

Nos multiples demandes de logement étaient accueillies par des regrets et des haussements d'épaules.

Finalement, nous obtînmes une place à l'hôtel Terminus. La vieille femme dans la loge du portier nous dévisagea quelque peu suspicieusement. Elle exigea finalement que nous la payions d'avance. Elle nous accorda une petite chambre placée sur une conduite de ventilation, mais tout de même nantie d'une baignoire.

J'entrepris immédiatement l'exécution de mon plan. Des centaines de personnes attendaient alignées à l'entrée de la Préfecture. La file occupait toute la Rue (*300 mètres*) depuis la Préfecture jusqu'à l'église Notre Dame. Des soldats allemands assistés de Gardes mobiles assuraient l'ordre. Les Gardes mobiles avaient été les premiers prisonniers libérés des camps avant même les cheminots. Parfaits serviteurs de tous les maîtres sans distinction et récemment libérés, ces Gardes mobiles avaient récemment remis leurs uniformes. Ils étaient plus zélés que les Allemands. Ils s'essayaient à maintenir une discipline de fer sur le modèle prussien. Quand un officier allemand passait, ils claquaient des talons avec une hâte ridicule. Une carte était affichée à l'entrée de la Préfecture. Les différentes zones étaient

indiquées par des lettres. La zone libre ou inoccupée de la France était indiquée comme étant une zone interdite, ce qui voulait dire qu'il était vain de demander un laissez-passer pour s'y rendre. On pouvait voyager entre les autres zones, mais me dit quelqu'un, ça prenait au moins deux semaines pour obtenir une autorisation. Heureusement, un soldat allemand me dit qu'on pouvait obtenir des permis spéciaux à la Kommandantur de la rue Bossuet. Vu la surabondance des Kommandanturs locales, de districts, de régions, il ne fut pas facile de trouver cette dernière. Finalement, j'y parvins, c'était la Kommandantur « de Ville ».

Attendaient dans le vestibule sous la protection amicale de soldats allemands et de Gardes mobiles, quarante à cinquante personnes, principalement des femmes.

Assise dans une petite pièce adjacente, une secrétaire allemande tapait sur une machine à écrire. Blonde, jolie, portant sa chevelure à la façon des Gretchen avec des tresses enroulées autour de la tête, elle montrait par un soupçon de rouge à lèvres qu'elle n'avait pas totalement résisté aux tentations françaises. Je m'approchai en vrai séducteur et commençai comme Faust :

— Meine schönes Fräulein, darf ich's wagen... (Ma belle demoiselle, oserais-je…)

Elle était moins sévère que la Marguerite de Faust, car elle ne rejeta pas mes avances. Je lui dis que j'étais Suisse et que je devais me rendre à Lyon pour d'importantes affaires. Aujourd'hui, lui dis-je avec mon plus bel accent allemand suisse, nous sommes samedi 10 août 1940. Mon laissez-passer pour retourner à Nancy où je réside expire mardi. Serait-elle assez aimable pour m'introduire auprès de l'officier responsable ?

Gretchen se leva. Elle était peut-être heureuse de rencontrer un demandeur dont elle pouvait comprendre les paroles. Elle disparut dans une autre pièce. Quelques minutes plus tard, elle était de retour et elle me fit entrer chez son supérieur. Un immense capitaine était assis derrière un immense bureau dans une immense salle. Tout l'endroit était théâtral. C'était un décor d'Hollywood. Derrière l'immense bureau de l'immense capitaine se trouvait une immense photo de l'immense Führer avec au-dessus une immense croix gammée étincelante dans son immense cadre. Je ne pus m'empêcher de penser que l'Empereur Guillaume avait dit qu'en lui tout était gros. Quand il avait un rhume, c'était un gros rhume. J'éternuai, le capitaine leva la tête.

— Sie wünchen ? (Que voulez-vous ?)

— Herr Offizier, *sagte ich auf schwyzerdütsch, als würde ich seinen Dienstgrad nicht erkennen*, ich erbitte eine Gunst. (*Monsieur l'officier, dis-je avec mon accent suisse en affectant ne pas reconnaître son grade militaire, je*

suis venu vous demander une faveur.)

L'introduction le flatta. Il se mit à effacer ses verres de lunettes.

— Ich bin Schweizer, fuhr ich fort, indem ich näher trat und « meinen » Namen nannte, Ich bin Weinreisender. Bisher bin ich sehr gut ohne Reisepass ausgekommen ; ich lebe hier seit zehn Jahren. Von fünf Jahren ist mein Pass abgelaufen. Ich hatte nur eine Carte d'identité... Aber heutzutage…selbstverständlich… man kann nicht ohne Pss sein… (*Je suis Suisse. Je donnai mon nom d'emprunt, et négociant en vin. Jusqu'ici, je n'avais jamais eu besoin de passeport, puisque je vis en France depuis dix ans. Je n'ai pas renouvelé mon passeport voici cinq ans quand il est tombé échu, car ma carte d'identité suffisait. Mais maintenant… Ça va sans dire… Vous ne pouvez plus circuler sans passeport*…)

En fournissant mon nom d'emprunt, j'avais pensé à qui il appartenait réellement, au petit homme barbu incapable de rire.

Mon introduction trouva l'agrément de l'important officier. Il hocha la tête en approbation. Au mur, le Führer sembla l'imiter.

Je continuai de pincer la même corde de harpe :

— Leider ist das schweizerische Konsulat in Nancy gesperrt. Da hat mir die deutsche Kommandantur in Nancy freundlicherweise einen Passierschein - Dijon hin und zurück - ausgestellt. Ich trat auf den Tisch zu und legte den Passierschein auf den Tisch. Zu meiner Enttäuschung verweigert mir unser hiesiges Konsulat den Pass. Nur Lyon ist zuständig. Aber mein Passierschein läuft ab, ich muss Dienstag wieder in Nancy sein, sonst verliere ich meine Arbeit. Seit sechs Jahren reise ich für die Firma Grandjean Frères, Wein und Champagner. (*Malheureusement, le consulat suisse de Nancy a été fermé. Heureusement, la Kommandantur a été assez aimable pour m'accorder un laissez-passer pour Dijon et retour. Je m'approchai du bureau et y déposai mon ausweis, le lui poussant sous le nez. À mon grand désappointement, mon consulat à Dijon a refusé de me remettre un passeport. Je ne peux en obtenir un qu'en France non occupée, Lyon donc. Mais mon laissez-passer expire dans trois jours. Mardi, je dois être de retour à Nancy, sinon je perdrai mon emploi. Je travaille pour la firme Grandjean Frères, Vins et Champagnes*.)

Possédant un ausweis authentique en règle, pourquoi aurais-je été timide ?

Le capitaine avait mis ses lunettes et examina mon ausweis. Par-dessus son épaule, le Führer sur le mur examinait le laissez-passer de Charles Boissière, alias Hans Habe.

J'avais présenté cela comme si mon droit à avoir un laissez-passer ne soulevait aucun doute et que la faveur que je demandais était seulement d'accélérer le processus.

— Wein und Champagner ? fragte der Hauptmann leutselig. (*Vins et Champagnes ? demanda le capitaine aimablement*.)

— Ja, Wein und Champagner.

Le capitaine s'éclaira la voix et s'informa :

— Habt ihr noch was auf Lager … Wein, Champagner…? (*En avez-vous de reste en stock ? Je veux dire Vins et Champagnes*.)

Avec un petit sourire compréhensif, je lui répondis :

— Nicht mehr viel. (*Plus beaucoup*.)

Il balada mon laissez-passer dans sa main, comme s'il essayait d'en évaluer le poids.

Le Führer baissa les yeux vers son serviteur et secoua la tête, mais comme ce m'était qu'une photo, il ne dit rien.

Le capitaine s'égosilla en parlant :

— Hm ! Können Sie noch ein paar Flaschen Sekt besorgen ? Gegen Bezahlung selbstverständlich. (*Hum ! Pouvez-vous me fournir quelques bouteilles de Champagne ? Contre paiement, bien sûr*.)

— Ich werde trachten, sagte ich gnädig. (*Je peux essayer, dis-je aimablement*.)

J'avais idée que le capitaine boirait mon Champagne à la même sauterie où le capitaine Brühl jouerait de mon accordéon.

— Welcher Preis ? (Combien ça coûterait ?)

J'affectai à fond la science du calcul du négociant en vin :

— Ich könnte noch zwölf Flaschen Veuve Cliquot zu fünfundzwanzig Franc die Flasche zur Verfügung stellen. (*Je suis capable de vous fournir douze bouteilles de Veuve Cliquot à vingt-cinq francs la bouteille*.)

Les gros yeux protubérants du capitaine sortirent tellement que je craignis de les voir tomber sur le bureau lisse et poli.

Je parlai doucement, sans doute pour ne pas être entendu du Führer :

— Natürlich vertraulich… Engrospreis. (*Naturellement, ce prix est confidentiel… Prix de gros*.)

— Perfekt.

Quelques minutes plus tard, mon laissez-passer pour la France libre était prêt. Les autorités allemandes étaient requises par la Kommandantur de la ville de Dijon de permettre à Charles Boissière, négociant en Vins et Champagne la traversée la ligne de démarcation avec la France non occupée dans les deux directions.

Ma fausse carte d'identité reposait sur le bureau entre mes deux laissez-passer. Je me penchai sur le bureau comme pour aider le capitaine à épeler mon nom. Je pressai mon pouce sur la partie fausse du seau. La grosse tache

blanche près de ma date de naissance (1911 au lieu de 1884) échappa à la vigilance du capitaine.

Il devait penser à ses douze bouteilles de champagne à vingt-cinq francs pièce.

Le laissez-passer fut complété et scellé. Le capitaine en se levant ressembla alors à une statue équestre. Il me surprit par ces mots :

— Ich muss den Passierschein noch schnell vom Major unterschreiben lassen. (*Maintenant, ça prend la signature du Commandant*.)

Je restai seul avec le Führer. Une pendule sur le manteau de la cheminée bleue répandait un tic tac lancinant.

La porte s'ouvrit.

— Es tut mir leid, *sagte der Hauptmann eintretend*. Der Herr Major ist schon fort. Er kommt erst Montag früh wieder. Aber das tut nichts. Ich verlängere einfach Ihren Rückfahrschein nach Nancy. Holen Sie sich Ihre Papiere Montag, acht Uhr früh. Um neuen haben Sie einen Zug nach Lyon. Dienstagabend können Sie wieder in Nancy sein. (*Je suis peiné, dit le capitaine en entrant, mais le commandant est absent. Il sera de retour tôt lundi matin. Mais ça ne fait rien. Je vais en attendant rallonger votre laissez-passer de Nancy. Venez chercher vos papiers lundi matin dès huit heures. À neuf heures, un train part pour Lyon. Vous serez de retour à Nancy, mardi soir*.)

Pas de chance, me dis-je, je devais attendre tout un dimanche. Mes tempes battaient l'alarme. Le Führer souriait vicieusement.

Je ne pouvais rien ajouter. Je ne pouvais que m'incliner devant ce coup du sort :

— Ja, das kann ich. (*Je peux*.)

Je ramassai mes papiers et remerciai le capitaine. Alors que j'étais arrivé à la porte, il me rappela :

— Wollen Sie sich meine Adresse notieren ? (*Voulez-vous mon adresse* ?)

— Natürlich. Sobald ich aus Lyon zurück bin... (*Bien sûr. Aussitôt que je serai de retour de Lyon…*)

Je notai son nom et son adresse. Il m'accompagna jusque dans le vestibule et recommanda à la secrétaire de me faire entrer directement lundi matin. Les Gardes mobiles s'étaient mis au garde-à-vous précipitamment. Je constatai qu'au vu de la façon cérémonieuse dont le capitaine m'avait traité, ils m'avaient gardé une part de leur zèle.

Le docteur Petit me reprocha vivement mon imprudence. Il me déconseilla de retourner à la Kommandantur. De son côté, il avait retrouvé les parents d'un ami d'études qui était prisonnier de guerre. Ils avaient promis de lui fournir pour le même soir une bicyclette et une description précise de la route

à suivre.

Nous restâmes toute la journée (*du dimanche 11 août, journée cruciale de la bataille d'Angleterre et aussi journée cruciale pour Habe* !) cloîtrés dans notre chambre d'hôtel. Les jeunes hommes, des Alsaciens en particulier, qui circulaient en ville portaient encore leur uniforme avec un brassard « démobilisé » à la manche. Tous les deux, en civil, nous nous sentions épiés et suspectés à chaque fois que nous sortions. Je craignais aussi qu'un des nombreux Autrichiens de l'armée allemande me reconnaisse. Normalement, je n'utilisais mes lunettes qu'à l'intérieur. Là, je les mettais quand je sortais, mais c'était un bien faible déguisement.

Nous dévorâmes les dernières provisions d'Amalie. De temps en temps, je touchais le mouchoir qu'elle m'avait donné, mais je résistai à la tentation de l'ouvrir. En soirée, nous prîmes congé l'un de l'autre. Ces quelques jours nous avaient rapprochés. En l'absence de son doux visage juvénile, chaque chose allait m'être doublement difficile, pensai-je. Truffy, Garai, Alfred, René, Petit, je les perdais tous. Nous nous serrâmes la main silencieusement et nous nous embrassâmes. Le docteur Petit descendit l'escalier. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui depuis.

J'étais seul. La chaleur de la chambre devenait de plus en plus oppressante. Je m'habillai et finalement me risquai dans les rues. J'achetai des cigarettes, des fruits, un journal. Ensuite, j'entrai dans un cinéma. Je ne me souviens pas du film. À la porte, une grande affiche bilingue avec le cachet de la Kommandantur se lisait comme suit :

— « Juden und Hunden ist der Eintritt verboten ! Entrée interdite aux Juifs et aux chiens ! »

Aussi, les fenêtres des restaurants et des hôtels avaient des notices infâmes :

— « Juden ist der Eintritt verboten. Im Zweifelsfall, hat der Wirt das Recht, Personen von jüdischem Aussehen aus dem Lokal zu weisen. Entrée interdite aux Juifs. Le propriétaire a le droit de renvoyer de chez lui toute personne ayant le profil juif. »

Sur l'affiche collée à la fenêtre du restaurant « Le Chapeau rouge » (5 rue Michelet), le propriétaire avait ajouté :

— « Und ich werde es tun. Et je le ferai. »

Dans la salle de cinéma, j'étais assis à l'étroit entre deux soldats allemands. Lorsqu'apparut à l'écran un homme menotté, je sentis les menottes autour de mes poignets et aussi bien autour de mon cou. Les Actualités montraient la glorieuse Wehrmacht victorieuse. Je vis le Führer nourrir un cheval quelque part sur le front. Il échangeait des regards doux avec le cheval.

Quelques généraux contemplaient la rencontre solennelle entre le chef de guerre et le cheval de bataille. Les soldats à côté de moi applaudirent. Je sentis qu'ils me dévisageaient dans le noir parce que je n'avais pas battu des mains. Je m'éclipsai avant que les lumières se rallument.

La nuit à l'hôtel fut agitée. À la chambre voisine de la mienne, deux Françaises donnaient du plaisir à deux officiers allemands. Je venais à peine de m'endormir quand je fus réveillé par le bruit familier des bottes allemandes. Un violent coup secoua la porte voisine. Quelqu'un hurla :

— Polizei ! Aufmachen ! *(Police ! Ouvrez* !)

Une femme cria, moitié terrorisée et moitié suffocante de rire. J'étais à plat ventre appuyé sur mes deux coudes et trempé de sueurs. Je retrouvai dans la noirceur le mouchoir de mère Amalie. Il me vint à l'esprit que le lendemain était le 12 août, le jour anniversaire de ma mère.

J'entendis quelques mots dispersés d'explication de la part des officiers. Quelqu'un conclut :

— Geben die den Revolver her. (*Rentre le revolver*.)

J'entendis qu'on trinquait des verres. Quelques minutes plus tard, tout était redevenu calme.

Sur le coup de huit heures du matin, le lundi 12 août 1940, je me présentai à la Kommandantur. Bien que déjà trente ou quarante personnes attendaient, Gretchen me reconnut d'emblée. Elle alla m'annoncer. Ça prit du temps avant qu'elle revienne. Je sentais un fluide glacial m'envelopper le cœur. Une eau glacée coulait dans mes veines. Soudain, le capitaine se trouva devant moi et me dit :

— Herr Charles Boissière ! (*Monsieur Charles Boissière* !)

Il appuyait sur chaque mot : « Herr » était l'accusation, « Charles » le jugement,

« Boissière » la condamnation. Il tenait dans ses mains mon laissez-passer pour Lyon, mais il était barré au crayon rouge.

— Kommen Sie ! (*Suivez-moi* !)

J'entrai dans son bureau. Le soleil avait beau briller à travers les rideaux de la grande fenêtre, l'atmosphère était glaciale, le marbre de la cheminée était comme un bloc de glace géant. Il me commanda :

— Geben Sie mir Ihre Papiere ! (*Remettez-moi vos papiers* !)

Plus que sur le champ de bataille, plus que sous la pluie des bombes à Noirval, je sentis que ma vie ne tenait plus qu'à un fil. Je farfouillai dans mes poches à la recherche de mes documents.

— « Nur Zeit gewinnen, Zeit gewinnen um jeden Preis ! dachte ich. » (*Gagne du temps ! m'exhortai-je. Gagne du temps à tout prix* !)

— Der Herr Major hat heute mit dem Schweizer Konsul gesprochen, *sagte der Hauptmann.* Der Konsul hat erklärt, jederzeit Pässe für die Schweizer Staatsangehörigen ausstellen zu können. (*Le commandant a communiqué avec le consulat suisse ce matin, dit le capitaine. Le consul dit qu'il peut délivrer un passeport suisse à tout sujet suisse en tout moment*.)

Il était debout, menaçant et immense, penché en avant sous le portrait d'Hitler. Je ne lâchais pas de fouiller dans ma poche.

— Warum wollen Sie nach Lyon ? (*Pourquoi voulez-vous aller à Lyon* ?)

La question menaçante flottait dans l'air. La croix gammée au mur se mit en rotation à une vitesse folle. Ce n'était plus une croix gammée, c'était une roulette.

Je retrouvai mes papiers dans le même instant qu'un grand calme m'envahissait. Je m'écoutai parler :

— Was ? Ist der Konsul verrückt ? Gibt er mir falsche Auskünfte ? Hält mich der Konsul zum Narren ? Er ist ja wohl nicht bei Trost ! Ich vertrödle hier meine Zeit ! Ich verliere meine Stellung ! (*Quoi ? Le consul est-il fou ? Me donner de fausses informations. Veut-il me faire passer pour un cinglé ? C'est complètement insensé ! Je perds mon temps ici et je vais perdre mon emploi* !)

Je ne sais pas où je puisais mes paroles. Je criais. J'étais devenu rouge de colère. Le capitaine restait penché en avant comme un gorille prêt à bondir.

Il allongea sa main. Ses mains aussi étaient de taille exagérée, elles disaient :

— « Vos papiers ».

Je repris une attitude calme. La croix gammée s'immobilisa. Le Führer pâlit. La Croix de Fer rayonnait sur le revers gauche de sa veste. Soudain, ce ne fut plus elle, mais la Croix chrétienne :

— Unerhört ! rief ich. So was geschieht auch nur bei uns, in der Schweiz. Sofort gehe ich wieder hin. Darf ich mich auf Sie berufen, Herr Hauptmann ? (*Incroyable ! m'exclamai-je. C'est seulement la Suisse qui peut cafouiller comme ça. Je retourne au consulat. Puis-je mentionner votre nom, mon capitaine* ?)

L'idée de le nommer capitaine m'était arrivée d'un coup. Le gorille ramena sa main :

— Das müssen Sie sogar ! rief er. Was erlauben Sie sich eigentlich, die Schweitzer ? Dauernd falsche Auskünfte. Wir sollten dieses kleine Land erobern und reinigen. Die Schweiz ist das Chaos. In Deutschland ist die Behörde. Klären Sie die Sache sofort auf. Er erwartet Sie am Nachmittag. Erstatten Sie mir Bericht ! (*Non seulement vous pouvez, s'écria-t-il, mais vous devez. Pour qui se prennent-ils ces Suisses pour donner de faux*

renseignements ? Nous devrions envahir ce petit pays et le nettoyer. La Suisse c'est la pagaille. L'Allemagne, c'est l'autorité. Je vous attends cet après-midi. Vous me faites rapport !)

En parlant de la Suisse, j'avais atteint un point faible du capitaine. Les rayons du soleil réchauffaient la pièce. Il ne fut plus question de mes papiers. Deux minutes plus tard, j'étais de retour dans la rue. En cette matinée du 12 août, ton anniversaire maman, je venais de frôler la catastrophe à cause de ma témérité, mais tout n'était pas perdu.

Les heures qui suivirent à Dijon furent les plus dures de mon évasion. Je ne pouvais pas retourner à l'hôtel Terminus et encore moins à la Kommandantur de la rue Bossuet. Le capitaine pouvait avoir eu l'idée de rappeler le consulat suisse. Cette fois, le consulat l'informerait qu'aucun Charles Boissière n'y avait été vu ou entendu. C'était un jeu pour la Gestapo de trouver l'enregistrement à l'hôtel de ce monsieur, négociant en Vins de Nancy. Il me fallait donc quitter Dijon le plus vite possible, si possible le jour même, sinon au plus tard le lendemain.

Je n'avais pas amené mes cartes de Nancy, d'ailleurs trop rudimentaires. D'autre part, je n'avais trouvé aucune carte dans Dijon, les Allemands avaient dû les acheter toutes. Je n'avais pas la moindre idée de l'emplacement de la ligne de démarcation, ni l'endroit où elle pouvait être franchie avec quelques chances de succès.

Je décidai de rendre visite au consulat suisse. Petit homme maigre, le consul suisse fumait un grand cigare. La fenêtre de son bureau donnait sur la rue la plus animée de Dijon. Le bureau lui-même avait l'air d'un refuge. Le consulat entier baignait dans une grande et agréable tranquillité. Ça me rappelait Genève entre midi et quatorze heures quand les magasins fermaient et que la Ville s'endormait.

— Sind Sie Schweizer ? fragte der Konsul. (*Êtes-vous Suisse ? demanda le consul*.)

— Nein, erwiderte ich. Ich bin nicht Schweizer. Aber iche lebe seit mehreren Jahren in Genf. Meine Frau ist Schweizerin. (*Non, reconnus-je. Je ne suis pas Suisse, mais j'ai vécu pendant des années à Genève. Ma femme est Suisse*.)

Je lui énumérai une longue liste de mes amis suisses. Je mentionnai le premier ministre Lachenal, le juge Borel du tribunal de La Haye et de nombreux autres.

— Ich bin in Begriff, mich nach der Schweiz durchzuschlagen, fuhr ich fort. (*J'ai idée de revenir en Suisse, continuai-je*.)

Je lui contai ma vie et donnai ma vraie identité. Il m'interrompit :

— Ach, Sie sind der Mann... Man hat uns von der Kommandantur angerufen. Wir haben gesagt, dass wir Pässe ausstellen können. Aber näturlich nur für Schweizer Bürger. (*Ah ! C'est vous l'homme… On nous a appelés de la Kommandantur. Nous leur avons dit que nous pouvions délivrer des passeports. Naturellement uniquement pour les citoyens suisses*.)

— Selbstverständlich können mir Sie keinen Pass ausstellen, sagte ich. Aber Sie könnten mir vielleicht einen Gefallen erweisen. Wenn man wieder anruft, könnten Sie sagen, dass Sie meinen Fall untersucht und mich an das Konsulat in Lyon verwiesen haben. (*Ça se comprend, dis-je, que vous ne pouvez me délivrer de passeport, mais vous pourriez peut-être me rendre un service en disant que vous avez transmis mon cas au consulat de Lyon*.)

— Das wäre unwahr, sagte der Konsul. Es tut mir aussordenlich leid. Wir können Ihnen nicht helfen. (*Ce serait faux dit le consul. Je suis vraiment désolé. Nous ne pouvons pas vous aider*.)

— Und wenn die Kommandantur anruft ? fragte ich. Können Sie wenigstens sagen dass Charles Boissière hier gewesen ist. (*Et si la Kommandantur appelle ? demandai-je. Pourrez-vous dire au moins que Charles Boissière est venu ic*i ?)

— Das kann ich, entgegnete der Konsul. Aber ich fürchte, es wird Ihnen nicht viel nützen. (*Ça, je peux, répliqua le consul, mais je crains qu'ils n'en aient rien à faire*.)

Je quittai le havre de paix et retournai dans le tumulte de la rue. Je marchai jusqu'à l'heure de midi. Je connus toutes les vitrines des magasins de la rue commerciale qui, par ironie peut-être, s'appelle la Rue de la Liberté *qui va de la place Darcy au Palais Ducal* et j'en lus les inscriptions au moins vingt fois. Je fis connaissance des marchands de journaux qui m'avisèrent de ne pas acheter leurs produits :

— Rien que des mensonges des Boches, monsieur.

Je restai assis longuement dans le grand parc derrière la place Darcy où les fleurs étaient en plein épanouissement. Une fillette accourut jusqu'à moi et me demanda de lui expliquer les images de son livre. Nous fîmes amitié. Je lui parlai du tapis volant et de la lampe d'Aladin. Rien ne pouvait me faire plus de bien que de parler à cet enfant : je me réfugiais dans un monde de conte de fées. En après-midi, je me dirigeai vers *l'hôtel Terminus*. Je marchai dans un sens sur un trottoir, puis dans l'autre sur le côté opposé. Sitôt qu'une auto de police arrêtait, mon estomac se contractait. Quand un groupe de prisonniers passait, mon cœur frémissait. Finalement, j'entrai au *Café Central* qui est placé sur la place Grangier à l'opposé de *l'Hôtel Central*. Je m'assis dans un coin tranquille, demandai du papier et une plume et j'écrivis quelques lignes

pour mon épouse. Je décidai de poster la lettre, bien que les chances fussent minces qu'elle put atteindre la Suisse dans la semaine à venir. J'avais tellement transporté de lettres en contrebande à Nancy pour mes compagnons d'infortune du camp de Dieuze que j'en arrivais à spéculer comme eux. Ou bien je serai à la maison bientôt, ou bien la lettre signifiera quelque chose même après des mois. Et ainsi, j'écrivis la phrase cruciale :

— « Ich will heute abend den letzten Versuch unternehmen. Gelingt er, so bin ich bei Dir, lange, ehe Dich dieser Brief erreicht. Misslingt er, so war es das letzte Abenteuer. » (« *Ce soir, je fais l'essai décisif. Si je réussis, je serai avec toi avant la lettre. Si j'échoue, ce sera la dernière, la grande aventure*. »)

J'étais sur le point de cacheter ma lettre quand mon attention fut attirée vers un groupe de quatre ou cinq adolescents. Pendant que j'écrivais, ils s'étaient non loin de moi. Quatre ou cinq jeunes filles les rejoignirent. Ensemble, ils montraient une telle chaleur de cœur, une telle sincérité, que les regarder me calma. Ils avaient tous entre dix-sept et vingt ans et tous semblaient scolarisés et encore étudiants, mais de toute évidence, de différentes classes sociales. Seule leur grande jeunesse les unissait. Le courage était le privilège de leur âge. Tout autour d'eux des officiers allemands buvaient de la bière, des soldats allemands entraient et sortaient. Des civils avec d'énormes croix gammées sur leurs boutons étaient éparpillés partout sur les divans en cuir rouge.

Les jeunes Français discutaient calmement de la défaite et le mot « Boche » était amplement utilisé en référence aux Allemands.

Nous échangeâmes des regards et une sympathie étrange s'établit entre nous. J'en vis deux ou trois entrer en conciliabule, apparemment à mon sujet. Je cachetai ma lettre et me rapprochai d'eux. Je dis doucement en essayant de ne pas attirer l'attention des Allemands :

— Puis-je m'asseoir avec vous ?

Permission accordée, je m'assis entre un gros gars blond, au visage boutonneux, mais décidé et prometteur de courage humain, et une blonde qui avait l'air d'une Américaine. J'entrai en conversation :

— Je ne sais pas pourquoi j'ai confiance en vous, mais j'ai le sentiment que vous pouvez m'aider…

Ils se serrèrent autour de moi, la mine sérieuse et curieuse. Je leur racontai brièvement mon histoire. De temps à autre, ils m'interrompaient par une question intelligente. Autrement, ils écoutaient calmement avec intérêt. Quand j'eus fini, ils s'échangèrent des regards. Après un moment de silence, la fille à côté de moi assura :

— Bien sûr, nous allons vous aider.

Tous agréèrent. Ils étaient huit, cinq garçons et trois filles. Je n'étais plus seul.

J'avais huit amis en qui je pouvais avoir confiance. Un petit gars à lunettes ressemblant à un jeune professeur suggéra :

— Allons chez Manon et tenons un conseil de guerre.

Exhortation agréée, nous payâmes et quittâmes le café.

Manon était une jolie brunette avec des dents blanches éblouissantes. Elle était la fille d'un manufacturier qui avait sa villa sur la rue Carnot. Nous nous installâmes dans un grand salon. Je pus rarement dire un mot, car le conseil de guerre me priva de toute décision indépendante. Chacun des garçons avait sa propre stratégie et chacun la défendait avec ardeur. Des noms d'endroit et de gens dont je n'avais pas la moindre idée volèrent. À l'occasion, l'un venait à moi et me donnait une claque dans le dos :

— Nous allons arranger ça, mon vieux.

Ils fumaient des cigarettes sans compter ni sans s'inquiéter des cendres tombant sur le tapis. Finalement, ils décidèrent d'envoyer Henri, un gros garçon aux mouvements ralentis, parler à quelqu'un dont le nom évidemment ne me disait rien.

Le gars blond au visage décidé m'approcha et m'informa :

— L'option retenue est que vous passerez par le village de Seurre. Le train part à six heures du soir, n'est-ce pas Gabrielle ?

Gabrielle était une petite étudiante blonde avec des lunettes à montants roses, elle acquiesça :

— Oui, mon Colonel !

— Seurre est à six kilomètres de la ligne de démarcation et c'est la place à partir d'où vous avez les meilleures chances de pouvoir passer. Mais nous en saurons plus dans un instant. Henri est parti voir son oncle. Monsieur Rodin possède une usine. Il vend des saucisses en France libre. Probablement, il vous cachera derrière ses caisses.

Un garçon élancé avec un visage de fille s'assit à côté de moi :

— Puis-je vous accompagner ?

Une fille du même âge, mais grave et digne le rabroua :

— Nous avons besoin de toi ici, face de bébé.

Un jeune homme avec les cheveux en brosse conclut :

— Si ça ne fonctionne pas avec l'oncle d'Henri, nous allons nous procurer un camion et vous traverser nous-mêmes.

Manon agréa :

— Papa fournira l'argent.

Quelques minutes plus tard, Henri était de retour. Il avait encore ses pinces

à pantalons autour de ses chevilles. Il avait fait le déplacement à bicyclette et il était encore essoufflé. Tous s'attroupèrent autour de lui :

— Alors, Henri ?

— Malheureusement, mon oncle ne peut rien faire par lui-même.

— Merde ! Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Henri essaya d'excuser son oncle :

— C'est juste la malchance. Depuis hier, la frontière est totalement bouclée. Tout le trafic entre les deux zones est interdit. Mon oncle a aussi dit « Merde ! », mais il m'a donné deux adresses, une petite et une grosse. La grosse, c'est monsieur Roy, le plus riche paysan de Seurre. Il se tourna vers moi : à Seurre, vous aurez juste à rencontrer monsieur Roy et dire que c'est monsieur Rodin qui vous envoie. Les deux sont des amis proches. Monsieur Roy est aussi un fabricant de saucisses, le plus riche à Seurre, et il a déjà aidé plusieurs prisonniers à passer la frontière. Il devrait pouvoir faire pareil avec vous. Mais gardez la petite adresse. C'est aussi un fabricant de saucisse. Il s'appelle Laveau. C'est peut-être un hurluberlu, mais sa femme est la meilleure cuisinière de toute la Côte d'Or.

Le rapport fut accepté avec enthousiasme.

Henri reprit graduellement son souffle et il compléta son compte-rendu :

— Oui, avant que j'oublie. Mon oncle dit qu'il faut être très prudent à Seurre. C'est la dernière gare en territoire occupé. Tous les trains s'arrêtent là avant de traverser la frontière. Par conséquent, les contrôles y sont actuellement très sévères. Mon oncle croit que ça devrait bientôt revenir à la normale.

Des verres furent remplis et nous bûmes à mon succès. Nous échangeâmes des adresses avec l'intention de nous écrire… un jour quand les choses seraient redevenues normales.

— Et elles seront différentes, dit Manon, le verre à la main.

— Le gros gars blond s'installa au piano :

— Que faut-il jouer ?

Je m'écrasai de fatigue dans un gros fauteuil. Tout le monde à part moi se réunit autour du piano. Je me sentais vieux à comparer avec cette jeunesse vibrante.

Personne n'avait répondu au jeune musicien. Il commença de jouer avec énergie.

Je me levai.

D'abord, nous restâmes tous silencieux, puis nous nous mîmes doucement à chanter la Marseillaise.

Tous les huit m'accompagnèrent jusqu'à la gare. Pour des raisons de

sécurité, nous ne nous y présentâmes qu'une minute avant l'arrivée du train de six heures. Je confiai ma lettre à Manon. Par la fenêtre du train, j'aperçus mes huit mousquetaires alignés sur le quai comme des tuyaux d'orgue et me faisant des gestes d'au revoir. Les huit mouchoirs volaient dans les airs comme huit colombes. Cette soirée du 12 août était chaude et lumineuse. Le train haletait à travers la campagne. Le jaune des champs ressortait à la lumière du soir. En l'absence de paysans, ils respiraient une tranquillité de vacances. De temps à autre, je voyais une servante solitaire portant une cruche d'eau sur la tête. Aux arrêts, un vieux chef de gare bâillait devant la porte de son bureau. Ça me rappelait le lac Balaton, « l'océan hongrois » où j'avais grandi. Les samedis, les jeunes femmes habillées de blanc se tenaient sur les quais, attendant leurs hommes revenant de la ville. Les jeunes filles tenaient des raquettes de tennis dans leurs mains. Les chevaux attelés à des voitures d'hôtel attendaient derrière la gare sans étage et les mouches bourdonnaient autour de leurs oreilles. Quelque chose de l'humeur de ces étés d'antan persistait sur le pays conquis.

Je circulai dans le corridor. Ainsi, le contrôle serait sévère à Seurre, la dernière gare avant la frontière. Peut-être ferais-je mieux de descendre avant et de continuer à pied. Je sondai prudemment mes compagnons de voyage. Ils me dirent que la route passait par un pont où le contrôle était encore plus sévère qu'à la gare. Il était préférable de continuer avec le train. Je n'avais aucun bagage et aucune autorisation pour le voyage de Dijon à Seurre. Les gardes devraient pouvoir me repérer facilement. Je marchais des allers-retours dans le corridor sans savoir exactement ce que je recherchais. Je cherchais sans doute inconsciemment quelque chose qui m'aiderait à franchir les contrôles. Une vieille femme était assise seule dans un compartiment. Je m'assis près d'elle et entrai en conversation. C'était une vieille dame distinguée, habitante de Seurre. Elle portait une robe noire et un long collier de perles. Ses cheveux blond clair commençaient à peine de grisonner. Elle me dit que son fils et son petit fils libérés d'un camp de prisonniers peu de jours auparavant l'attendaient. Elle me raconta comme tous les hommes de Seurre avaient fui la ville à l'approche des Allemands, mais les femmes n'étaient pas parties. Maintenant, beaucoup d'hommes étaient revenus. Elle me demanda ce que j'allais faire à Seurre. Je lui racontai que j'étais un marchand suisse d'une manufacture de saucisses. Je ne sais pas si elle me crut.

Tandis que nous parlions, je jetai un coup d'œil à la valise de la dame dans le filet à bagages. Elle me fascinait comme si j'étais un pilleur de train. En regardant le paysage, nous poussions des soupirs de temps à autre, la vieille dame sans doute parce qu'elle pensait à son pays qui se mourait et moi parce

qu'en ce jour lumineux je n'avais pas le moindre désir de mourir. De gare en gare, les Allemands étaient de plus en plus nombreux. J'étais en manches de chemise et à chaque arrêt je me penchais dehors par la fenêtre. Les petites gares sentaient les fleurs et la bière. Des groupes de deux ou trois soldats allemands, le fusil sur l'épaule, se tenaient à côté des chefs de gare. Chaque agent officiel des chemins de fer français était accompagné d'un agent allemand habillé du ridicule habit bleu noir des cheminots allemands avec des bandes jaunes ou rouge vin. Chaque gare avait donc son général allemand local des chemins de fer.

Chaque fois que je mettais le nez dehors, la vieille femme intervenait :

— Ce n'est pas encore Seurre.

— Mais sera-ce bientôt Seurre ?

— Oui. Êtes-vous nerveux ?

— Nerveux ? Peut-être.

Après cela, nous nous parlâmes à peine. Le train stoppa en gare de Seurre. Je saisis la valise de la vieille dame.

— Non. Laissez-faire,

— Si, si, insistai-je. Laissez-moi la porter.

La valise me portait, plutôt que l'inverse. J'aidai la vieille dame à descendre du wagon. Je marchai à son côté. Je lui parlai, parlai, parlai. Je me disais :

— « Dis n'importe quoi. N'arrête pas de parler. Ne fais aucune pause, aucun arrêt. Garde le sourire. »

La sortie était à l'autre bout de la gare et le chemin était long. Des fleurs, des pélargoniums rouges poussaient dans des espaces entourés de pierres blanches. Deux Allemands s'employaient à décharger une caisse.

Je parlais et souriais. Je souriais et je parlais. J'étais le petit-fils dévoué portant la valise de grand-maman et le trajet n'en finissait pas. Finalement, nous arrivâmes à la sortie où se tenaient deux soldats allemands. Grand-maman présenta ses papiers et passa immédiatement. Portant toujours la valise, je voulus suivre.

Le sous-officier allemand me saisit par le bras.

— Na, Sie da… ! (*Hep ! Vous, ici*… !)

C'était un jeune gars avec des lunettes, un des milliers de professeurs de gymnastique en uniforme.

Je lui tendis mon ausweis de Nancy. Il me le remit d'emblée et exigea :

— Pass oder Carte d'Identité ! (*Passeport ou Carte d'identité* !)

Je lui remis ma carte d'identité. La vieille dame attendait de l'autre côté de la barrière sa valise et moi.

Hors de la gare, c'était le village, l'été, la vie et à six kilomètres la liberté.

Il examina ma carte d'identité sous toutes les coutures.

En regardant la photo, il rapprocha le document de ses yeux. Il me regarda. Un quart du timbre sur la photo représentait mon travail amateur. Il me dit :

— Charles Boissière…

— Ja, Charles Boissière.

J'essayais de rester ferme sous le regard du sous-officier.

Sa voix sonnait claire et définitive quand il affirma en réexaminant la photo :

— Das sind Sie ja nicht. (*Ce n'est pas vous*.)

Je me sentis soulagé. La photo était réellement ma photo. Aussi longtemps qu'il ne découvrirait pas les falsifications du document, je devais garder espoir. J'eus une inspiration : j'ôtai mes lunettes.

L'Allemand me regarda encore avant de sourire :

— Mit der Brille, nicht zu erkennen. (*Avec ces lunettes, vous êtes méconnaissable*.)

— Ja, so eine Brille…, sagte ich. (*Oui, confirmai-je, ce type de lunettes*…)

Il ferma ma carte et me la rendit.

J'exprimai poliment ma gratitude, plus envers Dieu qu'envers le sergent myope :

— Guten Tag. (*Passez une bonne journée*.)

— Heil Hitler.

La vieille femme, son fils, son petit-fils m'attendaient devant la gare. Je transportai la valise jusqu'à leur maison qui était proche et je partis à la recherche de monsieur Roy, le fabricant de saucisses. Le lieu me rappelait plaisamment le village hongrois de mon enfance, où j'avais passé beaucoup d'étés : Balatonboglár d'où provenait ma mère et où vivaient les Marton, sa famille, depuis des centaines d'années. Une poussière épaisse couvrait la rue de la gare où quelques jeunes paysannes se promenaient ce lundi comme un dimanche dans leurs plus beaux atours. Des acacias maladifs ornaient les façades des maisons sans étage avec de petits jardins. C'étaient des acacias ordinaires qu'on doit lier et étayer, les seuls qui puissent sentir aussi bon. Leur fragrance inondait l'air du soir encore rempli de toute la chaleur de la journée. Ici et là, on entendait le bruit claquant des volets roulants qu'on ouvrait. Le contact avec le passé me remplit de nouveau d'un sentiment de sécurité et d'optimisme.

La maison de monsieur Roy, le fabricant de saucisse, était la plus grosse du village. Quand je traversai l'allée du jardin menant à la porte d'entrée, un énorme chien berger me suivit. Avec un clin d'œil de connivence à la servante, je lui demandai si je pouvais parler à monsieur Roy seul à seul. Elle me fit entrer dans la salle de séjour.

Monsieur Roy était un homme trapu dans la cinquantaine. Une femme, sûrement son épouse, était assise près de la fenêtre ouverte. Bien qu'elle fût probablement du même âge de son mari, elle était plus jeune et délicate d'allure malgré ses cheveux grisonnants et tirés qui retombaient en vagues douces sur ses petites oreilles. Elle me salua d'un hochement de tête et reprit sa lecture.

Nous nous assîmes.

— Je suis un prisonnier de guerre évadé, *commençai-je.*

L'homme plaça un gros index en travers de sa bouche. Il m'indiqua du geste la porte de la pièce voisine. Le gros chien berger y était couché en travers.

— Le chien du commandant, *dit-il.*

Il voulait probablement m'indiquer la présence de l'officier plutôt que sa peur du gros chien.

Je racontai mon histoire. La femme aux joues pâles et délicates était toujours assise à la fenêtre. De temps à autre, elle regardait dehors comme si elle rêvassait dans le soir ensoleillé. Elle ne semblait pas m'écouter. Son mari. Au contraire, était attentif et silencieux. Je conclus :

— C'est ainsi que je suis venu pour vous demander de l'aide.

Il pencha sa lourde tête sur ses mains poilues :

— Je ne sais pas si je peux vous aider

Il se tut. Le chien remuait la queue pour chasser les mouches. Quelqu'un parla en allemand avec un accent prussien dans la pièce voisine. Dehors, deux cyclistes allemands descendaient la rue.

Roy parla finalement :

— J'essaierai de vous aider.

Il se leva et déambula silencieusement à travers la pièce, les mains dans le dos. J'entendais le tic tac de la pendule. Le mobilier était vieux et de bon goût ; comment était-il arrivé dans cette maison ? Je me levai à mon tour.

— France libre et France occupée, *dit-il en s'arrêtant devant moi*, sont séparées par la rivière le Doubs. Cette frontière est gardée par des centaines de soldats allemands…

Il se remit à marcher. L'Allemand à côté engueulait son ordonnance. Je sentis que Roy attendait quelque chose et qu'il n'aurait pas pris sa décision avant ce quelque chose. Il reprit :

— Alors, c'est monsieur Rodin qui vous envoie ?

— Oui.

Et de nouveau, il marcha. Sa femme tournait les pages bleues de son livre. Il faisait maintenant trop noir pour qu'elle pût lire. Soudain, Roy s'arrêta devant

elle :

— Qu'en penses-tu ?

— Non, *dit-elle*.

L'homme changea de physionomie. Son visage était devenu dur et fatigué.

— Excusez-moi. Les risques sont trop grands. Je ne peux pas vous aider.

Il me reconduisit à la porte. Le chien se leva lentement, majestueusement, et nous suivit. La femme pencha une fois de plus la tête par la fenêtre. Je déraisonnais : le chien était la princesse ensorcelée et le marchand de saucisse, le méchant personnage. Roy se pencha soudain vers moi :

— Passez la nuit à l'hôtel de la gare. Vous entendrez de mes nouvelles.

Je me dépêchai à travers le village et je trouvai une chambre à l'hôtel. Je descendis à la salle à manger. Deux des tables étaient occupées par des Allemands. À l'une, deux officiers conversaient. À l'autre, deux cheminots donnaient à penser que les officiers faisaient partie eux aussi des chemins de fer. Je commandai ce qui était offert dans le menu limité. Les deux officiers ingurgitaient pas mal de vin et parlaient de matières militaires avec des voix fortes. Ils discutaient des deux millions de prisonniers de guerre français. J'écoutai avec intérêt tout en m'efforçant de regarder par la fenêtre d'un air indifférent.

— Ich bitte Sie, meinte der Oberlieutnant, indem er sein Weinglas an der Mund hob, iche bitte Sie, warum sollten wir die Gefangenen freilassen ? Frankreich zahlt uns elf Franc pro Kopf und Tag. Ein Gefangener kostet höchtens zwei Franken. Achtzehn Millionen Reingewinn pro Tag. Ausserdem müssen die Franzosen für die Besatzung zahlen zwanzig bis vierzig Franc pro Mann un Tag. Schliesslich müssen sie noch den Sold der Gefangenen weiterbezahlen. Können sie nur im Lager ausgeben. Von den Arbeitskräften, nicht zu sprechen. Die Rechnung ist ganz einfach … (*Je vous demande, dit le lieutenant en portant le verre de vin à la bouche ; je vous demande pourquoi nous relâcherions les prisonniers. La France nous paie onze francs par homme et par jour. Un prisonnier nous coûte tout au plus deux francs par jour. Ça fait dix-huit millions de profits nets par jour. En plus, ils doivent encore payer pour les hommes emprisonnés. Les prisonniers doivent dépenser leur argent dans les camps, sans compter que nous les faisons travailler sans les payer. Même un enfant pourrait imaginer le bénéfice*.)

Ils évaluèrent un certain temps le bien-fondé de leurs calculs. Ils trinquèrent une dernière fois. La serveuse enleva les fleurs en papier de dessus les tables. Je montai dans ma chambre. Je m'assis devant la fenêtre ouverte. Il était déjà trop tard pour bien voir. Soudain, je notai que quelqu'un était entré dans la pièce.

Monsieur Roy était là. Il s'assit sur le lit et parla rapidement en haletant et sans interruption comme un homme qui voulait se soulager le cœur.

— Bonsoir. Pardonnez-moi. Nous avons fait passer en fraude une dizaine de prisonniers, mais quelques fuites se sont produites. Ils manquaient de preuves. Le village a quand même été mis à l'amende pour cinquante mille francs. Nous ne pouvons plus sortir dans les rues après dix heures du soir. Les Allemands se sont installés dans toutes les maisons ou presque. Le commandant de la place s'est établi chez moi et il était occupé à manger dans la pièce voisine quand vous êtes entré. Il dort dans mon lit et son chien dort dans le lit de ma femme depuis que nous avons été mis à l'amende.

Il se tut. Il regardait nerveusement l'horloge, écoutait à la porte, l'ouvrait soudainement, la refermait vite. Ses yeux reflétaient l'inquiétude. Cet énorme et robuste homme tremblait.

Il reprit ses explications :

— Deux personnes de mon village ont disparu. Aucune femme n'est en sécurité. Ils se comportaient correctement avant, mais maintenant ils ont un prétexte. Maintenant, vous comprenez ma femme…, oui elle est bizarre ces derniers temps. Elle est très bizarre, mais, il hésita une minute, je vous aiderai pareil. On ne peut plus rien faire ici. Mais à quinze kilomètres d'ici et au-delà de Montagny-lès-Seurre, mon ami Bray a une ferme. Il vous fera franchir la frontière.

Il alla à la porte. Je voulus le remercier, mais il répétait en se tenant la tête.

— Vous m'excuserez, ma femme, si étrange, si étrange…

Rien de plus ne pouvait se dire. Il était presque dix heures. Quelque part, un ruisseau bruissait, quelque part un train sifflait, quelque part la liberté m'attendait.

Le mardi 13 août 1940, quand je m'éveillai, le jour d'été était brumeux. Je m'habillai, payai ma facture et me mit en route pour Montagny-lès-Seurre.

Après sept ou huit kilomètres de marche, un vieux couple de paysans me prirent dans leur chariot et m'amenèrent non loin de Montagny-lès-Seurre.

Il n'était pas plus de onze heures du matin quand j'atteignis la ferme de monsieur Bray. Le fermier, de toute évidence de situation aisée, plus monsieur que paysan, était habillé en vêtements de ville. Il était plongé dans ses livres de comptes. Il me reçut amicalement quand je lui dis que je venais de la part de monsieur Roy.

Nous nous assîmes dans sa villa de verre ensoleillée. Des fruits étaient disposés sur la table et sur le sol de pierre des jouets, des chevaux de bois et des poupées étaient éparpillés, de temps à autre, un enfant entrait et prenait un jouet ou s'étirait pour atteindre un fruit sur la table. Tout respirait le confort

et la paix.

Une fois de plus, je formulai un bref récit de mes aventures et de mes plans. L'homme me laissa parler jusqu'à la fin.

— Avez-vous fini ?

— Oui.

Il s'exprima avec la circonlocution affectée des personnes à demi instruites :

— J'ai deux choses à vous dire. La première chose est que je n'ai jamais conduit un prisonnier à travers la frontière. Je ne sais même pas où elle se trouve. Intentionnellement ou pas, monsieur Roy vous a mal informé.

Mon cœur s'arrêta, craignant la suite :

— Et, en second lieu, vous autres Allemands, vous nous prenez pour plus fous que nous ne soyons.

Je bondis sur mes pieds :

— Nous, Allemands !

Il se leva aussi.

Il avait deux têtes de plus que moi, mais il me faisait face comme un petit dindon prêt à se défendre.

— Oui, dit-il. Vous, Allemands. Pour m'envoyer un agent provocateur, vous devriez vous forcer un peu plus et choisir quelqu'un qui parle comme un vrai Français.

J'étais blanc comme un linge, mais je comprenais son attitude :

— Monsieur Bray, je vous assure…

— Ne m'assurez de rien. Quittez ma maison !

Je ne bougeai pas. Un enfant un petit garçon blond, entra. Il prit un soldat de plomb et une pomme.

Je fis un essai désespéré :

— Regardez, monsieur Bray. Je vous comprends, mais comprenez-moi aussi. Je suis perdu si vous ne m'aidez pas. Je vous le jure sur tout ce que j'aime, je ne suis pas un Allemand.

— Vous pouvez jurer autant que vous voulez, vous n'êtes pas un soldat français.

Je serrai les poings :

— Écoutez-moi, monsieur Bray. Je ne vous demande pas de m'aider si vous ne le voulez pas ou si vous avez peur. Mais donnez-moi au moins une carte. J'irai seul jusqu'à la frontière. Si je tombe aux mains des Allemands, au moins j'aurai essayé. Comprenez-vous ? Je tenterai le risque. Je traverserai le Doubs quelque part. Dieu m'aidera, mais je ne sais pas où se trouve la rivière. Une carte routière était posée sur la table. Le fermier posa sa main dessus et

rit d'une voix rauque.

— Nous connaissons toutes les astuces de la dernière guerre. Mes empreintes sont répandues par centaines sur la carte. Si je vous la remets, je serai fusillé demain.

Une petite fille du même âge à peu près que le petit garçon accourut du jardin et me demanda sa poupée.

Le fermier fit son acte de foi :

— J'ai quatre enfants et je ne désire pas mourir.

Je vis que tout espoir était perdu. J'étais plein d'amertume et en état de haine ; je sentis le besoin de le blesser :

— Très bien, mais puis-je vous demander une faveur ? Puis-je espérer au moins que vous ne me dénoncerez pas aux Allemands après que j'aurai quitté votre maison ? Vous devez y penser, ne serait-ce que pour ne pas être compromis.

Nous nous faisions face à face. L'homme était derrière une chaise, ses mains posées sur le dossier. Pour un fermier, elles étaient curieusement petites, féminines. Il serra l'osier si fort que ses poignets blanchirent.

— Je suis Français, monsieur, dit-il.

Il avalait ses larmes.

— Merci, dis-je, un peu honteux.

Je quittai la ferme et retournai vers Seurre. Les abeilles bourdonnaient, les papillons voletaient. L'air était chaud et parfumé. Impossible de croire qu'un tel jour tout espoir fut perdu.

Je marchais tranquillement sur la route de Seurre quand j'entendis une voix dans ma tête :

— « Va voir monsieur Laveau. »

Je m'étais fait dire que c'était un vieux fou, mais que sa femme était la meilleure cuisinière de la Côte d'Or.

Les souliers de monsieur Pfeiffer de Nancy étaient un peu trop petits pour moi et mes pieds étaient douloureux. À une courte distance au-delà de Montagny-lès-Seurre, je m'assis dans l'herbe pour me reposer. Je surveillais soigneusement l'apparition éventuelle d'une patrouille allemande, mais seulement des paysannes passaient sur leurs bicyclettes.

Quand je me relevai, je remarquai quelque chose qui m'avait échappé jusque-là : une petite chapelle en bordure des bois. À mesure que je m'en approchai, je sentis descendre du ciel comme un orage purificateur après une journée insupportablement suffocante.

C'était comme des gouttes de pluie chaude en juin, comme le premier baiser après une longue séparation. Sur le petit autel de la chapelle se tenait

le Christ bleu de Noirval, les bras étendus pleins de bonté, de tolérance, demiséricorde. Je sus alors que j'étais sauvé.

Ce qui suivit arriva si rapidement qu'il faut le raconter vite. Après une courte recherche, je trouvai la maison du vieux Laveau.

La vieille maison sans étage était au milieu du village. La cuisine donnait sur une salle de séjour à l'ancienne mode.

La vieille madame Laveau était occupée à son fourneau. Le vieux Laveau assis dans un fauteuil roulait des cigarettes. Les cheveux gris, paraissant soixante-dix ans, il avait fait la Grande Guerre, car sur sa poitrine il portait ses décorations : Légion d'honneur, Médaille militaire, Croix de Guerre. Il me regarda avec des yeux bienveillants et compréhensifs tandis que je parlais. Ensuite, il frappa sur le sol avec sa canne. Sa femme apparut. Elle resta respectueusement dans la porte d'entrée.

Se tenant comme cela, prête à servir, elle était le symbole du mariage paysan et du bon mariage en général, une servante droite, noble.

— Apporte-nous à boire, dit le vieil homme.

Sa femme apporta une bouteille d'eau-de-vie et deux verres. Lorsque le liquide brûlant descendit dans mon estomac, je réalisai que j'étais à bout de force.

Laveau passa sa main sur ses cheveux blancs soyeux et demanda sa femme :

— Vos fils sont-ils là ?

Il disait « vos » à la manière paysanne. La vieille dame sortit dans le jardin et revint avec ses deux fils. Ils se tinrent respectueusement dans un coin de la pièce. Il leur parla :

— Allez et ramenez tous les pêcheurs que vous pourrez trouver. Et comme ses deux fils approchaient la porte, il ajouta : Richard, Jérôme et Mathieu, spécialement Richard !

Le vieil homme but une gorgée et parla d'un air réfléchi :

— Ce n'est pas vous qui avez perdu cette guerre.

Alors, sa femme intervint, les yeux embrasés en se tournant vers lui :

— Mais vous, vous l'auriez gagnée.

Le vieux couple échangea un regard de compréhension.

— Peut-être… Peut-être… Nous n'avions pas été trahis.

La pièce se remplit bientôt de gens. Les deux fils étaient revenus ramenant chacun un pêcheur. Un court instant plus tard, Richard arriva portant un chapeau usagé et sentant le brandy. Il s'inclina respectueusement et resta debout quoique le vieux lui ait demandé de s'asseoir.

— Bon, dit monsieur Laveau, lequel d'entre vous aidera ce prisonnier à

franchir le Doubs ?

Son ton ne souffrait aucune contradiction. Il se pencha en avant sur sa canne et regarda les trois pêcheurs :

— Avez-vous entendu ma question ?

Pas un ne parlait.

La vieille femme jouait avec son tablier. Les veines commencèrent à gonfler sur le front du vieil homme et il frappa sa canne sur le plancher :

— Voulez-vous me faire honte ? Je le ferai moi-même si vous refusez. Nous, la vieille garde, nous n'avons pas peur.

Les pêcheurs se mirent à parler. Le jour précédent, un Noir essayant de franchir

la rivière avait été abattu par les Allemands. Depuis deux jours, la surveillance de la frontière avait été considérablement renforcée.

Des Allemands s'étaient installés dans presque toutes les maisons de pêcheurs. Ayant été accusés d'avoir aidé des hommes à traverser la frontière, Jérôme et Mathieu s'étaient vu confisquer leurs bateaux.

Le vieux tapa à nouveau sa canne sur le plancher :

— Vous n'allez pas me dire que des Allemands sont alignés partout en arme sur le bord de la rivière. Pour cela, il faudrait deux millions d'hommes. Il doit bien y avoir des trous quelque part. Vous devez faire traverser ce soldat.

Une voix dit :

— Je le ferai.

C'était la voix de Richard. Il mesurait tout au plus un mètre soixante et avait un visage tanné de marin. Ses yeux étaient bleu clair comme les eaux d'une source de montagne. Le vieil homme se renfonça en arrière dans son fauteuil et tira la couverture sur ses genoux.

— Bon, dit-il.

Richard exposa son projet :

— Nous devrons aller à Longepierre. Mon bateau y est caché. Malheureusement, deux cents Allemands de la garde-frontière sont stationnés là.

Un silence suivit. Tous, nous attendions la décision du vieux Laveau. J'étais malade de faim et de stress. Madame Laveau s'aperçut de ma pâleur et m'apporta un grand verre d'eau-de-vie. Le vieil homme s'adressa à un de ses deux fils :

— Alphonse ! Combien nous reste-t-il d'essence ?

— Un dernier cinq litres.

— Bien. Prends l'auto et un lot de saucisses pour la vieille madame Debèze à Longepierre. Livre les saucisses à son magasin. Richard et le

soldat en profiteront pour filer. N'est-ce pas, Richard ?

— Oui, mon capitaine dit

Richard.

Le vieux Laveau riait à bouche fermée, gentiment, silencieusement. Les rides sautillaient sur son visage comme les petites autos dans les montagnes russes des foires. Aucune des personnes présentes ne le tenait pour un fou. Dix minutes plus tard, le bruit du moteur de la vieille Citroën sonnait comme une protestation contre les derniers cinq litres d'essence. Alphonse s'installa au volant. Je m'assis à son côté. Richard se plaça à l'arrière, les bras serrant tendrement les trente saucisses. Je revins en courant jusqu'à la maison. Je voulais embrasser les mains du vieil homme, mais il me prit la tête et m'embrassa sur les deux joues. Il prononça à peine solennellement :

— Les anciens combattants ont aussi fait leur devoir dans cette guerre. Dieu vous embrasse, mon enfant.

Le baiser d'un maréchal me décorant pour bravoure n'aurait pu être plus délicieux que celui du vieux marchand de saucisses. Nous atteignîmes le village frontière de Longepierre en quelques minutes. Alphonse arrêta immédiatement l'auto devant l'épicerie de madame Debèze. L'épicerie était située juste en face du QG des gardes-frontières. Dix ou douze soldats allemands patrouillaient sur la place à l'extérieur de leur QG et un nombre égal en maillots de bain prenait un bain de soleil.

Alphonse sortit le premier et entra dans l'épicerie. Richard et moi débarquâmes les saucisses et nous les transportâmes dans la petite boutique.

Délibérément, nous procédions lentement et soigneusement. La propriétaire du magasin, une femme dans les quatre-vingts se tenait derrière son comptoir, muette d'étonnement devant un arrivage inattendu. Elle me jeta alors un regard et je vis tout de suite qu'elle avait compris.

Quelques secondes plus tard, nous n'étions plus seuls. Comme tous les grands chefs militaires, le vieux Laveau n'avait pas eu besoin de reconnaître le terrain pour dresser un plan de bataille : la psychologie suffisait. Et personne n'est plus perméable que les Allemands à la psychologie de la saucisse. En quelques minutes, ils s'étaient tous entassés dans le petit magasin avec sa boîte de bouillons cubes, ses rouleaux de papier à mouches et son odeur d'épices et de peintures. Une masse confuse de baïonnettes, de fusils, de bottes, de pieds nus et de semi-nudistes en maillots de bain avait envahi le magasin avec une odeur de corps et de sueur humains. Autour des trente saucisses se produisit une lutte mi-sérieuse mi-plaisante, les plaisanteries n'étant qu'un prétexte.

La vieille dame renonçant bientôt à toute résistance se réfugia derrière son

comptoir. J'eus un dernier aperçu de sa tête grise dans une entrée donnant sur une pièce pleine de lithographies saintes. Une masse d'hommes en uniformes feldgraus, de corps dénudés et gras, de baïonnettes, de saucisses et de têtes défila devant mes yeux. Ce fut ma dernière grande vision de la Grande Allemagne nazie.

Derrière le casernement se trouvait un champ. Richard me fit signe et nous y partîmes à la course. Nous abordâmes bientôt un terrain de dunes ressemblant aux dunes de la mer du Nord. Nous trébuchions dans le sable et les roseaux. Puis, nous traversâmes un petit bois et rampâmes dans un fourré. Soudain, nous nous trouvâmes devant une petite maison blanche. Nous reprîmes notre souffle. Richard cria :

— Allô, maman !

Une femme sortit de la maison, suivie de six ou sept marmots. Richard avec fierté et un peu moqueur m'informa :

— Ils sont tous à moi.

La femme effaça sa main sur sa blouse avant de me la tendre. Richard et elles se ressemblaient comme uniquement se ressemblent les vieux couples. Richard encore un peu essoufflé parla :

— Mets un poulet dans la casserole. Monsieur dîne avec nous. Je l'emmène de l'autre côté cette nuit.

J'étais immobile, regardant autour de moi.

J'aperçus quelque chose briller un peu plus loin :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le Doubs.

Je m'avançai en écartant les buissons. Richard me suivit. La rivière devant moi était argentée, scintillante, claire. Ses flots descendaient avec impétuosité. À quelques mètres de l'autre rive était un petit bois.

J'étendis la main :

— Qu'est-ce de l'autre côté, est-ce la France libre ?

— Oui, c'est la France libre.

Ma poitrine se gonfla. Nous retournâmes à la maison. La femme de Richard poursuivait un poulet pour notre dîner. Je la pris par le bras :

— S'il vous plaît, ne vous donnez pas cette peine, Madame Richard. Je ne peux accepter votre invitation. Je vais aller nager tout de suite.

Richard protesta avec rigueur :

— Êtes-vous tombé sur la tête ? Cette nuit, je vous ferai traverser sans l'ombre d'un danger. En plus, les gardes allemands peuvent vous tomber dessus à n'importe quel moment.

Je souris :

— Non, merci Richard. J'ai déjà perdu deux mois et je ne veux plus en perdre du tout. Avez-vous des maillots de bain ?

Nous entrâmes dans la maison. Richard continua de protester avec violence tout en m'apportant un caleçon de bain. Conduit par un élan mystérieux, je voulais accomplir ma volonté vite et gaiement. Je léguai mon costume, mon chapeau et mes chaussures à Richard. Je le priai de partager avec Alphonse ce qui me restait d'argent. Il accepta après beaucoup d'hésitation. Finalement, je fouillai les poches de mon costume une dernière fois :

— Pouvez-vous me donner un bout de tissu imperméable et de la ficelle ?

J'enlevai rapidement mon costume et ma chemise. Je sentais que chaque minute était précieuse. Richard m'apporta le bout de ficelle et un morceau de toile imperméable. Il me regardait en secouant la tête :

— La nuit, c'est facile. Pourquoi n'attendez-vous pas ? Pouvez-vous vous imaginer la force du courant ?

— Courant ou pas courant…

J'enfermai trois choses dans le tissu imperméable, le petit carnet où j'avais noté toutes mes expériences, la montre qui ne m'avait jamais quitté et qui était un cadeau de mon père et finalement le mouchoir noué de mère Amalie. Quand il vit avec quel soin je rangeais le mouchoir, Richard me demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas.

J'accrochai mon petit bagage autour de mon cou :

Richard s'était résigné :

— Bon. Puisque vous insistez, je vais aller voir si la rive est libre.

Il descendit au bord du fleuve. Je l'entendis crier entre les buissons :

— Venez !

J'accourus. Nous nous serrâmes brièvement les mains.

— Merci, Richard.

— Merde, mon vieux.

Le petit homme me donna une tape sur mon épaule nue. Je sautai dans l'eau. Le courant était fort et je devais lutter contre lui. Les vagues se cassaient au-dessus de ma tête. Je prenais une grande respiration chaque fois que ma tête sortait de l'eau. J'avais conscience que mes amis me regardaient anxieusement depuis la rive.

Liberté, pensai-je… Sur l'autre rive, c'est la liberté. Celui qui n'a jamais perdu sa liberté ne peut se représenter ce que cela représente.

Le courant violent me saisissait comme une paire de mains violentes essayant de me déchiqueter. J'avalais de l'eau. Mon cerveau trottait :

comment avais-je pu supporter mes tourments dans le camp de prisonniers ? Mon professeur de natation du Lido. Mon professeur de gymnastique rondelet et comique qui se promenait au bord de la piscine lourdement habillé et ne descendait jamais dans l'eau. Monsieur Bray m'avait dit que j'étais un Allemand. L'eau était comme un lutteur qui m'écrasait avec ses genoux.

Et alors, je touchai à la terre. Le rivage était brun, humide, glaiseux et broussailleux. À deux reprises, je tentai d'y grimper et j'échouai. Les branches où je m'accrochais cassaient, le sol glissait sous mes pieds. Finalement, je pus m'appuyer sur une racine pour monter. Des branches craquèrent, mais j'arrivai sur la terre ferme.

Soudain, je m'aperçus que je n'étais pas arrivé sur la rive opposée. J'étais sur un étroit morceau de terrain, une sorte de péninsule entre les deux rives. Derrière les broussailles, quelque chose brillait. J'avais devant moi un autre et plus large bras du Doubs. Étais-je du côté français ou encore du côté allemand ?

J'étais surpris, mais avant même que je pusse envisager la question, j'eus la réponse. À quelques mètres sur ma droite, j'entendis les pas d'un soldat allemand s'approchant. Je n'avais guère qu'une fraction de seconde pour prendre une décision. Me cacher jusqu'à ce qu'il passe ou sauter dans l'eau de l'autre côté du buisson ? Je pris ma décision, mieux valait être mort que prisonnier. Je fonçai dans la broussaille sans me soucier du bruit, sautai dans la rivière et essayai de nager aussi vite que je pus contre le courant en tenant ma tête sous l'eau sauf pour respirer.

J'étais à peu près à trente mètres de la rive, quand le premier coup de fusil partit immédiatement suivi d'un autre. Les balles frappaient l'eau avec un curieux petit glouglou. La première balle amerrit à au moins dix mètres en avant de moi et sur la droite, la seconde à cinq mètres, la troisième frappa l'eau à trois ou quatre mètres sur ma gauche. Maintenant, j'étais plus éloigné, l'Allemand allait-il améliorer son tir ? Non, la quatrième arriva à six ou sept mètres sur ma gauche. Chaque fois, j'entendis l'impact sur l'eau. Il me restait seulement quatre à cinq mètres à faire, beaucoup d'effort à la brasse.

Une fois de plus, je me rappelai le conseil que maître nageur du Lido, un homme gras et ventripotent avait l'habitude de crier quand j'étais petit enfant :

— « Pliez vos deux genoux autant qu'ils le peuvent. »

J'avais aussi la vision du camp de Dieuze. Tout cela n'était-il qu'un cauchemar ? Je remontai mes genoux jusqu'à mon estomac. Une brassée de plus et mes bras touchèrent la rive et le salut.

Je montai prudemment. Regardant en arrière, je vis l'Allemand poser son fusil contre un arbre. Je compris qu'il n'avait pas eu l'intention de tuer un isolé

et qu'en habile tireur il m'avait délibérément encadré de ses balles. Je courus à travers la prairie qui était en pente douce. Un jeune homme pêchait tranquillement sur la rive. Je l'appelai.

Il arrêta sa pêche et vint me rejoindre. Encore effrayé, je lui demandai :

— Suis-je en France libre ?

— Oui.

— Pas d'Allemands ?

— Pas d'Allemands.

Il rit. Il avait des dents blanches et une bouche admirable. Je le pris dans mes deux bras et l'embrassai sur les deux joues. Nous restâmes assis quelques minutes dans la prairie et j'essayai de me sécher. Finalement, il me conduisit à sa mère, une pauvre femme de pêcheur. Elle avait déjà donné des vêtements à une douzaine d'évadés. J'étais le treizième, mais pour moi aussi elle trouva une chemise, un pantalon, une veste et quelque chose qui ressemblait à des chaussures. Pour moi aussi, elle eut du fromage, du vin et un poisson cuit.

Le jeune pêcheur s'appelait Robert. Nous étions assis devant sa cabane pendant que sa mère préparait le poisson. Je retirai le paquet de mon cou et ouvrit le mouchoir de mère Amalie. Il renfermait un rosaire en pur cristal.

— Tu vois, dis-je à Robert, ce chapelet m'a sauvé la vie.

Il prit le rosaire dans sa main et laissa les billes couler entre ses doigts. Je pensai au garçon à qui il avait appartenu et me promis :

— « Ne sois jamais aussi incroyant qu'il l'a été. Garde la foi et ne désespère pas. »

Je mis la montre à mon oreille. Elle marchait. Il était six heures quarante. Je pris le repas de poisson et de fromage avec Robert et sa mère. Je leur dis :

— C'est le plus beau repas de ma vie,

Elle me répondit :

— Nous devons partager ce que nous avons.

Elle me fournit un peigne et une brosse et je peignai mes cheveux face à un petit miroir accroché au mur. Je le fis solennellement. À plusieurs reprises, je regardai le soleil couchant en clignant des yeux. Avais-je auparavant avoir réellement vu le soleil de cet été chaud durant mon séjour au camp de Dieuze ?

La femme du pêcheur me montra la carte d'un sergent qu'elle avait accueilli en France libre. Il était arrivé comme moi, sans habit, sans argent, sans souliers. Lui aussi était reparti en habit. Il était plein de gratitude. Je m'enquis sur les conditions de vie en France libre, sur les possibilités de communication. Je voulais tout savoir d'emblée.

Robert me dit :

— Ça ne restera pas toujours ainsi. La France survivra. Le mal ne peut pas éternellement triompher.

— Non, dis-je. Le mal ne peut pas triompher.

J'appris qu'un train circulait de Saint-Bonnet-en-Bresse à Bourg et de Bourg à la frontière suisse. Je me mis dans l'idée de marcher jusqu'à Saint-Bonnet le même soir de façon à prendre le train le matin suivant. Saint-Bonnet était distant de neuf kilomètres et je décidai de partir. Je pris congé de la vieille femme du pêcheur. Avant de me mettre en route, je désirai donner mon nom et mon adresse à mon hôtesse. Elle m'apporta du papier et de l'encre.

La plume à la main, j'hésitai. Soudain, tout me revenait terriblement présent. La retraite. Sainte-Menehould en flammes. Vienne-la-Ville. Le lieutenant Truffy et le canal de la Marne au Rhin. Les observateurs disparus. Les Noirs. Maurice Pionnier l'interprète. Le négociant en vin Charles Boissière. Les fabricants de saucisse.

J'écrivis rapidement : « Hans Habe. 21e régiment de marche de volontaires étrangers » ainsi que mon adresse à Genève. C'est seulement après que j'eus écrit mon vrai nom sur le papier que je me sentis redevenu moi-même. Robert marcha avec moi à travers des jardins fleuris jusqu'à la grande route. Il m'indiqua mon chemin. Droit devant jusqu'à Saint-Bonnet. Nous prîmes congé l'un de l'autre et je partis.

Je respirai profondément l'air frais du matin argenté de l'été. Le ciel brillait comme un lac glacé. De place en place, un bleu sombre trouait la nappe d'argent. Sur le lac céleste, la glace était brisée et là où la couleur argentée avait disparu on pouvait voir profondément dans le ciel. Je saluais toutes les choses que je rencontrais. Je leur disais que j'avais échappé à mille enfers, déjoué un millier de diables, fui un million de démons. Je saluais les maisons le long de la route, les vaches dans les champs, la bonne senteur de la terre, les cieux si proches de moi.

J'essayais d'imaginer quelqu'un que je pourrais aider. J'étais le plus riche de tous les déguenillés. Trois demoiselles en robes blanches passèrent sur leurs bicyclettes. Une voiture de foin passa avec son conducteur endormi. La rivière laissée derrière moi était aussi large que l'océan. Et aussi, je marchais en chantant tandis que le jour était à son coucher. J'avais le meilleur qu'un homme puisse avoir sur terre. Je sentais que je n'avais pas combattu en vain. La nuit tomba. Je n'avais plus peur du lendemain. La campagne était silencieuse autour de moi. Je joignis les mains et me tut de peur de déranger le calme divin. Dans un village au loin, les cloches se mirent à sonner. Devant moi, la route était belle et libre comme la vie.

Sous-chapitre X. 5) Épilogues

À Sain-Bonnet-en-Bresse, le mercredi 14 août 1940, je pus envoyer des télégrammes à mon épouse Erika et à mes parents à Presinge. J'avais pu mendier l'argent aussi pour le train. J'allai de Saint-Bonnet à Bourg-en-Bresse et de Bourg à Annecy. Erika me rencontra à Annecy. De Genève, elle m'avait apporté du linge et un habit. Elle était arrivée avec notre Talbot blanche, un étrange contraste pour un homme qui quelques jours auparavant circulait en ambulance sur la route de Nancy et qui quelques heures avant portait des haillons et avait quémandé de l'argent pour un billet de train. Je rencontrai ma femme à Annecy à la frontière suisse. Je rencontrai mes parents du côté français de la frontière.

Ma fuite à travers la France occupée n'avait duré qu'une semaine, mais ils n'avaient pas eu de nouvelles de moi depuis deux mois. Le 31 août 1940, j'étais démobilisé à la caserne des Chasseurs alpins d'Annecy sous le numéro 9324. Quelques jours plus tard, je reçus un certificat du Colonel Debuissy de mon régiment. Il avait inscrit ces mots consolateurs :

— « Sa conduite au feu a toujours été parfaite. »

J'avais le réconfort d'avoir accompli mon devoir, mais ça n'adoucissait pas le fait que la « France libre » n'était pas libre. Je le réalisai vite.

Je croyais à tort mon retour en Suisse facile. À Dieuze, j'avais été trop occupé à me garder en vie et je n'avais pas fait trop attention à ce qui se passait dans le monde. Le Dr Heinrich Rothmund du département de la police suisse pour les étrangers me refusa mon visa de rentrée, car il ne voulait pas commencer une guerre avec le Reich allemand juste pour le salut de Hans Habe.

La Suisse, conservatrice, pensait essentiellement à sa sécurité intérieure. Elle refoulait les « indésirables » ; les Juifs, les individus ayant appartenu aux Brigades internationales, les « débris du Front populaire » ; au total, elle pratiquait une attitude passablement néo-fasciste.

Maintenant, j'avais une bonne idée de la catastrophe. La moitié de l'Europe était entre les mains d'Hitler et l'autre moitié était entièrement à sa merci. La Suisse avait été sauvée par miracle, mais était menacée. La Grande-Bretagne était pilonnée par les bombardiers allemands ; l'allié italien de l'Allemagne n'était plus qu'un misérable satellite ; on ne pouvait être sûr de la neutralité bienveillante de l'Espagne. Elle risquait de se transformer avec le temps en une alliance active avec Hitler. La « France libre » dont j'avais rêvé entre les murs du camp de Dieuze faisait du lèche-bottes auprès du Führer sous la conduite d'un vieil homme sénile et d'un traître cynique.

Mes parents vivaient en tant que réfugiés au château de ma belle-mère, la Hongrie s'étant définitivement rattachée d'elle-même à l'Allemagne. Ils me pressèrent de quitter l'Europe. La Suisse, disaient-ils, même si je finissais par pouvoir y entrer légalement n'était pas une place sûre ; pas plus la France non occupée continuellement visitée par des commissions allemandes. Ni la France, ni la Suisse ne pourraient refuser d'obtempérer à une demande d'extradition venant de Berlin. Bien qu'il fût impossible d'obtenir un visa pour les États.Unis avant vingt-neuf années selon le quota applicable à un natif de Hongrie, un certain nombre d'États sud-américains était disposé à accepter des réfugiés. Mais ces possibilités, selon mes parents, ne pouvaient être adéquatement examinées à partir de la France et de la Suisse. L'endroit pour en décider était Lisbonne, le havre des réfugiés et la porte pour quitter l'Europe. Je pris ma décision avec une hâte indécente. Mes ennemis privés et publics m'ont accusé justement ou pas de mauvais jugement et de bien des fautes, offenses, erreurs, mais ils ne m'ont jamais blâmé pour une chose que je ne me suis jamais pardonnée : j'ai trahi la femme que j'aimais par-dessus tout. Ma décision de quitter l'Europe était un acte de trahison envers Wanda Laparra.

La France vaincue était en pleine désorganisation. J'avais écrit une lettre à l'adresse de Wanda à Biarritz. Il n'existait aucune connexion téléphonique ni télégraphique avec Biarritz située en zone occupée. Je ne pus entrer en rapport avec elle. En outre, pour fuir l'Europe, il fallait beaucoup d'argent. Je n'avais pas de passeport. Sans parler d'outre-mer, je ne pouvais pas même aller jusqu'au Portugal. Mon père était entré en relation avec un diplomate bolivien en Suisse qui fournissait des passeports de son pays en échange de dollars. C'était des passeports en règle, quoique faits illégalement et seulement valables pour quelques jours ou quelques semaines et exclusifs pour le pays dont on serait éventuellement citoyen en quelques jours ou quelques semaines. Mais ils coûtaient un paquet de dollars. En outre, je ne savais pas combien de temps je devrais rester au Portugal et quel prix quelque autre consul de ce pays ou d'un autre de l'Amérique latine me demanderait pour un visa d'entrée dans son pays. Mes parents ayant déménagé en Suisse. Les moyens que j'avais mis à leur disposition pour qu'ils ne dépendent pas totalement de la charité de ma belle-mère et ceux que j'avais utilisés pour mes aventures guerrières avaient épuisé tout l'argent que j'avais fait avec mes trois livres. Il était impossible de transférer de Grande-Bretagne mon compte en sterling. Mais Erika était riche. Elle seule pouvait me fournir les moyens de me sauver d'Europe. Je sacrifiai Wanda.

Plus tard au cours des années de mes auto-accusations, j'ai essayé de

temps en temps de soulager ma conscience. Je me disais qu'il n'était pas possible que je quitte Erika qui sans exprimer un reproche, s'était si fidèlement et courageusement tenue à mon côté dans une Europe durement oppressée par l'Allemagne national-socialiste. Je me suis même dit que mon amour endormi depuis longtemps s'était réveillé durant ces jours de notre fuite heureuse. Mais ce n'était que des excuses, des rationalisations déculpabilisantes, des mensonges. La vérité est bien plus simple. Elle révèle quel misérable salopard peut devenir un héros de guerre. Mon père dépensa une énergie fiévreuse, comme il l'avait toujours fait quand il s'occupait de mes problèmes. Déprimé, assailli de terreurs, n'ayant plus ni pays ni maison, j'étais redevenu « petit Jancsi », le gamin qui dépendait de son papa. Pour lui, cela allait tout simplement de soi que j'abandonne Wanda et que je ne me soucie de rien : « Papa allait voir à tout. »

Face à cette situation, il se révéla vraiment un sorcier comme je l'avais toujours considéré être dans mon enfance. En moins d'une semaine, il obtint les passeports boliviens pour moi et Erika et nous héritâmes en plus d'une magnifique lettre diplomatique, un sauf-conduit relié cuir qui expliquait pourquoi Jean Békessy né à La Paz ne savait pas un mot d'Espagnol. À cette époque-là, la circulation des devises posait tout un problème et une bonne partie de la fortune d'Erika était en France libre. Mon père élabora en peu de jours un système de contrebande. Et alors en un clin d'œil les francs français devinrent des francs suisses.

Naturellement, ce ne put être fait entièrement sans ma participation. Comme les passeports avaient été établis en Suisse, je dus y entrer en fraude. Habitué à franchir les « frontières difficiles », je passai deux fois illégalement la frontière franco-suisse. À Genève, je fus arrêté dans mon propre logement. Heureusement, le Chef de Police de Genève était un homme admirable et compréhensif : il me relâcha sur ma promesse de quitter la Suisse pour de bon, ce que je fis le jour suivant.

En dépit de tous les conseils opposés de mes amis, je fis la seule chose sensée : je voyageai en accord avec mon personnage. Au lieu de prendre le train comme d'autres émigrants et traverser la France certes non occupée, mais contrôlée par la Wehrmacht, et l'Espagne fascistes pendant de périlleux jours entiers, je décidai d'émigrer avec la belle Talbot blanche de sport. Dès l'instant où j'eus dans ma poche le petit passeport rouge de la République bolivienne avec la lettre diplomatique sauf-conduit disant que j'étais le fils d'un diplomate bolivien et que j'avais vécu en Europe depuis mon plus jeune âge, je devins réellement le fils fortuné d'un diplomate bolivien.

Mon habileté théâtrale innée, ma capacité à incarner un personnage, ma

sauvèrent probablement la vie. J'étais sur la liste noire de l'Espagne franquiste et les frontières de l'Espagne avec la France et le Portugal constituaient les derniers obstacles dangereux. Il y eut un moment d'extrême tension quand un officier de la police secrète espagnole entreprit de questionner cet étrange Bolivien qui ne savait pas un mot d'Espagnol, mais durant ce temps les douaniers espagnols fondaient d'admiration devant l'énorme moteur et les prix gagnés lors de rallyes en montagne et accrochés sur une bannière de cuir sur le capot. Cette grandeur automobiliste impressionnait moins l'homme de la police secrète, mais la profusion des coffrets en peau de cochon lui parut plus impressionnante. Un cerveau de policier ne pouvait concevoir qu'un Juif ou un réfugié politique en cavale puisse réaliser son évasion avec le luxe d'un potentat oriental. Le 26 septembre 1940, sous une fausse identité bolivienne achetée à prix d'or, je franchis donc la frontière espagnole comme un séducteur avec une voiture luxueuse. Après étapes aux Hôtels Ritz de Barcelone et de Madrid, j'arrivai à Lisbonne sans incident. Nous nous installâmes à l'hôtel Métropole. Cela ne fut possible que grâce à notre Talbot blanche, car la ville était bondée d'émigrants et il était presque impossible de trouver même le plus rudimentaire logement.

Au Portugal, personne, depuis le portier de l'hôtel jusqu'au chef de police, ne crut une seconde un mot du conte de fées d'un séducteur bolivien. Cependant les gens de cette ville enchanteresse au bord de l'océan non seulement toléraient le réfugié, mais rivalisaient entre eux à celui qui lui montrerait le plus de cordialité et de chaleur. Cela ne veut pas dire que les principes doivent périr du fait des expériences personnelles : j'ai toujours su que le Portugal de Oliveira Salazar (1899-1970) était une dictature, mais rien ne me pousse à élever la voix contre le Portugal. S'il y a un pays dont les cœurs battent avec un sentiment démocratique, alors ce pays est le Portugal ; s'il existe une vie dans l'autre monde pour les États en tant qu'État, alors la dictature portugaise peut être sûre qu'elle se retrouvera au paradis des États politiques, car au jour du jugement dernier des milliers de personnes élèveront la voix en gratitude pour le petit pays qui leur a sauvé la vie.

Lisbonne était devenue le lieu de rencontre de beaucoup d'intellectuels allemands : Franz Werfel et Heinrich Mann (Heinrich Mann, écrivain et dessinateur allemand né le 27 mars 1871 à Lübeck et décédé le 12 mars 1950 à Santa Monica, Californie. Il est le frère aîné de Thomas Mann et de Klaus Mann) avaient franchi à pied les montagnes espagnoles. Beaucoup de grands financiers, tels que les Rothschilds français et le baron hongrois Móric Kornfeld (1882-1967) étaient assis dans les salons de repos des hôtels élégants. Des politiciens, des poètes, des soldats et des acteurs, tous en

attente étaient parqués ensemble dans des pensions miteuses de banlieue. Presque chaque immeuble hébergeait un comité de réfugié ou un autre, le plus important d'eux étant le Comité commun de distribution américain dirigé par Morris Troper. Dans un des bars, on s'assemblait autour de Varian Fry (1907-1967), le courageux Américain qui avait mis sur pied un réseau de contrebandiers permettant aux réfugiés de franchir la frontière espagnole ; les espions anglais et allemands se saluaient aimablement comme membres d'une même confrérie ; on voyait des plaques de tous les pays européens sur les nombreuses autos en circulation ; sous le soleil hivernal des parcs publics étaient assis des réfugiés qui ne possédaient plus rien que la lumière solaire ; on se faisait des amis et on les perdait de vue ; mon collègue letton Arwed Arenstam, que j'appréciais beaucoup, se suicida lors d'une journée orageuse ; je tombai sur mon cousin Michel Lucas et envisageai de franchir avec lui l'Atlantique en voilier ; je fis la connaissance de deux personnes qui sont devenues de très chers amis : le baron Viktor von Kahler et sa belle épouse Bettina, de Prague.

Assez étrangement, l'atmosphère de Lisbonne n'était pas totalement déprimante. Bien sûr, il fallait faire la queue à longueur de journée à l'extérieur des consulats des républiques d'Amérique ; dans leurs bureaux, il fallait parlementer avec des fonctionnaires sourcilleux et bornés ; il fallait aussi se rapporter toujours et toujours à la police portugaise. Et certains d'entre nous ne bénéficièrent pas de l'hospitalité portugaise ; de plus, on pouvait lire avec une inquiétude grandissante les récits de visites chaleureuses d'hommes d'État allemands, mais les fuyards avaient passé à travers trop d'obstacles et parcouru un trop long chemin pour arriver à imaginer réellement que la fatalité pourrait les rattraper ici. Des navires anglais et américains se balançaient à l'ancre sur le Rageet. La vue des marins anglais et américains, de l'Union Jack et de la bannière étoilée nous remplissait d'une confiance enfantine.

Durant mon séjour à Lisbonne, les élections présidentielles eurent lieu aux États-Unis et je suivis les résultats par le sans-fil de Joseph Schwarz, le Vice-Président de la commission mixte, le « Joint Committee ». Le fait de la réélection de Franklin Delano Roosevelt renforça ma croyance que nous ne resterions plus longtemps seuls.

Ma vie, comme celle de tous ceux fuyant l'Europe, se passait entre les consulats des pays de l'Amérique latine, les cafés où l'on échangeait informations et tuyaux et les agences de voyages où il fallait déployer beaux discours et gros billets pour marchander une cabine.

L'apparition de classes, un des caractères de toute société, prit place plus vite et plus clairement que partout ailleurs : il y eut le groupe fortuné des

possesseurs de visas et celui désespéré des demandeurs de visas.

J'appartenais à cette dernière classe. Réalisant la nature désespérée de mon cas, je n'avais pas même fait appel au consulat américain.

En outre, à part cela, mes perspectives étaient médiocres puisque j'avais promis au Consul bolivien en Suisse de lui retourner rapidement mon faux passeport. Il n'y avait guère de chance d'obtenir un vrai visa avec de tels papiers douteux.

Et alors quelque chose se produisit, qui n'était guère différent d'un miracle.

J'avais fait connaissance à l'hôtel de madame Ninon Tallon (1908-1977), la nièce de l'ancien premier ministre Édouard Herriot et alors la femme de l'acteur Oscar Karlweis (1894-1956) et en charge de l'Unitarian Church Refugee Committee.

Elle me connaissait sous le nom de Békessy et elle fut étonnée lorsqu'un jour je lui présentai une édition américaine de mon livre « Sixteen Days » avec le nom de Hans Habe sur la page titre.

— Et qu'est-ce que vous faites encore ici ? demanda Madame Tallon. Un visa vous attend au consulat américain.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Après une nuit sans sommeil, ayant peur d'un dur désappointement, j'appelai le Consulat général des États-Unis.

C'était comme elle avait dit. Immédiatement après la défaite française. Le président Roosevelt avait créé une commission devant lui faire des recommandations sur des visas d'urgence destinés aux personnalités vedettes antinazies. La commission établit une liste comprenant des figures telles que Thomas Mann et Albert Einstein. Même si j'avais eu connaissance de l'existence de cette commission, je n'aurais jamais su être assez présomptueux pour que mon nom puisse être inclus dans cette liste de célébrités. Je ne peux décrire mon sentiment de gratitude quand en demande à ma timide requête, je fus informé que je figurais sur la liste allemande sous le numéro 48 et qu'il n'y avait aucun obstacle à ce qu'un visa me fût émis.

Tout alors se déroula avec l'efficacité américaine. Les noms soumis au Président par les différentes commissions et les permis autorisés par lui avaient été télégraphiés à tous les consulats américains à travers le monde. Personne ne savait où se trouvaient les élus. On n'avait pas de nouvelles d'eux et on ne savait pas s'ils étaient encore vivants. Mon nom avait été placé sur la liste alors que j'étais encore au camp de Dieuze rêvant d'un moyen pour obtenir un morceau de pain ou une lame de rasoir lors d'un voyage occasionnel à Nancy. Tout ce qui était nécessaire maintenant était que mon éditeur suisse, Dr Émile Oprecht, confirmât que Hans Habe et le Bolivien Juan Bécessi ne faisaient qu'un. Quarante-huit heures après, je fis le serment usuel

et reçus un visa pour les États-Unis pour moi-même et un pour ma femme.

Le 20 novembre 1940, le SS Siboney m'emmenait à New York par une belle journée d'hiver du genre qu'on ne rencontre que sur la côte du Portugal. Les mouettes tournaient autour du sale petit bateau à vapeur qui craquait de tous ses joints. Des amis étaient venus voir notre départ, des Portugais, des Américains et des réfugiés attendant eux-mêmes le droit de traverser. Le drapeau américain flottait à la proue. Le dernier port européen s'enfonçait dans la brume précoce du jour déclinant.

Et alors, comme un surplus de mouettes, une centaine de mouchoirs blancs s'agitèrent dans les airs. Les ancres levées, grognant lourdement, le navire commença à bouger.

L'Europe était derrière moi et derrière moi aussi, ma jeunesse…

Je regardai mes souvenirs.

Un des tableaux émergea : les duels à Heidelberg ; le couvent tranquille où vivait Monseigneur ; une hôtesse de boîte de nuit à Braunau ; la course nocturne sur la grande route d'Autriche ; un mariage discret à Vienne ; un mariage princier à Genève ; une femme qui mourait et une autre qui ressemblait à la morte ; un bal macabre à la veille de la guerre, les champs de fleurs en Bretagne ; une cour de justice à travers laquelle soufflait le vent de l'histoire ; des marches interminables à travers une France mourante ; les baraques sales du camp de Dieuze ; un camarade mort dans les Ardennes, un sous-officier allemand… une patronne de bordel à Nancy… le courant violent qui entraînait le fugitif vers la mort ; et une femme blonde aimée que j'avais dû laisser pour survivre.

Je revis cela et je savais que c'était l'Europe. Ce Continent maudit et aimé, cette permanente tour de Babel, ce mélange de langues et de peuples qui ne se comprenaient jamais et pourtant continuaient de construire ; peuples qui se haïssaient et se combattaient l'un l'autre et qui restaient cependant dépendants les uns des autres. Un Continent créé par Dieu, avec un hiver sévère, un timide printemps, un bel été et un automne doré sentant la terre, le fumier, les fraises, les lilas, le jasmin et les narcisses avec une douceur de l'existence dans l'âpreté de la lutte, des mots sympathiques dans des actions hostiles ; un Continent qui est mien dans chaque pierre et das chaque champ, avec chaque sommet de montagne et chaque vallée. Avec chaque maison et chaque ferme parce que je lui appartiens comme ma jeunesse lui appartient.

Je regardai mon passé. Ma jeunesse avec sa rébellion et sa confusion ; avec ses fausses valeurs hautes comme des montagnes et avec le tunnel que la providence m'a construit dans le roc ; avec les portes que j'ai fermées derrière moi et qui ont été rouvertes miraculeusement par une main divine ;

avec les précipices qui m'ont attiré pas signes et desquels je me suis extirpé par une plus grande volonté ; avec les sommets qui semblaient proches, mais devenaient inaccessibles à mesure qu'on les approchait ; et avec les bas-fonds hermétiques dont on pouvait toujours sortir par un chemin caché.

Je regarde en arrière. Avec humilité et fierté et par-dessus tout avec une gratitude sans réserve. Dans la connaissance tardive, mais bien heureuse que la seule raison de la vie soit la vie elle-même, que la seule raison de la naissance est de devenir un homme et que d'être capable de respirer est un acte d'une grâce éternelle.

Le 3 décembre 1940, j'arrivai dans le port de New York. Au printemps 1941, j'écrivis la conclusion de ce livre par ces mots ; « Merci à toi, Amérique. »

Le SS Marquès de Comillas entra le 10 juin 1941 dans le port de New York. Il fut le dernier navire pour les années à venir amenant des Juifs rescapés d'Allemagne. Douze jours plus tard, avec 152 divisions et quatre forces aériennes, Hitler attaquait l'Union soviétique.

.May 1940

Sunday	*Monday*	*Tuesday*	*Wedne*	*Thursday*	*Friday*	*Saturday*
1	*2*	*3*	*4*			
5	*6*	*7*	*8*	*9*	*10*	*11*
12	*13*	*14*	*15*	*16*	*17*	*18*
19	*20*	*21*	*22*	*23*	*24*	*25*
26	*27*	*28*	*29*	*30*	*31*	

June 1940

Sunday	*Monday*	*Tuesday*	*Wedney*	*Thursday*	*Friday*	*Saturday*
1						
2	*3*	*4*	*5*	*6*	*7*	*8*
9	*10*	*11*	*12*	*13*	*14*	*15*
16	*17*	*18*	*19*	*20*	*21*	*22*
23	*24*	*25*	*26*	*27*	*28*	*29*
30						

July 1940

Sunday	*Monday*	*Tuesday*	*Wednes*	*Thursday*	*Friday*	*Saturday*
1	*2*	*3*	*4*	*5*	*6*	
7	*8*	*9*	*10*	*11*	*12*	*13*
14	*15*	*16*	*17*	*18*	*19*	*20*
21	*22*	*23*	*24*	*25*	*26*	*27*
28	*29*	*30*	*31*			

August 1940

Sunday	*Monday*	*Tuesday*	*Wedney*	*Thursday*	*Friday*	*Saturday*
1	*2*	*3*				
4	*5*	*6*	*7*	*8*	*9*	*10*
11	*12*	*13*	*14*	*15*	*16*	*17*
18	*19*	*20*	*21*	*22*	*23*	*24*
25	*26*	*27*	*28*			

LIVRE III — Automne

CHAPITRE I. Le Nouveau Monde

Le *SS Siboney* mit treize jours, du 20 novembre au 3 décembre, pour aller de Lisbonne à New York. Il y avait à bord trois fois plus de passagers que normalement. Il n'existait que trois cabines L'une était occupée par un directeur français de production de films, André E. Algazy (*1933. Les Ailes brisées ; 1933. Belle de nuit ; 1934. On a trouvé une femme nue ; 1934. Trois de la marine ; 1935. Quelle drôle de gosse ! ; 1935. Arènes joyeuses ; 1936. Le Grand Refrain ; 1938. Katia*).

La deuxième appartenait à une femme sage et excentrique et la troisième à nous. La nourriture était médiocre et le service encore pire. Les passagers de ce bateau n'avaient pas besoin de bons lits, de bonne nourriture ou de bons services : ils avaient des visas.

Je passai pratiquement tout mon temps allongé sur un transatlantique. Réfléchir était une nouvelle occupation pour moi. J'approchais trente ans et j'avais encore peu réfléchi dans ma vie.

Ce n'était pas tant par nature, mais plutôt le fait que mon entourage avait fait de moi un « homme d'action ». C'était l'idée de me comporter en « homme d'action » qui me préoccupait au premier chef. Je trouvais que le mot m'attribuait une connotation négative. J'ai toujours envié les gens qui réfléchissaient plutôt qu'agir. Naturellement, les hommes d'action pensent aussi et les penseurs agissent aussi. Cependant, je considérais qu'il s'agissait de deux catégories différentes, presque de deux races, races qui en outre se regardaient hostilement.

Dès l'instant où je commençai à réfléchir, je compris ce que ces penseurs avaient pensé de moi. Ils avaient pensé que j'étais une personne vide, superficielle et sans substance. Je me demandais maintenant s'ils n'avaient pas vu juste. Ce n'était pas une question facile à répondre. Qu'est-ce que ces penseurs n'avaient pas aimé de moi et qu'est-ce que je ne devais pas aimer de moi maintenant que j'avais commencé à réfléchir ?

Ils m'accusaient de juger vite et sans examen approfondi, d'agir impulsivement ou peut-être même par opportunisme. Cette accusation est possiblement juste, car je réalisais que la plupart de mes déclarations et de mes actes durant mes trente premières années de vie avaient été faux.

Mais aussi, je réalisais a contrario que les maisons et les ponts, les rues et même les églises s'étaient bâtis sur les pierres des erreurs, cependant néanmoins toujours à la gloire de Dieu et des hommes, et que ceux qui n'ont jamais fait d'erreurs n'ont de même jamais fait rien de durable. Ce dont le monde a le plus besoin, pensai-je alors que je venais juste

d'échapper au chaos de l'Europe, était de l'ordre ; non l'ordre mondial extérieur dont parlent les hommes d'État, mais un ordre intérieur encyclopédique de concepts, une claire délimitation du vrai et du faux.

J'étais certes mécontent de moi-même alors que j'étais là installé à réfléchir tandis que le navire rempli d'un fragment des réfugiés traçait son chemin dans l'écume glacée de l'océan Atlantique hivernal. Je n'étais certes pas content, mais j'essayais de me déblayer un chemin à travers les vagues glacées de mon sentiment d'infériorité, qui me paraissait de tous côtés aussi vaste que l'océan.

C'est seulement si je me mets à réfléchir, me disais-je, que je serai capable de me libérer des vagues. J'étais sûr que le monde avait besoin d'ordre…, mais par-dessus tout, j'avais besoin d'ordre en moi-même.

Ce que le désordre a été créé ? Je me rappelais les mots d'Émilia Galotti de Lessing, 1729-1781, affirmant que Raphaël (*Raffaello Sanzio, 1483-1520*) même s'il était né sans mains serait resté le plus grand génie pictural. Malheureusement, il s'agissait d'une assertion dangereuse fausse. Peut-être Raphaël aurait-il gardé son grand génie artistique..., mais il n'aurait plus eu le moyen de l'exprimer, et qu'est-ce pour le monde qu'un peintre sans ses mains ? N'étais-je pas moi-même un tel génie artistique privé de ses mains ? Depuis toujours, je voulais consacrer ma vie à peindre des chefs-d'œuvre immortels ; le monde doit m'accorder pour cela gratitude et indulgence, comme si cela me donnerait droit aux reconnaissances spéciales en principe réservées au génie. Mais le monde a complètement raison de me refuser l'admiration et la tolérance quand je laisse la toile vide ou que je la barbouille d'un travail amateur. Je me rappelle ce qui avait été dit à mon père, quand à ses quatorze ans il s'était attribué en le traduisant un article étranger : qu'il ne serait pas publié, parce que même si c'était pour un gamin de quatorze ans un excellent travail, l'âge de l'auteur ne rendrait pas le public indulgent. Seul compte le travail remarquable. Dans les circonstances que j'avais vécues, il y avait dans ce que j'avais créé des preuves de talent et de travail acharné, mais ce n'était pas assez bon dans l'absolu. Une des principales causes a été que le temps dérobé par la maladie et les loisirs a diminué mon temps de travail et détérioré mes conditions de créativité. Ou bien ne serait-ce pas autre chose ? Ne serait-ce pas simplement que j'ai surestimé mes capacités et que j'ai réussi à me trouver des justifications pour les défauts de mon caractère ? Dans ce dernier cas, bien sûr, je ne pourrai m'en remettre, car sa fondation est une fausse prémisse.

Mais était-il encore possible à trente ans de changer mon caractère ? Je n'avais pas de réponse à cela, pas plus qu'à une foule d'autres questions.

Pourtant, une théorie commença à prendre forme en moi, une théorie à laquelle graduellement j'en vins à croire. Je l'avais mentalement étiquetée « institutionnalisme », parce qu'elle était basée sur l'hypothèse qu'avant tout on devait créer les institutions que l'on estimerait être justes et auxquelles la nature s'adapterait d'elle-même par la suite. Il n'est pas nécessaire de se sentir le cœur brisé chaque fois qu'on donne l'aumône à un mendiant. Mais celui qui donne l'aumône doit s'habituer à sa propre charité et finalement ne plus pouvoir se priver de l'exercer. Il n'est pas nécessaire pour mari et femme de s'aimer l'un l'autre passionnément, mais ils doivent donner l'impression d'une vie d'amour, car l'arrêt de pratique peut devenir une institution. Le service divin ne fut pas inventé pour les croyants, cependant la foi peut jaillir d'une présence dominicale à l'église. La même chose s'applique à la vie politique. Les libertés garanties par la Constitution américaine, la plus imparfaite constitution d'une race humaine très imparfaite, n'étaient pas le fruit de l'expérience démocratique ; au contraire, la démocratie se développa graduellement pour s'accorder elle-même à ces sages préceptes. Les quatre nations de la Suisse ne cherchèrent pas à s'unir parce qu'elles avaient rejeté l'intolérance nationale, mais elles apprirent à se dispenser de l'intolérance nationale après qu'elles s'unirent sous la contrainte de l'histoire.

Ces théories influencées par la déontologie de devoir non psychologique de Kant étaient loin d'être valables, étaient voir même douteuses et servant de bonnes excuses pour la dictature arbitraire, mais elles furent pour moi à l'époque, et occasionnellement même plus tard, d'une grande importance, parce que tout au moins la connaissance de ma faiblesse en était à la base. Une personne dont la foi est profondément ancrée n'a pas besoin de l'église, exactement comme une vraiment bonne personne n'a pas besoin de l'institution de la charité. Mais combien de gens sont vraiment croyants et bons et capables d'agir sans soutiens ? Pour ma part, je pris une résolution, possiblement sous l'effet de ma récente évasion miraculeuse, de cheminer vers Dieu même au besoin en m'aidant de béquilles. Les pages suivantes décrivant dix ou douze années montreront qu'au moins extérieurement, ce catéchisme personnel devait subir de grands changements. Une décennie devait encore passer avant que je tire les premières conclusions de mon dialogue avec ma conscience. Mais au moins le dialogue s'est-il maintenu depuis.

La confusion était loin d'être résolue. Ma foi dans le Divin avait débuté environ vingt-deux ans auparavant dans les entrailles d'un navire, dans la cabine du lieutenant Kellner, alors que nous fuyions de la Hongrie ver Vienne. Ma foi renaquit dans la petite église de province, près du boulevard Raspail à

Paris alors que mon père luttait contre la mort. Elle atteignit son crescendo dans la chapelle éclairée par le soleil en forêt des Ardennes de Noirval où l'armée condamnée des légionnaires était cachée. Mais ce n'était pas les seuls moments de détresse ; la rencontre avec Dieu n'était-elle pas seulement une rencontre avec la peur ; le courage devant la mort ne cachait-il pas que l'instinct de vie ; la confiance dans l'aide du Créateur, n'était-elle pas la vaniteuse croyance, qu'il devait sauver ceux dont l'existence était si importante ; et finalement, ce que l'on croyait être la foi ne se confondait-il pas à la superstition païenne ?

Une fois que l'on commence à s'interroger, les questions n'ont plus de fin. La question se posait naturellement du comment mettre les actions de ma vie en accord avec ma religiosité supposée et s'il n'était pas préférable de l'abandonner. Je me consolais du mieux que je pourrais. Je me suis comparé à d'autres, les moralistes et les vertueux, les droits et ceux qui étaient considérés comme étant des « valeurs »", et je me suis trouvé mieux que je ne pensais : si j'étais superficiel, mes non-vertus se montraient plus visiblement, et elles n'étaient pas si terribles, car je n'avais pas infligé grand préjudice à autrui, mais plutôt sévi contre moi-même : mais je ne sais pas si l'éthique est une chose en soi, ou un accord social : si les délits sont évalués sur leurs propres contenus ou tout simplement sur leurs effets dans la communauté humaine.

Lorsque je décrirai dans les prochaines pages mes dix ou douze ans ultérieurs, il est évident que du moins en apparence, le grand questionnement avec moi-même ne provoqua pas de changements majeurs. Il me fallut plus d'une décennie avant que je puisse reprendre mon dialogue avec ma conscience. Même aujourd'hui, il n'est pas considéré comme terminé. Mais la conversation n'est pas interrompue.

J'ai déjà dit que j'ai une aptitude particulière à avoir du succès et c'est ce que je fis dès le premier moment. J'arrivai à New York le 3 décembre 1940 sous les plus brillants hospices. Déjà à bord du navire, j'avais reçu un télégramme de Frances Pindyck, une femme magnifique, directrice de la division littéraire de la Leland Hayward Agency (*Leland Hayward 1902-1971*), qui avait vendu mes deux premiers livres en Amérique et qui m'informait sur comment agir avec la Presse. J'appris à ma grande surprise que j'étais le premier prisonnier évadé arrivant aux États-Unis !

Au port de New York, je rencontrai non seulement Ferenc Göndör (*Francis Curly 1885-1954*) un journaliste hongrois qui s'était fait un nom en Amérique et le père de mon ami d'enfance Miki (Miklós Göndör), et Gerda Jacobsen, une vieille amie de ma famille, mais aussi des représentants de toute la Presse

américaine. J'étais, découvris-je vite, une « sensation ».

Nous nous installâmes à *l'Hôtel Alden* de Central Park, confortablement, mais sans ostentation et là je découvris avec plaisir que mes nouveaux amis de Lisbonne, Viktor von Kahler et son épouse venaient aussi d'arriver. À cet homme sage et serein capable au plus vrai sens du mot de renoncer à une belle vie dans la richesse, et que j'ai décrit dans le personnage du gouverneur, dans mon roman Catherine, et à sa femme Bettina éternellement jeune, et à eux deux qui avaient exporté en Amérique la vieille monarchie autrichienne pour ainsi dire à la semelle de leurs chaussures, à eux et au cercle d'amis, je suis redevable d'avoir dès le début pu travailler sur le livre de mon expérience de guerre dans une atmosphère intellectuelle et en même temps confortable et conviviale. (Le collectionneur Viktor von Kahler, qui avait réussi à émigrer à temps, essaya après la guerre de retracer sa collection de porcelaine Meissen dans les différentes zones d'occupation en Allemagne, en particulier la zone américaine.)

Travaillant dix-huit heures par jour, j'écrivis en allemand *Ob tausend fallen* (*A Thousand Shall Fall, S'il en tombe mille*). Bien que je ne prononçais pas un mot d'anglais et devais converser par signes avec Lambert Davis, le lecteur intelligent et énergique des Éditions Harcourt-Brace, je réalisai après quelques semaines que mes éditeurs pensaient avoir découvert un cheval gagnant. Je me familiarisai vite à la langue anglaise. Épuisé, mais satisfait du résultat pour la première fois de ma vie, je partis pour Cap Cod sur la côte du Massachusetts au début de l'été. À la fin de juin, j'appris là que quatre éditions d'*A Thousand Shall Fall,* traduction Norbert Guterman, 1980-1984, étaient déjà prêtes. Quand le livre sortit le 21 août 1941, ce fut non seulement un succès instantané dans le public, mais il déclencha aussi un enthousiasme des critiques presque inhabituel en Amérique. « Ce livre a sa place dans l'étagère réservée aux meilleurs livres », dit le *New York Times*. Le *Saturday Review of Literature* mit mon portrait en première page et écrivit les lignes suivantes :

— « Le livre de Hans Habe démontre qu'il est un grand écrivain. Son style est simple, mais puissant, son cœur chaleureux, sa vision claire, sa foi en la liberté de l'homme. Tout cela devrait lui assurer une place dans les premiers rangs des écrivains contemporains. »

Et *Times*, après avoir discuté du livre sur plusieurs pages arrivait à ce verdict : « La gigantesque et compliquée catastrophe de la France a trouvé a main d'un Tolstoï. Hans Habe l'a traduite dans le plus intéressant livre que la Deuxième Guerre mondiale ait encore produit. »

Je mentionne ces critiques, quelques-unes parmi des centaines, non dans

un esprit de vantardise, mais parce qu'elles jouèrent un rôle important en embrouillant ma vision de l'Amérique.

Le succès obtenu par *A Thousand Shall Fall* se révéla tel que le livre fut immédiatement placé sur la liste des succès de librairie où il se maintint obstinément pendant neuf mois. Cela signifie qu'en Amérique l'auteur d'une telle réussite, à moins d'être puissamment armé contre les tentations du succès, se sent hissé au rang de vedette de cinéma. Dès le jour de la publication, je fus projeté dans une tornade. Des centaines de demandes de lectures s'abattirent sur mon bureau. Le manque américain d'imagination, dont je reparlerai plus tard, rend nécessaire la rencontre avec l'auteur dont on a lu la prose ; sinon, on ne peut le décrire. Comme beaucoup d'autres choses, on doit pouvoir le toucher. C'est la même attitude qui fait que les Américains mettent en pièces détachées leurs belles voitures dès l'instant où ils les ont achetées ; ils ne sont pas satisfaits tant qu'ils n'ont pas compris eux-mêmes le fonctionnement. Pareillement, ils veulent fouiller la tête de l'auteur. Aussi ouvris-je le capot de ma tête depuis l'exclusif Harvard Club de New York jusqu'aux Clubs féminins de l'Indiana. Je signai des autographes aux foires du livre et dans les librairies. Mon portrait ornait les vitrines des libraires de Boston jusqu'à Los Angeles. La Commission présidentielle d'Urgence à qui je devais mon visa m'enrôla naturellement dans une campagne pour la libération et le transport d'autres réfugiés moins chanceux. Je parlai dans de nombreuses Villes. Je passai chaque nuit dans une voiture-lit. En un seul mois, je donnai cinquante-cinq entrevues à la Presse. Les périodiques américains les plus en vogue, *Collier's Magazine*, *Cosmopolitan* et *American Mercury* imprimèrent mes articles. Mais tout cela était la partie la moins fatigante de mon travail en tant que mon propre agent publicitaire. J'étais porté aux nues. Anne Tracy Morgan, 1873-1952, la philanthrope fille de John Pierpont Morgan, 1837-1913, et sœur de John Pierpont « Jack » Morgan junior, 1867-1943, les rois de la banque, offrit une soirée en mon honneur à sa résidence palatiale de *Sutton Place* (*Sutton Place* est le nom donné à une rue aisée et enclave autour de l'arrondissement de Manhattan à New York) ; madame Ana Mae Edwards Munn, 1871-1955, la fameuse hôtesse de New York, épouse de Hector Munn, 1864-1926, donna un dîner à sa résidence sur la *Cinquième Avenue*.

La reine du pétrole Claire Irish m'invita à un lunch à l'*Hôtel Plaza*. Entre un lunch pour trente personnes à l'*Hôtel Sherry Netherland* de Central Parket un cocktail pour cent personnes dans les appartements du *Waldorf Astoria* et un dîner intime dans une maison luxueuse die la Cinquième Avenue, j'avais juste le temps de me changer pour le rendez-vous suivant.

Il va sans dire que de la racine des cheveux à la semelle de mes pieds, je raffolais de ces célébrations. J'étais arrivé reconnaissant et humble en Amérique, mais après six mois dans le cocon du succès américain, j'avais oublié mes bonnes résolutions. Malheureusement, j'étais né pour ce genre de succès. Normalement, la société aurait dû se fatiguer d'avoir rencontré l'étrange oiseau écrivain ou d'avoir applaudi le héros de guerre et le tohu-bohu aurait cessé. Mais les hôtes eurent l'agréable surprise d'avoir, au lieu du timide et réservé poète ou du soldat rude et taciturne, un oiseau portant le smoking ou la redingote avec une totale assurance, apportant des fleurs à l'hôtesse de maison et parlant, bien que seulement en allemand et français, avec l'aisance d'un homme du monde et connaissant tous ceux qui étaient ou avaient été d'importants personnages de l'Europe. En bref, le poète et le héros appartenaient à la société qui le célébrait.

C'était une farce monumentale.

Si seulement quelqu'un m'avait prévenu, m'avait expliqué l'évanescence du succès et m'avait montré ses aspects particuliers en Amérique ! Mais ce fut le contraire. Erika se fatigua vite du climat de New York et probablement aussi de mon attitude arrogante. Aussi, quand la Metro-Goldwyn-Mayer acquit le livre pour une somme considérable, elle saisit l'opportunité de partir en Californie en tant que ma représentante, une décision que j'approuvai d'emblée.

À la même époque environ, mes parents, pour qui j'avais obtenu sans difficulté des permis d'immigration grâce à mes nouvelles relations, arrivèrent à New York.

Pour mon père, mon succès était l'accomplissement de ses rêves. Ma renommée était si grande et comme il se considérait comme étranger à l'Amérique, il n'y avait pas place pour la jalousie. Bien au contraire, il devint le gérant de mon succès ; telles étaient les contradictions de son caractère. Quand j'avais à sortir pour une soirée dans une maison de quelque millionnaire, acceptant comme toujours les invitations d'importants inconnus, mon père passait l'après-midi dans une bibliothèque, à lire sur la famille en question ; ensuite, il me livrait toutes les données sensibles pendant que je me changeais pour le dîner. C'est seulement plus tard que je réalisai le peu de confiance que mon père devait porter à mon talent, car, au lieu de m'encourager à écrire un nouveau et meilleur livre, comme certains amis le firent, notablement Martha Gellhorn Hemingway, 1908-1998, la femme de l'auteur, il se consacra uniquement à consolider ma position dans ladite société. Je ne dois pas, naturellement, le juger trop rudement. J'aurais dû être suffisamment homme pour fermer mes oreilles à la voix de la tentation.

Heureusement, je n'étais pas totalement dénué de bon sens comme ce récit devrait le démontrer. De plus, j'avais rencontré une femme plus vieille que moi de plusieurs années, une Viennoise qui avait été une des plus choyées par la monarchie et qui n'était pas totalement aveuglée par ma soudaine ascension. Mon besoin d'écrire un nouveau livre, un besoin qui devenait plus fort de jour en jour, était encouragé par cette femme exceptionnellement douée et efficiente. À la première occasion, elle me persuada de fuir les tentations de New York.

L'occasion n'était pas de fait de nature banale. Le colonel Herman Beukema, 1891-1960, chef de file des géopoliticiens américains, qui plus tard devait devenir mon ami et le parrain de mon fils, était le chef du département d'histoire de la fameuse académie militaire de West Point. Mon livre avait attiré son attention et il le considérait comme la plus importante contribution à l'histoire de la première phase de la Seconde Guerre mondiale. Il m'invita donc pour donner une conférence aux élèves de la promotion 1941, c'est à dire, les cadets qui graduaient officiers en 1941. Aucun civil et sûrement aucun officier n'avaient précédemment été honorés de cette façon. Fuyant ma propre célébrité, j'étais anxieux d'écrire un nouveau livre et encore plus désireux de contribuer à l'éveil de la conscience américaine au sujet de la guerre émergente, je quittai New York à l'automne 1941 et rejoignis le *Thayer Hôtel* situé sur les terrains de l'académie de West Point.

Ce fut un moment de satisfaction suprême. Le Juif hongrois Imre Békessy, le propriétaire de journal à scandales, poursuivi en Autriche pour extorsion et appelé simulateur par le professeur Wagner von Jauregg avait maintenant un fils qui se rengorgeait : ancien soldat décoré de l'armée française, il était l'auteur d'un livre à succès américain, l'amoureux d'une femme célèbre, la coqueluche de la société new-yorkaise et pour couronner le tout, une autorité dans les matières militaires. Voilà que lui faisant face de l'autre côté d'un bureau, le général Robert Eichelberger, 1886-1961, le commandant de l'académie militaire américaine lui souhaitait la bienvenue à West Point au nom des États-Unis.

En même temps que je me concentrai à l'écriture de *Catherine (Kathrin)*, je remplis aussi mes tâches pour West Point avec mon application caractéristique. Mon anglais, si on peut dire que c'était de l'anglais, était encore très pauvre. Il m'était impossible d'apprendre la langue assez vite pour pouvoir donner des conférences de quarante-cinq minutes et ensuite, comme cela est inévitable en Amérique, répondre aux questions de l'audience pour une autre demi-heure. Mais mon ambition ne me laissait pas de repos et ainsi je choisis une méthode qui, quoique laborieuse, ne pouvait être dépassée par

d'autres. J'écrivis mes conférences en allemand ; Norbert Guterman, l'excellent traducteur d'« Ob tausend fallen » les transcrivait en anglais. J'engageai ensuite une institutrice d'Highland Falls, le village voisin comme professeur d'anglais et avec son aide j'appris mes textes anglicisés par cœur. Au début, je les débitais comme un perroquet, reconnaissant difficilement où chaque mot commençait ou finissait, mais comme j'étais l'auteur des textes et savais de quoi ils parlaient, je commençai bientôt à identifier les mots et les phrases anglais coïncidant à mes concepts allemands et ainsi j'acquis en peu de temps un vocabulaire inusité même pour les « natifs ». Le processus fut favorisé par le fait que durant l'année suivante j'eus à donner environ deux cents conférences en peu de mois, si bien que la langue pratiquement s'incrusta en moi. Jusqu'à ce jour, je suis pratiquement incapable d'écrire un livre en anglais ni de parler la langue sans un accent viennois, mais six mois après mon arrivée à West Point, la conversation journalière ordinaire ne me présenta plus de difficulté.

Je fus exceptionnellement heureux à West Point. L'Académie militaire sur les rives en pentes douces de la rivière Hudson avait peu en commun avec les académies européennes militaires de Prusse ou même d'Autriche ou de France. Certes, les bâtiments rouge brique avec leurs tourelles et leurs remparts pouvaient suggérer une forteresse et les défilés du dimanche ne le céder en rien aux plus belles exhibitions de Potsdam et de St Cyr, mais à mon époque au moins, West Point reflétait totalement les traditions démocratiques et profondément civiles de l'Amérique. Les relations étaient des plus cordiales entre les instructeurs, la plupart officiers renommés, et les cadets. La discipline s'exerçait dans un cadre bien pensé. Au moins, autant d'importance était attachée à l'histoire, à la géographie et à la langue anglaise qu'aux dites vertus militaires et l'ambition de West Point à former de bons officiers était des plus hautes, ne le cédant en rien à celle de Harvard, Yale ou d'ailleurs, de former de bons scientifiques. Plus tard, je rencontrai dans l'Armée américaine beaucoup d'anciens de West Point. Ils n'étaient pas toujours populaires parmi les soldats, mais presque tous étaient reconnaissables par leur culture véritable, leur honnêteté, leur franchise et leurs excellentes manières. Grâce à ma connaissance rapprochée de West Point, je ne suis pas surpris que ce fût une académie qui se tint vaillamment debout devant le Maccarthysme.

Alors qu'à cette époque je résidais dans le *Thayer Hôtel*, on me raconta quel humour mordant indicatif de l'esprit de West Point le général Douglas MacArthur, 1880-1964*, superintendant de West Point en 1919,* avait vécu à l'Académie : un jour, alors qu'il avait accueilli une illustre compagnie, ministres, sénateurs, députés et diplomates, il l'avait bien sûr laissé utiliser le service de

table en or qui faisait partie de la fierté de l'Académie ; ensuite, dans un tour de visite, les dignitaires purent admirer la chambre militaire austère du général, une petite pièce blanchie à la chaux où se trouvait un simple lit de camp. Cependant, le lendemain, l'aide de camp de MacArthur déclara que le général était horrifié, car une assiette en or avait disparu. Le commandant avait donc eu l'idée lumineuse d'envoyer à tous ses hôtes une lettre ronéotypée invitant le nouveau « propriétaire » de l'assiette à la lui rendre anonymement. Elle appartenait à l'État, disait-il dans sa lettre, et un visiteur, en toute bonne conscience, avait dû prendre l'assiette comme « souvenir », ignorant qu'elle était d'or pur. Aucun des destinataires ne répondit. Cependant, au bout de deux semaines, un garçon découvrit, gêné, l'assiette dormant sous le cadre du lit de camp du commandant, lit que MacArthur, dormant dans un lit somptueux, n'utilisait jamais et qui était destiné exclusivement à être une pièce de musée de sa propagande. Un des visiteurs, connaissant la personnalité de MacArthur, lui avait joué ce tour en retour.

La vie sociale à West Point était informelle et civile. Les officiers occupaient des bungalows charmants et souvent meublés avec goût ; éparpillés partout sur les terrains de l'Académie, ils ne différaient en rien des autres colonies américaines de bungalows sinon qu'ils étaient parés de titres militaires et qu'ils contenaient beaucoup plus de livres que la maison américaine ordinaire. Le soir, on s'assaillait autour de tables hospitalières, en habits civils naturellement, ou dans de petites pièces remplies, usuellement meublées à l'ancienne et l'on discutait littérature, musique, politique et économie et, très rarement, de sujets militaires.

Presque chaque samedi se donnait le bal des cadets au *Thayer hôtel*. Les plus jolies filles de New York y venaient escortées et chaperonnées par leurs mères. Ainsi, l'hôtel, désert toute la semaine, était comme une ruche la nuit du samedi, avec des abeilles vêtues de tulle blanc ou d'organza rose entrant et sortant.

C'est beaucoup plus tard que je réalisai combien cette manifestation était « européenne » avec ses traditions et chaperons de l'Ancien Monde, ses cadets bien élevés et ses maisons éduquées.

Peut-être mon retour à la normalité se serait fait doucement dans cet environnement sympathique, et peut-être ma dangereuse infatuation avec ma renommée se serait rapidement évaporée, si je n'avais pas un jour été arraché de ma placidité nouvellement acquise par un appel téléphonique.

Quelques jours auparavant, j'avais donné une conférence au Vassar College, une école réservée aux filles près de West Point ; dans l'audience se trouvait Eleanor Roosevelt, 1884-1962, la première dame du pays. Après ma

conférence, nous eûmes une conversation longue et détaillée et je fus très impressionné par cette excessivement intelligente, aimable, affable dame possédant un sens sans cérémonie de l'humour, qui par la suite m'honora en m'invitant à la Maison Blanche et devenant la marraine de mon fils Anthony.

Comme madame Roosevelt m'avait indiqué qu'elle allait me téléphoner dans un jour prochain pour me demander de faire une conférence dans la capitale, j'assumai que la Maison Blanche m'appelait quand ma secrétaire, l'infatigable Catherine Savard, originaire de Berlin, m'informa que j'avais un appel en attente provenant de Washington.

À mon grand désappointement cependant, ce fut une madame Rand, une inconnue pour moi, qui se présenta en un parler français impeccable comme étant la présidente d'un comité de secours dont le but était d'envoyer des colis aux prisonniers de guerre français mourant de faim dans les camps en Allemagne. Une réunion de charité devait se tenir la semaine suivante dans la maison de sa mère à Washington sans préciser plus ; ma présence contribuerait beaucoup au succès de l'évènement. La présidente honoraire du comité était, soit dit en passant, Anne Tracy Morgan qui l'avait informée de moi.

Les Français en Amérique étaient en ce temps-là divisés en deux groupes hostiles. Les États-Unis avaient reconnu le gouvernement du maréchal Henri Philippe Pétain à Vichy et l'immeuble de l'ambassade française à Washington était occupé par l'envoyé du gouvernement pronazi. D'un autre côté, les « Français libres » du général Charles de Gaulle avaient aussi été reconnus et Adrien Tixier, mon vieil ami de Genève, était l'ambassadeur officieux du gouvernement français en exil.

— Je serais heureux de venir, dis-je, à condition qu'aucun représentant du gouvernement de Vichy ne soit présent.

Il se produisit un court silence.

— Nous vendons des billets à vingt dollars, répliqua madame Rand. Nous ne pouvons empêcher personne de l'ambassade d'en acheter. Mais nous n'inviterons pas l'ambassade.

Je ne sais pas au juste pourquoi j'acceptai un tel compromis. Je pense que c'est à cause du timbre de voix de mon interlocutrice : elle parlait en français et avec la voix de Wanda. J'ai toujours été sensible aux belles voix et la musicalité de cette voix féminine m'enchanta d'emblée.

— Nous nous rencontrerons à la gare, monsieur Habe, dit la femme de Washington. Pouvez-vous me télégraphier votre heure d'arrivée ?

— Sûr, dis-je. Mais comment vous reconnaîtrai-je ?

Un petit rire me parvint.

— J’ai environ trente ans, dit la voix. Blonde, blond foncé. J’ai la taille plutôt mince. Je porterai un vison et un petit chapeau. Avec des fleurs dessus, si vous l’aimez.

La description déclencha une étrange atmosphère intime.

Je ris aussi et je dis :

— Ça me paraît invitant. Je porterai un œillet rouge à la boutonnière.

— Ça me paraît tentant, dit la dame.

Toute l’affaire semblait plaisante. Et je ne suspectais pas que j’allais faire la rencontre de ma vie.

CHAPITRE II. Eleanor

Depuis ma prime enfance, j'ai toujours été obsédé par un complexe de « réminiscences ». Les notes d'un air déjà entendu, le goût d'un repas pris des années auparavant, la vue d'un costume qui me rappelait le passé, un accent familier ou un meuble ancien, tout cela me donnait une sensation de bonheur que rien de neuf ne pouvait produire. Je n'ai pas joui de la stabilité d'une maison et ainsi le passé est-il devenu ma seule vraie maison. À cause de cette loyauté envers le passé, j'ai pris bien des décisions, parfois à tort, parfois à raison et il n'y a pas de doute que mes vues personnelles auraient été moins conservatrices si je n'avais pas toujours été tenté par le retour dans mon passé. Il n'y a pas plus grande force motrice que la nostalgie : mais j'ai eu tellement de foyers et je les ai perdus si vite que la mémoire est devenue la seule place où je me sens vraiment chez moi.

L'attirance fatale que des femmes ressemblantes ont toujours exercée sur moi est partiellement due à ce désir du foyer. Non que les femmes qui m'attiraient étaient très « pays natal » ou toujours les plus adorables, mais le « foyer » signifiait pour moi quelque chose qui avait existé auparavant et c'est pourquoi je risquerai toujours la même expérience amère aussi longtemps que cela me rappellera le seul élément stable de mon existence.

Mais je ne fus pas ravi seulement par la voix enchanteresse de madame Rand. Elle était d'une intelligence si frappante, avec une culture et une civilité européennes, et en outre elle était élégante et féminine. Sa connaissance de la France et des autres pays européens était franchement incroyable. Sa beauté et son chic et les mots flatteurs qu'elle employait pour l'admirable auteur et soldat firent le reste. Ensuite, quand nous voyageâmes dans sa petite voiture, une petite fourgonnette qui servait comme je le découvris bientôt, au transport de ses innombrables colis de charité, jusqu'à sa minuscule maison en banlieue de Washington, un contact s'établit entre nous où l'intensité remplaçait le temps. Je n'oublierai jamais que je changeai de vêtements dans sa chambre à coucher, tandis qu'elle fouillait dans la salle de bain située la porte à côté, continuant la conversation à travers la porte fermée, et combien cette conversation chambre à coucher-salle de bain établit une intimité qui ne pouvait être surpassée par plus intime forme d'intimité.

Mon intérêt tout personnel concernant madame Rand dont je venais juste de faire connaissance avait dû endormir mon flair de reporter qui aurait dû rester grand ouvert dans cette étrange maison et lorsqu'elle me présenta à sa mère dans la maison de cette dernière. La maison de la fille était une maison de briques rouges, modeste, presque de classe sociale moyenne inférieure, mais il y avait trois ou quatre serviteurs occupés alentour et aussi un

un sommelier guindé ; en plus, notre repas de midi fut un déjeuner pris à deux, servi sur un lourd damas et dans de l'argenterie en écoutant un concert symphonique à la radio.

La maison, que je vis que plus tard, de la mère, une dame prénommée Marjorie dont le nom ne m'intéressait guère et que probablement je ne saisis même pas les premières fois, était totalement incroyable. Ce n'était pas une maison, pas même une résidence dans le sens usuel du terme, mais un immeuble avec des salles de réception suffisamment grandes pour s'y perdre, des peintures qui auraient pu figurer dans une galerie d'art, un cinéma privé et des rampes d'escalier dignes d'utilisation pour une revue théâtrale.

On ne me croira peut-être pas si je dis que je n'établis pas le lien existant entre cette maison et Eleanor. Puisqu'à mon arrivée à Washington, elle n'avait pas mentionné sa mère et elle avait fait seulement référence à son « stepfather », l'ambassadeur. Mon anglais était encore si pauvre que je compris tuteur au lieu de beau-père ; je crus donc que j'étais dans la maison de son tuteur, bien que je fusse un peu déconcerté par les réponses évasives de madame Rand à mes questions concernant son mari. Plusieurs centaines de personnes se présentèrent à la réception, y compris des membres de l'ambassade de Vichy. Aussitôt que je m'en aperçus, je demandai à madame Rand de m'excuser.

— Vous devez parler, dit-elle, pour mon salut.

Je parlai. À ma grande surprise, personne ne sembla remarquer le fait que j'avais décrit le gouvernement de Pétain avec sévérité et sans ambiguïté comme une bande de traîtres. Il y eut de vifs applaudissements, les dons furent étonnamment importants et madame Rand m'invita à dîner. Trois ou quatre jeunes personnes étaient présentes au dîner dans la maison d'Eleanor. Je n'avais pas encore rencontré sa mère. J'appris alors qu'elle était partie pour sa résidence de Floride à cause du temps froid. Je spéculai que mon hôtesse était ou la Cendrillon d'une famille fortunée ou une divorcée à qui son précédent tuteur prêtait son palais pour ses réunions de charité.

Eleanor et ses amis me reconduisirent à la gare tard en soirée. Une Cadillac conduite par un chauffeur en livrée avait soudainement surgi. Eleanor s'assit devant près du chauffeur.

Elle était fatiguée. Elle appuyait sa tête contre la vitre. Sa nuque avec sa chevelure blond foncé peignée vers le haut, le fin duvet sur son cou blanc, la tête légèrement inclinée de côté à la recherche d'un support, tout cela me rappelait la femme que j'avais perdue.

Elle avait mentionné qu'elle serait à New York dans les prochains jours.

— Ne pourrions-nous pas aller au théâtre ensemble, demandai-je quand nous nous serrâmes les mains à la gare ?

Elle accepta.

Le jour suivant, quand Catherine, mon factotum, m'apporta mon courrier, je lui dis :

— Catherine, j'ai rencontré une femme… Je pense que je l'épouserai.

Catherine Savard, cette femme compréhensive, soupira et ne dit rien.

Je retrouvai Eleanor sur la Cinquième Avenue à l'adresse qu'elle m'avait donnée. La maison était située à l'extrémité supérieure de l'Avenue, où, même encore maintenant, coincés entre les hôtels et les gratte-ciel, existent quelques palais datant du temps où furent fondés les empires industriels et financiers.

Je commençai à réaliser que mon idée d'une Cendrillon pouvait être fausse. Dans le salon de style ancien, encombré, mais confortable, je fis enfin la connaissance de la mère d'Eleanor et de son beau-père. Dans mon roman « Wohin wir gehören », j'ai décrit la mère d'Eleanor dans le personnage de Barbara Draper comme suit :

— « Elle était encore jeune et d'une extraordinaire beauté, bien que son charme était d'une nature toute différente de celui de sa fille. Il était impossible d'imaginer qu'elle avait soixante ans. On ne lui en donnait pas plus que cinquante. Elle semblait être une jeune femme pour ne pas dire une jeune fille. Sa personnalité était dominée par l'assurance que donne la richesse. Barbara Draper, avec son port majestueux, sa couronne de cheveux blancs, sa peau blanche immaculée, ses yeux gris impérieux, donnait à chacun en entrant dans la pièce l'impression que tout lui appartenait… La seule chose qui lui fut impossible était de rester seule. »

La dame qui me reçut dans le salon était, comme je l'ai dit, la mère d'Eleanor ; et la mère d'Eleanor était la femme de Joseph Edward Davies, 1876-1958, l'ancien ambassadeur des États-Unis à Moscou et Bruxelles, dont le livre *Mission to Moscow* édité en différentes langues à plus de 700 000 exemplaires compétitionnait avec le mien sur la liste des meilleures ventes des librairies. Il est difficile d'imaginer plus étrange tour du destin.

Son Excellence était aussi présente. C'était un homme trapu, chauve, avec des yeux noirs excessivement sagaces et observateurs, un nez légèrement courbe, une façon certes onctueuse, mais subtilement corruptrice d'enseigner, et aussi une façon d'écouter tout aussi corruptrice avec un véritable intérêt.

Auparavant, avocat bien connu et nimbé de succès, « Joe », comme on appelait Davies dans sa famille, avait gardé la diction précise et Joseph Edward Davies a été le deuxième ambassadeur à représenter les États-Unis auprès de l'Union soviétique (1936-1938). Né à Watertown dans le Wisconsin, d'Edward Davies, 1830-1988, et Rahel (Paynter) Davies, 1846-1915, Joe Davies s'élève au premier plan lors du gouvernement du 28e Président des

États-Unis Woodrow Wilson, quand il fut nommé pour présider la Federal Trade Commission de 1915 à 1916. Wilson désigna également Davies comme conseiller économique pour les États-Unis pendant la conférence de paix de Paris consécutive à la Première Guerre mondiale.

Par profession, Davies était avocat. Davies d'abord marié avec Mary Emlen Knight (1878-1971) en 1902 dont il eut trois filles, Eleanor, Eahel, Emlen. Il se maria avec l'héritière de General Foods, Marjorie Post en 1935, laquelle en était à son troisième mariage ; le couple divorcera en 1955. Marjorie aura un quatrième mariage en 1958, cette fois avec Herbert-Arthur May, 1892-1966, un riche homme d'affaires de Pittsburgh. Elle divorcera en 1964 pour finalement mourir en 1973. Durant la Deuxième Guerre mondiale, la carrière de Davies fut marquée par son attitude favorable à Joseph Staline, 1878-1953, et méfiante envers Winston Churchill. Si ses qualités de juristes furent indéniables, il ne brilla pas par sa perspicacité politique. Il ne vit pas les purges menées à la fin des années trente par le NKVD sur ordre de Staline ; du moins, il vit Staline comme un démocrate éliminant une cinquième colonne nazie. Il était convaincu de la culpabilité des accusés. Ses anciens subordonnés rebaptisèrent son livre « Soumission à Moscou ». Le film, *Mission to Moscou* soutenait encore la culpabilité des accusés, mais l'U.R.S.S. était un allié. En 1944, lorsque Victor Kravchenko, 1905-1966, dégoûté des massacres à large échelle abandonna son poste et demanda l'asile politique aux États-Unis, Davies demanda directement à Franklin D. Roosevelt de donner suite à la demande d'extradition faite par Staline envers Kravchenko pour motif de trahison. Kravchenko obtint le droit d'asile, mais il dut vivre sous un pseudonyme de peur d'être assassiné par des agents soviétiques.

Marjorie, devenue propriétaire en 1914 de la Général Foods dès ses vingt-sept ans du fait du décès de son père Charles-William Post, 1854-1914, qui avait fondé en 1895 la Postum Cereal Co, était la plus riche femme d'Amérique. De 1905 à 1919, elle avait été mariée au banquier Edward Bennett Close, 1882-1955, un homme distingué, mais effacé, et ils avaient eu deux filles, Adelaide, 1908-1998, d'abord, puis Eleanor, 1909-2006, avant de divorcer en 1919 ; de 1920 à 1935, Marjorie s'était remariée en 1920 à Edward Francis Hutton, 1875-1962, banquier et homme du monde, oncle de l'héritière Woolworth ; ils eurent une fille en 1923, l'actrice Dina Merril (Nedenia Hutton Hartley), et divorcèrent en 1935 (infidélités d'Edward).

Marjorie sera enfin l'épouse de Joseph Edward Davies de 1935 à 1958 et d'Herbert-Arthur May de 1958 à 1964…

Charles-William Post, le père de Marjorie et grand-père d'Eleanor était né pauvre, avait traversé les États-Unis trois fois à pied et avait finalement, après bien des aventures, inventé le fameux substitut au café appelé Postum. Le

grand-père d'Eleanor avait mis avec succès sur le marché une série de produits pour le petit déjeuner et avait finalement fondé en janvier 1896 la toute puissante General Food Corporation dont Marjorie avait hérité et cela, croyait-on, lui avait apporté une fortune de deux cent cinquante millions de dollars. Bien qu'il soit naturel de suspecter l'avocat Davies, 1876-1958, descendant de mineurs gallois, d'avoir épousé Marjorie pour obtenir les moyens d'une grande carrière de diplomate, je n'ai jamais cru moi-même à cette rumeur. Davies avait une si grande personnalité, un caractère, des connaissances, un bon sens, toutes les qualités tellement supérieures à celles de la plupart des politiciens américains que j'ai rencontrés et en outre il avait été ami et conseiller du Président Roosevelt longtemps avant son second mariage, que ce mariage avec la femme la plus riche du monde pouvait signifier pour lui un plus grand confort, mais pas une carrière.

Je parle ici des parents d'Eleanor pour la même raison que j'ai parlé jusqu'à un certain point des parents d'Erika précédemment. Le monde où Eleanor vivait m'impressionnait tout autant que celui du château de Presinge. Même si plus modeste à Presinge la richesse était devenue dans l'entrefaite un sujet allant de soi, de son côté à l'échelle des Davies l'opulence américaine représentait néanmoins pour moi un monde nouveau et inexploré. Ce n'était pas seulement que les légendaires millionnaires de l'Amérique, dont j'avais lu les noms un jour dans les récits hauts en couleur de l'ascension des grandes familles américaines, avaient leurs entrées et sorties dans la maison des Davies, mais qu'aussi là on discutait familièrement des Roosevelt, on téléphonait à la Maison Blanche, des cartes postales venaient de Churchill et des lettres de Staline.

La conversation tournait autour d'anciennes parties de golf avec le roi des Belges Léopold III, 1901-1983, alors prisonnier d'Hitler et sur le fait que la Grande Duchesse du Luxembourg viendrait pour un séjour. Un lunch avec seulement des sénateurs et des congressistes n'était qu'un événement social de second ordre. Nous allâmes au théâtre, mais je ne me rappelle pas ce que nous vîmes. Après quoi, nous soupâmes au *Twenty-One-Club*, le restaurant le plus huppé de New York, et finalement nous arrivâmes au quarantième étage d'un gratte-ciel de Central Park où se trouvait une boîte de nuit avec une belle vue sur la métropole.

Une coïncidence banale et une autre moins banale amenèrent notre conversation sur des sujets personnels. Une diseuse de bonne aventure comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans les boîtes de nuit de New York nous lut dans les lignes de la main et fit de surprenantes découvertes. J'avais, dit-elle, échappé à la mort dans des circonstances aventureuses et, ajouta-t-elle, nous serions bientôt mariés et vivrions ensuite heureux.

La femme serbe aux cheveux corbeau était accompagnée d'un beau jeune homme aux cheveux noirs et en uniforme d'officier de marine. Ils vinrent un instant à notre table : le lieutenant George Curtis Rand, 1909-1986, le mari divorcé d'Eleanor.

C'était maintenant au tour d'Elanor de parler de son passé. Ainsi, j'appris que cette délicate jeune femme à allure encore adolescente ne dépassant sûrement pas trente ans (*1909-2006 !*) avait déjà été mariée et avait divorcé trois fois. Son premier mari avait été Preston Sturges, 1898-1959, l'auteur de Hollywood bien connu pour sa drôlerie qui avait pratiquement enlevé de sa maison familiale la jeune fille d'à peine dix-huit ans ; le deuxième avait été le comte Étienne Marie Robert Gautier, 1907-1993, et le troisième son ami d'enfance l'élégant officier de marine.

Eleanor expliqua avec beaucoup de clarté pourquoi ses trois mariages avaient échoué ; le premier n'avait été qu'un béguin d'adolescente, le second une tocade pour tout ce qui était français et le troisième une confusion entre amitié et amour. Rien ne me fut naturel que d'admettre moi-même l'échec de mes deux mariages. Le fait que j'ajoutai que j'étais sur le point de rompre mon deuxième mariage ne fut peut-être pas aussi naturel ; c'était une idée que je n'envisageais pas encore quelques minutes seulement auparavant. Quand j'en parlai, quelques larmes apparurent dans les yeux de la belle Eleanor et elles me parurent comme un signe tellement prometteur que je fis sans plus hésiter ma demande.

Nous n'en étions qu'à notre deuxième rencontre et c'était notre engagement.

Le lecteur peut-être peut s'étonner que je n'ai pas parlé ou très peu jusqu'ici de mes impressions sur l'Amérique, et si je veux vraiment que ce récit l'en informe, il devra encore attendre un certain temps. C'est que je suis resté durant ma première année en Amérique sans voir ni entendre quoi que ce soit de valable au sujet de mon nouveau pays. Les premiers mois, je les ai passés en vase clos entre les quatre murs de ma chambre d'hôtel à me dédier exclusivement à mon travail littéraire. Immédiatement après, j'ai été aspiré par le tourbillon du succès qui ne m'a pas donné le temps de faire des observations significatives autour de moi ; certes, je suis presque immédiatement entré dans une société spécifiquement américaine, mais qui avait peu en commun avec le milieu usuel du pays, et finalement je me suis retrouvé à vivre à quatre-vingt-dix minutes de New York et de nouveau dans un environnement très sectoriel, celui des officiers de West Point.

Le jour suivant mon « engagement », j'en discutai avec mon père. Sa joie à l'annonce de ma nouvelle liaison n'eut pas de limites. Il balaya d'un grand geste mes scrupules, particulièrement en ce qui concerne Erika. Il

téléphonerait lui-même à Erika qui l'aimait beaucoup : il lui expliquerait lui-même la situation et il obtiendrait son consentement pour le divorce.

Pour prévenir toute mauvaise interprétation, je dois dire que la complicité de mon père en ce qui était pour arriver n'équivalait à rien de plus qu'à de la complicité. J'aurais probablement marié Eleanor sans son aide. Aujourd'hui, alors que je sais la différence entre l'amour véritable et l'amour imaginaire et que je suis devenu plus vieux et que les contrariétés circonstancielles ont graduellement disparu et que juste la simple relation de deux personnes reste en mémoire, je sais que je fus amoureux d'Eleanor dès le premier instant et je peux repenser à notre mariage avec bonheur et plaisir. Si mon père a quelque part de responsabilité et qui plus est une responsabilité tragique, c'est dans le fait qu'il me coupa de toute retraite quand je m'aperçus de mon erreur. Je vais maintenant discuter plus amplement de ce point.

Erika, avisée par télégramme, arriva à New York revenant de Californie. Par quelque conspiration du destin, elle accueillit mon désir de divorcer sans réagir spécialement. Je ne sais pas comment je me serais comporté s'il en avait été autrement. Peut-être aurais-je réalisé qu'un mariage contracté pour des raisons sensées, ou ce qui va avec cela entraîne une plus grande responsabilité morale si l'on n'accepte pas les conséquences d'une telle action rationnelle immorale.

Mais je me persuadai que j'avais rempli mon devoir envers Erika en la sortant d'Europe, qu'il m'était maintenant plus facile de veiller sur elle et que j'étais tout à fait justifié de rompre avec une femme qui attachait si peu d'importance à la préservation de son mariage. Le côté amical presque étrange de notre accord se refléta dans notre procédure unique d'arrangement. Puisque la demande de divorce était officiellement remplie par Erika pour le motif rebattu, fourni par la loi du Nevada, de « cruauté mentale », ma présence n'était aucunement requise à cet endroit. Erika cependant, tourmentée par la plus féminine des peurs, la peur de s'ennuyer, mit la condition que je devrais l'accompagner à Reno (fin *novembre-décembre-début janvier 1941*).

Pour éviter le danger de « collusion », nous descendîmes à des hôtels différents ; elle résida à l'élégant *Riverside Hotel* et moi à un petit hôtel en banlieue. Je travaillais jour et nuit à mon nouveau roman *Catherin*e, mais malgré cela nous nous retrouvions presque toujours pour dîner ensemble ou pour observer les paris à une des nombreuses tables de roulette plutôt que de jouer. Nous passâmes ainsi harmonieusement les six semaines prescrites plus pour le tourisme que pour des raisons légales. Notre mariage était mort depuis longtemps et sa dissolution légale imminente semblait avoir débarrassé notre relation de camaraderie de tout faux-semblant.

L'attaque japonaise sur Pearl Harbor du 7 décembre 1941 avait suivi de quelques jours mon départ de New York. L'Amérique entrait en guerre, mais cet événement demeura insignifiant dans le « Paradis du divorce ». Mourant d'ennui, les femmes millionnaires continuèrent de s'asseoir dans le vestibule de l'*Hôtel Riverside*, leurs traits cireux ne montrant un peu de vie que lorsqu'un des vrais ou faux cow-boys qui peuplent cette partie du monde entrait dans le hall, exhibant sa pitoyable masculinité dans des pantalons trop étroits : des gigolos équipés pour prendre au lasso quelque malheureuse héritière.

Les avocats du divorce, dont les enseignes de commerce étaient suspendues l'une par-dessus l'autre aux portes des petites maisons, jetaient hommes et femmes de partout dans le pays dans la grosse machine à divorcer, en ayant l'air ennuyé d'opérateurs de convoyeur se tenant en « travailleurs de Reno » non concernés par leur ligne de production légale.

Les vitrines le long des rues principales, de type occidental, étaient bien arrangées et positivement bourrées d'articles de luxe de grande Ville : lingerie dans le meilleur style parisien, visons fabuleux et chers, beaux chapeaux. Il y avait pléthore de bijouteries dont les vitrines laissaient voir de petits couples de fiancés, sans doute pour rappeler que le visiteur au Nevada pouvait aussi s'y marier en quelques minutes sans formalités embarrassantes après s'y être divorcé en six semaines.

J'échappai à mon anxiété et à la stérilité dorée de l'endroit en me concentrant plus fort sur mon travail. Je ne connaissais pas encore l'Amérique et la confiance sans limites avec laquelle les nouvelles du désastre dans le Pacifique avaient été accueillies à New York et à l'Académie militaire, au lieu de me tranquilliser, me perturbait. Je n'avais pas encore idée de l'immensité du pays, de sa confiance fière et arrogante justifiée, mais irritante, de son patriotisme fataliste et de son manque total d'imagination. La défaite française était encore présente dans mes os, la mémoire de la psychose de la ligne Maginot, la désastreuse confiance dans une sécurité imaginaire, et je craignais que cela se répète pour mon nouveau pays. La raison me disait que provoquer l'Amérique était la plus stupide décision ; malgré tout, il y avait encore en moi le sentiment d'infériorité d'un combattant battu et d'un prisonnier fraîchement évadé, une surestimation haïe, mais admirative de l'Allemagne hitlérienne, qui avait été intensifiée par le dilettantisme alarmant du côté allié à Pearl Harbor. Pour l'Américain moyen, la défaite totale du Japon et de l'Allemagne fut un fait établi dès le soir même du 7 décembre 1941 et moi je vivais encore dans la peur.

Ma position n'était pas facilitée par ma situation personnelle. Le jour précédent mon départ pour New York, je m'étais rapporté au « Local Board N° 25 », le bureau de recrutement de mon district et j'avais offert mes services

à l'armée pour la seconde fois de la Deuxième Guerre mondiale. Même si l'on m'avait dit qu'un temps considérable se passerait probablement avant que les étrangers soient appelés, mon nom était maintenant sur la liste et j'avais à me tenir prêt pour l'entraînement. J'étais anxieux de finir mon roman *Catherine* avant.

Mais avant tout, je désirais me marier avec Eleanor. Cependant, durant les six semaines passées à Reno, je n'avais pas eu de ses nouvelles. Je ne sais pas, parmi de nombreuses conventions comportementales dont je vais parler, laquelle conduisit au fait qu'« on » me laissa sans contact à Reno ; le fait demeure que je ne savais pas ce qui se passait à Washington et en particulier si la guerre n'allait pas affecter même nos décisions les plus personnelles.

Je passai d'abord un inoubliable affreux Noël à Reno. Les arbres-de-Noël poudrés de pourpre et de rose étaient apparus sur les ponts et les rues bien des jours avant la fête, éclairés la nuit comme la lumière rouge à la porte des bordels. La « plus petite grande Ville du monde » était prise d'une frénésie hystérique dirigée uniquement vers les portefeuilles des chalands : les restaurants étaient décorés non comme la préparation à la fête de la résurrection, mais comme pour un bal des sapeurs-pompiers. Le soir de Noël, alcoolisées les candidates au divorce titubèrent d'une boîte de nuit à l'autre ; alors jamais un étranger ne s'était jamais senti plus étranger que je le fus alors ; réveillé en moi, le mal du pays n'avait jamais été aussi fort et à partir de ce jour, il allait devenir mon compagnon permanent.

Cependant, quelques jours après le Nouvel An, lors d'une journée glaciale et claire cristal de janvier, mon divorce avec Erika fut finalisé en une audition qui dura six minutes. J'accompagnai Erika à l'aéroport. Elle s'était acheté une maison agréable à Hollywood et elle désirait retourner au soleil de Californie aussi vite que possible. Nous nous séparâmes cordialement et sans sentimentalisme, et sans sentimentalisme aussi je regardai l'avion décoller.

Je savais que j'avais perdu une compagne calme, noble, honnête et courageuse. Mais je ne savais pas que je venais de briser mon dernier lien avec ma jeunesse et mon Continent de naissance, avec la chaleur d'hier et la consolation du souvenir, avec l'Europe aimée maintenant submergée par la Barbarie. Je n'avais même pas encore commencé à suspecter combien j'allais me sentir étranger dans cette Amérique étrange et combien solitaire allait être mon chemin.

J'avais agi avec frivolité comme toujours quand mon cœur déborde. Comme des milliers avant moi, j'allai au « Western Union Telegraph and Cable Office » en face de l'hôtel élégant des candidats au divorce et j'envoyai un télégramme à Eleanor :

— « Je suis maintenant libre. Tout mon amour. Hans. »

La maîtresse des Postes était une vieille fille avec un pince-nez. Elle regarda mon télégramme avec une désapprobation non déguisée.

— « Libre, dit-elle, c'est ce qu'ils pensent tous… »

Je rejoignis mon vieil appartement à l'Hôtel Halden de New York. Mon roman était terminé. J'avais dit au revoir à West Point. Les mois suivants allaient servir à préparer la publication de *Catherine* et à mon mariage.

En réalité, les mois les plus humiliants de ma vie allaient commencer.

Je notai le changement de comportement de ma fiancée dès mon premier appel au palais de la Cinquième Avenue. Comme toutes les réactions émotionnelles d'Eleanor, ce n'était pas facile à définir. Elle était d'une nature inhabituellement intéressante et compliquée et ça me prit des années avant de pouvoir lui rendre justice.

Il est impossible de juger une femme qui a droit au respect et qui est la mère de mon fils avec la précision clinique que l'histoire d'une vie devrait normalement demander. Je me limiterai à voir Eleanor comme le produit de la société dans laquelle elle a grandi. Je réalise qu'en faisant cela, je focaliserai en une juste analyse de son caractère spécialement sur les caractéristiques qu'il fallait supprimer. Mais ce fut sa faiblesse autant que la mienne que durant notre mariage nous ne décidâmes jamais d'accomplir cette suppression et plutôt que nous acceptâmes ces caractéristiques comme le fond de couleur qui lui était alloué par la vie, les circonstances et l'arrière-plan.

Quand je revins de Reno, Eleanor, ou sa famille, ou les deux avaient apparemment fait des recherches qu'ils auraient dû faire avant notre engagement. Le mot « apparemment » illustre le grotesque de la situation, car jusqu'à ce jour je ne suis pas sûr que de telles enquêtes aient en fait été faites. De toute façon, j'étais maintenant l'objet d'un jeu d'une telle cruauté que je me réveille en sueurs quand il me revient dans mes cauchemars.

Immédiatement, Eleanor commença à me poser des questions sur mes origines, ma famille et mon passé. En soi, cela n'aurait pas dû être surprenant, mais la manière était si délibérée que seule mon infatuation aveugle m'empêchait de le voir. Les questions n'étaient jamais directes. Eleanor par exemple commençait à parler de la « bonne société » hongroise ; soudainement, elle affichait une connaissance ahurissante de toutes les subtilités de distinction sociale en Hongrie et feignait de le tenir pour acquis que les « Békessy » eussent été des plus intimes avec l'aristocratie hongroise ou avec la haute finance de Budapest. Après ces monologues bien documentés, elle marquait invariablement une pause pour me donner l'opportunité ou d'émettre un mensonge monstrueux ou de corriger son impression fausse. À un autre moment, elle s'emparait d'une occasion à peine saisissable pour démarrer un long discours à propos du « journalisme jaune »

(Type de journalisme qui minimise les nouvelles légitimes en faveur des titres accrocheurs qui favorisent la vente), tout en m'assurant fréquemment qu'elle n'était en rien contre la Presse et en suggérant que sûrement mon père avait dû avoir de durs moments face à des compétiteurs sordides. Cela n'était peut-être pas posé aussi clairement qu'il l'apparaît maintenant : en deux heures de conversation, le nom de mon père n'était peut-être prononcé qu'une fois et encore fortuitement, mais les références accidentelles étaient suffisantes pour me donner l'occasion renouvelée d'un silence coupable, de mensonges effrontés ou d'une confession franche. De façon répétitive, Eleanor amenait la conversation sur Margit et Erika, et je pouvais difficilement ne pas remarquer qu'elle ne s'intéressait pas à la personnalité de ces femmes, mais à leur classe sociale. Ou plutôt, je me sens maintenant convaincu qu'elle était excellemment renseignée sur le sujet et qu'elle désirait simplement tester ma bonne foi.

Cependant là commença le conflit décisif qui contenait la semence du désastre. Qu'elle parlât de la société hongroise, de ma famille, de mes femmes passées, de la Presse ou de n'importe quel sujet d'intérêt général, dans presque chaque remarque, elle distillait une dose d'antisémitisme prononcé. Presque chaque heure naissait l'occasion de telles remarques antisémites, ou bien Eleanor créait cette occasion avec une grande habileté. Un jour, elle déclara avec indignation que son beau-père, l'ambassadeur, avait été accusé d'avoir des racines juives ; elle décrivit la rumeur qui incidemment n'avait jamais existé, comme une vile calomnie. À une autre occasion, elle rapporta avec quelle violence et avec quelle fermeté sa famille s'était opposée au mariage de sa demi-soeur avec un Juif : après tour, une jeune fille doit être protégée contre la grossesse d'un infortuné enfant demi-juif.

Aujourd'hui, j'ai des indices fiables me permettant d'affirmer que les discussions continuelles d'Eleanor au sujet des Juifs n'avaient rien à voir avec ses opinions personnelles. Sans aucun doute, l'antisémitisme d'Eleanor existait au sens commun et snob, mais certainement pas au-delà de ce que lui avait fourni son origine sociale et son éducation. En outre, aucune remarque antisémite n'était faite, même de manière restrictive dans la maison des Davies. L'ambassadeur lui-même avait de nombreux Juifs importants parmi ses amis et, en tant que libéral rooseveltien, il était l'ennemi du racisme. L'évidence décisive au sujet d'Eleanor, cependant, est le fait que, quoiqu'indubitablement renseignée, elle maria finalement un homme qui avait des racines juives et que dans l'espace d'une année elle donna naissance à un enfant « demi-juif », évidence qu'elle ne disait sûrement pas la vérité quand elle assurait qu'on ne pouvait pas inviter un Juif à dîner.

Alors, quel pouvait être sa réelle motivation ? Ce n'était pas seulement un

essai pour me pousser à me déclarer moi-même. Ce n'était pas non plus le désir à demi sadique et moral à la fois, parfaitement compréhensible et progressivement de plus en plus évident, de voir le menteur souffrir à répétition de son mensonge. Être tombée amoureuse d'un « Juif » et de plus, avec la plénitude irraisonnée qui faisait survivre son amour malgré l'inévitable perte de respect pour l'homme aimé, était un dur coup pour une femme élevée dans un environnement antisémite. Même quand elle fut parfaitement consciente de mon sang juif, Eleanor continua de combattre sa connaissance. Sa provocation et son sadisme, pour une nature aussi compliquée, contenaient encore une parcelle d'espoir qu'elle s'était trompée et qu'elle pouvait soumettre l'homme qu'elle aimait à ses tortures parce que pour lui, en tant que non-juif, ce n'étaient pas des tortures. En plus, un troisième élément entra en ligne de compte dans la situation. Comme le terme « antisémitisme social » l'exprime, cela ne provient pas seulement de la société, mais c'est aussi dirigé contre une société : la société juive en tant que telle. L'antisémite social américain n'a pas peur d'inviter un Juif à dîner, il a peur d'une invasion juive dans sa maison. Eleanor, donc, essaya de montrer à l'étranger, à l'homme qui n'était pas un familier au monde américain, qu'être un Juif signifie dans sa société pour le moins être un étranger. Son agressivité impliquait ainsi non seulement l'exigence : que tu me dises ou pas la vérité, ne la dis à personne d'autre !

Mais aussi l'avertissement : notre mariage doit se limiter à un Juif et tu n'as pas carte blanche pour établir une tête de pont servant une invasion juive dans notre maison. Par ces provocations et leurs variations élaborées, une description d'un tempérament harceleur tenace allant bien au-delà des grandes lignes de cette biographie, ma fiancée et plus tard ma femme, même si elle n'en était pas pleinement consciente, poursuivait deux objectifs : me tester en tant qu'être humain et me fixer des conditions précises et inchangeables.

Voyant ces choses aussi nettement que je le fais aujourd'hui, je peux expliquer, à défaut de l'excuser, mon incapacité à répondre à ces provocations avec l'honnêteté et la franchise qu'elles méritaient. Le comportement d'Eleanor méritait la même tolérance à laquelle l'intolérance a droit si elle est humainement explicable. Comme nous tous, elle était largement le produit de son milieu et aux traits naturels attrayants d'Eleanor s'étaient ajoutés les traits repoussants provenant de son environnement. Par ailleurs, elle essaya de façon répétée et pour de bonnes raisons de m'offrir une échappatoire : au début, quel qu'en fût le prix, elle aurait accepté affectueusement ma « confession » et elle aurait soutenu à mon côté tout combat qui se serait présenté. Ma malhonnêteté, pour utiliser un mot faible, dut la remplir de

ressentiment, puis la conduire à la répulsion quand la passion commença à laisser place à un jugement plus sobre.

Dans ce contexte, que les questions qui me furent posées fussent justifiées ou non n'est pas pertinent : les questions injustifiées ne justifient pas les mensonges. Tandis que son comportement pouvait être expliqué et excusé, le mien était seulement explicable et ne pouvait s'excuser.

Une curiosité presque pathologique me commandait, curiosité que j'ai déjà mentionnée auparavant dans ces pages. Je savais très bien ce que pensait Eleanor, en tant que représentante de son milieu, puisque je me trouvais comme un parachutiste derrière les lignes ennemies. Les lignes ennemies, voilà le point d'intérêt. Dès le départ, je désirais savoir ce qui rendait la « haute société » américaine probablement la plus puissante dans ce monde.

Mais lorsque le sentiment antisémite se manifesta, je n'eus plus de retenue. J'eus comme but alors d'enregistrer avec la précision d'un sténographe tout ce qu'ils disaient quand ils étaient seuls entre eux et tout ce qu'ils faisaient.

Naturellement, il existait aussi des motifs personnels. L'histoire que les Juifs sont spécialement fascinés par les femmes non-juives n'est qu'une invention stupide comme celle qui prétend que les Noirs ont une attirance spéciale pour les femmes blanches. Pourtant, il n'est pas erroné de dire que pour l'homme la tentation de soumettre érotiquement son opposée est une de ses motivations les plus fortes. L'idée qu'une femme qui se donne se « rend » m'a toujours répugné : victoire et défaite vont à l'encontre même de ce qu'est l'amour, une victoire commune sur ses résistances propres et celles du monde.

Comme c'est usuellement le cas, des motifs compliqués étaient mélangés à d'autres, parfaitement prosaïques. J'aimais Eleanor, une belle et mystérieuse créature élevée dans une atmosphère sociale privilégiée et ayant acquis de profondes connaissances littéraires et musicales ; j'aimais sa connaissance de l'Europe et son amour presque indécent pour ce Continent : j'aimais son intérêt dans toutes les choses qui m'intéressaient ; j'aimais sa curieuse modestie curieusement innée qui se reflétait dans sa modeste petite maison de Washington et était si en opposition avec ses opportunités ; j'aimais, finalement, son dégoût des erreurs de son passé ; et aussi, j'aimais un millier de choses qui l'entouraient : les palais et maisons princières à New York, Washington et en Floride et à la frontière canadienne ; les douzaines de serviteurs et servantes ; les conversations avec des femmes et des hommes intéressants et réputés ou avec ceux qui étaient uniquement réputés ; les privilèges incroyables qu'ont les riches en Amérique ; le luxe des innombrables chapeaux d'Eleanor et le train de vie de sa mère. En d'autres termes, j'avais

peur de la perdre. J'aurai néanmoins interrompu notre relation et mis fin à notre engagement : je n'avais pas eu le courage de cesser le mensonge, mais au moins je n'ai pas voulu vivre avec

Notre mariage avait été prévu pour un des premiers jours d'avril 1942. Peu après mon retour du Nevada, j'avais entrepris une campagne de conférences pour le Département de la guerre dans les nombreux camps militaires qui naissaient comme champignons partout. En fin mars 1942, j'avais une conférence dans un camp de Newport News en Virginie. Le dernier soir avant mon départ, j'eus encore avec Eleanor plusieurs heures de discussions pénibles. La question juive était encore à l'affiche. Dans toutes nos précédentes disputes, j'avais maintenu la même position. Je rabrouais Eleanor pour son intolérance, je déniais l'existence d'une « race » juive, je vantais quelques grands Juifs et d'autres moins grands et je couvrais de dérision et de mépris l'antisémitisme de la société américaine. Car je dois dire avec insistance, que je n'ai jamais fait même la moindre concession à ses opinions et que je les ai contrées avec violence qui n'aurait pu être plus grande si j'avais été honnête en ce qui concerne ma position personnelle. Je quittai Eleanor ce soir-là avec la conviction qu'un gouffre s'était installé entre nous deux qu'on ne pourrait franchir.

Le matin suivant, quand je retraitai dans le baraquement dénudé que le commandant du camp de Newport News avait mis à ma disposition, je demandai une plume et du papier et j'écrivis une lettre d'adieu à Eleanor, une lettre honnête dans laquelle j'admettais que nos vues différentes ne pouvaient servir de base à notre mariage, mais une lettre non encore honnête en regard de moi-même. Cette fois, cependant, ma malhonnêteté avait un bon motif : je ne voulais pas donner l'impression que je donnais à Eleanor une voie de retraite et de retour.

Mais nous sommes les jouets du destin ou du subconscient que Freud appelle la parapraxie ou exécution d'un geste contraire au geste voulu. Je ne possédais pas de stylo à plume, et jusqu'à aujourd'hui je ne possède pas un de ces bidules diaboliques, si bien que, venues de la petite bouteille d'encre qu'on m'avait donnée, des gouttes tombèrent sur mon papier. En fait, il n'y avait qu'une ou deux taches, mais je n'avais pas envie d'envoyer une lettre avec cette imperfection. Je la mis dans ma poche avec l'intention de la refaire à ma chambre d'hôtel le jour suivant et de la poster alors.

Après une nuit sans dormir et une matinée sans repos, j'arrivai à New York vers midi. Mon père était à la gare, blanc comme un linge. Je vis tout de suite que quelque chose allait mal.

— C'est raté ! dit-il avec sa manière théâtrale usuelle.

— Qu'est-il arrivé ?

— Monsieur Davies a reçu un message par téléphone. Eleanor est sérieusement malade et le mariage doit être reporté indéfiniment. Tu sais, au juste, ce que cela signifie ?

Cette obscurité de fin du monde m'irrita.

— Certainement. Cela signifie que je ne me marierai pas une nouvelle fois.

Il me dévisagea, ébahi.

— Mais sais-tu ce que cela signifie pour nous tous ? *demanda-t-il*. Si ça arrive, je vais devoir me tuer.

Je trouvai difficile de ne pas perdre mon sang-froid.

— Ça, il va falloir que tu me l'expliques.

Et en moins d'une heure, il m'avait donné son explication.

Pour clore ce chapitre, voici en 2011 quelques données biographiques sur Eleanor et les siens :

Mort de BARZIN ELEANOR CLOSE :

BARZIN Eleanor Close, 1909-2006, est morte à sa maison à Paris, France, le 27 novembre 2006. Elle a aussi résidé à Fribourg, Suisse. Elle est née Eleanor Post Close le 3 décembre 1909, à Greenwich, CT, d'Edward Bennett Close et Marjorie Post. Elle a été précédée dans la mort par son mari le chef d'orchestre Léon Eugène Barzin, 1900-1999 et sa soeur Adelaide Close Riggs, 1909-1999. Lui survivent son fils Antal Miklas Post de Békessy, sa petite fille Laetitia Allen Vere, sa soeur Nedenia Hutton Hartley (Dina Merrill) et ses frères Edward Bennet Close jr et William Bennet Close, MD, 1924-2009. Ajoutons que les multiples testaments d'Eleanor dans différents pays font que la fortune d'Eleanor est en train de se dilapider en procès, l'argent filant vers les avocats, les taxes, les administrations…

Marjorie Merriweather Post (1887-1973) se maria quatre fois :

1) Edward Bennet Close (1882-1955) le 3 décembre 1905. Deux filles, Adelaide 26 juillet 1908 et Eleanor 12 décembre 1909. Divorce 1919.

2) Edward Francis Hutton (1875-1962) le 7 juillet 1920. Une fille, Nedenia Merril (Nedenia Marjorie Hutton) le 29 d*écembre 1923. Divorce en 1935.*

3) Joseph Edward Davies (1876-1958) le 15 décembre1935. Divorce en 1955.

4) Herbert-Arthur May (1892-1966) le 18 juin 1958. Divorce en 1964.

Ses trois filles de Marjorie connurent aussi de nombreux mariages :

Adelaide Close (26 juillet 1908-1998) s'est mariée trois fois : 1) Thomas Wells Durant (1899-1984) 2) Merrall MacNeille (1909-2007) et 3) Augustus Riggs (1913-1975). Elle est morte à 90 ans le 31 décembre 1998.

Eleanor Close (3 décembre 1909-2006) s'est mariée six fois : 1) Preston Sturges (1898-1959) en 1930, divorce 1933 2) Étienne Marie Robert Gautier (1907-1993) en avril 1933, 3) George Curtis Rand (1909-1986) le 27 mai

1934, 4) Hans Habe (1912-1977) le 22 avril 1942, divorce en décembre 1946 5) Owen Denis Johnson (1918-1993) le 27 août 1949 et 6) Léon Barzin (1900-1999) le 2 septembre 1954. Elle est morte à 96 ans le 27 novembre 2006

Nedenia Hutton (1923 — ?) s'est mariée à 1) Stanley Maddox Rumbough jr (1920 à ?) en 1946, divorce 1966 2) à Clifford Parker Robertson (1923-2011) en 1966, divorce 1986 3) à Ted Hartley (1925 à — ?) en 1989.

CHAPITRE /II. Compliments du Président

J'allai à Washington sans prévenir. Je trouvai qu'Eleanor était quelque peu pâle, mais qu'elle n'était en aucun cas malade.

Il y eut seulement une allusion à une faiblesse survenue en allant à New York. J'ignorais à ce moment-là que cela faisait aussi partie des règles de la société avec laquelle j'étais sur le point de m'allier. « Ce n'est pas fait » était l'un des dictons favoris de cette société. La rencontre fut cordiale et rien n'était évident de ce qui lui était arrivé. Personne ne parla du mariage ni d'une rupture de mariage.

Le soir de mon arrivée se donnait dans la plus grande salle de Washington, « Constitution Hall », un concert pour les fonds de charité soviétique avec l'ambassadeur assis à côté du président. Auparavant, Mme Davies donna un petit dîner au cours duquel je fis la connaissance d'une très charmante société, le producteur hollywoodien Gene Markey, 1895-1980, sa belle épouse Hedy Lamarr (Hedy Kiesler), Joan Bennett, 1910-1990, et Myrna Loy, 1905-1993. Avec l'ancien capitaine de marine Gene Markey et quelques autres invités, nous assistâmes au concert. Dans la loge présidentielle, nous fumes amplement photographiés et bien sûr les photos devaient paraître le lendemain dans la presse. Je comprenais de moins en moins. Enfin, après le concert qui m'avait paru interminable, l'ambassadeur me prit à part :

— Je vais à New York en matinée, *dit-il*. Il y a certaines choses dont j'aimerais discuter avec vous. Pourriez-vous manger avec moi au *Sherry Netherland ?*

Idéalement situé dans la 5e Avenue, au niveau de Midtown Manhattan, l'hôtel Sherry Nederland se dresse juste en face de la Grand Army Plaza, l'entrée principale de Central Park, et propose des services inégalables et des installations luxueuses.

Naturellement, j'acceptai et je dis au revoir à Eleanor sans mentionner l'entrevue imminente. Je commençais à savoir « ce qui n'était pas fait ».

Son Excellence avait passé toute la matinée dans des discussions politiques et il était encore avec Bernard Baruch, 1870-1985, le vieil homme d'Ètat et financier américain quand j'arrivai. Nous discutâmes un certain temps ensemble et finalement Baruch partit.

— La condition nerveuse d'Eleanor, *commença l'ambassadeur*, naturellement ne vous a pas échappé. Peut-être, les femmes prennent-elles ces choses trop tragiquement. Il prit quelque chose dans son portefeuille. J'ai peine à dire que je déteste les lettres anonymes. Cette lettre cependant contient des accusations tellement concrètes que, puisque je me considère comme le responsable du bonheur d'Eleanor, je me dois d'aller au fond des

choses.

Il me passa la lettre.

Quand je commençai à la lire, il marcha de long en large dans la pièce et voici ce qu'il dit :

— Ces gens que, je dois le dire, je regarde comme de vils diffamateurs ont agi très habilement. Ils ne m'ont pas remis la lettre directement, mais à l'ambassadeur de Tchécoslovaquie avec la requête qu'il me la transmette. Ils ont ainsi rendu impossible de faire ce que j'aurais le plus aimé : l'ignorer.

Maintenant que je lisais la lettre, six pages dactylographiées, je compris de quoi parlait mon père. Jusqu'à mon retour du camp militaire, mon père m'avait caché, aussi incroyable que cela puisse paraître, qu'un groupe de personnes faisaient campagne pour empêcher mon mariage avec Eleanor. De notre ami Ferenc Göndör, un journaliste hongrois, respecté éditeur du journal hongrois installé de longue date *Az Ember*, que par erreur tactique ces gens avaient essayé de faire entrer dans leur conspiration, mon père avait appris l'existence de cette étrange association.

Elle comprenait plusieurs réfugiés hongrois, un éditeur d'une agence internationale de nouvelles, un avocat viennois qui avait été étroitement lié avec Karl Kraus, et quelques réfugiés d'Autriche. À part un homme avec qui je m'étais sérieusement heurté à Genève, ils m'étaient tous étrangers ; ils étaient tous des ennemis de mon père. Par lui, qui avait parlé à toutes les étapes de l'imminente alliance avec la famille Davies, ils l'avaient su directement ou indirectement.

— Ils craignent encore que le mariage se fasse, *avait dit mon père*. Mais s'ils réussissent à l'empêcher, ils vont me tomber sur le dos ici même en Amérique. Je suis incapable de le supporter. Je n'y survivrai pas.

Et maintenant, je tenais dans mes mains la lettre qui prouvait que mon père n'avait pas imaginé des fantômes : l'océan ne signifiait rien. Notre passé nous avait poursuivis à travers les frontières du temps de guerre, des mondes s'écroulant et de l'océan. Ma lecture de la lettre était terminée. En moi résidait un grand calme, presque une sérénité. Ce n'était pas seulement l'immense courage que m'avait transmis ma mère, une sorte de resserrement en face du danger, c'était aussi quelque chose de plus précis. L'ennemi qui m'avait lancé ses flèches empoisonnées avait commis l'erreur que la haine aveugle entraîne presque toujours : sur les seize points de la lettre, quatorze étaient d'emblée mensongers. Le quinzième était une demi-vérité concernant mon père. Le seizième, cité en fait le premier, parlait de mon origine juive.

— Monsieur l'ambassadeur, *dis-je*, me voilà avec un travail simple à accomplir. Globalement, cette lettre n'est qu'un tissu de mensonges. Donnez-moi vingt-quatre heures et je vous le prouverai.

— Prenez votre temps, dit Davies. C'était un bon psychologue et il savait que je ne faisais pas du cinéma. De toute façon, Eleanor est partie aujourd'hui pour la Floride, *dit-il*, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. En passant, il y a dans cette lettre quelques points qui ne m'intéressent nullement. À propos de votre père, par exemple, et l'histoire sur votre origine juive…

— Puis-je venir vous rencontrer demain matin ? *demandai-je*.

— Si vous le désirez…

Une sorte d'esprit sportif m'accompagna dans le défi. De retour à mon hôtel, je me mis au travail avec Catherine Savard. La plupart des points de la lettre furent aisément contredits ; je ne sais pas si ses auteurs avaient été mal informés ou s'ils avaient espéré que j'avais perdu mes documents personnels au cours de mon évasion d'Europe. Au contraire, ils étaient tous là, bien rangés dans mon armoire. Leur lettre prétendait que j'avais passé la guerre à Cannes et que je n'avais jamais été au front. J'avais tous mes papiers militaires, lettre de recommandation de mon colonel, papiers de démobilisation, et même quelques cartes postales de la captivité qu'un soldat allemand au bon cœur, un certain Josef Berger, m'avait expédié. La substance des autres points de la lettre était de nature semblable.

Dans quelques cas, il fallait des déclarations sous serment. Catherine fut sur pied toute la journée à la recherche d'une demi-douzaine de personnes et les menant chez le notaire pour le serment. Erika à qui je téléphonai en Floride se montra encore être la personne droite que j'avais toujours connue ; elle m'envoya un affidavit certifié. Nous utilisâmes une agence de photocopie et nous l'abreuvâmes tout le jour de feuilles volantes, d'actes et de documents. À minuit, la photocopieuse était encore en service. À deux heures du matin, tout était prêt. Le témoignage d'Erika arriva par le courrier du matin. Nous l'accrochâmes au reste.

À onze heures du matin, l'ambassadeur Davies me reçut. Les lourdes lunettes à monture en corne posées sur le nez, il étudia mes documents durant une bonne heure. Alors, il se leva, me serra la main et dit :

— Je prends l'avion pour Palm Beach aujourd'hui. Ce sera un plaisir si vous passez la semaine prochaine avec nous, mon garçon

Un bref instant, je fus tenté de refuser avec hauteur l'invitation, mais je l'acceptai.

Je passai une semaine au château de conte de fées de madame Davies, Marjorie, en Floride. Appelé *Mar-A-Lago* et situé dans un immense parc de dix-sept hectares ; c'était plus une forêt de palmiers qu'un parterre de jardin. Le vaste salon était doré sur toute la hauteur et était une réplique exacte de l'Alcazar en Espagne. Nous mangions dans des assiettes en or et dormions

dans des draps de soie rose. La cabine de bain à la mer aurait été considérée comme une villa spacieuse en Europe. Nous prîmes le thé avec Barbara Hutton, 1912-1979, et nous dînâmes avec le roi des grands magasins Woodworth James Paul Donahue Jr, 1915-1966, et j'allai à la pêche avec l'ambassadeur sur son yacht. Mais on ne parlait toujours pas de mariage. Je sentis qu'Eleanor passait à l'époque à travers un difficile conflit intérieur. Sa mère, aussi plaisante et agréable que de coutume, s'opposait manifestement au mariage, même après ma « réhabilitation ». Il était presque impossible de résister à sa personnalité puissante.

Comme tous les gens qui vivaient avec elle, Eleanor était soumise à sa loi ; le fait qu'elle était en constante rébellion contre elle ne changeait rien. Durant le mandat de son mari comme ambassadeur à Moscou, Marjorie avait contrarié toute la hiérarchie soviétique en refusant de toucher à la nourriture russe.

Le yacht des Davies, le *Seacloud*, d'abord appelé *Hussar*, avait été construit en 1931 à Kiel à la demande de Marjorie et son mari Edward Francis Hutton : il avait été utilisé durant l'ambassade de Davies à Moscou pour amener deux fois par semaine de Scandinavie la nourriture de madame Davies. L'ambassadeur, qui certainement m'estimait, se trouvait lui aussi dans une position difficile lui-même ; en outre, Eleanor était seulement sa belle-fille et il ne désirait pas prendre la totale responsabilité de son bonheur futur. Marjorie Merriweather Post, son épouse, me traitait avec la même générosité et le même charme que tous les autres familiers ; en fait, je savais où se trouvait l'ennemi.

Aujourd'hui, je sais qu'elle voyait juste. Elle sentait, consciemment ou instinctivement, que la répudiation de la lettre anonyme n'avait pas plus de signification que la lettre elle-même ; ce que j'avais fait ou non n'avait pas s'importance ; ce qui comptait était qui j'étais. L'ambassadeur un homme des affaires et de la politique, n'avait pas de préjugés sociaux et les préjugés sociaux d'Eleanor envers moi étaient masqués par son éducation européenne et son affection pour moi. Seule madame Davies tenait haut la bannière de son rang : elle savait que je n'appartenais pas à son monde.

Ce n'était pas, comme on pourrait le penser, un laid préjugé. J'aurais pu être plus pauvre ; je n'avais pas même besoin d'être un comte d'Europe. Il aurait suffi que je fusse un peu plus stupide et elle m'aurait ouvert largement les bras. Une fois, alors qu'elle était en discussion prolongée avec Barbara Hutton, qui, comme je l'ai dit, était parente du second mari de Marjorie, je remarquai soudain les yeux de madame Davies sur moi. Ils devaient être dirigés sur moi depuis quelque temps et il n'y a aucun doute qu'elle avait lu dans mes yeux la moquerie orientée non tant vers l'héritière que vers le milieu

auquel elle appartenait. Le fait de me voir porter l'habit à queue mieux que la plupart de ses invités ne trompa pas une minute ma seule opposante valable. Elle fut la seule à reconnaître sous le plastron l'uniforme de l'ennemi. Elle seule devina le parachutiste déguisé derrière les lignes ennemies.

Le jeu palpitant, mais épuisant pour les nerfs ne pouvait durer éternellement. Les colonnes des journaux de New York étaient pleines de rumeurs au sujet de l'héritière millionnaire et l'auteur d'un succès de librairie. Quand les ennemis de mon père, défaits dans une première bataille, frapperaient-ils leur coup suivant ? Ma convocation par l'armée pouvait ruiner tous mes espoirs. Le Département de la guerre, dont mon ami le colonel Beukema de West Point était maintenant responsable de la Division de l'éducation, me pressait pour que j'entreprenne une autre tournée de conférence dans tout le pays. Ma tentative de rester de niveau avec la famille Davies, j'avais donné notamment une réception dispendieuse à Palm Beach pour retourner les nombreuses invitations que j'avais acceptées, avait ébranlé mes finances. Mes parents dans leur petit hôtel du West Side de New York étaient inquiets. Je désirais entreprendre un nouveau livre.

La veille de mon départ de Palm Beach, je décidai de mettre mon opposante au pied du mur.

— Le premier mai, *dis-je à madame Davies*, je dois partir faire des exposés dans les camps de l'armée. Nous sommes en guerre et je pense que le moment est approprié pour une lune de miel. Le 22 avril vous conviendrait-il comme date pour notre mariage ?

— Eleanor est plus malade que vous ne le pensez, Hans, *rétorqua madame Davies*.

— Je pense que nous devons laisser Eleanor décider, *répliquai-je*.

Je partis le lendemain.

Quelques jours plus tard, Eleanor arriva à New York. Pour la première fois, la ligne de front de Marjorie s'était effondrée. Notre mariage se tint à l'Église presbytérienne hongroise le 22 avril 1942. L'oncle d'Eleanor représentait sa famille. Autrement, seuls mes parents et quelques serviteurs étaient présents. Quand nous regagnâmes notre suite à l'*Hôtel Ritz*, nous trouvâmes un télégramme de madame Davies et un énorme arrangement floral. Mais il y avait aussi dans la chambre à coucher deux énormes cylindres d'oxygène qu'elle avait commandés pour le cas où Eleanor aurait une faiblesse. C'était la déclaration de guerre de sa mère.

Je descendis voir le portier pour faire enlever les cylindres qui ressemblaient à des obus d'artillerie. J'achetai une édition du soir d'un journal.

La manchette de ce 22 avril 1942 criait :

HABE MARIE LES MILLIONS DAVIES

Je fis présent du journal au garçon d'ascenseur. Mon grand mal-être avait commencé. Il devait durer quatre ans.

Nous louâmes une maison à Washington. J'insistai pour payer la moitié des dépenses et la maison ne devait donc pas être trop grosse. Cependant, elle était située dans une des rues les plus élégantes de la capitale sur Kalorama Circle juste près de l'ambassade de France. Nous avions une équipe de cinq serviteurs. Pour le public, j'étais Hans le veinard et, de fait, j'étais le simplet lourdaud d'un conte de fées. Ma situation financière était désespérée et l'eau avait monté jusqu'à mon cou. Je poussai un soupir de soulagement quand nous nous mîmes en route pour notre voyage de noces, un tour des camps de l'armée durant quatre mois.

J'en savais maintenant un peu plus sur le pays et ses gens. Le tour commença dans l'extrême ouest, à Boise, la capitale de l'Idaho, et en passant par l'État de Washington, l'Oregon et la Californie, nous mena dans le sud profond en Géorgie, Alabama, Mississippi et Tennessee. En quatre mois, je pris la parole dans 104 camps de l'armée. Mon sujet était une analyse de la défaite française : « comment perdre la guerre ? » Je m'adressai à plus de trois mille recrues chaque jour. Comme les théâtres étaient souvent trop petits, il m'arrivait souvent de donner deux conférences en une journée. Nous voyageâmes par train et par avion, par Jeep et par auto de location. Nous couchions dans un hôtel différent chaque nuit. La servante française d'Eleanor nous suivit avec une montagne de bagages partout où nous allions.

Ma santé n'était pas bonne. La dysenterie que comme beaucoup de prisonniers de guerre j'avais contractée dans les camps était devenue chronique. Je perdais du sang tout le temps. La chaleur insupportable du sud aggravait ma situation. Je devais changer de chemise trois ou quatre fois par jour. À La Nouvelle-Orléans où j'avais donné une conférence, j'utilisai un après-midi libre pour consulter l'Institut des maladies tropicales réputé dans le monde. Le professeur m'assura que je pourrais vivre très bien avec un anus artificiel. Je n'en sais rien, car quelques semaines plus tard je fus complètement guéri dans l'espace de quinze jours par un réfugié viennois, le docteur Alfred Schick.

Nous retournâmes à Washington à la fin d'août 1942. La convocation de l'armée pour le service, que j'attendais de recevoir chaque jour, arriva à Noël exactement quatre mois après notre retour. Dans ces quatre mois, un Nouveau Monde s'était ouvert devant moi.

Je n'avais pas suspecté la force de l'influence de madame Davies sur ma femme. Eleanor était intellectuellement supérieure à sa mère ; cela se reflétait parfois dans une certaine ironie qui me plaisait plutôt, mais qui pouvait

aisément être confondue avec une manière de « siéger au-dessus de la société ». En fait, cette attitude supérieure reposait sur plusieurs racines ; je mentionne ce sujet, non par esprit de commérage, mais parce qu'il était une partie du portrait général d'une société que j'essaie de décrire sans y chercher davantage personnel.

La société américaine, naturellement, n'a pas d'aristocratie. L'aristocratie européenne possède la caractéristique d'avoir rarement des conflits prononcés entre les générations. Le septième duc de Malborough n'a pas de sentiment de supériorité vis-à-vis du sixième et une princesse de Hohenzollern n'a pas de complexe vis-à-vis de sa mère. L'« aristocratie » américaine au contraire est avant tout une aristocratie d'argent. Il existe, bien sûr, les familles dites Mayflower, les descendants des premiers colons. Incidemment, si les prétentions de toutes les familles d'avoir eu des ancêtres sur le Mayflower étaient vraies, le bateau devait avoir au moins cinq fois la taille du Queen Elisabeth. Cependant, seules parmi ces familles, celles qui ont atteint la richesse jouent un rôle dans cette société. Comme les grosses fortunes américaines ont été bâties au dix-neuvième siècle, il n'existe guère de familles ayant tenu leur rang « aristocratique » pour plus de deux générations. Mais les « jeunes aristocrates », c'est-à-dire les petits-enfants des fondateurs des dynasties, essaient de compenser ce fait par une attitude snob. Les fondateurs ne furent pas toujours difficiles dans les méthodes qu'ils utilisèrent, mais au moins ils avaient de fortes personnalités. Même si les Vanderbilt, les rois du rail, n'étaient au début que de vulgaires pilleurs de trains, il faut rappeler que tous les pilleurs de train ne sont pas devenus des rois du rail. Au lieu d'être fière de ses ancêtres faisant de l'argent en manches de chemise, la jeune société américaine les renie ; ils n'en parleront pas ou alors les décriront comme des snobs, ce que naturellement, ils ne furent jamais. Ce saut immédiat de la barbarie à la décadence est doublement embarrassant dans cette société lorsque la décadence n'est pas sincère. Une décadence sincère peut être charmante, mais l'« aristocratie » américaine actuelle essaie d'avoir un comportement décadent, uniquement parce qu'elle croit que la décadence est un réel signe d'aristocratie. Du temps de mon père, des histoires excitantes étaient racontées sur les parvenus américains et même si ces histoires sont devenues moins fréquentes, il y a encore des gens qui réussissent de nos jours. Mais aussitôt qu'un tel parvenu a atteint richesse et position sociale, son fils et sa fille essaient de se montrer décadents. D'où la fréquente grotesque adoration des titres aristocratiques dans la République américaine.

Il me dut particulièrement pénible de découvrir que la supériorité d'Eleanor vis-à-vis de sa mère, que j'avais prise pour une révolte sociale, n'était en fait

fondamentalement que le mépris de la troisième génération envers la seconde. On peut évaluer à quel point nos bonnes dispositions sont gouvernées par de telles classifications sur le fait que moi-même, un représentant typique de la deuxième génération, je trouvai la maison de mon ennemie Marjorie beaucoup plus sympathique que la notre. Chez les Davies, il restait encore quelque chose de la jovialité robuste de la première génération ; on sentait que l'argent et ce qu'il pouvait acheter étaient encore pleinement goûtés. Dans notre propre maison, dont l'atmosphère était entièrement commandée par Eleanor, après tout j'étais un étranger dans le pays et la Ville, même si la nouvelle installation me plut d'abord, elle n'était qu'une pâle copie des « grandes maisons » d'Europe.

Cela ne modifie pas le fait que le mariage que j'avais rêvé être heureux fut une expérience valable. Madame Davies avait la réputation d'être l'une des deux ou trois premières hôtesses de la capitale et Eleanor n'entendait pas être éclipsée par elle, même si notre cercle était plus petit et sélectionné plus pointilleusement. En plus de nombreuses personnes qui étaient d'intérêt purement clinique en tant que représentant une certaine société, je fis connaissance de nombreuses personnalités vraiment intéressantes. Personne apparemment ne pouvait décliner une invitation de l'héritière millionnaire, belle-fille de l'ambassadeur.

Certaines des réceptions, qui se suivaient à grande allure dans notre maison, sont restées vivantes dans ma mémoire.

Il y eut un dîner en l'honneur de Maxim Litvinov (un Juif…), l'ambassadeur soviétique qui vint avec sa femme anglaise, fille d'un intellectuel juif d'origine hongroise et d'un colonel de l'armée des Indes. Ivy Low, 1869-1977, la femme de l'ambassadeur était une auteure d'une certaine habileté. Elle était une petite boulotte excessivement volubile qui donnait l'impression d'une brave femme de ménage bourgeoise et d'un bon naturel. Naturellement, j'étais assis à sa droite et nous jacassâmes merveilleusement. L'ambassadeur était assis à l'autre bout de la table prés d'Eleanor. À mon grand amusement, je constatai combien il devenait de plus en plus nerveux et essayait de suivre notre conversation. Même si aucun mot de politique n'était prononcé entre nous, il était clair que son Excellence craignait que sa moitié puisse faire des remarques susceptibles de nuire à sa carrière politique et diplomatique. Je parlai à la femme de l'ambassadeur à des occasions ultérieures et je suis convaincu de la vérité de la rumeur qui, quand le précédent premier ministre des Affaires étrangères fut soudainement rappelé à Moscou, elle remit ses mémoires à un éditeur américain avec instruction de les publier si le gouvernement soviétique osait mettre son mari en procès. La démission ou rétrogradation soudaine de Litvinov le 3 mai 1939 n'annonçait rien de bon : il

passait pour le champion du front unique communiste et démocrate ; son remplacement par Molotov à Moscou accrut la marge de manoeuvre de Staline et favorisa les négociations des Soviétiques avec les nazis qui débouchèrent sur le pacte germano-soviétique1.

Plus grande encore fut la nervosité déployée dans notre maison par Andrei Gromyko, 1909-1989, le successeur de Litvinov New York et plus tard, de 1957 à 1985, le ministre des Affaires étagères. (Gromyko entra en 1939 au commissariat du peuple aux Affaires étrangères comme chef du département Amérique. Ensuite, il commença à gravir les échelons il devint conseiller à l'ambassade d'Union soviétique aux États-Unis de 1939 à 1943, puis ambassadeur dans ce même pays de 1943-1946). Ce fut à l'occasion d'un dîner qui faillit ne pas avoir lieu. Il était d'usage à l'époque lorsqu'on invitait un ambassadeur à dîner de lui soumettre une liste des autres invités une ou deux semaines à l'avance afin de lui éviter des rencontres embarrassantes. La plupart des diplomates étrangers acceptaient cette liste ou la retournaient sans la lire. Mais Gromyko avait refusé dix des quatorze invités qui lui avaient été proposés si bien qu'une seconde liste dut être élaborée. La nervosité notée chez Litvinov s'était hissée à quelque chose très proche de l'hystérie chez Gromyko. Typiquement, les diplomates soviétiques que j'ai rencontrés à cette époque-là avaient des femmes plus basses intellectuellement qu'eux de plusieurs degrés, car ils provenaient des classes sociales les plus basses et ils s'étaient mariés au temps où ils ne rêvaient pas de carrières politiques étincelantes. Madame Gromyko, ma voisine de table était une très plaisante et gaie paysanne et durant toute la soirée l'ambassade ne put cacher sa peur de l'entendre dire quelque chose d'idiot. Si j'avais fait partie d'un service d'espionnage antisoviétique, je me serais concentré sur les femmes des ambassadeurs soviétiques.

Notre visiteur soviétique le plus intéressant, cependant, ne fut pas un visiteur, mais plutôt une femme, Lyudmila Pavlichenko, 1916-1974, qui à l'époque était « le chef partisan » le plus célèbre de l'Union Soviétique et grande tireuse d'élite durant la Deuxième Guerre mondiale. Lyudmila avait été envoyée comme propagande aux États-Unis pour un tour de conférences ; le jour précédant son arrivée, madame Roosevelt me téléphona de m'occuper d'elle ainsi que des deux officiers soviétiques qui l'accompagnaient, car une difficulté de dernière minute était survenue pour leur accommodation à la Maison Blanche. Le jour suivant, Lyudmila arriva. Elle portait un uniforme gris usé jusqu'à la corde et des bottes de cheval sales. Elle était dépeignée, sa peau négligée, ses ongles crasseux. Petite et trapue, elle ne parlait que le russe. Nous donnâmes un dîner en son honneur le premier soir. Étaient présents plusieurs interprètes du département d'État. Quelque peu ennuyé, un

des interprètes me traduisit la première question de Lyudmila : comment se faisait-il qu'un jeune homme comme moi fût encore en vêtements civils et comment avais-je procédé pour éviter le service militaire ? Plus tard dans la soirée, elle insista pour démontrer aux invités la meilleure méthode pour canarder les Allemands depuis une position sur une branche d'arbre. Les deux jeunes officiers étaient moins contrariants et plus taciturnes. Les trois jours suivants furent quelque peu difficiles, car ni Eleanor ni moi ne parlions le russe. Mais au bout des trois jours, une modification s'était produite chez Lyudmila qui surpasse de beaucoup la fantaisie des auteurs du film comédie Ninotchka. Elle mit avec plaisir la lingerie ravissante qu'Eleanor lui offrit, elle fit un usage excessif du rouge à lèvres et finit par ressembler plus à une grue des rues d'Odessa qu'à une tireuse d'élite. Elle semblait aussi s'être réconciliée avec la vie civile. Une fois les Adieux dits, le jeune commandant qui l'avait accompagnée me remercia dans un allemand parfait. Il venait des États baltes et parlait allemand aussi bien que moi, mais il avait estimé plus judicieux de ne pas le laisser paraître durant son séjour avec nous.

Si tout cela donne l'impression que notre maison n'était qu'une sorte d'annexe de Moscou, c'est beaucoup parce que ces invités étaient pour moi d'un particulier intérêt. En réalité, presque tous nos invités étaient français, puisque le travail d'Eleanor concernait les prisonniers de guerre français : elle reçut plus tard la Légion d'honneur pour cette activité. L'amour inconditionnel d'Eleanor pour la France ne faisait pas de différence entre les gens de Vichy et les gaullistes, ce qui nous plaça dans certaines situations inconfortables. À un banquet en l'honneur d'Adrien Tixier, l'ambassadeur gaulliste, le père d'Eleanor, monsieur Edward Bennett Close, eut une escarmouche avec toute la délégation gaulliste et j'eus toutes les difficultés à adoucir les choses. Quand les dames de charité qui soutenaient Vichy venaient à la maison pour le lunch, j'étais toujours absent. Mais il y avait tout un groupe d'invités qui m'intéressaient vraiment en tant que né reporter quoiqu'alors inactif :
Madame Claire Booth Luce, 1903-1987, qui deviendra plus tard ambassadrice des États-Unis à Rome ; Harold Butler, 1883-1951, ministre habile de Grande-Bretagne ; Elmer Davis, 1890-1958, le brillant commentateur et alors directeur du bureau d'information du gouvernement ; Konstantin Fotić. 1891-1958, ambassadeur spirituel de la Yougoslavie ; l'ambassadeur norvégien, doyen du corps diplomatique, M. Wilhelm Thorleif von Munthe de Morgenstierne, 1887-1963 ; le sénateur Millard Tydings, 1890–1961, qui était marié à la belle et intelligente fille issue du premier mariage de Joe ; et beaucoup d'autres.

Inutile de dire que nous étions constamment invités. Madame Roosevelt donna une collation en notre honneur à la Maison Blanche où je fis connaissance d'Harry Hopkins, 1890-1946, le conseiller du Président. Un

cercle particulier de la société se rassemblait à la maison du magnat de la chimie du Pont, Eleuther Paul du Pont de Nemours, 1887-1950. À la maison du vieux général Masson Charle Wesson, 1878-1956, et de madame, je rencontrai la vieille société de Georgetown, la partie historique de la capitale. Le directeur de la mobilisation, le gouverneur Paul V. Mcnutt, 1891-1955, nous reçut à son appartement au *Waldman Park Hotel*. La vedette de cinéma Cary Grant, 1904-1986, qui était le mari de Barbara Hutton (Barbara Hutton se maria 7 fois), nous invita à souper. Après le départ de Washington d'Adrien Tixier, le nouveau et spirituel ambassadeur de la France libre Henri Hoppenot, 1891-1977, donna un dimanche un grand dîner en notre honneur. Et nous n'étions jamais absents de quelque réception d'ambassades et des légations de Grande-Bretagne, de Yougoslavie, de Grèce, des Pays-Bas, de Norvège, de Luxembourg et d'Union Soviétique.

Si seulement j'avais été l'opportuniste imaginé par bien des gens, tout aurait été correct pour moi ou si j'avais eu la maturité et le détachement pour discerner ce qui se passait autour de moi avec un œil cyniquement amusé, je n'aurais jamais été découvert. La société m'accueillit les bras ouverts. Pour moi, cette société illusoire était irrésistiblement ridicule.

Je n'ai jamais pu résister d'aller à la racine des choses, même là il n'y avait apparemment aucune racine. Les gens envoyaient des invitations dans le but d'être invités et les gens étaient invités de sorte qu'ils retournent l'invitation. Les gens désiraient être vus par ceux qui ne désiraient rien d'autre que d'être vus eux-mêmes ; les gens « visitaient » simplement à cause de l'usage de visiter. Ce perpétuel rond d'autosuffisance m'irritait partiellement et partiellement m'amusait. Je découvris bientôt le secret de l'« exclusivité » : c'était l'assurance réciproque de ne rien désirer de l'autre. Les « dix mille personnages supérieurs » ne formaient pas, comme j'aurais pu le croire une association hostile à une autre classe sociale, dans lequel cas elle aurait été diabolique, quoiqu'intéressante, mais simplement une alliance défensive pour la préservation de certains privilèges enviés seulement par ceux qui ne les connaissaient pas.

À la même époque, assez bizarrement, je ne pouvais fermer mes yeux devant le caractère « parvenu » de la société dans laquelle je vivais. Son snobisme était irritant et encore plus le dilettantisme avec lequel il se pratiquait. De temps à autre, je repensais à Presinge, la maison du Juif allemand vraiment noble Dr Levy, noble aussi au sens social du terme et à ce moment-là à mon sentiment de vacuité s'ajoutait un sentiment de supériorité. Selon mes normes, hommes et femmes de cette société de Washington s'habillaient atrocement mal. S'ils voulaient éviter de commettre quelque faux pas dans la répartition des places à table, et cette répartition semblait être la

chose la plus importante du monde, ils engageaient un « secrétaire pour les sièges » ; les dames de la maison devaient se faire dire par des maîtres d'hôtel et des serveurs la façon « correcte » de servir ; personne ne semblait capable de différencier bons et mauvais vins, véritable service de table ancien et service de table ordinaire, ou de reconnaître les cuvées de champagne. De par mon éducation, j'étais un « capitaliste », et donc je ne pouvais me choquer de l'extravagance ni être rebuté par la routine risible du tournement en rond, mais la vulgarité qui était mêlée au snobisme m'étourdissait totalement.

Mais il est temps que je revienne à mes propres affaires. Je commençais à sentir que tôt ou tard j'allais devoir combattre entre l'amour d'Eleanor pour moi et sa loyauté inconditionnelle envers sa société. J'espérais encore en retarder l'échéance. J'aimais Eleanor. Même si nous nous retrouvions rarement seuls, les soirs où cela survenait, nous tenions des discussions sans fin à propos de tout et c'était une belle compensation pour la platitude des autres soirées. Je restais enchanté par sa beauté et son élégance et le simple plaisir esthétique de la voir me fascinait et j'étais captivé par son comportement réservé, mais si terriblement féminin qu'elle avait miraculeusement conservé à travers tous ses mariages.

Je fus totalement heureux quand, après avoir eu trois mariages sans enfant, elle m'annonça qu'elle était enceinte

Malgré tout, ma vanité était plus grande que mon amour et elle était constamment blessée : je ne supportais pas l'idée que les gens renommés qui venaient dans notre maison le faisaient en l'honneur de la fille d'une multimillionnaire et non pour l'auteur à succès. La blessure la plus profonde fut qu'Eleanor ne se rendit pas compte de ma déconvenue. Si seulement elle avait simplement placé ses ambitions au-dessus des miennes, j'aurais bien accepté. Mais elle cherchait à m'injecter probablement, et parce qu'elle n'en connaissait pas d'autres, des ambitions qui ne me disaient rien. Martha Gellhorn Hemingway m'écrivit ceci un jour, peu après la sortie du livre *A Thousand Shall Fall :* « Dorénavant, l'écriture de livres toujours meilleurs sera votre seule ambition. » Elle savait ce que ma femme ne savait pas.

En vérité, Eleanor était fière de moi pour toutes sortes de choses qui ne m'apportaient aucune fierté. Elle alla jusqu'à raconter que j'étais un champion d'escrime à l'épée, une chose que j'avais franchement oubliée. Elle ne pouvait s'empêcher de répéter à sa mère qu'elle n'avait pas besoin de « secrétaire de table », car j'étais toujours capable d'organiser une table même avec cinq ambassadeurs de telle façon que personne ne se sentait offensé. Elle était tout à fait emballée par le fait que je possédais deux cents chemises de soie, le fruit d'une passion idiote. Et finalement, elle prit mon intérêt envers la politique pour des ambitions politiques. J'étais anxieux de faire carrière aussi

vite que possible dans mon nouveau pays, mais Eleanor avait des plans particuliers pour moi : elle s'était mise dans l'idée qu'après la guerre je deviendrais premier ministre de Hongrie ou au moins ministre ou ambassadeur. Toute ma vie, je m'étais senti autrichien, mais Eleanor trouvait la Hongrie plus exotique et plus prometteuse. Elle insistait en m'appelant János. Des Hongrois de couleurs politiques les plus douteuses étaient invités à notre maison de Kalorama Circle et d'étranges organismes hongrois d'aide étaient pleinement couverts d'argent.

Il existait un autre élément qui pouvait à lui seul ruiner notre mariage. Eleanor refusait de se laisser appeler madame Habe. Il ne m'est pas nécessaire d'insister pour dire à quel point j'aimais ce nom : à lui étaient attachées ma réputation et ma place littéraire et ma libération du spectre fatigant du nom de Békessy. Mais Eleanor avait découvert avant notre mariage que les deux « s » et l'« y » avaient une signification nobiliaire en Hongrie. Durant cette période sombre de mon existence où je m'élevai par un mensonge et m'abaissai par un mensonge quand je déniai mes racines juives, je ne trouvai pas le courage d'informer Eleanor que les lettres patentes de l'empereur permettant mon arrière-grand-père cette écriture particulière n'avaient rien à voir avec une naissance noble. Le fait que je ne m'appelai jamais moi-même autrement que Hans Habe était un moyen d'évitement facile. Je ne décevais pas Eleanor directement par l'aveu de mes racines juives, mais je la décevais indirectement en n'utilisant pas le nom de Békessy. Elle ressemblait à beaucoup d'Américaines riches que rien n'impressionnait plus que les titres de noblesse héréditaire européens. Et presque toutes ses amies proches étaient des comtesses françaises ou des Américaines mariées à des princes européens. Mais je la méprisais et même je la haïssais pour l'obstination avec laquelle elle s'appelait elle-même madame de Békessy. Bien que j'aurais dû me haïr et me mépriser moi-même pour ma propre faiblesse. En vérité, je crois maintenant qu'Eleanor pensait alors, inconsciemment pour le moins, me rendre service : d'une manière naïve, elle voulait me protéger de la suspicion que j'étais un émigrant juif d'on ne sait où.

Je n'ai aucune excuse et à peine une explication pour avoir accepté les humiliations jusqu'aussi bas que le reniement de mon nom, sauf peut-être que les souffrances descendues sur moi dépassaient jusqu'à un certain point ma culpabilité.

De temps à autre, mes parents qui sur ces entrefaites s'étaient installés en Californie nous visitaient. Sous les prétextes les plus variés, Eleanor évitait de les recevoir chez nous en même temps que d'autres invités. Nos déjeuners et dîners à quatre étaient un perpétuel tourment. Je me demandais lequel de mon père ou ma mère allait faire une remarque qui allait effondrer mon

château de cartes mensonger. Ma mère était le plus souvent silencieuse, mais dans ses yeux je pouvais voir que sa fierté était blessée parce que j'avais laissé une femme blesser ma fierté. Je lisais dans les yeux de ma mère de la pitié pour son fils qui s'était autant abaissé qu'il avait voulu monter. Mon père à son habitude ne cessait pas de parler, violant constamment les règles du « ce n'est pas fait » et en même temps en nous blessant continuellement lui et moi, en repoussant habilement les questions inquisitoriales d'Eleanor avec une sorte de complicité muette qui me serrait la gorge.

Si seulement nous nous étions introduits dans le cercle de la haute classe d'un pays en abusant de sa confiance comme une famille d'escrocs, mais nous n'étions pas même cela. Eleaqnor refusait constamment de garder mes parents dans sa maison, l'invasion juive dont elle avait peur commençait évidemment par mes parents. Mon père dans sa chambre d'hôtel faisait des scènes terribles parce qu'il avait remarqué mon malaise quand il s'exprimait en un anglais vulgaire, et quand il utilisait les mauvais couteaux et les mauvaises fourchettes ou quand il ne savait pas exactement comment se comporter devant les serviteurs. Que cette société superficielle et sèche lui eût provoqué une déception froide était tout à fait dans l'ordre, mais les complices n'avaient pas le courage de se confesser leur identité de vue commune. Quand je ramenais mes parents à la gare et qu'ils étaient partis tristes et offensés, je poussais un soupir de soulagement. J'essayais d'adoucir avec de l'argent et des présents ce qui ne pouvait pas être adouci et je restais seul avec ma misère que personne ne comprenait, pas même moi-même.

Pendant des jours, je me cloîtrai à la fin dans mon bureau sous des prétextes les plus divers, ayant confiance seulement en ma brave secrétaire Catherine, un havre d'honnêteté et mon refuge. Mais même à elle, je ne pouvais confier ce qui se passait en moi, puisque cela n'avait pas encore pris une forme claire. J'ai ce défaut masculin infortuné de pleurer difficilement, mais pendant des nuits je pleurai dans les oreillers de soie de ma chambre solitaire, un misérable faible fuyant avec des larmes le dialogue avec sa conscience. Chaque nuit, je pris la résolution de tout dire à Eleanor dès le matin et de faire mes valises. Mais chaque matin, j'en étais incapable.

Toute faiblesse recherche sa propre justification. La mienne pour la deuxième fois fut la guerre. Chaque matin, je me disais que le facteur allait m'apporter ma convocation militaire, les « Souhaits du Président » et qu'alors le cauchemar se terminerait de lui-même. Je n'avais plus d'argent, un désir vain de séduire la société qui me décevait, un essai de me convaincre moi-même qu'il n'y avait pas le moindre dessin intéressé dans mon mariage, tout cela m'avait conduit à prendre en charge la moitié de nos dépenses domestiques, bien qu'en réalité je n'avais pas même la capacité d'en défrayer

une fraction. Un amateur complet parmi des chasseurs de fortune. J'étais complètement ruiné par mon riche mariage. Qui allait veiller sur mes parents dont les moyens avaient été épuisés par leur fuite d'Europe ? Qui s'occuperait d'Erika ? Une fois sous l'uniforme, j'aurais droit à l'Assistance financière d'Eleanor. Parmi les nombreux masques que je portais, cela ferait au moins tomber celui de l'indépendance. Laisse les réceptions bruyantes de Kalorama Circle. Laisse continuer le vain tour en rond de la société. Laisse les livres de Hans Habe être enterrés sous les colis pour les prisonniers, pour ce que j'en ai à faire !

Les « Souhaits du Président » m'arrivèrent comme un cadeau de Noël pour 1942. Je quittai la maison sans un regret. Au début de janvier 1943, j'étais incorporé dans l'armée à Camp Upton. Sur l'île de Long Island balayée par le vent.

Pour la seconde fois, je devins un soldat enthousiaste. Je dois dire que j'étais un soldat enthousiaste, non seulement parce que je préférais ma couchette en bois du camp Aberdeen où j'étais stationné pour l'entraînement à mon lit couvert de soie de Washington, mais aussi parce que j'avais l'ambition réelle de contribuer à la victoire du camp démocratique.

Ni mes amis, ni mes ennemis ne pouvaient croire à cette personnalité double ; mes amis ne pouvaient croire à ma vie à Washington et mes ennemis ne pouvaient croire à mon véritable enthousiasme et à mon abnégation. Le personnage du maître de maison à Kalorama Circle ne coïncidait pas avec celui du soldat Hans Habe, je l'admets franchement et les gens veulent toujours voir les calculs humains s'accorder. Mais en réalité, un caractère se forge quand les éléments incompatibles se confrontent.

Le fait que l'invasion américaine de l'Afrique du Nord s'était déjà produite m'alarmait. Pour rien au monde, je ne voulais manquer d'être parmi les premiers soldats américains posant le pied en Europe, armes à la main. S'il existait un soldat modèle, c'était bien le soldat Hans Habe, l'homme qui ne réclamait aucun des privilèges que ses relations familiales lui offraient, mais qui n'avait qu'un but, celui de prouver qu'il était apte pour un service en première ligne le plus tôt possible.

Mon entraînement prit un tour amusant. J'étais au camp Aberdeen depuis environ une semaine quand je fus convoqué devant le général Donald Armstrong, 1889-1984, le commandant de l'énorme camp un des généraux les mieux éduqués de l'armée. Il avait été surnommé lors de la Première Guerre mondiale, « le plaisir des dames » à cause de son apparence élégante. Il était d'une extrême érudition littéraire et un écrivain militaire renommé qui un an auparavant avait favorablement accueilli mon livre dans de nombreux périodiques. Il souhaita avec une grande cordialité la bienvenue au soldat qui

se tenait timidement devant lui et immédiatement formula sa « requête » : accepterais-je de répéter devant les trois mille officiers du camp la conférence que j'avais faite avec succès dans plus de cent camps militaires ? La conférence eut lieu dans le grand théâtre du camp et le général voulut me présenter lui-même. Mais d'évidence, il n'était pas familier avec la mentalité des jeunes officiers, car il conclut ses mots d'introduction avec la remarque qu'aussitôt que j'aurais terminé mon entraînement de base, il me demanderait mon opinion sur la façon dont l'entraînement pourrait être amélioré. C'en fut assez pour le lieutenant responsable de ma compagnie à l'entraînement : dès l'instant suivant, il me convainquit qu'il n'y avait rien à améliorer au camp Aberdeen.

D'autres soldats avaient avant moi nettoyé les latrines, mais je prétends avoir été la seule recrue de l'U.S. Army à dormir dans les latrines. Au lieu de réparer un tuyau qui fuyait, ce lieutenant décida de poster un homme pour le « garder » durant la nuit de telle façon que les latrines ne soient pas inondées. Il n'est pas nécessaire de dire que Hans Habe, étant un expert militaire, était qualifié pour ce travail.

Mes nuits de garde aux latrines ne durèrent cependant pas longtemps. Après quelques semaines, je fus de nouveau convoqué au bureau du général où l'on me remit un pli scellé de la manière la plus mystérieuse. En même temps, je reçus un billet de train pour Baltimore où un complément d'instructions m'attendait.

À la gare de Baltimore, je montai dans un camion de l'armée. Le sergent qui conduisait n'avait pas l'autorisation de me dire où nous nous rendions. Les choses devenaient de plus en plus mystérieuses.

Après dès heures, nous roulâmes dans un paysage enneigé. Finalement, le camion s'engagea dans un étroit chemin montant dans les montagnes. Le crépuscule commença à naître et je commençai à me demander si je n'étais pas l'objet d'un enlèvement.

Quand nous eûmes franchi la barrière d'un camp militaire et que nous nous avançâmes a pied, je pensai que je rêvais. Une compagnie de SS en uniforme défilait. Une voiture allemande de commandement ressemblant à celles que j'avais vues à Dieuze passa avec deux officiers allemands assis raides à l'arrière. Un instant plus tard, je croisai trois ou quatre soldats japonais. Dans le champ à notre droite, une compagnie japonaise complète était à l'exercice, tandis que la silhouette d'un tank allemand apparaissait directement en avant nous.

Au bureau du camp, une simple baraque de l'armée américaine qui contrastait vivement avec les vues fantomatiques de l'extérieur, le sortilège fut rompu. Un sergent peu militaire et extrêmement aimable m'informa que j'étais

dans une unité d'entraînement de l'intelligence militaire. Le camp Ritchie (*Military Intelligence Training Center*) au Maryland. Le lieutenant Martin Florian Herz, 1917-1983, une de mes connaissances du Département militaire et plus tard un bon ami et maintenant un des plus doués jeunes diplomates américains avait arrangé ma mutation dans le Service secret. Ce n'était pas la fin de mes surprises, ce soir-là. Le sergent appela un caporal pour me conduire à ma baraque. Le caporal se trouva être un ancien comédien du théâtre de Vienne. À la baraque « allemande », je fus accueilli par beaucoup de rires et d'applaudissements. Mon voisin de couchette d'un côté était le fils de Ernst Wallenberg, *1878-1948*, l'ancien éditeur en chef du *B.Z.-am-Mittag,* le soldat Hans Wallenberg, *1907-1977*, plus tard le commandant Wallenberg qui deviendra l'éditeur en chef du *Neue Zeitung*. Mon voisin de l'autre côté était le soldat Klaus Mann. Le fils de Thomas Mann et lui-même un auteur réputé.

Les « Ritchie Boys » comptèrent parmi eux plusieurs personnalités importantes, telles qu'Hans Habe, Klaus Mann, Hans Hanus Burger, 1909-1990, régisseur et dramaturge de théâtre, cinéma, télévision, auteur de livres et de scénario, David Robert Seymour, 1909-1990, régisseur et dramaturge de théâtre, cinéma, télévision, auteur de livres et de scénario, Hans Busch le fils du chef d'orchestre Fritz Busch et le neveu du violoniste Adolf Busch, Peter Viereck. Peter Vierek ou Peter Robert Edwin Viereck, 1916-2006, un américain né à New York et penseur politique influent, ainsi que professeur d'histoire à Mount Holyoke College pendant cinq décennies. Viereck gagnera en 1949 le prix américain Pulitzer. Klaus Mann dans son livre « Le tournant » le décrit ainsi : « le soldat le moins militaire que j'ai vu : encore plus négligé, encore plus civil que moi. »

Klaus Heinrich Thomas Mann, 1906-1949, est un écrivain allemand. Il est le fils de l'écrivain Thomas Mann, le neveu d'Heinrich Mann et le frère, entre autres, d'Erika Mann, 1905-1969, et Golo Mann 1909-1994... Entré en littérature dans les premières années de la République de Weimar, il se montre d'abord sensible à un esthétisme inspiré par Stefan George et écrit le premier roman allemand homosexuel. Quittant l'Allemagne lors de l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933, son œuvre prend une nouvelle orientation, faisant le choix de l'engagement. Déchu de la nationalité allemande en 1935, il devient peu après citoyen tchécoslovaque. Installé aux États-Unis en 1938, il prend la nationalité américaine en 1943 et s'engage dans l'armée américaine.

Victime de la drogue, il était dépressif. Ne trouvant pas sa place dans l'Europe de l'après-guerre, il se suicide en avalant une forte dose de somnifères. Quant à son œuvre, négligée de son vivant, elle n'a été redécouverte que bien des années après sa mort. Klaus Mann est aujourd'hui considéré comme l'un des représentants les plus importants de la littérature de

langue allemande, et en particulier de la littérature de l'émigration.

Hans Wallenberg, 1907-1977, journaliste allemand, fils du rédacteur en chef Ernst Wallenberg (Voss, BZ). Après des études à Berlin, Hans Wallenberg a travaillé de 1928 à 1933 comme rédacteur. Il a quitté l'Allemagne en 1933 et émigré aux États-Unis en 1938, où il est devenu citoyen américain. À partir de 1942, il a servi dans l'Armée américaine dans la lutte contre l'Allemagne nazie. Après l'entrée des troupes américaines en Allemagne, Wallenberg fut chargé d'une variété de tâches journalistiques. Il fut après Hans Habe rédacteur en chef de la Neue Zeitung (mars 1946-septembre 1947 et novembre 1949-1955).

Un neveu du général de Lattre de Tassigny, un commerçant de Stuttgart du nom de Hans Lehmann, un maître de conférences italien du nom de Grigis et le reporter hongrois Fodor, tel fut le groupe dans lequel je me retrouvai.

Pour des raisons que je n'ai pas besoin d'expliquer, je ne donnerai aucun détail sur le rude, mais extrêmement intéressant entraînement du camp Ritchie. Il suffit de dire que je n'ai jamais connu un camp plus curieux ni plus plaisant. Entre officiers et les autres grades, la distinction était réduite au strict minimum. La cuisine était tenue par un ancien chef du Waldorf Astoria. Le camp avait sa propre station radio qui émettait en cinq ou six langues chaque jour. Dans la grande cafétéria, on n'entendait pas un mot d'anglais ; les conversations se faisaient en allemand, français, italien, hollandais et deux ou trois douzaines d'autres langues. Pour désorienter les services de contre-espionnage allemand, japonais et italien, des hommes de nationalités variées avaient été recrutés. Les Hollandais croyaient qu'ils étaient recrutés pour un débarquement en Hollande ; il y avait des Arabes de dix-huit provenances différentes ; et des Norvégiens qui étaient, à grands frais, entraînés à la guerre dans les zones arctiques, bien que Washington n'avait pas la moindre intention de les y employer. Environ 80 pour cent de ces recrues du Service secret n'avaient pas encore la nationalité américaine ; environ la moitié d'entre eux avaient fui Hitler ; et seulement 5 pour cent étaient nés en Amérique.

Je ne prétends pas que la guerre fut gagnée par ces garçons du camp Ritchie, les « Ritchie Boys » comme ils s'appelaient eux-mêmes, une communauté, en passant, qui avait l'esprit de corps et qui se conduisit honorablement sur tous les fronts et dont tous les membres s'entraidèrent par la suite presque comme une loge maçonnique, mais deux faits sont à mettre à leur crédit et à celui de l'Amérique. Des milliers d'étrangers passèrent à travers les entraînements secrets du camp Riitchie et servirent dans les plus confidentielles des missions. Des centaines furent tués ou blessés dans l'action. Mais aucun ne trahit son nouveau pays ; des centaines furent richement décorés.

Cela fut possible seulement à cause de la généreuse confiance placée en eux par les États-Unis de Benjamin Franklin, 1706-1790. Cette confiance rapporta des dividendes. Un pays où il est possible de trouver des Arabes de dix-huit contrées différentes avait seulement à avoir l'audace de les utiliser correctement. Ils furent, de fait, une arme secrète décisive.

Je fis ce que je pouvais. Quelques semaines plus tard, quand ensemble avec deux cents de mes camarades soldats, je reçus mes papiers de citoyenneté américaine près d'Hagertown, après qu'ils aient passés par une procédure expéditive, j'étais déjà sergent. Pour certains d'entre nous, pour Hans Wallenberg, par exemple, qui était à côté de moi lors de notre serment d'allégeance, il était clair que la hâte avec laquelle nous avions été fait citoyens américains était une indication que nous serions envoyés au front avant peu.

Mon instinct me dit qu'il était temps de dire au revoir à Eleanor. Elle était enceinte et malade. Mais nous ne suspectâmes pas que mes ordres d'embarquement m'attendaient à mon retour de permission de week-end à Washington.

La première compagnie mobile d'émissions radiophoniques, la 1re MRBC commandée par le major Edward A. Caskey et le capitaine Martin Florian Herz, s'embarqua de la même mystérieuse manière sans laquelle chaque chose concernant les gars de Ritchie était faite. Quand le S.S. Barnett se glissa hors du port de Newport News dans la nuit et le brouillard le 9 mars 1943, nous n'avions aucune idée de notre destination. *Pourtant, l'invasion de l'Afrique du Nord était en cours depuis le 8 novembre 1942 (Opération Torch)…*

Le récit, *The Taste of War* d'Alfred de Grazia nous fournit des détails que nous ajoutons ici au récit de Hans Habe :

— *« Le Chef nominal de la 1re MRBC était le Lt. Col. Oren Weaver. Il faisait des apparitions en Jeep en bottines de saut avec uniforme et béret parachutistes. Il provenait de CBS radio de Chicago et transpirait la confiance, le sourire et peut-être eut-il un rôle dans le développement et l'obtention de matériel. Le véritable commandant de l'état major, était le commandant Edward A, Caskey, un homme aux cheveux et à la moustache de morse roux et précédemment agent de publicité ; il était assisté par le capitaine Rathbun un homme aux joues pleines dont la voix résonnait comme dans les tuyaux de plomberie et qui savait un peu d'italien, car il avait étudié le chant, par le lieutenant Jerry Stern qui avait été annonceur à la radio et était maintenant officier du personnel, le lieutenant Tommy Anglin, un gentil gars. Les lieutenants Herz et De Grazia eurent mission de donner des pouvoirs à certains hommes de troupe et pour cela les prirent en entrevue.*

À cette époque, le candidat le plus évident était Hans Habe. Il n'y avait rien à redire sur lui. Il était plus âgé que les lieutenants, il était grand, sûr de lui, souriant, cordial, de manières affables ; il avait publié un roman. Il parlait allemand avec un accent hongrois presque imperceptible. Le teint rouge, la chevelure blond roux entretenue par teinture. "Un bon vivant", heureusement généreux envers lui-même et les autres, spécialement le capitaine Caskey, en alcools et dîners, car il avait marié une femme riche, vieille et affreuse selon certains, tout à fait bien selon d'autres. Ses uniformes et treillis étaient retaillés. Il était plein d'enthousiasme. Il connaissait très bien l'Europe centrale. Il était antinazi. Il était toujours habile dans les relations humaines. Par-dessus tout, il était rationnel, non brouillon, visionnaire et plein de bon sens. On pouvait l'imaginer faisant fonctionner sans faille un système.

Il fallait encore choisir deux élus parmi les six autres candidats retenus.

D'abord, Peter Viereck, qui aura une grande carrière de poète et d'historien, le très rare écrivain américain et peut-être le seul à gagner deux prix Pulitzer, un en histoire et un en poésie, était un libéral et un antinazi. Son père avait été un des plus connus partisans de l'Allemagne au cours de la Première Guerre mondiale et pour trahison il avait fait de la prison. Un psychiatre aurait dit qu'il voulait tuer son père, mais ne se sentait pas capable de le faire : en effet, sa forte détermination était contrée par son aussi forte indécision à agir. Physiquement, son allure n'était pas brillante et il semblait venir juste d'échapper à un camp de concentration. Il semblait être très coopératif au travail, mais non intéressé à diriger les autres.

Plus ambitieux et un beau type d'homme, le caporal Costas dit, avec un accent grec de bonne famille, qu'il avait trompé les Allemands avec une carte de visite où il s'affichait comte Alexandre de Costas de Sparte en Grèce. Il était né à Sparte…

Le sergent de Lattre, un neveu du général, avait enseigné le français à la Northwestern University. Gros, il débordait de chair et sa tête en forme d'obus le situait bien dans l'infanterie française du Maroc comme il le prétendait. Il était maladroit, obstiné, entier dans ses opinions, attachant à cause de sa bonne volonté et le rôle inoffensif du moment. Il n'avait que la guerre en tête naturellement.

On ne pouvait en dire autant du caporal Grigis qui gardait pour lui ses opinions, obéissait aux ordres promptement et montrait un comportement judicieux sous la pression. Il ne montrait pas l'origine de sa connaissance de l'italien et des Italiens qui était bonne. Il arguait qu'il avait toujours écouté les programmes de la radio italienne et de plus il y avait dans le peloton de nombreux Italiens et des réfugiés juifs tels Fabio Coen, 1918-1988, qui deviendra éditeur de livres pour enfants aux États-Unis, Raymond Guette,

Kaminski, une version de Viereck. Tous étaient jeunes, brillants, intellectuels, bien élevés et sans entraînement militaire.

Hans Langendorf était un homme plus âgé, maigre et son humeur était dépressive. Réfugié allemand, ses vues sur la Deuxiéme Guerre mondiale étaient celles d'un politicien extrémiste d'un parti de travailleurs.

Il ne montrait aucun signe de tempérament de chef ou de souci envers les autres.

Klaus Mann dont nous avons déjà parlé lui ressemblait quant au manque d'ascendant et à l'humeur dépressive. Il était encore plus dépressif, avec des yeux bleus et cernés, état que le lieutenant de Grazia attribua à un père autoritaire, l'écrivain Thomas Mann dont la maison en Californie fut visitée par de Grazia accompagné d'Elisabeth et son mari Giuseppe Borgese, critique et écrivain italien et antifasciste virulent, 1882-1952, alors professeur à l'université de Chicago. Klaus Mann pouvait être volubile à l'occasion. Personne dans la compagnie ne surpassait sa connaissance des événements d'Europe et sa maîtrise de la prose allemande.

Hans Wallenberg était un petit homme trapu et pugnace, Juif prussien, il était converti au catholicisme. En bout de lignée. Dans les années antérieures, son père avait été un des principaux éditeurs de Berlin. Wallenberg ne perdit jamais son fort accent allemand, mais il parlait clairement comme Henry Kissinger, 1923 à ? Il était de tempérament autoritaire et il n'était pas le mieux vu parmi les hommes. Sa forte personnalité, sa compétence et son imagination en faisaient un chef. Son autosuffisance et son audace ne laissaient aucune place au doute.

Les trois élus promus deuxièmes lieutenants hors rang furent Hans Habe, Hans Wallenberg et Grigis ». Par ailleurs, Hans Habe ne parle pas de Szajko Frydman, qui sera plus tard connu sous son nom de plume comme Zosa Szajkowski, 1911-1978. Juif polonais arrivé en France à l'âge de 16 ans, il s'engagea en 1939 au 12e Régiment de la Légion étrangère, dans laquelle un grand nombre de Juifs polonais ont servi. Le 15 juin 1940, au cours de violents combats contre les blindés allemands à proximité de Pont-Sur-Yonne, au sud-est de Paris, il fut blessé et évacué vers Bordeaux et plus tard dans un hôpital de Carpentras. Il profita de son séjour à Carpentras pour s'emparer d'archives concernant les Juifs. À la fin 1940, il quitta la France pour les États-Unis et s'établit à New York comme assistant de recherche à l'Institut YIVO, mais bientôt après, en janvier 1943, il entra en service actif dans l'armée américaine. Après trois mois d'entraînement de base, il fut envoyé au centre de formation militaire de Ritchie dans le Maryland pour le renseignement où il suivit, plus tard, donc que Hans Habe, un cours d'interprète du renseignement militaire de huit semaines. Le cours terminé, Szajkowski fut affecté à la 82e

Division aéroportée américaine et servit en Europe dans les campagnes de Normandie, de Rhénanie et des Ardennes. En accord avec sa formation, il y travailla en tant qu'interprète et interrogateur. Interprète du français, allemand, polonais et russe vers l'anglais et l'inverse. Finalement, l'historien et archiviste Zosa Szajkowski est connu pour avoir transféré une partie importante des archives juives de France vers les États-Unis dans les années 1940, où, à la fin, elles trouvèrent leur chemin dans plusieurs institutions juives américaines d'archives. Szajkowski se suicida en septembre 1978 peu après avoir été accusé d'avoir enlevé de précieux manuscrits juifs de la New York Public Library.

CHAPITRE IV. Aventure dans le désert

Le Barnett prit la mer le 9 mai 1943 et atteignit Oran le treizième jour de sa navigation… Comme un cordon lumineux de perles, les navires anglais se tenaient espacés le long de l'horizon. Derrière eux se profilait le rocher de Gibraltar, tracé dans un ciel printanier.

Nous laissions derrière nous deux semaines pénibles. Allant dans une direction, puis dans une autre, traqué par les sous-marins allemands, le convoi auquel appartenait le Barnett avait enfin traversé l'Atlantique. Les troupiers avaient été misérablement installés profondément dans le ventre du navire. Les couchettes étaient à trois étages. Le sergent (second lieutenant) Lehmann dormait en dessous de moi et en dessous de lui le sergent (second lieutenant) Hans Wallenberg : trois Hans en bateau. J'avais mis la main sur la couchette du haut.

J'avais au moins réussi à y grimper, mais quand je me tournais un tuyau de chauffage me comprimait la poitrine, ou plutôt écrasait ma « Mae West », cette veste de sauvetage que nous devions garder même au lit. Nous aurions pu, naturellement, aussi bien dormir sans elle, car en cas de torpillage du Barnett par un U Boat, il n'y avait pas la moindre chance que nous puissions échapper à la mort. Nous vivions dans un vaste espace qui puait la sueur, l'huile et le vomi et était interdit de lumière toute la nuit. Dès les premiers signes de la nuit, un haut-parleur envoyait l'ordre : « Prepare to Darken Ship » et, quelques minutes plus tard, l'ordre « Darken Ship » arrivait. Il était interdit de fumer sauf aux endroits prescrits. Seul un mince bulbe rouge brûlait dans l'étroite échelle conduisant sur le pont. Dans le dortoir voisin, un soldat fut atteint de la méningite cérébrospinale, une des maladies les plus contagieuses et il mourut au milieu du voyage et fut enterré en mer avec les prières du Révérend Phillips.

La plupart des navires n'avaient pas de chapelain, mais celui-ci faisait exception. Phillips venait de l'Université de Chicago où il avait accompli certains travaux en sociologie. C'était un homme mince, de taille moyenne dans la trentaine avec une petite moustache, des lunettes, une chevelure blonde éparse et un menton rétrognathe. Plusieurs hommes attrapèrent la jaunisse. Un homme eut une appendicite aiguë ; opéré sur le navire, il survécut.

Certains préféraient, se trouver une place sur le pont encombré et dormir à l'air libre malgré le froid. Les chercheurs d'un coin pour dormir se heurtaient, mais cela se traitait courtoisement et amicalement. La nourriture était bonne, mais la place limitée.

Les hommes avaient peu à s'occuper. Quelques-uns lisaient, beaucoup

jouaient aux cartes et la plupart se tenaient au bastingage pendant des heures ; ils étaient récompensés par la vue de bateaux, de poissons volants et une fois d'une baleine.

Les conversations étaient interminables. Parfois, on s'attroupait autour d'un guitariste ou d'un marin en train de repeindre un poteau.

Les officiers de marine étaient plus fortunés ; ils disposaient et d'une salle de garde où ils mangeaient de meilleurs repas servis par des hommes de mess en veste blanche, et où, les tables nettoyées, ils pouvaient fumer et lire. Leurs cabines étaient spacieuses et avec salles de bains privées.

Et soudain, le cauchemar eut une fin. La flotte britannique souhaita la bienvenue au convoi américain à l'entrée de la Méditerranée. Pour la première fois, une petite lumière verte brilla sur la tour d'observation du Barnett. Nous n'étions plus inquiets. Nous étions presque de retour à la maison. Nous étions près de l'Europe.

Nous étions à la fin mars et l'air nocturne avait la chaleur de l'été. L'eau sentait le poisson et les vacances.

Je me tenais à la rambarde avec Hans Wallenberg ;

— Ça sent l'Europe, *dis-je*.

Hans se montra plus sobre :

— Les courants chauds d'Afrique… *dit-il*.

— Mais l'Afrikakorps est vaincu, dis-je. Dans peu de semaines, nous débarquerons en Europe.

Je savais que c'était le moment que j'attendais depuis longtemps, depuis le jour de fin novembre 1940 quand un autre bateau, le *S.S. Siboney* m'avait sorti de Lisbonne, le dernier port d'Europe. Je n'étais pas ingrat envers l'Amérique. Elle avait été bonne pour l'étranger comme elle l'avait été pour des milliers d'autres avant lui. Quelle autre contrée était prête à recevoir les réfugiés de la façon dont elle me reçut, les bras grand ouverts, sans poser de question ni avoir de préjugés, sans lui faire sentir qu'il ne pourrait repartir ? Dans quel autre pays l'immigrant chassé d'Europe peut-il grandir en réputation, position et richesse ? Dans quel pays, finalement, aurait-il pu en peu de temps avoir le droit de porter l'uniforme et les armes ? J'étais reconnaissant à l'Amérique et aux Américains, non sans réserve, mais avec une vive volonté d'apprendre d'eux. J'avais compris non seulement la grandeur de l'Amérique, mais aussi ce que cette grandeur signifie. Son immensité et son infini, sa richesse et son abondance, sa sécurité et sa confiance en elle-même ; tout cela vivait dans les cœurs américains.

C'était un des innombrables paradoxes de ce pays plein de contradictions que la compétition coupe-gorge se faisait sans mesquinerie ni intrigue, la lutte cruelle pour l'existence sans violence, et la course épuisante pour la

possession sans jalousie et ainsi la vie et la dignité ne disparaissaient pas, mais au contraire devenaient plus valides dans cette gigantesque communauté humaine.

Il y avait tant à admirer concernant ce pays et ses habitants : l'égalité absolue devant la loi, inimaginable en Europe ; les barrières que l'État avait établies lui-même contre ses propres abus ; la connaissance que si on sort le matin à la recherche d'un travail, on sera capable d'avoir un repas chaud le soir même ; la démocratie de chaque jour qui en habits et manières au moins efface les différences entre riches et pauvres ; la fraternité des rencontres entre inconnus, l'absence de préjugés ; l'abondance des trucs pour rendre l'existence plus facile et le fait qu'ils étaient à la portée de tous ; la vénération presque religieuse pour la maison et la famille ; la courtoisie qui rapidement est devenue une institution et presque une loi ; l'amour des enfants qui a fait d'eux les joyeux meneurs du pays ; et, finalement, la liberté de parler et d'écrire comme on le ressent et le refus de se laisser impressionner par n'importe qui ou n'importe quoi.

Tout cela était l'Amérique ainsi que beaucoup d'autres particularités que je découvris, perdis et redécouvris. Sans aucun doute, il y avait aussi beaucoup de choses non admirables : le manque d'appui ou l'indifférence en ce qui concerne le développement du cerveau humain ; non l'adoration du dollar dans le sens européen de cupidité, mais exactement l'évaluation d'une personne selon son compte en banque ; la servile adoration du succès et de celui qui a réussi ; le surprenant, et pour les Européeens, l'inattendu respect de l'autorité et de la police ; la course folle pour la possession des biens de consommation et la richesse de la part d'individus qui dilapidaient leur santé dans cette compétition superficielle ; la mécanisation de toutes les activités humaines depuis l'excellent, mais déshumanisé service hospitalier jusqu'au cinéma qui est devenu un substitut de la conversation ; l'incapacité d'avoir un sens critique et de ce fait la répugnance à le pratiquer ; et finalement, la brutalité avec laquelle non seulement les anciens pionniers, mais aussi ceux du présent ont accepté la règle de la nage ou coule jusqu'à l'élever jusqu'au niveau d'un principe.

J'admirais l'Amérique, pour ce que je la connaissais, avec ses excellences surprenantes et ses faiblesses incompréhensibles, mais je différais des réfugiés plus heureux ou plus hypocrites en cela que je ne me suis pas installé en Amérique ni n'ai cessé de m'y sentir un étranger.

J'admets que j'avais dès le départ des préjugés et que j'en ai encore. Mais qui en chair et en os peut prétendre être libre de préjugés ? Se passer de préjugés signifie se passer d'amour ; mais je préfère me passer de l'essai discutable de l'impartialité. Le fait est que j'étais libre de tout préjugé hostile à

l'Amérique, mais que j'étais plein de préjugés favorables à l'Europe. Un homme aime ce qu'il aime, avec toutes ses faiblesses et ses défauts et souvent à cause de ses faiblesses et ses défauts. Je sais que les progrès des femmes vers l'émancipation ne peuvent être arrêtés et que l'Amérique a bien fait de les accepter de bonne grâce ; mais mon idéal est encore la femme au rouet et non celle à la courroie du convoyeur. Sans aucun doute, les gens de partout devraient changer d'occupations lorsqu'un nouveau travail leur promet une nouvelle paire de bottes ; mais j'aime le bruit familier de la boutique paternelle. À quoi cela aiderait-il d'être en faveur d'un seul continent uni avec une seule langue et les mêmes institutions, coutumes et usages ? Mon cœur bat plus fort à chaque frontière de l'Europe et je n'aime rien autant que l'aventure et la variété. Et si cela donne l'impression que j'aime non seulement les couleurs et les odeurs, les bruits et le goût de l'Europe, mais aussi que je suis ennemi du progrès et en faveur de la stagnation de l'Europe, et bien ne voilà-t-il pas une confession de plus à un livre plein de confessions.

Je devrais, naturellement, construire une philosophie autour de ces émotions. Je pourrais, par exemple, dire que les plus admirables choses en Amérique sont ses institutions bâties de main d'homme, depuis la sage Constitution des États-Unis jusqu'au système téléphonique et que ces institutions sont exportables, qu'elles méritent d'être imitées et qu'elles sont faciles à imiter, alors que toutes les choses qui font que l'Europe est l'Europe sont inimitables et non exportables. Je pourrais dire aussi qu'ayant graduellement connu les deux Continents, j'ai trouvé incomparablement plus de gens heureux en Europe qu'en Amérique. La raison en est probablement que le progrès social aux dépens de l'esprit peut augmenter la prospérité, mais ne crée pas un sentiment de bien-être. Je pourrais dire aussi que l'Europe, vieille et résignée, n'atteindra jamais la grandeur pour laquelle l'Amérique est encore en lutte, mais qu'à l'opposé elle ne succombera pas à la maladie fatale enfantine de l'extrême nationalisme qui est le lot de l'Amérique future.

Je n'arrête pas de m'adonner à des comparaisons spéculatives entre l'Amérique et l'Europe par la peur des spéculations ; ni par la peur de heurter les sensibilités européennes et américaines ; encore moins à cause de la vraie généralisation stupide qui dit qu'après tout les Américains sont des êtres vivants comme les Européens et donc au bout du compte les mêmes ; non, c'est simplement du fait que je suis la personnification d'un Européen et donc que je ne peux voir les deux Continents que comme un Européen. Je n'étais pas né pour être un pionnier : la dureté et la brutalité du présent me heurtent trop, même si elles peuvent annoncer un grand futur, et je suis tout à fait incapable de renoncer aux beautés de la vie, car je veux les transmettre à mes

enfants. J'ai toujours envié ceux de mes amis qui se sont complètement assimilés à l'Amérique et j'envie aussi les « réels » jeunes Américains nés fils de ce grand et jeune pays. Je suis plutôt moins envieux de ceux de mes amis qui ont ou essayé de se persuader eux-mêmes qu'ils s'étaient en fait assimilés et qui cherchent à dominer leur « complexe européen » en parlant avec hauteur de l'Europe, ou pire, ceux qui par opportunisme agissent comme s'ils étaient nés à Oklahoma alors qu'en réalité ils n'ont plus de racines nulle part. Mon allégeance européenne ne m'a jamais causé de problèmes de conscience et il en sera probablement ainsi pour le reste de mes jours. C'est seulement si l'Unité de l'Europe se faisait, et je doute que nous voyions cela en ce siècle, que je sentirais malhonnête ma citoyenneté américaine. Mais parce que j'appartiens à l'Europe entière, je trouve difficile de déterminer quelle citoyenneté européenne s'harmoniserait le mieux à mes sentiments et je constate que ma loyauté a été durement testée lors du conflit franco-allemand et qu'elle l'a encore été dans le conflit de l'Amérique avec certaines nations européennes. J'ai servi l'Amérique au mieux de mes connaissances et de mon aptitude sur les champs de bataille de la Deuxième Guerre mondiale et ceci peut-être m'exempte du sentimentalisme insipide que certains réfugiés estiment devoir affecter. Pour servir un pays, il suffit de croire dans ses institutions, ses principes et sa juste cause.

Ceci et d'autres choses que je confiai à mon ami Hans Wallenberg alors que le Barnett traçait lentement son chemin dans la nuit turbulente du printemps vers la côte africaine, alors que mes pensées voguaient vers le nord là où la côte européenne était encore plongée dans une grande noirceur. Le treizième jour de la traversée, le S.S. Barnett entra dans le port d'Oran.

La compagnie débarquée, ses véhicules roulèrent jusque dans collines surplombant la Ville et y campèrent. Les collines étaient dénudées et nous fument bientôt brûlés par le soleil et nous regrettâmes la brise marine. La chaleur était pire sous les tentes. Le sergent de Lattre, le soldat d'Hubert Lyautey (*Hubert Lyautey, 1854-1934*), se disant immunisé recommanda aux autres de se couvrir la tête et le lendemain ce fut lui qui se retrouva rouge comme un homard et avec un mal de tête.

Presque deux années se passèrent depuis le débarquement à Oran et le passage du Rhin, depuis le début du printemps de 1943 et celui de 1945. Si je raconte seulement quelques épisodes de cette période, c'est pour une raison que maintenant je vois clairement : les guerres victorieuses ne se prêtent pas au récit, pas plus que les vies non compliquées, simples. Alors que chaque heure et même chaque minute de la déroute de ma campagne de France restent gravées dans ma mémoire, il y a peu de choses de ma vie de conquérant dont je me rappelle.

Un de ces événements survint au Maroc. Mon unité, la 1re *MRBC (Mobile Radio Broadcasting Company)* qui avait peu à voir avec son nom, mais était en fait responsable de la guerre psychologique dans tous ses domaines, préparait l'invasion du Continent européen et elle était quelque peu désoeuvrée à l'époque. Au contraire d'autres unités de la guerre psychologique, nous étions aussi concernés par la propagande en première ligne et donc durant cette période d'attente nous n'avions guère à nous occuper.

Un jour, dans la rue principale achalandée d'Oran, je me cognai dans John Thompson Whitaker, 1906-1946, un officier du Service secret*. John Thompson Whitaker 1906-1946 était un écrivain et journaliste américain qui avait couvert la guerre italo-abyssinienne et la guerre d'Espagne.* Il me demanda si je ne voudrais pas faire partie d'une expédition qui promettait du plaisir. Je connaissais Whitaker depuis Washington : il avait été un des principaux correspondants américains pour l'étranger et avait écrit un excellent livre : *We cannot escape History.* Un très bel homme mince dans la quarantaine venant d'une des plus vieilles familles installées au Tennessee. John, avec qui plus tard je partageai une chambre dans l'hôpital avancé de Salerne en Italie, était détaché pour le Service secret. Il aimait tout ce qui était le secret et l'aventure. L'O.S.S. (« *Office of Strategic Services* », le service américain d'espionnage commandé par le général Bill Donovan, alias William-Joseph Donovan*, 1883-1959,* ne pouvait avoir trouvé meilleur membre.

Une fois les formalités militaires accomplies, et quand l'O.S.S. veut quelque chose, cela se fait en un rien de temps, je fus « prêté » à John pour plusieurs jours sans savoir de quoi il retournait. Au lieu du camp sans confort du désert sous la toile de tente, inconfort que je n'ai jamais aimé, je me retrouvai logé à *l'Hôtel Continental* d'Oran. Ce soir-là, avec quelques verres de Scotch,

John, qui avait le rang de lieutenant-colonel, informa le deuxième lieutenant Habe sur le but de sa mutation provisoire. John et un lieutenant dont je ne me souviens pas du nom s'efforçaient depuis des semaines de découvrir un émetteur clandestin qui opérait quelque part dans le désert au sud de la capitale du Maroc et qui gardait le contact avec les sous-marins allemands. Des voitures radars de repérage avaient finalement identifié que l'émetteur travaillait depuis le pays d'un chef local arabe et qu'il envoyait aux Allemands d'importants renseignements militaires, spécialement sur les déplacements de troupes et de navires dans les ports d'Afrique du Nord. Il était supposé que des agents du service de renseignement allemand étaient restés au Maroc après la reddition de l'Afrikakorps dans le but d'organiser ce travail dangereux. Pour des raisons politiques, m'expliqua John, l'armée américaine ne pouvait envahir le domaine de ce chef arabe ni fouiller sa maison sans évidence de sa

culpabilité. John et le lieutenant qui était un Espagnol natif d'Afrique du Nord et qui parlait couramment l'arabe avaient réussi à gagner la confiance du chef arabe. Ils étaient invités à sa résidence dans le désert pour le soir suivant. John avait moins confiance dans le chef que le chef en lui. Il ne pouvait guère amener avec lui qu'un seul homme supplémentaire non invité, faible renfort, mais toujours mieux que rien.

Bien que je fusse déjà impressionné par l'Afrique du Nord, la vue du château dans le désert m'émerveilla. Le château blanc comme neige émergeait du sable jaune du désert avec ses remparts et ses tours, avec ses fenêtres barrées avec des femmes derrière épiant avec une curiosité non déguisée, avec ses gardes habillés de magnifiques toges écarlates et avec ses étalons blancs dans la cour ; il ressemblait exactement avec le décor d'Hollywood d'un palais de cheikh.

Le repas que le chef mit à notre disposition surpassa l'imagination. Durant la suite interminable de plats arabes, il y avait une suite incroyable d'alcools, Scotch et whisky, alors une rareté, et de vins avec des choix de millésimes de Bourgogne et de vins de Moselle pour finir par du champagne Veuve Cliquot millésimé 1923. Les musulmans, bien sûr, ne buvaient pas et nous résistâmes plusieurs heures à toutes ces tentations alcooliques en pratiquant un nombre de trucs bien appris au camp Ritchie et vidant nos verres ailleurs que dans nos gosiers. Nous dûmes aussi résister, moins facilement il faut le dire, à une douzaine de jeunes danseuses qui après le dîner arabe offrirent aux invités des performances qui dans un bordel parisien auraient été instantanément bannies par la police.

J'ai déjà mentionné dans ce livre que j'ai une dette de gratitude envers mon étrange petit tuteur viennois qui, au lieu de m'instruire en arithmétique, m'enseigna à jouer au billard. Durant une visite du château, alors que nous étions suivis par les danseuses, nous arrivâmes dans une salle de billard fabuleusement meublée. Il s'avéra que le chef, un homme dans la cinquantaine, taciturne, mais d'une politesse onctueuse, était un passionné du billard et que depuis des mois il recherchait en vain un opposant valable. Son Altesse, comme la plupart des Arabes, manquait de force dans le contrôle de ses loisirs. Il entreprit une partie avec moi et oublia un moment de surveiller John et le lieutenant. Ces derniers se débarrassèrent des autres personnes avec des prétextes variés et ils firent une reconnaissance qui donna des résultats surprenants dans l'espace d'une heure et demie. Dans une grange proche du bâtiment principal qui avait attiré leur suspicion par son incongruité dans le décor, ils découvrirent l'émetteur.

Plusieurs indications, certains des instruments étaient déjà emballés, amenèrent John que l'émetteur était sur le point de partir et qu'il n'y avait pas

de temps à perdre. Il était minuit et nos essais pour prendre congé du chef qui sortait de l'hypnose du billard n'eurent pas de succès. En même temps, cela ne semblait pas sage de rejeter l'hospitalité arabe. Même si nous suspections qu'elle contenait des motifs cachés autres que le désir du chef de ne pas nous voir déjà partir.

Notre suspicion se révéla correcte. Au bout du corridor sans fin du bâtiment, trois chambres d'invités furent mises à notre disposition, des chambres équipées du confort européen le plus moderne et ressemblantes aux chambres à la mode de la Riviera. À titre de curiosité, je mentionnerai que dans le lavabo de ma salle de bain véritablement princière, je trouvai la marque de commerce d'une firme berlinoise.

Ce qui dépassa beaucoup l'hospitalité des hôtels de luxe fut que dans ma chambre, et comme je devais le découvrir dans celles de mes collègues, je trouvai une fille arabe, qui sans préalable entreprit de me déshabiller.

Demi-nue et âgée d'à peine quatorze ans, elle était d'une beauté comme on en trouve rarement en dehors de l'Afrique.

Son charme et sa grâce ne furent vaincus que par l'irruption de deux autres jeunes filles sous l'emprise de conditions désagréables : elles étaient poussées par la pointe des pistolets de mes collègues qui les avaient dénichées dans leurs appartements. Ces filles avaient été placées là pour s'assurer que nous ne quitterions pas nos chambres pour un bon moment.

John avait pris le commandement. Nous rivalisâmes pour savoir qui aurait le travail de se précipiter au village voisin et donner l'alarme à la police militaire américaine qui avait été avisée à l'avance de notre visite. Les deux tâches, celle de rester en arrière dans le palais à garder les filles et celle d'essayer de se glisser hors des jardins du palais, étaient également risquées. Finalement, ce fut le lieutenant qui eut la mission d'aller alerter la police militaire. Pendant trois heures qui ne furent pas parmi les plus confortables de ma vie, je fus laissé seul avec les trois filles arabes perplexes, mais obéissantes. Je restai assis face aux trois enchanteresses créatures, pistolet à la main, un Tantale armé. Durant ce temps, John, saisi par l'esprit d'aventure décida d'aller une fois de plus à la grange contenant les instruments.

Vers 4 heures du matin, une compagnie de Military Police occupa le palais. Le lieutenant l'avait rejointe non sans difficulté et il avait dû pour cela éliminer un innocent garde du palais. Nous ne découvrîmes pas d'Allemands. L'émetteur sans fil était manipulé par un des fils du chef, fanatique ennemi de la France et enthousiaste collaborateur de la Wehrmacht. Comme John l'avait justement estimé, il s'était enfui et à ma connaissance il n'a jamais été pris.

Mais l'Afrique était pleine d'incidents semblables en rapport seulement lointain avec la guerre. Les opérations militaires avaient pris fin juste avant

notre débarquement.

La première MRBC quitta vite Oran et s'installa en lisière d'Alger.

Une réception fut organisée pour le nouveau commandant, commandant en fait de toutes les opérations psychologiques en Afrique et pour les prochains fronts, le colonel Charles B. Hazeltine, 1892-1965.

Le lieutenant Alfred de Grazia, né en 1919, il a soufflé les chandelles de ses 90 ans en 2009) philosophe, politologue, enseignant et écrivain américain, auteur d'ouvrages scientifiques, philosophiques, autobiographiques, ainsi que de poèmes et de pièces de théâtre. Il détesta d'emblée le nouveau commandant et en fit la description : le colonel Charles B. Hazeltine, écrit-il, est un petit homme trapu et ventripotent aux yeux marins, d'âge avancé, portant des bottes de cavalerie mesurant la moitié de sa taille et l'insigne de la U.S. Cavalry. Il circule en lampant forces gorgées de whisky et en marmonnant un mélange incompréhensible de banalités, il raconte l'histoire attendue par tous du comment il a été appointé à son poste et qu'il entendait parler de la guerre psychologique pour la première fois et n'avait aucune idée de ce que c'était. Il s'en enorgueillit. Cela ne l'empêchera pas d'exercer son autorité et d'en abuser. Il s'enivre disent les uns, il est toujours saoul disent les autres. Soudain, son regard se fixe sur un grand, mince et jovial Dandy, Hans Habe, et demande pourquoi celui-ci a obtenu une promotion au rang d'officier ; il l'insulte comme un étranger et il remarque qu'il est trop bien habillé et prétentieux pour le travail de soldat. Hans Habe est indigné, les autres officiers aussi. Pas un n'est du côté du lanceur de merde, comme le nomme de Grazia dans son dos bien sûr. Le capitaine Caskey qui devrait être le premier pour protester ne fit pas un mot. Personne n'ose s'opposer. Le tyran est capable de vous envoyer dans un trou quelque part ou chez le prochain boucher qui demande un renouvellement de son stock de viande. Tous, civils et militaires de toutes nationalités et de tous rangs le tinrent pour un bâtard ivrogne et incompétent. Mais il était là pour rester tout en se vantant qu'il ne connaissait rien à la guerre psychologique, qu'il était un homme de la cavalerie et fier de l'être, qu'il était le colonel le plus ancien de l'armée américaine et qu'il ne supportait pas que ses juniors (pourtant plus vieux !) George Smith Patton jr, 1885-1945 *et Eisenhower,* 1890-1969*, eussent été promus en avant de lui. Il ne cria pas toute cette boue ; il la débita d'un ton ordinaire neutre qui rendit ce qu'il dit incroyable. Se débarrasser des incompétents et des destructeurs des relations humaines est un parmi les nombreux problèmes de l'armée. Attaquez quelqu'un comme Hazeltine et il vous enverrait du poison depuis Washington et le Capitole Hill où il réglerait sommairement votre cas s'il avait vent de votre révolte, si bien qu'il n'y avait aucun moyen d'agir pour un officier junior. Pourtant, il est étonnant que tous les officiers non américains et les civils*

américains et anglais de haut rang de l'organisation avec leurs connexions n'aient pas fait les démarches nécessaires pour se débarrasser de cet incompétent ; il aurait dû faire face à une commission de retraite tenue par ses pairs ; ce n'était pas facile, car personne ne le dépassait en séniorité. On aurait pu le nommer ambassadeur au Nicaragua, fief de l'importante dynastie de la famille Somoza. Il aurait dû être envoyé dans une « mission impossible » et même avant pour plus de sécurité. Sa nomination au poste de chef de la guerre psychologique était le pire désastre que l'on pouvait déployer sur la nouvelle et la plus compliquée organisation de la Deuxième Guerre mondiale. Comparez le brio du Dr Goebbels commandant la propagande domestique et étrangère à ce clown et ses trucs, vous avez une raison pourquoi ça prit tant de temps pour gagner la guerre. Certes, il y avait des personnes qui étaient heureuses de ce raté maléfique, car cela cachait leur vacuité et ineptie personnelles. Il y avait même des Anglais qui trouvaient Hazeltine satisfaisant, car ils pouvaient opérer sans contrôle ou coordination venant du rang supérieur. Même s'il était paranoïaque, il était facile de le tromper, et s'ils étaient paresseux ou maladroits à leur travail, ils pouvaient encore passer comme compétent à comparer au modèle américain.

Nous étions stationnés en lisière d'Alger et je m'installai bien commodément. J'allai dans le port d'Alger ou j'étais allé chiner auprès de la Navy bien approvisionnée quelques caisses de Coca-Cola, la seule boisson étanchant la soif dans le chaud printemps africain, je me cognai à Gene Markey le producteur de films dont le navire venait juste d'amarrer. Il me parla d'un « restaurant viennois » en Ville. Promu lieutenant hors rang en même temps que les sergents Hans Wallenberg et l'italien Grigis, j'avais le droit de me déplacer librement le soir. Je téléphonai donc au numéro que Markey m'avait donné et mon accent viennois le plus pur conduisit la dame à réserver une table pour moi et quelques amis dans son établissement sélectif.

Le « restaurant » de madame « T*. » était situé à l'étage supérieur d'un immeuble moderne situé sur les coteaux d'El Biar avec une vue à couper le souffle sur le port d'Alger. Ce n'était en fait que la salle à manger de cette Viennoise qui avait émigré en Afrique du Nord, emportée par le flot des événements : trois ou quatre tables y avaient été installées et chaque soir étaient servis escalopes viennoises (Schnitzel) et Apfelstrudels.

Peut-être par une étrange coïncidence, cette jolie et charmante dame m'accorda ses faveurs : réfugiée à Paris, elle avait partagé un appartement avec Margit et l'affection de Margit pour moi avait déteint sur elle. Quand nous nous rencontrâmes donc, nous nous connaissions depuis longtemps. Une nuit cependant, Vera me fit une confession alarmante. Avec son mari viennois, dont le nom réel n'était pas T. elle avait trouvé refuge à Alger durant la

première année de la guerre, car son mari avait été envoyé en Afrique du Nord par les services secrets britanniques pour lesquels il travaillait depuis des années.

Durant l'occupation allemande, son mari se faisait passer pour un commerçant grec et ils avaient ouvert un « restaurant » à cause des opportunités que cela offrait pour l'espionnage. Après la libération d'Alger, son mari avait instantanément revêtu l'uniforme de capitaine anglais et quelques jours plus tard, il avait été envoyé à Tunis. De là, elle reçut notification que son mari, responsable d'un dépôt de pétrole, avait perdu la vie dans une explosion. Quand elle arriva à Tunis, elle fut informée avec regret qu'elle ne pourrait pas voir le corps de son mari, car l'explosion avait été tellement violente qu'on n'avait rien retrouvé. Tout cela, dit-elle, lui avait semblé bizarre à l'époque, car elle ne pouvait concevoir qu'on ait confié la garde d'un dépôt de pétrole à un officier des services secrets.

Mais Vera, qui était pour la première fois infidèle à son mari, avait le sentiment qu'il était vivant et qu'il pouvait frapper à la porte à tout instant. Elle me demanda si je ne pouvais pas découvrir la vérité auprès de l'Intelligence service.

Le jour suivant, je téléphonai à l'officier en charge de l'Intelligence service à Alger avec qui j'avais de bonnes relations. Le colonel m'écouta sans montrer la moindre émotion. Il me demanda de revenir le lendemain.

Après m'avoir fait jurer de garder le secret absolu, *il me dit* : Mme T. ne s'est pas trompée dans son impression. Le capitaine T. est vivant. Il est en ce moment en Allemagne. C'est un de nos meilleurs hommes et nous ne voulons pas le perdre. Tout ce qui arrive a été fait avec sa connaissance et son acceptation. Les Allemands ont placé une grosse récompense sur sa tête et c'est seulement si nous pouvons les persuader de sa mort que notre opération a des chances de succès.

— Et qu'arrivera-t-il, si elle décide de se remarier ?

— Dans ce cas, nous agirons au bon moment. Nous sommes totalement informés de vos visites, lieutenant.

Je tins ma langue et ne dit rien. Le jour suivant, *le 20 juin 1943,* j'étais transféré à Tunis. Un an plus tard, j'appris que son mari, le capitaine T., était revenu saint et sauf d'Allemagne.

J'ai raconté cet épisode, en masquant les noms et certains détails parce qu'il est typique de l'atmosphère en Afrique du Nord. Pour l'Européen, l'Afrique est un continent romantique, même en temps de paix, plein d'énigmes et d'intrigues, de maisons fermées et d'incroyables personnages, mais à cette époque d'invasion de l'Europe, le continent noir était une véritable ruche d'activités secrètes.

C'est là que j'eus mon premier contact avec la Wehrmacht. La guerre psychologique de première ligne était basée sur l'interrogatoire des prisonniers. Les spécialistes de la guerre psychologique sur la ligne de front n'étaient pas là pour obtenir des secrets militaires des prisonniers, mais étaient là pour sonder le moral de l'ennemi, trouver ses points faibles ainsi que le moral de la population allemande. Plus de cent mille prisonniers de l'Afrikakorps étaient encore en Afrique et je passai la meilleure partie de mon temps dans les camps à questionner les officiers et d'autres soldats de l'armée Rommel. Les soldats de l'Afrikakorps restés en Afrique avaient capitulé le 12 mai 1943.

Je devins un expert en interrogatoires. Je pense que je n'exagère pas en disant que j'étais un des trois ou quatre meilleurs. Avec ma connaissance de l'Allemagne et de l'Autriche, mon entraînement de reporter, il ne m'était pas trop difficile de découvrir l'état psychologique du soldat allemand. Sur toute la durée de la guerre, je trouvai seulement deux unités, l'Afrikakorps et la deuxième Division parachutiste à Cassino qui réclamèrent leur droit internationalement reconnu de refuser toute information. Toutes les autres troupes allemandes étaient mal préparées à la captivité. La folie d'Hitler de décrire la captivité comme quelque chose de déshonorant avait amené un mauvais entraînement pour faire face à cette éventualité, les troupes allemandes ne savaient pas comment se comporter. Après la guerre, j'ai lu plusieurs rapports allemands au sujet d'interrogatoires américains brutaux. Bien que je ne prétende pas qu'ils soient tous des inventions, je dois dire qu'ils me surprirent beaucoup. Je n'ai pas eu à élever la voix ni user de violence pour obtenir des prisonniers toute l'information désirée. Naturellement, j'étais aidé par le fait que j'étais un trop bon soldat pour avoir du ressentiment envers un ennemi vaincu. En me déplaçant dans les camps dans le désert où les hommes de l'Afrikakorps étaient détenus, je me rappelais Dieuze et un grand et calme sens de satisfaction me traversait. Mais ce vrai sens d'une justice compensatoire était incompatible avec le ressentiment et il arriva plus d'une fois des prisonniers vinrent me voir en raison d'angoisse et de problèmes que je m'efforçai de régler au mieux de mes possibilités.

Le colonel Hazeltine commandant toutes les unités de propagande (*colonel qui m'avait si injurié à son arrivée*) m'avait au départ pris pour un espion allemand : mon accent, mon apparence physique et mon comportement « prussien » avaient produit sur lui une déplaisante impression. Il m'avait soumis une nuit à un interrogatoire et contre-interrogatoire d'un bon quatre heures. Mais ma réputation se répandit et durant les quelques mois suivants, le colonel Hazeltine, un vieil officier dur à cuire de la cavalerie, me confia deux missions de faveur. Libéré de mon unité, j'allais participer à l'opération Husky,

l'invasion de la Sicile.

À l'aube du dix juillet 1943, le débarquement se fit sans difficulté, les Allemands s'étaient repliés vers le nord et les Italiens non motivés ou démoralisés préféraient se rendre plutôt que de combattre. La Division Hermann Goering se repliait si rapidement qu'il était difficile de faire des prisonniers. J'eus contact avec cette Division une seule fois. M'adressant depuis ma voiture haut-parleur à une compagnie allemande encerclée, je tentai de les persuader de se rendre. Nous subîmes un lourd feu et nous ne priment aucun Allemand. Le nombre d'Italiens marchant vers la captivité, d'un autre côté, grossissait rapidement. Les inscriptions encore fraîches sur les murs des maisons italiennes, « L'armée allemande a étonné le monde ; l'armée italienne a étonné les Allemands » sonnait comme une raillerie sur les colonnes sans fin des soldats de Mussolini prisonniers.

Assez étrangement, en Sicile, je ne sentis jamais que j'étais revenu en Europe. Avant même l'occupation totale de la Sicile, je fus rappelé en Afrique du Nord. À Alger, je fus convoqué au bureau du colonel Hazeltine à la maison de l'agriculture.

— L'armée, *me dit-il*, désire ne prendre que deux de nos gens pour la prochaine opération de débarquement. John Whitaker est l'un d'eux. Aimeriez-vous être le second, lieutenant ?

— Très certainement...

Quelques jours plus tard, j'étais rattaché au 531e Combat Engineers Regiment. Ce régiment d'amphibie du génie était une unité d'élite. Elle était constituée de pionniers entraînés pour les opérations de débarquement ; ils étaient inévitablement les premiers à débarquer et à nettoyer le chemin pour l'infanterie et les blindés.

Nous embarquâmes non loin d'Oran *pour l'opération Avalanche (9 septembre 1943)*. Nous devions débarquer en Italie au sud de Salerne, près des anciennes ruines romaines de Paestum. Pour des raisons de courtoisie, la flotte anglaise avait un bateau américain et la flotte américaine un bateau anglais. Le hasard voulut que je sois désigné pour ce dernier. Les troupes transportées étaient américaines et l'équipage anglais.

J'ai toujours gardé une petite place dans mon cœur pour le navire anglais qui m'amena à Salerne. Mon admiration pour les Anglais que je considérais, pour autant qu'une telle chose existe, comme étant la seule « race dominante » fut renforcée durant les huit jours que je passai en navigation en Méditerranée. Il n'y a jamais eu plus confortable voyage vers l'enfer que celui-là, marqué par la grandeur du calme et du courage britannique. Simple second lieutenant, j'eus droit à une cabine confortable que je partageai avec un capitaine des pionniers. Un steward en veste blanche nous apportait jusqu'à

nos couchettes une première tasse de thé du matin chaque matin et s'enquérait si nous désirions prendre notre bain à l'eau salée ou non salée. Les boissons alcooliques étaient naturellement, interdites, mais les jus d'orange et de tomate étaient servis à longueur de jour au bar et au salon de repos. La société aussi était excellente. Mon ami John Whitaker avait été désigné pour un autre navire, mais avant le départ il m'avait fait rencontrer William H. Stoneman, 1904-1987, le correspondant de guerre du *Chicago Daily News,* un des plus amusants, courageux et intéressants personnages que j'ai rencontrés. Plus tard, nous traversâmes ensemble, Bill et moi, bien des aventures. Plusieurs médecins du Michael Reiss Hospital de Chicago se trouvaient aussi à bord qui devaient prendre part à l'invasion en temps qu'unité hospitalière. Je devins aussi ami d'un homme que je considère comme le plus grand soldat que j'ai rencontré, le colonel William Lawrence, 1919-1994, commandant du 531e.

L'atmosphère est excellente à bords et atteint son pic le 8 septembre 1943 à 18 heures 30 quand le général Eisenhower annonce sur la radio d'Alger la reddition italienne, suivie à 19 heures 35 par l'annonce analogue du général Pietro Badoglio, 1871-1956, à la radio italienne. Avec un peu de chance, le débarquement du lendemain matin devrait bien se passer.

Les officiers et les hommes qui s'embrassaient devant le haut-parleur qui avait diffusé la nouvelle ne savaient guère ce qui les attendait.

À 4 heures du matin le 9 septembre 1943, notre flotte d'invasion avait jeté l'ancre à dix milles de Paestum. Les troupes d'assaut devaient être menées à la côte par des vedettes rapides. Ponctuellement, dès 4 heures, la première vedette quittait le navire. La mienne partit à 4 heures 40. Depuis trois heures du matin, on n'entendait aucun bombardement. En fait, la 36e Division américaine d'infanterie était attendue par trois Divisions allemandes bien équipées et entraînées. Elles nous bombardèrent si lourdement depuis la terre et le ciel que nous dûmes ramper sur nos ventres jusqu'à la rambarde du navire. Comme d'habitude, je n'emportais guère de bagages. En plus du sac sur mon dos, je transportais une machine à écrire. Soudain quelqu'un me l'ôta des mains. À côté de moi se trouvait mon steward anglais dans sa veste blanche.

— Puis-je vous aider, monsieur ? *s'enquit-il en tenant ma machine à écrire ?*

En rampant, il m'accompagna jusqu'à la rambarde d'où pendaient les échelles de corde. Quand j'enjambai la rambarde, il me rendit ma machine en s'inclinant légèrement :

— Heureux débarquement, monsieur, *dit-il comme si c'était la chose la plus naturelle et il retourna à son travail*.

Même si la vedette de débarquement ne prit que quelques minutes pour atteindre le rivage italien qui s'étendait devant nous devant la faible lueur solaire du matin, je ne mis pied à terre qu'au bout d'une heure. Le feu de l'artillerie, des tanks et des mitrailleuses de l'ennemi était si intense que de temps à autre je devais m'abaisser dans l'eau. Après une vingtaine de minutes où je grelottai dans cette position inconfortable, il y eut une brève pause qui me permit d'atteindre la rive.

Vers 8 heures du matin, je trouvai le colonel Lawrence qui s'était creusé lui-même un trou dans le sable de la baie à quelques mètres de l'eau et qui essayait maintenant de rassembler son unité. Il m'invita à partager son terrier.

Il n'y a pas meilleure médecine contre la peur que la proximité d'un homme sans peur. Les seuls soldats vraiment sans peur que j'ai rencontrés sont le major Martin Herz, plus tard mon ami, et le colonel Lawrence.

Le colonel était originaire du Kansas. Dans sa jeunesse, il avait été mineur et maintenant il était un des meilleurs constructeurs américains de ponts. Il s'était constamment distingué lors de la Première Guerre mondiale et après 1918 il était devenu célèbre en faisant le tour du pays en prononçant des discours contre l'American Legion parce que cette association de la droite radicale refusait l'enrôlement de ceux qui n'étaient pas nés américains. Venant d'une vieille famille, Lawrence n'avait aucune tolérance envers l'intolérance. La tolérance n'était pas son meilleur habit. La discipline dans son unité n'aurait pas été surpassée par un régiment de la garde prussienne. Cependant, ses hommes adoraient leur colonel. À un moment, alors que je l'accompagnais allant d'un poste à l'autre sous un feu infernal, et alors que les soldats étaient à plat ventre à droite et à gauche, il resta debout. À ma question s'il ne pensait pas qu'il était plus opportun pour lui de se protéger, il répliqua :

— Sûr, ce serait plus opportun, mais indigne d'un vieux colonel.

Cela semble un cliché, mais Lawrence était un exemple pour ses hommes. Avec ses traits taillés dans la pierre, son visage ridé et ses yeux sombres et chauds, il avait l'air d'un Abraham Lincoln. Il représentait pour moi l'Amérique que j'aime.

Le soir de l'invasion, nous étions encore à cinquante mètres de la côte. Mais cela n'empêcha pas le colonel Lawrence de meubler son trou avec un appareil radio qu'il avait amené miraculeusement à terre.

— Voulez-vous écouter un peu de musique, Habe ? *me demanda-t-il.*

En dehors de l'alcool qu'il consommait en quantité incroyable sans que cela paraisse et des poèmes d'amour tendre qu'il écrivait secrètement, le colonel aimait par-dessus tout écouter la musique.

Au lieu de la musique, nous interceptâmes un bulletin de nouvelles de la B.B.C. La radio britannique avait déjà informé le monde du débarquement de

Salerne. D'évidence, elle préparait maintenant son public à l'information que le débarquement avait été un échec total. Le commentateur expliquait que les troupes de Salerne ne s'étaient pas sacrifiées en vain : les leçons de cette opération seraient d'une valeur incalculable pour l'invasion « réelle » du continent européen. Ce n'était pas trop plaisant d'entendre notre propre avis de décès.

— Qu'en pensez-vous, *me demanda le colonel qui avait pressé son oreille pour mieux entendre le communiqué au milieu du barrage d'artillerie ?*

Il se leva.

— Merde ! *dit-il avec conviction*.

Cette nuit-là, les troupes du colonel Lawrence, réduites d'au moins la moitié, prirent la Ville de Paestum.

CHAPITRE V. Radio Luxembourg

Je passai en Italie six mois d'un hiver 1943-1944 particulièrement rigoureux. Mon unité débarqua en Italie peu après le 53e et avec elle je fus sous les ordres du général Mark Wayne Clark, *1896-1984,* commandant la 5e armée. Je passai la plus grande part de l'hiver sous une tente exposée à tous les vents dans le parc du château royal de Caserta.

Je n'avais pas à me plaindre de mes compagnons. Je partageais ma tente avec les capitaines Martin Herz et James Clark ; James Clark, plus tard, en tant que présentateur américain de la radio bavaroise, jouit d'une égale popularité et estime parmi ses auditeurs, Américains et Allemands et il me devint un grand ami.

Une mort prématurée en 1950 l'arracha à sa famille et à ses amis alors que je demeurais avec lui à Munich. Je suis toujours reconnaissant et dévoué à sa veuve, Ruth.

La monotonie de cette guerre d'attente fut brisée par quelques incidents dont je parlerai brièvement.

L'un fut la prise de Naples le *premier octobre 1943* par la 8e Airborne Division, une opération à laquelle j'eus le droit de participer, car il fallait sécuriser radio Naples aussi tôt que possible pour réaliser nos buts. Avec plusieurs officiers et soldats de mon unité, je fis une entrée précoce dans la Ville. Radio Naples avait été détruite par les Allemands en retraite, mais nous découvrîmes une vieille station émettrice abandonnée par les Italiens depuis quelques années, mais facile à remettre sur pied. Quelle fut la grande surprise de l'ennemi, quand dans les vingt-quatre heures de l'occupation américaine, Radio Naples était de retour en ondes ! Cet épisode me valut ma promotion au grade de premier lieutenant.

Un autre épisode fut mon interrogatoire marathon du lieutenant allemand Lehnigk-Embden qui a été le premier criminel de guerre répertorié dans l'histoire. Le crime s'est produit le 13 octobre 1943. C'est un épisode qui devrait convaincre même le plus obstiné athée que Dieu existe.

Lehnigk-Embden, architecte, a été arrêté à 70 ans, le 15 octobre 1992, jour de son anniversaire, dans son village natal Ochtendung près de Coblence. En 1994, il est laissé libre par le tribunal… Au meurtrier de 72 ans, on a donné non seulement la liberté, mais en sus en raison d'une blessure à la jambe subie pendant la guerre une pension mensuelle 708 D-*Marks en plus de sa retraite normale.*

Dans le petit village de Caiazzo, la 36e Division américaine découvrit les corps d'au moins quarante civils italiens, hommes, femmes et enfants. Déclenchée par les correspondants de guerre William H. Stoneman et

Hubert Renfro Knickerbocker, 1898-1948 ; ce dernier, comme c'était fréquemment le cas avec les reporters américains, avait atteint le village avant l'infanterie, l'enquête montra que presque toute la population avait été abattue par un lieutenant allemand, nommé Lehnigk-Embden, pris de folie furieuse. Nous étions alors sans contact avec la Wehrmacht et les chances étaient pratiquement nulles de faire prisonnier un officier allemand. Ma surprise fut grande, quand, quelques semaines plus tard, le téléphone de campagne à l'extérieur de ma tente sonna apportant un message du général commandant le G-2, le service de renseignement à l'intérieur de l'armée, annonçant que le lieutenant Lehnigk-Embden avait été pris.

Au camp d'Aversa où je m'étais immédiatement rendu, j'interrogeai le lieutenant presque continuellement pendant trois jours et trois nuits. Finalement, il admit avoir tué les femmes et les enfants de Caiazzo parce que, dit-il, il avait cru qu'ils espionnaient pour les Alliés. L'interrogatoire dramatique fut par la suite décrit dans le *New Yorker* par John Lardner, 1913-1958, le reporter bien connu qui me fit le compliment douteux de me décrire comme « un gars avec les manières d'Hollywood, mais dur en dedans ». Comme je l'ai dit, le lieutenant fut inscrit le premier en tant que criminel de guerre. Peu après son interrogatoire, il fut emmené en Afrique du Nord, d'où il s'évada du camp de prisonniers pour disparaître au Maroc espagnol. On croit qu'il occupe maintenant (*1957*) un poste responsable en zone soviétique d'Allemagne.

L'essentiel de mon temps en Italie fut consacré à dessiner des pamphlets qui, selon une méthode inventée par un officier britannique, étaient envoyés empaquetés dans des obus sur les lignes ennemies. Dans ce domaine, incidemment, j'étais surclassé par le capitaine Herz.

J'avais séjourné six semaines dans un hôpital de campagne avec toutes sortes de complications, quand je reçus un ordre mystérieux de retourner immédiatement à Alger. Là, à ma grande surprise, on me remit des documents prioritaires pour un transport aérien vers Washington le même jour. Je commençais un nouveau chapitre de ma carrière militaire. Silencieusement, mais fiévreusement le second front, le débarquement de Normandie. En ce début de printemps 1944, j'avais maintenant pour mission de mettre sur pied un camp spécial d'entraînement dans le plus strict secret à 32 kilomètres de mon *alma mater, l*e camp Ritchie et de former quatre compagnies pour le débarquement en France.

Le camp improvisé dans la hâte s'appelait *camp Sharp.* Il était situé en Pennsylvanie à 1600 mètres de Gettysburg, la ville historique d'Abraham Lincoln et il était si environné de secret qu'il n'était même pas connecté au téléphone. En tant qu'homme responsable de l'entraînement des nouveaux détachements pour la guerre psychologique, j'avais les pleins pouvoirs comme

bien d'autres auraient aimé avoir. J'étais autorisé à prélever dans le superbe fichier du Département de la guerre les hommes que j'estimais valables pour la tâche envisagée ; les gens que je choisissais arrivaient à Gettysburg dans les quarante-huit heures.

De cette manière, j'ai organisé certaines unités difficiles à surpasser par l'importance de leurs membres et la difficulté de les gérer. Parmi eux, citons Stefan Heym, l'auteur de succès de vente en librairie qui après la guerre rejoignit le camp soviétique *(Stefan Heym, 1913-2001, est un écrivain allemand. Il a fui le nazisme en 1933 pour finir par s'installer aux États-Unis. En 1951. En plein maccarthysme, il retourna en Allemagne définitivement. Juste tolérées en Allemagne de l'Est, à partir de son roman intitulé « Une semaine en juin », ses oeuvres parurent en Allemagne de l'Ouest exclusivement. Un de ses tout premiers romans, qui avait été interdit de publication sous le régime communiste, parut finalement quelque temps avant sa mort ; il s'intitule « Les Architectes »)* ; l'extraordinaire auteur tchèque Joseph Wechsberg, une autorité en matières gastronomiques (*Joseph Wechsberg, 1907-1983, éduqué en allemand et tchèque, journaliste, écrivain et musicien, a été convoqué en 1943 par l'armée de terre américaine qui l'a formé à la guerre psychologique…*) ; Cholly Knickerbocker, 1915-2002, le bien connu chroniqueur de commérages, dont le nom est Comte Igor Cassini, 1915-2002, est le deuxième fils de la comtesse italo-russe Marguerite Cassini, 1882-1961, et de l'ambassadeur russe Alexander Loiewski (1877 — ?) qui adopta le nom de sa femme ; Walter Kohner, 1914-1996, agent d'artistes à Hollywood qui plus tard vint à mon aide alors que j'étais littéralement réduit à la famine dans la capitale du cinéma ; Jussy Bondy, le fils d'un éditeur viennois bien connu ; Peter Wyden, 1923-1998, avec qui je suis encore en relation et qui réussit aujourd'hui comme membre de l'équipe de direction du *St Louis Post-Dispatch* ; Max W. Kraus, 1928-1998, qui sera plus tard éditeur en chef du *Neue Zeitung* (*Hans Wallenberg, 1907-1977, nommé éditeur du Neue Zeitung en mars 1946, cessa ses fonctions le 8 septembre 1947 ; l'intérim de Kraus commença avec le numéro suivant dans lequel figurait un éditorial d'adieu à Hans Wallenberg, traitement que n'avait pas eu Hans Habe à son départ. Retiré en 1970, il fait une carrière d'écrivain, et il est décédé en 1977. Sera publié en posthume en 1989 son volume de mémoires : « They All Came to Geneva »*) et le docteur Eric Wynder, 1923-1999, le « découvreur » du tabagisme en tant que cause du cancer.

Pour mouler cette « unité de génies », comme elle se fera souvent appeler dans l'armée, en compagnies militaires n'était pas une tâche enviable. J'avoue que de temps à autre, je manipulai ces « génies » plutôt rudement. Cela ne m'a pas valu après la guerre que de bons côtés. Mon refus de dispenser de la

ligne de front, le chroniqueur de potins Igor Cassini alias Cholly Knickerbocker [et cela malgré les pressions au plus haut niveau et les visites de sa belle épouse, Austine McDonnell, 1919-1991, aujourd'hui épouse du roi de journaux William Randolph Hearst jr, 1908-1993, dans ma maison de Washington] m'a créé un ennemi acharné dans la presse américaine ; mon refus de faire du sergent Joseph Wechsberg un cas exceptionnel me causa après la guerre quelques moments embarrassants quand il publia une de ses plus véhémentes satires sur moi ; certains des « garçons Sharp » et au cours des années ultérieures « Ali Ghito » que j'avais épousée après la guerre mirent à sa disposition des informations pour l'aider dans sa lutte contre moi. J'aurais certainement pu être un supérieur conciliant, et laisser s'accomplir des injustices plus criantes, je n'en constate pas moins que le « Génie » avait ses inconstances lorsqu'il s'attendait de la part de son confrère écrivain un traitement plus favorable que pour ses collègues. Tout semblait qu'à ce moment le « Génie » ne pensait qu'au résultat : la guerre n'était qu'une croisade, et le rang militaire ne signifiait rien et les subordonnés pouvaient s'asseoir sans gêne aux côtés du chef. Ceux qui se sont montrés plus réservés et respectueux à ce sujet étaient manifestement plus matures et plus sages. Comme excuse à ma dureté cependant, je puis assurer qu'aucun de mes soldats n'a pu prétendre que j'étais plus exigeant avec mes ennemis qu'avec mes amis, car j'ai procédé avec mes amis, même les plus solides, comme pour mes ennemis.

Tandis que je travaillais au Camp Sharp douze heures par jour et parfois plus sauf les week-ends passés chez moi à Washihgton, mon mariage avec Eleanor allait vers un désastre inévitable.

Quand je fus transféré à Londres, l'entraînement n'était pas complété. J'étais alors rattaché à une unité spéciale appartenant au 12e groupe d'armée. Le 12e groupe d'armées (1re, 3e et 9e armées américaines) était commandé par le général Omar Nelson Bradley, 1893-1981, et mon unité par le colonel Clifford Ross Powell, 1893-1973*,* responsable de la PWD/SHAEF.

Le débarquement en Normandie a commencé le mardi 6 juin 1944 (D-Day), deux jours après la prise de Rome. Le 8 juin 1944 fut le jour J du débarquement en Normandie. J'ai débarqué en France avec un bataillon de Noirs ; en tant que spécialiste, ça a toujours été mon lot de « voyager » avec d'autres unités. Le livre publié en 1948 *Der Weg ins Dunkel*, *Walk in Darkness*, *Promenade dans le noir,* m'est venu des quelques semaines que j'ai passées avec les Noirs.

Le château de Colombières est situé en bordure des marais de la baie d'Isigny. Le village fut libéré le 9 juin et le château de Colombières devint aussitôt le centre de toute la presse et des émissions radio américaines, le

quartier général du 12e corps d'armée du général Omar Bradley jusqu'à la mi-juillet. Au château durant le mois de juin furent rédigés les tracts et journaux de propagande en langue allemande destinés à démoraliser l'occupant.

J'étais assis dans une tente non loin de Reims quand le 22 août je reçus l'ordre de rejoindre une unité qui marchait sur Paris. Je partis dans une Jeep avec le major Patrick Dolan et un conducteur aussi vite que possible pour rejoindre une formation blindée qui avait pris Rambouillet, la jolie ville des rendez-vous de chasse des présidents de la République.

Après quelques détours et anicroches, nous atteignîmes Rambouillet le 23 août. Les Américains venaient juste de faire jonction avec la deuxième Division blindée du général plus tard maréchal Leclerc (*Leclerc de Hauteclocque, 1902-1947*). Je dois dire que ma plus forte impression alors fut due à l'auteur américain Ernest Hemingway qui dans le hall surpeuplé du petit *hôtel du Grand Veneur* donnait conférence sur ses aventures durant la prise de Rambouillet. Hemingway avait commencé à porter une longue barbe blanche. Il portait une chemise de l'armée entr'ouverte, un fusil et un pistolet et ressemblait à un personnage de ses propres nouvelles.

Le 24 août 1944, la rumeur circula dans Rambouillet que des batailles se déroulaient déjà dans les rues de Paris. La Ville n'était pas encore prise, mais Français et Américains avaient franchi la Porte d'Orléans.

Suivant le vieux stratagème militaire, le major Dolan et moi partîmes à la recherche de notre unité et nous dirigeâmes directement vers Paris sans avoir reçu d'ordres à cet effet. La manière téméraire avec laquelle j'entrai dans Paris n'avait rien à voir avec l'héroïsme. Après tout, il est difficile de croire qu'un caporal, un major et un premier lieutenant pouvaient contribuer grandement à la libération de Paris. Je le fis pour Eleanor.

Eleanor possédait dans Paris une maison dont elle avait souvent parlé dans des termes de grande affection. Au déclenchement de la guerre, elle avait laissé son petit palais dans la rue de la Faisanderie près du Bois de Boulogne entre les mains de Charles, un concierge français dévoué. Il contenait des meubles de valeur et des trésors artistiques ainsi qu'un magnifique cellier.

Depuis le début de la guerre, elle n'avait eu aucune nouvelle de l'endroit. Je lui avais promis d'y aller voir.

Les trois mois que je venais de passer en Amérique avaient été difficiles. Malgré ma répulsion pour les activités très diversifiées sociales et charitables d'Eleanor, sa froideur et ses lettres désinvoltes quand j'étais en Italie ainsi que les colis remis indifféremment par elle à son organisation de charité, étaient ce qui m'avait en fait blessé le plus.

Aussi, durant mon court séjour en Amérique, j'avais peu apprécié son

manque d'intérêt envers son guerrier revenant du front.

Mon cœur était plein, doublement plein, car j'étais devenu père. La nouvelle de la naissance de mon fils m'avait rejoint en Italie. Bien qu'il ne fût pas permis d'envoyer des télégrammes aux troupes au front, la Maison Blanche avait fait une exception pour moi et j'avais reçu un télégramme de mon beau-père durant le siège de Palerme (*prise de Palerme le 22 juillet 1943*). À mon retour d'Italie (*Camp Sharpe 1944*) j'avais espéré trouver un changement chez Eleanor. Mais aucun changement n'était survenu, car rien n'était à changer. Le fait est que le divorce entre nos émotions ne fut jamais la faute d'Eleanor. Même si je n'avais pas perdu son estime par mes mensonges et mes demi-vérités, elle était simplement une représentante typique de son pays et de sa société et ce n'était pas sa faute non plus si je ne réussissais pas à la comprendre. Je me souviens lui avoir reproché amèrement de ne pas, comme d'autres femmes de soldat, m'avoir confectionné personnellement quelques-uns des colis qu'elle envoyait au front. Elle, d'un autre côté, était convaincue d'avoir bien agi ; après tout, la firme où elle commandait les colis les plus chers savait mieux qu'elle les besoins des troupes et la confection des colis. Au front, mes colis magnifiques faisaient l'envie des autres soldats américains. Comment pouvais-je expliquer à cette Américaine pratique et à sa façon consciencieuse que ce qui comptait pour l'Européen sentimental n'était pas le contenu du colis, mais l'amour avec lequel il avait été choisi et assemblé ? Elle avait raison de déclarer qu'elle méprisait les femmes larmoyantes qui envoyaient au front des lettres couvertes de larmes et que c'était le devoir des femmes des soldats américains d'écrire des lettres gaies et insouciantes. Elle ne pouvait comprendre l'Européen compliqué espérant des lettres écrites avec des larmes. J'étais blessé par le fait que, même au cours de mon bref séjour aux États-Unis, Eleanor continuait d'aller dans ses comités plutôt que de venir à Gettysburg et que chaque week-end à Washington était débordant de réceptions et autres arrangements et que le baptême de mon fils Anthony Nicholas *(Antal Miklas Post de Békessy)* avait été transformé en un gros événement social avec madame Roosevelt comme marraine. Eleanor agissait sans aucun doute avec les meilleures intentions, n'ayant pas conscience de ma peine. Les choses auraient pu aller moins mal et beaucoup de ce qui suivit aurait pu être évité si j'avais moins aimé Eleanor. C'est non amour qui causa mon ressentiment. Je voulais la conquérir à tout prix, mais quelle étrange idée de conquête était-ce ? Depuis, j'ai appris que conquérir une femme signifie gagner l'amour qu'elle a à donner. Tandis qu'alors, je croyais qu'on n'avait qu'à projeter sur sa partenaire ses propres formes et capacités d'aimer. Je n'aimais pas qu'Eleanor m'aime à sa façon d'aimer et dans ses limites de capacité à aimer ; elle avait à m'aimer de la

façon dont je le désirais. Ainsi, exactement comme dans de précédentes occasions et comme certaines ultérieures, je m'étais obstiné à me sentir déçu. L'élément de vanité et d'admiration de soi était si fort dans mon amour que je ne m'inquiétais pas de mentir, car je regardais mes mensonges comme un tribut à l'amour et presque comme une part intégrale de l'amour.

Toute ma vie, j'ai été faible devant les flatteries, non parce que j'aime les flatteurs, mais parce que j'en tire du plaisir, un plaisir venant de mon sadisme et de mon sentiment de puissance en forçant les gens à me mentir. Cette épreuve de force, assez dangereuse dans mes relations avec les hommes, était désastreuse dans mes relations avec les femmes, puisque de toute évidence, seules les plus faibles d'entre elles étaient prêtes à entrer dans le jeu de mes conceptions perverses. Eleanor n'était ni faible ni médiocre et je l'ai remboursée cruellement de rester fidèle à elle-même plutôt que de céder à mon personnage. Ce n'était ni le manque de volonté ni le manque d'affection qui la firent résister à mes demandes ; mon ultimatum sentimental lui était simplement inacceptable, à la fois parce qu'elle était honnête et parce que ce que je lui demandais n'était pas en elle. Je me vengeai terriblement, injustement et d'une manière des plus humiliantes pour moi. L'angoisse née d'un amour offensé me faisait agir.

Le 24 août 1944, je me battais encore pour l'amour d'Eleanor. Le ressentiment d'un amour non récompensé, ou ce que l'on peut prendre pour tel peut donner naissance à toutes sortes d'actions irréfléchies ou téméraires ; et doublement si par-dessus ce ressentiment, il y a une mauvaise conscience. J'avais menti à Eleanor ; j'étais un Juif et je n'étais pas noble. Au mieux, j'étais un héros.

Si le destin avait bien voulu écrire un morceau de roman de la façon dont les romanciers aiment le faire, je serais probablement mort en héros devant la maison d'Eleanor sur la rue de la Faisanderie le 24 août. De fait, la bataille faisait passablement rage dans ce coin de la ville où la Gestapo tenait son Quartier général durant l'Occupation. Mais le destin a moins que les romanciers le sens de l'humour. Je « libérai » la maison d'Eleanor sans la moindre difficulté et je trouvai son concierge de confiance, Charles, à demi mort de faim, mais gai ; il m'ouvrit une excellente bouteille de Lanson 1921. Je n'avais rien mangé depuis deux jours et il n'y avait rien à manger à Paris alors. Ma Jeep avait été chargée de bouteilles de champagne et de cognac déposées par le peuple reconnaissant dans les premiers véhicules des libérateurs et j'atteignis le pic de l'arrogance comme je suis porté à l'être quand le destin oublie le moment de me diriger. Alors que bien des tirs partaient du haut des toits alentour, je dirigeai ma Jeep jusqu'au bâtiment blanc de la maison de couture de Maggy Rouff, 1896-1971, au 136 des

Champs Élysées. Madame Rouff, totalement stupéfaite m'ouvrit la porte de son établissement qui avait, naturellement été fermé. Dans ma Jeep, je transportais à travers Paris encore sous les tirs trois ou quatre mannequins effrayées et j'eus droit, juste pour moi, à un défilé de mode d'automne. Je ne peux blâmer la bonne dame et ses mannequins de m'avoir pris pour un hurluberlu. J'achetai trois modèles que j'envoyai par poste militaire dès le jour suivant. Dans le dos d'une quatrième robe que madame Rouff me donna en cadeau, elle cousit un ruban de soie noire avec, écrite, la légende « La Robe de la Libération ». Je suppose qu'il n'existe aucun autre homme ayant courtisé une femme d'une manière aussi absurde.

Mettant en doute mon imagination de romancier, parce que j'ai toujours cru devoir avoir d'abord vécu mes romans ont toujours, j'ai raconté en détail cette scène ailleurs, je veux dire dans mon roman *Wo wir gehören*. Dans ce roman, j'ai aussi décrit l'expérience inoubliable de la libération de Paris en liesse.

— « Les Champs-Élysées n'avaient jamais été aussi beaux. De la Place de la Concorde jusqu'à l'Arc de Triomphe, aucune voiture n'était visible. Jamais, depuis les quinze ans où il connaissait à Paris, il n'avait pu voir ainsi toute l'avenue. Elle avait toujours montré un flux sauvage de voitures, de piétons, de bicyclettes et de chevaux cachant l'architecture parfaite de l'avenue. Maintenant, elle ressemblait à la terrasse ensoleillée et fraîchement lavée d'un hôtel le matin avant que les invités paraissent. »

Et à un autre endroit :

— « Ils s'arrêtèrent sur la Place de la Concorde. Un groupe de tireurs embusqués tiraient dans la foule depuis les toits de l'*hôtel Grillon*. Aux Tuileries partit un tir de mitrailleuse. À l'Obélisque, une bombe à retardement explosa et enveloppa un moment tout d'un grand nuage. Sous les sifflements des balles, les femmes s'étaient jetées à plat sur le sol. Leurs vêtements colorés formaient maintenant un tapis sur la Place de la Concorde. C'était comme si l'endroit avait commencé à fleurir : une grande prairie d'imprimés colorés. Les femmes riaient, seuls les hommes fuyaient. Un adolescent qui avait grimpé sur une statue fut atteint par un projectile et tomba à terre. Une mare de sang s'étalait sous lui. Deux jeunes filles le pansèrent avec un mouchoir. Quelques petits chars se trouvaient au milieu de la place ; leurs conducteurs ne savaient pas quoi faire. Un lieutenant français agitait sans aucun sens un drapeau. »

Et plus loin :

— « En bas sur le boulevard, le peuple de Paris débordait d'enthousiasme. Les premières jeeps américaines avançaient de la direction de l'opéra vers La Madeleine. Elles avançaient lentement, envahies par la foule ; huit à neuf jeunes filles, parfois plus, étaient assises sur chaque jeep. Elles portaient des

tenues légères d'été et le vent calme d'août agitait les tissus colorés. Les soldats dans leurs voitures étaient intimidés. La poussière de la route sur leurs visages se mêlait au rouge à lèvres des Parisiennes. Avec leurs bustes nus et bronzés, ils ressemblaient à des Indiens. Venant de la Place de la Concorde pouvait entendre le caquetage monotone de la mitrailleuse. »

Deux semaines plus tard, j'étais en route pour Verdun. Et alors, je fis mon dernier arrêt avant l'entrée en Allemagne. À Paris existait déjà une Association Amicale des Anciens du 21e Régiment de Marche de Volontaires étrangers, la Tramontane, nom en souvenir du vent glacial qui soufflait sur le camp de la plage de Barcarès. J'y appris le rôle glorieux tenu par le colonel Debuissy dans la Résistance. Du lieutenant Truffy, je ne sus rien. Presque tous mes camarades avaient séjourné dans les camps de prisonniers. La plupart eurent à survivre dans un camp de redressement.

Le petit Dési tenait un commerce à Paris. Le photographe hongrois Garai appartenait à l'organisation Keystone.

Mon complice à Dieuze, Alfred Dvonicky avait réussi à s'évader peu après moi et il tenait un commerce en vins à Hanovre.

En 1944, à Nancy, j'appris que pour avoir aidé des prisonniers à s'évader dont mon ami Dvonicky, mère Amalie avait été arrêtée tard en 1941 et qu'elle avait passé dix-huit mois en prison. Elle tenait une petite taverne quelque part dans une petite ville de Lorraine.

Tôt en 1944, le général Eisenhower avait autorisé la création d'une structure militaire de guerre psychologique (Psychologic Warfare Division of the Supreme Headquarters, Allied Expeditionary Forces ou PWD/SHAEF). Le chef de la PWD/SHAEF était le brigadier général Robert A. McClure, 1897-1957. Au niveau du groupe d'armées, PWD avait été combinée à des organes de relations publiques pour délivrer une publicité particulière et la guerre psychologique : « P & PW section ». Au niveau de l'armée, des sections (Branches) de guerre psychologique (PTB) furent constituées. Les officiers chargés des activités de PWD dans les groupes de l'Armée de terre et les Armées étaient les suivants :

6e Groupe d'Armée : James Clark ; 12e G.A. : le colonel Clifford R. Powell ; 21e G.A. : le brigadier Neville.

1re Armée US : le lieutenant-colonel Shepard Stone. Puis le capitaine Albert H. Salvatori. Puis le capitaine Jacob Tenenbaum.

3e Armée américaine : le lieutenant-colonel Louis Huot (né 1906 — ?).

7e Armée américaine : le capitaine Roos, puis Hans Wallenberg.

US 9e Armée : le major Edward Caskey, puis le capitaine Peter Hart.

Après la victoire, la PWD/SHAEF sera dissoute ou changera de nom le 13 juillet 1945, devenant « l'Information Control Division » ou ICD. L'I.C.D.

(Information Control Division) ; elle reçut la mission de mettre en œuvre les moyens de transférer les journaux aux mains des Allemands.

Le brigadier général Robert McClure, devenu spécialiste de la guerre psychologique sera promu major général en 1958.

L'Armée, pas toujours bien disposée envers la guerre psychologique, s'était autorisée à être conseillée par le colonel Powell et notre petit état-major au sujet de la conquête du Luxembourg. Le petit Grand Duché n'avait aucune valeur stratégique et son intérêt comme objectif militaire résidait dans sa tour émettrice de Junglister, la Ville luxembourgeoise. C'était l'émetteur le plus haut du monde et la plus puissante station radio d'Europe. Le général Omar Nelson. Bradley, probablement le meilleur stratège américain de la Deuxième Guerre mondiale prit Junglinster entre les deux mâchoires d'un mouvement en tenailles, mouvement comparable au plan Schlieffen. *Le 10 septembre 1944, les Américains avaient libéré le Luxembourg.*

Durant les sept mois suivants, je fus le responsable du département allemand de Radio-Luxembourg et la voix du douzième groupe d'armées américaines, partiellement sous les ordres du colonel Samuel S. Rosenbaum, 1888-1972, partiellement sous ceux de William Harlan Hale, 1910-1974, qui sera plus tard l'éditeur du périodique *New Republic (1946-1947). S*outenu par une excellente et gentille équipe dont faisait partie mon ami et par la suite mon traducteur Richard Frederick Hanser, 1909-1981, qui joua un rôle important, et sous la supervision politique qu'exerçaient depuis Paris des personnages aussi remarquables que Richard Howard Crossman, 1907-1974, plus tard premier ministre travailliste britannique et William Paley, 1901-1990, président de la Columbia Broadcasting System, et doté par le colonel Powell de tous les instruments nécessaires, je fis de Radio-Luxembourg un des instruments les plus efficaces de la guerre psychologique. Certains des officiers et sous-officiers de mon unité habitaient une élégante villa sur la rue Brasseur, anciennement propriété d'un directeur allemand de mine de charbon. La maison était gardée par la police militaire jour et nuit, car c'était là que les émissions « noires » étaient préparées avant leur diffusion sur Radio-Luxembourg sur une longueur d'onde allemande la nuit. La guerre psychologique était constituée de deux sortes de propagandes, l'une « noire », l'autre « blanche ». Les émissions radio et haut-parleurs et pamphlets provenant de l'armée américaine étaient catégorisés propagande « blanche », « *Free Radio Luxembourg* ».

La propagande noire consistait en des entreprises telles que Soldatensender Calais. *Soldatensender Calais* était une station de radio britannique dirigée par Sefton Delmer, 1904-1979, pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle se faisait passer pour une station de l'armée allemande. Elle a

fonctionné du 24 octobre 1943 au 30 avril 1945. Elle émettait en ondes moyennes sur 833 kHz (360 mètres), 714 kHz (420 mètres) et 612 kHz (490 mètres), avec une station en ondes courtes qui lui était associée, *Kurzwellensender Atlantique*.

La radio utilisait un émetteur de 600 kW construit à l'origine pour WLW à Cincinnati. Il était demeuré inutilisé à l'usine après que la FCC, autorité de communication des États-Unis, eut imposé une limite de 50 KW. *Radio Corporation of America* (RCA) avait donc été ravie de vendre l'émetteur. Ayant pour nom de code *Aspidistra*, il fut installé dans un bunker souterrain. *L'émetteur Aspidistra utilisait une antenne construite à partir de trois pylônes retenus par des câbles, chacun mesurant 110 mètres de haut. La partie émettrice se trouvait dans un abri souterrain. Elle irradiait dans les moyennes fréquences avec une puissance de 500 kW depuis Ashdown Forest dans le Sussex. Elle a commencé à émettre le 8 novembre 1942. Utilisé par la BBC, Aspidistra est resté en activité après la Seconde Guerre mondiale. Il a été démantelé le 28 septembre 1982.*

Soldatensender Calais fonctionnait de 6 heures du soir jusqu'au lever du soleil. Elle diffusait de la musique, couvrait l'actualité sportive et d'autres événements intéressants des militaires pour capter l'attention des soldats et faire qu'ils soient réceptifs à la propagande destinée à les démoraliser. Au cours du premier jour du débarquement du 6 juin 1944, *Soldaltensender Calais* diffusait des informations destinées à faire croire aux officiers des renseignements allemands que l'aire d'invasion était plus vaste que dans la réalité. Une fois le Pas-de-Calais sous contrôle allié, la station changea son nom en *Soldaltensender West*. Elle a cessé de fonctionner le 30 avril 1945, sans l'annoncer.

Atlantiksender et notre Opération Annie Luxembourg étaient d'autres opérations de propagande noire. Hans Hanus Burger, aussi connu comme Hans Herbert Burger, plus tard réalisateur, scénariste et producteur de films, fut comme sergent du Servise secret américain le scénariste et éditeur de l'Opération Annie qui prétendait représenter un groupe de résistants allemands, mais cachait sa vraie identité, constituait la propagande noire. Bien que nous collaborions de la façon la plus étroite, les gars « blancs » à qui j'appartenais et les gars « noirs » sous la supervision de Seftou Delmer étaient engagés dans une rivalité professionnelle permanente. Pendant le dîner, les mérites respectifs des émissions noires et blanches étaient le sujet de discussions continuelles.

Il n'y avait aucun moment d'ennui sur la rue Brasseur. Nos agents croisaient les lignes qui étaient seulement à vingt kilomètres et souvent, ils revenaient dans les vingt-quatre heures de Rhénanie. Un scénariste

d'Hollywood aurait perdu ses belles illusions pour toujours s'il avait passé quelques semaines avec nous ; tout se passait d'une façon calme, méthodique. Revenant de la station radio le soir ou plus tard dans la nuit, je pouvais rencontrer Morris Bishop, 1893-1973, un de nos experts, un professeur de l'Université de New York absorbé dans une partie d'échec contre un agent qui était revenu de Cologne ou Düsseldorf seulement une heure avant.

Une nuit, alors que je dormais sur mes deux oreilles, le sergent Joseph Eaton, maintenant professeur en agriculture dans une université du Midwest américain, me téléphona. D'origine allemande, Eaton était un petit homme blond avec des yeux vifs et futés ; il avait une aptitude particulière à se mettre dans des situations embarrassantes dont je dus le sortir à plusieurs reprises ; aussi cela ne me surprit pas quand il me déclara d'une voix tremblante qu'il était tombé dans un trouble sans précédent, qu'il s'était promu capitaine et avait capturé un général dont il ne savait absolument pas que faire. J'assumai d'abord qu'il avait bu. Je lui ordonnai d'amener rapidement le général au Luxembourg par le plus court chemin ; cela était pourtant strictement interdit étant donné le secret devant entourer la « maison Annie ». Une heure plus tard, Eaton se présenta. Il avait collé sur son casque avec du ruban adhésif deux bandes comme le font la plupart des capitaines et il avait enlevé ses galons de sergent de sa manche de chemise. Assis installés dans nos robes de chambre, le colonel Powell, le major Dolan et moi, nous l'écoutâmes.

Alors qu'il était de sortie en mission en camion haut-parleurs sur la frontière, il avait trouvé dans une maison forestière isolée le général qui voulait se rendre. Le général avait récemment été commandant de la garnison de Metz. Du fait de son opinion sur la « psychologie des généraux », Eaton avait estimé que le général serait probablement gêné s'il savait qu'il était capturé par un sergent, aussi s'était-il rapidement déguisé en capitaine. Maintenant le général attendait dehors assis dans le camion haut. Eaton nous implora de ne pas dire la vérité au « vieil homme », même si la déception d'avoir été capturé par un simple sergent ne devrait pas finalement le tuer.

Le « capitaine Eaton » introduisit le général R*, un homme de la vieille école, très cultivé et affable, qui répondit avec diligence à toutes mes questions. Sa propre histoire était plus intéressante que sa connaissance de renseignements militaires qui révélait son ignorance de la situation. Officier de carrière autrichien depuis de nombreuses années, il avait commandé jusqu'à récemment la garnison de Metz et un brave régiment de style François-Joseph. (*Sans doute, Generalleutnant Hans von Sommerfeld 17-12-42 à 15-7-44*). Fervent amateur de musique, il organisait des concerts tous les dimanches dans la tradition autrichienne comme les faisait donner le « père »

de son pays. Un dimanche, le Feld-maréchal Wilhelm Keitel, 1882-1946, avec quelques officiers était venu faire une inspection inopinée à Metz. Le Feld-maréchal et ses officiers avaient pris place dans la tribune réservée. Le malheur voulut qu'un programme du concert tombât dans la main de Keitel et que lui, ou un de ses officiers découvrit que les morceaux joués ce dimanche-là avaient été composés par deux Juifs, Giacomo Meyerbeer et Jacques Halévy, 1799-1862. Une semaine plus tard, le général R* était mis à la retraite. Le général R* termina son récit avec une impressionnante et révélatrice naïveté quand il se tourna vers moi et expliqua avec sérieux

— Lorsque les nazis s'en prirent à la musique, mon plaisir d'écouter s'éteignit. N'importe quel idiot peut voir que la guerre est perdue. L'Allemagne en continuant la guerre commet un crime contre le peuple allemand.

Aussi, depuis sa retraite forcée, le général ne s'était occupé qu'à attendre les Alliés.

— Diriez-vous cela au peuple allemand, monsieur ? *lui demandai-je*.

— C'est pour cela que j'ai voulu aller en captivité, *me répondit-il rapidement*. J'ai entendu vos émissions et je désire parler au peuple allemand depuis Radio Luxembourg.

Nous avons installé le général dans notre maison très confortable. Pour le garder selon les règles établies était évidemment impossible. Donc, le petit Eaton joua un double rôle, il travaillait comme sergent à la station émettrice et il était capitaine le soir à la maison Annie ; il enlevait alors dans la cuisine ses galons de sergent et attachait sa plaque de capitaine à son cou. Il dormait dans une pièce avec le général, participait avec lui à notre dîner du soir et ils se prenaient tous les deux de plus en plus en amitié. Il était évident que la liaison étroite entre le général et son ami le capitaine rendait sa relation avec nous extrêmement limitée.

Pendant deux semaines, le général R* fit des discours au peuple allemand, discours dont j'ai pu mesurer la profonde impression qu'ils produisirent, en particulier en Rhénanie. Un jour, le colonel Powell me fit venir et me dit mi-plaisantant, mi-sérieux, que nous pourrions tous deux aboutir rapidement dans une prison militaire. En premier lieu, Eaton avait capturé le général R. dans la zone de combat de la 3e armée américaine et son général des blindés George Patton jr n'était pas reconnu pour son humour. Deuxièmement, un sous-officier du 12e corps était venu et s'il n'avait rien trouvé à redire, du moins il devait faire rapport au général Patton. Troisièmement, aucun parmi nous n'avait le droit de considérer un général allemand comme étant son prisonnier personnel. Avant, que Patton se mette à nos trousses, conclut Powell, nous devons vite retourner subrepticement le général allemand sur le territoire de la 3e armée. Quand je lui demandai comment faire, Powell rétorqua que c'était

mes oignons ;

Dans la meilleure tradition militaire, qui exige des solutions rapides, j'ordonnai à Eaton de se débarrasser de son prisonnier. Alors une opération militaire unique dans l'histoire du grotesque, mais de fait peut-être très symptomatique, car représentant probablement ce qui est la caractéristique la plus remarquable de l'armée : le ridicule.

Sous quelque prétexte, Eaton embarqua dans une ambulance son prisonnier qui s'était senti tellement à l'aise avec nous qu'il nous avait pris tous en amitié et il l'emmena dans une forêt à la frontière. Là, il le fit descendre pour une promenade, ce que le vieux monsieur qui demeurait à la maison « Annie » depuis deux semaines, accepta avec reconnaissance. Quand ils eurent pénétré assez profondément dans les bois, Eaton laissa le général et partit à la course, aussi vite que ses courtes jambes pouvaient le porter, jusqu'à l'ambulance qui l'attendait. Le seul but « légitime » était que le général R* ne fût reconnu prisonnier que le lendemain. Sans doute, il ne s'était jamais produit auparavant qu'un gardien armé ait fui son prisonnier qui de plus était un général.

En relation avec cette histoire, nous citerons d'abord ce que Léon de Rosen rapporte dans son livre « Une captivité singulière à Metz… » pour la date du 13 décembre 1940 en après-midi : « En cherchant à acheter des morceaux de musique chez Bemer, nous apprenons, non sans stupeur, que tout Debussy, Ravel, Massenet, Meyerbeer, etc., sont "verboten" parce que "Juifs" ! Un fonctionnaire petit et important est venu, un beau jour, apposer les scellés sur cette musique interdite ! » Mais c'était en 1940 !

Les derniers jours de 1944 furent moins amusants. Après une journée occupée, j'étais tranquillement allé me coucher le 15 décembre, quand je fus réveillé au petit matin avec la nouvelle que la Wehrmacht était à deux kilomètres de Luxembourg et à moins d'un kilomètre de nos tours émettrices de Junglister. Entre nous et les blindés de Sepp Dietrich, 1892-1966, ne s'interposait qu'une compagnie rapidement formée de policiers militaires, d'ingénieurs radios et de cuisiniers. L'offensive de Gerd von Rundstedt, 1875-1953, commençait.

Nous passâmes des journées tendues entre le 16 et le 28 décembre 1944. Bien que Luxembourg n'avait pas d'importance stratégique et bien que l'offensive allemande se développait rapidement dans la direction de Liège où la Wehrmacht comptait s'emparer des grands dépôts de pétrole des armées américaines et anglaises, tout l'état-major général américain était rassemblé dans le bureau central des postes du Luxembourg, il semblait inconcevable que les Allemands ne saisissent pas l'opportunité de s'emparer de la Ville. Le général Omar Nelson Bradley commandant le douzième corps d'armée

formula alors la phrase souvent citée du « risque calculé » et resta dans la Ville. Durant les dernières semaines, j'avais régulièrement assisté aux rapports du général et je ne manquai jamais d'admirer sa perspicacité. Les plus remarquables de ses paroles furent une brève conférence qu'il donna en notre présence pour le Commandant en chef, le général Dwight D. Eisenhower, qui venait juste d'arriver de Paris, conférence « prouvant » que la Wehrmacht court-circuiterait le Luxembourg. La façon dont Bradley savait exactement ce que pensait Rundstedt me convainquit que la stratégie était une science qui devait être étudiée.

Cela ne me rendit pas la position plus facile. En protestant, nous avions enlevé sur ordres supérieurs les valves de l'émetteur et donc nous dûmes stopper nos émissions brutalement. La nouvelle que Luxembourg était réduit au silence causa beaucoup d'anxiété en Amérique et ma famille tint pour acquis que je fusse de nouveau tombé entre les mains des Allemands. Bien que cela n'arrivât pas, le front était si proche que je m'attendais à voir à tout moment par les fenêtres de mon bureau des S.S.

Le bruit de nos machines à écrire était de temps à autre noyé dans les éclatements d'obus. À de rares exceptions, toute mon équipe était constituée de réfugiés : la perspective d'être fait prisonniers ne nous était pas réjouissante. Une complication additionnelle fut l'« opération Greif » dirigée par le commando Waffen-SS Otto Skorzeny, 1908-1974, lors de la bataille des Ardennes pendant la Seconde Guerre mondiale.

L'opération, pensée par Adolf Hitler, était d'utiliser des soldats allemands des forces spéciales dans des uniformes et des véhicules capturés aux Alliés pour semer la confusion dans la défense américaine. Une centaine de volontaires allemands avaient la Ville de Luxembourg comme objectif. Ils entrèrent au Luxembourg dans des véhicules de l'armée américaine et avec des documents américains en règle.

Comme ils parlaient l'anglais non seulement couramment, mais en plus sans accent, ils semèrent une confusion considérable dans les quartiers généraux de la Ville. Je fus moi-même arrêté plusieurs fois avec la présomption d'être un parachutiste allemand. Le plafond nuageux était bas sur l'Europe et l'aviation alliée ne pouvait intervenir.

C'est durant ces jours-là que je fus sans doute plus effrayé que jamais auparavant et que je réalisai ce qui est possiblement le seul acte héroïque de ma carrière militaire.

L'unité de Radio Luxembourg avait été évacuée sur Verdun. Mais nous avions laissé à la station radio des centaines documents confidentiels, secrets et ultra-secrets qui servaient de matériel de base pour nos émissions. Les évacuer en totalité était impossible pour des raisons techniques. Les brûler

comme nous avions reçu l'ordre de le faire aurait rendu impossibles pour plusieurs mois toute propagande ultérieure de première ligne en général et le fonctionnement de notre émetteur en particulier.

Nous proposâmes le lieutenant-colonel Rosenbaum et moi d'empiler les documents dans un énorme bûcher dans le vaste foyer en marbre de la station, de disposer autour des jerricans d'essence et de laisser sur place une petite équipe de volontaires avec des grenades à main. Si la Ville de Luxembourg était prise par la Wehrmacht, il resterait toujours assez de temps pour verser l'essence sur les documents et allumer le foyer avec les grenades.

Le colonel Powell non seulement accepta l'idée, mais il fut le premier volontaire pour rester à Luxembourg. Tous mes hommes sans exception se portèrent volontaires. Neuf d'entre eux furent retenus. Je remercie encore Dieu pour le fait que la Wehrmacht ne sut pas que l'émetteur redouté n'était tenu que par environ douze hommes. Ils auraient pu ne pas résister suffisamment à un assaut subit.

Ainsi, nous restâmes en arrière. Cela se révéla utile pour deux raisons, nous sauvâmes nos documents et notre présence évita un mouvement de panique dans le Grand Duché. La population civile unanimement pro alliée avait été prise d'une terreur hystérique et déjà une fuite en masse vers l'ouest avait débuté rappelant sinistrement l'exode des Français en 1940. Le fait qu'un certain nombre d'officiers et soldats américains circulaient calmement pour se livrer à leurs occupations habituelles amena beaucoup de Luxembourgeois à rester dans leur Ville. Pour maintenir le moral de mes hommes à son meilleur, je les fis continuer leur travail habituel pour l'émetteur. Les programmes étaient écrits, puis dits au microphone, une prétention morbide pour affirmer que tout allait bien. Durant ce temps, la Wehrmacht progressait rapidement à notre nord et à notre sud en direction de Liège et de Verdun.

Les nuages cédèrent le matin du 28 décembre, un air cristallin bleu clair s'étendit sur le Grand Duché. À midi le ciel se couvrit encore. Mais ce fut l'éclipse pour laquelle nous avions prié durant douze nuits sans sommeil. Des centaines de bombardiers et chasseurs anglais et américains volaient vers l'est au-dessus du Luxembourg. Les troupes du général Omar Nelson Bradley et du Feldmaréchal Lord Montgomery, 1887-1976, s'étaient unies et lançaient leur contre-offensive.

L'offensive allemande était arrêtée à vingt kilomètres sud-est de Liège ; à notre nord-est, Bastogne avait héroïquement résisté sous les ordres du général Anthony Clement McAuliffe, 1898-1975, et avait été secouru par les blindés du général Patton qui avaient foncé depuis le Sud. Les armées allemandes lancées dans un vaste mouvement par la folie d'Hitler s'étaient

trouvées à court d'essence et incapables de se replier. L'Allemagne avait perdu la guerre.

Radio Luxembourg avait repris ses émissions quelques jours auparavant, dès que nous avions eu la permission de réparer l'émetteur endommagé par un obus. Nous retournâmes à l'antenne avec les hymnes de toutes les nations alliées que nous avions enregistrés durant notre période de repos forcé. Les documents furent retirés du bûcher et retrouvèrent leurs casiers.

Je fus promu capitaine et autorisé à ajouter à ma collection l'étoile de bronze américaine et la croix de guerre du Luxembourg. Bien que vaniteux de mes rubans colorés, je trouvai bien plus important qu'au début janvier 1945 le colonel Powell me convoqua à son bureau et me dit :

— Il semble que nous allons traverser le Rhin dans les prochaines semaines. Cela amène le problème de ce que nous allons faire avec la Presse allemande. Monsieur Charles Douglas Jackson, 1902-1964, conseiller du général Robert Alexis McClure en matière de Presse et moi-même avons suggéré au général de vous confier la mise sur pied de la nouvelle Presse allemande. Voulez-vous vous préparer convenablement pour ce travail ?

CHAPITRE VI. L’empire Habe

À partir du 14 août 1944 le journal *Nachrichten für die Truppe* avait été régulièrement envoyé sur les lignes allemandes ; il fut par la suite publié sous le nom de *Feldpost* ; il décrivait avec précision cartes à l’appui la situation des lignes de front.

De la même manière que j'ai commencé ce livre par des excuses, je commence ces pages en présentant des excuses. L’autopsie publique de mon propre corps était déjà un départ risqué, et le risque est de plus en plus fort à mesure qu’on se déplace vers le présent. La loupe de l'homme est un paradoxe qu'il faut également clarifier. De nombreux chapitres de ma vie sont terminés, mais presque rien de ce qui s'est passé dans les dernières années n’est complété : de nombreuses vagues qui se sont abattues sur mon sort voici quelques années m’atteignent seulement aujourd'hui.

Il se peut que je dans une vingtaine d’années ce livre se termine avec ce chapitre, car dans vingt ans on ne verra peut-être plus les événements présents du même œil et le dernier chapitre aura perdu sa validité. J'ai dit à plusieurs reprises à quel point j’ai conscience de la relativité de ma propre sincérité, comment exactement je sais que le miroir avec lequel je me regarde ne réfléchit pas seulement mon image, mais aussi les couleurs que j'ai données trompeusement à mon reflet. Cependant, en ce moment les signaux d'alerte en moi redoublent comme quoi le tableau que je donne de moi aujourd’hui s’éloigne dangereusement de celui que j’ai donné hier. Alors que contrairement à d'autres autobiographes, j’avais essayé pour une raison essentiellement littéraire de décrire les événements et les personnes en relation avec moi de façon aussi courte et ramassée que possible, très récemment est survenue une période cruciale de ma vie et je dois annuler ce mode de description réservé, contrairement à toutes les règles dramatiques.

Quand j'ai traversé au printemps de 1945 la frontière ouest-allemande, j'ai dû faire face à un problème qui n’a pas depuis cessé de me préoccuper : le problème de l'Allemagne. Je pense que ce livre devient la tentation d'un affrontement jusqu'ici soigneusement évité avec mes ennemis en Allemagne. Ce n'est pas nécessairement une condition favorable à l'autobiographie. Jean Jacques Rousseau, que je considère comme le plus grand autobiographe, n'a pas reculé à l'époque de ses Confessions à tenir une discussion très soutenue avec Voltaire et Diderot. Il existe actuellement en Allemagne une distinction grinçante entre l'écrivain et le journaliste, si bien qu’en ces dernières décennies différencier le poète et le journaliste y est devenu une maxime. Pourtant, Tolstoï, Dostoïevski, Balzac, Zola, Voltaire et Rousseau dans leur esprit se considéraient comme des journalistes : il n'existait pas alors de

société secrète des « poètes » ; les poètes actuels seraient moins fiers de leurs œuvres s’ils avaient à mesurer leur aptitude littéraire à l’aune de leur incompétence journalistique. Les anciens écrivains n’avaient-ils pas le complexe d'infériorité des journalistes d'aujourd'hui, en particulier les journalistes appartenant à une espèce hybride, le critique littéraire ? Aussi n’envisageaient-ils pas d’exclure de « leur peuple » (Unsere Leut), pour reprendre le chanteur d’opéra Johann Nestroy, ceux qui comme eux pouvaient également écrire autre chose que des articles. Les talents que l'on possédait à l'époque ou s’additionnaient ou se soustrayaient : on accordait approbation au journaliste pour ses qualités littéraires, et vice versa on appréciait le talent littéraire de l’écrivain lorsqu’il sacrifiait au journalisme. En France, où les talents ne sont pas aussi rares que dans l’Allemagne d'aujourd'hui, nous constatons qu'il est très révélateur que le romancier le plus vivant et lauréat du prix Nobel François Mauriac, 1885-1970, écrive deux fois par semaine des chroniques politiques dans le Figaro et que le journaliste André Malraux, 1901-1975, soit devenu poète. Il n’est pas douteux que pour des cas similaires en Allemagne, d’une part les gardiens du Graal de l’orthodoxie littéraire, d'autre part, les apôtres de l'infériorité des journalistes, les deux groupes crieraient comme des putois.

Mais revenons à mon sujet : je n'aurais aucune hésitation dans ce livre à dialoguer avec mes ennemis habituels, si j'étais seulement capable de les respecter un peu plus. D'un autre côté, je me trouve dans un conflit presque insoluble et je dois donc en parler dès à présent : il s’agit, sans entrer dans toutes les allégations portées contre moi pendant des années, de mes relations avec l'Allemagne, de mon problème allemand pour ainsi dire, à savoir le déni porté à mon objectivité envers l’Allemagne et les Allemands. Aussi n’ai-je pas d'autre choix que d’en parler brièvement ; dès que je commence à y réfléchir, je réalise que les accusations ténébreuses portées en Allemagne contre moi qui pense, écrit et vit la langue du pays ne sont pas aussi incompréhensibles qu’il peut l’apparaître.

Ma relation avec l'Allemagne, prétendent mes ennemis, serait pour ainsi dire déterminée par le « ressentiment ». Qu’en est-il en réalité ? C’est une des aptitudes de la démagogie, que l’opinion populaire se dirige rapidement catégoriquement et sans la moindre discussion dans un sens bon ou mauvais et qu’en cas d’erreur ou pas elle peut, honteuse, virer au besoin aussi vite dans l’autre sens. L'isolationnisme américain que je n’aimais pas, mais qui était doctrine d’État a été vaincu quand les isolationnistes ont commencé à ne plus s'appeler isolationnistes. Le pacifisme a perdu sa dernière chance lorsque les pacifistes ont rebaptisé Dieu en blanc. Le capitalisme a été mortellement

blessé quand les capitalistes ont commencé à croire qu'être traité de capitaliste était une insulte. En Allemagne, le mot « ressentiment » a pris pour sens la malédiction frappant quelqu'un. C'est ma malédiction et mon privilège de ne pas tomber dans ce contre-sens. Le dictionnaire définit le ressentiment comme « un sentiment résiduel hostile résultant d'une mauvaise expérience » ; bien que je croie cette définition excellente, je n'en suis pas prêt pour autant à me cacher de mon ressentiment. Jusqu'à un certain point même, je ne peux pas résister à mes ressentiments. Le ressentiment n'est pas nécessairement injuste : l'évaluation morale d'un « ressentiment » doit tenir compte de ses raisons éthiques. Entre le ressentiment et l'expérience qui l'a causé, il existe donc une relation directe. Qui se venge d'un camarade de classe parce que celui-ci l'avait balancé à un enseignant trente ans auparavant démontre un ressentiment exagéré qui est donc un geste tout aussi immoral que celui d'un juge qui aurait condamné un voleur à la tire à mort.
C'est ce que Schopenhauer appelle la « proportion de valeurs », c'est une dimension morale. Comme l'expérience du national-socialisme était incroyablement horrible, le ressentiment contre les nazis ne peut être, lui, immoral : si une telle expérience ne laissait aucun sentiment d'hostilité, ce serait au contraire amoral. Comment on peut se laisser aller au ressentiment, tel est le problème auquel je voudrais aussi donner une réponse. Mais pour éviter tout malentendu, je voudrais d'abord dire que je n'ai pas cessé d'éprouver contre le national-socialisme du ressentiment et que je cherche même quand il tend à s'amollir à le ranimer avec tous les stimulants possibles puisés dans mes souvenirs et j'ajoute que, pour les motifs exprimés précédemment, j'ai aussi mis tout mon effort à donner à mon ressentiment un nom glorificateur.

En Allemagne, on est le temps de le dire accusé à la légère et péjorativement de ressentiment. Dans mon cas, il est évident que mon ressentiment a pris sa source dans la tragédie sanglante, ses responsables, ma judaïcité et mon américanisme et que cela fut rapidement une explication instantanée irréfléchie de plus en plus manifeste. Bien qu'envers les Juifs en particulier persiste et pour les siècles à venir un ressentiment hostile basé sur des expériences séculaires, y comparer le cas présent est grotesquement en déséquilibre. Lorsqu'un État prive de liberté une demi-douzaine de nations pacifiques, extermine six millions de personnes innocentes, provoque la guerre la plus terrible de l'histoire, trompe son propre peuple, le pousse à la haine, le mène à la défaite, enfin entraîne la destruction de son propre pays et la mort de ses enfants continuer, rechercher pour lesquelles naît dans le

monde un ressentiment contre un tel régime est absurde. Le national-socialisme est un cancer qui a frappé l'Allemagne et envahi le monde peu à peu ; cela vaut-il vraiment la peine d'analyser pourquoi une personne n'a pas de cancer plutôt que de chercher stupidement si telle ou telle personne a quelque chose contre le cancer ?

Voilà beaucoup dit à propos du ressentiment. Nous allons parler maintenant de l'accusation, parfois même exprimée par mes amis, selon laquelle je souffre de la « paranoïa » de voir partout des « nazis » là où en fait n'existeraient seulement que de braves nationalistes allemands. Peut-être pourrons-nous en tirer quelques conclusions. Depuis plus de vingt ans passés à regarder le monde politique, je me suis toujours senti en lutte contre le nationalisme et le national-socialisme. Si ces doctrines n'étaient que des arrogances stupides, je pourrais leur porter l'indulgence accordable ä tous les défauts humains. Mais je les vois au contraire comme des passions agressives et antisociales qui créent les conditions propices à la guerre, donc, à la forme la plus odieuse d'expression de l'immoralité de l'homme.

Je ne confonds d'aucune manière le national-socialisme et le nationalisme, le cancer et la poliomyélite, sans pour autant croire que la poliomyélite soit beaucoup plus amusante que le cancer. Beaucoup de mes critiques ont parlé du cas de probabilités d'intention et de non-intention dans mon activité : ils ont décrété faussement que parce que je ne m'étais battu que contre une seule maladie critique je n'avais aucune intention de combattre l'autre. J'ai pourtant commis à ce sujet, dans le Los Angeles Daily des dizaines d'articles quotidiens contre le sénateur Joseph McCarthy, 1908-1957, que je ne connais ni comme allemand, ni comme antisémite ; j'estime que le nationalisme républicain des États-Unis actuels représente un risque pour le monde à l'image des nationalismes de l'Argentine de Juan Domingo Perón, 1895-1974, de l'Espagne du généralissime Francisco Franco de l'Égypte du colonel Gamal Abdel Nasser, d'Israël de l'Irgoun. Parler de tous ces nationalismes explique que ce serait trop me demander si je trouve l'idée du nationalisme allemand rafraîchissante. Si ma réaction est particulièrement sévère sur le nouveau nationalisme allemand, ce n'est pas à cause de l'idée qui peut paraître carrément charmante qu'il ne brûlera pas les Juifs comme le régime fasciste et nationaliste d'Hitler, mais parce que sa puissance potentielle en rend le charme trompeur.

Ce n'est certainement pas parce que partout où émerge le spectre du nationalisme je vois apparaître le fantôme d'Hitler, c'est plutôt parce que je sais que le cauchemar nationaliste n'est pas moins sinistre que les sorcières du sabbat d'Hitler. Et cela bien sûr me ramène pour un moment au

ressentiment ; mon ressentiment résiduel d'hostilité aurait selon certains été exagéré dans les années d'après-guerre, alors que les Allemands s'étaient purifiés de leur antisémitisme et que la nouvelle Allemagne revenue en haut du tableau se trouvait courtisée par les Américains. Mais le diable peut courtiser ceux qui font leur lit en fonction d'intérêts personnels… Pourtant, même après ces clarifications, il ne sera me pas difficile, j'imagine, de clarifier ma relation avec l'Allemagne et son peuple. Je n'ai jamais cru à la culpabilité collective allemande et je n'ai jamais cessé de lutter contre le plan fatal de Morgenthau par tous les moyens : c'est pourquoi il m'est doublement douloureux, peut-être après la Renaissance allemande depuis 1949, d'avoir été plus d'une fois appelé « Morgenthau-boy », le valet de Morgenthau.

L'idée de culpabilité collective est contraire à mes convictions religieuses et intellectuelles. Il est impossible que quelqu'un, même semi-religieux ou athée, puisse accepter l'existence d'un peuple abandonné de Dieu : en fait, aucun individu ne peut accepter que ses qualités et défauts puissent être collectifs. Celui qui a étudié l'histoire du monde, même par hasard, sait combien souvent les gens ne sont pas responsables de leur propre destin. En tant que disciple de ce « libéralisme aristocratique » dont j'ai parlé plus tôt dans ce livre, je ne surestime pas le pouvoir de la grande masse sur la gouvernance de son propre destin ; avec la même logique, je n'estime pas si élevée sa contribution à son propre naufrage. Certes, il y a des gens qui, pour des raisons liées au climat dans lequel ils vivent, à cause des liens de relation économique qui les unissent et l'histoire qui les a marqués, sont plus enclins à respecter les principes éthiques que d'autres qui tendent plus facilement l'oreille aux suggestions du démon.

Dans l'ensemble, il n'y a pas de peuples qui ne puissent prendre ici et là ou la bonne ou la mauvaise voie et il y a des peuples qui chutent à cause des bons ou mauvais motifs égoïstes de leurs dictateurs ou démons tentateurs. S'il y a des pays, et je peux à peine penser à d'autres qu'à l'Angleterre, dans lesquels les horreurs de l'hitlérisme ne se produiront jamais, alors ce sont des pays avec une véritable tradition aristocratique, où les gens ne sont pas si « bien » que ça, mais où a émergé au cours des siècles une bonne classe de dirigeants, qui eux-mêmes et non le peuple, permettront d'éviter toute expansion fasciste. Les quelques peuples qui résistent à la tentation du mal, sont ceux qui ne le recherchent pas, ceci non par propriété éthique de l'âme populaire, mais en fait cette parce qu'ils sont guidés par des personnes morales qui s'abstiennent de les induire en tentation.

Depuis je n'ai jamais cru en la culpabilité collective allemande, et c'est naturellement que j'ai résisté au plan Morgenthau. Si ce programme était

venu exclusivement d'un Juif, la situation aurait été pénible, car il contiendrait en lui les germes d'un nouvel antisémitisme ; en réalité, le plan Morgenthau n'était pas plus le travail solitaire du ministre juif des Finances que le Plan Marshall n'était le fruit du travail d'un seul ministre. Parler d'une culpabilité collective allemande ne signifie pas plus parler d'une culpabilité spécifiquement aryenne. Que dans les années de l'hitlérisme, et particulièrement après la capitulation allemande, beaucoup de Juifs ont crié à la « culpabilité collective allemande », culpabilité qui pour une fois ne retombait pas sur eux, cela prouve que les Juifs ne font pas exception à la bêtise profonde des peuples.

En outre, j'ai résisté au plan Morgenthau pour la raison qu'il ne répondait pas à la réglementation la plus primitive : à savoir que les décisions politiques ne peuvent être prises en raison de préoccupations d'ordre éthique, mais uniquement sur la base de considérations pratiques. Même si le peuple allemand devait être puni, les motifs de la peine devraient correspondre à des motifs de la raison et non à des motivations émotives. Quand je regarde le Plan Morgenthau, je ne le vois pas aussi diabolique que l'ont pensé la plupart des Allemands, je le tiens tout simplement comme des plus idiots.

Que les points de vue que j'ai formulés clairement en 1945 et 1946 n'étaient pas très populaires alors auprès de mes compatriotes américains, je dois maintenant le dire. À titre de curiosité, voici citée une lettre que le ministre de la Justice le Dr Thomas Dehler m'a écrite le 2 avril 1952 après que le directeur de son parti bavarois eût ordonné de rechercher les traces de « Morgenthanisme » dans chaque ligne que j'avais écrite dans les journaux. La lettre se lit comme suit :

Très cher Habe !

Les enquêtes ont démontré que les déclarations alléguées contre vous dans le bulletin de mon parti, « Notre avis », sur votre attitude à l'égard de la question allemande ne sont pas correctes et que vous avez parlé, en réalité, dès le début contre les idées dites de Morgenthau. Le Directeur national de notre parti M. Brandt vous rendra visite et discutera avec vous de la forme de nos excuses.

Cordialement, Votre

Gez. Dehler.

Comment peut-il être permis que persiste le mythe que j'ai été le « valet de Morgenthau » ?

Dans les années 1935 à 1945, dans les années aussi de l'Allemagne

derrière le rideau de fer, il était extrêmement difficile de distinguer entre les Allemands et les nazis, et avant tout cela aurait été extrêmement imprudent. Pour nous, les adversaires du national-socialisme, il était clair dès le départ que seule une intervention des États-Unis pourrait décider favorablement de la guerre contre l'Allemagne nazie.

Pour cette intervention, nous avons travaillé tout ce qui était. Maintenant, la présence de l’Amérique en uniforme est tellement flagrante qu’elle ne fait plus impression. Mais avant, l'isolationnisme avait entraîné l’Amérique dans un état d'apathie idéologique dont il a fallu la réveiller. Expliquer au peuple américain l'essence du national-socialisme aurait été une tâche difficile de plusieurs années et Hitler aurait gagné la guerre longtemps avant que cette tâche fût accomplie.

Il a également été extrêmement douteux que, même en pleine connaissance du mal hitlérien, le peuple américain été prêt à prendre les armes, parce que, je l'ai dit auparavant, aucun pays n'est vraiment enclin au sacrifice pour la libération d'autres enfants. L'honnêteté exige l'aveu que beaucoup d'entre nous sinon la totalité n’avaient qu’une médiocre idée de la distinction entre le peuple allemand et les nationaux-socialistes allemands. Seule une guerre se déclarant sur un concept simple et non sur une conception floue de « bons » et « mauvais » allemands pouvait permettre la participation américaine.

L'histoire a prouvé le fait que nous avons agi dans l'intérêt du peuple allemand, car si parler de la « conquête » et non de libération de l'Allemagne a servi de poids politique puéril, il n’en est pas moins vrai que la victoire des Alliés a entraîné, du moins en Occident, la libération des Allemands. On ne peut nier toutefois que nous avions parlé de l’Allemagne et non de l'Allemagne nazie et il avait été justifié de le faire, car placer l’Allemagne sur la carte mentale de l'Américain moyen n’avait pas été facile. Après tout, sans ce raccourci, l'Allemagne serait restée totalement et désespérément nazie.

Cette attitude a changé, pour moi du moins, le jour où j'ai franchi le Rhin. La guerre étant gagnée, le temps de la distinction était venu. J'ai lutté contre l'idée de culpabilité collective et le Plan Morgenthau et mes combats m’ont conduit jusqu’au bord même de la cour martiale, alors pourquoi pour la plupart étais-je considéré comme étant un valet de Morgenthau ? Pourquoi ? Ce n'est que dans de très rares cas — comme dans le cas Dehler, que les allégations furent fondées sur une erreur d'incompréhension de bonne foi. Dans la plupart des cas, au contraire elles furent soigneusement calculées.

Nouveau-né après 1949, le nationalisme allemand qui se tenait au berceau du militarisme américain a vu en moi un de ses adversaires les plus

déterminés, si ce n'est pas le plus important. On s’est servi, et je ne parle pas du peuple allemand, de mon « accusation contre le cancer » pour dire que je voulais « attirer un chien dans le four » : on a identifié mon vrai antinazisme avec une haine antiallemande. Puis il y eut un deuxième processus : quand il a été question après la guerre d’identifier les Allemands coupables et les Allemands innocents qui, phénomène naturel, ne cherchaient qu’à oublier, on a réuni, pris sur le fait, le séducteur et le séduit, le violeur et l’innocent pour qu’ils n’oublient pas l'expérience et rien de plus. Mais alors qu'il n'est pas dans la vie des individus probable que celui qui a succombé à la séduction soit séduit à nouveau, cela est différent dans la vie des nations : la possibilité de la séduction y demeure latente. Ainsi, me suis-je distingué en incluant les ennemis les plus acharnés des nationaux-socialistes en Allemagne : je ne peux pas leur pardonner ni oublier tout à fait de les identifier. Nous n’aurions eu juste qu’à pardonner, n’eut été que le problème pratique de la persistance du ressentiment. Je n’ai pas oublié, oui, j'ai fait valoir que l'on ne pouvait pas oublier. Pourtant, la séduite et la violée d’hier en ayant plus de honte de ce qui leur est arrivé que leurs agresseurs, ont plutôt que de persister à se souvenir, je le souligne, préféré devenir des alliés de leurs anciens ennemis. Par conséquent, il était facile de faire de moi une cible qui n’avait pas pris cette attitude. Plus important, cependant, fut un troisième point. Les hommes, qui avaient causé la chute de l'Allemagne et de nouveau travaillaient à sa perte avec diligence, avaient, aussi paradoxal que cela puisse paraître, le plus grand intérêt à maintenir la fiction de la culpabilité collective. L'histoire culturelle nous dit que le maquillage des femmes laides et grêlées a été inventé, non afin de cacher leur mauvaise peau, mais de sorte que l’on devienne incapable de distinguer entre les femmes laides et les belles. Le maquillage du grêlé assumait l’idée de la culpabilité collective, aussi a-t-il été extrêmement bien accueilli en Allemagne, car le chasseur gauche cache ainsi avec aise sa culpabilité individuelle. Comme le mal hitlérien n'est apparemment pas venu de Dieu seul, pour l'Allemagne la négation de la culpabilité collective signifiait automatiquement qu’il fallait trouver les coupables. J’ai été condamné non pas parce que j'ai cru en la culpabilité collective allemande, mais au contraire parce que j'ai dit non à cette idée. Les nationaux-socialistes et nationalistes, d'une part, et moi de l'autre, nous allons dans des directions opposées. Les criminels ont tenu le peuple allemand devant eux comme un homme innocent pour servir de filet de sécurité. Si on tirait une balle sur eux, alors ils expliquaient qu’on ne tirait pas sur eux, mais sur le peuple allemand. Je visais du mieux que je pouvais : dans les circonstances, ce n'était pas facile.

L'évolution politique a rendu le sujet plus difficile dans la mesure où la politique opportuniste des États-Unis est passée d'une accusation de culpabilité collective à une déclaration d'innocence collective. Ce changement est trop proche alors que j'en suis encore à écrire ce livre : je dirai néanmoins ce que je pense de la glorification des auteurs d'un crime contre des innocents.

Et pour revenir à mon cas personnel : je vais prendre pour rien de très tragique l'injustice politique qui m'a été faite. Pour les raisons que j'ai décrites il y a un instant, on avait besoin pour une restauration nationaliste d'un ou plusieurs symboles de l'évolution, et si je crois avoir eu à me défendre plus que quiconque, il n'en reste pas moins peut-être que le fait que j'ai été choisi pour être un tel symbole ne représente pas le pire. Comment cette fraude insolente ne finira-t-elle jamais ? Je ne sais pas. Je n'ai qu'une foi limitée dans la justice historique quand il s'agit de notre personne. Pour ma part, je trouve content d'avoir trouvé un moyen efficace de reconnaître un « nazi » : est nazi en Allemagne celui qui me prend pour un nazi.

La réalité, cependant, ressemble à ceci : je n'ai pas un instant cru que le monde devrait corriger le caractère allemand, mais j'aime l'égarement allemand comme les vertus allemandes. Je connais les faiblesses du caractère allemand, la plus grande étant l'opportunisme, mais je sais aussi les erreurs des autres nations. C'est l'égarement allemand que je ressens le mieux.

Je ne pense pas que le peuple allemand soit supérieur à toute autre nation dans le monde, mais je crois en la diversité des peuples, et pour ma vie privée, les vertus allemandes sont d'une valeur inestimable.

J'estime que l'Allemagne fait partie des meilleures nations, à l'exception des Autrichiens. Le comportement allemand a suscité parfois en moi la colère et la résistance, mais je n'ai jamais eu peur. Mon cœur ne bat pas plus fort, quand je vois le drapeau allemand sur la frontière allemande, car je n'ai pas beaucoup d'affection pour les drapeaux. Mais si je traverse la frontière allemande, je sais que je ne prendrai aucun sage pour un fou, aucun méchant pour un bon, aucune bonne opération pour une escroquerie. En Allemagne, je connais mon chemin.

Quand je suis loin de l'Europe, je rêve de l'ensemble de l'Europe, mais je rêve surtout de l'Allemagne la plupart du temps parce que je ne me sens nulle part autant à la maison que dans les campagnes allemandes et autrichiennes. Je suis émerveillé en face de la roche rose de la Corse, devant la majesté du Grand Canyon, devant les oliveraies de la Grèce, devant les églises de Florence et les avenues brésiliennes. Mais j'aime les rochers du Rhin, la

cathédrale gothique de Cologne, les villages de la Bavière et les montagnes autrichiennes.

Je suis, enfin et surtout, un écrivain allemand. Je ne peux plus vivre sentir, penser et écrire dans une autre langue. Le son d'aucune autre langue ne m'est aussi musical. Toutes les cordes de mon violon sonnent allemand. En allemand, j'ai écrit les poèmes d'amour de ma jeunesse. Je révère les grands poètes de toutes les nations, mais seulement ne me parlent que les vers de Goethe et Heine, von Eichendorff et Nikolaus Lenau, 1802-1850, poète autrichien de l'époque postromantique. Je peux faire des discours en quatre langues, mais pour exprimer mon amour je ne le peux qu'en l'allemand. Si j'ai écrit contre l'Allemagne, je l'ai fait en allemand. Rien ne me comble plus que l'allemand de ma fille. Et je prie allemand.

Si vous vouliez, vous pourriez tous ou la plupart, expliquer ma relation avec l'Allemagne à partir de cet amour, en tout cas tout comme on a expliqué mes haines. Quand j'étais plus jeune, je croyais que l'amour n'est amour que quand il est réciproque. Aujourd'hui, je sais que ce n'est pas le cas...

La fondation de la nouvelle Presse allemande en 1945 fut réellement une aventure exaltante. (Voir : *Die Neue Zeitung : un journal américain pour la population allemande, 1945-1949 par Dominique Herbet*). (*Née 1955 — ?).*

La décision avait été prise de fermer tous les journaux existants, mais dans la majorité des cas ce ne fut pas nécessaire, car le dernier numéro des journaux du parti nazi avait paru plusieurs jours avant l'entrée des Alliés dans les villes. Le peuple allemand avait été laissé sans nouvelles.

Le premier journal produit localement par les Alliés fut le *Kölnicher Kurier* le 2 avril 1944. Le premier numéro d'un nouveau journal dans la région d'Aix-la-Chapelle fut celui de l'*Aechener Nachrichten* le 24 janvier 1945. *Die Allgemeine Zeitung* parut le 11 novembre 1945.

La nouvelle Division d'Information publique comprenait deux grandes sections. D'un côté, recherche était faite des éditeurs, rédacteurs et journalistes à qui une presse démocratique pouvait être confiée, une recherche laborieuse et pas toujours couronnée de succès et qui dura plusieurs mois. D'autre part, l'Armée publiait ses propres journaux sous sa propre autorité et ils devaient être imprimés dans toutes les villes jusqu'à ce que les nouveaux journaux reçoivent leur licence et émergent. J'étais le chef de la deuxième section (Publication Operation Branch), ce qui signifie que pour un temps j'étais l'éditeur en chef de tous les journaux apparaissant en Allemagne.

Mon Quartier général temporaire se trouvait à Bad Nauheim depuis avril 1945. J'étais là quand le 8 mai, la radio annonça la reddition inconditionnelle

de l'Allemagne. C'était la confirmation de ce qui allait de soi depuis un long moment. Nous accueillîmes cette capitulation sans exubérance comme en gens d'affaires.

Pour livrer les informations à tout le public allemand, j'avais douze personnes à ma disposition. Dès la prise d'une Ville importante ou lorsqu'une région notable avait besoin d'informations, je me rendais au centre journalistique du district concerné. J'y envoyais la veille mon « équipe scoute » constituée en règle d'un seul homme pour évaluer les conditions locales. Dans la plupart des cas, mon « équipe » était mon ami Max Klieber, un imprimeur expert de Munich qui avait quitté cette Ville pour l'Amérique plusieurs décennies avant et qui s'était porté volontairement à la disposition de l'armée. J'étais particulièrement chanceux parce que Klieber était un des plus brillants experts que j'ai connu. Il était le fils du vrai bavaro-américain et chef d'orchestre de Simplizissimus, une revue humoristique munichoise bavaroise d'extrême gauche. Il était d'une gentillesse et d'une minutie toutes deux inégalées et d'une correction de manières qui contribuèrent beaucoup à la bonne réputation de notre entreprise. Il pouvait travailler vingt heures par jour. Quand j'arrivais une journée après lui à Francfort ou Bamberg, Munich ou Brunswick, l'imprimerie était présente et fonctionnelle.

De Bad Nauheim, j'apportais dans ma Jeep le manuscrit pour le premier numéro. Dans l'imprimerie qui avait habituellement été détruite, parfois inondée, et même une fois à Cologne, était encore sous le feu des mitrailleuses, je m'asseyais et à toute table encore utilisable, armé des échantillons de caractères de l'endroit, je fabriquais la « copie » que Maxmettait ensuite en œuvre.

Je dormais alors quelques heures sur le plancher ou un bureau jusqu'à ce que le travail de composition soit terminé et que je démarre la disposition des articles du premier numéro. Dix-huit journaux naquirent de cette façon dont la *Frankfurter Presse*, le *Bayerische Tag*, le *Weser-Bote*, le *Kölnicher Kurier*, le *Hessische Post*, le *Ruhr-Bote* et l'*Ausburger Anzeiger.* Au pic de notre activité, la circulation de nos journaux atteignit dix-huit millions d'exemplaires : c'était la seconde plus grosse industrie de journaux du monde.

L'équipe Hans Habe comprenait Stefan Heym, écrivain ; Conny Kellen, 1913-2007, politologue, ex-secrétaire de Thomas Mann et ayant appartenu au service américain de la guerre psychologique ; Hanus Burger, Joseph Wechsberg, journaliste… ; Otto Brandstätter, avocat ; Max Kraus, étudiant ; Walter Kohner, acteur ; Frank Bennett, ancien acteur de Mayence ; Ernst Cramer, 1913-2010, plus tard président de la fondation Axel Springer (Axel C Springer 1912-1985) ; Klaus Mann, écrivain ; Hans Wallenberg, 1907-1977, fils

du rédacteur de l'ex-B-Z. am Mittag.

Le poids des responsabilités tenait presque uniquement sur mes épaules. Seulement deux de mes collaborateurs étaient des journalistes professionnels ; les autres avaient été brièvement entraînés par moi les mois précédents. « L'Empire Habe », comme on le désignait dans l'armée avec une légère teinte de malice, avait aussi la particularité d'avoir plus de journaux que de membres de l'équipe éditoriale. Je gardai donc presque tous mes collaborateurs avec moi à Bad Nauheim où les nouvelles étaient collectées et écrites. Les manuscrits étaient alors déroulés. Je les attifais pour l'impression, ce qui signifie que je devais tenir compte dans ma tête du type de fontes et des potentialités techniques de quinze imprimeries différentes. Pleinement prêts, les manuscrits, j'avais préparé moi-même un croquis pour chacune des quatre pages des journaux, étaient transportés par Jeep par un de mes « éditeurs » jusqu'à la Ville en question. Alors, il appelait le bureau militaire gouvernemental qui lui fournissait les sujets des nouvelles locales ou des instructions devant être publiées dans les colonnes laissées vides à cette intention. Il pouvait alors « fabriquer » le journal.

Il n'est pas nécessaire de dire que j'aurais fait les choses plus simples pour moi-même. Mais je camouflai les nouvelles identiques de façon à ce que chaque journal ait l'air différent des autres et qu'il ait un véritable aspect nouveau. Ainsi grâce à ma manipulation des caractères et des manchettes, je fis de la *Frankfurter Presse* un quotidien sérieux et du *Bayerischen Tag* imprimé à Bamberg, un tabloïde populaire. C'était une tentative pour montrer différents types de journaux et pour éviter un sens d'enrégimentement. Lorsque mon entreprise atteignit des proportions gigantesques, l'armée mit à ma disposition trois avions monomoteurs.

Mais ce plus fut bientôt contrebalancé par une perte irremplaçable ; mon seul collaborateur réellement professionnel, le capitaine Wallenberg dut rester en permanence à Berlin où il prit le titre d'éditeur en chef du *Allgemeine Zeitung*, fondé par moi. Du côté profit, Wallenberg géra son journal de façon indépendante, si bien que je n'eus plus à m'en occuper sauf de le lire avec plaisir.

Nos aventures durant à cette période de renaissance du journalisme, période qu'il est déjà devenu difficile de croire qu'elle ait existé, pourra remplir tout un livre. À Cologne, par exemple, lorsque j'arrivai avec le sergent Joseph Wechsberg dans le but de produire le *Kölnicher Kurier* pour le lendemain matin, notre travail fut quelque peu retardé par le fait que le chef nouvellement appointé de mon équipe scoute n'était pas pour une fois Max Klieber, mais un certain capitaine Hamilton qui se révéla être la vedette hollywoodienne

Sterling Hayden, 1916-1986, qui avait choisi, en dehors de toutes autres places, la Ville du Rhin à demi conquise pour avoir un rendez-vous avec celle qui sera son épouse de 1942 à 1946, l'actrice anglaise de cinéma Madeleine Carroll, 1906-1986, Madeleine qui travaillait à Paris pour la Croix-Rouge et qui avait illégalement suivi son mari jusqu'au front ; durant le plaisir de cette réunion, l'acteur avait oublié de sécuriser les presses du journal. Nous fîmes donc, Wechsberg et moi-même, le travail dans une nuit sombre sous un lourd tir de mitrailleuse venant de la rive est du Rhin.

Alors que les premières copies d'un nouveau journal sentaient plus délicieusement que les rouleaux frais, j'éprouvai à Bamberg quand je descendis à l'atelier des machines toute une surprise. Près de la presse rotative se tenait un homme avec la tête rasée et un uniforme de prison. Avec une légère rougeur, Max Klieber m'expliqua que dans tout le district il avait été incapable de trouver un opérateur de presse ; le seul existant se trouvait dans une prison du voisinage servant une peine pour l'assassinat de sa femme. Comme tous les journalistes passionnés, Klieber n'avait aucune inhibition quand la publication ponctuelle d'un journal était en jeu. Il avait simplement libéré l'assassin.

À Berlin, la création du *Allegemeinen Zeitung*, qui sera remplacé plus tard par le *Tagesspiegel* fut particulièrement dramatique. L'après-midi précédant la publication du premier numéro, les correspondants américains accrédités à Berlin m'appelèrent ; ils voulaient savoir de moi les réactions allemandes aux « informations ». Depuis près d'une heure, je mesurais le temps ; notre radio et nos machines téléscripteurs n'étaient pas prêtes et je ne saisissais pas ce qu'ils voulaient dire. Finalement, je découvris pourquoi les Américains étaient si anxieux à propos des réactions allemandes.

En cette journée chaude d'août, la première bombe atomique avait été jetée sur Hiroshima. Je suppose que pas un autre journal n'a eu un premier numéro suscitant plus grande réaction.

À Francfort, les presses étaient encore noyées quand nous arrivâmes, et tous ceux engagés dans la parution du premier numéro de la *Frankfurter Presse.* Éditeur en chef, patron et ouvriers d'imprimerie, compositeurs écopèrent pendant que nous baptisions littéralement le nouveau journal.

J'avais trente-quatre ans, j'étais enthousiaste et ambitieux et j'aurais avec plaisir supporté mon travail surhumain, si en même temps je n'avais été contraint de mener une guerre contre l'armée.

Washington était dominé par l'esprit Morgenthau (*Goebels avait eu connaissance de ce plan et il stimulait ses troupes en disant que ce plan visait à réduire l'Allemagne à un champ de pommes de terre*) et ce plan avait

naturellement été inculqué à mes supérieurs. Le général Robert A. McClure, soldat professionnel non sans qualités, et alors le chef suprême de l'information insistait pour dire que les Allemands n'avaient besoin que d'instructions et, au plus forcé, de « nouvelles strictes » et donc que nous ne devions pas leur donner de journaux, mais de simples feuillets de nouvelles. Cette idée allait contre mon sens du journalisme et je réalisais en même temps son absurdité politique. Pendant douze années les Allemands avaient vécu derrière un mur de désinformation ; il était enfantin de vouloir les punir en les enfermant hors du monde. Beaucoup de bibliothèques privées et publiques avaient été brûlées ; seuls des sadiques ou des ignorants pouvaient vouloir punir encore plus le peuple allemand et ravir les Russes qui voyaient dans ce plan d'affaiblissement de l'Allemagne, une étape pour leur expansion à l'ouest. Un jour, je m'envolai pour Paris dans mon petit avion sans être annoncé. Une conférence se tenait au bureau du général McClure et j'étais fortement supporté par deux hommes dont les noms ont précédemment été mentionnés dans ces pages, Charles Douglas Jackson, précédemment éditeur de *Fortune* et plus tard conseiller du général Eisenhower et Richard Howard Crossman, plus tard premier ministre travailliste britannique. Le général commença en remarquant qu'au vu de mon attitude « manifestement pro allemande » je devrais être démis d'emblée. Malgré tout, quand la conférence se termina après plusieurs heures, il avait accepté l'inévitable. À partir de là, les journaux purent publier des nouvelles de partout dans le monde ; une place considérable fut accordée aux feuilletons et aux images, mais par-dessus tout, contre les ordres formels supérieurs, ils publièrent des contributions par des philosophes, poètes, écrivains de langue allemande, parmi lesquels se trouvaient des hommes tels, le psychiatre et philosophe Karl Jaspers, 1883-1969, Raabe Meinhardt, 1915-2010, Meister Eckhart von Hochheim, 1260-1327, et Hermann Ebbinghaus, 1850-1909, aussi bien que Ernst Wiechert, 1887 1950, comte Hermann Keyserling, 1880-1946, et Erich Kästner.

En outre, je réimprimai, sans autorisation d'une quelconque autorité, des textes de Hermann Hesse, Thomas Mann, Bertolt Brecht, 1893-1981, Heinrich Mann, Alfred Neumann, 1895-1992, Oskar Maria Graf, 1894-1967, Fritz von Unruh, 1885-1970, Franz Werfel et beaucoup d'autres. Le seul homme qui s'opposa fut Hermann Hesse ; il fit écrire en Suisse des articles pustuleux contre moi. À partir du milieu des années trente, aucun journal d'Allemagne n'avait publié d'articles d'Hermann Hesse.

La croissance et la consolidation de l'empire Habe, comme on l'appelait dans les cercles de l'occupation, était une épine dans le flanc de beaucoup. « *Sollen dich die Dohlen nicht umschrein, musst nicht Knopf auf dem*

Kirchturm sein » s'écrit la phrase de Goethe. Littéralement « *si tu ne veux pas que les corneilles te tournent autour en criant, il ne faut pas être sur la pointe du clocher* » et en termes directs « *si tu ne veux pas qu'on t'emmerde, tu n'as qu'à ne pas être le meilleur* ».

Je ne pense pas que la phrase souvent citée de Goethe : « *Nur die Lumpe sind bescheiden, Brave freuen sich der Tat* » « *seuls les chiffons sont modestes, les braves se satisfont d'agir* », en fait, ne s'entend pas comme elle est interprétée généralement ; il me semble plutôt qu'elle veut dire que certains, dits chiffons, se contentent de commettre modestement leurs actes, tandis que les braves sont toujours à la recherche d'actes nouveaux et de meilleure qualité. Je ne voudrais pas pour autant me cacher derrière l'excuse de Goethe, car je ne suis pas capable même avec la meilleure volonté de me regarder comme particulièrement impudique, même si amis et ennemis m'ont donné une belle réputation d'impudeur colossale. L'impudeur est une disproportion que l'on peut définir avec une jolie phrase de Vienne : « Ich möcht' ihn für so viel kaufen, wie er wert ist, und für so viel verkaufen, wie er wert zu sein glaubt. » (Je veux lui acheter autant qu'il vaut la peine et lui vendre tout ce qu'il croit avoir une valeur.) C'était aussi ma préoccupation qu'une telle opération pourrait m'être d'un bon bénéfice, mais je préfère traiter avec des centaines d'autres personnes, lorsque la disproportion est beaucoup trop grande entre leurs capacités et leurs opinions d'eux-mêmes. Mon immodestie ou ce que vous voulez appeler ainsi ne résulte pas nécessairement de cécité ou de faiblesse de caractère. On ne m'a plutôt ni très bien identifié mon environnement ni reconnu mes capacités ; je n'ai jamais mis beaucoup d'intérêt pour savoir si j'étais convaincu de mes qualités et sur leur reconnaissance. D'autre part, j'ai toujours accompli mes services selon ma conscience sans me soucier si d'autres le reconnaissaient. Entre moi-même et la connaissance de mon environnement s'est créée ainsi souvent une disproportion telle qu'on y a vu une ressemblance frappante avec la disproportion de l'impudeur. Essentiellement, cependant, je ne pouvais jamais m'empêcher de contrôler si la « réalisation » était vraiment « heureuse ». Parce que l'envie ne fait pas du tout partie de mes nombreuses faiblesses, j'ai constamment sous-estimé l'envie comme moteur humain. J'ai placardé mes réalisations et mes succès chaque fois qu'ils se produisaient, non pas parce que je voulais m'en vanter, mais parce que j'étais sûr de les garder pour moi. Comme une femme qui porte toujours bleu parce qu'elle croit que le bleu fait sa plus belle robe, j'ai toujours imaginé que la chance me portait, et j'ai eu droit à beaucoup de chance justifiée ou pas. Ce n'est que dans un passé récent, que j'ai appris à cacher — depuis j'ai appris que si la modestie est tant

appréciée, c'est parce que les gens s'entendent très bien à brouiller le bonheur des autres.

Quand le dix-huitième journal que je dirigeais devint un succès imprévu, mais bien évident, j'étais encore trop heureux pour me cacher modestement derrière ma réalisation. Ainsi arriva-t-il, comme cela le fit à bien d'autres moments dans ma vie, que mes intentions fussent suspectées alors qu'elles étaient des plus pures. On me demanda à quoi je tendais avec mon puissant empire de journaux. Je n'avais aucun but, du moins aucun but intéressé. J'étais un journaliste aimant son travail et obsédé par lui, intoxiqué par les moyens soudainement mis à ma disposition.

Je voulais que les fenêtres donnant vers le monde soient ouvertes pour l'Allemagne tâtonnant dans le noir et je désirais apporter les idées démocratiques dans un pays nouvellement libéré. J'admets que j'étais pris d'un zèle missionnaire et je regardais l'Allemagne comme un sol des plus fertiles pour le travail missionnaire, même si les Allemands, qui avaient vécu tellement isolés douze années au point de connaître peu du monde extérieur, n'avaient pas besoin qu'on commence par leur apprendre d'abord l'alphabet.

J'étais aussi heureux que le destin m'eût permis de servir à la fois l'Allemagne et mon pays d'adoption. J'étais convaincu que mon opposition au plan Morgenthau donnerait à l'Amérique des millions d'amis en Allemagne, si bien que j'agissais correctement du point de vue américain. Je n'étais pas motivé par des motifs égoïstes, sauf, peut-être, le plaisir enfantin que me donnait mon travail journalistique. Durant tous ces mois, je n'eus pas un seul contact journalistique qui ne me fut pas utile plus tard ; je n'avais aucunement l'idée nouvelle de m'installer un jour en Allemagne.

Si les gens m'avaient fait confiance un peu plus en ce temps-là, bien des erreurs auraient été évitées dans l'octroi de licences aux journaux allemands. De fait, les équipes de certification avaient des instructions d'accorder les permis aussi rapidement que possible, avant que Habe ne soit devenu un Lord Northcliffe allemand.

Alfred Lord Northcliffe, 1865-1922, était un magnat de la Presse britannique qui exerça une forte influence politique…

Je gagnai quelques victoires comme je l'avais toujours fait au cours de ma vie, c'est-à-dire par un rude travail. Je ne suggère pas que j'étais irremplaçable, mais il n'y avait certainement personne pour me remplacer. Je fus promis commandant et le général McClure m'informa que le gouverneur général, c'est-à-dire le général Dwight Eisenhower, voulait me voir à son Quartier général à Francfort. À l'exception d'Augsbourg et Bamberg, « mes » journaux étaient maintenant tous publiés par l'Allemagne sous licence. Le

général Eisenhower voulait me mettre à la tête d'un journal permanent du gouvernement militaire.

— Appelons-le le *Neue Zeitung*, *dit-il*.

Quand j'en viens maintenant à la description de ma vie privée, je suis peut-être plus proche de la plupart des pages difficiles de ce livre. Celui qui décrit sa propre vie fait face constamment aux problèmes de discrétion et de courtoisie. Des plus perturbantes est alors l'idée d'agir sans courtoisie envers des personnes vivantes, spécialement des femmes. Cependant, si on place la courtoisie au-dessus de la vérité, on dévie de son personnage et le lecteur est précipité dans la confusion. Il est rare qu'une personne décide ce qui dans sa vie est d'intérêt public, dans le sens du moins où l'histoire d'un personnage peut être d'intérêt public. Et il est très douteux que sa décision soit toujours confirmée par le lecteur. Le problème est plus compliqué, quand l'écrivain veut décrire les personnes qui ont croisé sa vie et peuvent encore intervenir dans sa vie personnelle, alors qu'il les a exposées au public. S'il persiste cependant et décrit ces personnes autrement qu'elles lui apparaissaient en réalité, la vérité est tronquée et l'autobiographie devient un hybride entre le roman et l'exposé factuel. La partie la plus difficile du problème de l'auteur est alors que la question du pouvoir discrétionnaire est en conflit avec le problème de la courtoisie, lorsqu'il lui est impossible de revoir tel ou tel moment de sa vie avec amour, tolérance ou indulgence. Un livre, comme chaque mot, peut être une arme, la seule qu'a l'écrivain. Quand les individus visés ne sont pas écrivains, ils n'ont pas d'armes similaires : ils courent donc un risque de ne pouvoir se défendre. Au sujet de la question de l'indiscrétion, on peut se placer en difficulté du fait que l'écriture en elle-même est un commerce indiscret, et avec la colère de Charlotte von Stein, 1742-1827, contre Goethe et celle d'Eleonora Duse, 1858-1924, contre Gabriele d'Annunzio, 1863-1938, je pense que nous avons au moins quelques grands exemples qui peuvent aider les professionnels à surmonter leurs faiblesses de caractère. Déprimante, cependant est la pensée d'hommes vivants de devoir agir de façon chevaleresque quant ä la vie des femmes. Cela place la courtoisie au-dessus de la vérité, cela altère la description des personnages et soudain le lecteur est plongé dans une confusion irrémédiable. Presque tous les gens que j'ai rencontrés étaient plus dignes que moi dans la confrontation de nos destinées et j'ai presque toujours été du côté des coupables et j'accepte avec une conscience plus ou moins claire la responsabilité, qu'elle fût vraie ou fausse, pour le naufrage de trois mariages et l'échec de beaucoup d'entreprises. Dans le cas de la femme que je vais décrire, cela est impossible. Comme il est impossible de passer son existence sous silence sans falsifier en même temps

l'histoire de ma vie.

Depuis le premier jour où je franchis la frontière allemande, l'obsession m'envahit de retrouver Ali Ghito, l'actrice allemande que j'avais rencontrée dans des circonstances si romantiques à Vienne et que j'avais perdue après moins d'une année d'amour-passion.

Je réalise maintenant, et peut-être même aussi en ce temps-là, que cette pensée, qui était devenue comme une manie, était reliée moins à l'amour que j'avais connu douze années auparavant, qu'à la perte de douze années depuis. Le journal allemand périodique Spiegel, qui avec une longueur imméritée parla de moi en 1952, a écrit qu'en entrant sur le sol allemand, j'aurais dit :

— Ça sent Ali.

Bien que je n'aie jamais prononcé ces mots, le journal avait un droit journalistique à me les attribuer, car j'aurais pu très facilement les avoir dits. Je n'avais pas digéré la perte d'Ali, non à cause de l'amour que j'avais pour elle, mais parce que l'avoir perdue symbolisait la puissance d'Hitler sur moi. Aujourd'hui, je suis honteux de ce sentiment. Des millions de personnes se sont fait voler leurs vies par Hitler, tous leurs biens, leurs mères, leurs pères, leurs sœurs, leurs frères et enfants. Il ne m'avait rien dérobé sauf une maîtresse. Mais ma fierté sexuelle, probablement la moins valable et la plus profonde des fiertés humaines, avait été blessée et la blessure sous sa cicatrice superficielle, pouvait guérir seulement si je me prouvais qu'Hitler « n'avait pas éloigné une femme de moi ». Aujourd'hui, je l'admets en rougissant : le mot victoire ne signifiait complètement rien pour moi, s'il ne comprenait pas la femme que le Reich fou et ses lois barbares m'avaient ravie.

Dès mon installation à Bad Nauheim, je commençai à rechercher Ali. Là où je demandais, son nom était inconnu. J'avais entendu dire, quand je demeurais à Genève qu'elle avait marié le banquier Paul Schmidt-Branden, 1885-1955, et en avait ensuite divorcé. Mais il n'existait aucune trace de l'ancien directeur de la Dresdner banque ni de la banque elle-même. Mais je me rappelais qu'Ali avait toujours parlé affectueusement d'Alke, la fille née de son mariage avec un architecte du nom de Schlag, mariage qui avait été dissous avant même ce jour d'hiver 1932 quand elle était venue à Vienne. Je n'étais pas sûr si l'architecte avait vécu à Weimar ou Jena, mais je me rappelais que c'était dans une Ville associée à Goethe et Schiller. Un dimanche, j'allai en Jeep jusqu'à Weimar. C'était le 30 juin 1945, la veille du jour où les troupes américaines se retiraient de Thuringe, abandonnant de manière suicidaire cette partie de l'Allemagne aux Soviets. Des centaines de

véhicules chargés d'infortunés réfugiés allaient vers l'ouest, ma Jeep conduite par le pilote de course White se frayait un chemin vers l'est.

À Weimar où nous rencontrâmes les premiers Russes, mes recherches n'eurent pas de succès. Mais à Jena, je n'eus qu'à ouvrir le répertoire téléphonique pour trouver d'emblée l'adresse de l'architecte.

Avec effroi et obséquieusement, monsieur Schlag, qui était remarié, reçut l'officier américain porteur de son inévitable baguette de cavalier, un instrument typique qui me valut bien des ennemis. Apparemment, il pensait que je venais réquisitionner sa plaisante petite maison ou la « libérer » de quelques objets d'art. Il fut des plus heureux quand il sut que l'officier américain très décoré voulait seulement l'adresse de la femme dont l'architecte avait divorcé depuis longtemps.

Mon hypothèse que monsieur Schlag devait être informé des lieux où se trouvait Ali à cause qu'il restait en contact avec sa fille se révéla exacte. Oui, Ali se trouvait avec leur fille à Bayrisch-Gmain ; non, elle n'était pas remariée. À ma question de savoir où Ali avait vécu les douze dernières années furent éludées avec beaucoup de tact et d'habileté.

De retour à Bad Nauheim, je demandai à mon collègue et ami à Munich, le sergent Max Kraus de prendre la route pour Bayrish-Gmain et de se renseigner pour moi. Quelques jours plus tard, Max me rapporta qu'il avait été reçu avec effusion à la maison d'Ali Ghito. Il semblait qu'elle était sur le point de se marier, mais elle me recevrait avec plaisir.

Une semaine ou deux plus tard, je devais inspecter le *Münchner Zeitung* nouvellement fondé. Je remplis ma voiture de nourriture et je partis pour Bayrisch-Gmain par un beau soleil d'été. Mon expédition, comme tout ce qui la suivait, n'était pas exempte de dangers. À ce moment-là, l'armée interprétait à la lettre une loi de non-fraternisation écrite par un fou.

À une conférence d'état-major à Bad Hombourg, le nouveau Quartier général de McClure, j'avais exprimé mon opinion sur cette loi en des termes si violents que le colonel Powell m'avait avisé amicalement de modérer à l'avenir mes transports. Sous ces règlements, les soldats américains ne pouvaient parler aux Allemands et il était hors de question qu'un officier américain se présente chez une femme allemande pour prendre le café qu'il apportait lui-même.

Ali était en beauté. Elle n'avait guère vieilli depuis la dernière fois que nous nous étions vus douze ans auparavant. Elle avait gardé son tempérament débordant contagieux ; elle était aussi élégante que jamais dans son costume bavarois (Dirndlkeit) et elle semblait très heureuse de me voir.

Tout me parut à l'époque comme étant un merveilleux cadeau du destin.

J'étais si fermement résolu à aimer de nouveau la femme qu'on m'avait enlevée que je l'aurais probablement fait même si Ali avait vieilli ; cependant, un généreux destin avait préservé Ali restée pour moi inchangée, belle et ravissante.

Il était seulement naturel que notre conversation dans ces conditions se tournât vers des questions politiques. À Munich, on m'avait dit que les hauts personnages nazis avaient habité dans cette région de la Bavière quand Hitler avait planifié de faire de Berchtesgarden son dernier centre de résistance. Par ailleurs, ce coin béni de pays avait échappé à tous les bombardements tout au long de la guerre. Mes hésitations et mes doutes prudents quand Ali me dit qu'elle avait réussi à fuir Berlin pour rejoindre ce havre de paix où sa fille avait été placée par le service du travail et où elle voulait rester près d'elle à tout prix.

Je ne voulais pas savoir plus de détails. Après quelques heures, il fut évident qu'Ali voulait briser son engagement au mariage avec un docteur, un gentil gentleman qui vint prendre le café un peu plus tard, et qu'elle voulait me suivre à Bad Nauheim. Aujourd'hui, je ne peux pas comprendre ma cécité et mon irresponsabilité, même si j'ai passablement de compréhension et peut-être même d'indulgence pour mes erreurs passées et mon caractère fantasque. Était-ce correct de déchirer dans une heure une relation qui avait évidemment grandi durant les années difficiles de la guerre et comment pouvais-je fermer les yeux sur le fait qu'une femme qui était à faire ce pas avec un tel détachement hautain était susceptible d'agir un jour de la même façon avec moi ? Le Seigneur exerce sa divine justice en frappant de folie les victorieux, et ceci s'applique aux individus comme aux peuples. Je m'illusionnais moi-même en croyant que la victoire ne m'avait pas rendu confus ; j'étais fier de mon froid détachement.

Je me félicitais de mon sens supérieur de compréhension. Et maintenant, devant le premier test sérieux, je me comportais avec l'arrogance du conquérant, et j'agissais comme un dieu vengeur distribuant faveur et défaveur. Je ne savais pas alors que l'homme n'est jamais aussi misérable que quand il singe son Créateur.

Ma position n'avait pas à voir avec mon rang militaire. C'était comme pour un brigadier. Environ dix jours après notre première rencontre, mon fidèle sergent Ludwig Atlas m'amena à Bau Nauheim Ali et sa fille. Le maire de Nauheim mit à ma disposition un élégant appartement dans la charmante Ville d'eau. Un grotesque Louis XV d'occupation s'établissait lui-même avec sa Pompadour d'occupation

Un jour, j'allai au Luxembourg pour du magasinage. Comme je ne tais pas

mes erreurs et inconduites, je me permets de mentionner quelques points en ma faveur. Durant 1945 et 1946, alors que le marché noir était florissant dans le pays vaincu, quand réquisitions et spéculations sévissaient, quand tout s'achetait et se vendait, quand des transactions douteuses étaient conclues et que certains faisaient beaucoup d'argent, je ne plaçai pas un seul dollar dans le marché noir, ne ramassai pas même un mouchoir ni ne m'enrichit d'un seul mark sale.

Quand je quittai l'Allemagne au printemps 1946, j'étais considérablement plus pauvre que quand j'avais traversé le Rhin. Comme seul « souvenir » j'ai emporté un pistolet, qui venait du commentateur de radio et général du Troisième Reich, Kurt Dittmar, 1891-1959, qui me fut à Bad Nauheim pendant une semaine un cher et très bavard invité.

(Les Actualités Françaises du 04/05/1945 : Le général Dittmar se rend près de Magdebourg : le général Dittmar, commentateur officiel du régime nazi à la radio allemande, en tenue de général et son jeune fils en tenue de soldat allemand se rendent, sortant d'une maison très abîmée.)

Comme Ali et Alke, sa fille de dix-neuf ans, ne pouvaient pas plus vivre sur leurs maigres rations que les autres Allemands et puisqu'il y avait d'innombrables petites choses dont elles rêvaient après tant d'années de privation, j'allais occasionnellement faire des visites de magasinage avec Ali au Luxembourg et nous retournions de là lourdement chargés (Alke deviendra la belle-fille d'Hans Habe !)

Je venais juste d'arriver à l'*Hôtel Brasseur* à Luxembourg au milieu d'une averse, quand un message téléphonique m'atteignit. Le général Eisenhower m'ordonnait de paraître devant lui à 10 heures du matin le jour suivant. Il désirait me parler au sujet du *Neue Zeitung*. Je retournai dans ma voiture et nous roulâmes toute la nuit pour être à Francfort dès le matin.

Même la salle du général dans le bâtiment de l'I.G. Farben me fit mauvaise impression. C'était une énorme pièce glaciale, avec un éclairage indirect, tapissée sas goût d'un papier jaune et avec un énorme bureau de style mussolinien. Depuis la porte, il y avait toute une marche à faire pour atteindre le bureau derrière lequel le général trônait, assis. Eisenhower me rendit brièvement mon salut. Il semblait différent de l'occasion où je l'avais vu au Quartier général du général Bradley ou parmi ses troupes. Il n'y avait pas trace du fameux sourire d'Eisenhower.

Son visage était lisse, froid et sans humour, le visage d'un supérieur.

— Asseyez-vous, *dit-il avec un geste bref*. Pouvez-vous écrire à main levée ?

— Non, Sir.

Les deux, la question et la réponse furent typiques de la conversation qui démarra alors et dura presque deux heures. Le général avait demandé si j'étais sténographe, car il avait l'intention de se lancer dans un monologue que j'aurais enregistré obséquieusement. Mon « Non, Sir » fut typique dans les presque deux heures, j'eus peu l'opportunité de dire quoi que ce soit sinon « Oui, Sir » et « Non, Sir ».

Le général commença par déballer son programme politique et journalistique pour le *Neue Zeitung*. Plus il parla, plus je retombai sur terre. Comme presque tous les soldats américains, je m'étais créé une image idéalisée d'Eisenhower. Et maintenant, la couleur commençait à lâcher couche après couche. Pour commencer, il accompagnait son discours de sa manière théâtrale qui était loin d'être spontanée et, partant, n'était pas particulièrement amusante. Il marchait sans arrêt à travers la salle, décrivant un huit sur l'épais tapis ; dès l'instant où la suite de ses idées atteignait un sommet, il s'approchait de son fauteuil et s'effondrait dedans au moment même où la phrase cruciale s'achevait.

C'était comme s'il désirait mettre par son effondrement un point d'arrêt totalement immanquable. Il attendait alors un moment, s'assurant que son exposé était bien entré chez son auditeur, et il se levait de nouveau pour démarrer un nouveau paragraphe. Il prononça avec la finalité de la sagesse socratique des platitudes de plus en plus horribles, venant d'un général que j'avais admiré et qui m'avait d'abord intimidé.

— Nous ne désirons pas amuser les Allemands, *dit-il*, mais seulement les éduquer. Vous devez garder cela à l'esprit tout le temps.

Finalement, je me forçai à répondre :

— Mon général, nous ne pouvons obliger personne à acheter le *Neue Zeitung*. Un journal ne peut s'empêcher de faire des concessions à ses lecteurs.

— Nous ne sommes pas ici pour faire des concessions, *répliqua le général impatiemment*.

Heureusement, avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, le lieutenant-général Bedell Smith, 1895-1961, entra dans la salle.

— Nous devons faire quelque chose, *dit le petit homme à la face morose, mais intelligente de bulldog*. Je viens juste de recevoir ces photographies. Voici à quoi ressemblent les prisonniers allemands que nous avons remis aux Français. Ces hommes sont en train de mourir de faim. Ça ne peut pas durer. Puis-je parler aux Français ?

Eisenhower examina les photographies.

— Ne faites rien de la sorte, *répliqua-t-il*. Envoyez un rapport à

Washington. Laissez Washington décider.

Bedell Smith secoua les épaules, retourna mon salut et sortit. Le général reprit son monologue. Finalement, après une heure où il me donna des instructions qu'aucun journaliste n'aurait pu possiblement mettre en œuvre, il me demanda de mettre sous écrit ses observations suivantes. Il voulait les retrouver avec sa signature en première page du premier numéro du *Neue Zeitung*. Comme il est parfois difficile de ne pas écrire une satire, le lecteur me pardonnera si je cite deux paragraphes de la déclaration qui apparut le 18 octobre 1945 sur le premier numéro du *Neue Zeitung*.

— « La dénazification doit être poursuivie avec tous les moyens à notre disposition. Cela s'applique non seulement aux membres du parti, mais aussi à tous ceux qui d'une manière ou d'une autre ont profité du national-socialisme. Il n'existe plus de nationaux-socialistes indispensables. Le National-socialisme doit être détruit et tous les membres du N.S.D.A.P. et ses associations affiliées doivent être démis. Le militarisme doit être détruit avec le nazisme. La démilitarisation physique est activement menée, mais à elle seule elle ne nous garantit pas que l'Allemagne dans le futur n'entraînât pas le monde dans une nouvelle guerre. La pensée guerrière doit être éradiquée des cerveaux allemands. L'agression est considérée comme un acte immoral par toutes les nations civilisées du monde. Les Allemands doivent être instruits afin qu'ils saisissent cette vérité évidente. »

Ainsi parlait le général d'armée Dwight D. Eisenhower qui plus tard allait être le Président des États-Unis d'Amérique. Après que le général eut fait quelques autres observations sur l'Allemagne, révélant encore une méconnaissance effroyable de son sujet, je fus renvoyé avec instruction de soumettre le lendemain matin par écrit l'article éditorial du général.

C'est ce que je fis le matin suivant.

Dans l'après-midi, mon supérieur immédiat, le colonel Powell, me convoqua à son bureau avec tous les signes d'un énervement extrême.

— Belle affaire que vous avez faite là, Habe. Le général est furieux. D'abord, vous admettez que vous ne pouvez pas écrire à main levée. Le général a demandé ce qu'un éditeur en chef pouvait faire d'autre. Alors, vous sortez et vous déformez complètement son article. J'aimerais vous avoir en Cour martiale.

Je roulai jusqu'à l'immeuble d'I.G. Farben et là je fus reçu par un aimable major général.

— Ce n'est pas si pire, *dit-il*. Mais au départ le général était réellement furieux. Vous avez déformé son article.

À travers le bureau, je regardai subrepticement mon manuscrit qui était

devant le général. Je notai qu'un seul mot avait été corrigé au crayon rouge.

— Vous avez écrit, *continua le général*, que les Allemands doivent devenir une nation de pionniers. Ne savez-vous pas que le mot « pionnier » nous rappelle nos ancêtres ? Les Allemands ne pourront jamais être des pionniers ; tout au plus deviendront-ils de pacifiques travailleurs. Le général a substitué « pacifiques travailleurs » à votre mot « pionniers ».

— Est-ce tout ? *laissai-je échapper, surpris*.

— C'est tout, *répliqua le général en me tendant le manuscrit signé*. Bonne chance.

Comme je l'ai dit précédemment, « Difficile est satiram non scribere ».

Alors arriva le moment que jusqu'à ce jour je considère être l'apogée de ma vie. Dans la nuit du 17 au 18 octobre 1945, les presses rotatives du *Völkischer Beobachter* de la rue Schellingstrasse de Munich se remirent à tourner. Les copies du *Neue Zeitung*, chaudes et encore fraîches de l'encre d'imprimerie, sortirent du chariot convoyeur.

En haut, dans les bureaux éditoriaux rebâtis en hâte du *Neue Zeitung*, sa naissance fut célébrée avec une bouteille de champagne. Je m'étais évadé des réjouissances et je me tenais debout près de la machine qui commençait à bouger lentement. Autour de moi régnait l'animation précise de la salle des machines, l'atmosphère nocturne fiévreuse de la renaissance d'un quotidien, de cette naissance masculine collective et sans douleur. L'idée que ces ouvriers dans leurs bleus de travail pouvaient être des ennemis ou encore, pire avaient été des ennemis me semblait absurde dans l'atmosphère de cordialité affairée et de camaraderie joyeuse. Dans les grandes salles non ventilées, l'odeur d'encre d'imprimerie se mélangeait à l'odeur poussiéreuse des journaux. J'aperçus un rouleau d'impression non encore développé et portant une énorme croix gammée avec les mots *Völkischer Beobachter*. Nous nous servions du papier du quotidien du Führer. Et nous imprimions la vérité.

Pour la première fois, j'étais pleinement conscient de l'ampleur de notre victoire. Et c'était pour moi-même un triomphe personnel extraordinaire.

Je sais bien qu'à ce moment-là, je ne pensai pas à moi-même. La victoire signifiait la fin de l'anxiété pour des millions de personnes, la libération des survivants des camps de concentration, la fin des camps de concentration, la fin des bombardements de nuit, l'aube d'une nouvelle ère.

Éditeur : « Presses universitaires du Septentrion » 1997 : Die Neue Zeitung, un journal américain pour la population allemande (1945-1949) a été créé en 1945 par l'armée américaine. Ce journal annonçait ouvertement aux lecteurs sa mission de rééducation d'organe officiel. Malgré la présence de collaborateurs célèbres, tels : Hans Habe, Erich Kästner, 1899-1974, Stefan

Heym, 1913-2001, Egon Bahr, 1922- ?, Peter Boenisch, 1927-2005, ou encore Hildegard Hamm-Brücher (née en 1921 — Prix Heinz-Galinski-Preis en 2005, Prix Eugen Kogon en 2010), une telle mission semblait impossible à remplir, entre information et propagande ; mais ce fut un succès. Au sommaire figurèrent des noms illustres, de Ludwig Erhard, 1897-1977, à... Thomas Mann, 1875-1955.

Aujourd'hui, il est facile de dénigrer le succès du *Neue Zeitung* avec la remarque qu'un public privé de tout était prêt à acheter n'importe quoi et que le prix d'une copie était dépassé dix fois par le prix du papier qui était en pénurie. Je sais que cela n'est pas vrai. Sans circonstances particulières qui régnaient, alors, en Allemagne, l'édition ne serait pas montée à deux millions et quart d'exemplaires et nous n'aurions pas eu à rejeter 3,5 millions d'autres abonnés en raison du manque du papier à journal. Ni la faim du public allemand pour les nouvelles, ni son besoin de papier d'emballage ne peuvent expliquer les deux mille lettres que nous recevions chaque jour, quelque chose de spécial dans l'histoire des journaux.

J'étais particulièrement fier de mon œuvre parce que je l'avais réussie malgré une terrible opposition.

Cette opposition était des plus diverses natures. Au départ, j'avais refusé de me joindre au chœur de la propagande prosoviétique, alors si populaire parmi les Alliés. Naturellement, durant la guerre, J'avais toujours maintenu que nous avions l'obligation de traiter loyalement les Alliés russes, mais aussitôt la guerre finie, nous avions à tracer une ligne de séparation idéologique. Mon suppléant et plus proche collaborateur, le commandant Wallenberg, qui plus tard continua d'éditer si brillamment le *Neue Zeitung* jusqu'à ce que la stupidité et la myopie lui ôtent cet instrument des mains (8 septembre 1947), avait écrit un article cinglant critiquant le comportement des Russes en Silésie et dans les Sudètes. Pour ce geste, nous fumes sévèrement réprimandés par le bureau du Gouverneur.

Bad Homburg et Berlin désapprouvaient de la même façon notre sabotage des idées de Morgenthau, un sabotage qui était évident dans chaque numéro du journal. Le colonel Powell fut personnellement envoyé à Munich pour mettre une fin à la tendance pro allemande. Quand j'observai dans un rapport que je considérais comme une erreur de « continuer de faire la guerre d'hier » et qu'il était temps de « regarder les Allemands comme nos futurs alliés » il fut suggéré que j'étais devenu une victime de la propagande nazie.

Ma position critique à l'égard des procès de Nuremberg fut jugée « scandaleuse » par le haut commandement. Et de fait, ce que j'écrivais dans le numéro du 7 décembre 1945 du *Neue Zeitung* sur Nuremberg était

« scandaleux » :

— « Les avocats en robe noire sont assis sur les bancs en face des accusés avec un tel grand parallélisme que même la troisième place dans la première ligne des avocats correspond encore à la troisième place du rang des accusés. Ce parallélisme géographique est aussi le seul parallèle entre les défenseurs et les accusés. Vous ne pourrez jamais comprendre comment le peuple allemand pouvait faire un choix si fondamentalement mauvais entre des hommes comme Hermann Goering, défendu par Otto Stammer, Wilhelm Keitel, 1882-1946 par Otto Nalte, Fritz Sauckel, 1894-1946, par Robert Servatius, 1894-1983. Le Tribunal de Nuremberg ne nécessita aucun juge allemand, car l'autre, mieux la meilleure Allemagne est représentée en cour par le beau monsieur à tête grise, qui a choisi la langue, la diction européenne et l'expertise juridique en un pont invisible construit sur lequel un changement dans le pays pourra un jour se mettre en marche. Mais est-ce simplement le symbole éloquent de Nuremberg que ces Européens Allemands, dont certains ont subi les méfaits des accusés en tant que membres des Nations alliées, ne peuvent peut-être pas encore juger, mais servent d'avocats choisis par la commission pour être commis à la défense des grands du national-socialisme dans les crimes qu’ils ont commis contre l’humanité. Comme ces Européens allemands, aujourd'hui de nombreux bons Allemands souffrent en ayant honte des accusés de Nuremberg. Et c'est précisément ce qui est bon sur le choix de ces avocats de l’autre Allemagne défendent bien et avec professionnalisme les accusés. »

Je suis allé plus loin dans ce style. Le 30 novembre 1945, j'ai écrit un article intitulé « la solidarité mal comprise », pour lequel j'ai reçu, une autre « incompréhension mutuelle », plus de 13 000 lettres, écrit dont la teneur était la suivante :

— « C'est encore la déception sur les Américains qui voulaient seulement écarter un imbécile. Beaucoup d’Allemands avaient attendu les Américains comme des libérateurs et se sont félicités. Ils ont été déçus, principalement pour trois raisons : d'abord, parce que les Américains se sont comportés non comme des libérateurs, mais pas comme des conquérants ; deuxièmement, parce que dans le processus de nettoyage d’indéniables erreurs ont été commises, errer par trop et par trop peu ; et troisièmement, parce qu'ils n'ont pas lancé immédiatement le processus de production prévu... Sur l'ensemble, cependant, la situation a été la suivante : les nationaux socialistes avaient essayé de s'identifier à l'Allemagne et d’identifier l'Allemagne avec eux. Vous ne pouvez pas blâmer que quiconque a vu les choses de l'extérieur ait pu croire à la vérité profonde de cette identification.

Ce n'est que lorsque le rideau de fer s'est installé sur l'Allemagne, que l'Amérique a évoqué la possibilité qu'il se trouvait vraiment deux sortes d'Allemagne. À cet égard, même aujourd'hui, sept mois après la capitulation l'Amérique réveillée soudainement de la solidarité du blanc au noir n'a pas clairement vu les efforts confus de l'"autre Allemagne" de faire ce qu'elle n'a pas fait durant douze ans, soit éviter de s'identifier avec l'Allemagne que le monde a vue avec horreur. »

Je ne voudrais pas citer ces lignes — et je pourrais remplir des pages avec des citations de mes articles similaires souscrites par son nom complet — si je ne crois pas que, au-delà de moi-même, sont toujours d'intérêt. Je ne veux pas avec ce livre faire entendre raison aux incorrigibles : peuvent-ils continuer à m'appeler un antiallemand ! Aussi, autant je suis fasciné par le miracle économique allemand et de la Renaissance allemande, autant je vois trop clairement leurs causes et leurs dangers. Qui a écrit ces lignes, en hiver 1945 devrait pour faire preuve en 1954 de son amour pour l'Allemagne applaudir la folie de la remilitarisation allemande ! Aussi, je ne demande en 1954 par plus de l'Allemagne heureuse que ce que j'avais demandé à l'Allemagne malheureuse : un peu plus de justice. Cette justice est importante pour moi, mais en aucun cas elle m'est une justification devant les injustices, lesquelles je ne vois pas différentes d'un iota de ce qu'elles étaient voilà dix ans. Néanmoins, ma position devrait être claire — et en effet sur les bases suivantes.

Comment ai-je pu malgré cela acquérir la réputation d'être un antiallemand ? Cette réputation, bien qu'en aucune façon universelle n'était pas due au hasard. J'avais à être catalogué ennemi de l'Allemagne parce que je faisais une claire distinction entre les deux Allemagnes. Ni les nationaux-socialistes ni les nationalistes n'avaient jamais fait cette distinction ou historiquement ou présente. Pour eux, il n'y avait qu'une Allemagne dans le grand chaos de laquelle on pouvait les tenir pour les meilleurs de l'Allemagne.

Ajoutez cela que j'étais alors un représentant honnête de la rééducation, ce qui maintenant est devenu le plus impopulaire des termes. Ça me rend malade de voir des couards qui s'étaient autrefois pavanés comme rééducateurs et qui maintenant blêmissent dès que le mot est prononcé en leur présence. Je ne suis pas né couard et je veux rendre parfaitement clair que j'étais un « rééducateur » convaincu et enthousiaste et que je considère l'identification à la mode de rééducateur avec celle de pédéraste comme une des plus disgracieuses falsifications de l'histoire. L'idée d'une « rééducation » n'était ni immorale ni ridicule et encore moins antiallemande. Qu'elle fût tentée avec les moyens et les instructeurs les moins appropriés ne parle pas en sa défaveur ;

ni, pour la même raison, le fait que les enseignants incompétents furent battus par leurs élèves récalcitrants.

On est tenté de garder son calme à propos de l'absurdité des méthodes qui furent utilisées pour la rééducation, mais je pense que je dois signaler deux cas particuliers connus de moi seul. Par exemple, je fus une fois menacé de Cour martiale par la Division de contrôle de l'information parce que je refusais de mettre l'article principal du *Neue Zeitung* sur une page spéciale d'article principal comme c'est la coutume en Amérique ; ils croyaient sérieusement que ce qui comptait, ce n'était pas le contenu de l'article, mais le fait que je l'avais séparé des nouvelles.

Par ailleurs, je devais soumettre chaque semaine une liste des auteurs américains apparaissant dans le *Neue Zeitung*, puisque les lecteurs allemands devaient être nourris d'au moins 33 % d'auteurs américains. Alors qu'une fois j'avais placé dans la liste des auteurs américains Carl Sandburg, 1878-1967, le grand biographe d'Abraham Lincoln, un illettré militaire m'écrivit en retour que le public allemand pouvait prendre Sandburg pour un Allemand. Parce que l'Amérique était le seul pays démocratique qu'ils connaissaient, ils croyaient que l'américanisme était le traitement des maux allemands.

La confusion entre rééducation et américanisation n'était qu'une des confusions parmi tant d'autres et pas la plus importante. On ne pouvait ré éduquer une nation à la justice et en même temps bafouer la justice à Nuremberg ; prêcher un commerce propre et la contrebande de cigarettes ; ostraciser socialement ceux qui devaient être rééduqués et faire monter les prix dans le marché de la prostitution ; condamner des soldats et réemployer des agents de la Gestapo ; ou priver un jour la police de ses bottes de cavaliers et remettre ces bottes aux soldats démilitarisés le jour suivant.

Avant tout, la rééducation fut un échec parce que les vainqueurs, avec leur obsession d'une culpabilité collective, ne voulaient pas faire confiance aux Allemands.

Je compris cela à l'époque, car dans *Wohin wir gehören* publié en 1948 (*Aftermath* publié en 1947), je fis de mon héros, le commandant Peter Olden, une description de moi-même avec ces mots :

— « Je suis un missionnaire, mais je suis aussi un des sauvages. Je sais que je viens de là-bas. Et c'est là, Colonel, que mon problème commence. N'importe quel officier américain envoyé en Allemagne peut être rappelé. Si quelqu'un à Washington pense que mon travail ici est terminé, c'est son devoir de me rappeler. Vous pouvez dire avec raison que tout cela n'est qu'un problème de formalités. Le point principal est celui-ci : je ne crois pas que les Allemands puissent être rééduqués de l'extérieur. Une nouvelle et meilleure

Allemagne doit naître par elle-même ».

Personne n'admit l'échec de la rééducation et des rééducateurs plus franchement que moi, mais je vois cet échec comme un désastre, non comme un coup de chance.

La rééducation n'était pas pour ceux qui avaient victorieusement résisté à l'intoxication hitlérienne, mais pour ceux qui, volontairement ou involontairement, sont devenus ses victimes. Personne ne peut nier que le peuple allemand a été instruit pendant douze années dans l'esprit national-socialiste et que cette éducation a pris racine dans une grande partie de la population. Pourquoi alors la rééducation n'aurait-elle pas dû être tentée ? La caricature de l'homme avec l'index levé ne m'effraie pas ; pendant douze années, une partie considérable du peuple allemand a très bien répondu à l'index levé.

Pourquoi alors considérer comme absurde qu'une bonne part du peuple allemand était encore influençable de la même façon ? Je ne veux pas minimiser l'échec de la rééducation, mais je ne suis pas convaincu que le mot en lui-même est l'expression d'un comportement abusif. Le mot rééducation devint un terme exprimant l'abus, non parce qu'elle échoua, mais parce qu'étaient remontées à la surface des forces craignant la possibilité de son succès.

Comme j'étais probablement un des rééducateurs ayant le plus de succès, je devins aussi un des plus haïs. C'est un fait qui doit être établi dans un récit personnel comme celui-ci.

Mais je dois ajouter que mon attitude dans la décision d'analyser les années 1945 et 1946 repose sur une raison importante pour cette autobiographie.

Beaucoup de mes actions, et certaines choses que j'ai écrites en particulier après 1950 s'expliquent par le fait que ma motivation sincère ne s'est guère refroidie.

C'est un fait que ma politique pro allemande d'occupation m'a presque mené devant la cour martiale ; c'est un fait que j'ai démissionné en avril 1946 en tant que rédacteur en chef du *Neue Zeitung* parce que je n'adhérais pas à la doctrine de la culpabilité collective ; c'est un fait que peu de temps après mon retour en Amérique à l'été 1946, j'ai publié une fulgurante série d'articles dans Aufbau, l'organe de la communauté immigrante juive, contre la politique d'occupation et le procès de Nuremberg ; c'est un fait que j'ai souffert d'être vu comme un symbole de l'antiallemand ! J'en éprouvai une grande déception quand je retournai en 1946 en Amérique avec la conviction d'avoir été compris non seulement par ma terre d'adoption, mais aussi en Allemagne. Pour

seulement en citer un exemple, le 9 août, dans le *Süddeutsche Zeitung*, ma critique américaine des procès de Nuremberg a fait l'objet d'un éditorial de Wilhelm Emanuel Süskind, 1901-1970, dans lequel il a dit que *Wohin wir gehören* est un livre que le Docteur Goebbels aurait volontiers brûlé, mais que, Goebbels étant mort, je ne devrais probablement même pas avoir un jour à en répondre ; que le livre contenant l'histoire de mon mariage avec Eleanor et une apothéose d’Ali, imbattables s’y trouvent l'injustice et le mauvais goût ; que je me défoulais avec plein de généralisations sur les femmes américaines et une célébration tout aussi totale de la femme allemande ! Que le roman contenait des observations fines formulées dans des phrases spirituelles, comme dans la conversation entre le major Peter Ogden, un personnage clé dans laquelle je me décrivais, et son ami le Major John Stroud ; enfin, qu’en voici un passage représentatif, qui ultérieurement devrait souvent être cité : « En général on peut dire que ce journaliste, qui pour autant que nous le savons n’est pas de naissance américaine ni allemande, a clairement dit et cela le rend totalement allemand ce qui a toujours été l'apanage du prophète : ne pas écouter les flatteries de son environnement. Il nous a dit à nous Allemands dans son journal *Neue Zeitung* des vérités amères et glaciales qui certainement touchent la sensibilité allemande. Inversement, il semble qu’en Amérique il a dit des choses qui n’y sont pas nécessairement perçues comme agréables... La chose est vraie notamment dans un article qu'il a publié récemment dans l’hebdomadaire new-yorkais de langue allemande Aufbau, où il s’en prend aux “erreurs de Nuremberg” ».

De la même façon qu’écrivait à cette époque le *Süddeutsche Zeitung* avec qui je n'avais pas de relations et dont je ne connaissais pas les rédacteurs, j'ai reçu des centaines de lettres en Amérique d’Allemands qui regrettaient mon départ, lettres que je garde et lis encore avec émotion. Comme symbole de haine antiallemande, je ne fus découvert qu'en 1949, date précisément où sous l'influence les nationalistes allemands se sont souvenus qu’ils détenaient effectivement un abonnement à l'âme allemande.

Mais je n'ai jamais eu à tolérer l'amour non partagé. Quand j'ai, après de nombreuses expériences amères, publié en 1952 mon livre *Notre histoire d'amour avec l'Allemagne* (*Unsere Liebes affàre mit Deutschland*), le *Münchner Merkur* a lancé contre moi une attaque virulente, sous le titre : « Hans Habe, l'amant déçu » ; l'auteur présumé ne se rendait pas compte de la vérité émise dans mon titre, ni du fait qu’il avait joué beaucoup avec le titre dans sa critique très personnelle. Je ne vais pas dire avec certitude que j'ai été un « prophète », néanmoins il s’est montré révélateur que le journal berlinois à financement américain *Der Monat* a soufflé moi sur dans la même direction

que le responsable de cet article.

Le fait demeure que la tragédie d'amour est une mauvaise conseillère. La justice est rendue sans valeur si l'on en attend de la reconnaissance ; faire ce qui est juste dans l'idée qu'on en sera récompensé n’est qu'à moitié procéder. Ne pas écouter les flatteurs (*Umwelt nicht nach dem Munde zu redden*), mais attendre que les éloges sortent de leurs lèvres est un paradoxe insensé, et la générosité est petite, si on se tourne contre la générosité. La meilleure Allemagne représentera toujours le calme dans le pays et j'aurais dû attendre que les meilleurs Allemands se portent à ma défense contre les nationalistes. Si j'avais su tout cela avant, je me serais épargné de nombreux désagréments et je ne serais pas allé dans de nombreuses impasses. Mais l'être humain est un être éternel, dans lequel chaque morceau de la sagesse est acheté avec la médaille de la douleur.

Mais je dois revenir à l'année 1946. Ma relation avec le haut commandement était devenue si difficile que je considérai ma démission dès janvier. Ils voulaient mettre fin au *Neue Zeitung* en mars. Lors d'une conférence tenue dans un château sur le lac de Starnberg, j'ai défendu seul le journal contre les généraux et colonels. Mon argument que nous avions besoin du tirage de deux millions d'exemplaires du journal dans la lutte contre le bolchevisme n'a pas trouvé d’écho. Enfin, la décision de continuer le *Neue Zeitung* a été prise, mais aussi celle de lui imposer une américanisation complète. Alors, je me suis basé sur mes années de service et mes nombreux « points » de service accumulés, qui m’accordaient le droit de me libérer. J'ai pris ce privilège.

Retournant aux États-Unis à la mi-mars 1946, quand je quittai le Havre à bord du transport de troupes *SS General Brooks*, je me remémorai les dernières années non sans satisfaction. J’avais fait du *Neue Zeitung* un des premiers journaux d’Allemagne. J’avais fourni une plateforme à de nombreux écrivains et journalistes d’Allemagne. J’avais servi l’Amérique, ma nouvelle demeure, au mieux de mes connaissances non seulement durant la guerre, mais aussi plus particulièrement après la guerre quand j’avais prévu l’inévitable communauté d’intérêts qui devait lier dans le futur l’Amérique et l’Allemagne. J’avais apporté ma modeste contribution à la renaissance intellectuelle, morale et économique de l’Allemagne. Le temps était venu de revenir à mon bureau de romancier et de sortir d’une vie privée désespérément mélangée.

CHAPITRE VII. Le Chemin du début

Ma vie privée était de fait un gâchis sans espoir.

J'étais revenu en Amérique en ce début 1946 avec la détermination de demander le divorce à Eleanor et de marier Ali. En Ali je croyais avoir trouvé une excellente ménagère et une brillante hôtesse ; elle se passionnait pour tout ce que je faisais ; son admiration inconditionnelle flattait ma vanité ; elle parlait mon langage à la fois au sens littéral et au sens figuratif ; et, pour chapeauter tout, elle était faible et reconnaissante pour avoir de nouveau toutes les choses qu'elle avait perdues.

Par-dessus tout, un processus d'identification dont à l'époque je n'avais pas pleinement conscience s'était établi en moi : Ali était l'Europe, Eleanor était l'Amérique. Ali appartenait à ma communauté naturelle et je la comprenais ; elle était ma mémoire, la jeunesse et la chaleur du passé. Eleanor était l'étrange et le sans rapport, l'incompréhensible et l'éloigné, le froid du présent.

Dès le moment où je lui dis au revoir à Bad Neuheim, je crus m'ennuyer d'Ali, mais en réalité je m'ennuyais de l'Europe.

Dès le moment où je vis Eleanor, je réalisai que mon amour pour Ali n'était pas pour la femme, mais pour le Continent. Et pas seulement pour le Continent ; c'était aussi pour cette étrange et confuse période connue aujourd'hui comme l'« Époque de l'Occupation », l'intoxication de la victoire, la position spéciale du conquérant, le privilège collectif, la puissance soudaine, l'autosatisfaction vaniteuse, la gratification myope, en bref l'entière irréalité qui marqua les années 1945 et 1946.

Maintenant, l'intoxication s'évaporait. Il y avait ma belle et sûre maison à Kalorama Circle ; il y avait mon petit garçon, un beau mélange d'Eleanor et moi, un enfant avec qui je découvris timidement les premières joies de la paternité ; J'avais là une existence, quelque peu difficile et bizarre peut-être, mais réelle, et il y avait par-dessus tout l'éternellement à conquérir, l'éternellement provocante, l'éternellement ravissante et enchanteresse belle jeune femme.

Il était trop tard ; Eleanor avait-elle appris ma relation avec Ali ? Avait-elle été trop profondément blessée par mon long et inexpliqué silence ? S'était-elle libérée d'une passion qui n'avait jamais été conforme à sa nature ? Il était trop tard ; Eleanor avait-elle appris ma relation ? Quels motifs entrèrent en jeu, je n'en sais rien jusqu'à aujourd'hui, quoi qu'il en soit, elle refusa toute réconciliation. Je passai ma première nuit à New York dans la maison de l'ambassadeur, qu'il avait mise gentiment à ma disposition en substitut de ma propre maison. Pendant plusieurs semaines, j'essayai désespérément de

regagner Eleanor : je ne comprenais pas qu'une femme pût me résister aussi obstinément et je ne l'ai pas encore accepté.

J'étais à Washington depuis à peine deux jours quand j'appris la tentative de suicide de mon père. Son motif était tout à fait monstrueux. Comme tous les militaires en voie de démobilisation, je passai les deux premiers jours de mon retour à New York dans un camp de l'armée. La communication avec l'extérieur y avait été difficile et j'avais donc téléphoné à Eleanor et lui avait demandé de télégraphier mon retour à mes parents. Sans aucune intention malveillante, Eleanor avait envoyé un télégramme à mon nom au lieu du sien : le ton en était si froid et commercial que mon père en avait été profondément blessé. Rien n'avait changé dans sa relation émotionnelle avec moi : il réagit encore comme un amant ou une maîtresse.

Dès que je me rendis à Hollywood où mes parents s'étaient installés durant la guerre, je m'aperçus que les raisons du dégoût de la vie de mon père et de ses nombreux suicides étaient plutôt compliquées. Il avait entendu parler du naufrage de mon mariage et avait cru qu'il ne pourrait y survivre. Avec ses amis et pire avec ses ennemis, il avait fait trop étalage de sa relation avec la famille de l'ambassadeur ; il s'était trop chauffé à mon soleil et répandu bien trop de mensonges sur ses relations et projets pour accepter de manière calme l'idée de mon divorce que j'essayais de lui communiquer. À cela s'ajoutait un autre motif, quasi érotique : depuis ma plus tendre enfance, il s'était identifié lui-même avec mes triomphes masculins. S'il était pour moi difficile d'admettre ma défaite des mains d'Eleanor, pour lui, c'était impossible.

Il était sur le point de mourir quand j'arrivai à Hollywood. Ma courageuse mère, moi-même et quelques amis, par-dessus tout mon cousin et le meilleur de mes amis George Márton, l'éditeur, ainsi que l'acteur István Békássy, 1907-1995, le ramenâmes à la vie. De retour à Washington, je réalisai l'inanité de mes essais de réconciliation avec Eleanor, je décidai de rester près de mon père et pour cela de m'installer moi-même à Hollywood.

Je louai une petite, mais excessivement élégante maison dans le style de la vieille Europe et j'entrepris mon prochain roman.

Il fut publié en Amérique sous le nom d'*Aftermath* (1947) avant même de l'être dans sa langue originale sous le titre de « Wohin wir gehören » (1948). C'était un livre que le Docteur Goebbels aurait volontiers brûlé, mais puisqu'il est mort, je ne devrai probablement pas avoir un jour à en répondre. Il contient l'histoire de mon mariage avec Eleanor et une apothéose d'Ali. Imbattables s'y trouvent l'injustice et le mauvais goût. Je me défoulais avec plein de généralisations sur les femmes américaines et une célébration tout aussi totale de la femme allemande.

Le roman contient des observations fines formulées dans des phrases spirituelles, comme dans la conversation entre le major Peter Ogden, un personnage clé dans laquelle je me décrivais, et son ami le Major John Stroud. En voici un passage représentatif, qui ultérieurement devait souvent être cité :

— « En Amérique, *déclara Peter*, il existe une vaste conspiration réussie des femmes malheureuses. Les femmes malheureuses, celles qui ne savent pas faire un succès de leur vie sexuelle, bien sûr, ne veulent pas constituer une catégorie isolée. Elles ne veulent pas être montrées du doigt. Donc, elles ont décidé d'attirer les femmes heureuses dans un piège. Pour cela, elles ont défini certains postulats moraux, créé certaines lois, approfondi certaines traditions qui régissent la relation entre l'homme et la femme, et ainsi elles ont rendu en un tour de main les femmes heureuses tout aussi malheureuses que celles qui n'ont pu se trouver un partenaire de vie. De cette façon, le club des malheureuses et déçues devient toujours plus grand…, et chaque femme déçue, devient un nouveau membre du club, car elle ne veut pas elle aussi représenter un cas particulier...

Stroud rit.

— Il s'agit, *dit-il*, d'une brillante théorie riche, un peu trop intelligente pour qu'elle soit vraie. Comme tous les Européens, tu tiens pour vraie l'hypothèse que les relations amoureuses et les mariages américains sont malheureux. Sur quelles bases te prononces-tu ? D'après le nombre de divorces ? Cela ne constitue pas une preuve. En réalité, ici nos lois archaïques sur le mariage donnent à la femme tout simplement une protection unilatérale. Elles ont été créées pour protéger la femme faible. La femme est devenue forte, mais les lois sont restées. En tant qu'avocat, je suis bien placé pour t'en parler. C'est un fait. En outre, nos traditions puritaines, si populaires rendent impossibles le triangle si populaire en Europe : en Europe, on trompe plus, on divorce plus...

— Tu m'as parlé, répondit Peter, comme si dans les usines de l'Amérique d'abord divorcer, puis tricher. En réalité, la tricherie vient en premier, et la légalisation de la fraude plus tard. L'homme américain ne vit pas dans le triangle, comme tu l'as dit..., mais le fait de l'infidélité y demeure. Aussi, il y a seulement une petite proportion de divorces due au fait que l'un des époux aime quelqu'un d'autre. Dans la plupart des cas, la cause du divorce est que les liens du mariage mettent tout simplement la femme trop mal à l'aise. Elle veut par sa soi-disant liberté pouvoir assurer le malheur des malheureuses qui pourraient autrement devenir heureuses. Dès lors, les malheureuses ne trouvent pas bon d'attaquer l'institution même du mariage, elles veulent plutôt créer pour les femmes en Amérique au moins un monde d'araignées noires dans lequel les mâles meurent une fois le mariage consommé.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que les hommes américains contractent le mariage comme si c'était un devoir qu'ils doivent accomplir.

— En d'autres termes, ce serait ce pour quoi les Américaines cherchent à se débarrasser de leurs hommes au plus vite.

— Pas toutes les femmes naturellement. Mais n'as-tu pas remarqué qu'en Amérique il y a plus de veuves que partout ailleurs et que chaque année, il y a en Amérique quatre cent mille nouvelles veuves pour un total dépassant les sept millions ?

— Je ne savais pas que tu te préoccupais de statistiques.

— Permets-moi de m'exprimer. En Amérique, les femmes vivent plus longtemps que la plupart hommes et elles le considèrent comme un acquis. La Veuve joyeuse se doit d'être une opérette américaine. Les hommes travaillent ou se saoulent à mort, ou les deux. Les femmes jouent un rôle, bien sûr inconscient, en ne les empêchant pas de boire d'acheter tout ce qui est annoncé à la radio et de jouer au golf plus que ne le permet leur âge et leur santé ; elles les nourrissent de salade, même si ce sont elles qui veulent perdre du poids. De manière générale, les hommes dissimulent leur âge réel et adoptent toutes sortes de comportements juvéniles afin de flatter leur ego masculin. Du fait que l'usure frappe plus vite les hommes et qu'elles gardent leur jeunesse plus longtemps, à pousser leurs maris à garder une allure jeune elles courent le risque de se retrouver avec des hommes atteints d'accidents vasculaires cérébraux

— Qu'est-ce que cela a à voir avec le divorce ?

— Attends un peu ! Pour la femme américaine d'aujourd'hui, le mariage est un épisode douloureux, un complot féminin contre le bonheur des femmes, le sacrifice volontaire, mais nécessaire entre virginité réelle et virginité spirituelle. La femme-araignée noire qui voit son homme-araignée noir lui résister trop longuement va à Reno plutôt que de mourir parce qu'elle n'arrive pas à le dévorer. »

J'ai pu citer ce passage caractéristique, car il n'était pas le pire de mes exagérations venimeuses ni de mes grossières généralisations ; je ne peux pas citer les passages qui décrivaient l'intimité de ma vie de mariage avec Eleanor. Il me suffit de dire que si la décision d'Eleanor avait été de m'interdire le contact avec mon fils, je n'aurais pu lui en tenir rigueur. Or, elle ne l'a pas fait, ce qui rend ma faute encore plus lourde.

Cependant, à défaut d'excuses, il y a une bonne explication pour *Aftermath* et elle est importante parce que mon futur mariage avec Ali s'en trouve au moins partiellement expliqué. Je ne pouvais supporter qu'Eleanor ait refusé

ma main tendue. Ma vanité avait été frappée mortellement ; mon amour rejeté atteignait son point culminant ; en vain, je me suis dit que rien n'avait été blessé que son amour-propre qui par ailleurs n'est qu'un sentiment par trop enfantin pour être juste ; maintenant, la soif de vengeance du dédaigné, qui avait en outre provoqué délibérément son propre malheur, déterminait toutes mes actions.

Mon roman n'était qu'à son début. J'avais entrepris de reprendre la vie là où je l'avais laissé quand j'avais quitté Washington dans la guerre. En aucun cas, l'ex-épouse de Washington ne pourrait penser que je manquais de quelque chose, parce que je n'étais plus son mari. Le malheur qui se présentait, comme c'est souvent le cas, sous le masque du bonheur voulut que la société de films « Universal International » s'intéressât à *Aftermath*. Je dépensai de nouveau beaucoup d'argent. J'engageai un majordome philippin, acquis la même « Cadillac » qu'avait possédé Eleanor, donnai dans la maison sur la colline des fêtes fantastiques, envoyées à Ali presque tous les jours les plus coûteux paquets de vêtements et de nourriture, été l'hôte convoité par tous les maîtres d'hôtel des restaurants de Beverly Hills et sur Sunset Boulevard et je me comportai à peu près aussi stupidement qu'autrefois le prépubère à Vienne qui voulait prouver que lors de l'effondrement de son père, « rien n'était arrivé ».

En décembre 1946, peu de temps après que mon divorce fut prononcé en mon absence à Boise, la capitale de l'Idaho, où Eleanor avait acquis une résidence d'été, j'embarquai pour l'Europe sur le *SS América*.

Pourquoi commis-je l'erreur de transformer les meilleures années de ma vie en les pires ? Pourquoi mariai-je alors Ali Ghito ? (*En décembre 1946, Habe divorce d'Eleanor et épouse Ali Ghito le 30 du même mois*.) Pendant des années, j'ai essayé moi-même d'apporter une réponse à cette question, mais peut-être est-il encore trop tôt pour y répondre.

D'abord un éclaircissement qui élucide un peu ma passion générale pour le mariage. J'ai passé ma vie avec les femmes, mais au fond les femmes m'ont toujours ennuyé. D'abord, c'était l'amour, puis venait la recherche pénible et obstinée d'une vie en communauté conjugale, une fois la conversation épuisée. Ne restait plus comme divertissement que la conversation sur la planification de l'avenir. Et dès que le sujet sortait, et le plus souvent c'était très rapidement, je commençais à me questionner sur l'avenir parlant d'une maison commune, d'amis communs et des enfants. En deuxième lieu, et en accord avec la contrariété précédente, j'ai toujours ressenti avec les femmes, peuvent-elles me pardonner, une perte de temps. Très tôt dans ma jeunesse j'ai découvert que l'institution du mariage est le moyen prouvé d'une

cohabitation homme femme. Je sentais qu'une maîtresse, toute maîtresse, exigeait de mon temps et de mon temps j'étais avare. D'une femme que vous n'avez pas mariée, vous ne pouvez prétendre de la voir passer la soirée tranquillement auprès de vous pendant que vous êtes assis à votre table de travail alors qu'il est important que vous l'amusiez. Mon idéal de la femme qui tricote dans un coin tranquille n'est pas un archaïsme victorien, mais la méthode moderne la plus économique, la quintessence pour économiser du temps.

L'assertion de George Bernard Shaw dans Man and Superman selon laquelle le mariage demeure imperturbablement populaire parce qu'il réunit et le plus haut niveau de la tentation et le plus haut niveau de l'opportunité, est peut-être un trop grand compliment à la tentation dans le mariage, elle n'en est pas moins néanmoins incontestablement valable pour l'homme qui n'aime pas la variété et n'est pas avare de son temps. Cela peut sembler futile, mais j'ai promis le mariage à tant de femmes, beaucoup plus heureusement que je me suis vraiment marié. Malgré mon avarice à la limite pathologique à donner de mon temps, je n'ai jamais su rompre à temps. Montrer aux femmes clairement la futilité de mes avances m'aurait pris trop de temps quoique cela coûte moins de temps comme chacun sait quand on les convainc qu'on ne les mariera pas. Enfin, je suis, ce qu'on ne supposerait peut-être pas, né mari dans le sens du moins dans lequel je suis un père de famille né, qui se sent à l'aise que dans sa maison et qui a un besoin social de se sentir dans un lieu comme une coquille de noix.

Ces motifs n'étaient certainement pas les seuls qui me poussaient en décembre 1946, à retourner en Europe pour épouser Ali. Je me sentais engagé envers elle par la promesse que je lui avais faite dans notre petite maison de la rue Partenkirchner de Munich que nous mènerions une vie mondaine et je voulais à tout prix donne l'impression d'être un officier tenant sa promesse d'offrir à son amante allemande le mot de passe « Amérique » le jour de son retour. Cela rejoignait ma nouvelle révolte violente contre mon père qui, non seulement s'était opposé à mon divorce avec Eleanor, mais en plus m'avait menacé de me renier si j'épousais une Allemande. Aussi, les mots ne sont pas nécessaires pour le dire, j'étais très amoureux d'Ali en qui je voyais la femme européenne que j'avais célébrée dans *Wohin wie gehören*. Le motif le plus fort, cependant, était sans aucun doute que je voulais me prouver que je pouvais aimer une autre femme et le montrer à Eleanor.

Je ne pouvais pas me rendre en Allemagne, les membres qui avaient précédemment fait partie de l'armée d'occupation y étaient alors malvenus et ils ne recevaient aucun visa. Ali traversa illégalement la ligne de démarcation

entre la zone américaine et la zone française et elle arriva avec une seule valise à l'*Hôtel Brasseur* de Luxembourg où je l'attendais.

Moins j'agissais selon ma conscience et moins j'étais sûr de faire la bonne chose, plus ostentatoire était ma mise en scène. De façon confuse, je désirais prouver à Eleanor que j'aimais une autre femme et je voulais lui prouver que ma richesse n'avait rien à voir avec mon mariage avec une millionnaire, c'est pourquoi j'étais arrivé à l'*Hôtel Brasseur* en Cadillac avec un chauffeur philippin et des valises pleines de cadeaux et que je m'installai à l'hôtel dans le style d'un Maharadja des Indes. Une des plus grotesques conséquences de mon mariage avec Ali est ce qu'elle clama plus tard que je l'avais « exploitée » ; cependant, le décor bien plus que ma générosité naturelle me la fit traiter comme la femme favorite d'un potentat oriental.

De lourds nuages planèrent sur ma relation avec Ali dès les premiers jours de mon séjour à Luxembourg, nuages ignorés de mon heureuse femme. Mes intentions de mariage avaient été sues à Munich. Jusque-là, personne ne les avait prises au sérieux ; comme dans de nombreuses autres occasions, mes amis m'avaient pris pour plus frivole que je ne le suis. Maintenant, quelques-uns s'activaient pour me dire la vérité. Des lettres arrivaient décrivant le comportement d'Ali sous le Troisième Reich sous des couleurs très différentes de ce qu'elle m'avait raconté. Son séjour non loin du Quartier général du Führer à Berchtesgaden avait une explication très prosaïque : des documents m'arrivèrent prouvant sa relation avec un officier de l'entourage d'Hitler. Je mentionne ces choses non pour accuser Ali, ce n'était qu'une accusation et il y en avait bien d'autres à l'époque, et maintenant elles ne me produiraient rien d'autre qu'un sourire, mais pour répondre à la question que tous mes amis me posèrent par la suite : ne savais-je pas ce que je faisais ? Je le savais bien, mais il était trop tard.

L'idée que j'allais épouser, plutôt que toute autre personne, une femme qui avait joué, pour le moins, un rôle social important dans le Troisième Reich me paraissait insensée, c'est pourquoi je la repoussai. Il était trop tard pour faire demi-tour, sauf d'admettre mon erreur auprès de mon père et de paraître ridicule auprès d'Eleanor. Il n'y avait pas moyen de ramener en contrebande Ali en Allemagne et je ne posais à Ali aucune question de peur qu'elle me dise la vérité. Je ne voulais pas savoir. Je fonçais tout droit la tête dans le mur. Nous nous mariâmes calmement, une simple cérémonie étant célébrée par un consul général américain récalcitrant le 30 décembre 1946.

Le comportement d'Ali changea avec une incroyable rapidité. Je ne prétends pas qu'il existe une femme qui ne change pas après le mariage, mais les changements n'ont pas besoin d'être pour le pire. Le fait est que le

mariage est le plus grand événement dans la vie de presque toutes les femmes et qu'on ne peut honnêtement s'attendre qu'il ne les change pas. Mais, même ainsi, le changement de comportement d'Ali fut saisissant. Je ne suggère pas qu'elle ne m'aimait pas et que ses actions étaient motivées par le calcul depuis le début. Au contraire, je crois qu'Ali m'a beaucoup aimé et je ne trouve pas d'autre explication à l'importance de sa haine ultérieure. Elle avait six années de plus que moi et pour aucune raison elle ne voulait perdre un homme jeune et par trop attractif. L'échec de mes trois précédents mariages était pour elle un avertissement : elle connaissait ma faiblesse ; elle savait avec quelle brutale véhémence j'avais tourné le dos à mon épouse, et par-dessus tout elle cultivait un ressentiment inconscient, mais fort envers le « conquérant » dans le sens personnel autant que politique. Elle me disait maintenant sans la moindre inhibition le rôle qu'elle avait tenu dans le Reich d'Hitler, sans regret et même avec fierté. En même temps, elle entreprit vigoureusement la rééducation du rééducateur. Je ne veux pas dénier qu'avec tout cela elle désirait un mariage durable, mais je n'étais pas prêt à accepter toutes ses confessions comme une contribution à la sincérité et j'étais trop vieux pour me remodeler depuis zéro.

Toute une suite d'événements survint qui aggrava la situation. Je désirais rester en Europe, au moins plusieurs années. Une femme européenne en Europe, tel était mon idéal en quittant Hollywood. Je découvrais maintenant qu'il n'y avait rien qu'Ali désirait plus que d'aller en Amérique aussi vite que possible et acquérir la nationalité américaine, à ce moment-là, la plus enviable possession que pouvait convoiter une femme allemande. Plusieurs scènes de ruptures et d'orages arrivèrent quand je reçus plusieurs lettres d'une femme que j'avais connue lors de mon bref séjour à Hollywood. Le pire était que ma situation financière était de plus en plus désespérée de jour en jour. *Aftermath*, le livre sur lequel j'avais placé tant d'espoir avait été un échec complet et mérité en Amérique. Mes moyens avaient été totalement épuisés par mes voyages, mes présents à Ali, mes dépenses extravagantes à Hollywood et Luxembourg et plus tard à l'*Hôtel Dolcher* de Zurich, où mon éditeur, Dr Émile Oprecht et le professeur Siegfried Trebitsch, 1869-1956, le brillant traducteur de George Bernard Shaw, 1856-1950, vinrent à mon aide de la manière la plus obligeante. Je vendis tout ce que je possédais, mon porte-cigarettes en or, mes boutons de manchette en diamants, mes briquets en or et mes appareils photo, et même ainsi je n'arrivai pas à payer mon dernier billet d'hôtel. Ali avait amené avec elle d'Allemagne quelques beaux bijoux, mais ne rêvait pas de s'en départir alors qu'elle préparait son propre voyage en Amérique. Finalement, la productrice d'Hollywood Ilse Lahn, 1902-1992, eut

pitié de moi et me câbla une avance de deux mille dollars.

Ce fut assez pour payer mes dettes et mon billet de bateau. À la Hague, au cours de notre voyage vers Rotterdam où je devais prendre le bateau, Ali vendit une bague, un moyen par lequel elle pourrait tenir la tête hors de l'eau jusqu'à ce que j'aie retrouvé pied en Amérique. Le printemps 1947 venait juste d'arriver en Europe quand je la quittai sur un vieux bateau à vapeur hollandais. Il me restait cent dollars. Le grand châtiment avait commencé.

Mais les portes de Dieu ne se refermèrent jamais complètement devant moi. La lumière toujours filtra à travers de petites fentes. La lumière fut Eloise Hardt. Encore en uniforme, je l'avais déjà rencontrée lors de mon précédent séjour à Hollywood au début 1946, quelques jours après mon retour d'Europe. À cette époque-là, peu après mon arrivée dans la capitale du cinéma, le Viennois Dr Paul Koretz m'avait fait connaître l'excellent producteur de la Metro-Goldwyn-Mayer, William H. Wright, 1902-1980, et sa charmante femme Greta originaire de la Rhénanie. Dans la célèbre maison à l'hospitalité renommée à Westwood près d'Hollywood, j'avais rencontré une femme dont, si j'avais été un meilleur connaisseur du genre humain, j'aurais immédiatement reconnu la femme que dans ma vie perdue j'attendais depuis longtemps. Mais je devais attendre mon retour aux États-Unis au printemps 1947 pour me mettre en ménage avec Eloise en attendant de pouvoir divorcer d'Ali.

Eloise Hardt, qui m'avait écrit des lettres amicales et chaleureuses à Luxembourg et Zurich, était la fille d'un ingénieur venant de Potsdam, mais qui était arrivé enfant en Amérique et d'une femme d'Oklahoma qui de son côté était la fille d'un immigrant anglais et la petite-fille d'une squaw Peau-Rouge. Eloise était allée à l'âge de quinze ans en Californie dans un misérable vieux camion de déménagement à une époque où les « Oakies » étaient traités presque comme les Nègres. Tandis qu'un de ses frères travaillait comme fossoyeur, elle fut gardienne de parc, glacière et vendeuse dans un magasin Woolworth jusqu'au moment où elle fut découverte par le cinéma et commença une carrière qui ne fut ni particulièrement glorieuse ni totalement un échec. Elle ne faisait pas que ressembler à une aristocrate anglaise, elle était une aristocrate au meilleur sens du terme. Hollywood n'avait pas réussi à l'altérer ; la jeune femme que je rencontrai un soir d'été à Hollywood avait une noblesse intérieure qui la faisait survivre à tous les dangers de la jungle d'Hollywood sans y penser.

Elle donna bientôt une ample preuve de sa noblesse. Mon départ pour l'Europe et mon mariage là avec Ali avaient causé un dur coup à Éloïse, spécialement parce que je lui avais caché mes projets de mariage. Maintenant, elle m'accueillait à New York. Elle savait tout. Elle me pardonnait.

Un vieux camarade de guerre, Peter Hart et mon ami Viktor von Kahler me prêtèrent deux cents dollars. J'allai à Hollywood et recommençai ma carrière hollywoodienne depuis le début.

Comme à tous mes premiers essais, la chance me favorisa. J'obtins un travail de scénariste à la Warner Brothers, où je travaillai avec un futur ami, Michael Blankfort, 1907-1982. Je repris ma plaisante maison de Wedgewood et je me retroussai les manches.

Puisque je passai plusieurs années à Hollywood, même si ce fut avec de longues interruptions, il peut être utile que je décrive la Ville de l'usine fabriquant les rêves.

Hollywood m'a toujours bien traité et occasionnellement même, excessivement bien. Là, mes meilleurs amis étaient Michael Blankfort, le romancier, Juif américain scénariste, auteur et dramaturge ; Silvia Bezzerides, l'auteure, 1915-1999 ; Richard Wright, 1908-1960, le producteur de films ; Gottfried Reinhardt, 1913-1994, le directeur de film ; Gina Kaus, l'écrivaine, 1893-1985 ; George Fröschel, 1891-1979, l'écrivain ; Robert Siodmak, 1900-1973, le directeur de film ; et beaucoup d'autres. C'est là que je rencontrai des hommes tels que Thomas Mann et Lion Feuchtwanger ; et que j'améliorai ma connaissance de Hildegard Kneef, 1925-2002, Elli Sillman, agent de films, Billy Wilder, 1906-2002, Otto Preminger, 1905-1986 et deux douzaines d'autres noms des plus célèbres dans le monde. Et cependant, il y a peu de places dans le monde dont je me rappelle avec moins de tendresse qu'Hollywood. Les raisons pour cela sont variées et je suis incapable de toutes les rapporter.

L'histoire selon laquelle le dollar règne sur l'Amérique est une des légendes discréditant l'Amérique ; le dollar ne règne pas plus sur l'Amérique que les autres devises sur leurs pays. Cependant, à Hollywood le dollar est le roi suprême. Je ne connais pas une autre place dans le monde ne se servant pas d'autres étalons que le financier ; c'est seulement à Hollywood qu'un homme est évalué selon son chèque hebdomadaire. Cela se reflète dans le moindre détail de la vie quotidienne. Dans les restaurants de la métropole, le *Romanoff*, le *Chasen*, et *La Rue*, les hôtes sont assis presque comme en rangs militaires, en accord avec leur revenu. Un auteur qui gagne moins de mille dollars par semaine ne peut obtenir une table là où les producteurs gagnant trois mille dollars par semaine s'assoient. Même le serveur le plus nouveau connaît exactement combien un hôte « vaut » et s'il a perdu son travail la veille. Même à la pharmacie où l'on achète ses cigarettes, l'homme derrière le comptoir a lu son « Hollywood Reporter » au petit-déjeuner et s'il sert un directeur de film qui, selon le journal de l'industrie, a été chassé de son

studio, il le traitera certainement conformément à cette information. Aucune autre entreprise ne ressemble plus à l'armée qu'Hollywood, sauf que le rang dans la hiérarchie est déterminé par le revenu. Comme dans les stationnements de voitures des camps militaires, il y a une stricte distinction dans les stationnements des studios de films : seules, les voitures des vedettes, des producteurs et des plus célèbres directeurs ont droit de rester à l'extérieur des blocs administratifs ; celles des acteurs et auteurs sont parquées un peu plus loin et celles des techniciens et secrétaires sont directement en dehors du fil de clôture. Chaque surveillant à l'entrée des studios, chaque dactylo et chaque messager sait ce que gagne une personne ou bien si elle a produit une seule œuvre cinématographique qui a été un échec. Un échec, un arrêt de salaire et l'on n'a plus sa table dans la cantine des « hauts gradés », mais seulement dans la cantine plébéienne. L'esprit de caste est aussi fort dans la vie sociale : les vedettes ne se déplacent que parmi les vedettes ou les géants de l'industrie ; producteurs et directeurs se déplacent dans leurs propres cercles ; les scénaristes ne rencontrent que leurs collègues en dehors des heures de travail. On raconte encore l'histoire à l'arrivée de la guerre du tout puissant producteur Jack Warner, 1892-1978, de la Warner Bros qui convoqua tous ses employés et dans un discours les informa qu'ils auraient maintenant à défendre leurs biens contre l'ennemi ; qu'ils eussent aussi à défendre leurs vies, l'idée ne lui en était pas venue à l'esprit. Une telle fausse échelle des valeurs a pour résultat naturel une démoralisation complète et ainsi jusqu'à un certain point la pauvre qualité d'un grand nombre de films d'Hollywood. Puisque le prestige et l'argent forment une entité indissoluble et que le producteur de succès à la vente tels que ceux des Westerns jouit de plus de respect que le créateur de films plus ou moins artistiques qui ne font pas recette, les aspirations artistiques faiblissent naturellement à peine sont-elles nées.

Quand l'argent règne dictatorialement, il entraîne aussi des angoisses. L'angoisse domine l'atmosphère hollywoodienne. Dès le moment où une personne s'est trouvé un emploi dans cette industrie, il ne prononce plus les noms « Hollywood » et « métropole du film » à Hollywood, mais plutôt celui de « l'industrie » comme s'il n'en existait pas d'autres et, dès cet instant, il vit en crainte permanente de le perdre.

Les auteurs tremblent devant les directeurs de films, les directeurs devant les producteurs et les producteurs devant le « bureau administratif », l'administration devant les créanciers et les créanciers devant les banques, les banques devant les propriétaires de salles et tout ce monde-là devant les vedettes. Les contrats sont rares et le deviennent encore plus tout le temps. Si

une personne est renvoyée, sa paie s'arrête le jour même ; et même s'il est renvoyé à midi, il perdra la moitié de sa paie du jour. Cette peur est si hystérique qu'elle interfère dans les relations humaines. La peur engendre la superstition et la superstition particulière à Hollywood est que les gens malchanceux portent malchance. Les gens malchanceux sont ceux qui ont perdu leur travail, ou bien ont participé à un mauvais film, ou ceux qui se trouvent « entre deux films », un euphémisme pour dire sans emploi. On n'invite pas de telles personnes, en fait, on les fuit comme la peste, car son propre succès ne peut monter qu'avec le succès d'autres personnes, aussi il doit s'éloigner de l'atmosphère d'échec d'une autre personne. Cette crainte donne naissance comme toutes les craintes à Frankenstein. « L'industrie » finance la Presse. Tel le Hollywood reporter où les échotières Hedda Hopper, 1885-1966, et Louella Parsons, 1881-1972, qui, puisqu'elles sont payées par « l'industrie », peuvent impunément écorcher n'importe lequel de ses membres : une ligne de ces créatures puissantes et quelqu'un perd son travail. Dans un petit article que j'écrivis un jour, j'appelai Hollywood la « Ville des cardiaques » : il n'y a pas un endroit dans le monde où tant de gens sont cardiaques et meurent si tôt d'« angina pectoris laternae magicae ».

La peur qui règne sur Hollywood comme un charognard est, naturellement, largement le résultat de l'insécurité financière, je présume que d'autres centres industriels ont des équivalents culturels à ceux d'Hollywood tels l'esprit de caste et le snobisme, tout résultant de l'esprit de compétition dans un domaine étroit avec un espionnage constant par-dessus la clôture du voisin, mais ni à Essen, ni à Détroit, ni à Johannesburg ou à Lyon je n'ai trouvé un sentiment si aigu d'insécurité. Ceci est principalement dû à l'article fabriqué par Hollywood : l'illusion. Le prestige qui se fabrique là envahit la vie privée de chacun. On « doit » simplement vivre sur une grande échelle, avoir les voitures les plus chères, on « doit » avoir une piscine, on « doit » se montrer dans les restaurants du moment et on « doit » avoir de grosses réceptions. Le cercle qu'on a à couvrir est terriblement vide, puisqu'un homme qui travaille à la firme Paramount aujourd'hui ne sait pas s'il ne devra pas frapper à la porte de M.G.M. demain. En tant que sage précaution, il recevra donc non seulement ses employeurs présents, mais aussi ceux qui pourraient un jour le devenir. Ce n'est pas seulement une question de vaine vanité, c'est un aspect indispensable du travail. Puisqu'une majorité écrasante des potentats du cinéma ne sont guère capables de lire et d'écrire, on ne peut leur soumettre « une histoire », on doit leur en parler et les seules places où les scénarios de films sont achetés sont les piscines et les salons. Auteurs et directeurs sont la caricature hollywoodienne du ménestrel : ils n'écrivent pas leurs histoires,

mais les « chantent ». Pour faire de l'argent, il faut dépenser de l'argent cent fois. Si bien que la plupart des Hollywoodiens, bien que vivant dans une cage dorée, sont toujours à court d'argent et que la suspicion du vendeur de tabac selon laquelle le producteur renvoyé peut ne pas être capable de se payer son paquet de Chesterfield est proche de la réalité.

Ce qui rend la vie à Hollywood encore plus insupportable est le fait qu'en contraste avec les autres centres industriels, la folle chasse à l'argent y interfère même avec la vie amoureuse personnelle. L'érotisme est une commodité à Hollywood et il fait sa marque sur toutes les relations humaines, Hollywood a même inventé le terme « coucher pour pouvoir jouer » : à peu d'exceptions près, la route du succès pour une femme passe par cette voie. Inutile de dire que cette romance commerciale est nuisible à toute vraie romance. Il n'y a pas un endroit moins romantique qu'Hollywood : derrière chaque flirt, il y a un calcul ; derrière chaque caresse, un chèque hebdomadaire. Ceux qui ne sont pas encore « arrivés » sont menés par l'ambition, un anaphrodisiaque sûr, et ceux qui sont « arrivés » sont fatigués de gaspiller leurs charmes. Les heureux, ceux qui participent à un film, travaillent dur. Les vedettes doivent se lever à 7 heures du matin et souvent plus tôt ; ensuite, elles vont au lit plus tôt pour préserver leur beauté. Après deux ou trois mois de travail, elles sont épuisées et filent à New York, en Europe, ou au moins dans un centre de vacances. Beaucoup, bien sûr, ont la peur de manquer quelque chose et elles combinent un supposé repos avec un peu de travail : elles vont à la villégiature sauvage de Palm Beach où elles rencontrent seulement les personnes qu'elles viennent de quitter, ou alors dans les casinos de Las Vegas et de Lake Tahoe où leurs nouvelles rencontres peuvent les compenser pour ce qu'elles ont perdu aux tables. C'est un monde fou et stérile ou une personne ne vaut qu'autant que son dernier film ou son dernier partenaire ; un monde où ceux qui sont au sommet ne voient que le précipice et ceux qui sont dans les profondeurs se cramponnent désespérément aux vagues chances d'un retour à la prospérité, un monde dans lequel la révulsion de chacun se noie dans l'alcool.

Il n'est pas nécessaire de dire que je ne m'étais pas senti chez moi dans ce monde, même à l'époque de mon succès ; maintenant, il me pesait et le paysage de couvoir autour de moi n'avait rien pour me réconforter. Bentôt, j'abandonnai tout ; je jouai et perdit une carrière avec le sourire et je retournai en Europe.

Eloise vint avec moi.

Nous allâmes d'abord à Londres où j'eus une réunion avec mon meilleur ami, le journaliste Pem de Berlin. Alors, je décidai d'écrire enfin la vérité à Ali

et lui demandai le divorce. De Londres, nous allâmes à St Moritz où les Jeux olympiques d'hiver étaient en pleine action (30 janvier au 8 février 1948) et où j'entrepris d'écrire un roman sur un sujet que je ressentais beaucoup et publié en plusieurs langues : *Weg ins Dunke*l (1948), *Walk in Darkness. Promenade dans la nuit*. Juste comme curiosité, je dois mentionner que je dirigeai en même temps l'équipe d'escrime britannique de pentathlon.

La réaction d'Ali à ma lettre fut : lutte à mort.

Il serait probablement déplacé de décrire en détail les moyens utilisés par la femme offensée. Je ne me représente plus les évènements avec l'angoisse froide que j'éprouvai alors, car maintenant je sais combien j'avais monstrueusement insulté Ali. Je ne l'avais pas seulement humiliée à ses yeux et à ceux de sa famille, mais aussi je les avais déçus rudement. Ali voulait passer le reste de sa vie avec moi, de cela il n'y a pas de doute. Elle désirait aller en Amérique pour devenir une Américaine et sans doute effacer son passé. Même un caractère plus fort n'aurait pu réagir plus doucement aux nombreux désappointements que je lui causai. Notre relation était composée d'éléments des plus compliqués : il y avait la toujours plus remarquable différence d'âge ; mon ressentiment pour le passé politique d'Ali et contre moi-même pour ne pas en avoir tenu compte ; le ressentiment d'Ali envers le conquérant qu'elle aimait néanmoins et qu'elle avait reconquis en si peu de temps ; il y avait la découverte que je l'avais épousée ici alors que j'aimais Eleanor et finalement la découverte de mon amour pour Eleanor me faisait oublier tout le reste. Si grand était le chaos que tout y avait été perdu : gratitude, raison et amour.

Alors commença la guerre qu'Ali mena d'une manière qu'aucun homme, sans égard à la profondeur avec lequel il avait été insulté, n'aurait pu égaler. Toutes mes connaissances et relations, tous mes contacts sociaux et journalistiques reçurent des lettres.

Toutes les personnes qu'on pouvait contacter le furent depuis madame Roosevelt jusqu'à l'armée, il n'y eut personne qui fut laissé de côté. Des voyages spéciaux furent entrepris pour prévenir un publiciste ou un éditeur de journal contre moi. Mes ennemis que j'avais mentionnés à Ali furent embrigadés par douzaines dans son armée et abreuvés de sois-disant informations sur mon compte et ma vie devint un enfer.

Forcé de me défendre, luttant avec ma conscience, conscient de mes torts et forcé à la retraite parce que je manquais de l'arme la plus importante, une dont Ali disposait en abondance, à savoir le temps, je décidai une contre-offensive. J'avais fait de généreuses propositions à Ali, si généreuses en fait qu'elles m'auraient détruit financièrement pour des années. J'avais été

capable de les faire seulement parce qu'Eloise était prête à partager avec moi une vie de pauvreté. Alors, cette fois, dans une lettre à un des nombreux avocats d'Ali, j'informai que je ne pouvais plus fournir à Ali les armes avec lesquelles elle me tuait. Je lui coupai les vivres…

En même temps, je pris une seconde décision, une décision fatale.

Nous retournâmes, Eloise et moi, en Amérique. Puisqu'Ali refusait obstinément le divorce, j'avais, encore en Europe, considéré la possibilité d'un divorce mexicain. À Hollywood, un ami de bonne volonté et un avocat bien connu Mr G., me conseillèrent tous deux le divorce à Mexico. De tels divorces mexicains étaient tout à fait communs à Hollywood. L'avocat souligna que le divorce serait tout à fait légal si je pensais un certain temps à Mexico et il donna une attention appropriée sur la réaction d'Ali à ma demande de divorce. Il inspecta mes documents au sujet d'Ali. La chemise qui les contenait était devenue volumineuse avec le temps. Il dit :

— Aucune cour dans le monde ne peut fermer les yeux sur ces arguments.

— Mais n'y a-t-il pas un risque de bigamie ?

— Aucun risque pourvu que vous vous mariiez à Mexico, répliqua l'avocat. Si votre divorce mexicain n'est pas reconnu, alors votre mariage contracté sur la foi d'un divorce sera invalide.

C'était précisément ce que je voulais entendre. J'allai à Mexico, je louai une chambre et là je complétai mon roman en paix. Une copie de ma demande de divorce avait été envoyée à Zurich où Ali demeurait alors. En l'absence de réponse, mon divorce fut prononcé. Le jour suivant, je me mariais avec Eloise.

Nous nous installâmes à Beverly Hills et je cherchai alentour un travail. Alors, un soir une lettre arriva, une lettre recommandée de New York. Elle venait d'Ali. Elle venait juste d'arriver aux États-Unis.

Un roman policier avait précédé son arrivée, un roman policier commençait.

Clifford R.Powell, mon ancien colonel et plus tard major général était avocat dans sa vie civile dans le New Jersey. Je m'étais confié à lui sur le transport de troupes qui nous avait ramenés du Havre à New York. Je ne m'étais pas aperçu qu'Ali lui avait fait une impression profonde lors de leur rencontre à ma fête d'adieu à Munich. Je me m'aperçus même pas que ma femme et le général étaient demeurés en contact soutenu. Je dois avouer que j'avais estimé qu'Ali n'obtiendrait pas de visa américain en l'absence de mon appui et les circonstances dont elle en obtint un sont suspectes : en ce temps-là, le général avait le bras long alors que plus tard, compromis dans une affaire de politique et de transaction, il devra présenter sa démission et

disparaître de la vie politique de son pays. Je m'étais confié à mon ancien camarade de combat et estimé aîné. Ce n'est pas sur des bases morales que je ne suis pas fier du rôle que j'ai joué, mais tout simplement parce que c'était celui du dindon : toutes les lettres que j'envoyais à mon ami et avocat parvenaient à Ali. Je changeai d'avocat.

La complexité de mon cas ne faisait aucun doute. S'il ne pouvait être question de bigamie au sens légal, l'intention étant absente, cela n'empêcha pas Ali de mettre en scène un scandale qui a miné ma carrière longtemps et peut-être sans avoir trouvé de fin. Je fis une retraite incohérente. Je fis des promesses financières que mes maigres ressources ne permettaient pas de respecter. Je me suis enfoncé dans les dettes pour lesquelles j'ai dû effectuer, irrégulièrement comme je pouvais des paiements élevés. Je me suis battu pour des compromis qui tous sans exception étaient rejetés. Je dois dire que si mon père n'avait pas quitté l'Amérique, peut-être tout cela ne serait pas arrivé. Il ne m'avait pas toujours bien conseillé, mais dès le premier coup d'œil, il avait compris qu'on me jouait dans le dos et il m'avait mis en garde. Il avait rassemblé une bonne partie des documents venant d'Ali et cela l'avait rendue incapable de porter le coup décisif.

Maintenant, en 1948, il se trouvait à Budapest. Il avait pris cette décision fatidique en 1947. Peu de temps avant son départ, j'étais allé moi-même avec Eloise derrière le rideau de fer alors qu'il n'était pas encore étanche, je voulais m'informer sur certains journaux. J'avais à peine quitté Budapest quand je lui envoyai un télégramme pour qu'en aucun cas il ne se rende à Budapest. Bien que mes fonds fussent bas, je lui téléphonai finalement depuis Genève, afin de lui faire renoncer à ses intentions. Ma visite à ma ville natale et à Prague où se préparait déjà la chute de Jan Masaryk, 1886-1948, m'avait convaincu que la bolchevisation de la Hongrie ne s'arrêterait pas.

La situation à ce moment-là n'était certainement pas aussi claire qu'elle l'est devenue depuis. En Hongrie, il y avait encore un cabinet de coalition dans lequel les partis bourgeois, en particulier les petits agriculteurs, avaient encore leur mot à dire. En Hongrie l'important problème de la réforme agraire était traité avec des mains gantées : Peter Veres, 1896-1970, président du conseil national pour la redistribution des terres du Conseil et aussi écrivain, me dit qu'il ne pouvait être question d'introduire le système russe des kolkhozes ou fermes collectives. Même le stalinien Erno Gero, 1898-1980, le ministre de la construction et plus tard dictateur de la Hongrie, me souligna qu'il mettait tout son poids auprès de la Russie pour défendre l'indépendance de la Hongrie.

Je dois ici, entre parenthèses pour ainsi dire, rapporter mon expérience du Budapest d'alors. Comme tous les journalistes occidentaux à ce moment-là,

j'ai été reçu de façon particulièrement accueillante. Une « Hotchkiss » noire se tenait jour et nuit devant mon hôtel ; Lajos Fiala-Döri, conseiller du ministère de l'Information m'était toujours disponible. Ce qui était évident, c'était que j'étais constamment à l'affût afin de voir ce que je voulais voir et de parler à qui je désirais parler. Cela me permit de rassembler du matériel pour mon roman *Schwarze Erde*, un roman paysan hongrois traitant la tragédie du kolkhoze et dont le héros est un communiste repenti qui devient un combattant de la résistance contre le régime bolchevique.

Vu qu'Eloise et moi avions été maintes fois les invités des membres du gouvernement, je ne voulus pas demeurer en reste envers ces fonctionnaires et le soir de notre départ, je leur offris un grand repas dans l'élégant restaurant s'appelant à l'époque *Kis Royal*. L'atmosphère était très animée et j'ai suggéré de terminer la soirée dans une discothèque. S'établit alors entre les ministres, les secrétaires d'État et de légation une conférence chuchotée qui me donna plus que jamais conscience du grotesque du régime. Il s'avéra que les dirigeants de la Hongrie n'osaient pas risquer, d'autant qu'ils étaient les hôtes d'un correspondant étranger, de donner à leurs chauffeurs l'adresse d'une boîte de nuit.

Le désir de ne se parler qu'entre eux seuls était si grand qu'en échappatoire à la lutte des classes ils trouvèrent le prétexte d'une conférence au bar Papagáj de mon hôtel, l'*Astoria* ; ainsi ils pourraient tromper la vigilance de leurs chauffeurs. Nous roulâmes jusqu'à mon hôtel ; mais l'atmosphère dans le bar resta si craintive et abattue que nous décidâmes après une demi-heure d'aller dans mon appartement. Pendant que je débouchais avec précaution le Champagne, le ministre a visité la chambre à coucher et la salle de bain. Eloise avait un phonographe portatif et une heure plus tard prévalut au premier étage de l'*Hôtel Astoria* une animation bourgeoise. Le ministre de l'Information Ivan Boldizsár, 1912-1988, flirtait sous mon bureau avec sa belle secrétaire ; les dames pendant ce temps avaient pris possession de la garde-robe d'Eloise et organisé dans les vêtements d'Eloise un défilé de robes remarquable avec les habits, chapeaux et même sous-vêtements d'Eloise. À quatre heures du matin quand partirent les invités, nous fûmes convaincus Eloise et moi qu'au moins la moitié du gouvernement pourrait quitter Budapest sans chagrin. En outre, cela était une idée utile, car ces puissants sont aujourd'hui, presque tous derrière des murs de prisons et l'un a été exécuté. Cependant, le sympathique conseiller de délégation Fiala-Döri a pu s'échapper au Canada, d'où il a eu la satisfaction récente de m'annoncer la naissance de son enfant.

Les avertissements que j'envoyai à mon père, parce que je ne m'étais pas

laissé tromper par l'euphorie de la Hongrie « libérée », tombèrent dans l'oreille d'un sourd. L'homme « dynamo » qu'il avait toujours été était resté arrêté trop longtemps. Sa devise avait toujours été d'être un moteur : l'inaction l'avait fait souffrir atrocement. Il n'avait jamais eu de sens politique ; il ne partageait pas mon point de vue sur l'inexorable marche des communistes dans son pays natal, l'eut-il partagé il aurait dit qu'il fallait suivre la marche. Alors que nous nous étions rencontrés à Genève, il me dit :

— Tu as porté le fardeau assez longtemps ; maintenant, il est grand temps que Papi le porte à nouveau. Il avait parlé encore une fois avec un ensemble touchant, qui correspondait à tout son être et dans lequel il y avait de nombreux éléments émouvants. Il savait à quel point je travaillais dur et il ne voulait pas me voir retomber bas. Ma mère, cependant, partageait mes préoccupations. Mais les dernières personnes restées proches d'elles en ces dernières années, les seules avec qui elle était profondément liée, vivaient à Budapest. Sa sœur, ma tante Aranka Márton, avait été assassinée par les nazis. Elle désirait visiter sa tombe : cela lui causa une forte attirance vers les survivants et les morts. Elle lui céda.

Après bien des mois de privations et d'anxiété, deux opportunités s'offrirent soudainement d'elles-mêmes. Mon roman *Weg ins Dunkel* (*Walk in Darkness, Promenade dans le noir*) était sorti en librairie et avait obtenu un succès considérable avec les critiques, sinon financièrement. Il raconte les expériences d'un soldat noir dans l'année qui suivit la défaite allemande. C'était un livre que je n'avais pas pensé inclure dans mes œuvres collectives. Il fut très apprécié par l'acteur noir John Kitzmiller, 1913-1965, inoubliable dans le film italien *Vivre en Paix* (1947) qui se déclara prêt à jouer lui-même mon héros, Washington Roach sans salaire si le livre était tourné en film. « Pas un homme blanc, *m'écrivit-il*, n'est jusqu'ici entré aussi profondément dans l'âme d'un homme de couleur. » Kitzmiller ne savait pas que j'étais d'extraction juive, une circonstance qui rendait plus facile la compréhension de l'opprimé.

Le roman attira l'attention d'une compagnie cinématographique italienne et je fus demandé à Rome. Là, le brillant directeur Rudolf Maté, 1898-1954, me donna du pain et du travail pour plusieurs mois. À Rome, je rencontrai aussi le producteur Alfredo Guarini, 1901-1981, le mari de la vedette de cinéma Isa Miranda, 1905-1982 ; il continua de m'aider de la façon la plus amicale même après qu'il fut avéré que je n'avais pas de talent pour le cinéma.

C'était alors que j'étais à bord du Queen Mary sur le point de quitter le port de New York que j'avais la visite de Werner Friedmann, 1909-1969, l'éditeur. Il était partiellement propriétaire du *Süddeutsche Zeitung*. Je l'avais déjà

rencontré à Zurich un an auparavant. Il venait juste d'arriver en Amérique. Notre estime mutuelle remontait à une vingtaine d'années au temps où il était le reporter en chef et moi le correspondant à Vienne du *Süddeutsche Sonntagspost* de Munich.

Friedmann m'offrait d'être l'éditeur en chef du *Münchner Illustrierte*, un hebdomadaire en passe d'être bientôt publié par sa firme. J'acceptai immédiatement, sans connaître cependant les obstacles que le gouvernement militaire opposerait à mon retour en Allemagne. Il en résulta que notre plan ne se matérialisa qu'un an plus tard, c'est-à-dire, en août 1949 quand j'obtins mon permis d'entrée en Allemagne après avoir passé six mois à Rome.

J'allai à la fondation du *Neue Münchner Illustrierte* avec des attentes complètement erronées ; nous avions précédemment lancé avec succès, Friedmann et moi, un supplément illustré du dimanche pour le *Süddeutsche Zeitung*.

Le fait que le gouvernement militaire s'était opposé à mon retour en Allemagne avec tous les moyens à sa disposition et que finalement il ne faisait plus que le tolérer en silence me parut d'un bon présage. Après tout, au début j'avais été un « mauvais garçon » comme l'avait affirmé le conseiller du gouverneur pour la presse et j'espérais que cela se traduirait par « bon garçon » par les Allemands. Rien de cela n'arriva.

Les Américains, dont j'avais saboté la politique en 1945 et 1946 à cause de leur hostilité envers les Allemands, étaient maintenant entrés en alliance étroite avec les Allemands contre qui ils avaient mené une guerre sans merci. De mon côté, je ne désirais pas aimer les Allemands à la façon dont les généraux américains maintenant essayaient de l'interpréter. L'Amérique qui avait refusé de fraterniser avec les meilleurs Allemands fraternisait maintenant avec les généraux S.S. Ils ne pouvaient pas plus compter sur moi dans cette fraternisation, que dans leur non-fraternisation antérieure.

Mais l'opposition la plus active me vint des éléments nationaux-socialistes et nationalistes de l'Allemagne qui bientôt entreprirent de mobiliser contre moi un vaste front d'opposants. Maintenant, je sais que beaucoup qui joignirent ce front le firent sans mauvaise intention.

Alors que j'avais critiqué l'Allemagne en Allemagne, beaucoup ignoraient que j'en avais fait autant pour l'Amérique en Amérique, choisissant dans chaque cas la position la moins populaire.

En outre, une confortable prospérité commençait à s'installer sur l'Allemagne après tant d'années difficiles et il est compréhensible que maintenant je leur parusse comme décidé à vouloir la déranger. Les gens désiraient jouir de la paix et du bien-être. Ils ne désiraient pas qu'on leur

rappelle le passé et encore moins qu'on les alerte sur de nouveaux dangers.

En dépit de tout cela, j'aurais pu réussir si j'avais été mieux adapté à la tâche qui m'était attribuée et si mes nerfs avaient été plus solides. Je n'étais pas familiarisé avec l'illustré hebdomadaire servant de véhicule d'idées. Je tentai de créer un magazine politique illustré, ce qui se révéla bientôt une impossibilité, je produisis ainsi un hebdomadaire à la fois franc et médiocre et la combinaison des deux était de trop. Cependant, malgré cela, je n'aurais pas échoué, si l'épée de Damoclès d'une Ali obstinée n'avait constamment pendu au-dessus de ma tête. Avec la précision d'une horloge suisse, les lettres menaçantes arrivaient d'Amérique.

Plus j'avais du succès ou semblait avoir du succès, plus grandes étaient les demandes qui m'étaient faites avec une remarquable régularité. Je tremblais non seulement devant mes ennemis qui un jour pourraient exposer mon infortune, mais aussi devant mes amis qui avaient sans rien soupçonner supporté une cible si vulnérable.

Parmi ces amis Werner Friedmann tenait une place à part. Je l'avais toujours considéré comme étant un éminent journaliste allemand, un homme à la pensée politique remarquable, un éditorialiste génial et voilà que maintenant il me révélait ses qualités humaines qui me faisaient l'admirer encore plus. Plus d'une fois, il risqua, à ma différence, son prestige pour me soutenir dans mes problèmes. À la fin de 1951, alors que je voulais résigner mon poste de directeur en chef du *Münchner Illustrierte*, il a essayé de m'en dissuader. Mais je croyais déjà grâce à lui prendre la bonne décision quand j'ai pris congé de mon bureau. C'est peut-être ici le moment de dire quelques mots à propos de mes amis qui méritent quelque place dans mon autobiographie. Quand je regarde rétrospectivement ma vie, je me demande comment j'ai pu jusqu'ici parler aussi peu de mes amis et j'en trouve deux motifs sur lesquels je dois m'attarder brièvement.

Tout d'abord, l'anathème avait souillé mon nom. La crainte de vouloir m'imposer à ceux qui voulaient m'éviter. La peur d'apprendre par d'autres qu'ils préféraient ne pas me fréquenter.

En premier lieu, mes amis restés parallèles à ma vie n'empiétèrent pas sur mon existence. Dans ma jeunesse, je n'appris pas à cultiver l'amitié. Hors de la maison familiale, la plupart des gens n'ont qu'un petit groupe d'amis : J'ai surtout eu un nombre considérable d'ennemis réels ou supposés. En particulier, je n'ai pas osé approcher les hommes plus âgés pour lesquels j'ai toujours eu l'attirance plus forte parce que je croyais qu'ils me prenaient pour mon père ou m'identifiaient à lui. La bousculade de la vie, l'inflation, la guerre et l'émigration, les changements permanents géographiques et sociaux ont

constitué des causes également préjudiciables à la naissance et à l'essor des amitiés. Au niveau le plus essentiel, cependant, je le crains, j'eus la vanité de croire qu'au final je pouvais m'intéresser plus à l'autre que lui à moi. Je n'ai jamais dans ma vie parlé de quelqu'un comme étant un ami ou même une connaissance si je n'étais pas sûr de sa sympathie réciproque ; ma timidité vaniteuse alla si loin que je m'interdis avec une volonté spartiate de penser à quiconque dont je n'étais pas certain qu'il partageait à peu près la même quantité de pensées à mon sujet. S'est ajouté un sentiment d'infériorité envers des esprits supérieurs. Je ne me suis que tardivement aperçu que les écrivains en particulier avaient besoin d'un « cercle », non pas par souci de stimulation intellectuelle, mais plutôt parce que le monde attend d'eux qu'ils se donnent mutuellement une publicité. J'ai toujours été hostile à la collusion littéraire, à la célébration mutuelle de puissance, aux éternels discours et re discours sur les méthodes de travail, sur tout le faste relié au métier. J'ai constaté et je pense que la plupart des écrivains sont des personnages ennuyeux. Je ne me suis aucunement fait disciple et je ne figure pas en Cupidon sur la statue des maîtres. Celui qui plus tard se trouve sur un piédestal, s'il avait admiré auparavant les amours ludiques, c'est comme s'il avait joué d'avance à devenir lui-même un jour un Cupidon.

En deuxième lieu, j'ai eu peu de temps libre pour l'amitié ; je ressentais aussi que les amitiés consomment beaucoup de temps J'avais trop vécu été trop occupé avec l'existence, la lutte et les femmes, je n'avais vu le don de l'amitié que comme un à côté.

Cela ne signifie pas que je n'avais pas éprouvé de joies, un peu au début et beaucoup plus tard : cela signifie que dans ma jeunesse elles n'influencèrent pas ma vie et que c'est seulement dans les dernières années qu'elles jouèrent un rôle que je suis heureux de reconnaître aujourd'hui. J'ai déjà mentionné Pem.

J'ai également mentionné même si ce n'est pas complètement, mon cousin George Márton un des hommes les plus sages, plus aimables et plus bénis possédant l'humour du cœur que je connaisse ; sa belle et intelligente femme, Hilda ; je dois mentionner ma magnifique cousine, la baronne Elisabeth Márton-Hatvany, et son frère Bandi avec sa femme Jarmilla ; de nombreuses pages ne suffiraient pas pour décrire ma relation intime avec le romancier américain Michael Blankfort et son épouse Dorothy, deux des plus magnifiques êtres humains dont j'ai eu la bonne fortune d'avoir l'amitié ; mon compagnon de guerre Richard Hanser qui m'a soutenu dans les heures sombres ; le brave acteur Jack Mylong-Münz, 1894-1973, et sa délicate épouse Alice ; enfin, le cher ami Martin Herz. À eux se sont ajoutés de

nouveaux amis dont l'amitié s'est prouvée dans les moments difficiles : en particulier, Fritz Kortner, 1892-1970, alias Fritz Nathan Kohn, acteur de théâtre et de cinéma, que j'aime profondément comme le plus fécond de tous mes amis. À deux reprises rapprochées avec des amis proches et éloignés il s'est dévoué pour m'aider et il serait ingrat de ne pas donner leurs noms ici : Georg Salmony le journaliste d'origine anglaise du *Süddeutsche Zeitung*, le scénariste Fritz Rotter, 1900-1984, le producteur de films Éric Pommer, 1889-1966, Samuel Rosenbaum, le producteur de films Billy Wilder, Otto Preminger, Sam Jaffe, 1891-1984, l'artiste peintre Cicely Mary Baker, 1895-1973, Sidney Harman , 1918-2011, Walter Kohner, 1914-1996, Anthony Veiller, 1903-1965, scénariste et producteur de films, le journaliste et écrivain Curt Riess, 1902-1893, et le grand dramaturge américain Robert Sherwood, 1896-1955. Aussi, je ne peux pas oublier le nom de Rudolf Heizler, le rédacteur en chef du *Münchner Abendzeitung* (Walter Tschuppik de 1948 à 1949 ; Rudolf Heizler de 1949 à 1961) : il a été le premier à oser imprimer mon nom après ma débâcle munichoise ;

En 1951, alors que j'étais en poste à Munich, l'ex-sous-officier Walter Mechtel était revenu d'un long séjour dans un camp russe de prisonniers. Je pus l'aider en lui procurant un poste de journaliste.

Je résignai à la fin de 1951 mon poste d'éditeur en chef du *Münchner Illustrierte* (1949-1951). J'étais sur le point de quitter l'Allemagne quand, hors du ciel nuageux, on m'offrit en 1951 le poste d'éditeur en chef de *l'Echo der Woche,* un hebdomadaire politique.

Que je ne pus résister à la tentation ne tenait pas qu'à des raisons politiques. Je venais après une dizaine d'années sans foyer de passer de nouveau près de trois années à Munich. Peut-être y avait-il en premier lieu la ressemblance avec Vienne, qui m'a fait sentir chez moi dans la capitale bavaroise, mais plus tard, ce fut plus. Cela fut la magie de cette plus petite des grandes capitales du monde où reste emprisonné le cosmopolitisme aristocratique de la grande époque de la maison des Wittesbach, où j'avais une résidence de rêve rappelant l'animation de Berlin ; où les quatre saisons sont aussi contrastées que le Seigneur l'a voulu ; où le provincialisme n'est jamais vulgaire, mais rappelle ceux de la princière Weimar et de l'impériale Prague ; où la modernisation y va doucement ; où l'on sent à tout moment qu'à un coin de rue nous attend à chaque coin de rue le vert des montagnes de l'Allgäu et le bleu des monts bavarois ; où il est plus facile de se rassembler qu'ailleurs.

Je restai à Munich.

Mon échec avec ce journal eut un arrière-plan bien plus intéressant que

celui de mon fiasco avec le *Münchner Illustrierte* et je dois donc parler de ce périodique avec plus de détails. L'offre m'avait été faite par un propriétaire de cinéma de Munich connu pour ses idées libérales. Il désirait mettre la moitié du capital requis dans l'entreprise, tandis que la Haute Commission américaine fournissait l'autre moitié. Ce fut seulement par des voies détournées que je sus que les Américains soutenaient l'entreprise ; le secret était tel que le directeur du journal ne le confiait pas même à son éditeur en chef.

Je décidai de mettre un terme à ce jeu de cache-cache et j'allai en voiture à Bad Homburg où Shepard Arthur Stone, 1908-1990, le Haut Commissaire et chef de Presse de John Jay McCloy, 1895-1989 régnait dans un splendide isolement. Le lieutenant-colonel Shepard Stone, précédemment éditeur du supplément hebdomadaire du *New York Times* et moi n'étions pas précisément des amis. Nos différends remontaient à 1945, au temps où le S.H.A.P.E. avait peur que je transforme le *Neue Zeitung* en une sorte de « Habe-scher Beobachter ». Pourquoi Shepard Stone me fit-il confiance pour que je sois l'éditeur de *l'Echo der Woche* ? Je ne le sais pas encore. Qu'importe, le premier numéro parut peu après ma visite ; le journal était maintenant totalement financé par les Américains, le propriétaire de cinéma ayant soudain été incapable de réunir les fonds allemands nécessaires.

L'Echo der Woche était un journal mort-né, principalement parce que je restais toujours ce que j'avais été : vagabond dans ma vie privée, mais incorruptible journaliste. Je n'étais pas prêt à soutenir le nouveau nationalisme allemand de teinte américaine. Soutenu par une équipe d'écrivains et de journalistes de haut niveau, dont Hans Hellmut Kirst, 1914-1989, Anselm Heyer et Dr Roland Krug von Nidda, 1895-1968, je créai un journal dont les qualités furent reconnues même par ses pires ennemis, mais qui n'avait pas de soutien politique.

Le premier numéro, déjà, fut accueilli par un silence menaçant à Mehlem, le siège du Haut Commissariat. Il est bon de le mentionner, car l'homme de la rue imagine qu'un journal politique, spécialement s'il est financé par le gouvernement, n'est que le porte-voix d'un groupe de conspirateurs qui se rencontrent la nuit dans une cave profonde pour machiner quelque mauvais coup politique. Si je n'ai rien à « révéler » ici, sinon simplement le fait qu'à partir de ma première visite à Bad Homburg je n'ai jamais rien entendu de mes directeurs de tâches. Avaient-ils fondé L'*Echo der Woche* pour faire de la publicité pour une armée européenne ? L'avaient-ils créé pour remplacer le *Neue Zeitung* qui courait à sa perte et qui risquait de voir le Congrès voter contre de nouveaux subsides ? Ou bien simplement quelques gentlemen à

Mehlen avaient-ils envie d'alimenter leurs vanités ? Je n'ai jamais reçu de réponse à toutes ces questions. La Haute Commission avait donné naissance à un enfant, mais elle l'avait abandonné en toute hâte.

Je savais, naturellement, dès le départ que ce silence profond était la démonstration d'un profond déplaisir officiel. Quelles que soient les autres intentions possibles, il est clair que Mehlem désirait un journal anticommuniste. Mon plan était un journal autant contre les nationalistes que contre les communistes. De temps à autre, des amis venaient de Berlin m'apportant des mises en garde bénévoles. Ça serait un désastre, disaient-ils, si le gouvernement fédéral découvrait qu'un journal financé par les Américains attaquait continuellement le ministre du Transport Hans Christoph Seebohm, 1903-1967, ou soulignait l'infiltration national-socialiste dans divers partis allemands. Et comment, demandaient ces amis, pouvais-je attaquer cette grosse industrie lourde allemande avec qui les Américains étaient sur le point de conclure une grosse affaire ?

J'étais, je dois l'admettre, comme un homme courant comme un fou, même si ma folie était méthodique. Plutôt naïvement, j'imaginais que je pourrais encore agir comme je l'avais fait dans les journaux de la Heimwehr du prince Starhemberg durant ma jeunesse. Le fait que l'*Echo der Woche* était généralement connu comme le porte-voix américain ne me dérangeait pas. Au contraire, j'espérais que, par mon attitude sans ambiguïté à la fois contre les communistes et les nationalistes, je montrerais que les Américains devaient continuer à s'opposer à la renaissance du nationalisme en Allemagne. En faisant cela, je croyais servir non seulement l'Allemagne, mais aussi le peuple américain ; il était clair pour moi que supporter le nationalisme allemand était un projet antiaméricain poursuivi involontairement par l'administration Truman et rejeté par le peuple américain. J'interprétai délibérément le fait que personne à Mehlem n'avait osé me donner une directive précise pour supporter le nationalisme. Je le pris comme la preuve du maintien de la validité des vieilles directives de lutte égale contre les deux extrêmes. En un mot, je jouais la stupidité. En même temps, j'espérais gâcher le potage de l'alliance nationaliste de la même façon que je l'avais autrefois réussi envers l'alliance entre la Heimwehr et les nazis allemands.

Je me trompais totalement. En 1945-1946, j'étais encore capable de diriger seul le *Neue Zeitung* parce que le gouvernement militaire ne connaissait pas l'allemand. Les gentlemen de Mehlen l'avaient appris avec le temps, mais je n'aimais pas leur grammaire. Mon combat était don quichottesque, mais je ne regrette pas de l'avoir mené.

Environ après le dixième numéro, le front commença à cristalliser. Une

grande partie de l'industrie de l'Allemagne du Nord décida dans un avis officiel de stopper sa publicité sur l'*Echo der Woche*, décision qui fut mise en vain au pilori pat le *Welt der Arbeit*. Il fut dit que le gouvernement fédéral avait demandé la suspension du journal, mais je n'ai jamais été en position pour vérifier la véracité de cette rumeur.

Le journal aurait pu encore être sauvé. De semaine en semaine, il gagnait en audience. Si je ne possède pas d'autres qualités, au moins ai-je le don d'inspirer l'enthousiasme à mes collaborateurs et de renforcer leur loyauté. Ça avait été évident en de nombreuses occasions précédentes et cela l'était encore maintenant : le petit groupe d'hommes avec qui je travaillais resta avec moi avec une loyauté inflexible. Mais je ne pouvais qu'échouer et pour deux raisons : la première, je n'avais pas embarqué dans un parti. Ma réputation d'habileté, d'astucieux homme d'affaires, d'un art d'établir des « connexions » est une légende qui m'a suivi toute ma vie. En réalité, je ne possède aucune de ces capacités et cette réputation vient de ma vanité qui m'a poussé à faire croire que j'étais le roi sorcier des intrigues d'arrières-cuisines, alors qu'en fait j'infusais une tasse solitaire de café. Ni les syndicats ni les sociaux-démocrates, avec qui les rumeurs me liaient, ne se tenaient derrière mon plan courageux. Je faisais, une fois encore, de la politique sortie de mes propres convictions et il n'y avait personne pour sauver le journal de l'écrasement. Ma situation personnelle était la seconde et la plus décisive raison de mon échec. J'étais engagé à la fois dans une lutte politique et dans une guerre des nerfs. Durant les par ailleurs heureux et enthousiasmants premiers jours de l'*Echo der Woche*, je fis connaissance avec le plus alarmant des phénomènes néo-allemands, « l'homme à la valise ». Pas une journée ne se passait sur la Schellingstrasse où le journal était imprimé, ce qui apparaît comme un inévitable destin géographique, dans le vieux bâtiment du *Völkischer Beobachter*, sans que n'apparaisse un représentant de ces organisations secrètes qui jaillissaient comme des boutons de fièvre sur le corps de l'Allemagne. Si ces gens, reconnaissables à leurs grosses valises qu'ils n'ouvraient jamais et qui selon mon opinion ne contenaient que des boîtes de chaussures vides, étaient réellement envoyés par divers services secrets ou s'ils étaient commandités par eux-mêmes dans leur fonction pour établir à leur compte un peu de chantage ; ou s'ils étaient de simples et purs maîtres-chanteurs, exploitant la vogue des services secrets, je suis incapable de le dire puisque je les renvoyais dégringoler les escaliers à la hâte. Cela ne change pas que leurs remarques ouvertes ou voilées me tombaient sur les nerfs. Des lettres anonymes et des télégrammes avec de fausses signatures remplissaient sans cesse mon bureau. Contre une personne avec une

conscience vierge, elles auraient été sans effet. Mais ma conscience n'était pas nette. Je savais que quand le scandale éclaterait, ce serait dû à Ali Ghito. Avec horreur, je réalisais ce que j'ai depuis considéré comme évident : seul un homme avec un blason sans tache a le droit de mener une bataille politique. La conséquence tragique en était que, d'un côté, je sentais que j'étais la seule personne capable de mener plus efficacement une guerre sincère contre les deux idéologies menaçantes, si bien que j'étais lié par le devoir de la mener, alors que de l'autre côté, je devais penser que j'étais celui le moins susceptible de la gagner. Pendant des décennies, j'avais vécu avec l'illusion que mon éthique publique et politique contrebalançait mes fautes privées, C'était une croyance totalement erronée puisqu'en fait mes erreurs privées annulaient mes vertus publiques. Je réalisais maintenant trop tard que je ne rendais pas service à la bonne cause en laquelle je croyais, mais qu'en réalité je souillais le drapeau que je portais. En plus de cela, j'étais plus déprimé par les lettres enthousiastes de mes lecteurs et la foi désintéressée de mes collaborateurs que par les télégrammes menaçants, les lettres anonymes et les menaces des hommes à valise. Je savais que je les désappointerais.

Tout cela que je ressentais instinctivement devint pleinement évident quand j'entendis déclarer qu'Ali Ghito qui se disait toujours ma femme venait d'arriver en Allemagne nantie d'amples moyens. Je la vis le *26 avril 1952* portant une grande robe du soir à un défilé de mode de Jacques Fath, 1912-1954. La chasse était ouverte.

Le jour suivant, son avocat me présenta la facture. Ma rencontre avec l'avocat bien connu de Francfort, incidemment le représentant de l'Aga Khan en Allemagne, se tint dans le bureau du Dr Heinz Meyer, l'avocat munichois qui gardait un œil sur l'affaire de *l'Echo der Woche* au nom de Mehlen. Les demandes d'Ali étaient impossibles à rencontrer. Le complot arrivait à son apogée.

C'était un mardi, le journal venait juste de sortir de la presse, quand le Dr Heinz Meyer me convoqua à son bureau. Il m'informa que ce serait le dernier numéro du journal. Il avait été décidé à Mehlem de fermer le robinet des subsides financiers. Il restait une somme importante, dit-il, mais la liquidation devrait se faire doucement et l'argent serait nécessaire pour les arrangements finaux. Ma première réaction, naturellement, fut de démissionner de mon poste.

— Je présume qu'ils veulent se dissocier de moi, *dis-je à l'avocat*. Je vois bien leur point de vue. Mais je ne veux pas qu'un journal politique soit lésé à cause de moi. À part cela, je pense au bien-être de mes collaborateurs. Je serais heureux de démissionner si cela peut sauver le journal.

Quelques heures plus tard, Dr Meyer m'informa que la décision de Mehlem n'avait pas été prise sur des bases personnelles.

Je demandai la permission de publier un « numéro d'adieu ». Ceci était, dis-je, requis par le droit de propriété journalistique et j'ai le droit d'insister sur cette demande. Meyer téléphona à Mehlem. La réponse fut un brutal refus. Au début de l'été 1953, l'*Echo der* Woche cessait de paraître. Je décidai de faire une dernière tentative désespérée. J'allai avec mon assistant Olaf Meitzner, à Mehlem. Je donnai mon nom au bureau de Shepard Stone et je ne fus pas reçu. Même les autrefois obséquieux politiciens d'antichambres refusèrent de me parler. Je réalisai que ce n'était pas ma personne qui était en jeu, mais que mon putsch, mon essai complet pour arrêter la renaissance du nationalisme, avait échoué.

Aussitôt que ma dernière arme fut anéantie, Ali lança son coup d'assommoir. Elle se mit en rapport avec l'éditeur en chef du Stern d'Hambourg, un hebdomadaire illustré que j'avais vivement attaqué pour son attitude politique à la fois dans le *Münchner Illustrierte* et dans *l'Echo der Woche*. Si ce journal largement répandu avait voulu lancer contre moi une attaque politique, il se trouvait maintenant amplement abreuvé par une déesse vengeresse de montagnes d'informations privées à mon sujet. Il y avait une grosse pile d'ignobles mensonges, ajoutée à beaucoup de vérités.

Le titre de cette gigantesque mixture était « Chassez l'escroc d'Allemagne ! ». C'était une variante du cri de bataille de Karl Kraus contre mon père : « Chassez l'escroc de Vienne ! » Comme dans les médiocres films muets, le passé resurgissait. Ce pouvait être la conclusion d'une vie ; ce n'était que le commencement.

L'homme dont la mémoire était si cruellement exorcisée dans ce titre qui visait bien était mort et ma mère avec lui.

Cela était arrivé en mars 1951, environ un mois après la naissance de ma fille Marina. Encore éditeur en chef du *Münchner Illustrierte*, j'étais allé à Bonn où le Chancelier fédéral avait invité à prendre le thé avec lui les éditeurs de tous les périodiques illustrés. Au cours de mon retour, je voulus acheter à Augsbourg la dernière édition du soir. Il ne restait plus que le *Neue Zeitung*. Il contenait une brève nouvelle : Imre Békessy et sa femme avaient pris du poison à leur appartement à Budapest.

Jusqu'ici, je n'ai pas encore pu décrire le sentiment qui m'envahit alors. Je n'avais pas de peine violente ; plutôt une lourde souffrance, qui est la première sensation quand on est blessé. Une terrible duplicité empêchait toute sensation claire, même celle de chagrin, d'émerger.

Mon père était mort. La confession de ce livre serait incomplète si je

cachais le fait que je ressentis d'abord un énorme soulagement. En même temps, j'étais profondément honteux de ce sentiment. J'essayai de le conjurer par des images d'amour les plus colorées : j'essayai de me rappeler les meilleures journées et heures, l'amour qu'il m'avait donné, inconditionnellement et souvent sans réciprocité. J'essayai de faire devant sa mort ce que je n'avais jamais été capable de faire de son vivant, séparer sa personne de son nom. Maintenant, son nom était mort et c'était une bonne chose.

Pourquoi avait-il eu à mourir avec son nom ? Je n'arrivais pas à faire la distinction. Cruellement, je me répétais : « Békessy est mort ! Békessy est mort ! » Et les roues de l'express répétaient les mots après moi : « Békessy est mort ! Békessy est mort ! » J'étais terriblement cruel, mais j'étais cruellement torturé par ma propre cruauté. Ça ne se comparait pourtant pas ; maintenant, je réalisais combien indicible j'avais éprouvé de souffrance sous mon nom. Aucune douleur infligée plus tard ne va aussi profondément que celle ressentie pendant l'enfance, et elle n'était pas encore oubliée, même devant la sainteté de la mort. Dans le train, entre Augsbourg et Munich, je fus rempli d'une terrible accusation, S'il y avait une sensation articulée en moi, un cri venant droit de mon cœur, c'était le cri « Assassin ! » Ce qui m'importait, ce n'était pas le fait que mon père avait tué ma mère ou qu'il l'avait entraînée dans la mort, ni le fait qu'elle l'avait suivi volontairement dans son dernier voyage comme dans les précédents, non, le seul fait qui m'importait, c'était qu'on m'avait volé ma mère.

C'est seulement quand je commençai à penser à elle, ma tendre, bonne généreuse, compréhensive mère que je me sentis comme l'homme blessé qui touche sa blessure saignante et réalise qu'il est blessé. Si j'avais auparavant essayé de ressentir la peine, j'essayais maintenant de la calmer, mais la tentative était tout aussi vaine. Ça ne me consolait pas de penser que sa vie n'avait été que misère, anxiété perpétuelle et sacrifice personnel, une sorte d'être coincé entre deux meules de moulin : ses deux hommes. Le seul fait que sa vie avait été si triste n'ôtait pas la tristesse entraînée par sa mort. Les images tourmentées se chassaient les unes après les autres. Comment avaient été les dernières heures de sa vie ? Quelles avaient été ses pensées durant ses derniers moments ? Qu'est-ce qui l'avait amené au désespoir et à franchir la dernière étape ? Qu'est-ce qui l'avait amené elle qui avait arraché une douzaine de fois mon père du précipice, à se précipiter dans la mort avec lui ?

Alors vinrent mes autos-accusations. Avaient-ils mal interprété mon silence ? J'avais depuis longtemps cessé de leur écrire parce qu'un bon ami

qui avait fui la Hongrie m'avait averti que le contact avec « son » fils américain qui était le directeur d'un journal anticommuniste avait placé mon père dans une situation difficile. Quand une lettre de mon père était arrivée au *Münchner Illustrierte* annulant sa souscription au journal, j'avais pris cela comme un indice que je devais arrêter ma correspondance avec lui. L'argent que je lui avais envoyé d'Amérique était passé par un canal illégal. L'avait-il reçu ? Et finalement, pourquoi n'avais-je pas tenté de le libérer de la prison qu'il s'était lui-même infligée ? Il n'y avait pas et il n'y a toujours pas une réponse à cette question.

Quelques jours plus tard après mon retour à Munich, je reçus la lettre d'adieu de mon père avec rien de plus que les quatre ou cinq lignes du journal. Elle était dactylographiée. Elle ne contenait pas une ligne de ma mère.

Ce n'est que plus tard que j'appris l'entière monstruosité de cette lettre. Mon père en avait dactylographié de nombreuses copies. Je ne sais combien. Mais au moins une douzaine avaient été envoyées à nos connaissances mutuelles. La lettre était une longue, perçante accusation contre moi. Et elle était diaboliquement formulée : elle parlait non seulement de lui, mais aussi de ma mère. Je l'avais trahie, je l'avais abandonnée et oubliée. Je l'avais « exploitée ». Comment ? Ce n'était pas formulé. La première fois que je lus la lettre, je fus consumé d'une impuissante colère ; aujourd'hui, je suis convaincu que cette lettre a été écrite par un esprit malade. Peut-être était-il convaincu des accusations qu'il portait contre moi, bien qu'il semble plus probable qu'il était inconscient du contenu de la lettre.

Depuis la mort de mon père, un étrange phénomène est survenu : bien que le temps usuellement soulage la peine, ma peine au contraire s'aggrave. Plus je m'éloigne des souvenirs de mon enfance, plus le personnage de mon père se détache, presque comme un corps astral, du personnage d'Imre Békessy et plus je porte le deuil de celui que j'aime aujourd'hui et, parce que je l'aime, que je comprends maintenant.

Une grande partie est maintenant éclaircie de ce qui fut alors le mystère. Le seul ami de mon père parmi les « nouveaux gentlemen » fut le ministre de l'Intérieur Lázlo Rajk, 1909-1949, qui lui avait donné un travail dans son journal. Je ne sais pas si mon père, même si après son retour en Hongrie il avait travaillé dur pour se joindre au régime, fut compromis dans la conspiration de Rajk sur le mode Tito contre les satrapes de Moscou et qui se termina par l'exécution du ministre.

Il est certain cependant que mon père après l'arrestation de Rajk fut définitivement interdit de tout travail journalistique. C'est aussi un fait qu'environ une semaine avant sa mort il avait reçu un visa italien et s'était

préparé à quitter le pays.

Le jour précédant le suicide, mon père et ma mère avaient été contraints de remettre leurs passeports. Il est probable que cette circonstance en même temps que la peur d'être arrêté l'a conduit finalement au suicide. Cela n'explique pas la lettre d'adieu, ni les questions que je n'ai pas cessé de me poser depuis.

Telle était la situation quand le Stern lança son attaque. Il est naturel dans ces circonstances que j'aie surestimé son importance. J'étais désarmé. J'avais subi un double naufrage ; des journaux dont j'avais espéré un support politique étaient restés silencieux ; des amis prudents préféraient attendre l'issue de la poursuite ; le travail d'Ali, l'unique partie valable de ses accusations, n'était pas encore au dossier et, plus que toute autre chose, Ali, le spectre de mon enfance, me broyait. La réaction à l'agression, cependant, fut différente de ce que mes adversaires avaient escompté. Des expressions d'amitié et de confiance, principalement de la part du public m'arrivèrent de tous les coins de l'Allemagne. Un étudiant d'Hambourg m'envoya dix marks ; la femme d'un travailleur d'Essen m'écrivit une lettre touchante ; l'équipe éditoriale de *l'Echo der Woche* déclara publiquement sa confiance en moi ; un noble monsieur de la Forêt-Noire (Schwarzwald) m'offrit une hospitalité permanente chez lui. À Munich, un groupe de personne se rassembla autour de Fritz Kortner, le grand producteur de films, pour organiser une collecte, puisque je n'avais pas les moyens ni pour mener une onéreuse poursuite en libelle ni pour accepter une invitation de quitter l'Allemagne. La première action contre le Stern vint de personnes dont je n'avais pas entendu parler depuis des années, comme mon ami prisonnier de guerre Alfred Dvonicky ; ils se mirent d'eux-mêmes à ma disposition. Je restai suffisamment de temps à Munich pour assister aux deux premières auditions de Habe contre Stern. Après cela, il devint évident que le procès pourrait durer des années. La Cour eut finalement la brillante idée de décréter que l'étranger Hans Habe pourrait défendre sa réputation s'il pouvait faire un dépôt de sûreté de 25 000 dollars. Dix-huit mois plus tard, l'affaire se régla hors cour. Je rencontrai l'éditeur en chef Henri Nannen, 1913-1996, à Hambourg et, après que Nannen eut convenu lui-même sur la force des documents et des exposés qu'il avait tort, nous publiâmes conjointement nos excuses mutuelles, mutuelles, car j'avais dans le même temps accusé faussement aux États-Unis Nannen de sympathies national-socialistes.

Depuis Munich, j'allai (*été ? 1952*) à Londres où mon éditeur britannique vint à mon secours. Quand j'arrivai à New York, il me restait vingt dollars. Quelques minutes plus tard, les porteurs voleurs du port de New York s'étaient

emparés de tout mon capital.

Bien des choses auraient tourné différemment, quoique peut-être pas plus favorablement, si j'étais resté à New York.

New York, dit-on, n'est pas l'Amérique. En fait, New York est l'Amérique. Ou, du moins, l'endroit où l'on trouve le meilleur de l'Amérique : sa générosité et même son grand cœur, la gaîté juvénile qui se régénère elle-même chaque jour, le tempérament international qui est américain dans le meilleur sens du mot et qui n'oublie pas un instant que le pays s'est construit et est encore en train de se développer par ses immigrants, cette réceptivité enthousiaste pour les nouveaux hommes et les nouvelles idées, ce libéralisme sincère que les gouvernements à l'esprit étroit peuvent éradiquer, cette absence de préjugés qui caractérisent tout le pays et cette culture spécifiquement américaine qui est si différente de celle de l'Europe, mais s'y compare.

Cependant, je n'avais pas le courage de rester à New York. Mon éditeur me reçut cordialement, mais avec le « Qu'avez-vous à offrir » qui m'a toujours offensé en Amérique. Les éditeurs de magazines n'étaient pas plus impressionnés par le fait que j'avais écrit six livres et que trois de mes romans avaient été portés à l'écran. Avais-je quelque chose de neuf ? Si oui, ils seraient heureux de le lire, mais ils n'étaient pas prêts à accorder des lauriers d'avance. Je n'avais plus guère de connaissances à New York. Quand je téléphonais, j'obtenais la réponse stéréotypée « Il n'est plus chez nous ». Une fois de plus, je me convainquis qu'il n'y avait en Amérique rien de moins utile qu'un répertoire téléphonique. Un ami d'une firme de publicité était devenu directeur de publicité d'une brasserie au Wisconsin ; mon agent s'était mis à écrire des livres lui-même ; un ami dans une grande chaîne radio avait déménagé en Alaska pour attraper des poissons géants. Je m'étais absenté moins de quatre années, mais plus personne ne semblait encore là.

Hollywood était invitant. Là aussi des risques existaient de rester inoccupé sur le pavé, mais on pouvait y trouver éventuellement un simple travail permettant de survivre douze mois confortablement. À Hollywood, pour ainsi dire, je connaissais tout. Je n'avais qu'à y réessayer.

Cela se révéla un échec retentissant, en tout cas au départ. J'écrivis à Hollywood mon roman *Schwarze Erde* qui décrit le combat des fermiers hongrois contre l'influence soviétique dans les politiques domestiques agricoles. Les choses ne s'améliorèrent pas quand mon roman Schwarze Erde (*Black Earth),* et mon reportage politique sur l'Allemagne*, Unsere Liebes affàre mit Deutschland (1952) Our Love Affair with Germany (1953),* tous deux écrits à Hollywood, furent publiés *(1952, 1953)*. Les deux avaient été recommandés par les critiques, mais les revenus ne furent pas suffisants

pour couvrir mes avances sur eux dépensées depuis longtemps.

Je descendais la pente rapidement. J'errais souvent dans les rues de Hollywood et de Beverly Hills à longueur de journée sans but et sans espoir, courant de plus en plus le danger de faire ce que l'on ne doit pas faire, m'en voulant. Rien n'apportait de soulagement, pas même le paysage : je ne pouvais pas même parler aux palmiers : c'était comme si leurs énormes jambes éléphantesques voulaient me piétiner. L'herbe devant notre maison dépérissait, car en Californie seuls les riches peuvent payer l'eau pour la sauver de la sécheresse. À notre droite et à notre gauche vivaient des vedettes de cinéma dont les enfants n'étaient pas autorisés à jouer avec Marina parce que Marina, *née en février 1951,* n'avait pas de nounou. J'achetai une vieille auto, en location-achat, bien entendu, parce que sans auto on ne peut rechercher un travail en Californie. Les sièges étaient éventrés et mes pantalons étaient pleins de crins de cheval. La famille de ma femme me réprimandait parce que je laissais passer les jours sans saisir les « chances » qu'ils me trouvaient : poseur de briques ou commis voyageur pour un marchand de meubles.

Mes relations avec mes amis prirent une dérive curieuse. Ce n'était pas leur faute, mais la mienne. J'avais toujours plaint les personnes envieuses, car l'envie n'était pas un trait de mon caractère : c'est une maladie qui consume celui qui en est atteint. Maintenant, je commençais à envier mes heureux amis. J'évitais leur compagnie. Si je me trouvais cependant en leur compagnie, je calculais combien de dollars je pouvais leur emprunter. Un homme pouvait valoir cinquante dollars, un autre cent, un troisième dix. Ils parlaient de nouveaux films, de télévision, de vedettes et de projets qui coûtaient dans les millions tandis que je m'activais pour mes projets de dix dollars. Dès que j'avais emprunté de l'argent d'une personne, je l'évitais, non parce que je m'attendais à ce qu'il me demande de le rembourser, mais parce que j'avais honte. Le cercle de ceux que je n'avais pas encore tapés devenait de plus en plus petit. Je devais garder Marina et Eloise. Dans les magasins d'alimentation, je faisais des chèques à découvert et je pouvais passer le reste de la journée à chercher à en emprunter cinq ou dix dollars pour remettre à ma banque avant que les chèques soient présentés. Je n'écrivais plus : ma course contre mes chèques occupait tout mon temps. Je commençai à me haïr et me mépriser. Je rejetais l'argument qu'on ne devient pas une autre personne parce qu'on avait fait une culbute. Je commençai à me regarder avec les yeux de mes ennemis et me traiter avec les noms qu'ils m'avaient donnés.

Alors, quelque chose arriva, un événement extérieur qui changea tout.

Nous déménageâmes dans un appartement taudis.

À notre arrivée à Hollywood, j'avais loué une élégante villa à Beverly Hills, imprudemment, et parce que je croyais que dans ce monde le faire accroire devait se rencontrer avec le faire accroire. Je m'étais engagé pour un gros loyer pour plusieurs mois. Le propriétaire très tolérant accepta un chèque postdaté pour ma dette et nous déménageâmes dans une de ces maisons à appartements taudis de Los Angeles.

Pour la première fois de ma vie, j'eus des idées de suicide. Le bâtiment sentait la mauvaise cuisine et les murs humides. L'ascenseur puait l'huile, ce qui était surprenant, car il était visible qu'il n'avait pas été graissé de mémoire humaine. Alentour, c'était la Californie avec ses pelouses entretenues et ses orangers et ses piscines à l'eau claire cristal et ses belles fleurs. Mais Marina jouait dans l'étroit corridor du cinquième étage de l'immeuble de rapport sur un cheval rouge usé jusqu'à la corde. La minuscule glacière grondait comme un estomac vide.

Mais la décision vint de Smoky, un chat gris noir et le compagnon de jeu favori de Marina. Nous l'avions amené avec nous depuis notre maison de Beverly Hills. Dès la première heure de notre arrivée, le concierge en manches de chemises et bretelles nous informa qu'il était interdit de garder un chat dans le bâtiment. Dans le dos de Marina, nous tînmes Eloise et moi un conseil de guerre. Nous décidâmes de nous séparer de Smoky.

Le soir, je conduisis Smoky à notre ancienne maison de Beverly Hills. Un magnat retraité venait juste d'emménager. Des meubles, des cantines et des caisses étaient encore dans le jardin. Smoky pensa être revenu chez lui, il n'avait pas eu le temps de prendre connaissance de notre nouvelle demeure, je rampai dans le jardin et l'abandonnai sur une caisse.

Je ne me couchai pas cette nuit-là. Eloise et Marina dormaient dans un lit qui avait été fabriqué avec un morceau d'armoire en soirée. J'étais assis dans un vieux fauteuil miteux, réfléchissant. De temps à autre, je regardais la femme et l'enfant endormis à qui j'avais dérobé le chat.

Ce fut alors que la porte de Dieu s'ouvrit une fois de plus dans le mur sans ouverture de mon existence.

Je sus soudainement que je m'étais querellé avec le destin plutôt qu'avec moi-même. J'avais été le procureur en face d'un bassin plein d'accusés innocents. J'avais accusé mon père qui avait fauté et qui m'avait légué son nom ; mais durant les années que j'avais passées en cachant ma honte sur son nom, j'aurais dû dominer ses ennemis en me montrant différent. J'avais accusé mes femmes : mais c'était ma faute si elles avaient érigé des miroirs à ma vanité au lieu de rechercher un refuge pour un cœur sans refuge.

J'avais accusé mes amis : mais j'avais toujours voulu recevoir et ne jamais rien donner. J'avais accusé un monde incompréhensif : mais j'avais vendu, gaspillé et dissipé mon talent. J'avais accusé l'Amérique : mais ce n'était pas la faute de ce beau, grand et libre pays si j'étais nostalgique de mon enfance et prisonnier de ma langue. J'avais accusé l'Allemagne : mais j'avais désiré moissonner l'amour là où j'étais assis comme juge. Le matin arriva bientôt. Eloise se réveilla.

— Es-tu déjà levé, *dit-elle*.

— Non, pas encore, *dis-je*. Mais dès aujourd'hui tout va changer.

Elle se retourna et repartit à dormir. Je ne dis rien quand elle s'éveilla à nouveau. Mais les idées de mort qui m'avaient hanté le jour précédent semblaient avoir appartenu à quelqu'un d'autre. Je m'étais regardé en face. J'allais me sortir de là.

Avec acharnement, je commençai à corriger ma plus grande erreur. Je parlai de mes problèmes à mon ami Michael Blankfort. Très obligeamment, il me mit en communication avec un important avocat de New York qui acceptait d'attendre pour ses émoluments. Il contacta Ali. Je n'avais jamais fait confiance aux gens. Maintenant, il était temps d'être franc avec eux, tous semblaient anxieux de me venir en aide. Ali, dont le service d'espionnage en Californie avait toujours été excellent, connaissait ma situation désespérée. Elle ne pouvait pas me faire descendre plus bas. Elle était contente. Elle accepta un deuxième divorce, un qui serait universellement reconnu, même en Amérique. Il fut prononcé à New Jersey.

— « Le cauchemar est terminé », *déclara Ali Ghito aux journalistes*.

Elle ne savait pas à quel point elle disait vrai.

Alors, j'eus le courage d'approcher un ami qui avait un des plus grands magasins d'Amérique, Jérémie Ohrbach. Je laissai tomber le masque de l'auteur à succès et je lui demandai un travail de gérant d'entrepôt.

Jerry rit.

— Tu dis un non-sens. Mais je connais l'éditeur du *Daily News*. C'est le seul journal démocrate ici et je suis sûr qu'il te convient. Peut-être te donnera-t-il une chance.

L'éditeur me reçut. Il n'avait jamais entendu parler de moi, il me suggéra d'écrire à l'essai « cinq colonnes ». Je trouvai la requête plutôt amusante. Le jour suivant, j'accomplis ma tâche. J'avais peu d'espoir que quelqu'un me lise. Mais avant que je sois de retour à la maison, le voyage depuis le bureau du directeur prenait une heure, il y avait eu un téléphone du directeur en chef. Pouvais-je revenir ? Cela aussi était l'Amérique : le même après-midi, j'étais engagé.

C'était comme si quelque chose avait changé dès la nuit où j'avais fait mon grand acte de contrition. Je fus soudain appelé à la 20e Century Fox qui me demanda d'écrire un scénario sur la vie de la fille de Mata Hari. Les premiers télégrammes arrivèrent de Munich me demandant des articles. En quelques mois, ma colonne des affaires étrangères dans le *Daily News* devint si populaire que j'eus à donner des conférences chaque soir et que quatorze autres journaux reproduisirent ma colonne régulièrement.

J'abandonnai le taudis dans le milieu de l'été. La tentation de reprendre une des maisons de Beverly Hills ne me revint pas. Nous louâmes deux petites pièces ensoleillées à Hollywood avec un minuscule jardin. Une nuit, je récupérai subrepticement Smoky.

En septembre 1953, le *Daily News* m'envoya en France comme chef correspondant. Nous traversâmes sur l'Île-de-France. Dans ma valise se trouvait la première moitié de ce livre. (*Ich stelle mich*. 1954).

J'ai dit cela auparavant : ce qui avait semblé être la fin deux ans auparavant n'était pas la fin. C'était le commencement. Pourquoi ?

C'était le commencement parce que je n'étais pas seul. J'avais trouvé dans le besoin beaucoup d'amis sur les deux Continents, des amis qui m'aimaient, me faisaient confiance, me comprenaient. Des amis à qui mon cœur vaniteux fermé solitaire avait fini par s'ouvrir.

C'était le début parce qu'Eloise était à mon côté. Des années s'étaient passées depuis que sa fabuleuse beauté avait illuminé pour moi la pièce où elle entrait. Durant ces années, elle s'était tenue près de moi sans trébucher : dans la richesse et la pauvreté, dans la gloire et dans l'anonymat dans les situations prometteuses et les désespérées. Bien que très enracinée dans son propre pays, la fille des plaines de l'Oklahoma, la descendante des Indiens Cherokee, a accepté ma vie errante avec un sourire. Elle acceptait les pays étrangers, les langues étrangères, les personnes étrangères, les modes de vie étrangers. Elle acceptait mes continuels changements d'humeur et encore plus mes interminables heures de travail ; elle acceptait mes goûts qu'elle ne partageait pas et mes passions qui lui étaient étrangères. Son honnêteté désarmante m'obligeait à être honnête aussi. Elle n'essaya jamais de m'aider, car elle connaissait mon hostilité à l'aide des femmes, mais elle remontait ses manches et se mettait au travail quand j'avais gâché des choses. Et avec une élégance aimante, elle ne m'a jamais pris au sérieux

C'était le commencement, parce que le 23 février 1951, alors que j'étais encore éditeur en chef du *Münchner Illustrierte*, à 2 heures du matin nous était née à l'hôpital de Munich ma fille Marina. Belle et avec des yeux bleus comme sa mère, avec certains traits délicats rappelant ma mère. Même encore petite,

déjà dotée d'un charme irrésistible, d'une intelligence précoce et d'une douceur exempte de mollesse, elle semblait dés le premier jour être notre accomplissement. Mon éveil au sens du devoir créé par cette petite fille d'abord rampant à quatre pattes, puis trottinant et enfin se donnant à la course, s'élevait lentement et graduellement comme une journée d'été qui naît blafarde pour être brillante ensuite.

La vie n'est pas un drame quand on s'aperçoit du but de l'existence humaine au moment où on tient dans ses bras un morceau criard de l'humanité. Aucune parmi les vraies platitudes n'est aussi vraie que celle qui dit que chaque chose nécessite du temps. À mesure que cet enfant grandit, il grandit en moi de jour en jour et d'heure en heure. Avec chaque petite dent qui perce douloureusement, quelque chose perce en moi. Marina commençait à marcher et moi aussi je commençais à marcher, un homme renaissant.

L'aube de la vieillesse. Travail et bonheur ne forment plus qu'un. C'était le commencement parce qu'avec ce dernier voyage en Europe je réalisais quelles étaient mes racines. Cela aussi avait pris du temps. Rien de bon ne peur naître d'une dichotomie entre deux Continents, un clivage qui avait duré quatorze ans. Rien n'avait existé en vain, ni les doutes perpétuels sur nos origines, ni la perpétuelle mise en question, ni la nostalgie pour ce côté de l'eau ou l'autre. Mais cela doit arriver à une fin un jour. Au printemps de 1954, je fis le voyage que j'avais évité depuis longtemps : j'allai à Vienne. Les dix-sept dernières années étaient effacées. Avec un merci reconnaissant pour les pays étrangers et une prière pour ma patrie. Et maintenant, alors que j'écris ces lignes, je regarde par-dessus la verte prairie qui descend tranquillement vers la Wolfgangsee. Une robuste Bertha et deux paysannes chargent à la fourche le foin sur un chariot rapidement, mais sans précipitation, à cause de l'orage qui approche. Au sommet du foin, une petite fille chante. Marina est debout à côté du chariot. Je suis revenu chez moi.

C'était le commencement, parce qu'après une vie de buts incertains et de doutes sans buts, après des méchancetés infligées et d'autres reçues, après m'être déçu moi-même et avoir déçu les autres, après de vaines ambitions et de faibles excuses, après des victoires tardives et de fausses évaluations, après avoir chassé et été chassé, j'ai finalement fait face à moi-même. Je n'avais jamais pu m'arrêter, car je me fuyais moi-même. Maintenant que je me suis arrêté, je peux de nouveau aller de l'avant.

C'était le commencement parce que je n'étais plus effrayé : parce que je ne veux plus échanger de vraies valeurs pour de la contrefaçon dans le marché noir des vanités ; parce que ma mission n'est plus liée à son succès et parce que son échec ne m'apporte plus désormais de terreur. Parce que j'évalue

plus haut les humains et plus bas leurs jugements. Et parce que je peux prier même quand Dieu ne me punit pas.

C'était le commencement principalement parce que maintenant les murs ne me font plus peur. L'homme naît dans une cour de prison, entre des murs. Mais dans les murs. Il y a des milliers de portes invisibles. Chaque pierre menaçante est en réalité une porte. Elle ouvre. Mais le cauchemar continue. C'est une nouvelle cour de prison, avec de nouveaux murs menaçants, gigantesques, écrasants. Et cette fois on sent avec certitude qu'aucune porte ne va s'ouvrir. Mais la vérité est qu'il n'y a pas de mur sans portes de Dieu. Même si elles conduisent d'une prison dans l'autre, à la fin elles conduisent à la lumière.

UNE NÉCESSAIRE POSTFACE.

Ce livre a paru en Allemagne en fin d'automne 1954. Trois années ont passé depuis et je suis sincèrement reconnaissant à mon éditeur anglais d'ajouter à ce livre, qui débute par une préface pour m'excuser, une postface également nécessaire.

Chacun, il me semble, devrait publier deux autobiographies ; la première étant un diagnostic plus ou moins exact, dans le but d'apporter un traitement efficace ; l'autre devant démontrer que le diagnostic avait été bon et le traitement réussi. La fin d'un livre est presque toujours arbitraire. Le lecteur demande :

— Et qu'est-il arrivé ensuite ?

C'est à cette question que ma postface veut répondre.

Ce qui étonne le plus l'homme qui a publié son autobiographie, c'est avec quelle sincérité le monde le traite alors. Après la publication de ce livre, j'ai trouvé le monde étrange, un monde impoli. Parce que j'ai eu le courage de ne plus dire de mensonges, chacun maintenant a le courage d'arrêter de me mentir. J'entends maintenant dire les vérités les plus déplaisantes. Mais à cet endroit, commence le phénomène de ma transformation. Un homme à qui l'on n'a pas menti se développe différemment des autres qui se sont fait mentir. Il revoit son œuvre et il est effaré.

Cela relève de la dichotomie entraînée par chaque aveu. Presque toutes les histoires sont écrites par des malades qui ont guéri. Ils pensent parler de leur maladie, mais en réalité, ils parlent de leur guérison. Les biographes écrivent leur récit alors qu'ils sont encore malades. Si leur écriture les guérit, il peut en résulter un état schizophrénique. Ceux qui font la connaissance de l'homme guéri ne reconnaissent pas l'homme qu'il a décrit et donc ils regardent son livre comme une fraude. Ceux qui l'ont connu avant ne croient pas à sa transformation et sur cette constatation considèrent qu'il y a fraude. L'infortuné ex-malade n'a que deux choix. Il peut prétendre qu'il est encore malade, dans ce cas il dit un mensonge puisqu'il est guéri ; ou bien il peut se comporter comme une personne en santé, et dans ce cas personne ne le croira. Le deuxième choix est moins confortable, mais plus judicieux.

J'ai opté pour le deuxième choix. Ma raison pour agir ainsi apparaît dans les événements qui ont pris place depuis la publication de mon autobiographie. La réaction à « Ich stelle mich » me surprit excessivement.

D'abord, je fus abreuvé d'un tas d'immondices. Je reçus une leçon que, comme beaucoup d'autres, je n'avais pas envisagée à l'avance. Je n'avais pas appris à l'avance une leçon qui aurait pu influencer décisivement toute ma vie, à savoir que le Ku Klux Klan de l'hypocrisie représente une communauté

tissée plus serrée que même l'association politique la plus refermée. Une clameur jaillit : « Manque de discrétion ! », signifiant non l'indiscrétion que j'avais commise envers moi-même, mais plutôt celle envers les hypocrites. Ce qui les poussa au plus haut sommet de la furie ne fut pas la découverte que j'étais pire qu'eux, ceci aurait dû les remplir d'un plaisir délicieux, mais celle de constater qu'ils n'étaient pas meilleurs que moi. En ôtant mon masque, je les démasquais aussi. Ils prirent ma confession comme une invitation à se confesser eux-mêmes. Ce n'était pas mon but, mais j'avais néanmoins à en supporter les conséquences. Le clivage vint directement du public allemand.

D'un côté étaient ceux qui auraient aimé vivre comme moi, mais qui n'en avaient jamais eu le courage. De l'autre se trouvaient ceux qui n'avaient rien à cacher. Et ceux-ci, je découvris bientôt qu'ils n'étaient pas minoritaires. Thomas Mann, mon honorable ami, sauta dans l'arène. Il écrivit dans une lettre ouverte :

— « Votre livre est étonnant. Il est difficile de trouver quelqu'un qui, ayant commencé de le lire, n'aurait pas lu d'emblée toutes les pages jusqu'à la fin. Je ne connais guère d'autre autobiographie qui collât autant à la vie, qui soit autant chargée de vie. Vous aviez sûrement quelque chose à dire, et vous avez raconté votre histoire avec une verve et un lustre qui méritent l'admiration. Et aussi avec sérieux et réflexion, vous avez pratiqué un examen moral de votre personnalité et de votre destin avec une autocritique qui parmi toute la critique que vous avez formulée, sera acceptée avec la plus grande équanimité, car elle a requis plus de courage que votre critique de la guerre, d'Hollywood et autres diables. Le livre d'un moraliste amusant, un récit moderne d'aventure qui au-delà de l'impression momentanée qu'il cause peut, qui sait, devenir historique. »

Thomas Mann, comme souvent déjà, avait mis en place les choses. À la suite, des voix s'élevèrent partout.

Un des plus gros périodiques allemands, « Revue », commença à produire en feuilleton mon roman *Off Limits* (1955), *Zone interdite* ; ce fut un succès frappant, comme le livre lui-même qui apparut dans toutes les langues.

J'étais maintenant capable de me consacrer sans être dérangé à mon roman, *Im Namen des Teufels. 1956, Au nom du diable, Agent of the Devil,* qu'une bonne partie des critiques de la Presse saluèrent comme mon « bond dans la littérature ».

Je dois faire ici deux observations avant de passer à un bref compte rendu de ma vie privée. La première, la moins importante me concerne. La remarque d'un « Salut la Vie » que je fais au début de ce livre avec « Pas plus qu'un signe de tête à la littérature », cette remarque n'est plus vraie, comme

beaucoup d'autres.

Ma vie n'est pas totalement derrière moi, mais mes préoccupations le sont certainement. Je suis heureux d'avoir écrit ma biographie, mais je regrette les côtés biographiques attachés à mes premiers livres. Un homme ne devient écrivain que lorsqu'il est capable de regarder au-delà du mur de son existence.

Ma vie m'a permis de distinguer les vraies des fausses valeurs. Mais elle m'a enseigné une leçon que je dois transmettre. Ma première grande aventure se termine avec ce livre.

Ma seconde grande aventure se passera à mon bureau même.

Ma deuxième observation s'adresse au découragé. Il doit savoir que celui qui ne descend pas restera au sommet, il n'y a pas de troisième voie.

Le monde ressemble à ces écoles anglaises.

Le nouvel élève est si longtemps tourmenté par ces compagnons que, ou bien il s'enfuit, ou bien il est accepté comme un égal. Les humains tourmentent leurs compagnons humains, non, en règle, par sadisme, mais parce qu'ils sont curieux de savoir si les autres sont capables de leur faire face. Si un homme nage suffisamment longtemps, ils lui lanceront finalement une ceinture de sauvetage et le feront monter dans leur bateau. La meilleure récompense de ma tentative d'autobiographie fut la transformation d'anciens ennemis en amis, une expérience inhabituelle extraordinaire. Elle est l'évidence, non de mes capacités, mais de l'existence d'un amour latent même chez nos ennemis.

J'en arrive à ma vie privée, ce qui est inévitable dans un livre de souvenirs.

En 1955, quelques mois après la publication (1954) du présent livre, Eloise me quitta. Nous nous séparâmes sans amertume et nous sommes restés des amis sincères. Puisqu'elle partit avec Marina pour reprendre sa carrière à Hollywood, je me suis souvent posé une question de culpabilité. Toutes les séparations ne renferment pas un élément de culpabilité. Il est vrai qu'une confession sans fard conduit et peut conduire à un changement de personnalité. Est-il alors surprenant que la nouvelle personne soit abandonnée par celle qui aimait l'ancienne ?

Peu après le départ d'Eloise, je fis la rencontre de Licci Balla (*en fait, Licci, 1915-1995, et Hans ont fait connaissance à Munich en 1953 et ils ont une liaison dès Noël 1954. Licci Balla a vécu de 1915 à 1995 et Hans Habe de 1911 à 1977*). La chose miraculeuse ne fut pas que nous nous rencontrions alors. Elle était plutôt le fait extraordinaire que ce ne soit pas arrivé plus tôt. Plus jeune que moi de quelques années, Licci venait d'une ancienne famille de Hongrie, de Bratislava précisément, de cette monarchie austro-hongroise

qui avait cessé d'exister en 1918 au sens géographique seulement. Comme moi-même, elle avait été un enfant prodige : dès l'âge de huit ans, cette jeune fille exceptionnellement douée donnait des récitals sous la conduite de Pietro Mascagni, le compositeur italien d'opéras dans le parc Burggarten de Vienne où j'avais coutume de marcher avec mes tuteurs. Alors que je menais une jeunesse turbulente à Vienne, Licci était la jeune étoile de la comédie musicale de Vienne et Budapest. Elle avait émigré avec son premier mari. Et non moins que moi, cette personne exubérante, avec son perpétuel plaisir de la danse, du chant et des brillantes couleurs, souffrit du confinement et des projecteurs distordus de la cage dorée d'Hollywood. Elle revint en Europe guère plus tard que moi. Et avec la même nostalgie du continent submergé qui commençait graduellement à sortir des flots. Avec elle. Je ne fus plus, comme je l'avais été avec toutes les autres femmes, le parachutiste derrière les lignes ennemies. J'étais chez moi.

— « Où t'étais-tu donc cachée ? » *ai-je coutume de lui dire*.

Je me demandais pourquoi nous n'avions pas suivi le même chemin depuis longtemps. Ou bien, peut-être, je ne sais pas, si je n'avais pas à me trouver moi-même afin de pouvoir la trouver.

(Habe avait rencontré Licci Balla en 1953 à Munich, ils étaient tombés amoureux juste avant Noël 1954.)

Nous nous sommes mariés à Salzbourg le 5 avril 1955 et voici maintenant trois années que nous vivons dans notre spacieuse maison sur le Wolfgangsee. Nous quittons rarement notre propriété, la dernière dans le village. Nous connaissons les moindres changements de saison, le temps favorable ou menaçant et nous ne sommes pas effrayés de l'hiver qui rend la route vers notre maison impraticable. Nous voyageons peu, mais nous avons partout dans le monde un grand nombre d'amis qui venant nous visiter parce qu'ils recherchent la paix que cette femme de Hongrie irradie et qui flotte sur la maison près du lac. Puisque nous nous suffisons l'un à l'autre, nous ne nous préoccupons pas de ce qui arrive aux autres. Celui qui a entendu le rire qui souvent résonne à travers les corridors empierrés de notre maison sait que la résignation n'y a pas de place. Celui qui pense qu'il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un pécheur converti surestime le plaisir de voyager. Rien n'est meilleur que ce qui naît du plaisir de marcher. Et moins on est à la guerre, le plus facilement on mène un combat contre l'état du monde.

Quelques semaines après, j'ai écrit quelques lignes à Marina qui est encore à l'école primaire, elle arrivera ici pour passer les vacances avec moi ; je lui expliquerai bien des choses qu'elle comprendra ou pas. Mais je n'ai pas peur de la rencontrer, car qui peut dire à son enfant quelque chose plus digne

d'être appris que le fait qu'il a survécu. ?

Trois ans, c'est un court espace dans la vie humaine : le doute quant à la transformation qui s'est opérée depuis le début de cette confession, n'est dénié à personne. Beaucoup, sans doute, seraient heureux de me voir retourner à « tous mes péchés ». Le voudrais-je ? Je ne le pourrais plus. J'aurais pu écrire ce livre sans postface, qui comme tout récit d'un rescapé est fait pour frapper le lecteur quelque peu onctueusement et sentimentalement. Mais j'ai depuis longtemps cessé de désirer plaire, je voudrais plutôt être utile. Voici trois ans, dans la confusion de ma vie, j'ai achevé ma biographie avec les mots : « Mais la vérité est qu'il n'y a pas de mur sans portes de Dieu. Même si elles conduisent d'une prison dans l'autre, à la fin elles conduisent à la lumière. » Alors, je n'avais aucune idée sur la route que je connais maintenant. Alors, je cherchais la lumière que j'ai maintenant trouvée. Ce livre est la porte par laquelle Dieu m'a sorti de mes cours de prison. Il existe beaucoup de portes. Que chacun puisse trouver celles qu'il recherche avec zèle !

St-Wolfgang-am-See, juin 1957.

ESSAI DE RÉSUMÉ BIOGRAPHIQUE*.*

Si l'on voulait compléter l'autobiographie de Hans Habe écrite en 1953-1954 pour les années 1911-1952 (printemps, été, automne), par sa quatrième saison (1952-1977), on ne pourrait guère l'appeler hiver, mais plutôt maturité, car mort à 66 ans, il n'a guère eu en guise de vieillesse qu'une prolongation affairée de l'automne. Reprenons donc sa biographie depuis le tout début hongrois. Janos Bekessy est né le 12 février 1911 à Budapest. Ses parents sont d'origine juive, mais se sont convertis au christianisme à l'âge adulte, Habe est donc baptisé calviniste à la naissance... Lors de l'arrivée au pouvoir en Hongrie de l'amiral Horthy, la terreur blanche succédant alors à la terreur rouge des cent jours de Bela Kún, Imre Békessy, qui avait dirigé la presse de Béla Kún, a été brièvement emprisonné. Clandestinement, par bateau vapeur sur le Danube la famille quitte Budapest pour Vienne au printemps 1919. Avec des fonds provenant des banquiers, Camillo Castiglioni et Sigmund Bösel, Imre fonde à Vienne avec succès trois journaux, *Die Börse* fondé au printemps 1920 suivi en février 1923 par *Die Stunde* et le 6 novembre 1924 par *Die Bühne* (La Scène). Hans Habe, grâce à sa gouvernante Adèle Bienert unilingue allemande, fait de l'allemand sa première langue ; Adèle lui donne l'amour de l'Art et de la Littérature. À Vienne, Imre Bekessy est de plus en plus controversé, car il utilise le chantage (le revolver Békessy) et l'extorsion de fonds pour publier avec *Die Stunde* une presse dite jaune. En 1926, la rivalité entre Karl Kraus et Imre Bekessy a atteint un sommet. Le scandale d'extorsion appelé le « scandale Békessy », soulevé par Karl Kraus, dégénère. Imre, qui est en France où certains prétendent qu'il s'est réfugié, est menacé de faillite. Il vend ses journaux viennois et ne rentre pas à Vienne, mais il refera carrière à Budapest. Hans Habe qui étudie au Franz-Joseph-Gymnasium de Vienne depuis 1921 revient à Vienne et continuera ses études au Franz-Joseph-Gymnasium jusqu'en 1929 et étudiera ensuite un semestre à Heidelberg en 1929. En 1927, il a une liaison amoureuse avec Hilde Spiel, liaison rompue rompue l'année suivante ; elle en tirera son premier roman en 1933 : *Kati auf der Brücke*. Hans commence en 1930 une carrière de journaliste au *Wiener Sonn und Montagszeitung* d'Ernst Klebinder et au Regell Upság, journal de son père à Budapest. Lors d'un reportage. Lors d'un reportage supposé pour le *Reggeli Upság*, mais en réalité surtout pour le journal de Klebinder, auprès

de Monseigneur Ignaz Seipel (chancelier d'Autriche qui avait démissionné en 1929 pour raisons de santé), Ernst Klebinder lui fait prendre le nom déguisé de Hans Habe (initiales de Hans Békessy). Habe devient un journaliste réputé. Après une aventure de presque une année de 1930 à 1931 avec une certaine Sonia, Habe épouse une camarade de jeunesse Margit Bloch début 1932 après six mois de vie commune, mais le mariage n'est pas une réussite et s'étiole après seulement quatre semaines. En 1932, Habe découvre que le vrai nom de famille d'Hitler est « Schicklgruber », un nom juif, et le 8 avril 1932, une édition spéciale du *Sonn und Montagszeitung* publie la nouvelle embarrassante pour les nazis. Habe entre en relation avec l'actrice Ali Ghito durant l'hiver 1932-1933 alors qu'il travaille encore pour le *Sonn und Montagzeitung*. Au printemps 1933, Habe travaille une courte période comme directeur des journaux de la Heimwehr, milice austro-fasciste autrichienne alors soutenue par Mussolini. Il démissionne de la direction de ces journaux et est alors engagé par Wilhelm Berliner de la compagnie d'assurances Phoenix pour lui servir de correspondant à la *Société des Nations*. Habe, comprenant vite en quelques mois que Berliner oeuvre dans l'espionnage et la concussion, se choisit début 1934 d'autres employeurs, dont le *Neues Wiener Journal.* (En février 1936, Berliner mourra d'une mastoïdite et le scandale de la Phoenix éclatera.) Les nazis coupent toute liaison téléphonique ou autre entre Hans Habe et Ali Ghito. À la bibliothèque de la *Société des Nations*, Hans Habe fait alors connaissance courant 1933 d'Erika Levy, divorcée du docteur Erich Moss, membre d'une famille d'éditeurs reconnue. Il divorce de Margit (Margit émigrera à Paris, mais mourra dans un camp de concentration en 1942) et épouse Erika en juin 1934. Par l'intermédiaire du père d'Erika, le Dr Walter Levy, Président du cartel international des lampes électriques et précédemment directeur général de la compagnie allemande *Osram*, Habe prend en octobre 1934 les commandes du journal viennois *Der Morgen* ; à vingt-trois ans, il est alors le plus jeune chef éditeur d'Europe, mais la situation avait beaucoup changé en Autriche et sous des pressions politiques, il doit renoncer à ce journal fin 1935 et redevenir correspondant de presse à la *Société des Nations* où il côtoiera de nombreux responsables politiques. Il y sera correspondant pour *le Prager Tageblatt* de 1935 à 1939. En 1936, il publie *Drei über die Grenze*, un roman sur l'émigration allemande. Durant ce

temps, trouvant Erika « insensible », il fait dès 1935 à vingt-quatre ans des « excursions dans l'amour imaginaire », mais le trouve en rencontrant Wanda Laparra au milieu de l'été 1937. La liaison de Hans Habe et Wanda Laparra ne sera scellée que le 23 septembre 1938 lors d'une visite à deux au château de Coppet de madame de Staël. (Wanda Laparra, 1911-2005, historienne et écrivaine a publié, 1986 et 1997, *Vichy, la fin d'une époque*, 334 pages plus 16 pages de photos, dont 3 photos de Hans Habe, dont 2, en Légionnaire.) Le 12 mars 1938, l'Allemagne annexe l'Autriche. En juillet 1938, Habe assiste à la conférence d'Évian sur les réfugiés, tenue du 6 au 16 juillet 1938 ; 32 nations convoquées par le président Roosevelt sont incapables de trouver un refuge pour les persécutés d'Hitler. Les parents d'Habe profitent de la conférence d'Évian pour quitter la Hongrie et s'installer en Suisse. Habe passe l'été avec Erika à Beauvallon sur Mer, occupé à écrire son deuxième roman, *Ein Zeit Bright zusammen (*publié 1938 en Suisse) c'est une histoire viennoise durant la période d'inflation des années 20. Walter Levy meurt fin 1938. Début 1939, Habe écrit die *Tödlicher Friede* (le récit des événements vécus à Genève à la S.D.N. édité en 1939). En février 1939, il part pour Nice d'où il avise Erika de son intention de divorcer. Wanda le rejoint à Nice et ils vont à Paris. Au printemps 1939, Hans et Wanda quittent Paris et s'installent en Bretagne au Pouldu jusqu'au début de l'été ; au Pouldu, Hans écrit *Zu spät* qui sort aussi dès 1939. Ce dernier livre était d'abord intitulé, *siebzehn Tage* (titre signifiant les seize jours précédant la conférence de Munich du 29 septembre 1938), comme sa traduction anglaise, mais l'imprimeur suisse avait leurré l'Ambassade d'Allemagne protestataire grâce à un hocus pocus alias arnaque, soit le simple changement de titre. Au début de l'été, Habe et Wanda passent une semaine à Paris et il se porte Volontaire étranger. Il est inscrit le Volontaire étranger numéro 694 de la Deuxième Guerre mondiale à « l'Association des Volontaires étrangers ». Il portera finalement le numéro 2163 au 21e R.M.V.E. Hans retourne à Genève et y retrouve Erika et ses parents. Il finit *die Tödlicher Friede*, le récit des événements vécus à Genève à la Société des Nations, livre édité en 1939, mais surtout il rejoint vite Wanda à Sainte-Maxime sur la Côte d'Azur. Les parents de Habe sont en vacances à Sainte-Maxime. Lors du pacte germano-soviétique de 23 août 1939, Hans Habe raccompagne ses parents à Genève. Il met ses papiers en

ordre et envoie les épreuves de die *Tödlicher Friede* à Zurich et Londres et il retrouve Wanda le 2 septembre à Paris. Le 18 octobre 1939, Hans Habe se rapporte à la caserne de la porte de Clignancourt. Il redevient Békessy. Ce sera le triste camp de Barcarès. Après quelques semaines, Hans peut prendre une chambre au Lido avec Wanda. Finalement, le 28 avril 1940 à l'aube le 21e R.M.V.E. quitte Barcarès sous un ciel pluvieux et le 30 avril et le 1er mai, c'est l'embarquement dans un wagon à bestiaux. Quand son train part de Perpignan, Hans Habe aperçoit pour la dernière fois Wanda dans le train de passagers en attente de départ pour Biarritz. Le 21e R.M.V.E. compte, à sa création, 2 800 hommes et se compose des unités régimentaires classiques : Un État-Major. Une Compagnie de commandement, Une Compagnie hors rang, Une Compagnie de Pionniers, Une Compagnie Régimentaire d'Engins, Trois bataillons d'infanterie. Hans Békessy appartient à la Compagnie de Commandement. Il séjourne au triste camp de Barcarès. Fin avril 1940, le régiment est appelé en Alsace rejoindre la 35e division. Mal équipé et surtout composé principalement de Juifs et de Républicains espagnols il est très mal reçu par un état-major qui se situe à droite de l'échiquier politique. Le 25 mai, le 21e R.M.V.E. arrive dans les Ardennes pour tenir la région du canal des Ardennes depuis le Chesnes-Populeux exclu jusqu'à son coude et les Petites-Armoises. Le 21e R.M.V.E. Dans les Ardennes, le 21e R.M.V.E. est privé le 7 juin de sa Compagnie de Pionniers et le 9 juin il a déjà des pertes de 21 tués, 57 blessés et quelques disparus. Ainsi réduit de 2500 à alentour de 2000 hommes, le 21e R.M.V.E. est placé à gauche de la division, ce qui s'avérera être lors de la retraite « la place de l'invité ». Le 7 juin, il est privé de sa compagnie de Pionniers. Et le 9 juin, il a déjà des pertes de 21 tués, 57 blessés et quelques disparus. Il se replie dans la nuit du 10 au 11 juin, le 11 après 22heures

La 35e Division d'Infanterie à laquelle il appartient se replie vers Sainte-Menehould sur trois axes :

— Un : La Croix aux Bois—Sainte-Menehould (21e R.M.V.E.-601e BDAC-1er groupe du 14e RAD).

— Deux : La Harazée-La Chalade-Les Islettes (11e RI-214e RAD-3e groupe du 14e RAD-18e BILA. — Cie Pionniers).

— Trois : Varennes-Clermont (123e RI-2e groupe du 14e RAD-BDAC-14e RI)

BDAC = bataillon divisionnaire antichar. R.M.V.E. = Régiment de Marche de Volontaires étrangers. BILA = bataillon d'infanterie légère d'Afrique.
Affecté à la Compagnie de Commandement où il commande les observateurs, Jean Békessy oublié à son poste d'observation de Noirval avec deux compagnons réussit à rejoindre l'arrière-garde du régiment à Monthois ; sa compagnie de commandement et le premier bataillon après un crochet inexplicable vers l'ouest atteignent les environs de Manre le soir du 12 et y passent la nuit. De Manre à Sainte-Menehould, ce sera plus de 40 kilomètres de torture, car le trajet sera fait en marchant sur la voie ferrée ! Habe et ses compagnons sont sans nourriture depuis longtemps, sauf un repas gracieusement offert le 11 au passage à niveau de Manre par les Joyeux du 18e B.I.L.A., d'où un état d'épuisement total à l'arrivée à Vienne-La-Ville. À Vienne-La-Ville, le soir du 12 juin, c'est un défilé incessant de troupes retraitant vers Sainte-Menehould. Au lieu du repos escompté, Hans Habe et ses compagnons reçoivent vers 3 heures du matin du colonel Debuissy ordre de se rendre immédiatement à Sainte-Menehould en se débrouillant pour les moyens. Hans Habe effectue le trajet sur un timon d'artillerie. La décision est justifiée par un risque imminent d'encerclement : situé au plus creux de la tenaille allemande, sans liaison sur sa gauche et même sur sa droite où il est plutôt ostracisé et laissé à lui même, le 21e R.M.V.E. est l'unité la plus immédiatement exposée à l'anéantissement. Pourtant, malgré l'arrivée imminente des Allemands, le 2e bataillon sera mis au repos dans Sainte-Menehould par le général commandant l'infanterie et il ne pourra prendre ses positions sur la façade nord de la ville. Pressé de près, le 3e bataillon s'arquera boute en hérisson au nord de Verrières, sa 10e compagnie laissée en arrière garde ne pourra rejoindre. Mais à bout de munitions et sans contact avec le P.C. régimentaire et la division, le chef du bataillon, le commandant Poulain devra commander seul, le 14 juin matin, le repli vers Passavant pour les éléments légers et sur Villers-en-Argonne, pour les éléments lourds faute de moyens pour leur faire franchir l'Aisne. Le premier bataillon, encombré du 2e au repos, défend Sainte-Menehould, mais les Allemands déferlent nord-sud, rue des Prés et rue Camille Margaine, puis remontemt la rue Chanteraine. Les deux bataillons retraitent donc vers le nord-est sur la ligne la-Grange-aux-B**ois--**Les-Islettes et y trouvent la 10e compagnie qui a échappé à

l'encerclement et le 14e R.I en pleine bataille. Le 14 juin, le lieutenant-colonel Paul Debuissy évalue à 400 hommes ses pertes le 13 à Sainte-Menehould dont 100 tués. Le général Decharme démet Debuissy qu'il a choisi de longue date comme bouc émissaire et le remplace par le lieutenant-colonel Paul Martyn. Ce renvoi sous des motifs allégués était d'autant moins justifié que le 12 juin 1940, Weygand avait renoncé à la lutte et ordonné aux régiments y compris ceux de forteresse de la ligne maginot de se replier au centre de la France et que le 14 juin le président Reynaud envoyait un message désespéré au président Roosevelt. Le 15 juin, le 21e R.M.V.E. est réduit à 3 bataillons de 400 à 500 hommes au lieu de 700 à 750 : le 14 juin, l'essentiel des trains des 3 bataillons a mystérieusement quitté pour quelque part entre Perpignan et Montpellier ! La journée du 16 juin fut désastreuse pour la 35e division ; elle fut déchiquetée avec de nombreuses pertes en tués, blessés, prisonniers. Elle se retire au cours de la nuit sur la forêt de Vaucouleurs. L'écoulement devait s'y faire par deux itinéraires dits A et A bis. L'itinéraire A s'engageait dans la forêt des Koeurs, empruntait la tranchée verte conduisant à Courcelles-aux-Bois (à environ 15 kilomètres de Commercy), évitait cette localité et contournait le bois de Belchêne par le nord pour rejoindre la grande route Saint-Mihiel à Commercy à hauteur de Brassette sur la Meuse. L'itinéraire A bis longeait par l'ouest le bois de Levoncourt et par Menil-aux-Bois débouchait sur la grande route au sud de Sampigny. En fin de journée du 16, ce dernier itinéraire, sous le feu de l'ennemi ne fut plus utilisable pour une colonne de quelque importance. Le 16 au soir, les débris de la 35e DI en retraite vers la Meuse se trouvaient sur la route de Saint-Mihiel à Commercy. Le 3e bataillon dû 21e R.M.V.E. s'installa en tête de pont la nuit du 16 jusqu'au17 juin matin sur la hauteur à l'ouest de Vaucouleurs. Sa mission était de faciliter l'écoulement des débris de la 35e DI qui avait de nombreux disparus et qui devait traverser la Meuse, ce même 17 juin. Harcelé durant la nuit, le 21e R.M.V.E. subit de lourdes pertes. Il se sortit avec honneur de sa mission, mais il était exsangue comme toute la division bien qu'il n'avait pas combattu depuis le 14. Cependant, le 17 juin matin, il disposait encore selon Robert Dufourg de 1300 hommes répartis en 3 petits bataillons et le soir du 17, il avait rejoint la région d'Allain-Colombey-les-Belles au sud de Toul. Le 21 juin, le 21e R.M.V.E est encerclé avec toutes les unités du Nord-Est : 220 000

soldats français dans le très petit triangle Sion, Toul, Colombey-les-Belles. Le 21 juin matin, alors que son bataillon est dans la région d'Allain, au sud de Toul, ordre de mission est remis à Hans Békessy par le lieutenant Pierre Truffy en présence du capitaine Guy Cohn, un héros de la Grande Guerre, de voir si par Charmes le régiment ne pourrait pas gagner la Suisse. En vérité, le lieutenant Truffy cherche à sauver Hans Habe menacé de mort par les nazis qui ont brûlé ses livres lors de l'Anchluss du 13 mars 1938. Le soir même du 21, le général Dubuisson avise ses commandants d'unité qu'il a contacté l'ennemi en vue d'une reddition. La reddition est accomplie le 22 juin. Malgré les marches pénibles, le 21e R.M.V.E. est toujours resté soudé jusqu'au bout. Ses pertes sont estimées à cinquante pour cent, autant pour les gradés que pour la troupe. Le maximum restant pouvait donc être de 1250 ou moins. Dans son récit Une captivité singulière à Metz, le baron Léon de Rosen estime à au moins 1100 les Volontaires étrangers du 21e R.M.V.E. prisonniers à Metz, ce qui corrobore assez bien l'état des « pertes » (tués, blessés, disparus) du 21e. Après le 8 décembre, il ne restera à Metz qu'environ une centaine de Légionnaires (cf. évasions du baron de Rosen, Boris Holban, etc., par le réseau de sœur Hélène.) Pour sa part, envoyé le 21 juin en mission de reconnaissance vers Charmes, le pays de Maurice Barrès, et la Suisse, Jean Békessy ne sera fait prisonnier avec son compagnon de route le Polonais Alfred Dvonicky que le 23 juin aux environ de Charmes et, caché sous un faux nom, il se retrouve en captivité au obtient entre autres la position d'interprète. Il s'évade du Dulag de Dieuze le 7 août 1940 grâce à la tenancière d'un hôtel réquisitionné comme bordel par les Allemands et situé dans le vieux quartier Saint-Sébastien de Nancy. Il franchit le Doubs le 14 août à la nage pour atteindre la France non occupée. Il ne peut faire que des visites clandestines en Suisse, le Dr Heinrich Rothmund du département de la police suisse pour les étrangers ne voulant pas commencer une guerre avec le Reich allemand juste pour le salut d'un Hans Habe. La France non occupée n'était guère sécuritaire : de fait le camp de Drancy allait être ouvert le 21 mars 1941 et Vichy en trouvant les racines juives de Hans Békessy comme il s'appelait au 21e R.M.V.E. n'aurait pas hésité à le livrer aux Allemands. Il fallait fuir, renoncer à Wanda. Grâce à la débrouillardise de son père et l'argent d'Erika, Habe accompagné d'Erika franchit la frontière espagnole en dandy en voiture

Talbot sport blanche le 26 septembre 1940, sous une fausse identité bolivienne. À Lisbonne, Ninon Tallon, la nièce de l'ancien premier ministre Édouard Herriot lui révèle qu'il est sur la liste des 180 écrivains de Roosevelt pour visas d'urgence comme d'autres antinazis notoires. Le 3 décembre 1940, après treize jours de traversée à bord du *SS Siboney*, Habe entre dans le portde New York. Premier prisonnier évadé parvenu aux États-Unis, il écrit en peu de temps *Ob tausend fallen* dont la traduction anglaise, *Shall a Thousand Fall*, publié aux États-Unis obtient immédiatement un immense succès (Édition allemande en Allemagne en 1946). Aux États-Unis seulement paraîtront in fine 5 millions d'exemplaires. On en fait un film : la *Croix de Lorraine* sorti en 1943 (*The Cross of Lorraine* !). Comme le livre *l'étrange défaite* de Marc Bloch, le livre de Habe « accrédite l'idée que l'échec de l'armée française face aux troupes d'Hitler est imputable aux plus hauts commandements, autant à l'égard de la préparation qu'à celui des combats. » Le Général Wladyslaw Anders rappellera dans ses mémoires les paroles du général Wladyslaw Sikorski, ami fidèle de la France dans sa réunion avec Staline à Moscou le premier décembre 1941 :

— « … Les Britanniques ne sont pas comme les Français, que je considère en quelque sorte comme finis… Les classes inférieures sont peut-être encore bien, mais les classes supérieures, en majorité, ne représentent pas de valeur réelle. »

Les parents de Hans Habe le rejoignent aux États-Unis dès 1940. Il rencontre Eleanor Close Post la deuxième fille de la richissime Marjorie Merriweather Post. Il divorce d'Erika Levy en janvier 1941 et épouse Eleanor le 22 avril 1942. Hans Habe, conférencier pour l'armée américaine, écrit en même temps son roman *Kathrin oder der verlorene Frühling,* dont la version anglaise sort en 1943. Finalement, Hans Habe est enrôlé et devient un « Ritchie boy » des services secrets, *camp Ritchie* au Maryland. Il travaille comme officier de la propagande antinazie. Il débarque en Afrique du Nord à Oran autour du 22 mars 1943. Liaison à Alger avec madame Vera T*. Après un passage à Oran et Alger (interrogatoires de soldats de l'Afrikakorps), il débarque en Sicile le 10 juillet, en Italie le 9 septembre. La nouvelle de la naissance de son fils Antal Miklas Post de Békessy le rejoint en Italie. Antal est né alors qu'Habe participait à l'invasion de la Sicile (10-juillet-17 août

1943). Il remet rapidement en fonction radio Naples. De retour aux États-Unis début 1944 après six mois d'un hiver rigoureux en Italie, il est affecté dans un camp, le *Camp Sharpe*, rapidement improvisé non loin du *camp Ritchie*. Nommé lieutenant instructeur il est responsable de l'entraînement de nouveaux détachements pour la guerre psychologique. Il formera là nombre des futurs journalistes de l'Allemagne. Le camp Sharpe fonctionnera au service de la guerre psychologique du 9 novembre 1943 au 1er août 1944. Le 6 février 1944, Habe écrit une lettre à madame Roosevelt la priant d'accepter d'être la marraine de son fils et mentionnant qu'il venait juste de faire connaissance avec son fils qui avait déjà six mois. Il signalait que dans son affectation présente, il devrait sans doute repartir pour l'Europe vers la mi-mars au plus tôt. Son mariage suit durant ce temps une pente descendante. Transféré à Londres, il débarque en Normandie le 8 juin 1944. Il participe à la prise de Paris le 24 août 1944. Il remet en état radio Luxembourg le 24 octobre 1944. Pendant 7 mois, il sera le responsable des émissions de cette radio de propagande américaine. Au moment de l'offensive des Ardennes déclenchée par Hitler le 16 décembre 1944, il se comporte brillamment pour sauver le poste de Radio Luxembourg. Il est promu capitaine et reçoit la Croix de Guerre du Luxembourg. Après la chute le 7 mai 1945 du Troisième Reich, Habe reçoit la tâche de fonder et organiser les journaux démocratiques en zone américaine d'Allemagne ; il fonde 18 journaux, dont le *New Zeitung dont le premier numéro sort le 18 août 1945. Ses collaborateurs s'appelaient : Stefan Heym (écrivain), Conny Kellen (ex-secrétaire de Thomas Mann), Hanus Burger (directeur), Joseph Wechsberg (journaliste), Otto Brandstätter (avocat), Max Kraus (étudiant), Walter Kohner (acteur), Benno Frank (ancien acteur de Mayence) und Ernst Cramer , plus tard directeur de la fondation Axel-Springer*. Le 30 juin 1945, veille du jour où les troupes américaines se retiraient de Thuringe, il retrouve la trace d'Ali Ghito et une semaine après il la rencontre et encore dix jours après, soit autour du 17 juillet 1945, il vit en appartement à Bad Nauheim avec elle et sa fille Alke. Sa relation avec le haut commandement américain est devenue difficile et, dès janvier 1946, il considère de démissionner ; il se décrira dans cette situation dans son roman *Aftermath* où il critique la femme américaine émancipée. Il gâte Ali Ghito et sa fille Alke et il est démuni quand partant du Havre sur le transport de troupes

SS General Brooks, il retourne à la mi-mars 1946 en Amérique avec l'intention de divorcer d'Eleanor pour épouser Ali Ghito. Il démissionne du *Neue Zeitung* en avril 1946. Il est devenu indécis, tente en vain de reconquérir Eleanor tout en rencontrant Éloise Hardt et lui faisant des promesses et tout en envoyant des cadeaux à Ali. Constatant l'inanité de ses efforts de réconciliation avec Eleanor et comme ses parents sont à Hollywood et son père mal en point, il loue à Hollywood une maison petite, mais élégante, s'y installe avec Éloise Hardt et il écrit *Aftermath*, livre publié aux États-Unis en 1947 avant de l'être en langue allemande en 1948 sous le titre *Wohin wir gehören* et où il célèbre la femme allemande au détriment de l'Américaine. En décembre 1946, c'est le divorce d'avec Eleanor, il revient en Europe et épouse Ali Ghito le 30 décembre 1946. Ali Ghito, née Adelheid Schnabel-Fürbringer a cinq ans de plus qu'Habe. Elle a déjà été mariée deux fois, à l'architecte Schlag dont elle a eu une fille en 1932 et brièvement dans les années 40 au banquier Paul Schmidt-Branden. Durant la guerre, elle était liée à un adjudant de l'entourage d'Hitler. À nouveau ruiné par son comportement flambeur extravagant, laissant Ali Ghito en Europe, Habe repart seul en Amérique au printemps 1947 quittant Rotterdam avec 100 dollars et retourne encore à Hollywood où il se remet en ménage avec Éloise Hardt qui lui pardonne. Il fait carrière à Hollywood avec succès, mais ne se sent pas dans son élément, et fin 1947, Éloise et Hans quittent l'Amérique pour Londres. À Londres, Hans écrit alors une lettre à Ali pour lui demander le divorce. Après Londres, c'est Saint-Moritz durant les Jeux olympiques d'hiver (30 janvier au 8 février 1948). Il commence alors son roman *Wegs in Dunkel*, qui raconte les expériences d'un soldat noir après la défaite allemande. Habe voyage avec Éloise à Budapest où Imre le père de Hans retournera bientôt malgré les avis contraires qu'Habe lui donne en le rencontrant à Genève. Ali refusant le divorce (elle n'y consentira qu'en 1953), Éloise et Hans retournent immédiatement dès 1948 en Amérique. Habe va à Mexico et divorce « à la mexicaine » d'Ali Ghito et épouse Éloise Hardt tout en terminant *Wegs in Dunkel*, roman publié la même année ans. Habe et Éloise se sont installés à Beverly Hills en banlieue d'Hollywood. Imre Békessy et son épouse ne sont plus aux États-Unis, car ils sont retournés en 1947 à Budapest malgré l'avis contraire de Habe. Ali Ghito a quitté Zurich pour New York et accuse Habe de bigamie. Par sa demande de divorce, Habe avait déclenché

la guerre avec Ali. La bataille sera longue et le vrai divorce ne surviendra qu'en 1953. Après quelques mois de privations et d'anxiété, la situation s'améliore, Éloise et Hans partent dès août 1948 pour Rome : *Wegs in Dunkel* a attiré l'attention d'une compagnie cinématographique italienne et Hans a été engagé par Rudolf Maté, directeur de la compagnie. En plus, sur le bateau *Queen Mary* sur le point de quitter New York, Werner Friedmann lui offre d'être éditeur en chef du *Münchner Illustrierte*, mais il n'obtiendra son permis d'entrée en Allemagne qu'un an plus tard soit en août 1949. Rudolf Maté lui donne du pain et du travail durant six mois à Rome. Finalement, Habe prend la direction à Munich en 1950 du *Neue Münchner Illustrierte*. Naissance de Marina le 23 février 1951 à Munich et suicides des parents de Hans Habe le 17 mars 1951 en Hongrie. Ali, revenue en Europe, harcèle Hans, et, anxieux il démissionne du *Neue Münchner Illustrierte* fin 1951. Habe est sur le point de quitter l'Allemagne, quand on lui propose la direction de *l'Echo der Woche*. Il dirigera ce journal de 1951 à 1953. Il apprend vite que le journal est financé par les Américains. Ali est de retour le 9 mars 1952 en Allemagne et son travail de sape s'intensifie. Le 26 avril 1952, Hans voit Ali Ghito portant une grande robe du soir à un défilé de mode du couturier Jacques Fath. Elle lance bientôt son coup d'assommoir, des tas d'informations sur Habe et son père. L'histoire du Fackel (Le Flambeau), périodique de Karl Kraus qui écrivait en octobre 1925 à propos d'Imre Bekessy « Hinaus aus Wien mit dem Schuft! » (Chassez l'escroc de Vienne) trouve une variante : « Chassez l'escroc d'Allemagne ! » : Habe poursuit le magazine Stern pour la publication en juin 1952 de détails de sa vie privée fournis au journal par Ali Ghito. (L'affrontement entre Habe et le directeur du Stern Henri Nannen ne cessera qu'en 1954 : l'actrice Hildegard Knel enferme par surprise les deux coqs dans sa chambre de l'Hôtel *Atlantic à Hambourg.* La ruse réussit : ils signent le « pacte Atlantic » où ils se font des excuses pour humiliation mutuelle*).* Malgré le succès de *l'Echo der Woche*, Habe est licencié, au début de l'été 1952, décision des Américains : le Haut Commissaire et chef de Presse de John Jay McCloy, le lieutenant-colonel Shepard Stone n'était pas précisément un ami d'Habe. Hans Habe avait publié dans l'Écho une série d'articles sur d'anciens officiers SS qui avaient emménagé sans encombre en République fédérale allemande. Ces événements ont été peut-être l'élément qui a déclenché

l'écriture de la biographie d'Habe intitulée Ich stelle mich publiée en 1954 ; de retour aux États-Unis, Habe arrive en été 1952 au port de New York avec 20 dollars en poche et entreprend une carrière désastreuse à Hollywood où il s'enfonce dans les dettes. Les choses ne s'améliorent pas malgré la publication de deux romans en allemand, *Schwarze Erde*, un roman paysanhongrois traitant de la tragédie du kolkhoze et dont le héros est un communiste repenti qui devient un combattant de la résistance contre le régime soviétique publié en 1952 et *Unsere Liebes affàre mit Deutschland*, reportage politique sur l'Allemagne, publié aussi en 1952. En 1952 et 1953, Habe écrit la rubrique *Outside America* du *Los Angeles Daily News*. Enfin, la situation s'améliore, Habe est engagé au *Daily News* et peut divorcer d'Ali. Puis, en septembre 1953, le *Daily News* l'envoie en France. Sur le paquebot Île-de-France, sa valise renferme la moitié d'*Ich stelle mich*. En 1953, Habe s'installe avec Éloise Hardt à St Wolfgang am See en Autriche comme citoyen américain et publie la version anglaise de *Notre histoire d'amour avec l'Allemagne* : *Our Love Affair with Germany* (1953). Il rencontre Licci Balla dès 1953 et avant Noël 1954 ils se déclarent leur amour ; chanteuse comédienne hongroise, elle avait immigré aux États-Unis, divorcé et était revenue en Europe. Habe l'épouse le 5 avril 1955. Éloise est repartie pour Hollywood avec Marina. La vie sentimentale et pécuniaire d'Hans Habe a donc été très désordonnée, notamment 6 mariages, et malgré ses succès de journaliste et d'écrivain, il a souvent été proche de la misère. Installé d'abord à Wolfgangsee en Autriche. Éloise repartie, Habe vit dès 1955 avec Licci Balla, puis dès 1960, ils déménagent en Suisse à Ascona (3 kilomètres de Locarno) au Tessin. Il écrit des rubriques politiques surtout dans les journaux de la maison d'édition Axel Springer et des romans tirés souvent de ses expériences biographiques : ses talents d'écrivain étaient redevables à ses talents de journaliste. Certains de ses romans comme *Off Limits* écrit à St-Wolfgang et publié en 1955, *Zutritt verboten (entrée interdite* en allemand), livre basé sur ses activités de directeur de presse en zone occupée américaine de l'Allemagne, *Im Namen des Teufels* (*Au nom du diable)* publié en 1956, *Ilona* publié en 1960, la *comtesse Tarnowska* publié en 1962 (1 million d'exemplaires vendus), *Tod in Texas* publié en 1964 quelques mois après l'assassinat de Robert Kennedy. Il publiera la même année *Gentleman of the jury, (Messieurs les Jurés*), *Die*

Mission (édité en 1965, où il décrit la conférence d'Évian de juillet 1938) livres qui connaissent un succès international. Il a également écrit des pièces radiophoniques et des scénarios. Il fait un premier voyage en Israël en 1970, il en fera deux. En 1976, il publie son premier voyage en Israël, *Wie ein David, ainsi que Palazzo*. Après sa postface d'*All my sins* en 1957, il n'a pas poursuivi sa biographie. Déménagé à Ascona (Suisse) en 1960 où il est le voisin de Robert Neumann, il travaille là en tant que journaliste à la pige et à des contrats d'exclusivité pour divers organes de presse du groupe Springer, il vient souvent en conflit avec le groupe 47 et d'autres écrivains allemands et remporte différentes procédures pour diffamation de sa personne et de son père. En se faisant appeler une « extrémiste du centre », il s'oppose ouvertement aux auteurs de gauche et libéraux, comme il le fait dans le *Welt am Sonntag* contre Max Frisch et Rolf Hochhuth. Dans la même veine, il argumente contre l'avant-garde et le nouveau roman et le roman que l'on appelle non figuratif. Tout au long de sa carrière, il est resté un défenseur pugnace de ses propres intérêts et opinions comme il le fit par exemple, dans ses accusations de fasciste portées contre Friedrich Dürrenmatt en 1972. Il est retourné au moins deux autres fois en Amérique, en 1963, année de l'assassinat de John Kennedy et en fin 1968, année de l'assassinat (29 décembre 1968) de sa fille Marina (par Tex Watson ?). Habe Habe reçoit la croix fédérale du mérite en 1976 et décède le 29 septembre 1977 de cancer meurt à Locarno le 29 septembre 1977 de cancer ganglionnaire.

Adatto Raphaël 461,2,5,7, 9, 461, 473, 867.
Adelaide Close 686, 697, 840, 844, 860.
Adenauer Konrad (1865-1967) 8.
Ady Endre 30.
Aga Khan II, Aga Khan III, prince Ali Khan, Aga Khan IV. 251,252, 810.
Alexandre 1er de Yougoslavie 250, 256.
Algazy André E. 671.
Ali Ben Ali 553, 554.
Ali Ghito 223,4,5 740, 771,2, 789, 810, 8818, 828, 835, 836,7,861.
Altenberg Peter 152.
Altmann Dr Viktor 214, 215.
Amalie Roquebrune Pfeiffer 608 à 629, 639, 641, 659 661, 749.
Anders Wladyslaw 834
Anderson 254.
Andrássy Gyula, Comte 16.
Anet Claude 96.
Angell Sir Norman 250.
Anglin Tommy 717.
Anna 111, 112.
Annunzio Gabriel d' 770.
Antonescu Victor 2.
Antony voir Békessy Antal de.
Apponyi Comte Albert 31-250.
Arenstam Arwed 667.
Armstrong Donald 713.
Atlas Ludwig 773.
Attila 24.
Aublet, Major-Général Marcel-Louis-Marie (1881-1965) 348.433.450.
Aue Hartmann von 100
Avenol Joseph 251
bácsi István 37, 49, 50.
Bácsi Lajos 190
Bacsó Béla 62.
Badoglio Pietro général 734.
Bahr Egon 778
Bahr Hermann 114.
Baker Cicely Mary 806.
Balla Licci 824, 825, 838.
Balzac Honoré de 69, 122, 144, 165, 227, 268, 754.

Barati Docteur 294, 338, 362,3,4, 371 à 380, 401,4, 4,454.
Barrès Maurice 476-833.
Barthou Louis 229-250.
Bartlett Vernon 250-262.
Bartok Béla 31-60.
Bartolomey 598.
Baruch Bernard 699.
Barzin Léon Eugène 697, 698..
Bata Tomas 187.
Baudelaire Charles 145.
Bauer Gustav 183,4,5.
Bayot 599.
Beck Józef 239, 254, 666.
Bedaut 508,9, 534.
Beer 553.
Békássy Istvan (Steven) 786.
Beke Ödön 71.
Békeffy Géza 127,8, 131,2, 214.
Békesi Meyer : Friedlieber Meyer et Békessy Meyer 15 à 18.
Békessy Antal 17 à 29.
Békessy Antal Miklas Post de, Antony 113, 697, 742, 834.
Békessy Bianca. voir Bianca.
Békessy Imre Voir multiples entrées, en particulier avec l'expression « mon père ».
Békessy Janos, Hans, Hans Habe…
Békessy Juli 19, 33, 35, 45, 63, 106, 137, 141, 148, 149, 150,3,8.
Békessy Meyer voir Békesi
Belling Tom 18,19, 33.
Bénès Bohus 273.
Bénès Édouard 270.
Benedikt Ernst 229.
Bennett Close Edward 686, 697, 693. (Close…) 708.
Bennett Close Edward Jr 697.
Bennet Close William 697.
Bennet Frank 764.
Bennett Joan 699.
Benno Frank 835.
Benoit Pierre 627,9 , 631.
Berger Josef 520, 520, 534, 541, 566,7, 584,5,6, 591.2, 701.

Berger Rudolf (Rudi) 201.
Bercovitz Jacques 341, 384, 867.
Berlet Georges Capitaine 337,8, 344, 867.
Berliner Wilhelm 226,7,8, 231, 813, 828.
Bernard, Suisse 361.
Bernonville Jacques de 448.
Berta 90 91, 112.
Bethlen comtesse Margit 31.
Bettauer Hugo 100 106,7.
Beukema Hermann 678, 703.
Bezzerides Silvia 794.
Bianca Márton 22,7, 34, 59, 101, 846. + Nombreuses entrées « ma mère »,
Bienert Adèle 42,3, 46,7,8-55, 63, 869.
Billerot Paul 314, 322,3,4, 332,7,8, 340, 387, 391, 444,6,8 454, 871..
Billroth Theodor 29.
Biri 37-38
Birkis 329.
Bishop Morris 748.
Bismarck Otto von 33.
Blaha Lujza 30.
Blatnicza 62.
Blankfort Dorothy 805.
Blankfort Michael 794, 805, 818.
Bloch Marc 11
Bloch Margit voir Margit.
Blum Léon (1872-1950) 429, 549, 573.
Blumenthal Oscar 168.
Bócz Bálint 33.
Bodenstedt Friedrich 102.
Boenisch Peter 778.
Boissière Charles 626,7,4, 636,7, 640,2,3, 649, 662.
Boldizsár Ivan 801.
Bolgár Ignácz 26-36-60
Bolgár Imre 117.
Bolomey 30,1.
Bonnet Georges 273,5.
Böszi 72.
Bondy Jussy 739.
Booth Luce Claire 708.

Borel 232, 828
Borgese Giuseppe 719 et sa femme Elisabeth.
Börne Ludwig 164.
Bösel Sigmund 68, 81, 268, 827.
Bouboule 526, 527.
Boyer Charles 31.
Bradley général Omar 740,1,6, 750,1,2, 774.
Brandstätter Otto 764, 835.
Brandt Lieutenant 521,2, 553.
Brandt, directeur 759.
Bray monsieur 652,3, 661.
Brecht Bertolt 767.
Breycha Freiherr von Vauthier 251.
Briand Aristide 249, 250, 867, 891.
Bronnen Arnolt 79.
Brühl Capitaine 521,5, 544,9, 550,2, 560, 587,8,9, 593,7, 602, 614, 637.
Brunner Alois 81
Bruno, cameraman russe 332.
Brunot chef d'escadron 355.
Buchsbaum Paul 293.
Buresch Dr Karl 197.
Burger Hans Hanus 715, 747, 764, 835.
Burnett Frances Hodgson 43-44.
Busch Adolf 715.
Busch Fritz 715.
Busch Hans 715.
Buschbaum Paul 292.
Butler Harold 708.
Byron George Gordon, Lord 30, 152, 160,5.
Calvo Edmond-François 429.
Carette Commandant 431.
Carnot Sadi 459, 645.
Carrère Capitaine (de Carrère) 381.
Carroll Madeleine 766.
Caskey Edward A. 717,8, 729, 745.
Cassini Igor, Comte 739, 740. Voir Knickerbocker Cholly.
Cassini Marguerite 739.
Castaner Barthélémy Lieutenant 351,2,3, 867.

Castiglioni Camillo 67, 78, 80,2,3, 98, 99, 121,2,3, 812.
Catherine de Russie (Grande Catherine) 294.
Causse Henri 398, 424.
Cazeilles colonel Léon 431.
Cecil Lord Robert 250.
Chamberlain Austin 249.
Chamberlain Neville 247,8,9, 272,3,4,5.
Chamisso Adelbert von 308.
Champon Pierre général 302, 445,6.
Chaplin Charlie 528.
Charles, concierge 741, 743.
Charlotte de Luxembourg, Grande Duchesse de 560, 687.
Chevalier Maurice 550.
Christie Agatha 619.
Churchill Winston 85, 560, 686,7.
Ciarnelly Caporal 551.
Clark général Wayne Mark 737.
Clark James 737, 745.
Clark Ruth 737.
Clément 472
Clodius Carl 194.
Close Adelaide voir Adelaide.
Close Eleanor voir Eleanor.
Coen Fabio 718.
Cohn Guy 364, 474, 832, 867.
Cooper Fenimore 70.
Corneille Pierre 160.
Costas Alexandre de 718.
Cramer Ernst 764, 835.
Crossman Richard Howard 746, 767.
Cusin Colonel 471.
Czeija Oskar 234.
Daladier Édouard 273, 428, 447, 465,6.
Dancette Victor 428.
Darlan Amiral 302.
Darroussat Fernand 337,8, 352,3,5, 398,9, 400, 461, 475,6, 867.
Da Souza 294,353.
David Jacques-Louis 80.
David roi d'Israël au Xe siècle av. J.-C. 6, 366, 838.

Davies Joseph (père de Davies Joseph Edward) 685.
Davies Rahel Paynter (mère de Davies Joseph Edward) 685.Davies Joseph Edward 685,6,7, 693, 700 à 706.
Davies Knight Eleanor, Eahel, Emlen (Mary Emlen Knight) 686.
Davies mme (Marjorie).Voir Marjorie.
Davis Elmer 708.
Davis Lambert 675.
Daxer Paul 551, 574 à 582, 598, 603 à 607, 628, 630.
D'Arc Jeanne 146, 459, 460,7,9, 530, 719, 720.
Debèze madame 656, 657.
Debuissy Colonel Paul 296,7, 319, 322,4, 328, 344,8, 367, 379, 381, 411, 421,4, 431 à 436, 443 à 446, 663, 745, 831,2..
Debussy Paul 750.
Decharme général Pierre 303, 319, 320,5, 379, 381, 431, 433,5,6, 444,5,7,9, 473, 832..
Defoe Daniel 70.
Degrelle Léon 256.
Dehler Thomas 759, 760.
Delaissey général François 303, 325, 424, 432,4, 473 .
Delanis Frantz 532.
Dell Robert 250.
Dentz général Henri 302,3.
Denis 514, 527, 531, 561, 599.
Denise 119.
Derso Aloys 252,3,4.
Déry Tibor 62.
Désí 317, 329, 331,5, 356, 397, 439, 440,2, 454,6,7,8, 460,1, 475,6, 603, 745.
Deutschland Marianne 230.
Dickens Charles 69, 268.
Diderot Denis 144, 597, 754.
Dietrich Marlène 223.
Dietrich Sepp 750.
Dina Merril voir Hutton Nedania.
Dittmar général Kurt 774.
Dolan Patrick 741, 748.
Dollfuss Dr Engelbert 144, 215,7,8,9, 220, 238.
Donahue 702. James Paul Donahue, héritier Woolworth ; 1915-1966.
Donovan William-Joseph 726.

Dostoïevski Fiodor 69, 754.
Doyle Sir Arthur Conan 70, 92, 615.
Draper Barbara 685.
Drouant Charles 331.
Dreyfus Alfred 165, 429, 430,3, 471.
Drucker Arthur 79.
Dubuisson Pierre général 348, 470,1, 833.
Duch Boleslaw Bronislaw général 536.
Drummond Sir Éric 229, 251.
Duclos 119.
Dufilho André 447.
Dufilho Jacques 447.
Dufourg Robert. 312, 321, 343,8, 381, 431,2,5, 437, 444, 832.
Dumas Alexandre 615.
Du Pont de Nemours Eleuther Paul 709.
Duse Eleonora 770.
Duval René Pierre 493.
Duvernay Félicien 434, 868.
Duvivier Capitaine 344.
Dvonicky Alfred 457,9, 461, 475,6,7,8,9, 482,7,8, 490,2,3,7, 504,5,6, 514, 539, 603, 745, 814, 833.
Eaton Joseph 748,9, 750.
Ebbinghaus Hermann 767.
Eckhart Meister von Hochheim 767.
Eckener Dr Hugo 203,4.
Éden Anthony 250.
Ehrenbourg Ilya 151.
Eichelberger général Robert 678.
Eichendorff baron Joseph von 152, 763.
Eichmann Adolf 81.
Einstein Albert 227, 668.
Elvestad Sven 70.
Eiselsberg Anton Freiherr von 29.
Eisenhower Dwight D. 52,3, 729, 734, 745, 751, 767,9, 770,4,5,6.
Eleanor Post Hutton… 680, 683 à 717, 740.1,2,3,,783 èa 791, 798, 834,5,6.
Ellmayer (Vestenbrugg…) 90, 110, 212.
Eloise Hardt 793,7,9, 800,1, 816,7,8,9, 824..
Ely Ernst 117.

Erlenhorst Reichl von 216.
Ender Otto 193.
Engel Adjudant-chef 566,7,8,9.
Engels Friedrich 142.
Erhard capitaine 225.
Erhard Ludwig 778.
Ernest 154,5..
Erika 230 à 238, 249, 258,9, 262,8, .273,6,7,8,9, 284, 292, 663,4,5 ; 677, 687à 693, , 701, 713,5 824,8,829, 833,4.
Fagard (Sudger). 867,
Fath Jacques 810, 837.
Fedák Sari 100 à 106.
Feichtinger, Msgr 145,8.
Fejös Pál 61.
Fellner Katharina 183.
Fey Emil 220,1.
Fenyö Andor 137,8, 148.
Feuchtwanger Lion 10, 17, 794.
Feuillère Edwige 297.
Fiala-Döri Lajos 801.
Field Noël 297.
Fischer madame 199.
Flandin Pierre-Étienne 250.
Flaubert Gustave 152, 293.
Flavigny Général Jean 334, 348.
Fodor (peintre) 352.
Fodor (reporter) 716.
Forda 120.
Fotić Konstantin (Fotich Constantin) 708.
Fouquet Capitaine 471.
Fourcade Marie-Madeleine 448.
Franco Francisco 65, 256, 263, 431, 757.
François Joseph 1er d’Autriche 15,6, 22, 29, 39, 160, 187, 242.
Frank Docteur 50 à 545, 555, 576 à 579, 585, 590, 622.
Frank Hans 196.
Franklin Benjamin 717.
Fresch-Brunningen Hans 161.
Freud Sigmund 73, 115, 142,3, 177, 696.
Freydenberg Henry général 348.

Friedell Egon 160, 263.
Friedlieber…? 15 à 19.
Friedlieber Meyer voir Békesi
Friedmann Werner 802,3,4, 837.
Frischauer William 178.
Fröschel George 794.
Fry Varian 667.
Frydman Szajko voir Szajkowski.
Gable Clark 528.
Gabrielle 645.
Gailliard général Émile-Henri 355.
Galinski Heinz 778.
Gallini Lieutenant-colonel Jacques-Joseph-Louis 343, 435.
Gamelin Général Maurice 471.
Garai Emeric (Imre) 294, 305,6, 329, 333,9, 356, 401,4, 603, 639, 745.
Garbo Greta 222, 514.
Gärtner sergent-chef 32, 342,4, 389, 402,3, 484.
Gattegno (Salvador) 365, 867.
Gaulle Charles de 251, 303, 448,9, 450, 681.
Gaultier 472
Gaute J.H.H. 292.
Gautier Comte Étienne Marie Robert 688, 697.
Gay Jean Lieutenant 375, 868.
Geissler Hugo 449.
George VI 560.
George Stefan 144, 715.
Géraldy André 598.
Gero Erno 800.
Ghito Ali Voir Ali.
Ginsberg Marie 229, 230, 251.
Girardi Alexander 39.
Gleichmann Eugène 361.
Goebbels Dr Joseph 197,8, 265, 730, 783, 786.
Goering Hermann 247, 733, 779.
Goethe Johann Wolfgang von 30, 43, 488, 763,8, 770,1.
Goldschläger Dr Edmund 178, 202.
Gomez Joseph 349, 807.
Göndör Miklós (Miki) 47, 674.
Göndör Ferenc 674, 700.

Görgey Arthur von 15.
Gorky Maxime 268.
Gounod Charles 73.
Goutel Lieutenant-colonel Hennet de 355.
Grazia Alfred de 717,9, 729.
Graf Oskar Maria 767.
Grant Cary 709.
Greiser Arthur 256.
Grigis 716,8,9, 730.
Grillparzer Franz 241.
Grimm Frères 152.
Grobla 336.
Gromyko Andrei 707.
Gropius Walter 240.
Grossman Stefan 85.
Groussard Georges 447,8.
Guarini Alfredo 802.
Guette Raymond 718.
Guillaudot Maurice Général 449.
Guillaume Empereur 514, 635.
Günther Mizzi 30.
Guterman Norbert 675,9.
Guttmann Baron Max von 29.
G., Avocat bien connu d'Hollywood 799.
G. Mme G. 568.
Haakon de Norvège 560.
Habe Marina voir Marina.
Habsbourg les 16, 51,3,4, 103, 217.
Habsbourg Otto von 220.
Hailé Sélassié 254,5,8, 560.
Hajos 384.
Halban Kurz 244.
Halban Selma 244.
Hale William Harlan 746.
Halévy Jacques 749.
Hamm-Brücher Hildegarde 778.
Hanser Richard Frederick 746, 805.
Hardt Eloise Voir Eloise
Harman Sidney 806.

Harrap George Godfrey 5, 262, 292.
Hart Peter 745, 794.
Hartley Nedenia Hutton Hartley (Dina Merrill) voir Hutton Nedania
Hartley Ted 698.
Hasek Jaroslav 292.
Hatvany Lajos (Louis) Baron 72.
Hauptmann Gerhardt 100, 152.
Hayden Sterling 766.
Hazeltine Colonel 729, 730,2,3.
Hearst William Randolph jr. 740.
Hegedus Stephan 294, 867.
Heine Heinrich 44, 66, 130, 152, 163,4,5,8,9, 170, 388, 499, 763.
Heizler Rudolf 806.
Hejjas Ivan 63.
Heller Frank 70.
Hemingway Ernest 10, 70, 741.
Hemingway Gellhorn Martha 677, 710.
Hepburn Catherine 528.
Herbet Dominique 763.
Herriot Édouard 99, 668, 833.
Herta 91 à 95, 112.
Herz Martin Florian 715,7, 735,7,8. 895.
Herzl Theodor (1860-1904) 8.
Hesse Hermann 152, 767.
Hétenyi Imre 31.
Heyer Anselm 807.
Heym Stefan 739, 764, 778, 835.
Hindenburg Paul von 197,8.
Hilde 192 à 202.
Hilde Spiel 159, 161, 8127.
Hitler Adolf 11, 24, 59, 62, 65, 192 à 203, 216,9, 220, 5, 238 â 244, 262,3,5, 270,2,3,5, 311, 328, 340, 346,7, 370,1, 387, 428,9, 433, 440,9, 473,4, 485,9, 492, 549, 563,5, , 573, 587, 641,9, 663, 670, 687, 716, 732, 751,2,7, 760, 771,3, 791,2, 828,9, 834,5,6, 836.
Hofrat Josef Carl 241.
Hochheim Meister Eckhart von 767.
Hoffenreich Luigi 120,1,4,5,6,7, 134.
Hofmannsthal Hugo von 83, 160.
Hogarth-Gaute Frances 6.

Hölderlin Friedrich 43.
Holl Heinz 253.
Holm Franz 584,5,6.
Honka 165.
Hopkins Harry 708.
Hoppenot Henri 709.
Hopper Edda 796.
Horthy Amiral Miklós 24, 57 à 62, 213, 239, 252, 311, 827.
Hoványi Aladár 47, 48, 49, 50, 172.
Hoványi Mizzi 49, 50.
Hrúzová Mária 103.
Hube Hans Général 471.
Huber 586.
Huot Louis 745.
Hutton Barbara 702, 709.
Hutton Edward Francis 686, 697, 702.
Hutton Nedenia Hartley : Dina Merril 686, 697,8.
Ibsen Henrik 19, 30.
Ignácz 26, 36,7, 60 (Bolgár).
Imbach Louis 332, 351,3, 455, 867,
Imoudsky Vladimir 294, 317, 327, 339, 355,7, 371,2, 401,3,4,5, 454.
Irène 582,9, 606, 614,9, 620,1,3,7. Est peut-être Irène Morgen née en 1913 à Neulauterburg.
Irish Claire 676.
Irma voir Márton…
Jackson Charles Douglas 753, 767.
Jacobsen Gerda 674.
Jaffe Sam 806.
Jäger Madame 563,4, 598.
Jaspers Karl 767.
Jean 514,5, 531,4, 561, 599.
JeanJean Capitaine 381.
Jeanne 460, 461.
Jeanne d'Arc voir D'Arc.
Jeannine 582,9, 595, 606, 614,9, 620,1,3,7.
Jeannot 544,7, 579, 595,7, 603.
Jeritza Maria 30.
Jérôme 655,6.
Jirou-Najou Jean Lieutenant 333, 868.

Johnson Owen Denis 698.
Jouandet commandant 447.
Joyet (de Joyet) chef de bataillon 303
Jouffrault Paul lieutenant-colonel 355.
K. Paul 188.
Kadelburg Gustav 166.
Kahler Bettina von 667, 675.
Kahler Victor von. 667, 675, 794.
Kainz Josef 144.
Kaltenböck Bodo 215,7,8,9, 223.
Kaminski 719.
Kant Emmanuel 144, 673.
Karinthy Frigyes 43, 204.
Karl 75 à 78.
Karlweis Oscar 668.
Károlyi Comte Mihály 54,5,6.
Kästner Erich 152, 767, 777.
Káto 48,9, 50.
Kaufmann Dr Fritz 138.
Kaus Gina 794.
Keitel Général Fritz 749, 779.
Kelen Imre 252,3.
Kellen Conny 764, 835.
Kellenberger 294, 317, 328, 336,9, 355,7, 371,2, 386, 401,3,4, 454.
Kellner Jenö 64,5,7, 673.
Kerr Alfred 115, 144,7, 152, 160, 268.
Kertész Mihály 61.
Kervran Alfred Sergent 342, 867.
Kessler Caporal 556,7,8,9, 567, 593.
Kessler Wilhelm 262.
Keyserling Comte Hermann 767.
Kiesler Hedi (aussi Lamarr) 220, 699.
Kindt 583.
Kisch Egon Erwin 41.
Kirst Hans Hellmut 807.
Kissinger Henri 719.
Kitzmiller John 802.
Klausner Imre 294.
Klebinder Ernst 177,8, 182,6,9, 192,8, 202, 214,6, 227, 827,8.

Klebinder Robert 178.
Klein Fred 260, 276.
Klein Madame 563, 598.
Kleinmann Moses 353.
Klieber Max 764,5,6.
Kluge Hermann 43.
Kneef Hildegard 794.
Knel Hildegard 837.
Knickerbocker Cholly 738,9, 740 voir Cassini Igor.
Knickerbocker Hubert Renfro 738.
Knight voir Davies Knight.
Kodály Zoltán 31, 60.
Kogon Eugen 778.
Kohlrusch Capitaine 521,2, 541,2,9, 550,1,9, 570,1,2,6, 588, 597, 614.
Kohn Fritz Nathan , voir Fritz Kortner 806, 814.
Kohn Gabriel 412 à 418.
Kohner Walter 739, 764, 806, 835.
Konrad Mimi 155,6.
Kopecky Jaromir 273,4.
Korda Sándor sir Alexander 62, 62.
Koretz Paul 793 (Juif viennois qui avait échappé aux persécutions nazies en 1939 en émigrant aux U.S.A.
Kornfeld baron Móric 666.
Kortner Fritz , voir Kohner 806, 814.
Korvin Otto 58,9, 62.
Korzakoff Comte René 529, 531, 543,7,8, 597, 602,4,5.
Kossuth Lajos 15,6,7, 22.
Kouprine Alexandre Ivanovitch 80.
Kraus Karl 109, 114,5, 144, 164, 215, 700, 811, 827, 837.
Kraus Max 744, 772, 835.
Kravchenko Victor 686.
Kreuger Ivar 226.
Krug von Nidda 807.
Krünes Érik 225.
Kún Béla 55 à 64, 827.
Lachenal Adrien ministre 233, 642.
Laczi 60,1.
Laffont Docteur 551, 871.
Laffont Robert 449.

Lafont lieutenant-colonel 508.
Lahn Ilse 792.
Laifer David 396,7.
Laifer Henri 396,7 , 868.
Lajos Bácsi 190
Lamarr Hedy Voir Kiesler.
Lamour Jean 607.
Lang Fritz 31.
Langendorf Hans 719.
Langlade Colonel Girard de 303, 473.
Laparra Jacques 260.
Laparra Lisette 261.
Laparra Wanda voir Wanda.
Lardner John 738.
La Rochefoucauld Jean de 152.
Lassalle Ferdinand 136.
Lattre de Tassigny de sergent 716,8, 725.
Laval Pierre 229, 250, 525.
Laveau père, mère, Alphonse, Richard 646, 655 à 657.
Lawrence Colonel William 734,1,2.
L'Ardennois 576,8, 580,3,4.
Lechenberger 77,8.
Leclerc de Hauteclocque 741.
Legentilhomme général Paul 302.
Le Guillard Eugène Commandant 364, 371, 867.
Lehár Anton 63.
Lehár Franz 30, 102, 244.
Lehmann Ernst August 204.
Lehmann Hans 716, 721.
Lehnigk-Embden 737,8.
Lenau Nikolaus 763.
Lengyel Menyhért 103.
Lénine Josef 58, 142, 152.
Leopold 575.
Léopold Ier 217.
Léopold III 687.
Lesfauries Jean Adjudant 317,8, 336, 342, 384,5., 388,9, 418, 456, 867.
Lessing Gotthold Ephraim 672.
Levy Erika voir Erika.

Levy Lucy 231, 233, 235 , 279, 280.
Levy Walter 231 à 235, 276,9, 292, 709, 828,9.
Lia 252 (Paulette et Lia).
Lichtenberg Georg Christoph 152.
Liechtenstein financiers 29.
Lincoln Abraham 52, 735,8, 781.
Litvinov Maxim 252, 272, 706,7.
Loewe Johann Karl Gottfried 314.
Loiewski Alexander 739.
Loizeau Lucien Général 484,492.
Loustaunau-Lacau 447,8.
Lotte 236,7, 259, 262.
Low Ivy 706.
Loy Myrna 699.
Lucas Michel 667.
Lucien Général Auguste 348, 449.
Lucille 155,7.
Ludwig Eduard 234,9, 240,1,4.
Lueger Karl 195.
Lugosi Béla 61.
Lustig Hugo von 197.
Lyautey Hubert 725.
MacArthur Douglas 679, 680.
MacNeille Merral 697.
Madách Imre 30.
Madame « T*. », Vera 730,1, 834.
Madariaga Savaldore de 229, 251.
Mahler Hansi 160,1, 166.
Mahler Dr Otto 160.
Mahler Gustav 30, 240.
Mahler-Werfel Alma 115, 240.
Malagrida Firminio 371 à 382, 475.
Malraux André 755.
Manczi 37,8.
Mandel Georges 524.
Mandl Fritz 220.
Mann Erika 715.
Mann Golo 115, 715.
Mannheimer Fritz 100.

Mann Heinrich 115, 666, 715, 767.
Mann Klaus 666, 715, 719, 764.
Mann Thomas 10, 115, 152, 599, 666,8, 715,9, 764,7, 778, 794, 823, 835.
Mannerheim Karl Gustav 62.
Manon 645,6,7.
Margit Bloch 94,5, 112, 120,5,6,8, 134,5,6,8, 153,4,9, 152, 161,6,7, 195, 209,1,2,3, 226, 232,7, 693, 730, 828.
Marchenoir 440.
Marina Habe 8, 14, 361, 811,6,7 8,9, 820,4,5, 837,8,9.
Marion Docteur Georges 145,7.
Marjorie Merriweather, Madame Davies 684,6,7,8 693,7,9, 700 à 706, 834.
Markey Gene 699, 730.
Martin Charles (1883-†?) Dr 254.
Márton Aranka 802.
Márton Béla (nazi) 23.
Márton Béla (époux d'une baronne juive) 23.
Márton Bianca Békessy, voir Bianca.
Márton George 786, 805.
Márton Irma 26,8, 35,6, 117, 131.
Márton Jakab 22 à 26, 28, 45.
Márton Lipót 22, 65.
Márton Róza, ma grand-mère… 20,2,3, 25,6, 35, 45, 131, 399.
Márton-Hatvany Baronne Elisabeth 805.
Martyn Lieutenant-colonel 381, 431 à 436, 445,6,7, 450, 461,2,4, 832, 868.
Marx Karl, 35, 141,2,9, 152,3, 215, 239.
Masaryk Jan 800.
Mascagni Pietro 30, 81, 820.
Massenet Jules 750 (1842-1912).
Maté Rudolf 802, 836.
Mathieu 655, 656.
Matuska Sylvester 187,7.
Maupassant Guy de 152, 212.
Mauriac François 755.
Maurus 32,6, 56.
Maury Chef d'escadron 321.
Mauvoisin Docteur Félix 550,2,5, 563,4, 586, 596.
May Herbert-Arthur 686, 697.
May Karl 70, 92.
Mayer Samuel, Mayer Mayerescu 326,7, 331,6 422,3, 458, 476, 603.

McAuliffe Anthony Clément 752.
McCarthy Joseph 757.
McCloy John Jay 807, 837.
McClure Général Robert A. 745,6, 753, 765,7,9, 772.
McDonnell Austine 740.
McNutt Gouverneur Paul V 709.
Meinhardt Raabe 767
Mechtel Walter 555,6,8,9, 806.
Meissner Otto 239.
Meitzner Olaf 811.
Mendelssohn Peter de 161.
Merril Dina voir Hutton Nedania.
Merriweather Post Marjorie Voir Marjorie
Mertl Xavier 369, 370,1.
Meyer Dr Heinz 810,1.
Meyerbeer Giacomo 749, 750. (1791-1864)
Mignonnette 615,9, 620,1,3,7,9.
Mihlas Dr Wilhelm 193.
Mirabail Commandant 325, 364, 432, 868.
Mirambeau capitaine 30,2,3,4, 351, 395, 610.
Miranda Isa 802.
Molière (Jean Baptiste Poquelin) 160.
Molnár Ferencz 30, 31, 102, 297.
Molotov Viatcheslav 248, 288, 708.
Montgomery Lord Bernard 752.
Montherlant Henry de 383, 458.
Moreau André 626,7.
Morgan Anne Tracy 676, 681.
Morgan John Pierpont 661.
Morgan John Pierpont Jr 99, 676. John Pierpont "Jack" Morgan, Jr.
Morgenstierne 708.
Morgenthau 264, 758,9, 760,6,9, 778.
Morreale Eugenio 216.
Mosse Erich 230.
Mosse Erika Voir Erika.
Mosse Rudolf 230
Motta Giuseppe 251.
Munn Mme Hector (Ana Mae Edwards Munn) 676.
Munn Hector 676.

Mussolini Benito 71, 122,3, 180, 216,8, 220, 255, 263, 436, 733, 774, 828.
Mylong-Münz Alice 805.
Mylong-Münz Jack 805.
Nadai 341,2.
Nagelstock Dr Walter 228.
Nahmias Isra 357,9, 858.
Nalte Dr Otto 779.
Nanette 615 à 627.
Nannen Henri 814,837.
Napoléon I 13, 55,104, 136, 159, 271, 314,6.
Napoleon III 16.
Nasser Gamal Abdel 757.
Nedenia Hutton voir Hartley
Negri Pola 81.
Neiger Madame Adolphe 252.
Nestroy Johann 286, 755.
Neubacher Hermann 194,7, 210.
Neumann Alfred 767.
Neumann Ferenc 30.
Neumann Docteur Heinrich von 29, 265.
Neumann Robert 839.
Nicola 368,9, 393, 450,475.
Nicolas II 190.
Nietzsche Friedrich 144.
Noëmi 333.
Northcliffe Alfred Lord 769.
Odescalchi : Odescalchi : Prince Károly Odescalchi,1896-1987 ? 141.
Odilon Hélène 39.
Ohrbach Jérémie (Jerome Jerry K Ohrbach, {1908 à ??},- ?) 818.
Oláh 150,1.
Olce d' commandant de Lalande d'Olce (tué le 16 juin 1940) 381, 432, 435.
Oprecht Émile 292, 668, 792.
Ossietzky Carl von 72.
Ostenberg Gyula 63.
Österreicher Anna 19.
Ouchakoff (Michel ?) 327, 339, 341, 393, 401,4, 454.
Ovide 145,6.
Paley William 746.
Pallenger Max 263.

Pamponneau lieutenant-colonel Nicolas 381. Tué le 16 juin 1940.
Papasian Oscar 111,7,8,9, 125,6. 134.
Pape Werner 532, 541 à 548, 553,4, 563, 587, 590.
Papen Franz von 245.
Parsons Louella 796.
Patton jr. Général George Smith 729, 749, 752.
Paul 500,2, 514,7, 549, 585.
Paul K 188.
Paul W.77.
Paulette 252.
Pauline 615,9, 621,3,7.
Paul-Boncour Joseph 250, 252.
Pavlichenko Lyudmila 707,8.
Pecqueraud lieutenant 337.
Pem (Paul Erich Marcus) 218, 797, 805.
Perón Juan Domingo 757.
Pétain Philippe 322, 448,9, 469, 471, 681,4.
Petit docteur 555, 596 à 639.
Petőfi Sándor 103.
Petrović Alexander voir Petőfi Sándor.
Petrovic István 103.
Pfeiffer Louis 608, 612, 615, 623, 627, 654.
Pfeiffer Olga 62.
Phillips révérend (Rev. Richard D. Phillips ?) 721.
Pierro 374.
Pie XII Cardinal Eugenio Pacelli 1876-1958, 247
Pinay Maurice 58.
Pindyck Frances 674.
Pionnier Maurice 499 à 662.
Platen Comte August von 163.
Pogány Dr József 57,9, 163.
Pokorny Dr Walter 74,5
Pold Lieutenant 329.
Politis Nicolas 251.
Pommer Eric 806.
Post Charles-William 686.
Poulain 348, 365, 424, 432, 476, 597, 831.
Poulaine 597.
Powalatz 195.

Powell Colonel Clifford Ross 740, 745 à 749, 752,3 772,6,8, 799.
Preminger Otto 794, 806.
Prónay Pál 62,3.
Prunier Alfred 331.
Puccini Giacomo 29.
Purlich Isaac 353, 361.
Puschkin Alexander 152.
Rabenlechner Vincent 195.
Rachid Ali 302.
Racine Jean 160.
Radnitzky Dr Hans 13,9, 140,1 148.
Rajk Lázlo 813.
Ramos 294, 353.
Rand Eleanor Voir Eleanor
Rand George Curtis lieutenant 688, 697.
Raphaël (Raffaello Sanzio) 672.
Rathbun capitaine 717.
Ratzer Grete 71, 158.
Ravel Baron Georges Ravel de Biesville 348, 365, 476, 750, 868.
Ravel Maurice 735 (1875-1937)
Redl Alfred 41
Reinhardt Gottfried 794.
Reinhardt Max 31, 83,4, 160.
Reinitz Béla 60.
Rels Costa du 251.
Rembrandt van Rinj 43.
Renée 160,1.
Renz Ernst Jacob 19.
Renz Thérèse 18,9, 20, 32.
Reynaud Paul 322, 360, 389, 436, 832.
Ribbentrop joachim von 248, 288
Richard 655 à 659.
Richter 96, 117.
Riess Curt 805.
Riggs Adelaide Close voir Adelaide.
Riggs Augustus 697
Rilke Rainer Maria 160.
Robert 661,2.
Robitaille 472.

Rode Dr 124.
Rodin Henri 645.
Rodin oncle 645,6, 650.
Rodolphe d'Autriche 30.
Rommel Erwin 204, 732.
Roos capitaine 745.
Roosevelt Eleanor 680,1, 707,8, 742, 798, 835.
Roosevelt Franklin Delanoe 264,5, 525, 667,8, 686,7, 693, 829, 833.
Roquebrune Amalie Voir Amalie.
Rosen Léon de 301, 464, 476, 750, 833, 867.
Rosenbaum Samuel 746, 752, 806.
Rostand Edmond, 132,6, 159, 477.
Rothmund Heinrich 264, 663, 833.
Rothmund Otto 107.
Rothschilds 29, 79, 81, 524, 666.
Rothschild Albert Salomon von 29, 39.
Rothschilds français (Guy de Rothschild 1909-2007) 666.
Rotter Fritz 806.
Rouff Maggy 743,4.
Rousseau Jean Jacques 149, 233, 274, 754.
Roy (monsieur Roy) 646,9, 650,1,2,3.
Róza Voir Márton ou 21.
R*. général 748,9, 750.
Rubens Pierre Paul 43.
Rucart Marc 293.
Rundstedt Gerd von 750,1.
Ruysdael Jacob van 80.
Saint-Martin Lieutenant 424, 468,9, 868.
Saint Mathieu 509.
Salazar Oliveira Antonio de 666.
Salmony Georg (Prix Theodor Wolff 1968) 806.
Salvatori Albert H. (1915-1988) 745.
Sandburg Carl 781.
Salten Felix 115.
Sauckel Fritz 779.
Savard Catherine 681,5, 701.
Savoie Eugène de 217.
Savoie Maison de 51.
Scharf Moritz 19.

Schick Dr Alfred 704.
Schicklgruber Alois 199, 200.
Schicklgruber (Hitler) 192 à 203-828.
Schiller Friedrich von 43-771.
Schiller Hans von 205.
Schindler Joseph 151.
Schlag Adelheid voir Ali Ghito.
Schlag Alke (1926- ?) 771, 774, 835,6.
Schlag (monsieur) 771,2, 836.
Schlegel Auguste Wilhelm von 69, 271.
Schleicher Kurt von 219.
Schmidt Lieutenant, 521 à 526, 535 à 542, 549, 552, 555 à 559, 614.
Schmidt Mitzi 188.
Schmidt-Branden Paul 771, 836.
Schmitz Dr Richard 194,5.
Schneider Lieutenant 522,3, 534,5, 549.
Schnitzler Arthur 30, 92, 152.
Schober Dr Johann 99, 193,4,7.
Schönbrunn Hugo 183,4,5.
Schöningh Dr Franz Joseph 72.
Schopenhauer Arthur 144, 170, 756.
Schratt Katharina 39, 187.
Schreier Maximilien 234,9, 240, 245, 263.
Schussnigg Kurt 196, 238 à 244, 247.
Schwarz Joseph 667.
Schwarzenberg 29.
Schwerdtfeger 524.
Seebohm Hans Christoph 808.
Sefton Delmer Denis 746.
Seipel Dr Ignaz 99, 130, 178,9, 180,1,2, 193 à 197, 206, 214,5,8, 263, 828.
Selinko Anne-Marie 217,8.
Semliachkay, R. S. Salkind 57.
Servatius Dr Robert 779.
Sevensma Tietse Pieter 251
Seymour David Robert 715.
Seyss-Inquart Dr Arthur 196,7, 247.
Shakespeare William 69, 83, 136, 160,165, 231.
Shaw George Bernard 790,2.
Sherwood Robert 806.

Sikorski Wladyslaw 834.
Sillman Elli 794.
Simon Sir John 229, 250.
Simonin Capitaine 355.
Sinais Léon 450.
Sinclair Lewis 69, 81.
Sinclair Upton 151.
Singer 184.
Sissi Elisabeth de Wittelsbach 252.
Siodmak Robert 794.
Skorzeny Otto 751.
Smith Bedell 775,6.
Sommer Elke (1940 à ?) dans le film Das Netz (1975) 6.
Sommerfeld Hans von 748.
Somogyi Béla 62.
Somoza 730.
Sonia 207 à 211, 223,4, 236, 813.
Sophocle 197.
Spiel Hilde Voir Hilde.
Spitzer Jean 353, 867.
Springer Axel C 764, 835,8,9.
Staël Germaine de (Germaine Necker) 271, 829.
Staline Joseph 686,7, 707, 834.
Stammer Otto 779
Starhemberg Prince Ernst Rüdiger von 215 à 226, 808.
Stavisky Alexandre 226, 524.
Stella 565,6, 593,8, 610.
Stein Charlotte von 770.
Steinhäusl Dr Hofrat Otto 186,7.
Stepan 398,9.
Stern Jerry 717.
Stern madame 151.
Stolz 183,4.
Stone Shepard 745, 807, 811, 837.
Stoneman William Harlan 734,7.
Strauss Richard 30, 83, 172,3.
Stresemann Gustav 249.
Stroheim Eric von 226.
Sturges Preston 688, 697.

Sun Yat-Sen 143.
Süskind Wilhem Emmanuel 783.
Szajkowski Zosa (Szajko Frydman) 719, 720.
Szálazi Ferenc 24.
Szamuelly Tibor 58,9.
Széchényi 18.
Szemere Pál 16.
Szeps Moritz 30.
Szinyei Merse Pál 31.
Tabouis Geneviève 250.
Tallon Ninon 668, 833.
Tänzer Paul 189, 190,1.
Taylor Myron Charles 265.
Tenenbaum Jacob 745.
Thiel Reynold 297.
Thomas Wells Durant 697.
Tieck Johann Ludwig 69, 70.
Tini Jacques 361.
Tintoretto (Jacopo Robusti) 43, 79
Tissier madame 336.
Tiso Josef. 247, 280.
Titulescu Nicolai 229, 251,2.
Tixier Adrien 251, 681, 708,9.
Tolstoï Léon 10, 144, 458, 675, 754.
Torczynszky Samuel 293, 347,8,9, 418.
Torquemada Tomás de 244.
Trebitsch professeur Siegfried 792.
Trott Anita 155.
Trott Ernest 154,155.
Truffy Pierre Lieutenant 300, 322, 350, 361,5,9. 370,1,2,3,4,7, 285,7,8, 393, 404, 413,9, 420,1,2,3,5,7,9. 430,1.5,7, 444, 450,3, 462,9, 470,3,4,5,6,9, 496, 515, 603, 610, 639, 662, 745, 832,3, 868.
Troper Morris 667.
Tschuppik Karl 51, 117, 120.
Tschuppik Walter 806.
Tydings Millard 708.
T*. Madame 730, 834.
Ullmann Ludwig 262.
Undset Sigrid 619.

Unruh Fritz von 767.
Vago Étienne (fils de Laszlo Vago) 385,6.
Vago Joseph (Jozsef) (1877-1947) 385,6.
Vago Lazlo (1875-1933), oncle de Pierre Vago 386.
Vago Pierre (1910-2002) 386.
Valérie 87,8.
Vayo Alvarez del 257,8.
Valera Eamon de 251, 272,3.4.
Vallace Vincent 361.
Vallat Xavier 448.
Veiller Anthony 806.
Velasquez Diego 43
Vera (voir madame “T.*”).
Vere Laetitia Allen 697.
Veres Peter 800.
Verlaine Paul 144
Vernes Jules 70
Viereck Peter 715, 718,9.
Vestenbrugg Willy Ellmayer von : voir Ellmayer
Vigneron Docteur 555, 596, 868.
Vulpian Édmé-Henri Comte de 449.
Vulliez voir Wanda
Wagner Karl Caporal 600 à 603.
Wagner Otto 81.
Wagner von Jauregg Julius 38,9, 80, 123, 678.
Wallenberg Ernst 715,6.
Wallenberg Hans 715 à 722, 725, 730, 773,9, 745, 764,5, 778.
Walter Bruno 252.
Wanda (Laparra Vulliez) 249 à 301, 664,5, 681, 829, 830,3, 854.
Warner Jack 795.
Weaver Oren 717.
Weber Hans 262.
Webke Sergent 561, 583.
Wechsberg Joseph 739, 740, 764,5,6, 835.
Wedekind Frank 86,7.
Weidenhaus Paul von 218,9.
Weiss Adolf 73, 74.
Weiss Désiré 356 à 359, 475.
Welser Hans 253.

Werfel Franz 115, 240, 666, 767.
Wessely Paula 262.
Wesson Masson Charles général 709.
Weygand Maxime 300, 360, 433,4, 449, 471, 832.
Whitaker John Thompson 726, 733,4.
White 772 pilote de course.
Wiechert Ernst 767.
Wilde Oscar 35,6, 72.
Wilder Billy 794, 806.
Wildgans Anton 160.
Wilhelmine des Pays-Bas 560.
Willinger 184.
Wilson général Henry Maitland 302.
Wilson Woodrow president 52, 686.
Wolff Louis 571 à 576.
Wright Greta (femme de Wright William H) 793.
Wright Richard 794.
Wright William H 793.
Wyden Peter 739.
Wynder Eric 739.
Yvette 494,5,7, 610.
Zádor Klara 15.
Zádor Pál 63,4, 141, 149,157.
Zádor Tommy 150.
Zaharoff Basil 524.
Zedlitz Joseph Christian Freiher von 304.
Zimmerman Jacques 429.
Zog Ahmet 213, 256.
Zola Émile 35,6 165, 268, 576, 754.
Zsadány László de 204.
Zuckerkandl Emil 29.

1-Extrait de la liste officielle n° 11 de prisonniers de guerre français Paris, le 5
septembre 1940 :
Bercovitz (Jacques), 22-4-06, Alexandrie, 2' cl., 21' R.M.V.E.

2-Extrait de la liste officielle n° 17 de prisonniers de guerre français Paris, le 17 septembre 1940 :
Rosen (Léon de), 16-11-12, Stockholm, serg., 21' R. I.
Gomez (Joseph), 24-2-07, Carthagène (Esp) 2 -' Cl., 21' R.M.
Gattegno (Salvador), 23-3-07, Salonique, serg., 21' R. I.
Lesfauries (Jean), 25-1-08, Marseille, adj., 21' R. I.
Laifer (Henri), 9-7-09, Varsovie (Pologne) 2' cl., 21' R.I.
Spitzer (Jean), 1-9-14, Bucarest, Roumanie, cap. 21' R. M.)
Nahmias (Isra), 15-7-06, Contanlinople (Turquie), 2' cl' 21' R. M.
Adatto (Raphaël), 15-1-07, Constantinople (Turq.), cap.-ch., 21' R. M.
Hegedus (Stephan), 2-9-10, Budapest, Hongrie, 1re Classe 21' R.I.

3-Extrait de la liste officielle n° 22 de prisonniers de guerre français Paris, le 25 septembre 1940 :
Berlet (Georges), 24-3-98, Bressuire, capit., 21' R.M.V.E.
Buvat (Jean) 6-9-10, Moulins (Allier), med. Lieut , 21' R.M.V.E.
Le Guillard (Eugène), 24-2-90Lambézéllec (Finistère), capit., 21' R.M.V.E.
Mauvoisin (Félix), 7-12-15, St-Pandoléom (Landes). Capit., 18e R.I.
Laffont (François), 5-10-1900, Mondavezan, m. l., 17' B.T.H. St. IVB

4-Extrait de la liste officielle n° 28 des prisonniers de guerre français Paris, le 9 0ctobre 1940:
Imbach (Louis), 29-9-13, Nancy, M-et-M, lieut 21' R.M.V.E. 600

5-Extrait de la liste officielle n° 44 de prisonniers de guerre Paris, le 27 novembre 1940 :
Darroussat (Fernand), 22-10-99 ; Valence, adj., 21' R.M.
Kervran (Alfred), 4-9-15, Tours, serg., 21' R.M. St. XI A.

6-Extrait de la liste officielle n° 48 de prisonniers de guerre français Paris, le 4 décembre 1940 :
Billerot (Paul), 18-1-90, Vasles, capit., 21' R.M.V.E. St. VI A.
Castaner (Barthélémy)>, 23-3-91, Soller, lieut., 21' R.I.E. Of. VIA.
Charlot (Jean), 1-8-04, Sedan, lieut., 21' R.I.E. Of. VIA.
Jirou-Najou (Jean), 30-6-09. Thiviers, lieut.21' R.I.E. Of. VI A.
Fagard (Sudger), 5-3-84, Pare-St-Maur, comm., 21' R.I.E. Of. VI A.

7-Extrait de la liste officielle n° 49 de prisonniers de guerre français Paris, le 7 décembre 1940 :
Cohn (Guy), 16-12-96, Genève, capit., 1' R.I.E. Of. VI A.

Duvernay (Félicien), 28-1-08, Genève, capit., 1" R. Of. VI A

Martyn (Albert), 10-10-83, Calais, lieut.-col, 21’ R.M.V.E. Of. VI A

Mirabail (Léopold), 23-8-85, Toulouse, comdt, 21’ R.I.E. Of. VI A.

Lagarrigue (Jean), 25-6-95, Aurillac, capit., Of. VI A. Off de liais du 21’ R.M.V.E.

Truffy (Pierre), 7-5-06, Thouars, lieut., 21' R.I.E. Of. VI A.

8-Extrait de la liste officielle n° 50 de prisonniers de guerre français Paris, le 9 décembre 1940

Ravel de Biesville (Georges), 15-19-98. Angers, capit., 21’ R.I.E. of. VI A.

Saint-Martin (Jean), 22-2-07, L'Isle-Jourdain, lieut.; 21' R.I. Of. VI A.

9-Extrait de la liste officielle n° 52 de prisonniers de guerre français Paris, le 14 décembre 1940 :

Gay (Jean), 1-5-03, Angers, lieut., 21' R.M.V.E. Of. XVII A.

10- Extrait de la liste officielle n° 69 de prisonniers de guerre français Paris, le 29 janvier 1941

Vigneron (Charles), 15-10-17, Nancy, m. l., 21’ R.M. St. XII A.

Références concernant le 21e r.m.v.e.

Voici quelques documents recueullis pour établir une'ébauche d'historique du 21e R.M.V.E.

— La 35e Division dans la bataille 1939-1940 par Robert Dufourg. 1945

—Brassard Rouge, Foudres D'or. Souvenirs d'un Officier d'État-Major par Robert Dufourg. 1951.

— Une captivité singulière à Metz sous l'occupation allemande (1939-1940) Léon de ROSEN.

— Testament… par Boris Holban. (Calmann-Lévy)

— A Thousend Shall Fall (Ob tausend fallen) par Hans Habe. 1941

— Mon lieutenant, un blessé vous demande par André Dufilho.

— Alexandre Citrome. 50 ans de ma vie published by the Concordia University Chair in Canadian Jewish Studies. Copyright © Alexandre Citrome, 2002.

— Thiel le Rouge, une histoire communiste suisse. Le Temps. Alain Campiotti.

— Naissance, vie et disparition du 21e R.M.V.E. en 1939-1940. Édité en 1961. In 8 de 75 pages. Képi blanc. (Où le trouver ?)

— La Légion étrangère en Argonne en juin 1940, revue Horizons d'Argonne numéros 71-72, pages 11-32 par le général Bernard JEAN.

— The french defeat of 1940 par Joel Blatt.

— Armand Gliksberg. Kaddish pour les miens. Chronique d'un demi-siècle d'antisémitisme (1892 – 1942). Paris, Mille et Une Nuits, 2004,

— Les Cahiers du Bazadais Numéros 140-147 par société des amis du Bazadais. Journal de route mai-juin 1940 (pages21 à 41) par le capitaine Robert Latrille dirigeant les transmissions de l'A.D. de la 35e D.I.

— Bulletin de LA TRAMONTANE ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS DU 21e RÉGIMENT DE MARCHE DES VOLONTAIRES ÉTRANGERS DESCENDANTS ET AMIS 21e R.M.V.E. (AAA DU 21e R.M.V.E.)

— Livre d'or du 22e R.M.V.E. : 1939-1945 par amicale des anciens du 22e régiment de marche de volontaires étrangers.

— Antoine Ponce : Tony Poncet. Ténor de L'Opéra. Une Voix, un Destin par Mathilde Ponce.

— Les carnets de guerre de Gustave Folcher, paysan languedocien, 1939-1945 » (12e Zouave.)

— Historique du 14e GRCA du 1er février 1940 au 23 juin 1940 par le lieutenant-colonel Gallini. (21e C.A.)

—1939 -1940. Avec Le 18e Corps d'armée. (16e GRCA.) Robert

Felsenhardt.

— Républicains espagnols en Midi-Pyrénées : exil, histoire et mémoire par José Jornet, Martin Malvy.

— Miroir de l'Histoire : numéro 306 page 24. Hitler lisait le courrier de Weygand. (Les coups bas de l'Armistice).

— Les Régiments Ficelles : Film de Robert Mugnerot.

— Journal de route du Brigadier Courtin Brigadier du 8e régiment de Chasseurs à cheval.

— LIGNE DE FRONT – DE LA DRÔLE DE GUERRE AU DÉSASTRE

— Hors Série n° 10 Combats autour du CHESNE en mai – juin 1940. Carnets de route du commandant Raymond du II/14° Régiment d'infanterie (36e division – Avec photos et cartes

Le Petit Journal de Sainte-Ménehould et ses voisins d'Argonne NO 6 — — LES COMBATS DE JUIN 1940 A VILLERS EN ARGONNE

— Mariane in chains. Robert Gildea

— Faites sauter la ligne maginot! : histoire de la ligne maginot.

Roger Bruge - 1973

Livres de Hans Habe 5
Décorations de Hans Habe 8
Pseudonymes : 8
Ich stelle mich : Meine Lebensgeschichte 8
Citation de Hans Habe 10
En couverture d'Ob tausend fallen : 10
Une préface pour m'excuser 12
LIVRE I — Printemps 15
CHAPITRE I. Héros, Artistes, Juifs et Aristocrates. 15
CHAPITRE II. « Fou Márton ». 22
CHAPITRE III. Anges blancs et Anges noirs. 29
CHAPITRE IV. Le premier baiser. 43
CHAPITRE V. Un Dieu personnel. 51
CHAPITRE VI. À Vienne. 68
CHAPITRE VII. Premières aventures 79
CHAPITRE VIII. Le scandale. 96
CHAPITRE IX. Le suicide. 117
CHAPITRE X. Une petite église de Paris 134
CHAPITRE XI. Les années heureuses. 149
CHAPITRE XII. Frapper sur quelqu'un. 162
LIVRE II — Été 177
CHAPITRE I. Le bloc-notes d'un journaliste . 176
CHAPITRE II. Salut Schicklgruber ! 192
CHAPITRE III. Une opérette tragique 211
CHAPITRE IV. Le plus jeune chef éditeur d'Europe. 226
CHAPITRE V. Wanda. 249
CHAPITRE VI. Seize journées. 268
CHAPITRE VII. Vous désirez combattre pour la France ? 284
CHAPITRE VIII. Les soldats oubliés 302
Psaume 91 : 5-7 302
Sous-chapitre VIII. 1) La montée au front 302
Sous-chapitre VIII. 2) Le baptême du feu 326
Sous-chapitre VIII. 3) Le Christ de Noirval 348
Sous-chapitre VIII. 4) La retraite 381
Sous-chapitre VIII. 5) Le crime de Sainte-Menehould 406
Sous-chapitre VIII. 6) La débâcle. 437
CHAPITRE IX LA LUTTE POUR LA VIE 471
Sous-chapitre IX. 1) La route de Charmes 471

Sous-chapitre IX. 2) Je m'appelais Maurice Pionnier 499
Sous-chapitre IX. 3) Le grand jeu à Dieuze 520
CHAPITRE X : L'ÉVASION 569
Sous-chapitre X. 1) La route de Nancy 569
Sous-chapitre X. 2) Derniers jours au camp 583
Sous-chapitre X. 3) Enfin l'évasion 602
Sous-chapitre X. 4) Les dernières embûches 633
Sous-chapitre X. 5) Épilogues 663
LIVRE III — Automne 671
CHAPITRE I. Le Nouveau Monde 671
CHAPITRE II. Eleanor 683
CHAPITRE III. Compliments du Président 699
CHAPITRE IV. Aventure dans le désert 721
CHAPITRE V. Radio Luxembourg 737
CHAPITRE VI. L'empire Habe 754
CHAPITRE VII. Le Chemin du début 785
UNE NÉCESSAIRE POSTFACE. 822
ESSAI DE RÉSUMÉ BIOGRAPHIQUE. 827
Index des noms 838
Listes de prisonniers de guerre 867
Références concernant le 21e r.m.v.e 869
Table des marières 871
Notes 873

Notes

Imprimé le 10 avril 2014
Sur brother dcp